Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

4

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1874

DEUXIÈME SEMESTRE





PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Eh bien, dit mon père, voilà une grenouille. (P. 2, col. 2.)

SOUVENIRS D'UN POLTRON

I

Indignation du capitaine.

« Voyons! qu'est-ce que c'est encore? dit mon père de son ton bref, en posant son journal avec impatience.

— Rien! papa; répondis-je tout tremblant.

— Comment, rien? Alors, pourquoi as-tu laissé retomber ce rideau? Pourquoi t'es-tu retiré si brusquement de la fenêtre? Pourquoi ton nez est-il devenu tout blanc? Qu'as-tu vu de si effrayant dans la rue? »

Les larmes me vinrent aux yeux, et c'est en balbutiant que je répondis : « Ce n'est pas dans la rue, c'est en face.... »

Mon père se leva si vivement que sa chaise tomba avec fracas sur les carreaux luisants de la petite salle à manger. Quant à moi, j'étais plus mort que vif. Les accès d'impatience de mon père me frappaient d'une sorte de terreur nerveuse. Je fixais alors sur lui des regards stupides qui l'exaspéraient.

Il leva le rideau que j'avais laissé retomber, et regarda la maison d'en face. A la fenêtre, il y avait un petit garçon de mon âge qui me guettait toujours pour me faire des grimaces et me montrer le poing.

Mon père se tourna de mon côté; les bras croisés avec force contre sa poitrine, il me toisa d'abord de la tête aux pieds, puis il me dit avec un ricanement plein de mépris : « Et voilà ce qui te fait peur! Mais, malheureux, tu ne seras donc toute ta vie qu'une poule mouillée. Un grand garçon de huit ans! le fils d'un militaire; et d'un brave militaire, je m'en flatte. Me voilà bien loti avec un lièvre pareil à élever. Oui, monsieur, un lièvre, vous avez beau renifler. Trente ans de services, cinq campagnes, huit blessures, pour arriver à quoi? à élever un lièvre qui a peur de son ombre.

» Cache-toi, malheureux, car tu me fais honte. Oserai-je, maintenant, aller me promener dans la Grande

Rue ou sur le Mail, pour que l'on me demande : « Capitaine, comment cela va-t-il? » Qu'est-ce que tu veux que je réponde à cela? dis, que veux-tu que je réponde?

— Je ne sais pas, balbutiai-je timidement.

— Ah! tu ne sais pas; eh bien! je sais, moi. Il faudra que je réponde: « Vous êtes bien bon, merci! j'occupe mes loisirs à éduquer un lièvre, et ce lièvre, monsieur, c'est mon propre fils. » Et ce nez! Je vous demande un peu où il est allé prendre un nez pareil? »

II

Le nez du héros.

Dès ma plus tendre enfance, le trait principal et dominant, trop dominant! de ma physionomie a été un nez excessif.

Maintenant que cet organe est à moitié dissimulé par une épaisse moustache, mes amis, pour me flatter, le comparent au bec d'un aigle. Mais quand je n'avais pas encore de moustaches, mes camarades, qui n'avaient nulle envie de me flatter, le comparaient au bec du toucan. Malheureusement pour moi, cette comparaison était juste. Dès que la peur me prenait (et elle me prenait souvent), mon nez devenait tout blanc.

« Allons, me disait quelquefois mon père, voilà encore ce misérable nez qui blanchit : frotte-le donc, malheureux, pour lui donner un peu de ton. »

J'étais si naïf qu'il m'arriva plusieurs fois de suivre sérieusement ce conseil dérisoire et de frotter mon nez à outrance. Peines perdues! il blanchissait quand même.

Mon père s'était remis à lire son journal; et moi, n'osant ni bouger, ni sortir, ni m'asseoir, je me mis à bouder dans un coin.

Je dis bouder, parce que je ne trouve pas d'autre mot pour rendre l'état où me mettaient les accès d'indignation de mon père. Quiconque m'aurait vu dans ces occasions aurait dit immédiatement : « Voilà un garçon qui boude. » Eh bien, non! je ne boudais pas. Je n'en voulais pas à mon père de me traiter un peu rudement pour me guérir d'un défaut dont mon amour-propre souffrait autant que le sien. Mais comme les idées les plus contradictoires me passaient par la tête, et que je ne savais ni les débrouiller ni les exprimer, je gardais un silence embarrassé, que l'on trouvait maussade, et une attitude contrainte, où l'on voyait, bien à tort, de la bouderie.

Je songeais à cela pendant que mon père lisait son journal; je me demandais : Comment font les autres petits garçons pour n'être pas poltrons?

Je me promettais fermement de ne plus l'être, avec la certitude que je le serais encore, et j'endurais dans mon coin une véritable torture, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage au commandant Boissot.

III

Le système du commandant Boissot.

Le commandant Boissot était un ancien frère d'armes de mon père, qui comme lui avait pris sa retraite et était venu planter ses choux à Loches.

Après les premières paroles de politesse et de bienvenue, mon père demanda au commandant s'il connaîtrait par hasard un animal plus peureux que le lièvre?

« Un animal plus peureux que le lièvre?

— Oui.

— Dame! la grenouille, puisque La Fontaine dit que le lièvre fait peur aux grenouilles.

— Eh bien, dit mon père en me désignant avec son journal, voilà une grenouille; il ne me reste plus



qu'à la mettre dans un bocal, avec une petite échelle, pour marquer la pluie et le beau temps. »

En prononçant ces mots d'un air mortifié et découragé, il me fit signe de quitter la pièce.

Le commandant me regarda de ses gros yeux ronds, en faisant une moue significative, et dit :

« Est-ce qu'il a encore.... ?

— Mon Dieu! oui, » répondit mon père avec un soupir. Le commandant souffla bruyamment en regardant mon père, puis il reporta ses yeux sur moi avec un étonnement feint ou réel. Cet homme de guerre s'étonnait-il de trouver un lièvre dans le fils d'un autre homme de guerre? Tout le temps qu'il me regarda, je n'osai pas bouger.

Enfin il hocha la tête à plusieurs reprises.

« Vous savez, Bicquerot, dit-il enfin en serrant les dents, moi je suis de la vieille école. A des fantaisies comme celles-là (car ce sont de pures fantaisies) je ne connais qu'un remède. »

Et il fit le geste de manœuvrer sa canne sur les épaules d'un poltron imaginaire.

« Oh non! dit vivement mon père, non; le remède

serait pire que le mal. Et puis, voyez-vous, sa mère, la pauvre chère femme, en deviendrait folle. Non, non.

— Vous avez tort, répondit sèchement l'homme aux moyens violents... remède infaillible !

— C'est possible, dit mon père ; mais je ne pourrais jamais m'y résoudre... Allons, mon pauvre garçon, va retrouver ta mère. »

Il y avait quelque chose de si triste et de si découragé dans le ton de mon père, sa figure exprimait si clairement la pitié et la bonté, que, sans la présence de l'odieux commandant, je me serais jeté à son cou.

Je n'osai pas le faire. Comme je refermais la porte assez maladroitement, car mes mains tremblaient, j'entendis encore une fois ces paroles sortir, syllabe par syllabe, des dents serrées du commandant : « Bicque-rot, vous avez tort! »

IV

Bonnes résolutions.

Eh bien, non! mon père n'avait pas tort ; car je l'aimais de tout mon cœur, malgré ses accès de colère ; je n'avais jamais songé un instant à lui dissimuler quoi que ce soit de mes stupides terreurs. S'il m'avait battu, je sens que je ne l'aurais plus autant aimé ; je serais peut-être devenu menteur comme Robert Boissot. Car, après tout, le système de la vieille école ne lui avait pas déjà si bien réussi. Il est vrai qu'il ne bronchait pas devant son père : on aurait dit un soldat à la parade. Mais il se dédommageait quand son père avait le dos tourné. Il parlait de lui sans le moindre respect ; je ne dis rien ici des mensonges qu'il lui débitait avec une rare effronterie. Je n'étais qu'un poltron, c'est vrai, mais on m'aurait plutôt tué sur place que de me faire dire de mes parents le quart de ce qu'il disait des siens, et en riant encore ! oui, il riait !



Un animal informe et féroce. (P. 4, col. 1.)

Devant son père, il me faisait toutes sortes d'amitiés, et m'appelait « son bon petit Paul ». Si j'avais osé, je l'aurais appelé menteur devant tout le monde ; car quand son père n'était pas là, il me faisait, dans les coins, des grimaces affreuses, il me tirait le nez à me faire pleurer et me menaçait, si je disais un seul mot, de m'écraser entre deux portes.

Dans un autre genre, c'était de la lâcheté aussi, cela, et même une lâcheté plus blamàble que la mienne. Ah ! si j'osais ! si je pouvais vaincre ce tremblement nerveux et cette imagination stupide qui me montre des dangers partout !

Je me disais cela en descendant lentement les marches de l'escalier ; je ne me pressais pas, car j'avais les yeux rouges, et je voulais me remettre avant d'arriver en bas, afin de ne pas faire de peine à ma mère.

Voici à quelle conclusion j'en étais arrivé en atteignant la dernière marche : « Dans une toute petite maison comme celle-ci, dont je connais tous les coins

et recoins, pourquoi me figurer toujours qu'il y a quelqu'un de caché quelque part, lorsque je suis sûr d'avance qu'il n'y a personne? Pourquoi m'imaginer qu'il va sortir de partout des bêtes extraordinaires pour me pincer, me mordre, me piquer, m'égratigner, ou me passer de grandes pattes velues sur le cou, ou me regarder avec des yeux épouvantables? Je suis vraiment bien sot, et désormais...

V

Le héros voit un monstre.

... Pouf! quelque chose de noir, de léger, d'énorme en même temps, un animal informe et féroce, sans aucun doute, passa à deux pieds de ma figure, avec la rapidité de l'éclair, toucha le sol sans faire aucun bruit, roula un moment dans la demi-obscurité du corridor et disparut brusquement du côté de la petite porte de la cour.

J'essayai de pousser un cri, mais la voix me manqua. Je me mis à trembler de tous mes membres et je tombai assis sur la dernière marche de l'escalier. Aussitôt, je me couvris la figure de mes deux mains pour ne pas voir l'horrible chose. Sans nul doute, la bête allait revenir. Elle était là, embusquée au tournant, j'en étais sûr. Que ferait-elle de moi? J'attendais donc, les yeux fermés, lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit, et ma mère me demanda avec surprise ce que je faisais là?

Je lui racontai tout.

Aussitôt, elle leva la tête, vit la porte du garde-manger ouverte, et me dit: « L'animal qui t'a si fort effrayé a eu encore plus grand'peur que toi! » C'était Frimousse, notre grosse chatte, qui était venue à la maraude, et que mon arrivée avait mise en déroute.

« Tiens, me dit ma mère en souriant pour me rassurer, regarde toi-même; elle a emporté le morceau de bœuf qui restait du déjeuner. Vois-tu, le plat est vide. Maintenant, viens avec moi; quand elle a fait quelqu'un de ses mauvais coups, je sais où la trouver. Il faut que tu la voies de tes propres yeux. »

Je répondis oui à tout ce que disait ma mère, mais, au fond, je croyais qu'elle se trompait. C'était trop gros, trop informe pour être notre chatte.

VI

Frimousse

Ma mère m'ayant pris par la main me fit entrer à la cuisine, et me donna un verre d'eau sucrée pour me remettre. Ensuite, elle me montra Frimousse qui s'était réfugiée sur le toit d'un petit hangar, et se régalait à nos dépens.

Tout en dévorant sa proie, elle penchait la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, par brusques saccades, comme si elle avait trouvé le bœuf trop dur pour elle. En même temps elle nous regardait, ou plutôt elle me regardait, moi, avec une expression de menace et de défi.

« Tu vois bien, maintenant, que c'est elle, me dit ma mère, de son ton de voix affectueux et caressant; n'est-ce pas, mon petit, que tu le vois bien?

— Oui, maman, je le vois bien. »

Ma raison, l'évidence, l'affirmation de ma mère, tout enfin me disait clairement que c'était Frimousse que j'avais vue dans le corridor; malgré cela, quelque chose, en moi, protestait. Comment Frimousse, que je connaissais si bien, aurait-elle pû me paraître si énorme?

D'un autre côté, pendant qu'elle achevait son festin, ses regards devenaient de plus en plus menaçants; j'y trouvais même quelque chose d'étrange, de surnaturel; je me figurais qu'elle était animée contre moi des intentions les plus malveillantes. Une autre idée me vint: peut-être cette chatte, aux regards étranges, n'était-elle pas une vraie chatte? peut-être avait-elle la faculté, à de certains moments, de prendre l'apparence de cet affreux animal que j'avais entrevu?

Si je faisais part de cette idée à ma mère, je savais d'avance ce qu'elle me répondrait. Je savais d'avance aussi que sa réponse ne me convaincrait pas. C'était terrible! Je préférai ne rien dire, et je gardai mon idée, pour mon tourment.

VII

Dialogues de Montézuma et de Croquemitaine.

Voici, je crois, d'où me venait en partie cette disposition maladive à voir quelque chose d'extraordinaire dans les faits les plus simples, à peupler la maison d'êtres étranges et malveillants.

Quand j'étais tout petit, on me confiait souvent aux soins de l'*ordonnance* de mon père. C'était un brave et honnête garçon, qui m'aimait beaucoup. Il s'appelait Montamat, mais tout le monde l'appelait Montézuma. Malheureusement pour moi, il avait beaucoup plus d'imagination que de jugement.

Toutes les fois que j'étais méchant et déraisonnable, il faisait intervenir Croquemitaine. Comme il était ventriloque, il établissait des dialogues avec ce personnage redoutable, qui lui répondait tantôt des profondeurs noires et effrayantes de la cheminée de la cuisine, tantôt du fond de quelque marmite, tantôt du tiroir même de la table, tout près de ma petite chaise. Comme je croyais fermement à l'existence de Croquemitaine, Montézuma faisait de moi tout ce qu'il voulait. Songez donc! un homme qui était en relations familières et suivies avec ce personnage mystérieux! un homme qui l'évoquait à son gré, et d'un seul mot le renvoyait à ses affaires, juste au

moment où, fou d'angoisse, je craignais et je désirais presque de le voir apparaître en personne!

Toutes nos discussions se terminaient invariablement de la même façon.

« Le feras-tu encore?

— Oh non! mon petit Montézuma, je ne le ferai plus jamais, jamais!

— Croquemitaine, allez-vous-en, nous ne vous donnerons pas notre petit Paul aujourd'hui; car il a promis d'être bien sage.

— C'est bien! c'est bien! ce sera pour une autre



fois, » disait une voix rude. Et tout en répétant : c'est bien! c'est bien! la voix rude devenait de plus en plus indistincte, et... Croquemitaine était parti encore pour cette fois.

A mesure que je grandissais, Croquemitaine faisait des apparitions de moins en moins fréquentes. Je crois que Montézuma s'était fatigué d'employer toujours le même moyen. Je n'en croyais pas moins à l'existence de cet être surnaturel. Bien souvent, quand les boiseries et les meubles craquaient, quand le vent s'engouffrait avec des hurlements dans le corridor et dans la cheminée, quand la marmite bouillait à gros bouillons, et faisait entendre une sorte de grondement sourd, je sentais qu'il y avait dans tous ces bruits quelque chose d'extraordinaire. Le cœur me battait. Montézuma se mettait à rire en disant : « Ah! ah! tu fais ton nez blanc!

— Mais, répondais-je alors d'un ton suppliant, je n'ai cependant pas été méchant!

— Juge un peu si tu l'avais été! » disait Montézuma d'un ton sentencieux.

VIII

Le cheval du colonel.

Le personnage qui remplaça Croquemitaine, ce fut le cheval du colonel; un beau cheval blanc avec une abondante crinière, et une queue bien fournie qui tombait jusqu'à terre. Quand il piaffait et remuait la tête par un mouvement gracieux, il avait l'air si intelligent, que je croyais sans difficulté tout ce qu'il plaisait à Montézuma de me débiter sur son compte. Ce cheval, selon Montézuma, savait tout ce qui se passait, et le redisait au colonel.

« Tu ne veux pas manger ta soupe?

— Non, je ne veux pas manger ma soupe! Et puis après?

— Très-bien; le cheval du colonel le dira demain à ton père, au rapport! »

J'aurais avalé ma soupe toute bouillante plutôt que de m'exposer aux révélations du cheval blanc. J'appris peu à peu, à mesure que Montézuma éprouvait de nouvelles difficultés à me faire obéir, toutes sortes de particularités effrayantes. Ainsi, le cheval mordait cruellement les petits garçons qui refusaient de se coucher à huit heures, qui donnaient des coups de pied à l'ordonnance de leur papa, qui ne voulaient pas se promener au Jardin des Plantes (où Montézuma rencontrait des amis) et préféraient aller voir lancer des petits bateaux sur le bassin du Palais-Royal (où Montézuma ne rencontrait personne de connaissance). Il avait même dévoré, dans le temps, un des fils du maître bottier, qui s'était battu avec sa maîtresse d'école. On n'avait rien retrouvé du petit malheureux, rien absolument que ses souliers, sa casquette, et une lettre où il déclarait qu'il avait bien mérité son sort.

« Qu'est-ce que sa maman a dit?

— Elle a eu beaucoup de chagrin.

— Je ne te donnerai plus de coups de pied, Montézuma. Prie le cheval de ne pas me manger, parce que, vois-tu, cela ferait de la peine à maman.

— C'est bon pour cette fois, mais si tu recommences! »

De quel œil je contemplais ce cheval anthropophage, quand on me menait aux revues!

« Allons-nous-en plus loin, Montézuma! il m'a reconnu!

— N'aie pas peur; tant que tu es avec moi, et que je ne lui fais pas signe, il ne te dira rien.

— As-tu vu comme il m'a regardé, et comme il faisait aller sa tête? Qu'est-ce que cela voulait dire?

— Cela voulait dire : tu sais, j'ai l'œil sur toi! ne bronche pas, sinon... »

IX

On se repent toujours d'avoir caché quelque chose à ses parents.

Ces choses me terrifiaient, et cependant, pour dire la vérité tout entière, j'y prenais un secret plaisir, le même plaisir que l'on prend aux histoires épouvantables. C'est un plaisir malsain : mais beaucoup

d'hommes trouvent, comme les enfants, de l'attrait aux choses effrayantes et mystérieuses. Grand bien leur fasse!

Montézuma aurait été bien coupable de me mettre en tête des idées pareilles, s'il avait su le mal qu'il me faisait. Mais il ne le savait pas, le pauvre garçon.

Il fallait cependant qu'il eût un peu honte de ses inventions, car jamais il ne m'en disait un mot en présence de mon père ou de ma mère. Moi, de mon côté, sans qu'il m'eût jamais fait aucune recommandation, je n'en parlais qu'avec lui.

C'était un secret entre nous. On éprouve, bien jeune, l'attrait des plaisirs défendus, ou du moins mystérieux; car je crois que le principal charme de nos histoires était de n'être connues que de nous deux.

Ç'a été pour moi un grand malheur de n'avoir pas tout raconté à mon père et à ma mère. Ils auraient ôté facilement de mon esprit bien des idées fausses, et de mon imagination bien des terreurs folles, qui, peu à peu, le fond de ma nature aidant, firent de moi un poltron très-malheureux.

Les personnes qui ont des enfants à élever, et qui vivent continuellement avec eux, devraient se faire une loi de ne jamais les effrayer de tous ces contes ridicules de Croquemitaine, de loups-garous, d'ogres et autres animaux fantastiques.

On ne se figure pas quelle prise ont de pareilles idées sur l'esprit des enfants, et quels ravages elles y peuvent causer.

Depuis que mon père avait pris sa retraite, je n'étais plus soumis à l'influence de Montézuma. Je ne croyais plus en Croquemitaine, je n'avais plus aucune foi dans le cheval du colonel; mais, si la croyance était partie, l'influence pernicieuse subsistait, et je me forgeais à propos de tout mille terreurs inavouables.

A suivre. JACQUES CARTEL.



LES ARBRES GÉANTS

De tout temps les hommes ont éprouvé pour les arbres séculaires une sorte de vénération. Les premiers hommes, frappés par l'imposante majesté de ces rois des forêts, les adoraient; les sauvages de l'Afrique ou de l'Inde suspendent encore aujourd'hui leurs fétiches aux branches des arbres que leur âge désigne à leur admiration. C'est à l'ombre des chênes séculaires que les Gaulois célébraient les cérémonies de leur culte, et que plus tard, nos rois, de mœurs simples, aimaient à tenir leurs cours de justice.

Il n'est rien en effet de plus beau, de plus imposant qu'un arbre séculaire et plein de vigueur, dressant superbement son tronc massif couronné d'une épaisse voûte de feuillage, admirable monument sorti des mains du Créateur et près duquel les œuvres de l'homme ne sont qu'œuvres froides et périssables.

« De tous les objets dont la nature organique revêt notre globe, dit M. Marion dans les *Merveilles de la végétation,* aucun ne laisse une plus vénérable idée du temps que ces arbres séculaires dont les branches ont étendu leur ombre sur tant de générations. L'arbre immense et calme a quelque chose de mystérieux et d'attirant pour le regard; pour notre part nous avons rarement vu la vie printanière revêtir d'une nouvelle parure un arbre que chaque année on revoit pareil à lui-même, sans rencontrer au fond de notre être une pensée dominante, qui nous exprimait plus éloquemment que toute autre la brièveté de notre vie. Les monuments de l'homme vivent plus longtemps que lui, c'est vrai; mais ils ne sont point animés par la vie de la nature. Les montagnes aussi ont assisté aux révolutions séculaires des âges, mais ce ne sont point des individualités avec lesquelles nous puissions entrer en confidence. L'arbre, au contraire, l'arbre comme la fleur est un individu qui nous regarde et qui se tient devant nous comme le témoin calme de notre existence. Cet arbre existait longtemps avant que nous ayons reçu le jour, il a vu les siècles qui nous ont précédés; bien des hommes ont passé à ses pieds qui furent nos lointains ancêtres durant ces époques pour nous si mystérieuses de notre existence. Et quand le flambeau de notre vie sera consumé, ce même arbre restera, lui, calme et silencieux comme aujourd'hui, il refleurira au printemps et de nouvelles générations viendront se jouer comme la nôtre à ses pieds! »

Chez les peuples anciens on croyait que certains arbres avaient une durée éternelle. Pline et Tacite affirment que les chênes sont immortels; ils ne semblent pas en douter quand ils décrivent les imposants tableaux de la forêt Hercynienne de la Germanie.

« Ces grands arbres n'ont jamais été frappés par la cognée, ils sont aussi vieux que le monde, et jouissent, par une ineffable merveille, d'une sorte d'immortalité. »

« Si l'on a égard, dit ailleurs le naturaliste ancien, à ce qu'on nous raconte des productions de certaines contrées les plus reculées, et à ces forêts immenses dans lesquelles les Romains n'ont jamais pénétré, on pourra croire qu'il y a des arbres dont la durée est infinie. »

Quelque merveilleux que puissent paraître de tels faits, entrevus par l'antiquité, la science moderne les confirme aujourd'hui, avec l'autorité d'observations indiscutables.

Il y a un siècle environ qu'un heureux hasard a permis d'établir d'une façon certaine le mode d'accroissement et la durée de la vie des arbres.

L'illustre naturaliste Adanson trouva aux îles du cap Vert un gigantesque baobab, qui allait lui permettre de résoudre ce point si longtemps mystérieux de la longévité des arbres. Cet arbre ayant été abattu, Adanson découvrit dans l'intérieur du tronc une inscription encore intacte que des navigateurs anglais y avaient tracée trois siècles auparavant. L'inscription se trouvait recouverte par une épaisseur considérable de ligneux. Le naturaliste ayant compté les couches qui composaient cette épaisseur constata que leur nombre était exactement équivalent au nombre d'années écoulées depuis la date de l'inscription. Chacune des couches circulaires représentait donc une année.

En s'appuyant sur cette base, Adanson mesura les diamètres de plusieurs baobabs beaucoup plus grands, et y trouva jusqu'à 5000 couches superposées, et il arriva à en conclure qu'un grand nombre d'entre eux devaient compter environ 5000 années d'existence.

Depuis, des rencontres analogues ont eu lieu assez fréquemment et sont venues confirmer la théorie d'Adanson, d'après laquelle l'âge d'un arbre est exactement représenté par le nombre des couches ligneuses qui le composent, en comptant du cœur du tronc à sa partie externe.

C'est ainsi qu'on peut voir, dans une des salles du Muséum d'histoire naturelle de Paris, une coupe d'un tronc de hêtre qui, abattu en 1805, porte dans son épaisseur une inscription datée de 1750. On peut s'assurer que cinquante-cinq couches ligneuses recouvrent ces chiffres nettement tracés.



Portion du tronc d'un des arbres géants de la forêt de Calaveras. (A côté est le kiosque bâti sur une autre partie du tronc.) (P. 8, col. 2.)

Quelques arbres ont présenté des particularités plus saisissantes, et provenant des mêmes causes ; ainsi dans les domaines du duc de Croy, en Hollande, une bûche de hêtre qui allait être débitée se fendit, et l'on aperçut sur les faces éclatées le dessin d'une croix, au-dessous de laquelle étaient deux os croisés. Il est à présumer que quelque anachorète de la forêt avait autrefois creusé cet arbre pour y conserver les objets de sa dévotion.

La découverte d'Adanson a permis de la sorte d'établir avec certitude la longévité des principales espèces d'arbres de nos climats. Ainsi les pins et les marronniers peuvent vivre pendant quatre ou cinq siècles. Les pins de l'île de Ténériffe ont été plantés au XVe siècle par les *conquistadores*; ils sont encore aujourd'hui pleins de vitalité ; leur séve circule avec abondance dans leurs troncs vénérables. Les sapins de la Thuringe en Allemagne n'ont pas moins de sept cents zones annuelles, que l'on compte nettement

dans la coupe de leurs troncs. L'olivier vit plus longtemps encore : au dire de Pline, on voyait de son temps l'arbre fameux qu'Hercule avait planté dans le champ d'Olympie.

La longévité des chênes est étonnante ; il en existe en France qui, plusieurs fois séculaires, couvrent encore le sol de leurs rameaux verdoyants. En Angleterre, on mentionne des chênes historiques qui étaient déjà connus il y a cinq ou six siècles. Nous citerons, parmi ceux-ci, le célèbre chêne de Cowthorpe, dans le Wetherby ; il mesure 12 mètres de circonférence ; son tronc creux donne facilement abri à plusieurs personnes à la fois.

Le châtaignier atteint aussi dans certaines parties favorisées de nos climats des proportions prodigieuses. Sur les flancs de l'Etna, se dressait, il y a à peine une vingtaine d'années, un châtaignier appelé l'arbre des Cent-Chevaux, dont le tronc n'avait pas moins de 60 mètres de tour. Tout auprès de là on voit encore maintenant un autre de ces arbres en pleine vigueur, le châtaignier de la Nave, qui a 18 mètres de circonférence.

En général ces géants du règne végétal sont isolés et se présentent au milieu de leurs congénères comme de rares et frappantes exceptions. Il est cependant un point du globe où ils se trouvent en nombre considérable et forment de véritables forêts.

C'est en Californie que l'on trouve ces forêts composées de sequoias gigantesques, dont quelques-uns atteignent et dépassent même 100 mètres de hauteur. Le sequoia est un conifère de la famille des pins et des cyprès, dont il forme un genre à part. C'est assurément l'arbre le plus gigantesque que produise le globe.



Intérieur du kiosque bâti sur le tronc d'un des arbres géants de la forêt de Calaveras. (P. 8, col. 2.)

Le plus célèbre de ces bois de sequoias géants est celui de Calaveras. Beaucoup des arbres qui le composent ont de 15 à 20 mètres de tour et 100 mètres de hauteur.

La première fois que l'on parla de la hauteur de ces arbres en Europe, le chiffre de 100 mètres fut accueilli avec une telle incrédulité que le savant anglais qui avait découvert cette forêt merveilleuse résolut, pour convaincre complètement ses compatriotes, d'apporter un de ces arbres en Angleterre. L'arbre offrant de trop grandes difficultés de transport, on se contenta d'en rapporter une partie de l'écorce qui fut dressée dans le Palais de Cristal autour d'une charpente de 40 mètres de hauteur. Le vide laissé par l'écorce formait une chambre de 10 mètres de diamètre et de 26 mètres de circonférence. Malheureusement, cette merveille transportée à si grands frais fut anéanti par l'incendie de 1868.

On voit encore dans le bois de Calaveras l'arbre qui a été écorcé en partie et est resté debout, malgré cette mutilation. On l'appelle la *Mère de la forêt*; il a près de 110 mètres de hauteur.

Un des arbres a été scié à la base. Sur le tronc, on a bâti un kiosque, où l'on peut faire à l'aise un quadrille de seize personnes. On l'appelle le *Bowling-Saloon* ou le salon au jeu de boules. Regardez la photographie du tronc, abattu par terre ; il a fallu huit jours pour le scier. A San-Francisco, on avait un jour porté une tranche d'un de ces énormes sequoias, et monté un petit bazar sur l'espace qu'il occupait. Quand on eut vendu le contenu du bazar, on improvisa un bal sur le même emplacement.

Cette forêt a été déclarée propriété de l'État, et un gardien veille à sa conservation. De même qu'en



Le Père de la Forêt dans le bois de Calaveras. (P. 10, col. 1.)

Suisse les blocs erratiques sont maintenant propriété publique et avec raison, puisque ces édifices naturels se rattachent aux origines préhistoriques de la contrée, de même en Californie les arbres géants.

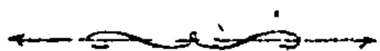
Quelques arbres ont été brûlés au pied par les Indiens ou par la foudre ; quelques autres sont tombés de vieillesse. Dans un tronc ainsi couché et pourri, on peut s'avancer à cheval l'espace d'une trentaine de mètres. Un des arbres tombés, le *Père de la Forêt*, avait quatre cent cinquante pieds de haut, environ cent quarante mètres, c'est-à-dire près de huit fois la hauteur d'une maison à cinq étages de Paris. Un autre, dont le tronc est à nu, la *Cabine du Pionnier*, a trente-deux pieds de diamètre à la base ; la *Beauté de la Foret* a trois cents pieds de haut, les *Deux Sentinelles* en ont trois cent quinze. Autour de ces grands sequoias croissent toutes les espèces de conifères : pins, sapins, cèdres, ifs, mélèzes, cyprès, qui tous atteignent des proportions gigantesques.

« L'impression que produit la forêt, dit M. Simonin, n'est pas ce qu'on attendait, car les dimensions des arbres sont harmoniques : l'épaisseur du tronc est en rapport avec la hauteur du fût. C'est comme à Saint-Pierre de Rome : on n'est pas surpris des dimensions de l'édifice, de l'épaisseur des colonnes, parce que la hauteur des voûtes est proportionnelle. »

Par l'examen des couches ligneuses des plus grands sequoias, on a pu s'assurer que leur âge dépasse de trois à quatre mille ans. Il est cependant encore sur le globe des arbres plus vieux.

Le doyen des arbres existants serait, à ce que l'on croit, le fameux cyprès, appelé l'arbre de la *Noche Trista* (de la Nuit Triste), qui se trouve sur la route de Vera-Cruz à Mexico. D'après la tradition, c'est sous cet arbre que Fernand Cortez, fuyant avec ses soldats devant Montézuma, vint passer cette nuit d'angoisses pendant laquelle les Espagnols se crurent complétement perdus. Le tronc de ce cyprès a environ 36 mètres de circonférence, et comme l'accroissement de cette espèce est très-lent, M. de Candolle donne à ce végétal célèbre un âge de près de six mille ans. Ce naturaliste croit, comme Pline l'Ancien, que la vie des végétaux n'a pas de limites ; elle ne finit que lorsque le sol nourricier manque à ses racines, ou quand un accident vient la briser fortuitement. D'après lui, les géants de nos forêts terrestres doivent être considérés non plus comme un être isolé, mais comme un agrégat d'individus se succédant annuellement sur une même tige. Un arbre est une agglomération d'êtres, de bourgeons, qui forment ses branches, comme le polype du corail façonne ses rameaux. La tige est, en quelque sorte, un sol vivant, où croissent, vivent et meurent successivement les bourgeons, individus isolés dont l'ensemble forme l'arbre, véritable polypier végétal.

P. Vincent.



L'AMOUR MATERNEL

CHEZ LES RUMINANTS

On connait la plupart des animaux ruminants ; ce sont : le bœuf, la vache, la chèvre, le mouton, le cerf, le daim, le chevreuil, le chameau, le chamois, la girafe, la gazelle, etc., tous animaux bons, innocents et timides, mais chez lesquels l'amour maternel développe le courage et l'audace. Ainsi, la biche, qui est naturellement faible et craintive, s'oppose courageusement au péril qui menace ses petits.

La vache, cette providence des campagnes, cette nourrice de beaucoup d'entre nous, est une excellente mère pour sa progéniture. Ses grands yeux pleins de tendresse regardent avec surprise et émotion son cher petit nouveau-né. Comme elle le lèche, l'admire, le lèche encore, le lèche toujours, jusqu'à ce qu'il ait reconnu sa mère! Tous deux s'aiment tendrement, l'un par amour, l'autre par besoin, si ce n'est par reconnaissance.

Mais, hélas! cet amour ne tarde point à être soumis à une cruelle épreuve. L'argent, qui souvent unit les cœurs, devient ici cause de séparation. Au bout de quatre ou cinq semaines, le veau est bon à manger. Le maître a déjà compté plusieurs fois quel prix il pourrait en tirer. Le parti en est pris. L'impitoyable boucher va l'enlever à son excellente mère, à son heureux regard. La séparation est tellement pénible pour la pauvre vache que plusieurs en sont mortes de douleur. Ce jour-là, ce sont des beuglements sans fin, c'est une agitation, une inquiétude que rien ne peut calmer. Que faire? La pauvre bête ne peut se révolter contre le ravisseur, sa tendresse maternelle est rivée à la chaîne qui la tient attachée. Quoi d'étonnant que le chagrin la dévore!

A l'état de liberté, les taureaux, les vaches et les bœufs, en présence du danger, forment un cercle dans lequel ils enferment leurs petits, et, de leurs cornes vigoureuses, ils attendent de pied ferme l'ennemi qui veut s'avancer, prêts à l'éventrer s'il menace de les enlever. Il arrive parfois des accidents fâcheux aux chasseurs imprudents qui laissent leurs chiens s'aventurer au milieu d'une troupe de veaux. Les mères inquiètes, furieuses de colère, se lancent contre les chiens, les poursuivent, et gare aussi au chasseur. Il n'a d'autres moyens d'échapper à la fureur maternelle que de courir se cacher en lieu sûr, ou, s'il en a le temps, de saisir un veau, de le renverser, de lui attacher les jambes avec son mouchoir, de manière qu'il ne puisse plus courir. Alors la mère, voyant qu'on lui abandonne son veau, calme sa colère, s'arrête près de son cher petit, s'occupe à le débarrasser, et laisse fuir le chasseur.

Pendant la guerre, quantité de vaches furent emmenées par l'ennemi. Les Allemands enlevaient

souvent toutes les bêtes de l'étable, les jeunes comme les vieilles, ils prenaient également les pauvres mères qui avaient de tout jeunes veaux, les séparant cruellement de leur nourrisson, qu'ils laissaient seul à l'étable. Une fermière, ma parente, avait une vache qui, tellement furieuse de se voir emmenée par les Allemands, qu'elle ne voulait pas quitter son pauvre petit trop faible encore sur ses jambes; elle mugissait à fendre l'âme. Contre la force il n'y a pas de résistance; elle dut céder à la brutalité allemande, on la traina, on la poussa à coups de pied, à coups de crosse de fusil; elle beuglait, se retournait, beuglait toujours après son cher nourrisson. Les Allemands frappaient plus fort, elle tombait sur les genoux. Les coups de pied, les coups de crosse de fusil ne suffisant plus, les barbares employèrent la baïonnette, et mirent en sang les jambes de cette innocente créature. Ils usèrent ses forces, mais non son amour maternel. Soit que l'ennemi eût renoncé à l'emmener plus loin, soit qu'elle eût trompé sa vigilance, la pauvre bête, après plusieurs jours d'absence, n'ayant d'autre guide que son cœur, revint à la ferme. Elle était triste, amaigrie, épuisée de douleur et de fatigue, elle avait le dos meurtri, la queue coupée, elle n'en pouvait plus; mais, quand elle fut dans la cour de la ferme, oubliant maux et fatigue, elle se précipita rapidement dans l'étable, alla droit à sa place, y retrouva son cher abandonné, qui semblait ne plus la reconnaître; mais elle lui prodigua de telles marques de tendresse et d'affection, elle lui fit si bien comprendre qu'elle était sa mère, que, malgré l'altération de ses traits, on vit qu'il la reconnaisssit, à la joie qu'il témoigna d'être près d'elle.

La pauvre mère n'avait plus de lait à lui donner, ses mamelles étaient taries, mais son cœur était inépuisable; pendant plusieurs jours elle ne cessa de lécher et de regarder celui qu'elle avait cru perdu pour toujours.

L'amour maternel des brebis domestiques est si bien connu que, si une mère témoigne de l'indifférence pour sa progéniture, le berger en conclut qu'elle va mourir. On a vu des brebis proportionner leur tendresse maternelle à la faiblesse de leur petit, et lui prodiguer d'autant plus de soins que celui-ci semblait disgracié par la nature.



Le poulain et sa nourrice. (P. 11, col 2.)

Les chèvres témoignent aussi beaucoup d'amour à leurs chevreaux; elles sont si bonnes nourrices qu'on les emploie quelquefois pour allaiter des animaux beaucoup plus gros qu'elles. Un poulain, qui avait perdu sa mère, fut confié aux soins d'une chèvre qu'on plaçait sur un baril, pour que le nourrisson pût teter avec plus d'aisance. Le poulain suivait sa mère adoptive dans le pré, la chèvre veillait sur lui avec la plus tendre sollicitude, l'appelant par ses bêlements toutes les fois que le jeune cheval s'approchait d'elle.

Il y a des exemples de chèvres qui se sont attachées à des enfants; non-seulement elles les nourrissaient avec une patience remarquable chez un animal si remuant, mais encore elles les cherchaient aux heures de lactation, et venaient d'elles-mêmes offrir leurs services.

Un enfant avait été nourri à la campagne par une chèvre; les parents, ayant résolu de retourner à la ville, vendirent la chèvre, et partirent avec l'enfant par une diligence de nuit. Vers neuf heures, l'enfant, mal sevré, fit entendre des cris; c'était l'heure où il prenait habituellement son souper à la mamelle de sa nourrice. La mère eut alors des regrets. « Ah! dit-elle, si nous n'avions pas vendu Fanchette! » Vous devinez que Fanchette était le nom de la chèvre. Soudain, un bêlement lointain et plaintif frappe les oreilles du père et de la mère. C'était Fanchette qui avait réussi à s'échapper des mains de son nouveau

maître, qui suivait l'enfant, et qui ne tarda point, la diligence s'étant arrêtée, à poser ses pattes sur la portière et à passer sa tête dans la voiture.

Qui fut le plus heureux, se demande le docteur Franklin, auteur de ce récit, de l'enfant qui avait retrouvé sa nourrice, ou de la nourrice qui avait retrouvé son nourrisson?

ERNEST MENAULT.

LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE VIII (*suite*)

Le crocodile! — Lutte corps à corps. — Abdallah est sauvé. Le retour

Immédiatement après, Sélim reparut à la surface à plus de vingt mètres de la scène du désastre; il nageait vigoureusement vers l'île, qu'il atteignit bientôt. A ce moment, Abdallah était à dix mètres du bord, Kaloulou y touchait, Simba, Motto et les deux guerriers étaient près de lui. En une minute, ce dernier groupe fut sur le rivage. Kaloulou avait perdu son fusil; mais il avait sa lance en main; les deux guerriers avaient aussi leurs lances; Simba et Motto avaient gardé leurs fusils; ils avaient en outre de grands couteaux de chasse passés à la ceinture.

Quand tout le monde se fut un peu secoué au sortir de l'eau, on commença à encourager Abdallah à redoubler de vigueur. Il n'était plus qu'à cinq mètres de la rive, déjà Simba et Motto lui tendaient leurs fusils pour l'aider à sortir de l'eau. Tout à coup la figure souriante d'Abdallah prit une expression d'horrible épouvante; il poussa un cri déchirant, et les eaux se refermèrent par-dessus sa tête.

Tous les assistants furent pendant une minute paralysés par l'horreur. Kaloulou, à la fin, prononça ce mot terrible : « le crocodile! »

Alors Simba et Motto respirèrent, les autres firent entendre des mots sans suite, et Sélim s'écria : « Sauvez-le! oh! sauvez le pauvre Abdallah! »

Il n'avait pas besoin de prier Kaloulou. Déjà en un clin d'œil le jeune chef avait quitté ce qui lui restait de ses vêtements humides, il avait brisé la hampe de sa lance au ras du fer, pour s'en servir comme d'un poignard. Aussitôt il plongea, la tête la première, à l'endroit où Abdallah avait disparu, sans s'inquiéter du danger auquel il s'exposait lui-même.

A peine Kaloulou avait-il disparu, que Simba et Motto plongèrent à leur tour. Ils avaient jeté leurs fusils, et s'étaient armés de leurs grands coutelas. La rivière, troublée un instant, reprit son cours paisible, et sa surface, calme et riante, ne laissait rien deviner de ce qui se passait dans ses profondeurs.

Les quelques instants qui s'écoulèrent parurent des siècles à Sélim; les mains jointes, penché vers la rivière, il regardait d'un œil hagard cette surface perfide, derrière laquelle avaient disparu ses amis.

Trente secondes à peine s'étaient écoulées lorsque la surface de l'eau commença à se troubler de nouveau. L'agitation devint violente comme celle d'une lutte, l'eau se teignit d'une couleur de pourpre; la queue du crocodile apparut, frappant l'eau de battements convulsifs, qui la faisaient écumer. Immédiatement après reparut la tête d'Abdallah, puis Kaloulou, Simba et Motto se montrèrent à la fois; tous se hâtèrent de regagner l'île. Quand ils touchèrent le bord, Sélim s'aperçut que Kaloulou soutenait, la main passée sous la hanche, le corps d'Abdallah évanoui. Les deux guerriers se trouvèrent à point pour recevoir le pauvre corps, presque privé de vie, et le transportèrent avec soin à quelques pas de la rivière. Kaloulou tordit ses tresses pour en exprimer l'eau, et arracha de sa tête ses plumes d'autruche souillées de fange; tout en prenant ces soins, il riait de tout son cœur, et il dit à Sélim d'un ton triomphant :

« Nous étions trop nombreux pour le crocodile, Sélim. Ce n'est pas encore cette fois qu'il aura mon esclave Abdallah.

— Que tu es brave, que tu es bon, Kaloulou. » Les larmes lui coulaient sur les joues, et il se jeta dans les bras de Kaloulou. « Jamais, jamais je ne t'oublierai! Je ne voudrais pas, pour le monde entier, être privé de ton amitié. Tu m'as déjà sauvé deux fois : la première, de la mort; la seconde, des mains de Tifoum. Tu as encore accru mon affection pour toi, en sauvant Abdallah des mâchoires de l'horrible crocodile. Comment te remercier?

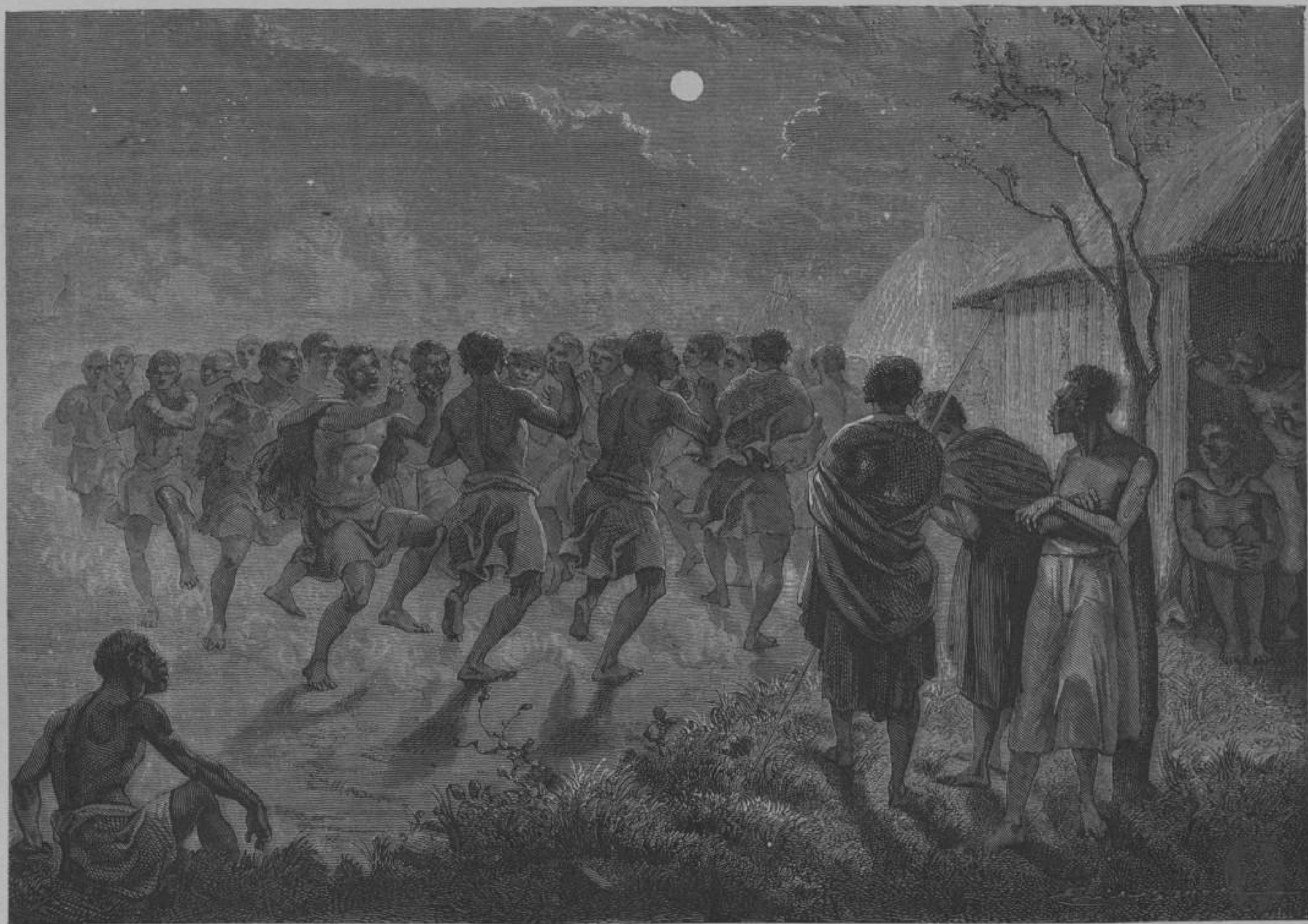
— Ah! Sélim, répondit Kaloulou en l'embrassant, Kaloulou, fils de Mostana, t'a-t-il fait plaisir? Alors, il a reçu sa récompense. »

Abdallah n'avait pas encore repris connaissance. Le crocodile l'avait saisi par la jambe droite, un peu au-dessous du genou. Ses dents avaient traversé jusqu'à l'os.

« Comment as-tu fait pour trouver le crocodile? demanda Sélim à Kaloulou.

— J'ai plongé à l'endroit où j'avais vu disparaître Abdallah, et j'ai eu l'heureuse chance de tomber juste derrière le crocodile. Quand le crocodile me sentit derrière lui, il se retourna avec fureur, sans lâcher sa proie. Je n'avais pas le temps de causer avec lui, et de lui redemander Abdallah. Je sentis sa patte de devant; c'est derrière cette patte qu'est le bon endroit pour frapper. En même temps, je sentais venir nos amis Simba et Motto, qui, un instant sans doute, m'ont pris pour le crocodile. Quand la pointe de ma lame lui pénétra dans le cœur, il lâcha Abdallah et se débattit comme un furieux. N'ayant plus affaire à lui, je saisis Abdallah par la jambe, et je

[1] Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379, 395 et 412.



Danses des Ouatoutas. (P. 14, col 2.)

revins à la surface de l'eau. Il n'était que temps. Voilà comment les choses se sont passées.

— Et toi, Simba? demanda Sélim.

— Moi, en plongeant, je saisis la main de Motto, je rencontrai le corps de Kaloulou, que je n'ai pas pris du tout pour le crocodile, comme il a l'air de le dire. Tout de suite après, ma main toucha une des pattes de derrière du crocodile, je m'en saisis; Motto me lâcha la main, et s'empara de l'autre patte. Je plongeai, à plusieurs reprises, mon couteau dans les entrailles du monstre; je l'ai quitté quand j'ai vu qu'il traînait ses entrailles après lui. Je remontai, et je me trouvai nez à nez avec Kaloulou, Abdallah et Motto. Je crois que le crocodile a son compte, et qu'il laissera Abdallah bien tranquille.

— Pensez-vous qu'Abdallah reviendra bientôt à lui?

— Oui, dit Simba; il a avalé un peu trop d'eau, voilà tout; et puis, la douleur a pu causer son évanouissement. Ah! le voilà qui respire; ses yeux s'ouvrent. »

Abdallah, en effet, ouvrait les yeux. Il poussa un grand soupir et demanda où il était. « Avec des amis, » lui répondit-on joyeusement.

Quand il fut bien constaté qu'Abdallah était hors de danger, on envoya les deux guerriers à la recherche de la pirogue; ils la trouvèrent engagée dans les roseaux, à un petit promontoire de l'île. La gourde flottait auprès; par conséquent le corps de l'hippopotame n'était pas loin. Au cri de triomphe que poussèrent les deux guerriers, Simba, Motto et Kaloulou accoururent. A grand'peine, en réunissant leurs forces, ils attirèrent l'animal sur un bas-fond, et chargèrent la pirogue de cette chair succulente. La chair d'hippopotame est hautement prisée des gourmets de l'Afrique centrale.

La nuit était venue. On transporta le blessé dans la pirogue, et l'on commença à remonter la rivière. Que de chansons on chanta, tout en ramant! chansons de chasseurs et chansons de rameurs, sans compter les improvisations dont l'hippopotame et le crocodile faisaient tous les frais. Heureusement pour les deux victimes qu'elles n'étaient plus en état de les entendre. Les vociférations du chœur, à elles seules, auraient suffi pour les rendre folles d'épouvante.

Vers minuit, on aperçut les feux des pêcheurs, près du village de Katalamboula.

On aime toujours à revenir au logis; mais quelle joie d'y rentrer après avoir couru de pareils dangers et remporté deux pareilles victoires!

CHAPITRE IX

Sélim est heureux. — Abdallah se rétablit. — Chants et danses. — Chasse aux éléphants. — La chanson du sorcier.

Sélim était heureux. Comme il était l'ami de Kaloulou, il ne voyait que des visages souriants autour de lui, c'était peut-être là le secret de sa sympathie pour le pays des Ouatoutas.

Il trouvait un charme tout nouveau pour lui aux forêts sauvages, aux blés ondoyants, à la vie des champs si simple et si paisible, au chant des oiseaux, et même aux criailleries des perroquets. On le voit, il fallait qu'il fût bien réellement en veine de sympathie. En effet Sélim, frère de Kaloulou, n'était plus le Sélim de Zanzibar; la douleur et la souffrance l'avaient transformé. Si gai, si léger autrefois, il était devenu rêveur, presque mélancolique. Peut-être cette mélancolie (une douce mélancolie après tout) avait-elle sa source dans de tristes souvenirs que la solitude et la réflexion suffisaient à évoquer. Ses sujets habituels de méditation semblaient être la mort d'un père si tendre, d'amis si affectueux, la fin tragique d'Isa et de Moussoud, sa propre aventure et celle qui avait failli coûter la vie à Abdallah.

Ce n'étaient pas là des sujets sans danger pour une jeune imagination; heureusement que l'horreur en était adoucie par la vie paisible qu'il menait, par la tendre amitié de Kaloulou, par la société si aimable du petit Abdallah, par la ferme croyance qu'il y a un Dieu au-dessus de nos têtes, que la bonté de ce Dieu égale sa puissance, et qu'il saurait bien choisir son heure pour mettre fin aux épreuves de son serviteur.

Pendant assez longtemps, Abdallah souffrit des blessures que lui avaient faites les dents aiguës du crocodile. Il fut pris d'une forte fièvre, pendant laquelle Simba, Motto, Kaloulou et Sélim se relayèrent auprès de lui.

Il ne pouvait pas être question pour Sélim et Kaloulou de prendre le moindre plaisir, tant que leur camarade était souffrant.

Dès qu'il entra en convalescence, il prit l'habitude de quitter sa hutte vers le soir, pâle et maigre comme un spectre, appuyé sur le bras de ses amis, Sélim et Kaloulou, pour aller entendre les chansons des Ouatoutas, et les concerts plus bruyants qu'harmonieux des tambours. Quand on s'ennuie, on n'est pas si délicat sur le choix des distractions.

C'était un heureux temps. Abdallah se fortifiait de jour en jour, et Sélim était un aussi joyeux compagnon que Kaloulou pouvait le souhaiter.

Le son excitant des tambours le mettait en humeur de danser, et il quittait quelquefois Abdallah pour se joindre aux gambades des nègres.

Au bout de deux mois, Abdallah fut assez bien rétabli pour marcher seul sans le secours de ses amis; il aimait beaucoup à vagabonder un peu partout. Mais il éprouvait une insurmontable antipathie pour les rives de la Liemba. C'était une sorte de répugnance nerveuse qu'il ressentait à la vue de ces eaux brunes où il avait failli périr d'une mort affreuse. Quand il s'ennuyait dans le village, il aimait à parcourir les jardins et à se perdre dans les champs de blé.

La solitude de la forêt ne le charmait pas plus que la vue de la Liemba ; il préférait la société des ménagères, et des bonnes gens qui travaillaient à la terre.

Un jour, Kaloulou proposa à Sélim, à Simba et à Motto, de leur donner le divertissement d'une chasse à l'éléphant.

« Il y a longtemps, dit-il à Sélim, que je te l'aurais proposé ; mais je savais que tu n'accepterais pas. Mais maintenant Abdallah est tout à fait remis, et il se promène partout comme s'il n'avait jamais été mordu par un crocodile.

— Chasser les éléphants ! répondit Sélim, je ne désire rien tant que d'y aller avec toi. J'ai mon fusil, que j'ai sauvé des eaux de la Liemba : j'aimerais assez à tirer un éléphant. Motto est grand chasseur d'éléphants, et il me montrera comment on s'y prend pour leur chatouiller la queue ; il ne t'a jamais raconté cette histoire ? C'est incroyable, et cependant c'est vrai : car Motto ne ment jamais.

— Vraiment ? Motto prétend avoir chatouillé la queue d'un éléphant ? Si c'est vrai, Motto est plus fort que notre vieux magicien Soltali. Et cependant Soltali est un fameux chasseur d'éléphants. Non, jamais Soltali n'a rien fait de pareil. Enfin, nous verrons comment il se conduira avec un véritable éléphant sauvage. Nous regarderons comment on s'y prend, hein, Sélim ?

— Oh ! je ne le quitterai pas des yeux, sois-en sûr ; mais, à quand la partie ?

— A demain, au point du jour. Ce soir Soltali chantera la chanson de la chasse à l'éléphant, et donnera un charme à chacun des chasseurs ; car il est trop vieux pour nous accompagner. Je prendrai cinquante hommes : c'est une belle troupe, j'espère.

— Va préparer ton fusil, tes balles et ta poudre, et ce soir il faudra assister à la chanson du magicien ; sans cela, tu n'aurais pas de chance à la chasse. »

Vers neuf heures du soir, par un beau clair de lune, tous nos amis se rendirent à la « place des tambours ». Il y avait dix tambours de taille différente, et derrière chaque tambour se tenait un jeune garçon dont la taille était proportionnée à celle de l'instrument. Le plus jeune pouvait avoir dix ans, le plus âgé vingt.

Il y avait, près des tambours, une rangée de pots de pombé, et de vin de plantain, pour rafraîchir au besoin les musiciens, les danseurs et les chanteurs. La veille d'une chasse est considérée comme un moment solennel, presque aussi solennel que celui du retour à la suite d'une chasse heureuse, d'où l'on rapporte une grande quantité d'ivoire.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

JUIN

« O grand saint Médard, disait Léon, étendu paresseusement le long d'une branche de cerisier, dans une pose qu'eût enviée plus d'un équilibriste, puissant dispensateur de la pluie et du beau temps, jetez sur nous un regard miséricordieux. Voyez, ma ligne est prête ; on compte sur moi pour la matelote de demain.

« Demain ! ce n'est rien encore ! Mais après-demain, oubliez-vous que *Ventre-à-terre*, le héros du turf de la saison, doit gagner le grand prix de cent mille francs, et que je serai là, dans l'enceinte du pesage, arborant à mon chapeau la bienheureuse carte d'entrée et criant « Hourrah ! » au vainqueur, comme mon grand cousin Anatole ? O soleil de Juin, vous qui rougissez les cerises, chères aux écoliers et aux merles, que vos rayons de pourpre nous annoncent pour demain une belle journée. »

Mais le soleil, paraît-il, ne se souciait ni de la matelote de Léon, ni du vainqueur efflanqué du Derby, car il se retira sournoisement le 7 juin derrière un maussade rideau aux nuances ardoisées.

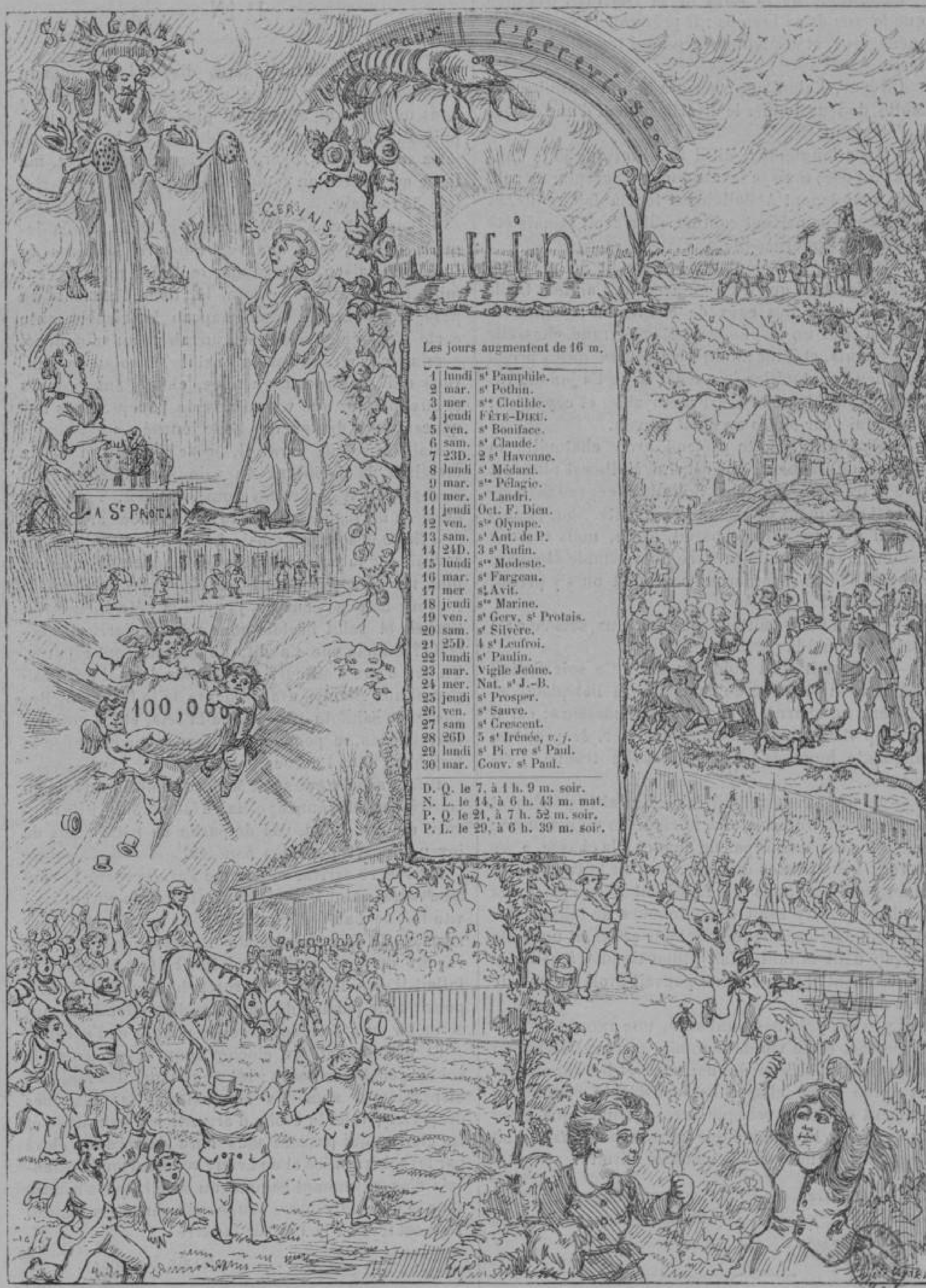
« Ne te désole pas ainsi, Léon, lui dit Alice, qui courait sur la pelouse après les hannetons effarés ; tout ne sera pas perdu par la pluie de demain. N'avons-nous pas encore, jusqu'à la Fête-Dieu, saint Gervais et saint Protais pour retenir l'arrosoir céleste ? Maman me l'a dit, ils peuvent tout réparer. Un peu d'eau d'ailleurs ne fera pas de mal aux prairies et aux champs avant l'heure de la fenaison. Regarde, le sainfoin rose baisse la tête, et les grandes marguerites se penchent comme pour chercher la fraîcheur dans l'herbe épaisse. »

Il faut avouer que saint Médard remplit son rôle en conscience cette année ; c'était à faire craindre un nouveau déluge. Donc, pas de partie de pêche, pas de joyeux départ pour les courses.

Mais le 19 arriva, et comme l'avait espéré la cousine Alice, saint Gervais et saint Protais eurent bien vite fait de balayer les nuages, de sécher les chemins et de faire resplendir la campagne sous les rayons du plus radieux soleil. Il était temps ! Ne fallait-il pas laisser aux roses le loisir de fleurir pour que le parfum de leurs corolles effeuillées vînt se mêler au grand jour avec les nuages de l'encens ?

Et maintenant les cloches sonnent joyeuses ; le sol est jonché de fleurs ; les vieux murs des maisons disparaissent sous les bouquets et les blanches draperies ; voici la croix d'argent, les bannières et les cierges qui passent sous l'arc de verdure élevé par les soins d'Alice et de Léon ; voici surtout l'ostensoir d'or, rayonnant comme un soleil, qui s'avance sous le dais de velours rouge aux panaches blancs. Tout est fête au ciel et sur la terre !

MARIE MARÉCHAL.



Les jours augmentent de 16 m.

1	lundi	st Pamphile.
2	mar.	st Pothin.
3	mer.	ste Clotilde.
4	jeudi	Fête-Dieu.
5	ven.	st Boniface.
6	sam.	st Claude.
7	23D.	2 st Havenne.
8	lundi	st Médard.
9	mar.	ste Pélagie.
10	mer.	st Landri.
11	jeudi	Oct. F. Dieu.
12	ven.	ste Olympe.
13	sam.	st Ant. de P.
14	24D.	3 st Rufin.
15	lundi	ste Modeste.
16	mar.	st Fargeau.
17	mer	st Avit.
18	jeudi	ste Marine.
19	ven.	st Gerv. st Protais.
20	sam.	st Silvère.
21	25D.	4 st Leufroi.
22	lundi	st Paulin.
23	mar.	Vigile Jeûne.
24	mer.	Nat. st J.-B.
25	jeudi	st Prosper.
26	ven.	st Sauve.
27	sam	st Crescent.
28	26D	5 st Irénée, *v. j.*
29	lundi	st Pi.rre st Paul.
30	mar.	Conv. st Paul.

D. Q. le 7, à 1 h. 9 m. soir.
N. L. le 14, à 6 h. 43 m. mat.
P. Q. le 21, à 7 h. 52 m. soir.
P. L. le 29, à 6 h. 39 m. soir.

Juin, par CRAFTY.



Il roulait ses yeux et grinçait des dents. (P. 18, col. 1.)

SOUVENIRS D'UN POLTRON[1]

X

Les petits talents de Montézuma.

Montézuma avait la figure la plus mobile que j'aie jamais vue : il en faisait littéralement tout ce qu'il voulait. Par exemple, il allongeait tous ses traits, relevait ses sourcils, fermait à moitié les yeux : c'était alors le véritable portrait du lieutenant Hardel, le plus maigre et le plus ennuyeux des officiers du régiment. Ensuite, il gonflait ses joues, renfonçait sa tête dans ses épaules, et roulait de gros yeux : c'était, à s'y méprendre, le major Taillepain.

Quand il commençait ces représentations qu'il ne donnait jamais qu'à moi seul, je ne me tenais pas de joie. A chaque nouvelle transformation, je battais des mains, et je criais : « Encore, Montézuma ! encore ! »

Il s'excitait à ce jeu, et, après avoir passé en revue toutes les physionomies connues, il exécutait des séries de grimaces tellement étranges que je commençais à avoir peur. Ce n'était plus Montézuma que j'avais sous les yeux : c'était une physionomie fantastique, tantôt irritée, tantôt goguenarde, tantôt menaçante, tantôt si voisine de la physionomie d'un animal, que je tremblais de tous mes membres. Alors j'avais une sorte de crise nerveuse, je pleurais et je riais à la fois, et je suppliais Montézuma de « ne plus faire les bêtes ». Il reprenait sa bonne physionomie à lui, et venait m'embrasser.

Peu à peu, ces exercices qui m'épouvantaient, et que je ne pouvais m'empêcher de redemander sans cesse, me donnèrent les idées les plus étranges sur les analogies de la physionomie humaine et de la physionomie animale. Je m'habituai à lire sur la physionomie des bêtes des expressions de menace, de rancune ou de raillerie, qu'elles n'ont jamais exprimées.

Je me souviens en particulier d'un singe du Jardin des Plantes, qui en sa qualité de singe était fort laid, et en sa qualité de singe gourmand mon-

1. Suite. — Voy. page 1.

trait un grand empressement quand nous arrivions avec des friandises. Du plus loin qu'il nous apercevait, il accourait, de ce trot dégingandé et disloqué des singes, quand ils courent à quatre pattes. Arrivé à quelque distance du treillage, il s'élançait d'un bond ; il me semblait toujours que j'allais le recevoir en pleine figure. Je fermais les yeux, et quand je les rouvrais je le voyais, cramponné à la grille, roulant ses yeux et grinçant des dents. Je lui trouvais une figure railleuse, et je m'étais mis dans la tête qu'il m'en voulait. J'en rêvais la nuit. L'impression que j'en avais conservée était si profonde qu'à trois ans de distance je venais, en présence même de mon père, d'être saisi d'une sorte de terreur nerveuse à la vue d'un petit voisin (fort laid d'ailleurs) qui me faisait des grimaces et me montrait le poing.

XI

Expéditions audacieuses.

Ma mère, naturellement fort timide, osait rarement contredire mon père ; mais elle prenait fort bravement ma défense quand il m'attaquait avec trop de véhémence sur ma poltronnerie. Mon père finissait toujours par s'adoucir. Comme dernière protestation, il haussait les épaules, et disait : « Très-bien, ma bonne amie ; mais alors habille ce petit garçon en fille, et fais-lui ourler des mouchoirs ! »

Ourler des mouchoirs ! c'était à ses yeux la plus sanglante injure qu'il pût faire à un couard. Moi qui n'avais pas l'ombre d'amour-propre, je me serais fort bien arrangé de n'être qu'une fille, et d'ourler des mouchoirs ; au moins je n'aurais jamais quitté ma mère, et je n'aurais pas eu, dans le lointain, la perspective du collége.

J'avais un goût particulier pour les poupées ; ma mère m'aidait à en fabriquer avec des chiffons. Je



les cachais avec soin quand j'avais fini de jouer. Quelquefois, par malheur, il m'arrivait d'en laisser traîner quelqu'une. Mon père, alors, tournait et retournait avec sa canne le corps du délit sur le plancher, d'un air de profond mépris. Puis, avec une dextérité que j'aurais admirée, si elle ne se fût exercée aux dépens d'une de mes poupées, il la faisait sauter en l'air, lui administrait, au vol, un coup bien sec de sa canne ; et elle volait en tournoyant, par la fenêtre.

L'amour paternel me donnait alors une sorte de courage (car j'avais à braver plus d'un danger pour les secourir). Si la poupée tombait dans la rue, j'entr'ouvrais la porte d'en bas, je passais ma tête par la porte entre-bâillée, et après m'être bien assuré qu'il n'y avait en vue ni voitures pour m'écraser, ni roquets pour me dévorer, ni gamins pour me lancer des pois avec leurs sarbacanes, je me risquais à corps perdu, je ramassais ma poupée et je battais précipitamment en retraite.

Si la poupée tombait dans la cour, j'allais d'abord regarder par la fenêtre de la cuisine ; de là, je surveillais les allées et venues du petit coq. Ce drôle, qui n'était pas en tout gros comme mes deux poings, était d'une humeur féroce et batailleuse. Dès qu'il me voyait paraître, il accourait, se plantait sur ses méchantes pattes, et me regardait de côté, tantôt de l'œil droit, tantôt de l'œil gauche, en agitant sa petite crête, par mouvements saccadés. Pourquoi m'en voulait-il ? Je ne lui avais jamais rien fait. Peut-être avait-il simplement deviné que j'avais peur de lui, et s'amusait-il (étant d'un caractère facétieux) à me faire peur ?

Quand il était au fond de la cour, tout occupé de ses petites affaires, je me glissais tout doucement, tout doucement, et je rapportais ma poupée avant qu'il eût le temps de quitter son fumier. Quelquefois, sans en avoir l'air, il me guettait du coin de l'œil, et s'élançait à l'improviste. A peine sorti, j'étais forcé de battre en retraite. J'ai fait quelquefois jusqu'à dix sorties inutiles, sans compter les feintes et les ruses de guerre, avant de rentrer en possession de mon bien.

XII

Intolérance du petit coq.

Quand je ne jouais pas à la poupée, je dressais des reposoirs et des chapelles dans tous les coins de la maison ; je me faisais une chasuble d'un tablier de ma mère, et je chantais à pleine voix toutes sortes d'hymnes de ma composition.

Mon père ne disait rien, car, après tout, il faut bien qu'un enfant s'amuse à quelque chose ; pourtant je choisissais de préférence les jours où il s'absentait ; dans ma liturgie, la Fête-Dieu tombait généralement les jours où il allait à la pêche. Ces jours-là, je me sentais libre, gai, heureux, j'entonnais mes plus belles antiennes, composées de mots quelcon-

ques avec des terminaisons en *us* et en *um*; la maison retentissait du bruit de ma clochette.

Seulement, la procession se bornait à visiter les chambres et la cuisine. Elle n'allait pas au grenier, par des raisons à elle connues ; d'ailleurs, qui a jamais entendu parler d'une cérémonie imposante dans un grenier? J'aurais fait volontiers dans la cour la procession des Rogations pour appeler les bénédictions du ciel sur nos deux lauriers-roses et sur notre abricotier, qui ne donnait jamais d'abricots, mais l'intolérance notoire du petit coq empêchait la procession de sortir.

Quand je rencontrais ma mère au milieu de toutes mes pompes, elle me souriait doucement et m'embrassait au passage. Alors je lui disais à l'oreille :

« Maman, je voudrais être curé.

— Pourquoi pas, mon chéri? me répondait-elle, pourquoi pas, si c'est ta vocation? »

XIII

A-t-il une vocation ?

Un jour que mon père revenait de la pêche, il causait avec ma mère, dans la cuisine, en préparant ses goujons. Je descendais en grand costume de procession, et je me disposais à entrer dans la cuisine lorsque je fus cloué sur place par ces paroles de mon père.

« Tu dis, ma bonne amie, qu'il parle de se faire prêtre. Il ne sait pour le moment, ni ce qu'il dit, ni ce qu'il veut. Il ne faut pas croire qu'un enfant sera prêtre parce qu'il fait des chapelles et conduit des processions ; pas plus qu'on ne peut affirmer qu'il sera soldat, parce qu'il met un plumet à sa casquette, et bat du tambour toute la journée. Et puis... ajouta-t-il d'un ton mélancolique, voilà un beau cadeau à faire au bon Dieu ! Oui, il aurait là un fier serviteur. Prêtre ! mais c'est comme soldat. Un prêtre est appelé tous les jours à faire le sacrifice de sa vie. Y penses-tu, ma bonne amie. Un prêtre s'en va à toute heure du jour et de la nuit porter le viatique aux mourants. S'il y a quelque maladie contagieuse, le prêtre va consoler les malades au risque de sa vie ! »

Ma mère baissa la tête et ne répondit rien. Hélas ! qu'aurait-elle pu répondre? mon père avait cent fois raison. Quant à moi, immobile dans l'ombre du corridor, je me tenais comme pétrifié, ma sonnette à la main, entendant tout ce qui se disait, et trop troublé pour remarquer que je me rendais coupable d'indiscrétion.

« Vois-tu, ma bonne amie, reprit mon père d'un ton plus doux; l'homme a besoin de courage dans tous les états et dans toutes les situations. Mais le devoir d'un prêtre est de donner du courage à ceux qui en manquent, et comment le pourrait-il, s'il n'en a pas lui-même, s'il ne prêche pas d'exemple ? Remarque-le bien, pour rien au monde je ne voudrais empêcher ce malheureux enfant de suivre sa vocation, si c'était une vraie vocation. Je ne te le cache pas, j'aimerais mieux qu'il fût militaire, puisque je l'ai été moi-même... mais j'en a fait mon deuil... et il ajouta lentement, j'en ai fait mon deuil ! »

La sonnette s'échappa de ma main. Au bruit qu'elle fit en tombant, mon père et ma mère tournèrent la tête.

« Ah ! tu étais là, dit mon père en me regardant d'un air triste. J'aime autant que tu m'aies entendu. Ce qui est dit est dit. D'ailleurs, je ne t'en veux pas, mon pauvre garçon, ajouta-t-il en m'embrassant sur le front ; non, je ne t'en veux pas. Tu comprendras plus tard pourquoi j'ai été quelquefois un peu sévère avec toi.

— Embrasse ton père, me dit ma mère, et tâche de te souvenir de ses paroles. Tu es jeune, tu peux te corriger. — Je suis contente de son travail et de ses progrès, reprit-elle en s'adressant à mon père d'un ton conciliant, je lui ai appris tout ce que je pouvais lui apprendre, il en sait autant que moi. »

XIV

Question inquiétante, heureusement résolue.

Ces paroles, destinées, dans l'intention de ma mère, à tout arranger, firent poindre un nouveau nuage sur mon horizon.

« Alors, dit mon père, il faudra songer à l'envoyer au collége. Hé bien, petit, pourquoi ce nez devient-il si blanc ? »

Le collége, mot odieux à mes oreilles et terrible à mon imagination ! Robert Boissot n'était-il pas au collége ? Ne pouvais-je pas juger par cet échantillon de ce que devaient être ses camarades ? Quelles choses effrayantes il m'avait révélées sur ces collégiens terribles qui bravent leurs maîtres et se livrent entre eux de ces combats effroyables d'où l'on ne sort qu'en lambeaux ! A cette idée, je portai machinalement la main à mon nez. S'il entrait une fois au collége, en reviendrait-il jamais?

« Mon ami, dit ma mère, j'ai pensé que ce serait peut-être un peu dur pour lui de commencer tout de suite par le collége. Les collégiens sont un peu remuants, un peu taquins, et comme Paul n'a pas encore l'habitude de fréquenter les garçons de son âge...

— A qui la faute? dit mon père entre ses dents.

— Je sais bien, je sais bien. Je veux dire seulement que, pour l'habituer peu à peu, nous pourrions l'envoyer d'abord chez M[lle] Porquet. C'est à trois pas d'ici ; les élèves ne sont pas nombreux, et presque tous sont plus jeunes que Paul. M[lle] Porquet est très-douce et en même temps très-sévère. On ne voit pas chez elle de ces batailles et de ces disputes... Elle a déjà fait commencer le latin à plusieurs

enfants, au petit Létoilé par exemple. Elle réussit bien, et madame Létoilé me disait hier...

— Bon ! je ne demande pas mieux, c'est convenu. Allons, mon pauvre Paul, un peu de courage, mon garçon. Fais des efforts ; cela viendra petit à petit. On commence par un petit effort ; on en fait un plus considérable le lendemain, et l'on est tout étonné, un beau jour, de voir qu'on est comme tous les autres. On reçoit une gourmade, on en rend deux et l'on se dit : Tiens ! ce n'est que cela ! ce n'était pas la peine de faire tant de cérémonies. »

Je promis à mon père de faire tout ce que je pourrais. Ma mère me donna un bon baiser dans le corridor, et me dit tout bas à l'oreille : « Pauvre chéri ! va ! »

XV

Partie projetée.

Je me couchai ce soir-là dans les meilleures dispositions du monde, et je formai, la tête sur l'oreiller, mille projets plus hardis les uns que les autres, pour arriver à montrer à mes parents combien je les aimais. Quand ma mère vint me border dans mon petit lit, comme elle faisait tous les soirs, et qu'elle se pencha pour m'embrasser, je dégageai vivement mes bras que je lui jetai autour du cou, et l'attirant à moi, je lui dis : « Je t'aime tant !

— Cher petit ! » me dit-elle, en posant sa joue contre la mienne.

J'étais si agité que je ne pus m'endormir tout de suite. Je retournais dans mon esprit cette idée audacieuse qui m'était venue tout d'un coup : si je me promenais demain dans la cour, à la barbe du petit coq, c'est lui qui serait surpris ! Oh oui ! il serait bien surpris. J'ouvrirais la porte du corridor toute



grande, comme cela. J'irais, sans me presser et sans trembler, jusqu'à l'abricotier. Il viendrait sur moi, je n'aurais pas seulement l'air de le voir. Alors que ferait-il ? Il sauterait après moi. Bon ! mais moi, je lèverais la main, comme cela ; et au moment où il sauterait, je le rabattrais d'un bon camouflet. Oui, mais s'il me donnait un grand coup de bec ? Bah ! je l'en empêcherai bien !

Sur cette conclusion héroïque, je m'endormis assez tard. Mon plan était de me lever sans bruit le lendemain matin, de descendre dans la cour, avant que personne fût sur pied. Car, si j'étais résolu à tenter l'aventure, je ne pouvais pas absolument répondre de la figure que je ferais ; j'aimais autant faire ce premier essai sans témoins. Quand j'ouvris les yeux, le lendemain matin, il faisait grand jour. Je sautai à bas de mon lit, je fis ma prière, et je m'habillai à la hâte.

XVI

Partie remise.

De l'escalier, que je descendais à pas de loup, j'entendis mon ennemi qui criait à tue-tête. Il avait la voix si perçante, et paraissait si sûr de son fait, que j'eus un moment d'hésitation. Mais aussitôt, je repris courage, et je lui dis, comme s'il pouvait m'entendre : « Attends-moi, mon garçon ; dans cinq minutes tu ne lèveras pas si haut la crête ! »

Comme la bravoure n'exclut pas la prudence, je pris à tout hasard la canne à pêcher de mon père, et j'enfonçai ma casquette sur mes yeux.

Lorsque j'entrai dans la cuisine, ma mère y était déjà, occupée à trier des lentilles et à en extraire les petits cailloux.

« Est-ce que tu pars pour la pêche ? me demanda-t-elle en riant.

— Non, maman, j'allais seulement... »

Pris ainsi au dépourvu, je faillis trahir mon audacieux projet, et vendre, comme on dit, la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Je me mordis la langue et je coupai prudemment ma phrase en deux. Comme je ne mentais jamais, je n'ajoutai pas un seul mot d'explication.

« Pose cette canne, me dit ma mère, sans faire attention à mon embarras ; ôte ta casquette et viens m'aider. »

Je m'empressai d'obéir ; et pour dire toute la vérité, je ressentis je ne sais quelle honteuse satisfaction à voir reculer d'un jour l'épreuve que je m'étais imposée. Le coq, cependant, multipliait ses appels et semblait triompher de ma faiblesse. « Tu ne perds rien pour attendre, lui dis-je en moi-même. Tu aurais déjà ton affaire, si l'on ne m'avait pas retenu. » Ma mère sortit un instant de la cuisine.

Poussé par la curiosité ou peut-être par le désir de me narguer, le petit coq sauta sur le rebord extérieur de la fenêtre et à travers les vitres il cherchait à voir dans la cuisine.

« Attrape ! » lui criai-je ; et saisissant une poignée de lentilles, je la lui lançai à toute volée. Ce fut

comme un bruit de grêle sur les vitres. Il jeta un grand cri, battit des ailes, et disparut. Le coquin se vengea sans doute sur les poules, car je les entendis aussitôt pousser des clameurs déchirantes.

Je ramassai soigneusement les lentilles, et je me remis au travail, assez content de mon exploit.

XVII

Réflexions artistiques du docteur Lombalot sur le nez du héros.

« Voilà qui est bien travaillé, me dit ma mère, en rentrant à la cuisine. A propos, tu mettras ta veste des dimanches pour le déjeuner, nous aurons quelqu'un. »

Ce quelqu'un était le docteur Lombalot, ancien médecin-major du régiment de mon père. Il avait fixé sa résidence à Tours, en prenant sa retraite. Il devait arriver par la voiture du matin.

« C'est un original, me dit ma mère, mais ton père l'aime beaucoup. »

C'était en effet un original. Il avait des systèmes singuliers sur toutes choses. Il ne mangeait pas un œuf à la coque comme tout le monde, et il prouvait, par des raisons que je ne comprenais pas toujours, que tout le monde avait tort, et que lui seul avait raison. Les omelettes (oui madame) devaient être faites dans de certaines conditions que lui seul connaissait, mais dont il voulait bien donner la recette à ses amis (ici un petit salut à ma mère). Il fallait mettre l'huile avant le vinaigre en faisant la salade (clin d'œil malicieux à l'adresse de mon père, qui venait de mettre le vinaigre avant l'huile). On ne devait jamais, sous aucun prétexte, porter des bretelles. Le meilleur moyen de ne pas s'essouffler en montant un escalier, c'est de le monter à reculons. (J'avale de travers parce que je pouffe de rire; le docteur essuie ses lunettes, ses regards se fixent sur mon nez qui devient tout blanc).



Ses regards se fixent sur mon nez. (P. 21, col. 2.)

« Et la phrénologie? dit mon père pour opérer une diversion. Vous occupez-vous toujours de phrénologie? »

Le docteur fit semblant de n'avoir pas entendu, et les regards toujours attachés sur mon nez, il dit avec emphase : « Très-bizarre !

— Qu'est-ce qui est bizarre? » demanda mon père.

Il ne répondit pas tout de suite. Élevant sa main droite, il l'étendit devant lui, la reculant et la rapprochant, comme s'il cherchait le vrai point de vue. Quand il s'arrêta, sa main, dont le dos était tourné de mon côté, lui cachait la moitié de la figure. Ses deux yeux apparaisssaient au-dessus, comme s'il avait regardé par-dessus un mur, ou comme s'il avait été plongé dans l'eau jusqu'à la racine du nez.

Tout le monde le regardait avec stupeur. Quant à lui, il continuait tranquillement ses opérations, et me dévisageait ; ses yeux devenaient tout petits, et il se formait une quantité de rides aux coins.

« Aucun rapport, dit-il, entre les différents traits de ce visage. J'isole le nez (il fait une lorgnette de son poing fermé), nez martial! Je le cache (il se remet derrière son mur et je ne vois plus que ses deux yeux), front débonnaire, œil craintif. Je regarde l'ensemble (le mur disparaît), contraste étrange entre ce nez martial et cette physionomie débonnaire. Cette pauvre figure! toute honteuse d'être alliée à un nez presque... comment dirai-je? enfin peu importe. Il me semble voir un bon bourgeois, bien calme, bien paisible, qui donne le bras dans la rue à quelque mauvais tapageur. Drôle de contraste. Un caricaturiste serait ravi de rencontrer cette tête-là!

— Et la phrénologie? » dit mon père avec une certaine impatience.

XVIII

Le héros découvre qu'il n'a pas la bosse de la *combativité*.

Le docteur prit un air grave et dit : « Mon cher Bicquerot, si vous me faites cette question sérieusement, je vous répondrai. Si vous voulez simplement plaisanter, brisons-là. C'est trop grave pour qu'on en rie... »

Mon père ayant déclaré qu'il parlait le plus sérieusement du monde, le docteur regarda autour de lui d'un air soupçonneux et dit en baissant la voix : « J'ai découvert des choses qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête, si je vous les révélais. Je suis arrivé à une vraie science, à une science infaillible...

— Ainsi vous croyez sérieusement que notre caractère et notre destinée en ce monde dépendent fatalement de la forme et du volume des bosses de notre crâne.

— Si je le crois! dit le docteur, en prenant l'air résigné du génie méconnu, et en croisant ses mains au-dessus de son assiette. Si je le crois! reprit-il. Oh! Bicquerot!

— J'avoue...

— Trente ans d'expériences et de recherches — la vérité au bout. — Tenez (il fouilla dans sa poche de côté et en tira une petite brochure jaune). Tenez! lisez cela, et les écailles vous tomberont des yeux...

— Cependant! docteur, voyons...

— Il n'y a pas de *cependant!* il n'y a pas de *docteur*; il n'y a pas de *voyons!* La vérité est la vérité. Donnez-moi la tête du premier venu. Je lui dirai, moi, à ce premier venu : Monsieur, vous avez telle bosse, vous ferez telle chose; vous ne pouvez pas ne pas la faire. Vous, qui avez la bosse du meurtre, vous serez un meurtrier, de par la science il-faut-que-vous-so-yez-un-meur-tri-er! Mais je suis un honnête homme; mais j'ai vécu cinquante ans sans avoir fait de mal, même à une mouche. Eh bien, mon ami, dans deux ans, dans dix ans, dans trente ans, vous serez un meurtrier. Et si vous mourez sans l'avoir été, souvenez-vous bien que vous auriez dû l'être et que c'est l'occasion qui vous a manqué.

— Oh! par exemple, dit ma mère d'un air scandalisé.

— Mon Dieu, madame, j'exagère peut-être un peu, mais c'est pour me faire mieux comprendre. »

Il dit encore beaucoup de choses auxquelles je ne compris rien du tout, sinon que ma mère était indignée et mon père mécontent. Le docteur allait toujours devant lui, sans tenir compte des objections; il termina une explication fort embrouillée par les paroles suivantes :

« Tenez, madame, regardez-moi la tête de votre mari. Voyez-vous au-dessus des oreilles ces protubérances énormes. C'est la bosse de la *combativité*, du courage, ou si vous aimez mieux de l'héroïsme. Eh bien, madame, cette même bosse se retrouve avec le même développement dans toutes les têtes romaines. Quand vous ferez un voyage à Paris, allez au Louvre, regardez les bustes romains et les statues romaines. Quiconque a cette bosse-là, eût-il été couvé par une poule, élevé dans un collége de lièvres, nourri d'eau panée, c'est un brave, partout, toujours, jusqu'à la fin. Quiconque, au contraire...»

Instinctivement, je portai la main à la place qu'il indiquait. Au lieu de la bosse du courage, je n'y découvris qu'un creux profond. Je crus que j'allais me trouver mal; les paroles du docteur ne m'arrivaient plus que comme un bourdonnement indistinct. J'éprouvais une angoisse pareille à celle d'un malade qui a toujours espéré en réchapper, que tout le monde encourageait par de bonnes paroles, et à qui un médecin brutal enlève sa dernière illusion en lui disant tout crûment: « Vous êtes perdu, totalement perdu, quoi que vous fassiez. »

A suivre. JACQUES CARTEL.



POPULATION

DES DIVERSES PARTIES DU GLOBE EN 1874

D'après les derniers renseignements et les sources les plus authentiques la population totale du globe est en ce moment de 1391 millions d'âmes.

Ce chiffre se décompose ainsi pour les diverses parties du monde :

Europe	300 530 000	habitants.
Asie	798 220 000	—
Afrique	203 300 000	—
Amérique	84 542 000	—
Australie et Polynésie	4 438 000	—
Population totale du globe	1 391 030 000	habitants.

La partie du monde la plus peuplée pour son étendue est l'Europe, qui a une moyenne de 30 habitants par kilomètre carré. Pour la même superficie l'Asie n'a que 14 habitants, l'Afrique 6 1/2, l'Amérique 2 et l'Océanie un demi.

La population de l'Europe se répartit ainsi :

Russie	69 360 000	habitants.
Allemagne	41 060 000	—
France	36 102 000	—
Austro-Hongrie	35 900 000	—
Angleterre	31 800 000	—
Italie	26 800 000	—
Espagne	16 550 000	—
Turquie	9 790 000	—
Suède-Norvége	5 990 000	—
Belgique	5 080 000	—
Roumanie	4 500 900	—
Portugal	3 990 000	—
Hollande	3 675 000	—
Suisse	2 670 000	—
Petits pays	1 263 000	—
Population totale de l'Europe	300 530 000	habitants.

Le pays le plus peuplé de l'Europe est la Belgique, qui a 173 habitants par kilomètre carré ; la Hollande en a 112, l'Allemagne 76, la France 68, la Russie 14 et la Norvége 5.

Le pays le plus vaste de l'Europe est la Russie, qui a une superficie de plus de 5 millions de kilomètres carrés, tandis que la France n'a que 528 573 kilomètres carrés.

Les deux plus petits pays de l'Europe sont : la république de San-Marino, qui a 57 kilomètres carrés, et la principauté de Monaco, qui n'en a que 15.



LE CANAL DE SUEZ

Lorsque, il y a quelque temps, nous avons eu l'occasion de vous parler du chemin de fer du Pacifique, nous vous disions :

« Parmi les merveilleux travaux accomplis par le génie moderne, il n'en est peut-être aucun qui puisse être comparé, pour l'importance des résultats et la somme des difficultés surmontées, au grandiose chemin de fer du Pacifique, qui traverse le continent américain et met en communication les rivages de l'Atlantique avec ceux du Pacifique. »

Il en est cependant un qui, s'il ne représente pas la même somme d'obstacles surmontés, surpasse sans doute encore le chemin de fer américain en utilité. C'est le grand canal maritime percé à travers l'isthme de Suez.

En effet, tandis que le chemin de fer du Pacifique abrége de quelques jours le circuit de notre globe pour les voyageurs ou les lettres seulement, le canal de Suez met à quelques jours de l'Europe la côte occidentale de l'Inde et fournit à notre commerce une route commode, facile et des deux tiers plus courte que la voie du Cap de Bonne-Espérance, la seule praticable autrefois.

Avant la création du canal, M. de Lesseps, l'illustre promoteur de cette grande œuvre, énumérait ainsi lui-même ses futurs avantages : « Grâce au percement de l'isthme de Suez, nous aurons une communication maritime tout à fait directe entre l'Orient et l'Occident du monde. La route de l'Inde se trouvera abrégée de 2800 lieues pour l'Amérique du Nord, de 3000 lieues pour le bassin des mers du nord de l'Europe et de 4000 lieues pour les villes du bassin de la Méditerranée. Aujourd'hui, le navire qui part des ports de l'Occident est obligé de faire un parcours de plus de 6000 lieues, de passer une première fois la ligne équatoriale entre l'Amérique méridionale et l'Afrique, en allant doubler le Cap de Bonne-Espérance, et de passer une seconde fois la ligne pour remonter à l'île de Ceylan. Cette abréviation n'a pas convenu à la politique anglaise. Elle a pensé que la France, étant plus près des Indes, profiterait sans doute plus que l'Angleterre du percement de l'isthme, et pourrait lui enlever une grande partie du commerce de l'extrême Orient. Imbus de cette idée, nos voisins nous ont suscité toutes sortes d'obstacles depuis l'origine de l'entreprise. C'est donc en France que j'ai obtenu ma force, que j'ai rencontré la confiance qui conduira à l'accomplissement de ce grand travail : c'est la France qui en aura la gloire ! »

Et en effet, il n'est pas d'œuvre dont la France puisse réclamer plus exclusivement la gloire. Conçue par notre illustre compatriote, elle a été soutenue par les capitaux français et exécutée tout entière par des ingénieurs et des ouvriers français.

Sans la persévérance de M. de Lesseps le canal n'eût jamais existé; aucun projet n'a été plus conspué, plus tourné en ridicule et enfin plus malicieusement entravé, et encore aujourd'hui, alors que le canal est terminé, que les navires passent sans peine de la Méditerranée dans la mer Rouge, on voudrait enlever à cet homme éminent le mérite de son œuvre et profiter de nos malheurs pour nous en ravir le fruit.

Avant de passer à la description du canal lui-même et des travaux qu'il a nécessités, il est juste de parler des projets analogues qui l'ont précédé.

« Depuis les temps les plus reculés, dit M. Figuier dans sa remarquable étude sur le canal, les intérêts commerciaux ont appelé l'attention du monde sur la jonction de la Méditerranée et de la mer Rouge. Ces deux mers ne sont, en effet, séparées l'une de l'autre que par un intervalle de 30 lieues, intervalle qui était beaucoup moindre au commencement des temps historiques, et qui, selon toute apparence, devait être nul dans les premiers âges du monde, de telle sorte que les deux mers communiquaient alors librement entre elles. Des dépôts de sable, des alluvions jetés par la Méditerranée et la mer Rouge, ont sans doute élevé peu à peu la barrière qui sépare aujourd'hui l'Égypte de l'Asie. On comprend donc que la réunion de ces deux mers, qui baignent de riantes et fertiles contrées, ait préoccupé à toutes les époques les souverains et les conquérants de l'Égypte.



M. de Lesseps.

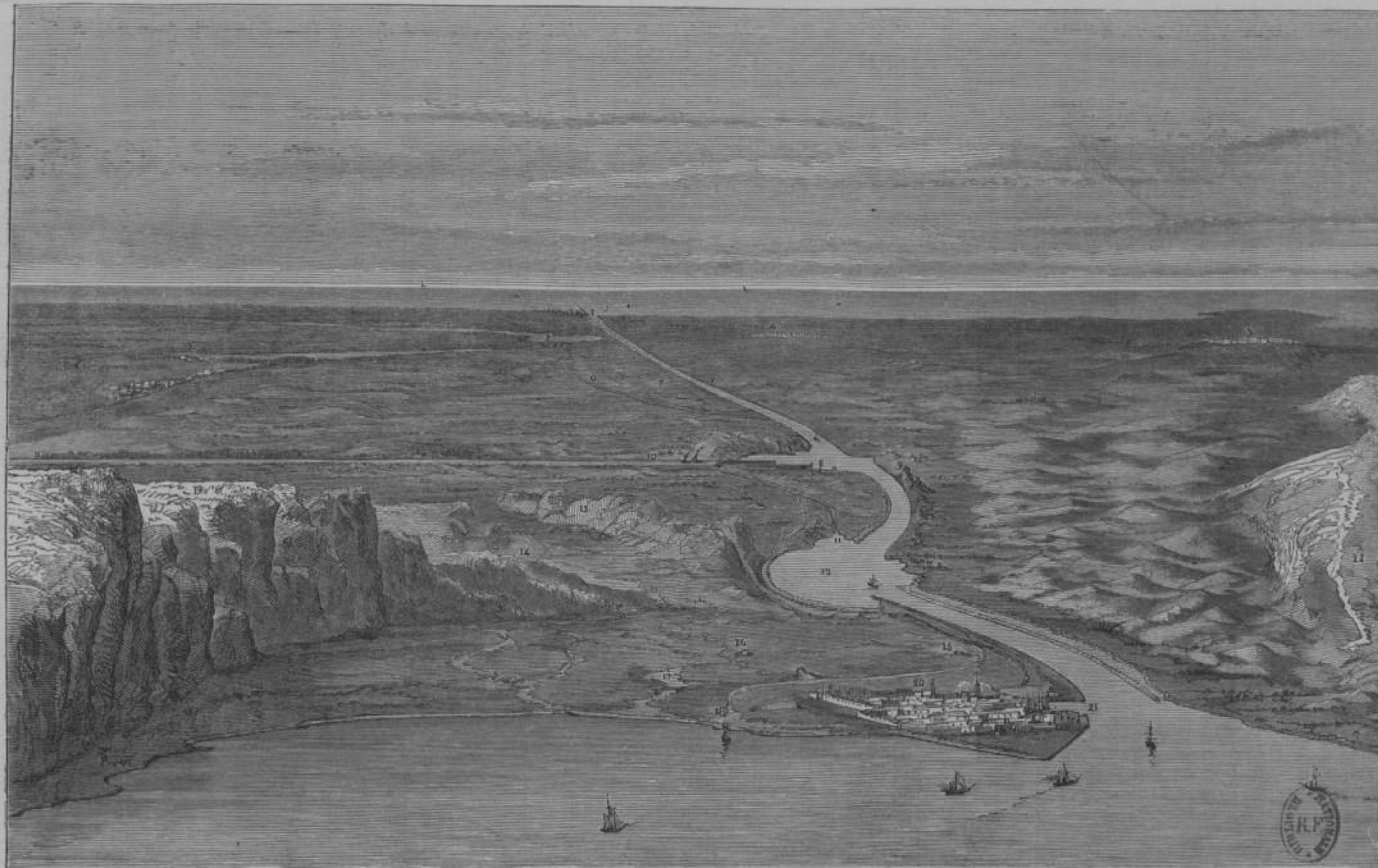
Les avantages offerts par ce grand projet firent tenter plus d'une fois l'accomplissement d'une œuvre si éminemment utile aux relations des peuples de notre hémisphère. »

Il est établi historiquement qu'un canal, reliant la Méditerranée à la mer Rouge, a existé en Égypte dès les temps les plus reculés, et ne disparut que par la négligence des populations à demi barbares de ces contrées.

Seulement ce canal n'était pas la jonction naturelle des deux mers; le Nil avait été pris comme moyen intermédiaire. Un canal avait été creusé entre la mer Rouge et le Nil, et le reste de la communication avec la mer s'établissait par l'embouchure de ce grand fleuve dans la Méditerranée.

Entrepris par Nécos, fils de Psamméticus, 650 ans avant Jésus-Christ, ce canal fut achevé par Darius, fils d'Hystaspe, après que les Perses se furent emparés de l'Égypte. Hérodote, témoin oculaire de ce qu'il raconte, cinquante ans après Darius, l'a vu en pleine activité. Il commençait à Bubaste, sur le Nil, et venait aboutir, sur la mer Rouge, à Patymos. Les Ptolémées l'entretinrent et l'améliorèrent. Strabon, qui voyageait en Égypte peu de temps avant l'ère chrétienne, vit aussi le canal chargé de navires. Les empereurs romains, et surtout Adrien, y firent exécuter des travaux et des accroissements considérables. Mais les califes, qui l'avaient fait d'abord réparer, le laissèrent dépérir, et il paraît que la navigation cessa complétement en 775. On trouve encore, sur le sol égyptien, des traces nombreuses et très-apparentes de cette ancienne voie de navigation.

Ce n'est que vers le milieu du XVIIe siècle que l'on



PANORAMA DE L'ISTHME ET DU CANAL DE SUEZ.

1. Port-Saïd : bassin et entrée du canal dans la Méditerranée.
2. Lac Menzaleh.
3. El Kantara.
4. Ruines de Péluse.
5. Katieh.
6. Ancien canal de Nécos.
7. El Guisr.
8. Lac et ville de Timsah.
9. Cheik Ennedeh (tombeau).
10. Canal d'eau douce.
11. Embouchure de l'ancien canal.
12. Lacs Amers.
13. Carrières de Geneffé.
14. Route de Suez au Caire.
15. Premier campement de M. de Lesseps.
16. Puits de Suez.
17. Réservoirs d'eaux pluviales.
18. Réservoirs des eaux du Nil.
19. Monts Attaka.
20. Suez.
21. Rade de Suez et entrée du canal dans la mer Rouge.
22. Monts Tiel, se dirigeant au S. E. vers le mont Sinaï.

reprit l'idée de relier la Méditerranée et la mer Rouge par un canal traversant l'isthme de Suez. Le célèbre Leibnitz présenta un projet à Louis XIV, qui fit en vain plusieurs propositions à ce sujet au sultan.

Lors de l'expédition française en Égypte, Napoléon reprit ce grand projet et le fit étudier par le corps de savants qu'il avait emmené avec lui. Non-seulement le peu de durée de l'occupation française empêcha de donner suite à ce projet, mais une erreur de nos savants vint le faire considérer comme impossible. D'après ces derniers, la mer Rouge devait avoir son niveau à une altitude de près de 10 mètres au-dessus de celui de la Méditerranée; de sorte que le percement de l'isthme de Suez eût amené un débordement de la mer Rouge dans la Méditerranée. Les observations ultérieures prouvèrent que cette différence de niveau n'existe pas, et que, d'après la théorie de Laplace, tous les océans qui couvrent le globe offrent un niveau correspondant.

En 1841 et en 1847 on reprit de nouveau l'idée d'un canal reliant le Nil à la mer Rouge. Ce ne fut qu'en 1854 que M. de Lesseps, ancien consul général de France au Caire, uni par les liens d'affection à Mohammed-Saïd, le nouveau vice-roi, conçut le grand projet qu'il devait avoir la gloire d'exécuter. M. de Lesseps ne se contentait pas de relier le Nil à la mer Rouge, il voulait percer l'isthme d'une mer à l'autre, et ouvrir une voie navigable pour tous les navires, quelles que fussent leurs dimensions.

Ayant étudié attentivement le terrain de l'isthme, il s'était rendu compte, non-seulement de la possibilité de l'exécution, mais même de sa facilité relative.

Il suffira, en effet, de jeter un coup d'œil sur le plan panoramique de la page 25, pour voir que, sur son parcours, le canal de M. de Lesseps rencontre un nombre considérable de lacs qui devaient singulièrement faciliter la tâche du percement de l'isthme.

Le premier de ces lacs, le Menzaleh, est une immense lagune formée par le Nil sur la côte de la Méditerranée, puis viennent le lac Timsah, profonde dépression de terrain que M. de Lesseps a transformée en un magnifique bassin, et enfin les lacs Amers, qui communiquaient déjà sous les Pharaons avec la mer Rouge.

Sur les 120 kilomètres de l'isthme, il ne restait donc, en retranchant les lacs, qu'environ 80 kilomètres de terre ferme à creuser; mais cela, il est vrai, à travers un pays tour à tour sablonneux et rocheux, complétement dépourvu d'eau potable et de ressources d'aucune espèce, et où un soleil brûlant devait rendre le travail impossible aux ouvriers européens et fort pénible aux indigènes eux-mêmes.

A suivre. LUCIEN D'ELNE.

UN EXAMEN EN CHINE

En Chine, en dehors des membres de la famille impériale et des descendants du philosophe Confucius, il n'est personne qui ait la noblesse héréditaire.

Les prérogatives de la noblesse aussi bien que les plus hautes fonctions de l'empire ne sont réservées qu'à ceux qui les ont méritées par de longues et patientes études. Quelque élevée ou infime que soit son origine, nul ne peut acquérir une fonction publique s'il n'a satisfait aux examens du baccalauréat chinois; les fils des empereurs eux-mêmes sont rigoureusement astreints à cette coutume égalitaire.

Le premier examen ne s'applique qu'à la connaissance de l'alphabet. Cela vous fait sourire, sans doute. Belle affaire, me direz-vous, que pareil examen! il n'est pas de bambin de six ans en France qui ne soit à même d'y satisfaire. — Oui, mais en France, notre alphabet compte 24 lettres, et en Chine il en comprend près de 80 000. Et vous avouerez que connaître par cœur 80 000 caractères différents n'est pas une chose qui soit donnée à tout le monde.

En effet les Chinois ne se servent pas de lettres pour former les mots; chaque caractère de l'alphabet représente *à lui seul un mot*; il y a donc autant de caractères dans l'alphabet chinois qu'il y a de mots dans la langue chinoise.

Aussi dans le premier examen se contente-t-on d'exiger des étudiants la connaissance des 2500 caractères les plus ordinaires.

Ceux qui ont satisfait à cette épreuve sont autorisés à prendre le titre de lettrés de troisième classe; ils portent sur leur chapeau le bouton bleu et entrent dans l'administration inférieure des provinces de l'empire.

Le second examen comprend les 80 000 caractères de l'alphabet, plus quelques textes anciens. Il donne droit au bouton de corail et au titre de lettré Kenjin ou de deuxième classe, parmi lesquels sont pris les préfets et autres fonctionnaires élevés.

Le troisième examen est d'une difficulté extrême; il traite des plus hautes questions de la littérature chinoise.

Une correspondance récente de Péking nous donne au sujet de cet examen de curieux renseignements :

Dix mille étudiants, ayant déjà en poche leur second degré de lettrés — Ken-jin, passent leurs examens en ce moment à Péking, afin d'obtenir leur dernier grade — Tsin-szé. Celui qui aura le mérite de sortir le premier de tant de compétitions sera considéré pendant l'année courante comme l'homme le plus lettré des 18 provinces chinoises. Il pourra choisir un poste dans les plus hautes fonctions de l'empire. L'empereur nommera ensuite un jury

chargé d'examiner à nouveau ceux qui auront obtenu le troisième degré. Sur les 9999 candidats restants, 200 seulement seront élus ; sur ces 200, 10 seront distingués, et leurs examens écrits, richement recouverts, placés sous les yeux du souverain. L'empereur ayant lu les dix manuscrits, désignera à son tour trois lauréats, qui seuls recevront le titre de lettrés de première classe pour 1874.

Quant aux jeunes gens maîtres du troisième grade, ils seront attachés au collége de Han-Lin-Yuen, aux ministères ou au gouvernement des provinces.

Les cellules dans lesquelles sont placés les lettrés avant d'être examinés n'ont pas plus de six pieds de long, trois de large et cinq de hauteur. Une planche, placée en travers de la cellule et élevée à quinze pouces du sol seulement, leur tient lieu de siége ; une petite tablette fixée au mur leur sert de pupitre. Il y a en tout 13 000 cellules, et pendant le temps que durent les examens, les étudiants sont enfermés et tenus séparés de leurs camarades.

On voit encore dans la rangée des cellules dites du « Dragon Rouge » la chambrette dans laquelle Keen-Lung, le quatrième empereur mantchou de la présente dynastie travailla certains examens en honneur à son époque. Il y resta neuf jours enfermé, mais il paraît que l'épreuve lui parut bien dure, et depuis ce temps-là, les aspirants sont autorisés à sortir tous les trois jours de leurs niches, sauf à y revenir pour y demeurer trois jours encore jusqu'à la fin des épreuves.

On voit en somme que si le dernier grade du baccalauréat chinois ouvre la porte des plus grands honneurs, il est entouré de difficultés que peu parviennent à surmonter.

H. Norval.

LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE IX (*suite*).

Le départ pour la chasse. — La forêt. — Les éléphants. — Le chant de mort. — La fuite. — Le triomphe.

Les chasseurs formaient un cercle d'élite, autour des tambours et des pots de pombé. Ce premier cercle était enveloppé par un second, qui comprenait trois cents personnes, hommes, femmes et enfants.

Chacun des chasseurs portait une coiffure de fantaisie. Les éléments de ces coiffures primitives étaient des cornes de buffle et de rhinocéros, des peaux et des crinières de zèbre, des peaux de chèvre. Kaloulou portait des plumes d'autruche, Sélim, Simba et Motto, des turbans ; on voyait enfin jusqu'à des pots de terre et des plats de bois.

Les tambours grondèrent, les voix hurlèrent, les mains battirent en cadence, et les pieds se démenèrent avec allégresse quand on entonna la chanson des rameurs.

Tout à coup, il se fit un profond silence. Le grand Soltali, le magicien, le plus habile chasseur d'éléphants, venait de faire son entrée.

Il y eut un murmure d'admiration : la coiffure de Soltali était certainement la plus extraordinaire de toutes. C'était une trompe d'éléphant, dont la base emboitait la tête, pendant que la trompe rembourrée de foin, se tenait toute droite.

Le poids de cette trompe devait être considérable, et c'était par pure vanité que ce vieillard s'était infligé à lui-même le supplice de la porter. Où diable la vanité va-t-elle se loger?

Il avait en outre un collier de queues de girafe dont les poils étaient noirs comme de l'encre. Au bras et au poignet, il portait des bracelets d'ivoire. Il tenait à la main deux gourdes à moitié pleines de cailloux, qu'il agitait à intervalles égaux avec un bruit horrible.

Dès son entrée, il commença par faire trois fois le tour du cercle, regardant chacun des chasseurs avec attention, puis secouant alternativement ses gourdes. Ensuite il passa au centre, et, après beaucoup de contorsions, il entonna la chanson de la chasse aux éléphants.

Il raconta d'abord ses propres exploits, ses ruses, ses succès, sa bravoure et les dangers qu'il avait courus. C'était comme une préface aux conseils qu'il allait donner. Il entra alors dans tous les détails de la chasse. Ses recommandations étaient sages, précises. C'était un vrai poëme didactique de la chasse à l'éléphant.

A la fin de son chant, il distribua à chacun des chasseurs une petite quantité de poudre magique; cette poudre se composait, comme d'ordinaire, d'un mélange de cervelle d'animal brûlée et de cendres de bois. Ce charme, consacré par les passes et les incantations du magicien, ne pouvait manquer de rendre chacun des hommes de l'expédition heureux dans son entreprise. Telle était du moins l'opinion du magicien et celle des Ouatoutas.

On chanta, on dansa et l'on but du pombé jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain, à la pointe du jour, Kaloulou, Sélim, Simba et Motto sortirent par la principale porte du village, suivis d'une cinquantaine de guerriers alertes et vigoureux, dont le plus âgé n'avait pas trente ans.

Kaloulou emportait deux lances au fer large et tranchant, une demi-douzaine de zagaïes, beaucoup plus légères que les lances, avec des hampes longues et flexibles. Il avait en outre un arc et un carquois plein de flèches qui était suspendu à ses épaules.

1. Suite. — Voy. vol III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, page 12.

Sélim, au comble du bonheur, marchait derrière Kaloulou; car le chemin était trop étroit pour que l'on pût marcher deux de front. Les chasseurs étaient obligés de se suivre à la file indienne. Il avait son fusil; non pas le premier fusil venu, entendez bien : c'était son fusil à lui, « le fusil venu de Londres, » avec les cartouches faites exprès pour lui. Il avait retrouvé le fusil et les munitions dans les magasins de Katalamboula.

Il marchait d'un pas allègre derrière Kaloulou, disant mille folies et se retournant à chaque instant vers Simba et Motto. Comme sa figure rayonnait, et quels joyeux éclairs lançaient ses grands yeux!

Simba avait le fameux fusil, toujours si bien fourbi, qui ne l'avait jamais quitté. Il portait en outre une lance énorme, capable de fatiguer Goliath lui-même. Motto avait aussi son fusil, et deux lances au fer effilé.

Les autres chasseurs avaient des lances et des flèches, quelques-uns même s'étaient munis de boucliers.

Rien de plus gai que le début d'une partie de chasse. On jouit d'avance des plaisirs qu'on se promet; on rit, on est excité, on plaisante; cette sorte d'ivresse dure tant que le plaisir n'est pas encore « entamé » et que tout paraît encore frais et brillant. C'est là ce qu'on peut appeler « la fleur du bon temps » dans la vie du chasseur; ce sont ces heures-là qui lui reviennent en mémoire quand il repasse, au coin de son feu, les souvenirs du passé.

Après les champs de blé, la troupe de Kaloulou traversa d'immenses prairies.

Enfin, on aperçut une ligne sombre à l'horizon : c'était la grande forêt que Sélim connaissait trop bien; on entra sous les voûtes sombres des grands bois, et l'on y marcha encore huit jours avant d'atteindre le terrain de chasse. Là les larges chemins, où la terre était battue par le pied large et pesant des éléphants, semblaient avoir été passés au rouleau et montraient une surface aussi unie que l'asphalte d'un trottoir. Il n'était pas difficile de voir que c'étaient là les passages familiers de ces énormes bêtes.

Il y avait dans le sol de cette région des trous de forme allongée et sinueuse, recouverts en partie par des buissons, des halliers, des touffes de gazon et de larges roseaux: les gens qui connaissent le pays savent que ces creux recèlent une eau claire, quoique stagnante. Les chaussées qui séparent ces marécages sont couvertes de broussailles et forment toutes sortes de méandres. Des arbres gigantesques étendent au-dessus de ces marécages leur voûte de feuillage, et les éléphants, sans craindre aucun ennemi, viennent s'y rafraîchir aux heures brûlantes du jour.

Après avoir franchi cette région marécageuse, les chasseurs parvinrent, vers le coucher du soleil, dans un fourré épais, où s'élevaient de distance en distance d'énormes baobabs. Choisissant un de ces arbres comme centre de leur campement, ils coupèrent les buissons et les petits arbres tout autour, et de cet abatis firent une sorte de rempart : c'était une défense suffisante contre les bêtes féroces et les maraudeurs. Alors ils se construisirent des huttes d'herbe et de branchages.

Les huttes construites, les uns se glissèrent dans le bois pour y chercher des fruits sauvages, les autres des pierres plates pour écraser le grain, d'autres du bois pour le feu, d'autres de l'eau, pendant que ceux qui étaient restés au campement nettoyaient les ustensiles de cuisine.

Après souper, on se mit à raconter des histoires autour des feux, et peu à peu narrateurs et auditeurs se retirèrent dans leurs huttes pour dormir.

Dès l'aube, Kaloulou envoya cinq hommes pour reconnaître le voisinage, surtout les marécages près desquels ils campaient.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis leur départ lorsque l'un d'eux revint. D'un signe il recommanda le silence et murmura ces mots : « Dix éléphants ! »

Tout le monde fut bien vite prêt. Sélim trépignait d'impatience.

Motto s'approcha de Kaloulou et lui rappela que le vieux Soltali avait recommandé de chasser un seul éléphant à la fois. Il se chargeait avec ses guerriers de détourner un éléphant du troupeau; pendant ce temps-là ceux qui avaient des fusils s'attaqueraient à un autre éléphant : on aurait chance ainsi d'en tuer deux. Kaloulou accepta sa proposition.

Les chasseurs, une fois sortis du campement, se déployèrent sur une longue ligne, tandis que Sélim, Motto et Simba partirent d'un pas discret et rapide dans la direction qui leur était assignée, à la gauche des Ouatoutas.

Ces derniers, à un signal donné, s'avancèrent en silence, et furent rejoints par les éclaireurs, qui, tapis derrière des buissons, avaient continué à surveiller les éléphants. Ces animaux étanchaient alors leur soif à un étang et s'amusaient à se jeter de l'eau sur le dos.

Quand les chasseurs apparurent dans l'espace découvert qui entourait l'étang, les éléphants se retournèrent pour voir quels étaient les intrus assez hardis pour oser paraître devant eux.

Les chasseurs, d'un commun accord, s'arrêtèrent pour observer les monstrueux animaux qu'ils avaient l'intention de tuer. Quelle vue!

Kaloulou, en l'absence du magicien, fit quelques pas en avant comme chef de chasse. La lance levée, comme s'il allait frapper, il entonna le chant de mort de l'éléphant sur lequel il avait jeté son dévolu. L'éléphant était à peine à trente pas; derrière lui, ses compagnons regardaient les chasseurs avec étonnement.

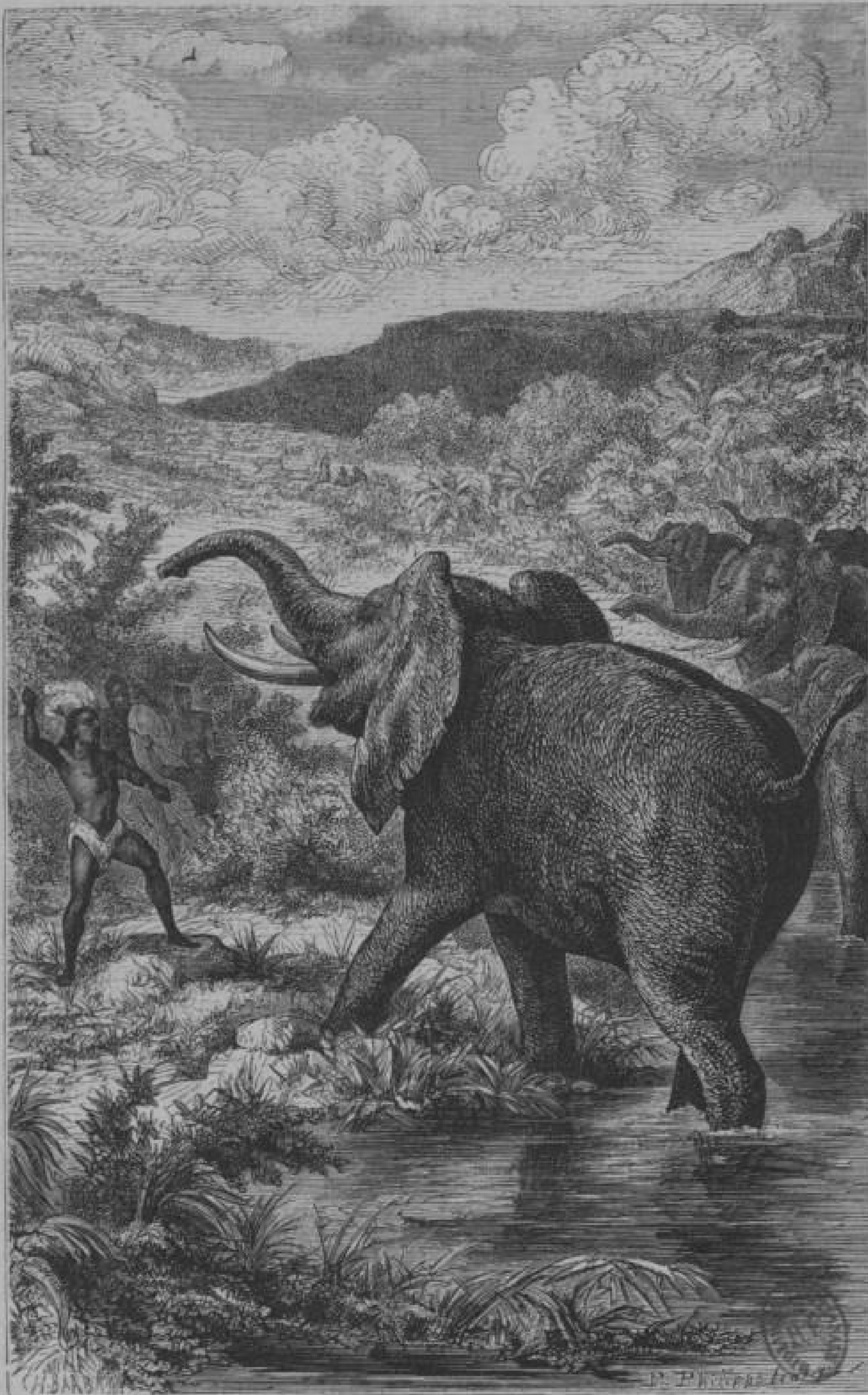
Le chant de mort déclarait à l'éléphant que c'en était fait de lui; que Kaloulou était venu des rives de la Liemba exprès pour le tuer. S'il avait à faire

ses adieux aux forêts, aux prairies, aux marécages, il avait juste le temps; Soltali avait prédit sa mort et Soltali ne mentait jamais.

Dès qu'il eut chanté le dernier vers, Kaloulou cambra vigoureusement sa taille, leva le bras droit, et le fer aigu de la lance, après avoir brillé comme un éclair, s'enfonça dans la poitrine de l'éléphant.

Cet exploit fut salué par de grands cris. Dès que l'éléphant sentit la douleur, il poussa une clameur de rage et chargea son ennemi à grandes enjambées.

De toutes parts on se mit à encourager Kaloulou dans sa fuite et à lui donner des conseils. On avait beau harceler l'éléphant en lui lançant des javelines, il ne se laissait pas détourner de sa poursuite. Heureusement que Kaloulou se souvenait des avis de Soltali et qu'à chaque instant il se dérobait en faisant des crochets à angle droit; sans cela l'éléphant l'aurait atteint et broyé en moins d'une minute, tandis qu'à chaque instant il continuait à charger dans le vide assez longtemps avant de s'apercevoir que son ennemi n'était plus devant lui. Toutes les fois qu'il se retournait, il se trouvait cerné par les chasseurs et séparé du reste du troupeau; les autres éléphants, avec une fureur aveugle, avaient chargé dans une autre direction un autre ennemi, muni d'armes bien plus redoutables que les lances et les javelines.



Kaloulou entonna le chant de mort. (P. 28, col. 2.)

Pendant que l'éléphant semblait d'un coup d'œil se rendre compte de ces circonstances, on entendit un grand bruit causé par des explosions d'armes à feu. L'éléphant ne s'arrêta pas à ce bruit inaccoutumé : il avait trop à faire de son côté pour s'occuper des autres. Il continua à charger avec une violence irrésistible son insaisissable ennemi. Les autres chasseurs continuaient de le harceler. Il allait toujours se ruant avec une ardeur toujours déçue; tout ce qu'il y gagnait c'était de recevoir à chaque effort nouveau de nouvelles blessures. Les lances et les flèches barbelées le faisaient cruellement souffrir. A la fin, essoufflé, affaibli par la perte de son sang, il demeura immobile comme un rocher, faisant face à ses ennemis. Il les défiait encore, il était encore redoutable. Et cependant les traits qui le perçaient pouvaient se compter par centaines.

Dociles aux conseils du vieux Soltali, les Ouatoutas ne se pressèrent pas d'approcher, et sans cesser de l'envelopper ils attendirent sa chute à distance.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Bientôt cette masse énorme oscilla lentement de droite à gauche; puis le genou gauche plia, l'animal chancela en avant, se redressa par un effort désespéré et finit par tomber lourdement sur le flanc, en brisant comme paille les traits dont sa peau était hérissée.

Laissons les Ouatoutas se réjouir de leur triomphe et voyons ce qui se passait de l'autre côté.

Quand Sélim, Motto et Simba s'écartèrent des Ouatoutas, Motto marcha à côté de Sélim et lui donna tout bas ses dernières instructions. Il ne tirerait qu'à bon escient, et seulement sur le dernier éléphant qui passerait devant lui; il viserait derrière l'oreille : comme les oreilles seraient tout naturellement dressées, rien de plus facile que de viser, et ce point de mire serait excellent. Sélim promit tout ce qu'on voulut et s'embusqua derrière l'arbre qui faisait la limite du couvert dans la direction de l'étang.

Simba se plaça à quelques mètres plus loin à la gauche de Sélim, et Motto à la gauche de Simba. Ainsi postés, ils attendirent.

De l'endroit où il était, Sélim put apercevoir Kaloulou lorsqu'il sortit de la ligne formée par les chasseurs; il entendit le chant de mort qu'il chantait, et, osant à peine respirer, le doigt sur la détente, il s'impatientait un peu. Il vit Kaloulou lancer sa javeline, il le vit fuir, il entendit le bruit assourdissant des Ouatoutas; juste au moment où son cœur palpitait le plus fort, où son pouls battait avec le plus de violence et où ses oreilles sifflaient, les éléphants effrayés arrivaient de son côté avec un fracas de tonnerre. Il attendit, comme on le lui avait recommandé, que le dernier éléphant eût dépassé son embuscade; alors, domptant par un puissant effort de volonté l'émotion qui lui faisait bondir le cœur et trembler la main, il visa. Les deux coups partirent à la fois. Le fusil, chargé à double charge, repoussa et renversa le jeune tireur. Tout en tombant il vit l'éléphant trébucher et s'affaisser comme une masse inerte.

Il se releva rapidement, ramassa son fusil et se mit à regarder où en étaient les choses. Les éléphants étaient en déroute et fuyaient à toutes jambes, laissant derrière eux deux traînards qui boîtaient. Simba et Motto étaient déjà à leurs trousses. Sélim mit, comme la première fois, double charge dans son fusil, plaça les capsules avec beaucoup de soin, et, après avoir jeté un regard d'orgueil sur l'éléphant qu'il avait tué, il se mit à courir après Simba et Motto.

Ses deux amis chargeaient leurs fusils, les déchargeaient et les rechargeaient tout en courant; ils n'avaient pas grand mal à suivre les deux animaux grièvement blessés.

Il eut bientôt rejoint ses amis. C'était un jeu pour lui de s'esquiver quand l'un ou l'autre des éléphants se retournait et le chargeait. Les deux pauvres bêtes s'arrêtèrent bientôt. Sélim, se dérobant à leur vue, fit un détour, se rapprocha d'arbre en arbre, et quand il ne fut plus qu'à une douzaine de pas de l'éléphant le plus rapproché de lui, il visa à l'oreille et fit feu. Le résultat fut aussi foudroyant que la première fois; l'éléphant, après avoir battu l'air convulsivement avec ses jambes de devant, s'affaissa et resta sans mouvement.

Sélim n'eut pas le temps de réfléchir longtemps; le second éléphant s'était retourné brusquement et le chargeait avec fureur. Sélim ne bougea pas avant que l'éléphant fût tout près de l'arbre; alors, se débarrassant de son fusil, il fit un crochet et se plaça derrière un autre arbre; l'éléphant le poursuivait toujours avec la même rage. A droite, à gauche, en avant, en arrière, il tournait, il fuyait, il se dérobait; il passait d'un arbre à un autre comme par enchantement. Tout à coup l'éléphant, à bout de forces, chancela; ses jarrets faiblirent, il s'agenouilla et sa tête retomba lourdement.

Simba alla ramasser le fusil de Sélim et se répandit en éloges sur sa bravoure et sur son sang-froid. Motto fit chorus avec lui.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

A QUOI SERT D'OBÉIR?

A quoi sert d'obéir? — Que de fois cette question ne monte-t-elle pas aux lèvres de l'enfant! Et n'est-ce pas ainsi, d'ordinaire, qu'il accueille, dans le fond du cœur au moins, les ordres qui émanent de ses parents ou de ses maîtres? J'étais comme les autres quand j'étais jeune, je me révoltais bien souvent contre de douces lois, dont je ne comprenais ni l'opportunité, ni la sagesse, et lorsque je ne voyais pas encore plus loin que le bout de mon nez, j'aurais voulu me mettre au gouvernail et diriger ma barque au risque de faire naufrage dès les premières heures de mon imprudente navigation. — Se gouverner soi-même, quelle belle chose! Ne savais-je pas mieux que tous ce qui convenait à mes besoins ou à mes goûts? Et les aventureux conseils de la jeunesse ne sont-ils pas préférables cent fois aux doctes et insipides propos de cette vieille personne aux allures surannées qu'on appelle l'expérience?

Tel que j'étais alors, je ressemblais à la plupart des enfants d'hier, d'aujourd'hui et de demain; mais lorsque je venais d'atteindre ma douzième année, je fus vivement frappé par le récit d'un petit drame dont je connaissais le héros, et j'appris alors à quel point l'obéissance réfléchie, sans discussion et sans commentaires, peut parfois être utile.

C'était un dimanche matin; en attendant l'heure de partir pour la messe, désireux de bien employer mon temps, je grimpais le long d'un mur élevé qui séparait la cour du jardin, dans le but, au risque de me rompre bras et jambes, d'atteindre une grosse branche d'acacia qui débordait sur la vieille muraille. Je l'avoue, c'était un de mes exercices favoris, bien qu'on me l'eût défendu souvent.

« Finissez donc, monsieur Albert, me cria ma vieille bonne qui rentrait du marché. Voilà comme

vous arrangez votre pantalon du dimanche. Sans compter que les accidents arrivent bien assez vite à ceux qui ne les cherchent pas, et que vous jouez là un jeu à vous estropier pour le reste de vos jours! »

La fenêtre de ma mère s'ouvrit alors.

« Comme tu es désobéissant, mon pauvre enfant! Que de fois ne t'ai-je pas défendu ces imprudentes escalades!

— Ah! il ne sera content que lorsqu'il nous aura tous mis en deuil, reprit Annette qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Qu'il aille voir chez le pauvre Coussinet, et il verra ce qu'il en retourne à l'heure qu'il est pour ne pas écouter ses parents.

— Quoi donc? demanda ma mère d'un air d'inquiétude; serait-il arrivé quelque chose à l'enfant?

— Ah! madame, cela fait dresser les cheveux sur la tête rien que d'y penser. Dieu veuille que ce ne soit là qu'un tas de menteries comme il s'en fabrique les jours de marché; mais la laitière m'a pourtant dit à moi-même qu'elle l'avait vu au moment où elle arrivait avec sa voiture avant le passage du train. »

J'écoutais de toutes mes oreilles; Mathieu Coussinet, bien que plus jeune que moi de plusieurs années, était mon compagnon de jeu favori à cause de son extrême douceur. Il me cédait toujours. Ma mère elle-même, le sachant parfaitement élevé, préférait me voir avec lui plutôt qu'avec bien d'autres enfants de mon âge. Puis le père Coussinet, ancien soldat, savait tant de jolies histoires sur les guerres d'Afrique! C'est de là qu'il avait rapporté *sa camarade*, comme il appelait sa jambe de bois dans ses jours de belle humeur, et je ne me lassais pas de l'entendre parler des Kabyles et de la Kabylie.

« Imaginez, madame, disait Annette d'une voix suffoquée, que tout le train grande vitesse a passé hier sur le corps du pauvre petit malheureux. Pour sûr, son père lui défendait d'aller sur la voie, et le voilà bien avancé pour avoir désobéi, finit-elle par ce commentaire à mon adresse.

— Après la messe, nous irons chez ces pauvres gens, » me dit ma mère toute tremblante pendant que je restais sans pouvoir bouger sous la fenêtre.

La route était charmante pour se rendre chez le père Coussinet. On allait toujours à l'ombre, le long d'un chemin creux au-dessus duquel de robustes châtaigniers venaient entrecroiser leur opulent feuillage comme un berceau naturel. Sur les pentes du talus croissaient des houx aux feuilles luisantes, occupés à rougir leurs baies de corail sous le soleil de juillet, et partout, suivant la saison, des fraisiers sauvages, des coucous, des plants de violettes pour lesquels d'ordinaire je montais cent fois à l'assaut, afin d'avoir le plaisir de me laisser dégringoler autant de fois jusqu'en bas. Aussi nous n'en finissions jamais d'arriver; mais ce jour-là ma mère ne parvenait pas à me suivre.

J'avais vu Mathieu trois jours auparavant. Il aidait alors sa mère à retourner le foin pour le faire sécher. Ses yeux noirs brillaient comme des escarboucles au milieu de ses joues qui ressemblaient à des pommes d'api, et il me semblait encore l'entendre me crier au départ :

« A revoir, à bientôt, monsieur Albert. »

A revoir! Et c'était fini, mon pauvre camarade.

Malgré moi, je ralentissais le pas à mesure que nous avancions vers le terme de notre course. Certes, je n'espérais rien, et cependant je souhaitais ne pas savoir encore!

Mais voici la petite maison aux persiennes brunes, avec son pied de vigne qui grimpe jusqu'au toit. Mon Dieu! comme je tremble! Ma mère est obligée de me prendre par la main. Je la regarde, elle est toute pâle aussi!

Sur le seuil de la porte, la mère Coussinet est assise d'un air tranquille; le père fume sa pipe à la fenêtre du rez-de-chaussée. C'est à n'y rien comprendre. — A quelques pas d'eux, la chèvre broute l'herbe épaisse du fossé.

O miracle! Voici Mathieu qui accourt au-devant de nous! Voilà les yeux brillants que je ne croyais plus revoir. Ses cheveux crêpus sont parsemés de foin. Le coquin, sans doute, se roulait dans les meules, pendant que je pleurais sa mort.

« Ah! tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur, commençai-je.... »

Mais lui se jetant à mon cou :

« Chut, monsieur Albert, la mère ne sait rien encore; le père vous dira tout dans un instant. »

J'avais bien dit miracle. Oui! miracle d'obéissance, d'une part; de l'autre, récompense miraculeuse accordée à la docilité d'un enfant.

« Hier soir, à six heures, nous raconta le père Coussinet, quand il nous eut emmené dans le pré voisin, à quelque distance de la maison, je me trouvais un peu en retard pour fermer le passage à niveau. Je faisais hâte, car je savais que l'express était sur mes talons et qu'avec lui il n'y a pas à plaisanter. Comme je fermais la seconde barrière, il était temps; la locomotive débouchait de la tranchée à toute vitesse. Papa, papa, me cria une petite voix qui me fit froid dans le dos.

» Malédiction sur moi, bon Dieu! L'enfant m'avait suivi comme il faisait souvent; dans ma préoccupation, je ne l'avais ni vu, ni entendu, et je l'avais enfermé sur la voie. Je le voyais tout pâle, courant en travers comme un pauvre oiseau affolé, et criant: Papa, papa, d'une voix que j'entendrai jusqu'au jugement dernier.

» La clef m'était tombée des mains, et je ne pouvais me baisser pour la ramasser, ma jambe était paralysée comme tout le reste. Impossible de faire un mouvement pour escalader la barrière.

» L'enfant me tendait ses petits bras, sans savoir ce qu'il faisait, et le monstre avançait avec ses gros yeux rouges pour le dévorer. Le bruit me rendait fou; j'avais du sang devant les yeux, et ma bouche était muette. Au fond du cœur seulement une prière comme je n'en ai jamais fait de ma vie.

» Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! C'était tout; Mais c'était assez, paraît-il, pour le père de là-haut! car à ce moment j'eus comme un éclair de raison: sans pouvoir bouger, toujours paralysé de corps, mais libre d'esprit, je vis ce qu'il fallait faire :

« A plat-ventre, petiot, criai-je d'une voix qui se fit entendre par-dessus le grondement de la machine et le sifflet de la vapeur. »

» Ah! Madame, l'enfant était si habitué à obéir; la mère l'a si bien élevé! Jamais il n'a su ce que c'était qu'une résistance! Mais là, l'obéissance était rude! N'importe! Le pauvre chérubin, sans faire un pas en avant ni en arrière, sans essayer un mouvement, il s'étendit tout de son long.

» Madame, reprit le père Coussinet, après un silence pendant lequel j'entendais les battements de mon cœur, je les ai comptés! Dix-huit wagons ont passé sur le corps de mon enfant! Dix-huit miracles, quoi! C'était plus fort que moi! Je criais comme un chien enragé : Un, deux, trois, mon Dieu, mon Dieu! Quatre, cinq, six... Ils ont tous passé sur mon cœur. Quand ce fut fini, j'étais mort, je ne voyais plus clair. Puis tout à coup, le jour me revint, et j'entendis encore la petite voix qui criait:

« Papa, papa, ouvre vite de peur qu'il n'en passe un autre. »



La route était charmante. (P. 31, col. 2.)

» Je me frottais les yeux; bien sûr, j'étais mort en même temps que le petit, et le bon Dieu nous avait pris tous deux à la fois dans son paradis.

» Mais non! C'était bien lui, mon enfant, tout pâle, avec ses yeux brillants et sa petite tête bouclée. Je le tâtais! je le tâtais! Rien n'y manquait pourtant!

» Madame, je ne crois pas que le bon Dieu ait reçu jamais des bénédictions comme les miennes. Et dire que par bonheur la mère était partie depuis le matin pour la ville! Ah! la pauvre femme, elle serait morte, si elle avait vu comme moi!... Un cœur de mère, vous savez, cela n'est pas bien fort! Mais chut, la voilà qui vient par ici. Je lui en parlerai tout doucement ce soir, quand je serai plus calme et qu'elle aura vu l'enfant jouer le long du jour comme à l'ordinaire.

— Mais ne craignez-vous pas que Mathieu ne puisse tenir si longtemps son secret, demanda ma mère, qui s'essuyait les yeux?

— Lui, oh! il n'y a pas de risque. Je suis sûr de lui comme de M. le curé. Cet enfant-là, voyez-vous, il se ferait hacher plutôt que de désobéir. Il n'est pas comme les autres à qui il faut toujours un tas de raisons, et pourquoi, et comment, et parce que à n'en plus finir. Aussi, continua-t-il en caressant avec une humble fierté la tête bouclée du petit garçon, je puis bien dire qu'après Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort, c'est à lui qu'il doit son salut. S'il avait raisonné quand j'ai crié : à plat-ventre! il était perdu. Mais il pensait bien que le père ne pouvait pas se tromper. N'est-ce pas, mon gars?

— Bien sûr, répondit Mathieu sans hésiter, les parents ne se trompent jamais! »

Ma mère me regarda; je me sentis rougir jusqu'aux oreilles, et pour cacher ma confusion, j'embrassai Mathieu de tout mon cœur.

« C'est un petit héros, n'est-ce pas, dis-je au retour à ma mère qui me demandait pourquoi j'avais l'air si sérieux?

— C'est un enfant docile, me répondit-elle simplement. L'obéissance l'a sauvé.

— Je vais essayer moi aussi, » dis-je, en prenant la main qui me caressait le front.

Mes amis, j'ai tenu parole, et je m'en suis toujours bien trouvé. Essayez aussi, pour vous en trouver bien comme moi.

MARIE MARÉCHAL.



La pension Porquet. (P. 34, col. 1.)

SOUVENIRS D'UN POLTRON

XIX

Oraison funèbre du petit coq.

Je sortis de table, aussitôt que je pus le faire sans être remarqué. Ma mère sortit derrière moi.

« N'est-ce pas, me dit-elle en essayant de sourire, que le docteur Lombalot est un véritable original? Il ne faut pas croire tout ce qu'il dit; tu vois que ni ton père ni moi nous ne le croyons. Il a eu tort d'être rude et blessant, et de dire devant toi des choses qui ne peuvent que te troubler. Ne t'en inquiète pas, mon cher enfant. »

Je n'eus pas la force de répondre que je ne m'en inquiétais pas, car au fond je m'en inquiétais beaucoup. Cela prouve combien les grandes personnes devraient mesurer leurs paroles devant les enfants, qui ne savent pas encore discerner le vrai du faux, ni voir où commence le paradoxe.

Le lendemain matin, je ne me sentis pas assez maître de moi pour tenter ma fameuse expédition contre le petit coq. Ce fut encore partie remise pour le surlendemain.

Le surlendemain, je descendis avant ma mère, et j'allai à la porte de la cuisine que j'ouvris toute grande. Je ne vis d'abord que les poules, qui grattaient la terre en gloussant. Je pris mon courage à deux mains et je m'avançai d'un pas assez ferme jusqu'à l'abricotier.

Là une grande surprise m'attendait.

Le petit coq gisait dans un coin, les pattes en l'air. Il avait été sans doute frappé d'apoplexie, ce qui me paraissait tout naturel, en raison de son caractère irritable et de sa voracité. Les poules, avec une indifférence coupable, picoraient comme d'habitude, sans s'inquiéter du défunt.

« Bon débarras! » dis-je avec un soupir de soulagement. Ce fut toute son oraison funèbre.

Dès ce jour même, je pris possession de la cour. Ma mère remarqua que j'avais un goût tout particulier pour bâtir de petites cabanes avec des morceaux de tuiles, et que ce goût m'était venu subitement.

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

Mon ennemi fut remplacé par un grand coq, haut sur pattes, d'humeur taciturne et d'allures timides ; il ne me troubla pas une seule fois dans mes études d'architecture.

Telle fut l'issue de cette grande épreuve à laquelle j'avais décidé de soumettre ma volonté et mon courage. Elle laissa les choses dans le même état. Tout au fond de mon cœur, je n'étais qu'à moitié fâché de n'avoir pu la pousser jusqu'au bout.

XX

La pension Porquet. — Le *Monsieur*.

Au mois d'octobre suivant, j'entrai chez Mlle Porquet. Mon entrée se fit sans aucun incident remarquable, sinon que mes joues devinrent cramoisies, et mon nez blanc comme un linge, pendant que Mademoiselle me faisait subir une sorte d'examen préparatoire.

Tous les élèves me regardaient : ce qui était tout naturel. Je ne pus les voir se pencher à l'oreille les uns des autres sans croire aussitôt qu'ils se moquaient de moi : ce qui était peut-être vrai.

Mlle Porquet, satisfaite de mes réponses, déclara que je passerais dans la première division, qui était sous sa direction immédiate, ainsi que la seconde. La troisième comprenait des enfants de tout âge, depuis les bambins de sept ans, qui mettaient déjà leur casquette sur l'oreille, jusqu'aux bébés de trois ans, qui réclamaient encore les soins les plus maternels.

Cette troisième division était soignée, dirigée, instruite, amusée par deux sœurs de Mlle Porquet. Ce furent ces bambins qui m'intimidèrent le plus ; leur étonnement, à ma vue, était si naïf et si sincère, qu'il ressemblait presque à de l'effronterie.

La première division se composait de cinq élèves en me comptant. Il y avait d'abord un grand garçon de onze ans, un peu idiot, autant qu'il m'en souvient : il avait la taille d'un jeune homme et l'instruction d'un bambin. Depuis trois ans, il était censé commencer le latin. Mais, pendant qu'il y était, il aurait aussi bien fait de commencer le français, car il ne savait pas un mot d'orthographe. Ses parents, qui étaient riches, et qui voyageaient continuellement, ne sachant que faire de lui, le laissaient sous la direction de Mlle Porquet, ou plutôt en dépôt chez Mlle Porquet.

Il avait en un profond dégoût les livres et les études de toute sorte, mais il raffolait des cravates de couleur et des gilets à carreaux. Il portait des sous-pieds, et se cachait dans les coins pour manger du chocolat. On l'appelait *le monsieur*.

Il m'aborda dès le commencement de la récréation, et me dit de but en blanc : « Je m'appelle Arthur de la Croulle (en trois mots, remarquez bien ; de, la, Croulle !) ; et vous?

— Je m'appelle Paul Bicquerot. »

Il fit une moue de dédain, et me donna à entendre que Bicquerot était un nom terriblement vulgaire.

Je ne m'en étais jamais douté. Cela me fit une vraie peine pour mes parents et pour moi.

« Mes parents sont riches (il fit sonner des pièces de monnaie dans sa poche) ; et les vôtres?

— Je ne sais pas. »

Nouvelle moue aussi dédaigneuse que la première. Il posa, d'un air dégoûté, le bout de son index sur la manche de ma veste, qui était propre, mais rapée, et il me dit en riant d'un gros rire niais : « Vos parents sont pauvres ; sans cela vous auriez de plus jolies vestes. Moi, je n'aime pas les pauvres, maman non plus ! »

Là-dessus il pirouetta sur ses talons, et alla se promener tout seul dans le fond de la cour. Il faut



croire qu'il n'y avait parmi nous personne qui fût assez riche pour être admis à l'honneur de se promener avec lui.

Quant à moi, je demeurai stupéfait de ce qu'il venait de me dire. Je n'avais jamais songé à me demander si mes parents étaient riches ou pauvres. J'étais plutôt disposé à les croire riches, puisqu'ils ne demandaient pas l'aumône avec un bissac et un bâton comme le père Chaumont qui venait tous les vendredis mendier à notre porte. Le jeune M. de la Croulle venait d'introduire dans mon esprit une idée nouvelle, qui y fit son chemin.

XXI

Un ami — Le jeu de barres.

« Le *monsieur* t'a demandé si tu étais riche? me dit un gentil petit garçon de mon âge ; ne fais pas attention à ses paroles, le pauvre garçon est un peu timbré. Cela t'a fait de la peine ? Ne pleure pas, il n'y a pas de quoi ; le *monsieur*, les trois quarts du temps, ne sait pas ce qu'il dit. Au commencement

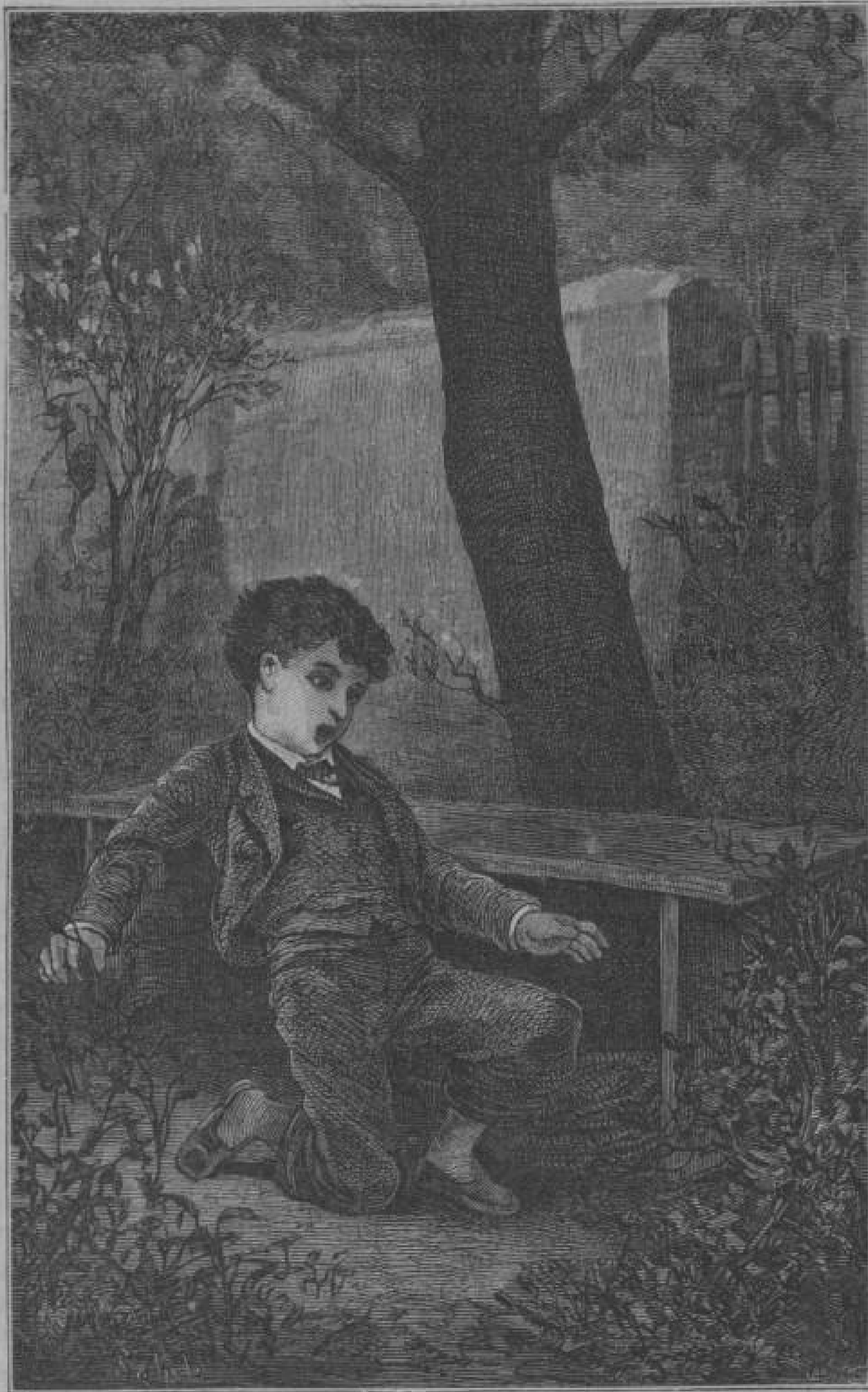
de toutes les récréations, il fait bande à part, comme tu le vois; mais aussitôt que nous avons organisé un jeu et que nous nous mettons à crier, il oublie qu'il a des sous-pieds, et s'en donne plus que tous les autres. Viens-tu jouer aux barres?

— Je ne sais pas le jeu.

— Non? dit-il d'un air surpris; eh bien, je te l'apprendrai; ce n'est pas difficile, tu seras dans mon camp. »

Je n'osais pas refuser une partie offerte de si bon cœur, et je n'osais pas trop l'accepter. Mon nouvel ami, qui était plein de gaieté et d'entrain, coupa court à mes hésitations en m'entraînant par la main. Il m'apprit en traversant la cour qu'il s'appelait Marc Sublaine et que son père était président du tribunal.

Il avait fait en me prenant dans son camp une assez triste recrue; et dès le début, les camarades ne se gênaient pas pour le dire. J'ignorais absolument les règles du jeu. Je me lançais au hasard; je me faisais prendre comme un oison. Prisonnier, je me mettais à rêvasser, au lieu de me fendre et d'allonger la main pour qu'on pût me délivrer. L'écolier sur lequel j'avais barre, et que j'étais sur le point de toucher, se retournait brusquement et faisait mine de courir sur moi. Alors, j'avais peur de lui, et je me sauvais à toutes jambes. Des deux camps s'élevaient des huées et des risées homériques.



Je poussai un cri perçant. (P. 36, col. 2.)

A un certain moment je ne savais plus quel était mon camp. Des deux côtés on me criait : par ici! par ici! et moi, courant dans un sens, retournant dans l'autre, avec une agitation grotesque, j'étais sur le point d'abandonner le jeu. Si je l'avais fait, j'aurais été perdu à tout jamais dans l'opinion de mes camarades.

Heureusement la cloche sonna, et les deux camps se confondirent pour entrer en classe. Je m'attendais à des récriminations et à des reproches; mais on avait ri de trop bon cœur pour me garder rancune. Marc passa son bras sous le mien; il souriait, mais d'un bon sourire, sans ironie et sans méchanceté. Je sentis que je l'aimais de tout mon cœur; et en même temps, j'éprouvai du chagrin de m'être montré si ridicule à ses yeux.

« Tu m'as trouvé bien sot, lui dis-je timidement.

— Bien sot? pourquoi donc? Tu ne sais pas le jeu et tu te trompes, c'est tout naturel. On ne peut pas savoir ce qu'on n'a pas appris. Ce que j'ai remarqué, c'est que tu as un très-bon caractère, et que tu es un bon garçon. »

Je rougis de plaisir, et sans songer d'abord combien ma proposition allait lui paraître brusque et étrange, « veux-tu être mon ami? » lui dis-je en lui tendant la main.

Il prit ma main, me regarda bien en face, me sourit, et dit simplement : « Je le veux bien ! »

Je lançai un regard de triomphe du côté du *monsieur;* malheureusement il me tournait le dos.

XXII

Rosa, la rose — Menus propos d'écolier.

Avec quelle ardeur j'attaquai, dans mon rudiment latin, la déclinaison de *rosa*, la rose. Je tenais à montrer à Marc d'abord, ensuite aux autres, que, si j'étais un sot au jeu de barres, je n'étais pas une bête quand il s'agissait d'apprendre.

C'est Marc qui récita le mieux, et j'en fus plus content que si j'avais moi-même remporté ce triomphe. Quant à moi, je m'embarrassai au génitif pluriel; néanmoins je fus classé le second. Les autres bredouillèrent je ne sais quoi. Le *monsieur* ne put réciter correctement deux cas de suite, et il excita l'hilarité de la classe en disant *rosibus* au datif pluriel. Mais, après tout, ce n'est pas étonnant. Tout le temps que nons passions à étudier, en bourdonnant, les pouces dans nos oreilles, il fabriquait des cornets de papier pour y mettre des morceaux de chocolat, et inscrivait dessus son nom, ses prénoms, la date et le lieu de sa naissance, et son adresse actuelle. Ou bien, il fabriquait avec du fil et des morceaux de papier de petites balances où il pesait des mouches, des pains à cacheter et des barbes de plume.

En rentrant le soir à la maison, je ne parlai que de mon nouvel ami, et du plaisir que j'avais pris à jouer aux barres. Je gardai pour moi, bien entendu, les réflexions du *monsieur*. J'étais joyeux, animé, bavard. Mon père me regardait avec une curiosité bienveillante; ma mère souriait. J'expliquai tout au long, mais sans aucune clarté, ce que c'était que le jeu de barres, absolument comme s'il était inventé de la veille ; comme si personne n'en avait jamais entendu parler avant ; comme si mon père n'avait pas été autrefois écolier.

C'est le propre des enfants de croire que le monde commence avec eux, et de vouloir tout expliquer par le menu aux grandes personnes. L'excès d'animation et l'abondance des souvenirs me poussa tout à fait hors de mes habitudes et de mon caractère. J'interrompais à chaque instant une conversation commencée pour dire, à propos de rien ; *il* a dit ceci ; *il* a fait cela ; *il*, bien entendu, c'était Marc.

Mon père fit avec bonté la part de l'enthousiasme, et ne me dit pas une seule fois que les enfants ne doivent pas ennuyer les grandes personnes de leur petit rabâchage. Il m'excitait, au contraire, et échangeait avec ma mère des regards de satisfaction. Ah la belle soirée !

XXIII

Aventure épouvantable.

Plus je connaissais Marc, et plus je l'aimais. J'éprouvais pour lui un respect naïf et une admiration profonde. Secrètement, j'en faisais mon modèle, et dans toutes les circonstances qui peuvent embarrasser un petit écolier, je ne me décidais qu'après m'être posé cette question : Que ferait Marc à ma place ?

Un soir, pendant que mon père lisait son journal dans la salle à manger, je suivis ma mère à la cuisine. Je recommençai pour la centième fois le portrait de mon héros, ma mère m'écoutait en souriant. Tout à coup, elle eut l'air de chercher quelque chose. Elle regardait de tous les côtés, et furetait dans tous les coins. A la fin, elle se frappa le front et dit : « Décidément, je perds la mémoire ; je les ai laissés au jardin.

— Quoi donc?

— Mes ciseaux. Il a fait du soleil dans l'après-midi, j'en ai profité pour aller travailler sur le banc : je les y ai probablement laissés. »

Comme elle me tournait le dos pour ranger une pile d'assiettes dans le buffet, j'ouvris la porte tout doucement, et je me dirigeai vers le jardin. Il faisait très-sombre. La petite fenêtre de la cuisine se découpait en clair sur les pavés de la cour. J'eus un moment d'hésitation, un seul. « Que ferait Marc? Il irait chercher les ciseaux de sa mère ; j'irai donc ». J'y allai. Oui, j'y allai, mais d'un pas saccadé et nerveux ; il me semblait que ce n'était pas moi qui marchais ainsi, Je pouvais compter les battements de mon cœur; j'avais une espèce de bourdonnement dans les oreilles, et je retenais mon haleine comme un plongeur. Toutes sortes de formes vagues flottaient devant mes yeux. Quelque chose remua dans les feuilles sèches à ma droite. Je passai. Quelque chose se dressa au-dessus du mur à ma gauche, je m'y attendais. Cela m'observait, me guettait, suivait tous mes mouvements. Je passai cependant, et j'arrivai enfin plus mort que vif au banc de bois qui était sous le gros cerisier. Je tâtai rapidement le dessus du banc : les ciseaux n'y étaient pas. « Ils sont sûrement par terre, » me dis-je. Et je me répétai à plusieurs reprises « : C'est tout simple, il faut les ramasser — il faut les ramasser ! »

Les ramasser, c'est bientôt dit. Mais si, pendant que je me baisse, *cela* me bondit sur le dos ; si c'est caché sous le banc, et si *cela* me saute à la figure ! Et puis, promener la main sur le sol, à l'aveuglette, la nuit ! Qui sait sur quelle bête immonde, affreuse, gluante et froide je puis poser la main. Sans aller chercher si loin, parmi les bêtes fantastiques, si quelque crapaud... Je pensai à Marc, je voulus être digne de son amitié. D'un mouvement désespéré, je me baissai brusquement, et j'étendis la main à plat sur le sable. Je poussai alors un cri perçant et je perdis connaissance.

XXIV

Qu'on ne le dise pas à Marc !

Quand je revins à moi, j'étais étendu dans mon lit ; mon père et ma mère étaient à mes côtés, et le docteur Brissaud me tenait la main.

« Le serpent ! » tel fut mon premier mot.

Le docteur regarda mon père, qui lui dit quelques mots à voix basse. J'avais la tête si faible que ses paroles m'arrivaient comme un murmure lointain. Je distinguai pourtant ces mots. « Il est allé au jardin sans lumière, et en cherchant les ciseaux de sa mère, il aura mis la main sur un rouleau de cordes à linge qui était resté près du banc. » Là-dessus, je m'endormis.

Il paraît que je gardai longtemps le lit. Continuellement j'avais des rêves, où reparaissaient tous les êtres fantastiques introduits dans mon imagination par les récits de Montézuma. C'étaient toujours les mêmes personnages : Croquemitaine, le cheval du colonel, le singe du Jardin des Plantes, le petit voisin d'en face, Montézuma et le docteur Lombalot qui me faisaient des grimaces, et enfin le serpent sur lequel je posais la main. Alors je frissonnais. Mon père était pâle, ma mère pleurait en m'embrassant, et moi je leur disais : « Oh ! ne lui dites rien ; ne dites pas à Marc que je suis un poltron. »

En disant cela, je n'étais pas juste envers moi-même : je le vois bien à présent. J'avais déployé au contraire un grand courage ; et, sous l'empire des meilleurs sentiments, j'avais forcé mon corps tremblant à obéir à ma volonté. Seulement, dans un moment d'excitation, j'avais trop présumé de mes forces, et mes forces m'avaient trahi. Le courage de minuit est, dit-on, le plus rare, même parmi les hommes. J'avais été trop ambitieux du premier coup. Si j'avais été mieux inspiré, ou si seulement j'avais pris conseil, j'aurais mieux gradué mes efforts, et je ne serais pas retombé, pour longtemps, dans un état d'esprit pire que le premier.

XXV

C'est celui qui a été si malade.

Quand je retournai chez Mlle Porquet, il gelait très-fort, et mes camarades étudiaient l'adjectif *unus*, « qui fait au génitif *unius*, » comme Mademoiselle se tuait à le répéter. Tout le monde m'accueillit bien, Marc surtout, qui était venu tous les jours, de l'autre bout de la ville, prendre de mes nouvelles. Il me regardait avec un intérêt profond, ce genre d'intérêt presque respectueux qu'éprouve un enfant pour un autre enfant qui a vu la mort de près.

Le *monsieur* seul ne me dit rien d'affectueux ; il était trop occupé de son cache-nez violet à raies noires et blanches, au fond duquel il hivernait, comme une marmotte.

J'étais trop faible pour prendre part aux jeux violents ; on continuait à jouer aux barres, on dansait en rond, on faisait des glissades, et l'on se mettait de la neige dans le cou, au grand désespoir de Mademoiselle. Quand il faisait un peu de soleil, Marc et moi nous nous promenions à l'écart, le long du mur, et personne n'y trouvait à redire. Quand il faisait trop grand froid, nous allions jouer aux dominos et aux dames dans la salle d'étude.

Je vis bien, aux manières de Marc, qu'il ne connaissait pas mon terrible secret. Ni lui, ni aucun de mes camarades ne devinait que j'étais un poltron. Ma maladie suffisait pour expliquer quelques accès de timidité et tout allait pour le mieux. Si quelque nouvel élève, entré dans le cours de l'année, éprouvait le besoin de faire des remarques désobligeantes sur mes allures ou sur la forme de mon nez, on lui fermait à tout jamais la bouche par cet argument sans réplique : « C'est celui qui a été si malade ! » Quelques-uns même mettaient un certain amour-propre à avoir parmi eux quelqu'un qui avait été très-malade. Où l'amour-propre va-t-il se nicher ?

XXVI

C'est l'ami de Marc Sublaine !

D'ailleurs, Marc jouissait dans notre petit monde d'une grande popularité ; il rejaillissait sur moi, son ami déclaré, quelque chose de la considération que l'on avait pour lui.

Que je me fusse senti attiré vers lui dès le premier jour, cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il excitait, à première vue, la sympathie de tout le monde. D'ailleurs, me voyant embarrassé, il m'avait tendu franchement la main, et je lui devais de n'avoir pas subi les épreuves qu'on inflige toujours aux *nouveaux*.

Mais lui, pourquoi m'aimait-il ? Peut-être tout simplement parce que je l'aimais, et que j'avais besoin de son amitié ; il avait le cœur si généreux !

Dans tous les cas, grâce à lui, je pus comprendre de bonne heure ce que nous gagnons à fréquenter ceux qui valent mieux que nous. On me respectait à cause de lui, et moi je sentais qu'à le fréquenter je devenais meilleur.



Quand vint le printemps, et que les hannetons commencèrent à bourdonner autour des tilleuls, plus d'une de ces bêtes infortunées, saisie au vol, malgré

les défenses de Mademoiselle, passa brusquement, de la main qui l'avait capturée dans le cou de quelque écolier timide. C'étaient alors des cris, des trépignements de pieds, accompagnés de rires et d'applaudissements ironiques. L'idée de recevoir un hanneton dans le cou me faisait frissonner.

Les grands airs du *monsieur* ne le mettaient pas à l'abri de ce danger. Dans ces occasions, il courait furieux à son pupitre, pour écrire à ses parents. C'était sa grande ressource dans les cas désespérés. Il ne vint à l'idée de personne de mettre un hanneton dans le cou de celui que Marc honorait de son amitié.

Je pouvais donc, sans être détourné par aucun incident fâcheux, me plonger à corps perdu dans les mystères de la grammaire latine. Vers la fin de l'été, à l'époque où les bardanes sont en graine, je rejoignis mes camarades dans la région des verbes déponents.

Pendant plus de huit jours, les graines de bardane firent fureur. Partout, en récréation, en étude, en classe, sous les yeux de Mademoiselle, des paquets de bardane, lancés comme des harpons, par des mains anonymes, allaient s'abattre sur des têtes innocentes. On choisissait de préférence les chevelures les plus crépues et les mieux fournies. Le patient en avait pour une heure à grommeler en se dépêtrant des crochets de la bardane, sans compter qu'il y laissait toujours quelques cheveux. On ne me mit jamais à pareille épreuve ; si j'ai été épargné, je sais bien encore à qui je le dois.

XXVII

Projets de vacances.

Les vacances approchaient. Marc et moi nous formions les projets les plus délicieux. Je devais aller passer huit jours avec lui et ses parents à leur domaine de Bois-Clair, qui est situé presque à la lisière de la forêt de Loches, et à peu de distance des prairies de l'Indre. Je connaissais déjà le Bois-Clair pour y avoir passé la moitié d'un jeudi. Mais cette fois, il s'agissait de huit jours entiers, songez donc!

Ma joie, cependant, n'allait pas sans quelque appréhension. Par exemple, nous devions aller en forêt, chercher des alises, des ceps et des oronges : c'était charmant. Mais si nous y rencontrions des loups, ou des sangliers, ou des brigands, ou des vipères ! et puis il doit y avoir des fourrés si obscurs et si sombres, qu'on en perd la tête, rien que d'y penser. Nous devions pêcher des écrevisses dans les petits ruisseaux, très-bien ! mais si les écrevisses nous coupaient un doigt avec leurs pinces ! ou bien si, au lieu d'écrevisses, nous trouvions des couleuvres, ou simplement des grenouilles ! la grenouille ressemble tant au crapaud !

Nous irions dans les prés, nous prendrions des goujons dans l'Indre. Oui ! mais si le terrain nous manquait sous les pieds (ce qui était arrivé une fois à mon père) et si nous étions engloutis dans l'Indre (qui a bien en moyenne trois pieds de profondeur dans ces parages).

Marc parlait de tout cela avec une telle sécurité que sa confiance finissait par me gagner. Je commençais à croire que le courage est contagieux. N'exagérons rien. Je ne puis pas dire sérieusement que le courage me fût venu, qu'il fût en moi, qu'il me fût possible de compter sur moi-même. Mon courage était en Marc : voilà la vérité.

Si j'avais osé lui faire part de mes craintes, il m'aurait bien vite rassuré en me révélant dès l'abord une circonstance, qu'il me fit connaître par hasard, dans la conversation. François devait nous accompagner partout. François était le domestique de son père, un ancien soldat et un si brave homme !

A suivre. JACQUES CARTEL.



LES PIGEONS DE SAINT-MARC

La République de Berne a ses ours, servis, choyés, traités comme de grands seigneurs dans un palais qui leur appartient en propre. Pourquoi la glorieuse république de Venise n'aurait-elle pas eu, elle aussi, ses animaux privilégiés ? Ceux-là (je parle des enfants gâtés de Venise) ne sont pas de stupides plantigrades, grossiers d'allures, féroces d'instincts, et ne demandant qu'à dévorer leur père nourricier, le jour où on les laissera faire. Ce sont de petits êtres ailés, familiers, gracieux et doux, qui se laissent caresser, et becquètent volontiers la main qui les nourrit.

Chaque jour, à heure fixe (si vous allez jamais à Venise, ne manquez pas ce spectacle, j'en ai joui souvent en 1842), vous les verrez accourir, s'abattant à tire-d'ailes sur la place Saint-Marc. Ils descendent, affamés et joyeux des hauteurs de la splendide

basilique et viennent s'étendre sur le sol en une nuée vivante. On ne voit plus les pavés tant ils sont nombreux, si nombreux, que la première fois on se demande avec une secrète inquiétude s'il restera un grain de blé pour les retardataires. Quelle armée n'a pas son arrière-garde ! — Ils se pressent, se heurtent, se bousculent sans malice, volant à droite et à gauche, courant deci et delà, picorant sans souci de la foule, sans peur du couteau de cuisine. Ils se savent protégés par tous, et eux seuls sont complétement libres parmi les citoyens de la reine déchue de l'Adriatique. Regardez-les se rengorgeant au soleil, étalant avec coquetterie leur plumage changeant aux reflets métalliques, marchant ou plutôt voltigeant sur leurs petites pattes de corail rose, puis tout à coup déployant leur queue en éventail, et retournant chez eux pour redescendre le lendemain à pareille heure. D'où leur vient une pareille quiétude?

Il y a deux ou trois siècles, paraît-il, l'usage était pour les diverses paroisses et confréries de Venise d'apporter au doge, à certaines fêtes de l'année, des fruits, des gâteaux et autres tributs du même genre. Une certaine corporation apportait toujours pour sa part une paire de pigeons sauvages, qui prenaient d'ordinaire le chemin de la cuisine du doge, après qu'il les avait un instant caressés.

Or, il arriva qu'un jour un couple, mieux inspiré que ses devanciers, se dégagea des liens qui le retenaient et se réfugia sous les voûtes dorées de la basilique de Saint-Marc. La foule qui remplissait la place battit des mains.

« Grâce pour eux, cria-t-on de toutes parts, grâce et droit d'asile ! Saint-Marc le veut ainsi ! Et que la maison de Dieu devienne la leur ! »

Le doge applaudit à ce sentiment généreux de la multitude. Il décréta que le couple émancipé et sa descendance seraient nourris à perpétuité aux frais de la république. Le sénat ratifia le décret, et c'est ainsi que d'année en année l'heureuse famille se multiplia au point de devenir une tribu innombrable.

Mais le doge et le sénat avaient compté sans les vicissitudes des choses humaines. A la fin du dernier siècle, la république de Venise sombra dans la tempête qui secoua toute la péninsule Italienne. Adieu aux décrets du doge et du sénat ! Adieu au sac de grains qu'on jetait officiellement chaque jour aux affranchis de la république ! C'en était fait des pigeons de Saint-Marc, lorsqu'une noble dame de la Lombardie, émue de pitié pour ces innocentes victimes de la politique humaine, s'engagea à leur continuer à ses frais la pâture quotidienne. Après cette généreuse bienfaitrice, il en survint une autre, si bien que les petits pensionnaires emplumés continuèrent à trouver, à l'abri de Saint-Marc, bon souper, bon gîte et le reste.

Pendant le fameux siége de Venise en 1849, alors que la famine était à son comble, il ne vint pas à l'esprit d'un seul Vénitien que la nation pigeonnière qui vivait depuis si longtemps aux frais de Venise pouvait lui fournir d'innombrables et délicats rôtis. Comme le furent plus tard les messagers ailés du siége de Paris, les pigeons de Saint-Marc étaient chose sacrée, et se nourrir de leur chair aurait été regardé comme un sacrilége.

MARIE MARÉCHAL.

LES TUILERIES

Si jamais nom eut une origine vulgaire, c'est bien celui de ce brillant palais, hier encore objet d'admiration pour le monde entier, aujourd'hui triste amas de ruines calcinées. Ce nom, en tout cas, remonte fort loin dans l'histoire. On trouve déjà, dans des chartes de la deuxième moitié du XIIIe siècle, l'indication d'un terrain où des *tuiliers* exerçaient leur industrie (*Terra tegulariorum*, Tuileries), et la désignation bien nette de l'emplacement de ces tuileries.

On a cru longtemps et l'on a dit un peu en l'air, en répétant ce qu'avaient écrit des auteurs mal informés, que le nombre de ces tuileries était très-considérable. Cette assertion n'est pas exacte. Ainsi, pour ce qui est du XIVe siècle par exemple, les comptes de l'évêché dont les tuiliers étaient *censiers* relatent tout au plus cinq tuileries. Or, il n'y a pas de raison pour qu'il y ait eu en cet endroit moins de tuiliers au XIVe siècle qu'au XIIIe ou au XVe. Du reste, peu importe le nombre.

Un autre acte important, tiré des archives de l'hospice des Quinze-Vingts, sert encore à bien fixer l'emplacement des Tuileries. L'hospice des Quinze-Vingts, qui, comme on sait, avait eu pour fondateur saint Louis, et servait à recueillir des aveugles, resta jusque vers la fin du XVIIIe siècle à l'endroit où fut percée depuis la rue de Rohan, ainsi appelée du nom du cardinal de Rohan, alors grand-aumônier de France, et comme tel directeur de cet hospice. Or, il y eut une discussion, en 1370, entre les Quinze-Vingts et un tuilier nommé Guillaume de Moucy. Lorsqu'on avait construit l'enceinte du roi Charles V, on avait démoli le mur mitoyen qui séparait le clos des Quinze-Vingts de celui du tuilier susdit. L'hospice obtint une sentence qui condamnait le tuilier à relever le mur. Les détails de cet acte montrent qu'il y avait des tuiliers là où se trouvent aujourd'hui le château et la cour dite cour des Tuileries.

Plus tard, quelques maisons se bâtissent en cet endroit, où le terrain était vaste, la vue champêtre et agréable, l'air pur et sain. On y établit des jardins. Ce ne sont plus simplement des tuileries qu'on y trouve; il y a aussi des maisons bourgeoises et des habitants d'un rang plus relevé que de simples artisans.

Au commencement du XVIe siècle, on voit là, comme propriétaire d'un clos, la famille d'un Jean Legendre, seigneur de Villeroy et trésorier des guerres, qui, par suite d'acquisitions successives, finit par posséder une grande partie du terrain.

Néanmoins, comme l'endroit était favorable pour l'industrie des tuiliers, on y voit encore des tuileries, et il est même question d'un certain « Jehan Aux Beufz, couvreur de maisons », qui fit des achats de terrain en ce lieu et y établit une tuilerie. Disons en passant que ce Jehan est presque un personnage historique : c'est lui qui fut chargé de démolir la grosse tour du Louvre.

La famille de Jean Legendre prit goût à s'agrandir dans la région des tuileries, et les noms de Simon de Neufville et de son descendant Nicolas de Neufville, trésorier de France, figurent comme ceux des plus importants propriétaires et acquéreurs dans ces parages, qui étaient à ce moment-là encore la vraie campagne, attendu que l'enceinte de la ville ne venait que jusqu'à l'emplacement actuel de la place du Carrousel.

Nous sommes sous François Ier. La duchesse d'Angoulême, sa mère, eut l'idée de venir habiter, pour raison de santé, dans une des propriétés du sieur Nicolas de Neufville. Elle se trouva si bien de ce séjour qu'elle engagea le roi son fils à faire acquisition de la maison dite *des Thuilleries*, en échange de laquelle François Ier abandonna à Neufville la terre de Chanteloup, près Montlhéry. On a la commission donnée à la Chambre des comptes pour faire cet échange (12 février 1518).

Voilà donc la « maison des Thuilleries » devenue propriété royale, et à partir de ce jour elle ne cessera plus de l'être. On a bien un acte de la Chambre des comptes, daté de 1527, et notifiant la gratification que la duchesse, mère du roi, avait faite en 1525 de ce domaine des « Thuilleries de Paris, avec les maisons, cours et jardins, et tout le pourpris d'icelles, ainsi que elles se comportent et estendent, » à Jean Tiercelin, « maistre d'hostel de monseigneur le dauphin, » et à « demoiselle Julie Du Trot, sa femme et espouse, en faveur et contemplation de leur mariage. » Mais les deux nouveaux propriétaires ne devaient jouir de ce présent que « leur vie durant tant seulement, et le survivant l'un de l'autre, » et, après la mort du dernier survivant, ce don viager devait faire retour à la couronne.

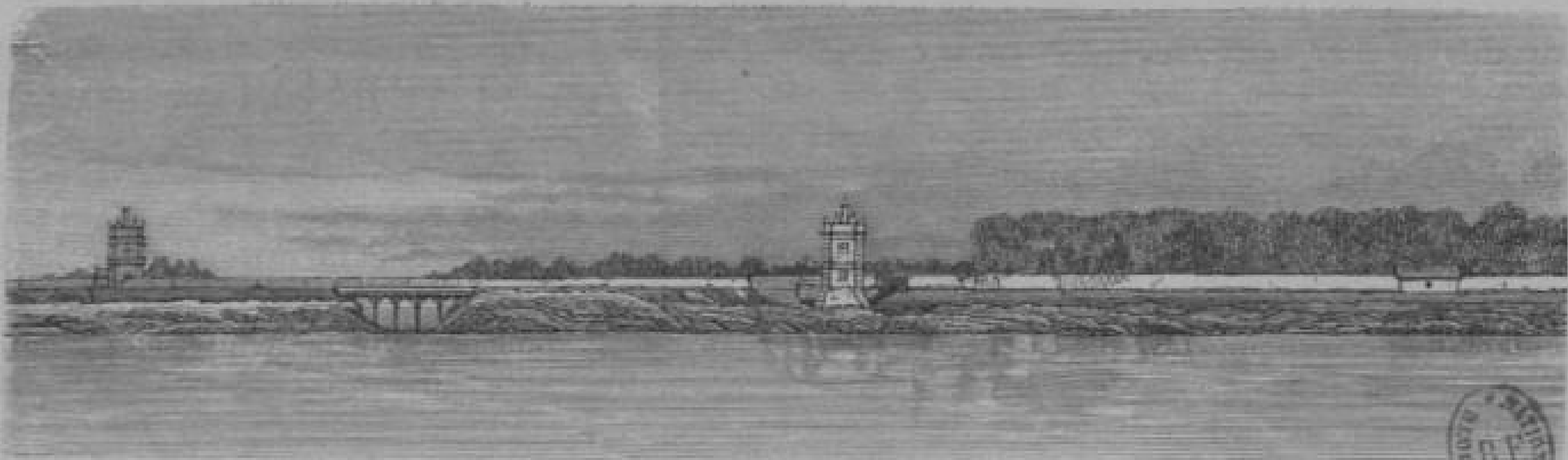
On voit les Tuileries données à la même condition vers 1550, à Vespasien Calvoisin Vivier, « escuyer de l'écurie, » et le contrat resta très-certainement le même lorsque, par une munificence royale du même genre, elles furent cédées neuf ans après au « sieur Scipion, escuyer d'escuirie du roy ». Quant à la famille de Neufville, elle semble avoir possédé encore des propriétés sur ce terrain jusqu'au jour où Catherine de Médicis acheta l'emplacement tout entier et tout ce qui s'y trouvait.

Henri II, blessé mortellement dans une fête donnée au palais des Tournelles, qui, depuis Charles VI, était résidence royale, avait succombé à sa blessure. Sa veuve, Catherine de Médicis, sembla prendre cette demeure en horreur, et, soit par affection pour le défunt roi, soit par crainte superstitieuse pour elle-même, elle résolut de détruire les Tournelles, qui ne lui rappelaient plus que de funèbres souvenirs. En 1564, elle fait publier, au nom du jeune roi Charles IX, des lettres-patentes ordonnant la démolition totale de l'hôtel royal des Tournelles, mais elle songe en même temps à se faire bâtir une autre demeure, et elle jette les yeux sur le terrain de « l'hostel des Thuilleries ».

L'endroit était beaucoup trop restreint pour les plans qu'elle formait. Aussi acheta-t-elle une très-grande partie des terrains avoisinants, appartenant à des particuliers, pour agrandir ce qui était déjà propriété royale. Et comme cela ne lui suffisait pas, elle acheta encore un certain nombre de dépendances du clos des Quinze-Vingts, qui se trouvaient enclavées dans les limites des constructions, parc et jardins qu'elle méditait de faire exécuter.

Les matériaux pour la maçonnerie proprement dite ne manquaient pas. Les carrières de Vaugirard et de Notre-Dame-des-Champs étaient abondantes et peu éloignées. Pour transporter les pierres qu'on en tirait, on traça, à travers des terrains ou déserts ou en culture, une route qui devint plus tard la *rue du Bac*, et, quant à ce nom de Bac, il est des plus naturels et des mieux mérités. Il fallait transporter les pierres de la rive gauche sur la rive droite de la Seine : on établit un bac à l'endroit où se trouve aujourd'hui le *Pont Royal*. Ce bac fut donné à bail à la communauté des maîtres passeurs le 14 mai 1564. Sous Henri IV, quand on reprit les grands travaux d'architecture interrompus par les guerres civiles et religieuses, on fit, en 1594, une nouvelle concession de ce bac, et à cette occasion on rappela le premier bail. On y voit, entre autres choses intéressantes ou curieuses, que les travaux étaient dirigés et surveillés par une commission, où, à côté de « messire Philibert de l'Orme » et de « noble homme Guillaume de Marle, prévost des marchans », siégeait dame Marie de Pierrevive, dame du Péron et d'Armentières, l'une des dames de la Chambre de la royne, commise par la Majesté de ladicte dame à la construction du bastiement du pallais des Thuilleries ». On a du reste des ordres de payement pour les travaux des Tuileries signés de cette dame, et l'on sait qu'il était dans le caractère et les principes de Catherine de Médicis de confier à des femmes des fonctions qui sembleraient plutôt faites pour des hommes. Cette dame du Péron, disons-le en passant, fut la bisaïeule du fameux abbé de Gondi, si connu sous le nom de cardinal de Retz.

Cependant, avec tous ses achats de terrain et avec les travaux préliminaires, Catherine avait déjà fait de grandes dépenses, et l'on sait qu'elle se trou



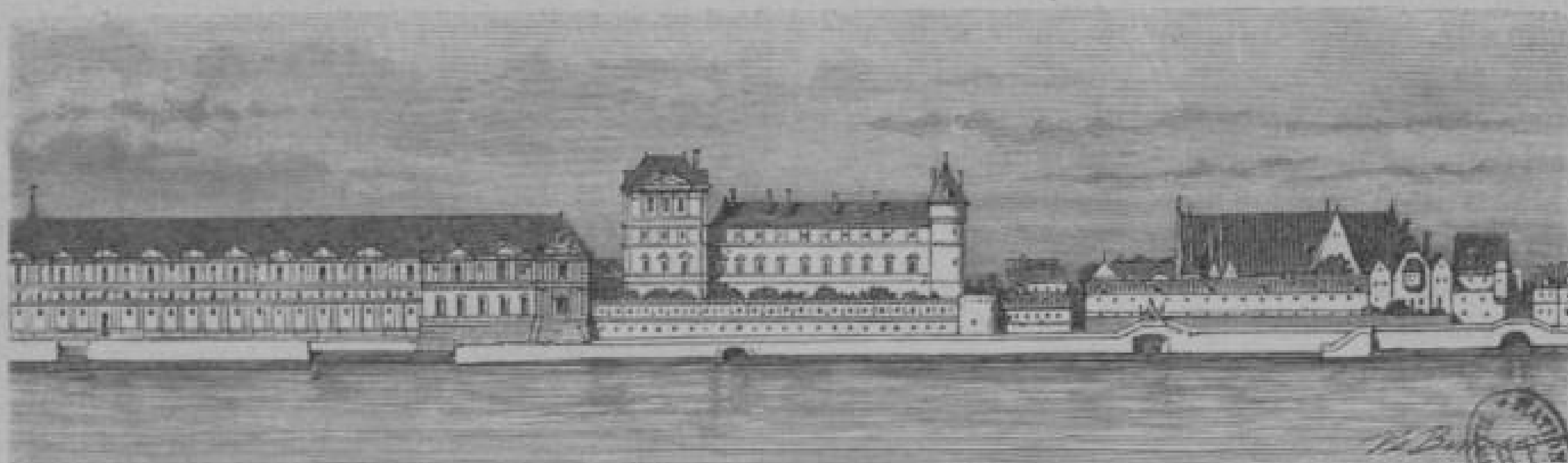

Porte Saint-Honoré. Porte de la Conférence. Jardins.




Jardins. La Volière.




Pavillon de Flore. Pont Rouge. Porte Neuve. Galerie Henri II.




Galerie Henri II. Le Louvre. Saint-Germain-l'Auxerrois.

Vue générale des Tuileries, sous le règne de Henri IV.

vait par ailleurs dans des embarras financiers assez considérables.

La question d'argent se présenta donc dès l'abord, et il fallut trouver des moyens, ou même des expédients. Catherine se fit à plusieurs reprises allouer par le roi, son fils, des sommes importantes, à prendre sur les restes des comptes.

Quand les recouvrements ne s'opéraient pas assez vite, elle empruntait des à-compte à des banquiers, qui se remboursaient plus tard sur les rentrées des sommes en question, et le roi y joignait des gratifications pour les rémunérer du service rendu. Le service était du reste fort réel, et empêchait « la ruyne de ce qui estoit commancé audict pallais des Thuilleries. »

Le grand architecte Du Cerceau, que nous retrouverons sous Henri IV, nous a transmis les plans adoptés par Catherine, dont elle n'a exécuté qu'une très-petite partie, et que ses successeurs ont complétement changés.

On y voit que le palais des Tuileries devait être un immense rectangle, dont les grands côtés étaient perpendiculaires à la Seine. Quatre gros pavillons formaient les quatre coins de l'édifice.

Sur les petits côtés du rectangle, il y avait un avant-corps entre les deux gros pavillons des angles, et sur les grands côtés trois avant-corps faisaient saillie, celui du milieu avançant moins que les deux autres intermédiaires, et ces derniers moins que les gros pavillons d'angle.

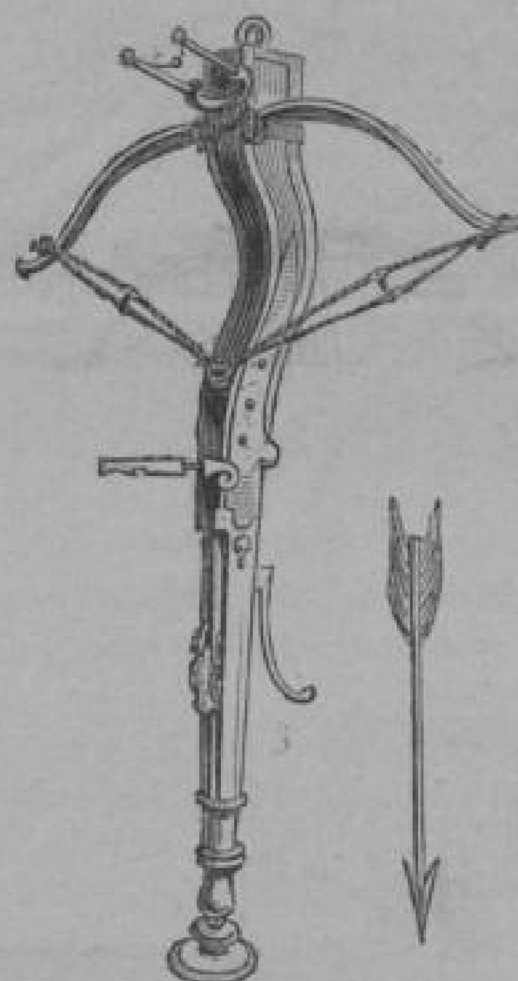
Dans l'intérieur se trouvait une grande cour carrée, déterminée par les parties centrales des deux grands côtés du rectangle, et par deux ailes allant de l'est à l'ouest, parallèlement aux petits côtés du rectangle. Entre chaque aile et le petit côté respectif il devait y avoir un bâtiment elliptique allant perpendiculairement de l'un à l'autre, ce qui formait par conséquent deux cours à chaque extrémité du palais. Il devait y avoir de plus deux écuries du côté de la rue Saint-Honoré.

Catherine n'eut pas la satisfaction de voir son palais achevé, tant s'en faut. Tout ce qu'on éleva de son vivant se borna à une des écuries et à un peu plus de la moitié du grand côté qui devait être en façade sur le jardin. Cette moitié construite, par rapport à ce que, de nos jours, était le palais des Tuileries, consistait dans le pavillon central (celui de l'horloge), les deux galeries contiguës à ce pavillon, le pavillon intermédiaire faisait saillie entre le pavillon central et le pavillon d'angle, et attenant à la galerie du midi (encore ne fut-il terminé que sous Henri IV), les fondations et peut-être l'étage inférieur du pavillon du nord, symétrique du dernier côté.

A suivre. LOUIS BEPP.

L'ARBALÈTE

On dit que l'arbalète fut inventée par les Phéniciens. Comme vous le voyez, cela ne daterait pas d'hier, puisque cela pourrait remonter à trois ou quatre mille ans avant Jésus-Christ. Certainement, les Phéniciens s'en servaient vers le VIe siècle avant l'ère chrétienne, alors qu'ils formaient la principale force de la flotte des Perses. C'est à peu près là tout ce que nous savons sur son antiquité; mais en remontant vers notre monde moderne, nous rencontrons les arbalétriers en France,



Arbalète de guerre.

après la première croisade, sous le règne de Louis le Gros. En effet, l'abbé Suger raconte, dans sa Vie de ce prince, que celui-ci attaqua Drogon de Montiac avec une grande troupe d'archers et d'*arbalétriers*, et que Raoul de Vermandois eut l'œil crevé d'un *quarreau* d'arbalète. Or on appelait *quarreaux* les petites flèches courtes et massives que lançaient les engins dont nous parlons.

D'après Guillaume de Poitou, l'arbalète fut employée en même temps que l'arc à la bataille d'Hastings; mais la supériorité de l'arbalète sur l'arc était tellement évidente, que les esprits s'émurent des carnages possibles dans les guerres presque continuelles de ce temps-là. Aussi, le second concile de Latran, tenu en 1239, sous le règne de Louis le Jeune, anathémisa l'arbalète comme *meurtrière et odieuse à Dieu!* Hélas! que n'en a-t-on fait autant, mes petits amis, pour toutes les autres armes inventées depuis! Et surtout, que n'a-t-on tenu à l'anathème!... L'arme proscrite était trop avantageuse à qui s'en servait...

Richard Cœur de Lion la rétablit en Angleterre : il fut frappé par elle à l'attaque du château de Châlus! Philippe-Auguste, fils et successeur du proscripteur, la fit renaître aussi, et, en 1214, elle lui rendit d'immenses services à la bataille de Bouvines. Cependant les progrès des armes à feu devaient détrôner l'arbalète dans les armées tout naturellement et sans qu'il fût besoin de proscriptions spéciales.

Après François Ier, cette arme devint rare, malgré les exploits des derniers soldats qui en furent armés. Je ne quitterai pas cette courte notice historique, mes enfants, sans vous rappeler l'anecdote que Brantôme rapporte dans ses mémoires à propos de la journée de La Bicoque, en 1522. Il n'y avait dans l'armée qu'un seul arbalétrier, mais si adroit que Jean de Cardonne, capitaine espagnol, ayant ouvert la visière de son armet pour respirer, l'arbalétrier tira sa flèche avec tant de justesse qu'il lui donna dans le visage et le tua!

Ce fut le chant du cygne. En 1592, Guillaume du Bellay ne parle plus d'arbalétriers dans son dénombrement des troupes françaises. L'arbalète était oubliée comme arme de guerre ; elle devint objet de délassement. Dès le XVe siècle, on s'en servait pour tuer les *cornillaux* ou jeunes de corneilles, freux et choucas dans les bois de haute futaie où, sortant des nids, ils commençaient à se brancher. Nous la voyons, de nos jours, employée dans les fêtes publiques à un tir économique où elle lance des balles de terre glaise sur des poupées de plâtre, et fait gagner des lots divers aux flâneurs.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.

LE CANAL DE SUEZ[1]

Ayant définitivement établi le tracé du futur canal à travers l'isthme, M. de Lesseps fit inaugurer solennellement le commencement des travaux, le 25 août 1859. Après avoir donné lui-même le premier coup de pioche dans le sol du désert, il dit aux ouvriers réunis autour de lui :

« Au nom de la Compagnie universelle du canal maritime de Suez, nous allons donner le premier coup de pioche sur le terrain qui ouvrira l'accès de l'Orient au commerce et à la civilisation de l'Occident.

» Chacun de vous va donner son premier coup de pioche ainsi que nous venons de le faire. Rappelez-vous que ce n'est pas seulement la terre que nous allons remuer, mais que vos travaux apporteront la prospérité dans vos familles et dans votre beau pays. »

On avait choisi comme point où le canal devait déboucher sur la Méditerranée et où s'élève aujourd'hui le port florissant de Port-Saïd, une bande de sable large de 100 à 150 mètres, à peine plus élevée que le niveau de la mer et du lac Menzaleh qui l'enserraient. Tout auprès se groupaient quelques misérables huttes de pêcheurs, seuls habitants de ces rivages désolés.

C'est de ce côté que les travaux commencèrent. Mais bientôt l'eau potable vint à manquer et les indigènes désertèrent en masse les travaux. M. de Lesseps dut installer des chaudières pour faire distiller l'eau nécessaire à cette multitude et parvint à ramener les travailleurs.

Les deux premières années n'amenèrent que l'exécution d'une partie insignifiante du canal. Elles furent absorbées par les travaux préparatoires nombreux que nécessitait une si gigantesque entreprise. Il fallut étudier soigneusement le sol du pays, construire des magasins, des ateliers, des hangars, établir des chantiers, organiser des campements, élever des hôpitaux, des habitations pour le personnel européen, ouvrir des carrières, forer des puits et enfin réunir un immense matériel de machines et d'approvisionnements de toutes sortes. Pour donner une idée de l'importance de ces préparatifs, il me suffira de dire que la scierie mécanique installée par les ingénieurs de la compagnie dut en quelques mois fabriquer 13 800 brouettes et plus de 20 000 madriers.

En 1861, on avait déjà réussi à créer le havre de Port-Saïd, qui recevait dès lors de nombreux navires, et ce lieu, désert quelques mois auparavant, acquérait subitement une population de deux mille âmes. Pendant ce temps le canal avançait dans l'intérieur des terres et approchait déjà du lac Timsah.

« Jamais, écrivait un voyageur qui visitait le canal pendant les travaux, l'image d'une fourmilière n'a pu être plus justement employée que pour définir cette multitude d'hommes qui montent ou descendent les talus, qui s'agitent avec ordre et qui couvrent le terrain de têtes nombreuses comme les épis dans un champ de maïs. C'est un spectacle nouveau, mais intéressant ; singulier, mais instructif. On ne peut oublier que cette foule n'obéit ici qu'à l'ascendant moral de quelques Européens.

» Les ouvriers, au nombre de 12 000, sont échelonnés sur une ligne de quelques kilomètres ; les uns manient la pioche au pied du talus, dans le lit du futur canal ; la terre qu'ils enlèvent est chargée dans des paniers en jonc qu'on appelle *couffes*. Ces paniers passent de main en main jusqu'au sommet du talus. Ce système primitif donne des résultats qui surprendraient davantage encore, si l'on ne réfléchissait pas qu'on est sur le terrain classique des travaux exécutés à bras d'homme. La tranchée s'ouvre en quelque sorte à vue d'œil ; elle court vers le sud. A voir l'ardeur des ouvriers, l'ordre du travail, la simplicité des moyens, la discipline et l'entrain des chefs subalternes, le calme et la sécurité des supérieurs, on pressent les progrès rapides et l'achèvement prochain de l'entreprise. »

1. Suite et fin. — Voy. page 23.

On travaillait jour et nuit. La nuit, les ouvriers étaient éclairés par des torches formées de branches d'arbres imprégnées de graisse.

L'eau potable est la question capitale de toute entreprise dans ces latitudes torrides et au milieu de ces déserts sablonneux. Dès 1861, M. de Lesseps, pénétré de cette idée, faisait creuser un canal qui devait amener l'eau du Nil jusqu'au lac Timsah. Cette entreprise, considérée ici comme un accessoire, eût excité l'admiration à elle seule si elle n'eût été éclipsée par son rival le canal des deux mers. Elle fut exécutée cependant en fort peu de temps, car le 2 février 1862 l'eau du Nil arrivait dans le lac Timsah. La longueur totale de ce canal était de près de 35 kilomètres ; sa largeur 12 mètres ; sa profondeur 1 mètre 20 cent.



Les travailleurs, au canal de Suez. (P. 43, col. 2.)

Dès ce moment, les travaux marchèrent rapidement, et le 18 novembre 1862, il ne restait plus qu'un coup de pioche à donner pour faire écouler les eaux de la Méditerranée dans le lac Timsah. Il fut donné solennellement en présence d'une nombreuse assistance.

« Au nom de Son Altesse Mohammed-Saïd, dit M. de Lesseps, je commande que les eaux de la Méditerranée soient introduites dans le lac Timsah, avec la grâce de Dieu. »

A ces mots les pioches creusent un sillon au centre du barrage, l'eau se précipite en bouillonnant dans la nouvelle voie, et bientôt le lac Timsah, qui n'était qu'un marais desséché insalubre, se transformait en une petite mer, à la surface limpide, sur laquelle pouvaient voguer les plus grands navires.

Le canal était alors creusé sur une longueur de 75 kilomètres. Il ne restait plus qu'à percer l'isthme jusqu'à Suez.

Les travaux furent repris avec un redoublement d'activité : pendant que les ouvriers se dirigeaient en creusant du lac Timsah vers les lacs Amers (voyez la gravure page 25), d'autres remontaient de Suez vers le même point. Puis simultanément le canal d'eau douce était prolongé jusqu'à Suez.

Enfin, le 16 août 1869, dix ans presque jour pour jour après le premier coup de pioche donné par M. de Lesseps, les eaux de la mer Rouge et de la Méditerranée venaient se confondre dans les lacs Amers. C'était le couronnement et le triomphe de cette gigantesque entreprise. Quelques mois après, le canal était ouvert à la navigation, et les plus grands navires de guerre de la France et de l'Angleterre le traversaient d'une mer à l'autre en toute commodité.

« Dix ans, écrivait M. Figuier en 1869, ont suffi

pour transformer un pays désert en une contrée que sillonnent maintenant des convois de chemins de fer, des barques et des vaisseaux de toutes les nations. La population de l'isthme, à peu près nulle autrefois, est aujourd'hui de 43 000 habitants environ, dont 23 000 Européens. Trois villes importantes ont surgi : Port-Saïd et Suez aux extrémités du canal, Ismaïlia au milieu de l'isthme, sur le lac Timsah.

» La longueur du canal est de 150 kilomètres, sa largeur est de 100 mètres. Son percement a nécessité le déblai de 75 millions de mètres cubes de terre. On a calculé que si l'on mettait les uns à la suite des autres tous les *couffes* (paniers) employés seulement pour le déblayement du seuil d'El-Guisr, on formerait une ligne qui pourrait envelopper trois fois la terre.

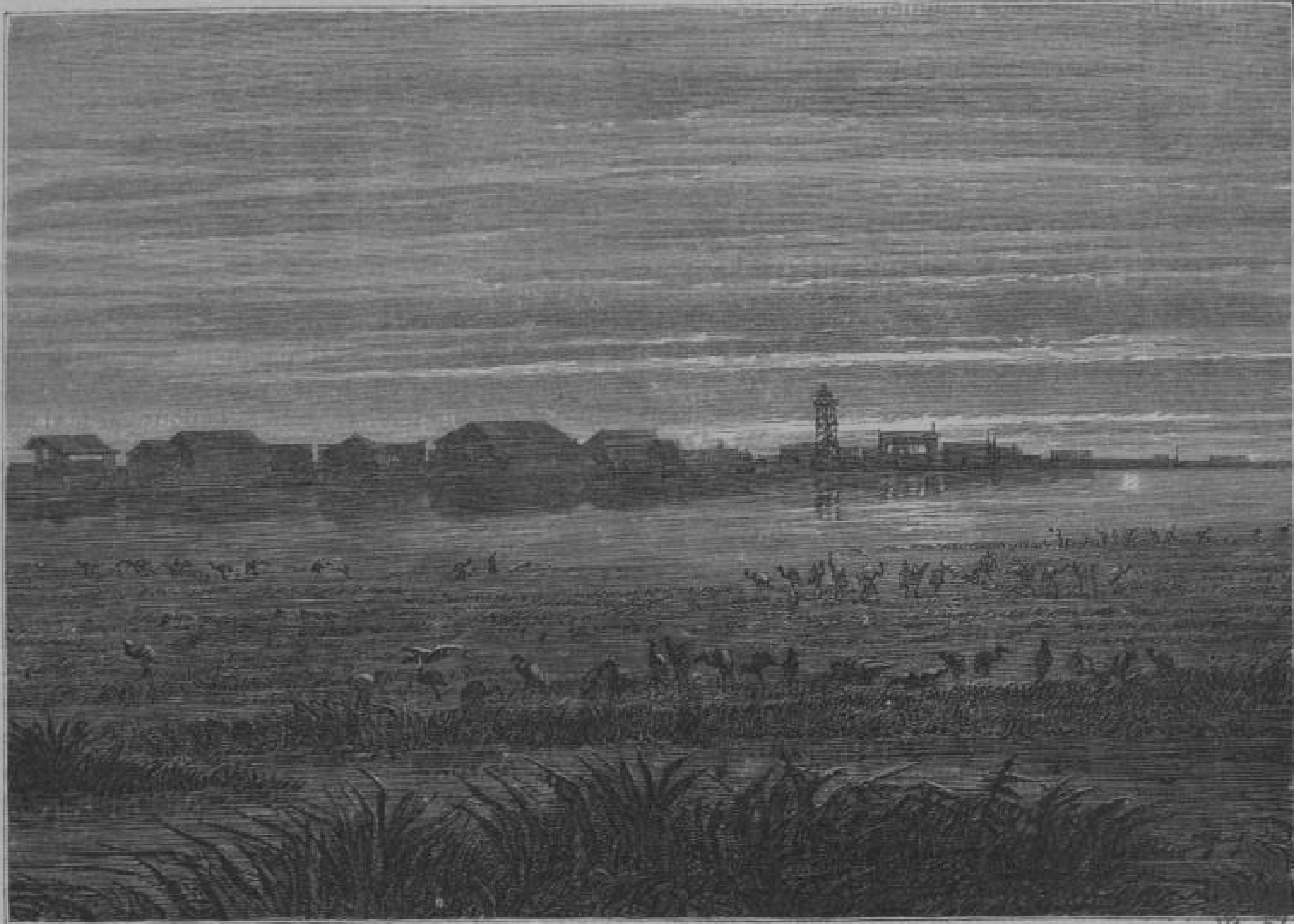
» Jamais pareil travail n'a été exécuté avec autant de célérité ni avec d'aussi puissantes machines. Il nous suffira, pour prendre un terme de comparaison, de dire qu'à Paris, lors de l'Exposition universelle, on mit six mois à déblayer 400 000 mètres cubes de terre au Trocadéro, tandis qu'à l'isthme de Suez, dans les derniers temps, les dragues enlevaient *deux millions* de mètres cubes par mois.

» Le canal maritime est accompagné du canal d'eau douce. Des fils télégraphiques et des poteaux d'amarrage s'échelonnent sur son parcours. Des habitations et des campements s'élèvent sur ses rives. Au lieu du silence de l'ancien désert, on trouve dans l'isthme le mouvement de la civilisation et le bruit de la vie.

» A Pord-Saïd, tête de ligne du canal sur la Méditerranée, les jetées assurent la sécurité aux navires, en même temps qu'un phare éclairé par la lumière électrique et d'une portée de vingt milles (32 kilomètres) guide leur marche. Quatre bassins forment le port, dont les quais ont une longueur de quatre kilomètres et demi.

» Sur les bords du lac Timsah, à l'intérieur de l'isthme, s'est élevée une ville importante, qui a reçu le nom d'Ismaïlia, en l'honneur du vice-roi actuel. Là aboutissent le canal maritime, le canal d'eau douce et le chemin de fer d'Alexandrie et du Caire. La nouvelle ville est propre, animée et ressemble à une oasis. On devine les destinées prochaines de cette ville à sa position de port maritime au milieu des terres.

A l'autre extrémité du canal, c'est-à-dire sur la mer Rouge, la ville de Suez élève ses chantiers, ses hangars, ses ateliers. Rien n'y manque, entrepôts, bassins, larges quais. Le canal d'eau douce et le chemin de fer aboutissent à cette cité, qui n'était, il y a vingt ans, qu'un pauvre village perdu dans les



Port-Saïd. (P. 43, col. 2.)

sables. Les paquebots de l'Inde et de l'Australie viennent jeter l'ancre dans la rade. Ce sera bientôt l'entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Asie. »

Tout cela a été l'œuvre de dix ans, œuvre prodigieuse, qui à elle seule suffirait à honorer le siècle qui l'a vu exécuter et qui entourera d'une gloire immortelle le nom de son créateur, l'illustre M. de Lesseps.

Quant à l'utilité du canal, les quelques années qui se sont écoulées depuis son ouverture l'ont surabondamment prouvée. C'est ainsi que 1173 navires, représentant l'énorme capacité de 2 085 000 tonnes, l'ont traversé en 1873.

Devenu la grande voie commerciale de l'Asie et de l'Europe, le canal de Suez est aujourd'hui indispensable à la prospérité du globe, et sa fermeture serait une calamité pour toutes les nations.

LUCIEN D'ELNE.

LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE IX (*suite*)

Triomphe de Sélim. — Le retour.

Suivant Simba, Sélim était le plus grand chasseur d'éléphants que la terre eût jamais porté. Motto était d'avis qu'on n'avait jamais rien vu de pareil.

« Je me demande, ajouta Motto, ce que les Ouatoutas ont fait de leur côté. Écoutez-les crier. Ils ont tué leur éléphant; allons-y. Ou plutôt, Simba, restez ici avec notre jeune maître, pendant que je vais leur raconter ce qu'il a fait. »

Motto s'élança rapidement vers l'étang. Au milieu de la plaine il vit les Ouatoutas occupés à découper et à déchiqueter leur proie. Ils faisaient un vacarme à épouvanter tous les éléphants à portée de les entendre.

Quand il approcha, on se groupa autour de lui, et Kaloulou lui montra d'un air triomphant la bête à laquelle il avait lancé le premier trait. Il lui demanda si de leur côté on avait été heureux.

« Sélim a tué deux éléphants, dit Motto, et moi un.

— Sélim! deux éléphants! Quoi, le petit Sélim.

— Lui-même, » dit Motto.

Kaloulou demeurait muet de surprise.

Excepté ceux qui restèrent pour enlever les défenses de l'éléphant, tous les autres se précipitèrent pour voir les trois éléphants morts.

Laissant dix hommes pour extraire les défenses, Kaloulou alla rejoindre Sélim et lui sauta au cou. Quant aux autres chasseurs, ils regardaient le jeune Arabe avec une surprise mêlée d'admiration.

Le soir, toutes les défenses étaient extraites. On apporta au camp une partie de la chair des éléphants, principalement les pieds, le cœur, le foie et les côtes, que l'on mit rôtir devant des brasiers ardents. Pendant ce temps-là on racontait autour des feux les événements de la journée, qui, à force de passer de bouche en bouche, s'accrurent d'une foule de détails, dont quelques-uns devinrent légendaires séance tenante. A minuit tout le monde dormait.

La troupe s'enfonça encore plus dans le sud; et en moins de deux semaines nos chasseurs avaient abattu plus de vingt éléphants. Surchargés d'ivoire, ils reprirent le chemin de la capitale, incapables d'en porter davantage.

CHAPITRE X

Kaloulou devient roi. — Sélim lui demande la permission de retourner à Zanzibar. — Les mécontents. — Ambition de Férodia. — Conseils de Tifoûm.

Quand nos voyageurs, après une marche de deux semaines, arrivèrent au village de Katalamboula, ils apprirent que le roi venait de mourir, et que toute la tribu le pleurait.

Ce fut un coup terrible pour Kaloulou; car le vieux roi l'avait tendrement aimé, et l'enfant avait pour son vieil oncle la plus vive affection.

Au premier mot qu'on lui dit à ce sujet, il se mit à trembler de tous ses membres. Puis il se rendit à l'endroit où l'on gardait le corps, et pleura amèrement. Ensuite, il se retira dans sa hutte et s'y tint renfermé loin de tous les regards; là encore il pleura longtemps, jusqu'à ce que son cœur fut rassasié de larmes.

On rendit au roi les derniers devoirs selon la coutume du pays. On enterra avec lui ses lances, son arc et un carquois plein de flèches. On plaça près de sa tête un pot rempli d'un mélange d'eau et de farine de millet; on recouvrit le tout d'une large bande d'écorce d'arbre. Alors on remit avec soin la terre dans la fosse, on chanta le chant des funérailles, on immola sur la tombe des bœufs noirs, on y versa du pombé et du vin de plantain, et, sans désemparer, les anciens se réunirent pour décider qui serait roi.

Une grande partie de l'assemblée proposait de mander Férodia, qui était parent du roi. La majorité, qui ne l'emportait d'ailleurs que de quelques voix, préférait Kaloulou, parce qu'il était non-seulement le neveu, mais encore le fils adoptif de Katalamboula. La discussion devint passionnée : les partisans de Férodia menaçaient de quitter leur tribu, de se donner à lui, et de revenir avec la lance et l'épée, pour couper la tête de Kaloulou.

Le désordre était à son comble, des menaces on allait passer aux coups : le sang était sur le point de couler, lorsque Soltali se leva. L'autorité incon-

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV pages 12 et 27

testée dont il jouissait et aussi son éloquence apaisèrent la querelle; il détacha quelques guerriers du groupe des partisans de Férodia. Décidément Kaloulou, grâce à lui, l'emporta; il ne resta plus que quelques entêtés du côté de Férodia.

Pendant que la majorité envoyait des messagers à Kaloulou, pour l'informer de ce qui avait été décidé, les mécontents se levèrent et quittèrent le village, en proférant des menaces.

Kaloulou fit aussitôt un discours à son peuple; il promit d'imiter son père adoptif en toutes choses; d'aimer comme lui les bons et de haïr les méchants; d'être juste, fort, brave; de consulter les sages comme Soltali, en attendant que la sagesse lui fût venue. Il s'engageait à mourir au besoin pour les Ouatoutas, qui l'avaient choisi.

Son discours fini, il se retira dans sa hutte, où il trouva ses quatre amis, Sélim, Abdallah, Simba et Motto. Ils lui témoignèrent toute la part qu'ils prenaient à son chagrin.

« Oh oui! dit Kaloulou, mon oncle était si bon et je l'aimais tant. Il avait pour moi toute la tendresse d'une mère. Il était fier de moi; il disait que je ferais des Ouatoutas un grand peuple. Il trouvait que je ressemblais à son père et que je portais la tête comme lui. Pas plus tard que le jour de notre départ pour la chasse aux éléphants, il me disait ce que j'aurais à faire quand je serais roi. Il m'a conseillé de prendre un grand nombre de guerriers, et de faire le tour de l'Outouta, pour voir par moi-même quels sont ceux qui payent le tribut, et ceux qui ne le payent pas. Je suivrai son avis, et à la pleine lune prochaine, je commencerai mon voyage. Dis-moi, Sélim, seras-tu content de voyager?

— Oh! Kaloulou, tu es roi maintenant de toute cette grande nation : tu peux tout ce que tu veux. Veux-tu m'accorder une faveur?

— Si je veux t'accorder une faveur? Peux-tu croire, Sélim, parce que je suis devenu roi, que j'oublie que nous sommes frères. Demande-moi ce que tu voudras, tu es sûr de l'obtenir.

— Maintenant que tu es roi, permets-nous de retourner dans notre pays.

— Partir, s'écria Kaloulou, et me laisser tout seul! Qu'a donc fait Kaloulou à ses amis, pour que ses amis songent à l'abandonner?

— Mon frère, reprit Sélim, tu ne nous a fait que du bien. Tu as été pour nous trop bon en toutes choses. Que serions-nous devenus sans ton amitié, lorsque ce grand malheur nous a frappés à Kouikourou? Mais, mon frère, à Zanzibar j'ai ma mère qui pleure parce qu'elle me croit mort; Abdallah a la sienne; Simba et Motto ont des femmes et des enfants. Mon frère croit-il que nous ferions bien d'oublier nos mères auprès de lui?

— Quoi, Katalamboula est à peine enseveli, et voilà que Sélim veut me quitter! Qu'ai-je donc fait pour que tout le monde me quitte? Tu ne veux pas partir tout de suite, Sélim, dis que tu ne le veux pas. Sans doute tu auras pitié de moi; tu resteras quelques lunes de plus. Ensuite je prendrai mille guerriers pour te conduire parmi tes amis.

— Je n'avais pas l'intention de te quitter tout de suite. J'attendrai encore une lune. Ne me laisseras-tu pas partir alors, mon frère? Pense à ma pauvre mère et à tout ce qu'elle doit souffrir. Voilà une idée qui me rend tout triste et qui me fait souhaiter d'avoir les ailes de l'aigle pour la rejoindre plus promptement.

— Alors, Sélim, qu'il soit fait selon ta volonté. Kaloulou n'a pas assez mauvais cœur pour retenir un fils loin de sa mère.

— Que tu es bon pour moi, reprit Sélim; ce n'est pas dans une lune, c'est dans deux que je partirai. Oui, je veux te témoigner mon affection et ma reconnaissance en restant plus longtemps près de toi. »

Pendant ce temps, les mécontents de la minorité, qui avaient quitté le village, s'occupaient de donner suite à leurs menaces. C'étaient, pour la plupart, des guerriers qui avaient accompagné Férodia dans l'Ourori, qui s'étaient battus à Kouikourou, et avaient été magnifiquement récompensés par lui.

« Férodia était un vrai chef; il n'y avait qu'à en faire un roi, et chacun de ses guerriers deviendrait riche en étoffes, en ivoire, en esclaves et en bétail. Si Kaloulou était roi, il s'écoulerait des années avant qu'il osât faire une guerre sans avoir été provoqué. »

Au bout d'une semaine de marche, les mécontents furent en vue du village de Férodia. Quand ils eurent dit ce qu'ils venaient faire, on les introduisit aussitôt devant le chef. Il était assis dans sa cour, sous un arbre. Auprès de lui on voyait la face obséquieuse de l'horrible Tifoûm.

« La paix soit avec vous, mes frères, » dit Férodia en se levant. Quand il eut montré à chacun d'eux toute la courtoisie d'un vieux diplomate, il leur demanda : « D'où venez-vous, mes frères? et que désirez-vous? »

L'orateur de la bande répondit :

« Pourquoi serions-nous venus si loin, Férodia, sinon pour te saluer comme roi de tous les Ouatoutas? Le vieux roi est mort. Les Ouatoutas n'ont plus de guide, de chef, de roi. Ils se sont laissé égarer, ils se sont tournés vers quelqu'un qui n'est pas assez âgé pour être leur pasteur. Voilà pourquoi, Férodia, nous sommes venus te trouver pour te prier d'être notre roi. Quelle est ta réponse ? »

Férodia répondit avec une douceur étudiée : « Les paroles que tu as prononcées, mon frère, sont des paroles de vérité. Puisque Katalamboula est mort, les Ouatoutas n'ont plus de conducteur. Kaloulou, c'est la vérité, n'est qu'un enfant, et de plus, c'est un étranger. Qui donc mérite mieux que Férodia de remplacer Katalamboula? Qui a gagné des batailles pour lui? Qui a dompté les tribus voisines? Ma réputation me donne le droit de lui succéder. Vraiment, tes paroles sont des paroles de vérité, mon frère, et tu me réjouis par la sagesse de tes remarques. »

Là-dessus, on convoqua un conseil, où furent appelés tous les chefs, les grands guerriers, les magiciens, les conseillers, enfin tous ceux qui avaient quelque autorité.

La discussion fut animée; on discuta sans vergogne les questions suivantes : « Comment prendre le village de Katalamboula? Comment évincer Kaloulou? Comment forcer les guerriers à reconnaître Férodia, s'ils ont déjà reconnu Kaloulou?

— Et toi, Tifoûm, mon digne Tifoûm, demanda Férodia, que penses-tu de tout cela? » Le digne Tifoûm faisait la paire avec Férodia, aussi rusé, aussi prudent, aussi cruel que lui.

Le digne Tifoûm, après avoir bassement flatté son maître, dans le style ampoulé des nègres rhéteurs, leur donna le conseil suivant : « Le village de Katalamboula est fort; ses guerriers nombreux, la palissade solide; les villages qui l'entourent sont innombrables. La tribu de Férodia est petite et faible; c'est comme une méchante poignée de sable, comparée aux masses de sable qui couvrent la plaine. Seuls, nous ne pouvons nous risquer à faire la guerre contre tous les Ouatoutas. Envoyons des messagers à tous les chefs de tribu que Katalamboula a mécontentés de son vivant; excitons les autres à s'affranchir. Tous réunis, nous aurons chance de faire une guerre heureuse. Pendant que les messagers iront trouver les chefs mécontents, et exciter les autres, que Férodia prenne avec lui tous les guerriers de sa tribu, et qu'il aille trouver Kaloulou. Si Kaloulou demande pourquoi nous sommes venus, que Férodia réponde : « Nous sommes venus pour t'offrir nos félicitations. N'es-tu pas notre roi? Nous venons t'offrir nos services. » Alors Férodia avec une centaine de ses meilleurs guerriers pénétrera dans le village, il fera des amitiés à tout le monde; il fera tout ce qu'il faut pour plaire à Kaloulou. Les autres guerriers resteront en dehors du village jusqu'à la dixième nuit, c'est-à-dire jusqu'à ce que tous nos alliés soient rassemblés. La dixième nuit, les guerriers de Férodia se diviseront en plusieurs bandes : les uns se saisiront de Kaloulou, les autres de Soltali, les autres des anciens du village : le reste veillera aux portes jusqu'à ce que ceux du dehors soient prêts à agir. Quand tout sera prêt, on envahira le village et l'on massacrera tout. Le lendemain matin, quand les Ouatoutas apprendront que Férodia est le maître, ils viendront faire leur soumission, et ils seront aussi fidèles à leur nouveau maître qu'ils l'ont été au vieux Katalamboula. »



Kaloulou fit un discours à son peuple. (P. 47, col. 1.)

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN



Je n'aimais pas à rencontrer des vaches. (P. 50, col. 1.)

SOUVENIRS D'UN POLTRON[1]

XXVIII

La perspective du collège

Au fond de cet horizon brillant des vacances, il y avait cependant un nuage sombre : l'entrée au collège. Les traditions de la pension Porquet représentaient le collège comme une sorte de géhenne et d'enfer anticipé, où du matin au soir les faibles étaient en proie à toute la méchanceté des forts. Parmi les *porquets* (on nommait ainsi les élèves de Mademoiselle) ceux qui étaient d'un caractère aventureux et d'une humeur batailleuse attendaient l'épreuve de pied ferme (du moins à ce qu'ils disaient) et, pour s'y préparer, portaient la casquette sur l'oreille et employaient l'argot du collège. D'autres attendaient le moment fatal dans l'appréhension et les transes. J'étais de ce nombre. Quelques-uns de ces *porquets* timorés, arrivés au seuil du collège, reculaient devant l'abime, et obtenaient de leurs parents l'autorisation de passer une année encore sous l'aile de Mlle Porquet.

Marc devait faire son entrée au collège en même temps que moi. Il ne mettait pas sa casquette sur l'oreille, il ne parlait pas de pourfendre le premier collégien qui le regarderait de travers ; mais, d'un autre côté, il n'éprouvait aucune crainte. Cette assurance paisible faisait mon admiration. Lui, il trouvait la chose toute naturelle. Nous faisions déjà nos plans.

« Nous entrerons bras dessus bras dessous, me disait-il quelquefois ; nous ne provoquerons personne, et il est peu probable qu'on nous provoque. Si on nous touche, nous nous défendrons, voilà tout. »

XXIX

Au Bois-Clair

Les vacances arrivées, je partis avec Marc pour le Bois-Clair. Chose bien rare ! cette partie de plaisir, si longtemps projetée, réussit de tout point. Marc et

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, et 33.

moi nous étions comme grisés de grand air, de liberté et de mouvement. On nous voyait à peine à la maison, tant nous avions d'affaires importantes dans les vignes, dans les prés et dans la forêt. François était sur les dents, ce qui ne lui ôtait pas un atome de sa bonne humeur.

Je devenais entreprenant, presque audacieux, et sans certaines petites défaillances que je dissimulais de mon mieux, j'aurais pu croire que j'avais dépouillé le vieil homme. Par exemple, je n'aimais pas à rencontrer des vaches dans un chemin creux. Quand nous apercevions un troupeau de moutons dans la plaine, j'éprouvais un malaise à l'idée que les chiens du berger allaient prendre leur course, et pousser une reconnaissance de notre côté.

Ils n'y manquaient jamais. Je passais un vilain moment quand je voyais ces bêtes velues et malpropres se poser sur le talus, et aboyer du haut de leur tête, en nous regardant de leurs yeux fauves et brillants. Marc savait leur parler, et au son de sa voix, ils remuaient la queue, et regardant leur mission comme terminée, mettaient fin à leurs hurlements.

N'importe! quand nous les avions dépassés, je me tenais à quatre pour ne pas tourner la tête : il me semblait toujours que l'un d'eux nous suivait en tapinois et allait me happer tout d'un coup, par derrière. Je sentais le moment où le chien n'était plus qu'à trois pas, je devinais qu'il allait s'élancer et je me retournais brusquement.

Le chien ne pensait plus à nous. Il s'en retournait tout pensif à travers les sillons en remuant la queue, et s'arrêtait de temps en temps pour philosopher, le nez sur une taupinière.

Le dindon aussi est un animal dont la rencontre m'était des plus désagréables. Je ne puis rendre l'effet que produisaient sur moi ses petits yeux noirs toujours irrités, se détachant sur son masque cramoisi, pendant qu'il s'avançait la queue étalée, les ailes pendantes, frissonnant de toutes ses plumes, avec l'allure, non pas d'un animal qui marche, mais d'une hideuse petite barque qui vogue. Marc n'y prenait pas garde et moi je ne disais rien, mais je me faisais tout petit à ses côtés, et je ne respirais que quand nous avions dépassé le dindon.

J'aurais volontiers fait un détour pour éviter le taillis où les porcs étaient à la glandée. Je me défiais de leurs regards obliques, si pleins de ruse et de malice, et je n'aimais pas la familiarité avec laquelle ils venaient nous flairer, sous prétexte que, comme eux, nous étions de la maison. Je retrouvais toujours en les voyant toutes sortes d'histoires d'enfants dévorés par des porcs. Mais le sang-froid de Marc finissait toujours par me rassurer.

Peu à peu, voyant que je n'avais été encore ni mordu, ni encorné, ni piqué, ni dévoré, je me familiarisais avec les objets de mon effroi. Je ne les recherchais pas, mais je commençais à ne plus les fuir de si loin.

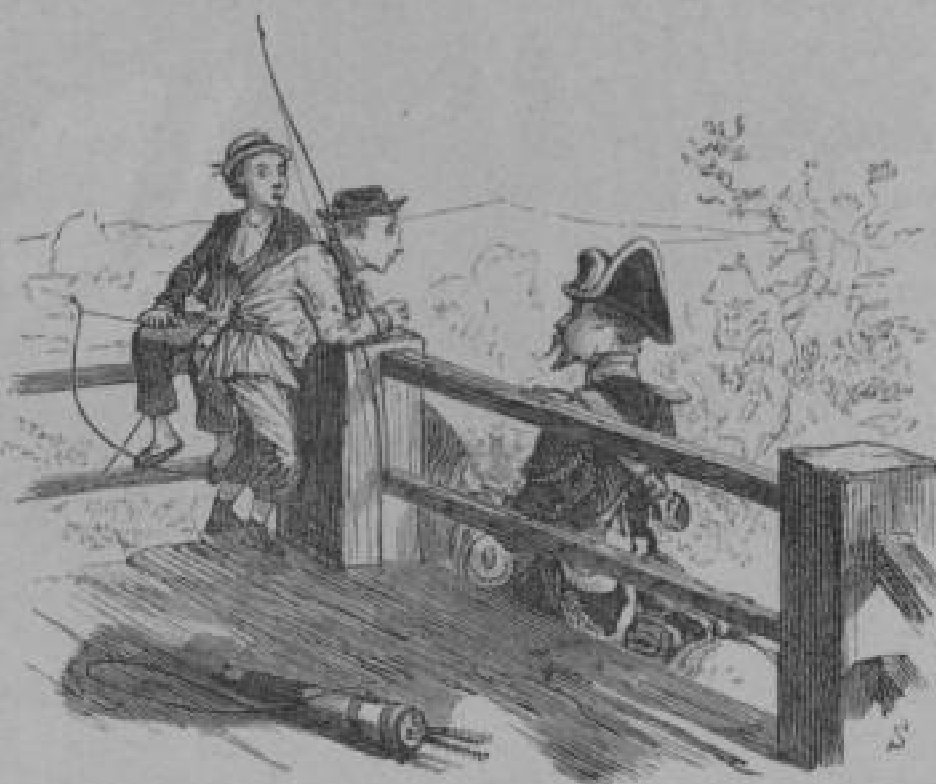
XXX

Apparition d'Ulysse.

La veille du jour où nous devions retourner à Loches, Marc et moi nous nous amusions à tirer de l'arc sur une terrasse qui borde la route. Tout à coup Marc s'écria : « Tiens ! voilà Ulysse! que vient-il faire par ici ? »

Ulysse était un des gendarmes de la brigade de Loches. Je me penchai sur le parapet. Ulysse arrivait au petit galop.

« Bonjour Ulysse, » lui cria Marc.



Ulysse leva la tête, nous reconnut et nous salua familièrement. « Votre papa est là ? dit-il à Marc.

— Oui, il est là. »

Il repartit au trot, et au bout d'une minute nous le vîmes tourner à gauche par la grande porte du Bois-Clair. Quand il nous eût dépassés, je remarquai qu'il avait dans le dos une petite sacoche en cuir jaune. Cette sacoche sautillait au trot du cheval. De quel œil je l'aurais regardée si j'avais su ce qu'elle contenait !

François vint nous prévenir que le déjeuner était servi. En arrivant dans la cour, nous vîmes le cheval du gendarme, attaché à un des marronniers. Les mouches le tourmentaient ; il remuait continuellement la tête et donnait de grands coups de pieds dans le gazon, où il découpait, comme à l'emporte-pièce, l'empreinte de ses fers. Quand il nous vit passer, il eut peur, je crois, et fit un grand écart. Je me mis à courir. En passant devant la fenêtre ouverte de la cuisine, j'aperçus Ulysse qui déjeunait.

A table, M. Sublaine avait l'air préoccupé, Mme Sublaine aussi ; ils se parlaient fréquemment à voix basse. Vers le café, Ulysse entra. M. Sublaine le pria de passer chez Pivois, le loueur de voitures, et de le prévenir que « ce serait pour ce soir, et non pour demain ».

Je regardai Marc avec surprise, et je vis à sa physionomie qu'il était aussi étonné que moi.

Comme nous allions nous esquiver de la salle à manger, Mme Sublaine nous dit de faire nos petits préparatifs, parce que nous partirions le soir même. Elle ne nous dit pas pourquoi, et alla rejoindre son mari. Nous étions à Loches à huit heures.

XXXI

Il y a du nouveau, hélas !

Dès le lendemain, Marc vint me voir et m'apprit que son père venait de partir pour Orléans. Cette circonstance me déplut, je ne saurais trop dire pourquoi. J'avais comme un pressentiment qu'il se tramait quelque chose de terrible. J'avais vu, au Bois-Clair, une grande lettre à cachet rouge, à côté de l'assiette de M. Sublaine. C'était sans doute le gendarme qui l'avait apportée dans sa petite sacoche. Je rattachais à cette lettre, apportée par un tel messager, notre retour précipité à Loches, et le départ mystérieux de M. Sublaine pour Orléans.

Hélas! mes pressentiments n'étaient que trop fondés. Le surlendemain, comme j'allais jouer chez Marc, j'appris que M. Sublaine était nommé conseiller à la Cour d'Orléans.

C'est Marc qui me fit cette communication d'un air triste. Tout ce que je trouvai d'abord à lui répondre, ce fut : « Ah ! » Mais il vit bien que j'avais beaucoup de chagrin, et il me consola de son mieux.

Ses parents ne devaient partir qu'au commencement d'octobre, mais je ne profitai guère de ce sursis. Chaque fois que je revoyais la chère figure de Marc, mon cœur se gonflait, et j'éprouvais une terrible angoisse. Je l'aimais tant ! il avait été si bon pour moi ! Quelle charmante *figure!* et dire que je ne la verrais plus !

Il avait beau me consoler, me promettre qu'il m'écrirait, me parler des vacances prochaines que nous passerions au Bois-Clair. Le coup était porté.

XXXII

L'entrée au collége. — L'élève Borniquet.

Le samedi 3 octobre, Marc partit avec sa famille. Le dimanche, je passai toute la journée à me désoler, et le lundi, mon père me conduisit au collége. C'était le jour de la rentrée.

Pour aller au collége, il faut suivre la rue des Ponts dans toute sa longueur. Ce jour-là, il faisait froid, un brouillard d'automne rampait sur la prairie, je grelottais de tous mes membres.

A mesure que nous avancions, nous rencontrions des collégiens de tous les âges qui se rendaient à la messe du Saint-Esprit, sans se presser. Ils s'interpellaient de loin, et formaient peu à peu des groupes, d'où s'échappaient des allusions très-claires à un *nouveau* qui avait « un bien bon nez ».

Après la messe, chacun se rendit dans sa classe. Après avoir erré longtemps, sur les fausses indications de mes nouveaux camarades, j'arrivai au milieu d'un groupe assez compacte qui s'ouvrit devant moi avec une feinte complaisance et se referma aussitôt. La consigne semblait être de se bousculer le plus possible. Trois fois, poussé par des épaules vigoureuses, je manquai l'entrée et j'allai me heurter au mur. A la quatrième, je fus soulevé de terre, je franchis la passe, et j'allai échouer, tout ahuri, sur un des premiers bancs.

Comme je tirais, un à un, mes livres de mon bissac, les voisins les faisaient tomber à mesure, et le professeur me pria de vouloir bien ne pas l'interrompre quand il parlait. Il demanda les noms des élèves et me fit épeler le mien avec soin.

« Écrivez un thème ! » dit-il enfin.

Comme je venais de plonger ma plume dans un encrier trop plein, un de mes voisins qui me guettait, me donna sur le bras un coup sec, et calcula si bien son effet que toute ma *plumée* d'encre fut projetée sur le col d'un petit externe à cheveux roux. Il se retourna furieux ; je voulus m'expliquer, le professeur se fâcha. Je me fis aussi petit que possible.

Le thème dicté, le professeur procéda à l'interrogation, ou plutôt à l'interrogatoire des élèves nouveaux.

« Borniquet ! dit-il, levez-vous. »

Borniquet ne bougea pas. Les élèves se regardèrent avec surprise et se mirent à chuchoter. Le professeur, impatienté, somma une seconde fois l'élève Borniquet de se lever. Chose étrange, l'élève Borniquet ne donna pas signe de vie. Cette fois, il y eut un véritable murmure de surprise. Le professeur était rouge d'indignation. Je tremblais rien qu'à l'idée du châtiment terrible qui attendait Borniquet. Ce n'est pas moi qui aurais voulu me trouver à sa place.

« Vous lèverez-vous, à la fin ! » cria le professeur en se tournant vers le côté droit, où je me trouvais. Je regardai tous mes voisins avec curiosité.

« Mais vous, vous, vous ! » dit le professeur en étendant le doigt de mon côté. Je regardai derrière moi. La classe fut prise d'un fou rire.

« Vous, qui êtes le troisième du second banc ! »

Le troisième du second banc, c'était moi. Mes voisins me criaient : « Lève-toi ! lève-toi ! » Comme il y avait erreur manifeste, j'hésitais encore, lorsqu'une violente impulsion, venue je ne sais d'où, me mit sur mes jambes. Je regardai le professeur en me dandinant.

C'était un brave homme ; jugeant qu'il avait affaire à un élève stupide, il m'interrogea avec douceur pour m'encourager. Quand il baissa la tête pour marquer ma note, il parut tout surpris. « Mais, il n'y a pas d'élève Borniquet sur cette liste, s'écria-t-il, comment donc vous appelez-vous ?

— Bicquerot ! »

Il se frappa le front, et déclara que la langue lui

avait tourné... « Cela peut arriver à tout le monde, » ajouta-t-il en se tournant vers un groupe de rieurs.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que la langue lui tournait au moins une fois sur deux; et pendant toute l'année, il me fallut répondre indifféremment aux deux noms de Bicquerot et de Borniquet. Les camarades naturellement préférèrent Borniquet.

XXXIII

On voit reparaître le nez du héros.

Un petit garçon tout frisé, avec des yeux petillants de malice et un tout petit nez retroussé, se pencha vers moi, et me dit : « Est-ce que tu ne vas pas bientôt me le rendre?

— Quoi donc? lui demandai-je tout surpris.

— Tu le sais bien.

— Je t'assure que non.

— Mon nez; tu m'as pris ma part. Ce n'est pas gentil. »

Je rougis et je lui tournai le dos.

Mon autre voisin profita de ce mouvement pour me dire à son tour : « Mon petit Borniquet...

— Pas Borniquet, Bicquerot!

— C'est vrai... Mon petit Borniquet, dis-moi en quoi il est? »

Je devinai qu'il voulait parler de mon nez, et je haussai les épaules.

« Il a un faux nez, dit mon interlocuteur, assez haut pour être entendu de plusieurs élèves, et il ne veut pas me dire s'il est en carton! »

Tout notre petit coin se mit à rire. L'hilarité gagna peu à peu la classe entière. Jamais un nez extravagant ne devint si vite populaire.



Des petits papiers se mirent à circuler. Tous faisaient allusion au nez de Borniquet. Un futur caricaturiste obtint un immense succès, pour avoir représenté l'élève Borniquet, costumé en saltimbanque, et battant du tambour, suspendu par le nez à un trapèze.

La moindre allusion à un nez quelconque concentrait tous les regards sur moi; et mettait la classe en joie.

Quel début dans la vie classique! Je me disais en moi-même que si Marc ne m'avait pas quitté, tout cela ne serait pas arrivé.

XXXIV

Azor! Azor!

A la fin de la classe, je pris mes précautions pour me glisser hors du collége, et me sauver à toutes jambes le long de la rue des Ponts. Dans le couloir, malheureusement, il y avait déjà des externes des autres classes. Un bambin, je rougis de l'avouer, se campa résolûment devant moi et me tint en échec. Quand il m'eut considéré tout à son aise avec une rare effronterie, il me prit le nez entre deux doigts, et le serra à me faire crier.

« Tape dessus, il t'a insulté! » me dit un amateur de combats singuliers.

Je le regardai d'un air hébété, et il me tourna le dos en levant les épaules.

Cependant je finis par sortir du collége. A mon grand étonnement, tous les élèves, même ceux qui n'étaient pas de ma classe, semblaient avoir reçu un mot d'ordre pour m'appeler Azor.

« Ici, Azor! — Psst! psst! Azor! — Où est cette muselière, Azor? — Fais le beau!—Azor se sauve! »

Il y avait çà et là des groupes de collégiens qui s'en allaient en flânant le long de la rue des Ponts. A mesure que je dépassais un de ces groupes, il y avait des rires, et l'on criait après Azor.

Je filai tout honteux le long des maisons, et je finis par prendre les devants sur les groupes les plus avancés.

Arrivé en face de l'hospice, je passai devant deux infirmiers qui prenaient l'air sur le seuil de la porte. L'un des deux donna un grand coup de coude à son camarade, en disant : « Voilà Azor! » Je les entendais encore rire, quand j'arrivai devant le grand Mail.

Il y avait au coin du Mail et de la rue des Ponts un magasin d'épicerie. Un garçon épicier était sur le trottoir, occupé à griller du café. Dès que je fus passé, le cylindre s'arrêta, et le garçon épicier appela quelqu'un qui était dans la boutique pour lui montrer : Azor!

Des apprentis qui sortaient de la filature se mirent à aboyer en me voyant. Quelques-uns faisaient Kss! Kss! comme quand on veut exciter deux chiens à se battre.

Quand j'arrivai à la maison, je me jetai sur une chaise tout haletant.

XXXV

La théorie du coup de poing.

« Est-ce qu'on t'a fait du mal ? » me demanda ma mère avec inquiétude.

Je fis signe que non.

« Qu'est-ce que tu as donc, mon pauvre enfant? »

J'eus alors un véritable accès de désespoir ; je déclarai que je ne voulais plus jamais, jamais, retourner au collége, qu'il fallait me remettre chez Mlle Porquet; que sinon...

La voix de mon père, qui rentrait, coupa ma phrase en deux, et fit tomber toute mon exaltation. Je me contentai de pleurer. Mon père me regardait en haussant les épaules.

Quand je lui eus énuméré mes griefs : « Ce n'est que cela ! dit-il. De mon temps, c'était bien plus dur. Il faut rire d'eux quand ils rient de toi, et tomber dessus quand on te touche. Tu me pinces, je te pince ; tu me jettes une plumée d'encre, je te jette mon encrier ; tu me tires le nez, je te tire les oreilles; tu m'appelles Azor, je t'appelle Médor, et nous sommes quittes. Tu cours après moi et tu veux me faire peur ; je te donne un croc-en-jambe et je te jette tout à plat dans la poussière. Fais cela, mon petit Paul, fais cela, et tu auras les rieurs pour toi. Ah Dieu ! si c'était moi ! »



Voilà Azor! (P. 52, col. 2.)

Alors il me prit la main, et me mettant mon propre poing sous les yeux, il me dit : « Regarde-moi cela : c'est pourtant un poing comme un autre, plus dur et plus noueux que bien d'autres. Tu sais, je t'ai déjà dit combien c'est facile. On lève le bras, comme cela, on l'allonge, comme cela. On le lâche comme une détente, et on n'a plus qu'à regarder : le bonhomme est sur le dos. On l'aide à se relever, à s'épousseter, on lui donne une poignée de main et tout est dit. Voyons, mon petit homme, n'est-ce pas que tu essayeras? »

Je répondis « oui, papa », mais d'un ton si piteux que mon père fit la grimace. En se promenant de long en large, il passa derrière moi, et s'écria tout à coup du ton de la surprise la plus vive : « Mais qu'est-ce que tu as donc dans le dos? »

Je frissonnai : quelque bête velue ; une chenille peut-être? Mon père me retira du dos une pancarte où l'on avait écrit en gros caractères : *Je m'appelle Azor !*

XXXVI

Courage de poltron.

Les conseils de mon père portèrent peu de fruits. Chaque jour m'apportait un sobriquet nouveau ; j'eus bientôt autant de surnoms qu'un grand d'Espa-

gne a de titres. Je passai par toutes les avanies que les collégiens infligent aux camarades timides et sans défense. Honte suprême! les bambins de neuvième se mêlaient de me donner la chasse au sortir de chaque classe. Ils me poursuivaient en poussant des cris aigus et des huées, et en brandissant leurs bissacs comme des tomahawks ; et moi, moi qui les dépassais de la tête, je fuyais devant eux, et je bondissais comme un grand cerf imbécile au milieu d'une meute de roquets. Les gens se mettaient aux portes et m'appelaient grand dadais, et parfois le commandant Boissot, le chapeau sur l'oreille, s'arrêtait au port d'armes et regardait passer la chasse, avec un sourire de mépris!

Il y avait un petit élève de neuvième, nommé Lehardy que j'avais pris en grande affection, parce qu'il ressemblait un peu à Marc. Il ne se joignait pas aux autres pour me poursuivre, et comme il demeurait dans le même quartier que moi, nous venions souvent ensemble au collége.

Un jour que nous allions en classe, en causant comme une paire d'amis, un élève de septième, un brutal, le saisit brusquement par une oreille et se mit à la lui tirer pour le seul plaisir de l'entendre crier. Je voyais ses yeux pleins de larmes se tourner vers moi comme pour implorer ma protection. L'indignation et la pitié furent si fortes en moi, que je frissonnai de la tête aux pieds et je fus sur le point de me jeter sur l'agresseur. Malheureusement, le cœur me manqua au moment décisif, et je m'enfuis en me bouchant les oreilles, tant les cris de douleur de cet enfant me faisaient souffrir.

Pendant toute la classe je revis ses yeux suppliants, j'entendis ses cris, et j'eus horreur de moi-même. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvai un remords sérieux. Il me fut impossible de suivre les explications du professeur, ou de répondre à ses questions. Au sortir de la classe, je restai en arrière; pour rien au monde je n'aurais voulu en ce moment me trouver face à face avec Lehardy. Il avait compté sur moi, et moi je l'avais trahi!

Je l'évitai encore le lendemain et les jours suivants. Un hasard nous remit face à face. Je vis qu'il ne me gardait pas rancune. Cela augmenta mon indignation contre moi-même. Personne ne m'accusait dans cette occasion, mais ma conscience me condamnait avec une clarté, avec une évidence telle, que l'idée de ce que j'avais fait me devint insupportable.

On se décide difficilement, quand on est douillet (c'est-à-dire un peu poltron), à subir l'extraction d'une dent. Les raisonnements n'y font pas grand'chose. On peut toujours répondre aux conseillers les mieux intentionnés : « Je sais que vous avez raison, mais je n'ose pas. » Cependant la douleur peut devenir si aiguë que nous courons au-devant de l'opération, quelque douloureuse qu'elle doive être. Voilà justement dans quelle situation d'esprit je me trouvais.

Pour effacer à mes propres yeux, et aux yeux du petit Lehardy, la honte de ma conduite, je me serais battu, séance tenante, contre un élève de cinquième, ou même contre un élève de quatrième!

Malheureusement pour mes bonnes résolutions, personne ne s'avisait plus de tourmenter Lehardy, et je sentais que tout mon courage s'en irait en fumée si l'occasion se faisait trop attendre.

A suivre. JACQUES CARTEL.



LES TUILERIES[1]

Le palais, tel qu'il était au moment de l'incendie de 1871, considérablement modifié sous Louis XIV et les princes qui suivirent, ne pouvait plus donner qu'une idée fausse de ce qu'il était au XVIe siècle. L'œuvre des artistes de la Renaissance était quelque chose de léger et de gracieux, parfaitement en rapport avec les goûts distingués d'élégance décorative de l'époque. Pureté et finesse des lignes, harmonie des proportions, richesse intelligente des ornements, caractère pittoresque et varié de la silhouette des toits et des profils, voilà ce qui se présente en toute évidence dans les dessins de restitution que d'habiles artistes historiens de nos jours nous ont donnés du palais de Catherine. Le pavillon central entre autres était de moindres proportions que celui que nous avons vu et connu, et, au lieu de ce dôme massif et quadrangulaire, lourde création du lourd architecte Levau, il avait un dôme elliptique d'une originale élégance, surmonté d'une lanterne et accompagné d'édicules terminés également en dôme; l'ensemble de ce couronnement n'écrasait rien, était bien dans sa valeur et à sa place, et se mariait harmonieusement aux charmantes galeries contiguës. Plus tard, le palais se complète, mais s'alourdit, s'allonge, et donne plutôt l'idée de masse que celle

1. Suite. — Voy. page 39.

de grandeur. On le charge à différentes époques de constructions nouvelles. La symétrie, le rhythme architectural, le style primitif, sont parfaitement mis de côté. La question est de loger et de caser beaucoup de monde. Le palais rend de grands services peut-être, mais à coup sûr l'utile a fait tort au beau.

L'écurie, faite en même temps que la partie centrale du château, est dite d'abord au XVIe siècle « escurie de la royne », puis, sous la fin du règne de Henri IV, « escurie du roy », puis, définitivement, *la grande écurie*, pour éviter la confusion avec d'autres écuries, bâties depuis pour le service du château. C'est pour cette écurie qu'on fit le manége qui régnait tout le long des murs du jardin, dans la partie nord. Ce manége est désigné successivement par les expressions de « carrière à picquer les chevaulx, » « carrière de l'escurie du roy ». Au commencement du XVIIe siècle, on le nomme « académie du roy ». Enfin on l'appelle définitivement *le Manége*, et il garde ce nom dans les plans, les auteurs de mémoires et les historiens, jusqu'au jour où l'on perce la rue de Rivoli juste sur son emplacement.

Les deux architectes qui dirigèrent la construction des Tuileries, du temps de Catherine, furent Philibert de l'Orme et Jean Bullant. Il semble à peu près démontré aujourd'hui qu'ils ne travaillèrent pas ensemble, comme on l'a dit et cru longtemps, mais que Jean Bullant succéda à Philibert de l'Orme, dont le caractère susceptible et altier et l'orgueil d'artiste n'auraient pas voulu supporter un collaborateur en qui il aurait bientôt vu un rival. Son esprit d'exclusion et sa jalousie disparaissaient toutefois quand il s'agissait de Catherine, et il poussait la condescendance, les gens sévères pourraient dire la flagornerie, jusqu'à lui attribuer le mérite de la conception et du plan des édifices qu'on bâtissait pour elle. « Madame, » dit-il dans la dédicace de son Traité d'Architecture, « je voy de jour en jour l'accroissement du grandissime plaisir que votre Majesté prend à l'architecture, et comme de plus en plus votre bon esprit s'y manifeste et reluit, quand vous-même prenez la peine de portraire et esqui-



Pavillon central des Tuileries, sous Catherine de Médicis. (P. 54, col. 2.)

» cher les bastimens qu'il vous plaist commander » estre faits, sans y omettre les mesures des lon- » gueurs et largeurs, avec le département des logis » qui véritablement ne sont vulgaires et petits, ains » (*mais*) fort excellens et plus que admirables: » comme entre plusieurs est celuy du palays (*les* » *Tuileries*) que vous faictes bastir de neuf en Paris, » près la porte neufve et le Louvre, maison du » roy... »

Il est bien évident qu'il ne faut nullement prendre au pied de la lettre ces témoignages d'admiration, et que le rôle de Catherine, en tant qu'architecte, doit se réduire à peu de chose ; mais il est évident aussi qu'elle eut une part d'influence dans la disposition et le choix des ornements, et l'on reconnaît son goût italien dans l'emploi de pierres et de marbres de couleurs différentes. On verra ailleurs encore les décorations polychromes employées pour lui faire plaisir.

Quant au jardin, elle semble l'avoir achevé, si l'on en croit Du Cerceau, qui, dans son plan publié en 1579, affirme qu'il représente le château « tel « qu'il sera, et le jardin tel qu'il est ». Pendant des siècles, l'emplacement de ce jardin, situé hors des remparts de la ville, ne fut qu'un terrain vague, ayant pour toute population des maraîchers ou des tuiliers, comme on l'a vu. Il faut signaler pourtant, comme ayant existé de temps immémorial, le quai des Tuileries. C'était un chemin de halage connu, et c'était en même temps une vraie route, citée par les auteurs et dans les actes. Au XIVe siècle, on l'appelle « chemin de Seine », nom vague, mais au même siècle on le désigne par l'expression de « voie de « l'abrevoer l'Évesque, au lonc de la rivière de « Saine ». Il y avait alors en effet un abreuvoir appelé l'abreuvoir l'Évesque, situé près du cours la Reine actuel. Au XVe siècle, tantôt on dit « chemin qui « va selon la rivière », tantôt « chemin par où l'on « va des Tuileries à l'abruvoer l'Évesque ». Au XVIe siècle, on est tout à fait explicite, on dit : « che- « min par lequel on va de Paris au ponceau de « Challeau (*Chaillot*), » « chemin allant de la porte (*Saint-Honoré*) au bois de Boulongne et Sainct-Cloud, » « chemin tendant de Paris à Sainct-Cloud ». Enfin, sous Louis XIII, on dit : « quai des Tuileries. » Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, c'était une simple berge. Vers 1665, on retint les terres par un mur de soutènement.

Lorsque Catherine eut acheté et fait déblayer le terrain de son futur parc, on construisit un long mur. La terrasse du bord de l'eau en marque fort exactement la direction. Ce mur était et resta interrompu, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, par différents corps de logis qui y étaient enclavés, entre autres par un bâtiment qu'on trouve sur tous les plans et sur toutes les gravures du temps, et qui se nommait la Volière. Parallèlement au mur du quai, du côté de la rue Saint-Honoré, on construisit un autre mur que longea plus tard le Manége. Le long du palais même était une rue dite la rue des Tuileries, et le parc était fermé de ce côté-là par un autre mur. Il est assez curieux de penser que pendant assez longtemps (jusqu'au milieu du XVIIe siècle) le jardin des Tuileries fut isolé du château. Quant à l'extrémité occidentale du parc, elle était fermée par un mur biais partant du bout du mur du quai et revenant obliquement sur le mur du nord, en formant un hémicycle à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le grand bassin. Il y avait, au delà de ce dernier mur, un terrain terminé par un bastion, faisant partie de la nouvelle enceinte que François Ier avait fait construire; l'ancienne, de ce côté de Paris, était entre le Louvre et les Tuileries. François Ier avait fait exécuter le travail en terre; sous Charles IX, Catherine le fit consolider par de la maçonnerie, pour protéger son château et son parc. Du reste, cette enceinte fortifiée dura presque intacte jusqu'à la construction de la place Louis XV, vers 1754, par l'architecte Gabriel.

A suivre. LOUIS BEPP.



LE SALON

(EXTRAIT DU JOURNAL DE JONQUET).

Lundi 18 *mai* 1874. — C'est un très-vilain sentiment, j'en ai honte, mais je ne puis m'empêcher de l'éprouver. Je suis jaloux, horriblement jaloux de Saxifrage. Il est allé au Salon hier ; et comme il est le seul de notre classe qui ait fait cette expédition, il en parle toute la journée, et toute la journée il y a foule pour l'écouter. A-t-il réellement vu tout ce qu'il dit? ou bien nous en donne-t-il à garder !

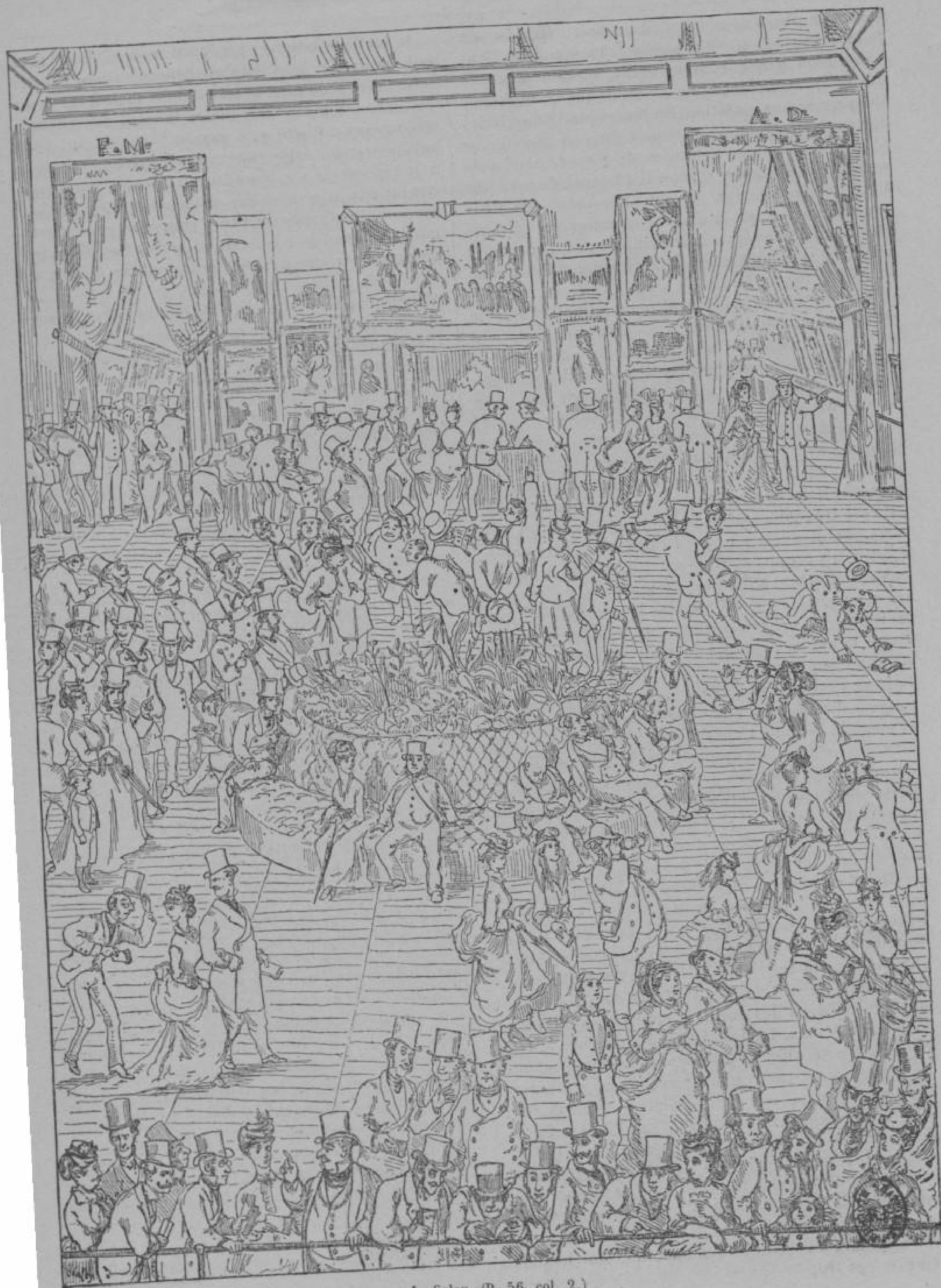
Mardi 19 *mai*. — C'est intolérable. J'ai rêvé de Saxifrage et du Salon, toute la nuit dernière. On continue à faire cercle autour de lui.

Mercredi 20 *mai*. — Mon parti est pris. Moi aussi, j'irai au Salon, aux congés de la Pentecôte. D'ici là, je me préparerai à cette aventureuse expédition. Mon cousin Porcher, qui est en philosophie, m'a promis de me prêter ses rédactions d'*Esthétique*. *Esthétique !* Quel joli mot ! L'esthétique est la science du beau.

Jeudi 21. — *Vendredi* 22. — J'ai pioché l'esthétique. C'est moins facile que je ne le croyais. Je ne suis pas bien sûr d'avoir tout compris. Mais je suppose que la vue des tableaux éclaircira mes idées.

Samedi 23. — Le grand jour ! Nous avons sortie et j'en profite. Aussitôt après le déjeuner, je me précipite vers les Champs-Élysées.

A deux cents pas de l'entrée du Salon, je fouille avec inquiétude dans la poche de mon gilet. Si j'avais perdu, si l'on m'avait volé la bienheureuse



Le Salon. (P. 56, col. 2.)

pièce de vingt sous qui doit m'ouvrir l'accès du Salon. Non, elle n'est ni perdue, ni volée ; je la tiens entre mon pouce et mon index, et pour plus de sûreté, je ne la lâche plus. Je la donne au monsieur qui préside aux évolutions du tourniquet. Clac ! clac ! me voilà au Salon.

Je ne monte pas l'escalier de pierre, non ! cela ne peut pas s'appeler monter ! je l'escalade avec une fiévreuse impatience, au grand scandale de deux gros messieurs qui ricanent et marmottent quelque chose sur la brusquerie des collégiens ! Brusquerie est dur à entendre pour quelqu'un qui n'est animé que du feu sacré de l'art.

Tant de choses sollicitent mon attention que je demeure immobile, ahuri. Mon ahurissement devient du désespoir quand j'entrevois par les portes ornées de tentures la longue perspective des salles qu'il me faudra parcourir. Une sueur froide perle sur mon front, j'ôte mon képi, et je laisse tomber mon livret.

Je me décide enfin à commencer par la salle où je me trouve. Procédons méthodiquement. Voilà un paysage. Je le trouve très-joli ce paysage. Suit un portrait. Il est très-joli ce portrait. Bon, une bataille, elle est très-jolie cette bataille. Ah ! encore un paysage. Est-il aussi joli que l'autre ? J'ai déjà oublié l'autre ; j'y retourne ; il m'est impossible de déterminer nettement lequel est le meilleur : le premier est plus vert, le second est plus jaune. En voici un troisième qui est tout blanc ; c'est un effet de neige. Entre ces trois paysages je reste aussi indécis que l'âne de Buridan entre ses deux bottes de foin. Il faut se décider cependant. A moi ! mes récentes notions d'esthétique ! Je marmotte devant chaque paysage la formule : *unité dans la variété !* et me voilà plus embarrassé qu'avant. Oh ! qu'il y a loin de la théorie à la pratique. Je continue de désespoir à passer les toiles en revue, une à une, l'inspiration viendra peut-être. J'ai parcouru les quatre panneaux de la salle, l'inspiration n'est pas venue, c'est le mal de tête qui est venu. Je me blottis sur une banquette et je résume mes émotions artistiques ; les voici : Chaleur affreuse, manque d'air respirable, absorption et assimilation d'une poussière fine et pénétrante, chocs nombreux et parfois violents entre ma chétive personne et celle des amateurs distraits, défilé sans fin ni trêve de visiteurs ennuyés, bourdonnement dans les oreilles, empoisonnement par l'odeur du vernis, torticolis gagné à pencher la tête en arrière pour voir les grandes toiles, lente agonie de l'étouffement par compression, quand je m'introduis entre des mortels obèses, pour guigner du coin de l'œil les petits tableaux qu'il faudrait examiner à la loupe. Ouf ! je regarde à ma montre. En calculant d'après le temps que j'ai mis à parcourir cette salle, il me faudrait quelque chose comme 74 heures pour tout voir. Mon ami Notte, du lycée Fontanes, passe en compagnie de son père. Il me serre la main et me murmure à l'oreille : « Jonquet, mon ami, ne vous amusez pas trop ! »

Je me lève indigné ; j'enfonce mon képi sur mon œil droit, avec une sombre détermination, je jette mon livret sous mon bras, et je me mets à traverser les salles, au pas de course, lançant des regards dédaigneux à droite et à gauche. Un tableau, Dieu sait pourquoi ? attire mon attention, et je me mets à le considérer : « Il ne faut pas perdre son temps devant des croûtes ! » Ces mots avaient été sifflés à mon oreille par une voix trop connue. Je me retournai la rougeur sur le front, et je vois Saxifrage, qui disparaît par une des portières, en me faisant un salut de la main.

Pourquoi le parquet ne s'effondra-t-il pas sous mes pieds, pour cacher ma confusion ?

Je repris ma course farouche, et je ne regardai plus rien du tout. En débouchant dans une grande salle, je vis de la verdure, des plantes exotiques et je poussai, sans savoir pourquoi, un soupir de satisfaction. J'allai me jeter sur le divan circulaire qui entourait ce jardin improvisé, je déposai mon képi à ma droite, mon livret à ma gauche, et sans y songer, je me mis à faire tourner mes pouces. Un léger somme refit mes forces épuisées, dissipa mon mal de tête, et fit disparaître de mon esprit toute trace de mauvaise humeur.

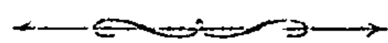
Mes yeux se portèrent avec une bienveillante pitié sur les collégiens mes confrères, que leurs correspondants ou leurs parents traînaient de salle en salle. Je me sentis plein de sympathie pour un monsieur chauve qui dormait sur le canapé en dodelinant de la tête. Je souris en voyant les messieurs maladroits poser le pied sur les queues des robes, et se confondre en excuses polies, qui n'étaient pas toujours acceptées en esprit de charité. Je remis charitablement sur ses pieds un pauvre myope qui avait été littéralement fauché, comme une herbe fragile, par une traîne démesurée. Je constatai enfin que les trois quarts des visiteurs sont aussi bons connaisseurs que moi en peinture, et qu'ils vont au salon uniquement pour dire : j'y suis allé.

Le soir, à dîner, je racontai naïvement mes déceptions. Mon oncle Charles se mit à rire et me dit : C'est une imprudence sans pareille que de se lancer sans guide et sans boussole à travers une exposition de peinture. Il y a, bon an, mal an, une trentaine de toiles qui valent la peine d'être regardées de près et étudiées avec soin. Les connaisseurs les démêlent bien vite, et s'en tiennent à ces trente toiles. Nous prendrons jour ; je te les montrerai, et je t'expliquerai pourquoi elles sont bonnes. Ce sera un commencement d'éducation « esthétique ».

Saxifrage se moquera de moi, j'en suis sûr d'avance ; mais, comme je l'ai bien mérité pour cette fois, je suis résolu à bien prendre ses plaisanteries.

Pour extrait :

JONQUET.

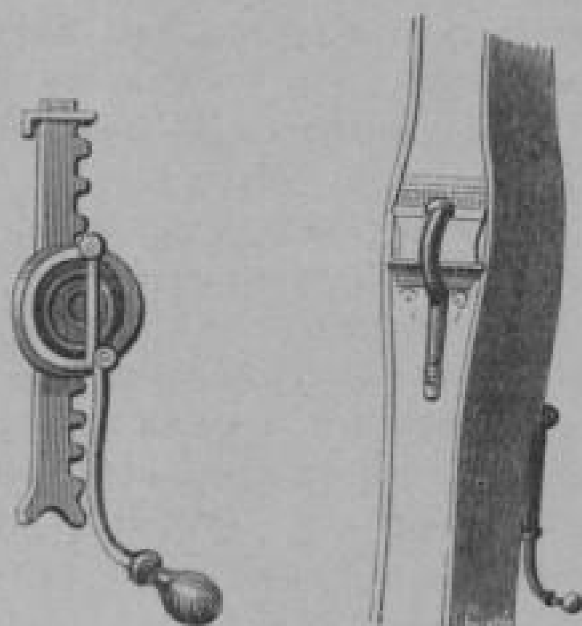


L'ARBALÈTE [1]

Cependant l'arbalète n'est point une arme à dédaigner : elle offre aux *petits chasseurs* un moyen très-amusant de faire preuve de leur adresse, et une occasion de s'accoutumer à l'usage du fusil pour l'âge où, plus grands, ils attaqueront les loups, sangliers, cerfs et chevreuils en forêt.

Autrefois, au temps où elle servait à la guerre, l'arbalète se composait d'un *fût*, *bâton*, *manche*, *chevalet* ou *arbrier*, — car il avait tous ces noms ! — en bois, vers l'extrémité duquel, en dessous, était ménagée une protubérance que traversait un arc court et fort, en bois, en corne ou en acier. Le fût portait une rainure creusée dans toute sa longueur, dans laquelle on couchait les petites flèches courtes, massives, en bois et fer, que l'on nommait *quarreau*, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Vers l'extrémité de cette rainure, se trouvait une



Noix et cran de l'arbalète.

entaille traversant le bois, et dans laquelle tournait une petite roue de fer, appelée la *noix*, et portant un cran dans lequel venait s'arrêter la corde de l'arc quand celui-ci était bandé. Maintenant, pour que la roue ne tournât pas seule, elle portait, en dessous, un cran dans lequel entrait un ressort. Une grande tige de gâchette décrochait ce ressort ; en l'appuyant contre la crosse, la roue devenait libre, la corde de l'arc s'échappait et la flèche était lancée au loin avec une grande vigueur.

L'arbalète moderne est modifiée. Au lieu d'un fût ou bâton, on prend un bois de fusil ordinaire à un coup. Au lieu de la rainure antique, on emploie un canon de fusil en fer, fendu sur les côtés pour laisser jouer la corde. Ce canon de fusil est un immense perfectionnement. En effet, il maintient la flèche dans quelque position que l'on mette l'arbalète, excepté dans le tir de haut en bas. Je sais bien que c'est là le défaut capital de l'arme, mais, quand j'étais enfant j'y avais cependant obvié ; — l'amour d'une chose est un grand maître ! — je mettais autour de ma flèche une *floche* de coton qui l'empêchait de glisser trop facilement et permettait le tir de haut en bas sans offrir au départ du quarreau un obstacle sensible. Sans doute, il fallait manier l'arme ainsi chargée avec plus de précaution que quand on tirait dans un



Arbalète moderne.

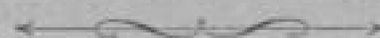
arbre ; mais avec un peu d'attention j'y arrivais aisément, en ne l'abaissant qu'au dernier moment, à celui nécessaire pour viser.

L'usage du coton, que l'on chasse au fond du canon au moyen d'une petite baguette de bois, ou d'une baguette de fusil ordinaire, m'était surtout précieux pour employer un autre projectile que la flèche, toujours rare et chère pour des finances d'enfant, tandis que les balles de terre glaise ne coûtent rien que la peine de les faire et se trouvent partout. Outre que ces boulettes portent loin et bien, si elles sont faites avec soin, l'enfant n'a point peur d'en manquer et ne les épargne pas, ce qui constitue son amusement et le véritable but qu'il se propose en usant de l'arbalète, acquérir, pour plus tard, l'adresse du fusil.

D'après tout ce que nous venons de voir ensemble, mes enfants, l'arbalète est un peu plus chère à établir que l'arc. Il faut acheter une crosse de fusil à un coup ; il faut se procurer un canon de fer-blanc ; ou bien faire couper, sur deux côtés, un vieux canon de fusil, chose peu rare il est vrai, chez les marchands de ferraille ou dans les campagnes, car on s'en sert invariablement pour deux emplois : couler la lessive ou souffler le feu ?

Cependant, si l'on ne trouve pas de crosse sous sa main, un fût qui en aura la forme *suffisante* est très-facile à découper par le premier menuisier venu. Il s'agit ensuite de le porter chez le serrurier et de lui dire de composer l'arc avec deux morceaux de fleurets brisés, les bases préférablement à l'autre extrémité. On fera, au feu, une petite boucle à chaque extrémité ; ce sera pour y passer une bonne corde à boyau avec ses boucles empilées ainsi que nous l'avons indiqué pour l'arc, et tout sera prêt.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.



1. Suite. — Voy. page 42.

LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XI

Arrivée de Férodia. — Les flatteries de Tifoum. — Le roi Kaloulou prisonnier. — Férodia lui dit de se préparer à la mort. — Exploits de Niani. — Libres ! — Sélim prie Kaloulou de venir à Zanzibar. — Les fugitifs se préparent à gagner Oujiji.

Au premier mot de l'arrivée de Férodia, Kaloulou fronça les sourcils : il se souvenait du passé, et il avait des soupçons pour l'avenir. Mais Férodia poussa si loin la courtoisie et l'amabilité, il mit tant de chaleur dans ses compliments et ses félicitations, que l'esprit ingénu et simple de Kaloulou en fut désarmé. Il répondit de son mieux aux avances de Férodia.

Par exemple, quand Tifoum le complimenta à son tour, Kaloulou lui répondit par un signe de tête froid et hautain. Mais Tifoum était un diplomate de première force ; il ne se laissa pas déconcerter pour si peu : il fut si bien maître de lui-même qu'il se surpassa pour cette fois. Jamais courtisan n'eut une cordialité plus hypocrite, ni une grâce si prompte à s'humilier. Ce n'étaient que sourires et petits signes d'intelligence, adressés tantôt à Kaloulou, tantôt à Sélim. « Ah ! comme Sélim avait grandi, il avait presque la grandeur et la taille de Kaloulou. Quant au nouveau roi, pour sûr, il serait plus illustre que son grand-père Loralamba ! »

Il adressa aussi ses flatteries à Simba, qui lui avait administré une si bonne volée dernièrement. Le brave géant fut tout surpris d'abord, ensuite il déclara que ces fadeurs le dégoûtaient et pria Tifoum de les porter ailleurs, sous prétexte que dans le pays d'où il venait on était beaucoup plus discret avec les nouvelles connaissances.

Mais rien ne pouvait faire sortir Tifoum du caractère enjoué et bienveillant qu'il lui avait pris fantaisie de se donner. Ses éclats de rire ressemblaient à des rugissements ; et il battait de tels entrechats que Motto commença à croire qu'il avait le timbre un peu fêlé.

Pendant que Motto faisait cette réflexion, Tifoum aperçut le pâle visage d'Abdallah. C'est là encore qu'on put voir comme il était devenu sociable, et comme son cœur débordait de charité envers ses semblables. Il s'élança donc à corps perdu sur Abdallah, et en dépit de sa résistance, l'embrassa comme un père embrasserait son fils, perdu pour lui depuis longtemps.

Quoi qu'il en soit, Férodia et Tifoum étaient dans la place. Le temps qui séparait leur entrée de l'exécution de leurs projets s'écoula tranquillement. Le matin du dixième jour, Tifoum fit savoir à Férodia que tout marchait à souhait, et que leurs amis étaient à trois heures de marche, dispersés dans les villages des Meroenis.

Le dixième jour s'écoula tranquillement et la nuit vint. Personne dans le village n'avait conçu le moindre soupçon. Seulement, lorsque Kaloulou et ses amis étaient seuls, ils se confiaient leurs pressentiments ; mais ils les attribuaient uniquement à la haine que leur inspiraient l'ambitieux Férodia et son parasite, le cruel Tifoum.

Si seulement Kaloulou avait connu les intrigues infernales tramées contre lui et ses amis, il aurait pu d'un seul mot faire mettre les conspirateurs en pièces. Mais ni lui ni ses amis ne croyaient à une trahison si abominable, et ils s'endormirent pleins de confiance.

Environ trois heures avant l'aube, un corps de trente hommes, sous la conduite de Férodia, fit silencieusement son apparition dans la grande cour. Il faisait clair de lune. En même temps, une troupe égale en nombre à la première sortit des bâtiments du roi, et après avoir conféré à voix basse avec la première, se dirigea vers la demeure de Soltali. Deux bandes, de quatre-vingts hommes chacune, gagnèrent les portes du village.

Quand Férodia vit chacun à son poste, quand on lui apprit que les portes étaient occupées ; il marcha vers la hutte de Kaloulou, à la clarté de la lune : il put voir Kaloulou, Sélim et Abdallah qui dormaient du plus profond sommeil. Il fit un signe à Tifoum et aux guerriers qui l'accompagnaient et s'élança brusquement sur Kaloulou, en poussant un cri de triomphe. Tifoum sauta sur Sélim et un autre guerrier sur Abdallah.

En une minute, les pauvres enfants furent garrottés. En même temps, le cri de guerre des Ouatoutas, poussé par Férodia, avait été répété par tous les guerriers qui étaient dans la cour, et par chacun de ceux qui arrivaient. Une troupe s'était dirigée vers la hutte de Simba et de Motto ; mais les deux amis étaient disposés à faire une résistance désespérée.

Ni l'un ni l'autre n'avaient eu le temps de charger leur fusil ; mais ils ne se déconcertèrent pas pour si peu. Ils prirent leurs armes par le canon et en firent de si beaux moulinets, qu'en un rien de temps il y eut une quantité de têtes fendues. Malheureusement le toit de la hutte était trop bas. Simba ne pouvait déployer ses bras en toute liberté. Les deux amis furent donc obligés de céder au nombre ; on les terrassa et l'on se hâta de les garrotter.

En peu de temps, Férodia se trouva maître du village. Le plan avait été trop bien conçu et trop bien exécuté pour échouer. Chacun des guerriers du village, en entendant le cri de guerre, eut à peine le temps de se demander où il était et ce qui se passait. Il se trouvait immédiatement entouré d'ennemis sans cœur et sans pitié.

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, page 12, 27 et 46.

Le village, corps et biens, appartenait à Férodia, qui se trouva ainsi propriétaire de 5000 esclaves. Dans l'Afrique centrale, il est de droit commun que tout prisonnier de guerre devient esclave du vainqueur.

On les fit partir ensuite par bandes de dix ou de vingt, chaque bande sous la surveillance d'un guerrier. Alors on distribua aux vainqueurs l'ivoire, les étoffes, les fusils, la poudre et les balles, et tout ce qui avait quelque valeur, pour le transporter à distance du village et le mettre en lieu de sûreté.

Quand on eut pris toutes ces mesures, le feu fut mis au village; en très-peu de temps, huttes et clôtures furent réduites en cendres. Sur ces cendres noircies, le soleil du matin se leva dans toute sa splendeur, et les captifs, les mains liées derrière le dos, le carcan au cou, partirent pour le pays des vainqueurs.

A quelque distance du village, les esclaves furent partagés entre les tribus qui avaient concouru à l'entreprise. Férodia se réserva Kaloulou et les Arabes; et prit, à la tête de cinq cents guerriers, le chemin de la forêt où Kaloulou avait retrouvé Sélim.

Férodia, un jour, s'approchant de Kaloulou, lui dit :

« Allons, méchant petit coq, secoue tes plumes, et chante bien fort; il y a justement dans le voisinage quelques aigles pêcheurs qui pourraient t'entendre, et venir se mesurer avec toi, pour savoir qui chante le mieux. J'ai déjà rencontré de ces petits coqs hargneux, et je leur ai tordu le cou, et Tifoum aussi. N'est-ce pas, Tifoum?

— Je le crois bien! répondit le courtisan servile qui était toujours sur les talons du chef.

— Tu entends, Kaloulou, ce que dit Tifoum? et se tournant vers l'horrible drôle : Voyons, Tifoum, es-tu capable, pour me faire plaisir, de lui tordre le cou proprement?

— Si j'en suis capable! Un mot et ce sera fait! Quel plaisir ce serait pour moi, ajouta-t-il, en jetant un regard furieux sur Kaloulou.

— Démon, s'écria Férodia, enfant de léopard; tu mourras demain matin dans les tortures; en attendant, tu verras brûler vif le vieux Soltali, qui a osé te désigner pour être le roi des Ouatoutas. Et pendant qu'on le brûlera sous tes yeux, on t'écartèlera, entends-tu. »



Le campement des fugitifs. (P. 62, col. 2.)

Il s'éloigna en fureur pour faire préparer un bûcher au pied d'un grand arbre.

En quelques minutes le bûcher fut prêt, on y mit le feu, et Férodia fit amener Soltali.

Bientôt Kaloulou fut terrassé et ses bras et ses jambes attachés à quatre piquets. Soltali fut conduit au bûcher. Il périt courageusement; pendant qu'on le brûlait vif, Sélim et Abdallah détournèrent la tête

avec horreur. Kaloulou soutint l'épreuve avec une rare énergie.

Quand la nuit commença à tomber, les guerriers dont les huttes étaient les plus proches du bûcher commencèrent à trembler. Il leur semblait que l'esprit irrité de Soltali était là, tout près d'eux, et qu'il les menaçait de sa vengeance. Ils s'écartèrent autant qu'ils purent, et Kaloulou, toujours attaché aux quatre piquets, fut bientôt le seul être vivant, dans le voisinage des cendres de Soltali.

La nuit était devenue de plus en plus sombre. La forêt se remplissait de bruissements étranges et de murmures inquiétants. Pour les nègres superstitieux tous ces bruits étaient produits par l'esprit irrité de Soltali. Ils se cachaient en tremblant au fond de leurs huttes. Tout le campement s'était peu à peu endormi. Quelqu'un veillait cependant.

Dans l'ombre épaisse de la nuit, une forme indécise glissait en rampant, aussi mystérieuse qu'un spectre. Cette forme indécise s'éloignait d'un feu autour duquel étaient couchés des esclaves, et se dirigeait vers l'endroit où dormaient Sélim, Abdallah, Simba et Motto.

Le rôdeur nocturne s'approcha de Sélim, lui mit doucement la main sur la bouche pour l'empêcher de crier, et se penchant à son oreille lui dit : « Je suis Niani, votre esclave, ne bougez pas, maître. Je viens vous sauver, car j'ai entendu Tifoum jurer que vous seriez tué demain avec Kaloulou. Chut! J'ai mon couteau. Je vais couper vos liens et ceux de vos amis et nous allons nous enfuir bien vite. »

Avec son couteau, il coupa la corde d'écorce qui reliait les deux parties du carcan, et en moins d'une seconde Sélim se trouva délivré de sa chaîne ignominieuse.

Niani rampa jusqu'à Abdallah et lui rendit le même service, avec recommandation de ne pas bouger avant un signal convenu. Simba et Motto furent délivrés en un clin d'œil.

Niani donna le signal connu et tous le suivirent; aucun des esclaves qui dormaient auprès des feux, aucun des guerriers qui reposaient dans les huttes ne s'aperçut de leur passage.

« Maintenant, maître, dit Niani à Sélim, que faut-il faire ?

— Demande-le à Simba et à Motto; mais nous ne pouvons pas partir sans Kaloulou. Plutôt que de l'abandonner, je retournerais sur mes pas et je mourrais avec lui.

— Moi non plus, je ne veux pas partir sans lui, dit Simba. Donne-moi le couteau, je vais couper ses liens. C'est moi qui délivrerai Kaloulou. Vous et Motto, restez ici, et à la moindre alarme, sauvez-vous dans la direction de l'est; au point du jour, vous tournerez vers le sud. Toi, Niani, viens avec moi. Donne-moi ce couteau. »

Ils disparurent tous les deux derrière l'arbre. Simba, rampant sur ses mains et sur ses genoux, et suivi de près par Niani, arriva bientôt à l'endroit où gisait Kaloulou. Il l'appela tout bas pour l'avertir qu'il avait affaire à un ami.

Il coupa les liens du prisonnier qui fut obligé de s'asseoir et de se frotter assez longtemps tous les membres. Au premier moment, il était incapable de se tenir debout : il avait trop souffert.

Simba, plein de compassion, attendit patiemment qu'il eût recouvré l'usage de ses membres. Alors il lui dit : « Pas un mot; de la prudence, si vous tenez à la vie. Nos amis sont là, qui nous attendent derrière cet arbre. Il faut m'obéir en ce moment si vous voulez vous tirer d'affaire. »

Kaloulou suivit Simba, que précédait Niani. Ils arrivèrent ainsi près de la hutte de Tifoum, qui était isolée de toutes les autres.

« Il y a là des armes et de la poudre, dit Simba, il faut que nous nous en emparions. Laissez-moi voir ce qu'il y a à faire. »

Tifoum dormait profondément. Les trois amis prirent à la hâte dans sa hutte des fusils, de la poudre, des balles, des lances, un arc et un carquois plus un sabre arabe.

Dans une forêt où la terre est sèche et dure, comme dans celle-là, il est impossible de suivre un fugitif à la piste. Quand les guerriers de Férodia se réveilleraient, ils auraient beau se consulter les uns les autres, ils ne pourraient jamais deviner quelle direction les fugitifs avaient prise. Il est même probable que les plus superstitieux se rappelleraient la prédiction de Soltali, et supposeraient que son esprit irrité avait voulu se venger en délivrant les prisonniers.

Sur les neuf heures, les fugitifs s'arrêtèrent au bord d'un marécage pour se rafraîchir.

Au coucher du soleil, ils furent forcés de faire halte; voyant devant eux un fourré épais, ils cherchèrent une ouverture pour s'y introduire. L'ouverture était étroite et difficile; mais elle conduisait à un endroit charmant. Le campement qu'ils se disposaient à établir était entouré d'une haie impénétrable épaisse de quinze pieds, haute de douze. Elle se composait d'arbres et d'arbustes épineux, de cactus et d'aloès. Toutes ces plantes formaient un fouillis si inextricable, si monstrueusement hérissé d'épines, qu'un boa constrictor n'aurait pas trouvé à s'y glisser. L'intérieur de ce fort naturel était tapissé d'un gazon, doux, fin et soyeux; au centre, une petite dépression du terrain contenait de l'eau. Quelle heureuse chance d'avoir rencontré un endroit pareil! Motto lui-même, si fin et si avisé, n'aurait pu imaginer mieux, comme protection contre les sauvages et les bêtes féroces. Sélim et Abdallah riaient de bon cœur et se frottaient les mains, à l'idée qu'ils étaient en sûreté.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.



LA FAUNE AFRICAINE[1]

—

LE LION

En commençant cette étude des principaux animaux qui caractérisent la faune du grand continent africain, nous avons donné la première place à l'éléphant, alors qu'elle semblait acquise au lion, surnommé par les poëtes le roi des animaux. C'est qu'à notre avis ce grand carnassier ne mérite nullement cet honneur et que sa réputation a été jusqu'ici singulièrement surfaite.

S'inspirant des traditions anciennes, fondées sur des remarques peu approfondies, Buffon a fait, dans une de ses plus belles pages, un magnifique portrait du lion, qu'il nous montre comblé de tant de qualités que c'est à peine si l'homme lui-même peut approcher de cette perfection. En effet, nous y voyons que le lion joint à la majesté de sa forme et de son allure le courage, la magnanimité, la générosité, le souvenir des bienfaits, et même la sensibilité. S'il égorge des animaux inférieurs, c'est avec une certaine noblesse qu'il les sacrifie à sa faim, dédaignant le meurtre inutile.

Les chasseurs eux-mêmes qui ont affronté le lion se sont plu à leur tour à le dépeindre sous les couleurs les plus flatteuses; selon eux, son abondante crinière, sa démarche lente, sont l'emblème de la noblesse ; son rugissement seul suffit pour glacer d'effroi ceux qui l'entendent. C'est ainsi disposés en sa faveur que nous allons admirer dans nos ménageries le lion et que nous croyons lui trouver sans peine tous les caractères qu'on lui prête.

N'en déplaise aux chasseurs qui, par un sentiment des plus honorables, respectent et ennoblissent leurs ennemis, tous les félins sont bas, méchants, cruels et surtout lâches, aussi bien la panthère, le cougar, le tigre, pourchassé par les Indous à coups de bâton, que le lion. Tous les observateurs calmes et réfléchis, que n'entraîne pas la passion de la chasse, sont d'accord sur ce sujet.

Aussi nous contenterons-nous pour faire apprécier à nos lecteurs les véritables caractères du lion, d'invoquer l'autorité de l'observateur à la fois le plus impartial et le plus digne d'attention, le docteur Livingstone, le célèbre explorateur africain.

« Lorsque vous rencontrez un lion en plein jour, écrit-il, circonstance assez fréquente dans ces parages, si, échappant à des idées préconçues, vous ne croyez pas voir quelque chose de très-majestueux, vous voyez tout simplement un animal un peu plus fort que le plus gros chien que vous ayez jamais vu, et dont les traits se rapprochent beaucoup de ceux que présente la race canine; la face du vrai lion a fort peu de rapport avec celui dont les peintres conservent la tradition. Le nez n'est pas droit, mais se prolonge comme le museau du chien.

» La même idée qui a poussé les peintres modernes à représenter le lion sous des traits de fantaisie a conduit les sentimentalistes à regarder son rugissement comme le plus terrible de tous les cris Nous avons entendu ce *rugissement majestueux du roi des animaux;* cette voix est bien faite, en effet, pour inspirer la crainte lorsqu'elle se mêle au bruit effroyable du tonnerre de cette contrée, quand la nuit est si noire qu'après chaque éclair vous êtes frappé comme d'une cécité complète, alors que la pluie tombe avec une telle violence que votre feu s'éteint et vous laisse sans protection, n'ayant pas même celle d'un arbre ou de votre fusil qui, tout mouillé, peut rater au premier coup. Mais lorsque vous êtes dans un chariot ou dans une bonne maison, la chose est différente, et vous écoutez le rugissement du lion sans respect ni terreur. Le cri de l'autruche est tout aussi retentissant et n'a jamais effrayé l'homme. La voix du lion est en général plus profonde que celle de l'autruche ; mais je n'ai pu jusqu'à présent la distinguer avec certitude que parce qu'elle se fait entendre la nuit, et celle de l'autre pendant le jour[1].

» Rien de ce que j'ai été à même d'apprendre sur le lion ne m'engagerait à lui reconnaître la férocité ou la grandeur de caractère qui lui sont attribuées. Il n'a pas la noblesse du chien de Terre-Neuve ou de celui du mont Saint-Bernard. On ne peut nier, il est vrai, sa force prodigieuse; la masse énorme de muscles qui entourent ses mâchoires, ses épaules, ses avant-bras, explique suffisamment son effroyable puissance; toutefois elle paraît être inférieure à celle du tigre indien.

» En plein jour, le lion s'arrête une ou deux secondes pour regarder la personne qui le rencontre; il tourne ensuite lentement autour d'elle, s'éloigne de quelques pas, toujours avec lenteur et en regardant derrière lui par-dessus son épaule; puis il commence à trotter, et s'enfuit en bondissant comme un lévrier, aussitôt qu'il suppose qu'on ne peut plus l'apercevoir. A la clarté du soleil, on ne court pas le moindre danger d'être attaqué par un lion qu'on laisse tranquille, et pas même la nuit quand il fait clair de lune, à moins que ce ne soit à l'époque où ces animaux sont possédés de l'amour de leur progéniture, sentiment qui leur fait braver toute espèce de danger.

» Le lion s'approche toujours à pas furtifs, excepté lorsqu'il a été blessé; la vue d'un piége ne suffit même point, dans ce dernier cas, à l'empêcher de bondir une dernière fois. La prudence qu'en général la vue d'un piége suggère au lion caractérise, à ce qu'il

1. Voy. vol. III, p. 278.

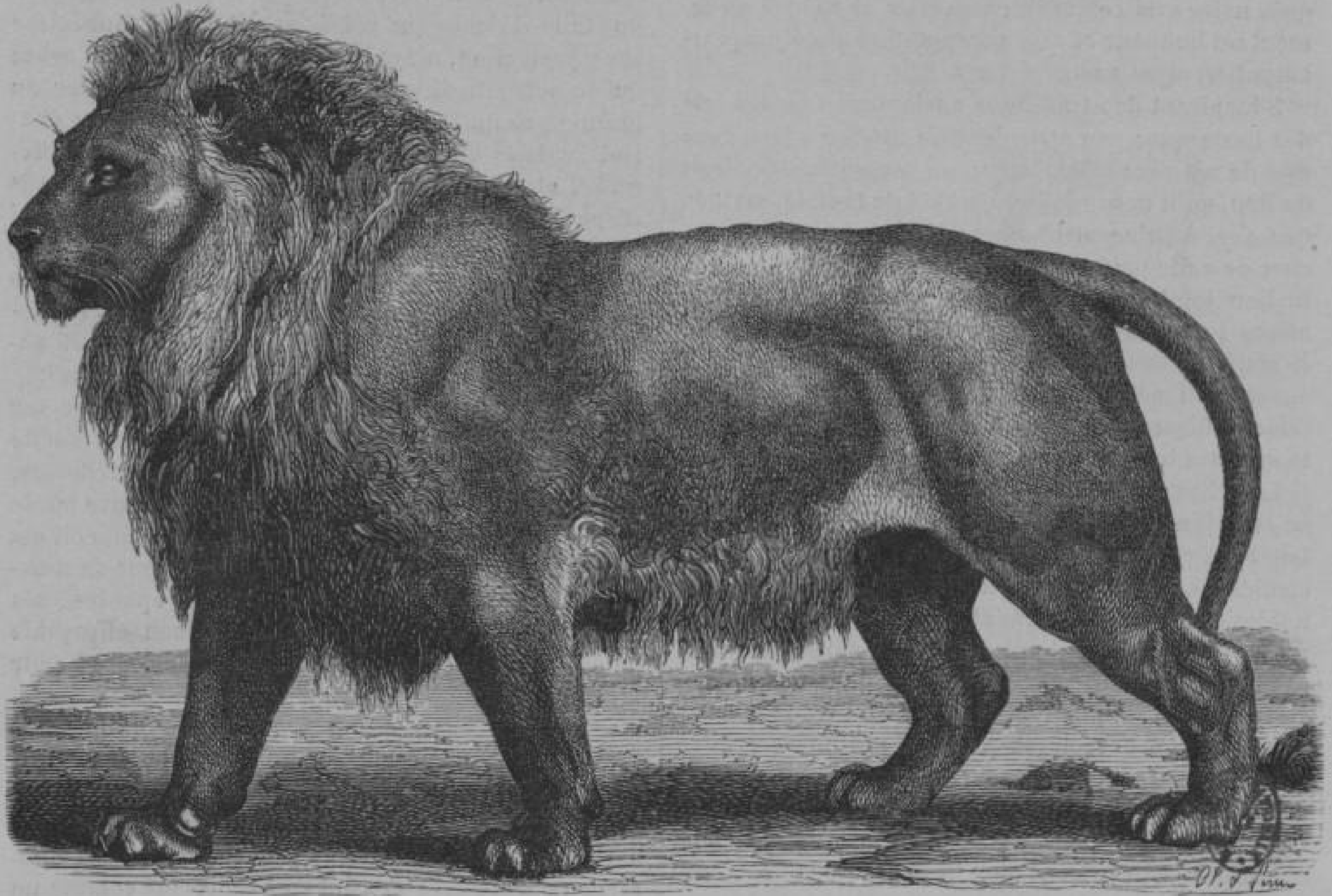
1. Anderson, le célèbre voyageur dans l'Afrique centrale, dit que le cri de l'autruche ressemble tellement à la voix du lion qu'il arrive parfois aux naturels de s'y tromper eux-mêmes

paraît tous les individus de la race féline. Une fois, le cheval d'un Anglais, M. Coprington, s'était échappé et fut arrêté par le tronc brisé d'un arbre où sa bride s'emmêla; on le retrouva deux jours après, toujours au même endroit. Autour de lui, sur un espace d'une assez grande étendue, on remarquait l'empreinte de nombreux pas de lions; ceux-ci évidemment n'avaient point osé l'attaquer, dans la crainte qu'il ne fût là pour les attirer dans un piége. Deux lions s'avancèrent une nuit jusqu'à trois pas d'un mouton lié à un arbre et de plusieurs bœufs liés à un chariot; ils poussèrent des rugissements affreux, mais ils n'osèrent pas toucher à cette proie dont ils croyaient avoir à se défier.

» Le lion saisit généralement l'animal qu'il attaque par le flanc, près de la jambe de derrière. Il n'emporte pas le bœuf qu'il a tué, il le traîne sur la terre : du moins c'est ce que j'ai toujours vu. »

» Aussitôt qu'il est repu, le lion s'endort et il est dans ce cas-là bien facile de l'expédier. La chasse aux lions, avec des chiens, est d'ailleurs fort peu dangereuse, comparativement à celle du tigre de l'Inde; car dans cette circonstance le lion est lancé par la meute qui, le réduisant aux abois, donne au chasseur le temps nécessaire pour le tirer à loisir.

» Quand un lion est trop vieux pour s'emparer du gibier qu'il chasse, il en vient fréquemment à tuer les chèvres dans les villages mêmes; si alors une femme ou un enfant sort le soir, il en fait également sa proie; et comme désormais il n'a plus d'autre moyen de subsistance, il continue à se nourrir de cette manière. Ce n'est que l'âge et la nécessité qui font surmonter au lion la crainte que lui inspire l'homme. Lorsqu'il vit dans un pays désert ou qu'il éprouve une crainte salutaire des indigènes, il se met, aussitôt qu'il est malade ou que la vieillesse lui arrive, à chasser des souris et d'autres petits rongeurs, parfois même à manger de l'herbe.

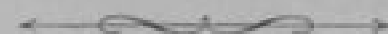


Le lion d'Afrique. (P. 63, col. 1.)

» L'homme n'est pas le seul être que le lion ait à redouter et qui l'empêche de se multiplier outre mesure; rarement, il est vrai, le lion attaque un ennemi parvenu au terme de sa croissance; mais il lui arrive souvent, lors qu'il s'empare du petit d'un buffle, de voir la mère fondre sur lui, d'être enlevé par les cornes de la bête furieuse et de retomber mort sur le coup. »

Les lions ne s'approchent jamais des éléphants. Toute créature vivante, excepté l'homme, se retire devant le noble éléphant, le vrai roi de la faune africaine.

A suivre. TH. LALLY.





Cela fera bien l'affaire. (P. 66, col. 2.)

SOUVENIRS D'UN POLTRON [1]

XXXVII

Contradiction.

Mon courage n'allait pas jusqu'à crier dans les groupes : « Quiconque veut recevoir une bonne volée n'a qu'à toucher à Lehardy ! »

Mes bonnes résolutions n'avaient pas transformé ma personne. Comme mon nez était toujours risible, on en riait toujours. Ces moqueries, non plus que les surnoms d'Azor et de Toucan, ne me donnaient aucune idée de jouer des poings. Mon courage, si cela peut s'appeler du courage, n'avait rien d'agressif; il était du genre *expectant*. Les collégiens, ne voyant rien de changé à leur Bicquerot de tous les jours, continuaient à le traiter avec la dernière irrévérence.

Mais, coûte que coûte, si quelqu'un eût entrepris de molester Lehardy, mon parti était pris. Je me serais lancé tête baissée dans une aventure dont je n'osais même pas envisager les suites. Il est bien étrange que ma résolution fût ainsi prise et arrêtée sur un seul point, sans qu'il me vînt jamais à l'idée de commencer par me défendre moi-même, au lieu de songer à défendre les autres.

Je laisse aux profonds philosophes le soin de décider si cette bizarrerie provenait chez moi d'un manque de logique, ou d'une absence complète d'égoïsme.

XXXVIII

Le héros est profondément touché du dévouement de ses parents.

A l'époque de mes débuts chez M[lle] Porquet, le *monsieur* m'avait dit brutalement que mes parents étaient pauvres. Cette idée germa dans mon esprit, et me donna à réfléchir sur certaines circonstances qui, sans cela, auraient pu passer inaperçues.

Un soir que j'étais rentré de la pension avant

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

l'heure, à cause d'un mal de tête, je trouvai mon père et ma mère à table. Leur dîner se composait en tout et pour tout d'une salade. Je compris pourquoi on me faisait dîner à part. C'est que mon dîner à moi était beaucoup plus substantiel et plus abondant. Mes parents, qui se privaient pour moi, voulaient me cacher leurs privations.

Mon père, qui n'avait pour tout revenu que sa retraite de capitaine, en avait engagé la moitié pour sauver un ami qui était dans l'embarras.

Ces choses me touchaient beaucoup; mais je n'osais faire ni questions, ni réflexions. D'ailleurs, je n'aurais pas su comment exprimer ce que je ressentais. Mais mon respect et mon amour pour mes parents s'en accroissaient tous les jours.

Quelquefois, le soir, pendant que je faisais mes devoirs à la lueur de la petite lampe, mon père s'endormait en lisant son journal, peu à peu sa tête se penchait en avant. Alors je remarquais deux grands creux à l'endroit de ses tempes, et de grandes rides qui sillonnaient ses joues du haut en bas. J'étais pris d'un grand attendrissement. « Mon père maigrit, me disais-je, parce qu'il se prive de tout pour moi ! » J'oubliais mon travail, et je ne pouvais plus détourner mes yeux de son visage.

Tout d'un coup, il relevait la tête, me regardait d'un œil surpris et me demandait à quoi je pensais.

« A rien, papa, » répondais-je en rougissant, et je penchais la tête sur mon travail.

Si j'avais osé, je me serais jeté à son cou, mais je n'osais pas.

Quelquefois, quand j'étais au lit, il m'arrivait de me réveiller brusquement. Je sentais que j'avais dormi longtemps et qu'il devait être fort tard. A travers la porte entr'ouverte, j'apercevais de la lumière dans la chambre de mes parents ; je voyais toujours ma mère penchée sur sa table à ouvrage, occupée à raccommoder le linge de la famille, et à réparer mes vêtements et ceux de mon père. Je toussais tout doucement, pour montrer que j'étais éveillé. Elle venait aussitôt et me demandait si j'étais souffrant ou agité. Alors je répondais non, et je l'embrassais dix fois de suite, en lui disant combien je la trouvais bonne et combien je l'aimais.

XXXIX

Une veste de chasse qui date d'une époque plus heureuse.

Un matin, ma mère se mit à regarder ma veste d'un air soucieux. Je lisais dans sa pensée. Elle songeait qu'il faudrait bientôt la remplacer ; et nous étions si pauvres ! Elle poussa un soupir ; et moi, je rougis jusqu'aux oreilles, comme si je venais d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion.

Elle eut ensuite une longue conférence avec mon père. Le résultat de cette conférence fut qu'elle tira d'une grande armoire de noyer, pleine de choses mystérieuses un paquet soigneusement enveloppé, et le posa sur la table.

Mon père s'approcha, comme poussé par la curiosité, j'en fis autant. Ma mère enlevait les épingles une à une et les piquait méthodiquement le long de son corsage. J'éprouvais une grande impatience de savoir ce que contenait le paquet, et (que ma bonne mère me le pardonne) je trouvais que ses doigts allaient bien lentement. Enfin, elle en tira un habit soigneusement plié, qu'elle examina d'abord à contre-jour, et qu'elle étala ensuite sur la table. C'était une veste de chasse, en velours côtelé, vert-bouteille, avec des boutons de métal. Elle passa la main dessus, tout doucement, à plusieurs reprises, pour effacer les faux plis. Alors elle se tourna vers mon père, et dit : « Cela fera bien l'affaire ! »

Il y avait sans doute bien des années que cette veste de chasse reposait en paix au fond de l'armoire mystérieuse. Je ne l'avais jamais vue : c'était sans doute un débris et un souvenir de ces temps meilleurs sur lesquels mon père revenait avec tant de complaisance quand il recevait de vieux amis.

En la regardant de près avec toute l'admiration que méritait une étoffe aussi riche, et des boutons aussi luxueux, je reconnus que chacun de ces boutons portait l'empreinte d'une tête de renard en demi-relief. Le renard était vu de face ; il avait un museau pointu plein de finesse, d'énormes bajoues semblables aux favoris du professeur de dessin, et de petits yeux malins, si rapprochés l'un de l'autre, qu'ils avaient l'air de loucher. Alors mon admiration ne connut plus de bornes. Ma mère, en souriant, me posa la main sur la tête et me dit : « Remercie ton père ; il veut bien que j'arrange cet habit à ta taille ! »

XL

Influence de l'habit sur le caractère.

Quand la veste fut décousue, ma mère prit ses mesures, confectionna des patrons avec du papier gris, et se mit à tailler les morceaux de velours. Avec quelle anxiété mêlée de joie je suivais l'opération ; c'était délicieux ! Les ciseaux bien aiguisés faisaient crac, crac, crac ! en mordant à même l'étoffe. Mon Dieu ! s'ils allaient mordre trop loin ! Mais non, ma mère est si adroite dans tout ce qu'elle entreprend.

Chaque fois que j'arrivais du collège, je m'en allais à pas de loup, les deux mains derrière le dos, regarder où « nous en étions » du fameux habit. Je me rappelle une visite qui interrompit les travaux pendant plusieurs heures. Comme je manquai de charité ce jour-là envers le visiteur ! Quels regards je lui lançai du petit coin où j'étudiais ma grammaire ! Quelles épithètes je lui adressai du fond de mon cœur ! Ma pensée rôdait sans cesse autour de ce bienheureux habit. Il ouvrirait une nouvelle ère

dans ma vie ; il me donnerait de l'assurance et de l'aplomb. Je me figure que bien des gens ont manqué leur avenir faute d'un habit convenable pour rehausser leur mérite.

Le soir, dans mon lit, je fis tous mes efforts pour ne pas m'endormir, afin de voir ma mère à l'œuvre. Je ne disais rien, je me tenais tranquille comme une souris. La couverture tirée sur le nez, j'étais heureux de toutes les façons ; heureux de me sentir bien bordé, heureux de voir la lampe qui me tenait compagnie, heureux d'avoir de si bons parents, et quand je réfléchissais un peu, je trouvais au fond de tout ce bonheur, l'habit de velours vert avec ses boutons brillants! Peu à peu mes yeux se fermaient, et malgré tous mes efforts je m'endormis.



Je m'élançai contre lui. (P. 68, col. 2.)

Le lendemain matin, à mon réveil, la première chose que j'aperçus, ce fut mon habit étalé sur le dos d'une chaise. Je sautai hors de mon lit et je l'essayai. Je n'avais jamais rien vu de pareil depuis que j'étais au monde. Il était un peu long et un peu large ; mais il avait été fait, comme on dit, « à profit. » Je grandissais beaucoup, et il devait durer longtemps. L'étoffe au-dessus des épaules bouffait un peu et formait comme des nids d'hirondelles. Mais cela m'élargissait la poitrine, et me donnait une certaine prestance qui m'avait toujours manqué. Comme il avait été rapetissé à ma taille, les boutons qu'on n'avait pu rapetisser du même coup y tenaient beaucoup de place. Je n'en fus que plus charmé, ils étaient si brillants !

Ma curiosité satisfaite, je pensai que ma mère avait dû travailler une partie de la nuit pour hâter mon plaisir. Je fus profondément touché de cette idée, je pris l'habit dans mes bras, et j'y déposai un baiser. Ensuite j'allai à la recherche de ma mère pour la remercier. Elle était tout heureuse de ma joie ; et quand je partis pour le collége, elle se mit à sa fenêtre entre ses giroflées et son réséda pour me voir marcher dans la rue.

XLI

Le scarabée.

Le premier collégien qui m'aperçut me demanda l'adresse de mon tailleur. Le second s'approcha de moi en affectant la plus vive surprise, et passa la main sur mon habit.

Quand je lui demandai, un peu piqué, ce qu'il y trouvait à redire, il me répondit qu'il le trouvait admirable! L'épithète, à mon avis du moins, n'avait rien d'exorbitant, mais le ton de mon camarade en atténuait singulièrement la valeur. Il se mit à tourner autour de moi, en levant les bras au ciel. Aussitôt il fut suivi d'une demi-douzaine de polissons qui, comme lui, levaient les bras au ciel et répétaient sur tous les tons : « Admirable! »

Des groupes se formèrent. Dans un de ces grou-

pes quelqu'un parlait, avec l'approbation de l'auditoire, d'un certain habit qui avait été taillé à coups de hache par le charpentier. Dans un autre groupe, on émit l'opinion que « quelqu'un » avait « une bien bonne touche ». Un orateur du troisième groupe affirma que le « quelqu'un en question ressemblait à un gros scarabée vert ».

Et de tous les côtés on se mit à crier sur un rhythme de polka : « Scarabée! scarabée! »

Cette petite manifestation, qui commençait à inquiéter les voisins, fut brusquement interrompue par le son de la cloche. Pendant la récitation des leçons je me demandai ce qu'ils voulaient dire avec leur scarabée. Quand on commença la correction du devoir, j'étais arrivé à cette conclusion, pénible pour mon amour-propre, que le mot scarabée était un nouveau surnom qu'il me faudrait ajouter à ma liste : un de plus, un de moins, je n'avais guère à m'en inquiéter. Une caricature qui passa de banc en banc m'ouvrit brusquement les yeux sur la portée de l'insulte qu'on venait de m'adresser.

J'y reconnus d'abord les lignes légendaires de mon nez extravagant. Mon habit, mon bel habit défiguré, caricaturé, mais reconnaissable, avec des boutons larges comme des assiettes à dessert, avait été métamorphosé en une carapace de gros scarabée. Les pans entr'ouverts formaient les élytres. Pour venir en aide aux intelligences paresseuses, l'artiste avait écrit au-dessous de son dessin : *Bicquerot, ou le scarabée vert!*

Avez-vous jamais reçu un coup violent et inattendu? Au premier moment, c'est de la stupeur ; vous êtes comme assommé; puis, vous ressentez de la douleur et vous avez bien de la peine à vous empêcher de crier ; il y a ensuite un mouvement de rage aveugle, et comme une soif de vengeance.

C'est justement ce que j'éprouvai pendant que mes camarades bourdonnaient une explication de l'*Epitome*.

Je fus comme étourdi, en comprenant que tout le monde se moquait de l'habit dont j'étais si fier, et sur lequel j'avais fondé tant d'espérances. Puis j'éprouvai une douleur aiguë à l'idée que l'on humiliait ma mère dans son œuvre, qu'on la bafouait à cause de l'objet même qui témoignait si vivement pour moi de son dévouement et de sa tendresse. Cette fois l'injure avait touché à fond la partie la plus tendre et la plus sensible de moi-même.

Je sentis deux grosses larmes au bord de mes paupières. Je les renfonçai courageusement pour ne pas rendre les autres témoins de ma douleur et de mon humiliation. Je me tenais le front à deux mains, et j'avais les yeux sur mon *Epitome*, mais avec les yeux de l'âme je revoyais ma mère qui, penchée sur cet habit, souriait à l'idée de la joie qu'elle allait me causer. En regard de cette image, je plaçais les rires grossiers et les railleries de mes camarades.

Ce contraste me causait une douleur si intolérable que je me décidai, sans hésitation, à ne pas la supporter. A ce moment, ma main qui se cramponnait, à mon insu, après le pied de la table éprouva une contraction nerveuse : la table tout entière trembla ; les élèves levèrent la tête avec surprise, et le professeur pria « l'élève Bicquerot » de se tenir tranquille.

L'élève Bicquerot ne répondit rien ; mais quand la classe fut finie, il sortit la tête haute, les jarrets tremblants d'émotion, mais le cœur ferme et assuré.

XLII

Bataille.

« Frrrou! frrrou! le scarabée s'envole! » cria une voix railleuse à mon oreille.

Je me retournai brusquement, et je demandai en grinçant des dents : « Qui a dit cela? »

Brideau, surnommé Pattes-de-Coq, qui marchait sur mes talons, fut si surpris de l'expression de ma figure qu'il recula de deux pas.

« Est-ce toi, lui dis-je? »

Il n'osa pas, devant tous nos camarades, laisser supposer qu'il eût peur de moi. Il me répondit donc insolemment : « C'est moi! »

Je m'élançai contre lui les deux poings en avant et les yeux fermés. Je heurtai quelque chose et quelque chose me heurta. J'éprouvai une violente secousse. Mon œil gauche devint subitement douloureux et lourd, et aperçut dix mille chandelles allumées. Il me sembla que mes genoux fléchissaient, que je faisais trois pas en arrière et que je m'adossais machinalement contre quelque chose de solide. Je rouvris bientôt les yeux, ou plutôt l'œil droit (car l'œil gauche restait obstinément fermé, et les dix mille chandelles s'étaient transformées en petits cercles brillants qui s'agitaient sur un fond sombre), et je constatai que j'étais adossé à la boutique de l'épicier entre un tonneau de harengs saurs et un coffin de figues sèches. Tout le monde me regardait avec surprise : quelques camarades me criaient bravo (par ironie sans doute) et d'autres me demandaient si « ça me faisait bien mal? »

« Pas du tout, » leur dis-je ; j'étais si excité que, pour un rien, j'aurais répondu : « Au contraire! » C'est singulier, on ne se moquait pas de moi. Un camarade obligeant me bassina l'œil avec de l'eau fraîche. Entre nous, je fus bien surpris de voir qu'un coup de poing lancé au hasard pût changer ainsi les dispositions de tous mes camarades.

En roulant autour de moi mon bon œil, je cherchai à découvrir ce qu'était devenu Brideau. Je m'attendais à le voir fondre sur moi ; je fus donc fort surpris de le voir s'en aller d'un air penaud et déconfit. Lui aussi, il avait un œil endommagé ; de plus, il saignait du nez. Il paraît que le choc l'avait renversé. Quelqu'un me dit : « Tu l'as battu! » alors

seulement je compris, à ma grande surprise, que j'étais vainqueur.

XLIII

Le capitaine est bien content.

Quand j'eus constaté que mon habit n'avait pas été endommagé, je regagnai la maison, en sifflant pour la première fois de ma vie. Quel baume la victoire verse sur nos blessures ! Je ne sentais plus qu'un peu de pesanteur dans l'œil gauche. Mon père avait bien raison de le dire, rien n'est plus facile que de recevoir un coup de poing. Rien de plus facile non plus que d'en allonger un. En un clin d'œil, j'avais reçu et j'avais donné ; mais, par exemple, je serais bien embarrassé de dire comment cela s'était fait ; et je ne me chargerais pas d'enseigner la théorie.

Pour rien au monde je n'aurais raconté à mes parents ce qui venait de se passer ; car il aurait fallu dire pourquoi je m'étais battu, et cela aurait pu les humilier. Ma mère, voyant que je faisais des réponses évasives, jugea prudent de ne pas pousser plus loin l'enquête. Quant à mon père, il était si loin de soupçonner que son poltron pût se battre, qu'il fit, à part lui, toutes les suppositions imaginables, excepté la vraie.

Le bruit courut bientôt parmi les élèves du collége que Bicquerot avait des lubies. Voici pourquoi. Quand on m'appelait Azor, ou Toucan, ou Borniquet, je ne bronchais pas, et je permettais cette familiarité même à des bambins. Sitôt qu'on se risquait à m'appeler Scarabée, j'entrais en fureur et je frappais en aveugle.

A la fin du trimestre, mon père tomba presque de son haut en lisant mon bulletin du collége. Les places n'étaient pas mauvaises ; mais la conduite était qualifiée de *déplorable*.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » me dit-il d'une voix irritée, en soulignant du pouce le malencontreux adjectif. Comme je ne répondais rien, il tourna la page et lut avec stupeur les mots suivants : *Querelleur et batailleur*.

« Toi ! me dit-il en posant son index sur ma poitrine. Toi ! tu t'es battu.

— Oui, papa.

— Tu ne veux pas dire qu'on t'a battu, hein ?

— Non ! j'ai donné des coups de poing, et j'en ai reçu.

— De vrais coups de poing là ? pan ! pan !

— De vrais coups de poing ?

— Souvent ?

— Mais oui, assez souvent.

— Ah ! le mauvais drôle, dit-il en faisant semblant de me pincer l'oreille ; et tout bas il ajouta : Embrasse-moi, mon garçon ! »

XLIV

L'excès en tout est un défaut.

Il est difficile à un homme, à plus forte raison à un enfant de garder la juste mesure. J'aurais dû me contenter de n'être plus poltron, mais Dieu me pardonne ! je devins un peu bravache et je donnai raison au proverbe qui dit : Il n'y a rien de tel qu'un poltron échauffé. Ce n'était plus seulement « Scarabée » qui me mettait en fureur. Il arriva bientôt que l'emploi de tout autre sobriquet était immédiatement suivi d'un combat singulier. Je m'amusai bientôt à faire peur aux petits collégiens et à regarder les grands en face.

J'allai un jour à la pension Porquet, rien que pour dire deux mots au *monsieur*. Ayant rencontré sous les tilleuls ce colis infortuné que ses parents laissaient toujours en consignation, je l'abordai avec la casquette sur l'oreille et les mains dans les poches. Je lui demandai, en le toisant de la tête aux pieds, s'il trouvait quelque chose à redire à ma cravate, ou à mon habit, ou à mon pantalon, et s'il ne désirerait pas, par hasard, apprendre dans un petit coin comment on donne les coups de poing au collége ? Il me regarda avec des yeux effarés, déclina mes offres, et se sauva dans l'étude, où il se barricada en poussant de grands cris. Je n'appelais plus Brideau que Pattes-de-Coq, et il n'osait s'en fâcher. Je ne rencontrais plus un roquet sans le mettre en fuite. Tous ces petits triomphes enflèrent si bien ma vanité que je me regardais parfois dans la glace avec un certain respect, et je me décernai, *in petto*, le surnom flatteur de Brave des Braves.

Mais toute médaille a son revers.



Le Brave des Braves eut les oreilles outrageusement tirées par un grand domestique en gilet de panne, dont il avait pris l'habitude de troubler la sieste en tirant la sonnette à tour de bras.

Le Brave des Braves eut affaire, un jour, à un

roquet dont la figure était débonnaire et le caractère mal fait. Ce jour-là, la mère du Brave des Braves constata une énorme solution de continuité au pantalon de ce héros, et passa une partie de la nuit à réparer le désastre. Ce que voyant, le Brave des Braves, qui, après tout, n'était pas un mauvais drôle, pleura sous ses couvertures et se promit de ne plus déranger les chiens qui ne lui disaient rien.

Le Brave des Braves, qui n'aimait pas Robert Boissot, cherchait toutes les occasions de le contredire et de lui être désagréable, pour payer un ancien arriéré. Il reçut du dit Robert un coup si rude sur le nez, qu'il ensevelit soudain la partie lésée dans son mouchoir, et se sauva au milieu des huées. Le dommage était considérable, le bec de toucan, attaqué dans ses œuvres vives, fut emprisonné d'autant de bandelettes que la momie d'un Pharaon, et fut plus de trois semaines sans reparaître à la douce lumière du jour. Quand il fut redevenu visible, on put constater qu'il avait subi une notable déviation.

On dit que Michel-Ange reçut un jour sur le nez un coup de poing de son camarade Torregiani. Ce coup de poing changea à tout jamais la physionomie du grand homme, et le rendit morose et solitaire. Le coup de poing de Boissot changea aussi ma



physionomie et transforma mon caractère. Les réflexions salutaires que je fis tout à loisir pendant la convalescence de mon nez changèrent le cours de mes idées et me rendirent plus sage.

Peu à peu, j'appris à vivre dans une juste et honnête moyenne, à égale distance du poltron et du bravache, et ma vie devint semblable à celle de tout le monde.

XLV

États de service du Poltron et renseignements divers.

Ici s'arrêtent les « Souvenirs du poltron » tels qu'il me les a racontés lui-même. J'y ajouterai quelques détails que sa modestie a rejetés dans l'ombre. Quand il dit que sa vie fut « semblable à celle de tout le monde », il devrait ajouter « semblable à la vie de ceux qui entrent à Saint-Cyr, et qui en sortent sous-lieutenants après avoir été *brimés* la première année, et avoir dédaigné la seconde année de *brimer* les *conscrits*.

Le sous-lieutenant Bicquerot reçut d'un certain Kabyle, à l'assaut de certain village, au moment où il franchissait le premier un mur de pierres sèches, un maître coup de sabre qui l'aida à passer lieutenant.

Le lieutenant Bicquerot devint capitaine, sans avoir reçu le moindre coup de sabre ; vu que son régiment tenait alors garnison à Bordeaux, où il n'avait rien à démêler avec les Kabyles. Comme tout était calme, et qu'il n'avait pas vu ses parents depuis sa sortie de Saint-Cyr, il prit un congé, et les bonnes gens de Loches virent, par les rues et promenades, deux capitaines Bicquerot, qui se promenaient bras dessus, bras dessous.

Le capitaine Bicquerot fit son devoir au siége de Sébastopol. On raconte qu'il reçut une des dernières balles qui furent tirées de la ville, et qu'il perdit connaissance. Quand il revint à lui, à l'ambulance, on lui montra, à l'une des boutonnières de sa tunique une rosette d'officier de la Légion d'honneur, qui remplaçait l'ancien ruban. On lui apprit par la même occasion que, s'étant endormi capitaine, il se réveillait chef de bataillon.

Au commencement de la campagne d'Italie le commandant Bicquerot était devenu lieutenant-colonel. Il fut fait colonel à Magenta. Il dut, m'a-t-on dit, cet avancement à la présence d'esprit qu'il avait montrée dans un moment critique. Le fait est qu'il fut embrassé publiquement par le général qui commandait son corps d'armée. De retour en France, le colonel Bicquerot fut envoyé à Tours, avec son régiment. Il prenait souvent la patache de Tours à Loches pour aller embrasser ses parents. Le capitaine Bicquerot l'appelait « mon colonel » avec une modestie pleine d'orgueil. Sa mère ne l'appelait pas « mon colonel », mais le cœur de la bonne vieille dame était tout réjoui lorsque « son Paul », le dimanche, lui donnait le bras, pour l'aider à gravir la pente assez roide qui conduit à l'église de Saint-Ours.

L'esprit du docteur Lombalot, le médecin phrénologue, fut dans un état de pénible anxiété tout le temps que le colonel demeura à Tours. En tant que joueur d'échecs, le docteur aurait voulu voir le séjour du colonel se prolonger éternellement, car c'était un admirable partenaire. En tant que phrénologue, il aurait voulu le voir partir pour la Cochinchine. Car, après avoir constaté que la *bosse de la combativité* ne lui était point venue, il ne lui restait plus qu'à renoncer à toutes ses théories. Il les soutenait par habitude, mais, au fond, il n'y croyait plus.

A l'époque déjà bien éloignée où Bicquerot et son

ami Marc Sublaine, n'étant encore que des *porquets*, passaient de si joyeuses vacances au Bois-Clair, Mlle Marie Sublaine perçait ses premières dents. Comme cette jeune personne avait alors dans le caractère un grand fond de misanthropie, et passait la plus grande partie de sa journée en tête à tête avec sa nourrice, il n'est pas étonnant que le Poltron ait omis de la nommer, en me racontant ses souvenirs. D'ailleurs on sait qu'en général les jeunes messieurs de huit ans professent le plus souverain mépris pour la société des bébés, surtout quand ces bébés ont l'habitude déplorable de crier à tout propos, et l'habitude non moins déplorable de griffer et de mordre le nez et les doigts des personnes.

Mlle Marie n'en devint pas moins plus tard la femme du capitaine Bicquerot. Elle monta en grade avec lui, devint *commandante* sans avoir assiégé Sébastopol, et *colonnelle* sans avoir assisté à la bataille de Magenta. Des personnes bien informées affirment qu'on l'appellera au premier jour Mme la générale.

JACQUES CARTEL.



LA PART DU TIGRE

On a fait en 1872 le compte des créatures humaines que les animaux féroces ont dévorées dans l'Inde pendant les années 1868, 1869 et 1870. Ce chiffre s'élève à 38 218 personnes. Sur ce nombre on compte 12 554 individus dévorés par des tigres, soit 4184 par an.

De pareils chiffres donnent une idée du nombre et de la féroce hardiesse des tigres dans l'Inde.

MAL ÉLEVÉE

I

Les animaux domestiques sont comme les petits enfants (on entend par petits enfants ceux qui ne sont pas encore en âge de lire le *Journal de la Jeunesse*); ils ont besoin d'être surveillés de près, d'être pliés jour par jour, heure par heure à une bonne et exacte discipline, sans quoi ils deviennent (je parle des animaux) capricieux et rétifs, et peuvent faire les plus grandes sottises du monde. Écoutez plutôt l'histoire lamentable d'une vache mal élevée.

II

Il y avait au village de Dalheim un mauvais drôle nommé Jacob Moss; le maître d'école avait été obligé de le chasser de sa classe, parce qu'il ne voulait rien faire et jetait le désordre parmi les autres écoliers.

L'opinion du maître d'école se résuma un beau jour en ces termes accablants : « Jacob Moss serait bon tout au plus à garder les vaches, et encore ! »

« Eh bien, il gardera les vaches, » dit le père Moss, en faisant la grosse voix, afin d'être entendu de son vaurien, qui s'était caché dans l'écurie. Il dit tout bas à sa femme qui pleurait : « Cela ne durera pas longtemps, c'est pour le punir et lui faire peur ! »

Il se trouva que la mère Héberlé avait une vache à garder, et personne pour la garder. Le père Moss lui offrit son Jacob ; elle eut l'imprudence de l'accepter. Il est vrai que la figure de Jacob lui déplaisait, et sa réputation encore plus. Ce fut la raison d'économie qui la décida; et, croyant faire un bon marché, elle en fit un très-mauvais.

III

L'art de garder les vaches n'est pas bien compliqué ; encore faut-il que l'artiste pratique la maxime : « Fais bien ce que tu fais. » Cette maxime, Jacob ne la connaissait pas, ou s'il la connaissait, il ne la pratiquait pas, ce qui revient au même.

La vache, qui avait de bonnes habitudes, traversait le village sans détourner la tête, et se rendait droit à sa pâture. Jacob n'avait qu'à la suivre. C'est ce qu'il fit les premiers jours, et tout alla bien.

Mais bientôt Jacob s'arrêta au coin des ruelles pour causer avec des amis ; un jour même il grimpa après la glycine du maître d'école et fit, par la fenêtre, d'abominables grimaces à ses anciens condisciples.

La vache, ne le sentant plus derrière elle, s'arrêtait tout court, et l'attendait, immobile comme une vache de bronze. Cependant ces stations prolongées commencèrent à l'ennuyer un peu ; elle ne crut pas

mal faire, pour se distraire, d'aller voir ce qui se passait dans les cours des maisons, où son apparition subite faisait crier les marmots et mettait les volailles en déroute. Jacob accourait alors, rouge de colère, et augmentait le désordre en poursuivant Rougeaude autour des trous à fumier. Les idées d'ordre et de discipline commencèrent à se brouiller dans la tête de la vache.

IV

Jacob s'ennuyait, tout seul, aux champs. Alors il descendait le long des haies jusqu'au ruisseau, pour couper des branches de saule et fabriquer des sifflets et des trompes. Chaque fois qu'il revenait de ses expéditions, Rougeaude était en faute. Elle saccageait les blés verts et se gorgeait de trèfle ou de luzerne ou de sainfoin, aux dépens des voisins. Jacob, les bras embarrassés de branches de saule, se contentait de crier; mais Rougeaude faisait la sourde oreille, jusqu'au moment où il la faisait rentrer dans le devoir, à grands coups de gaule. La vache cependant ruminait ces choses en sa tête carrée; et, tout bien considéré, elle trouva qu'elle avait avantage à faire de si plantureux festins, au prix de quelques coups de trique; aussi elle en prit à son aise et ne se gêna plus. Mais parfois, pendant qu'elle était à la maraude, le garde champêtre apparaissait subitement et dressait procès-verbal.

Le père Moss, qui était un homme juste, payait les amendes. Il s'aperçut bien vite que cela coûtait plus cher que les mois d'école. Chaque fois qu'il revenait de chez le juge de paix, il s'enfermait en tête à tête avec Jacob, qui sortait de ces entrevues les cheveux ébouriffés et l'oreille basse.

Quant à la vache de la mère Héberlé, elle avait la réputation d'être une effrontée, ce qui était bien humiliant pour la mère Héberlé.

Un jour, elle combla la mesure de ses forfaits.

V

M. Meyer le brasseur était venu en char-à-bancs avec toute sa famille et de nombreux amis, pour prendre l'air dans son petit château de Dalheim, et pour faire un bon déjeuner sur l'herbe, dans son parc.

Le jardinier eut l'imprudence de laisser la grille ouverte.

Rougeaude, quoiqu'elle sentît Jacob sur ses talons, se planta dans la tête, juste entre les deux cornes, l'idée saugrenue de faire un petit tour dans le jardin de M. Meyer, et de savoir au juste quel goût pouvaient avoir toutes ces plantes qu'elle avait bien souvent regardées du coin de l'œil à travers la grille. Jacob vit le danger, et frémit depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux. Il cria du haut de sa tête, il frappa ferme et dru; Rougeaude fit tranquillement demi-tour à gauche. Jacob la saisit par la queue, et se renversant en arrière, tira de toutes ses forces. « Frappe! frappe! tire! tire! disait en elle-même cette sournoise de Rougeaude. J'ai la peau dure et les vertèbres de la queue solides. » Jacob était au désespoir : aussi pourquoi avait-il laissé prendre à Rougeaude l'habitude de désobéir et de n'en faire qu'à sa tête?

Rougeaude traînant Jacob à la remorque se rua à travers les gazons, fit mainte place nette, dévora mainte plante précieuse, écrasa les corbeilles, éventra les massifs, et apparut subitement au beau milieu du festin.

M. Meyer fit un bond, sa chaise de jardin se brisa; le brasseur s'étendit sur le dos, et montra à Rougeaude étonnée les semelles de ses bottes. Mme Meyer s'égratigna cruellement, en fuyant à travers un massif d'épines-vinettes. Mlle Meyer eut juste la force de gagner un kiosque rustique pour s'évanouir à son aise. Les petits Meyer poussèrent des cris aigus en exécutant des danses sauvages. Les invités prirent honteusement la fuite.

Quant à Rougeaude, satisfaite de l'effet qu'elle avait produit, elle reprit au petit trot le chemin de la grille, traînant toujours Jacob à la remorque.

VI

Cette fois, le cas était horriblement grave, vu la nature des dégâts et la qualité des personnes que Rougeaude aurait pu tuer ou estropier. Elle fut vendue à un boucher qui l'emmena, bien embricolée derrière sa voiture. Le malheureux boucher mit six heures à faire trois lieues. Depuis il a dit, entre amis, que ceux qui ont consommé la chair de Rougeaude peuvent se vanter d'avoir mangé, au moins une fois dans leur vie, de la vache enragée. Il est si content d'avoir trouvé à lui tout seul une si bonne plaisanterie, qu'il en rit le premier, jusqu'à en devenir cramoisi.

Quelqu'un qui ne rit pas, c'est le père Moss. Jacob eut beau protester de son innocence, répéter à satiété qu'il était à son poste, qu'il a tout fait pour prévenir la catastrophe, personne ne veut le croire. Voilà l'inconvénient de s'être fait une mauvaise réputation. Ce fut là son premier châtiment. Il fut si épouvanté de ceux que pouvait lui réserver l'avenir, que, pour apaiser son père, il demanda à deux genoux la faveur de retourner à l'école.

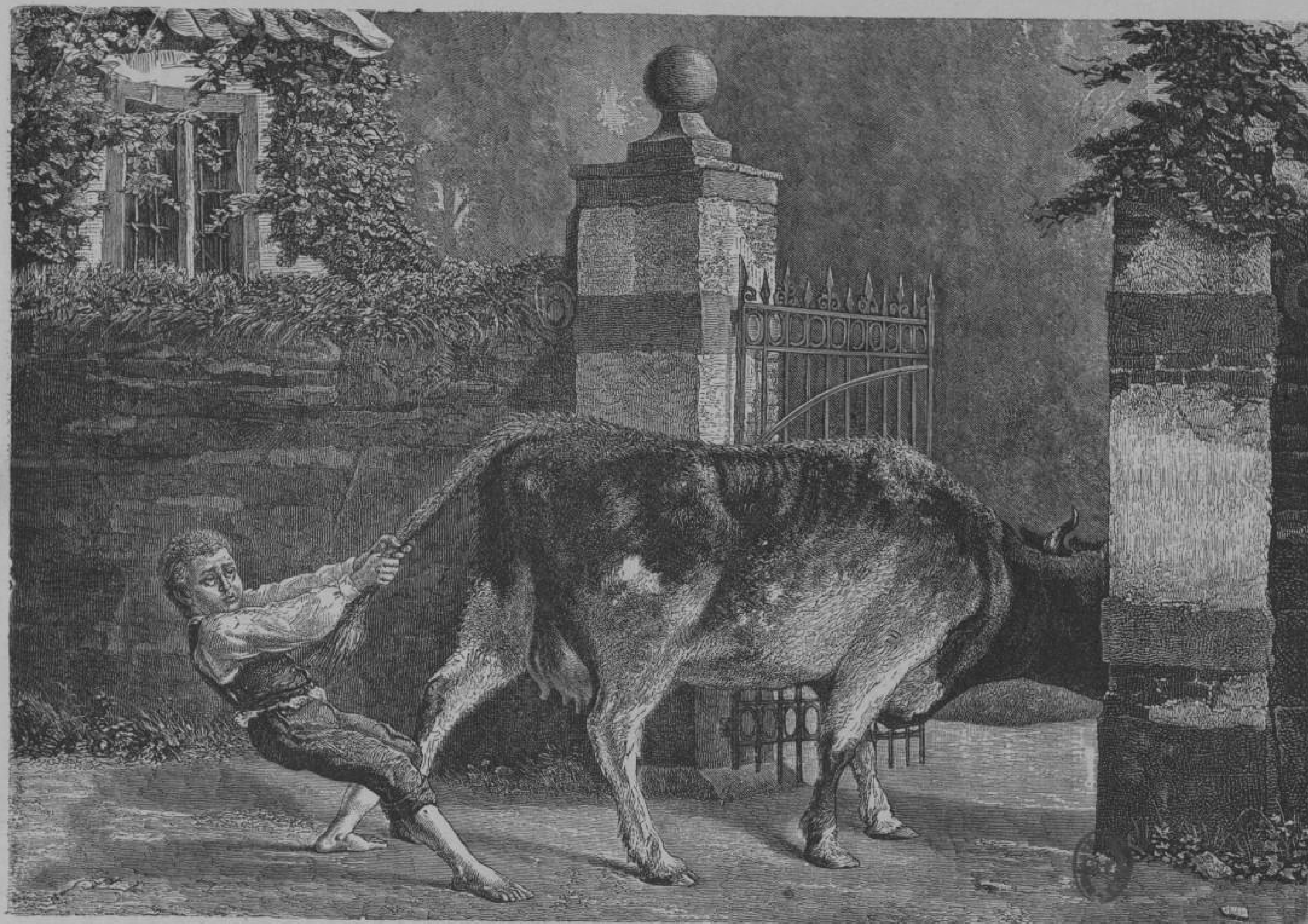
Quand le maître d'école le vit reparaître, il allongea la lèvre inférieure et fit une moue significative.

« Seras-tu sage, au moins? lui dit-il d'un ton sévère.

— Oh! monsieur, je crois bien! » répondit Jacob avec tant d'onction que tout le monde se mit à rire, même le maître d'école.

J. Girardin.





Jacob la saisit par la queue. (P. 72, col. 2.)

LA FAUNE AFRICAINE[1]

LE LION (*suite*).

Certes, la description que nous venons d'emprunter au docteur Livingstone ne nous donne pas du lion une idée des plus flatteuses. Nous voyons que le grand félin est loin d'avoir ce courage et cette magnanimité que lui ont attribués quelques naturalistes enthousiastes. Le lion est plus que prudent, il est lâche; comme tous les animaux sauvages, à l'exception peut-être de l'éléphant solitaire et du sanglier, il craint et fuit l'homme, n'attaque que les êtres faibles et sans défense et n'acquiert un semblant de courage que lorsque, pourchassé, il ne lui reste plus qu'à vendre chèrement sa vie.

Non-seulement l'opinion d'un homme comme le docteur Livingstone, qui a passé sa vie dans un pays où pullulent ces bêtes féroces, ne saurait être mise en doute, mais encore il n'est peut-être aucun autre Européen qui se soit trouvé vis-à-vis d'un lion dans la situation où il se trouva lui-même.

Voici comment le célèbre voyageur raconte cette terrible aventure qui faillit l'arrêter au début de sa brillante carrière.

« Des lions inquiétaient vivement la population de Mabotsa; ils pénétraient la nuit dans l'endroit où les bestiaux étaient enfermés, et dévoraient les vaches. Ils attaquaient même les troupeaux en plein jour : ce qui est tellement éloigné de leurs habitudes que les indigènes s'imaginaient qu'on leur avait jeté un sort et qu'ils avaient été, suivant leurs propres termes, « livrés au pouvoir des lions par une tribu voisine. » Ils avaient bien essayé une fois de se délivrer de ces animaux en les détruisant; mais, beaucoup moins braves que les Béchuanas ne le sont généralement en pareille occurrence, ils étaient rentrés chez eux sans avoir attaqué un seul de leurs ennemis.

« Il est avéré que, si l'on tue l'un des lions qui font partie d'une bande, les autres, profitant de l'avis qui leur est donné, abandonnent les lieux où ils ont été chassés. Lors donc que le bétail des Bakouains fut attaqué de nouveau, j'allai avec les hommes de la tribu, afin de les encourager à se débarrasser des maraudeurs. Nous trouvâmes les lions sur une petite colline boisée, que mes compagnons, disposés en cercle, gravirent en se rapprochant de plus en plus les uns des autres. Resté dans la plaine avec un indigène appelé Mébalué, qui était maître d'école et le plus excellent des hommes, je vis l'un des lions posé sur un quartier de roche qu'entourait le cercle des chasseurs. Mébalué tira son coup de fusil avant moi et n'atteignit que le rocher où l'animal était assis. Le lion mordit l'endroit que le projectile avait frappé, comme le chien mord la pierre ou le bâton qui lui est jeté; puis, s'enfuyant d'un bond, il franchit le cercle d'hommes qui s'ouvrit à son approche, et il s'échappa sans blessure; les chasseurs n'avaient pas osé l'attaquer, peut-être à cause de leur foi dans le sortilége dont ils se croyaient victimes. Le cercle fut bientôt reformé; deux autres lions y apparurent, mais cette fois nous n'osâmes pas tirer, dans la crainte de frapper l'un des hommes qui les entouraient et qui leur permirent encore de s'enfuir sains et saufs. Si les Bakouains avaient agi suivant la coutume de leur pays, les lions auraient été tués à coups de lance au moment où ils essayaient de s'échapper; mais nos chasseurs ne firent pas même usage de leurs armes. Voyant que nous ne pouvions pas les décider à l'attaque, nous reprenions le chemin du village, lorsque en tournant la colline j'aperçus encore un lion posé sur un quartier de roche comme le premier que j'avais vu, mais cette fois tapis derrière un buisson; j'étais environ à trente pas de l'animal, je le visai attentivement au corps à travers les broussailles, et je déchargeai mes deux coups. « Il est touché, il est touché! s'écrièrent les indigènes, allons à lui. » Derrière le hallier j'apercevais la queue du lion qu'il agitait avec colère; et, me retournant vers ceux qui accouraient, je leur dis d'attendre au moins que j'eusse rechargé mon fusil. Pendant que j'enfonçai les balles, j'entendis pousser un cri de terreur; je tressaillis, et levant les yeux, je vis le lion qui s'élançait sur moi. J'étais sur une petite éminence; il me saisit à l'épaule, et nous roûlames ensemble jusqu'au bas du coteau. Rugissant à mon oreille d'un horrible façon, il m'agita vivement comme un basset fait d'un rat; cette secousse me plongea dans la stupeur que la souris paraît ressentir après avoir été secouée par un chat, sorte d'engourdissement où l'on n'éprouve ni le sentiment de l'effroi ni celui de la douleur, bien qu'on ait parfaitement conscience de tout ce qui vous arrive : un état pareil à celui des patients qui, sous l'influence du chloroforme, voient tous les détails de de l'opération, mais ne sentent pas l'instrument du chirurgien. Ceci n'est le résultat d'aucun effet moral; la secousse anéantit la crainte et paralyse tout sentiment d'horreur, tandis qu'on regarde l'animal en face. Cette condition particulière est sans doute produite chez tous les animaux qui servent de proie aux carnivores; et c'est une preuve de la bonté généreuse du Créateur, qui a voulu leur rendre moins affreuses les angoisses de la mort. Le lion avait une de ses pattes sur le derrière de ma tête; en cherchant à me dégager de cette pression, je me retournai, et je vis le regard de l'animal dirigé vers Mébalué, qui le visait à une distance de quinze pas; le fusil du maître d'école, un fusil à pierre, rata des deux côtés; le lion me quitta immédiatement, se jeta sur Mébalué, et le mordit à la cuisse.

» Un individu, à qui j'avais sauvé la vie dans une rencontre avec un buffle qui l'avait lancé en l'air, essaya de donner un coup de lance au lion pendant que celui-ci attaquait Mébalué; l'animal, abandon-

1. Voy. vol III, page 278, et vol IV, page 63.

nant alors le maître d'école, saisit cet homme par l'épaule; mais, au même instant, les balles qu'il avait reçues produisant leur effet, il tomba frappé de mort. Tout cela n'avait duré qu'un moment et devait avoir eu lieu pendant le paroxysme de rage qu'avait causé l'agonie. Le lendemain, les Bakouains, pour faire sortir du corps de l'animal le charme dont ils s'imaginaient qu'il avait été doué, firent un immense feu de joie sur le cadavre du lion, l'un des plus gros, disaient-ils, qu'ils eussent jamais rencontrés. Non-seulement j'avais eu l'humérus complétement écrasé, mais encore j'avais été mordu onze fois à la partie supérieure du bras.

» La blessure que fait la dent du lion est analogue à celle d'une arme à feu; elle est généralement suivie d'une abondante suppuration, d'un grand nombre d'eschares, et laisse une douleur qui se fait sentir périodiquement dans la partie blessée. Je portais ce jour-là une veste de laine épaisse qui, je le suppose, essuya tout le virus des dents qui me traversèrent le bras, car j'échappai aux souffrances particulières que subirent mes deux compagnons d'infortune, et j'en fus quitte pour une fausse articulation dans le bras gauche. Celui de nous trois qui avait été mordu à l'épaule me montra sa blessure l'année suivante; elle venait de se rouvrir, précisément dans le même mois où elle lui avait été faite. Ce curieux incident mérite l'attention des hommes de science. »

Ajoutons que c'est cette blessure faite au docteur Livingstone par la dent du lion qui a permis, trente ans plus tard, d'établir l'identité de son cadavre, rapporté du centre de l'Afrique par ses compagnons.

Les indigènes de l'Afrique australe et aussi les Arabes de l'Atlas se servent de fosses pour détruire les lions, mais la méfiance de ces animaux rend ces artifices peu efficaces. Les Européens du Cap le tirent à l'affût, perchés sur un gros arbre ou abrités derrière quelques gros buissons. Ce n'est guère qu'en Algérie que les chasseurs français, inspirés par l'exemple du célèbre tueur de lions, Jules Gérard, affrontent face à face le terrible animal.

Pour terminer ce rapide tableau, il ne nous reste plus qu'à dire que le lion, pris jeune et bien traité, peut être facilement apprivoisé. Nous voyons tous les jours les dompteurs de lions être obligés d'exercer tout au moins l'apparence des mauvais traitements sur leurs bêtes pour les amener à simuler une colère qui fait bientôt place à une placidité parfaite. Les anciens apprivoisaient des lions pour faire traîner les chars des triomphateurs. De nos jours, on a pu voir longtemps dans le palais d'un de nos plus illustres gouverneurs de l'Algérie un lion apprivoisé et jouissant d'une presque complète liberté. Enfin, Théodoros, le fameux empereur d'Abyssinie, recevait les ambassadeurs assis sur un trône que gardaient deux lions en liberté.

Th. Lally.



LES TUILERIES[1]

Revenons au jardin. Il offrait dans le sens de sa longueur six grandes allées, et dans le sens de sa largeur huit autres allées, que l'on retrouve en partie dans les dispositions actuelles. Ces allées formaient des compartiments rectangulaires, des « par« quets », pour parler le langage d'alors, et ces parquets contenaient, soit des massifs d'arbres, soit des quinconces, soit des pelouses de gazon, soit des parterres de plantes et de fleurs de nuances variées, dessinant des figures géométriques, et même des blasons ou des écussons, non-seulement comme lignes, mais encore comme couleurs. Dans un des compartiments, il y avait un labyrinthe ou « dedallus ». L'hémicycle, dont nous avons parlé plus haut, offrait un écho remarquable, et, plus tard, sous la régence de Marie de Médicis, on allait avec des instruments de musique y donner des concerts. Il y avait encore une fontaine, dont Catherine parle elle-même comme tirant son eau de Saint-Cloud. Des vers de Guillaume du Peyrat, publiés en 1593, nous apprennent qu'on y trouvait un cadran à la fois solaire et lunaire.

Admirable quadran, où, soit jour ou soit nuit,
La lune ou le soleil de toutes parts reluit...

Il est question également, dans des comptes de 1570, d'une « grotte » ornée de poteries émaillées, à laquelle travaillaient alors Bernard Palissy et ses deux parents, Nicolas et Mathurin Palissy. Il ne faut pas oublier qu'au XVI[e] siècle, et même au XVII[e], on entendait par *grotte* une construction qui comportait toujours une fontaine.

La fontaine de Bernard Palissy ne semble pas avoir été achevée, et, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle disparut très-promptement. Dans tous les cas, d'après certain écrit, probablement de Bernard Palissy lui-même, qui établissait justement le « *devis d'une grotte pour la royne, mère du roy* », on peut se faire une idée de ce qu'aurait été cette grotte si elle avait été terminée, et des fouilles toutes récentes ont mis au jour plusieurs figures qui se rapportent bien à la description contenue dans l'opuscule. C'eût été riche, mais bizarre, fantastique, d'un goût douteux, et bien fait du reste pour charmer et frapper l'imagination de Catherine, qui aimait les arts à sa manière, et pas toujours avec une affection réglée et intelligente. Heureusement que le plus grand nombre des artistes qu'elle employait avaient plus de goût qu'elle, n'en déplaise aux flatteries de Philibert de l'Orme. Quant à Bernard Palissy, on sait que l'originalité poussée jusqu'à l'excès, pour ne pas dire la bizarrerie, était un des caractères de son talent, fort grand et fort réel par ailleurs.

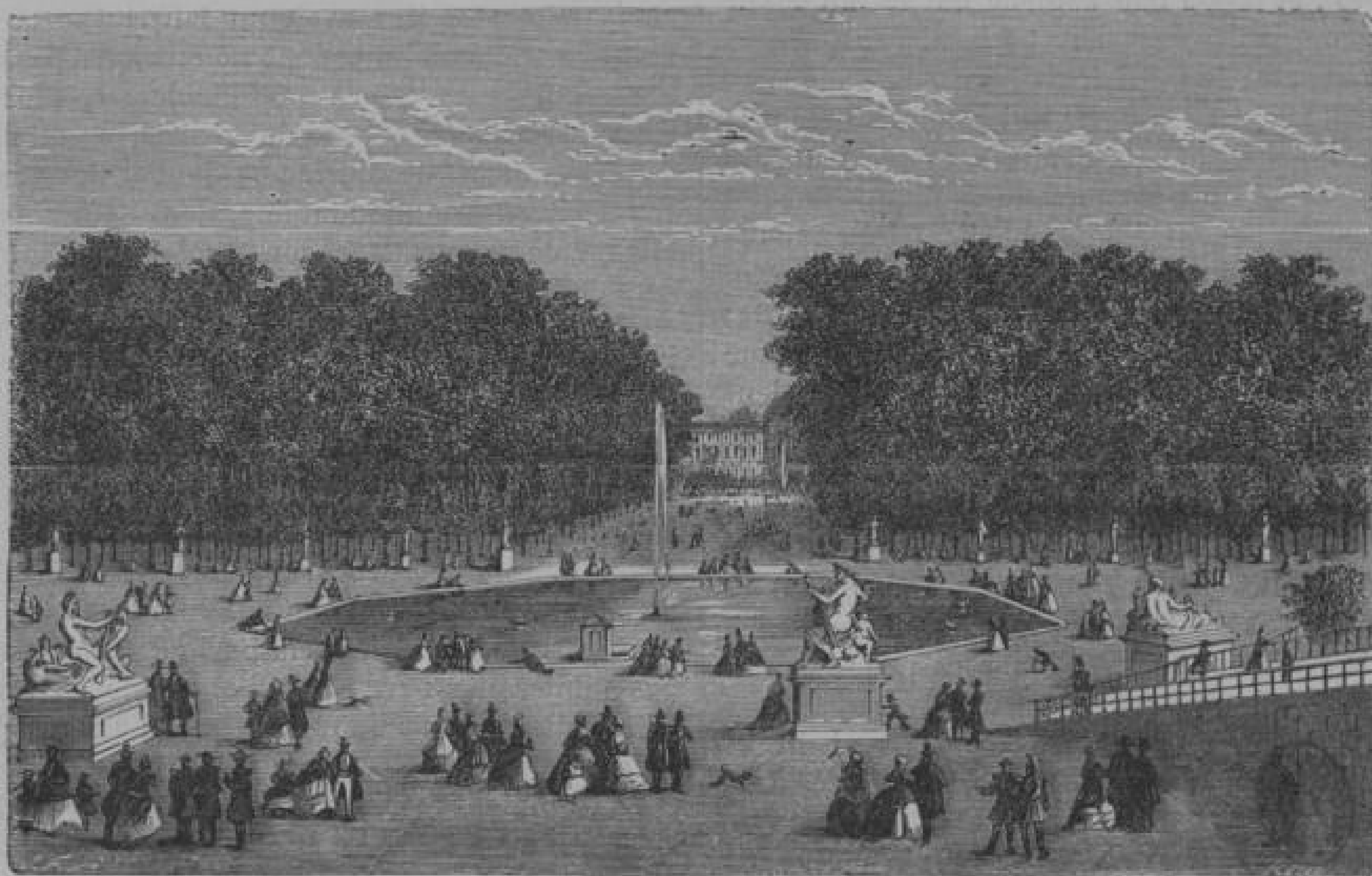
1. Suite. — Voy. pages 59 et 54.

Il n'est pas inutile et sans intérêt de savoir que Bernard Palissy habitait quelque partie du château, ou y avait au moins son atelier. D'abord ses contemporains, dans plusieurs écrits, l'appellent « Me Bernard des Thuilleries ». Il est même désigné sous le titre de « cy-devant gouverneur des Thuilleries ». Il ne faudrait pas s'abuser cependant sur le sens du mot *gouverneur* : de bonnes raisons portent à croire qu'il faut le prendre comme synonyme de *concierge*.

Ensuite, des fouilles faites en divers endroits du jardin des Tuileries et de la cour du Carrousel ont mis à découvert différents débris de poteries émaillées, des fours et des moules qui ne peuvent avoir appartenu qu'à « l'inventeur des rustiques figulines du roy et de la royne, sa mère ».

« Ses diseurs de bonne adventure l'avoient menacée qu'elle périroit sous les ruynes d'une maison, et qu'elle mourroit auprès de Saint-Germain, à cause de quoy elle avoit accoustumé de faire bien visiter les maisons où elle logeoit, et fuyoit superstitieusement tous les lieux et toutes les églises qui portaient le nom de Saint-Germain; de sorte qu'elle ne vouloit plus aller à Saint-Germain-en-Laye, et mesme, pour ce que son palais des Tuilleries estoit de la parroisse de Saint-Germain de l'Auxerrois, elle en fit bastir un autre avec beaucoup de despense dans la parroisse de Saint-Eustache. »

Le palais bâti ou plutôt arrangé pour les nouveaux besoins de la superstitieuse Italienne existait déjà



Le jardin des Tuileries, en 1870.

en partie. Bullant fut chargé de réunir en un seul édifice une maison qui appartenait à une communauté religieuse et un hôtel contigu à cette communauté. Le tout fut l'*hôtel de la reine*, et plus tard l'*hôtel de Soissons*. Ce palais fut démoli à la fin du siècle dernier pour faire place à la Halle au Blé et aux maisons qui l'entourent. Il reste néanmoins un souvenir curieux de Catherine : c'est la colonne monumentale engagée dans le mur de la halle, au sommet de laquelle la princesse allait faire ses observations astrologiques.

Le jardin des Tuileries n'était pas seulement un parc d'agrément, l'utile y était aussi représenté : ainsi, dans des livres de comptes du temps, au nombre des dépenses royales faites pour ce jardin, on trouve une note de poiriers, amandiers, fraisiers, pruniers, sauvageons de poiriers, etc.

Les travaux des Tuileries étaient donc en bon train, l'installation se préparait, et même en 1571, le roi adressa une lettre au prévôt des marchands pour faire faire certains travaux d'assainissement dans le quartier Saint-Honoré. Il lui recommandait de se presser « pour ce que, disait-il, nous espérons aller de bref loger au pallais des Thuilleries. »

Tout à coup les idées de Catherine changèrent entièrement, et elle interrompit des projets formés et suivis depuis huit ans. L'historien Mézeray nous donne la raison de cette singulière fantaisie :

Un fait assez étrange, et qui dut inspirer de singulières réflexions à Catherine sur son lit de mort, à propos des précautions qu'elle avait prises contre tout ce qui, de près ou de loin, lui rappelait le nom de Saint-Germain, c'est que le prêtre qui l'assista à ses derniers instants, et qui était l'évêque de Na-

zareth, *in partibus*, s'appelait précisément Jean de Saint-Germain.

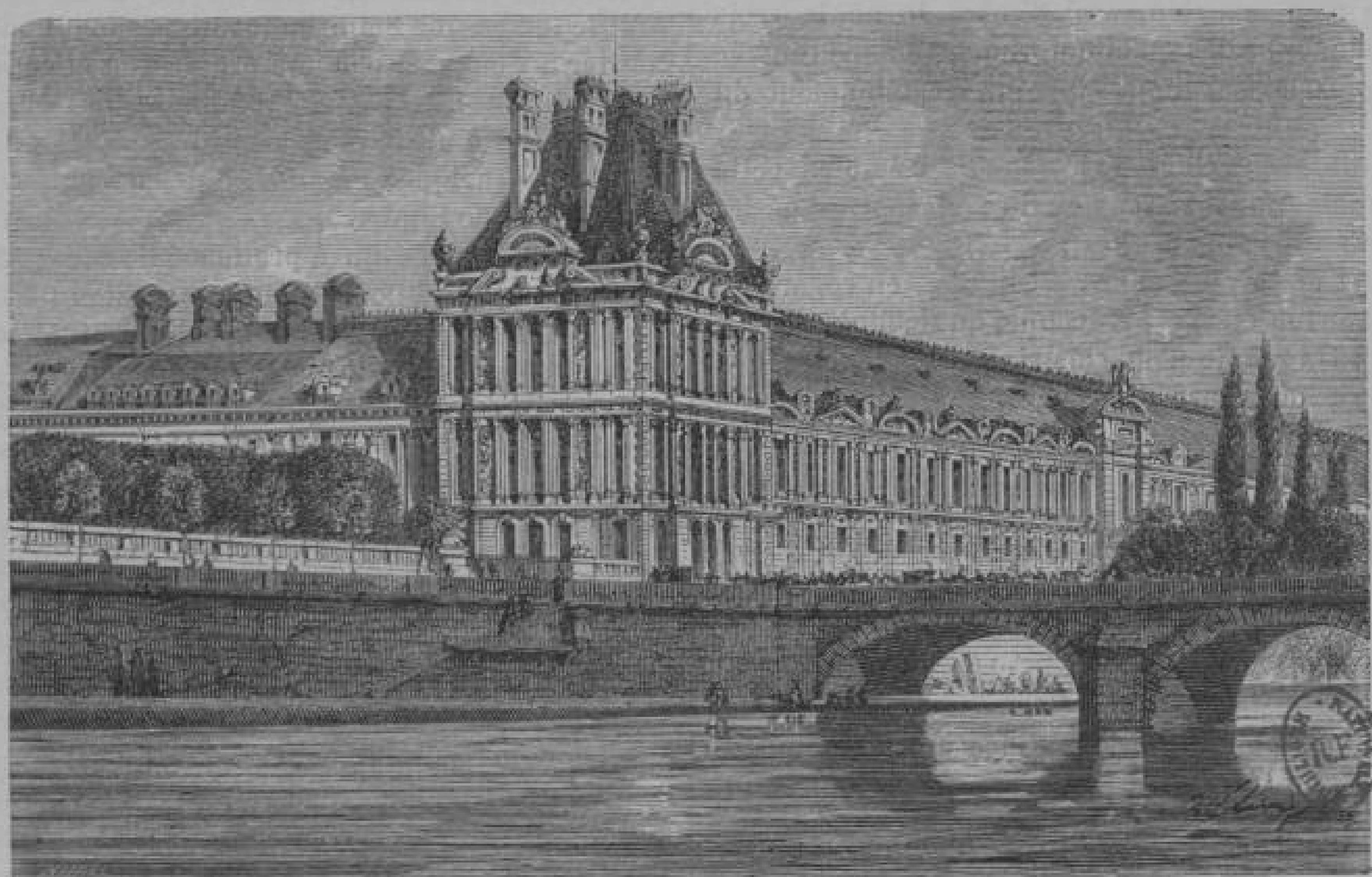
A la mort de Catherine de Médicis, Henri III, chassé de Paris, était dans l'impossibilité de reprendre les travaux du château des Tuileries, et il mourut quelques mois après sa mère. Le palais avait dû rester jusqu'à la mort de Catherine dans l'état où elle l'avait laissé en 1572. Il n'y eut que les jardins qu'elle fit toujours soigner.

Sous la Ligue, on avait autre chose à faire, ou plutôt on faisait autre chose que d'achever les palais royaux; il faut attendre la soumission de Paris par Henri IV pour voir reprendre les travaux.

Avec Henri IV, les constructions recommencent activement. Les portes de Paris sont à peine ouvertes que le roi donne des ordres pour continuer les travaux du Louvre. Dans les registres de la ville on trouve consigné un ordre du 20 janvier 1595, enjoignant aux maîtres passeurs d'établir vers les Tuileries un bac, ou tout au moins un service de bateaux pour passer et repasser toutes et chacunes des personnes, chevaulx, charrettes et matériaulx nécessaires pour les bastimens du roy ».

Henri IV avait formé le projet grandiose de réunir le Louvre aux Tuileries, et il avait en cela un double but : d'abord de donner une vigoureuse impulsion au commerce, fort affaibli à la suite des dernières guerres; ensuite de se ménager le moyen de quitter facilement la ville, au cas où des séditions éclateraient avant qu'il fût tout à fait affermi. Il lui fallait donc faire deux choses, la longue galerie qui va, parallèlement à la Seine, du Louvre aux Tuileries, et l'aile avec le gros pavillon d'angle des Tuileries qui arrive jusqu'au quai. Il faut dire que les Tuileries, à cette époque, étaient tout à fait à la limite de Paris, et ne se trouvaient même pas comprises dans l'enceinte des murs qui, comme nous l'avons vu, séparait le Louvre du château de Catherine.

Ce projet de réunion n'était pas nouveau. Catherine de Médicis l'avait eu et avait même fait commencer les travaux. On ne sait pas au juste à quel point elle les avait conduits et laissés, mais Henri eut la volonté et le mérite de les faire achever complétement : de 1594 à 1596 les travaux furent terminés. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la petite et la grande galerie. Ce n'est que de nos jours que certaines parties de la décoration ont été terminées.



Le pavillon de Flore, aux Tuileries, en 1870.

L'architecte qui dirigea les travaux de la seconde moitié de la grande galerie ne peut être, d'après les recherches les plus récentes, que le Du Cerceau qui s'appelait Jacques Androuet Du Cerceau fils.

Pour que la grande galerie réunît tout à fait le Louvre aux Tuileries, il fallait que les bâtiments de ce dernier édifice fussent prolongés vers la Seine jusqu'à la rencontre de la grande galerie. C'est ce qu'Henri IV fit faire. Au point de jonction on construisit le gros pavillon, dit de Flore, que nous avons tous connu jusque dans ces dernières années, où l'on fut obligé de le reconstruire parce qu'il menaçait ruine.

A suivre. LOUIS BEPP.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XII

Le conseil. — Le matin dans la forêt. — Les buffles.

Simba, qui était le chef reconnu de la petite expédition, jeta un regard autour de lui, et dit : « Voilà qui va bien ; nous sommes en sûreté. Je défie les Ouatoutas de nous découvrir ici ; mais nous n'avons pas à manger, et toute cette jeunesse doit avoir grand'faim. Demain matin, il faudra chercher de la nourriture tout en marchant vers le sud. Qu'en pensez-vous, Motto ? Croyez-vous que cette forêt s'étende beaucoup plus loin ?

— Je n'en sais rien, ami Simba. Je ne le crois pas cependant ; dès qu'elle deviendra moins fourrée et moins épaisse, nous verrons certainement du gibier.

— Simba, dit Kaloulou, je connais très-bien cette forêt ; mais avant de vous en dire un mot, je désire savoir où vous voulez aller ?

— Ah ! où je veux aller ? dit Simba, en regardant Motto. Son ton était si préoccupé, qu'il signifiait clairement : Ma foi, je n'en sais rien.

— Oui, où aller? répondit Motto aussi décontenancé que son camarade.

— Il faut pourtant que je le sache, reprit Kaloulou. Il n'y pas de danger qu'on nous poursuive maintenant. Comptez là-dessus pour vous décider. Voyons, Simba, voyons, Motto, encore une fois, où voulez-vous aller?

— Réponds toi-même, jeune chef, dirent les deux nègres.

— Moi ? Eh bien, soit ! Mon idée est de retourner vers l'est, en traversant la forêt, puis de tourner au nord-ouest, de recueillir ce qui peut rester de ma tribu, et de recommencer la guerre, jusqu'à ce que le dernier de ceux qui ont levé la lance en faveur de Férodia soit tombé pour ne plus se relever. Voilà mon projet à moi. » Il était si ému en disant cela que ses mains tremblaient de colère.

En ce moment, Kaloulou sentit qu'on lui touchait doucement la tête ; il tourna la tête. Sélim le regardait de ses yeux si doux et si affectueux.

« Kaloulou, dit-il, à nos yeux, tu es toujours le roi des Ouatoutas. Assieds-toi tranquillement auprès de moi, comme Abdallah et Niani, et écoute ce que ton frère Sélim a à te dire. »

Kaloulou s'assit sans prononcer une parole ; ses yeux n'étaient plus hagards : il n'était plus affligé de ce tremblement nerveux si terrible à voir. La douceur du regard et de la voix de Sélim l'avait calmé.

« Kaloulou, dit Sélim en lui prenant la main, Kaloulou mon frère, après tout ce que tu as fait pour moi, j'ai une faveur encore à te demander : c'est quelque chose qui me rendrait bien heureux, cependant j'hésite un peu...

— Parle, Sélim, que peut faire Kaloulou pour toi ? ne sais-tu pas bien qu'il te suffit de lui commander?

— Alors, tu me promets de ne pas me refuser ?

— Que de paroles! demande donc ce que tu veux.

— A Zanzibar, j'ai une belle maison, entourée de beaux jardins, où viennent toutes sortes de fruits délicieux. A Zanzibar, j'ai une mère, pleine de tendresse. Promets-moi donc de renoncer pour le moment à tes projets de guerre, et de venir vivre dans ma maison ; goûter les fruits de mon jardin. Ma mère qui m'aime tant t'aimera aussi quand elle saura ce que tu as fait pour moi. »

Kaloulou ne répondit pas. Il avait été très-ému, tout le temps que Sélim lui avait parlé. Il semblait hésiter à s'engager par une promesse ; et cependant il n'était peut-être pas éloigné de se laisser aller à la faire, par amitié, pour « son frère ». Il y eut un silence de quelques minutes, qui fut rompu par la basse-taille de Simba.

« Jeune chef, Sélim a prononcé de sages paroles. Ni Motto, ni moi nous n'aurions si bien trouvé. Le jeune chef est plus sage que Simba et Motto. Tu seras un jour roi de l'Outouta ; pour le moment tu t'exposerais à des dangers inutiles. Viens donc à Zanzibar, voir des choses étranges que tes yeux n'ont jamais vues. Viens apprendre la sagesse des Arabes et des Nazaréens, pour devenir un jour un plus grand roi que Loralamba. A Zanzibar d'ailleurs, tu trouveras des hommes tout prêts à te seconder, quand tu te seras fait connaître; à leur tête, tu pourras renverser Férodia.

— J'irai à Zanzibar, s'écria Kaloulou, convaincu par les raisons de Simba. Oui, j'irai à Zanzibar pour apprendre à être un grand roi. Je retournerai dans l'Outouta, grand, fort comme Simba, et Férodia fera bien de prendre garde à lui. Qu'il jouisse de la graisse de la terre ! qu'il jouisse de tout ce qu'il a volé, jusqu'au retour de Kaloulou. J'en jure par les cendres de Soltali, par le tombeau de Mostana, je tirerai de lui une vengeance éclatante ! »

Il n'y a rien de tel qu'une décision prise, qui met fin à toutes les incertitudes, pour égayer même des gens affamés comme nos fugitifs. On irait donc à Zanzibar ! Ce seul mot, avec la certitude qu'on était bien en sûreté pour le moment, et qu'on ne manquerait pas de trouver du gibier dès le lendemain matin, mit tout le monde en joie.

Motto et Kaloulou, en combinant leurs connaissances géographiques, conclurent qu'il fallait gagner le lac Tanganika, que Kaloulou appelait Liemba ; faire un détour d'une semaine, pour éviter le pays de Férodia, et gagner Oujiji.

D'ici à Oujiji, dit Kaloulou, la route n'est pas difficile, et si de là vous connaissez le chemin pour aller à Zanzibar.....

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol IV, pages 12, 27, 46 et 60.

— Si je le connais! cria Motto d'un ton triomphant. J'ai fait le trajet cinq fois.

— Dans cinq lunes, nous verrons Zanzibar, dit Simba d'un ton joyeux.

— En attendant, nous tâcherons de voir un peu de gibier, répliqua Motto en riant. »

En attendant, on se partagea les munitions. Kaloulou examina soigneusement la corde de son arc, et les autres la batterie de leurs fusils.

Rien de charmant comme une forêt d'Afrique aux heures fraîches du matin. Les arbres ont l'air de s'éveiller après le sommeil de la nuit; la vie peu à peu se répand partout. Il faut cependant que le voyageur, pour jouir de ces heures délicieuses, n'ait pas à marcher dans de hautes herbes alourdies par la rosée, qu'il ne soit pas exposé à traverser des champs de roseaux dont les feuilles, en forme d'épée, versent sur sa tête une pluie abondante au moindre mouvement. Il faut que son pied se pose mollement sur ces tapis de couleur brune que forment les feuilles en se décomposant. Malheureusement, ce matin-là, les voyageurs étaient trop affamés pour contempler longtemps le paysage, et pour ouvrir leur oreille au chant matinal des oiseaux.

Ils marchaient depuis une heure, quand Simba s'arrêta brusquement. On était à la lisière de la forêt; une plaine s'étendait au loin, tout inondée de lumière, et bordée par un ourlet de collines. « Làbas! dit Simba en étendant le bras, voyez-vous des buffles? »

En suivant avec soin la direction indiquée par le doigt de Simba, et en clignant les yeux, on pouvait apercevoir vaguement quelques taches sombres au milieu de la plaine. Tous se précipitèrent de ce côté.

Aux derniers arbres, Simba, pour assurer le succès de l'entreprise, donna ses instructions à ses hommes. Ils devaient s'avancer en rampant, à 40 mètres les uns des autres, afin d'entourer les buffles des tous côtés, excepté du côté du vent; ils devaient garder le plus profond silence, et éviter de faire le moindre bruit. Ils se lèveraient et feraient feu seulement quand ils entendraient un coup de sifflet. Le chasseur Motto insista, au nom de son expérience, pour que l'on suivît de point en point, dans l'intérêt commun, les instructions de son camarade.

Heureusement, le vent venait de l'ouest; ils ne furent donc pas obligés de faire un trop long détour. De plus, ils pouvaient se dissimuler derrière de légers monticules, anciennes fourmilières abandonnées, couvertes d'une herbe jaune très-haute. La plaine aussi était couverte de grandes herbes desséchées, sous laquelle pointaient les pousses nouvelles. C'étaient ces pousses vertes que les buffles étaient en train de brouter.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN



JUILLET

Il a fait son œuvre le chaud soleil d'été ! Les blés verts, que commençaient à diaprer les coquelicots audacieux, ont jauni doucement; l'épi courbe sa tête fatiguée, et semble attendre la faucille. — Alerte, moissonneurs, vite aux champs ! Déjà l'aurore s'est levée, et l'alouette joyeuse qui chante dans le ciel clair vous donne le signal. A midi, lorsque la chaleur brûlante pèsera tout autour de vous, il sera temps de vous asseoir à l'ombre de la haie; le repos est bon pour le travailleur, et l'eau pure, puisée à la source prochaine, vous paraîtra plus fraîche pendant que la cruche passera de main en main.

Hâtez-vous ! Dans le champ voisin les épis tombent sur le sol en gerbes d'or; ils se relèvent en javelles opulentes, en meules superbes. Demain, les greniers seront pleins ! La terre n'est rebelle qu'aux paresseux; elle ouvre son sein au laboureur, qui lui donne son temps et ses sueurs, et Dieu cette fois encore a daigné bénir vos sillons.

Oh ! la riche moisson ! Comme le char est lourdement chargé ! Les bœufs, la tête inclinée sous le joug, marchent d'un pas tranquille et lent; ils semblent comprendre l'importance de leur tâche. Ce blé qu'ils amènent à vos greniers, ce blé qui va vous enrichir, c'est l'espoir de la contrée, c'est la vie pour tous, c'est le pain quotidien que vous demandez matin et soir au Père céleste.

Qu'il soit aussi le pain du pauvre ! N'oubliez pas la *part à Dieu*, et comme le Booz des livres saints, ordonnez aux moissonneurs de laisser tomber derrière eux la gerbe de l'aumône.

Pour mûrir les grains, le soleil a dardé ses plus chauds rayons ! Le ciel est implacable, et sous ses regards de feu, les sources tarissent et les ruisseaux se dessèchent. Mais la rivière est là; ses eaux tièdes vous invitent. C'est alors que vous vous prenez à envier le sort de l'heureux poisson, peut-être même celui de la grenouille au fond de son bocal?

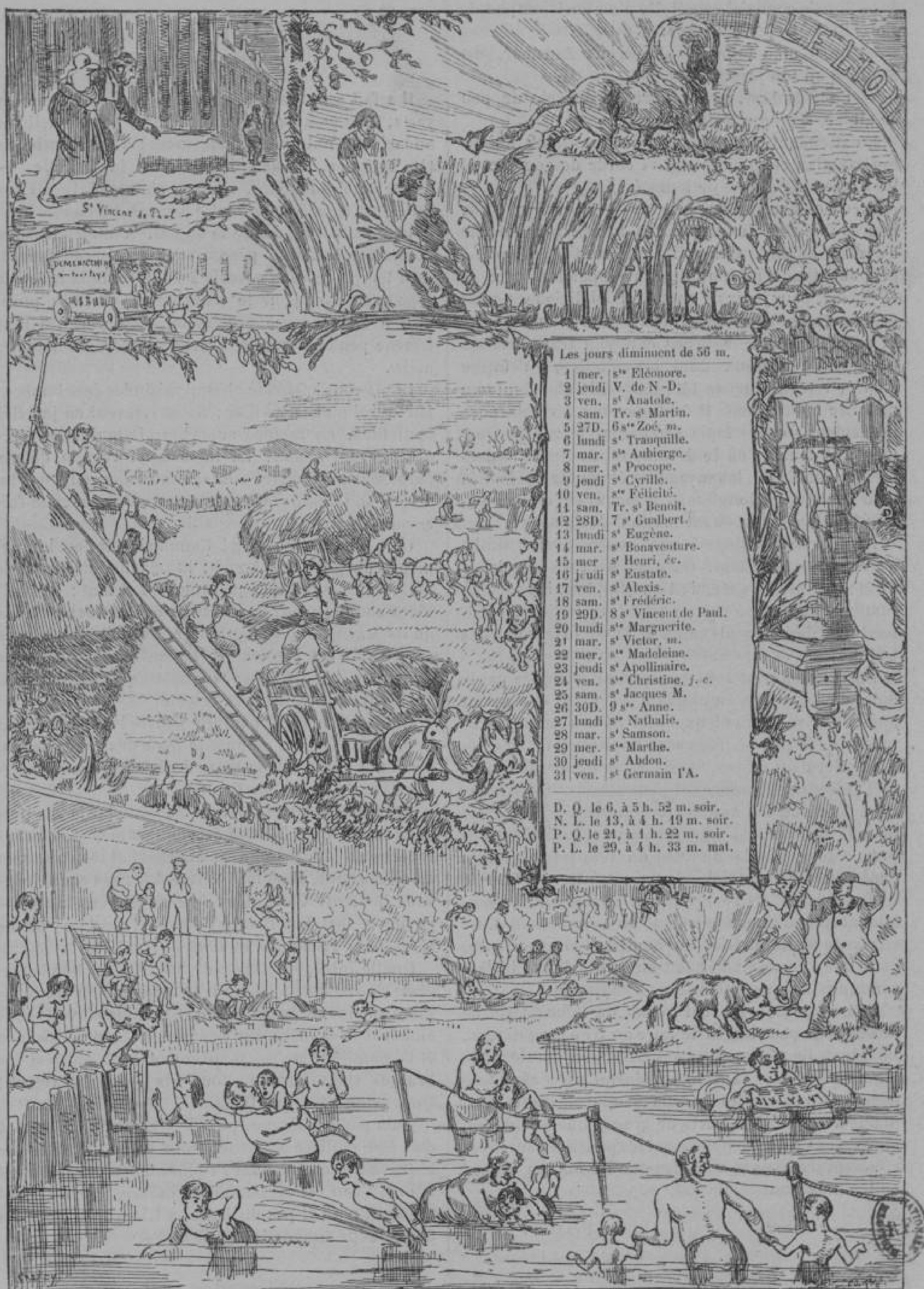
Quelle intrépide nageuse ! Tout lui est bon ! Son école de natation, ce sera le ruisseau, l'étang, la mare voisine, et jusqu'au fossé humide où vous vous embourberiez jusqu'aux genoux ! Regardez l'aisance et la souplesse de ses mouvements, et dites si ses brasses vigoureuses ne font pas honte aux vôtres ! Quel professeur que l'instinct !

Mais pour l'homme, pour l'être raisonnable, tout doit être matière à mérite, tout doit s'acquérir par le travail. Courage donc ! Piquez une tête ! L'eau est bonne, l'eau est excellente ! Pindare, qui s'y connaissait, n'a-t-il pas dit jadis : « L'eau ! Ce qu'il y a de meilleur au monde ! »

MARIE MARÉCHAL.



CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



Les jours diminuent de 56 m.

1	mer.	ste Eléonore.
2	jeudi	V. de N.-D.
3	ven.	st Anatole.
4	sam.	Tr. st Martin.
5	27D.	6 ste Zoé, m.
6	lundi	st Tranquille.
7	mar.	ste Aubierge.
8	mer.	st Procope.
9	jeudi	st Cyrille.
10	ven.	ste Félicité.
11	sam.	Tr. st Benoît.
12	28D.	7 st Gualbert.
13	lundi	st Eugène.
14	mar.	st Bonaventure.
15	mer	st Henri, év.
16	jeudi	st Eustate.
17	ven.	st Alexis.
18	sam.	st Frédéric.
19	29D.	8 st Vincent de Paul.
20	lundi	ste Marguerite.
21	mar.	st Victor, m.
22	mer.	ste Madeleine.
23	jeudi	st Apollinaire.
24	ven.	ste Christine, *j.-e.*
25	sam.	st Jacques M.
26	30D.	9 ste Anne.
27	lundi	ste Nathalie.
28	mar.	st Samson.
29	mer.	ste Marthe.
30	jeudi	st Abdon.
31	ven.	st Germain l'A.

D. Q. le 6, à 5 h. 52 m. soir.
N. L. le 13, à 4 h. 19 m. soir.
P. Q. le 21, à 1 h. 22 m. soir.
P. L. le 29, à 4 h. 33 m. mat.

Juillet, par Crafty.



Monsieur le docteur Cartel, madame Cartel, et mademoiselle Cartel! (P. 81, col. 1.)

NOUS AUTRES

I

Les débuts de Camille. — Le lieutenant Renaud. — Le vicomte de Pavezac.

Ce soir-là, il y avait grand bal chez le receveur particulier de Sainte-Maure. Toute la petite ville était en mouvement. Les voitures roulaient avec fracas sur le pavé raboteux et s'arrêtaient brusquement devant le perron pour déposer les invités. Un grand nombre de familles arrivaient modestement à pied. Les curieux, attirés comme des papillons par l'éclat des lumières, regardaient entrer « le monde », en allongeant le cou pour tâcher de deviner ce qui se passait à l'intérieur.

Il s'y passait ce qui se passe toujours dans de pareilles réunions. Il y avait des gens simples qui s'amusaient pour leur propre compte en voyant la jeunesse prendre ses ébats. Les beaux messieurs faisaient la roue et prenaient des poses élégantes. Les messieurs timides, comme toujours, se tenaient dans les coins, les genoux serrés l'un contre l'autre, et vivaient dans des transes qui se renouvelaient chaque fois qu'un groupe de valseurs ou de polkeurs les serrait de trop près. Un à un, ils avaient gagné le petit salon où les joueurs célébraient en silence les lugubres mystères du whist, et pour faire tolérer leur présence dans le sanctuaire, ils regardaient le jeu sans y rien comprendre et faisaient néanmoins de petits signes d'approbation.

Un domestique ayant annoncé à haute voix : « Monsieur le docteur Cartel, Madame Cartel et Mademoiselle Cartel! » il y eut dans l'assemblée un mouvement général de curiosité et de sympathie qui se fit sentir jusque dans les silencieuses régions du whist.

La curiosité venait de ce que Mlle Camille faisait ce soir-là sa première apparition dans le monde ; la sympathie, de ce qu'il était impossible de connaître un peu les Cartel sans les aimer beaucoup.

Un Parisien en congé, qui était venu faire un tour à Sainte-Maure pour voir de près « ces bons provinciaux », et peut-être aussi pour les éblouir, se tenait en ce moment debout, adossé au marbre de la cheminée, dans une pose très-savamment étudiée. La tête légèrement renversée en arrière, il offrait à l'admiration de la province le plastron éblouissant d'une chemise qui sortait de chez le bon faiseur. Du haut de sa tête, il regardait danser la jeunesse, à travers un morceau de cristal qu'il maintenait, à grand renfort de grimaces, collé sur son œil droit. Ce malheureux œil droit, ouvert outre mesure, ressemblait tout à fait à un spécimen d'œil ahuri, conservé sous verre par quelque amateur de curiosités naturelles.

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit le propriétaire de l'œil ahuri, en voyant le mouvement qui se faisait autour des nouveaux-venus. Renaud! dis-moi ce que c'est que ça? »

Un lieutenant de vaisseau, qui était aussi adossé à la cheminée, mais dans une pose fort modeste, répondit avec une certaine impatience :

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux, ce maraud!

« *Ça!* c'est tout simplement un des hommes les plus distingués et les plus estimés de Sainte-Maure.

Je ne te conseillerais pas, mon cher Pavezac, de parler du docteur avec cette désinvolture et ce dédain, devant des indigènes ; tu pourrais bien te faire écharper !

— Renaud, mon garçon ! répondit l'autre en tournant vers le jeune marin son plastron éblouissant et son œil ahuri, la marine française a une réputation de franchise et de loyauté dont tu te montres parfaitement indigne. Tu sais fort bien, traître, que je ne te parle pas du papa, quoiqu'il ait un air fort respectable, ni de la maman, qui n'est pas mal pour une provinciale, mais de cette délicieuse fillette avec ces petites choses bleues sur la tête.

— Mademoiselle Camille n'est plus une fillette, répondit le lieutenant de vaisseau.

— Camille ! reprit le Parisien. Joli nom ! Riche?

— Mais oui... assez ; je te quitte pour...

— Attends un peu ; fille unique?

— Deux frères et deux sœurs après elle. »

La figure du Parisien prit une expression de désappointement comique. Il fronça les sourcils, et sembla se plonger dans un abîme de réflexions. Le lorgnon, s'apercevant qu'on l'oubliait pour un instant, retomba avec un petit bruit sec, et l'œil ahuri profita de l'occasion pour prendre un peu l'air. Au bout de deux minutes, l'homme élégant sortit de ses mystérieuses réflexions et se dit à lui-même : « Bah ! il faudra voir ! »

En cherchant son compagnon, il s'aperçut que le marin avait quitté la cheminée ; il le vit de loin qui présentait ses respects à Mme Cartel.

« Ah ! le fourbe ! murmura-t-il entre ses dents, ah ! l'intrigant ! »

Renaud en ce moment offrit son bras à la jeune fille, pendant que le piano jouait le prélude d'un quadrille.

Que la jeunesse est donc charmante, quand elle consent à être purement et simplement la jeunesse, quand elle ne montre ni affectation, ni prétention, ni faux dédain pour les plaisirs de son âge ! Camille n'était pas ce qu'on appelle « une beauté », mais elle avait la physionomie si jeune, si candide, si souriante !

La danse l'amusait ; et elle le laissait voir si naïvement qu'on ne pouvait la regarder sans sourire avec bienveillance.

« Hébé en personne ! » dit à sa voisine, dame d'un âge mur, un vieux monsieur chauve à figure de chérubin. C'était le poëte attitré de l'arrondissement de Sainte-Maure.

La dame mûre, qui était un peu brouillée avec la mythologie, ne saisit pas l'allusion, mais elle comprit que le poëte admirait la jeune fille et elle répondit : « Un peu petite, un peu frêle, mais charmante. »

« Pas provinciale du tout, grommela le Parisien. Présente-moi ! dit-il au marin qui passait en ce moment sans avoir l'air de le remarquer.

— Te présenter ! à qui ?

— Triple hypocrite ! à la famille Cartel, cela va de soi. »

D'assez mauvaise grâce, le marin présenta à la famille Cartel : « le vicomte Hector de Pavezac, attaché au ministère des affaires étrangères. »

Le vicomte Hector s'arrangea pour danser plusieurs fois avec Camille. Il fit tant de frais d'esprit et d'amabilité qu'il en devint absolument insipide, et si Camille n'avait pas été à la fois bien élevée et charitable, elle n'eût pas manqué de lui rire au nez.

Quand il ne dansait pas avec Camille, le vicomte retournait trôner devant la cheminée et regardait avec une pitié mal dissimulée les malheureux mortels qui n'étaient ni Parisiens, ni vicomtes, ni attachés au ministère des affaires étrangères ; ou bien il s'emparait d'un fauteuil auprès de Mme Cartel, ou bien il bloquait le docteur dans l'embrasure d'une fenêtre.

Alors c'était au tour du lieutenant de vaisseau de le surveiller de loin, et de dire entre ses dents : « Ah ! le fourbe ! ah ! l'intrigant ! »

Au milieu de la soirée, un domestique vint parler tout bas à M. Cartel, qui le suivit aussitôt. Il revint au bout de quelques minutes et dit à sa femme : « Je suis obligé de me mettre en route tout de suite, il y a quelqu'un de malade à la Petite-Chasse.

— Oh ! papa, dit Camille avec une petite moue charmante, il faut donc absolument que tu nous quittes ? Tu avais l'air si heureux de me voir danser.

— Il le faut ! répondit le docteur en souriant.

— C'est vrai, reprit Camille en baissant la tête et en regardant son bouquet d'un air sérieux. Ces pauvres gens doivent être dans l'angoisse. » Elle releva la tête et dit d'un petit air mystérieux : « Écoute, papa ; plus près, encore plus près ; baisse-toi encore un peu que je t'embrasse ; on ne nous verra pas. »

Le docteur se prêta docilement à la fantaisie de sa fille, qui l'embrassa sur les deux joues derrière son éventail.

« Allons, petite folle, es-tu contente maintenant ! dit le bon docteur, dont la belle figure sérieuse s'illuminait de joie en regardant sa fille, si jolie, si bonne, si affectueuse. J'enverrai Antoine vous attendre, à quelle heure comptez-vous partir ?



— Mais, répondit Mme Cartel après un moment de réflexion, vers les deux ou trois heures ; n'est-ce point trop tôt, mignonne ?

— A une heure juste, reprit vivement Camille, et

même, une heure, c'est déjà bien tard. Du tout! madame, dit-elle à sa mère qui voulait faire des objections, papa, pour cette fois, ne vous écoutera pas. Tu sais, papa, que maman a besoin de ménagements : parle en docteur, et sois sévère, une fois dans ta vie! »

Quelle était jolie à voir, et quelle vive et sérieuse tendresse perçait sous ses paroles de badinage! Le docteur lui donna raison, et s'esquiva promptement.

II

Expédition nocturne. — Le docteur fait une découverte.

Vingt minutes plus tard, le docteur enveloppé de son grand manteau, rudement secoué dans son petit cabriolet sur les pavés de Sainte-Maure, se dirigeait en toute hâte vers le hameau de la Petite-Chasse.

Malheureusement Coco, son vieux cheval, s'était mis dans la tête d'aller à Sainte-Gemme et de tourner le dos à la Petite-Chasse : cela tenait-il à ce qu'il était encore à moitié endormi? ou bien à ce qu'il avait des caprices? ou bien à ce qu'il avait souvenance de s'être embourbé la dernière fois jusqu'au ventre sur la route de la Petite-Chasse? Quoi qu'il en soit, son idée bien arrêtée cette nuit-là était d'aller à Sainte-Gemme. Le docteur fut forcé de descendre après l'octroi, et de raisonner avec son vieux serviteur.



Le vicomte Hector de Pavezac. (P. 82, col. 2.)

« Allons, Coco, lui dit-il en le frappant doucement sur le cou, du plat de sa main; allons, mon cher bonhomme, nous plaisanterons une autre fois. Aujourd'hui, c'est pressé; entends-tu, c'est pressé. Là, là, là, mon bon garçon! »

Soit que le raisonnement du docteur eût convaincu Coco, soit que son caprice fût passé, soit que le grand air l'eût complétement réveillé, il manifesta l'intention de prendre pour tout de bon le chemin de la Petite-Chasse. Le docteur, profitant de ses bonnes dispositions, remonta dans son cabriolet, et fit claquer sa langue. « Bravo! dit-il, voilà qui s'appelle trotter; montrons-leur que nous autres, vieux bonshommes, nous avons encore du jarret à l'occasion. »

Le ronflement monotone des roues assoupissait un peu le médecin, qui se réveillait brusquement, quand les cahots étaient trop forts. Mais, assoupi ou éveillé, il avait toujours devant les yeux l'image de Camille, cette petite ménagère si simple et si bonne, cette danseuse si charmante, et il remerciait le Ciel de lui avoir accordé une pareille bénédiction. Puis, en songeant comme tout le monde s'empressait autour d'elle au bal du receveur, il songea avec mélancolie qu'au premier jour on la lui demanderait en mariage, et qu'il lui faudrait se séparer d'elle. « Ce sera bien dur, sans doute; mais,

après tout, se dit-il, perdre ses enfants, c'est la loi commune, et nous autres parents nous devons nous faire d'avance à cette idée-là. Encore quand ils nous quittent pour être heureux, il n'y a que demi-mal. Coco, nous nous fâcherons, si tu t'arrêtes à chaque buisson! »

Coco se remit à trotter gentiment, et le docteur reprit le cours de ses réflexions. « Se mariera-t-elle à Sainte-Maure? Ou bien me l'emmènera-t-on à deux cents lieues? Pauvre chérie! » En ce moment, par suite d'une association d'idées qui l'étonna un peu, il songea au vicomte de Pavezac. Il le revit avec son œil vitré, son plastron éblouissant, ses manières affectées. Il se demanda pourquoi ce monsieur, qu'il ne connaissait ni d'Ève, ni d'Adam, était venu l'entretenir si longuement de sa famille, de ses alliances, de ses espérances, de l'époque prochaine où il serait ambassadeur, ou député, ou quelque chose comme cela.

« Parbleu! pensa t-il tout à coup, comme frappé d'un trait de lumière, ce beau monsieur voulait me montrer qu'il serait le phénix des gendres! »

« Pas de ça! » dit-il tout haut, en allongeant brusquement un coup de fouet sur l'oreille gauche de Coco.

Voulait-il tout bonnement avertir Coco de ne pas rechercher avec tant d'affectation les fossés et les fondrières? Voulait-il simplement prévenir le monsieur de Paris qu'il ferait mieux de s'adresser ailleurs? Nul ne le sait, puisqu'il ne s'expliqua pas davantage sur le sens de son exclamation.

Coco, à tout hasard, prit l'observation pour lui, et se montra d'une sagesse presque exemplaire jusqu'à la Petite-Chasse.

Quant au vicomte, eût-il été à portée d'entendre, le conseil eût été perdu pour lui : il avait trop bonne opinion de lui-même. Avoir bonne opinion de soi-même, il n'y a rien là de bien criminel, encore que la modestie soit un nouvel ornement pour le vrai mérite. Mais vouloir à toute force faire partager ce sentiment à tous ceux qui nous entourent, c'est parfois une insigne maladresse. Ce soir-là, le vicomte s'était montré un grand maladroit.

Quand il rentra du bal, à l'abri de tout regard



indiscret, il se mit à contempler son image dans la glace, à la lueur de deux bougies : « Je crois, se dit-il, que je les ai tous un peu étonnés. Ils n'ont pas souvent occasion, dans cette bourgade, de voir... je m'entends; et si modeste que l'on soit, l'on n'est pas aveugle. Le docteur ferait un beau-père très-présentable; la mère a vraiment quelque chose de distingué; quant à la fille.... traderidera! »

Le lieutenant de vaisseau, en rentrant du bal, ne se contempla point dans la glace; il ne fredonna point traderidera! Pour la première fois de sa vie, il jeta sur son uniforme un regard mécontent : « Quelle idée, pensa-t-il, d'aller se faire marin? Qui est-ce qui a jamais consenti à épouser un marin, et un marin sans fortune encore? »

III

Nous autres.

Le poëte chauve à figure de chérubin s'appelait de son nom vulgaire M. Boulanger. Dans le journal du département où il publiait ses odes, ses ballades et ses sonnets, il signait : *Obscurus*. Le choix de ce pseudonyme prouvait en faveur de sa modestie et montrait clairement qu'il se jugeait indigne de léguer son vrai nom à l'admiration des races futures. Mais les esprits mal faits interprétaient la chose autrement. S'il avait choisi le pseudonyme *Obscurus*, c'est la force de la vérité qui l'y avait contraint; car (il faut bien l'avouer) sa poésie était entortillée, obscure, classique d'intention, mais de ce faux classique qui abuse outrageusement des périphrases, des épithètes, et surtout de la mythologie. Il n'était pas un de ses amis sur lequel il n'eût fait au moins une pièce de vers; la famille Cartel n'avait pas échappé à cette apothéose poétique. Les vers de la pièce qui lui était consacrée (*le Temple de la Concorde*) étaient détestables, mais l'intention était excellente.

En sa qualité de médecin, le docteur Cartel y était traité de « moderne Esculape ». Eh bien, ma foi, tant mieux pour Esculape, s'il ressemblait, même de très-loin, au docteur; car alors c'était un dieu bien recommandable, doux et patient pour ses malades, charitable pour les humbles et les petits, naïf comme un savant, et bon comme un bon père de famille.

Le docteur élevait ses enfants comme il avait été élevé lui-même par son père, prêchant d'exemple encore plus que de parole. Il s'occupait, dans son cabinet, de travaux scientifiques qui devaient plus tard aboutir à un beau livre; mais jamais il ne mit en avant ses travaux pour négliger ses malades, ni ses malades pour tenir ses enfants à distance. Dans sa vie bien réglée, il y avait temps et place pour tout. Le soir, avant le dîner, il se réservait une heure, qu'il appelait lui-même « l'heure des enfants ». A cette heure-là, ils venaient dans son cabinet lui rendre compte de leur journée, lui conter leurs gros chagrins et lui avouer leurs petites fautes.

C'est à cette heure-là qu'il aimait à leur parler de son père (il avait à peine connu sa mère). Il répétait

souvent : « Feu mon père me disait ceci », ou bien : « Voici une aventure qui est arrivée à feu mon père ». Alors les regards des enfants se tournaient avec curiosité vers un vieux petit pastel tout terni, qui représentait « Feu mon père » en ailes de pigeon, avec une veste marron et un gilet à fleurs.

Qu'importe que le cadre fût étriqué et enfumé, que le portrait fût médiocre et presque grimaçant; les enfants s'étaient habitués de bonne heure à regarder cette œuvre manquée, non comme un tableau, mais comme une relique. Ils ne voyaient pas la peinture telle qu'elle était ; ils voyaient, à travers la peinture, ce grand-père qui avait été si bon, dont les yeux bleus avaient quelque chose de si rêveur et de si doux, qui avait fait tant de bien pendant sa vie, dont le souvenir rendait leur père si fier. Plus d'une fois, à l'heure des enfants, le moins timide de la bande avait dit au papa, avec l'approbation de tous : « Raconte-nous encore de grand-père ».



L'heure des enfants. (P. 84, col. 2.)

Ainsi peu à peu se formaient, dans l'âme des enfants, des liens mystérieux et puissants, qui les rattachaient aux traditions et au passé de la famille, et d'autre part, malgré la différence des caractères et les petites luttes intérieures qui en résultaient, les unissaient étroitement entre eux.

Dès que l'intelligence commençait à poindre chez un des enfants du docteur, il était pénétré de l'idée que c'était un honneur de porter le nom de Cartel. Cela ne les rendait pas parfaits, de cette perfection qui n'existe que dans les livres. Mais cette espèce d'orgueil de race, cet esprit de famille les rendait incapables de commettre une action dégradante, et les préparait, avec l'aide de Dieu, à la pratique des vertus qui ennoblissent la vie.

Les chevaliers d'autrefois joignaient tous à leurs armoiries une devise, ou, comme on dit, un cri d'armes. Cette devise, nerveuse, concise, renferme en peu de mots beaucoup de sens ; elle exprime les vœux, les aspirations, le légitime orgueil d'une famille qui a fait ses preuves et qui veut se souvenir à tout jamais combien « noblesse oblige ». La famille Cartel avait aussi sa devise, ou pour mieux dire, les membres qui formaient la famille Cartel se désignaient moitié sérieusement, moitié en plaisantant, par l'expression « nous autres », dont voici l'origine.

A l'époque où Camille était toute petite, Mme Cartel avait communiqué à son mari cette remarque importante que tous les petits enfants qu'elle voyait avaient une certaine ressemblance avec Camille. « Ils la trouvent si belle et si parfaite, dit le docteur en riant, qu'ils s'efforcent de lui ressembler en quelque chose.

— Quand cela serait ! répondit en rougissant la jeune mère.

— Mais cela n'est pas, reprit le docteur avec une légère ironie. Tous les petits enfants se ressemblent, voilà pourquoi ils ressemblent à Camille, ou plutôt voilà pourquoi Camille ressemble aux autres. Toutes les jeunes mères se ressemblent aussi en ce point qu'elles ne trouvent rien de si beau que leur enfant. D'où je conclus que ni ma petite Camille, ni sa chère maman ne forment une exception à la règle générale.

— Entends-tu ce que dit ton méchant papa, dit Mme Cartel à Camille, comme si elle eût pu la comprendre ; laissons-le dire, mon trésor ; mais, nous autres, nous savons bien à quoi nous en tenir.

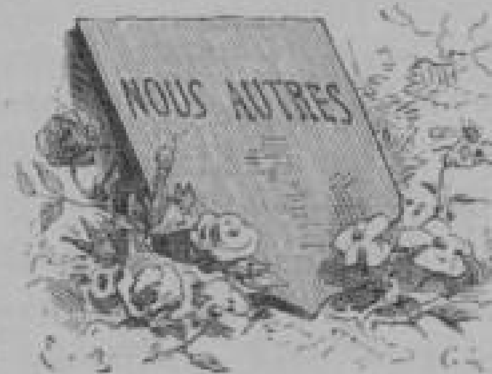
— Il me semble que « nous autres » nous ne manquons pas de vanité.

— Nous savons ce que nous valons, voilà tout. Tiens, par exemple, ingrat, trouve-moi beaucoup de médecins qui te vaillent.

— Ah ! mon Dieu, est-ce que moi aussi je fais partie de « nous autres ».

— Que tu le veuilles ou non, tu en fais partie ».

A mesure que la famille s'accroissait d'un nouvel



enfant, Mme Cartel déclarait que celui-là aussi faisait partie de « nous autres ». Les enfants adoptèrent l'expression, qui reparaissait fréquemment dans les querelles entre frères et sœurs et dans toutes les circonstances délicates.

« Nous autres! » est en soi-même une devise ambiguë et qui prête à plus d'une critique. Ce peut être le cri de la vanité et de l'orgueil qui se met au-dessus de tout, ou de l'égoïsme brutal qui revendique tout pour lui seul. Elle ne présentait aucun de ces dangers, dans la demeure, sous les yeux et avec l'exemple du docteur, ou pour parler comme le poète *Obscurus*, du « moderne Esculape ».

IV

Un peu de mythologie.

La femme du « moderne Esculape » avait été transformée en Minerve par l'imagination de M. Boulanger. M. Chauvin, professeur de rhétorique au collége de Sainte-Maure, homme de sens et de goût, fit observer au poëte qu'Esculape n'avait jamais été le mari de Minerve, laquelle, comme chacun sait, était demeurée vieille fille et avait, comme on dit, « coiffé sainte Catherine ». Le poëte se défendit en invoquant les droits et licences de la poésie; puis, faute de trouver de bonnes raisons, il se fâcha tout rouge, et dans un accès d'indignation lyrique appela M. Chauvin « le sanglier qui dévaste le parterre des Muses ».

Il y eut à ce sujet, entre eux, comme un semblant de brouille, qui dura bien une grande demi-journée. Mais, comme le poëte et le sanglier faisaient de la musique ensemble chez le docteur, l'un en qualité d'alto et l'autre en qualité de violon; comme ils avaient tous les deux un grand faible pour la pêche à la ligne, et qu'ils ne pouvaient pêcher avec plaisir l'un sans l'autre, il y eut entre eux un armistice qui se changea bientôt en paix définitive, moyennant certaines concessions réciproques.

Après tout, le poète pouvait n'avoir pas tout à fait tort de comparer Mme Cartel à Minerve. Minerve n'était-elle pas la déesse de la sagesse et des arts? Or, justement, Mme Cartel poussait au plus haut point l'art de diriger sagement une maison, d'y maintenir le bon ordre, qui est la sauvegarde de la richesse et l'un des éléments du bonheur de la vie de famille? N'avait-elle pas un génie tout particulier pour entrer dans tous ces menus détails dont l'ensemble compose le bien-être, la paix, l'agrément du foyer domestique?

Considérant la grâce avec laquelle Camille faisait les honneurs de la table à thé, aux vieux amis qui venaient jouer des quatuors chez son père, M. Boulanger avait cru faire un coup de maître en la comparant à Hébé. Mais si la comparaison était flatteuse pour quelqu'un, c'était pour Hébé, et non pour Camille.

Hébé, après tout, était une jeune personne assez insignifiante, qui avait pour tout mérite celui d'être jeune et jolie, et de verser à boire aux habitants de l'Olympe. Une servante d'auberge peut, à la rigueur, réunir toutes ces qualités. J'aurais bien voulu, rien que pour voir, mettre Hébé au piano, et la prier de déchiffrer du Beethoven moitié aussi bien que Camille. Et ce n'était là qu'un des moindres mérites de la jeune fille. Si sa grâce, sa modestie, et l'exquise simplicité de ses manières venaient de lui gagner tous les cœurs, dès son premier début au bal du receveur, elle cachait sous ces dehors charmants une vive intelligence, une âme ferme et droite, dont ses frères et ses sœurs subissaient l'ascendant sans le savoir. Il leur arrivait souvent de discuter entre eux, ils ne discutaient jamais avec Camille. Elle n'abusait pas cependant de son titre de sœur aînée pour faire de la morale ou pour imposer sa volonté; mais jamais aucun d'eux n'en appela de ses décisions au tribunal suprême du papa ou de la maman.

Pierre, plus jeune que sa sœur de deux ans, avait au moins la tête de plus qu'elle. La nature lui avait donné sa part des avantages terrestres en force et en beauté. Mais, jugeant sans doute qu'elle avait assez fait pour lui, elle s'était arrêtée là, et avait négligé de lui ouvrir l'intelligence. Il excellait à tous les exercices de force et d'adresse; mais la grammaire latine était pour lui lettres closes, et il n'affrontait jamais sans terreur les horrifiques mystères de la grammaire grecque. Il travaillait néanmoins, pour plaire à ses parents, et cela avec une résignation d'autant plus méritoire, que chaque nouveau devoir était pour lui une nouvelle cause de transes et de déceptions. A force de s'appliquer, il avait appris un peu d'arithmétique, grâce au concours dévoué et patient de Camille, et il mettait l'orthographe. C'était une chose à la fois risible et touchante de voir ce pauvre garçon, qui avait la taille et la force d'un grenadier, se prendre la tête à deux mains, et faire d'inutiles efforts pour comprendre. Le sentiment de son impuissance l'avait rendu timide et taciturne. Il était attristé, et, tout au fond de son cœur, humblement repentant d'avoir trompé les espérances de son père qui avait compté autrefois faire de lui un médecin. En effet, le docteur disait volontiers, dans ses moments d'expansion : « Nous autres, nous sommes médecins, de père en fils depuis plus de cent ans. Pierre me succédera comme j'ai succédé à feu mon père ». Hélas, les années s'écoulaient, et le pauvre Pierre ne prenait guère le chemin qui mène au doctorat. Il ne se consola que le jour où il fut prouvé que son frère Jacques serait un petit drôle fort éveillé et fort intelligent.

« Au moins, celui-là ne sera pas une bête! » disait-il à Camille, avec une humilité touchante.

Le poëte, ne pouvant, sans faire une épigramme, vanter les dons de son esprit. s'était rejeté sur sa beauté et sur sa force. Pierre avait, selon lui :

« La beauté d'Apollon et la force d'Hercule. »

Quant à Christine, qui était alors dans sa douzième année, le poeme de M. Boulanger en faisait une Diane chasseresse; c'est sans doute parce qu'elle

était maigre, agile et vagabonde comme une chèvre. Non contente d'être maigre comme une chèvre, Christine était noire comme une Égyptienne ; il fallait l'œil pénétrant, ou plutôt la complaisance de ses parents pour découvrir dans sa petite figure chiffonnée et brouillée les éléments d'une physionomie passable pour l'avenir. Quant à son caractère, c'était pour le moment un logogriphe à peu près indéchiffrable. Il était aussi emmêlé qu'un écheveau de fil qui a servi de joujou à toute une famille de petits chats. Elle avait des élans de tendresse, suivis brusquement de longs accès de maussaderie et de bouderie, des heures de travail emporté et des heures de paresse absolue. Quelquefois Mlle Rondeau, son institutrice, pleurait presque de pitié en découvrant que Christine était devenue idiote ; d'autres fois, elle entrait en extase sur la vivacité et la souplesse de son intelligence.

Il faut dire que la pauvre Christine était en train de traverser cette période néfaste de la vie des enfants que l'on appelle l'*âge ingrat ;* époque malheureuse où les garçons ressemblent à des filles, et les filles à des garçons, où les uns comme les autres ont des voix de jeunes coqs enroués, des idées saugrenues, des sentiments exaltés, des gestes anguleux et maladroits, des vêtements toujours trop courts.

Isolée par son âge entre le groupe sérieux formé par Camille et par Pierre, et le groupe enfantin composé de Jacques et de Marie, deux jumeaux âgés de six ans, tantôt elle déplorait amèrement sa solitude, tantôt elle en était fière, comme si c'eût été un mérite et une rare distinction.

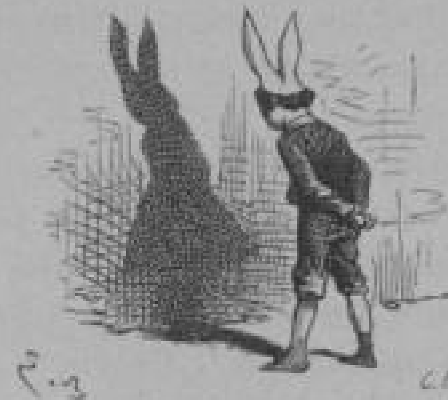
Quand elle était dans ses accès d'humeur sérieuse, elle dédaignait les « bébés » et s'en allait causer ménage avec Camille, ou bien elle troublait la cervelle de Pierre par la profondeur de ses jugements sur le monde et la sublimité de ses vues sur la destinée humaine. Quand elle était dans ses accès d'enfantillage, elle déclarait à sa poupée que les « grands » étaient ennuyeux, et entrait avec sa fougue habituelle dans les jeux des petits, auxquels elle faisait perdre la tête.

Alors c'étaient des rires et des cris à épouvanter le voisinage, des courses folles à travers les allées du jardin, et bientôt à travers les plates-bandes et les massifs. Le grand épagneul Fergus et le roquet Ali-Grognon se mettaient de la partie ; alors le vieux jardinier (le prêtre de Flore et de Pomone, selon l'expression neuve et hardie de M. Boulanger) commençait par se fâcher tout rouge. Bientôt il se mettait à rire, les mains appuyées sur les hanches, et disait entre ses dents : « Ma foi ! ne vous gênez donc pas ; faites comme chez vous ; vous ne jouerez jamais aussi jeunes ! »

M. Boulanger en voulait un peu à Marie de n'être pas un garçon ; en effet, si elle avait été un garçon, il aurait pu, sans scrupule, désigner les deux jumeaux sous les noms glorieusement mythologiques de Castor et de Pollux. Mais comme elle n'était qu'une simple fille, et qu'elle n'y pouvait rien, il en prit son parti, et appliqua aux deux enfants, sans rien préciser, le terme vague : *les Gémeaux*. C'était une entorse à la vérité, il le savait bien ; il savait aussi que cette inexactitude ouvrait une brèche par où le « Sanglier viendrait ravager le parterre des Muses. » Il ferma les yeux et passa outre.

Jacques était un jeune monsieur passablement tapageur, volontaire et tyrannique. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire quand un petit garçon et une petite fille du même âge vivent ensemble, c'était lui qui avait subjugué Marie, et qui en avait fait son esclave. Ce qu'il voulait, elle le voulait ; ce qu'il faisait, elle le faisait. Quand Jacques travaillait, elle travaillait ; quand il exaspérait Mlle Rondeau par sa paresse, elle mettait tous ses soins à être d'une paresse rare et raffinée.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES CAUSERIES DU JEUDI

A PROPOS D'UNE ÉTYMOLOGIE

« Oncle Anselme, d'où vient donc que pour désigner la vaisselle d'argent, on a coutume de dire vaisselle *plate ?* On ne saurait pourtant donner pour raison que ces ustensiles-là soient plus plats que ceux de porcelaine ou de faïence.

— Non, ma foi, car on y comprend les cuillers et les fourchettes, qui ne sont rien moins que choses planes.

— Alors, pourquoi cette singulière désignation ?...

— C'est à quoi je pensais justement l'autre jour. Certain dictionnaire que j'ai consulté m'a fourni cette même raison que nous venons de trouver absurde, et je me creusais la tête, quand un événement, fort étranger à l'affaire, est venu me mettre sur la voie d'une étymologie qui, je crois, n'a pas encore été signalée, mais qui pourrait bien être la véritable.

— Voyons donc cette étymologie, oncle Anselme.

— Non, voyons d'abord l'événement ; l'étymologie ira ensuite de soi, car vous en saisirez plus facilement le sens.

Vous savez, ou vous ne savez pas, — mais c'est alors pour moi une occasion de vous l'apprendre, —

que la plupart des nations civilisées, dans l'intérêt des diverses relations commerciales ou scientifiques, ont résolu d'adopter une mesure unique. Un congrès de savants s'est réuni à l'effet de se prononcer sur le choix du type universel, et c'est le *mètre* français qui a prévalu.

Un tel honneur fait à notre mesure nationale n'est pas, notons-le, la conséquence d'une courtoisie des autres peuples à notre égard; non, l'hommage rendu en ce cas s'adresse à la science pure, qui a eu le mérite de savoir fixer ce type d'une manière immuable.

Tous les termes de comparaison pris jusqu'alors étaient purement arbitraires : le pied, le pouce, la coudée, l'empan, dont les noms seuls vous indiquent l'origine, et qui d'ailleurs variaient de canton à canton, ne représentaient que des dimensions conventionnelles.

Un jour des savants français dirent : Prenons le globe terrestre lui-même pour base d'un système de mesures.

Et sans plus de façon les voilà mesurant le contour de la terre par des moyens qui paraissent bien compliqués quand on n'y est pas initié, mais dont le résultat ne dépend au résumé que d'une grande exactitude dans les opérations [1]. Ce fut à vrai dire une besogne un peu plus longue que celle qui consisterait à mesurer le contour d'un chapeau, ou même à *tirer* le plan d'une propriété, et il y a même à ce sujet tout une suite d'aventures assez curieuses arrivées à ces mesureurs de globe. Tant il y a qu'ils parvinrent à leurs fins et qu'un jour ils se trouvèrent connaître, à l'épaisseur d'un doigt près, la longueur de la corde qu'il faudrait commander au cordier pour servir de ceinture à cette vieille grand'maman toujours jeune qui est notre bonne mère nourrice à tous et qui s'appelle LA TERRE.

Cela trouvé, comme la corde eût été un peut trop longue pour qu'on obligeât chaque marchand qui voudrait mesurer sa marchandise à s'en procurer une pareille, nos savants convinrent d'en prendre une fraction, pour type de cette mesure, qui ne saurait plus jamais ni varier ni se perdre, puisque le globe terrestre ne changeant pas de grosseur, il suffirait toujours aux savants de le mesurer à nouveau pour la retrouver exactement la même.

Ils adoptèrent donc comme unité de mesure usuelle et définitive une longueur égale à la dix-millionième partie du quart de cette corde-ceinture dont nous parlions tout à l'heure. Ce fut ce qu'ils appelèrent le *mètre*, c'est-à-dire la mesure par excellence, car le mot grec *metron*, qui est le père du mot français, ne signifie rien de plus que mesure.

Et voilà comment une véritable gloire échoit à la France en cette affaire, puisque c'est à ses savants qu'est due, sinon peut-être l'idée première, mais au moins la fixation de cette mesure qui est à la veille de devenir la mesure universelle.

Or étant donné le congrès international qui a décidé l'adoption du mètre, il s'est agi de confectionner pour le compte de chaque État ce qu'on appelle un *etalon*, c'est-à-dire un modèle de ladite mesure dans les meilleures conditions de précision, d'exactitude imaginables.

Le premier soin devait porter sur le choix de la matière à employer. Cette matière ne pouvait être le bois qui n'eût offert ni une justesse suffisante, ni une résistance assez grande à l'usure par le contact des mesures à régler; la pierre, le marbre, auraient eu des inconvénients analogues; le cristal, outre sa fragilité, est soumis à la dilatation sous l'influence des diverses températures, c'est-à-dire à s'allonger ou se raccourcir plus ou moins selon qu'il fait plus chaud ou plus froid; quant aux métaux, avec la fragilité en moins, ils participent généralement de cette dernière disposition, mais c'est cependant parmi eux que devait se trouver le corps à la fois le plus stable, le plus résistant et le moins attaquable par les agents de destruction naturels. Ce corps...... — mais ici allons prendre les choses de plus haut.

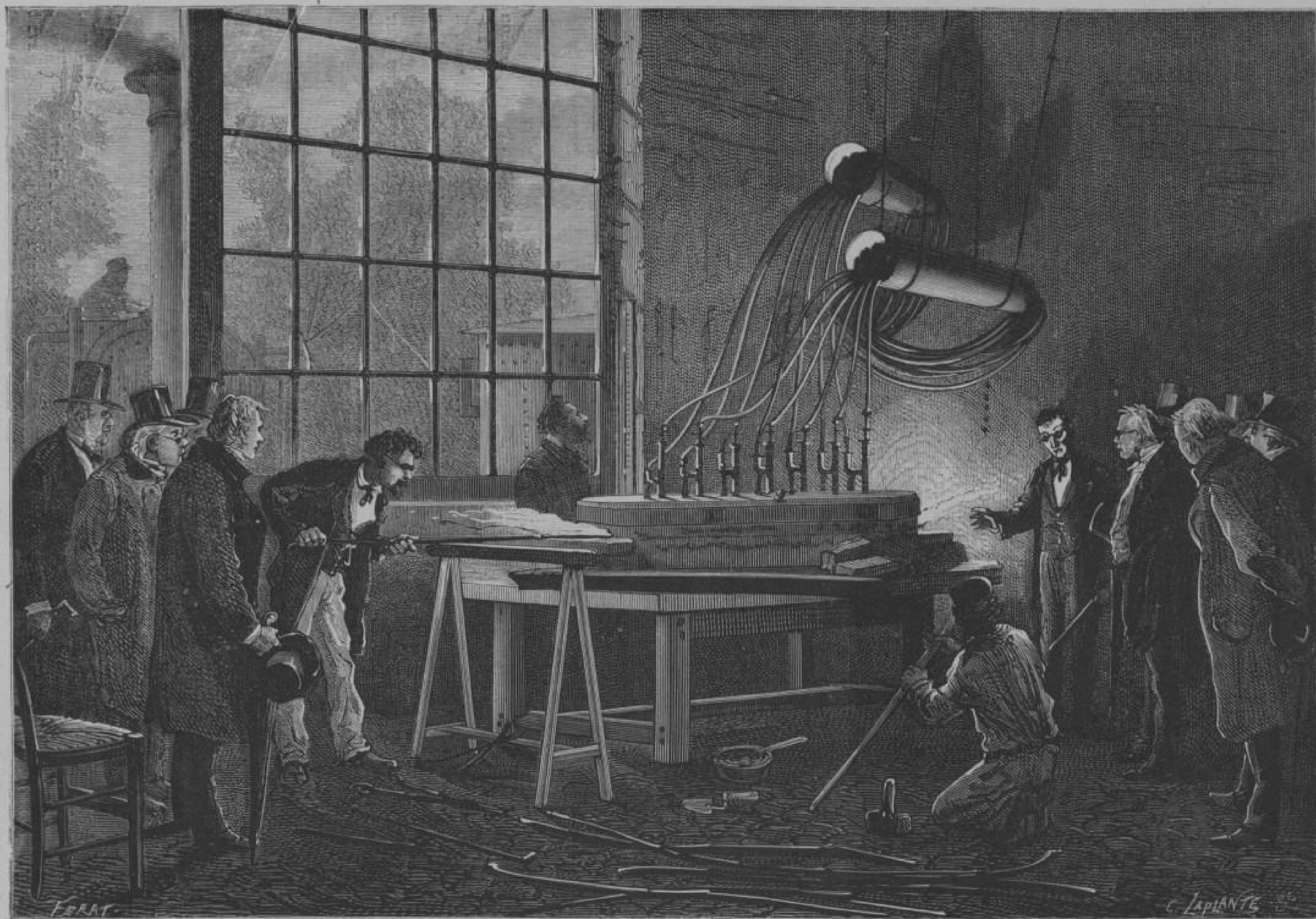
En 1735, plusieurs membres de l'Académie des sciences de Paris s'en étaient allés en la province de Quito, aujourd'hui République de l'Équateur, pour s'y livrer, comme devaient le faire plus tard leurs futurs confrères, à des opérations de mesurage de la terre. Ils avaient pour adjoint un géomètre espagnol, nommé Antonio d'Ulloa; ce géomètre, dans le récit de son voyage, publié vers 1778, parla d'une certaine pierre qui, dans quelques mines d'or de cette opulente région, était si fâcheusement mêlée au minerai, qu'on était souvent forcé de renoncer à l'exploitation des gisements où elle se rencontre.

« Cette pierre, dit-il, est si dure qu'on ne peut ni la briser sur l'enclume, ni la réduire ou fondre par le feu. Les Espagnols, qui appellent l'argent *plata*, ont donné à cette pierre le nom de *platina* (ce qui signifie petit argent), parce que quand on en bat fortement quelques grains sous le marteau, ces grains prennent à peu près l'aspect brillant de l'argent. » Ce passage du livre d'Ulloa fut la première notion exacte qui parvint en Europe touchant le *petit argent;* mais il n'en fallut pas davantage pour attirer l'attention sur ce métal, ou demi-métal (comme on disait dans le langage chimique d'alors), qui se présentait dans de telles conditions de résistance et d'infusibilité.

Des voyageurs rapportèrent bientôt de ces grains qui furent soumis à toutes sortes d'expériences, lesquelles eurent pour résultat de démontrer que le *huitième* métal (car on n'en connaissait encore que sept; on en compte aujourd'hui près de cinquante) possédait bien les qualités qu'on lui avait attribuées.

En même temps, toutefois l'on apprenait que les Espagnols d'Amérique devaient avoir trouvé le se-

1. Les procédés employés sont d'ailleurs analogues à ceux dont M. Guillemin a fait une si lucide démonstration dans son article : COMMENT ON MESURE LA DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE. (*Journal de la Jeunesse*, vol. III, page 198.)



La fonte du platine, au Conservatoire des Arts et Métiers. (P. 90, col. 2.)

cret de le fondre ou de le rendre malléable, puisqu'ils en fabriquaient des boucles, des gardes d'épées, des bijoux...

Ce secret, on ne tarda pas à le trouver, ou à le surprendre, car il fut bientôt démontré qu'il suffisait de mêler à ce minerai une certaine quantité d'arsenic, pour qu'il devînt à peu près fusible comme l'or ou l'argent. La découverte de ce procédé eut même pour effet de mettre sur la voie des fraudes que commettaient les Américains, qui ne se gênaient pas pour mêler de cette façon le *petit-argent* à l'or qu'ils envoyaient en Europe et qui, sans perdre rien de son aspect, avait perdu son titre réel.

Il arriva même que, pour mettre fin à ces manœuvres qui dépréciaient sensiblement les produits du Pérou, le roi d'Espagne ordonna la fermeture des mines qui contenaient des gisements du huitième métal. Et le petit-argent fut pendant quelques années d'une extrême rareté.

Mais on en découvrit ailleurs; et les métallurgistes purent reprendre leurs expériences en se plaçant à un tout autre point de vue que celui de l'altération du titre de l'or. Un intérêt réel devait en effet s'attacher à ce métal infusible, très-dur, très-résistant, capable de recevoir un beau poli, et par-dessus tout respecté de la rouille ou oxydation, dont l'or seul avait été jusque-là, à l'abri, d'une manière même moins absolue.

On essaya, on étudia, et non sans peine toutefois, l'on arriva à constituer au *platine* un état civil régulier, en tête de tous les autres métaux dont il réunit toutes les plus estimables qualités.

Le platine, qui serait beaucoup plus utile que l'or, est resté malheureusement très-cher, car les mines qui en recèlent ne le donnent qu'en grains assez menus, et les difficultés du travail en augmentent encore le prix. Il vaut environ mille francs le kilogramme.

Il est plus particulièrement employé pour la confection des appareils ou ustensiles qui, destinés aux manipulations chimiques, doivent résister à l'effet du feu ou des acides. On en a frappé quelques médailles, il figure dans certains instruments de précision, et l'on en fait des miroirs de télescope.

Jusqu'à ces dernières années d'ailleurs on avait continué à le travailler par l'ancienne méthode américaine perfectionnée en Europe, ce qui n'a pas empêché que dès 1829 on n'ait vu des vases de platine tout d'une pièce, fabriqués en France, pouvant contenir jusqu'à 200 litres de liquide. Mais voici que deux chimistes, MM. Sainte-Claire Deville et Debray, sont arrivés à le fondre, sans aucun alliage, en le plaçant dans un creuset formé de chaux pure où ils font arriver pour rendre la chaleur plus intense un double jet d'oxygène et d'hydrogène. On le coule ainsi en lingots, puis il est ou laminé ou étiré à la filière, ou travaillé au marteau. Il n'y a donc plus qu'à désirer la découverte de mines plus abondantes pour que l'usage du platine se vulgarise de plus en plus.

En attendant, quand il s'est agi de faire choix du métal destiné à former les *étalons* de la mesure universelle, c'est au platine que les savants ont donné la préférence, comme étant le plus durable et le moins sensible aux variations de température qu'ici produisent le retrait ou la dilatation...

» Et, — voilà seulement que j'arrive à mon événement, — comme il faut, pour les remettre aux diverses nations, fabriquer *quarante-cinq* de ces étalons que, pour plus de régularité, il importe de détacher du même lingot, un jour du mois dernier, au Conservatoire des Arts et Métiers, sous la direction de l'un des inventeurs du nouveau moyen de fusion, *deux cent vingt-cinq* kilogramme de platine ont été fondus, coulés, devant une assemblée vraiment émerveillée.

A l'heure qu'il est *l'historique* lingot doit être étiré en barreaux devant servir à façonner les quarante-cinq étalons qui transmettront aux générations futures la dimension exacte de ce *mètre* que les savants français ont reconnue être égale à la quarante millionième partie d'une corde qui ferait le tour du globe terrestre.

Pour nous résumer, croyez-vous mes enfants que cet événement ne soit pas digne d'être inscrit à la place d'honneur dans les annales d'un grand peuple? Si, n'est-ce pas?...

— Sans doute, oncle Anselme, mais l'étymologie?..

— Tiens! c'est vrai, j'oubliais. Eh bien! les Espagnols, qui appellent l'argent *plata*, furent à une certaine époque, vous le savez, tellement inondés de ce précieux métal par leurs mines du nouveau monde, qu'ils durent être les premiers à s'en servir communément pour la fabrication de leur vaisselle de table. Quand, plus tard, ce luxe dont les Espagnols nous avaient donné l'exemple pénétra chez nous, nous primes, j'imagine, avec la chose l'expression qui servait à la désigner. De *plata*, argent, à vaisselle *plate*, qu'il faut entendre vaisselle d'argent, il n'y a vraiment pas plus loin que du rejet à l'adoption d'un adjectif.

Ne prenez pas, en tous cas, une supposition pour une certitude; mais permettez-moi de remarquer qu'on en vit de plus aventureuses que celle-là.

L'Oncle Anselme.

LES TUILERIES[1]

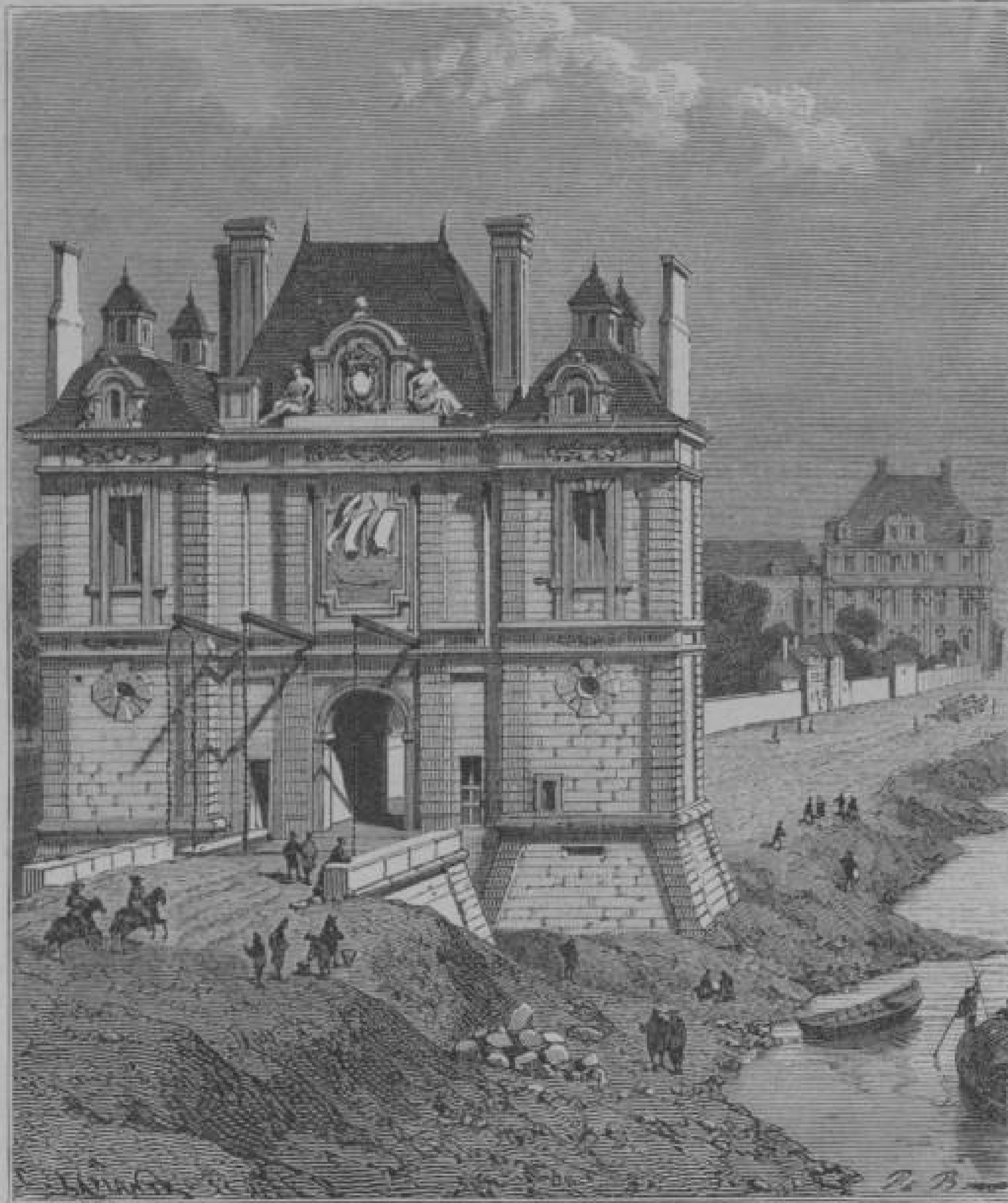
La galerie des Tuileries était dans l'origine assez étroite. Elle fut remaniée, élargie et dénaturée par la suite, sous Louis XIV entre autres.

Au devant des Tuileries, dans l'espace que l'on appelle aujourd'hui cour des Tuileries, et qui est compris entre le château et la grille, Henri IV avait

1. Suite. — Voy. pages 39, 54 et 75

fait faire un jardin. Le dessinateur de ce jardin était un certain Claude Mollet, cité et vanté par Olivier de Serres en son *Théâtre d'agriculture*. Ce Claude Mollet avait fait exécuter des « quarreaux » (parterres) d'une grande richesse de composition et d'une grande élégance de dessin. On a les représentations de ces parterres, et certes les éloges d'Olivier de Serres sont bien mérités.

Henri IV eut le premier l'idée de fermer complétement la grande cour, dite aujourd'hui *du Carrousel*, et si l'on n'est pas tout à fait sûr des détails du plan, on est du moins sûr de l'ensemble du projet. Une peinture murale du temps d'Henri IV, découverte récemment (en 1862) au château de Fontainebleau, des documents, des textes qui ont l'air d'avoir été les échos de ce qui se disait de son temps, ne laissent aucun doute à cet égard. C'était un ouvrage de longue haleine qui n'a été fait que de nos jours, mais il faut reconnaître qu'Henri IV l'avait désiré et projeté, et il serait injuste d'attribuer l'honneur de cette conception à Louis XIV, comme on l'a fait longtemps.



La porte de la Conférence. (P. 92, col. 2.)

On sait que la grande galerie, qu'on peut aussi bien rattacher aux Tuileries qu'au Louvre, était non-seulement un édifice somptueux d'apparat et de décoration, mais encore un monument qu'on pourrait appeler d'utilité publique. Henri IV donna en effet l'ordre d'y loger les artistes et les artisans les plus habiles : c'était à la fois un honneur et une récompense. Ce sujet a été traité par tous les collégiens au moins une fois dans leur vie d'écolier ; mais, quoique matière de vers latins, de narration ou de discours français, le fait n'en est pas moins absolument vra et authentiquement démontré, et l'on a conservé, entre autres, les noms de ceux qui, en 1608, reçurent cette hospitalité royale.

Il faut nommer aussi, comme ayant pris part avec Du Cerceau aux travaux des Tuileries et de la grande galerie, un certain Etienne du Pérac, architecte ; mais il serait fort difficile de dire au juste à quel moment et dans quelles proportions il collabora à cette œuvre.

La mort de Henri IV interrompit les travaux des Tuileries comme bien d'autres de ses projets. Sous

Louis XIII, en 1626 et 1627, on tint dans la grande salle l'assemblée des notables du royaume, où le roi vint les assurer « qu'il ne les avoit assemblés que » pour remédier aux désordres de l'Etat », et où le maréchal de Schomberg leur témoigna « que le roy » vouloit entretenir trente mille hommes de guerre » et les bien payer ».

Les travaux furent repris sous Louis XIV. Levau, esprit correct, mais lourd, fut chargé tout à la fois d'achever le Louvre et les Tuileries. Il prolongea ce dernier édifice vers le nord, du côté de la rue Saint-Honoré, et se contenta de répéter les constructions du midi, galerie et pavillon de Flore. C'était de la pure copie, mais cela valait encore mieux que d'inventer du mauvais; et malheureusement Levau se montra faible comme inventeur. Il défigura complétement le gracieux pavillon central de Philibert de l'Orme, et, sous prétexte de le mettre en harmonie avec l'ensemble, quelque peu massif, du palais, il détruisit le dôme sphérique du temps de Catherine, et le remplaça par le dôme quadrangulaire qui existait encore en 1871, lors de l'incendie, et qui n'eut d'autre effet que d'écraser les constructions du dessous et des côtés. Il avait pris la précaution, toujours dans le même but, de surélever auparavant le pavillon. Il n'aboutit qu'à gâter le pavillon, sans justifier son dôme. Les terrasses latérales furent également dénaturées par des galeries. Quant au magnifique escalier que Philibert de l'Orme avait construit dans le pavillon central, et que l'on considérait comme une merveille de dessin et d'élégante aisance, Colbert, trouvant qu'il dérobait la vue des jardins, chargea Levau de le détruire et de le remplacer par un autre. Les peintures de Bunel, les sculptures de Paul Ponce et de Bullant furent détruites et les dispositions intérieures changées par ce même Levau. De cette époque date la construction de la *salle des machines* ou de spectacle.

Louis XIV ne résida aux Tuileries que quelques années seulement, et les détails ne manquent pas sur la magnificence avec laquelle il décora les appartements. Pendant la régence d'Anne d'Autriche, Mlle de Montpensier avait demeuré aux Tuileries, qui s'appelaient *Logis de Mademoiselle*, et elle avait fait planter devant ce « logis » un jardin que Louis XIV fit démolir en 1655. Il donna un brillant *carrousel* sur l'emplacement du jardin en 1662. De là le nom de place du Carrousel.

Sous Louis XIV, on supprima la rue des Tuileries : le jardin fut réuni complétement au palais, et, comme les anciennes dispositions de Catherine et de Henri IV n'étaient pas dans le goût majestueux, mais froid et compassé du monarque, il chargea Lenôtre de refaire le jardin sur un plan nouveau. Lenôtre supprima l'étang, la volière, le théâtre, le labyrinthe, la ménagerie et autres accessoires qui s'y trouvaient; il recula le mur occidental jusqu'au bastion construit par Charles IX, et mit ce mur à la place où il est aujourd'hui, prenant, pour agrandir le jardin du roi, un terrain appartenant à un certain Renard, qui le tenait du roi Louis XIII, et qui en avait fait un lieu de promenade et de plaisance. Lenôtre créa aussi les deux terrasses des Feuillants et du bord de l'eau, et les belles rampes circulaires qui y montent à l'extrémité ouest du jardin. Le dessin de Lenôtre est resté, on peut le dire, à peu près le même jusqu'à notre époque. Il ne faut pas oublier que Louis XIV fit placer dans le jardin des Tuileries un certain nombre de statues et de groupes de sculptures, dont plusieurs sont des œuvres d'un grand mérite, et qui se sont bien conservées.

Au bout de la terrasse des Tuileries qui règne le long de la Seine, était la porte dite de *la Conférence*, qui a été détruite en 1730. Elle datait, selon toutes les apparences, de la première moitié du XVIIe siècle. On a dit qu'elle avait pris son nom des *conférences* qui eurent lieu au sujet du mariage de Louis XIV. Mais on donne une autre explication que les gens compétents trouvent meilleure. On connaît les *conférences* de Suresnes, qui eurent lieu entre les députés de Henri IV et ceux de la Ligue, en 1593. Comme les députés suivaient le quai pour s'y rendre, et que de l'issue de ces conférences dépendait la pacification de la France, il y avait toujours au bout des Tuileries une grande quantité de peuple qui s'y assemblait pour voir aller et venir les députés. Ce fut en souvenir de l'heureux succès de ces conférences qu'on appela cette porte *de la Conference*, lorsqu'on la bâtit.

A suivre. LOUIS BEPP.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XII (*suite*)

Chasse aux buffles. — La forêt. — La mort du lion.

Les chasseurs s'avançaient donc prudemment, cachés dans les grandes herbes, profitant des monticules qui étaient nombreux, et se dissimulant derrière les palmiers.

De minute en minute la distance diminuait, chacun retenait son haleine, en proie à une horrible crainte, celle de voir quelque compagnon maladroit mettre le gibier en défiance. De temps à autre, ils levaient la tête pour voir où ils en étaient, et ce que devenaient les animaux qu'ils allaient attaquer.

Kaloulou, qui avait une longue expérience pour son âge, trouva sa tâche bien facile, plus facile que Simba et Motto eux-mêmes; son corps souple et vigoureux se glissait sans difficulté à travers les grandes herbes ; aussi, bien avant tous les autres,

1. Suite. — Voy. vol III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, pages 12, 27, 46, 60 et 78.

il s'était approché de l'un des buffles, aussi près que la prudence le lui permettait. Déjà la flèche était sur la corde ; l'arc était tendu, Kaloulou n'attendait plus que le signal.

Simba ayant surveillé son monde, et ayant attendu patiemment quelques minutes que tous les chasseurs fussent prêts, fit entendre un léger sifflement.

L'arc de Kaloulou résonna. On entendit ensemble les fusils de Sélim, de Simba et de Motto ; il y eut un moment de trouble et de confusion parmi les animaux. C'était sur le chef du troupeau que Kaloulou avait tiré ; la flèche s'était enfoncée jusqu'aux plumes dans le flanc de l'animal, qui aussitôt baissa la tête et se disposa à charger. Derrière Kaloulou retentit le bruit du fusil d'Abdallah ; le buffle chancela ; le balle s'était aplatie sur son énorme front. Mais quelques instants après, il revint à lui, poussa un horrible mugissement et se jeta avec fureur du côté de Kaloulou.

Il aurait aussi bien pu se jeter sur de la fumée ; d'un bond léger Kaloulou se jeta de côté, et se mit hors de ses atteintes. Comme, en passant, la bête lui présentait le flanc, il profita de l'occasion pour tirer une seconde flèche qui lui perça le cœur, et par cet exploit mérita le premier prix.

Simba et Motto avaient visé le même animal. Leurs balles bien dirigées l'étendirent roide mort. Sélim, de son premier coup de fusil, cassa l'épaule à un jeune buffle ; il lui envoya son second coup à travers le corps. Le buffle poussa un gémissement, et se mit à vomir le sang. Avant que Sélim eût pu recharger son fusil, l'animal s'était affaissé sur les genoux et avait roulé sur l'herbe.



Le lion gisait sur le côté droit. (P. 94. col. 2.)

Chacun prit sa charge de chair de buffle, et l'on regagna la forêt, dans la direction de l'est. C'était un asile sûr ; on pouvait y faire cuire la viande et y manger tranquillement, quand même la fusillade aurait attiré l'attention de quelques ennemis.

En moins d'une heure, les chasseurs gagnèrent une partie du fourré semblable à celle où ils avaient passé la nuit précédente. Simba et Motto allumèrent du feu ; les jeunes gens dirigés par Kaloulou préparaient des baguettes pointues, on enfila de petits morceaux de viande à l'extrémité de chacune de ces baguettes, et on les planta tout autour du feu. Quand la viande parut à peu près cuite, ce fut merveille de voir comme chacun s'escrimait, et avec quelle rapidité disparaissaient les morceaux.

Quand on fut repu pour le présent, on songea à l'avenir, et l'on prépara de longues lanières de viande, que l'on mit au-dessus du feu, sur un gril improvisé.

Sur les deux heures de l'après-midi, on enleva du

gril la chair de buffle qui était suffisamment boucanée. Chacun en prit sa provision qu'il empaqueta dans des cordes d'écorce, et la petite troupe, bien restaurée et reposée, reprit sa marche vers le sud.

Pendant six jours encore, ils marchèrent sans sortir de la forêt. Ils virent beaucoup de gibier, et chaque jour ils firent sécher de la viande, en vue de l'avenir.

Le septième jour, Kaloulou dit : « Nous pouvons tourner à l'ouest, et marcher dans cette direction pendant trois jours ; nous inclinerons ensuite légèrement vers le nord-ouest, ou bien, selon les circonstances, nous prendrons une autre direction pour gagner le lac Liemba ».

Il fallait bientôt quitter la forêt et renoncer à l'ombre et à la fraîcheur de ses voûtes séculaires pour affronter la chaleur étouffante et les difficultés d'un fourré épineux et bas. Les plantes du genre cactus et du genre aloès envoyaient par bouffées leurs exhalaisons nauséabondes ; on marchait pas à pas parmi les plantes épineuses qui formaient un tissu serré et souvent inextricable. L'air était chargé d'odeurs pénétrantes et âcres. La moindre piqûre, le simple contact de ces plantes hideuses causait d'intolérables démangeaisons.

Ce n'était pas tout. Le sol était littéralement jonché des graines d'une herbe épineuse, dont les piquants sont aussi roides et aussi aigus que ceux d'un hérisson. Imaginez des hommes qui marchent pieds nus sur un tapis de hérissons en miniature ; autant vaudrait marcher sur des cendres chaudes. Il fallait s'arrêter à chaque pas.

Le soir du cinquième jour, ils arrivèrent au pied d'une colline conique, près d'un ruisseau limpide, à la lisière d'un fourré de bambous.

A partir de ce moment, leur marche s'accomplit à travers des bois touffus, des fourrés de bambous, des coins de terre semblables à des parcs ; puis ils longeaient des collines coniques, des ourlets de roches grises, et suivaient des ravines profondes. Ils arrivèrent enfin dans une plaine parsemée de bouquets de grands arbres, et dont les gazons étaient aussi doux à l'œil que du velours. Pendant cette série de marches, ils avaient suivi une pente insensible, mais continue, qui les amenait forcément dans les environs du lac. Le gazon devenait plus épais : c'était encore un indice. Quand ils eurent établi leur campement, ils soupèrent d'un peu de viande boucanée ; mais avec l'assurance de trouver, dès le lendemain, du gibier dans cette plaine.

Vers minuit, ils furent réveillés en sursaut par le rugissement d'un lion : « Qu'est-ce que j'avais dit ? s'écria Motto ? Je savais que le gibier devait abonder dans cette région ; car s'il n'y avait pas de gibier, il n'y aurait pas de lions. Sélim, tu feras bien de préparer ton fusil ; car si ce lion est affamé il pourrait bien se jeter sur l'un de nous.

— Je le vois, murmura Kaloulou. Là, là, regarde cette forme noire qui s'avance lentement ; il vient de dépasser ce gros arbre ! Ah ! il s'arrête et regarde de notre côté.

— Chut ! fit Simba. Vise bien, jeune maître.

— Est-ce le moment ? demanda Sélim à voix basse.

— Non, non, non, répondit Motto. Je donnerai le signal. En pleine tête surtout ; car tout serait perdu s'il n'était que blessé. »

Quels battements de cœur ! on aurait presque pu les entendre. Le lion s'avançait toujours. On ne l'entendait pas marcher. Il s'arrêta comme pour réfléchir. On entendait le bruissement du gazon que sa queue battait à petits coups. Ses yeux brillaient d'un éclat qui s'éclipsait de temps à autre, quand il clignait ses paupières. Ils pouvaient servir de mire à Sélim. Motto, la main posée sur son bras, le retenait encore.

Le lion ayant délibéré tourna lentement à gauche, comme pour décrire un circuit autour de l'arbre. A mesure qu'il tournait, Sélim tournait lentement, un genou en terre, le canon toujours braqué entre les deux yeux.

Soudain, l'animal s'arrêta et fit entendre un rugissement épouvantable. Simba et Motto préparèrent leurs fusils, en cas que Sélim manquât son coup.

Le lion se baissa lentement comme pour se ramasser avant de bondir. C'était le moment critique.

« Il va bondir, dit Kaloulou.

— Feu ! » cria Motto d'un ton bref. Trois coups de feu partirent en même temps ; à la lumière de l'explosion, on entrevit le lion en l'air ; puis on entendit un cri sauvage, une lourde chute. Le lion était ou mort ou mourant.

Sur les charbons à demi éteints du feu de bivouac, on jeta quelques poignées d'herbes sèches, et subitement une grande lueur éclaira toute la scène. Le lion gisait sur le côté droit, une de ses griffes s'agitait encore convulsivement, ses lèvres retroussées laissent voir ses terribles dents blanches. Il avait la tête fracassée.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

LE CHEMIN DE FER DU VÉSUVE

Le Vésuve est le seul volcan actif de notre continent européen. Les autres volcans, l'Etna en Sicile, l'Hécla en Islande, et ceux des Lipari et de l'archipel grec sont tous situés dans des îles plus ou moins éloignées des côtes.

Tout le monde sait que le Vésuve s'élève à une petite distance de Naples, sur le bord de la magnifique baie qui baigne cette ville. Grâce à cette position, le volcan est visité tous les ans par des milliers de touristes ; cependant son ascension, sans être

périlleuse, n'est pas dénuée de tout danger et est en tout cas fort pénible.

Le Vésuve, vu de Naples, est une montagne à deux têtes; celle de gauche est le sommet de Somma, celle de droite est le volcan lui-même; une vallée se creuse entre les deux. A l'entrée de cette vallée, s'élèvent l'Ermitage et l'Observatoire, sur un plateau qui forme un belvédère naturel. On monte d'abord à l'Ermitage, qui est à deux lieues de la ville.

Autrefois, une bonne route conduisait directement jusqu'à ce point. Par malheur, l'éruption de 1858 a jeté un mur de lave en travers du chemin, et pendant longtemps on a été obligé de gagner l'Ermitage à cheval par un fort mauvais chemin. Maintenant cette route est rétablie, et, en quittant l'Ermitage, on ne va plus que sur un âne ou sur ses pieds. On passe devant l'Observatoire établi sur la croupe du volcan pour permettre d'étudier les éruptions et d'annoncer les tremblements de terre.

« Après l'Observatoire, dit M. Marc Monnier, on s'engage dans la vallée qui sépare les deux montagnes et on longe le cône du volcan jusqu'à ce qu'on trouve un point où l'ascension soit praticable. C'est alors que la fatigue commence réellement. Il n'y a plus ni chemins, ni sentiers, ni rien de pareil : ce n'est plus qu'un monceau de cendres et de scories. Ces scories figurent des éponges de fer : on ne peut dire autrement ni mieux, le mot est du président de Brosses. Il y a encore « des tas de pierres, de terre, de fer, de soufre, d'alun, de verre, de bitume, de nitre, de terre cuite, de cuivre, pétris ou fondus d'une manière écumeuse, en forme de marcassites ou de mâchefer. Les pluies ont délayé cela à la longue, par où l'on voit quels sont les plus anciens ou les nouveaux dégorgements. Il n'y a rien en vérité de si hideux à voir, ni de si fatigant à traverser, que ces amas d'*éponges de fer* aussi dures que raboteuses. Vous ne pouvez rien vous figurer de plus dégoûtant que ces infâmes déjections ; on marche là-dessus avec une fatigue inconcevable. Toutes ces mottes de mâchefer roulent incessamment sous les pieds et vous font, grâce à la détestable rapidité du terrain, descendre deux toises quand vous croyez reculer d'un pas. » Ainsi parle très-exactement le président de Brosses.

« Je me rappellerai toute ma vie un de mes amis qui, étant Suisse et ayant le pied montagnard, sourit de pitié en voyant le cône du Vésuve. « Quoi ! s'écria-t-il, c'est tout cela ? » Et il s'élança vers le cône. Au bout de cent pas, il s'arrêta essoufflé ; puis il reprit sa course. Je marchais lentement derrière lui. Les scories roulaient sous ses pieds comme les pierres d'une maison qui s'effondre. Il fit cent pas encore et tomba tout de son long, s'écorchant aux mains et aux genoux. Il se releva sans rien dire et courut de plus belle : seconde chute ; il déchira cette fois ses vêtements de haut en bas. Alors seulement il daigna se rendre. Il prit d'abord le bras d'un guide, puis la corde d'un autre, et consentit enfin à se laisser pousser par derrière comme un simple bourgeois de Paris.

« Mais ce n'est rien encore, on ne peut pas monter toujours par les scories. Il faut quelquefois escalader la pente douce, le côté des cendres, et c'est mille fois plus cruel. Ces cendres sont du sable très-fin, rougeâtre et qu'on pourrait répandre sans inconvénient, au lieu de poudre d'or, sur la page fraîche qu'on vient d'écrire. En voyant ce talus uni, on se rassure, on s'y engage de grand cœur. Hélas ! on ne tarde pas à regretter les scories. Ce ne sont plus des pierres qui dégringolent sous vos pieds, c'est de la poussière dure, serrée, où à chaque pas vous enfoncez jusqu'à mi-jambe. Vous retirez un de vos membres de cet étang solide et vous faites des tours de forces pour le porter en avant : peine perdue ! L'autre jambe est prise et vous n'avez pas de point d'appui. Vous voulez vous aider des mains, utopie ! elles plongent aussi dans le terrain mouvant, elles y entraînent vos bras jusqu'aux épaules. Sortez de là, si vous pouvez !

« Enfin l'on arrive. On commence par s'envelopper dans son manteau, car le froid est vif dans la montagne. Et puis on va jusqu'au bord du cratère : c'est un gouffre fumant, dont la forme change tous les jours. Je n'y ai jamais vu pour ma part, quand il n'y avait pas d'éruption, que ce qu'on voit dans une chaudière : un gros nuage humide et blanc. Mais d'autres, plus heureux et favorisés par le vent du nord, qui déblayait les bords du gouffre, ont découvert le sol, qui paraissait être de soufre et de mine de fer, les parois intérieures « de rocher vif, scabreux, brûlé jusqu'à la calcination, comme de la chaux, blanc, citron, recouvert en mille endroits de soufre pur et de salpêtre ; en d'autres endroits tendant à la vitrification, en quelques-uns ferrugineux, presque partout fendu de longues crevasses, d'où sort une grande quantité de fumée mal odoriférante. » Quelques-uns sont même descendus, au moyen de cordes qui les empêchaient d'y rouler, jusqu'au fond du gouffre, entre autres notre poëte Chateaubriand, l'emphatique voyageur. Il y a vu des blocs de granit recourbés en feuilles d'acanthe, des rosaces, des girandoles et un cygne de lave blanche parfaitement modelé. L'on découvre des bords du cratère un admirable panorama : trois golfes, trois îles, je ne sais combien de promontoires sur lesquels on plane, en voyant la mer au delà, jusqu'à l'extrême horizon où elle touche le ciel, une plaine immense, une grande ville et cinq petites, pour le moins, sans compter les villages, puis des montagnes à n'en plus finir, pelées ou boisées, vertes ou grises, blanches même en janvier, toutes les merveilles du monde : c'est le paradis vu de l'enfer, a dit un poëte.

« Mais quand il y a éruption, l'on oublie ce calme et radieux spectacle. On regarde alors le cratère qui vomit des flammes, des cendres, des quartiers de roche et une sorte de neige rouge et brûlante qui, retombant en flocons de feu sur les pentes du cône,

s'amoncelle, s'écroule en avalanches formidables et couvre alors des terres, engloutit des maisons, ensevelit des villes, sans qu'aucune force humaine puisse l'arrêter jamais. »

Le spectacle est dangereux quand on le contemple du grand cratère. Mais il est rare depuis douze ans que les éruptions jaillissent de là. Depuis 1850 il s'est formé des sources au pied du cône, dans le ravin qui sépare les deux montagnes, et l'on en voit sourdre la lave à peu près comme l'eau des fleuves sort des glaciers. On peut alors s'approcher sans péril de la rivière enflammée. En 1855 et en 1858, elle roulait lentement dans le ravin, comme une Tamise qui aurait pris feu. Les accidents du terrain la changeaient çà et là en cascade rouge, tombant comme du métal en fusion, rejaillissant en écume, en poussière ardente ; ailleurs la surface de la rivière était parfaitement plate, on eût dit un lit de braises sur lesquelles auraient couru des charbons allumés.

On voyait tout cela sans danger du bord du ravin ; l'assistance était nombreuse et point effrayée; on venait là comme au feu d'artifice et les étrangers qui avaient un peu de lecture appelaient cela une belle horreur.



Le Vésuve, vu de Naples. (P. 95, col. 1.)

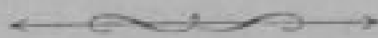
L'établissement du chemin de fer du Rigi [1], dont nous avons entretenu nos lecteurs, a inspiré aux Italiens l'idée de faire une voie ferrée sur le même principe qui conduira les voyageurs sans peine et sans danger presque sur les bords du cratère du Vésuve.

Le projet, après des études sérieuses, a été reconnu exécutable et les travaux vont être commencés cette année. La ligne doit contourner la base de la montagne et aboutira à quelques pas du grand cratère. La station sera protégée par une sorte de brise-lames (ou plutôt de brise-lave), qui préservera la ligne en cas d'éruption et fera couler la lave à droite et à gauche. On établira entre la station et l'Observatoire un fil télégraphique qui fera rapidement connaître toutes les observations importantes. La ligne sera construite de façon que le seul danger à craindre sera la perte de 30 mètres de rails environ.

Monter au Vésuve en chemin de fer, pendant une éruption, voilà certes une excursion émouvante que pourront bientôt faire les intrépides touristes de notre siècle.

H. NORVAL.

1. Voy. vol. II, p. 262.





Elle souleva les brancards. (P. 97, col. 2.)

NOUS AUTRES[1]

V

Promenade matinale du docteur.

Le lendemain du bal, au moment où le soleil se levait, le docteur sortit d'une des plus pauvres maisons du hameau de la Petite-Chasse; il était suivi d'une vieille paysanne, qui se confondait en humbles remerciments.

« Pas tant d'histoires, la mère! dit le docteur avec une brusquerie affectée. Je vous l'ai dit une fois pour toutes, chacun son métier; nous autres médecins, nous sommes faits pour courir la nuit comme les chats. Quelle belle matinée, hein! »

La vieille paysanne se tut par respect pour le docteur; mais tout le respect qu'elle lui portait ne put l'empêcher de secouer la tête, comme pour protester. Voici les pensées qu'elle roulait en elle-même: « Si les médecins sont faits pour courir la nuit, comme les chats, sont-ils faits aussi pour payer leurs malades au lieu d'être payés par eux? Quand ils recommandent le repos à un vieil homme épuisé comme le mien, sont-ils tenus de vider leur bourse entre les mains de sa femme? Sont-ils tenus de faire vivre le ménage, pendant que l'homme refait ses forces? Quand ils recommandent à un malade de boire de vieux vin de Bordeaux, sont-ils obligés de trouver par hasard trois ou quatre bouteilles dans le coffre de leur voiture? »

Sans s'apercevoir qu'une grosse larme coulait lentement, de ride en ride, le long de son visage hâlé par le soleil, sans remarquer que, malgré sa vénération pour le docteur, elle contrevenait encore une fois à ses ordres, elle s'écria d'un ton presque indigné: « Aussi M. Cartel, c'est trop fort de ne pas vouloir.....

— Aidez-moi à atteler Coco, dit le docteur en faisant la grosse voix, cela vaudra mieux que de rester là, les deux bras ballants. »

Elle souleva les brancards, puis se mit à boucler les courroies, sans oser lever les yeux.

Le soleil levant, après avoir dépassé le sommet des collines violettes qui fermaient au loin l'horizon, avait inondé d'un seul bond la campagne immense, allongeant les ombres des arbres sur les prés humides de rosée, faisant courir des frissons de lumière sur les ruisseaux, allumant des lueurs d'incendie sur les vitres des maisons lointaines. Il ne dédaignait pas non plus de plaquer des glacis roses sur le toit enfumé de la maison où gisait le malade. Il faisait danser de joyeuses paillettes de lumière dans les yeux ternes de Coco, et mettait le docteur en gaîté.

En même temps que le soleil envahissait la campagne, une brise fraîche et parfumée rasait la terre, et évoquait partout la vie sur son passage. Dans un pré voisin, des scieurs de long étaient déjà à l'ouvrage et l'on entendait leurs voix claires et joyeuses dans l'air sonore du matin.

Les poules d'un voisin, attirées par la curiosité, arrivaient une à une à grandes enjambées, encore toutes bouffies de sommeil, les plumes hérissées et frissonnantes, et se risquaient jusque sous les roues du cabriolet, jusque entre les jambes de Coco. Quand

[1] 1. Suite. — Voy. page 81.

elles avaient bien regardé autour d'elles, elles se communiquaient leurs observations d'une voix enrouée et becquetaient la terre, pour s'occuper. Le coq, moins familier, s'était perché sur le petit mur en pierres sèches. De là, avec un port de tête qui rappelait celui du vicomte Hector, il regardait tantôt dans la cour, tantôt dans la campagne, lançant de temps à autre un cri si éclatant que Coco en dressait les oreilles.

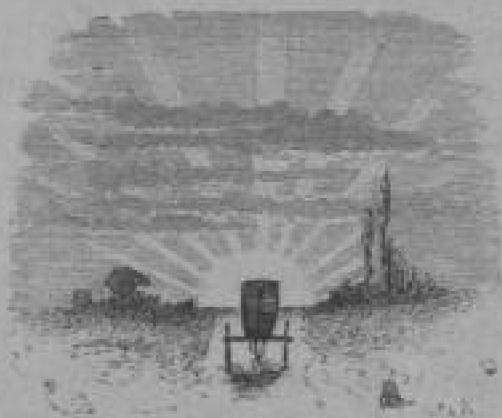
« Voilà le soleil! disait-il aux poules; je vous prends à témoin que j'ai annoncé sa venue quand la nuit était encore toute noire et le voilà revenu! »

Quand le docteur fut sur son siége, le fouet en main, il dit d'une voix joyeuse : « Vous m'entendez bien, la mère, pas d'inquiétude ; ce ne sera rien du tout. Coco, mon garçon, sauvons-nous! »

Coco partit au petit trot, au milieu des poules en désarroi, qui prenaient leur volée dans tous les sens, en poussant des cris déchirants.

Pendant que les roues tournaient dans la poussière grise du chemin, le docteur se disait : « Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer un pareil lever de soleil. »

Le docteur Cartel avait cinquante ans passés ; mais comme tous les hommes dont la vie a été simple et régulière, et dont l'âme est en paix avec elle-même, il avait gardé une grande jeunesse de cœur. Il jouissait beaucoup plus vivement que beaucoup de jeunes gens de ce qu'il appelait *les petits bonheurs de la vie;* et parmi ces petits bonheurs, il plaçait au premier rang un beau lever de soleil.



VI

Le lieutenant Renaud se décide à reprendre la mer.

Le docteur entrevoyait déjà les clochers de Sainte-Maure, lorsqu'à un tournant du chemin il aperçut à trente pas devant lui un promeneur solitaire qui marchait lentement, la tête penchée, et se préoccupait fort peu de la beauté de cette matinée printanière. Le chemin était étroit, encaissé entre deux talus ; le promeneur, plongé dans ses réflexions, n'entendit pas le bruit du cabriolet.

« Hep! » cria le docteur pour l'avertir.

L'autre se retourna brusquement. C'était le lieutenant de vaisseau. Il avait le front soucieux, les yeux battus, le teint pâle.

« Est-ce ainsi que vous réparez les fatigues du bal? lui dit gaiement le docteur en retenant Coco.

— Je n'ai pas pu dormir, répondit le jeune marin avec un sourire contraint. Comme je me sentais la tête lourde, j'ai pensé qu'une petite promenade...

— Montez-vous avec moi? »

Le marin rougit, hésita, et finit par refuser, sous prétexte que la marche lui serait salutaire.

« Bonne promenade alors! et au revoir! »

Coco, agitant la tête de haut en bas, se remit à trotter avec ardeur.

Le lieutenant de vaisseau continua sa promenade et se replongea dans ses méditations, qui n'étaient pas couleur de rose ; voici pourquoi : au retour d'une absence de cinq ans, il était venu passer un congé de six mois dans sa famille. Dès le lendemain de son arrivée, dans une longue conversation qui avait suivi le déjeuner, sa mère lui avait donné à entendre qu'à son âge, avec le renom qu'il s'était acquis comme officier de marine, avec l'avenir brillant sur lequel il avait droit de compter, il était grandement temps qu'il songeât à se marier. Elle avait ajouté qu'il n'avait qu'à choisir. Il avait d'abord tourné la chose en plaisanterie ; puis, sous prétexte que l'idée était toute nouvelle pour lui, il avait demandé du temps pour réfléchir.

Il n'avait pu voir l'intérieur de la famille Cartel sans être frappé de ce bonheur domestique si calme, si uni, si profond. Camille était charmante ; mais ce qui l'avait surtout frappé en elle, c'était cette droiture, cette simplicité distinguée qu'elle tenait tout à la fois de son père et de sa mère, et qui s'appuyaient sur le fonds solide d'une piété éclairée et d'une éducation bien conduite.

Le jour où il fit toutes ses découvertes, il écrivit à un de ses amis, fort bien placé pour connaître les intentions du ministre, et lui demanda si, le cas échéant, il obtiendrait d'être attaché, soit à l'état-major d'un port, soit même à l'administration centrale. Selon lui, le docteur ne voudrait pas même entendre parler de donner sa fille à un homme qui passait les trois quarts et demi de sa vie sur mer. Voilà pourquoi il avait cru prudent d'écrire à son ami.



L'ami lui avait répondu le surlendemain que sa demande, s'il la présentait, paraîtrait naturelle et légitime, et qu'il y serait fait droit aussitôt. Comme il n'avait pas compté sur une réponse si prompte et

si décisive, il fut pris au dépourvu. Mis en demeure d'agir, il tomba dans une mer de perplexités.

Car, il faut bien le dire, le lieutenant Renaud, cet officier si énergique et si souvent cité à l'ordre du jour, était déplorablement timide. On n'aurait eu qu'à lui dire de se faire sauter avec son bâtiment, il se serait fait sauter, à l'heure dite, sans sourciller ; mais il devenait subitement timide et embarrassé dès qu'il lui fallait parler de lui-même, se faire valoir, demander quelque chose.

S'il avait demandé tout simplement au docteur la main de sa fille, il y a cent à parier contre un qu'on la lui eût accordée. Par malheur, il n'osa pas marcher droit devant lui, il voulut, comme on dit, tâter le terrain.

La veille au soir, pendant le bal, il avait tiré M. Cartel à part. De l'air le plus calme qu'il put prendre, il lui avait donné à entendre qu'il ne serait pas éloigné de renoncer au service actif, pour accepter un emploi sédentaire.

Dès les premiers mots le docteur avait bondi de surprise : « Vous, mon cher Albert, renoncer au service actif, y songez-vous sérieusement ? Vous tenez votre avenir dans votre main et vous voudriez le laisser échapper ! Voulez-vous écouter un conseil d'ami, avait-il ajouté en posant doucement la main sur l'épaule du jeune homme, fuyez cette tentation, retournez à la mer ! »



Montez-vous avec moi? (P. 98, col. 2.)

Le docteur, en parlant ainsi, était à cent lieues de s'imaginer que la confidence du marin fût une entrée en matière pour lui demander la main de Camille.

« Il m'a compris à demi-mot, se dit le lieutenant de vaisseau découragé. Par délicatesse, il n'a pas voulu me laisser engager trop avant. Il me conseille de fuir la tentation; est-ce assez clair? Eh bien, il a raison, je la fuirai, je retournerai à la mer. »

Et voilà pourquoi la nuit même, en rentrant du bal, il avait regardé son uniforme avec amertume; voilà pourquoi, au lieu de dormir, il avait écrit à son ami une lettre qu'il avait jetée à la poste dès le point du jour, pour couper court à toutes ses hésitations.

Cette lettre disait en substance : « Je songeais à rester à terre, en prévision de certains projets auxquels je ne puis donner suite. C'est une affaire que je te raconterai peut-être plus tard et dont je n'ai pas même voulu ennuyer mes parents. La terre n'est pas mon élément; je retourne à l'eau : le plus tôt sera le meilleur. Que l'on m'embarque donc, et que l'on m'envoie aussi loin que l'on voudra. »

Cette lettre une fois hors de ses mains, il se sentit déjà moins malheureux. Comme il n'était pas de ces gens chez qui le chagrin se tourne en mauvaise humeur, et qui se soulagent aux dépens de ceux qui les entourent, il avait entrepris une longue

promenade pour retrouver toute sa sérénité avant d'aller souhaiter le bonjour à sa mère?

VII

Le vicomte de Pavezac voit l'avenir tout en rose.

Quand le vicomte de Pavezac ouvrit les yeux à la douce lumière du jour, il avait déjà sur les lèvres son refrain de la veille : Traderidera ! Ce qui donne à croire que ses rêves avaient été d'une couleur claire et gaie. Il procéda à sa toilette avec la sage et prudente lenteur des gens désœuvrés qui savent, par expérience, combien il est difficile de tuer le temps.

Quand il fut à peu près satisfait de l'ensemble de sa personne, il s'assit devant une table, et avec des soupirs d'angoisse médita longuement et élabora, dans sa pensée, avant de la mettre par écrit, l'épître suivante :

« Mon cher oncle, ayez donc l'obligeance de voir mon directeur, et obtenez de lui qu'il prolonge mon congé. Je crois que j'ai mis, cette fois, la main sur une bonne occasion. Insistez, s'il le faut, pour qu'on me donne au moins le temps d'ébaucher une affaire qui, si elle se conclut, vous délivrera à tout jamais des importunités de votre neveu et de ses demandes d'argent.

» Votre neveu respectueux,

» Hector DE PAVEZAC.

« P.-S. — Si vous trouvez au fond d'un tiroir quelques louis oubliés dont vous ne sachiez que faire, envoyez-les-moi. L'argent est le nerf de la guerre, et je vais avoir à faire une furieuse dépense de gants frais. »

La lettre cachetée et l'adresse mise, le vicomte se regarda dans la glace et trouva qu'il avait une mine toute reposée. Il descendit en fredonnant et déjeuna d'un fort grand appétit comme un homme qui vient de jeter les fondements de sa fortune à venir. Il amusa ses hôtes par sa belle humeur, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours, avoua de bonne grâce qu'il rendait justice aux qualités de Mlle Cartel, tout en donnant à entendre que, habitué à vivre dans un monde de princesses, de duchesses et d'ambassadrices, il y mettait un peu de condescendance et de complaisance. Il quitta la table, content de lui et des autres, et se dirigea en flânant vers le bureau de poste.

A vrai dire, la rue où demeurait le docteur Cartel n'était pas sur le chemin de la poste ; mais il ne déplut pas au vicomte de faire un petit crochet, pour contempler la demeure de la future Mme de Pavezac.

La maison était très-ancienne, sauf quelques parties plus modernes, ajoutées à différentes époques, à mesure que la famille avait pris plus d'importance. Certains corps de bâtiment dataient de la Renaissance, notamment la façade, où l'on voyait sur un piédouche un buste attribué à Benvenuto Cellini. La maison était séparée de la rue par une grande pièce de gazon et par des massifs que contournait une large avenue sablée destinée au passage des voitures. La grille en fer ouvragé remontait au XVIIe siècle, elle demeurait presque constamment ouverte pendant le jour. Derrière la maison s'étendait un vaste jardin, où les enfants pouvaient prendre leurs ébats en toute liberté.

Le vicomte Hector se planta devant la grille, et sa vive imagination lui peignit, sous l'aspect le plus riant et le plus flatteur la vie que pourrait mener, dans ce petit castel, un diplomate retiré de la diplomatie, devenu conseiller général, député, que sais-je encore ? Sa rêverie fut troublée par Antoine, qui lui apparut au tournant de l'allée, tenant en main un harnais qu'il portait chez le bourrelier.

La figure du vicomte lui déplut à première vue, et je ne sais pas trop s'il ne vit pas une insulte préméditée dans la grimace que faisait l'élégant jeune homme pour maintenir son morceau de verre devant son œil.

Il se disposait donc à passer en le toisant de la tête aux pieds et des pieds à la tête, pour le punir d'avoir un verre dans l'œil, et dans le cœur, des prétentions sur lesquelles quelques amis avaient déjà édifié Antoine. Mais le futur diplomate avait pour principe qu'il faut se faire des amis partout ; il adressa donc à Antoine un sourire plein de condescendance, et lui dit, en secouant la tête d'un air enjoué : « Voilà ce que j'appelle une jolie maison ! »

Antoine se retourna vers la maison, la contempla en penchant la tête, comme s'il la voyait pour la première fois, et répondit d'un ton assez goguenard : « La maison n'est pas vilaine ! »

Là-dessus, il passa outre, en grommelant entre ses dents : « La demoiselle non plus n'est pas vilaine, et la dot non plus ; mais ce n'est pas pour toi, mon garçon, ou je me trompe fort. »

Le vicomte, qui n'avait pas entendu la seconde partie de la phrase, s'applaudit de son habileté et trouva, à part lui, qu'il avait fort bien commencé la campagne. Après avoir jeté sa lettre à la poste, il monta d'un pas assez guilleret l'escalier du lieutenant Renaud.



VIII

Menus propos d'un diplomate et d'un marin.

La pipe, au dire des fumeurs, adoucit les chagrins de l'homme et éclaircit ses idées. A voir de quels nuages le marin s'était enveloppé, on pouvait conclure qu'il avait bien des chagrins à calmer ou bien des idées à éclaircir.

« Voilà un calumet! dit-il à l'élégant diplomate, en lui offrant une pipe, en manière de bienvenue.

— Quelle horreur! s'écria le favori des Grâces, en agitant les deux bras, comme un nageur désespéré, et il courut à la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

— Pardon! lui dit son hôte d'un air surpris, tu fumais autrefois, au collége.

— Les collégiens fument, répondit l'attaché au ministère des affaires étrangères, mais les diplomates prisent. Donc, je ne fume plus, n'étant plus collégien, et je n'attends plus pour priser que d'être ambassadeur. »

Ici le rusé diplomate donnait une légère entorse à la vérité. S'il ne fumait plus et s'il ne prisait pas encore, c'est qu'il regardait ces deux habitudes comme inélégantes et inconciliables avec le brevet de « jeune homme accompli » qu'il s'était décerné à lui-même.

« Ah ça! reprit-il, quand la fumée se fut un peu dissipée, tu ne m'avais pas dit que l'on faisait de la musique tous les mercredis chez le docteur Cartel.

— C'est vrai, répondit le marin en affectant la plus grande bonhomie : c'est que tu ne me l'avais pas demandé.

— Cela était-il nécessaire? Tu vois un pauvre Parisien tout désorienté, en quête de distractions dans une sous-préfecture dont je ne voudrais pas dire de mal, puisqu'elle t'« a donné le jour », mais qui ressemble furieusement à une Thébaïde, et tu ne lui énumères pas par le menu toutes les ressources dont il pourrait tirer parti!

— Pardon, encore une fois! reprit le marin avec une humilité passablement ironique, je vais sur-le-champ réparer cet oubli. Comme distractions, nous pouvons offrir aux étrangers : 1° le dimanche matin, la manœuvre des pompes, sur la place de la Mairie : spectacle plein d'intérêt et absolument gratuit; 2° le lundi soir, un cours d'adultes très-intéressant chez les Frères des écoles chrétiennes. Tu es adulte, tu peux te présenter.

— Tu te moques de moi!

— Je ne me moque point! 3° Le mardi soir, séance de la Société de statistique. La statistique est un passe-temps agréable pour les personnes qui n'ont rien à faire. 4° Le mercredi, séance de musique de chambre, chez le docteur Cartel. Ah! tu daignes sourire, et tu ne prétends plus que je me moque de toi! 5° Le jeudi, marché franc, où l'on vend des volailles grasses et des petits cochons maigres. Le petit cochon maigre en lui-même...

— Renaud, nous nous fâcherons!

— Nous nous fâcherons est joli! Tu as voulu des renseignements, je t'en donne; de quoi te plains-tu? Nous disions donc : 6° Le vendredi, thé, whist, et conversation littéraire chez la vieille Mme de Réméré : société très-exclusive; mais avec ton titre et ton goût bien connu pour les belles-lettres, tu ne peux manquer...

— Bourreau! tu prétends m'insulter impunément! mais je t'enverrai des témoins. »



Quelle horreur! s'écria le favori des Grâces. (P. 101, col. 1.)

Le marin continua avec une gravité imperturbable :

« 7° Le samedi soir, répétition de l'Orphéon; réunion essentiellement privée, il est vrai; mais avec un certificat de moralité et des protections!...

— Misérable, as-tu fini?

— Pas tout à fait. J'allais oublier : 8° La pêche aux ablettes dans l'Auron, quand il ne fait pas trop de vent; et 9° la visite, par tous les temps, aux ruines du château de Bas-Auron, ruines très-appréciées des amateurs de pierres absolument informes. J'ai dit. »

Hector avait cessé de rire. Il regardait bien en face son ancien camarade; enfin, il lui dit sérieusement :

« Renaud, qu'as-tu contre moi?

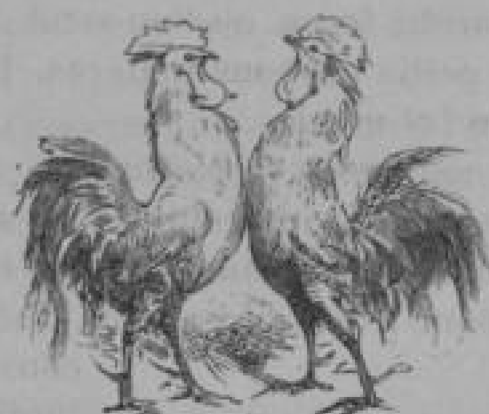
— Moi? rien!

— Alors, pourquoi ce persiflage?

— Tu as raison, répondit le marin avec sa franchise accoutumée. Pardonne-moi, mon cher Pavezac, c'est cette absurde migraine! »

Non, ce n'était pas cette « absurde migraine » qui avait poussé le brave garçon à faire au diplomate un accueil si peu hospitalier, c'était la jalousie.

Quoiqu'il eût renoncé à entrer dans la famille Cartel, il ne pouvait souffrir l'idée qu'un autre y pût entrer. Le sentiment n'est pas très-noble, mais le pauvre lieutenant de marine était un homme et non pas un ange. Seulement, comme c'était un homme courageux et bon, il rougit de sa faute aussitôt qu'il l'eut reconnue, et fit généreusement tous ses efforts pour la réparer : « Si je te comprends bien, dit-il à son ancien camarade de collége, tu désires être invité aux séances de musique de chambre du docteur ; eh bien, je me charge de te faire inviter ! »



IX

Le diplomate se fait valoir.

Il faut croire que si le vicomte était attaché au ministère des affaires étrangères, c'était par des liens bien élastiques, et que le ministre le regardait comme un collaborateur bien peu nécessaire, puisque son congé fut prolongé d'un mois sans la moindre objection.

Son oncle, le vieux chevalier de Pavezac, avait inséré dans sa lettre un mandat de 300 francs, avec recommandation de ménager ce modeste trésor, attendu que si le chevalier avait le bras long auprès des ministres, ses finances étaient déplorablement courtes. Il exprimait l'espoir que « son étourdi » serait plus heureux dans cette tentative que dans les précédentes, et terminait en lui souhaitant bonne chance. Ce souhait n'était peut-être pas inutile, car « son étourdi » avait éprouvé déjà au moins une demi-douzaine de déconvenues matrimoniales. Il est vrai qu'il avait l'heureuse faculté de les oublier à mesure, et de ne pas concevoir l'ombre d'un doute à propos de son mérite personnel.

Présenté par un ami comme le lieutenant Renaud, il fut bien accueilli dans la famille Cartel, et devint un auditeur assidu des petits concerts du mercredi. Les musiciens, gens simples et sans défiance, le prirent d'abord au sérieux ; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on avait introduit un profane dans le sanctuaire, « un frelon dans la ruche, » comme disait M. Boulanger. Il eut beau écouter avec une profonde admiration les vers du poëte *Obscurus* ; avec une admiration non moins profonde les critiques de M. Chauvin ; il eut beau assister aux séances de la Société de statistique, pour gagner le cœur du violoncelle, qui en était le secrétaire perpétuel, ce fut bientôt un homme jugé. Ce n'est pas tout de s'extasier sur les œuvres des grands maîtres, encore s'agit-il de s'extasier sur les bons endroits ; sa mauvaise étoile faisait qu'il louait toujours à contre-temps. Il produisait sur chacun des musiciens l'effet que produirait sur une oreille délicate et exercée la voix d'un chanteur qui serait toujours au-dessous ou au-dessus du ton.

Cette découverte mit tout le monde en défiance sur la solidité de son caractère et la valeur de son intelligence. On remarqua que personne ne pouvait risquer un mot ou citer une anecdote sans faire jaillir de la mémoire du vicomte un mot analogue, prononcé par une duchesse, ou une anecdote toute pareille « que la princesse lui avait racontée au dernier bal de la duchesse ». Au tournant de chaque phrase on voyait apparaître le ministre des affaires étrangères qui prenait familièrement le vicomte par le bras, le tirait à l'écart dans une embrasure de fenêtre, et lui disait : « Entre nous, mon cher Pavezac, tous ces gens-là n'y entendent rien : donnez-moi votre avis sincère ! »

Le docteur réservait son jugement ; Mme Cartel observait avec défiance ; quant à Camille, en fille bien élevée, elle ne faisait point connaître son avis. Pierre, plusieurs fois, fut impatienté de cette jactance, et murmura entre ses dents, mais tout bas, tout bas, l'épithète de « blagueur ».

Christine seule trouvait le vicomte très-distingué et très-aimable. C'est qu'il ne la traitait pas en petite fille, comme tout le monde, et qu'il lui prodiguait les compliments les plus exagérés. L'influence maligne de l'âge ingrat faussait quelque peu le jugement de la pauvre fillette.

Elle eut plusieurs escarmouches sérieuses avec Marie et avec Jacques, au sujet de son héros. Les deux Gémeaux s'étaient taillé des lorgnons dans des morceaux de carton, et imitaient à ravir la grimace du vicomte. Elle les traîna pour ce fait devant le tribunal de Camille, qui gronda les deux accusés pour avoir été moqueurs ; mais elle ne récompensa d'aucun éloge le zèle de l'accusatrice, dont son œil clairvoyant perçait à jour les motifs intéressés.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'ARBALÈTE [1]

Passons maintenant aux projectiles.

Ce sont de petites flèches de bois de sapin, de peuplier ou de saule, à six pans, remplissant à frottement libre le canon de l'arbalète ; sans plumes, sans encoche au bas, cette surface restant plane, parce que la corde la frappe toujours droit et sans pouvoir dévier : elle est guidée par les rainures. On aura toujours raison d'armer de fer la pointe du quarreau, afin de ramener le plus en avant possible le centre de gravité, c'est-à-dire le point où, en le soutenant sur une lame de couteau, par exemple, la flèche se tiendra en équilibre. Plus ce point est près de la pointe, mieux cela vaut : la partie postérieure, légère, de la flèche fait l'effet de queue dirigeante qu'on pourrait appliquer à un projectile non régulier, ce qui différenciera toujours, ne l'oubliez pas, mes enfants, le quarreau de la balle.

Balles en terre glaise.

On se procure de l'argile ou terre glaise contenant le moins de pierres possible. On la délaye avec de l'eau, par masses, par pains que l'on pétrit et amène à la consistance du beurre ; puis, en laminant cette pâte sur une table, au moyen d'un rouleau, on l'amène à l'épaisseur de deux centimètres environ, quelquefois d'un. C'est comme si, au moyen d'un morceau de manche à balai, on construisait une grande galette pour la mettre au four! On se procure alors un simple et vulgaire entonnoir en ferblanc, dont la douille, en bas, soit de la même grosseur *exactement* que le calibre du tube ou du canon de l'arbalète.

On appuie alors le bout de cet entonnoir sur la pâte, et il y coupe de petits cylindres de terre glaise qui remontent un à un dans l'intérieur, et que l'on répand de temps en temps, sur une planche, pour les laisser sécher naturellement. Ce sont les balles en question. La dessiccation fait prendre à l'argile un retrait qui suffit pour que les petits cylindres entrent dans le canon avec un jeu suffisant.

On peut, si on le juge convenable, arrondir les cylindres entre ses mains, avant de les laisser sécher ; mais on se prépare souvent des mécomptes par cette amélioration, et nous n'avons pas constaté une différence appréciable de justesse ni de portée entre les projectiles préparés ainsi ou ceux laissés en cylindres primitifs. En arrondissant les cylindres, on n'est jamais sûr de ne pas allonger leurs dimensions en un sens qui les fera se briser dans le canon ou s'y arrêter sans en pouvoir sortir. Le petit cylindre, au contraire, une fois entré, suit toujours son chemin. Ces projectiles sont très-durs : il faut se garer de leur choc, quand ils sont lancés par l'arbalète. Nos *petits chasseurs* s'en serviront pour faire la guerre aux oiseaux pillards, aux loirs qui, le soir, viennent dévaliser les espaliers, aux mulots qui mangent les fruits et les légumes, aux rats d'eau qui dépeuplent les mares, la douve, l'étang, la rivière... Ce ne sont pas les occasions d'être utiles avec cette arme qui leur manqueront à la campagne !

Si, maintenant, nous remplaçons la boulette par le quarreau, nous avons en main, mes petits amis, une arme avec laquelle il faut compter, et qui demande beaucoup de prudence. La flèche de l'arbalète, quoique courte, est lancée avec une grande vigueur : elle peut servir à tuer de gros oiseaux, des lapins au gîte, et offre au jeune chasseur un moyen de se former un excellent coup d'œil pour la suite. En effet, la flèche est un *tir à balle*, et tout le monde sait combien est difficile le problème d'atteindre un but déterminé avec un seul projectile. C'est d'ailleurs pour cela que, vers le moyen âge, on inventa ce qu'on appela d'abord la *dragée*, ce que nous nommons aujourd'hui le petit plomb.

Avec l'arbalète, point de petit plomb ; il faut toucher ou manquer. Pas de milieu !

Au nombre des amusements auxquels l'arbalète se prête parfaitement, il faut compter la chasse du poisson que nous allons enseigner à nos *petits chasseurs*, et qui est bien plus intéressante avec l'arbalète qu'avec le fusil.

En été, lorsque le soleil frappe d'aplomb sur les eaux, les poissons sentent le plaisir de s'offrir aux rayons bienfaisants qui apportent la vie sur notre globe. Au lieu de se cacher dans leurs retraites profondes, ils viennent à la surface, et là restent immobiles, se chauffant. On dit qu'ils dorment : c'est bien possible, mais difficile à affirmer, car, n'ayant pas de paupières, ils dorment, même au fond, les yeux ouverts. Ce qui est certain, c'est qu'ils se chauffent. La preuve, c'est qu'en leur faisant tout doucement de l'ombre avec un corps quelconque, ils changent de place nonchalamment pour retrouver le plein éclat du soleil.

Si, à ce moment, on suit doucement le bord de la rivière ou de l'étang, on pourra frapper très-aisément ces animaux, car ils ne sont pas loin du bord et restent immobiles. Cependant, pour réussir, plusieurs précautions doivent être observées.

D'abord, il faudra vous souvenir, mes petits amis, que le corps du poisson *n'est pas* là où vos yeux vous le montrent. C'est un effet de la réfraction de l'eau, c'est-à-dire du brisement que les rayons lumineux éprouvent en passant d'un milieu plus dense, plus épais, dans un autre plus léger, et réciproquement. Donc, vous comprenez que l'eau est un milieu plus épais, plus lourd, plus dense que l'air par exemple ; tous les rayons qui, de l'air, entreront dans l'eau, se briseront sous un certain angle. C'est ce qui arrive pour le rayon visuel qui va de notre œil au poisson.

De là il faut : 1° déduire quelques règles empiriques, que nous allons donner ; puis 2° manquer plusieurs fois son coup et se corriger soi-même.

1. Suite. — Voy. pages 12 et 59.

La première règle qu'il faut adopter est celle-ci :

I° Ne jamais tirer sur un poisson qui a plus de 10 centimètres d'eau par-dessus lui : alors il suffira de le viser *sous le corps* pour frapper en plein, pourvu que l'animal soit de moyenne grosseur ; par exemple, un brochet de 2 à 3 livres ou un peu davantage.

II° Ne pas tirer trop loin, c'est-à-dire à plus de 7 à 8 mètres ; parce que la ligne de tir devient tellement oblique sur l'eau qu'on juge mal de l'épaisseur et des distances. A moins que la rive ne soit élevée : auquel cas, l'aire de vision directe augmente en proportion de l'élévation où vous êtes.

Tout ceci constitue ce qu'on appelle un *tir au jugé :* on l'explique difficilement, mais on y arrive sans trop de peine : c'est une question d'intuition. Ainsi donc, voici le quarreau passé au travers du poisson. L'animal frappé, tourne le ventre en l'air et..... le courant l'entraîne !

Ce n'est point là ce que veut le chasseur ! C'est pourquoi il attache une cordelette à la flèche pour ramener et la flèche et le poisson. Sous le fût de l'arbalète, vers le bout, on installe une bobine très-libre sur un petit axe soutenu par une monture en métal : un fort moulinet de canne à pêche est très-convenable, en ayant soin de grossir l'axe de la bobine. Pour cela, on y enroule, avec beaucoup de soin une ligne de soie bien dévrillée et qui d'ailleurs n'est jamais très-longue puisqu'on tire de près. Cette ligne est attachée vers le fer du quarreau, et passe par une fente que l'on pratique sur le côté du canon de l'arbalète. On prend bien soin qu'il n'y ait aucun point d'arrêt. Il est évident que la petite flèche emportera la cordelette avec elle, la dévidera et la passera au travers du poisson. Il n'y a plus qu'à retirer à la fois l'un et l'autre, avec quelques précautions nécessaires pour que l'animal blessé ne brise pas tout.

On comprend bien que, plus la ligne sera fine et légère, tout en demeurant solide, moins elle alourdira la portée du quarreau. Par la même raison, il faut, pour que le déroulement ait lieu instantanément, que le bras de levier qui fait tourner la poulie, le treuil du moulinet, soit aussi long que possible : c'est pour cela que l'on grossit autant que l'on peut l'axe sur lequel s'enroule la corde.

Rien de plus amusant que cette pêche, ou cette chasse, comme on voudra l'appeler : elle ne demande qu'un peu d'adresse et n'offre pas de danger aux enfants adroits, parce qu'ils doivent marcher sur la rive avec la plus grande précaution de manière à parvenir sans bruit à proximité du poisson. C'est un moyen qui rappelle la marche silencieuse de la *piste* par les sauvages nord-américains. On acquiert ainsi des talents qui servent souvent dans la vie.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.

LES TUILERIES[1]

Louis XV ne demeura aux Tuileries que pendant son enfance. On voit sous ce règne la salle des machines concédée à Servandoni, qui y fait exécuter des pantomimes. L'Opéra, la Comédie française, le concert spirituel, s'y succèdent de 1764 à 1784.

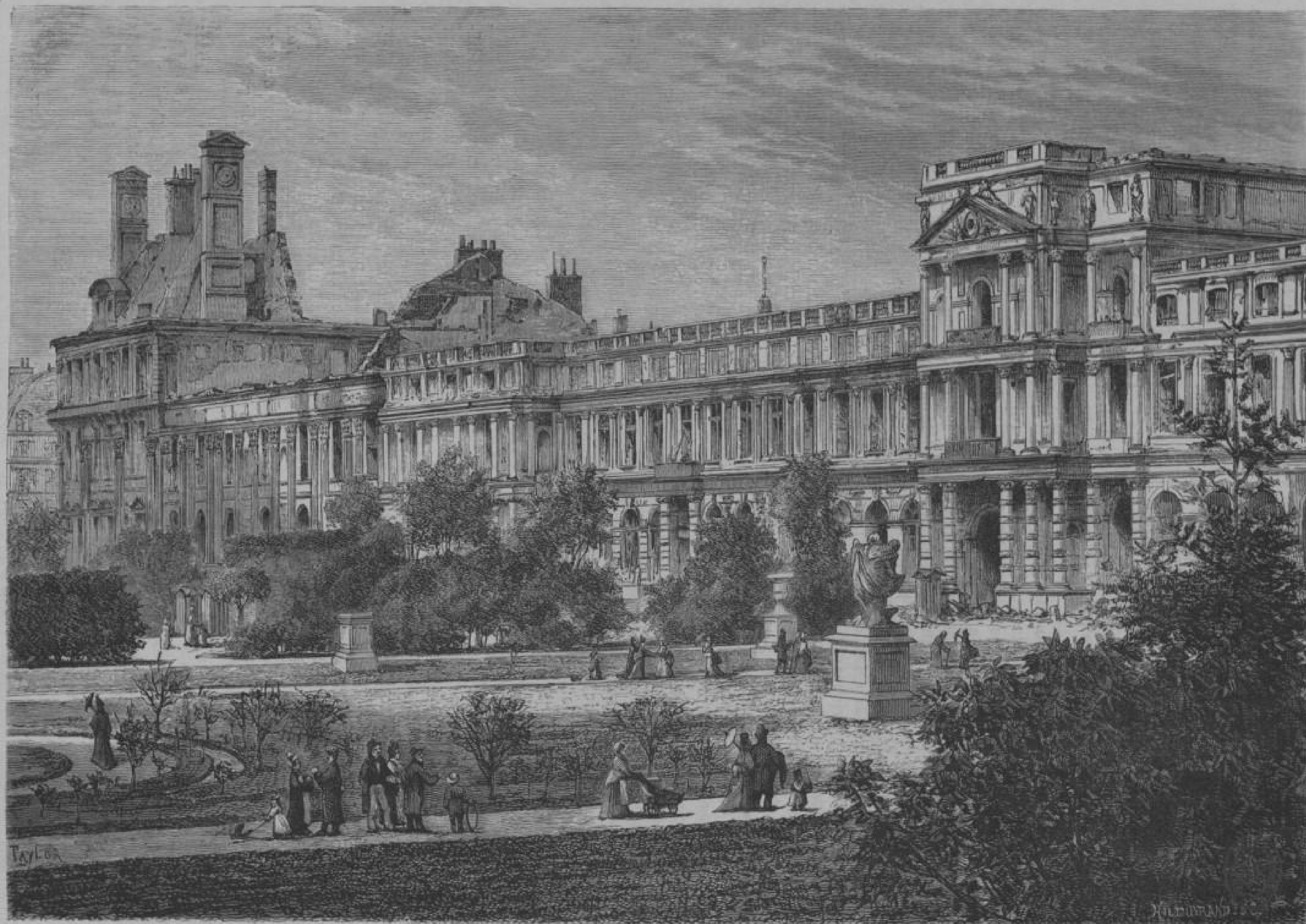
Quant au palais, il était en assez mauvais état d'installation lorsque le roi Louis XVI vint y demeurer en octobre 1789. A partir de ce jour, les Tuileries tiennent une large place dans l'histoire. Le 20 juin 1792, la foule envahit le château, et monte même le grand escalier en portant une pièce de canon.

Louis XVI était dans son cabinet; autour de lui se trouvaient seulement ses ministres, des officiers de la garde nationale et quelques vieux serviteurs: On lui dit que le meilleur parti serait peut-être de se montrer; il n'hésita pas. Il fit ouvrir la porte au moment où, ébranlée par les coups de hache, elle allait tomber, et, se présentant à la cohue furieuse, il dit avec calme : « Me voici ! » Ses serviteurs l'entourent, le poussent dans une embrasure de fenêtre, et le font monter sur une table. Quelques gardes nationaux lui servent de rempart. Aux injures, aux cris, aux réclamations furieuses de la foule il répond avec douceur et fermeté. C'est alors qu'on lui présenta un bonnet rouge; il le mit sur sa tête. On lui tendit un verre de vin; il le but avec calme et sans hésiter. La foule augmentait, mais ce n'était plus la fureur des premiers instants : la curiosité remplaçait déjà en partie la colère. Le maire de Paris arriva et adressa quelques paroles au peuple ; l'ordre fut donné d'ouvrir les appartements, et alors la foule commença à défiler avec tumulte et agitation, mais les menaces et les cris de fureur avaient cessé. Le peuple passa non-seulement devant le roi, mais encore devant la reine et ses enfants, qui s'étaient placés dans la salle du conseil pour offrir une diversion à la curiosité populaire. Le roi se retira alors, protégé par un groupe de députés et de grenadiers, et prit une porte dérobée pour rentrer dans son appartement.

Le 10 août suivant, les Tuileries furent de nouveau envahies, mais cette fois l'invasion eut un caractère plus violent. Du reste, l'insolent et imprudent manifeste du duc de Brunswick, qui menaçait de mort tous les habitants pris les armes à la main par les troupes alliées (25 juillet 1792), et la déclaration solennelle faite par l'assemblée que la patrie était en danger, donnèrent un nouvel élan aux passions politiques et à la fureur populaire.

Des volontaires marseillais et bretons, le peuple des faubourgs, plusieurs sections de la garde nationale, attaquèrent le château. Les suisses et les gentilshommes qui le défendaient furent massacrés. Le

1. Suite. — Voy. pages 39, 54, 75 et 90.



Les ruines des Tuileries, après l'incendie de mai 1871. (P. 106, col. 2.)

roi fut obligé de chercher un refuge au milieu de l'assemblée législative. Il se plaça avec sa famille dans la loge d'un journaliste, et après la bataille, qui n'avait plus guère été qu'un massacre vers la fin, l'assemblée déclara Louis XVI « suspendu de ses fonctions ». Il devait être logé avec sa famille au Luxembourg; mais il fut transféré au Temple. Il quittait ce jour-là les Tuileries pour n'y plus rentrer.

L'assemblée, depuis le retour du roi de Versailles à Paris, tenait ses séances dans la salle du Manége, qui communiquait avec le pavillon nord des Tuileries par la terrasse des Feuillants.

Le 10 mai 1793, la Convention nationale prenait possession de la salle de spectacle, appropriée à son usage, et elle y tint ses séances jusqu'en 1795. C'est dans cette salle que se passa un trait d'héroïsme bien connu et digne d'être mis à côté de ce que l'histoire peut offrir de plus grand et de plus glorieux. Le 1er prairial (20 mai 1794), le peuple avait envahi la salle de la Convention en criant : « Du pain! la constitution de 93! » Les députés se réfugient sur les gradins supérieurs; et Boissy d'Anglas monte avec une énergie admirable au fauteuil de la présidence. Il est entouré de gens armés de piques, de fusils, de sabres, de haches. Le député Féraud veut se mettre devant lui et le couvrir de son corps. Il est frappé d'un coup de pistolet, entraîné et massacré. Quelques moments après, on présente sa tête au bout d'une pique au président. Boissy d'Anglas se découvre, s'incline, et, par ce courageux hommage rendu à l'infortuné défenseur de la loi, inspire le respect de sa propre personne à ces furieux.

Le comité de salut public et les autres comités siégent, pendant la Convention, en différents endroits du même château. Plus tard, sous le Directoire, le conseil des Cinq-Cents succéda à la Convention dans la salle de spectacle, et le conseil des Anciens siégea dans la salle connue de nos jours sous le nom de *salle des Maréchaux*.

Pendant cette période, le jardin subit quelques légères modifications. Il y avait des pièces de verdure sous les grands couverts d'arbres, des deux côtés de la grande allée. Sous la Convention, les pièces de verdure furent remplacées par les parterres qu'on peut voir encore, avec des bancs demi-circulaires en marbre blanc. C'était là que, d'après la mode antique, par une contrefaçon de Sparte, « les vieillards devaient assister aux exercices de la jeunesse dans les fêtes publiques ». Les tapis de verdure qui s'étendaient tout le long de la terrasse des Feuillants furent remplacés, en 1793, d'après les ordres de la Commune de Paris, par des pommes de terre et autres légumes.

On voit souvent apparaître le nom de terrasse des Feuillants dans l'histoire de la Révolution. Un détail assez curieux, c'est que, l'Assemblée nationale ayant décrété qu'elle avait besoin de cette terrasse pour la commodité de son service et la facilité de ses communications, un ruban tricolore fut tendu d'un bout à l'autre de cette terrasse comme pour en faire un lieu réservé, et on lui donna le nom de *terre nationale*. Il faut dire que, par antithèse, on nomma *terre de Coblentz* le jardin réservé à la famille royale.

Ce n'est que depuis la révolution de 1789 que le jardin des Tuileries est public. Auparavant, les bourgeois n'y entraient que le dimanche, et le peuple, les soldats et les domestiques seulement à la Saint-Louis. « Attendu la célébrité de la journée, comme disaient les règlements, il est juste que la maison du père commun des citoyens soit, le jour de sa fête, ouverte à tout son peuple. »

A l'époque du Consulat, Bonaparte vint s'installer aux Tuileries. On répara l'intérieur et l'on détruisit la salle de la Convention. La cour du palais fut déblayée; on fit disparaître les constructions qui l'embarrassaient, et on la ferma par la longue grille parallèle au château, qui s'étend d'un côté à l'autre de la cour du Carrousel.

Quand vint l'empire, la salle de spectacle fut restaurée. On construisit une chapelle et l'on disposa une salle de séances pour le conseil d'État. On commença la galerie du nord symétrique de la galerie du bord de l'eau; mais les travaux n'allèrent pas très-loin. Le gouvernement de la Restauration les reprit, et poussa la galerie jusqu'à la rue de Rohan. En juillet 1830, le peuple prit encore les Tuileries, et le nouveau roi, Louis-Philippe, y demeura dès l'année suivante. Sous son règne, on y exécuta de nombreux changements intérieurs et l'on y ajouta des constructions, qui contribuèrent encore à altérer le caractère de l'ancien édifice. En février 1848, les Tuileries furent envahies et pillées. On en fit un « hôtel des invalides civils », puis un local pour l'exposition de peinture et de sculpture. Le président de la République vint y demeurer vers la fin de 1851, et avec le second empire les Tuileries redevinrent résidence impériale. On y fit de nombreuses modifications intérieures, et l'on y déploya un grand luxe de décoration. Le pavillon de Flore menaçait ruine; on le reconstruisit en entier, en suivant le même style comme architecture, mais en adoptant un système d'ornementation plus riche et plus conforme à l'ancien esprit de la Renaissance.

Le Louvre et les Tuileries furent définitivement réunis au nord comme ils l'étaient au midi, et l'on peut bien dire sans exagération que la cour du Carrousel, malgré les fautes incontestables de goût que l'on peut relever dans les nouvelles constructions, est en somme un des spectacles les plus grandioses qu'il y ait au monde.

En mai 1871, le vieux château de Catherine, les pavillons d'Henri IV et plusieurs parties des nouvelles constructions devenaient la proie de l'incendie, après l'horrible lutte dont le souvenir est encore dans toutes les mémoires.

LOUIS BEPP.



L'ORANG-OUTANG

Le Jardin d'acclimatation compte depuis quelques jours parmi ses hôtes deux jeunes représentants de l'intéressante famille des orang-outangs ou singes anthropomorphes.

Jusqu'à présent, on n'a eu que fort rarement l'occasion de voir ces animaux vivants dans nos ménageries, et en fait les deux jeunes individus du Jardin d'acclimatation sont les seuls spécimens que l'on possède actuellement en Europe. Aussi engageons-nous vivement nos lecteurs parisiens à profiter de cette occasion pour contempler ces êtres si curieux.

C'est du reste un spectacle à la fois étrange et touchant que celui qu'offrent ces deux jeunes singes, bizarres caricatures de l'espèce humaine, mais pleins d'intelligence et de douceur. Nés à Bornéo, où ils ont été achetés par le matelot français qui leur sert ici de cornac et de père nourricier, ils ont, le mâle onze mois, et la femelle seize mois. Leur taille est par conséquent fort exiguë, le plus grand des deux ne dépassant pas 60 centimètres; mais il faut dire tout de suite qu'ils n'appartiennent pas à l'espèce de l'orang-outang géant ou *mias-papan* de Bornéo, mais à la petite espèce de l'orang-outang ou *mias-kassar*.

Leur tête, grosse et ronde, est presque dépourvue de poils. Leur menton fuyant, leurs longues lèvres, leur nez écrasé, composent une face d'une singulière laideur, laideur qu'atténue un peu l'expression intelligente, presque humaine, de leurs grands yeux ronds. Le corps lui-même est lourd, difforme, supporté par des jambes courtes et muni de bras d'une longueur démesurée.

Mais il suffit de rester quelques instants en société avec ces intelligentes bêtes pour oublier bien vite leur laideur. On est frappé tout d'abord par leur amabilité; leurs yeux se promènent presque affectueusement sur le public, et ils n'hésitent aucunement à serrer la main de la personne qui leur fait cet honneur. La femelle, plus vive, et paraissant mieux supporter notre climat que son compagnon, est surtout fort amusante. Elle mange fort gravement sa soupe avec une cuiller, souffle une bougie, noue et dénoue des cordes et se démène assez élégamment sur le trapèze.

Chose bizarre, les deux jeunes orangs, qui manifestent une si vive sympathie pour les hommes, paraissent avoir une vive répulsion pour les animaux. La vue d'un chien les remplit d'épouvante, et ils repoussent avec un dédain comique les avances des singes d'autres espèces qu'on a voulu leur donner pour compagnons.

Grâce aux soins dont ils sont entourés, ils paraissent en très-bonne santé; mais dès que la nuit approche, ou que la pluie vient rafraîchir l'atmosphère, ils se hâtent de s'envelopper de leurs couvertures et ne veulent en sortir à aucun prix. Aussi est-il à craindre que ces pauvres petites bêtes ne résistent pas aux froids de l'hiver.

L'orang-outang appartient à la tribu des singes que leur aspect rapproche le plus de l'espèce humaine et que l'on appelle pour cela anthropomorphes (*anthropos*, homme; *morphe*, forme).

Le nom d'orang-outang, qui signifie en malais *homme des bois*, n'est qu'une épithète; le nom véritable que lui donnent les indigènes de Bornéo est *mias*.

Nous avons déjà dit qu'on en distingue deux espèces : le *mias-papan* ou orang géant et le *mias-kassar* ou petit orang.

Ces animaux ont été considérés pendant longtemps comme fabuleux. Les premiers voyageurs les représentaient, sur l'opinion même des Malais, comme des êtres sauvages et poilus, sorte de satyres, doués de la parole et possédant tous les caractères de la race humaine.

Le premier orang que l'on vit en France y fut amené en 1808 et offert à l'impératrice Joséphine, qui le garda à la Malmaison. Cuvier put l'étudier et le classer définitivement parmi les anthropomorphes. Notre célèbre naturaliste fut surtout frappé par l'étonnante sagacité du jeune animal, et il en a noté quelques exemples remarquables. « Une fois, dit-il, on avait enfermé le jeune orang dans une pièce voisine du salon où l'on se réunissait habituellement. Au bout de quelque temps la solitude l'impatienta, et il s'ingénia à ouvrir la porte pour entrer dans le salon. Mais le pène était trop haut pour qu'il pût l'atteindre. Il avisa alors une chaise, l'apporta près de la porte, grimpa dessus, et ayant tiré le pène, entra triomphalement dans la chambre où tout le monde était réuni. » Plusieurs de ces animaux ont été depuis amenés en Europe, et l'on a pu remarquer chez tous cet extraordinaire développement de l'instinct, approchant presque de l'intelligence humaine.

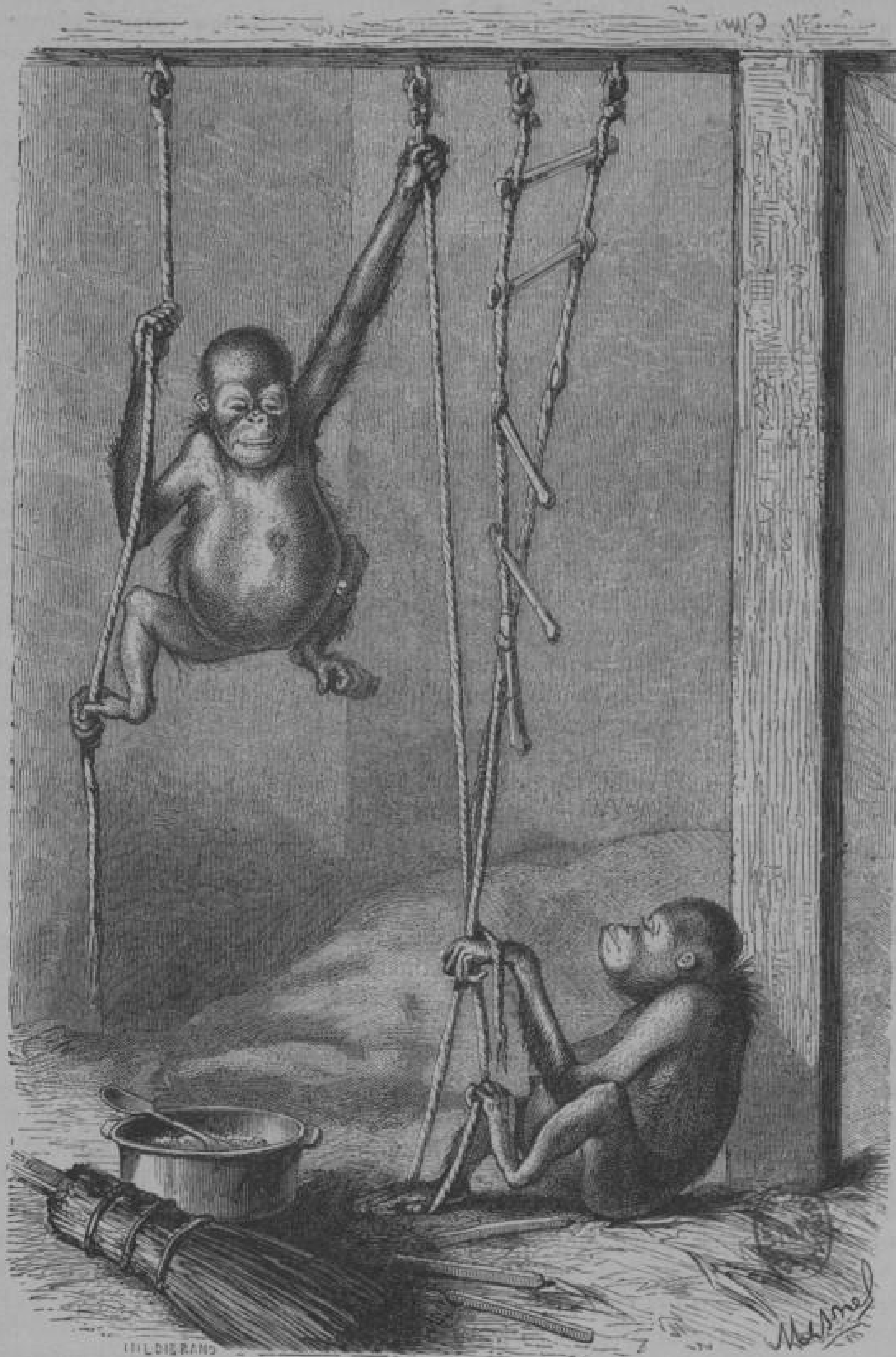
C'est de nos jours seulement que l'on a pu étudier les mœurs de l'orang-outang à l'état sauvage. Parmi les naturalistes auxquels nous sommes redevables de l'éducation de cette question intéressante, il faut citer au premier rang M. Russel Wallace, qui a passé de longues années au milieu des forêts de l'archipel malaisien dans le but de surprendre tous les mystères de la vie de l'homme des bois. Aussi ne saurions-nous mieux faire que d'emprunter à l'intéressante relation de l'éminent naturaliste anglais le tableau qu'il trace de l'orang-outang ou mias.

On sait, dit-il, que l'orang-outang habite Sumatra et Bornéo, et tout porte à croire qu'il est confiné dans ces deux grandes îles. Il paraît beaucoup plus rare à Sumatra qu'à Bornéo; dans cette dernière contrée, il peuple de vastes districts. On le voit surtout au sud-ouest, au sud-est, au nord-est et au nord-ouest; il préfère les forêts basses et marécageuses.

Il me semble qu'une étendue compacte de hautes

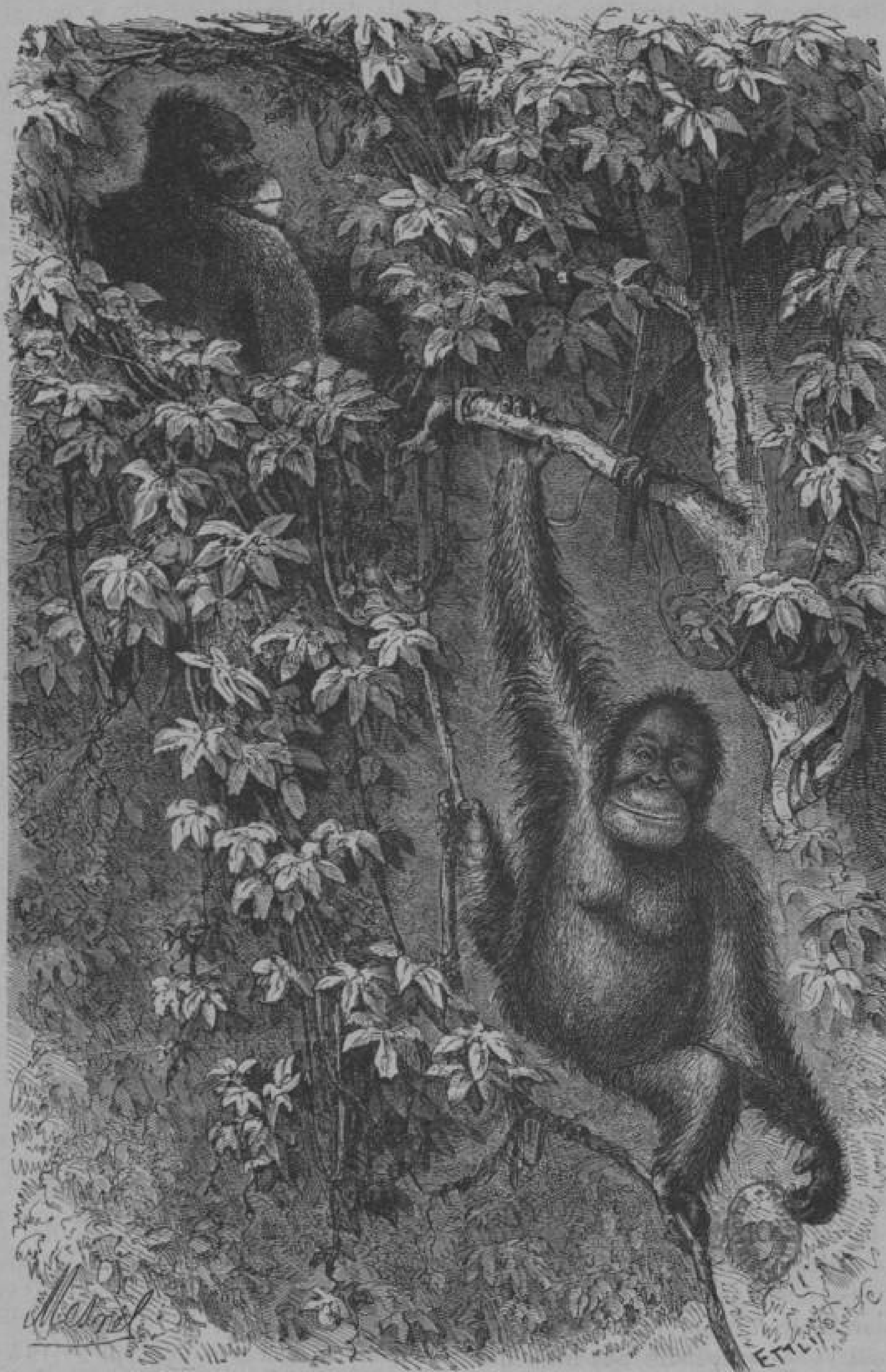
forêts vierges est nécessaires à l'existence de ces animaux. Ces forêts sont leur véritable patrie ; ils peuvent y rôder aussi facilement que l'Indien dans la prairie ou l'Arabe dans le désert, passant de tête d'arbre en tête d'arbre sans être obligés de descendre sur le sol. Les districts élevés et secs sont plus fréquentés par l'homme, plus coupés de clairières, et la jungle ne s'y prête pas à la manière de voyager du mias : il y serait plus exposé, plus souvent obligé de descendre à terre. Il y a probablement aussi une plus grande variété de fruits dans les districts des mias ; les petites montagnes qui s'y élèvent comme des îles sont des espèces de jardins où les arbres des terres hautes s'étagent au-dessus des plaines marécageuses.

Il est très-curieux de guetter un mias cheminant à son aise à travers la forêt : il marche résolûment le long de quelques grandes branches, à moitié droit, attitude que ses longs bras et ses jambes si courtes à proportion l'obligent à prendre. La disproportion entre ses membres supérieurs et les inférieurs s'accroît par la manière dont il marche sur les articu-



Les jeunes orang-outangs du Jardin d'acclimatation. (P. 107, col. 1.)

lations, au lieu d'appuyer sur la paume de la main, comme nous le ferions. Il suit les branches qui s'entremêlent à celles d'un arbre voisin; puis il étend ses longs bras, et, saisissant des deux mains les rameaux, parait en essayer la force, et s'élance sans hésitation pour continuer sa marche. Il ne saute ni ne bondit, et ne paraît pas se presser : pourtant il va presque aussi vite qu'une personne qui courrait dans la forêt. Ses longs bras vigoureux lui sont de la plus grande utilité : ils lui permettent de monter facilement aux arbres les plus élevés, pour s'emparer des fruits et des jeunes feuilles sur les minces rameaux qui ne supporteraient pas son poids, et de cueillir les feuilles et les branches dont il fait son chenil. Il place ce lit assez bas, sur un petit arbre, à une hauteur de 6 à 15 mètres de terre, sans doute pour avoir plus chaud et pour être moins exposé au vent. On dit que chaque mias se fait un nouveau gite toutes les nuits ; mais je ne crois pas cela possible ; on en trouverait plus de restes épars. J'en ai bien vu plusieurs autour des mines, mais ce district était sûrement visité par plusieurs orangs tous les



Orang-outang adulte. (P. 107, col. 1.)

jours, et au bout d'une seule année le nombre de leurs gîtes abandonnés aurait dû être prodigieux. Les Dayaks disent que pendant les nuits très-humides le mias se couvre de feuilles de pandanus ou de grandes fougères ; d'où peut-être le conte qu'il se fait des huttes dans les arbres.

L'orang ne quitte pas son gîte avant que le soleil n'ait séché la rosée sur les feuilles. Il mange pendant tout le milieu de la journée : rarement il retourne après deux jours de course au même arbre. Il ne semble pas craindre beaucoup l'homme ; j'en ai vu souvent me regarder pendant plusieurs minutes, puis filer tranquillement vers un arbre prochain. Quand j'en avais aperçu un, il me fallait faire parfois un mille ou deux pour aller chercher mon fusil, et presque toujours, en revenant, je retrouvais le mias sur le même arbre, ou tout au plus à 100 mètres de distance. Je n'ai jamais vu deux adultes ensemble ; mais les mâles et les femelles sont parfois accompagnés de jeunes orang-outangs ; d'autres fois on trouve trois ou quatre petits groupés. Le mias se nourrit presque exclusivement de fruits ; mais il mange aussi de temps en temps des feuilles, des bourgeons, de jeunes rejetons. Il semble préférer les fruits verts ; quelques-uns de ces fruits sont très-acides, d'autres fort amers, particulièrement l'arille, grand, rouge et charnu, l'un de ses fruits favoris. Parfois il mange seulement la graine d'un fruit ; il gaspille et détruit presque toujours plus qu'il ne dévore ; de l'arbre sur lequel il se trouve tombe constamment une pluie de débris. Le dourian est un de ses fruits préférés ; partout où il croît près de la forêt, ce fruit délicieux est mangé ou détruit par l'orang-outang, mais l'animal ne traverserait pas les clairières pour se le procurer.

Il semble étonnant que le mias puisse ouvrir ce fruit dont l'enveloppe est si épaisse, si dure et couverte de si fortes épines très-rapprochées ; probablement il arrache d'abord quelques épines, et, faisant ensuite un petit trou, ouvre le fruit avec ses doigts vigoureux.

Le mias descend rarement à terre, excepté quand, pressé par la faim, il cherche de succulents rejetons au bord de l'eau, ou quand, par un temps très-sec, il ne trouve plus de quoi boire dans le creux des feuilles. Une fois seulement, j'ai vu deux jeunes orang-outangs assis sous un creux de roche, en terrain sec, au pied de la colline de Simunjon. Ils jouaient tout droit, et se saisissaient par les bras. Rarement l'orang-outang marche droit ; il prend cette attitude seulement lorsqu'il va se suspendre aux branches au-dessus de sa tête, ou quand on l'attaque. Le représenter marchant avec un bâton, c'est pure imagination.

Les Dayaks déclarent tous que le mias n'est jamais attaqué par aucun des animaux de la forêt, à deux rares exceptions près ; les détails qu'on m'a donnés à ce sujet sont si curieux, que je vais rapporter presque textuellement ce que m'ont dit de vieux Dayaks qui ont passé toute leur vie dans les endroits fréquentés par ce singe. L'un d'eux s'exprimait ainsi : « Aucun animal n'est assez fort pour faire du mal au mias ; le seul avec lequel il combatte parfois est le crocodile. Quand il n'y a plus de fruits dans la jungle, le mias cherche sa nourriture sur les bords de la rivière, où il y a une grande quantité de jeunes rejetons qu'il aime et de fruits venant près de l'eau. Quelquefois alors le crocodile essaye de le saisir ; mais le mias saute sur lui, le frappe de ses mains, de ses pattes, le déchire et le tue. »

Un autre Dayak me disait : « Le mias n'a pas d'ennemis ; nul animal n'ose l'attaquer, hors le crocodile et le python. Il tue toujours le crocodile par la force ; se tenant sur lui, il lui arrache les mâchoires et lui met la gorge en pièces. Si un python attaque un mias, celui-ci le saisit, le mord et le tue. Le mias est très-fort ; il n'y a pas dans la jungle d'animal aussi vigoureux que lui. »

Il est très-remarquable qu'un animal si grand, si original, d'un type aussi supérieur que l'orang-outang, soit confiné dans un district aussi limité, dans deux îles, presque les dernières habitées par les grands mammifères ; car, à l'est de Bornéo et de Java, les quadrumanes, les ruminants, les carnivores et d'autres groupes de mammifères vigoureux diminuent rapidement et disparaissent. Quand nous considérons, en outre, que presque tous les autres animaux ont eu dans les premiers âges des précurseurs ; que ces précurseurs, tout en ressemblant par la forme aux types qui leur ont succédé, s'en écartaient cependant en beaucoup de points ; qu'à la fin de la période tertiaire l'Europe était habitée par des ours, des daims, des loups et des félins, l'Australie par des kangurous, et autres marsupiaux, le sud de l'Amérique par de gigantesques tardigrades et par des fourmiliers, tous animaux différents de ceux qui existent maintenant, quoique alliés intimement à eux, nous avons toute raison de croire que l'orang-outang, le chimpanzé et le gorille ont eu aussi leurs précurseurs. Avec quel intérêt le naturaliste doit-il attendre l'époque où les cavernes et les dépôts tertiaires des tropiques seront entièrement reconnus ! Alors on s'édifiera sur l'histoire des singes anthropomorphes et sur la forme sous laquelle ils ont fait leur apparition dans le monde.

D'après M. Wallace, la taille des orangs adultes mesurée exactement de la tête au talon, de manière à donner la hauteur de l'animal s'il se tenait parfaitement droit, varie de $1^{m},24$ à $1^{m},27$ seulement ; la longueur des bras étendus, de $2^{m},18$ à $2^{m},33$, et la largeur de la face de 25 centimètres à 34 centimètres.

Cependant des personnes déclarent avoir mesuré des orang-outangs de beaucoup plus grandes dimensions, plus hauts que le gorille. »

Th. Lally.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XIII

En descendant la rivière. — Le lac, enfin! — Sélim tire sur un zèbre. — Course à dos de zèbre.

Le lendemain matin, après quelques heures de marche, Simba s'arrêta tout à coup et s'écria : « Un champ de blé! »

Après avoir longé le champ de blé pendant près d'une heure, la petite troupe se trouva sur les bords d'une rivière; l'eau était brune et paraissait profonde; la rivière, qui coulait du sud au nord, pouvait avoir 20 mètres de large. Tout à coup, Niani poussa une exclamation de surprise. Kaloulou revint sur ses pas. Il vit alors, au milieu des roseaux, une pirogue avec ses quatre pagaies.

Que faire? traverserait-on la rivière avec cette pirogue? Motto fut d'avis qu'il ne fallait pas s'exposer à quelque fâcheuse rencontre, avant d'avoir bien reconnu le pays. Le plus sûr était de se mettre à couvert dans quelque épais fourré.

Ils trouvèrent bien vite leur affaire, et se glissèrent au milieu des broussailles, laissant Niani en sentinelle.

Motto fut d'avis qu'il fallait se cacher jusqu'à minuit, puis s'emparer de la pirogue pour descendre la rivière. Sélim et Abdallah pensèrent que ce serait faire un acte d'hostilité que de prendre la pirogue; mais on les réduisit au silence par des raisons auxquelles ils ne trouvèrent rien à répondre.

La nuit vint enfin, et Niani fut relevé de sa faction.

La nuit était calme et sereine; on n'entendait que les mugissements de la grenouille-taureau cachée dans les hautes herbes; depuis longtemps, l'ibis noir avait cessé de faire entendre son cri sec. C'était pour nos aventuriers le moment de se mettre en route; ils étaient à peu près sûrs de ne rencontrer personne.

Ils montèrent tous sans bruit dans la pirogue. Simba et Motto, saisissant chacun une pagaie, poussèrent l'esquif jusqu'à la rive opposée; là, cachés à tous les regards par l'ombre des grandes herbes et des mangliers, ils filèrent en silence le long du bord.

Quand ils traversèrent le village, ils cessèrent de pagayer et se laissèrent porter par le courant; au delà, ils reprirent leurs pagaies. Alors Kaloulou et Sélim se joignirent aux deux premiers rameurs, et la pirogue redoubla de vitesse.

Quand ils eurent dépassé la région des cultures, Simba et Motto déployèrent toutes leurs forces; les arbres de la rive et les grands roseaux fuyaient rapidement aux yeux des voyageurs. Avec une pareille vitesse, ils défiaient toute poursuite, et ne laissaient derrière eux aucune trace de leur passage.

La lumière du jour naissant découvrit à leurs yeux des collines assez considérables, couronnées de grands arbres, et qui descendaient en pente rapide jusqu'à la berge; le courant devenait plus rapide; en certains passages, la pirogue filait comme une flèche entre les rochers plus resserrés; il n'y avait plus trace de culture. « Tout va bien! » dit Simba; et les pagayeurs redoublèrent de vigueur et d'adresse.

Au delà de la région des collines, la rivière s'élargit, et le courant perdit de sa vitesse; d'énormes cannes de *mateté*, aussi hautes que des bambous, sortaient de l'eau par touffes. « Bon ceci! dit Simba; pays malsain : nous n'y trouverons que des pêcheurs. » Les rameurs se reposèrent, le temps de faire un frugal déjeuner de viande boucanée, et la course recommença. La grande nappe de la Liemba était parsemée d'îlots de sable bordés de roseaux; des crocodiles, qui se chauffaient au soleil levant, se hâtaient de plonger en voyant apparaître ces intrus. Puis la pirogue dépassait des bouquets de mangliers, et des groupes d'*eschinomenæ*, qui lançaient au hasard leurs racines dans toutes les directions; puis elle côtoyait des îlots et des bancs de sable; puis elle suivait d'étroits canaux, sans que l'équipage s'inquiétât de savoir où le courant le conduisait. Ces canaux allaient sûrement à cette mer intérieure, qui était le but de leur voyage; ils ne demandaient pas autre chose.

A midi, les voyageurs s'arrêtèrent au milieu d'une espèce de marécage planté de mangliers, et firent la sieste au fond de leur pirogue. A la nuit, ils reprirent le fil de l'eau.

Quand le soleil du matin commença à dissiper le brouillard de la nuit, ils aperçurent enfin le lac, le lac de Liemba! S'ils avaient été silencieux pendant toute la route, ils se dédommagèrent amplement aussitôt qu'ils eurent atteint le but.

La vue s'étendait sur une immense surface d'un gris argenté, sur laquelle le vent du matin soulevait de petites vagues à crêtes d'écume. Le soleil levant parsemait cette surface de grandes plaques de pourpre. Sur la gauche s'élevaient des collines bleuâtres, entre lesquelles il y avait des forêts et de grandes échappées de vue. La marge du lac était une bande de sable fin, du plus beau blanc. A droite s'élevaient des montagnes rocheuses dont les pentes étaient couvertes de mimosas et de tamarins, et venaient expirer doucement au bord même du lac.

Voilà ce que nos fugitifs ne pouvaient se lasser d'admirer.

Après avoir côtoyé huit heures de suite la rive droite du lac, ils arrivèrent à une petite île, où ils débarquèrent pour passer la nuit. Dès le lendemain matin, ils reprirent leur voyage. Simba, apercevant

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 314 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vo IV, pages 12, 27, 46, 60, 78 et 92

un intervalle entre deux collines, déclara que ce devait être un endroit giboyeux, et qu'il fallait se mettre en chasse, vu que les provisions étaient au plus bas. Tout près de la rive commençait une forêt, remplie d'arbres à fruits. Nos affamés se jetèrent avec avidité sur les *singoué* ou prunes sauvages, et sur les *mbembou*, fruits qui ont à la fois le goût de la poire et celui de la pêche.

Quand ils se furent bien rafraîchis, Kaloulou et Sélim s'élancèrent audacieusement à la recherche des aventures ; le premier avec sa lance, son arc et ses flèches, le second avec son fameux fusil anglais. La forêt, qui était d'abord une futaie, devint bientôt un fourré épais ; il n'y avait pas l'ombre de gibier. Tout à coup, les deux amis débouchèrent dans un endroit qui avait les mouvements de terrain, les gazons et les bouquets d'arbres séculaires d'un véritable parc. A une centaine de mètres, des zèbres prenaient leurs ébats. Le chef de la bande avait éventé les deux chasseurs; la tête haute, le maintien assuré, il les surveillait avec attention. Sélim abattit vivement le canon de son fusil dans la paume de sa main gauche, et visa le noble animal.

Le coup partit, et le zèbre roula sur le flanc. Le reste du troupeau s'enfuit au grand galop, en poussant des hennissements aigus. Ils s'arrêtèrent hors de portée, et se mirent à observer leurs ennemis.



Sélim fut emporté. (P 112, col. 2.)

Kaloulou et Sélim, en riant comme des enfants et en bondissant comme des antilopes, se précipitèrent vers l'animal blessé.

« La belle bête! » dit Sélim en regardant le zèbre avec admiration. Comme il le croyait mort, il l'enjamba sans façon, le prit par la crinière, et dit à Kaloulou : « Quelle belle monture cela ferait! comme je voudrais avoir un pareil coursier pour retourner à Zanzibar! »

Tout à coup le zèbre se releva brusquement ; Sélim n'eut pas le temps de se jeter de côté, et fut emporté vers le reste du troupeau, avec la rapidité de l'éclair. Kaloulou poussa un cri d'horreur; mais il ne perdit pas pour cela la tête; il banda son arc, et envoya une flèche dans les flancs du zèbre.

Ce fut comme un coup d'éperon pour l'animal, qui partit d'un galop furieux. Les autres zèbres se mirent à hennir de joie en voyant revenir leur chef. Kaloulou les vit se précipiter vers lui, l'entourer, regarder d'un air soupçonneux le cavalier qu'il portait sur le dos, mais bientôt reprenant leur course ils disparurent dans la forêt.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN



La séance de musique. (P. 113, col. 1.)

NOUS AUTRES[1]

X

Départ d'un ami

Une dépêche, partie des régions officielles, avertit le lieutenant Renaud de se tenir prêt à partir dans les quarante-huit heures. Son congé se trouvait ainsi abrégé de deux mois: mais il ne songea pas à s'en plaindre, ayant lui-même sollicité son embarquement.

Quand il vint faire ses adieux à la famille Cartel, on remarqua qu'il était un peu pâle; mais sa belle figure, si franche et si énergique, ne laissa rien deviner des combats qu'il avait soutenus, ni des souffrances qu'il avait endurées.

Tout le monde sans exception le regretta vivement dans la maison du docteur. On s'était habitué à le considérer comme un de *nous autres*, et chacun trouva presque qu'il laissait une place vide au foyer domestique.

Le soir même de son départ (c'était un mercredi), la séance de musique fut pénible et sans animation. Ce n'était pas, comme d'habitude, un concert familier, entremêlé de causeries; ce fut un long panégyrique du voyageur cher à tous, entremêlé de quelques tentatives musicales couronnées d'un fort médiocre succès.

M. Boulanger était malheureux à la fois comme poëte et comme ami. Comme poëte, il avait longuement mûri une belle pièce classique, où l'on voyait « l'Hymen unir les destinées de la jeune Hébé et du fils de Neptune. » Il regrettait sa pièce de vers, qui ne verrait jamais le jour. Comme homme, il regrettait encore plus le départ « du fils de Neptune », qui lui avait pris le cœur. Aussi son archet grinçait-il affreusement sur son alto. Le « sanglier » était distrait et ne songeait guère à ravager le parterre des Muses; en revanche, il ravageait horriblement les parterres de l'Harmonie par l'introduction d'une foule de dièzes et de bémols de fantaisie.

Le violoncelle jouait avec une sorte de frénésie hargneuse et ne tenait aucun compte des silences ni des mesures à compter. Une de ses cordes s'étant cassée juste au moment où il venait de rattraper la mesure, il s'écria avec amertume : « J'en étais sûr, il ne manquait plus que cela! » Cette parole, assez vague en elle-même, était si bien dans le ton général des esprits, qu'elle fut comprise de tous, sans que personne eût le courage de la relever.

Camille seule jouait comme d'habitude. Le docteur, qui, dans les concerts du mercredi, était chargé du rôle d'auditeur et de critique, regardait ce soir-là les gravures d'un album; mais il ne les voyait pas; il laissait passer les fausses notes et les contre-temps avec une sorte d'indifférence résignée.

Madame Cartel sortait fréquemment pour voir où en étaient les nerfs de Christine. Cette bizarre petite personne avait d'abord pris très-philosophiquement les adieux du lieutenant. Même elle était allée étudier tranquillement sa géographie, avec son livre et son atlas, sur la maîtresse branche d'un cerisier, dont elle avait fait sa salle d'études. Elle en était redescendue, une heure après, aussi calme qu'en y montant.

1. Suite. — Voy. pages 81 et 97.

Mais le hasard voulut qu'elle rencontrât Pierre, qui se promenait d'un pas agité dans l'allée de tilleuls. Il avait les traits tirés et les yeux troubles. Christine, en l'apercevant, jeta brusquement atlas et livres au beau milieu d'une corbeille de silènes, prit les deux mains de son frère, et s'écria, tout en larmes : « Moi aussi, je le regrette ; » elle ajouta avec indignation : « Comprend-on cette Camille qui ne pleure même pas!

— Chut! chut! dit Pierre avec douceur, Camille est raisonnable, et nous ne le sommes pas, voilà tout! »

Depuis ce moment jusqu'au soir, Christine avait eu des accès nombreux de rire et de larmes. Ne voulant pas se montrer au salon, elle s'était couchée en laissant sa porte ouverte, pour entendre la musique.

« Mais c'est de la musique de chats qu'ils font! » s'écriait-elle par moments, en prêtant l'oreille; alors elle était prise d'un fou rire. Aussitôt elle se souvenait des larmes qu'elle avait vues dans les yeux de Pierre, et elle se remettait à pleurer, sans savoir pourquoi, par pure sympathie! Il faut dire que le ciel avait été orageux toute la journée. Elle s'endormit enfin, au bruit des larges gouttes d'une pluie d'été qui fouettaient ses persiennes.

Elle ne songea pas une fois, avant de s'endormir, que les silènes, ces pauvres petites plantes si délicates, étaient aplaties contre terre, sous le poids des volumes qu'elle leur avait jetés, et que les volumes eux-mêmes recevaient cette lourde averse. Si elle y avait songé, elle ne se serait pas endormie de sitôt. Elle aurait eu un accès de fou rire à l'idée que les livres, ses ennemis naturels, recevaient une si bonne averse, ou bien elle aurait fondu en larmes en pensant aux petites plantes qui étaient écrasées et qui ne s'en relèveraient jamais.

Les jeunes personnes qui traversent l'*âge ingrat* sont parfois sujettes à ces accès de sensibilité maladive et profondément ridicule. J'ajouterai que cela n'augmente en rien le charme de leur société, au contraire.

Pierre passa tout son temps, ce soir-là, à courir de la chambre de Jacques à celle de Marie. Jacques ayant déclaré qu'il avait trop de chagrin pour dormir, Marie déclara qu'elle ne dormirait pas non plus. Pierre s'efforçait de les ramener par la persuasion à des idées plus raisonnables. Ayant remarqué qu'ils éprouvaient l'un et l'autre du plaisir à entendre parler du lieutenant Renaud, il refit avec eux la biographie du marin. Il fut obligé de promettre à Jacques de se faire lieutenant de vaisseau dans le plus bref délai, et à Marie de lui apporter toute une cargaison de perruches et de coquillages ; moyennant quoi ils s'endormirent tous les deux.

Au lieu de redescendre au salon, Pierre se retira dans sa chambre, et resta longtemps à regarder tomber la pluie. Comme le lieutenant avait été bon pour lui ! Lui seul le savait. Avec quelle douceur et quelle patience il lui expliquait ses problèmes! Là, sur le coin du tableau noir, il y avait encore des chiffres que le marin avait tracés à la craie. « Je ne les effacerai pas, se disait le pauvre garçon, quoique je n'aie guère besoin de les voir pour me souvenir de lui. Ah! s'il était resté! Quand je causais avec lui, il y avait des moments où il me semblait que je n'étais plus une bête. Si j'ai été cinquième en calcul, c'est bien à lui que je le dois. Comme tout le monde a été heureux ici, le jour où j'ai rapporté cette bonne nouvelle! Je voudrais être son frère; je voudrais être seulement le mousse qui lui cire ses souliers! Où est-il maintenant? »



XI

En wagon.

Il était dans le train express de Sainte-Maure à Paris, seul et triste. Par un instinct qui est commun à tous les êtres souffrants ou affligés et qui les porte à s'isoler le plus possible, il était allé se blottir dans l'angle le plus éloigné de l'entrée, et contemplait de gros nuages sombres que le vent poussait dans la direction de Sainte-Maure.

« C'était bien la peine, se disait-il avec découragement, de tant travailler et de déployer tant de force de volonté pour arriver à quoi? Bah! A faire quelque chose d'utile après tout. Il y a sans doute là-bas, de l'autre côté de la terre, sur quelque point de l'Océan, une besogne à faire, pour l'honneur du pavillon ou pour la prospérité du pays. Cette besogne, il faut bien que quelqu'un la fasse. Pourquoi pas moi aussi bien qu'un autre! Je suppose, après tout, que les autres sont comme moi et que quand ils quittent leur village ils en emportent des regrets. Ils vont cependant où le devoir les appelle, et s'ils ont des regrets, ils sont seuls à le savoir. Allons! pas de faiblesse! »

Sur cette réflexion philosophique, il tira de son petit sac de voyage une grosse pipe d'écume de mer, et se mit à fumer vigoureusement. Les bouffées de fumée se balançaient lentement à la lueur de la lampe, lentement se dirigeaient vers la fenêtre ouverte, et se précipitaient brusquement vers l'arrière du train, comme si elles eussent été curieuses de savoir ce qui se passait dans les autres compartiments.

La pluie se mit à tomber avec violence. Le voyageur fut obligé de fermer les glaces et de se réfugier à l'autre portière.

« Ce que c'est que la vie, cependant ! pensait-il non sans une certaine tristesse. Voilà ce Pavezac qui n'a jamais rien fait au collége ; qui, depuis le collége, a cultivé surtout l'art de faire un nœud de cravate, de conduire un cotillon et de faire tenir un morceau de cristal dans le coin de son œil ; il réussit cependant, là où d'autres qui valent mieux que lui échouent. Je vois bien où il tend, je crois qu'il réussira, et moi... Ah bah ! moi, je m'aperçois que je joue en idée le rôle du chien du jardinier, qui ne veut pas laisser approcher les autres de ce qu'il ne peut avoir lui-même. Joli rôle, ma foi ! Après tout, il n'est pas nécessaire d'être un homme si distingué pour faire un excellent mari. Car enfin, qui me dit que Pavezac ne sera pas un excellent mari ? Au fond, je crois qu'il le sera ; et de tout mon cœur je l'espère. Que Dieu les bénisse tous les deux ; et que ce qui doit être, soit. Oui, je le dis du fond de mon cœur, que Dieu les bénisse ! »



Le lieutenant le saisit à bras-le-corps. (P. 115, col. 2.)

Un héros idéal ne doit pas attendre la récompense de sa vertu sur cette terre ; encore moins doit-il se la décerner lui-même.

Le lieutenant Renaud n'était pas un héros idéal ; son âme énergique et loyale avait ses petites faiblesses ; c'est pourquoi il se récompensa de ses bonnes résolutions en allumant une seconde pipe, qui lui parut encore meilleure que la première.

Au moment où le train venait de s'arrêter à une des stations, la portière s'ouvrit si brusquement que le marin tressaillit. Cependant personne n'entra. Un petit sac de voyage en cuir de Russie vint s'abattre sur la banquette, en face de lui. Il cacha vivement sa pipe. Dans l'obscurité, il vit deux personnes qui causaient sur le quai d'embarquement.

Quand la machine siffla, l'une des deux s'éloigna, et l'autre s'élança vers la portière ouverte.

Dans sa précipitation, le voyageur ne posa que le bout du pied sur le plancher du wagon, et quand il voulut se lancer en avant, son pied glissa. Le train était en marche.

Le lieutenant de vaisseau, qui avait suivi tous les mouvements de l'étranger le saisit à bras-le-corps, et s'appuyant des coudes et des genoux contre la paroi du wagon, le tint suspendu.

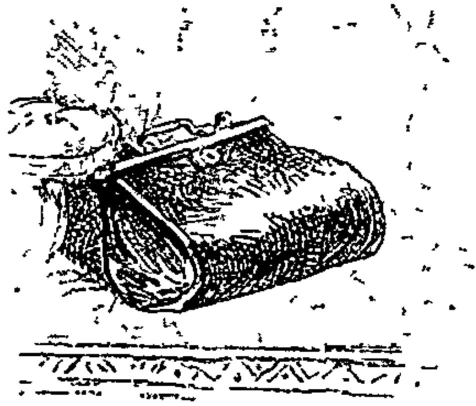
« Passez vos bras par-dessus mes épaules, lui dit-il d'un ton bref, et tâchez de saisir les rebords. Faites vite, je ne puis vous aider autrement, et je sens mes coudes qui cèdent. Tâchez de poser un de vos pieds sur le marchepied ; là, voilà qui est fait ! »

Un grand et beau vieillard, avec une forêt de che-

veux blancs et d'épais favoris, s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit à côté du petit sac de voyage.

« Êtes-vous blessé ? demanda vivement le marin.

— Une simple écorchure à la jambe. Permettez-moi de vous remercier, monsieur, sans vous je... » il chercha à sourire, mais ses yeux se fermèrent et il s'évanouit.



XII

Une belle connaissance.

Le marin ne perdit pas la tête. Avec le sang-froid et la prestesse d'un médecin, il ouvrit toutes les glaces pour renouveler l'air, dénoua la cravate de son malade et lui frappa doucement dans les mains.

Au bout de quelque temps, le vieillard ouvrit les yeux, deux beaux yeux bruns, encore jeunes et vifs, surmontés d'épais sourcils noirs qui tranchaient avec vigueur, mais sans dureté, sur la blancheur de sa barbe et de ses cheveux.

« Vous trouvez-vous mieux ? lui demanda le lieutenant avec le plus vif intérêt.

— Beaucoup mieux ! »

Et comme il allait ajouter quelque chose : « Non, non, ne parlez pas, je vous en prie, lui dit doucement son garde-malade, après la secousse que vous avez éprouvée.

— Que *nous* avons éprouvée.

— Oh ! moi...

— Vous avez été aussi ému que moi ! Vous avez vu la mort d'aussi près que moi. Quand vous me teniez dans vos bras, j'ai senti que vous vous laisseriez tomber avec moi plutôt que de me lâcher. Est-ce vrai ? »

Le lieutenant baissa la tête et rougit : c'était vrai.

Pendant tout le reste du voyage, il fut aux petits soins auprès de son compagnon ; il trouva moyen de se procurer à une station de l'eau sucrée qu'il le força de boire, à une autre de l'eau salée dont il imbiba un de ses mouchoirs pour le mettre en compresse sur la jambe blessée. Il fut tel, en un mot, que doit être un homme bien élevé et qui a bon cœur avec un vieillard souffrant.

A l'arrivée du train à Paris, il se précipita pour aller chercher une voiture à son blessé. L'étranger le retint et lui dit : « Donnez-moi seulement votre bras ; ma voiture m'attend. »

« Mon jeune ami, lui dit-il, quand il fut monté dans sa voiture, vous ne m'avez pas demandé mon nom. Comment pourrez-vous prendre des nouvelles de votre malade ? Ne vous excusez pas, je devine vos motifs, vous avez voulu être discret. Mais moi, je n'ai pas les mêmes raisons de l'être ; permettez-moi donc de vous demander qui vous êtes ?

— Je m'appelle Renaud et je suis lieutenan de vaisseau.

— Eh bien, moi, je suis l'amiral Cormeilles. Je vous connais de réputation. Je suis heureux de voir qu'un officier aussi brillant et aussi distingué soit en même temps un si parfait gentilhomme. Voilà ma main, monsieur, faites-moi l'honneur de me donner la vôtre et de me considérer désormais comme un de vos amis, comme un de vos bons amis. »

Le lieutenant Renaud demeura quelques instants immobile, pendant que la voiture de l'amiral s'éloignait. Quand elle eut dépassé la grille, et qu'elle se fut perdue dans le brouhaha des autres voitures qui se croisaient en tous sens, il se disposa à rentrer dans la gare pour réclamer ses bagages.

Il fut tout surpris, en montant l'escalier, de s'apercevoir qu'il sifflait entre ses dents l'air d'une vieille chanson de collégien, qu'il avait oubliée depuis vingt ans. Comment donc cet air lui était-il revenu si subitement et si familièrement ?

C'était la vue, ou plutôt le nom de l'amiral Cormeilles qui l'avait fait revivre dans sa mémoire. On chantait cette chanson à Sainte-Barbe à l'époque où le récit des exploits du lieutenant Cormeilles avait enflammé son imagination d'enfant et décidé de sa vocation. Son rêve alors était de devenir marin comme le lieutenant Cormeilles, de marcher sur ses traces, de le voir un jour en face, et de serrer la main vaillante du héros légendaire. Le hasard avait voulu qu'il ne l'eût jamais rencontré jusque-là. Et il venait de lui serrer la main ! et le lieutenant Cormeilles, devenu l'amiral Cormeilles, lui avait dit : « Je suis votre ami ! »

Voilà pourquoi son sang circulait plus vite dans ses veines, voilà pourquoi tous ses rêves d'enfant



lui revenaient à l'esprit, pourquoi il se sentait plus épris que jamais de la profession de marin, et pourquoi il sifflait un air de l'ancien temps.

La nécessité de s'occuper d'un autre l'avait distrait de son propre chagrin ; ç'avait été là sa première récompense. Le seul nom de l'amiral l'avait

fait tressaillir, et ses paroles si simples et si franches l'avaient remis d'un seul coup dans le vrai courant de sa vie. « Allons, se dit-il, en montant dans un fiacre, tout n'est pas perdu, voilà le premier appareil posé sur la blessure. Je sais d'avance que le temps fera le reste. »

Et dans son mauvais lit d'hôtel, il dormit d'un sommeil calme et profond. Le lendemain, il se réveilla presque joyeux, et rempli d'une ardeur nouvelle.

XIII

Confidences du Roquet à son oncle et au Vieux Pingouin.

Malgré son outrecuidance et son aplomb habituel, le vicomte Hector avait laissé passer son mois de congé sans présenter sa requête au docteur Cartel. Rendu prudent par ses échecs multipliés, il voulait pénétrer les gens du sentiment de son mérite et de son importance, avant de leur dire : « Me voilà, prenez moi. » Dans ses précédentes campagnes, comme il appelait entre amis ses déconfitures successives, il avait péché par excès d'ardeur, et c'est pour avoir voulu escalader trop vivement le rempart qu'il avait été, chaque fois, ignominieusement culbuté dans le fossé.



Vous trouvez-vous mieux ? lui demanda le lieutenant. (P. 116, col. 1.)

Par parenthèse, les beaux fils de son espèce ont toujours mille et une bonnes raisons pour expliquer leurs échecs, et rejettent toujours leur insuccès sur les circonstances, jamais sur eux-mêmes.

« Tout va bien ! » disait-il mystérieusement à son oncle, et il répétait la même chose à quelques-uns de ses amis, qui étant, comme lui, de la tribu des inutiles et des outrecuidants, n'avaient pas qualité pour lui ouvrir les yeux par un bon conseil.

« Tout va bien ! » voulait dire : « On me reçoit bien ; on fait cas de moi, laissons agir le temps. » Quelle illusion ! si on le recevait bien, ce n'est pas que l'on fût ébloui de son mérite ni charmé de sa société, c'était tout simplement par égard pour l'ami qui l'avait présenté.

A des intervalles irréguliers, mais toujours assez rapprochés, on le voyait débarquer à la gare de Sainte-Maure. Tous les prétextes lui étaient bons pour planter là ministre et ministère, et les laisser se débrouiller tout seuls : comices agricoles, congrès archéologiques, bals par souscription, sans compter la pêche à la ligne, qui était devenue sa passion favorite, du moins à ce qu'il prétendait.

« Parole d'honneur ! on ne peut plus se passer de moi là-bas ! » disait-il un jour à quelques amis intimes. Et les amis intimes se regardèrent en hochant la tête, et en répétant en chœur : « Le Roquet a de la chance ! »

Roquet était le petit nom familier du vicomte. Quand ils étaient entre eux, le vicomte et ses amis, ces aimables esprits, aimaient à se détendre un peu, et à se reposer des efforts qu'ils faisaient pour se guinder et pour briller dans le monde.

Le samedi qui suivit le départ du lieutenant Renaud, le Roquet vint prendre congé de son oncle et solliciter quelques subsides :

« La mine est suffisamment chargée, lui dit-il, il est temps d'y mettre le feu.

— Prends garde de sauter, répondit l'oncle, qui était un vieux sceptique.

— Jamais ! s'écria le belliqueux jeune homme. A quatre heures, je serai à Sainte-Maure ; je ne prendrai que le temps de faire un bout de toilette. A cinq heures, je trouverai le docteur dans son cabinet ; à six heures, je vous enverrai une dépêche. »

L'oncle, malgré la défiance que lui inspiraient les succès précédents de son neveu, fut presque rassuré par tant d'aplomb.

Ne sachant comment tuer le temps jusqu'au départ du train, le vicomte monta, rue Tronchet, à l'entresol d'une maison de belle apparence. Ayant sonné sans obtenir de réponse, il profita de ce que la clef était sur la porte, et entra sans cérémonie.

A peine eut-il refermé la porte derrière lui, qu'il se mit à chanter d'une voix parfaitement fausse :

Amis ! la matinée est belle !

Une sorte de grognement lui répondit de la pièce voisine, et il entendit comme le craquement d'un lit. Il franchit le seuil d'une chambre à coucher, et se trouva en présence de son ami Arthur de la Rille, qui se reposait des fatigues d'un cotillon prolongé jusqu'au jour.

« Ah ! mon vieux Pingouin ! dit le vicomte d'un ton théâtral, c'est aujourd'hui le grand jour ! »

Celui auquel il s'adressait n'était ni *vieux*, ni *pingouin*. C'était simplement un homme de son âge qui avait, pour l'heure, les yeux bouffis et clignotants, et les cheveux en broussailles. Mais le mot *vieux* était un terme d'amitié, et le mot *pingouin* était le surnom familier du jeune M. de la Rille. Il devait ce surnom à un caprice de la nature qui s'était avisée de lui donner des bras trop courts, assez semblables aux ailerons du pingouin.

« Seras-tu chez toi ce soir ? » lui demanda le Roquet d'un air important.

Le vieux Pingouin rassembla péniblement ses idées que ce brusque réveil avait mises en désarroi, et finit par répondre d'une voix languissante qu'il ne partirait pas pour le bal de « la duchesse » avant onze heures.

« Tu recevras une dépêche dans la soirée. C'est aujourd'hui que je mets le feu aux poudres ; tu auras du nouveau à raconter là-bas ! »

Là-dessus le Roquet s'esquiva d'un pas léger, et le vieux Pingouin se rendormit la tête sous son aile.



XIV

Le feu aux poudres.

A cinq heures moins cinq minutes, le vicomte Hector, en tenue de combat, entra dans le cabinet du docteur ; à cinq heures sept minutes, il en ressortit, la mine allongée et déconfite, assez troublé pour se tromper deux fois de porte, et pour conserver sur ses lèvres le sourire qu'il avait en entrant. Mais, que ce sourire était lamentable ! comme toute la personne du Roquet semblait réduite et diminuée ! La cuisinière, qui, par hasard, l'avait vu sortir, a déclaré vingt fois depuis qu'il avait l'air misérable d'un poulet mouillé.

« Ma fille est trop jeune, avait répondu le docteur, par pure politesse.

— J'attendrai, » avait répliqué le Roquet.

Alors le docteur, forcé dans ses derniers retranchements, lui avait dit, avec la plus exquise politesse, certaines petites choses qui le firent réfléchir pour la première fois de sa vie, et l'amenèrent à penser qu'il pouvait bien, après tout, n'être qu'un assez triste sire.

Pour cacher son trouble et se donner le temps de réfléchir, il alla se promener sur le Mail, où il était sûr de ne rencontrer personne à cette heure.

Sa vanité, mise en pleine déroute par les simples paroles du docteur, se remit peu à peu d'un choc si rude. D'ailleurs, les esprits légers prennent toutes choses légèrement. Il s'arrêta enfin à l'idée de faire bonne contenance et de ne laisser voir à personne combien il était humilié.

« Six heures ! se dit-il tout à coup en tirant sa montre, je devrais être au télégraphe. S'ils ne recevaient pas de dépêches, ils iraient s'imaginer que j'ai perdu la tête. Voyons, comment leur dire la chose ? Bah ! gaiement, à la française ; quelque chose de leste et de pimpant. « Vieux pingouin ! » écrivit-il à M. de la Rille ; c'est cela, en l'appelant vieux pingouin, je maintiens les choses dans la limite de la bonne plaisanterie. Il me faut ensuite trouver un mot, un seul, qui, tout à la fois, annonce clairement le désastre, et montre qu'on le supporte philosophiquement. Ah ! j'ai trouvé, et il écrivit ce seul mot : « Enfoncé ! » suivi de deux points d'exclamation qu'il jugea du meilleur effet, et qu'il recommanda tout particulièrement à l'attention de l'employé. A son oncle il écrivit : « Cher oncle, la mine a sauté et le mineur avec. »

L'employé sourit en voyant la première dépêche, et demeura épouvanté à la lecture de la seconde. Quand il commença à compter les mots, du bout de sa plume, il s'aperçut que les adresses manquaient, et le fit observer au Roquet, qui affectait un air léger et insouciant.

Il rougit de son oubli, jeta un regard défiant sur l'employé, et, reprenant les deux dépêches, il répara son étourderie. Mais il la répara si étourdiment, que la dépêche de l'oncle parvint à Arthur, et celle d'Arthur à l'oncle.

Le chevalier de Pavezac faillit avoir une attaque d'apoplexie en se voyant traité de *vieux pingouin* par son propre neveu.

« Il était à moitié fou, se dit-il quand il eut repris son sang-froid, et maintenant il l'est devenu complétement. Que vais-je faire de lui ? »

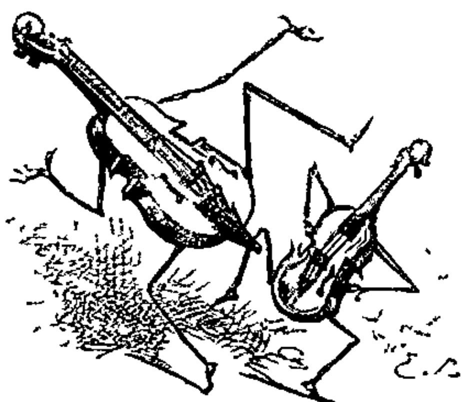
Quant au vieux Pingouin, il devina le quiproquo en se voyant qualifié de « cher oncle », et en fit charitablement des gorges chaudes au bal de la duchesse.

Le prétendant évincé prit, le lendemain, un des trains du matin. Il passa la première moitié de son voyage à se demander s'il ne ferait pas bien de s'expatrier, et la seconde à se confirmer dans la résotion de tenter la fortune dans la carrière des consulats. Ce que Paris lui avait obstinément refusé, ce que la province se montrait si peu disposée à lui accorder, il le trouverait peut-être en pays étranger !

On entendait encore, dans le lointain, le train qui emportait le vicomte Hector vers Paris, et déjà le bruit courait dans Sainte-Maure qu'on ne le reverrait plus. Ce bruit, venu on ne sait d'où, causa du reste peu d'émotion ; et sauf le coiffeur et le marchand de gants, nul n'eut la charité de dire que c'était bien dommage.

Au concert du mercredi suivant, les musiciens, sans s'être donné le mot, ressentaient cette allégresse qu'on éprouve toujours en refermant la porte sur un fâcheux. Les instruments eux-mêmes avaient une sonorité plus joyeuse.

» Ah! bravissimo et bis! s'écria le docteur, à la fin d'un certain menuet de Boccherini, que l'on appelle le « célèbre menuet » et qui mérite bien son nom. Jamais, depuis que ces braves gens se réunissaient pour faire de la musique, aucun morceau n'avait été enlevé avec tant d'ensemble et de verve.



XV

Les samedis de Pierre.

Jusqu'au jour où le lieutenant Renaud, à force d'habileté et de patience, avait fait pénétrer la lumière dans l'intelligence de Pierre, le samedi avait été pour le pauvre écolier un jour néfaste entre tous. C'était le jour où le principal venait lire devant toute la classe les notes de la semaine et les places de la composition.

Dès le matin il était sombre et triste, malgré les encouragements de sa mère et de sa sœur Camille. Sa gorge se serrait, il ne pouvait déjeuner. Depuis l'entrée en classe jusqu'au moment fatal, il lui était impossible, quelle que fût sa force de volonté, de prêter l'oreille aux paroles du professeur. Il guettait le moindre bruit et pâlissait quand il entendait les pas du principal, dans le corridor.

La porte s'ouvrait, les élèves se levaient par respect; d'un geste, le principal les autorisait à se rasseoir. L'élève Cartel avait toujours les meilleures notes de la classe, et aussi les plus mauvaises places.

Le principal regardait le professeur en secouant la tête; le professeur regardait le principal en levant les sourcils, et tous les deux finissaient par regarder l'élève Cartel, qui aussitôt baissait la tête en rougissant. Au lieu de ricaner entre eux, les autres élèves regardaient la table, afin de ne pas augmenter la confusion de leur camarade; car il avait su se faire aimer d'eux, et presque respecter. On ne lui faisait ni reproches ni observations : c'eût été une cruauté inutile. Il y avait un silence embarrassant. Puis, le principal, qui était un brave homme, disait d'un ton découragé : « Allons! mon brave Cartel, vous êtes un excellent élève, tous vos professeurs s'accordent à le dire. Seulement il faudrait un peu plus de.... comment dirais-je, moi? Voyons, mon ami, un bon coup de collier, n'est-ce pas, et cela finira bien par venir. »

Recommandation inutile : jamais créature plus énergique et plus patiente ne s'attela avec plus de bonne volonté à une tâche plus ingrate. Mais l'intelligence qu'il n'avait pas, il ne pouvait pas se la donner.

Or voilà qu'un samedi les pas du principal résonnèrent comme d'habitude; comme d'habitude, l'élève Cartel eut un serrement de cœur, et se prépara à recevoir le coup de massue hebdomadaire.

Le professeur descendit vivement de sa chaire, et d'un air joyeux et empressé, dit quelques mots à l'oreille du principal, qui sourit. Contre son habitude, le principal lut d'abord la feuille de notes, au lieu de commencer par la feuille de places. Les élèves se regardèrent étonnés, et se demandèrent ce qu'il y avait de nouveau, et si par hasard les inspecteurs généraux ne seraient pas dans le collége. Avec une lenteur solennelle, le principal lut les quatre premiers noms de la liste, et fit une pause avant de lire le cinquième. La curiosité de la classe était à son comble.

« Cinquième... Cartel! » dit enfin le principal, au milieu du plus profond silence.

Machinalement, Pierre se leva à l'appel de son nom. Il était tout pâle. Le principal s'avança vers lui la main tendue : « Je suis heureux, dit-il, nous sommes tous heureux d'un succès si bien mérité, » et il lui serra la main. Le professeur souriait. Les élèves firent entendre une sorte de murmure discret, tout composé de joyeuses exclamations étouffées par le respect de l'autorité et de la discipline. De quelque côté que Pierre se tournât, il ne rencontrait que de bonnes figures et des sourires joyeux et francs.

Il faut le dire à la louange des écoliers, si ces messieurs composent une engeance parfois assez désagréable, ils ont dans le cœur un grand fonds de justice et de générosité.

« C'est un présage pour l'avenir, dit le principal avant de quitter la classe; n'est-ce pas, Cartel?

— Je l'espère, monsieur », répondit modestement Pierre.

Il y eut ce jour-là grande joie parmi *nous autres*. Christine seule, tout en félicitant son frère par respect humain, trouva, dans sa sagesse, que l'on se réjouissait là pour un assez maigre sujet. Car, après tout, Pierre avait près de seize ans; il n'était qu'en troisième; la place qu'il avait obtenue n'avait rien de merveilleux, et encore il l'avait peut-être obtenue par hasard. Or le fils de M. de Rivérolles, qui n'avait que seize ans, venait d'être reçu à l'Ecole polytechnique.

Cette réflexion ne partait pas d'un très-bon naturel; de plus, elle n'était pas aussi profonde que Mlle Christine se plaisait à le croire. Si, au lieu de

chercher encore son chemin parmi les ronces et les broussailles de l'âge ingrat, Christine avait eu quelques années et quelques grains de bon sens de plus, elle aurait connu la petite vérité que voici : La bonté de la Providence a voulu que le bonheur fût à portée de tout le monde : aussi elle a mesuré la joie que nous cause un succès non sur l'importance absolue de ce succès, mais sur les efforts que nous avons faits pour nous en rendre dignes.

Pendant tout le déjeuner, les deux Gémeaux regardèrent leur grand frère avec une profonde admiration, comme un héros qui est sorti vainqueur de quelque épreuve terrible et s'est couvert d'une gloire dont l'éclat rejaillit sur tous les membres de la famille, y compris le portrait du grand-père.

Le succès a en lui-même une vertu merveilleuse, capable d'enfanter des prodiges. Pierre prit un peu de confiance en ses propres forces, et il fut bientôt avéré parmi les élèves de troisième que le Terre-Neuve commençait à *se débrouiller*. « Terre-Neuve » était un surnom que ses camarades lui avaient donné à cause de sa taille, de sa douceur et de sa force, dont il n'usait jamais que pour opérer le sauvetage des faibles opprimés par les forts.

Sur le bulletin trimestriel, le professeur écrivit : *Progrès très-marqués;* le principal ajouta de sa propre main : *Enfin, nous voilà donc partis!*

A suivre. J. GIRARDIN.



LE QUINQUINA

Le roi Louis XIV était atteint d'une fièvre intermittente, dont les effets pernicieux avaient jusqu'alors résisté à tous les remèdes proposés par les plus savants docteurs, lorsqu'un Anglais, nommé Talbot, nouvellement arrivé à Versailles, vint se présenter à la cour, et offrit de guérir le roi en quelques jours. Les médecins appelés à examiner le remède proposé par cet inconnu constatèrent qu'il consistait simplement en fort bon vin d'Espagne, dans lequel on avait fait infuser une plante inconnue, d'un goût amer très-prononcé. Le roi se décida à prendre ce remède, et, à l'étonnement général, fut guéri en quelques jours.

Talbot reçut en récompense des titres de noblesse et le monopole de la fabrication et de la vente de son merveilleux remède. Cependant, au bout de quelques années, Louis XIV, voulant faire profiter ses sujets de la découverte de Talbot, lui acheta son secret. On apprit alors que l'habile Anglais s'était contenté de faire infuser, dans un vin généreux, une poudre connue depuis longtemps en Espagne sous le nom de *poudre de la comtesse*, et dont les médecins français avaient jusqu'alors absolument rejeté l'emploi.

Cette *poudre de la comtesse* n'était autre que l'écorce pulvérisée d'un arbuste appartenant à la flore de l'Amérique du Sud, et appelé par les indigènes *kinakina* ou *kin kina*. La comtesse de Cinchon, vice-reine du Pérou, étant atteinte de fièvres intermittentes, avait été guérie en 1638 par l'emploi de cette substance, et l'avait fait connaître à son retour en Espagne. C'est en souvenir de ce fait que le savant botaniste Linné donna plus tard le nom de *Cinchona* à la famille des plantes produisant la précieuse écorce péruvienne.

Le nouveau remède patronné par Louis XIV devint promptement populaire en France, et l'on peut dire que cette popularité n'a fait que croître de jour en jour. Aujourd'hui, c'est par milliers de kilogrammes que le quinquina est employé en France, soit sous forme de vin tonique, soit pour la fabrication du puissant fébrifuge, le sulfate de quinine.

C'est à l'académicien français La Condamine qu'on doit les premières données précises sur les arbres qui produisent le quinquina et les régions où ils sont confinés.

On sait aujourd'hui que le quinquina est un arbre de la famille des Rubiacées, famille des plus intéressantes et des plus précieuses, puisqu'elle nous fournit en outre le café et la garance. Ses fleurs disposées en panicule terminale ont une corolle blanche, rosée ou purpurine, en forme de patère; elles donnent naissance à une capsule où sont enfermées les graines (voyez la gravure ci-contre). C'est dans l'écorce de l'arbuste que résident les propriétés merveilleuses du quinquina, qui en font un des plus précieux médicaments que la Providence ait mis à la disposition de l'homme.

Les quinquinas ne se rencontrent que dans les hautes vallées des Andes du Pérou et de la Bolivie, où elles forment une zone de près de 3000 kilomètres de longueur, tantôt s'élevant à peine à 1000 mètres, tantôt dépassant 3000 mètres.

Voici comment s'opère la récolte de la précieuse écorce, d'après M. Paul Marcoy, l'éminent explorateur des *Vallées de quinquinas*.

Une fois la présence d'arbres fébrifuges reconnue dans une zone de forêts, et constatation faite de leur espèce, laquelle doit offrir plus ou moins de chances de bénéfice à l'exploitation, les coupeurs, sous la conduite d'un majordome, élisent domicile sur la lisière de la forêt ou dans la forêt même, selon les besoins de la cause ou la topographie du site où le



Fleur du quinquina. (P. 120, col. 2.)

hasard les a conduits. Leur premier soin est de construire à cet endroit des huttes et des hangars pour abriter, en même temps que leurs personnes, les écorces de quinquina qu'ils pourront recueillir. Cela fait, ils ouvrent à travers la forêt un ou plusieurs sentiers destinés à faciliter, avec le va-et-vient des gens, le transport des produits. Si le lieu de l'exploitation avoisine un centre populeux, et que l'état des chemins le permette, ce transport est effectué par des mules; mais, le plus souvent, le dos de l'Indien remplace la croupe de l'animal, bien qu'un trajet de dix à quinze lieues sépare quelquefois l'endroit où les écorces sont recueillies de la ville ou du comptoir où l'on procède à leur emballage définitif.

Leurs dispositions faites et le moment de la coupe venu, les *cascarilleros*, la hache sur l'épaule, un long couteau passé à la ceinture et leur *qnépé* garni de provisions qu'ils viendront renouveler au bout de la semaine, s'enfoncent dans la forêt et commencent, isolément ou par couples d'individus, leur fatigant labeur. Leur façon de procéder est la suivante : Étant donné l'arbre que doit abattre le péon, il en déchausse la base à une profondeur de 40 à 60 centimètres, afin que rien ne soit perdu de son écorce; puis, à coups de hache, il le jette bas comme un bûcheron pourrait faire d'un arbre quelconque de nos forêts. L'arbre tombé, il en élague les branches et procède à sa décortication. Au moyen d'une macanachuela (petite massue), d'un maillet de bois ou même du dos de la hache, il fait tomber, en la percutant, la partie extérieure et morte de cette écorce, que les uns appellent épiderme, et d'autres périderme, jusqu'à ce que le derme ou partie vive reste à découvert. S'aidant alors du couteau, du sabre d'abatis ou d'une racloire, il pratique des incisions longitudinales et transversales sur cette partie vive de l'écorce, et la détache ainsi par fragments réguliers. Généralement, ces fragments ont 40 à 50 centimètres de longueur sur 10 ou 12 de largeur. Leur configuration leur a valu, en espagnol, le nom de *tablas* (planches). Ce sont, en effet, de véritables planchettes, pareilles à ces ais ou bardeaux dont on couvre, à défaut de tuiles, les maisons en certaines contrées.

L'écorce des branches en est détachée au moyen d'incisions pareilles à celles qu'on a pratiquées sur le tronc; mais comme, à l'exception de quelques maîtresses branches, elles n'offrent que peu ou point de surface morte, leur enveloppe extérieure ou épiderme est retirée telle quelle, et sans qu'il soit besoin d'en rien retrancher.

La quantité d'écorce une fois séchée que peut donner un arbre de belle venue, c'est-à-dire de 70 à 80 centimètres de diamètre sur une hauteur de tronc de 8 à 10 mètres environ, est calculée, en moyenne, à 110 kilogrammes.

Les écorces recueillies sont rapportées au campement, où on les expose au soleil, après avoir empilé par couches successives, placées en sens contraire, comme certaines pièces de bois dans un chantier, celles qui proviennent du tronc et ont la forme de planchettes. Ces couches ont 3 ou 4 mètres de longueur sur 1 mètre 50 à 2 mètres de hauteur. Pour les empêcher de se tordre et de se déjeter, ce qui rendrait plus tard leur emballage difficile, on les charge de lourds morceaux de bois ou de pierres. Tous les jours ou tous les deux jours on enlève cette surcharge pour laisser l'air et le soleil pénétrer dans les interstices des couches, puis on la rétablit de nouveau. Ces alternatives ont lieu jusqu'à dessiccation complète des écorces.

L'écorce retirée des branches n'est soumise à aucune pression. On se contente de l'étaler à terre, où elle se recroqueville bientôt sous l'action du soleil et prend alors la forme de petits tubes ou cylindres qui rappellent les *barquillos* (oublies) qu'on sert dans les maisons espagnoles avec des confitures et de l'eau glacée. De là le nom de *canulo*, tube ou canule, que les cascarilleros donnent à cette écorce enlevée aux branches, pour la distinguer de celle qui provient du tronc et qu'ils nomment *tablas*.

La dessiccation de ces produits opérée, on en forme de petits tas d'un poids égal, qu'on enveloppe de *bayeton*, étoffe de laine grossière fabriquée dans le pays, puis on les expédie à dos d'homme, d'âne ou de mule dans les comptoirs voisins. Là ces lots sont remaniés et leur poids primitif augmenté de plus du double. D'ordinaire il est de cent vingt-cinq à cent cinquante livres. A la première enveloppe on en ajoute une seconde formée d'un cuir de bœuf frais ou ramolli dans l'eau, qu'on coud avec une lanière de même nature. Emballage et couture sèchent et se resserrent promptement et acquièrent une dureté métallique. C'est sous cette forme de suron que les écorces sont expédiées en Europe.

On divise les quinquinas en catégories de couleurs suivant la nuance de leur écorce ou même de simples filaments colorés qui la traversent. Il y a des quinquinas jaunes, rouges, orangés, violets, gris et blancs. Les jaunes sont placés en première ligne. Les quinquinas rouges, orangés et gris viennent après eux.

Le quinquina s'emploie, soit en poudre, soit en décoction ou infusion. On s'en sert aujourd'hui surtout sous forme de *vin de quinquina*. Cette liqueur tonique et fortifiante se prépare de la façon suivante : on prend 64 grammes de quinquina gris en poudre que l'on laisse infuser dans 128 grammes d'alcool rectifié; quelques heures après on y ajoute 1 kilogramme (soit un peu plus de 1 litre) de vin rouge généreux, et on laisse le tout macérer pendant sept à huit jours, puis on filtre soigneusement. Si l'on se sert de vin de Madère ou de Malaga, il faut retrancher l'alcool et faire infuser directement le quinquina.

LUCIEN D'ELNE.



L'ARBALÈTE[1]

Voyons maintenant l'arbalète à grenouilles, sans contredit l'une des plus originales applications qu'on peut en faire. Il s'agit de prendre des grenouilles..... pour les manger! Voilà tout.

On se taille, dans une planche de bois blanc, la forme d'un fusil C C C A R, de 4 mètres de long (fig. 1). Si l'on est habile, on le coupe en A, au milieu, et l'on rejoint les deux parties par une virole en cuivre, afin que ce soit plus facile à emporter. Cela fait, on amincit un fleuret par un bout après l'avoir fait rougir au feu, puis laissé refroidir pour le détremper. On l'étire sur l'enclume, de façon à former une lame A B, appointée aux deux bouts, et de 1m,50 de long (fig. 2). On l'aplatit un peu sur le milieu, afin d'y pratiquer un trou qui permettra à une vis à oreilles (Q) d'y passer. Cette vis doit s'enfoncer dans le dessous du fût. En la desserrant un peu, l'arc tourne sur lui-même, et vient se placer ainsi sous le fût. Il va sans dire que l'on a retrempé l'arc pour lui donner du ressort; cette opération est très-simple, on le fait rougir de nouveau et on le trempe dans l'eau. Au surplus, tous les charrons, tous les maréchaux ferrants, les serruriers du village sauront parfaitement donner à l'arc la trempe et le recuit nécessaire.

En C, C, C, à 0m,40 environ, on place les capucines ou brides, — en cuivre ou tout bonnement en fer-blanc, — laissant, entre elles et le fût, passage pour la flèche.

La flèche K L (fig. 3), a 1m,80 à 2 mètres de long : elle est faite au rabot en bois léger de la grosseur d'une baguette de fusil. A un bout, L, on enfonce un petit anneau solide; à l'autre, K, on met une virole, et l'on enfonce solidement une pointe en fil de fer, de 0m,20 de long, à laquelle on fait, vers l'extrémité, un ou deux crans comme à un hameçon. Le serrurier fait cela très-aisément avec un petit ciseau à froid tandis que le fer est rouge.

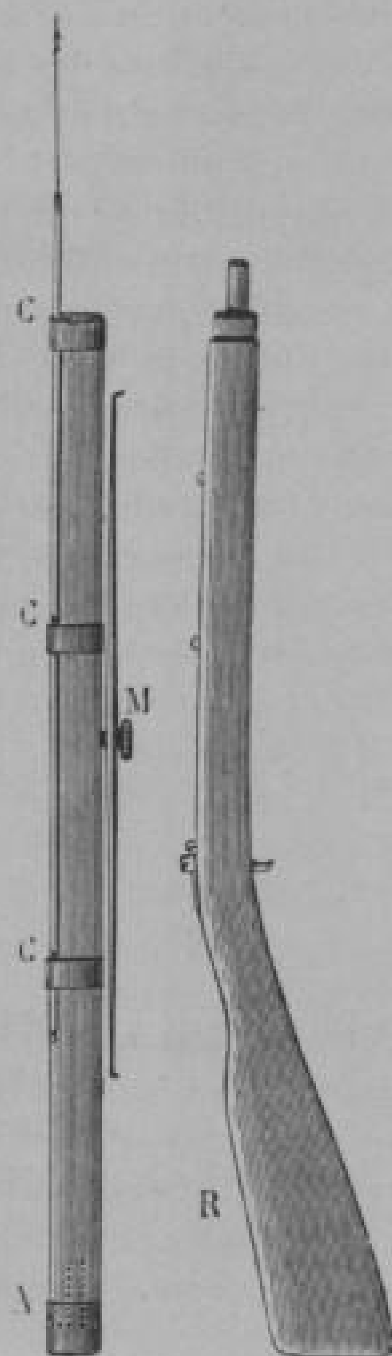


FIG. 1.

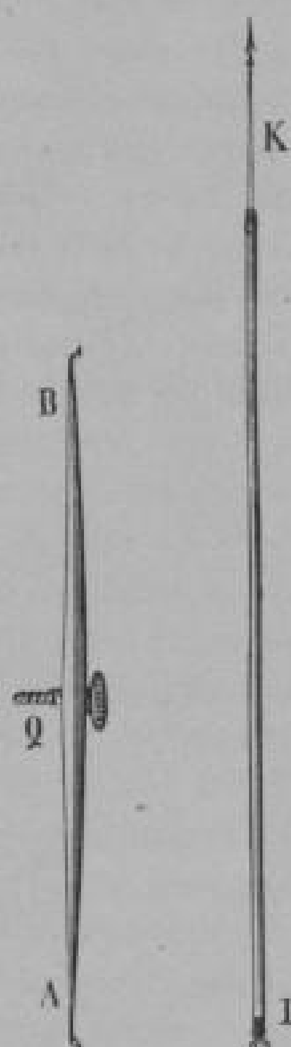


FIG. 2.

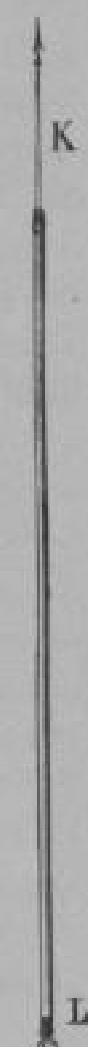


FIG. 3.

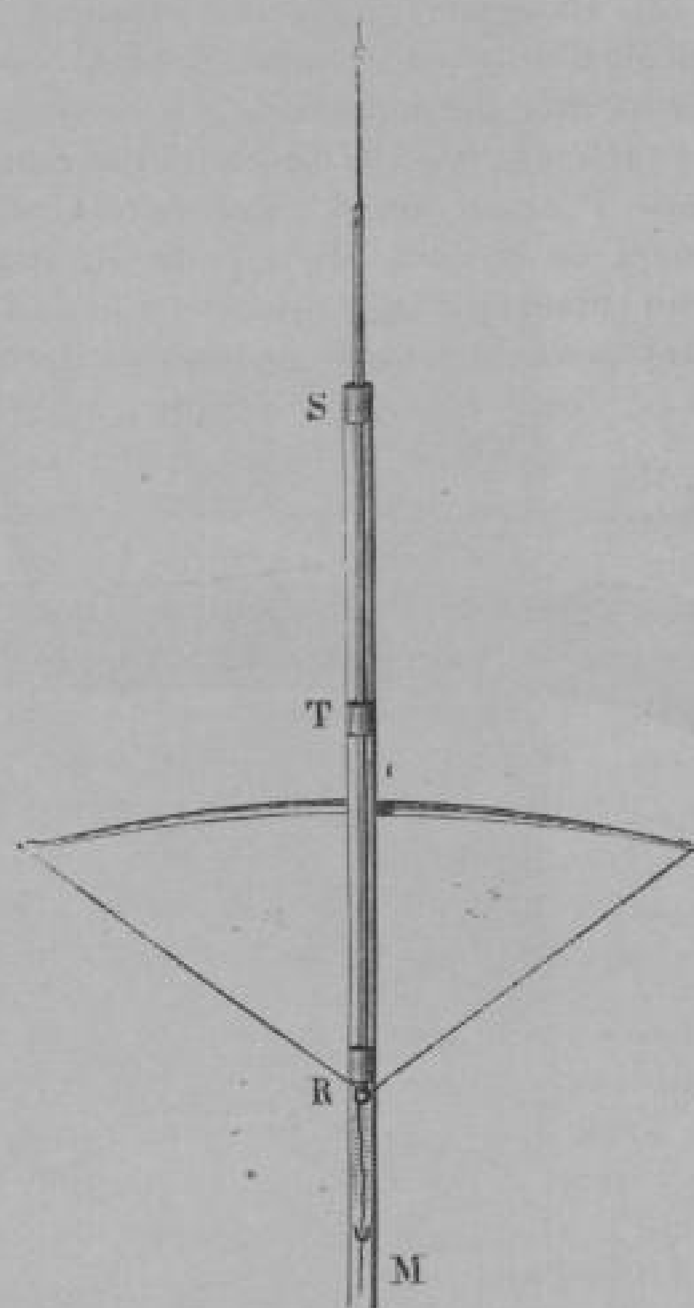


FIG. 4.

On place alors la flèche sous les capucines S et T, puis on passe la corde de l'arc dans le petit anneau R : (fig. 4). Arrêtée contre la capucine S, la flèche sort avec sa pointe de 0m,80 en avant du bois. Arc et flèche sont indissolublement liés.

Il est évident qu'avec un bois de fusil aussi long qu'une canne à pêche (4 mètres), il ne faut pas songer à le mettre en joue. On le tient comme une lance,

1. Suite et fin. — Voy. pages 42, 59 et 103.

sous le bras ou devant la poitrine. Tout va bien alors, mais il faut pouvoir armer. Pour cela, on attache une fine corde de soie M semblable à une ligne à pêcher, dans le petit anneau I de la flèche (fig. 5) : alors en tirant M, on bande l'arc et l'on donne du champ à la flèche pour frapper; $0^m,20$ suffisent, c'est-à-dire la longueur du fer en S.

Maintenant, à l'endroit où la crosse s'infléchit, il nous faut établir la détente et la gâchette. Pour cela, on creuse une mortaise N dans l'épaisseur de la planche, et l'on y installe, sur un petit axe ou tourillon de fil de fer, la pièce de bascule G. Cette pièce, en tournant, quand on appuie sur la gâchette G, soulève A qui est un bout de ressort de pendule — ou encore un morceau de busc de corset, — cloué à plat sur le fût. Ce ressort, en se soulevant, frotte la pièce verticale d'ivoire ou de cuivre C, plantée dans la crosse et encochée par le haut.

C'est dans cette coche ou cette fente que l'on arrête une perle P ou un nœud placé sur la cordelette M I venant de la queue de la flèche R. Tout le long du fût on enfonce de petits ponts en fil de fer I sous lesquels passe la cordelette pour qu'elle ne s'accroche pas aux branches lorsqu'on marche dans les bois ou les haies sur les bords de l'étang. Il est bien évident maintenant que, quand on tire à soi la perle P, on arme l'arc, qu'en pressant sur la gâchette G, le ressort A fait échapper la perle de derrière la fente C et que la flèche frappe en avant, mais sans quitter l'instrument.

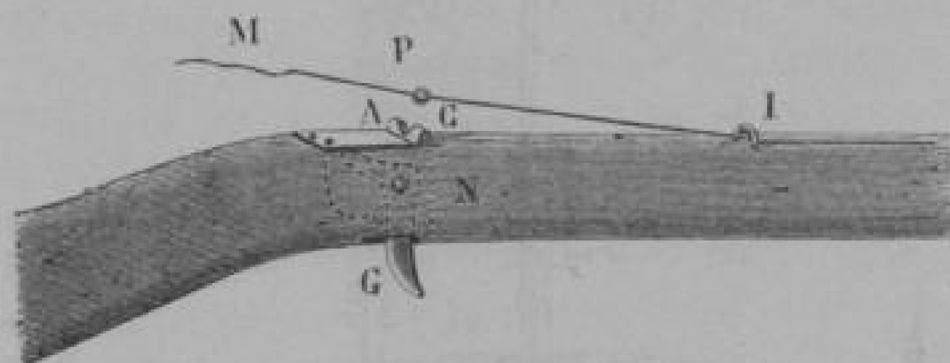


Fig. 5.

Eh bien, voyons maintenant comment on chasse les grenouilles !

On marche très-doucement, très-légèrement autour de l'étang, au bord de la rivière, portant son arbalète comme une lance devant soi. Lorsqu'on aperçoit une grenouille, ce qui demande de bons yeux et une certaine adresse, on approche doucement la pointe de la flèche à $0^m,15$ d'elle, on lâche le coup, et la bête transpercée est ramenée à vous. Comme on n'emploie que les cuisses pour la cuisine, on coupe la dite bête, on la décroche et l'on en met la partie utile dans son panier. Dix pas plus loin, on recommence cette scène amusante.

Nous n'avons pas besoin de recommander à nos petits amis de ne pas tirer sur des pierres, à moins d'être bien sûrs de leur distance, afin que la pointe de la flèche perce la grenouille sans la dépasser, car alors elle serait nécessairement émoussée et il faudrait la changer.

Rien n'est plus amusant que cette chasse, à laquelle les grandes personnes se livrent avec un entrain toujours nouveau, parce que les péripéties nombreuses de chaque capture rendent les occasions d'adresse toujours renouvelées. Pour bien réussir, il faut, autant que possible, choisir un temps chaud, calme, une de ces belles journées d'été où les grenouilles viennent immobiles sur l'eau, au bord, parmi les joncs, pour se chauffer au soleil.

Maintenant, amis chasseurs, ouvrez l'œil, car la grenouille est alerte et plonge facilement! Si vous êtes adroit, c'est alors qu'on la pince, parce qu'elle ne veut nullement perdre sa place au soleil et qu'elle revient bien vite sous les feuilles ou les herbes, ne laissant paraître d'abord que le bout de son nez..... Mais vous qui avez le coup d'œil expert, vous avez saisi un frémissement insensible de la feuille et, paff!... la flèche rapporte sa proie embrochée !

Certaines personnes construisent l'arbalète d'une autre manière; ceci est affaire de goût. Au lieu de reculer l'arc vers l'extrémité antérieure, elles le laissent à portée de la main, mais allongeant la flèche de 2 mètres de long, avec un conducteur de $1^m,30$. Le dard de la flèche a $0^m,50$. Dans ce cas, la détente est une détente ordinaire agissant sur la corde même, c'est-à-dire avec bascule soulevée par un petit bois oblique.

H. de la Blanchère.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XIII (*suite*)

Sélim est sauvé. — Tempête sur le lac. — Encore esclaves.

Kaloulou remarqua bien quelle direction les zèbres avaient prise, et revint toujours courant au bivouac. Simba fut au comble de la stupéfaction quand il apprit que Sélim était parti sur le dos d'un zèbre. Aussitôt il prit son fusil, et suivit Kaloulou, qui était déjà reparti en courant.

Les traces des zèbres furieux étaient imprimées profondément dans le sol; et, çà et là, le zèbre blessé avait laissé de larges taches de sang. Tout à coup ils aperçurent le zèbre couché sur le sol, pour ne plus se relever cette fois, et Sélim qui s'avançait vers eux.

Simba et Kaloulou étaient tellement hors d'haleine qu'ils furent obligés de se jeter sur le sol, et d'at-

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, pages 12, 27, 46, 60, 78, 92 et 111.

tendre que les battements de leur cœur se fussent apaisés pour écouter Sélim. Quand sa monture était tombée, épuisée par la perte de son sang, il s'était jeté vivement derrière un arbre, et le troupeau de zèbres, toujours au triple galop, avait disparu en hennissant.

Le lendemain de cette aventure, la petite troupe reprit sa route. Au bout d'un certain temps, le lac leur parut se resserrer; en effet, les deux rives étaient plus rapprochées; dans cette sorte d'étranglement, le courant, devenu plus fort, les emporta vers le nord, et ils débouchèrent dans un lac beaucoup plus grand que le premier.

A force de rencontrer des hippopotames et des crocodiles, ils s'y étaient habitués et n'y faisaient plus attention. Ils évitaient avec soin les villages, et choisissaient, pour y passer la nuit, quelque crique bien cachée ou quelque îlot solitaire.

N'ayant fait jusque-là aucune fâcheuse rencontre, ils purent croire qu'ils étaient décidément sauvés, et qu'ils arriveraient sans encombre dans l'Ousoua.

Le sixième jour après leur entrée dans le lac, il s'éleva une tempête épouvantable, accompagnée de fréquents éclairs et d'une pluie torrentielle. Le lac, devenu furieux sous l'action du vent, roulait d'énormes vagues. A chaque instant il semblait que la pirogue allait couler bas. Simba et Motto faisaient tous leurs efforts pour la diriger vers le rivage; mais le vent la rejetait au large, et les vagues la ballottaient comme une coquille de noix. Les éclairs se croisaient dans toutes les directions, le fracas du tonnerre était assourdissant, et la pluie redoublait de violence.



Simba avait enfoncé son poing dans la gueule du léopard. (P. 126, col. 2.)

A travers l'embrun, le brouillard, et la pluie qui les aveuglait, Simba et Motto continuaient à pagayer vers le rivage. Il y eut un moment de calme et une éclaircie subite; à leur grand effroi, les malheureux s'aperçurent que le rivage était couvert de monde, et que ce monde semblait les guetter avec attention.

Ils eurent à peine le temps de se demander si c'étaient des ennemis et comment on allait les recevoir. La pirogue était déjà saisie par le ressac; une vague furieuse arracha la pagaie des mains de Simba, et jeta la pirogue par le travers sur une seconde vague qui l'enleva comme une plume, et la laissa retomber avec violence. Une troisième la saisit avec une force irrésistible et la brisa contre le rivage. Les pauvres naufragés, étourdis de leur chute, n'eurent pas le temps de se relever. Leurs ennemis (car c'étaient bien des ennemis) les saisirent aussitôt. Ils étaient encore une fois esclaves.

Leurs nouveaux maîtres étaient des nomades de la tribu des Ouazaouilas. Si Simba et ses compagnons

avaient pu continuer leur voyage seulement trois jours, ils auraient atteint l'Ousoua, où on les eût reçus en amis. Et c'était au moment même où ils allaient être libres qu'ils tombaient entre les mains de ces misérables maraudeurs. Quel désespoir!

Simba se défendit comme un lion; mais que pouvait-il contre une multitude? Il fut garrotté comme les autres. On les transporta tous sous une espèce d'appentis, où les sauvages purent s'émerveiller à loisir sur la peau blanche et les cheveux longs des jeunes Arabes.

La tempête cependant s'était calmée; la pluie avait cessé; les maraudeurs, après avoir attaché leurs prisonniers par le cou avec des cordes d'écorce verte, quittèrent la rive du lac et s'enfoncèrent dans l'intérieur du pays. La direction qu'ils suivirent était en général celle de l'est; mais ils firent tant de crochets et de détours que Motto se trouvait un peu dérouté dans ses calculs.

CHAPITRE XIV

L'esclavage. — Le passage de la rivière. — Libres encore une fois. — Lutte de Simba contre un léopard.

La pluie tombait sans interruption et ajoutait aux difficultés et aux fatigues de la marche de la caravane.

Le quinzième jour on changea de direction et l'on prit celle du nord. Le dix-septième jour, on arriva dans une plaine inondée de 6 pouces d'eau, par le débordement d'une rivière que Motto entendit appeler la Rongoua.

Motto déclara à Simba que, selon lui, le moment approchait où ils pourraient s'évader. Il ferait probablement nuit quand ils atteindraient la rivière; on serait obligé de détacher les mains des esclaves pour leur permettre de nager au besoin; il y aurait du désordre et de la confusion, ce serait une bonne occasion. Ils prévinrent leurs amis de se tenir prêts à tout événement.

Quelques instants après le coucher du soleil, la caravane atteignit la Rongoua. Quelques guerriers tâtèrent le terrain. Aux efforts qu'ils faisaient pour résister au courant, il fut évident que la rivière servirait de tombeau à un grand nombre de malheureux. « Coupez au moins nos liens, dit Motto à un des guerriers, afin que nous essayions de sauver notre vie. » La demande était si juste que le guerrier coupa les liens de Motto et ceux de ses compagnons.

Simba entra le premier dans l'eau. Comme il était grand et fort, il donna la main d'un côté à Sélim, de l'autre à Abdallah. Motto se chargea de Niani; Kaloulou, s'appuyant légèrement sur une de ses épaules, profitait de ce qu'il rompait pour lui le fil de l'eau et l'aida à faire passer Niani. Quand Simba atteignit le milieu de la rivière, les deux jeunes Arabes perdirent pied; il en arriva autant à Niani, et le courant était si fort que Kaloulou eut toutes les peines du monde à conserver son équilibre.

Ce fut une rude tâche, même pour Simba et pour Motto. Ils gagnèrent enfin la rive opposée, et se laissèrent tomber, feignant d'être accablés de fatigue. Puis profitant d'un instant d'inattention de leur gardien, Simba se leva subitement, arracha au guerrier le sabre sur lequel il s'appuyait, et fit rouler sa tête dans la rivière. Il n'y eut pas un moment de lutte, pas un cri; comme il faisait nuit, personne ne s'aperçut de rien. Motto ramassa rapidement les arcs et les flèches; puis, pour ne pas courir le risque de s'égarer, tous nos amis se prirent par la main et s'éloignèrent rapidement.

Des cris aigus leur annoncèrent qu'un accident venait d'arriver pendant le passage; dans un pareil moment, on ne pouvait songer à les poursuivre.

« Tournons au nord-ouest, dit Motto; si nous allions au nord, nous risquerions de rencontrer d'autres Ouazaouilas. »

Quand le jour fut venu, ils virent devant eux une chaîne de montagnes couvertes de verdure, de la base au sommet. Par prudence, ils gagnèrent ces montagnes; des vapeurs s'élevaient de tous côtés: car la saison des pluies venait de commencer dans l'Afrique centrale. Ils se mirent immédiatement en quête de gibier, n'ayant d'autres provisions que quelques poignées de maïs.

Kaloulou prit trois flèches dans sa main gauche, son arc dans sa main droite, et descendit d'un pas léger le long d'une ravine qui débouchait dans une grande vallée. Le premier objet que découvrirent ses yeux perçants, ce fut une antilope de la grosse espèce, couchée toute seule sous un arbre, et occupée, selon toute apparence, à ruminer tranquillement. Simba se cacha derrière un gros arbre, tandis que Kaloulou se mit à ramper dans les hautes herbes. Arrivé à portée, il lança sa flèche. L'antilope se dressa sur ses quatre pattes, fit un bond prodigieux et retomba sur le flanc. Kaloulou se retourna pour appeler Simba, et fut frappé de stupeur en voyant ce qui se passait.

Un léopard venait de se jeter sur Simba avec un cri effrayant. Kaloulou ne perdit pas la tête, et plaça aussitôt une flèche sur la corde de son arc, en même temps, il continuait à s'avancer. Simba avait enfoncé son poing dans la gueule du léopard, et lui avait plongé à plusieurs reprises le fer de sa lance dans le flanc. Mais les griffes de la bête labouraient la hanche et les genoux de Simba; heureusement pour lui qu'il était grand et fort; sans cela, rien que l'impétuosité du choc aurait suffit pour le renverser.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.



LA COMÈTE

Voilà une fortune pour les astronomes des quais et des places publiques, qui pour deux sous font voir d'ordinaire la lune, les taches du soleil, les planètes, dans leurs télescopes : une comète est chose plus rare, du moins une comète assez brillante pour devenir visible à l'œil nu, pour montrer ne fût-ce qu'une apparence de queue. C'est ce qui arrive aujourd'hui, et comme le beau temps favorise le spectacle, qu'il fait bon prendre le frais le soir après neuf ou dix heures, le public se met à lever la tête au ciel, à regarder les étoiles, plus vives, plus pures lumières que les becs de gaz. On cherche à voir la comète.

Pendant les premières soirées de juillet, ce n'était pas chose facile de la trouver avant la nuit tout à fait close. A cette époque de l'année, les crépuscules sont longs; le ciel du couchant est encore bien illuminé jusqu'à neuf heures, et une petite étoile de troisième ou quatrième ordre, un peu nébuleuse, perce assez difficilement de sa lumière le fond éclairé du ciel. Mais plus les jours s'écoulent, plus la durée du crépuscule diminue; ajoutez à cela deux circonstances heureuses, l'absence de la lune et le fait que la comète, qui va se rapprochant à la fois du Soleil et de la Terre, augmente d'éclat et de visibilité, et vous comprendrez que le nouvel astre soit en peu de jours devenu populaire, parce que tout le monde en effet a pu aisément l'apercevoir sans lunette.

J'ai dit que la comète va se rapprochant du soleil et de la terre. Vers le 8 juillet en effet, elle était à la plus courte distance où la route qu'elle suit doit l'approcher du soleil. A ce moment la comète est à 99 millions 500 000 kilomètres du soleil environ, légèrement plus rapprochée que la moyenne distance de Vénus. Mais, en ce point de sa course, elle marche vite, plus vite que Vénus et à plus forte raison que la Terre, ces deux planètes qui font, en une seconde, la première près de 30 kilomètres et la deuxième 35 : la comète pour son compte marchait alors à la vitesse énorme de 50 kilomètres par seconde, franchissant en une heure la distance de 180 000 kilomètres ou de 45 000 lieues.

De son périhélie — c'est le point de plus courte distance au Soleil, ceux de mes jeunes lecteurs qui étudient le grec trouveront aisément l'étymologie du mot — la comète marche en s'abaissant vers le plan où la Terre se meut elle-même autour du Soleil. Quant à notre globe, quant à nous-mêmes, nous sommes bien un peu en avance de la comète sur notre chemin céleste; mais comme tout en ralentissant peu à peu son mouvement, elle marche toujours notablement plus vite que nous et dans le même sens, les deux astres vont en réalité se rapprocher l'un de l'autre. Non pas indéfiniment, car la route de la comète, quand elle viendra à couper le plan de l'orbite de la Terre, le fera en un point éloigné de l'orbite de plus de 28 millions de kilomètres. Vous voyez qu'il n'y a pas danger, cette fois tout au moins, de rencontre : les routes sur lesquelles circule la comète d'une part, et notre véhicule le globe terrestre de l'autre, ne se rencontrent pas.

On a calculé que c'est vers le 15 juillet — d'autres disent le 3 août — qu'aura lieu non la distance minimum de la comète à la Terre, mais le plus grand éclat, la plus grande visibilité du nouvel astre.

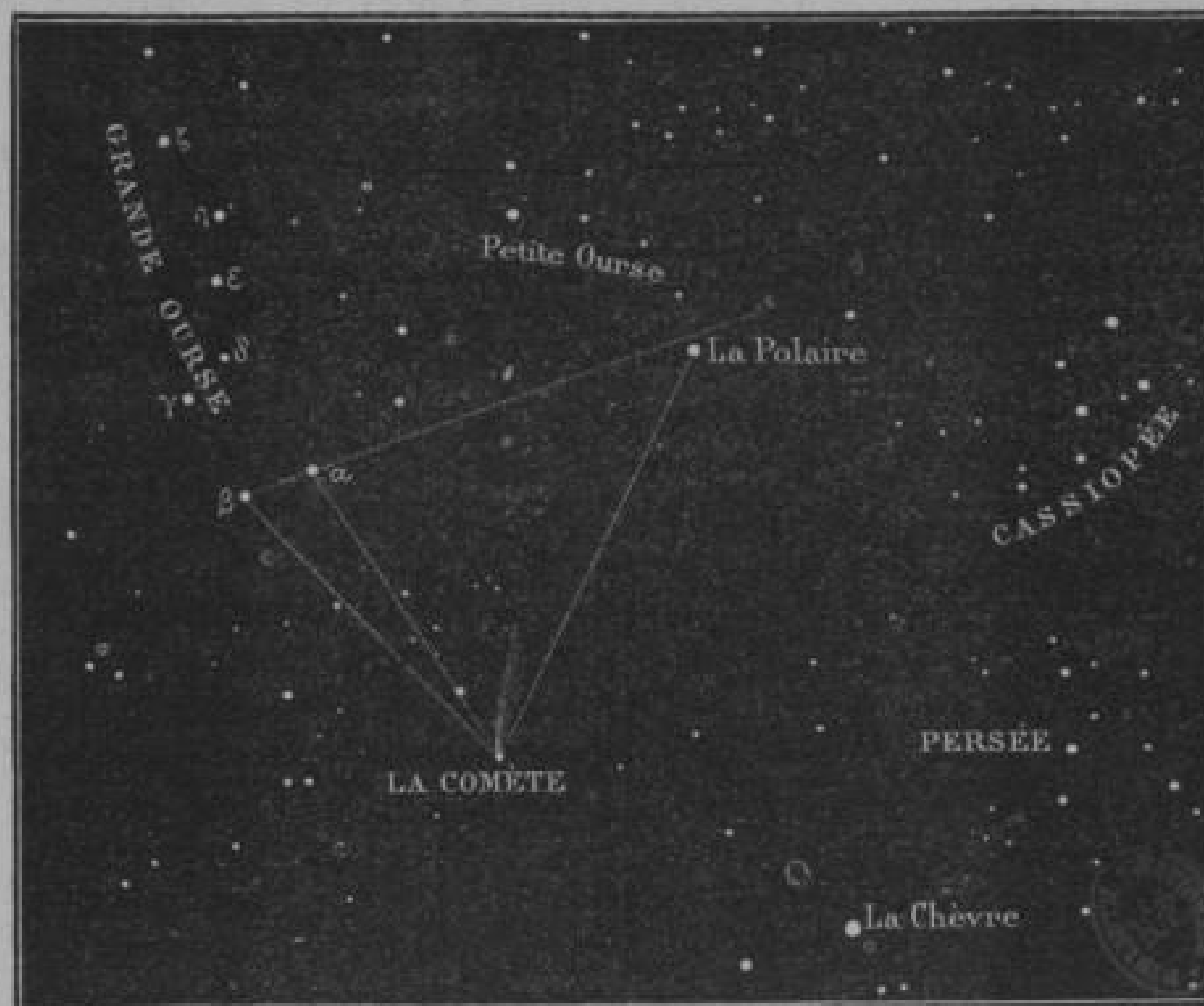
Tous ces nombres, ces calculs qu'on entend les astronomes énoncer, effectuer sur les comètes, trouvent toujours dans le public qui les lit beaucoup d'incrédules. On se demande comment il est possible de s'assurer de la distance d'un astre qui a fait son apparition depuis quelques jours à peine, qui se montre pour la première fois peut-être, que les astronomes contemporains, en tout cas, voient dans leurs télescopes pour la première fois. Quant à la distance, j'ai entrepris de prouver aux lecteurs du *Journal de la Jeunesse* que c'est un élément qu'on sait et qu'on peut mesurer. Mais la marche d'une comète, la véritable route qu'elle suit dans les profondeurs du ciel, la vitesse de son mouvement, voilà des problèmes bien difficiles pour qui n'a point étudié à fond l'astronomie. Ils le sont en effet, ils exigent des calculs qui effrayeraient bien du monde, qu'on était impuissant à faire il n'y a guère plus de deux cents ans, mais que grâce aux découvertes de l'astronomie, au génie de quelques grands hommes tels que Képler, Newton, Laplace et d'autres, on effectue aujourd'hui avec rapidité et certitude.

Mais qu'est-ce qu'une comète? me demandera-t-on. Que signifie sa venue ? D'où vient-elle et où va-t-elle? Il faudrait un livre pour répondre à ces quelques questions si aisées à faire, si difficiles à bien élucider. Je me hasarde toutefois, l'occasion aidant, à vous donner quelques notions sur ce point d'astronomie.

Une comète est un astre, ayant avec les planètes, la Terre, Vénus, Jupiter, une certaine analogie, puisque les unes et les autres se meuvent autour du Soleil. Il y a une première différence assez notable: c'est que la route suivie autour du Soleil par une planète, son orbite, est à peu de chose près circulaire, a en un mot presque la forme d'un cercle. Les comètes au contraire décrivent des courbes très-allongées, des orbites ovales, qui à une de leurs extrémités s'approchent du Soleil à d'assez faibles distances, mais à l'autre extrémité s'en éloignent à des profondeurs considérables. Quelques-unes cependant font leurs révolutions en peu d'années ; mais, pour la plupart des autres, cette durée est si longue qu'on ne peut la calculer.

Il faut compter par siècles, par milliers, par millions d'années !

De plus, tandis que les planètes circulent dans une région limitée du ciel, ce qu'on nomme la zone du zodiaque, les comètes voyagent en tous les points de l'espace, se montrent dans les régions du ciel les plus opposées. Au lieu de marcher enfin toutes dans le même sens, d'occident en orient, comme la Terre, les unes vont dans ce sens, les autres en sens contraire.



Position de la comète de Coggia dans les premiers jours de juillet 1874.

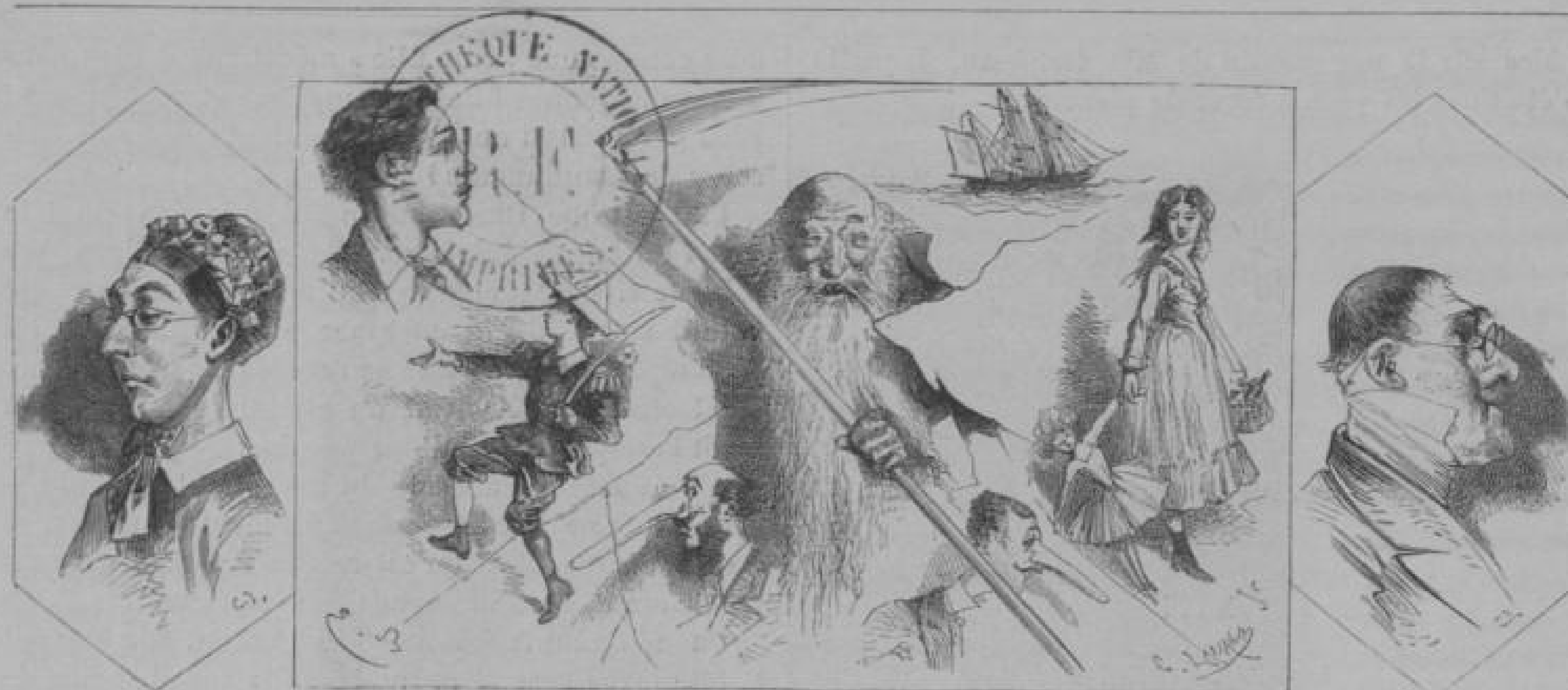
Il paraît donc que ce sont des astres essentiellement différents des planètes. On croit même que beaucoup d'entre elles viennent pour la première fois dans notre monde solaire, qu'elles voyagent de monde en monde, d'étoile en étoile. Quant à leur nature, elles sont plus originales encore si c'est possible. Beaucoup sont comme des masses vaporeuses, formées d'une étoile qu'environne une vaste atmosphère. Éloignées du Soleil, elles paraissent d'abord dépourvues de queue; mais, sans doute sous l'influence de la chaleur croissante, des jets s'échappent de la tête de l'astre, s'élancent dans l'espace à l'opposé du Soleil et nous montrent ces longs panaches de lumière qui ont si fort effrayé les populations dans les temps d'ignorance. On a vu des queues de comètes prendre en quelques jours des développements énormes, atteindre des millions de lieues de longueur, et embrasser dans le ciel, quand leur route les approchait de la Terre, un espace plus grand que celui qui sépare l'horizon du zénith. Que n'a-t-on pas dit, que ne dit-on pas encore sur ces astres qui ont jadis paru si redoutables, et qu'aujourd'hui on ne regarde plus guère qu'avec l'œil de la curiosité. C'étaient des présages de malheurs et de morts, de pestes et de guerres; une comète causait des tremblements de terre; une autre allait incendier le monde ou noyer ses habitants; maintenant les comètes n'effrayent plus, mais on leur attribue encore les sécheresses, les récoltes de vin supérieures. C'est par une comète qui heurtera la terre que les faiseurs de prophéties réalisent la fin du monde : toutes les rêveries et toutes les extravagances.


La comète de Goggia, le 5 juillet 1874.

Pour en revenir à notre comète, disons que c'est la troisième découverte depuis le commencement de l'année (l'année dernière, il y en a eu sept qui n'ont pas fait grand bruit). Celle-ci, découverte il y a trois mois par un astronome de Marseille, M. Coggia, n'a fait parler d'elle que depuis qu'on sait qu'elle fera une assez jolie figure auprès du public, depuis surtout que, visible à l'œil nu, elle laisse voir son aigrette lumineuse, sa queue. Car y a-t-il une comète sans sa queue? sans son *balai* comme disent les Chinois dont les imaginations peu poétiques font ainsi des comètes les balayeuses du ciel, fonction qu'elles partagent avec celles de messagères de la divinité?

Mais en voilà assez, pour cette fois, sur un sujet qui nous entraînerait beaucoup trop loin, si nous voulions approfondir une seule des questions — et elles sont nombreuses — ayant pour objet les comètes, leurs mouvements, leurs périodes, leur origine, leur constitution ou tempérament physique ou chimique, les accidents que certaines ont subi dans leurs courses vagabondes, etc., etc. Peut-être l'occasion se prêtera-t-elle d'y revenir; si elle offre quelque intérêt pour mes jeunes lecteurs, j'y reviendrai.

Amédée Guillemin.



L'œuvre du temps. (P. 129, col. 1.)

NOUS AUTRES[1]

XVI

L'œuvre du temps.

Le poëte Obscurus définissait le Temps : « Un vieillard malicieux qui s'occupe de nous, même quand nous ne nous occupons pas de lui ; qui une à une nous vole nos années, sans nous laisser le plus souvent en échange autre chose que des regrets superflus. » Eh bien donc! le « malicieux vieillard » avait transformé Pierre en un élève de seconde. Il s'était avisé d'élargir patiemment l'ouverture que le lieutenant Renaud avait pratiquée dans l'intelligence du bon Terre-Neuve, et le bon Terre-Neuve commençait à ne plus regarder le baccalauréat comme un roc inaccessible.

Voilà ce que le « malicieux vieillard » avait fait pour Pierre, qui l'avait bien mérité.

Il s'était amusé aussi, pendant qu'il y était, à semer sur sa lèvre supérieure, sur ses joues et sur son menton un duvet cotonneux qu'il comptait bien transformer un de ces jours en une barbe tout à fait présentable.

Comme il aime les créatures patientes, humbles et dévouées, il n'avait joué à son protégé aucun des vilains tours qu'il joue parfois aux aimables jeunes gens, auxquels il ôte par exemple, en échange de la barbe et de la voix de baryton qu'il leur octroie, leur respect pour leurs parents, et leur complaisance pour leurs frères et pour leurs sœurs. Pierre avait conservé tout cela.

Il paraît que le cas est assez rare, puisque un grand nombre de mamans, dans cette bonne ville de Sainte-Maure, disaient en soupirant que Mme Cartel était une heureuse mère.

Le « malicieux vieillard » avait pris les deux Gémeaux par la main et les avait conduits tout doucement à « l'âge de discrétion », que les auteurs les plus graves placent dans les environs de la septième année.

Il avait développé chez Jacques les instincts les plus belliqueux, et chez Marie un goût immodéré pour les dînettes et les poupées à tête de porcelaine.

Cette divergence de goûts amenait des discussions fréquentes, qui semblaient présager la dissolution prochaine de l'association.

Il avait jeté sur le chemin de Camille deux ou trois prétendants qui, après avoir fait de folles dépenses en articles de ganterie et de parfumerie, avaient suivi la même marche et subi le même sort que le vicomte de Pavezac.

Comme ce vieillard est aussi infatigable que malicieux, et qu'il a l'étonnante faculté de s'occuper de tout le monde à la fois, il avait expédié le lieutenant Renaud dans l'autre hémisphère, et métamorphosé le vicomte Hector en un élève-consul, le plus élégant et le plus ennuyé des élèves-consuls ; car il faisait son stage à Krauthausen, une maussade petite ville d'Allemagne.

Après maint avertissement préalable, il avait planté une paire de lunettes sur le nez de M. Chauvin, qui ne distinguait plus ses élèves à l'œil nu, et ne discernait plus l'innocent du coupable ; et une autre

1. Suite. — Voy. pages 81, 97 et 113.

paire sur le nez romain de Mlle Rondeau, laquelle s'était usé les yeux à force de pleurer.



XVII

Exploits de Christine.

Et pourquoi donc Mlle Rondeau pleurait-elle ?

Pour la même raison qui rendait parfois le docteur sombre et soucieux ; qui creusait des rides sur le front de Mme Cartel ; qui, au milieu du bal le plus brillant, rendait Camille toute songeuse ; qui poussait enfin Pierre à redoubler d'efforts pour donner à ceux qu'il aimait tant la satisfaction qui leur manquait d'un autre côté.

Le chagrin avait pénétré au cœur de cette famille, jusque-là si heureuse, et il y avait pénétré par la faute de Christine.

L'année qui venait de s'écouler avait accentué tous ses défauts au lieu de les adoucir. Les bourrasques étaient plus fréquentes et plus prolongées, et il se joignait à sa mauvaise humeur et à ses caprices d'autrefois comme un parti pris et une volonté formelle de blesser et d'irriter : c'était comme une espèce de folie. A de rares, très-rares intervalles, elle avait des retours de tendresse vraiment touchants ; mais ces accès duraient peu ; on commençait à dire d'elle : « Elle a bon cœur, mais son caractère est affreux. »

Sans le savoir, le vicomte était pour quelque chose dans cette déplorable métamorphose. Il avait flatté, par politique, la vanité de Christine, comme il aurait donné du sucre à une perruche, pour n'en être point mordu. Elle avait l'esprit trop vif et trop pénétrant pour ne pas découvrir en peu de temps que le vicomte était un fat et un sot. Mais la flatterie est une si douce chose, que sa vanité de petite fille l'acceptait encore avec plaisir, tout en méprisant le flatteur. Ne lui avait-il pas parlé comme à une grande personne ? Ne lui avait-il pas demandé si l'on aurait le plaisir de la voir au prochain bal de la sous-préfecture ? N'avait-il pas témoigné la surprise la plus polie et la plus obligeante, en apprenant qu'elle n'y viendrait pas et que l'on la traitait encore en petite fille.

Jusqu'à l'arrivée du vicomte, elle s'était regardée parfois comme une jeune personne « supérieure et incomprise »; à partir de ce moment, elle se considéra comme une jeune fille « méconnue ». Dieu nous garde des jeunes filles incomprises et méconnues ! Dieu garde aussi nos pauvres enfants des sots faiseurs de compliments !

Une fois que Christine se fut mis dans la tête qu'on lui faisait injustice, elle se drapa dans son rôle de victime ; elle y trouva une grandeur qui flattait sa vanité, et un amer plaisir qui faillit lui corrompre le cœur. Elle se regardait dans la glace, elle trouvait qu'elle avait un air intéressant et tout à fait la physionomie d'une héroïne.

Élevée dans l'habitude du respect et de l'obéissance, elle ne perdit, extérieurement du moins, ni l'un ni l'autre. Mais qu'est-ce que l'obéissance sans l'affection et sans la soumission intérieure ?

Quand on lui faisait une observation, elle baissait la tête sans répondre, mais on la voyait rougir de dépit et d'impatience. Alors elle se sauvait dans quelqu'une de ses retraites favorites et prenait un amer plaisir à se répéter : « Tout ce que font les autres est bien fait ; tout ce que je fais est mal ; on les aime, on ne m'aime pas. »

Elle se plongeait alors dans des rêveries folles, inventant toutes sortes de circonstances extraordinaires où il lui serait donné de montrer avec éclat tout ce qu'elle valait.

« Si je mourais, se demandait-elle parfois, me regretteraient-ils ? » Et elle imaginait quelque terrible maladie qui forçait tout son monde à s'intéresser à elle. Elle commençait par s'attendrir sur elle-même, puis elle s'attendrissait bientôt sur la douleur des siens ; car son cœur était bon.

Après avoir fait passer sa malheureuse institutrice par toutes sortes d'épreuves et de tourments, Christine se mit un beau jour à la traiter avec une froide dignité. Il y a, nous le savons tous, une manière d'obéir qui est plus insolente que la révolte ouverte.

Christine faisait ce que lui commandait Mlle Rondeau, rien de plus, et d'un air qui disait clairement : « Vous ne pouvez pas vous plaindre de moi, je fais ce que vous me commandez ; mais je cède à la force et ma dignité proteste. Quand vous prenez un charbon avec des pincettes, les pincettes retiennent le charbon tant que vous serrez les deux branches ; lâchez-les, le charbon tombera. Voilà l'image de



mon obéissance ; tuez-moi si vous voulez, mais vous n'obtiendrez rien au delà. »

Il arriva un jour cependant qu'elle sortit de cette froide réserve. Camille devait aller au bal. Ces jours-

là, il y avait comme un orage dans la petite tête de Christine. Elle n'était pas précisément jalouse de sa sœur, elle l'aimait tendrement, mais elle était furieuse de la voir partir en toilette ; et furieuse contre elle-même d'éprouver un si mauvais sentiment. L'orage tomba sur la tête innocente de Mlle Rondeau. Christine fut si provocante et si impertinente avec elle, que la pauvre fille se retira, les yeux rouges, sans avoir la force de lui adresser un reproche.

Christine fut au désespoir, monta sur son cerisier et y prit les meilleures résolutions du monde. Puis elle s'enferma mystérieusement pour pleurer à son aise, et pour travailler avec une ardeur inaccoutumée à sa tâche du lendemain. Le soir, au dîner, elle fut parfaite pour tout le monde ; elle fit ensuite compliment à Camille sur sa toilette et lui recommanda avec exaltation de s'amuser beaucoup, beaucoup!

Le lendemain matin, Mlle Rondeau entra dans la chambre de Christine, d'un air presque craintif, se demandant si son élève ne lui ferait pas encore des yeux de chat sauvage, et ne lui sauterait pas à la figure.

Elle fut confondue et même un peu inquiète de la politesse, de l'amabilité et des prévenances de Christine, qui poussa la condescendance jusqu'à lui mettre un tabouret sous les pieds. Christine savait ses leçons sans en manquer un mot, et ses devoirs étaient sans faute. La leçon terminée, elle s'informa avec intérêt des nouvelles de Mme Rondeau, qui souffrait d'un rhumatisme ; mais elle ne put vaincre son orgueil au point de s'excuser de sa violence de la veille. Seulement, au moment où Mlle Rondeau allait partir, elle lui mit, en rougissant, une lettre dans la main, avec prière de ne la lire que quand elle serait rentrée chez elle.



Christine monta sur son cerisier. (P. 131, col. 1.)

XVIII

Monsieur, Madame et Mademoiselle Rondeau.

« Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est? »

Cette question partait du fauteuil où Mme Rondeau passait une grande partie de sa vie, et s'adressait à Mlle Rondeau, qui venait de pousser une exclamation de surprise dans la pièce voisine.

« Oh! répondit Mlle Élisa, avec une expression d'horreur, une lettre en vers! »

La lettre de Christine était rédigée en vers de toutes les dimensions; les plus courts avaient cinq ou six pieds; les plus longs, quatorze ou quinze. Ces derniers se terminaient presque tous par d'énormes points d'exclamation.

La vue seule de ce gribouillage capricieux avait choqué les idées d'ordre et de bonne tenue de la pauvre demoiselle; mais, que devint-elle, quand elle entama la lecture de cet étrange document? elle se mit à trembler et laissa tomber ses bras de stupeur et de découragement.

« Donne, donne, dit Mme Rondeau avec impatience, je vais tirer cela au clair, moi. Tu te fais des monstres d'un rien : tu es bien la fille de ton père. »

Oui, c'était bien la fille de son père, et rien n'était plus facile à voir; car le portrait de feu M. Rondeau était justement suspendu en face des deux dames. Il avait, comme sa fille, des yeux d'un bleu pâle et indécis, une figure allongée et timide, avec un air doux, humble et mélancolique. Le portrait de feu M. Rondeau représentait un homme d'environ quarante ans, et Mlle Élisa venait d'entrer dans sa quarantième année. Feu M. Rondeau, qui avait été clerc d'avoué jusqu'à la fin de ses jours, avait tremblé toute sa vie devant l'énergique Mme Rondeau, qui tenait un pensionnat de demoiselles. Il la révérait comme un être supérieur. Élisa tremblait devant sa mère, pour continuer la tradition.

Si M. Rondeau avait été représenté avec une robe de mérinos noir, les cheveux divisés en deux maigres bandeaux, on aurait pu le confondre avec sa fille; ou bien, si Élisa se fût affublée d'une redingote marron avec des manches à gigot et un col cylindrique, si elle eût emprisonné son cou et engouffré la moitié de son menton dans une cravate de trois pouces de haut, on aurait juré que c'était M. Rondeau en personne.

Le caractère de Mme Rondeau avait toujours été d'une fermeté rare. La perte subite d'une petite fortune honorablement gagnée, et des attaques fréquentes de rhumatisme, l'avaient rendue un peu brusque et impatiente. Mais, qui de nous n'a pas ses petits défauts? Au fond, c'était la meilleure des femmes. De plus, elle avait de la lecture et un bon sens impitoyable. Voilà en quelles mains était tombée l'épître sentimentale de la malheureuse Christine.



XIX

Les commentaires de Mme Rondeau.

« Mes lunettes! » dit Mme Rondeau d'un ton bref. La digne fille de Mme Rondeau lui donna ses lunettes.

Alors elle lut l'épître une première fois avec force hochements de tête et froncements de sourcils; ensuite elle la relut en ne s'arrêtant qu'aux points saillants, et en y joignant des commentaires de sa façon.

L'épître disait : *La vie est triste pour les cœurs incompris... la réalité les blesse... ils aspirent au tombeau en regardant le ciel.*

Mme Rondeau lui répliqua : « Vraiment! mademoiselle, la vie est si triste que cela dans la maison où vous vivez! Vous faites bien de nous le dire; sans cela, nous ne nous en serions pas doutées. Si vous n'étiez pas folle à lier, vous seriez le plus ingrat de tous les petits crocodiles! Mais j'aime mieux croire que vous êtes folle. Hem! le *tombeau* vient bien là. Ah! je vous en donnerais, moi, du tombeau, si vous étiez ma fille. Hem! *la réalité les blesse.... elles regardent le ciel!* Oui, oui, je vois cela d'ici, mademoiselle est lasse d'être heureuse. Pécore, va! mademoiselle s'ennuie de faire des rédactions d'histoire et d'apprendre sa géographie, et au lieu de travailler, elle rêvasse en regardant passer les nuages. Jour de Dieu! j'aurais bien voulu voir ma fille me chanter de ces gammes-là quand elle avait votre âge. »

La vieille dame, dans l'excès de son indignation, donna sur le carreau de la chambre un si vigoureux coup de sa béquille, qu'Élisa tressaillit; le vieux chat tigré qui faisait la sieste sur un tapis, bondit sur ses quatre pattes; deux petits serins déplumés qui étaient suspendus au-dessous de l'image de feu M. Rondeau se mirent à voleter éperdument d'un coin à l'autre de leur cage.

L'épître disait encore : *Mon crime envers vous...*

« Quel crime? demanda Mme Rondeau, en regardant sa fille d'un air sévère.

— Elle a été avec moi un peu...

— Un peu quoi?

— Un peu vive.

— Tu veux dire impertinente. Et tu ne l'as pas remise à sa place? Ah! tu permets qu'on te manque de respect, toi! Du reste, je devais m'y attendre... »

Mlle Élisa ne répliqua pas.

Dans le reste de son épître, Christine promettait, en style pompeux, de respecter à l'avenir celle qui *guidait ses pas dans les sentiers du devoir et de la science.* Elle lui promettait son amitié éternelle, *non pas une de ces pâles amitiés qui naissent entre deux âmes vulgaires, mais tout simplement une amitié sublime.*

« Voyez-vous cela! » dit Mme Rondeau d'un ton passablement moqueur.

Christine se proposait de se dévouer, de se sacrifier à son amie, de la veiller à sa dernière heure, et s'engageait presque à sécher de chagrin sur son tombeau.

« Trop de tombeaux! » dit Mme Rondeau en ricanant.

Mlle Élisa était au supplice. Le style ampoulé de son élève faisait horreur à son esprit classique; d'un autre côté, elle était touchée du repentir de Christine et de l'affection qu'elle lui témoignait.

« Quelles fariboles! » lui dit sa mère en lui tendant la lettre par un geste dédaigneux.

Mlle Élisa se mit à regarder l'enveloppe d'un air pensif. Par suite de son respect pour les jugements maternels, elle ne protesta point contre le mot « fariboles ». Mais Mme Rondeau ayant ajouté : « Cette

petite peste n'a pas l'ombre de cœur, » elle répondit en rougissant : « Ma mère, je crois que vous exagérez.

— Tu l'aimes peut-être encore?

— Plus que jamais, la pauvre petite. Je les aime tous; souvenez-vous comme ils ont été bons pour nous.

— Bien! bien! tu as peut-être raison, reprit Mme Rondeau subitement radoucie. Le mal n'est peut-être pas si grand, après tout; et puis, cette petite masque est si bien entourée... N'importe, la première chose à faire est de prévenir les parents.

— Oh! ma bonne mère, y songez-vous? Nous ne pouvons leur montrer cette lettre sans leur faire savoir que Christine a été un peu vive. Elle s'est mise à ma discrétion; je ne puis pas, en bonne conscience...

— Quelle bonne créature tu fais! » Et la vieille dame se mit à lui caresser doucement la main avec son étui à lunettes. « Écoute, ma mignonne, reprit-elle en regardant d'un air distrait le chat qui se passait la patte sur l'oreille, crois-en ma vieille expérience, quand une jeune fille fait des vers, et surtout des vers comme ceux-là, le cas est grave. Quels que soient tes scrupules... Que je te voie! cria-t-elle brusquement au chat qui aiguisait ses griffes sur l'étoffe d'une chaise... Je disais donc, quels que soient tes scrupules, il est de notre devoir, tu m'entends bien, de notre devoir strict d'avertir ses parents. Je me charge de tout. Si je pouvais marcher, j'irais trouver le docteur immédiatement. Demain, en allant donner ta leçon, tu le préviendras que sa vieille malade a besoin de lui; il ne se fera pas attendre. Je lui dirai doucement la chose, tu peux être tranquille; et, quoique l'éducation privée diffère en bien des points de l'éducation publique, il ne sera peut-être pas fâché d'avoir l'avis d'une vieille maîtresse de pension qui n'avait pas ses yeux dans sa poche quand elle faisait manœuvrer son régiment de perruches. Là! laisse-moi, je vais essayer de dormir un peu. Tiens, emmène ce chat qui est bien remuant pour son âge. Je crois vraiment qu'il retombe en enfance. »



Indignation de Mme Rondeau. (P. 132, col. 2.)



XX

Le petit somme de Mme Rondeau.

Mme Rondeau, pour se soustraire à l'importunité des mouches, à l'éclat de la lumière et à tous les bruits extérieurs, se couvrit la figure d'un grand foulard à carreaux et s'allongea dans son fauteuil, avec un ferme propos de faire une bonne petite sieste et de réparer sa nuit, qui avait été mauvaise.

Mais ne dort pas qui veut. Malgré tous ses préparatifs, malgré son intention formellement exprimée, Mme Rondeau demeurait les yeux tout grands ouverts sous son foulard à carreaux, et s'agitait péniblement dans son fauteuil.

Il y a de bonnes âmes qui entrent dans les chagrins des autres si naturellement qu'elles en font comme leur affaire propre, et si profondément qu'elles en perdent le repos. Mme Rondeau était justement une de ces bonnes âmes.

S'apercevant qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser aux Cartel, et comprenant que cette pensée pénible l'empêcherait de fermer l'œil, elle prit tout de suite son parti.

Une de ses prétentions (qui n'a pas quelque prétention avouée ou secrète?) était d'être une femme de bon conseil, surtout dans les questions d'éducation. Elle se disposa donc à réfléchir profondément à l'abri de son foulard, et, comme dit un poëte latin, « elle rassembla au grand complet le sénat de ses idées. »

Semblable à un vieux médecin qui, en présence d'un cas grave, cherche, en évoquant les souvenirs de sa longue carrière, les cas analogues et le traitement qui lui a le mieux réussi, l'ancienne maîtresse de pension évoquait une à une les figures de ses anciennes pensionnaires, j'entends de celles sur qui l'âge ingrat avait exercé sa plus maligne influence.

Certaines figures se présentaient à sa mémoire avec une netteté étonnante ; d'autres refusaient obstinément de sortir des limbes où le temps les avait replongées. Quelque obstinées qu'elles fussent, Mme Rondeau était encore plus obstinée qu'elles. Il leur fallut donc, bon gré mal gré, comparaître, défiler en bon ordre, et dire leur secret, comme autrefois.

« Maintenant, se dit l'excellente femme en se découvrant la figure et en repliant méthodiquement son foulard, je crois que le docteur peut venir. Il me semble que je pourrai lui donner un bon conseil, s'il en a besoin. Dans tous les cas, j'aurai fait de mon mieux, et c'est bien déjà quelque chose. N'est-ce pas, mon pauvre bonhomme ? »

Cette apostrophe familière s'adressait au portrait de feu M. Rondeau, lequel, bien entendu, ne sourcilla pas. Le ton de la vieille dame n'avait rien d'ironique ; au contraire, il était plein de tendresse et de bonhomie. Si jadis elle avait mené peut-être un peu rudement l'homme aux yeux indécis et aux manches à gigots, il est évident qu'elle l'avait fait à bonne intention et pour son bien ; et maintenant encore elle lui gardait un affectueux et fidèle souvenir.



XXI

Conférence sur l'art de dresser les mulets.

Dès le lendemain, l'éducation publique et l'éducation privée se trouvèrent face à face, en la personne de Mme Rondeau, assistée de sa fille, d'une part, et d'autre part du docteur, accompagné de sa femme.

Mlle Elisa n'avait pu prendre sur elle de mentir, si légèrement que ce fût, en laissant croire au docteur que sa mère l'appelait en qualité de médecin. Elle lui avait laissé entrevoir en quelques mots qu'il s'agissait de Christine, et le docteur, se défiant modestement de lui-même, avait prié sa femme de l'accompagner.

C'est étonnant comme l'éducation publique ressemble à l'éducation privée, lorsque les gens, au lieu de mettre leur amour-propre à faire prévaloir un système, se réunissent pour chercher humblement et sincèrement les meilleurs moyens de guérir une pauvre petite âme malade.

Si Christine se fût seulement doutée que quatre personnes en ce moment étaient réunies uniquement pour s'occuper d'elle, son orgueil se fût révolté ; son cœur se serait endurci. Elle aurait rejeté avec violence livres, cahiers et plumes, et se serait sauvée au jardin. Là elle aurait marché à grands pas, lançant autour d'elle de ces regards si noirs et si sauvages, qui faisaient trembler la bêche entre les mains du « prêtre de Flore et de Pomone ».

Si, au contraire, elle avait pu entendre, cachée dans un coin, avec quelle tendresse on parlait d'elle dans la petite chambre aux carreaux luisants, la pierre d'angoisse qui pesait sur son cœur se fût fondue en un instant, comme la glace au soleil ; ses yeux se seraient ouverts ; son orgueil se serait humilié ; elle se serait écriée avec surprise : « Quoi ! c'est moi qui ai fait tout cela, et l'on m'aime encore ? »

Il y a des gens pressés à qui leurs affaires ou leurs plaisirs ne laissent pas le temps de suivre avec patience tous les mouvements d'une âme qui se dérobe ; ou bien encore, ils n'ont pas le dévouement nécessaire pour chercher la brebis égarée à travers les landes, les broussailles et les halliers ; ou bien ils ont la maladresse d'entrer en lutte ouverte avec elle, et la maladresse plus grande de croire qu'il est au-dessous de leur dignité d'être tenus en échec. Quoi qu'il en soit, le jour où leur courte patience est à bout, ils disent : « Petit mulet, il faudra bien que tu plies. »

Ces gens-là n'auraient pas manqué de faire comparaître Christine à leur tribunal ; ils lui auraient mis brusquement sa lettre sous les yeux, ils lui auraient reproché son ingratitude ; ils auraient fouillé dans son pupitre et en auraient tiré avec une ironie triomphante certain cahier bleu, où elle épanchait en vers ridicules les douleurs imaginaires de son âme. Ils auraient donné un libre cours à leur indignation, ce qui à coup sûr est un grand soulagement, mais un soulagement qui peut coûter cher. Ils lui auraient dit par exemple. « Regarde à cette montre : elle marque dix heures moins cinq ; il y a trop longtemps que cela dure. Donc, à partir d'aujourd'hui, dix heures moins cinq, il faut que cela change. Petit mulet ! il faudra bien que tu plies ! »

Alors, de deux choses l'une : ou bien le mulet exaspéré aurait lancé des ruades, et les dompteurs auraient aggravé les choses au lieu de les amender. Ou bien, le mulet aurait dévoré sa honte et son humiliation ; il aurait plié en apparence ; mais son cœur aurait été plus tumultueux et plus troublé que jamais. Il aurait ajouté cette persécution réelle à tous ses griefs imaginaires ; tous les liens si forts qui l'attachaient à la famille, à *nous autres*, se seraient rompus, et le second état de la pauvre Christine aurait été pire que le premier.

Heureusement, les membres de la petite conférence que feu M. Rondeau présidait du haut de son cadre n'appartenaient point à l'école des dompteurs de mulets. Ils étaient de l'école de Celui qui se déchirait les mains aux épines et se meurtrissait les pieds aux cailloux pour aller chercher la brebis

égarée, et qui la rapportait sur ses épaules pour lui épargner la fatigue du chemin. Ce n'étaient point des anges; ce n'étaient que des enfants d'Adam, des créatures imparfaites, qui savaient que le plus juste pèche sept fois par jour; mais justement, l'expérience de la vie les avait rendus indulgents. Pour le docteur et sa femme, les affaires et les plaisirs passaient après le devoir; or leur devoir était de ramener à la vérité et au bonheur une âme faite à l'image de Dieu, et dont ils répondaient devant Dieu.

Il était tout naturel que le docteur et sa femme fussent portés à l'indulgence: il s'agissait de leur enfant. Rien d'étonnant non plus à ce que Mlle Élisa penchât du même côté. Dès longtemps elle s'était attachée à la famille et particulièrement à Christine; d'ailleurs elle avait le caractère faible et doux de son père. Mais Mme Rondeau, l'énergique Mme Rondeau!

L'énergique Mme Rondeau, dans toutes les circonstances faites pour l'émouvoir commençait par tempêter: c'était son premier mouvement, le mauvais, celui qui partait de la tête. Le second qui partait du cœur était toujours excellent.

Son premier mouvement en lisant la lettre de Christine, avait été de l'appeler « petite peste » et « petit crocodile ». Elle avait donné cours à son indignation, en frappant le sol de sa béquille, et en déclarant, jour de Dieu! qu'elle aurait bien voulu voir sa fille lui chanter de pareilles gammes.

Mais les réflexions qu'elle avait faites à l'ombre de son foulard avaient déjà porté leurs fruits. Dans toute cette aventure, elle ne voyait plus qu'une chose, c'est que Christine souffrait. Elle fut la première à approuver l'emploi de la douceur, cette force irrésistible qui use tout et triomphe de tout, et de la tendresse, plus ingénieuse que le génie lui-même à découvrir les voies et moyens de parvenir à son but. Ce qui prouve clairement qu'une vieille dame peut avoir des moustaches grises, des yeux noirs d'une vivacité inquiétante, des gestes un peu trop brusques et un langage un peu trop énergique, et n'en avoir pas moins le cœur tendre et même délicat!

En effet, Mme Rondeau fit preuve d'une grande délicatesse dans l'analyse du caractère de Christine. Selon elle, cet orgueil maladif, qui faisait son tourment et celui des autres, n'était mauvais que parce qu'il était déréglé et exagéré; mais il contenait en germe le respect de soi-même et le sentiment de la dignité personnelle. Il n'y avait donc ni à le mater, ni à le réduire en poudre, il fallait le transformer, l'épurer et l'ennoblir en l'appliquant à un objet digne de lui. « Autrefois, dit-elle, quand je m'occupais d'éducation publique, j'ai remarqué que presque tous les défauts des enfants peuvent, par la culture, se transformer en qualités sérieuses. Je n'ai jamais cru utile ni légitime de mutiler l'œuvre de Dieu, de tailler, de rogner avec de grands ciseaux, et d'après un système, de faire en un mot, de toutes les jeunes âmes, de petits ifs bien tondus en forme de pain de sucre et bien alignés pour réjouir les amateurs de symétrie. L'idéal de l'éducation publique (et de l'éducation privée aussi, pensa le docteur en l'écoutant avec la plus grande attention) c'est de prendre l'âme de l'enfant telle que Dieu l'a créée, et d'y développer le bien, ce qui amène tout naturellement et sans secousse l'anéantissement du mal. »

Voici ce qui lui était arrivé à elle-même:

Lucie Allain, une de ses anciennes élèves, était dans les mêmes dispositions que Christine. Madame Rondeau l'avait peu à peu guérie en lui témoignant la plus grande confiance, et en la chargeant de consoler, de protéger et de guider deux petites orphelines qui venaient d'entrer à la pension.

A suivre. J. Girardin.



LA GELÉE, LE SOLEIL ET LE VENT[1]

CONTE DE LA RUSSIE BLANCHE

Un jour un voyageur rencontra sur son chemin le Soleil, la Gelée et le Vent.

« Bonjour, » leur cria-t-il.

« A qui de nous a-t-il dit bonjour, se demandèrent les trois compagnons?

— A moi, dit le Soleil, car il a peur que je ne le brûle.

— A moi, dit la Gelée; car il n'a pas si peur de toi que de moi.

— Vous vous trompez singulièrement tous les deux, réplique le Vent; ce n'est pas vous, c'est moi que l'homme a salué. »

Et les voilà partis à se disputer, à se quereller; ils allaient en venir aux coups.

« Au surplus, s'écria le Vent, à quoi bon nous disputer? Allons lui demander nous-mêmes à qui il a dit bonjour. »

Ils courent après lui, le rattrapent et l'interrogent.

« C'est au Vent, répond l'homme que j'ai dit: Bonjour.

— Ah! ah! n'avais-je pas raison, s'écrie le Vent.

— C'est comme cela, reprend le Soleil en fureur,

1. On peut comparer à ce conte la fable de La Fontaine qui a pour titre: *Phébus et Borée* (livre VI, 3).

prends garde à toi! Je vais te griller; tu te souviendras de moi.

— Ne crains rien, crie le Vent; il ne te grillera pas : je vais souffler et te rafraîchir.

— Alors, c'est moi, drôle qui me charge de te geler, s'écrie la Gelée.

— Ne t'inquiète pas, brave homme, dit le Vent, si la Gelée s'en prend à toi, je ne soufflerai pas et elle ne te fera rien ; sans le vent le froid ne peut mordre, ni le soleil brûler avec lui. »

L. Leger.

NEDJI LA BOHÉMIENNE

—

LÉGENDE.

I

Comme elle se trouvait heureuse aux jours de son enfance, Nedji la bohémienne! Alerte et légère comme un écureuil, souple et nerveuse comme un jeune cheval sauvage, elle courait par les campagnes, pieds nus et cheveux au vent, jouissant en liberté des beautés de la terre et des cieux. Point de murs qui l'enfermassent comme une prison ; point de limite à ses regards : chaque jour de nouveaux horizons se déroulaient devant ses yeux, et de nouvelles routes devant ses pas. Sa patrie, c'était sa tribu; sa demeure, la tente qu'on dressait chaque soir; et quand, se mêlant aux jeux des jeunes filles, elle dansait en agitant en l'air le tambour de basque aux grelots dorés, et que ses dents blanches brillaient à la clarté d'un feu de bivouac, toute la tribu l'admirait, Nedji la bohémienne.

II

Mais un jour vint où tout ce bonheur s'évanouit. La tribu, violemment dispersée, s'envola aux quatre vents du ciel. C'était en un pays ignorant, où l'on croyait à la sorcellerie. Si les troupeaux étaient malades, c'était la faute des bohémiens; si l'incendie dévorait une grange, c'est que les bohémiens avaient appelé le feu sur elle; si quelque épidémie ravageait les villages, sans doute les bohémiens avaient empoisonné les fontaines. Malheur à ceux qui s'écartaient de leur tribu; la haine et la vengeance les guettaient au passage : c'était un triste temps pour les pauvres bohémiens.

Il arriva ainsi que Nedji fut emmenée captive au milieu des insultes et des menaces; une corde lia ses mains, et on la jeta épuisée dans une prison. Ce fut là que, pour la première fois de sa vie, elle dormit sous un toit, Nedji la bohémienne!

III

C'était une douce enfant que la blonde Babéli, la petite-fille du vieux garde Jacobus, la dernière qui fût restée au vieillard de tous ses enfants et petits-enfants. Il l'aimait de tout l'amour qu'il avait eu pour ceux qui n'étaient plus, et il lui semblait qu'ils revivaient tous en elle. Le sourire de l'enfant éclairait le cœur du vieillard, et il ne craignait rien tant que de voir une larme dans ses yeux bleus. Aussi n'avait-il jamais ouvert devant elle la porte de la prison du château, où il enfermait les vagabonds et les malfaiteurs, en attendant qu'on les conduisît à la ville, car Babéli s'affligeait, rien qu'à penser qu'il y avait en ce monde des méchants et des malheureux. Mais le soir où on lui amena la pauvre Nedji, le vieux Jacobus fut ému lui-même de se voir une si jeune prisonnière. Il y pensa toute la nuit; et le lendemain matin, cherchant à faire un doux réveil au pauvre oiseau mis en cage, il craignit que sa vieille figure ne lui fît peur, et il mit dans les mains de Babéli la soupe et le pain destinés à Nedji la bohémienne.

IV

Elle entra, la petite Babéli, et par la porte grande ouverte un rayon de soleil entra avec elle et illumina la sombre prison, éclairant la bohémienne endormie sur le banc de pierre. Timide, Babéli s'arrêta sur le seuil. Nedji ouvrit les yeux, et son regard rencontra celui de Babéli, si attendri, si plein de compassion et de douceur, que ce fut comme un autre rayon de soleil qui pénétra jusqu'au cœur de la prisonnière. Son premier mouvement avait été de renverser cette frêle enfant et de fuir; le second fut de lui tendre ses mains liées, avec un regard suppliant.

« Grand-père, viens la détacher, » cria l'enfant.

Et le vieux Jacobus, qui était resté derrière la porte pour protéger au besoin sa petite-fille, s'empressa de dénouer la corde qui meurtrissait les poignets de Nedji. Il lui parla doucement, lui fit espérer qu'elle serait bientôt libre, l'encouragea, la consola; et Babéli, souriante comme si elle eût exercé les devoirs de l'hospitalité, s'assit près d'elle et la regarda manger; puis, songeant que le pain sec lui ferait un triste repas, elle courut à sa petite chambre, y prit une pomme qu'elle gardait depuis la Noël, et l'apporta, joyeuse, à Nedji la bohémienne.

V

A partir de ce jour, les deux enfants furent amies. Le seigneur du château tardait à venir, et c'était lui qui devait décider du sort de Nedji. La pauvre captive pâlissait et dépérissait en prison; elle y serait morte sans Babéli. Babéli venait passer de longues heures auprès d'elle; elle lui apportait des gerbes de fleurs des champs et des branches vertes de la forêt,



Babéli s'arrêta sur le seuil. (P. 136, col. 2.)

où la prisonnière respirait comme un parfum de liberté; elle lui racontait la vie du village, les travaux du ménage et ceux des champs, les plaisirs de l'été, la danse sous les grands arbres, la fête de la moisson et celle de la vendange, les beaux contes des veillées d'hiver, et les joies, rêvées six mois d'avance, de l'arbre de Noël. Elle lui chantait les pieux cantiques qu'elle avait appris dans la vieille église couverte de lierre; et Nedji de ployer sa voix éclatante à ces mélodies sereines. Puis, se levant et saisissant son tambour de basque. elle entonnait un chant de sa tribu, en bondissant, légère, sur la pointe des pieds; et Babéli prenait à son tour le tambour de basque et tâchait de l'imiter. Si Nedji pleurait au souvenir des forêts vertes et des plaines sans fin, Babéli l'entourait de ses bras et séchait ses larmes avec des baisers. Quand vint le jour de la liberté, elles s'aimaient comme deux sœurs, la petite Babéli et Nedji la bohémienne.

VI

Le seigneur était venu, et Nedji était libre! Debout à la porte de la prison, elle s'enivrait d'air et de soleil, et semblait une hirondelle prête à prendre son essor. Mais, tout à coup, une pensée triste assombrit son visage. Où aller? Ses amis, où sont-ils? Dispersés, partis! De quel côté de l'horizon se tourner pour retrouver les débris de la tribu? Et cependant, près d'elle, Babéli pleure en serrant sa main, et ses deux yeux semblent lui dire : « Ingrate! tu veux nous quitter! » Le vieux Jacobus voit la tristesse de la bohémienne. « Veux-tu rester? lui dit-il. J'aurai deux filles : Babéli t'aime tant! — Je vous aime aussi! » dit Nedji en prenant leurs deux mains; et elle entra dans la maison du vieux Jacobus.

Désormais, dans la vieille église couverte de lierre, une nouvelle chrétienne vint s'agenouiller le dimanche à côté de Babéli; il y eut une nouvelle danseuse aux fêtes de l'été, et l'hiver, les récits qu'on écouta le plus passionnément à la veillée furent les légendes étranges de fées et de lutins, de pays mystérieux et de peuples inconnus, que racontait aux fileuses émerveillées Nedji la bohémienne.

Était-elle heureuse, la belle enfant de la tribu vagabonde? Parfois elle s'asseyait près de la fenêtre d'où l'on voyait la route s'allonger et serpenter au loin; son regard dévorait l'espace à la suite de l'hirondelle et de la cigogne, et un soupir soulevait sa poitrine. Alors Babéli la serrait dans ses bras : « Tu ne voudrais pas me quitter? » lui disait-elle. Nedji lui rendait son étreinte et répondait : « J'attendrai que tu sois mariée. »

Elles grandissaient toutes les deux, et le vieux Jacobus ne savait laquelle il préférait. Babéli lui plaisait pour sa douceur, Nedji pour sa force son courage et son activité. Aussi, lorsque Frantz, le fils du garde-chasse, vint lui demander Babéli pour l'emmener dans une ville éloignée, il se consola de la perdre par cette pensée : « Au moins, Nedji me restera! — Tu seras à présent ma fille unique, lui dit-il : le vieillard a besoin de toi! »

Ce soir-là, Nedji ne se mit pas à la fenêtre pour suivre la route du regard; elle refoula au fond de son cœur son désir de courses lointaines et de liberté sauvage, et elle se dit : « Je suis l'enfant du vieux Jacobus, je ne suis plus Nedji la bohémienne! »

VII

Pendant six ans elle soigna le vieillard, devenu infirme; elle l'aima, elle le nourrit de son travail, et quand il se fut endormi du sommeil du juste en la bénissant, elle se dit : « Je reverrai Babéli, et je partirai. »

Mais elle ne partit pas. Babéli revint au village, pauvre mère et veuve désolée. La guerre avait ravagé le pays qu'elle habitait, et lui avait pris son mari; et la chaumière du vieux Jacobus était le seul asile qui lui restât. Elle mit en pleurant ses quatre enfants dans les bras de Nedji, en lui disant : « Ce ne sera pas trop de deux mères pour ces pauvres petits! »

Nedji adopta les orphelins dans son cœur, et travailla pour eux comme elle avait travaillé pour le vieux Jacobus. Elle avait compris ce que c'est que le devoir; le devoir, pour chacun, c'est de faire tout le bien qui se trouve à sa portée, aussi loin que peuvent s'étendre les forces de son âme et de son corps. Elle suivit la route que le doigt de Dieu lui traçait. Elle n'avait connu ni père ni mère, et elle remplit tous les devoirs d'une fille; elle ne fut jamais mère, et elle devint le soutien et la providence de quatre enfants.

Cela dura de longues années, et quand les fils de Babéli furent devenus des hommes vaillants au travail et capables de fonder de nouvelles familles, quand ses filles furent d'heureuses mères, et que Nedji put se dire : « Personne n'a plus besoin de moi! » que devint-elle, la pauvre Nedji? Alla-t-elle rejoindre quelqu'une des tribus errantes qui passaient parfois aux alentours du village, et dont la vue lui faisait toujours battre le cœur? Hélas! ses forces étaient épuisées; vieille, faible et malade, il lui fallait dire adieu sans retour aux visions de son enfance. Sa place était désormais l'antique fauteuil du vieux Jacobus, d'où elle souriait aux jeux des petits-enfants de Babéli, qui l'appelaient « tante Nedji ». Son regard ne chercha plus la route blanche qui s'en allait se perdre à l'horizon; il ne suivit plus le vol aventureux de l'hirondelle ou de la cigogne; il s'éleva plus haut, vers le ciel profond, comme pour y puiser de la sérénité et du courage, et pour y rêver une nouvelle patrie qui ne tromperait pas son espérance. Ce fut ainsi qu'elle passa ses derniers jours; et la fin de sa vie terrestre fut l'aurore de la vraie liberté pour Nedji la bohémienne.

Mme Colomb.

LES CAUSERIES DU JEUDI

PÉTRARQUE

I

Il y a de cela environ cinq siècles et demi, car c'était en 1316.

En ce temps-là, Carpentras, une ville dont on a depuis ridiculisé le nom, je ne sais trop pourquoi, avait le titre de capitale de ce comtat Venaissin qui a formé notre département de Vaucluse, en prenant pour chef-lieu Avignon — Avignon, qu'on appelle encore assez souvent la cité papale, en souvenir du séjour qu'y firent les papes, justement à l'époque où se passe l'histoire que je veux vous conter.

Les guerres civiles avaient alors forcé beaucoup d'Italiens à quitter l'Italie. Un grand nombre de ceux-là étaient venus s'établir dans le comtat Venaissin.

Parmi ces exilés en était un, ancien notaire et secrétaire d'administration à Florence, qui se nommait Petracco, diminutif du mot Pietro (Pierre), que nous pouvons traduire par Petit-Pierre.

Or, maître Petit-Pierre, ou maître Pierre, pour être plus bref, avait deux fils, François et Gérard, qu'il donna pour élèves à l'un des professeurs les plus distingués de l'époque, qui venait d'ouvrir à Carpentras une école, aussitôt très-fréquentée.

Les deux frères ne tardèrent pas à être remarqués parmi leurs condisciples, mais François en particulier fit de si rapides, de si sérieux progrès, qu'il n'avait guère plus de douze ans quand le professeur vint déclarer au père qu'il n'avait plus rien à apprendre à cet enfant touchant la grammaire, la rhétorique et la dialectique, branches de savoir auxquelles se bornait alors l'enseignement littéraire. Voilà, comme vous pouvez le penser, un père bien heureux.

Le jeune François était surtout épris de la belle latinité de Cicéron et de Virgile, dont il lisait, relisait et apprenait par cœur les ouvrages; mais, si intéressante que pût être cette étude, elle ne pouvait guère en ce temps-là mener à la fortune, car les langues modernes étaient alors à peine formées; c'eût été, selon beaucoup de gens, pécher contre le bon goût que de les faire servir à des compositions littéraires, et le latin, n'étant plus entendu que des savants, il eût été difficile d'y trouver le renom à côté des auteurs anciens.

En revanche, la jurisprudence ou science des lois, qui était en grand crédit à la cour papale, conduisait à tous les bénéfices, à tous les honneurs; maître Pierre résolut donc de pousser son fils vers la jurisprudence.

L'enfant, qui aimait tendrement son père, se laissa convaincre, quoique à regret, de la sagesse de cette décision, et promit de consacrer tous ses efforts à répondre au désir paternel.

A Montpellier brillait alors une université où le droit était enseigné par des professeurs justement fameux. François avait moins de quatorze ans quand il fut envoyé là, et ce fut avec la plus sincère résolution qu'il se disposa à meubler son esprit de tous les textes et de toutes les gloses formant le fond du précieux et honoré savoir.

Mais, hélas! le latin assez barbare de l'école ne réussissait guère à lui faire oublier ses auteurs harmonieux, et les questions discutées aux cours des leçons n'effaçaient pas pour lui l'intérêt des chers poëmes, des brillants discours ou des fines épîtres dont il avait coutume de se nourrir.

Après avoir accordé quelques heures de difficile attention à ces arides sujets, il revenait avec passion à ses premiers amis, comme on cherche la boisson agréable après la potion amère; et même, assure-t-on, il se laissait prendre aussi aux charmes naïfs de certains récits légendaires qui couraient le monde, et dont il s'amusait à perfectionner la forme, en les rhythmant dans la langue vulgaire.

Plus les jours passaient et moins l'élève jurisconsulte prenait goût à l'étude du code; pendant ce temps, maître Pierre, à Carpentras, était convaincu que son fils marchait à pas de géant dans cette science, qui devait lui valoir tant de profit, et peut-être aussi tant de gloire.

Un jour, il part à l'improviste pour aller juger par lui-même du progrès accompli : mais quelle est sa surprise, quand les professeurs, auprès desquels il va se renseigner avant d'avoir vu son fils, lui déclarent l'apercevoir à peine à leurs leçons!

Déception du père, confusion de l'enfant, puis colère de l'un et repentir de l'autre. Tout bien examiné, maître Pierre croit comprendre que ce fâcheux entraînement a pour auteurs principaux certains condisciples inclinant par négligence vers les régions littéraires.

Maître Pierre emmène donc François... à Carpentras?

Non, car il n'aurait pu que s'y retrouver en plein milieu de ces mêmes études dont il importait de le détourner. Maître Pierre l'emmène à Bologne, ville d'Italie, siége de l'école de droit la plus renommée du monde.

Voilà notre jeune François installé aux sources les plus pures, les plus saines de la noble, de la profitable science. Il jure de s'y abreuver exclusivement, et maître Pierre, qui connaît le cœur droit de son fils, regagne heureux le comtat Venaissin...

Un an plus tard, nous le retrouvons sur la route qui mène de Carpentras à Bologne. Nous le voyons agité, soucieux, impatient, comme en proie à la plus vive angoisse...

Quelle est donc la cause de sa triste disposition?

Aurait-il appris quelque grave maladie de son fils? Craindrait-il d'arriver trop tard pour lui prodiguer ces tendres soins qui peuvent souvent plus pour conjurer le mal que toute la science des médecins et que tous les remèdes?

Une maladie! ah! si ce n'était que cela! A l'âge où est François, une maladie, même grave, n'est souvent rien; on la traite, on en guérit, et il n'y paraît plus. Mais ce n'est pas dans la santé de son corps que le jeune homme est menacé : c'est son esprit qui est atteint, et peut-être sans espoir. Maître Pierre en a été officieusement averti. C'est pourquoi il accourt...

D'ailleurs, même cause qu'à Montpellier, mais avec une singulière aggravation du danger. Jugez-en. A Montpellier, l'enfant n'avait guère pour le détourner des études sérieuses que l'exemple de quelques camarades épris de poëmes et de légendes. Mettez-vous à la place du père, apprenant qu'à Bologne ces goûts peuvent être flattés, encouragés, servis par qui? — O Dieu clément! par deux des plus illustres professeurs de droit eux-mêmes.

On lui a dit, il sait, que, poëtes à leurs heures, et même renommés pour ces stériles passe-temps, ils ont remarqué la facilité du jeune François, ils ont écouté, corrigé ses essais, ils lui ont prédit un bel avenir poétique, en même temps qu'ils ont cru reconnaître, sans lui adresser la moindre réprimande, son peu d'application aux choses de jurisprudence. On lui a rapporté que le jeune homme emploie ses jours et une partie de ses nuits à copier tout ce qu'il peut trouver de poëmes[1] anciens ou nouveaux.

Maître Pierre débarqué à Bologne, François averti par un ami qui a rencontré et reconnu le brave homme, a pu faire disparaître, en les cachant dans un meuble, ses chers, ses précieux manuscrits, et quant à la colère prévue de son père, il compte, pour l'apaiser, sur ses professeurs eux-mêmes, qui plaideront ouvertement pour lui la cause de ses penchants littéraires.

Voilà maître Pierre tombant comme la foudre dans la chambre de son fils.

« Ah! mon père! quel bonheur de vous revoir!

— Possible, monsieur mon fils; mais je n'en saurais dire autant à votre égard, car il m'en est revenu de belles à votre sujet.

— Permettez que je vous embrasse, mon père.

— Quand vous m'aurez rendu compte de votre indigne conduite... nous verrons. Et d'abord, comment avez-vous tenu les promesses que vous m'aviez faites après tous vos égarements de Montpellier.

— Mon père...

— Réponds-moi, malheureux, c'est donc mon désespoir et ton malheur que tu veux consommer. C'est donc pour prendre le chemin du désœuvrement que...

— Oh! mon père! le désœuvrement. Je travaille jour et nuit.

— Soit, mais à des travaux futiles, pernicieux, qui ne mènent à rien.

— Mais, mon père...

— Mais mon père, mais mon père... Eh! vous ne savez dire que cela! Çà, voyons, où sont-ils ces damnés livres qui prennent tous vos instants... Oh! je les saurai bien trouver, si profondément cachés qu'ils puissent être. »

Et voilà maître Pierre fouillant, furetant, bouleversant. Rien, il ne découvre qu'un texte respectable des *Pandectes*, le livre de droit par excellence.

« Vous voyez, mon père, fait François, non sans une légère intention de triomphe.

— Oui, je vois, mais je sais ce que je sais, que diable! Il y a d'autres livres ici, et qui n'ont rien à voir dans la jurisprudence... Tiens, mais, à propos, la clef de ce coffre que je n'ai pas ouvert, où est-elle?

— La clef de ce coffre, balbutie François.

— Oui, la clef de ce coffre... Ah! tu n'es plus si fier; tu ne veux pas la donner : ça m'est égal! »

Et, d'un grand coup de talon, maître Pierre démolit le couvercle qui cache le trésor du jeune homme, car cette fois le trésor est mis à nu. Ils sont là bien rangés, bien pressés, les coupables, les perfides écrits.

« Ah! je savais bien, moi, s'écrie le père au comble de l'exaspération; aussi tu dois te douter du sort qui les attend. »

Et sans plus de façon, prenant une première brassée de ces livres, maître Pierre les porte dans la cheminée.

Il revient pour s'emparer de ceux qui restent. Il trouve son fils à genoux, les mains jointes : « Grâce! mon père, grâce!

— Allons donc! est-ce que tu m'as fait grâce, toi, est-ce que tu as tenu compte de mes supplications? »

Il l'écarte brusquement. Les livres restés dans le coffre vont rejoindre leurs compagnons au tas dont l'âtre est encombré. Deux minutes plus tard, la flamme se tord en les dévorant.

Et le père, tisonnant avec une fiévreuse joie : « Tu vois, je n'ai qu'une parole, moi; je m'étais promis que je les brûlerais : je les brûle. »

Alors le jeune homme, dans l'attitude du patient qui attend le coup mortel, tenant fixés sur le brasier ses yeux inondés de pleurs : « Hélas! mon père, dit-il d'une voix profonde, c'est mon cœur qui brûle là, c'est mon âme qui s'envole avec cette flamme, c'est la vie que vous m'ôtez; elle est à vous, vous avez le droit de la prendre, mais... »

Il ne peut continuer, il porte une main sur sa poitrine, sa tête vacille, il chancelle, il va tomber.

« O mon Dieu! s'écrie le père en s'élançant pour

1. L'imprimerie n'étant pas inventée, les étudiants qui n'étaient pas assez riches pour acheter des manuscrits, coûtant toujours fort chers, employaient beaucoup de temps à copier, pour leur usage, les œuvres des auteurs qu'ils voulaient posséder.

le retenir. François! mon enfant! Des secours! C'est qu'il se trouve mal, seigneur Dieu! C'est qu'il dit vrai, c'est son cœur... son âme... il va mourir... Je l'ai tué! O malheureux que je suis!... Ah! il revient à lui...

— Oui, mon père, oui, murmure le jeune homme, je me sens mieux... Ce n'est rien; un éblouissement, ne faites pas attention. Voilà qui est fini. » Et il reprend d'une voix ferme : « Oh! j'aurai du courage; il m'en faudra, mais j'en aurai... Vous serez obéi, mon père, vous serez obéi.

— Obéi, répète maître Pierre avec éclat, et qui est-ce qui te parle de cela?... M'obéir, pardieu oui, au prix de pareilles souffrances, y penses-tu? C'est moi qui ai tort, vois-tu, c'est moi qui suis un méchant de songer à te contraindre; c'était pour ton bien, il ne faut pas m'en vouloir, il faut me pardonner. Va, mon enfant, sois poëte, si tu veux, jurisconsulte si tu peux. Que m'importe! pourvu que tu ne souffres pas comme je viens de te voir souffrir. »

Et maître Pierre étreint, caresse son cher François, qui sourit et qui pleure en voyant jusqu'où peut aller la bonté d'un bon père.

Soudain : « Çà mais, reprend le brave homme, et ces livres que nous laissons sottement brûler. Attends, petit, attends! »

Il court au foyer; il en retire deux ou trois volumes que la flamme n'a encore qu'effleurés.

« Tiens, mon enfant, voilà Virgile... il suffira peut-être à te consoler de la perte des autres poëtes; voilà Cicéron, il disposera peut-être ton esprit à l'étude des lois. »

Et le père et le fils s'embrassent encore.

Ceci se passait en 1321.

II

Vingt ans se sont écoulés, nous ne sommes plus à Bologne, mais à Rome. Une émotion indescriptible règne dans la Ville éternelle, où l'on va célébrer une fête sans exemple depuis les temps antiques. Il s'agit de couronner solennellement au Capitole un homme qui a été reconnu comme le premier poëte de son temps : honneur d'autant plus insigne qu'il est plus rare, et que celui qui va en être l'objet ne doit vraiment cette glorification qu'à ses talents acclamés, applaudis de tous.

Dès le matin du 8 avril, beau jour de Pâques de l'année 1341, — raconte un contemporain, — le son des trompettes annonça la cérémonie. Le peuple, curieux de voir une fête qui n'avait pas été célébrée depuis un millier d'années (c'est-à-dire depuis le temps des anciens empereurs romains), accourut en foule.



Pétrarque.

Le poëte se dirigea vers le Capitole, précédé par douze jeunes gens de quinze ans, vêtus d'écarlate, appartenant aux meilleures familles de la ville, et récitant tout haut, tour à tour, des vers de celui qu'on allait couronner.

Le poëte, recouvert d'une robe magnifique, dont le roi de Naples s'était dépouillé pour la lui donner, marchait au milieu des six principaux citoyens de Rome, qui portaient des couronnes de fleurs.

Le sénateur venait ensuite, accompagné des conseillers de ville.

Lorsque ce cortége, que suivait, qu'entourait une foule immense, fut arrivé au Capitole, et eut pris place dans l'ancien temple de Jupiter, un héraut appela le poëte, dont le nom fut salué par des acclamations répétées.

Le poëte, élevant la voix, fit une courte harangue, pour laquelle il prit comme texte un vers de Virgile, et qu'il acheva en criant trois fois : « Vive le peuple romain! vive le sénateur! que Dieu les maintienne en joie et en liberté! »

Puis il se mit à genoux devant le sénateur, qui, après avoir fait un petit discours, ôta de sa tête une couronne de laurier, et la mit sur celle du poëte en disant : « La couronne est la récompense du mérite. »

Après quoi le poëte récita un beau sonnet, que le peuple applaudit par des battements de mains, et en

criant à plusieurs reprises : « Vive le Capitole! vive le poëte! » Un noble romain fit ensuite l'éloge de ses beaux écrits.

Puis, du Capitole, on se rendit à l'église de Saint-Pierre. Pour ce trajet, on fit monter le poète sur un char magnifique, qui montrait à tous les yeux son front couronné de lauriers. Arrivé à l'église, le poète y entra le premier, et se dirigea vers l'autel, où tout le clergé attendait, et où il consacra à Dieu, dispensateur de tout talent et de toute gloire, la couronne qu'il venait de recevoir. Et pendant toute la journée la fête se continua dans tous les cœurs...

Le même jour, le sénateur expédia partout des lettres-patentes, par lesquelles les sénateurs et le peuple romain, après un préambule très-flatteur, déclarent que le poete a mérité le titre de grand poëte et d'historien, qu'il a la libre et pleine puissance de porter en tous lieux la couronne de laurier, de hêtre ou de myrte. Il est déclaré citoyen romain, et il en reçoit tous les priviléges.

III

Or, ce poète fêté, couronné, n'était autre que François, fils de Petracco, dont nous avons vu plus haut les aventures de jeunesse, et qui est aujourd'hui connu sous le nom de Pétrarque, un nom resté célèbre, non-seulement à cause de la couronne reçue par celui qui la portait, mais par le mérite réel des écrits qu'il a laissés, et qui sont encore regardés comme l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la langue italienne.

Tant et si bien vit d'ailleurs la gloire incontestée du poete, qu'à propos du cinq-centième anniversaire de sa mort, qui arriva le 18 juillet 1374, des fêtes commémoratives ont été célébrées dans les divers lieux de France et d'Italie qui s'honorent de l'avoir possédé autrefois.

Les plus remarquables de ces fêtes ont été données à la Fontaine de Vaucluse, près d'Avignon, site à la fois pittoresque et sauvage, qui longtemps fut le séjour du grand poète italien. Là tout est encore plein de son souvenir : on montre encore la maison qu'il habitait, le jardin qu'il cultivait; un château en ruines est même appelé, mais improprement, le château de Pétrarque : on devrait dire le château de l'ami de Pétrarque, car il appartenait à un évêque chez qui le poète allait souvent.

Ainsi a survécu le nom et l'œuvre du fils de maître Pierre, qui s'affligeait tant de le voir rebelle aux études de jurisprudence. Toutefois, si grand que l'ait pu faire la renommée, si haut dans la gloire qu'il ait pu se voir, François Pétrarque sut toujours garder à la mémoire de son père la plus vive reconnaissance des efforts qu'il avait faits pour le détourner d'une voie où il croyait que l'attendaient seuls le déboire et la misère.

Le jour de son couronnement il disait à un ami : « Il a manqué à ce triomphe la présence de celui qui a tout fait pour m'empêcher de l'obtenir, et qui pourtant en aurait été plus fier, plus heureux que moi.

— Qui donc?

— Mon père. »

L'Oncle Anselme.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XIV (*suite*)

La mort du léopard. — Simba est sauvé. — Comment on fait du feu.

Kaloulou avançait toujours ; quand il fut assez près pour atteindre l'animal sans craindre de blesser Simba, il lui enfonça une première flèche à travers le corps. Sans s'inquiéter de ce qu'avait pu devenir la première, il en lança une seconde, puis une troisième. Simba réussit enfin à plonger le fer dans le cœur de son ennemi ; les griffes commencèrent à se détendre et bientôt le léopard roula, mort sur le sol.

Simba était grièvement blessé ; Kaloulou se désespérait. « Là! là! dit le bon géant pour le consoler; ce n'est rien, rien du tout. Si je n'avais pas jeûné ces derniers temps, j'aurais plié cette brute en deux comme un chiffon. Mais quand un homme ne mange que des grains de maïs depuis quinze jours ! Ce n'est pas une nourriture cela ! »

Kaloulou alla prévenir les amis qui accoururent aussitôt. La vue du sang qui couvrait Simba fit croire à Sélim et à Abdallah qu'il allait mourir.

« Il y a un remède, dit Simba en souriant. Toi, maître Abdallah, fais un bon petit feu, et toi, maître Sélim, coupe-moi un bon petit quartier de l'antilope. Quand j'aurai mis un peu de viande sous ma dent, cela commencera à aller mieux ; et quand j'en aurai mis beaucoup, cela ira tout à fait bien. »

Abdallah et Sélim se mirent à l'œuvre avec ardeur. Mais lorsque le premier eut ramassé tout ce qui était nécessaire pour faire un bon brasier, il se frappa le front avec un geste de désappointement.

« Voilà le bois, dit-il, mais où est le feu? Nos fusils sont au fond du lac.

— Kaloulou, dit Motto, qui s'empressait autour de son ami Simba, montre-lui comme on s'y prend pour avoir du feu. »

Kaloulou choisit une écorce bien dure et bien sèche, la plaça entre ses deux pieds sur le sol pour la maintenir et la saupoudra d'une pincée de sable qu'il avait fait sécher et même un peu chauffée dans

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 314 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, pages 12, 27, 46, 60, 78, 92, 111 et 124.

le creux de sa main. Il prit ensuite la plus solide de ses flèches, en ôta les plumes, en fit disparaître la coche, et ébarba l'extrémité jusqu'à ce qu'elle fût bien unie. Il mit sur l'écorce des feuilles sèches et de l'herbe et fit tourner rapidement entre les paumes de ses mains la flèche dont l'extrémité portait sur l'écorce. Au contact de l'écorce et de la flèche rapidement tournée, il se dégagea de la chaleur; on vit un filet de fumée, puis des étincelles, puis la flamme brilla.

Quand Simba eut mangé de l'antilope, autant que deux hommes ordinaires en auraient pu manger, il déclara que cela allait beaucoup mieux et qu'il allait entrer en convalescence.

La vallée où nos amis s'étaient provisoirement installés était belle par elle-même et par la vue des montagnes; malheureusement, comme c'était la saison des pluies, à chaque instant des nuages poussés par un vent furieux venaient intercepter la vue, et grossir les torrents qui bondissaient de toutes parts.

L'industrieux Motto avait construit un abri pour la petite bande, qui, grâce à lui, n'avait pas trop à souffrir des désagréments de la saison.

Au bout de deux jours de repos, Simba fut assez bien remis pour marcher, et l'on se remit en route à travers les montagnes, dans la direction du nord-ouest.

Au bout d'une semaine, on avait fait à peine quarante milles; mais Simba étant complétement remis, on reprit l'ancien pas et l'on fit en un jour jusqu'à trente-cinq milles.

Ce jour-là, qui était le huitième depuis leur fuite, ils découvrirent quelques traces de culture et aperçurent tout à coup quelques huttes dans une clairière.

Au même moment, une flèche siffla aux oreilles de Simba, puis une seconde, puis une troisième.

L'oreille exercée de Kaloulou reconnut tout de suite le sifflement des flèches, et son œil perçant se mit à explorer les broussailles. Dans un fourré, à quelque distance, un certain nombre d'hommes se tenaient en embuscade. Il cria aussitôt :

« Hep! hep! Simba; les amis! vite, gagnez cette hauteur! Je vous suis à l'instant. Il faut que je joue un tour à ces vauriens et que je leur montre comment combattent les Ouatoutas.

— Nous ne nous en allons pas sans toi, dit Simba.

— Pas un mot de plus, reprit Kaloulou, songez aux deux Arabes. Moi, je ne crains rien, gagnez la hauteur; je vous en prie.

— Il sait bien ce qu'il fait, dit Motto; en avant, tous! »

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

AOUT

Qu'il fait chaud et qu'on serait donc bien à l'ombre sous ces grands arbres qu'agite le moindre souffle de la brise! Ils arrondissent leur dôme de feuillage comme un parasol gigantesque sous lequel les oiseaux viennent chercher le repos et la fraîcheur.

Ni jeux, ni travail, à cette heure brûlante! Tout se tait, sauf les insectes bourdonnants; ils vont et viennent comme des êtres affairés qui ne connaissent ni le recueillement ni les doux loisirs.

N'y aura-t-il pas place pour nous, pauvres écoliers, sous ces branches protectrices? Nous faudra-t-il aussi voir passer, sur la petite rivière aux ondes fraîches. l'escadre joyeuse des bateaux de plaisance, pendant que, renfermés entre quatre murs, nous piochons, à grand renfort de dictionnaire, le thème ingrat et l'aride version?

Patience! La clef des champs s'apprête à tourner dans la serrure! Encore un jour et les portes vont s'ouvrir, et nous irons, nous aussi, chercher la solitude et la fraîcheur loin de ces pavés brûlants que le soleil inonde.

Demain, les vieux nids classiques où de jeunes oiselets font entendre leur ramage grec et latin seront déserts à leur tour. Demain, les écoliers s'échapperont par bandes bruyantes, le rire aux lèvres et la gaieté dans le cœur.

Oh! la belle journée! Déjà les gradins se dressent, l'orateur relit son discours, et les fanfares éclatantes s'apprêtent à saluer le nom des vainqueurs.

Paisibles victoires qui ne coûtez pas de larmes, combats pacifiques où l'on ne relève ni morts ni blessés, on assure que jamais nous ne pourrons vous oublier! Plus tard, nous dit-on, au milieu de la bataille de la vie, après les défaites douloureuses comme après les enivrants triomphes, nous aimerons à revenir vers ces luttes innocentes de notre jeunesse, lorsque les rivaux étaient des amis, lorsque chaque adversaire était un camarade prêt à nous tendre la main.

Mais hélas! y aura-t-il des lauriers pour tous, et demain, beaucoup parmi nous ne s'en iront-ils pas les mains vides?

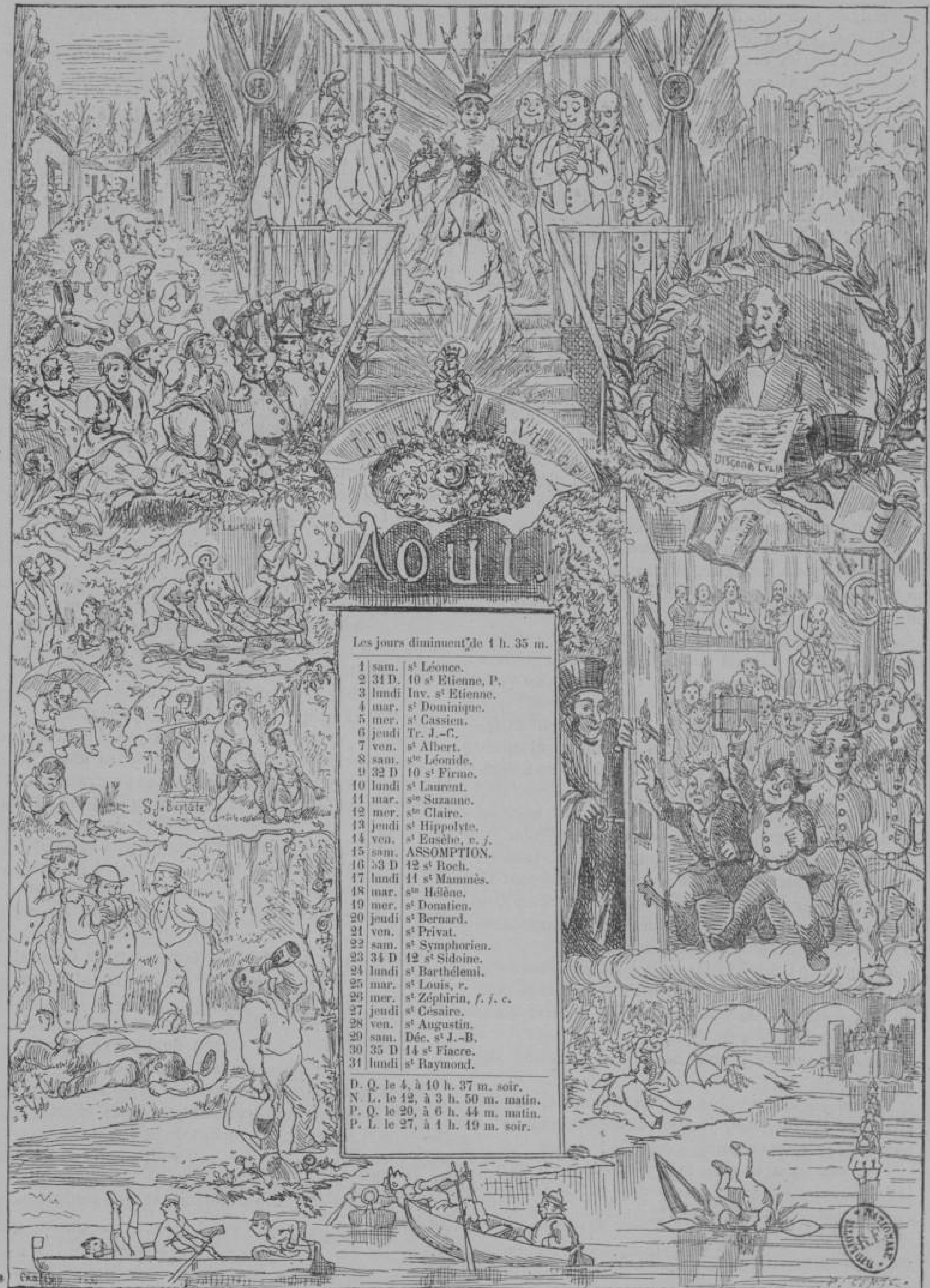
Que ceux-là ne perdent pas courage! La partie n'est qu'engagée, et le vaincu de l'heure présente peut devenir le vainqueur de l'an prochain.

Au travail! au travail sans retard et sans faiblesse!

Et si le succès ne répondait pas à nos efforts, si les palmes échappaient encore de nos mains, devenues pourtant laborieuses, souvenons-nous de cette parole de Sénèque :

« Il y a plus de gloire à mériter les couronnes qu'à les porter.

MARIE MARÉCHAL.



Les jours diminuent de 1 h. 35 m.

1	sam.	st Léonce.
2	31 D.	10 st Etienne, P.
3	lundi	Inv. st Etienne.
4	mar.	st Dominique.
5	mer.	st Cassien.
6	jeudi	Tr. J.-C.
7	ven.	st Albert.
8	sam.	ste Léonide.
9	32 D	10 st Firme.
10	lundi	st Laurent.
11	mar.	ste Suzanne.
12	mer.	ste Claire.
13	jeudi	st Hippolyte.
14	ven.	st Eusèbe, *v. j.*
15	sam.	ASSOMPTION.
16	33 D	12 st Roch.
17	lundi	11 st Mammès.
18	mar.	ste Hélène.
19	mer.	st Donatien.
20	jeudi	st Bernard.
21	ven.	st Privat.
22	sam.	st Symphorien.
23	34 D	12 st Sidoine.
24	lundi	st Barthélemi.
25	mar.	st Louis, *r.*
26	mer.	st Zéphirin, *f. j. c.*
27	jeudi	st Césaire.
28	ven.	st Augustin.
29	sam.	Déc. st J.-B.
30	35 D	14 st Fiacre.
31	lundi	st Raymond.

D. Q. le 4, à 10 h. 37 m. soir.
N. L. le 12, à 3 h. 50 m. matin.
P. Q. le 20, à 6 h. 44 m. matin.
P. L. le 27, à 1 h. 19 m. soir.

Août, par Crafty.



M. et Mme Cartel rentraient chez eux. (P. 145, col. 1.)

NOUS AUTRES

XXII

Une lettre du lieutenant Renaud.

Comme M. et Mme Cartel rentraient chez eux, au sortir de leur conférence avec Mme Rondeau, ils aperçurent de loin Jacques et Marie qui les guettaient avec impatience derrière la grille.

« Il a été le premier! cria Jacques d'une voix perçante.

— Il lui a écrit une si jolie lettre! cria Marie d'une voix non moins perçante.

— Il est arrivé dans un cabriolet tout crotté, reprit Jacques en baissant la voix, et en regardant vers la maison. Quand il a su que papa n'était pas là, il a conduit son cabriolet à la *Croix d'or*, je l'ai vu d'ici.

— Il est revenu, ajouta mystérieusement Marie, il est dans le cabinet de papa; il n'a pas beaucoup de cheveux, mais une barbe! ah! une barbe!

— Vous nous étourdissez, marmousets, dit le docteur en riant, vous nous faites tourner la tête. »

Jacques et Marie avaient la mauvaise habitude, quand ils avaient quelque chose à raconter, de s'arracher la parole avec tant d'impétuosité qu'ils semblaient avoir pour but, non pas de renseigner les autres, mais de s'empêcher mutuellement de parler.

« Procédons avec ordre, dit le docteur, en s'engageant avec sa femme et les deux jumeaux dans l'avenue sablée. Jacques, qui est un bon petit homme, cédera galamment la parole à sa sœur, et Marie nous dira clairement, si elle le peut, de quoi il s'agit.

— D'abord, dit Marie, Pierre a été le premier ce matin, au collége. »

Ici Jacques, pour se dédommager d'avoir perdu la parole, agita ses doigts en les faisant claquer, à la hauteur de son oreille. Ce geste est, chez les collégiens, le signe extérieur de la plus vive satisfaction. Jacques, il est vrai, n'était pas encore au collége; mais il avait des petits amis qui y étaient, et il en empruntait les manières élégantes.

« Ensuite, continua Marie, le lieutenant Renaud a écrit à Pierre une lettre de quatre pages. Oh! le joli cachet avec une ancre! »

Marie annonça enfin à son père qu'un monsieur passablement gros, chauve comme un œuf et terriblement barbu, était arrivé en cabriolet crotté, et qu'il l'attendait dans son cabinet.

La narration de Marie terminée, les deux enfants retournèrent à leur jeu favori, qui consistait à franchir trois à trois les marches du perron.

Le docteur se rendit tout droit à son cabinet, et Mme Cartel alla donner un dernier coup d'œil aux apprêts du déjeuner.

Camille, Pierre et Christine se promenaient sous l'allée des tilleuls. Chacune des deux sœurs tenait un des bras du frère. Christine était de belle humeur.

« N'est-ce pas aimable au lieutenant d'avoir répondu à Pierre? disait-elle avec animation.

—Très-aimable, répondit Camille de son ton calme et posé.

—Je ne voudrais pas donner de vanité au monsieur dont je tiens le bras, reprit Christine, mais je trouve qu'il a lieu d'être fier, car enfin le lieutenant le traite tout à fait en ami.

1. Suite. — Voy. page 81, 97, 113 et 129.

— Tout à fait, » répondit Camille, à qui s'adressaient les paroles de Christine.

Le « monsieur dont Christine tenait le bras » rougit de plaisir, autant que de fierté. Sa sœur cadette depuis longtemps ne le gâtait guère, et le compliment qu'elle venait de lui adresser était un de ceux qui pouvaient le plus le toucher.

Le jour où il avait obtenu son premier succès, il en avait attribué tout l'honneur aux conseils du lieutenant. Quand il fut bien prouvé, par la série de ses bonnes places, et par les éloges de ses professeurs et du principal, que le progrès était continu et le succès assuré, il avait écrit au marin pour lui témoigner toute sa reconnaissance, mais sans espérer le moins du monde qu'un aussi grand personnage entrerait jamais en correspondance avec lui.

« Un mot de moi lui fera plaisir, » se dit le lieutenant Renaud, en recevant la lettre de son fervent admirateur. Là-dessus, il avait commencé, en réponse, un petit bout de billet qui avait pris les proportions d'une lettre de quatre pages.

Trop parler de soi dans ses lettres, c'est un manque de goût et une preuve de vanité; n'en pas parler du tout est aussi une faute de goût et une marque d'indifférence. Le lieutenant avait évité ces deux excès. Il parlait beaucoup de ce qu'il avait vu; et s'il disait peu de chose de lui-même, ce peu de chose témoignait d'une amitié solide et d'un désir sincère de répondre à la confiance de son correspondant.

Bref, d'un accord unanime, il fut décidé, sous les tilleuls, que la lettre faisait le plus grand honneur à celui qui l'avait écrite et à celui qui l'avait reçue, et qu'elle méritait d'être conservée dans les archives de *nous autres*.



XXIII

Apparition de M. Lepigeur.

Le monsieur barbu qui attendait le docteur dans son cabinet lui dit sans préambule, et après un salut plus original qu'élégant : « Vous ne me connaissez pas, et quand je vous aurai appris que je m'appelle Lepigeur, vous vous direz : « voilà un monsieur qui a un drôle de nom ! » mais vous ne me connaîtrez pas davantage. Moi, voyez-vous, je ne perds jamais mon temps à faire des phrases, je vais droit au but. Le but, le voici. Deux affaires à traiter avec vous. Affaire nº 1. Vous avez une fille à marier; un riche propriétaire de mon village a de son côté un fils à marier, voyez comme cela se rencontre : vingt-cinq mille francs de rentes; le double en espérances (quel vilain mot, n'est-ce pas?). Bon garçon; bonne santé; bon caractère; chasseur, mais pas fumeur; pas de parti convenable pour lui, là-bas. Le papa a entendu parler de votre fille; renseignements à discrétion. Se fera connaître si vous dites seulement : chose possible. Rentrera dans sa coquille si vous dites : pas possible! Suis-je clair? ou faut-il que je recommence? dit l'étranger en s'épongeant le crâne avec son mouchoir.

— Très-clair! répondit le docteur en le regardant avec surprise.

— Tant mieux! Passons à l'affaire nº 2. Parente éloignée à vous, Mme Verd, un peu folle; folie douce; en pension chez des gens de mon village; connaissez-vous Belloy?

— Oui.

— Eh bien! c'est là mon village. Pension supprimée net; le mari de Mme Verd (un joli coco entre nous) ayant décampé à tous les diables sans dire où il allait. Pardon; je crois que je fais des phrases. Vous chargez-vous de continuer à payer la pension, ou bien faut-il que d'autres s'en chargent ou qu'on l'envoie à l'asile? Prenez deux heures pour ruminer l'affaire nº 1; deux heures pour l'affaire nº 2, soit quatre heures! Non, merci, je ne puis pas déjeuner avec vous. J'ai prévenu mon ami Boulanger, bon garçon, un peu timbré; et je déjeune chez lui. Viendrai prendre votre réponse à trois heures, parce que je pars à trois heures cinq pour Saint-Gemme, dans un infâme cabriolet qu'on m'a loué des prix fous. De là, il faut ensuite que je gagne Belloy par la diligence. Adieu! »



XXIV

Affaires de famille.

Après le déjeuner, le docteur emmena sa femme et sa fille aînée dans son cabinet, et il leur exposa l'affaire nº 1. Camille sourit, et répondit tranquillement, posément et sans la moindre hésitation, qu'elle ne songeait pas à se marier, surtout dans de pareilles conditions. Le docteur l'ayant autorisée à se retirer la regarda partir en souriant et en hochant la tête à plusieurs reprises.

Ensuite il exposa l'affaire n° 2 à sa femme, et lui demanda son avis.

« Mais, mon ami, lui répondit-elle, sans prendre le temps de réfléchir longuement, nous n'avons qu'une seule chose à faire. Cette pauvre femme est de la famille, quoiqu'à un degré éloigné. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas souffrir qu'elle soit à charge à personne, ni qu'elle risque d'être privée de sa liberté, et peut-être envoyée dans un asile d'aliénés. Si tu n'y vois pas d'inconvénients graves, nous la prendrons tout simplement avec nous. Pauvre créature, je connais assez de son histoire pour savoir ce qu'elle a souffert de la dureté de son mari. Nous essayerons de la rendre heureuse.

— J'étais sûr de ta réponse, dit le docteur en prenant doucement la main de sa femme. Mais je ne veux pas qu'il soit dit que je déciderai jamais rien d'important sans t'avoir consultée. Permets-moi cependant de te remercier de ta bonté, car cette pauvre femme sera probablement un grand embarras pour toi.



Moi, oh moi! dit la bonne dame. (P. 150, col 2.)

— Tu m'as toujours dit qu'elle était inoffensive.

— Douce comme un agneau, et très-reconnaissante des soins qu'on lui donne.

— Écoute-moi à ton tour. Comme nous n'avons pas d'orphelines à placer sous la tutelle de Christine, faisons appel à son bon cœur et à sa générosité en faveur de cette pauvre femme. Nous la surveillerons, sans en avoir l'air, et nous lui laisserons croire qu'elle nous rend un très-grand service en s'occupant d'elle. Donnons-lui le fardeau et le mérite de ce qui sera pour elle une grande responsabilité. »

A l'heure dite, le laconique M. Lepigeur entra dans le cabinet du docteur, l'œil fixé sur le cadran de sa montre, qu'il tenait à la main.

« Réponse à la question n° 1, s. v. p.? dit-il au docteur.

— Nous avons le regret, ma femme et moi...

— Affaire n° 1 réglée, dit M. Lepigeur avec le plus grand sang-froid. Dommage pour le jeune homme; Boulanger m'a parlé de la jeune fille; mais comme on dit : liberté, *libertas.* » Après avoir enterré si lestement les espérances de son client, il passa à l'affaire n° 2.

« Nous prendrons ma parente chez nous, répondit le docteur. Nous ne pouvons permettre qu'elle soit à charge à personne, ni souffrir qu'elle soit peut-être enfermée et malheureuse pour le reste de sa vie. »

M. Lepigeur toussa derrière sa main, regarda le docteur d'un air embarrassé et lui dit : « Votre main, me la donneriez-vous, si je vous la demandais?

— Assurément, » répondit le docteur en souriant; et il lui tendit la main, que l'autre emprisonna dans les siennes, qui étaient dures et rouges comme les pinces d'un homard.

« Pardon, dit l'homme aux pinces de homard, je crois bien que je vais faire une phrase. Mais une fois n'est pas coutume. Eh bien ! monsieur, vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais foi d'honnête homme, je ne regrette pas mon voyage, quoique le cabriolet soit un peu... enfin n'importe ! puisque j'ai pu serrer la main d'un brave homme. »

Et il pinça si fort la main du « brave homme » que le patient eut besoin de tout son empire sur lui-même pour ne pas crier grâce. Après cet exploit, il reprit brusquement :

« Vous êtes bien occupé, n'est-ce pas?

— Pas mal, répondit le docteur, assez surpris de la question.

— Eh bien, moi, je ne fais rien.

— Ah !

— Rien du tout. Inutile comme un lézard vert. Indiquez-moi un jour, je vous amènerai la vieille dame jusqu'à Sainte-Gemme, pour ménager votre temps. Elle me connaît bien. Elle ne demandera pas mieux que de venir avec moi. Pas de remercîments, pas de phrases ; une vraie distraction pour moi. Hum ! déjà trois heures quatre minutes à ma montre. Juste une minute pour vous décider. Quel jour? où? à quelle heure ?

— Jeudi prochain, puisque vous êtes assez bon...

— Pas de phrases. Où?

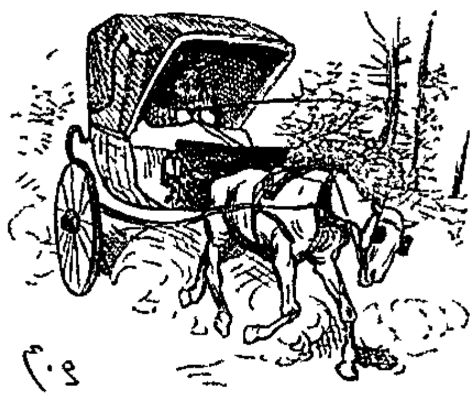
— A l'hôtel de France. Mais vraiment...

— Pas de phrases. L'heure?

— A l'arrivée de la diligence de Belloy.

— Convenu ! » dit M. Lepigeur en regardant à sa montre. Sa figure prit une expression de triomphe : le cabriolet crotté, attelé d'un cheval de mauvaise mine, venait de s'arrêter à la grille, juste à trois heures cinq minutes. Un valet d'écurie tenait la bride du bout des doigts et regardait le cabriolet d'un air de profond dégoût.

M. Lepigeur, qui se souciait fort peu de l'opinion du domestique, lui mit dans la main un pourboire fort honnête, sauta dans le cabriolet, fit claquer sa langue, et le triste véhicule disparut dans la direction de Sainte-Gemme.



XXV

La mère et la fille.

Dès le soir même, Christine, mandée dans la chambre de sa mère, montait lentement l'escalier. Comme elle s'attendait à quelque reproche, d'avance elle se roidissait, et se tenait sur la défensive.

L'œil clairvoyant de Mme Cartel vit bien ce qui se passait dans l'âme de sa fille, mais elle fit semblant de ne rien remarquer.

« Viens, ma chérie, viens t'asseoir à côté de moi, lui dit-elle en l'attirant sur le canapé ; plus près, plus près encore ! » et elle lui passa son bras autour du cou.

Les traits mobiles de Christine se détendirent aussitôt. Décidément, se dit Mme Cartel, elle sera jolie quand le calme régnera dans son âme ; quand ce rayonnement, qui n'est que passager, sera devenu l'expression habituelle de sa physionomie.

« Ton père et moi, lui dit-elle enfin, en caressant ses beaux cheveux bruns, nous avons un grand service à te demander. »

Christine leva vivement la tête, elle craignait de s'être trompée, d'avoir mal entendu.

« A moi? dit-elle en rougissant de plaisir, à moi? un service? Oh ! chère maman, est-ce possible?

— Oui, mon enfant, un grand service. Dans quelques jours, une parente éloignée de ton père va venir habiter avec nous. Elle est âgée ; elle a été très-durement éprouvée pendant toute sa vie. Elle a tant souffert qu'elle en a perdu la raison ; mais sa folie est douce et paisible. Nous voulons la rendre aussi heureuse que nous le pourrons. Mais elle aurait besoin de quelqu'un qui fût bon et dévoué pour la surveiller, la soigner, la gâter même, comme un enfant, pour la protéger contre l'indiscrétion des étrangers et contre les importunités de Jacques et de Marie. »

A mesure que la mère parlait, tout ce qu'il y avait de bon, de généreux dans l'âme de la jeune fille, tout ce qui avait été si longtemps froissé et comprimé reparaissait à la surface, et s'épanouissait en un sourire charmant. Les défiances de Christine avaient disparu ; son cœur longtemps serré se dilata, elle éprouva une joie indicible à l'idée de rentrer par la bonne porte dans la confiance et dans l'intimité de *nous autres* d'où elle s'était exclue elle-même pendant si longtemps.

Quand sa mère lui dit : « Nous avons compté sur ton dévouement, sur ton bon cœur, sur ton affection pour nous, » Christine ne put répondre ; mais elle leva la tête, et fixa sur sa mère des regards profonds, pleins de tendresse et de reconnaissance. De douces larmes coulaient lentement de ses yeux, et semblaient emporter à tout jamais avec elle toute l'amertume de son cœur ; Christine souriait au milieu de ses larmes.

Mme Cartel la regardait avec amour, et la berçait doucement sur son sein, comme à l'époque où elle était enfant. Du fond de son âme, elle rendait grâce à Dieu de lui avoir rendu sa fille dont le cœur avait été si longtemps éloigné du sien.

Il n'y eut ni explication, ni retour sur le passé, ni aveux, ni pardon, tout était oublié. Le soir même

Christine brûla le fameux cahier bleu dans la grande cheminée de la cuisine.



XXVI

Madame Verd.

Le jeudi suivant, le docteur partit de bonne heure pour Sainte-Gemme, accompagné de Christine, qui n'avait pu se décider à attendre jusqu'au soir pour faire connaissance avec sa protégée.

Quand la diligence qui venait de Belloy arriva avec un fracas de tonnerre dans la cour de l'hôtel de France, Christine reconnut à travers les fenêtres du coupé le monsieur chauve et barbu qui répondait au nom de Lepigeur. Il salua d'un signe de main, sans interrompre une conversation fort animée qu'il soutenait avec une vieille dame. Cette vieille dame n'avait rien d'extraordinaire, sinon que son chapeau était fané, de forme antique, et posé un peu de travers.



Le docteur et sa fille s'étaient un peu rapprochés. (P. 149, col. 1.)

Tous les voyageurs étaient descendus; on avait dételé les chevaux, et l'on commençait à descendre les bagages. Mais le coupé restait obstinément fermé et la conversation continuait entre la vieille dame et M. Lepigeur.

A la fin, ce dernier ouvrit un des vasistas, et le docteur et sa fille, qui s'étaient un peu rapprochés, purent entendre la vieille dame prononcer les paroles suivantes. « Non, non, non! je ne descends pas; j'aime beaucoup à aller en voiture; si je quittais ma place, on me la prendrait. Décidément, je reste.

— Les chevaux sont dételés, dit l'homme barbu avec beaucoup de patience et de douceur; la voiture ne va pas plus loin, il est inutile d'attendre. Voyez vous-même. »

Le chapeau fané apparut à la portière. « Je crois que vous avez raison, dit la voyageuse obstinée.

— Soyez sûre que j'ai raison! » reprit son compagnon de voyage d'un ton insinuant; alors il ouvrit la portière toute grande, sauta à terre et tendit la main avec une galanterie qu'on n'eût point attendue d'un personnage si abrupt.

« Quelles sont ces personnes qui nous épient? demanda mystérieusement Mme Verd.

— Des amis à moi! (Mme Verd sourit) le docteur Cartel et sa fille (au mot « docteur », le front de Mme Verd se rembrunit).

— Je n'aime pas les médecins, dit-elle, en lui tournant brusquement le dos.

— Vous avez bien raison, reprit M. Lepigeur sans se déconcerter le moins du monde, et il ajouta, en adressant un clignement d'œil au docteur. Mais mon ami n'est pas médecin; c'est un docteur en....

— En théologie, souffla le docteur, pour se plier au caprice de la pauvre folle.

— Alors, reprit-elle avec un reste de défiance, ce n'est pas un de ces individus qui veulent qu'on enferme les personnes?

— Lui! au contraire, il veut que les personnes soient libres comme l'air. Il a un beau jardin...

— J'aime beaucoup les jardins. Il est grand son jardin?

— Oh! mais, reprit M. Lepigeur, figurez-vous un jardin immense, grand comme, comme.... enfin très-grand?

— Y a-t-il un pigeonnier dans son jardin?

— Il n'y en a pas, dit le docteur, et je le regrette, puisque...

— Ne le regrettez pas, répliqua Mme Verd avec beaucoup de vivacité. Quand il y a un pigeonnier quelque part, il y a toujours un voleur qui se cache dedans pendant le jour, et qui, la nuit... » Elle se mit à trembler.

« Peut-on voir votre jardin?

— Certainement, il est tout à votre disposition.

— Est-ce loin?

— Pas très-loin.

— Je veux y aller tout de suite.

— Si vous voulez attendre un peu, nous irons après déjeuner. »

La petite société déjeuna à l'hôtel de France. Jus-

que-là, malgré son vif désir d'entrer en fonctions, Christine avait dû se contenter de regarder et d'écouter. Elle était un peu mortifiée de voir que la vieille Mme Verd ne semblait pas même remarquer sa présence.

Au milieu du silence profond qui règne toujours au commencement d'un repas, Mme Verd apprit à ses commensaux que « M. Leroux, l'avoué, était mort ! »

« Ah! vraiment! dit M. Lepigeur d'un ton de compassion, voilà qui est bien malheureux pour sa famille.

— Qui est ce M. Leroux? lui demanda tout bas le docteur.

— Je veux bien que le loup me croque si je le sais, répondit l'homme barbu. Mais voyez-vous, avec elle, l'essentiel est de ne jamais paraître étonné. »

Depuis l'arrivée de la diligence, M. Cartel admirait la douceur, la patience et l'exquise délicatesse de ce paysan du Danube, qui avait l'abord si brusque, et la pince si dure. Jamais les questions les plus saugrenues de Mme Verd ne le prenaient au dépourvu; et jamais il ne manquait d'y répondre du ton le plus doux et le plus conciliant.

Christine, qui avait cependant beaucoup de préjugés contre les gens bruyants, mal vêtus et de manières rustiques avait fait bien vite la même remarque.



XXVII

Christine modifie ses idées sur M. Lepigeur.

Quand on fut sur le point de partir, Mme Verd, dont les idées avaient tourné, refusa absolument de monter en voiture.

M. Lepigeur tira Christine à part et lui dit : « Proposez-lui de jouer à la bataille; elle montera tout de suite.

— C'est que... je n'ai pas de cartes.

— En voilà », dit-il en tirant de sa poche un volumineux paquet, enveloppé dans un journal. Le paquet, il faut bien l'avouer, sentait terriblement la pipe; mais Christine n'était pas en humeur d'y regarder de si près.

« Ah ! attendez! reprit le brave homme en posant le bout de son index sur le bout de son nez, et en se donnant une expression de malice. Il faut l'attraper de temps en temps, pour l'empêcher de se mettre en colère. Quand elle me demandera, vous lui répondrez tranquillement: « Il va venir. » Elle se contentera de cette réponse et pensera à autre chose. Elle demandera peut-être aussi Nanette : c'est la fille qui s'occupait d'elle. Même manœuvre! même succès. » Et ce scélérat de Lepigeur se frotta les mains d'un air de jubilation.

Il ajouta : « Que Dieu la bénisse, la pauvre créature; et qu'il vous bénisse aussi ma fille. Oh ! je voulais dire mademoiselle. »

Christine monta dans la voiture toute pensive. Pendant qu'elle étalait les cartes sur ses genoux, elle ne pouvait détourner ses yeux de la personne de M. Lepigeur, qui restait là, nu-tête, au grand soleil. Certes, dans ses rêvasseries, quand elle avait essayé de se figurer ce que l'on appelle un héros, elle n'avait jamais songé à lui prêter cette physionomie commune, ce crâne luisant, tout accidenté de protubérances bizarres, cette barbe inculte, cette tenue négligée; et pourtant, elle n'était pas éloignée d'admirer comme un héros ce bon gros brave homme, qui pratiquait si simplement, si couramment, si bourgeoisement, la plus délicate et la plus divine des vertus: la charité. Là, dans cette cour d'auberge, elle fut comme illuminée par la vision claire et nette de la vérité : elle prit en souverain mépris ses rêveries d'autrefois, et la vie lui apparut sous un jour plus vrai.

« Qui veut jouer à la bataille ? demanda-t-elle, de façon à être entendue de Mme Verd.

— Moi, oh moi! » dit la bonne dame, avec l'empressement et le sourire d'un enfant, et elle se précipita vers la portière.

Mais ce ne fut pas une petite affaire de la hisser jusqu'à Christine. Son bras gauche était embarrassé d'un cabas volumineux, qui, à en juger par sa forme et sa consistance, devait contenir des échantillons géologiques. De plus, elle brandissait de la main droite un parapluie de gros calibre emprisonné dans une gaîne de toile cirée.



Après différentes tentatives infructueuses, elle réussit enfin à entrer obliquement dans la voiture, en y insérant d'abord son cabas, puis sa propre personne, puis son parapluie. Alors elle prit les cartes

d'une main tremblante de joie et commença à jouer avec Christine. Le monde aurait pu s'écrouler, elle ne s'en serait pas seulement aperçue. Le docteur ne voulut pas partir sans avoir fait promettre à M. Lepigeur de venir à Sainte-Maure le plus souvent qu'il pourrait.

Quand la voiture s'ébranla, le digne homme se cacha vivement derrière la porte de l'écurie, afin de n'être point aperçu de sa vieille amie qui aurait pu faire de nouvelles difficultés pour partir.

XXVIII

L'épreuve.

Quand Mme Verd fut fatiguée de jouer, elle fit un petit somme ; quand elle eut fait son petit somme, elle commença par déclarer qu'elle ne dormait jamais le jour, et entra dans une série de confidences sur l'époque où elle était jeune, et où son papa et sa maman s'émerveillaient de sa gentillesse ; elle se plaignit ensuite de ce que les cantonniers étaient plus rares sur cette route que sur l'autre, et entrecoupa le tout de brusques exhibitions de son chapeau excentrique, tantôt à une portière, tantôt à l'autre, tantôt par-dessus l'épaule du docteur. Ces exhibitions causaient une grande hilarité parmi les bandes de gamins qui flânaient dans les villages, et provoquaient de fréquentes allusions à une personne qui croyait, bien à tort, que c'était présentement mardi gras.

Christine commençait à se sentir fatiguée et quelque peu désenchantée.

La durée du voyage avait un peu attiédi sa première ardeur ; à un moment surtout, où Mme Verd endormie aplatissait sans façon son étrange chapeau partie contre l'épaule, partie contre la joue de sa compagne, Christine ressentit une espèce de découragement, et craignit de s'être chargée d'une tâche bien fastidieuse et bien lourde.

Mme Cartel avait prévu ce résultat. Elle avait fait remarquer à Christine que, même dans les circonstances les plus favorables, même lorsqu'il s'agit d'une partie de plaisir, l'aller est toujours plus gai que le retour. Elle ne devait donc pas s'étonner si, pendant la durée du trajet, la fatigue, la préoccupation de bien faire, la nouveauté de la situation, lui causaient une sorte d'abattement. Mais elle avait de l'énergie, du ressort, le sentiment du devoir ; elle réagirait contre le découragement et sortirait à son honneur de la première et de la plus rude épreuve de son noviciat.

A mesure que les paroles de sa mère lui revenaient à la mémoire, ses idées prenaient un autre cours, et son cœur se fortifiait.

Au lieu de subir avec une sorte de répulsion et d'antipathie involontaire le poids de la dormeuse et les caresses de son étrange couvre-chef, elle se rapprocha d'elle, et l'arrangea doucement pour qu'elle pût dormir plus à son aise.

« Que pensez-vous du nom de Julia ? dit Mme Verd, en se réveillant brusquement.

— C'est un joli nom ; oui, c'est un très-joli nom.

— Pas trop joli ! mais c'est le mien. Nanette m'appelait tante Julia ; voulez-vous essayer de m'appeler tante Julia ?

— Oui, tante Julia ! »

Comme on approchait de Sainte-Maure, Christine songea avec effroi combien les gamins y étaient parfois moqueurs, et se demanda ce qu'ils diraient du chapeau de tante Julia.

L'épreuve qu'elle avait redoutée un moment et contre laquelle elle s'était intérieurement armée de courage et de résolution lui fut épargnée. La partie vagabonde et moqueuse de la jeunesse de Sainte-Maure avait été attirée sur le grand mail par la grosse caisse d'un arracheur de dents.

Tout le long du faubourg (la partie dangereuse du trajet) on ne rencontra que des marmots inoffensifs qui cherchaient des clous dans le ruisseau, et qui à l'approche de la voiture se sauvaient en criant dans de sombres allées ; ou bien encore quelques-unes de ces pauvres fillettes, maigres et pâles, que l'on voit toujours dans les quartiers populeux pliant sous le poids d'un marmot plus gros qu'elles. Celles-là regardaient passer la voiture d'un œil triste et indifférent. La vie, pour elles, était déjà si rude et si austère qu'elles ne songeaient guère à rire des passants.

Cent fois peut-être dans ses promenades Christine avait vu des figures pareilles, jamais elle ne les avait remarquées.

Pourquoi donc ce jour-là les regarda-t-elle avec tant d'attention et de sympathie ? et pourquoi fut-elle plutôt confuse que surprise de sentir s'éveiller en elle un sentiment nouveau, celui de la pitié et de la charité ?

C'est que, le jour où sa mère l'avait prise dans ses bras, sur le canapé, une lumière d'en haut avait pénétré dans son âme ; depuis lors elle avait fait déjà bien des découvertes autour d'elle et en elle-même.

A suivre. J. Girardin.



LES ENVIRONS DE PARIS

FONTAINEBLEAU

Il n'est aucune grande ville du monde qui puisse rivaliser avec Paris pour la beauté de ses environs et l'infinie variété de leurs sites. Londres a les bords monotones de sa Tamise, Kew, Richmond et Windsor; Vienne doit se contenter de ses parcs, et Berlin de ses déserts de sable et de sapins, tandis que le Parisien, lui, peut choisir entre les charmants coteaux de la Seine et de la Marne, les magnifiques ombrages et les grands souvenirs de Versailles, les forêts de l'Oise, les riants paysages de la Brie, et les déserts sablonneux, les chaos de rochers et les forêts séculaires de Fontainebleau.

Dans cette série d'excursions que nous allons entreprendre, pendant les vacances, à travers la campagne parisienne, nous n'avons nullement l'intention de suivre un ordre géographique quelconque, ni même de nous imposer l'obligation de visiter et de décrire tous les points composant les environs de Paris. Notre fantaisie n'a que faire de l'ordre alphabétique ou géographique, et ne se laissera guider que par le désir d'intéresser nos lecteurs.

Et tout d'abord c'est vers Fontainebleau que nous dirigerons nos pas. Fontainebleau mérite bien que nous lui fassions cet honneur, car s'il est le plus éloigné de nos environs, il est certainement le plus beau.

Une heure et demie, deux heures de chemin de fer à travers un charmant paysage, tout sémillant de coquets jardins, d'élégantes villas, entremêlé de forêts et parcouru par la Seine, et nous sommes à Fontainebleau. La ville, elle-même, n'a rien de particulier; située au milieu de la forêt, elle n'a d'autre industrie que celle que lui procure le flot incessant de visiteurs qui viennent en admirer les beautés.

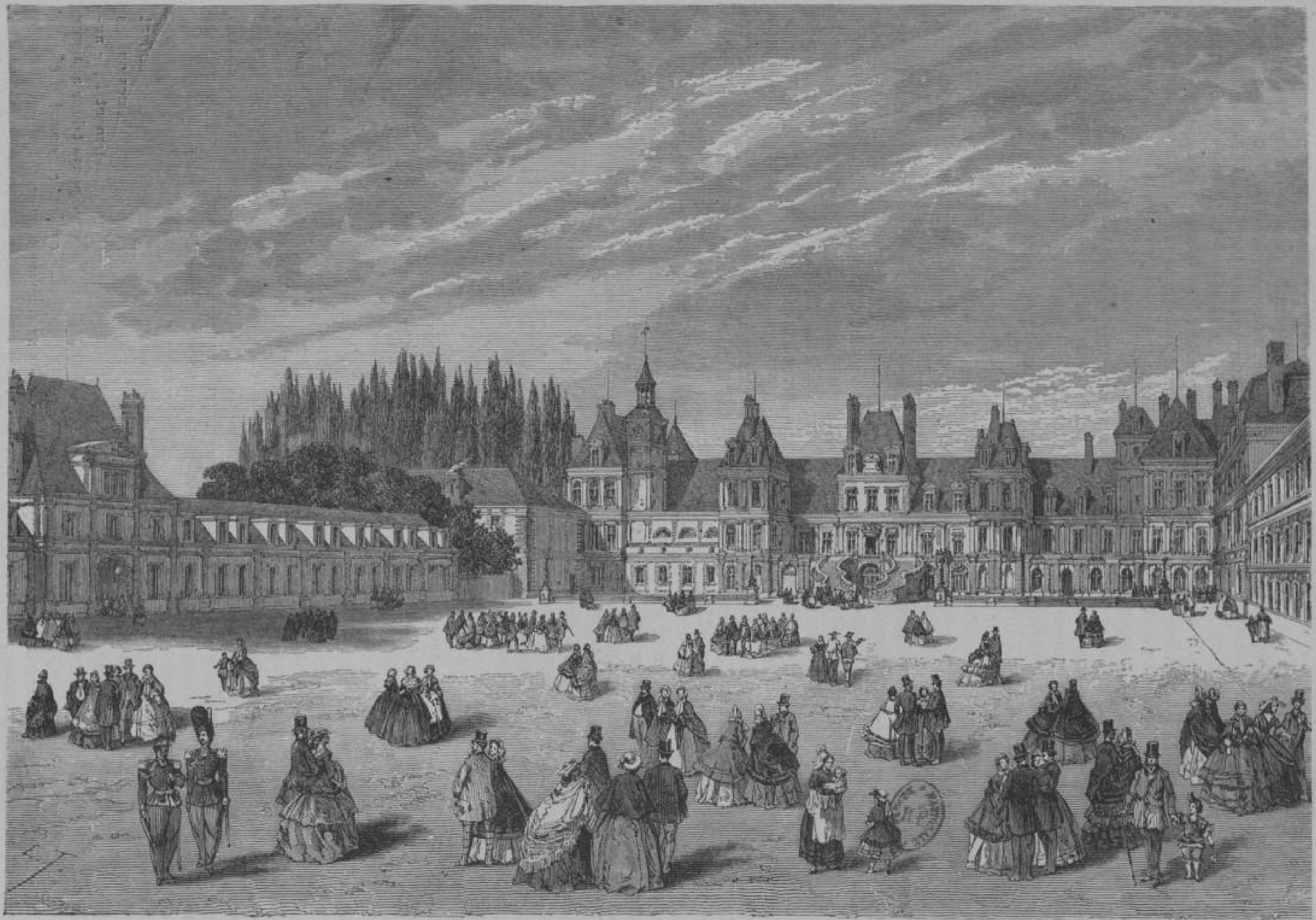
Son nom lui-même a été l'objet de maintes discussions de la part des étymologistes. Les uns ont vu dans la vieille forme de *Fontaine-Bliaut*, *Bleaut* ou *Blaaut*, le mot *fons Blialdi* ou fontaine du manteau; les autres prétendent que la fontaine à qui elle doit son origine fut découverte par un lévrier favori de saint Louis, nommé Bléau. Enfin, Henri IV date un billet : « De nos délicieux déserts de Fontaine-belle-eau. » Le plus joli, c'est que la mystérieuse fontaine a complétement disparu, et que Fontainebleau, malgré son nom, est réduit à faire venir à grands frais l'eau de la Seine pour la consommatin de ses habitants et l'alimentation de ses parcs.

Le château de Fontainebleau s'étend à l'extrémité de la ville; il n'offre rien de remarquable à l'extérieur; ses merveilles sont toutes à l'intérieur. C'est une agglomération de plusieurs châteaux groupés autour d'autant de cours et composés de bâtiments de différents âges, d'aspects irréguliers et imposants seulement par leur étendue.

L'entrée principale du château est par la cour d'Honneur, désignée longtemps sous le nom de *cour du Cheval blanc*, à cause d'un cheval en plâtre placé au milieu, et qui avait été moulé pour Catherine de Médicis, d'après celui de la statue de Marc-Aurèle sur la place du Capitole, à Rome. On l'appelle la *cour des Adieux* depuis qu'elle a été consacrée par une grande scène de l'histoire de ce siècle, celle des adieux de Napoléon à ses soldats, au moment de partir pour l'exil de l'île d'Elbé. Il s'arrêta un instant au haut de l'*escalier du Fer à cheval* (qu'on remarque, dans notre gravure, au pavillon central au fond de la cour); il descendit les degrés, et, maîtrisant son émotion, il adressa une dernière allocution à sa vieille garde, embrassa le général Petit, qui la commandait, et l'aigle, et se précipita dans la voiture où le général Bertrand l'attendait. Tout le monde connaît, au moins par la gravure, la peinture qu'a faite de cette scène Horace Vernet.

Les origines du château remontent au commencement du XII[e] siècle. Selon M. Champollion-Figeac, le dernier historien du château, il y a de grandes probabilités pour en attribuer la fondation à Louis le Gros. En effet Louis VII, son successeur, dut trouver un manoir féodal tout bâti, puisque, dès la première année de son règne, il datait une charte de Fontainebleau (*apud fontem Bleaudi*) qu'il habitait, ayant autour de lui les grands officiers de sa couronne. Une de ses dernières chartes est relative à la fondation de la *chapelle Saint-Saturnin* (sur le côté sud de la cour Ovale). Il y assure la provision de blé et de vin à fournir en temps ordinaire au chapelain, auquel il octroie, avec une munificence royale, ration entière quand la cour est à Fontainebleau. « Et voulons que toutes les fois que nous, ou la Reine, serons en ce lieu, le dit chapelain ait quatre pains, demi-septier de vin, deux deniers pour sa dépense de cuisine et une mesure de chandelle. »

Aux temps féodaux, la chasse était le principal plaisir des rois et des nobles. Sous ce rapport Fontainebleau, à cause du voisinage de la forêt, était une résidence favorite pour les rois de France, Saint Louis, poursuivant un jour (22 janvier 1264) un cerf dans la forêt, perdit sa suite et tomba dans une troupe de brigands; il sonna d'un petit cor qu'il tenait suspendu au cou, et put être secouru à temps. On éleva, en souvenir de cet événement, sur un monticule qui porte encore le nom de *butte Saint-Louis*, une chapelle qui fut détruite en 1701, parce que plusieurs ermites y avaient été assassinés. — En 1314, Philippe le Bel mourut à Fontainebleau des suites d'une chute de cheval qu'il avait faite en poursuivant un sanglier. — Les bêtes noires et rousses, entretenues pour les chasses royales, causant des dommages dans les champs cultivés autour de la forêt, François I[er] affranchit,



La cour d'honneur ou cour des Adieux, au château de Fontainebleau. (P. 152, col. 2.)

en 1531, des tailles et impôts les manants de Samois, Fontainebleau et lieux circonvoisins. — Parfois la journée entière était employée aux exercices de la chasse : « Le même jour, dit Sully en parlant de Henri IV, Sa Majesté, après avoir chassé à l'oiseau, fit une chasse au loup, et finit la journée par une troisième chasse au cerf, qui dura jusqu'à la nuit, malgré une pluie de trois ou quatre heures. On était alors à six lieues du gîte. Le roi arriva un peu fatigué... Voilà ce que les princes appellent s'amuser; il ne faut disputer ni des goûts ni des plaisirs. »

Pendant quelque temps la royauté déserte Fontainebleau. Louis XI se renferme à Plessis-les-Tours; Charles VIII fait embellir le château d'Amboise, où il était né et où il mourut; Louis XII séjourne au château de Blois. « Mais voici venir la plus glorieuse époque de l'histoire de Fontainebleau, le règne de François Ier. Le manoir féodal va faire place à un palais. » Le souffle de la Renaissance, qui déjà, sous le règne précédent, avait transformé l'art ogival, va animer l'intérieur de ce palais de riantes et capricieuses créations, dues la plupart au génie d'artistes italiens. « Aux graves compagnons de saint Louis, aux rudes guerriers bardés de fer du moyen âge, vont succéder les peintres et les sculpteurs de l'Italie, les poëtes et les savants. Une armée de courtisans vêtus de soie et brodés d'or, et la troupe légère des jolies châtelaines, quittent leurs vieux donjons et leurs provinces pour cette cour enchantée d'un prince qui avait dit : « Une cour sans dames est une année sans printemps et un printemps sans roses. »

François Ier et Henri IV sont les deux souverains qui ont le plus fait pour l'agrandissement et les embellissements de cette résidence. Les dépenses faites par François Ier, de 1528 à 1547, époque de sa mort, montent, suivant les relevés obtenus par M. Champollion Figeac aux Archives, à une valeur de 2 millions 550 000 francs. Sully évalue à 2 millions 500 000 livres les dépenses de construction, restauration et décoration exécutées par ordre de Henri IV.

François Ier avait appelé à Fontainebleau, pour décorer ses appartements, toute une colonie d'artistes italiens, parmi lesquels les plus célèbres sont Léonard de Vinci, le Primatice, Rosso, Benvenuto Cellini.

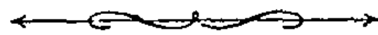
Louis XIV, Louis XV et Louis XVI séjournèrent à Fontainebleau et s'y livrèrent aux plaisirs de la chasse. Louis XV n'avait que sept ans quand Pierre Ier vint, le 30 mai 1717, visiter Fontainebleau. La matinée du 31 se passa à courre le cerf. C'était la première fois que le tsar se livrait à cette chasse « où, dit Saint-Simon, il pensa tomber de cheval; il trouva trop violent cet exercice qu'il ne connaissait pas. Le soir, il voulut manger seul avec ses gens dans le pavillon (de l'étang). Il revint à Petit-Bourg (chez le duc d'Antin) dans un carrosse avec trois de ses gens.

La Révolution dépouilla le palais et l'abandonna à toutes les causes de dégradation. « En 1798, la bande noire demanda à l'acquérir pour le démolir et en cultiver le sol pour la nourriture du peuple. » Une commission, nommée par l'Institut, fit un appel pressant au gouvernement et parvint à le sauver. En 1804, Napoléon fit refaire la toiture délabrée et qui laissait pénétrer l'eau sur plusieurs points. Il dépensa plusieurs millions pour remettre le château en état et le meubler.

Louis-Philippe y fit les plus splendides restaurations; son règne a été une époque de rénovation pour le palais. On estime à près de 3 millions 500 000 francs le total des dépenses qu'il y fit.

Outre l'intérêt de ces souvenirs, dit M. A. du Pays, qui permettent à l'imagination d'évoquer et de voir défiler à travers cette résidence toute la monarchie française et, à côté d'elle, un grand nombre de personnages célèbres, le style décoratif d'une partie des appartements, les meubles de diverses époques qu'on y a réunis, transportent avec illusion au milieu des temps dont ils sont les rares vestiges. Les regards se portent avec curiosité sur l'ornementation artistique en reliefs capricieux du règne de François Ier; sur l'ornementation moins sculpturale, mais aux dorures fastueuses de Louis XIII et de Louis XIV; sur les gracieuses mignardises peintes par Boucher dans la *salle du Conseil;* sur la chambre de Mme de Maintenon, conservant des meubles de Boule et un canapé en tapisserie du temps, que l'on dit avoir été brodé par les demoiselles de Saint-Cyr; sur le boudoir et la chambre à coucher de Marie-Antoinette, dont l'ameublement date presque entièrement de Louis XVI et fait pressentir les formes roides du Directoire et de l'Empire; sur le petit guéridon mesquin, en acajou, où Napoléon a signé son abdication.

A suivre. P. VINCENT.



L'HOMME VOLANT

C'est sous ce nom que s'était fait connaître, depuis plusieurs années, un inventeur hollandais, M. de Groof, dont l'ambition était de rivaliser avec l'oiseau, et de se diriger dans l'atmosphère. L'appareil qu'il avait imaginé se composait d'un châssis rectangulaire, au milieu duquel il devait se placer; à la partie supérieure de ce châssis étaient fixées deux grandes ailes de 10 mètres chacune de longueur, et une queue de 9 mètres. Ces ailes étaient maintenues horizontales par des caoutchoucs qui les reliaient à une pièce de bois solidement fixée au-dessus du châssis. M. de Groof pouvait donc abaisser les ailes au moyen de cordes, et, quand il cessait d'agir, elles se relevaient automatiquement sous la traction des caoutchoucs. Ce système formait une espèce de parachute; l'inventeur espérait, en des-

cendant dans l'air, suspendu à cette machine, se diriger dans un sens déterminé par le mouvement qu'il imprimerait à ses ailes. On conçoit facilement le danger d'un tel mécanisme : rien ne peut assurer la stabilité aux ailes horizontales, il suffit que l'une d'elles se relève un peu plus que l'autre pour que tout l'appareil soit entraîné dans une chute effroyable. On se demande comment un homme peut être assez follement audacieux pour se séparer d'un ballon à l'aide d'un tel mécanisme, et sans se rendre compte, par des expériences préliminaires faites près de terre, de la valeur des différents organes auxquels il confie sa vie et sa fortune.

M. de Groof, assure-t-on, dans une expérience faite à Londres, à Cremorne, le 29 juin dernier, réussit à se détacher de la nacelle aérostatique à laquelle il était pendu, et à descendre à terre sans mésaventure, absolument comme il l'aurait fait au moyen d'un parachute.

Mais dans une deuxième tentative exécutée le 9 juillet, il devait payer de sa vie sa téméraire entreprise. Sa mort tragique est vraiment effroyable.

M. Simmons, aéronaute anglais, s'éleva des jardins de Cremorne à 7 heures 30 du soir, dans un ballon à gaz; au-dessous de la nacelle était suspendu l'appareil de l'homme-volant. Après une ascension à 1200 mètres, l'aérostat ne tarda pas à revenir près de la surface du sol, en vue du quartier de Chelsea, à Londres. A 30 ou 40 mètres de haut, M. de Groof se sépara du ballon, qui bondit aussitôt vers les hautes régions atmosphériques.

A peine l'homme-volant fut-il isolé dans l'atmosphère, qu'une aile de son appareil se redressa verticalement, et que toute la machine se précipita vers le sol avec une vitesse effroyable. De Groof tomba au milieu de la chaussée de Robert-street, en face de la boutique d'un épicier. La foule se précipita sur la machine, qu'elle mit en pièces, tandis que le malheureux, atrocement mutilé, expirait sous ses yeux. De Groof fut transporté à un hôpital, où il rendit le dernier soupir.

Il résulte de l'enquête qui a suivi ce drame, que de Groof n'était pas un fou vulgaire; il avait une foi profonde dans son système, et, doué d'une énergie extraordinaire, il ne craignit pas de sacrifier sa vie à l'idée qu'il nourrissait depuis longtemps dans son cerveau. Il est regrettable qu'un tel homme n'ait pas porté les efforts de son intelligence et de sa volonté vers des tentatives moins incertaines, car le problème du vol mécanique de l'homme, au moyen d'ailes artificielles, ne peut pas être considéré comme soluble; ceux qui s'y consacrent vont au-devant du ridicule s'ils échouent, comme Deghen et comme tant d'autres, ou ils s'élancent vers une mort épouvantable, comme l'infortuné de Groof.

GASTON TISSANDIER.

LES FOURMIS GIGANTESQUES

S'il nous arrive de rencontrer un objet beaucoup plus grand que ceux de même nature auxquels nos yeux sont accoutumés, c'est une tendance très-ordinaire de notre esprit que d'en exagérer les dimensions et de le voir plus énorme encore qu'il n'est dans la réalité. Par là s'expliquent beaucoup de ces exagérations évidentes qui se rencontrent chez les vieux écrivains, et particulièrement chez les premiers naturalistes et les antiques voyageurs, peignant des êtres dont la grandeur les a surpris. Souvent de fort bonne foi, mais peu doués de l'esprit de rigueur scientifique qu'on exige aujourd'hui de quiconque prétend observer et décrire, ils haussent pour ainsi dire involontairement le ton dans le seul but de nous associer à leur étonnement. Leurs récits semblent faits sur une vue au microscope.

Les Orientaux surtout passent, non sans quelque raison, pour avoir abusé de ce moyen de captiver l'attention des curieux. Nous en avons montré un exemple dans les extraits de traditions arabes relatives aux oiseaux gigantesques[1]. En voici de nouveaux au sujet d'un animal de taille plus restreinte, la fourmi.

L'auteur des *Merveilles de l'Inde* dit qu'il existe, dans diverses îles de l'océan Indien, des fourmis d'une taille prodigieuse, et dont les ravages font le désespoir des habitants. Dans le pays des Nègres (il faut entendre par là la région africaine comprise entre Zanzibar et Sofala), à une grande distance des côtes, on trouve, ajoute-t-il, des mines d'or d'une grande richesse, et qui fournissent l'or le plus pur du monde. Mais ce n'est pas sans difficultés et sans péril qu'on se rend maître du précieux métal. Les mineurs occupés à l'extraire voient souvent sortir de la terre qu'ils fouillent des légions innombrables de fourmis « grosses comme des chats », qui les attaquent, les mettent en pièces, et les dévorent jusqu'aux os.

Dans l'année 307 de l'hégire (920 de notre ère), Ahmed, fils de Hélal, émir d'Oman, envoya au calife un présent composé d'objets divers, parmi lesquels se trouvait *une fourmi noire, de la grosseur d'un chat*, enfermée dans une cage de fer, où elle était attachée avec une chaîne (!). L'animal, dans ses deux repas journaliers, consommait deux *mâns* de viande (environ 2 kilogrammes). Malheureusement ce précieux et rare insecte mourut en route, dans les parages de Dhou-djabala. On l'embauma; le corps parvint en bon état à Bagdad, où il fit l'admiration du calife et de nombreux citadins.

Rien ne manque à ce récit, on le voit, ni la date, ni les noms propres, ni les menus détails. La comparaison de l'animal avec un chat se retrouve dans

1. Voy. vol. II, pages 5 et 30.

un passage d'une chronique malaise (non encore traduite dans notre langue) :

« Un jour, Marah Silou partit pour la chasse. Son chien s'étant mis à aboyer, le chasseur accourt et le voit sur un monticule aboyant après un monstre qui n'était autre qu'une fourmi *grosse comme un chat*. Marah Silou prit la fourmi et l'emporta pour la manger. »

Ceci se passait à Sumatra. D'autre part, Hérodote et Ctésias parlent de fourmis « aussi grandes qu'un renard », lesquelles se rencontraient dans la Bactriane; ces terribles insectes mangeaient une livre de viande par jour. Les mêmes écrivains parlent des dangers que les fourmis font courir aux chercheurs d'or, et c'est d'eux apparemment que les Arabes ont emprunté la tradition citée plus haut.

Malgré les récits de l'auteur arabe, du chroniqueur malais et des historiens grecs, il vous semble bien difficile, n'est-ce pas? de croire à l'existence de ces fourmis aussi grosses qu'un renard ou qu'un chat. Peut-être même l'exagération évidente des uns et des autres vous porterait-elle à rejeter tout cela comme fables et contes faits à plaisir, si vous n'aviez maintes fois reconnu que les récits les plus invraisemblables cachent bien souvent un fond sérieux de vérité. Tel est ici le cas : au lieu d'un chat, mettons un rat, et nous ne serons plus bien loin de la réalité.

Ce n'est pas qu'il existe une espèce de fourmis dont tous les individus atteignent une taille comparable à celle d'un rat ni même d'une souris; mais la comparaison n'aura certes rien d'exagéré si nous l'appliquons seulement à la femelle d'une certaine espèce, celle des Termites belliqueux (*Termes bellicosus*) qui habite le sud de l'Afrique.

Le nombre des voyageurs et des naturalistes qui ont écrit *de visu* sur les Termites africains est assez considérable. Tels sont le Suédois Kœnig et son compatriote Sparrman, élève de Linné, qui suivit Cook dans un de ses voyages autour du monde; les Anglais Jobson et Smeathman, qui ont longtemps séjourné dans l'Afrique australe, et enfin une dame anglaise, Mrs Lee, auteur d'un livre intitulé : *Stories of strange lands*, « Histoires de pays étranges, » où ont puisé maints écrivains qui ne se sont pas toujours donné la peine d'indiquer la source. Aussi n'aurions-nous que l'embarras du choix pour donner les détails les plus circonstanciés sur les géants de l'espèce fourmi. Bornons-nous à quelques traits dont l'exactitude n'a jamais été contestée.

A vrai dire, le Termite n'est pas une fourmi. Ces deux insectes sont même classés par les entomologistes dans des *ordres* différents ; car le premier est un *névroptère* (comme la libellule), et l'autre un *hyménoptère* (comme l'abeille). Mais une certaine ressemblance de forme, jointe à une grande analogie de mœurs (sans rapport avec celles des autres névroptères), a fait donner aux Termites le nom de *fourmis blanches*.

La plus grande espèce de Termites est celle des Termites belliqueux, habitants de la région qui avoisine le cap de Bonne-Espérance. Chez eux, comme chez les fourmis, on trouve des mâles, des femelles, des *ouvriers* et des *soldats*.

L'ouvrier a 5 millimètres de long, le soldat 1 centimètre ; le mâle a une longueur double et un volume quinze fois supérieur. C'est déjà quelque chose; mais la femelle, personnage unique dans chaque colonie, dépasse de fort loin la longueur et le volume de son époux et de ses sujets : elle atteint jusqu'à 1 décimètre et demi de long, et son poids ferait équilibre à celui de trente mille ouvriers. Ne voilà-t-il pas, à quelque chose près, la fourmi de nos conteurs, « grosse comme un chat? »

Quant à faire de la reine des Termites une bête féroce que l'on ne conduit qu'en cage et enchaînée, c'est difficile; car la pauvre bête, absolument inoffensive, presque incapable de mouvement, passe sa vie dans une immobilité complète au fond de son *palais*. Mais si, par la pensée, nous donnons à un des soldats de cette étrange tribu la taille de sa souveraine en accroissant à proportion et sa bravoure naturelle et la force de ses solides mandibules, nous aurons créé un animal qui ne laisserait pas d'être redoutable, puisque le soldat termite, tout petit qu'il est, se fait déjà craindre du nègre nu et même de l'Européen protégé par ses vêtements.

Nous avons vu Marah Silou, le chasseur de Sumatra, emporter une de ces fourmis comme une pièce de gibier pour la manger. Rien de plus exquis en effet qu'un plat de Termites, disent tous les voyageurs. Cela a le goût du miel, de la crème sucrée, de la moelle d'os, de la pâte d'amandes douces. Les Indiens, avec un mélange de farine, en font des pâtisseries très-recherchées, dit-on, mais qui, j'en ai peur, n'auraient pas grand débit dans nos foires au pain d'épices.

Sans vouloir faire ici l'histoire complète du Termite, nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire un mot du nid vraiment extraordinaire que cet animal se construit, et dont la figure ci-jointe peut donner une idée.

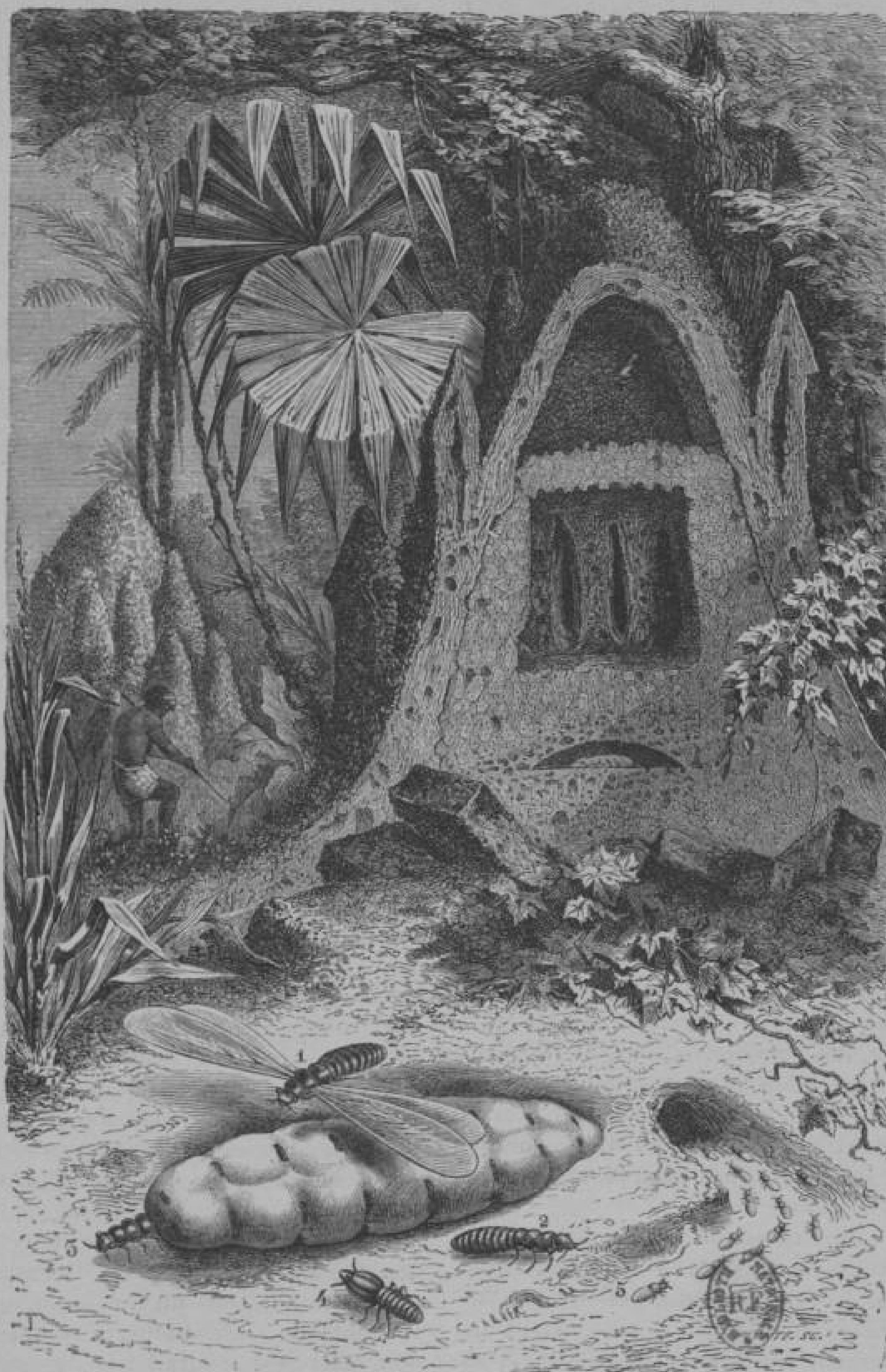
C'est un monticule élevé à la surface du sol, présentant la forme conique d'un énorme pain de sucre hérissé sur les flancs de beaucoup d'autres pains de sucre de moindres dimensions. Le dôme principal atteint fréquemment 3 à 4 mètres de hauteur, et Jobson assure en avoir vu qui dépassaient 6 mètres. Relativement à la taille des ouvriers, c'est comme si l'homme se construisait des demeures quatre ou cinq fois plus élevées que la grande pyramide d'Égypte. De loin, disent les voyageurs, on les prendrait pour des cabanes de quelque peuplade sauvage. A l'intérieur, douze personnes s'abriteraient sans peine, et quelquefois les chasseurs profitent d'une fourmilière inhabitée pour s'y mettre à l'affût. Les parois, formées de terre et de débris de bois gâchés avec une substance gommeuse que sécrètent ces insectes, sont épaisses de 60 à 80 centimètres; elles

offrent une telle résistance que l'on peut grimper sur les dômes sans crainte qu'ils s'effondrent.

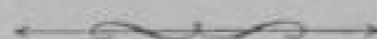
Dans la partie supérieure du dôme est une grande chambre qui paraît destinée à maintenir une certaine uniformité de température. Au ras du sol est la cellule de la reine, percée de fenêtres rondes, et autour de laquelle on trouve plusieurs chambres voûtées, reliées entre elles par des galeries. Le plafond de la cellule royale supporte des piliers de 1 mètre de haut au-dessus desquels une série de petites cellules sont destinées à l'éclosion des œufs et à l'éducation des jeunes larves ; famille nombreuse et sans cesse renouvelée, car, au dire de Smeathman, la reine pond durant presque toute l'année, à raison de soixante œufs par minute !

Dans notre figure, il est à peine besoin de le dire, le n° 1 représente un mâle ; le 2, un ouvrier ; le 3, la reine avec son corps monstrueux et sa petite tête ; le 4, un soldat ; le 5, des petits encore très-jeunes.

L. Marcel Devic.



Termites belliqueux. (P. 156, col 1.)



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XIV (*suite*)

Comment savent combattre les Ouatoutas. — Kaloulou est pris par trahison.

Lorsqu'il vit ses amis s'éloigner au pas de course, Kaloulou, en boitant comme s'il était blessé, se dirigea vers un gros arbre, derrière lequel il se cacha. Aussitôt qu'il fut derrière l'arbre, il mit une flèche sur la corde de son arc et en tint trois autres toutes prêtes dans sa main gauche.

Six hommes sortirent du fourré avec précaution, et entourèrent l'arbre à distance respectueuse. Le premier qui aperçut Kaloulou, couché au pied de l'arbre, lui jeta sa lance. L'arme tomba tout près de ses pieds, mais il ne fit pas un mouvement. Une seconde lance vint se placer à six pouces de lui; une zagaie entama l'écorce juste au-dessus de sa tête; il ne sourcilla pas. Cette fois, les hommes le crurent trop grièvement blessé pour se défendre; le moins poltron de la bande s'avança à découvert. Le prétendu blessé lui envoya sa première flèche en pleine poitrine. Un autre reçut une flèche dans la hanche. Alors, ramassant les deux lances et la zagaie qu'on lui avait lancées, le jeune chef poussa le cri de guerre des Ouatoutas, et bondit à travers le fourré, avec la légèreté de l'antilope.

En le voyant courir, les autres hommes sortirent de leurs cachettes et lui donnèrent la chasse. C'était ce qu'il voulait. Arrivé au sommet d'une éminence, il se cacha derrière un épais buisson d'épines, et attendit, l'œil et l'oreille au guet.

Le premier de ses ennemis qui parut reçut une flèche qui lui traversa la gorge. Le blessé tomba sans pousser un cri, et déjà la flèche était sur la corde et Kaloulou était prêt à tirer. L'homme qu'il visait voulut fuir, mais trop tard, il reçut la flèche dans le dos. Sortant alors de sa cachette, il revint résolûment sur ses pas, prit les lances, les arcs et les flèches des deux derniers qu'il venait de tuer, et voyant les deux autres qui fuyaient à toutes jambes, il vint retrouver ses amis.

« Je suis un grand lâche, dit Simba, lorsque Kaloulou raconta ses exploits; j'aurais dû être là aussi.

— Pas du tout. Les drôles à qui j'ai donné cette leçon ne se seraient pas montrés si nous avions été plusieurs; ils auraient tiré sans se faire voir, et ils auraient pu tuer quelques-uns d'entre nous. Tout a été pour le mieux. Maintenant, décampons, avant que les deux fugitifs aient ameuté tout leur village contre nous. »

Tout en marchant, Simba regardait Kaloulou avec une admiration profonde.

« Quand tu auras quelques années de plus, dit-il, Férodia se repentira cruellement de ce qu'il a fait, voilà tout!

— Je l'espère bien, » dit Motto avec componction.

Le lendemain, quand on eut gravi à grand'peine les pentes d'une chaîne de collines rougeâtres, Motto, qui était le géographe de la bande, dit: « C'est ici que finit le bassin de la Rongoua; donc nous approchons de l'Ounyamouézi; c'est une bonne affaire! »

Le soir, près du campement, Kaloulou harponna avec sa lance, dans une espèce d'étang, un poisson nommé *Lepidosiren*, qui pouvait peser de dix à douze livres. C'est un poisson qui a des espèces de barbes et que l'on nomme aussi le poisson des boues. Simba et Motto réussirent à en harponner aussi quelques-uns, qui furent les bienvenus, car on avait maigrement déjeuné. Le lendemain vers midi, on rencontra une route assez bien frayée qui, selon Motto, conduisait tout droit à la route de l'Ounyanyembé. Cette route traversait une épaisse forêt que l'on atteignit vers le coucher du soleil.

Quand on alluma les feux et que l'on se disposa à réchauffer le poisson de la veille, Kaloulou déclara que c'était un souper indigne d'eux, et qu'il se chargeait de trouver quelque chose de mieux. Malgré les avis et les prières de ses compagnons, il quitta le campement et s'enfonça dans la forêt.

Il errait depuis longtemps sans avoir rien rencontré, et se trouvait à une grande distance du campement, lorsque tout à coup il sentit une odeur bien connue. Oui, c'était bien l'odeur âcre de la fumée. Il s'arrêta et regarda tout autour de lui. Des spirales de fumée s'élevaient parmi les arbres. Mais d'où venait cette fumée? Kaloulou était un vrai fils de la forêt, un vrai chasseur, toutes ses facultés furent aussitôt mises en éveil. De la fumée dans la forêt pendant la saison des pluies! Voilà un phénomène qui demandait explication.

Il commença à se glisser d'arbre en arbre, de buisson en buisson; profitant des moindres éminences pour se cacher, tantôt rampant comme un serpent, tantôt bondissant comme un léopard; il finit par approcher du foyer d'où partait la fumée, il s'en approcha même de si près qu'il distingua le son de plusieurs voix.

Le son de la voix humaine dans ces solitudes a quelque chose d'étrange et d'effrayant, car il peut aussi bien annoncer un ennemi qu'un ami; Kaloulou redoubla de précautions, et commença même à se demander s'il n'aurait pas mieux valu retourner au campement que de se risquer davantage. L'instinct du chasseur et la curiosité l'emportèrent.

Caché derrière un arbre, il vit des hommes qui allaient et venaient. Ces hommes avaient des étoffes enroulées autour de la tête, et portaient de longs vêtements; ils se servaient d'une langue qui n'était celle d'aucune des tribus que connaissait Kaloulou. En repassant rapidement dans sa mémoire tout ce

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 314, 330, 346, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, pages 12, 27, 46, 60, 78, 92, 111, 124 et 142.

qu'il avait entendu dire à Sélim et à ses amis, il conclut qu'il se trouvait en présence d'une caravane arabe de Zanzibar.

Que ferait-il ? Irait-il prévenir ses amis, ou bien entrerait-il tout de suite en relations avec les Arabes? Qu'avait-il à craindre ? Ne le recevrait-on pas à bras ouverts, pour l'amour de Sélim ?

Il sortit donc de sa cachette, et marcha d'un pas délibéré vers le campement. Dès que les Arabes l'aperçurent, ils lui adressèrent la parole et lui dirent d'avancer.

Il fut aussitôt entouré d'une quarantaine de curieux. Trois hommes, probablement les chefs de la troupe, causaient ensemble. Kaloulou remarqua qu'ils n'avaient pas la peau blanche comme Sélim et Abdallah.

Le plus âgé des trois qui avait de tout petits yeux, et qui était marqué de la petite vérole, demanda à Kaloulou qui il était, d'où il venait et pourquoi il se trouvait tout seul dans la forêt. Kaloulou répondit en souriant à toutes ses questions. L'homme aux petits yeux se tourna vers ses compagnons et leur parla rapidement dans une langue gutturale que Kaloulou ne connaissait pas. Il désignait souvent Kaloulou avec une canne de bambou qu'il tenait à la main; les autres faisaient des signes d'assentiment.

Tout à coup, sans que le malheureux se doutât de rien, une demi-douzaine d'hommes se précipitèrent sur lui. En un clin d'œil il fut renversé et désarmé. L'homme aux petits yeux lui passa un collier de fer autour du cou, et le ferma avec un gros cadenas. Alors, seulement, quand il fut pour ainsi dire rivé à un groupe d'esclaves, les hommes qui le tenaient le lâchèrent : le captif et son nouveau maître restèrent face à face.

Kaloulou eut beau prier, supplier, invoquer le nom de Sélim, menacer le marchand d'esclaves de sa colère, l'autre ne fit qu'en rire, et déclara que quand même tous les Sélim de la terre interviendraient, le jeune nègre était son esclave, qu'il l'avait d'abord estimé à un prix trop peu élevé, et qu'il ne le donnerait pas pour cent dollars.

« Pas de bruit, ajouta-t-il, en voyant que son esclave s'emportait en menaces et en paroles d'indignation ; pas de bruit mon garçon, sinon... En marche, tout le monde. Ah, tu ne veux pas te taire, c'est toi qui l'auras voulu, tant pis pour toi. »

Kaloulou subit alors l'indigne traitement que la cruauté des marchands de chair humaine inflige à celles de leurs victimes qui ont assez de cœur et assez de force pour résister. Il fut battu jusqu'au moment où ses forces l'abandonnèrent, où son cœur défaillit, où il lui sembla que la mort serait cent fois préférable à la vie.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

LA MORT DU MERLE

Il est des tendresses mal entendues qui ne peuvent manquer à la longue de devenir funestes à ceux qui en sont les objets, j'allais dire les victimes : soins exagérés qui ne produisent rien de bon ; soins inintelligents qui tournent à mal, et enfin, ce qu'il y a de pire peut-être, arrêt subit dans ces soins, par suite d'une inconstance naturelle qui fait que le caprice se détourne du premier objet pour se porter sur un second, puis sur un troisième... et cela sans fin, par une continuité perpétuelle dans le changement.

C'est ainsi que, dans mon enfance, je fus meurtrier par maladresse, ignorance, entêtement ou caprice d'une foule d'êtres innocents appartenant à tous les degrés de l'animalité. Qui dira le nombre prodigieux de lézards, de demoiselles, de rainettes et de sauterelles, attrapés pendant mes heures de loisir et confinés dans toutes les prisons possibles. J'avais dans mon pupitre un vaste dortoir pour les vers à soie ; j'élevais avec amour dans ma boîte à dessin de belles chenilles à la robe d'émeraude, parsemée de turquoises ; j'eus même quelques souris et mulots dans une vieille chaufferette.

Mes pensionnaires mouraient pour la plupart de mort violente après quelques jours ou quelques heures de captivité. Tantôt je négligeais de donner de l'eau à mes grenouilles et du grain à mes chardonnerets ; tantôt je laissais la porte de la cage ouverte, et le chat, toujours aux aguets dans quelque coin, ne faisait qu'une bouchée de mes serins favoris ; tantôt... Mais à quoi bon rappeler ces douloureux souvenirs? Il suffit de savoir qu'un jour vint où la faune de Saint-Léonard put dormir en paix : j'avais un merle, et à l'heure même de son avénement, comme cela se pratiquait dans les temps anciens, je donnai la liberté à mes nombreux captifs.

« Encore une victime, dit ma grand'mère, qui avait l'indulgence de se prêter à toutes mes fantaisies !

— Une victime! Bel-ami sera le plus choyé des animaux, le plus heureux des merles, passés, présents et futurs. »

Et je courus à la bibliothèque, où les livres les plus respectables furent bousculés sans le moindre respect, jusqu'à ce qu'il me tombât sous la main un vieux traité d'ornithologie à moitié dévoré par les rats.

« *Merula Turdus*, du genre Passereaux, de la famille des Turdinées ! »

Mon ami avait un nom savant, un nom latin! Il appartenait à la race privilégiée des oiseaux chanteurs ! Le traité m'apprit encore qu'il se plaisait à fréquenter les lieux habités.

C'est parfait! Il se trouvera donc logé à son goût dans l'ancienne volière des faisans, adossée à la cuisine. Et vite, me voilà à préparer le logis du petit musicien.

« Pas de prison pour toi, Bel-ami, lui disais-je en le couvrant de caresses, pendant qu'il se débattait comme un beau diable entre mes mains serrées, mais une maison rustique, hospitalière, où tu seras souverain seigneur. »

Et chaque matin, je garnissais de rameaux fraîchement coupés le grillage de la volière. Ne fallait-il pas faire oublier à mon favori le vieux sureau constellé de fleurs blanches où je l'avais déniché, les cytises aux grappes d'or, et les lilas embaumés qui remplissaient le fond du jardin? Quant à la nourriture, je lui apportais deux fois par jour de quoi nourrir tous les chanteurs du voisinage : mouches, fourmis, cétoines dorées recueillies dans les pétales de la rose, et jusqu'au léma à la tunique de pourpre, cet audacieux ennemi du lis immaculé. J'avouerai même qu'à l'heure des repas, je glissais furtivement dans ma poche des blancs de poulet et des aiguillettes de canard, sans faire tort au dessert : grains de raisins ou fraises au sucre dont Bel-ami s'accommodait fort bien.



Je donnai la liberté à mes nombreux captifs. (P. 159, col. 2.)

Au bout de quelques semaines d'un si doux régime, l'heureux captif était complétement apprivoisé. Son grand œil noir et rond, enchâssé comme une perle de jais dans un cercle d'or, semblait me reconnaître entre tous; il battait des ailes à mon approche, s'élançait contre le grillage pour me rejoindre, et sifflait tout son répertoire d'une voix qui me semblait plus mélodieuse que celle du rossignol.

« Comme la maison est tranquille maintenant, disait la vieille cuisinière! C'est pourtant ce moricaud de merle qui nous a débarrassés de toutes les vermines de Mlle Félicie. »

Et Françoise n'était pas seule à bénir Bel-ami! Les lézards épeurés avaient repris leurs coudées franches, et venaient se chauffer paresseusement au soleil, tout le long du vieux mur. L'escargot timide traînait sa maison portative jusque sur le sable des allées, et le lérot montrait son museau audacieux dans le voisinage des plus belles pêches de l'espalier.

L'été venait de finir. On était à l'heureux temps des vendanges, et je ne manquais pas un jour d'aller à la vigne. Devant ce plaisir nouveau, je commençai peu à peu à négliger Bel-ami. Puis, mes cousins passaient les vacances avec nous, et je n'avais pas assez de loisirs pour les parties que nous projetions sans cesse. Un matin que nous partions dès l'aube, j'oubliai la pâture quotidienne de l'oiseau; à peine dans le char à bancs la pensée m'en vint.

« Ce sera pour ce soir, dis-je en m'étourdissant de mon mieux. »

Mais le soir, un violent orage nous retint à la campagne, et le retour n'eut lieu que le lendemain, à l'heure du dîner.

Quel spectacle m'attendait! Dans un coin de la volière, Bel-ami gisait, étendu sur le dos, les pattes crispées, l'œil éteint. Son plumage d'un noir d'ébène, si brillant d'ordinaire, était hérissé et sans lustre. Pas un grain, pas une goutte d'eau auprès de lui! Je courus à la cuisine, mais il était trop tard. Quand je revins, chargé de provisions, mon pauvre petit camarade venait de rendre le dernier souffle!

Bel-ami fut ma dernière victime, je me corrigeai par la douleur et les remords, et mes larmes ne coulèrent pas en vain. Je compris ce jour-là que les créatures de Dieu ne devaient pas être pour l'enfant des jouets animés dont il lui était permis de briser le ressort à sa guise, et que c'est outrager la divine Providence que de détruire à plaisir l'ouvrage de ses mains.

Marie Maréchal.



Quelle jolie personne, s'écria-t-elle. (P. 161, col. 1.)

NOUS AUTRES[1]

XXIX

La tante Julia fait l'éducation de Christine.

Quand on arriva à la maison du docteur, la vue de la grille effaroucha la tante Julia, et lui suggéra sans doute quelque arrière-idée de prison et de captivité, car elle saisit son cabas et son parapluie, pour combattre ou s'enfuir selon l'occurrence; elle fut calmée par l'air riant de la maison; elle eut une nouvelle alerte en entendant les cris des *Gémeaux*, que Mme Cartel, par prudence, avait cependant relégués dans le jardin; mais elle revint bien vite de cette panique en apercevant Camille sur le perron.

« Quelle jolie personne! s'écria-t-elle en joignant les mains d'admiration.

— C'est ma sœur Camille! » dit Christine avec un naïf orgueil.

La véritable beauté exerce un attrait puissant, même sur les esprits les plus déshérités. Or la véritable beauté n'est pas matérielle, elle ne résulte pas uniquement de l'harmonie des lignes et de la perfection du front, des yeux et de la bouche. Une âme naturellement belle et aimante donne de la candeur au front, aux yeux du charme, au sourire de l'attrait. C'était là précisément le caractère de la beauté de Camille.

La même attention délicate qui avait momentanément écarté les enfants avait assigné son poste à Camille. Mme Cartel, avec la délicatesse d'une âme généreuse, avait tout calculé pour faire sur l'esprit de Mme Verd l'impression la plus favorable.

Au bout d'un mois, la tante Julia était, comme on dit, acclimatée à Sainte-Maure. Ce résultat avait été atteint sans difficultés trop graves, mais non pas sans quelques alertes.

Les Gémeaux à qui l'on avait fait la leçon, se conduisaient comme de braves petits enfants qui ont bon cœur; mais dans les recommandations qu'on leur avait faites, on n'avait pas pu tout prévoir.

Un jour à déjeuner, Mme Verd ayant déclaré qu'elle était une pauvre orpheline, toute jeune et sans expérience, Marie avait été prise d'un fou rire. Une autre fois Jacques avait tenu tête à la tante Julia qui disait: « Je mène tout ici, sans moi tout irait de travers! » Il était devenu rouge comme un petit coq, et croyant voir dans les paroles de la tante une insulte pour sa maman, il lui avait dit très-clairement que la maison n'était pas à elle.

Christine fut obligée d'exercer une surveillance active sur sa protégée, et de prêcher souvent la charité aux Gémeaux. Un proverbe dit : Enseigner aux autres, c'est apprendre deux fois. Christine en fit l'expérience. La nécessité de mettre sa pupille à l'abri des tracasseries la força à réfléchir, à s'ingénier, à s'évertuer, à trouver des raisons et des explications pour les enfants, et l'habitua insensiblement à ne plus songer à elle-même. C'est à partir de ce moment qu'elle eut un petit air affairé si amusant à voir, et une physionomie à la fois sérieuse et souriante si pleine d'attrait et de charme. C'est à partir de cette époque qu'elle cessa de grimper sur son cerisier et de composer de si lamentables élégies.

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129 et 145.

« On m'a changé ma Diane chasseresse! disait M. Boulanger. — Tant mieux! » répondait M. Chauvin.



XXX

Les scrupules de M. Lepigeur.

Un sujet perpétuel d'étonnement pour la tante Julia, c'était l'incroyable sottise des gens du pays, qui venaient continuellement sonner à la porte et demander le médecin, comme si un aussi excellent homme que le « docteur en théologie » avait eu le moindre rapport avec la race maudite des médecins, qui font enfermer les personnes.

« Encore un qui vient demander le médecin ! » disait-elle à Pierre un certain mercredi matin ; et elle se mit à rire en haussant les épaules. Après avoir ri, elle réfléchit un instant : « Au fait, dit-elle, s'il n'est pas médecin, pourquoi y va-t-il ? »

Heureusement que Pierre commençait à connaître ses classiques. Une des plaisanteries du *Bourgeois gentilhomme* lui revint à l'esprit fort à propos.

« Mon père, dit-il, se connaît en médecine, et il donne des consultations à ses amis.

— Eh bien ! il peut se vanter d'avoir, dans le nombre, des amis bien râpés.

— C'est vrai, répondit Pierre ; mais le docteur est très-bon.

— A qui le dites-vous? répliqua tante Julia d'un air de dignité offensée.

— Et il sait bien que l'habit ne fait pas le moine ! »

La tante Julia parut frappée de la profondeur et de la nouveauté de cette réflexion. C'est pourquoi elle serra la main de Pierre, et lui dit en confidence : « C'est comme si l'on jugeait de Lepigeur sur la mine ! Tiens, il me semble qu'il y a bien longtemps qu'on ne l'a vu. On le reçoit pourtant assez bien pour qu'il désire revenir.

— Peut-être, dit Pierre, viendra-t-il aujourd'hui. Il n'est pas venu mercredi dernier, et il manque rarement deux concerts de suite.

— Alors, reprit la tante Julia en prenant un air important et affairé, assez causé ; je n'ai pas trop de temps pour mettre tout en ordre. »

Mettre tout en ordre, c'était : 1° inspecter les mains de Jacques et de Marie. Marie se prêtait de bonne grâce à cette formalité ; Jacques la trouvait humiliante, mais il la subissait pour faire plaisir à Christine.

2° Visiter la cuisine et le garde-manger, et faire une foule de recommandations mystérieuses à Thérèse. A l'entendre dire avec emphase : « il faut mettre les petits plats dans les grands, » on aurait cru que M. Lepigeur était pour le moins un prince du sang. C'est justement l'observation que Thérèse lui avait faite une fois, dans le commencement. « Ce n'est pas un prince du sang, avait répondu Mme Verd, mais c'est un vieil ami ! — Vous n'êtes pas si simple que vous en avez l'air ! » avait pensé Thérèse, et depuis cette mémorable réponse, elle traitait Mme Verd avec les plus grands égards, et acceptait de sa part des observations qu'elle n'aurait tolérées de personne autre.

3° Apprêter le salon. Mme Verd avait des idées très-originales sur l'arrangement d'un salon. En prenant pour éléments d'ornementation les fauteuils, les chaises, les poufs et les tabourets, elle s'étudiait à obtenir de beaux alignements rectilignes, et multipliait les angles droits ; elle disposait jusqu'aux rideaux en plis raides et cassants. Une personne qui aurait eu un peu d'imagination aurait reculé d'effroi en ouvrant la porte du salon. Elle aurait cru, sans nul doute, que tous ces préparatifs étaient faits en vue d'une conférence sur la solennité, la symétrie et la raideur, faite à des messieurs solennels et empesés, par un monsieur encore plus empesé et encore plus solennel.

Le soir même M. Lepigeur arriva pour le dîner. Après dîner, confortablement installé dans un bon fauteuil à côté de sa vieille amie, il écoutait de toutes ses oreilles et sans presque oser respirer une des plus belles symphonies de Beethoven. « On est joliment bien ici! murmura-t-il à demi-voix, sans s'en apercevoir.

— N'est-ce pas? » lui répondit la tante Julia. Et elle ajouta en elle-même : « Je me donne assez de mal pour cela. » Pendant qu'elle s'accordait, sans fausse modestie, ce petit témoignage de satisfaction, l'esprit de M. Lepigeur, bercé par la mélodie, roulait des pensées beaucoup plus modestes.

Qu'avait-il donc fait pour être admis si familièrement parmi des gens si bons et si distingués?



Aurait-il pu jamais rêver chose pareille, quand il était petit commis dans l'administration des douanes, avant qu'un vieil oncle qu'il ne connaissait pas lui eût laissé par testament six mille livres de rente.

Il se demandait aussi si c'était bien loyal de sa

part de laisser croire à Mme Verd qu'il venait uniquement pour elle? Car elle le croyait. Ses visites auraient-elles été si fréquentes si l'entourage eût été moins agréable? Peut-être que oui, peut-être que non. En tout cas, ce n'était pas pour son seul plaisir à elle qu'il avait changé de tailleur, et qu'il avait lié connaissance avec un barbier. La vérité, qu'il n'aurait osé avouer à Mme Verd, c'est qu'il avait été pris, comme tout le monde, au charme de cette vie patriarcale; qu'il avait commencé, dans ce salon même, à rougir pour la première fois de son extérieur inculte. S'il s'était mis à sacrifier aux grâces, à l'âge de cinquante ans sonnés, c'était par respect pour ses hôtes, et aussi par respect pour lui-même, à qui son admission dans le cercle intime de *nous autres* conférait une dignité nouvelle et imposait de nouveaux devoirs.

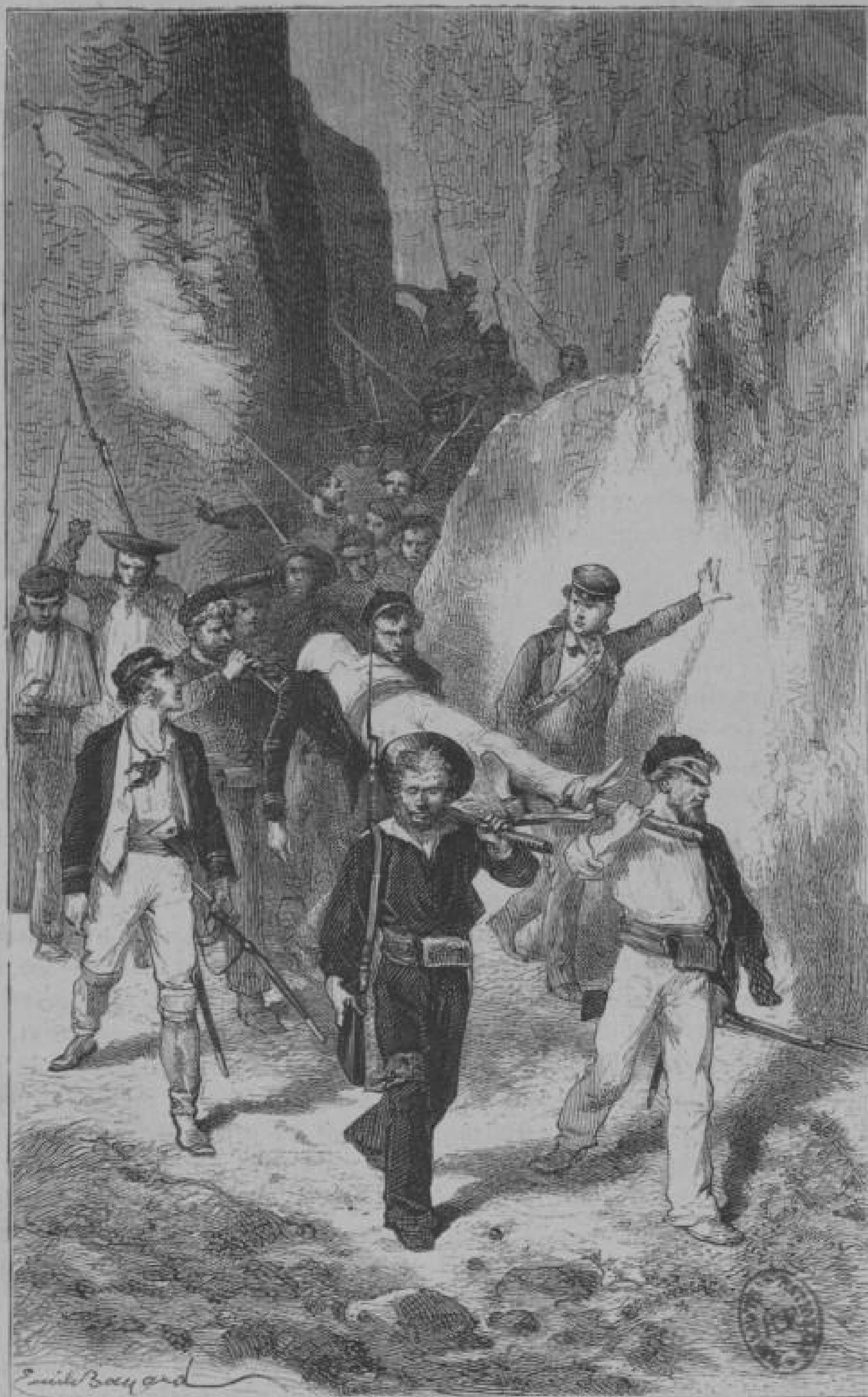
XXXI

Pourquoi quitter Sainte-Maure, quand on y est si bien?

Le morceau terminé, on se mit à causer, et quelqu'un demanda à Pierre s'il avait reçu des nouvelles récentes de son ami Renaud.

« Renaud! s'écria la tante Julia; ah ça! qu'est-ce que c'est que ce Renaud dont on parle toujours et que je ne vois jamais?

— C'est un marin, lui répondit Pierre.



Le visage du blessé était recouvert d'un mouchoir. (P. 164, col. 1.)

— Je comprends, dit la tante d'un air entendu. C'est un de ces individus, comme j'en ai vu je ne sais plus où, avec une figure toute rasée, un col rabattu, et un chapeau en toile cirée.

» Pourquoi ces gens-là marchent-ils toujours en écartant les jambes?

» Cela fait frémir de les voir grimper comme des araignées, au milieu d'un tas de cordes?

— Ce n'est pas un matelot, reprit Pierre vivement; c'est un officier de marine, et un officier comme il en existe bien peu, je vous assure.

— D'où le connaissez-vous? demanda la tante Julia, après un instant de réflexion.

— Madame, il est de Sainte-Maure, dit le docteur Cartel. C'est un de nos bons amis; il sera certainement enchanté de faire votre connaissance. Il fait à l'heure qu'il est le tour du monde.

— Est-ce qu'il aime la musique?

— Beaucoup, il ne manquait pas une de nos réunions.

— Eh bien! reprit la tante d'un ton sévère, c'est un sot de s'en aller si loin quand on est si bien ici. »

Puis elle ajouta :

« Si je le vois jamais, je saurai bien le lui dire... en termes polis, bien entendu. »

Tout le monde se mit à rire, Camille comme les autres; seulement, elle se pencha presque aussitôt

sur sa musique, et se mit à étudier un passage difficile d'un morceau qu'on allait jouer.



XXXII

De l'autre côté du globe.

A la même heure, presque au même moment, à des milliers de lieues, de l'autre côté du globe, dans une petite île à peine connue des géographes, un soleil éclatant éclairait une scène tragique, en contraste complet avec le calme de la maison du docteur « où l'on était si bien ».

Quatre matelots français, à pas lents, avec mille précautions, descendaient d'une montagne par le lit desséché d'un torrent. Ils portaient sur une civière un lieutenant de vaisseau mortellement blessé. Trois de ces hommes pleuraient naïvement, comme des enfants. Si le quatrième ne pleurait pas, c'est qu'il ne pouvait pas pleurer; mais sa souffrance n'en était que plus vive. Sa figure était effrayante à voir; il avait les lèvres serrées, les yeux hagards, un souffle violent et saccadé faisait palpiter ses narines.

La civière était escortée d'un jeune enseigne de vaisseau, qui se tenait entre le soleil ardent et le visage du blessé qu'il avait recouvert d'un mouchoir blanc. De l'autre côté marchait un chirurgien de marine; il avait l'air soucieux. De temps à autre il soulevait un coin du mouchoir et regardait la figure du blessé. A un moment, il aperçut une goutte de sang qui perlait au coin des lèvres, il ne put retenir un geste de découragement.

Derrière ce petit groupe, à distance respectueuse, venaient d'autres matelots, le fusil sur l'épaule, le chapeau renversé en arrière, la chemise ouverte, dans tout le désordre qui suit une lutte violente. Quelques baïonnettes étaient tordues; quelques-unes de ces têtes énergiques étaient bandées de linges sanglants, quelques bras étaient en écharpe, quelques hommes manquaient à l'appel. D'ordinaire, au retour d'une expédition, on rit, on cause, on plaisante, et chacun raconte ses exploits. Le groupe de matelots marchait dans un morne silence, qui n'était interrompu que par de brèves observations, risquées à demi-voix, et par quelques jurons énergiques.

« N'importe, ça a été rudement mené! dit un jeune Méridional à qui le silence pesait.

— Oui, mais ça coûte cher, répondit brusquement un vieux Breton. Un officier comme celui-là! qui venait de recevoir son brevet de capitaine de frégate, tué par un sale individu couleur de pain d'épice, qui n'a pas seulement de culottes, et qui porte une arête de poisson dans le nez! C'est du propre! Encore s'il avait été tué dans une vraie bataille!

— C'est vrai, dit le Méridional, heureux de trouver à qui parler. C'est humiliant de s'aligner avec des sauvages de la foire, qui crient comme des blaireaux et sautent comme des saltimbanques! Ça se mêle d'avoir des fusils et même ça sait s'en servir. Où allons-nous? Tout cela est arrivé parce qu'ils avaient brûlé la baraque de cet imbécile qui avait un verre dans l'œil, et qu'ils l'avaient emmené avec eux pour le rôtir. Est-ce que cela nous regarde, nous autres?

— Matelot de deux sous, clos ton bec, reprit le vieux Breton, qui aimait à contredire. Cet imbécile qui avait un verre dans l'œil était l'ami du capitaine, à ce que l'on m'a dit. De plus, c'était le représentant de la France auprès de cette espèce de roi qu'ils appellent Veau-Pelé. (Le vrai nom de cet obscur potentat était Woo-Pali, mais les matelots trouvaient l'autre nom plus commode). Sa baraque n'était donc pas seulement une baraque, c'était le consulat de France, entends-tu, matelot! et il y avait sur cette baraque un drapeau tricolore. Et ces sagouins-là avaient insulté la France, et ils avaient emporté le drapeau pour s'en faire des jarretières; cela ne pouvait pas se passer comme cela?

— Qu'est devenu le drapeau? demanda le Méridional.

— Voilà l'objet! » dit un grand gaillard bien découplé, qui n'avait pas encore desserré les dents. Et il tira de sa veste, qu'il avait boutonnée sur sa poitrine, le drapeau du consulat, tout froissé et tout taché de sang. Le matelot reprit : « Un vieux singe, qui avait l'air d'être un des chefs de la bande, s'en était fait un jupon. Je lui ai dit : Mon ami Jocko, il faut rendre le chiffon à papa. Il se défendait très-bien, Jocko, avec une espèce de machine tranchante comme un rasoir, emmanchée au bout d'une perche. Il n'avait pas de fusil, et moi je n'avais plus de cartouches. Armes égales, pas vrai? Il savait bien jouer de son outil, le gredin, mais cela ne tient pas contre une baïonnette bien emmanchée. Je lui ai pris son jupon, et il n'en portera plus jamais d'autre.

— Tu as de la chance de t'être trouvé au bon endroit, reprit le Méridional. Ces étoffes-là, le gouvernement les achète avec une monnaie qui se porte à la boutonnière.

— Matelot, tu me dégoûtes, dit le vieux Breton. As-tu le cœur de plaisanter quand... » et tournant le dos au Méridional, il demanda à un de ses voisins si l'on savait comment le malheur était arrivé.

Le voisin lui répondit : « C'est Vacheron qui était le

plus près du capitaine en ce moment-là (Vacheron était celui des porteurs de civière qui ne pouvait pas pleurer); moi j'étais à une trentaine de pas, occupé à mon affaire. J'entends tout à coup Vacheron qui crie : « A vous! mon capitaine ; effacez-vous! » Je me retourne; le capitaine marchait en avant ; du haut d'un rocher, un grand escogriffe le visait. Plus de cartouches pour abattre cet animal. Vacheron rechargeait son fusil, et il y allait vivement. Voilà ce petit enseigne qu'on appelle « mademoiselle » qui voit tout cela ; il se jette sur le capitaine pour le couvrir de son corps; mais il arrive trop tard. L'escogriffe avait tiré.

— L'enfant va bien, dit le vieux Breton d'une voix émue.

— Oh oui, il va bien ; et s'il continue, il ira loin. J'ai voulu parler à Vacheron quand tout a été fini. Il était si furieux et si désespéré qu'il m'a envoyé à tous les diables.

— Vacheron est un joli matelot, reprit le Breton; ce n'est pas lui qui prend les choses en riant. Oh non! »

La conversation en demeura là, et le Méridional ne fit plus aucun effort pour la ranimer.



Le partage des dépouilles du vicomte. (P. 165, col. 2.)



XXXIII

Le vicomte Hector de Pavezac et le capitaine de frégate Renaud, victimes de l'ambition du frère de Woo-Pali.

Au milieu d'une arrière-garde de marins, qui s'avançait en bon ordre, marchait le consul de France ou, pour mieux dire, il ne marchait pas, car il était porté à dos de matelot. On l'avait trouvé dans un coin, comme un paquet égaré, les jambes et les bras solidement garrottés, et dépouillé de la plupart des ornements extérieurs qui distinguent l'homme civilisé de l'homme sauvage.

Son panama courait la montagne avec deux des fugitifs qui venaient de recevoir une si rude leçon. Après mainte gourmade échangée, il avait été partagé à l'amiable par les deux compétiteurs. Le fond servait de calotte à un des principaux révoltés, et lui faisait des envieux; le bord, collier d'un nouveau genre, s'étalait sur les épaules d'un autre personnage important. Son lorgnon servait d'amulette ; on avait fait de sa cravate un bracelet; de son faux col une offrande propitiatoire au dieu Lar-fa-ï-ou (dieu de la fuite salutaire). Une des manches de sa veste de coutil gisait sur le champ de bataille : l'autre, étranglée à l'une de ses extrémités, par une ficelle, avait été transformée en sac à provisions. Le corps de la veste franchissait les ravins et les halliers sur le dos du propre frère du roi Woo-Pali.

Comment avait-on laissé au vicomte sa chemise et son pantalon ? sa chemise au plastron toujours éblouissant et son pantalon de chez Dusautoy ? Nul ne le sait ; et aucun des gredins qui l'avaient saisi à moitié endormi sur le canapé du consulat n'était disposé à venir donner des renseignements sur une circonstance aussi étrange.

Quant au consul lui-même, il n'y comprenait rien du tout, et ce n'était pas bien étonnant. Les liens dont on l'avait garrotté, en arrêtant la circulation du sang, avaient sans doute arrêté aussi la circulation des idées. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait été soumis aux épreuves les plus terribles. Il connaissait assez la langue du pays pour comprendre ce que disaient ses ravisseurs. Les plus humains étaient d'avis qu'on lui tranchât la tête sur l'heure, les autres voulaient le réserver pour le faire cuire à petit feu.

Lorsqu'on l'eut délivré de ses liens, il demeura sans mouvement et regarda ses libérateurs avec des yeux hébétés. Quand il recouvra la parole, ce fut pour débiter des choses si étranges que les officiers et les matelots pensèrent qu'il avait perdu la raison.

« Maudite ambition! grommelait-il, qui m'a poussé à quitter Krauthausen où j'étais si bien, pour venir dans ce guêpier. Ils me disaient tous, au ministère : vous serez très-bien là-bas! la population est très-gentille! — Merci bien, vous voyez vous-mêmes

comme elle est gentille leur population. Le vieux Pingouin avait raison quand il me disait : Roquet, rappelle-toi ta grammaire latine (au diable la grammaire latine!) : *Sua hominem perdet ambitio.* Ton ambition te perdra. Je suis frais maintenant, en gilet et en manches de chemise. Et vous dites que ce pauvre Renaud?... Mais c'est abominable ! Et moi qui l'avais laissé en si bonne santé à Sainte-Maure, il y a plus de trois ans. Fiez-vous donc aux apparences !

— Calmez-vous, monsieur le consul, lui dit le chirurgien en lui tâtant le pouls.

— Mais, docteur, je suis calme, horriblement calme. Pour vous le prouver, voulez-vous que je vous parle statistique, histoire, politique? Elle est jolie, leur politique! Je le disais bien à Sa Majesté le roi Woo-Pali, méfiez-vous de votre frère; il est ambitieux, il vous jouera quelque mauvais tour. Il n'a pas voulu m'écouter, voilà ce qui en résulte. Si vous n'étiez pas arrivés si à propos, Dieu sait où je serais ! Et ce pauvre Renaud ! Je ne m'en consolerai jamais! » Il se mit à pleurer; les larmes le soulagèrent, et le docteur déclara qu'il pouvait être transporté.

Le trajet se faisait pas à pas, car les chemins étaient rudes, ou plutôt il n'y avait pas de chemins du tout. Par moments, le vicomte s'endormait, sur le dos de son matelot, comme un enfant qui a veillé trop tard. Quand il se réveillait, c'était pour déplorer la mort de son ami, ou pour revenir sur les circonstances de son enlèvement, ou pour développer cette idée, que les puissances étrangères (certaines puissances étrangères du moins), avaient bien pu, par jalousie contre la France, exciter le soulèvement qui avait failli lui coûter la vie.

« Quelle tête vide, se disait l'officier qui commandait le détachement.

— Quelle platine! » grommelait le matelot chargé de porter la précieuse personne du vicomte.

Quoi qu'en pensât l'homme à « la platine », les puissances étrangères n'étaient pour rien dans l'événement. Le frère de Woo-Pali, profitant de la faiblesse du roi, avait essayé de le supplanter, comptant bien que la France accepterait le fait accompli. Mais les gredins qu'il avait raccolés dans la montagne avaient dépassé ses instructions: ils avaient prétendu travailler pour leur propre compte, et ils s'étaient mis à piller les consulats et les maisons des marchands européens. Ils avaient pris le consul de France avec l'idée d'en tirer une grosse rançon. Comme on avait perdu du temps à piller, le roi Woo-Pali (ce mot signifie *courage indomptable*) s'était enfui piteusement dans un petit fortin que défendait une garnison d'indigènes. L'apparition inattendue d'un vaisseau de guerre français avait mis les insurgés en déroute.

Des signaux avaient été échangés entre la côte et le vaisseau ; sans perdre une minute, une troupe bien disciplinée et pleine d'ardeur avait débarqué sous la conduite du lieutenant Renaud, et s'était engagée dans la montagne à la poursuite des pillards.

Tout ce que gagna l'ambitieux frère du roi, ce fut de perdre tous ses titres, honneurs et priviléges, et de courir la montagne en fugitif, avec une veste de coutil sans manches.

La répression avait été si prompte et si énergique, les brigands avaient laissé tant de monde sur le carreau, qu'ils furent frappés d'une terreur salutaire, et que la petite capitale de l'île n'eut plus rien à redouter de leurs attaques. C'était là sans doute un beau résultat, mais, comme disait le vieux matelot, il avait coûté cher.



XXXIV

Jacques au collége, l'élève Gingembre.

Les débuts classiques de Jacques remontaient déjà à trois années. Grâce aux bons soins de Mlle Rondeau, le petit bonhomme, qui était fort intelligent, avait pu suivre la huitième sans difficulté. Mais comme il avait l'esprit à la fois vif, changeant et imitateur, ses notes se transformèrent peu à peu, et d'excellentes, finirent par devenir détestables. Le professeur de huitième disait de lui : c'est un « enfant éveillé »; le professeur de septième déclara dans ses notes que c'était un « enfant très-éveillé ». M. Quod, professeur de sixième, le trouva « trop éveillé »; et lui reprocha amèrement de causer trop souvent avec l'élève Gingembre, de la classe de cinquième.

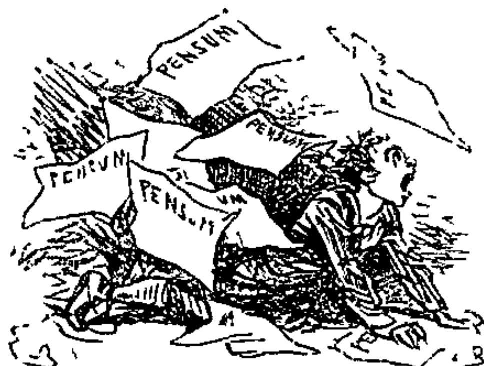
L'élève Gingembre, fils d'un capitaine de cavalerie en retraite, quoiqu'il fût, ou plutôt parce qu'il était un *cancre* endurci, jouissait parmi ses jeunes contemporains d'une popularité sans bornes et d'une influence déplorable.

Gingembre n'était pas précisément destiné à périr sur l'échafaud; comme le lui prédisaient quotidiennement les braves gens dont il démantibulait les cordons de sonnettes; mais c'était, comme on dit dans le pays « une vraie nuisance », et son esprit, trop fécond en imaginations grotesques, tenait en alerte tous ceux qui avaient le malheur de l'approcher.

L'élève Gingembre n'était pas foncièrement méchant, mais trop souvent il agissait comme s'il l'eût

été réellement. Bien des fois il déplora, mais trop tard, les résultats de ce qu'il appelait de bonnes plaisanteries. Il aimait trop à se poser des problèmes comme celui-ci : Étant donné le chien de la vieille Mme Hardouin, dans la composition duquel il entre beaucoup de poil et très-peu de chien, supprimer le poil, pour voir ce qu'il restera de chien. — La solution du problème donna une malheureuse bête, grosse comme un rat, tremblante comme une feuille, et absolument affolée d'humiliation et de désespoir. Ce pauvre résidu de chien faillit mourir d'une fluxion de poitrine, et la vieille Mme Hardouin en fit une maladie. Gingembre regretta amèrement ce qu'il avait fait, et se jura à lui-même de ne plus tondre aucun chien. Mais à quoi bon ces regrets et ce serment qui ne portaient que sur une seule classe de méfaits? Il est bien vrai qu'il ne tondait plus les chiens, mais, dit le proverbe, le diable n'y perdit rien, puisqu'il continua de leur attacher à la queue des vieux chapeaux, des parapluies en décomposition, et des casseroles retentissantes.

Sous la conduite de Gingembre (*Gingembro duce*) la classe de cinquième (côté des externes) était devenue une sorte de tribu sauvage et malfaisante, indisciplinée pour le bien, admirablement disciplinée pour le mal. Sur un ordre de Gingembre, les gingembriens arrivaient en classe sans avoir écrit un seul mot de devoir. Le professeur prenait en mauvaise part cette détestable plaisanterie. Gingembre tirait son mouchoir et se mettait à sangloter. Aussitôt les dix gingembriens tiraient leurs dix mouchoirs et sanglotaient. Gingembre était toujours criblé de pensums par tous ses professeurs et par tous les surveillants; mais sa grande âme se plaçait facilement au-dessus de ce qu'il appelait, entre amis, « de vulgaires persécutions ». Il partageait libéralement cette tâche ingrate à ses acolytes, qui la déversaient sur leurs sœurs et sur leurs cousines. Voilà pourquoi, toutes les fois que Gingembre avait



péché, une douzaine de fillettes, pour le moins, se noircissaient les doigts, et quelquefois le bout du nez, à copier des pages d'Histoire grecque ou de Cornelius Nepos.

L'œil exercé de Gingembre avait reconnu, sous les dehors polis de Jacques, les éléments de ce qu'il appelait « un bon garçon ». Et malheureusement, Jacques dès l'abord s'était mis à admirer Gingembre. Certaines circonstances les empêchèrent de se lier tout de suite; mais leur amitié, pour avoir tardé plus longtemps, n'en devint peut-être que plus intime.

A suivre. J. Girardin.

LA PLUS HAUTE MONTAGNE DU GLOBE

De tout temps, les hommes paraissent avoir éprouvé pour les montagnes un sentiment voisin de la vénération. Dans la mythologie grecque aussi bien que dans celle des peuples brahmaniques, c'est parmi les hauts sommets chargés de nuages que se cachent les dieux : ici c'est le mont Mérou, là-bas c'est l'Olympe. Enfin chez les êtres les moins élevés dans l'échelle intellectuelle, parmi les sauvages des îles de l'Océanie, les montagnes sont aussi considérées comme les autels de la divinité.

On dirait que les montagnes, ces majestueux souvenirs des convulsions de notre sol, ont éveillé chez les hommes, même entourés des plus profondes ténèbres, le sentiment de la puissance de Celui qui les a fait surgir du chaos. Il est certain que c'est avec une sorte de crainte que nos premiers ancêtres dûrent gravir pour la première fois les flancs escarpés des montagnes. Puis, à mesure qu'ils s'élevaient, avec quel sentiment d'admiration leurs yeux ont-ils dû contempler cet horizon toujours grandissant, qui leur faisait dominer, embrasser dans un sublime panorama, les plaines, les forêts, les rivières. L'air pur qui baigne les cimes élevées et qui venait remplir leurs poumons et accroître leur énergie vitale, les terreurs du vertige faisant à chaque instant chanceler leurs pas, la teinte plus foncée de la voûte azurée, l'atmosphère raréfiée assourdissant leur voix, tout cela dut vivement impressionner l'esprit des premiers escaladeurs de montagnes, et lorsque ces audacieux, admirant la nature sans pouvoir en entrevoir le Créateur, tremblant devant ses phénomènes sans en comprendre les admirables lois, lorsque ces audacieux redescendirent parmi leurs semblables, ils purent leur représenter ces lieux élevés comme la demeure de génies mystérieux et supérieurs aux hommes.

La montagne paraît, du reste, avoir voulu récompenser elle-même l'homme de son admiration ; elle semble prêter à ses habitants une force musculaire, et même une énergie morale que ne possèdent pas les peuples de la plaine.

Les anciens ne connaissaient aucun moyen pratique de calculer la hauteur des montagnes et leur admiration s'adressait à des cimes dont l'altitude est bien minime, en comparaison de celle des géants du système orographique de notre globe. Ainsi l'Olympe, la montagne des dieux, n'atteint pas 3000 mètres, et le Pinde, 2500 mètres.

Il est, du reste, fort difficile d'apprécier, d'après l'aspect seulement, la hauteur d'une montagne. Quelque exercé que soit l'explorateur, il ne peut se fier à sa simple impression; car telle montagne de 1000 mètres s'élevant du centre d'une plaine ou sur les rivages de la mer paraîtra beaucoup plus haute que le pic de 4000 et même 6000 mètres qui ne forme que le couronnement d'une chaîne s'élevant graduellement.

Parmi les premiers moyens que l'homme paraît avoir employés pour calculer approximativement l'altitude des montagnes, il faut sans doute placer le point d'ébullition de l'eau. En effet, on sait que, au fur et à mesure que l'on s'élève, le point d'ébullition de l'eau, qui est de 100 degrés au niveau de la mer, devient de plus en plus bas, par cette raison que la pression atmosphérique diminue de plus en plus. Ce phénomène avait été remarqué dès une haute antiquité par les Hindous; seulement, n'ayant pas de thermomètre, ils calculaient le degré d'ébullition au temps nécessaire pour faire bouillir l'eau avec une quantité donnée de combustible.

Plus tard, on employa des moyens géométriques plus ou moins exacts, entre autres la mesure de l'ombre projetée par la montagne; mais ce n'est qu'après l'invention du baromètre que l'on put calculer avec quelque certitude la hauteur des principales montagnes.

C'est à Pascal que revient l'honneur d'avoir indiqué cette application du baromètre que venait d'inventer Torricelli, en 1644. Pour prouver que la hauteur du mercure dans le baromètre devait être en rapport avec la hauteur de l'atmosphère, il écrivait à Périer : « J'ai imaginé une expérience qui pourra lever tous les doutes, si elle est exécutée avec justesse. Que l'on fasse l'expérience du vide plusieurs fois, en un même jour, avec le même vif-argent, au bas et au sommet de la montagne du Puy qui est auprès de notre ville de Clermont. Si, comme je le pense, la hauteur du vif-argent est moindre en haut qu'en bas, il s'ensuivra que la pesanteur ou pression de l'air est la cause de cette suspension, puisque bien certainement il y a plus d'air qui pèse sur le pied de la montagne que sur son sommet, tandis qu'on ne saurait dire que la nature abhorre le vide en un lieu plus qu'en un autre. » Comme on le sait, les prévisions de Pascal se réalisèrent, et la colonne de mercure s'abaissa de plus en plus à mesure que les observateurs s'élevèrent. On comprend que l'on eut là, du même coup, un excellent moyen de calculer la hauteur des montagnes, puisqu'il suffisait, une fois arrivé au sommet, d'examiner jusqu'à quel point le mercure s'était abaissé dans le baromètre, pour savoir l'altitude qui séparait ce sommet du niveau de la mer.

Depuis, le perfectionnement des sciences géométriques a permis de mesurer les montagnes, sans obliger l'observateur à en faire l'ascension. Il est inutile que je revienne sur un sujet qui vous a déjà été si clairement expliqué ici même par M. Guillemin.

Pendant longtemps les savants ont considéré l'une des sommités du Caucase comme la montagne la plus haute du globe; mais au commencement de notre siècle, les beaux travaux d'Humboldt dans l'Amérique du Sud firent accorder ce titre à l'une des cimes des Andes, le Chimborazo, haut de 6530 mètres.

Le Chimborazo ne devait pas garder longtemps cette souveraineté, car lorsque les Anglais entreprirent, il y a trente ans, le relevé des faîtes de l'Himalaya, ils y trouvèrent bientôt, non pas une, mais vingt cimes dépassant de 1000 et même de 2000 mètres l'altitude du pic culminant des Andes.

Parmi tant de géants, on fut longtemps indécis de savoir à qui l'on décernerait la palme. Enfin, après de longues recherches, il est aujourd'hui établi que la plus haute montagne du globe est le Gaurisankar ou mont Everest, un des pics de la région orientale de l'Himalaya, dont l'altitude a été fixée par MM. Schlagintweit à 8840 mètres (près de 9 kilomètres) au-dessus du niveau de la mer.

Cette reine des montagnes dépasse notre superbe mont Blanc de 4030 mètres.

Voici, du reste, la hauteur comparée des principales montagnes du globe.

Gaurisankar (Himalaya)	8840 mètres.
Kintchindjinga (Himalaya)	8582
Dèvalaghiri (Himalaya)	8176
Djavahir (Himalaya)	7824
Tchoumalari (Himalaya)	7298
Aconcagua (Andes du Chili)	6834
Chimborazo (Andes de l'Équateur)	6530
Nevada de Sorata (Andes de la Bolivie)	6487
Illimani	6456
Kilimanjaro (Afrique équatoriale)	6096
Nevada de Santa-Marta (Nouvelle-Grenade)	6006
Cayambe (Andes du Pérou)	5954
Antisana (Andes du Pérou)	5833
Cotopaxi (Équateur)	5753
Elbrou (Caucase)	5642
Arequipa (Andes du Pérou)	5600
Popocatepetl (Mexique)	5400
Mont Ararat (Caucase)	5155
Mauna-Loa (Hawaï, îles Sandwich)	4838
Mont-Blanc (Alpes)	4810
Mont-Rose (Alpes)	4638
Maladetta (Pyrénées)	3367
L'Olympe (Turquie d'Europe)	2925
Le Canigou (Pyrénées)	2787
Le Parnasse (Grèce)	2035
Le Puy-de-Dôme (Auvergne)	1465
La colline de Montmartre (Paris)	105

LUCIEN D'EINE.





Le Gaurisankar ou mont Everest, dans l'Himalaya. (P. 168, col. 2.)

LES CAUSERIES DU JEUDI

A PROPOS DES PRIX MONTYON

Quand quelque chose d'heureux arrive à l'un de ses membres, la famille est dans le contentement. C'est le cas où se trouve aujourd'hui le *Journal de la Jeunesse*, car l'un de ses plus fidèles et plus aimés collaborateurs, un de ceux qui ont le plus contribué à son succès dès le jour de sa fondation, vient d'être l'objet d'une distinction qui... — Mais je craindrais que l'importance réelle de cet événement ne vous échappât si je ne prenais les choses de plus haut, ou de plus loin. Je vais même tout d'un coup aller bien loin.

On raconte qu'un jour Louis XIII, le roi triste, ennuyé, maussade, sous le nom duquel devait régner Richelieu, eut la fantaisie de demander quelques conseils au vieux Sully, qui avait été l'ami, le confident et le plus dévoué des serviteurs d'Henri IV, et qui, depuis la mort de ce dernier roi, vivait retiré dans ses terres.

Sully, mandé par ordre exprès, arrive au Louvre, et pour aborder le jeune souverain est obligé de traverser la foule des courtisans enrubannés qui, à la vue de ce vieillard austère, vêtu à la mode de son temps, ne peuvent s'empêcher de sourire et de plaisanter même assez haut.

Alors Sully se redressant avec dignité : « Sire, dit-il, quand le feu roi, votre illustre père, me faisait l'honneur de m'appeler à ses conseils, il avait ordinairement le soin de faire retirer d'autour de lui les baladins et les bouffons. »

Cela devait se passer vers 1620. — Cent soixante ans plus tard, régnait un autre Louis, seizième du nom. Ce roi avait un frère, qui devait être roi à son tour bien longtemps après, mais qui n'était alors qu'un jeune prince fort entiché de plaisirs, donnant le ton à la mode ; il avait pour familiers une troupe d'étourdis de son espèce.

Or, un jour que la folle cohorte se pressait dans les salons du roi qui, — notons-le, était bien l'être le plus simple de sa cour, — voilà que parut certain homme qui, sans être un vieillard, puisqu'il ne comptait encore que quarante-sept ans, n'affectait rien dans son air ni dans sa mise qui fût en rapport avec la mise et les manières du temps.

Aussitôt nos jeunes écervelés de rire au nez de l'austère personnage. Celui-ci fit mine de n'en rien voir, quoique la chose fût bien visible. Mais le roi s'en était aperçu, et quand l'homme se fut éloigné :

« Monsieur mon frère, dit-il, savez-vous que vous et votre entourage, vous venez de vous rendre coupables de l'acte d'irrévérence le plus blâmable et le plus déplacé qui se puisse imaginer.

— Eh quoi donc, Sire, ce personnage?...

— Ce personnage, monsieur mon frère, c'est M. de Montyon ; il a pour premier titre au respect d'être un des hommes de bien du royaume, sans compter de sérieux talents, ce qui ne gâte rien, et d'excellents et laborieux services. »

Le bon roi Louis XVI aurait pu ajouter :

« Nommé avocat royal au Châtelet, lorsqu'il était à peine âgé de vingt-deux ans, M. de Montyon donna dans cet emploi de telles marques de son esprit désintéressé, de sa conscience droite, en repoussant toutes les suggestions, que ses collègues l'avaient surnommé le *Grenadier de la Robe*, quelque chose comme la sentinelle avancée de l'honneur judiciaire.

» Il devint maître des requêtes à vingt-sept ans, trois ans avant l'âge requis pour cette charge, moyennant une dispense spéciale que le roi notre aïeul motiva sur le savoir précoce et la haute capacité du titulaire.

» A trente-cinq ans, on lui confia l'intendance de la province d'Auvergne. Cette délicate mission venait de lui échoir, quand toutes les misères de la disette menacèrent ce pays, mais l'homme de bien était là. Par d'immenses sacrifices personnels, par l'exemple donné aux riches, ces malheurs furent conjurés autant qu'il pouvait dépendre des hommes d'aller contre la volonté de Dieu, — et cela par les moyens les plus dignes, c'est-à-dire par la création de grands travaux publics, qui, en occupant tous les bras, transformaient l'aumône en salaire et profitaient à l'embellissement de la province.

» Lors de notre avénement au trône, cependant, ce noble, ce grand citoyen, dont l'exemple devait inévitablement éveiller des jalousies, se trouvait en butte à toutes les tracasseries d'une persécution occulte. N'osant pas le frapper ouvertement, on le promenait d'intendance en intendance, comme on ferait d'un incapable ou d'un malversateur embarrassant. Il nous fit parvenir un mémoire, qu'il nous suffit de parcourir pour comprendre de quel homme ces haines cachées tendaient à priver notre service.

« Si dans les trois départements où j'ai été, disait-il en terminant, il est une seule personne qui puisse articuler la moindre injustice qui procède de moi, je consens à *perdre la vie, mes biens et l'honneur*. »

« Nous avons fait ce que nous devions faire dans l'intérêt de l'équité et de l'État : nous avons hautement déclaré toute notre confiance, toute notre reconnaissance acquises à ce persécuté : et les intrigues ont pris fin.

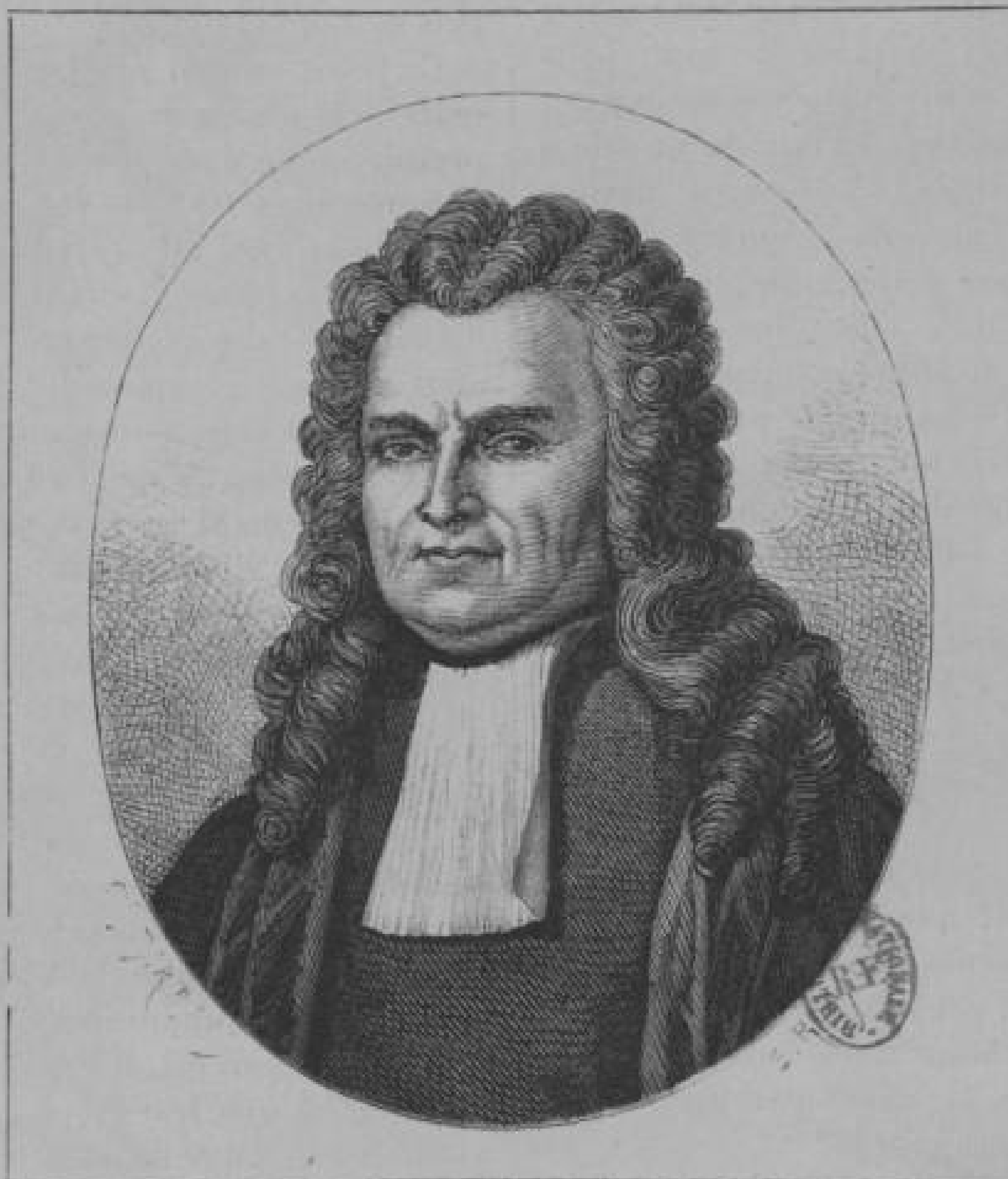
» Écrivain élégant et penseur profond, le même homme est l'auteur d'un des livres les plus remarqués et les plus remarquables de notre époque que vous connaissez ou devriez connaître, car il est intitulé *Recherches et considérations sur la population de*

la France, et son *Éloge du chancelier de l'Hospital* a eu les suffrages de l'Académie française, qui, au dire de bien des gens, s'est trompée en ne lui accordant que l'accessit au lieu du prix que ce beau travail méritait.

»Voilà, monsieur mon frère, quel est M. de Montyon, le personnage dont vous et vos amis, vous moquiez tout à l'heure : je suis bien convaincu que vous le regrettez maintenant. »

Quelques jours plus tard, le comte d'Artois avisait lui-même M. de Montyon qu'il l'avait nommé chancelier de sa maison, et M. de Montyon répondait respectueusement au prince qu'il n'acceptait ces fonctions qu'à la condition de les exercer gratuitement. Ce fut la digne revanche de l'homme dont le prince avait ri.

Il fallait, direz-vous, que M. de Montyon eût par devers lui une certaine fortune pour se permettre de prendre les embarras d'une charge sans en retirer les bénéfices. Vous dites vrai. M. de Montyon était riche, immensément riche même ; mais, outre que cette considération n'eût pas suffi à conseiller un pareil désintéressement à beaucoup d'hommes chez qui la richesse semble accroître, au contraire, la cupidité, il avait une manière d'user de ses biens qui devait assez souvent le mettre à même de désirer que ses ressources fussent accrues.


M. de Montyon.

La bienfaisance sous toutes ses formes et l'encouragement au bien par les moyens les plus élevés se partageaient en quelque sorte les revenus de M. de Montyon. Pendant que, par de discrets intermédiaires, il venait en aide aux pauvres familles, dotait un honnête ménage, plaçait un orphelin, pensionnait un vieillard, il mettait à la disposition des Académies des sommes destinées à récompenser les découvertes utiles, les ouvrages moraux, les actes de vertu : en quelques années plus de 80 000 livres, somme énorme pour l'époque, furent employées à ces divers prix, sans préjudice des aumônes secrètes qui atteignaient peut-être le même chiffre. Sorti de France pendant la durée de la révolution et du premier empire, M. de Montyon qui, prévoyant les événements, avait su mettre sa fortune en sûreté, en fit encore le même emploi. A Londres, qu'il habitait, chaque année dix mille livres étaient partagées entre les royalistes émigrés et les soldats républicains prisonniers des Anglais, et une pareille somme prenait le chemin de l'Auvergne, ancienne intendance de M. de Montyon, pour y être distribuée aux pauvres du pays.

Entre temps, divers ouvrages sortaient de la plume de M. de Montyon, qui abordait avec le même bonheur les sujets les plus divers.

Revenu à Paris, son premier soin fut de rétablir toutes ses anciennes fondations philanthropiques et académiques ; il organisait une association de prêt gratuit aux artisans et aux laboureurs ; il patronnait le dessèchement des plaines marécageuses, le défrichement des contrées incultes. En même temps il créait l'œuvre dite des Convalescents, qui a pour but de venir en aide aux travailleurs qui sortent des hôpitaux, et qui, s'ils étaient obligés de reprendre trop tôt leurs travaux, seraient exposés à des rechutes dangereuses.

Quand il mourut, en 1820, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, puisqu'il était né en 1733, après une existence dont chaque jour avait en quelque sorte été marqué par une bonne action, il laissait près de quatre millions aux hospices et plus de deux millions dont l'Académie française et l'Académie des sciences devaient employer le revenu pour décerner chaque année un certain nombre de prix dans des conditions de concours fixées par M. de Montyon.

Chaque année donc depuis cette époque, pendant que l'Académie des sciences attribue des prix pour des sujets relatifs aux diverses applications du savoir utile, l'Académie française, elle, ouvre un double concours où, selon la volonté de M. de Montyon, elle rapproche, pour les couronner dans leurs auteurs, les belles actions qui lui sont signalées, et les ouvrages

nouveaux que, comme l'a dit le fondateur dans son testament, elle reconnaît devoir être *les plus utiles aux mœurs*.

Ce que sont ces belles actions, je vous en donnerai une idée en jetant un coup d'œil sur la liste des lauréats de l'an dernier. C'est par exemple le dévouement persévérant d'un homme que son cœur a fait sauveteur de profession, rude et périlleux métier qui n'a de salaire que dans la satisfaction d'avoir arraché ses semblables à la mort; il a sauvé *vingt-deux* personnes; c'est une brave vieille femme qui, alors que la *peste noire* désolait son village, ne s'occupa plus que de soigner et consoler les malades, d'ensevelir les morts et de raffermir le courage de ceux qui, grâce à son exemple, n'avaient pas fui le pays. C'est une pauvre veuve qui se prive de tout, pour ne pas laisser au besoin de petits orphelins étrangers; c'est une servante qui, lorsque la famille qu'elle a longtemps servie tombe dans la misère, se dévoue pour lui venir en aide... Que sais-je encore, enfin?

Quant aux ouvrages que l'Académie, suivant le vœu de M. de Montyon, juge « les plus utiles aux mœurs », il me sera moins difficile encore de vous faire comprendre de quelle nature ils peuvent être. Je n'ai pour cela qu'à ouvrir notre cher *Journal de la Jeunesse*, à la première page de son premier volume, car c'est là que commence cette histoire des *Braves gens* à la fois si mouvementée, si touchante, si gaie parfois, si attachante toujours, où le petit Jean Defert fait son entrée dans la vie sous les auspices d'une bonne action, et, après toutes sortes de péripéties, ne devient rien moins qu'un magnifique héros de courage et d'honneur.

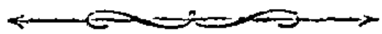
Que de douces et honnêtes leçons pour en arriver à ce glorieux dévouement, que de nobles exemples offerts, que de sympathiques figures rencontrées! Vous les connaissez toutes : et la sainte madame Defert, et la bonne tante Edmée, et la douce sœur Marthe... D'ailleurs vous la savez par cœur cette histoire, pourquoi la détaillerais-je?

Eh bien! mes enfants, telles sont les histoires qu'aime, que préfère, que couronne l'Académie au nom de M. de Montyon.

C'est pourquoi cette année elle donne un prix aux *Braves Gens*, comme étant l'un des ouvrages les plus utiles aux mœurs, parus dans le cours de l'année précédente.

Voilà l'heureux événement que nous devons fêter en famille; voilà la distinction échue au *Journal de la Jeunesse*, en la personne de M. J. Girardin, l'auteur de cette charmante histoire, que tant d'autres histoires charmantes ont suivie et suivront, car il n'a plus le droit de se reposer maintenant, le conteur. Et en résumé c'est encore nous qui aurons le profit le plus clair de l'aventure.

L'ONCLE ANSELME.



L'ÉLÉPHANT D'ASIE

Il est dit que notre magnifique Jardin d'acclimatation nous présentera chaque mois une nouvelle curiosité, une nouvelle merveille. L'autre jour c'étaient les jeunes orang-outangs de l'île de Bornéo[1], aujourd'hui c'est tout un troupeau de jeunes girafes, une charmante famille de castors, et enfin un éléphant tel qu'on n'en a encore jamais vu de semblable en Europe, un éléphant miniature, gros comme un fort chien de Terre-Neuve, et qui fait les délices de tous les jeunes habitués de notre beau parc du bois de Boulogne.

Ce jeune animal n'est âgé que de dix-huit à vingt mois et il n'a guère plus d'un mètre de hauteur. Le premier coup d'œil que vous jetterez sur la gravure ci-jointe vous fera reconnaître en lui un représentant de la race de l'éléphant d'Asie. Ses oreilles courtes, aplaties, vous le feront distinguer tout d'abord de son congénère africain dont M. Lally vous a donné récemment[2] une pittoresque description et dont vous pourrez voir au Jardin d'acclimatation deux beaux spécimens, Roméo et Juliette.

On a rarement vu plus vive et plus gracieuse bête que ce jeune éléphant, et malgré sa masse déjà considérable lorsqu'il gambade avec la petite chèvre qui lui sert de compagne, on reste étonné de la vivacité de son allure, de la délicatesse de ses mouvements. Du reste, allez le voir et vous serez certainement charmés par cette intéressante bête.

Lorsqu'il est arrivé en France, venant du grand *keddah* de Dacca, dans le Bengale, où il est né, on l'avait tout d'abord représenté comme appartenant à la race des éléphants blancs, considérés par les Indo-Chinois comme des divinités. Il n'en est rien, notre jeune ami est, il est vrai, d'une couleur un peu plus claire que les éléphants adultes, mais il deviendra avec l'âge du plus beau noir.

L'éléphant d'Asie, comme on vous l'a déjà dit, se distingue de l'éléphant d'Afrique par la petite dimension de ses oreilles et par le caractère même de sa face, empreinte d'une plus grande douceur et d'une plus vive intelligence. En outre, ses défenses atteignent un développement moins considérable et les femelles en sont complètement dépourvues.

Il habite encore aujourd'hui en vastes troupeaux, l'Inde, l'île de Ceylan et l'Indo-Chine; mais c'est dans l'Inde que les habitants ont surtout su tirer parti de ses merveilleuses qualités. Les longues années que j'ai passées dans ce pays, ayant continuellement avec moi plusieurs éléphants, me permettent de donner à nos jeunes lecteurs, sur ce sujet, quelques détails qui les intéresseront sans doute.

L'emploi de l'éléphant comme animal domestique a été en usage dans l'Inde dès la plus haute anti-

1. Voy. page 107.
2. Voy. vol. III, p. 278.

quité. A une époque bien antérieure à la guerre de Troie, les princes indiens avaient déjà dans leurs armées des éléphants dressés à porter des soldats et des machines de guerre et à prendre part eux-mêmes à la mêlée. Et cependant, chose bizarre, jamais ces peuples n'ont essayé de faire de ces animaux une race purement domestique, comme le cheval, le bœuf, le chameau, etc. De tout temps et encore aujourd'hui, les éléphants que l'on emploie ont été pris à l'état sauvage et déjà adultes.

Ce fait, qui paraît étrange, repose cependant sur une observation des plus judicieuses des mœurs de l'animal. Car tandis que le bœuf, le cheval ou tout autre animal, arrivé sauvage à l'état adulte ne se laisse plus domestiquer, l'éléphant, tout au contraire, possède un si grand fonds de douceur qu'il peut être dompté à tout âge. Si l'on réfléchit maintenant que ce grand animal met le même temps à se développer que l'homme, et qu'il n'acquiert toute sa force qu'à dix-huit ou vingt ans, on comprendra que l'on a tout intérêt à lui laisser passer sa jeunesse dans l'indépendance, sûr que l'on est de le trouver docile et soumis le jour que l'on voudra prendre. Cependant, dans certaines parties de l'Inde, dans le Bundelcund notamment, on a adopté un système mixte d'élevage qui donne de bons résultats.

Après avoir détruit complétement les éléphants sauvages qui habitaient les forêts, on les a repeuplées d'animaux déjà dressés, qui se sont multipliés en toute liberté sans toutefois perdre l'habitude de la présence de l'homme. Chaque année, à une certaine saison, les troupeaux sont cernés et l'on s'empare de tous les jeunes ayant atteint un certain âge. On les enferme dans des parcs spéciaux, où leur éducation est faite et d'où ils sortent pour être vendus ou renvoyés dans la forêt. On obtient par ce système une race d'éléphants très-supérieurs à ceux qui sont pris déjà âgés et complétement sauvages; ils font l'objet d'un commerce important avec tous les pays de l'Hindoustan.



Le petit éléphant du Jardin d'acclimatation. (P. 172, col. 2.)

Pour s'emparer des éléphants sauvages, on procède généralement de la façon suivante. On construit dans une des parties les plus épaisses de la forêt qu'ils habitent un *krâl* ou *corral*, vaste enceinte formée de pieux profondément enfoncés dans le sol et à laquelle vient aboutir une sorte d'allée aussi composée de gros pieux. Cela une fois fait, les chasseurs en grand nombre forment un vaste cercle et entourent un troupeau d'éléphants qu'ils s'efforcent par un bruit épouvantable de tam-tams, de gongs, de cymbales, de faire fuir vers le krâl; la nuit; ils enveloppent le troupeau d'un cercle de flammes.

Lorsque les éléphants ont été amenés non loin du krâl (ce qui demande souvent plusieurs semaines), les batteurs les poussent vers l'entrée et les chassent à force de bruit, de feu et de coups de lance dans l'enceinte, qui est aussitôt solidement fermée.

Une fois prisonniers, les éléphants tournent follement dans le krâl pour trouver une issue et s'épuisent en charges désespérées contre les murailles qui les entourent, et qu'ils finiraient par renverser si les gardiens ne les repoussaient à coups de pique.

Enfin, exténuées de fatigue, les pauvres bêtes se réunissent en un groupe au centre du krâl et paraissent attendre patiemment le sort qui leur est réservé.

C'est alors que les *panikias* ou dompteurs d'éléphants entrent dans l'enceinte; les uns sont à pied, les autres montent des éléphants domestiques dressés à ce métier et que l'on appelle *koumkis*. Ces koumkis marchent par paire et, choisissant un éléphant, vont se placer de chaque côté de lui, le poussent dans une direction convenable en le frappant de leur trompe et le tiennent en respect jusqu'à ce que les panikias aient réussi à lui entraver les deux jambes de derrière.

L'éléphant sauvage est alors emmené hors du krâl et conduit dans un *keddah* ou parc à éléphants où il reçoit une abondante distribution de friandises, cannes à sucre et pain, est lavé et en un mot préparé à commencer son éducation. Celle-ci est faite par de vieux éléphants domestiques, qui mettent le nouveau venu au courant de ses devoirs et parviennent sans doute par de bons conseils à lui faire admettre sa captivité.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



Éléphant blanc. (P. 172, col. 2.)

LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XV

Kaloulou ne revient pas. — Inquiétudes de ses compagnons. — Tabora. — Sélim retrouve un ami.

La nuit était sombre. Simba se tenait à l'entrée du campement, dévoré d'inquiétude au sujet de Kaloulou. Les autres prêtaient l'oreille au moindre bruit. Tous étaient silencieux, parce qu'ils n'osaient se communiquer leurs craintes.

« Se serait-il égaré? demanda enfin Simba à son conseiller Motto.

— Égaré, lui ! il n'y a pas de danger ; il va revenir chargé de gibier. C'est un trop bon coureur des bois pour s'égarer.

— N'importe, je voudrais être sûr qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux. »

Cependant les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses, et l'anxiété était à son comble.

« Écoutez, dit le sage Motto, nous avons tort de nous désespérer, quand il reste de l'espoir. Ne nous laissons pas abattre, et rappelons-nous que Kaloulou, par sa force et son agilité, défie toutes les bêtes de la forêt; son esprit est plein de ressources pour le tirer d'affaire. Après tout, c'est peut-être un motif bien simple qui le retient encore loin de nous. Je vais encore faire un tour dans la forêt pour voir un peu ce qui se passe, et par la même occasion, j'apporterai à manger. Allons, bon espoir. On a vu des choses plus extraordinaires que ne le serait le retour de Kaloulou. »

Il revint à la nuit, portant sur son dos une petite antilope. Voici ce qu'il leur raconta. « En reprenant la route qu'avait suivie maître Sélim, je suis arrivé dans une partie plus épaisse de la forêt. Sur un monceau de terre jaunâtre qu'un sanglier avait rejetée pour creuser sa bauge, j'ai aperçu l'empreinte de deux pieds. En y regardant de près, j'ai compris tout de suite que ces empreintes étaient celles de Kaloulou. En suivant dans le bois la direction qu'elles indiquaient, je suis arrivé à un campement sans clôture. Les feux étaient éteints depuis peu, car les cendres étaient encore chaudes. Kaloulou est évidemment avec les gens qui ont campé là ; mais ces gens eux-mêmes, qui sont-ils? Des étrangers ? des indigènes ? des Arabes ?

— Partons ! dit impétueusement Sélim ; il faut retrouver ces gens-là au plus vite.

— Mangeons d'abord, dit Motto, dormons ensuite, nous partirons au jour. »

Ils partirent au jour ; et pendant bien des jours,

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 261, 284, 296, 314, 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, pages 12, 27, 46, 60, 78, 92, 111, 124, 142 et 158.

ils marchèrent devant eux, suivant la route qui traversait des bois sans fin et de rares éclaircies. Pendant tout ce trajet, ils ne rencontrèrent pas une âme, et purent se croire un instant les seuls habitants de la terre.

Enfin, la forêt s'éclaircit, voici une plaine immense, où la route se déroule comme un long serpent; voici une large rivière, enfin, voilà des champs de blé, un village, et des hommes à la porte du village. Motto leur demanda entre autres choses s'ils avaient vu passer une caravane. Ils répondirent qu'ils n'en avaient vu aucune depuis très-longtemps.

« Hélas! dit-il à ses amis, maintenant Kaloulou est perdu. J'avais cru que cette caravane appartenait à des Arabes. Mais je vois que non. Toutes les caravanes arabes, sans exception, passent par cette route; et les gens du village disent qu'ils n'ont rien vu. Kaloulou est tombé au pouvoir d'une troupe de bandits! Mais ces bandits, qui sont-ils? d'où viennent-ils? où vont-ils? Nous pourrions les chercher pendant des années sans les rencontrer. Nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de gagner l'Ounyanyembé.

— Pauvre Kaloulou, dit Sélim d'une voix émue; si je ne dois jamais le revoir, du moins je n'oublierai jamais qu'il a été pour moi l'ami le plus fidèle et le frère le plus tendre. Je fais vœu de ne plus acheter de noirs aux marchands d'esclaves. A ma mort, tous ceux que j'ai chez moi seront libres.

— Qu'Allah vous bénisse! dit Simba. Si tous les Arabes vous ressemblaient, leur nom ne serait pas maudit parmi les pauvres païens. »

Leur marche dura quinze jours, car n'ayant plus Kaloulou pour guide, ils s'égaraient souvent. Le matin du seizième jour, Motto et Simba aperçurent le profil bien connu des collines qui entouraient les établissements des Arabes. Enfin, enfin! les grands *tembés* de Tabora étaient devant eux, avec leur ceinture de plantains et de grenadiers.

Ils demandèrent à des gens qui passaient le nom des différents habitants de Tabora, pour savoir s'ils n'y trouveraient pas quelqu'un de connaissance. Parmi beaucoup de noms étrangers pour eux, on leur cita enfin celui de Sultan ben Ali.

« Où demeure-t-il!

— Là-bas, auprès de ce gros arbre. C'est le tembé le plus rapproché d'ici.

— Allons tout de suite surprendre Sultan, s'écria Sélim; il doit être sous sa véranda, avec d'autres Arabes. Qu'ont-ils donc à nous regarder d'un air si étonné? ajouta-t-il en voyant que tous les passants se retournaient avec surprise; n'ont-ils donc jamais vu d'Arabes de Zanzibar? »

Si, ils en avaient vu; mais jamais en si piteux équipage. Abdallah et Sélim étaient presque nus, couverts de poussière, et leurs cheveux, contre l'usage des Arabes, étaient longs, et par-dessus le marché fort en désordre.

Le vieux cheikh à barbe blanche était assis sur un coussin, le dos appuyé contre le mur; il était entouré de quelques amis.

« Qui êtes-vous? dit-il d'un air mécontent, quand il vit approcher les nouveaux venus.

— La paix soit avec vous! dirent les deux enfants dans le plus pur arabe de Mascate.

— La paix soit avec vous! répondirent les Arabes se levant avec précipitation.

— Vous êtes Arabes? demanda sévèrement le vieux cheikh.

— Nous sommes Arabes! répondit Sélim d'une voix tremblante.

— Comment osez-vous, au nom d'Allah! vous présenter presque nus devant de vrais croyants.

— Nos pères sont morts. C'étaient de riches négociants de Zanzibar. Ils ont été tués dans une bataille. Nous, leurs fils, on nous a faits esclaves. Après bien des mois, nous nous sommes échappés; Dieu soit loué pour avoir eu pitié de nous! et nous sommes venus à vous, qui êtes de notre sang.

— Tués dans une bataille! Mais qui êtes vous donc?

— Celui-ci est Abdallah, fils de Mohammed ben Moussoud, et moi je suis Sélim, fils d'Amir ben Osman; tu es Sultan, fils d'Ali, mon parent et mon ami. »

Le vieillard s'approcha vivement des deux enfants, et les prenant dans ses bras, il les serra contre sa poitrine. « Louange au Dieu de pitié! dit-il d'une voix tremblante; louange au maître de toutes les créatures. Pauvres enfants! moi qui ne les reconnaissais pas! » Et il les baisait sur le front. « Je reconnais dans vos yeux les regards de vos pères. Entrez mes enfants. Pas un mot de plus avant que je n'aie rempli envers vous les devoirs de l'hospitalité.

— Attendez, attendez, Sultan fils d'Ali, dit Sélim, nous serions des ingrats si nous ne vous disions pas tout ce que nous devons à ceux-ci. » Il désignait Simba, Motto et Niani. « Ce sont des amis fidèles, et sans eux, Dieu sait ce que nous serions devenus. »

Ils étaient eux aussi en piteux état, les humbles amis de Sélim; ce qui n'empêcha pas le vieux cheikh de les embrasser de tout son cœur, et de mettre sa maison tout entière à leur service.

Les esclaves de Sultan apprenant ce qui se passait vinrent à leur tour embrasser leurs vieux amis qu'ils avaient crus morts pendant si longtemps.

Grâce aux ordres de Sultan, et à l'empressement de ses serviteurs, Sélim et Abdallah reparurent bientôt, tellement transformés qu'ils en étaient méconnaissables. Un bon repas les attendait, et Sultan y avait convié ses deux amis pour fêter l'arrivée des fugitifs.

L'amour de la vérité me force à dire que Sélim et Abdallah mangèrent comme des loups affamés, et que Motto, Simba et Niani nettoyèrent avec une étonnante dextérité un énorme plat de riz qui leur était spécialement destiné; ce qui ne les empêcha pas de voir le fond d'un énorme plat de viande,

qui avait succédé au plat de riz. Ces détails peuvent sembler peu héroïques, mais ils sont vrais et nous ne devions pas les passer sous silence.

A suivre. HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN.

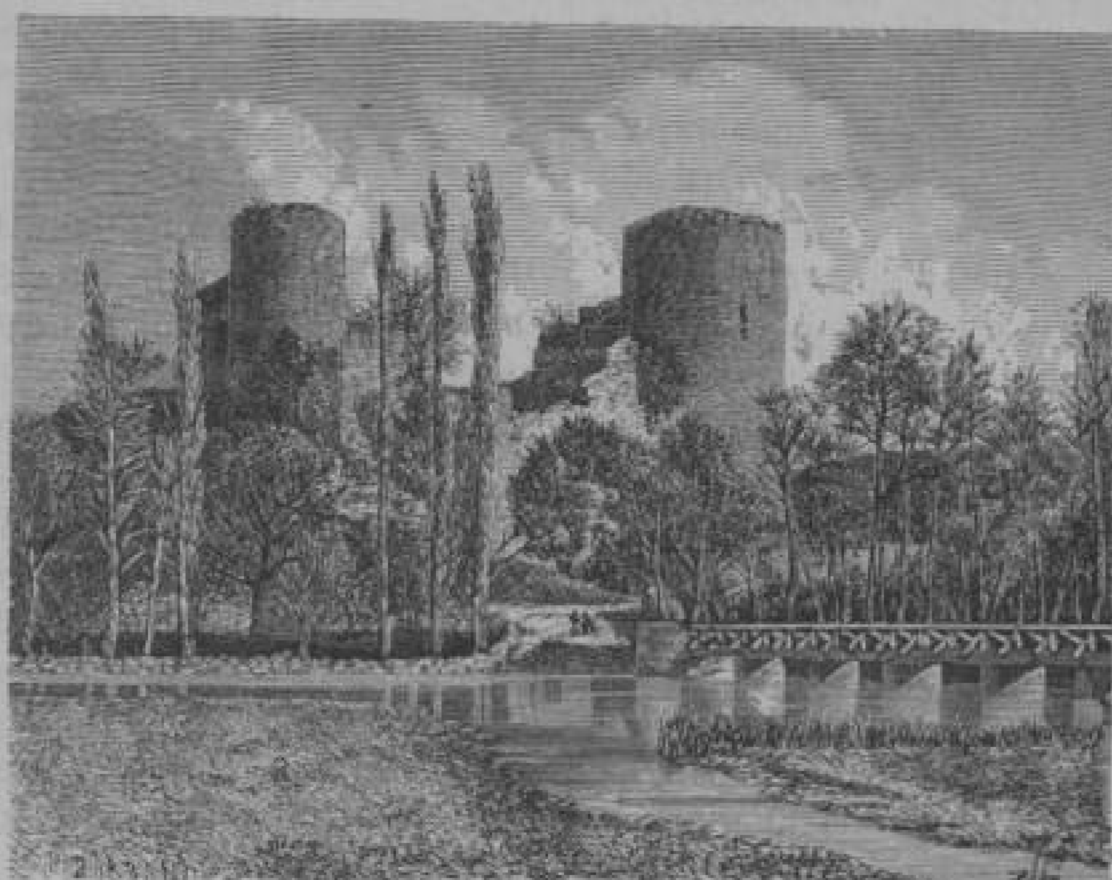
A TRAVERS LA FRANCE

—

CHATEAU DU COUDRAY-SALBART.

L'homme, de tout temps, a recherché par instinct le merveilleux, et, lors même qu'il ne peut y croire, il aime à élever son esprit au delà des réalités qui chaque jour frappent ses sens.

Nous avons soumis les arts à cette loi de notre nature : nous voulons qu'ils nous présentent sous un aspect en quelque sorte surnaturel les personnages et les objets qu'ils nous retracent; l'histoire elle-même, malgré sa mission vénérable et sacrée de n'admettre que la vérité, malgré la grandeur et souvent la beauté des scènes qu'elle met sous nos yeux, n'aurait qu'imparfaitement le don d'agréer s'il n'était permis de lui joindre parfois la poésie.



Château du Coudray-Salbart.

Nous avons une faculté, l'imagination, qui semble prendre à tâche de nous faire sentir notre petitesse et de nous en faire rougir. De là ce plaisir que nous éprouvons à nous figurer que l'espèce humaine n'a pas toujours été aussi faible, et qu'elle a été représentée, dans les temps nébuleux de l'histoire, par d'immenses géants ou par des esprits doués d'une merveilleuse puissance. De là ces héros dont l'antiquité s'était éprise au point de les placer sur ses autels; de là encore ces hommes de taille colossale, ces guerriers aussi forts que des armées entières, ces fées redoutables et généreuses dont nos ancêtres aimaient tant à entendre raconter les bienfaits ou chanter les exploits.

A quoi bon tout ceci? me dira quelque jeune lecteur peu habitué aux considérations philosophiques; à quoi bon tout ceci lorsqu'il s'agit simplement des vieilles murailles d'un château? Patience, mes bons amis, c'est justement le château du Coudray-Salbart qui me fait penser aux légendes, et vous allez sans peine voir pourquoi.

Nos ruines féodales ont quelquefois leur histoire dûment authentique chez messieurs les savants; mais nos villageois, qui n'ont guère le loisir de compulser les parchemins poudreux, se sont emparés de la légende, et c'est spécialement aux vieux châteaux que s'attachent les souvenirs romantiques.

Sous ce rapport, l'antique castel de Coudray-Salbart est un des mieux partagés. Pour lui, la légende remplace même l'histoire, et si vous demandez aux habitants voisins quel seigneur l'a bâti, ils vous parleront de Mélusine.

« Mélusine, vous diront-ils, la fée bienfaitrice du Poitou, se promenait un soir toute pensive sur les bords de la Sèvre Niortaise. Richard Cœur-de-Lion venait de bâtir ses donjons de Niort, et sans doute elle cherchait en elle-même le moyen de rivaliser par quelque œuvre extraordinaire avec le royal ingénieur. Elle ne tarda pas à aviser, en face d'une petite presqu'île formée par une sinuosité du fleuve, un amas de rochers; elle jugea l'emplacement favorable à l'exécution de ses desseins, et y creusa avec sa baguette magique les fondements de cinq tours. Le tablier de la fée était magique aussi : il pouvait, comme la hotte de Gargantua, contenir des monceaux de pierres; ce précieux avantage lui permit de porter en trois voyages les matériaux nécessaires.

Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour poser les assises; bref, le lendemain, les habitants d'Échiré et de Ternanteuil, stupéfaits à la vue de ce palais improvisé, crurent un instant n'être plus dans leur pays. Ils ne comprirent qu'après s'être souvenus de Mélusine! »

N'avais-je pas raison, mes jeunes amis, de penser aux légendes avant qu'à toute autre chose, en vous parlant du Coudray-Salbart?

A. SAINT-PAUL.



Pierre et les foucaréliens. (P. 177, col. 1.)

NOUS AUTRES[1]

XXXV

Parallèle, à la manière de Plutarque, entre Pierre et Jacques.

A l'époque déjà lointaine où Pierre avait fait ses débuts comme écolier de huitième, le collége avait déjà son Gingembre. Chaque classe en a toujours un, quand elle n'en a pas plusieurs. Le Gingembre de ce temps-là s'appelait Foucarel. Ni lui ni ses émules n'avaient pu mordre sur le caractère solide et bien trempé de Pierre. Leurs avances le trouvèrent froid et réservé; il déjoua leurs piéges sans colère, il usa de sa force uniquement pour se faire respecter. Les foucaréliens découragés se détournèrent de lui avec dépit, et lui infligèrent l'épithète la plus flétrissante de leur vocabulaire : ils l'appelèrent *le Piocheur*. C'est ainsi que, grâce à la sagesse et à l'énergie de Pierre, l'influence de *nous autres* résista à toutes les attaques du monde extérieur.

Jacques n'avait rien de ce caractère sage, raisonnable et réservé ; il avait au contraire beaucoup de fougue, d'emportement, et une facilité déplorable à faire de nouvelles connaissances.

Il y a, dans le déploiement continu d'une volonté tournée au bien, et dans la dignité personnelle, quand elle est accompagnée de simplicité et de modestie, quelque chose qui finit par commander le respect et la sympathie. Foucarel, à mesure qu'il montait de classe en classe, et qu'il revenait peu à peu des erreurs du bel âge, se mit à respecter Pierre, dont la réserve ne faisait que le piquer au jeu, et rendait plus précieuse à ses yeux une amitié si peu banale.

A la fin, voyant qu'il ne pouvait faire descendre Pierre jusqu'à lui, il fit de sérieux efforts pour s'élever jusqu'à Pierre.

Il y avait cent à parier contre un que si, un beau jour, Jacques s'accrochait à Gingembre, ce serait pour descendre vers Gingembre et non pas pour l'élever jusqu'à lui. Voilà précisément ce qui faisait frémir M. Quod.

Pierre, qui avait peu d'imagination et beaucoup de jugement, ne se payait jamais de mots, et une faute contre la discipline, quelque pittoresque et quelque amusante qu'elle pût paraître aux foucaréliens, lui parut toujours une faute contre la discipline et un manquement au devoir. Il disait cela tout simplement, sans fausse honte et sans prétention, à ceux qui, ne le connaissant pas encore à fond, essayaient de lui donner un rôle dans ce qu'ils appelaient une bonne farce. Il y a toujours une grande force, et même un secret attrait dans le langage de la raison, quand celui qui le parle n'affecte ni hauteur ni pédantisme. Quelques mots de lui, auxquels il ne pensait plus depuis longtemps, avaient germé dans l'âme de Foucarel, et avaient préparé de loin la dissolution de la bande dont il était le chef.

Ce fut vers la fin de la troisième que Pierre et Foucarel commencèrent à revenir bras dessus bras dessous du collége. Mme Cartel, qui depuis longtemps regrettait de voir son « pauvre garçon » taciturne et solitaire, se réjouit sérieusement de voir qu'il avait enfin un ami.

Jacques, au contraire, avait beaucoup plus d'ima-

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

gination que de jugement; comme Gingembre, il avait une faculté toute particulière pour démêler le côté comique des choses et des gens, pour se payer de mots, et s'apercevoir toujours trop tard que, sous prétexte de jouer un bon tour, il venait de faire une abominable sottise. Il avait de plus que Gingembre une tendance déplorable à jurer amitié éternelle à une foule de petits garçons qui n'en étaient peut-être pas très-dignes.



XXXVI

Messieurs les latinistes.

Parmi le groupe de *nous autres*, la pauvre Marie fut la première à s'apercevoir que son ami Jacques commençait à changer. Les petits bonshommes qui commencent le latin sont vraiment bien singuliers. Écoutez-les parler entre eux. Que de malédictions ils lancent contre leur grammaire latine! Quel abominable chose que de traduire l'*Epitome* quand l'air est tiède, le ciel pur, quand les jeunes pousses viennent aux arbres, et que les papillons se risquent jusque dans la classe, par la fenêtre ouverte! ou bien encore quand il y a six pouces de neige, et que l'on se livrerait volontiers de si fameuses batailles derrière les grands murs du cimetière; ou bien quand l'Auron est gelé à six pouces de profondeur, et que l'on voit les gens courir bien emmitouflés vers le Gué du Renard, avec une bonne paire de patins sous le bras!

Pour peu que ces mécontents aient des sœurs ou des cousines de leur âge, ils commencent à les mépriser un tout petit peu, du jour où ils commencent à ânonner *rosa, la rose;* ils les regardent de haut, sous prétexte qu'elles n'apprennent pas le latin. Ils n'ont plus que le latin à la bouche; le latin leur donne dix ans de plus : ils lui doivent une sorte d'expérience prématurée, et une supériorité très-marquée sur tout ce qui n'apprend pas le latin!

« Mais, Jacques, ton écriture devient abominable!

— C'est le latin.

— Ta cravate est de travers, permets-moi...

— Non, non, laisse-moi : j'ai le verbe *nanciscor* à conjuguer!

— Tes mains feraient horreur à la tante Julia.

— Mes mains!... ah oui! c'est ce thème. Aussi, quel thème! Je suis sûr que les élèves de troisième seraient embarrassés pour le faire sans faute. »

Lorsque Jacques n'était pas en humeur de jouer, c'était son latin qui l'en empêchait. Quand l'envie de jouer le prenait brusquement : « Il faut bien, disait-il, se distraire malgré soi, quand on apprend le latin, sans cela la tête vous sauterait! »

C'était encore pour Marie un assez bon camarade; mais capricieux et inégal.

Lorsque Jacques était en verve, il faisait à Marie des récits merveilleux sur les mœurs, les usages et les aventures de ce pays étrange qu'on appelle un collége. Il émaillait son discours de toutes les images baroques, de toutes les métaphores risquées, de tous les termes saugrenus qui sont sortis de l'imagination hardie des collégiens, et que la tradition conserve et transmet avec un soin jaloux : à peine avait-il attrapé au vol un de ces termes de patois, qu'il affectait de n'en plus connaître d'autre.

« Le *tapin* est venu chercher mon *copain* pour le conduire à l'*ours*...

— Le *tapin!* ton *copain!* de quel *ours* parles-tu? demandait Marie tout effarée.

— Ah oui! c'est vrai, répondait Jacques avec une condescendance un peu dédaigneuse, j'oublie toujours que tu ne sais pas ce que c'est : le *tapin*, c'est le tambour qui annonce par un roulement le commencement et la fin de la classe; mon *copain*, c'est mon camarade, mon ami intime; l'*ours*, c'est la prison. Ce n'est pas plus malin que cela... Fleury a *piqué un chien* pendant la classe d'histoire.

— Pauvre bête, disait Marie qui avait bon cœur; ton Fleury n'est qu'un méchant; et comment ce chien se trouvait-il à la classe d'histoire!

— Comment! tu ne sais pas que *piquer un chien* veut dire : faire un petit somme! C'est incroyable!

— Et le professeur, qu'a-t-il dit de le voir dormir; ce n'était pas déjà si poli pour lui.

— Peuh! le professeur *a moussé*, c'est-à-dire qu'il s'est fâché; *quel soleil il a piqué;* pardon, je veux dire qu'il est devenu tout rouge. Il a fait venir Fleury auprès de la chaire, et il lui a administré *un savon*,



je veux dire un *rude poil;* allons, je me trompe encore; l'habitude! il l'a grondé; ensuite il lui a donné cinq cents lignes à copier : quelle *scie*, hein!

— Comment, quelle *scie?*

— Quelle *balançoire!* ou si tu aimes mieux : quelle *bassinoire!*

— Mais, Jacques, je t'assure...

— C'est vrai! c'est vrai! tu ne connais pas notre langue. »

« Notre langue! » voilà le grand mot. La langue de Pascal, de Corneille, de Bossuet et de Racine est devenue trop plate et trop vulgaire pour ces messieurs. C'est pourquoi ils ont créé « notre langue », laquelle, ou je me trompe fort, n'a pas encore produit seulement une méchante tragédie comme le *Cid* ou *Athalie*!

XXXVII

Ce qui advint à Jacques pour avoir trop fréquenté les phénix.

Avec les mots nouveaux, Jacques introduisit dans la maison une foule de figures nouvelles, aussi hétéroclites pour le moins que les termes d'argot du collége.

Chaque nouveau venu était annoncé d'avance comme un « phénix ». La première fois, Marie y fut attrapée; mais il se trouvait toujours, par suite d'une bizarre fatalité, que le phénix du jour était un assez vilain oiseau, au plumage terne et ébouriffé, au ramage déplaisant. Jacques, qui du reste n'y mettait pas d'entêtement, était forcé de reconnaître ou qu'il s'était trompé sur le compte de ses phénix, ou bien que le jour de la maison paternelle leur était particulièrement défavorable.

« Je t'assure, disait-il à Marie, que ce n'est pas du tout la même chose au collége ou dans la rue; oh! mais, pas du tout! Je n'y comprends rien. »



Thérèse et le phénix Crampier. (P. 179, col. 2.)

Parmi ces phénix éphémères, beaucoup s'envolèrent d'eux-mêmes, simplement parce qu'ils se sentaient mal à l'aise, dans cette maison tranquille, toute remplie de gens bien élevés. Le prêtre de Flore et de Pomone en découragea quelques autres, qui s'étaient imaginé que les allées sont faites pour le vulgaire, et les plates-bandes pour les latinistes; que le jardinier soigne les fleurs exprès pour qu'on les râfle par poignées afin d'en faire des projectiles; que les branches des arbres poussent pour faire des cannes, ou des arcs, ou des cure-dents; les poires, vertes ou mûres, pour s'empiler dans les poches des intrus; les asperges naissantes pour être écrasées par des souliers ferrés; et que les cloches à melons sont là uniquement pour être vendues au marchand de verre cassé.

Le phénix Crampier eut les oreilles allongées d'un demi-pouce par l'énergique Thérèse, pour avoir emprisonné Ali Grognon dans un panier, et avoir ouvert par-dessus le robinet du réservoir. Il eut la modestie de garder le silence sur ses exploits, et disparut pour toujours comme une ombre vaine.

La tante Julia commença à faire des allusions à certains individus « qui rient et qui croient que les personnes ne les voient pas ». On la vit parcourir le jardin, d'un pas rapide et agité, armée de son cabas

rocailleux et brandissant son parapluie comme une framée. Comme ces symptômes d'agitation coïncidaient toujours avec la présence de certains phénix, le docteur, en sa qualité de médecin, leur fit comprendre que l'excellente dame avait besoin de calme, et en sa qualité de maître de maison, leur fit remarquer que la porte était toute grande ouverte.

Au bout d'un certain temps, on ne vit plus que de loin en loin apparaître quelqu'un de ces volatiles distingués dans la maison du docteur; et à la fin ils disparurent tous.

Le malheur, c'est que Jacques, ne les voyant plus chez lui, continua à les voir au dehors, et que, n'étant pas de force à les convertir, il commença, sans s'en apercevoir, à se gâter en leur compagnie.

Ses parents, vivement préoccupés d'ailleurs de la crise inquiétante que traversait Christine, ne virent pas tout de suite le danger. D'ailleurs, Jacques, sans y mettre la moindre duplicité, les trompait innocemment par sa conduite dans l'intérieur de la famille.

Sans y songer, il avait dédoublé sa vie. En compagnie des phénix, il sentait, pensait et parlait comme eux; seulement, il n'agissait pas encore comme eux, mais il en était bien près.

Rentré dans la maison paternelle, au milieu des siens, il sentait, pensait, parlait et agissait encore comme eux.

Les phénix le trouvaient trop timide; dans la société de *nous autres*, il paraissait bien un peu brusque et capricieux, mais ces petits défauts pouvaient être mis sur le compte de l'âge.



XXXVIII

Premier avertissement.

C'était aux approches des vacances de Pâques. M. Quod était occupé à faire les bulletins trimestriels de ses élèves. Arrivé au bulletin de l'élève Cartel, il posa sa plume et se mit à réfléchir. Otant ses lunettes, il les regarda de si près que cela le fit loucher un instant; ayant ramené les pans de sa robe de chambre sur ses jambes, il croisa les bras et se renversa dans son fauteuil. Cette pantomime signifiait clairement : « Le cas est embarrassant! »

« Suis-je absolument content de lui? se demanda le digne homme. Non. Suis-je absolument mécontent de lui? Non. Il y a évidemment quelque chose à redire, mais quoi? Je n'ai aucun fait grave à lui reprocher; mais il y a une foule de petites choses qui, réunies en faisceau, constituent un indice défavorable, et comme la première annonce d'un changement fâcheux. » Là-dessus, M. Quod compulsa ses cahiers de notes, prit des moyennes, et écrivit enfin cette phrase : *Je crois que nous commençons à nous dissiper un peu!*

Oui, le professeur avait raison : « nous nous dissipions un peu »; nous nous dissipions même beaucoup; nous étions au premier pas d'une mauvaise pente; et comme nous avions la naïveté de croire que l'on peut servir deux maîtres à la fois, faire marcher de front le travail et la dissipation; mériter les applaudissements des phénix et l'approbation de notre conscience, nous courions un grand danger. Le danger était d'autant plus grand que Gingembre nous faisait manifestement des avances, et que notre petite vanité en était flattée.

Le portier du collège, s'étant coiffé d'une sorte de casquette de livrée et ayant endossé son habit des dimanches, porta à domicile les bulletins des externes. Ce jour-là, il y eut à Sainte-Maure des pleurs et des grincements de dents. Crampier père ayant seulement parcouru des yeux le bulletin de Crampier fils, alla chercher derrière la porte une canne de jonc, et épousseta d'importance les habits dans lesquels se trouvait Crampier fils. L'élève Maléteuf mangea du pain sec et but de l'eau à dîner. La classe de cinquième tout entière alla se coucher sans souper. Gingembre lui-même baissa la crête, quand le capitaine Gingembre lui demanda avec un calme effrayant s'il avait une vocation bien décidée pour la profession de savetier. Il n'avait qu'à parler; on ne contrarierait pas sa vocation. Il y avait justement dans le quartier un honorable savetier en quête d'un apprenti. Ce savetier modèle n'avait pas son pareil pour jouer du tire-pied sur les épaules de ses apprentis, et pour leur lancer à la tête tout objet qui lui tombait sous la main, pourvu que cet objet fût dur, lourd et anguleux.

Dans la maison du docteur, il n'y eut ni pleurs ni grincements de dents. Le docteur montra le bulletin à Jacques, qui baissa le nez avec confusion. Ensuite, il lui rappela doucement que toutes les fois qu'il se dissipait en classe, il manquait d'égards envers son professeur, et lui faisait de la peine. « S'il parle, dit M. Cartel, c'est sans doute pour qu'on l'écoute. » Jacques fit un signe d'assentiment. « Si tu étais seul avec lui, te retournerais-tu? ricanerais-tu? te conduirais-tu comme un enfant mal élevé qui interrompt les grandes personnes?

— Oh non! papa.

— Eh bien, en classe, il parle pour toi comme pour les autres; s'il est obligé de s'interrompre pour te rappeler à l'ordre, ou de recommencer parce que tu n'as pas écouté, c'est une fatigue nouvelle que tu lui imposes. »

Justement, M. Quod avait été malade au jour de l'an : il avait passé les congés dans son lit, à soigner

sa poitrine, qui était fatiguée. Jacques en avait été bien fâché, pour son professeur d'abord ; ensuite pour ses petits enfants, qui n'avaient pu sortir, ni voir les belles boutiques, et qui avaient dû s'ennuyer.

Ces raisons, qui auraient peut-être médiocrement frappé un autre enfant que Jacques, le touchèrent vivement. Il sentait qu'il avait gravement manqué à la politesse, qui était une des vertus de *nous autres*.

Entendons-nous bien. Il y a politesse et politesse. Il y a la politesse qui consiste à donner de grands coups de chapeau et à prononcer des paroles banales dans certaines circonstances convenues. Il y a une autre politesse qui part du cœur, et qui a sa racine dans un sentiment de charité. Celle-là fait que l'on se gêne volontiers pour faire plaisir aux autres, pour leur épargner un petit ennui ou un petit dérangement. Quand on y joint beaucoup de simplicité et de bonne grâce, c'est presque une vertu, et une vertu charmante. Les membres de la famille Cartel la pratiquaient si couramment et si familièrement entre eux qu'ils se trouvaient tout préparés à la pratiquer dans le monde. Or, toutes les fois que Jacques avait interrompu M. Quod, il avait manqué gravement à la politesse !

Effet produit par la réception du bulletin de Crampier fils. (P. 180, col. 2.)

Ces réflexions que M. Cartel avait suggérées, et sur lesquelles il se garda bien d'insister, jetèrent Jacques dans une grande confusion et dans un repentir très-sincère.

Si jamais thème latin fut élaboré avec soin, presque avec respect, c'est celui que Jacques composa



ce soir-là : avec une patience infatigable, il feuilletait son gros dictionnaire, et se lançait à corps perdu dans le fouillis sombre et menaçant des règles de la grammaire latine. C'est qu'aussi ce thème n'était pas un thème à ses yeux, c'était la première offrande expiatoire qu'il destinait à M. Quod. Dans sa pensée, il lui en destinait bien d'autres, mais il fallait bien commencer par quelque chose.

Le thème achevé, il le recopia de sa plus belle écriture, traça des lignes d'encadrement avec sa règle, signa avec un beau paraphe, et se leva, moins mécontent de lui-même, et mieux disposé pour les autres.

« Marie, dit-il en passant son bras autour du cou de sa sœur, faisons-nous une petite partie de volant ? »

Marie le regarda avec une surprise mêlée de reconnaissance, et l'on entendit bientôt leurs cris joyeux à travers les allées du jardin.

XXXIX

Coup de foudre.

Le docteur qui travaillait à son livre, dans son cabinet, quitta un instant son fauteuil pour se mettre à la fenêtre. Il avait le cœur tout réjoui de voir les deux Gémeaux en si belle humeur.

En ce moment, Antoine ouvrit la porte du cabinet et annonça M. le président Renaud. C'était une chose extraordinaire qu'une visite du président, car il ne sortait jamais que pour se rendre au Tribunal ou pour faire une courte promenade sous les marronniers du Petit-Mail. Le reste du temps, il tenait fidèlement compagnie à sa femme, qu'une maladie de langueur retenait depuis des années sur sa chaise longue.

Ce jour-là, il était pâle comme un mort.

« Lisez cette lettre, dit-il au docteur. Vous êtes médecin, vous me direz s'il y a le moindre espoir. »

La lettre venue du ministère de la marine avait été rédigée évidemment par un brave homme d'employé qui avait fait tous ses efforts pour amortir le coup qu'il était chargé de porter au père du lieutenant Renaud. Il laissait donc entendre, en enveloppant de son mieux l'affreuse vérité, que le lieutenant était mort. Le lieutenant Renaud, grièvement, très-grièvement blessé, en faisant son devoir, avait dû être laissé dans l'île de Woo-Pali, près du consul de France, confié aux soins d'un habile chirugien et d'un matelot dévoué qui avait l'habitude de le servir. Vers le milieu de la lettre, l'employé (ce devait être un bon père de famille), saisi de pitié pour les

parents du lieutenant, revenait un peu sur sa première déclaration, et tournait les choses de son mieux pour laisser quelque espoir. Puis, comme saisi de remords à l'idée de la responsabilité qu'il encourait en donnant de fausses espérances, il transcrivait un passage du rapport qu'avait dressé le chirurgien le soir même du combat.

Le docteur ne put s'empêcher de frémir en lisant ce fragment du rapport. Il n'osa d'abord lever les yeux sur l'homme à cheveux blancs qui attendait son arrêt, la tête baissée, la figure cachée dans ses deux mains. Deux fois il fut sur le point de parler, deux fois il relut le passage, cherchant en vain une parole qui ne fût pas un mensonge, pour consoler ce père qui n'avait plus de fils.

Un silence de mort régnait dans le cabinet, on n'entendait que les cris des enfants qui se poursuivaient dans le jardin.

« Du courage ! » dit enfin le docteur, surpris d'entendre le son de sa propre voix, tant elle était rauque et altérée. Le père ne répondit que par un sourd gémissement. « Du courage ! » répéta le docteur d'un ton plus ferme et prenant dans ses deux mains la pauvre main tremblante qui s'abandonna sans résistance, il ajouta : « Renaud ! mon vieil ami, soyez un homme, je vous en conjure, et écoutez ce que j'ai à vous dire. La personne qui a transcrit ce passage du rapport a pu se tromper, elle a dû certainement se tromper. Il y a en deux ou trois endroits des termes impropres qu'un homme du métier n'eût jamais employés. Je ne pourrai me prononcer que quand j'aurai lu le rapport de mes propres yeux. Je pars ce soir pour Paris, jusqu'à mon retour vous n'avez pas le droit de désespérer. »

Un malheureux qui se noie s'accroche à la plus faible branche. Le père du lieutenant Renaud s'efforça donc d'espérer, quoiqu'il eût perdu toute espérance.

Quand le docteur se présenta au ministère de la marine, il fut d'abord assez mal accueilli dans les bureaux. On le prenait pour un de ces indiscrets qui sont toujours en quête de nouvelles tragiques pour les colporter dans les journaux. Il ne se découragea pas, et obtint une audience du ministre, qui était alors l'amiral Cormeilles.

« Vous êtes l'ami du lieutenant Renaud ? » dit l'amiral, cela suffit, monsieur. Il lui fit aussitôt donner connaissance du rapport. Hélas, il n'y avait pas à conserver l'ombre d'un doute. « Cependant, cependant ! dit le ministre, il se passe parfois des choses si étranges ! Néanmoins, je dois avouer que ce rapport est depuis plus de deux mois entre nos mains. Nous l'avons tenu secret, espérant toujours que par quelque miracle les choses auraient mieux tourné qu'on ne l'espérait d'abord. Mais, depuis deux mois, nous n'avons reçu aucun renseignement nouveau, et ce silence me paraît du plus mauvais augure. Je n'ai pas l'honneur de connaître les parents du lieutenant Renaud ; lui-même, je l'ai à peine entrevu, mais il m'a inspiré la plus grande estime et la plus sincère affection. Un peu plus tard, lorsque la première douleur de ses pauvres parents sera passée, si l'opinion d'un vieux connaisseur peut ôter quelque chose à l'amertume de leurs regrets, dites-leur que je tiens leur fils pour l'officier le plus distingué et pour le gentilhomme le plus accompli que j'aie jamais rencontré. » Il raconta alors au docteur comment le lieutenant lui avait sauvé la vie.

Le président Renaud et sa femme, en attendant la confirmation officielle de la mort de leur fils, vivaient dans la plus cruelle de toutes les incertitudes, celle où il entre juste assez d'espoir pour empêcher un cœur souffrant et meurtri de se reposer dans le calme mélancolique de la résignation chrétienne.

Une lettre, écrite par le consul Hector de Pavezac aux parents de son ancien camarade était arrivée, une quinzaine de jours auparavant, jusqu'en vue des côtes de France. Le paquebot qui la portait, avec des milliers d'autres, avait péri corps et biens au milieu du brouillard, coulé par un navire étranger. Cette lettre, qui aurait coupé court à de si poignantes incertitudes, était descendue lentement vers les abîmes sans fond, où se sont perdues tant de richesses, où ont été ensevelis, depuis que l'homme navigue, tant de nobles cœurs et tant de secrets ou touchants ou terribles.

Quand le docteur revint de Paris, il était au désespoir. Ce fut Mme Cartel qui fut chargée d'annoncer à Mme Renaud la mort de son fils.



XL

Monsieur Lepigeur entre en ménage.

« Mon garçon, dit un jour tante Julia à M. Lepigeur, savez-vous que vous êtes devenu un jeune homme fort présentable ? Ne m'interrompez pas, je vous prie. Je trouve que ces voyages de Belloy à Sainte-Maure doivent vous fatiguer, et vous coûter les yeux de la tête.

— C'est évident, répondit le brave homme, qui se pliait toujours avec la même facilité aux nouvelles fantaisies de Mme Verd.

— J'ai songé à vous établir.

— Ah! très-bien.

— A vous marier.

— Ah vraiment! mais, madame, une fois marié, croyez-vous que Mme Lepigeur me permettrait de faire toujours la navette entre Belloy et Sainte-Maure!

— Petit étourdi, reprit la tante Julia d'un air fin, il faut tout simplement vous marier à Sainte-Maure.

— C'est une idée.

— Il ne faut pas songer à Marie, elle est beaucoup trop jeune.

— Je vous assure que je n'y songe pas du tout.

— Le caractère de Christine laisse encore à désirer, et je ne veux pas que vous soyez malheureux en ménage.

— Mille fois merci, madame, de votre obligeance.

— Quant à Camille, j'ai d'autres idées sur elle. A propos, est-ce que vous croyez que ce marin est mort, vous?

— Et vous, madame?

— Moi pas. Dans toutes les histoires et dans toutes les chansons, le marin revient toujours au moment où on l'attend le moins.

— Parfaitement juste. Eh bien, entre nous, je crois qu'il n'est pas mort.

— Mais, qu'est-ce que vous diriez, par exemple, de Mlle Rondeau?»

Si invraisemblable que cela puisse paraître, il y avait songé : voici comment. Ses voyages continuels de Belloy à Sainte-Maure commençaient à le fatiguer. D'un autre côté, à fréquenter la maison du docteur, il avait compris ce que c'est que la vie de famille, et son isolement commençait à lui peser. Son bon cœur s'était ému de la pauvreté des dames Rondeau. Élisa se fatiguait beaucoup et aurait eu grand besoin d'un peu de repos. Lui, au contraire, il traversait la vie, gros et gras, « inutile comme un lézard vert, » avec six mille livres de rente, pendant que de pauvres femmes se tuaient à travailler pour ne pas mourir de faim.

Ces idées lui étaient venues une à une, isolées, et en des temps différents. Le cahotement périodique de la diligence et du cabriolet crotté les avait peu à peu rapprochées, tassées, amalgamées, reliées entre elles par des liens logiques, et il avait enfin découvert que le seul moyen de venir en aide à deux femmes dont le sort intéressait si vivement son bon cœur, c'était de devenir le gendre de Mme Rondeau. La seule chose qui l'avait arrêté, ce n'était pas l'idée d'un refus, car il n'avait pas l'ombre d'amour-propre; c'était la crainte de blesser Mme Verd. Il avait fait beaucoup pour elle; donc elle avait beaucoup de droits sur lui : ainsi raisonnent les âmes délicates.

« J'y avais songé! dit-il en réponse à la question de la tante Julia.

— Lepigeur, dit Mme Verd, avec beaucoup de dignité, donnez-moi la main; votre bon sens m'étonne.

— Moi aussi, » répondit-il avec une rare modestie.

A la suite de cet entretien, M. Lepigeur qui connaissait les heures où Mme Rondeau était seule, profita sournoisement de l'occasion, et se fit annoncer par la petite servante. Si M. Lepigeur avait été un Romain de l'ancienne Rome, il aurait renoncé à son entreprise en voyant que, dès le début, les augures n'étaient pas favorables. En effet, le gros vieux chat égoïste, dépossédé, par son arrivée, de la chaise où il filait son rouet, se plaça à sa gauche sur un tabouret, et ne cessa d'attacher sur lui des regards haineux et jaloux. Tout le temps qu'il parla, les deux petits serins déplumés crièrent à se rompre les veines du cou, comme pour étouffer sa voix.

Mais M. Lepigeur n'était pas un Romain de l'ancienne Rome. Ce fut donc en pure perte que le chat darda sur lui ses regards les plus étincelants, et que les deux canaris se donnèrent une extinction de voix.

« Madame Rondeau, dit-il en terminant son discours, pas de phrases; je vous en supplie. » Ici, il ramassa prestement l'étui à lunettes que l'étonnement avait fait tomber des mains de Mme Rondeau, et le lui restitua avec un empressement chevaleresque. « Réfléchissez à loisir. Si c'est oui, tant mieux; si c'est non.. oh! je me rends justice, voyez-vous, et puis je sais que c'est un drôle de nom que celui de Lepigeur! Eh bien, si c'est non! amis comme devant. Non, non, pas de phrases! »

Ce fut oui, et Mlle Rondeau fut promue à la dignité de Mme Lepigeur, après avoir toutefois stipulé que, si elle renonçait à toutes ses autres leçons, elle continuerait à s'occuper de Christine et de Marie.

« Trop naturel! » avait répondu M. Lepigeur.

Quelque modeste que fût la cérémonie du mariage elle ne put échapper aux regards perçants des gamins en quête de distractions. Et comme ces jeunes flâneurs ne brillent pas en général par la rectitude de leur jugement ni l'urbanité de leurs manières, ils échangèrent à haute et intelligible voix maintes remarques désobligeantes sur l'âge et les agréments personnels des conjoints.

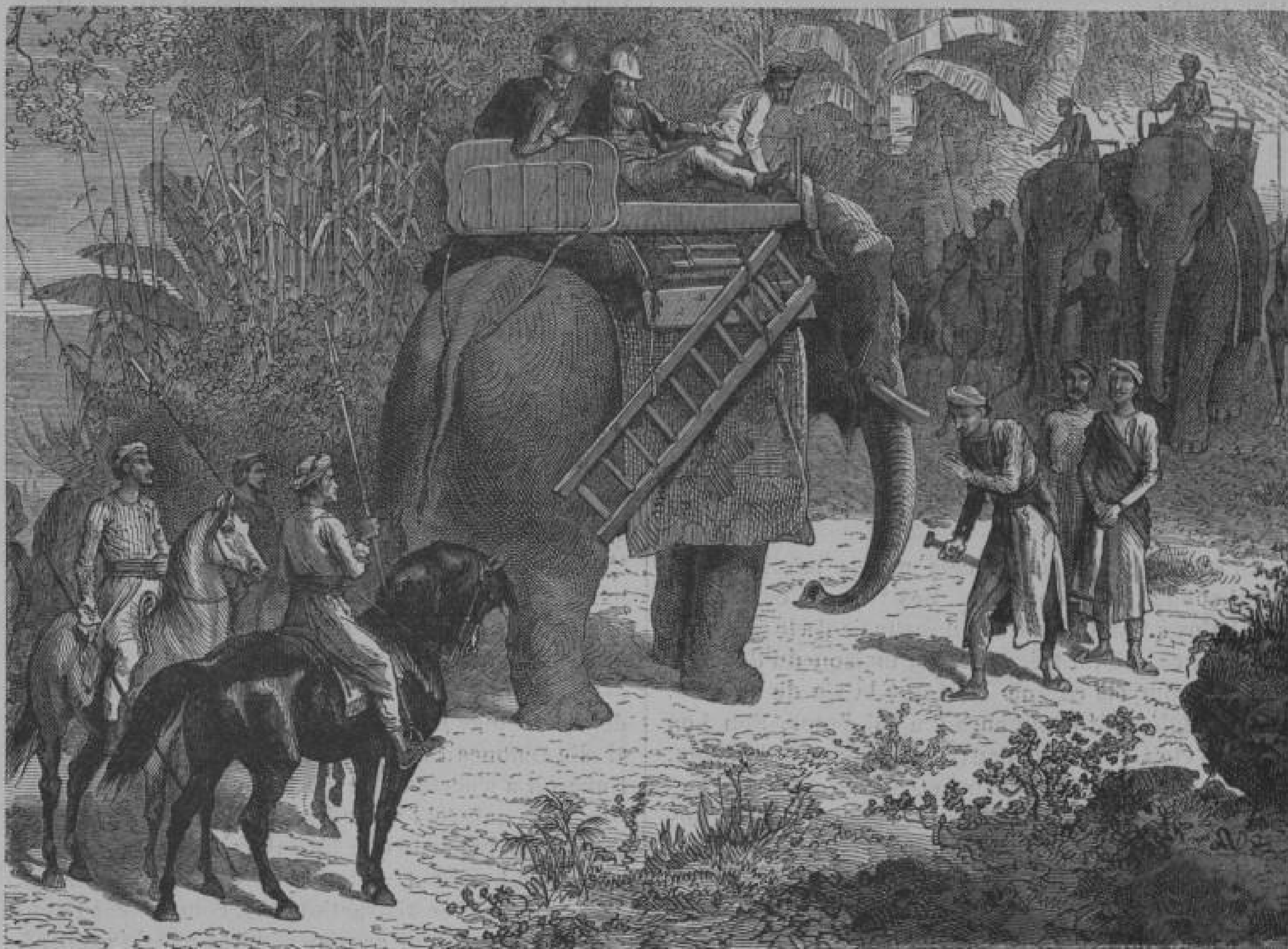
La « société » de Sainte-Maure s'égaya un peu sur le compte des deux jeunes époux, mais Dieu, qui voit le fond des cœurs, aurait difficilement trouvé, dans ce lot de créatures choisies qui s'appelle « la société », des cœurs plus dévoués, plus vaillants, mieux trempés pour lutter ensemble contre les difficultés et les chagrins de la vie, plus assurés d'être heureux, autant du moins qu'on peut l'être sur cette terre.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'ÉLÉPHANT D'ASIE[1]

Quand le sauvage s'est un peu adouci, ce qui ne demande que quelques semaines, le *mahout*, l'homme qui sera chargé désormais de le conduire, l'emmène hors du *keddah*, l'attache près de son habitation et là, aidé dans cette tâche par sa femme et ses enfants, essaye de gagner l'affection de l'intelligente bête par toute sorte de soins et de douceurs. Bientôt l'éléphant se laisse monter, apprend à plier le genou et à se relever sur l'ordre de son cornac, à hisser lui-même le fardeau qu'il doit porter, et est alors prêt à remplir l'usage auquel on le destine.



Éléphant de voyage. (P. 186, col. 1.)

Dans les temps anciens, et jusqu'à l'introduction des puissantes machines européennes, les Indiens mettaient à profit la prodigieuse force de l'éléphant dans tous les grands travaux d'architecture ou de construction navale. Ce sont ces animaux qui transportaient les poutres, les matériaux, et qui traînaient sur les plans inclinés les énormes masses de marbre et de granit. Aujourd'hui, ce n'est plus que dans quelques ports de la côte méridionale et dans l'île de Ceylan que l'on se sert encore de ces animaux comme ouvriers; dans le reste de l'Inde, l'éléphant n'est plus employé que comme monture de luxe, de voyage ou de chasse. Nous allons examiner rapidement son rôle dans ces trois conditions.

Dans la religion brahmanique, qui domine encore aujourd'hui dans l'Inde, l'éléphant est considéré comme le plus noble des animaux; il est la monture spéciale des prêtres, des rois et des grands. Aussi tous les Rajahs ou souverains de ce pays tiennent-ils à honneur de posséder un nombre considérable de ces animaux. Ils les entretiennent avec grand soin et les entourent dans les occasions solennelles d'un luxe inouï. Il me suffira, pour donner une idée de ce luxe, de décrire l'éléphant que monte le roi de Baroda, l'un des plus puissants souverains de l'Inde, dans les *sowaris* ou grandes processions militaires.

L'animal est d'abord entièrement peint en noir, puis sur ce fond uni sont dessinées d'élégantes arabesques de couleurs vives. Les oreilles sont garnies de pendants en pierres précieuses, de chasse-mouches; les défenses, dont la pointe a été sciée,

1. Suite. — Voy. page 172.



L'éléphant du roi de Baroda dans le grand *sowari*. (P. 184, col. 2.)

portent des panaches de plumes d'autruches, et sur le front se balance une aigrette en or massif simulant un soleil.

Le corps est recouvert d'une vaste housse en drap d'or, et sur le dos s'élève un riche *haodha*, véritable édifice aux colonnes d'or massif, au dôme d'argent, entouré de franges de perles, où le roi et son premier ministre prennent place tandis que le mahout enfourche le cou de l'animal. Enfin sur les flancs de l'animal sont accrochés des marchepieds où se tiennent des serviteurs agitant des chasse-mouches. Rien ne peut égaler le coup d'œil féerique que présente ce majestueux animal, qui s'avance semblable à une montagne d'or et de diamants, au milieu d'un cortége d'étincelants cavaliers et de pages brûlant des parfums, dont la fumée bleuâtre l'enveloppe comme un léger nuage.

Il n'est rien du reste que l'éléphant préfère aux beaux équipements. La coquetterie est développée au plus haut point dans cette grosse tête. Il supporte avec patience les opérations les plus pénibles lorsqu'il sait qu'elles ont pour but de l'embellir et, une fois paré, il témoigne d'une façon manifeste tout son orgueil.

Comme monture de voyage, l'éléphant est un animal précieux, car il permet au voyageur de franchir de grandes distances sans la moindre fatigue; aucun obstacle, forêt, montagne ou désert, ne l'arrête. Sa vitesse il est vrai est fort modérée; on ne peut exiger de lui plus de 6 à 8 kilomètres à l'heure, mais il peut en revanche marcher ainsi 14 ou 16 heures.

La selle, ou plutôt le harnais spécial que l'on place sur son dos, porte le nom de *haodah*. C'est une sorte de lit de sangle, carré, recouvert de matelas et de coussins, où l'on peut se coucher confortablement à deux ou à trois. Une fois étendu et en fermant les yeux, on pourrait se croire couché dans un navire : le balancement régulier de l'éléphant imite, à s'y méprendre, le tangage et le roulis. Pour ne pas effrayer ceux qui redoutent le mal de mer, j'ajouterai que ce tangage et ce roulis sont fort modérés.

Le mahout ou conducteur est placé à califourchon sur le cou de l'animal; il le conduit avec les pieds et sans aucune peine : pour cela, veut-il tourner à gauche, il pousse légèrement l'oreille droite; à droite, l'oreille gauche. Il est de plus armé d'une pique de fer, tout à fait semblable à la pointe d'une gaffe et qui lui sert à châtier l'animal rebelle.

Pour permettre aux voyageurs de monter sur l'haodah, il faut que l'éléphant s'agenouille; l'on s'aide en outre d'une petite échelle qu'il porte toujours accrochée à son côté.

En route, l'éléphant manifeste à chaque instant sa sagacité; il évite soigneusement les pierres, ou les flaques d'eau qui pourraient le faire glisser; il écarte ou brise les branches qui obstruent le chemin et qui pourraient heurter ceux qui le montent. Mais où il rend d'inappréciables services, c'est dans la montagne ; malgré son poids énorme, son pied est si sûr, il s'avance avec tant de précautions, qu'il passe là où ni cheval, ni même mulet ne pourraient trouver passage. J'ai mis cent fois à l'épreuve durant mon voyage dans l'Inde cette faculté si peu connue de l'éléphant, et une fois même, alors que je traversais la sauvage région des monts Vindhyas, j'ai dû la vie à l'étonnante sûreté de pied d'un de ces animaux. Qu'on me permette d'extraire cet épisode de ma relation de voyage.

« Le village de Piplia Bijoli, où nous devons camper, se cache derrière les montagnes qui bornent la vallée à l'est. Une route passable y conduit en contournant leur base, mais notre guide gound trouve convenable d'abréger la distance en nous faisant franchir le col. Notre brave éléphant de Rewah gravit lestement les pentes assez douces qui regardent la vallée, mais au sommet les jungles desséchées sont si touffues qu'il devient presque impossible d'avancer. Maudissant notre guide, nous atteignons avec peine le bord opposé du plateau : là, nous nous trouvons en présence d'un précipice dont la paroi s'abîme presque perpendiculairement pendant une vingtaine de mètres. Un sentier à peine praticable pour les piétons, s'accrochant aux anfractuosités du roc, s'offre à nous. Il paraît de toute impossibilité qu'un éléphant puisse s'aventurer sur ce véritable sentier de chèvres ; le mahout assure cependant que sa bête s'en tirera.

» Après mille recommandations que lui crie son cornac, l'éléphant commence sa périlleuse descente ; il faut voir avec quel soin il équilibre son corps, avec quelle adresse il réunit ses quatre pieds sur des blocs à peine assez grands pour les contenir. La seule marque qu'il donne de son agitation est un léger tremblement qui parcourt tout son corps. Le roc, un grès rougeâtre, projette des blocs suspendus au-dessus de l'abîme et sur lesquels il nous faut passer. Avant de s'aventurer sur ces blocs, l'éléphant s'assure s'ils sont capables de le porter, en opérant avec ses jambes de devant des pesées successives, sans engager l'équilibre du reste du corps ramené en arrière. Nous ne sommes plus qu'à deux mètres du sol ; le mahout, impatienté de ces lenteurs, lève sa pique pour frapper l'éléphant; à ce moment l'énorme pierre sur laquelle il le pousse, cédant aux efforts réitérés de l'intelligent animal, se détache et roule avec fracas. Une minute de plus et nous périssions tous dans une épouvantable chute ; la merveilleuse sagacité de notre éléphant nous avait sauvé la vie. Arrivé au bas de la descente, je regarde le rempart de pierre qui se dresse derrière nous ; il faut que le soleil nous ait fait perdre la raison pour que nous ayons risqué aussi follement notre vie. Ces vingt mètres nous avaient demandé quarante minutes. »

Quelques mois plus tard, dans une tout autre circonstance, le sang-froid et la merveilleuse sagacité d'un éléphant me faisaient échapper à un danger

tout aussi redoutable. Campé dans la haute vallée de la Betwa, j'avais vu mon camp surpris par une inondation subite de cette rivière, qui menaçait de nous retenir prisonniers dans un pays dénué de toutes ressources. Je cite cet incident tel que je le trouve dans mon journal de voyage.

« Comment traverser la rivière? là est toute la question. J'appelle mon brave béra à la rescousse. « Rien de plus facile, me dit-il; il ne faut pas penser aux canots, qui ne résisteraient pas au courant, mais nous avons des éléphants : ils nous porteront, nous, nos bagages et nos tentes de l'autre côté. — Est-il vrai? nos éléphants pourraient affronter ce courant? » Je fais venir les mahouts. Tous déclarent qu'ils sont prêts à tenter l'aventure plutôt que de rester sans abri sous la pluie.

» Sitôt l'ordre donné, tout le monde se met au travail; les tentes sont démontées et placées sur le dos des éléphants, sur lesquels se répartissent les hommes. Schaumburg, le béra et moi nous montons notre éléphant favori, qui nous sert de monture à Bhopal. Tout est prêt; notre mahout pousse sa bête vers la rivière. Le sagace animal s'approche de l'eau, sonde un instant avec sa trompe comme pour s'assurer de l'impétuosité du courant, puis recule, poussant deux ou trois cris semblables au son du clairon, pour protester sans doute contre notre témérité.

» Un coup de pique sur son crâne l'avertit que nous ne sommes pas d'humeur à discuter, et, prenant bravement son parti, il se lance à l'eau. Sa lourde masse paraît insensible à la force du courant; cependant ce n'est qu'en se laissant dériver de quelques centaines de mètres qu'il peut atteindre la rive opposée. Déjà il a placé ses deux pieds de devant sur la terre, sa croupe s'arrondit, nous voilà au port; mais soudain ses pieds glissent et il retombe lourdement dans le torrent, en faisant rejaillir l'eau par-dessus nous.

» Un cri terrible, cri d'angoisse, s'est échappé de nos lèvres : Nous sommes perdus! L'éléphant affolé, étourdi, flotte entraîné par le courant et déjà nous entendons mugir devant nous la chute de la Betwa. Tout à coup, l'intelligent animal paraît se roidir; nous le sentons nager; il quitte le lit du courant et bientôt nous touchons la rive. Mais là nouvelle difficulté : nous nous trouvons devant une berge d'argile presque perpendiculaire de dix ou douze pieds de hauteur. L'éléphant y enfonce ses pieds, et, pétrissant le sol boueux, le faisant écrouler sous ses efforts réitérés, il finit par se creuser un chemin. Nous sommes arrivés à moitié de la hauteur; là, presque à portée de notre main, est la terre; au-dessous de nous rugit le torrent, se brisant dix mètres plus loin sur les débris de la digue. Pour nous, un faux mouvement de l'animal, c'est la mort certaine. Mais l'éléphant paraît sentir comme nous toute l'imminence du danger; il travaille avec une incroyable énergie, excité par son mahout qui le caresse et le supplie avec un accent touchant. Parfois toute la masse du pachyderme est agitée d'un tremblement nerveux et il pousse de petits cris plaintifs. Enfin, après un quart d'heure de travail, le dos de l'éléphant arrivé à la hauteur du sol; nous sautons à terre et, débarrassé de notre poids, il nous a bientôt rejoints. Avec quels sentiments de reconnaissance j'embrassai le brave animal auquel nous devions la vie. »

On comprend qu'un animal aussi précieux demande de grands soins et une nourriture proportionnée à son volume et à la force qu'il dépense.

La ration quotidienne d'un éléphant en marche se compose de vingt à vingt-cinq livres de farine de blé, que l'on pétrit avec de l'eau, en y ajoutant une livre de *ghi* ou beurre clarifié et une demi-livre de gros sel. On en fait des galettes d'une livre chacune, que l'on cuit simplement sur un plateau de fer et que l'on distribue en deux repas à l'animal. Cette ration est absolument indispensable pour que l'éléphant ne dépérisse pas, lorsqu'il a à faire tous les jours de longues marches. Mais pour qu'elle lui soit réellement donnée, le voyageur doit assister à ses repas; sans cela le mahout et sa famille ne se font aucun scrupule de prélever dessus leur propre nourriture. L'éléphant du reste remarque bien vite la coïncidence de la présence du voyageur avec le redoublement de soins dont il est l'objet et lui manifeste dès lors le plus vif attachement. On est sûr, chaque fois qu'on s'approche, d'être récompensé par quelque cri amical.

Ces galettes de farine fournissent à l'éléphant ses repas réguliers, mais cela est loin de lui suffire, et dans les intervalles il absorbe une quantité de nourriture bien en rapport avec son énorme volume. Cet appoint lui est fourni par les branches de plusieurs arbres, principalement le bâr (*Ficus indica*) et le pipal (*Ficus religiosa*). On le conduit à la jungle, où il choisit et cueille lui-même les branchages à sa convenance. Il ne les mange pas sur place, mais charge sur son dos la provision nécessaire à la journée et la rapporte au camp. Une fois là, il fait un triage soigneux des branches, rejette les feuilles et le bois et ne mange que l'écorce ; c'est un spectacle curieux de voir avec quelle dextérité il enlève d'un seul coup, avec le doigt qui est au bout de sa trompe, l'écorce entière d'une branche, quelque petite qu'elle soit.

Dans les nombreux étangs qui avoisinent les villages de l'Inde centrale, on trouve, à partir d'avril, une herbe marécageuse qui croît en abondance et a la grosseur d'une lame de sabre ; les botanistes la nomment *Typha elephantina*, les éléphants la préfèrent aux branchages. Ils sont aussi très-friands de cannes à sucre, mais c'est une nourriture trop échauffante pour eux.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LA TERRE DE SERVITUDE[1]

CHAPITRE XV (*suite*)

Zanzibar. — Retour à la maison paternelle. — Le marché aux esclaves. — Kaloulou.

Sélim raconta les aventures de la petite bande, et jamais narrateur n'eut un auditoire plus sympathique. Il pleura en parlant de Kaloulou, et ses compagnons pleurèrent aussi, car ils aimaient de tout leur cœur celui qui s'était montré si tendre pour Sélim et si généreux pour ses amis.

« Il y a peu d'espoir de le retrouver, dit le vieux cheïkh d'une voix émue. Je connais les mœurs des bandits qui l'ont pris ; il est mort, où il est esclave ! »

Dès le lendemain, le vieux cheïkh commença avec ses protégés une tournée dans les habitations arabes. Partout on leur fit fête, et on les traita si bien qu'au bout d'un mois on ne s'apercevait plus à leur mine qu'ils eussent traversé des épreuves si rudes. Toutes ces fêtes leur faisaient prendre patience, mais ils soupiraient ardemment après le jour où ils se mettraient en route pour Zanzibar.

Enfin ce jour arriva, après deux mois d'attente. Abdallah et Sélim furent confiés aux soins de Soud ben Sayd, qui conduisait à la côte une caravane de deux cents esclaves chargés d'ivoire.

Sultan ben Ali et les autres Arabes leur firent la conduite pendant trois milles et se séparèrent d'eux en pleurant.

Pendant leur voyage qui dura soixante-dix jours, la caravane n'eut pas une seule aventure ; les stations succédaient aux stations avec une monotonie que rien ne venait rompre.

Le soixante-dixième jour, des hauteurs qui dominent Bagamoyo, nos amis aperçurent avec une profonde émotion la mer qui baigne Zanzibar.

Le lendemain, ils s'embarquèrent, le cœur plein d'une douce émotion. Enfin, voilà Zanzibar. On approche ; on reconnaît à grande distance jusqu'aux moindres détails de la côte. L'émotion est si forte qu'elle se manifeste par des cris que l'on pourrait presque appeler des vociférations !

Une fois débarqués, ils s'élancèrent au pas de course. Dans les rues, on se retournait avec étonnement, puis on souriait en voyant des yeux si brillants et des sourires si joyeux.

« Hé Sélim ! cria tout à coup Abdallah, voilà ma maison. »

Sélim se mit à rire, et dit « voilà la mienne. » Ils s'embrassèrent, en se promettant de se revoir bientôt, Sélim ne courait plus, il bondissait.

Arrivé au seuil de la maison paternelle, il s'arrêta tout tremblant ; ses joues étaient pâles, son cœur battait avec une violence douloureuse. Quand il eut repris ses sens, il marcha droit à l'appartement de sa mère, sans remarquer les regards surpris, ni les exclamations des serviteurs qui se rangeaient avec respect sur son passage.

Quand il entra, elle était assise sur des coussins dans une pose languissante, et regardait, sans rien voir, par le treillis d'une des fenêtres.

Elle tourna lentement la tête, le regarda avec une sorte de terreur ; puis elle poussa un cri et se jeta dans ses bras. Quelle étreinte ! et de quels yeux elle le regardait, le tenant sur son cœur, le visage de son fils touchant presque le sien. « Mon enfant ! » dit-elle, et aussitôt après son visage fut inondé de larmes. « Allah soit loué, reprit-elle d'un ton grave ; j'ai retrouvé mon enfant. »

Ensuite, elle le fit asseoir à côté d'elle, et tenant une de ses mains dans les siennes, elle se fit redire la triste histoire qu'elle connaissait déjà. « Allah est bon, disait-elle, s'il m'a pris mon seigneur et mon maître, il m'a laissé mon enfant ! Mon seul regret est de ne pouvoir dire à ce généreux Kaloulou que je l'aime, comme si j'étais sa mère, lui qui a été si bon pour mon Sélim ! »

Quand les premiers transports furent calmés, Amina apprit à son fils ce qui s'était passé pendant son absence, qui avait duré deux ans. Son oncle avait essayé de prendre l'administration de sa fortune ; mais, aidée par des amis dévoués, elle l'avait forcé à renoncer à ses prétentions. Elle avait accru considérablement sa fortune ; en y joignant la dot de Leila que Khamis lui avait remise, il pouvait se considérer comme un des hommes les plus riches de Zanzibar.

« Tant mieux ! dit-il joyeusement, car j'ai bien des projets en tête, et bien des amis à rendre heureux. »

Sa mère l'embrassa pour cette bonne parole, et lui fit promettre d'attendre quelques années pour épouser sa fiancée, car il n'avait encore que dix-huit ans.

Le troisième jour après son arrivée, Sélim se rendit à la ville dans l'intention d'acheter des vêtements et des cadeaux pour ses fidèles serviteurs et pour leurs familles. Il avait pris avec lui son facteur, un bon petit homme, matois, fin et honnête, qui était un mahométan de l'Inde. Simba, Motto et Niani l'accompagnaient, parce qu'il voulait avoir leur opinion sur ses achats. En passant devant la maison d'Abdallah, il lui proposa d'être de la partie. L'autre accepta avec empressement, d'abord pour le plaisir d'être avec Sélim, et puis il n'était pas fâché de faire prendre l'air à un certain costume très-coquet que sa mère venait de lui donner.

Au tournant d'une rue, la petite bande d'amis tomba sur le marché aux esclaves. C'était jour de vente, la place était couverte d'acheteurs ; il y avait

1. Suite et fin. — Voy. vol III, pages 261, 284, 296, 311, 330, 347, 366, 379, 395 et 412, et vol. IV, pages 12, 27, 46, 60, 78, 92, 111, 124, 142, 158 et 174.

eu un arrivage important de marchandise noire. Les négriers avaient réussi à tromper l'œil vigilant des croiseurs anglais, et par une sorte de dérision, la vente se faisait presque sous les fenêtres de la maison du consul anglais où flottait le drapeau britannique. Sélim allait se détourner avec horreur de cet abominable spectacle, lorsqu'en jetant un dernier regard sur le commissaire du marché il aperçut l'esclave qu'il allait mettre en vente. Il devint pâle comme la mort et dit à ses amis d'une voix altérée :

« Vite, vite, par ici, pour l'amour de Dieu, et il entraîna le facteur et ses amis à travers la foule. L'esclave qu'on va vendre est Kaloulou, dit-il tout bas. »

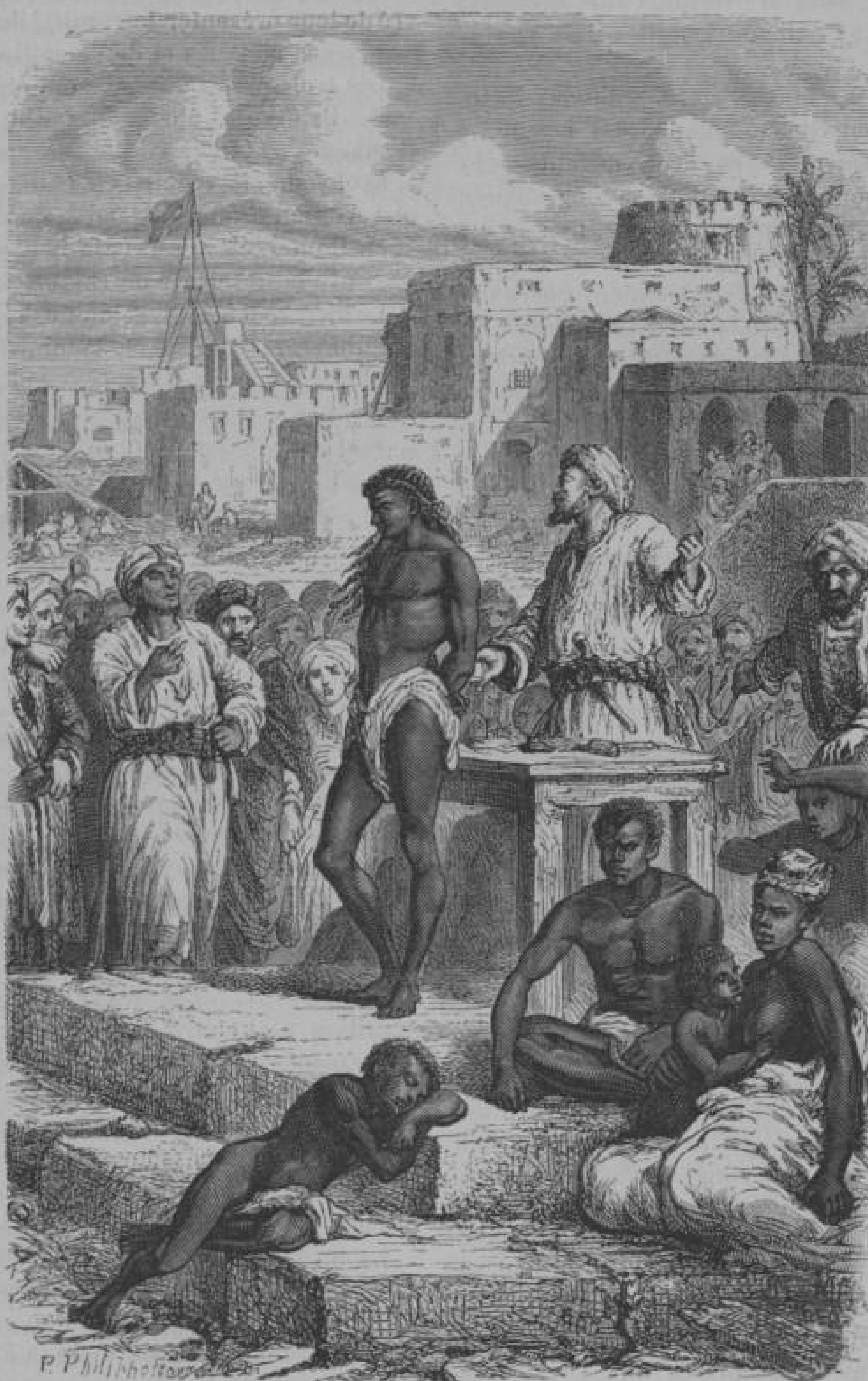
Motto leva vivement la tête : « C'est pourtant vrai! s'écria-t-il. Simba, ajouta-t-il, à nous deux, enlevons-le.

— Chut! » fit Sélim, en mettant un doigt sur ses lèvres. Mais Simba ne voulait rien entendre : « Il faut que je casse les reins au voleur qui a pris Kaloulou par trahison, criait-il en se débattant. Oh! Sélim, laisse-moi lui casser les reins.

— Chut! dit à son tour le facteur. Il ne s'agit pas de casser des reins ou des mâchoires; il s'agit d'acheter cet esclave, et je m'en charge. Que personne ne bouge.

— Mille dollars s'il le faut! dit Sélim au facteur.

— Je l'aurai à bon compte, dit le facteur. Vous voyez qu'il a les menottes. Il est dangereux, il n'y aura pas beaucoup d'amateurs. Simba, tiens-toi prêt à me prêter main-forte s'il est méchant avec moi; mais ne bouge pas tant que je ne te ferai pas signe. »



Kaloulou vendu comme esclave. (P. 189, col. 2.)

Le commissaire, qui avait une voix de stentor et que l'on reconnaissait de loin à son énorme turban, se mit à interpeller les assistants et à vanter, dans un langage à la fois trivial et emphatique les qualités du sujet qu'il mettait en vente.

« Dites-moi donc, demanda le facteur de Sélim d'un air innocent, pourquoi donc a-t-il les menottes? Est-ce qu'il a voulu tuer son maître? Et cette chaîne au cou? Est-ce qu'il a essayé de se sauver?

— Silence! cria le commissaire d'une voix de tonnerre; offrez un prix, c'est tout ce qu'on vous demande.

— Deux dollars! » cria le facteur, avec un sourire sardonique.

Le commissaire était furieux. Il y eut quelques enchères, mais peu empressées et peu considérables. A son grand regret, le commissaire fut forcé d'adjuger Kaloulou pour la somme dérisoire de trente dollars.

Quand le facteur eut compté les trente dollars en or américain, le commissaire se mit à rire et lui dit impudemment. « Mon bon ami, cet esclave t'assassinera la première fois qu'il te trouvera endormi.

Veille sur toi. Je serais fâché d'apprendre un beau jour que tu as eu la gorge coupée d'une oreille à l'autre.

— C'est mon affaire, dit tranquillement le facteur. Ote-lui ce collier et ces menottes.

— Es-tu fou?

— Va toujours. » Pour plus de sûreté, le facteur fit signe à Simba, qui, pour arriver plus vite, bouscula quelques amateurs : « Kaloulou ! » cria-t-il de sa voix de tonnerre.

Kaloulou chancela, la surprise était trop forte, mais il se remit bien vite. Les flâneurs du marché regardèrent avec surprise et avec dégoût deux jeunes Arabes richement vêtus qui se dégradaient jusqu'à embrasser, et encore en public, une de ces ignobles bêtes de somme que l'on appelle des nègres. Les deux jeunes Arabes ne s'inquiétaient guère des flâneurs, ni de leur surprise, ni de leur dégoût ; ils avaient retrouvé un ami, et ils l'embrassaient de tout leur cœur sans s'inquiéter de la couleur de sa peau.

Quand Kaloulou vit la riche demeure de Sélim, il tomba dans une véritable extase.

« Viens embrasser ma mère ! » lui dit Sélim.

Il l'introduisit alors dans cette partie de la maison où aucun homme ne devait jamais mettre le pied, et frappa à la porte de sa mère.

Amina parut aussitôt; en voyant devant elle un homme, et un homme de couleur, elle rougit, et demeura interdite.

« Ma mère, dit-il en lui baisant respectueusement la main, c'est Kaloulou ! »

Jamais parole magique ne produisit un effet si prompt. Elle sourit d'un sourire céleste, et attirant dans ses bras le jeune nègre ébloui et attendri, elle lui dit quelques-unes de ces paroles qu'une mère seule trouve dans son cœur, pour remercier celui qui a sauvé son fils. Elle termina ainsi : « Cette maison est la tienne. Commande, et l'on s'empressera de t'obéir. Simba, Motto et Niani, pour l'amour de Sélim, et en souvenir de ce qu'ils ont enduré avec lui et pour lui, ont reçu des maisons et des jardins. Mais toi, c'est ma maison que je t'offre, car je suis ta mère, comme je suis la sienne. »

Souvent, dans leurs longues causeries, revient le nom de Férodia. « Il entendra parler de nous quand nous serons des hommes, dit Sélim. Mais nous ne sommes que des enfants, et nous avons beaucoup de choses à apprendre. Apprenons-les, afin que tu sois un jour un plus grand prince que Loralamba lui-même, et que les Ouatoutas soient fiers et heureux de t'avoir pour roi. Surtout n'oublions jamais que nous avons été esclaves. »

HENRY STANLEY.

Traduit de l'anglais par J. LEVOISIN

CONCOURS GÉNÉRAL

DES LYCÉES DE PARIS ET DE VERSAILLES.

Nous croyons que nos jeunes lecteurs nous sauront gré de leur présenter le résultat du concours général des lycées de Paris et de Versailles.

Les trois prix d'honneur ont été remportés par :

M. Brillouin, élève du lycée Fontanes (ancien Condorcet), pour les mathématiques spéciales ;

M. Lyon, élève du lycée Louis-le-Grand, pour la dissertation française (classe de philosophie) ;

M. Hamel, élève du lycée Louis-le-Grand, pour le discours latin (classe de rhétorique).

Le mercredi 5 août, selon l'usage, les trois lauréats ont dîné à la table de M. le ministre de l'instruction publique.

LES ENVIRONS DE PARIS

FONTAINEBLEAU[1]

Devant la grande façade du château s'étendent les jardins, transformés, sous Louis XIV, par Lenôtre, en un parterre monotone et rectiligne, qui mérite peu de nous arrêter.

Il nous faut cependant jeter un coup d'œil sur la pièce d'eau qui renferme les carpes légendaires. Quelques miettes de pain jetées sur la surface limpide, et l'on voit aussitôt arriver l'escadron des célèbres poissons, dont les ébats auraient, selon la tradition, déjà charmé la cour de François Ier. Malheureusement pour la tradition il est prouvé que la pièce d'eau des Carpes ayant été mise entièrement à sec en 1815, lors de l'occupation par les puissances étrangères, les poissons furent tous pillés et enlevés par les Cosaques; il n'y a donc pas de carpe plus ancienne que cette date.

La forêt vers laquelle nous nous dirigeons maintenant est une des plus grandes des environs de Paris, pays cependant qui peut passer pour un des plus riches en forêts de toute la France. Elle couvre en effet près de 17 000 hectares et a un pourtour de 80 kilomètres. Si j'ajoute qu'elle est sillonnée par 20 000 kilomètres de routes et de sentiers, on comprendra que le touriste peut en faire le but d'innombrables excursions.

Mais ce n'est pas seulement par ses vastes dimensions que la forêt de Fontainebleau mérite d'attirer notre admiration. Il est des forêts qui rivalisent avec

1. Suite. — Voy. page 152.

elle sur ce point, bien mieux, qui la dépassent de beaucoup et dont la monotonie finit par lasser l'admirateur le plus passionné de la nature. Ici, au contraire, à chaque pas le visiteur voit se dérouler devant lui de nouveaux paysages : il parcourt tour à tour de grands plateaux nus ou boisés, de hautes et profondes futaies, des steppes couverts de sable et de bruyère, des déserts arides, des cirques abruptes, des collines verdoyantes, de sublimes chaos de rochers, des vallées ombreuses et tapissées de mousses, des bois de chênes, de charmes, de pins, de bouleaux, de hêtres et de genévriers. « Nature mélancolique et riante, a dit de cette forêt un auteur célèbre, et qui ne ressemble qu'à elle-même. » On peut s'y abandonner à tout l'énivrement de la solitude, comme si l'on était dans quelque région lointaine et infréquentée, et l'on n'est qu'à quelques lieues de Paris!

Dans l'espace d'une seule promenade à travers la forêt on parcourt les paysages les plus divers.

Tantôt, cheminant le long des crêtes découpées d'une colline, ombragée de pins maritimes, tout à coup, à l'angle d'une sorte de promontoire, l'horizon bleuâtre, apparaissant à travers une éclaircie, rappelle la mer Méditerranée, aperçue du haut d'un des détours de la route de la Corniche; tantôt, d'un point élevé, la vue embrasse une immense étendue de forêt; on n'aperçoit que des vallées, des collines, des chaînes se succédant jusqu'aux limites de l'horizon. « La monotone grandeur de ce spectacle, dit M. du Pays, fait penser aux forêts infinies de l'Amérique, décrites par Cooper; et si, de quelque endroit de cette mer de verdure, s'élève la fumée d'un feu de bûcherons, l'imagination se plaît à la prendre pour l'indice d'un feu allumé par une troupe de Sioux ou de Mohicans. Telle partie réveille dans l'esprit de nos militaires le souvenir de l'Algérie; ils l'ont surnommée la Petite-Kabylie. L'imagination humaine est ainsi faite : aux impressions présentes elle compare involontairement celles éprouvées antérieurement. L'enfance seule, dépourvue d'expérience, se livre tout entière et sans arrière-pensée à la nouveauté des spectacles, à l'impression du moment; c'est là ce qui rend les impressions du jeune âge si vives et par suite si durables. »

D'autres sites donnent lieu à des rapprochements plus singuliers encore. Tel est, à l'ouest et en dehors du bornage de la forêt, du côté des rochers d'Arbonne, un cône attirant de loin les regards, moins par son élévation que par la blancheur éblouissante de ses sables, qui lui a valu le nom de Petit-Mont-Blanc. Pour peu qu'on soit familiarisé avec la vue des glaciers, on trouvera un rapport de ressemblance entre l'arrangement de ce sable et l'aspect que présente sur les hauteurs des Alpes la neige nouvelle et pulvérulente, qui, sans cesse soulevée et remaniée par le vent, s'accumule dans les creux, s'étale en talus réguliers, s'allonge en crêtes étroites à biseau tranchant, ou se dresse en parois qui surplombent. Le sommet de ce tertre blanc offre encore d'autres points de comparaison : il se termine par un plateau horizontal de roches de grès compacte, plateau tout fendillé, divisé par de nombreuses fissures, ressemblant aux crevasses des glaciers.

La forêt de Fontainebleau est surtout riche en arbres séculaires. Le *Charlemagne*, le *Chêne des fées*, le *Jupiter*, le *Pharamond*, sont parmi les plus remarquables. « C'est surtout perdu au milieu de ces profondes futaies, dit encore M. du Pays, que l'on subit ce quelque chose de mystérieux qui envahit la pensée et cause une impression indéfinissable, mélange de charme et de vague terreur. Quelques arbres isolés suffisent par leur aspect monumental à éveiller ce sentiment. Ainsi dans la Tillaie, un chêne antique, surnommé le *Pharamond*, contrebouté d'énormes racines faisant saillies comme des contre-forts, sillonné par la foudre, mutilé, mais portant fièrement encore le poids des siècles, impose au plus haut degré ce sentiment de vénération que l'homme, rapide passager sur la terre, est toujours disposé à accorder aux choses qui ont résisté à l'action du temps. Tels devaient être les arbres des sombres forêts où les Druides accomplissaient, dit-on, leurs sacrifices de victimes humaines! »

Rien n'égale la majesté de ces vieilles futaies, telles que celles de la *Tillaie-du-Roi*, du *Gros-Fouteau*, du *Bas-Breau;* cette dernière, traversée par la route de Paris, du côté de Chailly, et par laquelle on abordait autrefois la forêt avant l'établissement du chemin de fer, est de l'aspect le plus imposant, même à ne la voir que de la route; mais pour en admirer les beautés grandioses et sévères, il faut pénétrer sous ses ombrages, à travers cette foule de chênes gigantesques, aux membrures vigoureuses, rivalisant de force, de stature et d'élévation. La futaie du Bas-Bréau était déjà signalée comme très-vieille par M. Barillon d'Amoncourt, grand-maître des eaux et forêts, dans son procès-verbal de visite de l'année 1664.

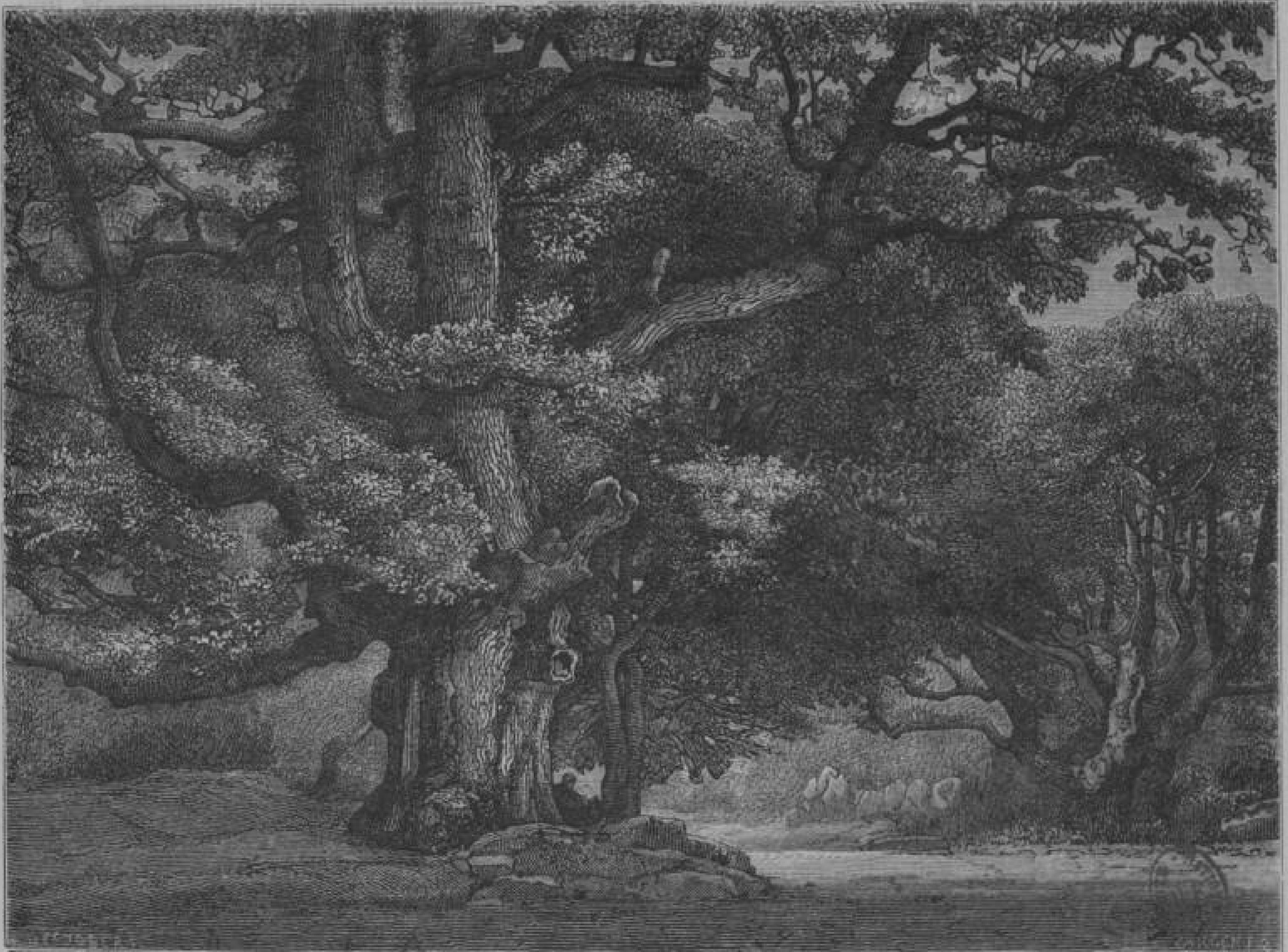
Au moyen âge, la forêt de Fontainebleau servait de repaire à des bandes de brigands, qui en sortaient pour ravager le pays. Le bon roi Saint Louis, lui même, s'étant égaré pendant une chasse, y fut assailli par ces mécréants et ne dut son salut qu'à la prompte arrivée de ses gens. La mauvaise réputation de la forêt s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours, et les touristes visitent encore à Apremont une grotte ténébreuse qui, sous Louis XV, servait de repaire à un nommé Tissier et à sa bande. Ajoutons qu'aujourd'hui on peut parcourir en tous sens la forêt avec autant de sécurité que le bois de Boulogne.

Mais la forêt n'eut pas seulement autrefois des hôtes aussi farouches; de pieux anachorètes vinrent s'y établir et fondèrent l'ermitage *Franchard*, un des endroits aujourd'hui les plus célèbres et les plus visités de la forêt. L'extrait suivant, traduit d'une lettre adressée par Étienne, abbé de Sainte-Geneviève, à Paris, à un frère Guillaume, qui était venu

chercher dans cette retraite isolée les rigueurs de l'antique Thébaïde, montre au prix de quelle abnégation, de quelles rudes austérités certaines âmes pieuses, au XII[e] siècle, s'efforçaient de mériter le ciel : « Je ne vous dissimulerai pas que vos fréquentes infirmités et la faiblesse de votre constitution me faisaient douter de la réussite de votre entreprise. L'horreur d'une solitude aussi extraordinaire, d'un désert sauvage, que non-seulement les hommes, mais encore les bêtes féroces craindraient d habiter, m'inspirait de la terreur. La grossièreté de vos vêtements, l'austérité de votre nourriture, la dureté de votre couche, l'obligation de ne pas quitter votre cellule à moins de motifs graves, la crainte des voleurs qui ont déjà assassiné deux de vos prédécesseurs, tout m'engageait à vous détourner de cette voie si pénible dans laquelle vous cherchez la perfection, etc... » L'ermitage de Franchard devint par la suite un monastère considérable.

Les énormes masses de grès, qui se dressent de tous côtés d'une façon si pittoresque au milieu des arbres et donnent à la forêt un caractère si particulier, sont précisément aussi une menace perpétuelle et une cause de ruine pour les charmants paysages de Fontainebleau. En effet, ce sont eux qui fournissent les matériaux pour le pavage de Paris, et la prodigieuse consommation de pavés que fait la grande ville pousse de plus en plus les carriers à battre en brèche ces chaos de rochers tant admirés.

Quels que soient les pertes qu'elle ait faites et les dommages qu'elle ait subis, malgré la disparition de plusieurs belles futaies, malgré les dévastations de ses roches, la forêt de Fontainebleau reste encore un paysage des plus riches en scènes pittoresques et d'un caractère singulier; c'est une des beautés naturelles de la France.



Le Charlemagne, chêne de la forêt de Fontainebleau. (P. 191, col. 2.)

Avant de quitter Fontainebleau, disons un mot d'un de ses produits, sans doute fort goûté et fort apprécié par nos jeunes amis, le fameux chasselas. Ce raisin n'est pas cultivé à Fontainebleau même, mais à Thomery, charmant village situé sur la lisière de la forêt et dont les treilles envoient tous les ans pour un million et demi de fruits aux grands marchés de l'Europe.

P. VINCENT.





La grammaire latine de Gingembre. (P. 193, col 2.)

NOUS AUTRES[1]

XLI

M. Quod s'aperçoit que l'élève Cartel, de dissipé qu'il était, est devenu distrait.

Sous la pluie de bulletins trimestriels, la bande des gingembriens avait fondu comme la neige au premier souffle du printemps. Gingembre lui-même, n'ayant aucun goût pour le métier de savetier, jugea prudent de ne pas pousser son père à bout. Dégagé de ses devoirs de chef de tribu, il se tourna du côté de Jacques, qui lui avait tout d'abord inspiré de la sympathie. Jacques fut moitié fâché, moitié content de le voir venir à lui. Par conscience, il résista un peu, par entraînement il céda tout à fait : ce Gingembre avait tant d'esprit!

Gingembre avait un goût très-vif pour les récits de voyages et d'aventures ; il avait lu deux ou trois romans de Cooper, la collection complète du capitaine Mayne Reid, et je ne sais combien d'autres ouvrages de la même espèce. L'imagination très-inflammable de Jacques prit feu tout de suite aux récits de Gingembre, qui racontait très-bien, et vous mettait presque les personnes sous les yeux. Il lut et relut les volumes que Gingembre lui passait un à un. Le docteur ne désapprouvait pas ce genre de lectures, qui ont un côté instructif, et ne sont dangereuses que quand elles détournent l'esprit de la petite tâche quotidienne.

Malheureusement, Jacques prit, comme Gingembre, un tel intérêt aux aventures de ses héros qu'il rêva de leur ressembler. Il finit par s'imaginer que l'homme n'a été mis sur la terre que pour chasser le bison et en faire cuire la bosse sous la cendre; pour courir, libre comme l'air, à travers les prairies du Nouveau Monde, une carabine sur l'épaule et une poire à poudre au côté; pour fumer le calumet avec les bons sauvages et exterminer les mauvais. Aussi prit-il en un souverain dédain l'Ancien Monde en général, et le collége de Sainte-Maure en particulier.

« A quoi sert le latin? dit un jour l'élève de M. Quod, en revenant du collége.

— A rien du tout! répondit Gingembre; et il lança sa grammaire latine au milieu d'une bande de moineaux qui picoraient sur le pavé.

— Et le grec?

— Phui! siffla Gingembre d'un air méprisant. Il y a trois ans que j'en fais, du grec. Qu'est-ce que cela m'a appris de neuf? Toujours les mêmes histoires sur ces êtres assommants d'Athènes et de Rome. Trois mots à peine dans le premier livre de l'*Anabase* sur la chasse aux gazelles, aux ânes sauvages, aux autruches et aux outardes! Et encore ce Xénophon est d'un sec! Parle-moi de Mayne Reid, voilà un auteur au moins! »

L'infortuné Xénophon, représenté par un volume de l'*Anabase* terriblement écorné, fut lancé en l'air d'une main sûre, et aplatit presque contre la muraille un gros bourdon velouté qui cherchait un logement dans une des crevasses.

« Seras-tu libre jeudi? demanda Gingembre, qui venait de ramasser son Xénophon et le faisait ren-

1. Suite. — Voy. page 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

trer à coups de poing dans un bissac en toile cirée qui montrait la corde en maint endroit.

— Pourquoi?

— Pour faire notre fameuse expédition du côté de la Petite-Chasse. »

Cette fameuse expédition, méditée depuis longtemps, devait donner aux deux amis comme un avant-goût de la vie sauvage. Ils quitteraient Sainte-Maure et toutes les entraves de la civilisation; ils sauteraient par-dessus les mètres de cailloux, en poussant le cri de guerre; ils allumeraient un grand feu au coin de quelque mur; ils y feraient cuire, en rudes trappeurs qu'ils étaient, les moineaux et les lapins qu'ils auraient abattus avec leurs sarbacanes. Peut-être même Gingembre apporterait-il un vieux pistolet d'arçon; et alors!... A la fin, ils s'étendraient sur l'herbe pour se reposer de leurs fatigues, ce serait charmant!

M. Quod, après avoir d'abord remarqué avec un véritable bonheur que Jacques n'était plus dissipé, se demanda bientôt pourquoi, tout en ayant les yeux fixés sur son livre, il ne prenait presque plus part aux explications de la classe? Pourquoi, à d'autres moments, ses regards se perdaient dans le vide, comme si son esprit eût été à mille lieues de Sainte-Maure; pourquoi il tressaillait quand on lui adressait une question; pourquoi ses devoirs redevenaient négligés et pourquoi il ne savait plus ses leçons?

Quand Jacques était dans la salle de travail des enfants avec Marie, il se levait brusquement, au beau milieu d'un thème, et poussait le cri de guerre des Mohicans. Marie en tremblait de la tête aux pieds. Ou bien il se tatouait le visage avec du vermillon, et exécutait sur la table la danse de l'ours ou celle du bison; ou bien il descendait par les fenêtres, au risque de se rompre le cou; ou bien il passait des heures à polir et à repolir, avec un morceau de verre, un arc qu'il avait fabriqué avec un cercle de tonneau.

« Et ton devoir? disait Marie.

— On y va, répondait-il sans bouger de place.

— Tu n'as plus qu'une demi-heure.

— Je le ferai demain matin.

— Et tes leçons?

— Je les apprendrai demain matin. »

Alors Marie secouait tristement la tête; à la classe du lendemain, M. Quod regardait Jacques par-dessus ses lunettes, et disait d'une voix attristée : « Cartel, vous m'étonnez! »

Ce fut bien pis quand Jacques eut la tête remplie de la grande expédition. Du lundi au jeudi, cette semaine-là, il fut tout à fait hors de lui; il n'était plus maître de son attention, même pour cinq minutes. Tenez, par exemple, le mercredi soir, les élèves de M. Quod expliquaient du latin. M. Quod avait pris la parole et faisait voir pourquoi l'auteur avait employé le subjonctif au lieu de l'indicatif, dans un passage assez difficile. L'oreille de Jacques ne percevait qu'une sorte de bourdonnement monotone, fort propre à bercer ses rêveries, et son esprit roulait cette importante question : « En cas que notre chasse soit mauvaise, et que nous ne réussissions à tuer ni moineaux ni lapins, ne ferions-nous pas bien de prendre, en passant, un morceau de viande chez le boucher? car enfin, à quoi bon allumer un grand feu si nous n'avons rien à faire cuire? J'en parlerai à Gingembre. »

« Et vous, Cartel, lui demanda M. Quod, avez-vous bien compris? »

Cartel devint cramoisi et demeura bouche béante, aussi étonné que s'il venait de tomber brusquement de la lune au pied de la chaire du professeur.

Il y eut un rire général. M. Quod prit une note sur son cahier, et murmura entre ses dents que « cela devenait scandaleux ».



XLII

Les douceurs de la vie sauvage.

Le jeudi vint enfin. Jacques, réveillé brusquement en sursaut par l'idée qu'il devait être très-tard, se trouva avec surprise au milieu de l'obscurité. Il courut à la fenêtre qu'il ouvrit toute grande. Deux heures sonnaient à l'horloge de la mairie, un coq chantait dans le lointain; les étoiles scintillaient, la nuit était fraîche. Jacques retrouva avec un sentiment de bien-être la chaleur de son lit. « Les trappeurs qui dorment à la belle étoile doivent avoir grand froid! » Voilà la réflexion qui lui vint. Il la repoussa comme injurieuse pour les trappeurs, et, bien enveloppé dans sa couverture, dormit d'une seule traite jusqu'au jour.

Toute la matinée il s'étudia à donner à ses traits un caractère d'héroïque sang-froid, et à toute sa personne des allures d'aventureuse indépendance. Marie en fut tout interloquée.

La tante Julia lui ayant demandé à voir ses mains, il rougit et hésita un instant; il se décida enfin à montrer sa main gauche, en cachant sa main droite derrière son dos.

« L'autre! » dit tante Julia d'un ton d'autorité.

Quand il consentit enfin à montrer l'autre main, Mme Verd jeta un cri d'effroi, et lui demanda ce qu'il comptait faire de ce grand couteau de cuisine? En effet, il avait trouvé dans une chambre de débarras un couteau de cuisine réformé dont il comptait or-

ner sa ceinture, une fois sorti de la ville. La tante l'avait surpris en train de le fourbir.

Le déjeuner lui parut une chose prosaïque; il était si préoccupé de la grande affaire du jour qu'il ne vit pas que son père avait tressailli et pâli en ouvrant une lettre qui venait d'arriver.

Dès la sortie de ville, les deux amis furent grisés par le grand air, par l'espace qui s'ouvrait devant eux, par la vue de la plaine immense qui ondulait jusqu'aux limites de l'horizon. Ils oublièrent en un instant qu'ils étaient de vieux coureurs des bois, pleins de prudence et de dignité, et ils se mirent à crier et à sauter comme de vulgaires collégiens.

« Houp! » dit Gingembre, et d'un élan vigoureux il franchit dans toute sa longueur un mètre de cailloux fraîchement dressé par le cantonnier. « Houp! » cria Jacques, à son tour; mais il avait les jambes plus courtes que Gingembre, et en retombant à l'extrémité du mètre de pierres, il provoqua un formidable écroulement. Au bruit qu'il fit, un vieux cantonnier apparut. Il avait été interrompu, au moment où il dînait à l'ombre de sa blouse, accrochée à un jalon fiché en terre. Il demanda aux deux héros s'ils avaient par hasard envie de se faire tirer les oreilles.

Gingembre détala lestement, et son camarade le suivit. Quand ils furent à distance respectueuse du vieux cantonnier, Gingembre lui adressa, en style de Mohican, un petit discours très-éloquent, dans lequel il lui conseillait « d'enterrer la hache, de ne pas mettre le pied sur le sentier de la guerre, et de rallumer son calumet. »

Une fois en pleins champs, Jacques brandit son couteau de cuisine, et Gingembre exhiba son pistolet d'arçon. Tous les deux étaient prêts à affronter les animaux les plus féroces; mais, à part quelques musaraignes et quelques mulots, qui se sauvaient à travers les chaumes, en poussant de petits cris d'effroi; à part quelques corbeaux qui passaient à des hauteurs inaccessibles, ils n'aperçurent pas le moindre gibier à poil ou à plume. Jacques commençait à trouver le sol de la savane (lisez: du champ de chaume) horriblement raboteux; il avait les pieds meurtris et brûlants. Si l'amour-propre ne l'avait soutenu, il aurait demandé grâce ou se serait mis à pleurer. Heureusement, les deux aventuriers atteignirent une des dernières ondulations du plateau; ils commencèrent à apercevoir dans un joli pli de terrain des haies vives, des arbres, et un pâturage vert et uni comme un tapis de billard, où paissaient des vaches.



Jacques exécutait sur la table la danse de l'ours. (P 194, col. 1.)

« Des bisons! » s'écria Gingembre, et il se disposa à franchir l'échalier pour suivre le sentier qui coupait obliquement la pâture. Il s'arrêta tout court,

à califourchon sur l'échalier, parce qu'une des vaches s'était mise à le regarder fixement de ses gros yeux hébétés, tout en se frottant la corne contre le tronc d'un pommier. Ensuite il ramena brusquement celle de ses jambes qu'il avait risquée de l'autre côté, à la vue d'un tout jeune taureau noir d'humeur folâtre, qui venait au petit trot, la queue levée en anse de théière, pour faire les honneurs de la pâture aux deux nobles étrangers.

« Ah! si j'avais ma bonne carabine! » dit Gingembre, dissimulant, comme bien des héros, sa terreur derrière une plaisanterie. Jacques ne dit rien, mais il ne put s'empêcher de penser combien il est plus facile de massacrer en imagination toute une bande de bisons que d'affronter en réalité une vache débonnaire et un petit taureau noir trop facétieux.

Cette réflexion refroidit encore son ardeur.

Les deux trappeurs contournèrent prudemment le pâturage au lieu de le disputer fièrement aux bisons. Comme ils arrivaient à une rangée de saules, Gingembre fit signe à Jacques de s'arrêter et de se taire. Il arma alors son pistolet d'arçon et visa longuement un moineau qui le narguait, posé sur une branche desséchée, bien en vue. Enfin il fit feu.

Le moineau partit sans se presser, avec un cri moqueur. Au même moment sortit d'un fossé où il faisait la sieste un grand drôle déguenillé, à figure patibulaire, qui avait la barbe en désordre et qui louchait affreusement. Il menaça du poing les deux intrus qui venaient de troubler son somme. Gingembre, qui craignait de l'avoir atteint, prit vivement la fuite en jetant son pistolet : Jacques ne s'arrêta pas pour le ramasser.

Le grand drôle déguenillé, après s'être étiré à plusieurs reprises, comme s'il n'était pas encore bien éveillé, ramassa un misérable paquet qu'il avait déposé sur l'herbe, et en se balançant nonchalamment sur ses hanches, coupa à travers champs pour rejoindre la grande route.

Il vit le pistolet dans l'herbe, le ramassa, l'examina en connaisseur et le mit dans sa poche en disant : « Ça vaut trente sous, pas un liard de plus ; mais trente sous ne sont pas à dédaigner ; » et il continua à marcher de son pas dégingandé, en sifflant un air de chasse.

Les deux trappeurs ne cessèrent de courir que quand ils furent tout à fait hors d'haleine. Ils s'étaient rapprochés de la route, sans s'en apercevoir. A la vue de deux gendarmes qui chevauchaient pacifiquement le long des haies, ils furent remplis d'épouvante, sans trop savoir pourquoi, et se cachèrent derrière une meule de foin.

Comme ils cherchaient un endroit favorable pour allumer leur feu de bivouac et faire cuire un beefsteak que Gingembre portait dans sa poche de côté, ils arrivèrent à la ligne du chemin de fer, et remontèrent, pour traverser la voie, jusqu'à la petite station de Pellan. La barrière était fermée ; le train de Paris arrivait en grondant : ils s'arrêtèrent pour le voir passer. Au moment où le train se remettait en marche, Jacques poussa un cri, en apercevant à une portière une figure pâle dont les yeux erraient avec un vif intérêt sur la plaine et sur les clochers lointains de Sainte-Maure.

« Qu'est-ce que c'est? dit Gingembre.

— Rien, répondit Jacques, qui n'osait pas dire : j'ai vu un revenant. »

Soit que Jacques fût décidément en mauvaises dispositions, soit que la poche de Gingembre fût un mauvais garde-manger, surtout par cette grande chaleur, soit que la cuisson du beefsteak fût imparfaite, trop avancée d'un côté, trop sommaire de l'autre, soit que l'absence de pain et de sel ôtât à ce mets exquis son exquise saveur, Jacques en avala une bouchée en faisant d'horribles grimaces, et rejeta le reste loin de lui avec horreur.

« Rentrons, dit-il à Gingembre, il doit être tard.

— Tu n'es donc pas un homme, reprit Gingembre d'un ton dédaigneux.

— Je suis un homme, répondit Jacques en souriant faiblement, mais un homme fatigué. »



XLIII

C'était bien un revenant, mais pas comme Jacques l'entendait

Lorsque Jacques et Gingembre rentrèrent à Sainte-Maure, ils trouvèrent à chaque coin de rue des groupes nombreux où l'on pérorait avec véhémence. Gingembre en fut tout surpris, Jacques au contraire avait l'air de s'y attendre ; il était pâle et il avait les lèvres serrées. Gingembre, qui ne péchait pas par excès de timidité, demanda à un boulanger qui criait très-fort et qui était tout rouge, ce qui s'était passé d'extraordinaire. Le boulanger répondit : « Les gendarmes ont arrêté un assassin! » Cette explication satisfit Gingembre, et déconcerta Jacques, qui semblait s'attendre à tout autre chose.

Au coin de la halle, un petit homme à figure fûtée expliquait l'affaire à de gigantesques portefaix. « Voyez-vous, disait-il, moi je crois que c'est tout simplement un pauvre diable de vagabond. Mais le pistolet qu'on a trouvé sur lui gâte son affaire. Il a beau dire qu'il venait de le ramasser dans l'herbe, qu'il avait été laissé là par des gamins qui tiraient des moineaux, c'est probablement un mensonge. Ce pistolet le mènera loin.

— Mais cet homme n'a pas menti, dit Jacques à Gingembre. Tu sais bien...

— Tais-toi, répondit Gingembre d'un ton sec. Pas un mot là-dessus, mon père m'arrangerait de la bonne façon, s'il se doutait que j'ai pris ce pistolet. Pas un mot, tu m'entends.

— Mais ce malheureux homme...

— Laisse donc ; si « ce malheureux homme » est innocent, s'il n'y a pas autre chose contre lui que la possession du pistolet, il se tirera bien d'affaire tout seul, sans que nous nous en mêlions. Tu sais, Cartel, c'est sérieux ; pas un mot du pistolet à âme qui vive ! »

Jacques ne répondit rien. Il était trop abattu pour avoir le courage de protester énergiquement ; d'un autre côté, il lui répugnait de faire une promesse qu'il ne pourrait peut-être pas tenir.

En levant les yeux sur le cadran de la mairie, il s'aperçut qu'il était d'une grande demi-heure en retard. Cette dernière découverte mit le comble à son abattement ; et quand il franchit la grille de la maison, il avait l'oreille bien basse et l'esprit bien troublé.



Il mit le pistolet dans sa poche. (P. 196, col. 1.)

La première figure qu'il aperçut fut celle de Marie. Elle accourut au-devant de lui, et sans faire la moindre allusion à la demi-heure de retard : « Oh ! si tu savais, s'écria-t-elle, c'est si extraordinaire. C'est



comme un conte de fées. Il n'était pas mort ; il y a eu deux lettres de perdues.

— De qui parles-tu? demanda Jacques avec anxiété.

— Mais de notre bon ami Renaud ! »

Le sang revint animer les joues du collégien. Ce n'était donc pas un revenant qu'il avait vu à la portière du wagon.

« On l'appelle commandant, poursuivit Marie, sans se soucier le moins du monde de mettre de l'ordre dans son récit ; c'est à Paris seulement qu'il a appris qu'on le croyait mort. Il a écrit à papa, pour prévenir tout doucement son père et sa mère. Pauvre papa, il dit qu'il a reçu comme un coup violent, en ouvrant la lettre. Il n'a pourtant rien dit sur le moment, c'était à déjeuner. Après déjeuner, il est allé avec maman chez le président. Oh ! que j'aurais voulu être là. Au retour, papa nous a fait venir dans son cabinet. Nous pleurions tous.

« Tout le monde est sorti, excepté Camille qui est un peu souffrante dans sa chambre. Maman est restée chez les Renaud pour tenir compagnie à la pauvre madame Renaud et lui faire prendre patience. Papa et Pierre sont allés à la gare avec le président; ils ont dû entrer chez lui au retour, car voilà plus d'une heure que le train est arrivé. »

XLIV

Opinion de la tante Julia sur la marine française

Le soir même, le nouveau capitaine de frégate, le « commandant » comme on l'appelait, vint rendre à ses amis la visite qu'il en avait reçue. Il était encore bien faible et s'appuyait sur le bras d'un vieux matelot qui répondait au nom de Vacheron.

Pendant que les grandes personnes causaient dans le cabinet du docteur, les Gémeaux et la tante Julia s'emparèrent de Vacheron.

Le langage de Vacheron était d'une incorrection révoltante, ses phrases étaient pleines de mots inintelligibles et d'ellipses effrayantes; le plus souvent, il ne les finissait pas, et se contentait, pour achever sa pensée, de donner un grand coup de poing avec sa main droite dans la paume de sa main gauche.

Malgré tout cela, je défie l'orateur le plus éloquent de produire plus d'effet sur son auditoire que Vacheron n'en produisit sur le sien, quand il raconta la fameuse expédition contre le frère du « Veau-Pelé », la bravoure du commandant, la blessure qu'il avait reçue et la désolation de tous les matelots (ici un grand coup de poing dans la paume de sa main gauche)... « Notez-moi ça, mes enfants, de tous ! » (second coup de poing, accompagné d'un coup d'œil circulaire pour voir si par hasard quel-

qu'un oserait contester la vérité des faits). La tante Julia, qui avait écouté en silence, toucha la manche du matelot pour attirer son attention.

« Pourquoi, dit-elle, ces individus jaunes se mettent-ils des arêtes de poisson dans le nez?

— Parce qu'ils trouvent cela beau, répondit Vacheron.

— Ce sont de fiers imbéciles! dit la tante avec l'expression du mépris le plus énergique.

— Vous avez trouvé le mot! reprit Vacheron, en la regardant avec admiration.

— Tout le monde le croyait mort, poursuivit la tante Julia, encouragée par un premier succès; eh bien! moi, je savais qu'il ne l'était pas. Les marins reviennent toujours; n'est-ce pas qu'ils reviennent toujours? »

Cette opinion était controversable; d'un autre côté, elle était si flatteuse pour l'armée de mer que Vacheron salua la vieille dame d'un signe de tête. « C'est pour le moins, pensa-t-il, la veuve d'un amiral! » Un scrupule cependant l'empêcha de reconnaître pour vraie l'opinion de la dame, dans un sens trop absolu. Il y apporta donc une modification qui donnait satisfaction à son respect pour la vérité, et à son orgueil professionnel.

« Ça n'arrive, dit-il, que dans la marine française. »

Quand le commandant sortit du cabinet du docteur, la tante lui demanda mystérieusement deux minutes d'entretien particulier. Quand ils se quittèrent, ce fut en se donnant une bonne poignée de main:

« Nous nous entendons? lui dit la tante Julia.

— Nous nous entendons parfaitement! » répondit le commandant. Et il partit en souriant.



XLV

Insomnie.

Ce soir-là, Jacques était bien tranquille dans sa chambre, bien bordé dans son petit lit de fer, bien décidé à dormir, tellement décidé qu'il fermait les yeux de toutes ses forces. Probablement le sommeil avait affaire ailleurs, ou il avait des raisons particulières pour tenir rigueur à son ami Jacques; car son ami Jacques avait beau fermer les yeux, serrer les poings, se retourner dix fois par minute, compter jusqu'à cent, se réciter la table de Pythagore et le tableau synoptique des cinq déclinaisons, il ne pouvait s'endormir.

Le retour du commandant Renaud était bien pour quelque chose dans cet état d'agitation nerveuse; mais une autre image que celle du marin se plaçait obstinément devant ses yeux; c'était l'image du vagabond que les gendarmes avaient mis en prison.

« Le pistolet qu'on a trouvé sur lui gâte son affaire! » avait dit le petit homme fûté, au coin de la halle. A mesure que les heures s'écoulaient et que le silence devenait plus profond, ces paroles entraient plus avant dans l'âme de Jacques et faisaient bondir son cœur.

Il songeait avec une compassion douloureuse à l'homme qui, lui non plus, ne pouvait pas dormir, et s'agitait avec angoisse sur un méchant lit de paille, derrière les grilles et les verrous de la prison. Il était innocent cependant; il avait dit la vérité, et parce qu'il avait l'air d'un misérable, on ne voulait pas le croire! Que lui ferait-on? à quoi le condamnerait-on? Comme Jacques n'avait aucune idée exacte des exigences de la loi, ni du tarif des délits et des peines, son imagination se donnait carrière.

Plus il voyait de dangers menaçants suspendus sur la tête de l'homme emprisonné, plus il oubliait que cet homme était hideux et repoussant, pour se rappeler seulement que c'était une créature souffrante, réduite peut-être au désespoir, et que le témoignage de Gingembre et le sien pouvaient le sauver.

Le donnerait-il ce témoignage, au risque de ce qui pourrait lui advenir? ou bien obéirait-il à Gingembre qui lui avait commandé impérieusement le silence? c'est cette alternative qui le tenait éveillé si tard.

Perdre l'amitié de Gingembre! voir l'expression de la haine et du mépris sur ce visage qu'il aimait tant à regarder; s'entendre appeler traître, lâche et dénonciateur, c'est-à-dire subir l'épreuve la plus rude, non pas seulement pour un enfant, mais pour un homme; exposer son ami à la colère du capitaine, qui serait terrible; être hué, honni et montré au doigt par tous les élèves du collège depuis le plus grand jusqu'au plus petit: c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Encore s'il avait pu se dénoncer tout seul, sans compromettre Gingembre! Mais il savait que, devant le juge, celui qui vient offrir son témoignage jure de dire toute la vérité et rien que la vérité!

D'un autre côté laisser souffrir injustement une créature humaine; laisser condamner un innocent. Et à quoi le condamnerait-on? Serait-il emprisonné toute sa vie? Serait-il déporté bien loin, au delà des mers? La peine serait-elle plus grave encore? C'était à faire frémir. Si par sa faute, par suite de son silence, il arrivait malheur au bohémien, serait-il donc toute sa vie hanté par cette figure qui se détachait avec une netteté étrange sur le fond obscur de la prison? Le verrait-il toujours comme il le voyait en ce moment? L'homme le menaçait et le suppliait à la fois; ou, ce qui était plus terrible encore, il lui

jetait, au moment où les gendarmes l'entrainaient, un regard plein de tristesse et de reproche, qui disait clairement : « Voilà ce que tu as fait ! il n'est plus en ton pouvoir de ne l'avoir pas fait ! »

Le cœur de Jacques battait avec violence ; la conscience délicate des Cartel se révoltait en lui ; le sang généreux des Cartel bouillonnait dans ses veines.

Par un mouvement brusque, il s'assit sur son lit, et serrant ses mains avec force, il dit : « Mon Dieu ! que je suis malheureux ! »

Il se souvint tout à coup qu'il n'avait pas fait sa prière avant de se coucher. Il avait été si troublé, si pressé d'ensevelir dans le sommeil ses réflexions, ses doutes et ses angoisses ! Il s'agenouilla au pied de son lit, et la figure cachée dans ses deux mains, pria avec ferveur. A mesure que les paroles du *pater* s'élevaient de son cœur et s'échappaient de ses lèvres, le tumulte de ce pauvre cœur s'apaisait ; une force supérieure le tirait de son doute et de son incertitude. Quand il demanda au Père qui était dans les cieux de ne pas le laisser succomber à la tentation, et de le délivrer du mal, il sentit que la tentation s'éloignait, et que le mal était vaincu en lui.

Il était toujours triste à l'idée de perdre l'amitié de Gingembre ; mais sa résolution était prise. Il s'endormit en pleurant, mais enfin il s'endormit. Les sanglots qui soulevaient sa poitrine s'apaisèrent peu à peu, comme ceux d'un petit enfant qui s'est endormi sur un gros chagrin.



XLVI

Comment Jacques se débarrassa d'un fardeau trop lourd.

Le lendemain matin, le docteur Cartel se promenait dans son cabinet, en fredonnant un vieux petit air qu'il avait appris un demi-siècle auparavant, sur les genoux de « feu mon père ». Chaque fois qu'il arrivait en face du vieux pastel, il lui lançait un regard joyeux, et chaque fois qu'il passait et repassait devant sa table de travail, il se frottait les mains.

Il venait d'écrire la dernière page de son livre. Certes, ce n'était pas un homme vaniteux. S'il se réjouissait si fort, ce n'est pas à l'idée que son livre aurait du succès et que son nom sortirait peut-être de l'obscurité. Il éprouvait d'abord une des joies les plus pures et les plus légitimes que Dieu ait accordées à l'homme en le condamnant au travail ; la joie de voir que son travail n'avait pas été stérile. Son œuvre était bonne, il le savait ; il savait qu'elle serait utile : il en faisait remonter l'honneur à « feu son père » qui avait fait de lui ce qu'il était. Sa femme serait fière de lui. Plus tard, quand il aurait disparu à son tour, ses enfants parleraient de lui avec affection, il en était sûr : peut-être aussi parleraient-ils de lui avec orgueil, il commençait à l'espérer.

La réputation sur laquelle il croyait pouvoir compter entrerait comme un patrimoine nouveau dans l'association formée par *nous autres*. Ce serait un lien de plus qui rattacherait la jeune génération au passé, et qui relierait en un faisceau plus serré les membres présents et futurs de la famille.

La porte du cabinet s'ouvrit doucement et livra passage à l'élève de M. Quod.

« Eh, mon pauvre enfant, s'écria le docteur, comme tu es pâle, est-ce que tu aurais passé une mauvaise nuit ? »

Jacques raconta à son père toute l'histoire du pistolet ; il se fit généreusement la plus large part dans la faute commune, et supplia son père de parler aux juges, et d'épargner Gingembre, si c'était possible.

Pendant que Jacques parlait, le docteur lui passait doucement la main sur les cheveux ; il commença par sourire, puis il fut ému des remords du coupable et de sa générosité.

Aussi, il ne lui reprocha pas son escapade, le jugeant assez puni par les angoisses qu'il avait éprouvées ; il le rassura, le consola, et lui promit d'arranger l'affaire, sans compromettre Gingembre : « Quel brave petit homme ! » se dit-il en le regardant sortir, quel dommage qu'il soit si léger ! »

Hélas oui ! il était bien léger. Mais l'âme humaine est ainsi faite, toute pleine de contrastes et de contradictions. Dans les circonstances graves, le noble esprit des Cartel se réveillait en Jacques, et l'on pouvait compter sur lui. Mais les circonstances graves sont rares dans la vie humaine, tandis que les circonstances ordinaires en forment le tissu.

En ce moment même, Jacques s'en allait au collége le cœur rempli de la plus tendre reconnaissance pour la bonté de son père, mais son thème était informe, et il ne savait pas un mot de ses leçons.

Lorsque, avec sa franchise ordinaire, il raconta tout à Gingembre, l'ami Gingembre parut beaucoup moins surpris que Jacques ne s'y était attendu. Gingembre n'avait pas mauvais cœur ; depuis la veille il avait beaucoup réfléchi, et si ses réflexions ne l'avaient pas amené à faire ses confidences au terrible capitaine, la raison en était peut-être que le capitaine était trop terrible.

« Tu as peut-être bien fait, dit-il assez tristement à Jacques.

— Mon père m'a promis d'arranger tout sans te nommer.

— Il te l'a promis.

— Oui.

— Alors il le fera! » répondit Gingembre avec une confiance qui faisait honneur à la réputation du docteur. Sa figure reprit aussitôt son expression habituelle de bonne humeur et d'insouciance, et il ajouta : « Il ne manquerait plus qu'une chose.

— Laquelle? demanda Jacques.

— Tu aurais dû lui dire de redemander le pistolet. Ce n'est qu'une vieille patraque de pistolet, mais mon père y tient, et j'ai eu grand tort....

— Il m'a promis de le redemander.

— Tu sais, s'écria Gingembre avec un élan de reconnaissance, tu es un brave garçon d'y avoir pensé, et ton père est d'une bonté!... »

Toutes choses ayant ainsi tourné à la satisfaction de Jacques, il entra en classe, le cœur soulagé d'un grand poids.

Ce jour-là M. Quod, en rentrant du collége, déclara à sa femme que l'élève Cartel lui causait décidément bien du souci, et qu'il avait dû se résoudre à lui donner sa leçon de grammaire grecque à copier dix fois. « Est-ce possible! » s'écria Mme Quod. Quant à M. Quod, il ne déjeuna que du bout des dents.

Le jour même, le docteur fit remettre en liberté le prétendu assassin, qui n'était qu'un pauvre étameur fort inoffensif, et Gingembre rentra en possession du fameux pistolet.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE REQUIN

Le requin est à l'océan ce que le tigre et le lion sont à la terre, le vautour, l'aigle à l'air; c'est le grand et l'implacable destructeur, l'ennemi voué de tout ce qui est paisible et inoffensif. Parcourant incessamment les mers, de l'équateur aux zones tempérées, il attaque et engloutit tout ce qu'il rencontre sur son passage : aussi bien les poissons de toutes sortes que les malheureux naufragés ou les nageurs imprudents. Le nom même que lui ont donné les marins, et qui n'est qu'une corruption du mot *Requiem*, rappelle sa sombre et lugubre mission; la mort suit ses pas et menace quiconque l'approche.

Ce formidable poisson est le plus grand représentant des squales, famille qui fournit à la mer ses monstres les plus redoutables. Il atteint et dépasse même parfois une longueur de 10 mètres; son poids est souvent de plus de 500 kilogrammes. Ce n'est pas à ces dimensions monstrueuses, bien surpassées par celles de la baleine et des autres grands cétacés, inoffensifs cependant, qu'il doit de régner sans conteste sur les mers, la nature lui a donné une force et des armes proportionnées à sa taille.

Ses formes fines et effilées, ses puissantes nageoires, son énorme queue, lui permettent de fendre les eaux avec une rapidité qui défie toute poursuite; sa peau, couverte d'une sorte de cuirasse invulnérable aux morsures lui permet de défier tout ennemi; enfin, ses énormes mâchoires, mesurant 2 mètres de développement, sont armées chacune de six rangées de dents, longues, effilées et dures comme l'acier; bien plus, chacune de ces dents est mise en mouvement par un muscle spécial qui permet à l'animal de relever ou d'abaisser à sa guise une ou plusieurs rangées ou portions de rangées.

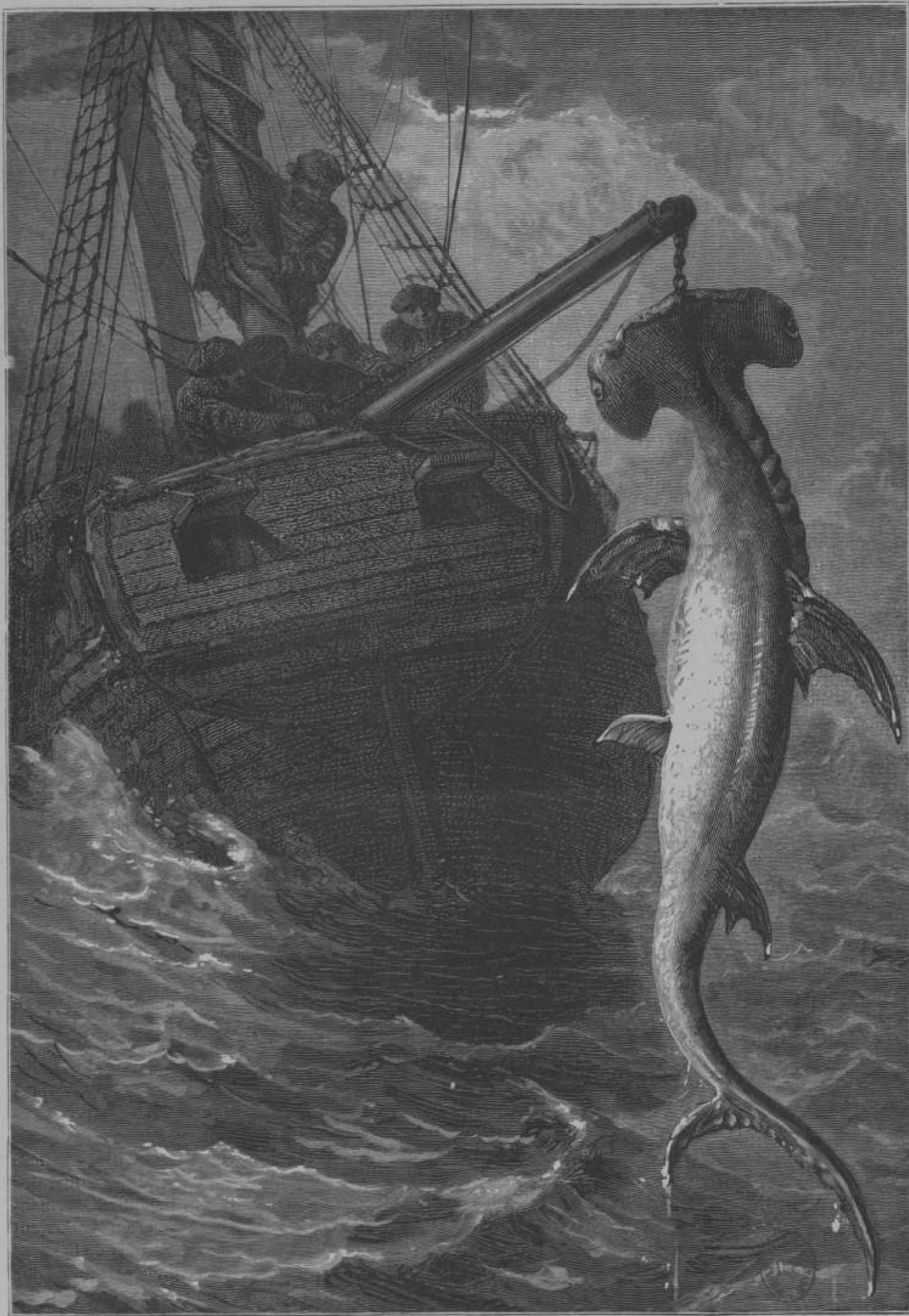
En voyant toute cette puissance accumulée dans un seul animal, on comprend que le créateur a voulu mettre un frein à la reproduction prodigieuse des millions de poissons qui peuplent les eaux, et qui sans le secours du requin et de ses congénères eussent fini par les encombrer.

Cependant une chance de salut a été réservée à ses victimes : en effet, la gueule du requin, au lieu de se trouver comme chez les autres poissons à l'extrémité même de la tête, s'ouvre en dessous de cette partie du corps, de sorte que le monstre est obligé pour saisir sa proie de se renverser sur le dos.

Dans certains parages des côtes de Guinée, les nègres, profitant de cette disposition de la mâchoire du requin, n'hésitent pas à aller se mesurer avec lui dans l'eau; armés d'un couteau, ils se jettent à la nage au-devant du requin et le frappent mortellement au moment où il se retourne pour les saisir.

D'après certains voyageurs, le requin lui-même manifeste parfois cette crainte de l'homme qu'éprouvent tous les animaux, même les plus redoutables. M. le docteur Saffray raconte, dans son voyage à la Nouvelle-Grenade, un spectacle auquel il assista à Sainte-Marthe et qui illustre curieusement ce fait.

« Pendant que je flânais parmi les groupes, près de la mer, dit-il, je vis accourir une troupe de gamins nus, noirs ou bruns. « Je donne un coup de pied au requin pour vingt sous, » me cria un négrillon qui pouvait avoir douze ans. Je crus d'abord à une plaisanterie, mais il insista, et je promis la récompense aux acclamations sauvages de ses amis. Tout le monde a vu fouailler à coup de cravache des lions apprivoisés; mais comment supposer qu'un enfant ose affronter le monstre le plus redoutable de l'Océan? Arrivé à un endroit où l'eau était calme et profonde, le petit noir



Le marteau pendu (P. 202, col 1.)

se jeta résolûment à la mer en piquant une tête, reparut au bout de quelques instants et se mit à faire des évolutions d'amphibie. Bientôt il dressa la tête hors de l'eau et me cria en créole : « *Li venir!* » En même temps, il nageait du côté de la rive, au pied d'une roche, sous mes yeux. Je vis quelque chose de glauque se mouvoir dans l'eau et s'approcher rapidement : c'était un requin. Le gamin plongea, fit un détour et lança dans le flanc du monstre une ruade qui lui fit prendre la fuite. « *Li peur de moi,* » me cria-t-il gaiement, en sautant de roche en roche. L'enfant disait vrai. Le requin comme tous les animaux réputés féroces, fuit l'homme par instinct, et ne l'attaque pas s'il n'y est poussé par la faim. Or, dans la Baie de Sainte-Marthe, les requins ont toujours à leur disposition des bandes de dorades et d'autres poissons vivant en troupes nombreuses. »

Les matelots, qui ont pour le requin une profonde haine, lui font une guerre implacable. Lorsqu'un requin a été signalé à la suite d'un navire, on attend que la nuit soit venue pour jeter à la mer une pièce de lard, dans laquelle on a placé un fort crochet, retenu par une longue chaîne. Le requin avale la proie et se prend au crochet comme un goujon au bout d'une ligne. On le traîne alors, ainsi accroché à la remorque, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées, puis on le hisse sur le pont, où on le tue à coups de hache.

Il est un autre poisson de la famille des squales non moins redoutable que le requin commun et qui s'en distingue par sa forme étrange : c'est le requin ou squale-marteau. Sa tête en effet rappelle tout à fait la forme de l'instrument qui lui a valu son nom ; elle se prolonge transversalement de chaque côté, en deux branches arrondies à l'extrémité desquelles sont placés les yeux. Sa gueule énorme, munie de trois rangées de dents, s'ouvre à l'entrée de la gorge ; son corps allongé et de couleur grise, mesurant de 6 à 7 mètres, est terminé par une longue nageoire taillée en faux.

Ce monstre est un des poissons les plus carnassiers et les plus redoutables que nourrisse l'Océan. Lorsqu'on a réussi à le prendre, on le laisse pendu hors de l'eau jusqu'à ce qu'il soit complétement mort. Les matelots ont appris à redouter les convulsions de ces grands poissons, qui, en se débattant sur le pont, ont quelquefois fait des victimes.

Le véritable requin ne s'approche que rarement de nos côtes ; celui que l'on y aperçoit fréquemment est la roussette, membre de la famille des squales, qui offre la plus grande analogie avec le vrai requin ; il est seulement beaucoup plus petit et dépasse rarement 1 à 2 mètres. Sa peau, rugueuse comme celle du requin, est très-répandue dans le commerce sous le nom de *peau de chagrin.*

ÉT. LEROUX.

AVOIR MAILLE A PARTIR

Voilà une de ces expressions dont on se sert journellement, sans connaître le moins du monde son origine première, sans savoir même l'étymologie des mots qui la composent.

La *maille*, dont il est question ici était une petite monnaie de cuivre qui avait cours sous les premiers rois Capétiens ; monnaie de si mince valeur qu'elle ne pouvait se diviser. Comme l'obole, elle ne valait que la moitié d'un denier, et vous savez que l'obole jouit d'une réputation assez médiocre.

De là est venue l'expression : n'avoir ni sou ni maille, pour représenter la pauvreté de Job et celle non moins proverbiale de Diogène le Cynique.

De là encore, et par extension, on a appliqué jadis le mot maille à tout objet de valeur minime.

Donc, les gens qui ont toujours « maille à partir » (du latin *partiri*, c'est-à-dire partager) sont ces gens d'humeur querelleuse qui chicanent sur un partage impossible, et qui entreprennent des disputes interminables sur le prétexte le plus futile.

« Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir » dit Mascarille, l'ingénieux valet de l'*Etourdi.*

L'ÉLÉPHANT D'ASIE[1]

Il faut plusieurs personnes pour prendre convenablement soin d'un éléphant ; aussi en général le mahout se fait suivre en voyage par sa femme et par ses enfants. L'animal doit être toujours placé à l'ombre d'un arbre au feuillage épais et sur un terrain sec sans litière. Une simple corde attachée à une des jambes de derrière et retenue à un piquet suffit pour l'entraver ; un animal docile ne cherchera jamais à rompre ce faible lien. Matin et soir, il faut le baigner, et, avant qu'il se mette en marche, lui graisser le front, les oreilles, les pieds et toutes les parties susceptibles de se fendre sous l'influence du soleil.

Outre les éléphants de luxe et de voyage, les Rajahs de l'Inde entretiennent de nombreux éléphants dressés pour la chasse, et là encore ces animaux font preuve d'une étonnante sagacité et d'un merveilleux instinct.

Lorsqu'il s'agit d'opérer une grande battue, les chasseurs, montés chacun sur un éléphant, forment une longue ligne vers laquelle les batteurs refoulent le gibier. Ces énormes animaux, revêtus de housses faites avec les peaux de leurs prédécesseurs, dominent les basses jungles comme des tours, et s'a-

1. Suite et fin. — Voy. pages 172 et 184.

vancent silencieusement et d'un pas assuré au milieu des fourrés épineux. La partie la plus intéressante de ces battues et celle qui démontre le plus l'extraordinaire sagacité des éléphants de chasse est la poursuite des animaux blessés. Les bêtes pourchassées passent par bandes devant la ligne des chasseurs; sitôt que l'une d'elles se sent blessée, elle s'écarte de la troupe et s'enfonce dans le fourré.

Tout animal blessé appartenant de droit à celui qui l'a atteint le premier d'une balle, il faut se séparer du groupe des chasseurs et se lancer à la poursuite de son gibier. L'éléphant sur lequel le chasseur est monté lui sert alors de chien; il suit infatigablement la piste, sentant de distance en distance les traînées de la bête; ses pieds dépourvus de sabots se posent à terre d'une manière tellement silencieuse, qu'il passe près des animaux les plus craintifs sans leur donner l'éveil. Suivant à éléphant la piste d'un animal blessé, il m'est arrivé souvent d'apercevoir à quelques pas de moi des groupes de daims qui continuaient à brouter paisiblement malgré notre présence. Au bout de la piste, l'éléphant s'arrête subitement, et il faut quelquefois regarder longtemps autour de soi avant d'apercevoir la pauvre bête haletante et forcée, affaissée parmi les épines; une balle vient mettre un terme à ses souffrances, et l'éléphant exprime sa satisfaction par un coup de trompette.

On emploie aussi les éléphants à des chasses plus périlleuses, à la poursuite des grands félins, tigres et panthères. Placé dans un haodah entouré d'une balustrade, le chasseur peut du haut de cette forteresse mouvante affronter ces redoutables animaux.

Il ne faut pas croire cependant que cette chasse n'offre aucun danger; le chasseur est exposé aux attaques du tigre, qui peut bondir jusqu'à lui ou même renverser sa monture. Souvent celle-ci, prise de panique, se sauve affolée à travers les obstacles de la forêt et met en danger la vie du chasseur. On ne peut, du reste, employer un éléphant pour la chasse du tigre qu'après l'avoir soumis à une soigneuse éducation et lui avoir fait surmonter l'instinctive répulsion que lui inspirent la vue et l'odeur des félins. Il est aussi fort difficile de trouver un bon mahout ou conducteur; c'est de ce dernier surtout que dépendent toutes les qualités de l'éléphant. On commence généralement par habituer l'éléphant au bruit du fusil et on le lance après les daims ou les cerfs. Chose bizarre, l'éléphant redoute le sanglier encore plus que le tigre, et souvent la vue d'un de ces animaux suffit à le mettre en fuite.

Non contents des nombreux services que leur rendent ces précieux animaux, les Indiens ont encore réussi à en faire l'objet de jeux que l'on pourrait presque qualifier de cruels et qui consistent à faire lutter les éléphants entre eux ou avec des hommes. Il faut, pour amener ces animaux si doux à un état de fureur anormal, changer pendant de longs mois leur traitement. Ils acquièrent alors une sorte de rage et attaquent tout ce qui se présente à eux; leur folie ne va cependant pas, chose merveilleuse, jusqu'à leur faire assaillir leur mahout, qui peut comme à l'ordinaire les approcher sans crainte.

Ces combats d'éléphants n'ont plus lieu aujourd'hui qu'à la cour du roi de Baroda, puissant monarque de l'Inde indépendante, et c'est là qu'il me fut donné d'assister à cet émouvant spectacle.

L'arène des combats d'éléphants a la forme d'un vaste parallélogramme de 300 mètres de long sur 200 de large; elle est complétement entourée de murailles épaisses; un grand nombre de portes étroites permettent aux hommes d'entrer ou sortir, sans que l'éléphant puisse les suivre. Le sommet des murs est garni d'estrades, livrées à la multitude, qui parait passionnée pour ces sortes de spectacles; les toits des maisons voisines, les arbres même, sont couverts d'une foule bigarrée et bruyante comme à l'ordinaire. Dans l'arène sont les deux éléphants enchaînés chacun à une des extrémités; ils expriment leur fureur par des sons de trompe et enfoncent avec rage leurs défenses dans le sable.

De gracieux jeunes gens se promènent par groupes; ce sont les *sátmariwallahs*, qui remplissent ici le même rôle que les toréadors dans les combats de taureaux et que l'on me permettra d'appeler *éléphantadors*. Ils ne portent tous qu'un léger turban de couleur et un petit caleçon très-collant, qui ne doit offrir aucune prise à la trompe de l'éléphant. Les plus agiles n'ont qu'une cravache en nerf de bœuf et un voile de soie rouge; d'autres sont armés de longues lances, enfin un petit nombre ne portent qu'une fusée, placée au bout d'un bâton et une mèche allumée. Ces derniers ont la mission la moins brillante et la plus grave; ils doivent se poster dans différents points de l'arène et accourir pour sauver l'éléphantador en danger. Ils se placent devant l'animal en furie et font éclater sur lui leur fusée; l'éléphant effrayé recule et l'on peut alors secourir le blessé. Mais il ne leur est permis d'user de ce moyen que lorsque le danger est réel; s'ils se trompent, ils sont réprimandés; s'ils laissent tuer l'éléphantador, ils sont punis sévèrement. Tous ces jeunes gens sont d'une agilité surprenante.

Le signal est donné et l'arène évacuée pour la lutte. Les mahouts prennent place sur le cou de leur éléphant, les chaînes sont enlevées et les deux animaux se trouvent en présence. Après un instant d'hésitation, ils marchent l'un vers l'autre, la trompe levée et rugissant, la rapidité de leur course va en augmentant et la rencontre a lieu au centre de l'arène. Leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable et la violence du choc est telle que leurs pieds de devant perdent terre et ils restent arc-boutés l'un contre l'autre. Chacun d'eux voit avec fureur le mahout de son adversaire, et tâche de le saisir. La lutte s'engage, les trompes s'enlacent comme des bras, et les mahouts ont quelquefois à se défendre avec leurs piques. Pendant quelques minutes, les éléphants restent front contre front,

jusqu'à ce que l'un d'eux, se sentant plus faible, comprend qu'il va être vaincu. Ce moment est critique, car ils savent bien que, pour fuir, ils ont à présenter le flanc à leur ennemi, qui peut les percer de ses défenses ou les renverser. Aussi le vaincu, réunissant toutes ses forces, repousse d'un seul coup son adversaire et prend la fuite. Le combat est décidé, des clameurs éclatent de tous côtés, et les assistants s'occupent plus de leurs paris que des éléphants. Il s'agit alors d'emmener le vaincu et de laisser le champ libre au vainqueur. Des hommes arrivent portant de grandes pinces en fer, dentelées et dont les manches très-longs sont réunis par un ressort. Ils lancent avec adresse une de ces pinces à un des pieds de derrière de l'animal, et, par l'effet du ressort, elle y reste fixée ; les longs manches s'engagent alors entre ses jambes et les dents entrant à chaque pas un peu plus dans la peau, l'éléphant s'arrête tout court. Immédiatement il est entouré, enchaîné, lié et conduit par une troupe d'hommes armés en dehors de l'arène. Le vainqueur y reste seul ; son mahout en descend, la pince est retirée et le *sátmari* commence. C'est le second acte, c'est-à-dire le combat entre l'éléphant et les hommes. L'Hâghur est envahie par les éléphantadors et les porte-fusées, et cette brillante troupe accourt de tous côtés en criant vers l'animal. Celui-ci, ahuri par cette invasion subite, reste indécis ; mais bientôt il reçoit un coup de cravache sur la trompe, des lances le piquent de toutes parts, et, furieux, il s'élance sur un des assaillants. L'un d'eux passe devant lui en agitant son voile rouge ; l'éléphant le poursuit, mais, continuellement taquiné, il change souvent de course et ne saisit personne. Après un quart d'heure d'efforts inutiles, il comprend enfin son erreur et change de tactique, il attend. Alors un des meilleurs éléphantadors s'avance vers lui, lui donne un vigoureux coup de cravache, et bondit de côté au moment où la trompe va le saisir. Mais l'éléphant ne le quitte plus ; cette fois il a choisi son ennemi et rien ne peut le lui faire abandonner ; il ne reste plus au coureur qu'à gagner une des petites portes et à sortir de l'arène. L'animal, aveuglé par la furie, vient frapper la muraille et, se figurant tenir enfin son assaillant, il piétine le sol avec rage.

Quiconque n'a vu un éléphant dans un de ces combats, ou à l'état sauvage, ne peut se faire une idée de la rapidité de sa course : un homme poursuivi qui aurait à parcourir une distance d'un peu plus de deux cents mètres, sans rencontrer d'abri, serait infailliblement perdu.

Dans le premier combat auquel j'assistai, l'éléphant poursuivait avec acharnement un jeune homme très-bon coureur, et malgré les coups de lance qui l'assaillaient, ne le perdait pas un instant de vue ; éperdu, le fuyard voulut gagner une des issues ; mais, au moment où il l'atteignait, la trompe de l'animal le saisit au poignet ; il fut enlevé en l'air et jeté avec force contre terre. Une minute de plus et l'énorme pied déjà levé lui écrasait le crâne, quand un des porte-fusées, se précipitant au-devant de l'éléphant, le couvrit de flammes ; l'animal épouvanté s'enfuit en rugissant.

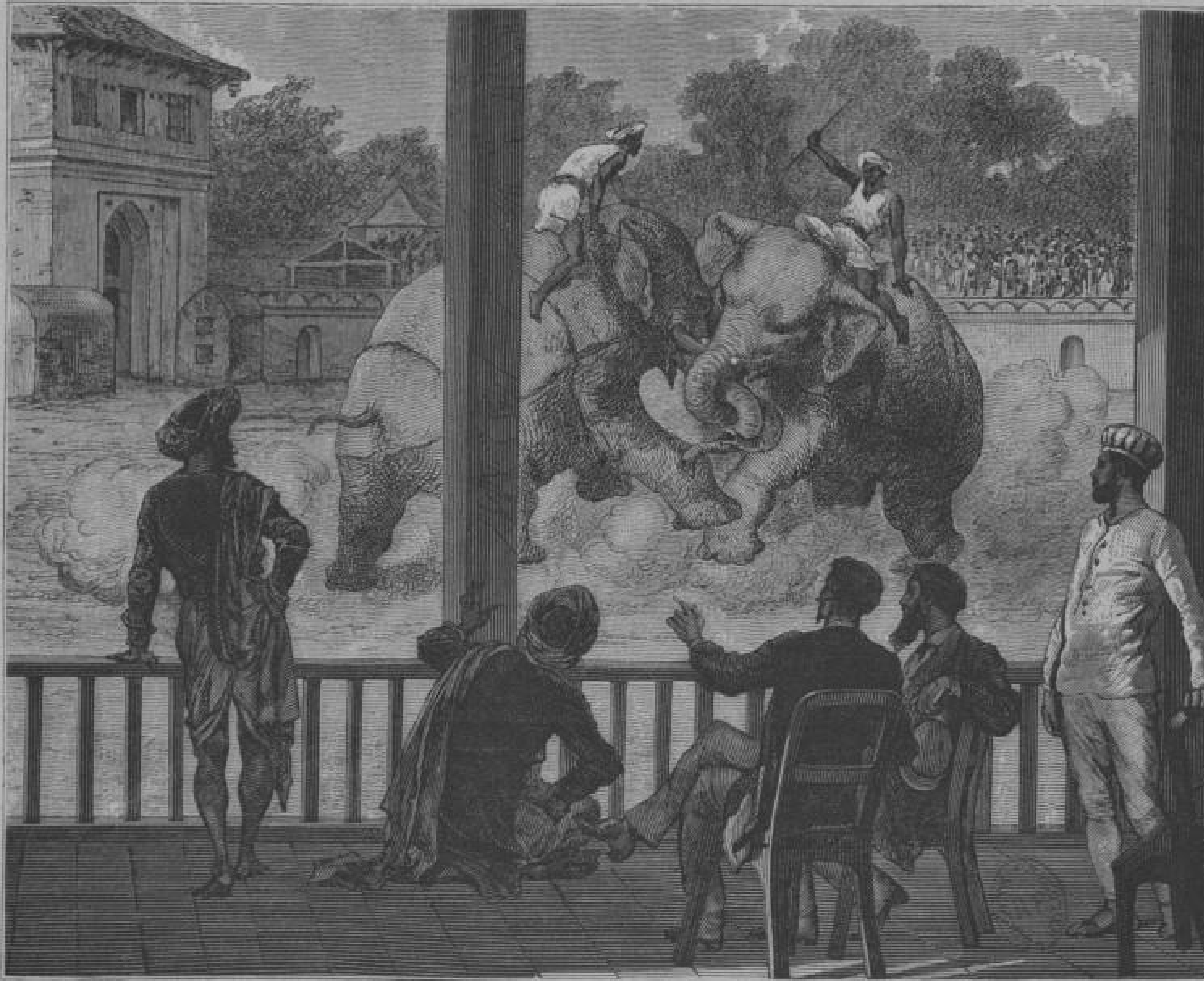
Enfin les trompettes sonnent, je vois les éléphantadors disparaître par les petites portes. L'éléphant



Chasse au tigre à dos d'éléphant. (P. 203, col. 1.)

ne comprend pas cette fuite soudaine et paraît s'attendre à quelque attaque inattendue. Une porte s'ouvre et un cavalier maharate, la lance au poing, monté sur un élégant cheval, entre dans l'arène. Il vient en caracolant devant notre estrade et fait un gracieux salut. Je remarque que le cheval a la queue coupée très-court et l'on m'explique que c'est afin d'empêcher que l'éléphant puisse le saisir. Celui-ci accourt avec fureur la trompe levée, afin d'anéantir l'être qu'il hait le plus. Il a en effet pour le cheval une aversion toute particulière, qu'il manifeste même dans ses moments de plus grande douceur. Ce troisième acte du combat est le plus gracieux. Le cheval, admirablement dressé, ne bouge que sur l'ordre du cavalier, de sorte que celui-ci permet à l'éléphant de le toucher presque avec la trompe, avant de bondir de quelques pas. Il attaque de sa lance l'énorme bête, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs; il l'amène au paroxysme de la rage; mais en ce moment même l'éléphant manifeste son intelligence extraordinaire; feignant de ne plus s'occuper du cavalier, il se laisse approcher par derrière et, faisant volte-face avec une rapidité étonnante, il est sur le point de saisir le cheval, qui ne se sauve que par un bond désespéré. Enfin le combat est terminé, le cavalier nous fait une nouvelle courbette et s'éloigne. Les porteurs de pince entrent, accueillis par les huées de la foule. Pour attraper l'éléphant, ces pauvres gens ont fort à faire, car l'éléphant les charge et ils ne l'arrêtent qu'avec difficulté.

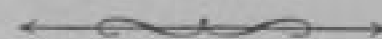
Pour terminer ce tableau du rôle de l'éléphant dans l'Inde, il me faut encore mentionner l'usage que les Anglais en font dans leur armée. Ils l'attellent à leurs pièces d'artillerie, et l'on voit ces intelligents animaux manœuvrer une batterie au son du clairon, même sans l'aide de leurs mahouts.



Combat d'éléphants. (P. 203, col. 2.)

C'est grâce aux éléphants qu'ils avaient transportés au delà des mers, que les Anglais ont pu faire franchir à leur artillerie les prodigieuses montagnes de l'Abyssinie et abattre ainsi la puissance d'un despote qui avait cru pouvoir, derrière ce rempart, braver le monde civilisé.

Louis Rousselet.



LA DETTE DE BEN-AISSA

HERVÉ A MADAME DE LÉRY.

El-Mahsin, 25 avril 1860.

Ne vous tourmentez donc pas à mon sujet, chère bonne mère. Il ne s'agit plus, comme les années précédentes, d'aller poursuivre les tribus rebelles jusque dans leur repaire de montagnes. Je vous jure qu'il ne s'agit que d'une promenade militaire dans le plus beau pays du monde, et que nous ne ferons parler la poudre, comme disent les Arabes, que si nous rencontrons quelque perdrix ou quelque lièvre, que nos hommes ne seront pas fâchés d'ajouter à leur ordinaire. Un seul danger sérieux nous menace peut-être : celui d'être dévorés par les puces indigènes, altérées de sang français, ou de boire, à quelque rivière torrentueuse et poétique, une eau qui aurait besoin de passer par votre grand filtre perfectionné.

Ce seul mot de filtre me rappelle le sanctuaire inabordable de Pacifique, le laboratoire mystérieux où s'exécutaient les savantes combinaisons que je prisais si fort jadis, et dont le souvenir, à l'heure qu'il est, me met encore l'eau à la bouche.

A propos de Pacifique, je vous avouerai que nous aurions eu grand besoin de son talent hier soir, pour nous accommoder, ou plutôt pour nous déguiser un gigot de panthère, détestable viande, insipide et coriace, que je ne recommande aux restaurateurs parisiens qu'à titre de curiosité exotique. Cette panthère a été tuée par un des spahis de l'escorte, je la lui ai généreusement payée, et j'enverrai la peau à Alger pour qu'on vous la prépare en descente de lit. Vous verrez quelle doucereuse figure de chat sauvage, à laquelle il n'aurait pas été trop prudent de se fier. Quelles jolies paires de griffes, et surtout quel appareil respectable de mastication ! Je détourne seulement la plus formidable de ces blanches incisives pour en faire monter une bague à miss Déborah. Cela fera une superbe chevalière, qu'elle mettra à son quatrième doigt, en compagnie de la première dent de lait de Diane, mignonne perle qui n'a jamais fait grand mal à personne, si nous en exceptons les noisettes et les amandes vertes.

Adieu, ma bonne mère, je vais m'endormir sous la garde d'une escorte qu'aurait enviée le Prophète lui-même : cinquante spahis indigènes du plus bel effet, avec leurs longs manteaux rouges flottant au vent, et leurs turbans sous lesquels étincellent de longs yeux noirs, à la fois sauvages et rêveurs. Je ne vous charge de rien pour mon oncle ; je compte lui écrire demain.

HERVÉ.

Bukbah, 12 mai.

Nous voilà de nouveau en route depuis hier matin, ma chère mère ; nous avons laissé derrière nous Blidah, la ville des oranges, cette *rose* chantée par les poëtes arabes, et nous avançons vers le sud à très-petites journées, ne marchant que le matin, et dépliant nos tentes pour passer à l'ombre, dans quelque oasis, s'il s'en trouve, les heures brûlantes de midi. Pour le moment, nous faisons la sieste dans une gorge charmante, pleine de rigoles qui serpentent au milieu des arbousiers, des trembles et des lauriers-roses. Oui, chère mère, ouvrez de grands yeux ; les lauriers-roses, qui donnent tant de peine à votre jardinier, poussent ici tout seuls, sous l'œil de Dieu, comme ils font aux bords de l'Eurotas tant vanté. Ils escaladent les pentes inaccessibles, nichent partout, et vont réjouir au fond du ravin l'humble filet d'eau, qui se traîne péniblement dans son lit desséché par l'été.

Puisque Diane ne fait plus de fautes d'orthographe, prétend-elle, et qu'on *doit* la traiter comme une grande personne, ma première lettre sera pour elle, et à son adresse. En attendant, remerciez-la des recommandations qu'elle me fait au sujet des lions. Elle s'imagine, l'innocente enfant, que les lions se promènent sur les routes d'Afrique comme nos moutons français dans les champs. Non, petite sœur, rassure-toi. Le *seigneur à la grosse tête*, qui est un personnage fort avisé, ne se frottera pas contre une caravane aussi respectable que la nôtre. Sauf un jeune lionceau de quatre mois qui grognait dans un coin de la cour, à l'hôtel de France, à Alger, et deux toutes petites panthères qui se promenaient en miaulant, comme de jeunes chats, dans les corridors du susdit hôtel, je n'ai rien vu de comparable à ce que tu peux voir dans la moindre ménagerie ambulante, où l'on montre des phoques qui disent papa et maman, et des lapins savants qui font l'exercice. Calme donc ta petite imagination, et si tu es bien sage, à mon prochain semestre, je te mènerai à Paris, au Jardin des Plantes, pour t'y faire voir le tigre royal et la panthère de Java.

Adieu, mes chers amis, n'attendez pas de lettres d'ici à fort longtemps, car j'imagine que les bureaux de poste n'abondent pas dans la région où nous allons entrer.

HERVÉ.

Maahyeh, 15 juin.

J'espère que vous êtes tout à fait rassurée maintenant par mon courrier de la semaine dernière, pauvre mère chérie ! Cela fait donc trois ou quatre lettres égarées, je ne sais comment, et qui vous auront valu ces mauvais jours. J'en viens de passer de bien tristes aussi. Quelle misère autour de nous ! Les horreurs de la guerre, comme vous les appelez, ne valent-elles pas mieux que ces horreurs de la famine, et ne dirait-on pas merci à la balle expéditive

qui vous traverserait la poitrine, en présence de cette mort lente, de cette horrible torture de la faim, à laquelle ont succombé déjà tant de pauvres êtres de tout âge? Il me faut recourir aux souvenirs de l'histoire ancienne pour imaginer un pareil fléau! La sécheresse en Israël, pendant les longs mois brûlants qui anéantirent les récoltes, n'était pas pire que cette nuée dévorante de sauterelles qui fait ressouvenir des plaies d'Égypte. Pas une feuille, pas un brin d'herbe ne reste partout où passe cette horrible engeance. En quelques heures, elle fait d'une fertile oasis un lieu désolé. Que de fois j'ai eu le cœur déchiré pendant ce triste parcours! Nous donnions tout ce que nous pouvions, et chaque jour nos chameaux s'allégeaient d'une partie considérable de leur fardeau. Mais il aurait fallu la main féconde de Celui qui multipliait dans le désert les pains et les poissons, et je vous assure qu'on n'aurait pas eu à remporter de corbeilles pleines de restes, comme le remarque l'Évangile, pour mieux faire ressortir la munificence du miracle.

. . . .

Je reprends aujourd'hui, 22 juin, ma lettre interrompue depuis longtemps. Comme vous seriez surprise si vous me voyiez à l'heure qu'il est dans mon gourbi! Auprès de moi, enveloppé dans ma couverture de voyage, dort en ce moment un petit être noir, crêpu, farouche, que j'ai adopté dans mon cœur et dans ma pensée, certain d'avance que vous ratifieriez cette adoption, et que vous m'aideriez à la rendre profitable à mon protégé. Je l'ai arraché à la mort, pâle, exténué, épuisé, mais vivace encore. Quel ressort il doit y avoir au fond de cette petite organisation, pour qu'elle ait pu survivre à tous les siens! Mais sans doute que la dernière poignée d'orge, le dernier épi de maïs aura été pour lui.

De ma vie je n'oublierai cette scène poignante. C'était à la fin de la semaine dernière. Pour éviter le soleil, nous marchions depuis quelque temps au fond d'un ravin ombragé, lorsque les hommes que j'avais envoyés en éclaireurs, jusqu'au sommet d'une sorte de plateau couronné de broussailles, revinrent en toute hâte.

« Il y a des gens qui se meurent là-haut, mon capitaine, me dit le maréchal-des-logis. J'ai laissé auprès d'eux Rouillard et Sanson, qui tâchent de leur faire avaler quelques gouttes d'eau-de-vie, et je suis descendu bien vite vous prévenir. »

Je mis au galop mon pauvre Embarak qui n'en pouvait plus, et en deux minutes j'avais atteint le sommet, où m'attendait une scène navrante. Un vieillard, maigre et pâle comme un spectre, et vêtu d'un misérable burnous en haillons, tenait entre ses bras une jeune femme défigurée par la souffrance, et qui semblait prête à rendre le dernier soupir. Il s'efforçait vainement d'introduire entre ses dents serrées quelques gouttes d'un cordial que mon ordonnance avait découvert dans ma petite pharmacie portative.

« La faim! » me dit le vieillard avec un accent navrant.

Puis, inclinant la tête et joignant les mains en signe de soumission : « Allah est le maître, ajouta-t-il, que sa volonté soit faite! »

Le breuvage fortifiant parut ressusciter la mourante. Un instant, j'eus quelque espoir, mais il ne fut pas de longue durée : le temps de me jeter un regard suppliant de ses grands yeux de gazelle blessée, et de les reporter sur un petit garçon d'une dizaine d'années étendu à ses pieds et presque sans connaissance!

« Bon Français, murmura-t-elle en essayant de me tendre sa pauvre main défaillante. » Et ce fut tout!

Ma bonne mère, je n'ai pu sauver que l'enfant. Le grand-père, majestueux comme un patriarche, drapé dans ses haillons d'une façon splendide, vécut jusqu'au lendemain soir, sans vouloir s'étendre sur le lit que je lui avais fait préparer tant bien que mal dans le gourbi où j'ai reçu l'hospitalité. Il est resté accroupi sur le devant de la porte, les pieds dans le sable brûlant, le visage tourné vers l'orient, et répétant tout bas ses monotones prières. Les soins ne lui ont pas manqué, mais l'huile était arrivée trop tard dans cette lampe près de s'éteindre.

« Je vais rejoindre ma colombe, me dit-il dans son langage imagé, je vous laisse l'aiglon. »

Il n'avait pas voulu revoir son petit-fils, que j'avais confié à mon ordonnance, et lorsque sa tête commença à s'embarrasser, il cessa ses prières pour chanter à voix basse une sorte de mélopée au rhythme monotone, à l'accent plaintif. J'ai recueilli quelques-unes des paroles de ce chant bizarre, et je vous les envoie pour mon oncle, que je sais amateur de ces sortes de choses :

« Je suis Ahmed, fils d'Ahmed. Je suis le Henencha, fils des Henencha rugissant, qui plantaient leurs tentes entre Tifesch et Kramish, à l'ombre des dattiers.

» Nous sommes tombés si bas que les chiens ont rongé nos os, mais nous savons encore payer nos dettes.

» La dette du Henencha, c'est le fer laissé dans la blessure de l'ennemi, ce sont les tentes ravagées et les moissons en feu.

» Mon fils creusera ma tombe dans le flanc de la montagne; il y fera une petite fenêtre, afin que je puisse voir mon ennemi, et que, à sa vue, sortant de la poussière du tombeau, le Henencha retrouve ses forces endormies pour aller payer sa dette. »

Je n'ai retenu que ces couplets, mais il y en avait une foule d'autres qui tous parlaient de vengeance, et finissaient par le même refrain : Les Henencha savent payer leur dette.

J'ai voulu savoir ce que cela signifiait, et j'ai interrogé le cadi, que j'ai fait chercher le jour même de la mort du vieillard. Il m'a appris que les Henencha étaient autrefois une riche et puissante famille, qui s'était ruinée dans des querelles avec ses voi-

sins; leur turbulence, leur ardeur belliqueuse, leur avaient suscité une foule d'ennemis, entre autres, il y a trois ou quatre siècles, dit la légende, le bey de Tunis, qui leur avait ravi la plus grande partie de leurs troupeaux, après quelques combats sanglants. Ahmed-ben-Ahmed, le patriarche guerrier des Henencha à cette époque, s'était introduit par ruse jusque dans le palais du bey, et l'avait poignardé en criant à haute voix :

« Voilà comment les Henencha payent leurs dettes! »

Depuis ce temps, les représailles n'avaient pas cessé. Cette *vendetta africaine* s'était transmise de père en fils jusqu'à nos jours, comme un héritage sacré.

C'est le rejeton de cette noble descendance que je vous présenterai à Léry dans cinq ou six semaines. D'ici là, je le laisse à la garde d'un honnête colon, qui veut bien se charger de me l'amener à Alger au moment de l'embarquement.

Tout à vous tous,

HERVÉ.

Alger, 27 juillet.

Dans huit jours je serai auprès de vous, ma bonne mère, aussi ne vous enverrai-je qu'un mot aujourd'hui. Il me reste bien peu de temps pour tout ce que j'ai à faire ici. On ne peut quitter Alger sans acheter une foule de brimborions fort bien reçus en France : colliers d'ambre, éventails de palmier, lanternes tunisiennes, flacons d'essence, étagères orientales, etc., etc. Que dirait Diane, si elle me voyait arriver les mains vides, elle qui rêve, m'écrit-elle, de meubler à la mauresque le petit pavillon du fond du jardin, avec *tout* ce que je lui apporterai? J'ai choisi pour elle un joli miroir à cadre de velours brodé d'or; vous pouvez lui annoncer qu'il sera suspendu dans sa chambre, à la condition toutefois qu'elle ne s'y regardera pas souvent, car je n'aime pas les petites filles coquettes.



Il est resté étendu devant la porte. (P. 207, col. 2.)

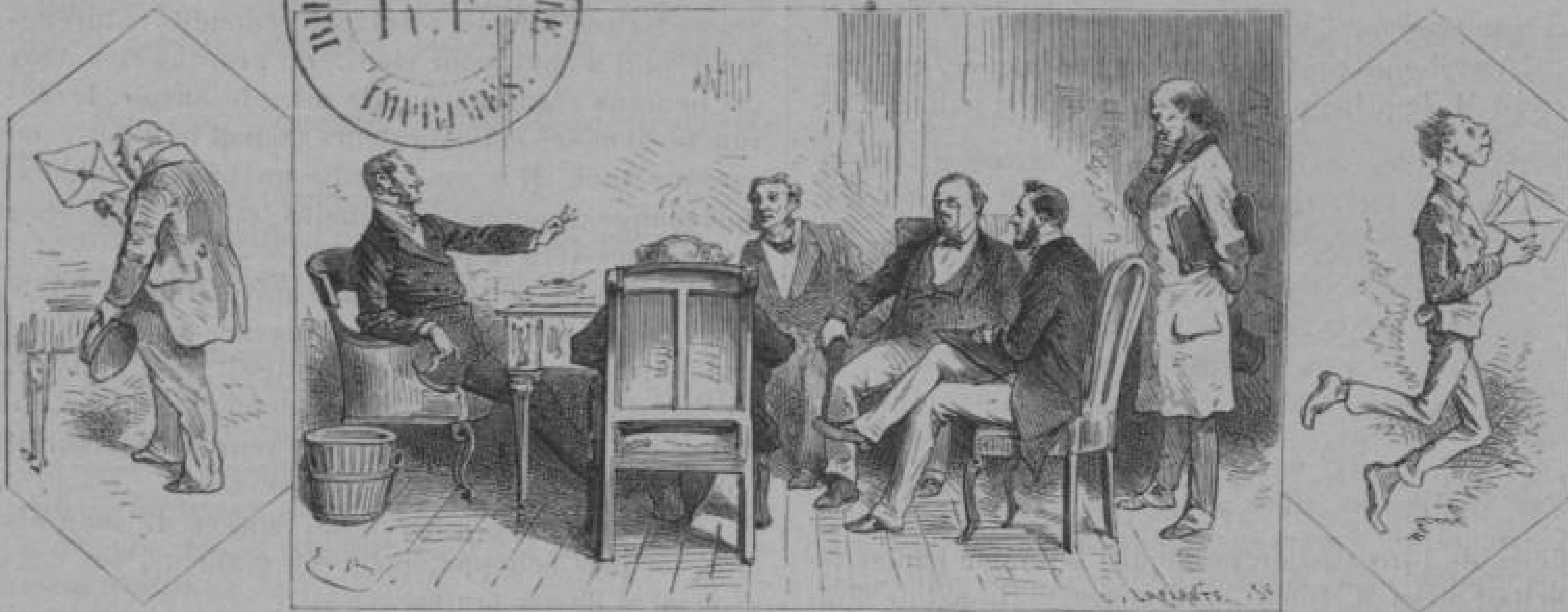
Ah! j'allais oublier... Diane m'écrit, et sa lettre est fort bien tournée, ma foi, que c'est dans l'histoire romaine, et non pas dans son Robinson des Sables, comme je l'avais méchamment supposé, qu'elle a pris l'éveil sur les serpents d'Afrique. Je ne savais pas que la jeune personne en était déjà à Régulus, et qu'elle avait lu la description du fameux siége entrepris contre ce monstrueux reptile à l'aide de balistes et de catapultes. Si mes souvenirs du *De viris* ne me trompent pas, il était de belle mesure cet antique serpent! Est-ce que sa peau, envoyée à Rome comme trophée, ne mesurait pas 120 pieds de long, ma savante petite sœur? Plaisanterie à part, ce n'est pas sans une certaine émotion que j'ai vu le fleuve Bagradas où s'est passé toute cette histoire. Le Bagradas est maintenant l'oued Medjerda, pauvre rivière coulant péniblement sur un lit de sable, au fond d'un ravin escarpé, comme presque toutes les rivières d'Afrique.

Chère mère, je vous l'avoue, maintenant que j'ai devant moi la perspective du retour, je suis dévoré d'impatience, je ferme les yeux et je vois la route blanche bordée de peupliers, notre petite rivière aux eaux tranquilles, que je préfère à tous les *oueds* africains, et pardessus tout votre cher visage bien-aimé, sans oublier mon oncle, ma petite Diane et notre excellente Miss.

HERVÉ.

P. S. — Il est bien entendu que Diane doit ignorer, jusqu'au dernier moment, la surprise que je lui apporte.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.



Monsieur le principal répondit. (P. 210, col. 2.)

NOUS AUTRES[1]

XLVII

Messieurs les professeurs sont convoqués pour recevoir communication d'une nouvelle importante. Influence de cette nouvelle sur le sort de Jacques.

La fin de l'année classique fut déplorable, et les notes trimestrielles de M. Quod contenaient un avertissement si sévère que le docteur ne pouvait manquer d'ouvrir les yeux et de prendre des mesures de répression.

Par malheur, entre le moment où M. Quod remit ses notes au principal et celui où le portier mit son habit des dimanches et sa casquette de livrée pour porter les bulletins à domicile, il se passa, dans l'intérieur du collége, deux événements de la dernière importance.

Les inspecteurs généraux, fort en retard cette année-là, firent leur apparition au collége de Sainte-Maure dans la seconde moitié de juillet. Jacques, qui ne s'intimidait jamais, qui avait la parole facile et l'habitude de voir du monde, fit des réponses si brillantes qu'il fut l'objet d'une mention particulière. M. Quod n'en pouvait croire ses oreilles; un instant, il se demanda si dans ses notes il n'avait pas été trop sévère. Mais M. Quod était un homme de sens; il savait par une longue expérience que les meilleurs élèves ne sont pas toujours ceux qui répondent le mieux à un examen. Les inspecteurs ne s'étaient pas trompés en trouvant que Jacques s'exprimait bien, qu'il avait de la suite dans les idées et de la netteté dans l'esprit, surtout qu'il ne répondait pas à tort et à travers. En effet, le drôle était malin : il ne demandait à répondre que quand il était sûr de son affaire et gardait un silence prudent lorsque les questions tombaient sur quelqu'un des points fort nombreux qu'il avait négligés. Donc M. Quod, jugeant à la réflexion que ses notes étaient l'expression de la vérité, n'eut pas l'idée d'y apporter le moindre adoucissement.

Le principal, tout en le trouvant un peu sévère, se rendit à ses raisons; car il avait la plus grande confiance en lui.

Mais voilà que tout fut remis en question par l'arrivée d'un grand pli que le portier déposa un beau matin sur le bureau de M. le principal.

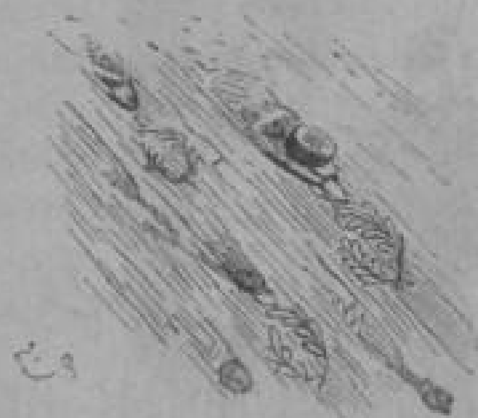
Ce pli, d'apparence officielle, portait le timbre : *Cabinet du recteur*. M. le principal le tint quelques minutes sans se décider à l'ouvrir; ses mains tremblaient d'émotion. Ce pli apportait le résultat d'un concours qui avait lieu tous les ans entre les lycées et colléges de l'Académie. D'ordinaire, la part du collége de Sainte-Maure était si modeste et si humble que le principal ouvrait toujours avec répugnance le pli fatal. « Encore deux ou trois méchants *accessits*, se dit-il avec un soupir! Je fais pourtant tout ce que je peux! »

Il n'eut pas plus tôt déchiré l'enveloppe qu'il bondit sur son fauteuil. Voici ce qu'il avait lu d'un coup d'œil rapide : *classe de rhétorique : 1er accessit de version grecque, Cartel (Pierre)*; *5e accessit de discours français, Cartel (Pierre)*; puis une bonne demi-douzaine d'*accessits* répandus sur toutes les classes; puis comme bouquet de ce feu d'artifice classique : *classe de sixième :*

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

1er prix de version latine, Cartel (Jacques); 2e prix de version grecque, Cartel (Jacques).

L'enveloppe contenait un second papier, qui félicitait M. le principal et lui décernait la palme d'of-



ficier de l'Instruction publique; le même papier félicitait aussi M. Quod, et lui octroyait la palme d'officier d'Académie. M. le principal relut les deux documents avec lenteur pour les mieux savourer, puis il se frotta les mains. Quand il fut fatigué de cet exercice, il prit une plume, et écrivit rapidement quelques lignes sur un papier, en tête duquel on lisait en lettres imprimées : *Collège de Sainte-Maure, Cabinet du principal.* Les lignes une fois écrites, il les relut, les approuva de la tête et sonna. Le coup de sonnette évoqua un garçon, ou pour mieux dire, un fantôme de garçon, dont la figure blême ne faisait pas grand honneur à la cuisine du collège, et dont les cheveux roux semblaient se hérisser d'horreur.

« Michel, dit M. le principal, ôtez votre tablier, et portez cette circulaire dans toutes les classes. Vous reviendrez ensuite, et vous apporterez ici cinq ou six chaises du parloir. Que tout cela soit fait avant dix heures! »

Le fantôme de garçon disparut par une porte et M. le principal par une autre, tout empressé de raconter le grand événement à sa femme et à sa fille.

A dix heures, quand les externes furent sortis, et que les internes eurent été emmenés dans leurs études, les professeurs commencèrent à arriver avec leurs livres sous le bras, se demandant les uns aux autres pourquoi on les réunissait, et faisant des commentaires à perte de vue sur l'objet de la réunion.

Quand ils furent groupés à la porte du cabinet, ce fut à qui n'entrerait pas le premier. Ce débat de courtoisie durerait peut-être encore, si M. Chauvin ne se fût risqué résolûment. « Allons, dit-il en souriant, je suis comme M. Jourdain, j'aime mieux être incivil qu'importun, » et il entra. Le charme étant ainsi rompu, ces messieurs entrèrent à la file. Au salut de chacun des arrivants, M. le principal répondait par une inclination de tête, et, de la main, il désignait les fauteuils et les chaises.

L'importante communication faite, les vainqueurs du jour prirent des airs modestes, et les vaincus les félicitèrent. M. Chauvin improvisa un petit discours à l'adresse de M. le principal, au sujet de la distinction dont il venait d'être l'objet, et dont l'éclat rejaillissait sur le corps entier des fonctionnaires de Sainte-Maure. M. le principal répondit naturellement qu'il n'était pour rien... ou presque rien dans cet heureux résultat; que le zèle, le savoir, le dévouement de ses collaborateurs avaient tout fait... ou presque tout. Il y eut ensuite un petit brouhaha, un échange de poignées de mains, et l'on commença à se diriger vers la porte.

A la suite de cette petite fête universitaire, tout le monde se trouva disposé à l'indulgence envers Cartel junior (le succès a tant de prestige!). Son bulletin, au lieu d'être *exécrable*, fut simplement *médiocre*. Ce n'était pas assez pour ouvrir les yeux du docteur et pour le pousser à une salutaire sévérité.

Voilà comment, grâce à un succès de mauvais aloi, Jacques échappa, pour son malheur, aux conséquences de ses fautes.



XLVIII

Vacheron est content du séjour de Sainte-Maure, et plus content encore d'une confidence que lui fait le commandant.

« J'engraisse abominablement! se dit un jour Vacheron en se faisant la barbe. On dit que l'air est *bonne* de ces côtés-ci; je m'en aperçois. S'il y avait seulement un petit brin de port, pas trop loin, où l'on pourrait aller de temps en temps regarder des bateaux, ce petit trou de Sainte-Maure serait le paradis sur terre. Comme trois mois de relâche vous refont un matelot! Si cela continuait trois mois encore, je deviendrais aussi dodu et aussi appétissant qu'un armateur ou un maître-coq. Ce n'est pas l'embarras, le commandant n'a pas à se plaindre non plus. Sauf le respect que je lui dois, il avait, en arrivant ici, une vraie figure de papier mâché. Vas-y voir aujourd'hui, frais, rose, gai. Est-ce qu'il ne chantait pas, hier matin, quand je suis allé prendre ses habits pour les brosser! ma parole d'honneur, il chantait. »

« Vacheron! cria du bas de l'escalier une voix joyeuse.

— Présent! répondit Vacheron, et il se précipita sur le palier, son rasoir à la main. Par-dessus la rampe, il présenta aux regards de son commandant sa bonne figure rougeaude, encore à moitié couverte de mousse de savon.

— Non, non! cria la voix joyeuse; ne descends pas; tu as tout le temps de te raser. Seulement,

écoute-moi bien : J'ai à sortir tout de suite, et je ne rentrerai pas déjeuner. Tu me feras ma valise, et tu me la porteras à la gare pour le train de midi et demi.

— Oui, mon çommandant. Faut-il que je prépare mon sac?

— Non, je ne t'emmène pas.

— Faut-il mettre l'uniforme dans la valise?

— Inutile. N'oublie rien, je te retrouverai à la gare.

— Oui, mon commandant. »

« Hum! se dit le vieux loup de mer, en achevant de se raser. Le commandant ne déjeune pas avec son père et sa mère. Je parierais ma ration tout entière contre un morceau de biscuit que je sais où il déjeune. Ah! il faut dire qu'il a là des amis crânement gentils! »

A midi cinq minutes, la valise du commandant et le matelot firent leur apparition à la gare, l'un portant l'autre.

A midi vingt minutes, le commandant arriva bras dessus bras dessous avec Pierre, qui rougissait de plaisir et d'orgueil.

Présent! répondit Vacheron. (P. 210, col. 2.)

« Pierre, dit le commandant, en lançant à son compagnon un regard d'intelligence, ayez la complaisance de faire enregistrer ma valise. J'ai deux mots à dire à Vacheron. » Il emmena le matelot dans un coin et lui dit quelques mots à voix basse. N'eût été le respect qu'il devait à son supérieur, Vacheron lui aurait certainement serré les deux mains, tant la



confidence du commandant sembla le mettre en joie. Mais il demeura au port d'armes et se contenta de grommeler : « Crânement content! » Et quand il eut vu son commandant disparaître dans la salle d'attente, il se frotta les mains et dit : « C'est les *adultes* qui vont être surpris! Je voudrais déjà être à ce soir. »

Les adultes auxquels Vacheron faisait allusion n'étaient pas ceux qui suivaient les cours du soir chez les frères de la doctrine chrétienne, et Vacheron lui-même ne s'était jamais avisé, pour employer ses soirées, d'aller s'asseoir sur les bancs de l'école, afin d'apprendre l'A B C ou de griffonner des bâtons sur une ardoise.

XLIX

Les adultes.

Il y avait, tout près de la halle, au coin de deux rues, un tout petit café d'apparence débonnaire et tranquille, un vrai café patriarcal. Au comptoir trônait une grosse maman à double menton; elle avait des cheveux gris bien lissés, tutoyait les habitués et s'intéressait à leurs petites affaires. Entre les tables circulait, non sans peine, un gros papa à triple menton, qui portait la moustache blanche en brosse et les cheveux coupés ras. Lui aussi, il tutoyait les abonnés, et il savait fort bien leur dire : « Tu n'auras pas un verre de plus, quand tu me le payerais vingt francs, et si j'ai un conseil d'ami à te donner, c'est de retourner tranquillement chez toi pour ne pas faire veiller ton monde. Va, mon garçon; ménage ton argent, tu deviendras riche; couche-toi de bonne heure et lève-toi de bonne heure, tu vivras longtemps. Là, gentiment! au revoir! »

La bonne grosse mère s'appelait Mme Vincent, le bon gros père s'appelait M. Vincent, et le café patriarcal s'appelait le café Vincent. Les ivrognes fuyaient le café Vincent, parce qu'il n'était pas permis de s'y griser; les braillards l'avaient en horreur, parce que « c'était trop tranquille ».

Vacheron, qui était un homme d'habitudes tranquilles et régulières, fut tout d'abord frappé de la simplicité extérieure et de la propreté du café Vincent. Il avait, depuis trente ans, l'habitude de boire tous les soirs un petit verre de rhum, un seul, pour combattre l'influence de l'air de la terre ferme, qui lui donnait des crampes d'estomac : « C'est là, pensa-t-il, que je boirai mon petit verre. »

« Tu auras tes soirées libres, lui avait dit le commandant; je n'ai pas besoin de te prévenir que tu dois être rentré à dix heures. »

Tous les soirs, à huit heures sonnantes, Vacheron accrochait son chapeau de toile cirée au deuxième crochet, à gauche en entrant. A neuf heures juste, il décrochait son chapeau et rentrait au logis.

La première fois que cette espèce de monstre marin vint s'échouer sur la banquette rouge du café Vincent, Mme Vincent abaissa un peu les deux coins de sa bouche; les matelots, vous le savez, sont un peu tapageurs! M. Vincent se promit d'avoir l'œil sur lui. Cela n'était pas nécessaire; quand il eut payé tranquillement, et qu'il se fut retiré sans avoir ouvert la bouche, sinon pour humer son rhum à petites gorgées, M. et Mme Vincent se regardèrent d'un air surpris.

« C'est le matelot du fils Renaud, dit en manière d'explication le secrétaire de la mairie, qui becquetait délicatement un lot très-modeste de cerises à l'eau-de-vie.

— Ah! vous m'en direz tant! répliqua Mme Vincent; et elle ajouta : C'est un jeune homme très-bien élevé » (Vacheron était un jeune homme de quarante-huit ans, conservé dans la saumure).

Les habitués s'étaient d'abord sentis gênés en présence de ce grand gaillard qui se tenait immobile comme une statue, avec un visage si impassible et si anguleux, qu'on l'eût facilement cru taillé à coups de serpe dans un morceau de bois de gaïac. Sa pipe, vissée au coin de sa bouche, envoyait à de longs intervalles d'énormes bouffées vers le plafond. On eût dit un cachalot, occupé à chasser des colonnes d'eau par ses évents. Ses yeux ne clignaient pas, pendant qu'il regardait tout droit devant lui, dans le vide; et cependant chacun des assistants croyait être l'objet de son attention particulière. Certains portraits produisent cette illusion : leur œil est fixe, et cependant il semble vous poursuivre partout avec une persistance gênante.

Mais le premier qui, poussé par la curiosité, s'avisa de lui parler, découvrit que l'homme de bois était le meilleur enfant du monde. Vacheron fut bientôt le favori du café Vincent, toujours prêt à répondre à toutes les questions, et à révéler à tous ces malheureux qui ne connaissaient la mer que de nom tous les mystères de la vie maritime.

« C'est étonnant comme ces gens-là savent peu de chose! disait-il un jour au commandant. Mais ils ont bonne volonté, et ils apprendront vite.

— Alors tu passes tes soirées à faire des cours d'adultes.

— Précisément. Ce sont de vrais adultes! »

Vacheron n'attachait au mot adultes aucun sens bien déterminé. Il crut comprendre cependant que c'était un mot d'officier de marine pour désigner les malheureux qui ne naviguent pas. Aussi l'adopta-t-il avec enthousiasme. Son amour-propre était singulièrement flatté d'avoir quelque chose à apprendre à quelqu'un, et il se mêlait une toute petite pointe d'orgueil à la patience inépuisable qu'il déployait avec ses *adultes*.

Où l'amour-propre va-t-il se nicher? Vacheron envoyait depuis quinze ans sa solde presque entière à la veuve de son frère; il trouvait la chose si naturelle qu'il n'en avait jamais soufflé mot à personne; le même homme se rengorgeait avec une vanité risible en parlant des progrès de ses *adultes*.

Toute la journée, depuis l'heure où le commandant lui avait parlé à la gare, Vacheron s'était promis de faire languir les adultes avec la grande nouvelle qu'il apportait, de les leurrer, de les dépister vingt fois, avant de leur dire : « Eh bien! voilà de quoi il retourne. »

Il n'y avait pas dix minutes qu'il avait suspendu son chapeau au deuxième crochet, à gauche en entrant, que déjà, la dame au double menton avait deviné son secret, et lui disait, à sa grande surprise : « Le commandant se marie : est-ce bien cela? — C'est bien cela. — Il épouse Mlle Cartel, est-ce bien cela? — C'est bien cela, » répondit Vacheron tout penaud. Comment Mme Vincent avait-elle deviné si vite. Comment avait-elle pu débrouiller avec tant de dextérité un écheveau qu'il avait passé toute sa journée à embrouiller de son mieux? Il se posa souvent cette question, sans jamais parvenir à la résoudre.

L'union projetée eut la pleine et entière approbation de M. et de Mme Vincent, qui en valait bien une autre, et celle de tous les habitués. Étant donnée la diversité des opinions humaines en général, et la tendance particulière des gens de Sainte-Maure à épiloguer sur les faits et gestes du prochain, cette approbation unanime n'était pas à dédaigner.



L

Le commandant Renaud, dans ses courses à travers Paris, rencontre une vieille connaissance.

Le vieux Pingouin était mélancoliquement assis dans son entresol de la rue Tronchet, au milieu du désordre d'un déménagement très-avancé. Il jetait sur les caisses qui l'entouraient des regards aussi navrés que Marius en dut jeter sur les ruines de Carthage.

C'était par politique que le vieux Pingouin s'était

jeté autrefois dans la vie mondaine, et c'était par ambition qu'il s'était fait conducteur de cotillons. Il avait entendu dire, ou il avait lu quelque part, ou il s'était imaginé que le meilleur moyen de parvenir, c'est de faire beaucoup de belles connaissances.

Il avait fait beaucoup de belles connaissances, c'est-à-dire qu'il saluait beaucoup de gens, et que beaucoup de gens lui rendaient son salut avec un sourire; mais il n'avait pas fait un seul pas dans la carrière de la fortune et des honneurs. En revanche, par suite de ses veilles prolongées, il avait perdu une notable partie de ses cheveux et toutes ses illusions.

Attaché au même ministère que le Roquet, il songea à faire comme lui, à s'expatrier.

Juste au moment où cette idée avait commencé à lui venir en tête, le Roquet reparut pour quelque temps sur l'asphalte du boulevard.

Son aventure dans l'île de Woo-Pali, les dangers réels qu'il avait courus, et il faut le dire aussi, les services qu'il avait rendus, ainsi que l'intervention du chevalier de Pavezac, avaient attiré sur lui l'attention du ministre. Il avait donc été relevé de sa faction, et il venait d'être nommé consul à Hambourg. Dès son arrivée, le vieux Pingouin lui fit part de ses nouvelles résolutions; le Roquet se montra bon camarade, multiplia les démarches, mit son oncle en campagne, et fit nommer d'emblée le Pingouin déplumé représentant de la France auprès de Sa Majesté Woo-Pali.



Première apparition de Vacheron au café Vincent. (P. 212, col. 1.)

Tant que sa nomination avait été en suspens, le vieux Pingouin avait déclaré qu'il serait le plus heureux des hommes, s'il lui était donné de faire un aussi beau voyage, et de commencer sa fortune d'une manière aussi brillante. Il était alerte, actif, empressé, inquiet.

Aussitôt qu'il eut sa nomination dans sa poche, toute son ardeur tomba; il ne vit plus que les dangers et les difficultés de l'entreprise; il fut tout entier au regret de quitter Paris. Et cependant Paris avait été bien ingrat pour lui.

En ce moment même les préparatifs du départ l'avaient jeté dans une sombre mélancolie, et le vicomte Hector épuisait toute son éloquence à le consoler et à le raffermir.

« C'est si loin! disait-il d'un ton languissant.

— On en revient! répondit Hector en se rengorgeant.

— Il doit faire une chaleur si terrible.

— On porte du coutil.

— Et les révoltés couleur de pain d'épice!

— La couleur n'y fait rien; qu'il te suffise de savoir que nous les avons muselés pour toujours. »

Le mélancolique jeune homme se leva, et pour se distraire de ses sombres pensées, alla coller son nez à la vitre pour voir ce qui se passait dans la rue.

Un équipage venait de s'arrêter devant la maison. Le Pingouin arriva trop tard pour voir qui en était descendu. Un valet de pied refermait la portière.

« C'est la livrée de l'amiral Cormeilles ! » dit-il en souriant malgré lui. On a beau avoir la mort dans l'âme, on n'est pas fâché de montrer que l'on connaît son grand monde sur le bout du doigt.

Le Roquet sembla peu ému de ce renseignement. Il continua à fumer (car il fumait maintenant), les jambes en l'air, renversé sur un canapé, dont les pieds étaient déjà ficelés dans des journaux, comme les pieds d'un goutteux dans de la flanelle.

Voyant qu'il avait manqué son effet, le Pingouin quitta la fenêtre en haussant les épaules, et se promena de long en large. Tout à coup il s'arrêta en entendant des pas au-dessus de sa tête, dans l'appartement du premier.

« Ah ! s'écria-t-il, des visiteurs dans l'appartement du premier, de futurs locataires sans doute. Voilà la vie! reprit-il d'un ton amer; les uns déménagent, les autres emménagent; les uns viennent, les autres s'en vont!

— Très-philosophique! » dit ironiquement le Roquet, sans bouger. Quand il fut enfin fatigué de se tenir les jambes en l'air, il les laissa retomber sur le parquet, et abandonnant le canapé goutteux, il alla en fredonnant jusqu'à la fenêtre et regarda l'équipage.

Le valet de pied tenait la portière ouverte. Un jeune homme et une dame à cheveux blancs traversèrent le trottoir et remontèrent en voiture. Le jeune homme s'étant penché pour donner un ordre au valet de pied, le vicomte s'écria : « Dieu me pardonne ! mais c'est Renaud !

— Qui ça, Renaud? grommela le Pingouin.

— Un de mes amis qui est officier de marine; c'est celui qui m'a tiré là-bas des mains de ces escogriffes.

— Il a de la chance, lui, murmura le Pingouin, d'être si bien avec son ministre! »

C'était bien, en effet, le commandant Renaud. C'était lui qui avait visité l'appartement du premier; ce qui est bien plus fort, c'est qu'il l'avait visité pour son propre compte. S'il avait besoin d'un appartement, c'est qu'il allait habiter Paris; et il allait habiter Paris, parce que l'amiral Cormeilles lui avait confié, au ministère, un poste important, où il était appelé à rendre de très-grands services.

La dame à cheveux blancs qui l'accompagnait, c'était Mme l'amirale Cormeilles en personne.

Il avait eu beau dire et beau faire, et rougir et protester par discrétion ; il lui avait fallu, pour tout le temps de son séjour à Paris, devenir le commensal, l'hôte, et comme le fils de l'amiral Cormeilles, qu'il avait vu trois fois en tout, et de sa femme, à qui il venait d'être présenté.

Il y a des figures ouvertes, franches, sympathiques, qui font que l'on aime les gens à première vue. Le commandant avait une de ces figures-là. De plus, il y a certains services qui, du premier coup, lient les gens par des liens plus étroits que ne pourraient le faire vingt ans de connaissance et même de familiarité.

« Ma femme se met à votre service, lui dit l'amiral avec une charmante bonhomie. Elle a pensé que vous aimeriez à avoir son avis sur le choix d'un appartement, et sur certaines emplettes; elle se propose donc de vous accompagner.

— S'il s'agissait de mon fils, dit Mme Cormeilles avec un sourire plein de bonté, je ne m'en remettrais à personne de tous ces soins et de tous ces petits détails qui ont plus d'importance que les hommes ne se l'imaginent. »

Le commandant céda de bonne grâce : c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Et quand il se vit embarqué dans la série interminable de tous les petits achats nécessaires, il se demanda avec terreur comment il eût pu sortir, s'il eût été seul, d'un labyrinthe aussi compliqué.

Le vicomte Hector, qui avait emmené son Pingouin pour le distraire, aperçut encore une fois le commandant. C'était à travers les vitres d'un grand magasin de châles de l'Inde. La dame à cheveux blancs paraissait le consulter, et lui, un peu décontenancé, il faisait semblant d'avoir un avis.

« C'est bien lui, » dit le vicomte, devenu mélancolique à son tour. Mais sa mélancolie fut de courte durée. « Je serais le dernier des pleutres, se dit-il à lui-même, si je lui enviais son bonheur ; car lui, il l'a mérité : d'ailleurs si je suis encore vivant, c'est à lui que je le dois. »

Décidément, les voyages forment la jeunesse.

Comme Mme Cormeilles était restée un instant en arrière pour faire quelques recommandations au marchand, le vicomte alla droit au commandant et lui tendit la main.

« Mes compliments sincères, » lui dit-il, à brûle-pourpoint.

Les marins sont habitués à voir tant de choses étranges et à rencontrer à l'improviste tant de gens aux quatre coins du monde, que Renaud ne fut qu'à moitié surpris de trouver Hector sur le pavé de Paris.

« Tu sais donc?...

— Je ne sais rien ; mais je devine facilement. Tu sais que je suis diplomate... Et ta blessure? mais ta figure répond pour toi. Encore une fois, mon cher Renaud, mes compliments sincères; et du fond du cœur mes souhaits de bonheur.

— Seras-tu encore en France dans quinze jours?

— Dans quinze jours, je serai à Hambourg. »

Les deux amis se quittèrent en se donnant une chaude poignée de main.

Quiconque a remporté sur lui-même, sur son égoïsme, sur son orgueil, sur son amour-propre, une de ces petites victoires qui n'ont l'air de rien et qui sont beaucoup, en est récompensé par un certain contentement de lui-même, par une sorte d'allé-

gresse qui ne demande qu'à se manifester au dehors.

Jusqu'au moment où il avait serré la main à son ancien camarade, le vicomte avait été un peu brusque avec son maussade compagnon de promenade. A partir de ce moment, il se montra plus empressé et plus affable. Il finit par le faire sourire et le réconcilia complétement avec l'idée d'aller passer quelques années dans le pays des hommes jaunes.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES CROCODILES DE SUMATRA

Nulle part peut-être au monde il n'y a tant de crocodiles que dans les grandes rivières de la moitié orientale de Sumatra. Rien que dans la Résidence de Palembang, 900 à 1000 individus par an sont la proie de ces bêtes monstrueuses, et les rapports officiels en font foi.

Dans son ouvrage sur « Banka et Palembang, » Otto Mohnike parle longuement des crocodiles de Sumatra : il a vu, de ses yeux vu, des *bouaija* (c'est le nom malais du lézard cuirassé) de 6 à 8 mètres de longueur, sur un tour de taille d'au moins 3 à 4 mètres.

Un jour, en 1862, Mohnike voyageait dans l'île de Banca. Il se proposait de passer la nuit dans le village de Kouppo, divisé en deux par l'embouchure d'une petite rivière. Des deux parties, l'une est plate, l'autre se relève par un rivage escarpé.

Quand, dans l'après-midi, j'entrai sous la vérandah, j'y trouvai, nous dit le voyageur, quelques Malais du village venus pour me présenter leurs respects. Je les fis asseoir, je leur offris les cigares et le thé, et nous voilà bons amis, causant familièrement ensemble.

Tout à coup, je me lève, ou plutôt je saute, épouvanté, de mon siége. Qu'avais-je donc vu, en portant nonchalamment mes regards sur le bord opposé de la rivière ? Deux grands crocodiles de 6 à 7 mètres de longueur, à demi enfouis dans la vase du fleuve, qui en ce moment était réduit par la mer basse à quelques flaques d'eau séparées par des bancs de boue ; et entre ces deux monstres, la troupe rieuse des enfants du village, barbotant dans l'eau, barbotant dans la boue !

« Tranquillisez-vous, s'écrièrent mes visiteurs. Nous connaissons très-bien ces crocodiles et ces crocodiles nous connaissent. Ce sont les amis du village ; ils ont de l'affection pour chacun de nous personnellement ; ils n'ont jamais fait de mal à aucun d'entre nous. Ce sont surtout les amis des enfants, et ils aiment beaucoup à les voir jouer autour d'eux. »

Et de fait, ce que je voyais donnait raison aux Malais du village : les gamins sautaient sur les deux monstres, se mettaient à cheval sur leur queue, faisaient la ronde sur leur dos, et les deux crocodiles ne s'offensaient point de ces jeux. On les aurait crus morts si de temps en temps ils n'avaient levé un peu la tête, ouvert toute grande la gueule et remué légèrement la queue.

Je restai bien une demi-heure dans l'admiration de ces choses étranges. Le crépuscule commençant de tomber, la brillante jeunesse de Kouppo quitta les vases du fleuve, et ses deux bons amis les crocodiles s'éloignèrent aussitôt : tantôt nageant, tantôt se traînant sur les sables ou les boues, ils gagnèrent l'embouchure du cours d'eau.

Les Malais m'apprirent que les deux alligators venaient régulièrement à cette même place, tous les jours, depuis un certain nombre d'années. Tout le monde au village les connaît ; jamais on ne les tourmente, jamais on ne leur fait le moindre tort. Eux, de leur côté, depuis qu'ils fréquentent Kouppo, n'ont jamais mangé ni un homme, ni un enfant, ni un animal domestique. On voit qu'ils sont reconnaissants de la façon dont on les accueille, mais l'on sent qu'ils vengeraient la moindre offense. Un jour, un Chinois employé à une mine d'étain voisine tira un coup de fusil sur l'un d'eux : le crocodile ne fut point blessé, mais il comprit l'injure et remarqua l'agresseur, et quelques jours après, il appréhenda au corps et dévora tout vif ce même Chinois qui se baignait à une petite distance de Kouppo, à l'embouchure d'une des rivières de la côte.

LE HOUBLON ET LA BIÈRE

Dans tous les pays du Nord de l'Europe, là où le soleil n'a plus assez de force pour mûrir le raisin, le houblon remplace la vigne ; de même que celle-ci, il fournit le principe le plus important d'une liqueur précieuse, la bière. Par la forme élégante de ses feuilles attachées à des tiges flexibles, par la façon dont il rampe le long des murs ou enlace les appuis qui lui sont offerts, il rappelle aussi la vigne ; mais, au lieu de fournir comme elle un fruit savoureux, il ne donne qu'une sorte de cône, sans consistance et

d'une insupportable amertume. C'est ce cône, plutôt fleur que fruit, qui donne les éléments nécessaires à la fabrication de la bière.

En Alsace, où le houblon constitue un des fonds de la richesse du pays, la récolte de ces fruits est dans chaque village une véritable fête. Les travailleurs entrent dans la houblonnière et avec de grands cris et quelques efforts jettent à bas les hautes tiges de sapins autour desquelles sont enguirlandées les pampres chargés de fleurs. Puis ils s'accroupissent et cueillent soigneusement les cônes que l'on entasse dans des sacs ou dans de grandes caisses. Ce travail est assez pénible, car le houblon est loin d'avoir l'accès facile de la vigne; ses tiges sont ornées d'une sorte de duvet épineux, fort dur, et qui laisse sur la peau des traces douloureuses.



Le houblon.

La fleur du houblon une fois récoltée est séchée soigneusement avant d'être employée.

Beaucoup de personnes se figurent que l'on fabrique la bière directement avec les cônes du houblon comme le vin avec le raisin; il ne peut y avoir en ce point aucune comparaison : le houblon est, il est vrai, indispensable pour donner à la bière son bouquet, son goût particulier, mais il ne constitue pas la base du liquide.

La bière n'est autre chose qu'une boisson légèrement alcoolique, produite par la fermentation, sous une forme spéciale, de l'orge ou des graines de certaines autres céréales.

Les principales opérations de la fabrication de la bière sont le maltage, le brassage, le houblonnage et la fermentation.

La première de ces opérations a pour effet de développer dans le grain un principe spécial appelé *diastase* qui sert à transformer l'amidon de l'orge en sucre. Pour cela, on mouille d'abord le grain, puis on le porte dans une cave où, sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, il germe. Lorsque la tige du germe est suffisamment longue, on sèche le grain à l'air chaud, on le débarrasse de ses petites racines ou radicelles, et on le broie à l'aide de meules. Il constitue alors le *malt*.

Ce malt est ensuite soumis au brassage, c'est-à-dire placé dans des cuves remplies d'eau chaude et munies d'appareils qui agitent continuellement le contenu. Par cette opération, la *diastase* agit sur l'amidon du grain et le transforme en sucre, qui vient se dissoudre dans l'eau chaude et forme une liqueur qu'on appelle *moût*.

C'est à ce moment que le houblon est appelé à jouer son rôle ; les fleurs son placées dans le moût qui est soumis à une cuisson de plusieurs heures, pendant lesquelles il emprunte au houblon l'amertume voulue.

Le moût ainsi houblonné est alors soutiré et soumis à une fermentation lente qui transforme à son tour le sucre en alcool.

Après la fermentation, on soutire de nouveau avec soin le liquide, qui est alors de la bière prête à être livrée à la consommation.

Ce n'est guère que dans ces dernières années que l'usage de la bière et surtout des bières allemandes a pris dans toutes nos grandes villes un développement considérable ; il ne faudrait cependant pas nous croire entièrement redevable aux étrangers de l'emploi de cette excellente liqueur, qui est tout aussi gauloise que tudesque.

Nos ancêtres les Gaulois en faisaient en effet grand usage. Pline dit qu'ils lui donnaient le nom de *cervisia*, d'où l'on a fait plus tard *cervoise*, et qu'ils employaient pour la fabriquer un grain appelé *brance*, origine des mots brasserie, brasseur. Julien, à l'époque où il habitait la Gaule, fit contre la bière une épigramme que l'histoire nous a conservée et qui prouve que l'usage en était répandu dans cette contrée. Malgré les satires de Julien, la bière devint d'un usage chaque jour plus fréquent ; elle était servie à la table des rois francs, et Charlemagne, dans le capitulaire *de Villis*, ordonna que parmi les ouvriers de ses métairies il y en eût qui sussent préparer cette boisson.

Dans la suite, la culture de la vigne s'étant développée dans une grande partie de la France, l'usage de la bière devint moins commun. On remarque qu'il s'accroissait à la suite des grandes calamités et diminuait aux époques prospères.

L'emploi du houblon comme ingrédient nécessaire à la fabrication de la bière ne remonte pas à une époque reculée ; on ne se servait dans le principe



La récolte du houblon en Alsace. (P. 216, col. 1.)

que de l'orge et des graines de brance mentionnées par Pline. Cependant, dès une haute antiquité, on mélangeait à la cervoise des épices pour lui donner du montant, et jusqu'au XVI[e] siècle nos pères firent grand cas de ces bières mixtionnées. La bière simple était peu estimée, et de là est venue l'expression proverbiale : *C'est de la petite bière*, pour indiquer un homme ou une chose qui méritent peu d'attention.

La bière moderne de bonne qualité est une liqueur des plus nutritives. Nos chimistes ont prouvé qu'un litre de bonne bière de Strasbourg renfermait en substance nutritive l'équivalent d'environ 48 grammes de pain.

H. NORVAL.

LE GRAIN DE PLOMB

De mon temps (je veux dire au bon temps de notre chère Alsace), M. Franck, de Saverne, était cité dans les deux départements comme un chasseur accompli. On ne lui connaissait pas de rival sur la rive gauche du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Lauterbourg. Ce notaire de cinquante ans faisait l'étonnement des forestiers les plus jeunes et les plus fringants. Marcheur infatigable, tireur presque infaillible, il possédait surtout à un rare degré la promptitude de l'esprit, la droiture du coup d'œil, le flegme en pleine action et la prudence qui est une vertu sans prix à la chasse. Je ne lui ferai pas l'injure d'ajouter qu'il ne chassait point, comme tant d'autres gros bonnets de l'arrondissement, pour vendre son gibier à l'aubergiste du Soleil-d'Or. Il était non-seulement le plus loyal et le plus désintéressé, mais le plus courtois des compagnons : soit chez lui, soit chez les autres, il faisait les honneurs du chevreuil ou du lièvre au voisin plus pressé qui voulait tirer avant lui, se réservant d'abattre la pièce quand elle aurait été manquée. Mais, entre tant de qualités, la plus extraordinaire à mes yeux était cette prudence toujours en éveil qui semblait le constituer gardien de toutes les existences d'alentour. Je le vois encore avec nous, sur le chemin grimpant du Haberacker, le jour de la battue où il me fit tuer le sanglier. Ce grand gaillard, tout uni de la tête aux pieds, vêtu de gros drap gris, avec ses bottes de cuir de Russie, son chapeau de feutre marron et sa cravate longue fixée par une épingle d'argent ciselé, courait en marge de la compagnie comme un chien de berger qui aurait trente hommes sous sa garde. Il avait l'œil à tout, et sans trancher du pédagogue, sans se faire voir, sans froisser aucun amour-propre, il redressait un canon de fusil, en abaissait un autre, avertissait d'un mot familier le vieux garde Hieronymus qui portait sa carabine en ligne horizontale. Pas d'accidents possibles avec lui : lorsque nous fermions une enceinte, il nous postait lui-même à des distances exactement calculées, chacun derrière un arbre, et je n'oublierai de ma vie le petit geste très-poli, mais sans réplique, qui voulait dire : « Restez-là et n'en bougez sur votre vie, quoi qu'il arrive, tant que le son de mon cornet ne vous aura pas rappelé. » La chasse terminée, il ne commandait rien à personne, mais il disait de sa belle voix profonde : « Je crois, messieurs, que nous pouvons décharger nos armes. » Il prêchait d'exemple, et chacun retirait ses cartouches, comme lui. Cette manœuvre lui était si naturelle, qu'à la rencontre du moindre obstacle, il l'exécutait tout en marchant et comme par instinct. Un jour d'ouverture, dans la plaine de Bischwiller, je l'ai vu sauter vingt fossés en moins d'une heure, sans oublier une seule fois d'empocher ses cartouches; ce qui ne l'empêcha nullement de tuer six perdreaux et deux lièvres dans les houblons, les trèfles et les tabacs qui poussaient entre les fossés.

J'admirais fort cette présence d'esprit au milieu du plus entraînant de tous les exercices et cette constante préoccupation de la vie d'autrui. Tous mes efforts tendaient à copier un si parfait modèle, mais il ne suffit pas de bien vouloir pour bien faire; aussi m'oubliais-je souvent. Un jour que nous étions assis sur l'herbe, en tête-à-tête, devant un déjeuner rustique que le grand air et la saine fatigue assaisonnaient royalement : « Maître Franck, lui dis-je, je sais que je n'égalerai jamais votre adresse ; mais je voudrais au moins devenir aussi prudent que vous. Ce n'est pas chose facile, puisqu'à mon âge et après une certaine expérience de la chasse, j'ai des distractions dangereuses pour le voisin et pour moi-même. Combien vous a-t-il fallu d'années pour acquérir une vertu que j'envie ? »

Il tressaillit et ses yeux se voilèrent, mais, dominant aussitôt cette émotion, il répondit : « Cher ami, mon éducation s'est faite en un mois, mais jamais homme ne fut mis à si rude école. Vous préserve le ciel d'acheter la prudence au même prix ! »

Tout en parlant, il assujettissait entre les plis de sa cravate cette épingle d'argent qu'il portait toujours à la chasse.

Je craignis d'avoir été indiscret et j'allais m'excuser, lorsqu'il reprit d'un ton résolu :

« Au fait, il ne faut pas que ce souvenir meure avec moi. Peut-être la leçon que j'ai reçue et que je ne puis transmettre à mes enfants, n'en ayant point, servira-t-elle aux enfants des autres. Tout le monde ignore à Saverne que ce fameux chasseur, connu par sa monomanie de précaution ridicule, a failli être parricide à quinze ans. Oui, mon premier coup de fusil pensa coûter la vie à mon père.

» Je venais d'achever ma troisième au collége de Strasbourg, et le bon papa Franck, Dieu ait son âme ! m'avait promis un fusil à un coup si j'enlevais le prix d'histoire. J'eus donc le prix et le fusil. Vous

jugez de ma joie. Le démon de la chasse me tracassait depuis longtemps, comme tous les petits Alsaciens de mon âge ; j'avais déjà passé bien des heures de vacances à porter le carnier dans la plaine, à suivre les rabatteurs sous bois, ou à faire tourner le miroir aux alouettes. La possession d'un fusil me grandissait à mes propres yeux et aux yeux de mes camarades : j'étais un homme!

» Malheureusement à mon gré, la loi ne me permettait pas d'obtenir un permis de chasse. Je ne pouvais chasser qu'en lieu clos, par exemple dans notre jardin des bords de la Zorn ; mais on n'y avait jamais vu d'autre gibier que des pinsons et des fauvettes ; or mes parents considéraient la destruction de ces innocents comme un crime. D'ailleurs, il fallait protéger contre ma maladresse un jeune frère et deux sœurs que j'avais. Le fusil neuf risquait donc de demeurer au clou, si mon père n'avait eu pitié de mes peines. « Tôt ou tard, me dit-il, il faudra que tu apprennes à manier une arme, et je ne vois pas grand mal à commencer dès aujourd'hui. Je t'emmène à Haegen, où j'ai un acte à faire signer, et au retour, nous irons tirer un lapin dans la garenne du Haut-Barr : M. de Saint-Fare m'a confié la clef. Prends les deux bassets au chenil. »

» Je ne me le fis pas dire deux fois. Ah! le joyeux départ! Et que la route me parut longue! De quel cœur je donnai au diable ce paysan de Haegen qui se fit traduire mot par mot l'acte notarié, avant d'y mettre sa signature! Il me semblait toujours que la nuit allait nous surprendre et que la chasse serait remise au lendemain. Les bassets, qui hurlaient au fond de la voiture, étaient moins impatients que moi.

» L'affaire se termina pourtant, et vers cinq heures nous arrivions à la porte de la garenne. J'attachais le cheval à un arbre, mon père chargeait nos fusils, lentement, avec le soin qu'il mettait aux moindres choses, et les chiens étaient découplés.

» Mon père me posta au coin d'une jeune taille avec toutes les recommandations en usage : surveiller les deux chemins, jeter le coup de fusil sur le lapin aussitôt vu, ne pas tirer si les chiens suivaient de près, et surtout rester ferme en place, quoi qu'il pût arriver, tant qu'il ne me rappellerait point. Là-dessus, il partit, fort tranquille et comptant sur mon obéissance, pour se placer lui-même à l'angle opposé, hors de ma portée. J'étais là depuis trois minutes quand les chiens chassèrent à vue, et presque au même instant un lapin qui me parut énorme débucha sur ma gauche, à dix pas, franchissant le sentier d'un bond. Il était déjà loin, les chiens l'avaient suivi, et moi, je n'avais pas encore pensé à mettre en joue. J'eus conscience de ma sottise et je me promis de dire que je n'avais rien vu : tant le mensonge est une inspiration naturelle au chasseur le plus neuf! Mais la voix des bassets me réveilla en sursaut, et cette musique poignante, qui fait battre les cœurs les plus blasés, me jeta dans une sorte d'ivresse. Le lapin revint sur ses pas, loin de moi, et il se mit à suivre le chemin en courant tout droit devant lui. Je m'élançai à sa poursuite, il m'entendit et rentra dans la première enceinte ; je l'y suivis à travers les ronces, les genêts, les bruyères, sans le perdre de vue et ne voyant que lui. Il s'arrête, j'épaule, je tire et il fait la culbute. Avant le coup, il était gris ; après le coup, il était blanc, le ventre en l'air. Mais au même instant j'aperçois mon père, appuyé contre un arbre à six pas derrière l'animal. J'avais tué ce maudit lapin dans les jambes de mon père!

» A dire vrai, la joie me fit d'abord oublier la faute. Je sautai sur ma victime comme un jeune sauvage, et l'élevant au-dessus de ma tête, je m'écriai : « Papa! voici mon premier coup de fusil.

— Ce n'est pas tout de bien viser, répondit-il avec un sourire triste; il faut encore obéir. Si tu étais resté à ton poste, tu n'aurais pas risqué de m'envoyer du plomb.

— Vous n'en avez pas reçu, j'espère?

— Non, non; mais sois prudent une autre fois. »

» Son visage me parut plus pâle que d'habitude; je me baissai et je vis de petites déchirures à son pantalon. « Dieu me pardonne, papa! Vous aurais-je touché? Voici comme des trous...

— Ils y étaient. Regarde-toi : les ronces t'en ont fait bien d'autres. »

» C'était la vérité, pour moi du moins, et mes inquiétudes se dissipèrent en un clin d'œil. Nos bassets, Waldmann et Waldine, après avoir houspillé le cadavre de mon lapin, étaient partis sur une autre piste, et j'attendais impatiemment que mon père voulût bien recharger mon fusil. « Allons-nous-en, me dit-il; c'est assez pour un premier jour. Nous recommencerons la partie un de ces quatre matins, s'il plaît à Dieu. »

» Il rappela les chiens, regagna notre voiture sans boîter visiblement et me ramena au logis. Je remarquai qu'il ne descendait pas sans effort et qu'il traînait un peu la jambe. « Vous souffrez? » lui dis-je. Il m'invita brusquement à rentrer les fusils et je le vis monter d'un pas lourd à sa chambre.

» Mon frère et mes deux sœurs accoururent du fond du jardin; ce fut à qui me féliciterait de ma chasse. Mais j'étais trop soucieux pour triompher cordialement, et tout en jouant avec eux dans le vestibule, j'ouvrais l'œil et je tendais l'oreille. Je vis sortir notre vieille servante Grédel, et au bout de quelques minutes le docteur Maugin, notre ami, entra tout affairé et grimpa au premier étage sans remarquer que nous étions là. Il demeura jusqu'au moment de notre souper et je suppose qu'il repartit pendant que nous étions à table. Notre mère s'assit avec nous, calme et douce comme toujours, mais soucieuse. « Papa n'a pas faim, nous dit-elle; il est un peu fatigué et il souffre d'un rhumatisme, mais ce n'est rien; dans trois ou quatre jours il n'y paraîtra plus. Vous viendrez l'embrasser tout à l'heure. »

» J'avais le cœur bien gros; je ne mangeais que du bout des dents, et je regardais cette pauvre mère à la dérobée, craignant de lire ma condamnation dans ses yeux. Aucun blâme ne parut sur son visage, mais elle non plus n'avait pas faim, et elle semblait attendre avec impatience que le petit Antoine (c'est mon frère le président) eût achevé ses prunes et ses noix. Aussitôt les serviettes pliées, elle nous précéda pour voir si tout était en ordre dans la chambre, et nous cria du haut de l'escalier : « Montez dire bonsoir à papa. »

» J'arrivai le premier de tous, grâce à mes longues jambes. Il était étendu sur le dos, avec trois oreillers sous la tête, mais il n'avait pas l'air de trop souffrir. Je l'embrassai en retenant mes larmes et je lui dis à l'oreille : « Cher père, jurez-moi que je ne suis pas un malheureux!

— Albert, répondit-il, tu es un bon garçon et je t'aime de tout mon cœur : voilà ce que j'ai à te dire. »

» Les petits, accourus sur mes pas, se mettaient en devoir d'escalader son lit, comme ils l'avaient fait tant de fois le matin, dans leurs longues chemises. « Prenez garde! leur cria-t-il, j'ai un peu de rhumatisme aujourd'hui. »

» Moi seul je ne pouvais pas croire à cet accès subit et violent d'un mal qu'il n'avait jamais eu. Je promenais les yeux autour de moi, cherchant quelques indices de la terrible vérité. A la lueur de la bougie qui éclairait bien mal la vaste chambre, je reconnus le pantalon qu'il portait à la chasse. On l'avait accroché à l'espagnolette d'une fenêtre, et il me sembla que l'étoffe était fendue dans toute sa longueur. Mais ce ne fut qu'un soupçon, car aussitôt ma mère, qui sans doute avait suivi mon regard, alla tranquillement fermer les grands rideaux.

» Je vous laisse à penser si cette nuit me parut longue. Impossible de fermer les yeux sans voir la pauvre jambe de mon père, criblée de plomb et tellement enflée que le docteur coupait le vêtement de coutil pour la mettre à nu. Mais je n'étais pas au bout de mes peines : les jours suivants furent de plus en plus mauvais. Notre cher malade ne pouvait plus dissimuler ses souffrances; ma mère cachait mal son inquiétude ; les enfants eux-mêmes pleuraient à tout propos, par instinct, sans savoir pourquoi. Le digne et bon ami de la famille, M. Maugin, venait pour ainsi dire à toute heure du jour. Je ne pouvais plus faire un pas dans la rue sans répondre à mille questions qui me mettaient au supplice. Aussi, le plus souvent, restais-je enfermé, sous prétexte d'achever mes devoirs de vacances. On m'avait installé une petite table dans un coin du cabinet de mon père, entre l'étude et le salon. J'y demeurais beaucoup, mais j'y travaillais peu. Le plus clair de mon temps se passait à feuilleter machinalement Dalloz ou le *Bulletin des lois*, quand les larmes ne m'aveuglaient pas tout à fait.

» Cela durait depuis quinze grands jours, lorsqu'un matin, entre onze heures et midi, je vis par la fenêtre notre excellent docteur suivi de trois messieurs d'un certain âge, décorés. Ils montèrent tout droit à la chambre de mon père, et, après une visite d'un quart d'heure, ils descendirent au salon pour se consulter ensemble. Je ne me fis aucun scrupule d'écouter à la porte, car il y allait non-seulement du repos de ma conscience, mais encore de nos intérêts les plus chers. Le peu que je saisis, à bâtons rompus, me fit dresser les cheveux sur la tête. Il y avait un plomb, un plomb de mon fusil, dans l'articulation du genou; on parla de phlegmon, de phlébite, et ces mots que j'entendais pour la première fois se gravèrent dans ma mémoire comme sur une planche d'acier.

» Les savants praticiens s'accordaient sur la gravité du cas et sur l'urgence d'une opération, mais aucun n'en voulait courir le risque. La responsabilité était trop grande et le succès trop incertain. On craignait que le malade, épuisé par quinze jours de souffrances, ne succombât entre les mains de l'opérateur. Une grosse voix répéta à quatre ou cinq reprises : « J'aimerais mieux extraire dix balles de munition! » M. Maugin seul insistait, disant qu'il pouvait garantir la vigueur physique et morale de son malade. Il s'anima si bien qu'il finit par leur dire : « J'irai chercher M. Sédillot, qui sera plus hardi que vous. » Là-dessus je n'entendis plus qu'un tumulte de voix confuses, de portes ouvertes et fermées, et la maison rentra dans sa lugubre tranquillité.

» Notre docteur ne revint pas de la journée, et j'en conclus qu'il allait chercher le grand chirurgien de Strasbourg. La chose était d'autant plus vraisemblable que le lendemain matin, à six heures, notre mère nous fit habiller, nous conduisit dans la chambre du père qui nous embrassa tous avec une solennité inaccoutumée, puis elle nous embarqua sur le vieux char à bancs en me recommandant les petits. « Mon enfant, me dit-elle, ton oncle de Hochfeld vous attend pour la fête, qui doit commencer dans trois jours. L'exercice et le changement d'air vous feront grand bien, à toi surtout qui mènes la vie d'un prisonnier. Ne t'inquiète pas de la santé de ton père : à partir d'aujourd'hui, il ira de mieux en mieux. »

» La chère femme me trompait par pitié, comme mon père m'avait trompé lui-même. L'opération était décidée, elle était imminente puisqu'on nous éloignait ainsi. L'étonnement de mon oncle à mon arrivée me prouva qu'on n'avait pas même pris le temps de l'avertir. Plus de doute, pensai-je, c'est pour aujourd'hui. Ma place est à la maison ; j'y vais. Je partis donc à pied, sans prendre congé de personne, et en moins de trois heures j'arpentai les quatre lieues qui séparent Hochfeld de Saverne.

» Je vous fais grâce des tristes réflexions qui me poursuivaient sur la route. Au repentir de ma faute se joignait déjà le souci de l'avenir; ma raison avait vieilli de dix ans dans une quinzaine. Je savais que nous n'étions pas riches. L'étude était payée, mais on devait encore sur la maison. Or, l'étude valait

surtout par la bonne réputation de mon père. Que deviendraient ma mère et les enfants, s'il fallait tout vendre à vil prix? J'étais un bon élève, mais à quoi peut servir un collégien de troisième? De quel travail utile est-il capable? J'enviais mes voisins, mes camarades pauvres qui avaient appris des métiers et qui depuis un an commençaient à gagner leur pain.

» Au lieu de rentrer chez nous par la rue, je suivis les ruelles, je traversai la rivière qui était basse et j'arrivai ainsi sous nos fenêtres, du côté du jardin. J'étais encore à dix pas de la maison lorsqu'un cri de douleur que la parole ne peut traduire me cloua raide sur mes pieds. En ce temps-là, les chirurgiens ne se servaient ni de l'éther ni du chloroforme pour assoupir leurs patients; ils taillaient dans la chair éveillée et la nature hurlait sous le scalpel. Je ne sais pas combien de temps dura le supplice de mon père et celui que j'endurais par contre-coup : lorsque je repris possession de moi-même, j'étais couché à plat ventre au milieu d'une corbeille de géraniums, avec de la terre plein la bouche et des fleurs arrachées dans mes deux mains. On n'entendait plus aucun bruit.

» Je me lève, je me secoue, j'entre dans la maison plus mort que vif et le cœur en suspens. Au pied de l'escalier, je rencontre ma pauvre mère :

« Eh bien, maman?

— Rassure-toi. Ce qui était à faire est fait, et le docteur répond du reste. »

» Elle songea ensuite à s'étonner de me voir là, à me gronder de ma désobéissance et à plaindre mes habits neufs que la poussière de la route, l'eau de la Zorn et la terre du jardin avaient joliment arrangés.

» Notre cher malade dormait; on lui cacha mon retour jusqu'à la fin de la semaine de peur de le mécontenter, car c'était sur son ordre qu'on nous avait éloignés. Cependant il fallut lui apprendre la vérité; ma mère n'avait point de secrets pour lui. Il voulut me voir, me rassurer lui-même et me montrer qu'il avait déjà bon visage. Ce fut un heureux moment pour nous tous; il pleura presque autant que ma mère et moi.

« Cher papa, lui dis-je en essuyant ses larmes, je sais tout. Pourquoi m'avez-vous trompé, vous la vérité même?

— Je ne m'en repens pas, répondit-il. Quelquefois, rarement, le mensonge est un devoir. Si un malheur était arrivé, fallait-il donc attrister toute ta vie?

— N'importe! je sens bien que je ne me consolerai jamais.

— Je te consolerai, moi. D'abord, nous ne nous quitterons plus jusqu'à la rentrée. Tu seras mon garde du corps. Pauvre enfant? Tu as assez souffert de mon mal pour jouir un peu de ma convalescence. »

» De ce jour commença entre nous une intimité presque fraternelle qui me le rendit plus cher et me rendit plus sage. Ce terrible accident m'avait enseigné la prudence; le courage et la bonté de mon père achevèrent mon éducation par l'exemple.

» Un soir que je me lamentais à son chevet selon mon habitude, car il fut guéri bien avant que je ne fusse consolé, il me dit : « Nous avons été aussi étourdis l'un que l'autre. Ta faute est de ton âge, mais moi j'aurais dû la prévoir et me tenir en garde. Mon rôle de professeur et de père n'était pas d'attendre un lapin, à 200 mètres de toi, mais de te suivre et de te diriger, sans chasser pour mon propre compte. Et c'est ainsi que je ferai l'an prochain.

— Non! m'écriai-je avec force. Je ne chasserai plus jamais.

— Tu chasseras, mon ami. Je le veux, parce que la chasse est un exercice admirablement inventé pour dégourdir les jambes des notaires. D'ailleurs un temps viendra peut-être où tout Français qui aura l'habitude des armes vaudra quatre hommes pour la défense du pays. »

» Ma mère ne se faisait pas aisément à l'idée d'avoir deux chasseurs dans la maison. Pauvre femme, qui après seize ans de mariage tremblait encore chaque fois que papa prenait son sac et son fusil. « Enfin! disait-elle, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Mais si Albert doit retourner à la chasse, je lui donnerai un talisman qui le préservera de l'imprudence! »

» Ce talisman, je l'ai encore, et le voici. C'est l'épingle que vous avez peut être remarquée à ma cravate. Voyez-vous cette colombe d'argent qui porte au bout d'une chaînette un grain de plomb nº 7? La pauvre chère maman Franck l'a fait ciseler à mon intention par Heller, le plus habile artiste de Strasbourg. Cette molécule de métal, réduite à presque rien par le frottement, est celle qui a failli tuer mon père. Comment un homme pourrait-il s'oublier lorsqu'il a tous les jours de chasse un tel souvenir sous les yeux? »

Ici finit la narration de M. Franck, mais son histoire mérite encore un supplément de quelques lignes. En 1870, à l'âge de cinquante-sept ans, ce notaire prit un fusil pour chasser la grosse bête dans nos montagnes. Quelques lurons du pays le suivirent et il devint, comme qui dirait, capitaine de francs-tireurs. Au commencement de novembre, tous ses compagnons étant morts, ou blessés, ou malades, il arriva toujours vert à Belfort et s'engagea au 84ᵉ de ligne. On forma une compagnie d'éclaireurs, il en fut, et il prouva dans mainte occasion, selon la parole de son père, qu'un bon chasseur peut valoir quatre hommes pour la défense du pays.

EDMOND ABOUT.

LES CAVERNES A OSSEMENTS

Il existe dans un grand nombre de pays montagneux des anfractuosités naturelles creusées depuis les derniers temps géologiques, dans le gisement pierreux, et qui forment à différents niveaux, des

grottes et des cavernes, où les hommes primitifs ont jadis trouvé des abris, alors qu'ils ne savaient pas encore se construire des habitations. Les rivières de la Dordogne coulent dans des vallées profondes, bordées de collines où les cavernes abondent. L'Ariége est encore un pays très-curieux sous ce rapport; les grottes s'ouvrent de toutes parts dans les flancs des montagnes escarpées qui s'y rencontrent. Bien avant les Celtes et les peuplades historiques les plus éloignés, il s'est succédé là plusieurs séries de populations primitives, hommes vivant à l'état de bêtes fauves, et se cachant dans ces trous de rochers, pour se mettre à l'abri d'ours gigantesques, de tigres et de lions énormes, dont ils étaient les contemporains. Les débris de ces anciens animaux pullulent dans ce pays vraiment extraordinaire.

La plupart de ces cavernes renferment sous le plancher constitué par la couche stalagmitique, des dépôts d'argile dite argile à ossements. Celle-ci recèle généralement, en effet, des ossements d'animaux fossiles dont les espèces, comme nous venons de le dire, sont entièrement disparues; on y trouve encore d'abondants vestiges de l'industrie primitive de l'humanité : haches grossières en silex, poteries d'argile, bois de rennes travaillés et quelquefois dessinés ou sculptés avec art, sont mélangés depuis des siècles, avec les débris des animaux dont l'homme antéhistorique était le contemporain, et contre lesquels il avait à se défendre.

Nous avons visité, en compagnie d'un géologue bien connu par ses remarquables travaux, le docteur Garrigou, quelques-unes des cavernes de l'Ariége, et des fouilles ont même été faites sous nos yeux. Les débris animaux ou humains sont réunis là pêle-mêle, et en telle profusion, qu'en quelques heures de temps nous avons recueilli quelques haches en pierre polie, un polissoir en granit, des ossements nombreux d'animaux domestiques et des débris de mâchoires d'ours fossile (*Ursus spelæus*). Cet animal était très-abondant dans ces contrées aux époques géologiques, on en retrouve des ossements et souvent des têtes entières dans la plupart des cavernes de l'Ariége. Dans une seule caverne, le docteur Garrigou a retiré plus de quinze crânes d'ours fossiles admirablement conservés.

L'homme primitif n'a pas seulement laissé les traces de son existence dans les cavernes, on trouve des débris de son industrie dans les cités lacustres qu'il élevait au-dessus des lacs, dans les *Kjækkenmæddings*, ou amas de résidus de sa nourriture, du Danemark, et dans un grand nombre de gisements géologiques, sur la surface tout entière des continents. Les outils et les armes en silex, haches, pointes de flèches, marteaux, attestent par leu nombre que les hommes du temps de l'âge de pierre ont dû jouer un rôle important à la surface des continents. Mais nous ne parlerons aujourd'hui que de cavernes.

La seule caverne de Lherme, célèbre dans les annales de la science antéhistorique, a fourni à la géologie des dents, une omoplate et des os du bras, des os humains, mélangés avec des ossements d'ours, de lions, d'hyènes des cavernes enfouis sous une couche de pierre tellement résistante qu'elle se brise difficilement sous le choc du marteau. Sept crânes d'*Ursus spelæus*, cinquante demi-mâchoires, trois



Crânes d'ours fossiles déterrés d'une caverne à ossements. (P. 222, col. 1.)

cents dents, une infinité d'os brisés, un couteau de silex, un os creux d'ours des cavernes transformé en un instrument tranchant, trois mâchoires de la même espèce, percées d'un trou, un andouiller de cerf aminci au sommet et taillé à la base, une vingtaine de demi-mâchoires d'ours transformées en crochets capables de servir d'arme offensive ou de houe, ont été retirés de la couche pierreuse.

Nous citons ce fait remarquable pour montrer combien sont fécondes les recherches exécutées avec soin dans les cavernes à ossements. Si vous avez quelque goût pour les investigations paléontologiques, ne manquez pas d'explorer les cavernes auprès desquelles vous pourrez passer dans vos voyages au milieu de pays montagneux. Le nombre de celles qui ont été fouillées est évidemment considérable; mais il est à présumer que celles où la pioche n'a pas encore passé, sont plus nombreuses encore et abondent en richesses que la science peut mettre à profit.

Sur les bords de la rivière de Wye, dans le comté de Worcester en Angleterre, on vient tout récemment de découvrir vingt nouvelles cavernes à ossements, dont trois seulement ont été explorées. Dans l'une d'elles, on a rencontré des monnaies précieuses de la période romano-britannique, et deux crânes humains très-bien conservés. En creusant un peu plus profondément, on a mis à nu une pierre si dure, qu'il a fallu l'emploi de la poudre de mine pour la faire sauter. Sous cette enveloppe résistante, on a trouvé des ossements très-abondants, appartenant pour la plupart à l'ours des cavernes. Au-dessous de ces débris, une nouvelle couche de pierre s'est présentée, on l'a brisée, et on a vu qu'elle cachait des restes admirablement conservés d'éléphants fossiles, de lions et d'hyènes des cavernes.

Les cavernes à ossements constituent de véritables musées naturels. Quand on les explore et qu'on en creuse le plancher de pierre, il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des merveilles d'âges disparus, des ossements d'espèces éteintes, et les précieux vestiges de l'art naïf et grossier de nos premiers ancêtres sur la terre.

GASTON TISSANDIER.

SEPTEMBRE

Les vacances! quel mot charmant!

Point n'est besoin, n'est-ce pas, d'en chercher la signification dans le dictionnaire? Le plus petit d'entre nous, si je l'interroge, me répondra sans hésiter et comme s'il connaissait l'étymologie latine : « En vacances, plus de leçons ni de devoirs! Suspension de tous les travaux qui remplissent l'année scolaire! La cloche du lycée est réduite au silence; les cahiers et les livres se ferment d'eux-mêmes, et l'encrier, honteusement à sec, gît à côté de la plume au repos. »

En revanche, tout nous sollicite au dehors, la mer, les eaux et les montagnes. Allez-vous être pris aussi de cette soif de voyage qui précipite vers le nord les habitants du midi, et vers le midi les populations du nord?

Non, sans aller si loin, la campagne nous offre mille plaisirs. Que nous importent les adieux de l'été, les brumes du soir, et les feuilles jaunies qui se détachent une à une des vieux tilleuls? Il restera bien assez de soleil pour éclairer nos joyeuses journées.

S'il pleut, tant mieux! n'est-il pas pittoresque de rentrer au logis crotté, mouillé, harassé comme un vrai chasseur. Le carnier est vide peut-être, mais il n'y a pas de votre faute. Vous ne possédez encore ni chien, ni fusil (ni port d'armes peut-être)! Tout cela est d'emprunt : et ce sont de mauvais serviteurs que les serviteurs d'un jour.

Comme la plaine est animée! pif! paf! pouf! souvent beaucoup de bruit pour rien, n'est-ce pas? Combien y a-t-il de ces disciples de saint Hubert qui brûlent leur poudre aux moineaux et qui n'ont sur la conscience, du plus loin qu'ils s'en souviennent, aucun méfait sanglant. Qu'ils dorment en paix! Leur sommeil ne doit pas être troublé par l'ombre éplorée de quelque mère perdrix ou de quelque innocent lapin.

Mais là-bas, sur les coteaux rougis, quelle gaieté, quel entrain? Entendez-vous les chants des travailleurs? C'est un joyeux labeur que celui des vendanges. Vite! un coup de ciseau, et la lourde grappe tombe dans le panier. De là au pressoir, il n'y a qu'un pas. Oh! le bon vin! Ce vin destiné dans le plan de la Providence à devenir le soutien de l'homme, s'il n'en fait pas, par l'abus, un mauvais usage!

Oui, mes amis, il ne faut abuser de rien, ni du vin, ni des plaisirs, ni du repos, ni de la liberté.

La satiété n'est pas la jouissance.

Si vous voulez que vos vacances restent agréables jusqu'au bout, si vous souhaitez éviter l'ennui, croyez-moi : retournez chaque jour vous entretenir quelques instants avec vos livres, ces vieux amis de collége qui vous ont suivi presque malgré vous. Ils vous paraissent bien austères sans doute, et cependant leur conversation quotidienne, si vous savez en user, donnera à vos délassements un piquant et une saveur qui, sans travail, ne tarderaient pas à leur manquer.

MARIE MARÉCHAL.



Septembre, par CRAFTY.



Le mariage de Camille. (P. 226, col. 2.)

NOUS AUTRES[1]

LI

Le mariage de Camille.

Un brillant soleil d'octobre dissipe les petites vapeurs du matin. Les cloches de la vieille église sonnent à toute volée. On voit que le vieux père Morillon y va de tout son cœur, et que son fils, qui lui sert de second, ne s'y épargne pas non plus. « Hardi, garçon, hardi! s'écrie le brave homme d'un ton joyeux, en se suspendant à la corde de la grosse cloche. Tu te vanteras encore dans trente ans d'avoir sonné ce mariage-là. Montre au docteur que ton bras est bien remis. » La voix des cloches a bien vite couvert celle du père Morillon; mais, s'ils ne peuvent plus se parler, le père et le fils s'envoient des sourires et de joyeux signes de tête. Les voilà rouges et haletants. Plus ils sont rouges et haletants, plus ils sourient. « Ce n'est pas moi qui m'arrêterai le premier, » semble dire le vieux papa. « Ni moi non plus, » répond le sourire du garçon. Le bruit les exalte, ils se démènent comme des possédés et bondissent comme des faunes. Oh! la belle sonnerie! c'est l'hommage du vieux sonneur et de son fils à la famille Cartel.

En travers des vieilles ogives du clocher, les ardoises des auvents tremblent comme des feuilles au souffle puissant de cette tempête. Les corneilles les plus aguerries finissent par abandonner la vieille tour qui est voisine du clocher. Elles s'enlèvent en tourbillonnant au milieu d'un ciel pur; et fixant d'en haut leurs yeux noirs et perçants sur la place de l'église et sur les rues, où les hommes semblent tout petits, elles se demandent l'une à l'autre si tout ce vacarme n'annonce pas l'entrée de quelque souverain.

Les ondes sonores envahissent les quatre coins du ciel, et à mesure qu'elles s'abattent sur les plaines, sur les prairies et sur les coteaux, là-bas, là-bas, plus loin que la vue ne peut s'étendre, elles évoquent dans d'humbles cœurs reconnaissants le souvenir et l'image de l'homme qui, dans sa vie, a calmé tant de douleurs. « C'est sa fille qui se marie! » disent les cloches. Que de vœux fervents! que de bénédictions silencieuses fit naître la solennité de ce jour. Le docteur les ignora toujours, mais Dieu les recueillit et les compta.

« Entendez-vous les cloches, dit une paysanne à sa voisine. C'est aujourd'hui que le médecin marie sa fille. Ils auront beau temps, et j'en suis contente pour eux.

— La connaissez-vous?

— Non, pas elle, mais lui, qu'est-ce qui ne le connaît pas, le cher homme? C'est sa fille; c'est bien assez pour que je lui souhaite d'être heureuse en ménage. »

Dans la ville même, il n'était pas de maison si bien close et si bien verrouillée où la glorieuse sonnerie ne pénétrât victorieusement, et qu'elle ne fît vibrer de la cave au grenier.

Le son des cloches est comme la musique: toutes les oreilles entendent la même mélodie, mais chacun des auditeurs l'interprète, selon son caractère d'a-

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

bord, et ensuite selon la disposition présente de son esprit.

A Sainte-Maure, par exemple, le son des cloches ne fit pas naître que des pensées de recueillement religieux, et de respect pour le grand acte qui allait s'accomplir, et de pure sympathie pour les deux âmes sur lesquelles l'Église allait appeler la bénédiction du Seigneur. On entendit bien, par-ci, par-là, des paroles comme celles-ci. « Hâtons-nous, si nous voulons être bien placés pour voir la toilette de la mariée ! — Vous savez que le ministre de la marine est un des témoins du marié ! — Je suis curieux de voir un amiral en costume, ce doit être très-beau. — L'église sera pleine ; on parle de cinq cents lettres d'invitation, sans compter les curieux. — Quel est l'uniforme d'un capitaine de frégate? Au fait, nous verrons bien. »

Mais le sentiment général était un sentiment plus élevé et plus digne. Chacun se faisait comme un devoir de rendre, par sa présence, un muet témoignage de sympathie, d'estime et de respect à un homme qui était l'orgueil de la ville tout entière, à une famille dont les traditions et les vertus domestiques étaient passées en proverbe.

« C'est la première fois, dit en riant Mme Chauvin, à son mari, que tu ne murmures pas en mettant ta cravate blanche et ton habit noir !

— C'est la seconde fois, ma chère, répondit ga-



lamment M. Chauvin, car je me suis marié en cravate blanche et en habit noir ! »

« Je suis affreuse avec cette fluxion, » dit Mme Boulanger, en se regardant dans la glace.

M. Boulanger, par pure politesse, protesta faiblement.

« Je dis que je suis affreuse, reprit Mme Boulanger avec autorité; mais quand j'aurais deux fluxions au lieu d'une, j'irais tout de même prier pour le bonheur de cette enfant-là.

— Et le marié ? ma bonne amie.

— Le marié ne me regarde pas !

— C'est donc moi qui prierai pour lui, ce qui ne m'empêchera pas de prier pour Camille. Quelle musicienne ! quel doigté ! que vont devenir nos pauvres quatuors ? »

« Je n'ai jamais tant regretté d'être clouée sur mon fauteuil, dit Mme Rondeau. Je suivrai l'office dans mon paroissien ; et vous, mes enfants, vous me raconterez tout en revenant de la messe. »

Le café Vincent fut fermé pour la première fois depuis trente ans ; mais Mme Vincent avait déclaré qu'elle voulait voir cela de ses propres yeux, et dire son petit mot au bon Dieu en faveur des deux enfants. Au fond, elle se croyait un peu de la famille, parce qu'elle était liée avec Vacheron, qui tenait de si près au marié.

Toutes les causeries mondaines cessèrent au seuil de l'église. Les assemblées nombreuses, animées par un sentiment commun, si ce sentiment est d'une nature noble et élevée, sont toujours silencieuses et recueillies. C'est au milieu du plus profond silence que résonnèrent les premières notes de l'orgue. Le vieil organiste, tout isolé qu'il était dans sa tribune, subit-il l'influence de l'assemblée? subit-il simplement l'influence de ses propres souvenirs? car Camille avait été sa meilleure élève, si douce, si affectueuse, si délicate et si bonne musicienne ! Quoi qu'il en soit, les sons qu'il tira de son orgue firent passer comme un frisson dans l'auditoire. Chose rare et à peine croyable ! le cortége défila presque inaperçu au milieu du recueillement général. Bien des gens qui étaient venus pour voir s'en retournèrent tout surpris d'avoir à peine regardé.

LII

Et les toilettes?

« Y avait-il beaucoup de monde? demanda Mme Rondeau à ses deux enfants.

— Plein la nef, répondit Lepigeur, avec autant d'orgueil que s'il se fût agi de sa propre noce ; plein les bas-côtés ; partout, partout ! et un silence ! n'est-ce pas, Élisa? Pas de brouhaha, pas de bruit de pieds, pas de gens grimpés sur les chaises lorsqu'elle est entrée la chère mignonne. Le docteur était un peu ému à la sacristie, mais content, content ! Ah ! qu'il était content de voir tant de gens venir lui serrer la main. Madame était pâle, mais quel sourire ! Dis-



moi, Élisa, toi qui les connais depuis si longtemps, explique-moi un peu où ils vont tous chercher ce sourire-là. Ah ! par exemple, c'est Mlle Christine qui est devenue belle ! Oh ! comme elle a changé.

— Et les toilettes? demanda Mme Rondeau.

— Les toilettes? répéta Lepigeur un peu confus ; je crois bien que je n'y ai pas fait attention.

— Les hommes sont bien tous les mêmes! dit Mme Rondeau en jetant un regard de reproche sur la portraiture de feu M. Rondeau. Élisa, ma fille, raconte-moi cela? »

Élisa fut forcée d'avouer qu'elle n'avait pas conservé de ce détail important un souvenir bien fidèle. Cet aveu, rapproché de cette petite circonstance que Mme Lepigeur avait les yeux rouges, fit penser à Mme Rondeau que sa fille avait été sans doute trop émue pour bien voir : ce qui était vrai. Elle avait été si troublée qu'à un moment, elle avait pris l'amiral pour le suisse, et le suisse pour l'amiral; à un autre moment, elle s'était mouchée avec une énergie si voisine de la violence, que M. Lepigeur en avait été scandalisé. Mme Rondeau jugea inutile de pousser plus loin ses questions.

M. Lepigeur prit délicatement du bout des doigts le chapeau et le châle de sa femme et les emporta respectueusement à l'étage supérieur.

Mme Rondeau profita de son absence pour dire à sa fille : « Combien il est heureux pour ces pauvres gens que Christine soit devenue pour eux comme une seconde Camille. Ils sentiront moins durement ce qu'ils ont perdu. Et quand partent les voyageurs?

— Ce soir même, » répondit Mme Lepigeur, qui ne put cette fois s'empêcher de sangloter.



Marie avait quêté à la messe. (P. 229, col. 1.)

Le commandant Renaud, qui avait fait trois ou quatre fois le tour du monde, n'avait jamais visité l'Italie. Camille ne la connaissait pas non plus, puisqu'elle n'avait jamais voyagé plus loin que Paris. Le jeune ménage devait donc aller passer trois mois en Italie, avant de s'installer rue Tronchet. « Je crains, dit Mme Rondeau en faisant tourner son étui à lunettes entre ses doigts, que cette pauvre petite ne se trouve bien seule à Paris. Elle était si bien entourée ici.

— Mme Cormeilles a promis à Mme Cartel d'être une mère pour sa fille.

— Hum! grommela Mme Rondeau, espérons qu'elle tiendra sa promesse. Là, là! ne pleure donc pas ainsi. Camille n'est pas perdue pour nous. Paris n'est qu'à six heures de Sainte-Maure, elle viendra souvent. Folle, folle, oh! que tu es bien la fille de ton père. Voilà ton mari qui revient; calme-toi, s'il te voyait pleurer, le pauvre homme en serait tout bouleversé. »

LIII

Les gens de la noce.

L'amiral repartit presque aussitôt après la cérémonie; c'était déjà beaucoup qu'il eût pu dérober quelques heures aux affaires. Mais il partit sans se douter de l'impression profonde qu'il avait faite et des souvenirs qu'il laissait après lui.

Sa présence, ses cheveux blancs, son uniforme brodé, avaient ajouté quelque chose de particulier au

prestige qui environnait déjà la famille Cartel. C'est comme témoin du commandant Renaud qu'il était venu; c'est en cette qualité qu'il s'était placé à droite dans l'église. Mais comme l'opinion publique séparait déjà Renaud de sa propre famille, et le confondait dans les rangs de *nous autres*, aux yeux des gens de Sainte-Maure ce n'était pas Camille qui était devenue une Renaud : c'était Renaud qui était devenu un Cartel; de sorte que l'amiral et sa femme n'étaient plus que de brillants satellites, qui commençaient à graviter autour de la constellation de *nous autres*.

L'uniforme de l'amiral et celui du commandant avaient produit l'effet ordinaire des uniformes sur les jeunes cervelles françaises. Rien qu'à la description que lui en fit sa sœur aînée, le second fils de M. Chauvin tomba en extase : il fut frappé d'une attaque foudroyante de vocation maritime. Le même phénomène se produisit sur plusieurs sujets d'âges différents, et notamment sur Jacques.

M. et Mme Cartel sont trop occupés de leurs hôtes pour avoir le loisir de songer au vide que va laisser le départ de Camille. Le chagrin qui les guette sait trop bien où les reprendre; demain, après-demain, ils n'auront que trop d'occasions de songer à eux-mêmes.

Pierre, qui parle peu, sent d'autant plus vivement combien Camille va leur manquer. C'était sa confidente et son guide; mais, d'un autre côté, il est tellement persuadé qu'elle ne peut manquer d'être heureuse! et il est si fier d'être devenu le frère de celui dont jadis il aurait consenti de grand cœur à être le mousse et le domestique.

Christine n'a pas une seule minute à elle; car il faut qu'elle s'occupe dès maintenant de mille détails dont Camille s'occupait autrefois, sans compter que la tante Julia est très-nerveuse aujourd'hui. Comme c'est la tante qui a fait ce mariage (du moins elle en est intimement persuadée), elle est en proie à une grande agitation : tantôt c'est la fierté qui domine en elle, tantôt c'est l'abattement. Modestement dissimulée derrière la famille, à la sacristie, elle a pris pour elle une bonne partie des compliments qu'on adressait aux deux familles et aux mariés. Plus le défilé se prolongeait, plus la tante se redressait. A la fin, elle se tenait si raide, qu'elle eût pu faire pendant sur une étagère avec l'homme en bois de gaïac, le plus raide des matelots. De retour à la maison, quand elle a vu des larmes que l'on essuyait furtivement, il lui est venu des doutes, et elle a été assiégée de cette pensée horrible : si ce mariage dans l'avenir tournait aussi misérablement que le sien avait tourné, quel compte n'aurait-elle pas à rendre de la part qu'elle y avait prise!

Elle tira mystérieusement Christine à part et lui dit : « J'ai à parler à Mme Rondeau! »

C'était pourtant bien dur pour Christine de quitter les siens dans un pareil moment, et quand les minutes étaient comptées jusqu'à l'heure du départ de Camille. Elle hésita un instant. Un seul regard jeté sur la figure inquiète et attristée de Mme Verd coupa court à toutes ses hésitations.

Aux yeux de Mme Verd, Mme Rondeau était en matière de mariage une autorité de premier ordre, elle qui avait su dompter feu M. Rondeau, et en faire cette créature soumise et respectueuse, dont l'image même, du haut de son cadre, avait l'air de trembler encore sous ses regards perçants. Quand elle eut pris, sur le point qui l'embarrassait, l'opinion de Mme Rondeau, elle se sentit tout à fait rassurée et revint au logis avec une figure radieuse.



LIV

Les gens de la noce (*suite*).

Christine put enfin prendre un instant Camille à part.

« J'ai été longtemps jalouse de toi, lui dit-elle en l'embrassant; mais, grâce à Dieu, je ne le suis plus. Je ne veux pas que tu emportes de moi une mauvaise opinion.

— Moi! dit Camille au comble de la surprise, moi, une mauvaise opinion de toi! ma chérie; j'ai bien du chagrin de vous quitter tous, et je sais que mon départ laissera un vide parmi vous. Je compte sur toi pour me remplacer, surtout auprès de papa et de maman. Voilà comme j'ai mauvaise opinion de toi.

— J'ai été si mauvaise! reprit Christine d'une voix tremblante.

— Mauvaise! non; personne ici ne l'a jamais cru. Si tu as eu des luttes à soutenir contre toi-même, tu les as soutenues avec une vaillance qui faisait mon admiration et celle de bien d'autres. Tu a été mise à l'épreuve; tu as été tentée; mais tu es sortie de l'épreuve, et tu as triomphé de la tentation. Chérie, laisse-moi te dire toute la vérité, puisque l'occasion se présente de le faire. Tu vaux mieux que moi; si l'une de nous deux devait être jalouse de l'autre, ce n'est certes pas toi. Je suis si heureuse de penser que maman peut compter sur toi, s'appuyer sur toi. On vient, embrasse-moi, et souviens-toi de mes paroles. Tous les jours je penserai à la chère maison, mais à toi en particulier; car il faut bien que je te le dise, puisque tu ne le vois pas, depuis longtemps c'est toi qui es l'âme et la vie de la maison! »

Marie avait passé toute la première partie de la journée dans le troisième ciel. D'abord, pour employer l'expression de la couturière, elle avait une toilette « délicieuse ». C'était la première fois de sa vie qu'elle se voyait habillée en « demoiselle ». Même cet événement extraordinaire lui inspira un grand respect pour elle-même et porta un coup fatal à son amour pour les dinettes et les poupées à tête de porcelaine. Et non-seulement elle avait été habillée en demoiselle, mais encore elle avait quêté à la messe, et en comptant le nombre de fois qu'elle avait vidé son aumônière trop pleine dans un grand sac que le suisse portait derrière elle, elle n'était pas éloignée de croire qu'elle avait récolté quelque chose comme un million ; peut-être un peu moins, mais pas beaucoup.

Vers le milieu du jour, son exaltation céda la place à une sorte de langueur; elle commença à remarquer que l'on faisait des préparatifs de départ et que les sourires devenaient plus rares et plus contraints. A partir de ce moment, elle fit des absences périodiques pour monter à sa chambre, d'où elle redescendait chaque fois avec des yeux rouges et gonflés.



Adieux de Vacheron aux adultes. (P. 232, col. 1.)

Jacques, avec son impétuosité ordinaire, se jeta sur la piste de l'idée qui lui avait poussé subitement. Il ne put attendre jusqu'au lendemain pour acheter chez le libraire le programme de l'École de marine; il poussa même sa petite excursion jusque chez Gingembre pour lui dire que décidément il se ferait marin; après quoi il monta à la salle d'études pour se repaître de la lecture du programme.

L'aventure du pistolet l'avait dégoûté du métier de trappeur. Les avertissements de M. Quod l'avaient fait rentrer un peu en lui-même, et pendant deux semaines au moins il songea à se faire médecin. Sur ces entrefaites, un procès important amena à Sainte-Maure un des avocats les plus célèbres du barreau de Paris. Pendant plus de huit jours, le nom de cet avocat fut dans toutes les bouches, et Jacques découvrit un beau matin qu'il était né pour être avocat, et fut tout surpris de n'avoir pas découvert cela plus tôt. La vue d'un élève de l'école forestière en uniforme lui fit reconnaitre qu'il s'était trompé, et il rougit de sa sottise. Avocat! lui! ah bien oui! pâlir sur des dossiers; s'enrouer à plaider dans une salle enfumée, devant des juges endormis, avec une vilaine robe noire sur le dos, fi donc! Vive l'uniforme à broderies d'argent, les courses à cheval dans les grandes allées des forêts : il acheta donc le programme de Nancy et ne parla pendant plus de quinze jours que coupes, réserves, baliveaux, futaies et bois en grume.

Malheureusement, son imagination trop vive sautait d'un bond par-dessus les travaux préparatoires et les longues études qui sont comme les avenues de chaque profession. Il se voyait dès l'abord arrivé au but de ses désirs et méprisait la routine de M. Quod et les devoirs de la classe. Dans l'interrègne de chacune de ses nouvelles vocations, il avait comme une lueur de raison, et travaillait deux ou trois devoirs par acquit de conscience. C'est dans une de ces crises vertueuses que l'avait surpris le concours académique.

« Comment n'ai-je pas songé à cela plus tôt? se dit-il en parcourant le programme de l'École de Brest, auquel d'ailleurs il ne comprenait pas grand'chose. Amiral! voilà qui est beau. Capitaine de frégate n'est pas non plus à dédaigner. » Sur cette réflexion pleine de profondeur, il alla rejoindre le reste de la famille.

Du temps qu'il n'était que simple garde général en espérance, il avait approuvé, comme tout le monde, l'idée du voyage en Italie. Maintenant qu'il venait de se décerner le titre de marin, une excursion en mer lui eût paru plus convenable. Il est vrai que Camille aurait pu n'y pas prendre le même plaisir que « nous autres marins ». Donc, faute de mieux, il continua à voir d'un œil favorable le voyage dont les préparatifs se faisaient sous ses yeux. Mais ce qu'il désapprouva complétement, ce fut l'idée qu'avait le commandant de faire platement ce voyage en chemin de fer, et de revêtir le paletot de simple touriste. « Pourquoi, pensait-il dans sa sagesse, recherche-t-on les uniformes, les broderies et les croix? sinon pour les montrer! » Il aurait compris, lui, le voyage tout autrement; il l'aurait fait en calèche découverte, en grand uniforme, pour étonner les populations de la Péninsule. « Chacun son goût! » se dit-il, véritablement désappointé.

La voiture était au bas du perron, les bagages étaient chargés ; les adieux étaient faits ; le cocher

rassemblait ses guides et se préparait à rattraper le temps perdu ; car, comme on le sait, le chemin de fer n'attend personne ! lorsque le piéton du télégraphe apparut tout essoufflé.

Il remit une dépêche au commandant; tout le monde était dans l'attente. Le commandant sourit en lisant la dépêche, et Camille qui la lisait en même temps que lui sourit aussi.

Le commandant passa la dépêche au docteur, le cocher fouetta ses chevaux, et pendant que la voiture s'éloignait avec fracas, le docteur lut à la famille assemblée le document suivant.

« Hambourg. — Mon bien cher ami. — Vœux sincères pour ton bonheur et celui de Mme Renaud. — Compliments respectueux à la famille Cartel, qui se souviendra en souriant d'un importun nommé H. de Pavezac. »



LV

Les adieux de Vacheron aux adultes.

Les premières minutes qui suivent un départ sont peut-être les plus pénibles et les plus embarrassantes pour ceux qui restent. On se regarde sans trouver un mot à dire, justement parce qu'on aurait trop de choses à se dire. La dépêche du vicomte rompit cette glace des premières minutes.

« Au fond, c'est un brave garçon ! dit le docteur en souriant.

— Qu'est-ce qu'il fait à Hambourg ? demanda ce petit curieux de Jacques.

— Il est consul de France, » répondit le docteur. Là-dessus, Jacques s'embarqua dans une série de questions qui forcèrent son père à parler, et les autres a écouter. Chacun finit par dire son mot, et grâce au vicomte, qui fit les frais de la conversation, la première angoisse, la plus poignante, s'était dissipée.

Jacques emporta dans sa mémoire des renseignements fort précis sur les consulats, les services que rendent les consuls, et l'avenir brillant qui est réservé à ceux d'entre eux qui deviennent consuls généraux. Qui sait? c'était peut-être dans son esprit changeant la première semence d'une vocation nouvelle. Pour le moment, il était marin dans l'âme, marin de la tête aux pieds ! marin pour la vie, mille sabords !

Le soir même, à huit heures précises, l'autre marin, l'homme de bois, accrocha son chapeau au deuxième crochet, comme toujours. Il ne fut pas plus tôt assis qu'il passa la revue des habitués, sans remuer les yeux ; il eut l'air de vouloir dire quelque chose, mais il ne dit rien.

M. Vincent, comme toujours, lui apporta en trottinant son petit verre de rhum. Vacheron prit le petit verre et le plaça entre son œil et la lumière ; après l'avoir considéré longtemps, il le flaira ; après l'avoir flairé, il en avala lentement une petite gorgée et dit d'une voix sépulcrale : « Ce rhum était bon !

— Mais, repartit vivement l'honnête cafetier, j'espère bien qu'il l'est encore.

— Il ne le sera plus pour moi.

— Vous partez ! » crièrent en chœur les adultes consternés.

Vacheron, en signe d'affirmation, baissa lentement la tête; et comme ce mouvement avait rapproché ses lèvres de son verre, il huma longuement une seconde gorgée de rhum.

Pendant ce temps-là les questions se croisaient. Pourquoi partait-il? pourquoi n'attendait-il pas le retour du commandant? N'avait-il pas déclaré cent fois que la petite ville de Sainte-Maure lui plaisait? que le café Vincent, y compris les habitués, était comme une famille pour lui? que le rhum du papa Vincent n'avait pas son pareil?

« Qui a parlé de famille? dit l'homme de bois sans s'émouvoir.

— Moi, dit le secrétaire de la mairie.

— Eh bien, mon garçon ! c'est vous qui avez dit le mot. J'ai une famille, là-bas, du côté de Concarneau; la veuve de mon frère et des grands gaillards de neveux. Quand le commandant a besoin de moi, je ne sais plus seulement si j'ai une famille. Quand il dit : Tu peux filer ton nœud, je vais à Concarneau. »

Et de peur de laisser soupçonner que c'était lui qui, pendant quinze ans, avait fait vivre la famille de son frère, il donna clairement à entendre que ces gens-là étaient fort à leur aise, qu'à chaque voyage on le fêtait comme un prince, et qu'il y allait uniquement pour se faire gâter comme un coq en pâte.

« Et quand partez-vous? demanda le secrétaire de la mairie.

— Demain, par le premier train. Toutes mes affaires sont réglées. J'ai pris congé des parents du commandant, avant de venir. J'ai..., c'est-à-dire, le commandant m'a serré la main à la gare, et la commandante m'a souri si gentiment, pauvre petite ! hem ! qu'est-ce que je dis là? pauvre commandante ! elle avait, comme qui dirait envie de pleurer; mais elle ne pleurait pas, rapport au commandant; mais ses jolies lèvres tremblaient quand elle m'a dit : « Vacheron ! vous retournerez tout de suite là-bas, et vous leur direz que je... que nous pensons à eux et que nous leur donnerons souvent de nos nouvelles! » Elle m'a souri, en me disant cela; oui, elle m'a souri ! » Et il donna un grand coup de son

poing droit dans sa main gauche, comme s'il ne fallait rien moins qu'une manifestation aussi solennelle pour attester ce fait extraordinaire, incroyable : de si jolies lèvres avaient adressé un sourire à une figure en bois de gaïac, le plus dur, le plus réfractaire de tous les bois, celui avec lequel on fait les roulettes de fauteuils !

« Je me souviendrai toujours de ce mariage-là, dit Mme Vincent. La petite, c'est une..., une chère mignonne, et votre commandant, c'est...

— Un rude lapin ! suggéra M. Vincent.

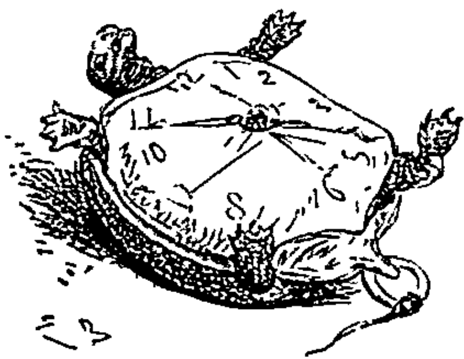
— Oh, papa ! s'écria Mme Vincent toute scandalisée.

— Vincent a trouvé le mot, dit gravement le marin. Maintenant, mes amis, ajouta-t-il, en tirant de sa poche de côté l'engin formidable qu'il appelait sa montre, je n'aï plus que onze minutes à passer avec vous. Je vous regretterai tous..., tous ! répéta-t-il en les regardant à la ronde sans remuer les yeux, et... je bois à votre santé !

— Remplissez au moins votre verre, lui cria-t-on de tous côtés ; restez une heure de plus avec nous : oui ! c'est cela, une toute petite heure d'extra.

— Vous êtes tous de jolis garçons ; mais la santé est la santé, et la consigne est la consigne. Un verre de rhum, bon pour l'estomac ; deux verres, crampes abominables, matelot sur le flanc ! Quant à rentrer une heure plus tard, aujourd'hui surtout ! Non, mes mignons, vous n'y songez pas. Le commandant est parti, on croirait « chez nous » que j'en profite pour tirer des bordées. Ce serait du propre, et le père du commandant aurait une drôle d'idée de la marine française. »

L'homme de bois posa sa montre devant lui, afin d'être sûr que l'émotion ne lui ferait pas oublier l'heure. Le ressort de la montre, captif dans cette espèce de prison cellulaire, se démenait avec une telle énergie que le marbre en frémissait ; quant à la montre, comme elle était de figure presque sphérique, elle oscillait à chaque battement. On eût dit une tortue de la moyenne espèce, renversée sur le dos, et qui cherche à se remettre sur ses pattes en se donnant de violentes saccades.



LVI

Un discours de M. Vincent ; réponse de Vacheron.

M. Vincent, après s'être concerté tout bas avec sa femme, disparut mystérieusement et revint au bout de deux minutes, portant à deux mains une bouteille clissée, ronde et plate, de dimensions exorbitantes. A un érudit, la bouteille plate eût remis en mémoire le bouclier d'Ajax, fils de Télamon ; à un mortel ordinaire, elle pouvait suggérer fort naturellement l'idée d'une bassinoire. Je ne parle pas de vos méchantes bassinoires pour rire, bonnes tout au plus à bassiner un lit de poupée, je parle de ces bonnes bassinoires patriarcales d'autrefois, qui florissaient à l'époque reculée où feu M. Rondeau se pavanait dans sa redingote à gigots.

« Vacheron ! dit M. Vincent avec beaucoup de solennité, la connaissance d'un jeune homme aussi rangé et aussi instruit que vous a été pour nous tous, j'ose le dire, quelque chose de...

— Très-flatteur ! insinua Mme Vincent.

— Merci, ma bonne..., de très-flatteur et de très...

— Agréable ! souffla Mme Vincent.

— C'est cela même..., de très-agréable. J'ai pensé, nous avons pensé, maman et moi, qu'une bouteille..., c'est-à-dire une toute petite fiole... Oh ! ne vous y trompez pas, cela a l'air grand, mais c'est l'osier qui prend toute la place... Je disais donc que si c'était un effet de votre bonté... Vous savez, en voyage, il est bon d'avoir un petit flacon dans sa poche..., surtout si c'est du rhum de bonne qualité..., bref... »

Vacheron, qui commençait à comprendre, se demanda s'il pouvait décemment accepter un cadeau de cette valeur. La question étant délicate, il prit un air lamentable, l'air qu'il avait toujours quand il réfléchissait profondément.

« Vincent, dit-il enfin, non, vraiment, je ne puis pas... ; vous concevez bien, mon bon ami... Ah ! cependant... »

L'idée lui était venue de payer la bouteille ; mais quelque chose lui dit que ce serait blesser ces braves gens ; il se décida donc à l'accepter, purement et simplement.

« Ma foi, donnez-la donc ; et grand merci pour votre honnêteté. Seulement ne croyez pas qu'on m'attrape si facilement. Votre fiole contient au moins trois litres, et celui qui voudrait boire tout cela en voyage aurait de quoi faire le tour du monde avant de voir le fond de la bouteille. »

Cependant la tortue se démenait toujours, et l'aiguille marquait neuf heures moins deux minutes. Vacheron se leva, jeta sa petite tortue dans sa poche du côté gauche, arma le bouclier d'Ajax du côté droit, pour faire contre-poids, et s'avança vers le comptoir. Il venait d'avoir une idée lumineuse.

Une politesse en vaut une autre, se dit-il, et ce n'est pas avec un grand merci tout sec que je m'acquitterai envers eux. Je n'ai rien à leur offrir, que ma pipe et ma montre. Mais Vincent ne fume pas ; quant à ma montre, ils ne l'accepteraient pas ; d'ailleurs elle me vient de mon défunt frère. Mais je sais bien ce que je vais faire.

« Madame Vincent, dit-il en balançant son chapeau d'un air gauche, vous avez été une mère pour moi, une vraie mère ; vous venez encore de me traiter en enfant gâté. Madame, avant de vous quitter, peut-être pour toujours, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous embrasser. »

A neuf heures, il disparut avec sa ponctualité ordinaire.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES ENVIRONS DE PARIS[1]

—

SAINT-GERMAIN

Fidèle au programme que j'ai tracé à mes lecteurs, je m'étais rendu l'autre jour à la gare du chemin de fer de l'Ouest, dans l'intention de me diriger vers un des points qui forment de ce côté à Paris une si charmante ceinture. Lequel choisir ; là était le point embarrassant, et tout en me promenant dans la vaste salle des Pas-Perdus, j'examinais les mérites de chaque concurrent : Versailles avec tout son cortége passé et présent, Saint-Cloud avec ses ruines et son parc, Saint-Germain avec sa terrasse, son château, sa forêt, et Suresnes, et Asnières et tous les charmants coteaux de la Seine.

Au moment où j'allais enfin me décider pour Versailles, je me sens pris aux bras par deux étreintes joyeuses et je vois apparaître devant moi les deux figures souriantes de Georges et de Marie ; je me retourne et j'aperçois M. Deville, mon charmant hôte de Fontainebleau déjà connu de mes lecteurs[2].

« Eh, que faites-vous là tout pensif, » me dit-il.

Je lui explique mon embarras.

« Venez avec nous, me répond-il.

— Où ça ?

— Ah, nous allons loin, je vous en préviens, dit-il en riant ; c'est Georges qui a organisé cette expédition. Il s'agit pour nous de faire dans cette journée un voyage qui a pris à l'humanité plusieurs centaines de siècles. Et cela, remarquez bien, sans franchir votre limite des environs de Paris... Allons, je vois que vous restez étonné ; eh bien, nous allons visiter Saint-Germain et son château et redescendre, avec l'aide des merveilleuses collections de notre musée national, le cours de la civilisation humaine depuis sa source jusqu'à une époque où son épanouissement ne nous permet plus d'embrasser les deux rives de son lit, car de ruisseau elle est devenue mer. Mais je deviens poétique. Voulez-vous tout simplement venir explorer avec nous le musée préhistorique de Saint-Germain, une des gloires de la France.

— Volontiers. »

Et voilà comment nous allons aujourd'hui, chers lecteurs, à Saint-Germain au lieu d'aller à Versailles.

Le train nous emmène à travers ces riantes presqu'îles, enserrées par la Seine dans ses nombreux méandres et que couvre un véritable parterre de jardins semés de villas.

« Dès les premiers siècles de notre histoire, nous dit M. Deville, des moines vinrent s'établir au centre de la vaste forêt qui couvrait alors toute cette partie de la vallée de la Seine et y fondèrent une dépendance de l'abbaye de Saint-Germain des Prés de Paris. Cette forêt, remplie alors de bêtes sauvages et qui se rattachait aux vastes solitudes de l'Oise, portait le nom de *Lida* ou *Ledia* et en langue vulgaire de *Lee* ou *Laye*, d'où la nouvelle abbaye, pour se distinguer de sa métropole, prit le nom de Saint-Germain en Laye.

» Au XII[e] siècle, Louis le Gros se fit bâtir près du monastère un château fort qui devint une résidence favorite de ses successeurs.

» Le roi saint Louis y construisit une chapelle gothique qui est considérée comme le joyau de l'architecture du XIII[e] siècle : M. Viollet-le-Duc, un maître en ces matières, la place au même rang que notre merveilleuse Sainte-Chapelle de Paris.

» Le château de Louis le Gros fut incendié par le prince Noir, mais, en 1367, Charles V le réédifia en l'entourant de bastions et de courtines couronnées de mâchicoulis et de créneaux.

» Cette lourde construction ne convenait plus aux mœurs du XVI[e] siècle, aussi François I[er] « *trouvant le lieu plaisant*, dit du Cerceau, *feit abattre le viel batiment* » en conservant toutefois la Sainte-Chapelle de saint Louis, et la tour du nord-ouest, et il fit construire, sur ses propres plans, ce magnifique château que les archéologues considèrent comme une des plus pures et des plus correctes œuvres de la Renaissance, et que l'on s'efforce aujourd'hui de rendre à sa primitive splendeur.

» L'œuvre de François I[er] a eu en effet bien des vicissitudes à traverser jusqu'à notre époque. Henri IV et Louis XIII qui y séjournèrent n'y firent que de légers changements ; c'est sous le règne de ces princes que, grâce au séjour permanent de la cour, le hameau voisin du château devint une ville.

» Louis XIV, qui était né à Saint-Germain et

1. Voy. vol. IV, page 152.
2. Voy. vol. II, pages 23, 175 et 181.



La tour de l'Horloge, ou tour de Charles V, au château de Saint-Germain. (P. 234, col. 1.)

avait reçu le baptême dans la chapelle de saint Louis, passa une partie de sa jeunesse dans le château, et une fois monté sur le trône il pensa en faire sa résidence. Pour cela, il en ordonna l'agrandissement, et confia cette charge à Mansard. Cet architecte, très-embarrassé sans doute après avoir abattu les élégantes tourelles qui arrondissaient les cinq angles des hautes murailles, enveloppa chacun de ceux-ci dans un énorme bastion. Ces transformations étaient à peine achevées après avoir coûté plus de six millions, lorsque Louis XIV, à qui il déplaisait, d'après la légende populaire, d'avoir toujours sous les yeux la basilique de Saint-Denis, le tombeau de sa famille, abandonna Saint-Germain pour aller entreprendre la construction de Versailles.

» Abandonné par les rois, le pauvre château tomba de chute en chute; il servit d'abord d'asile au roi proscrit d'Angleterre, Jacques II, puis la Révolution le mit en location, l'empire en fit une école de cavalerie, la Restauration une caserne, et enfin Louis-Philippe une prison.

» En 1860, M. Boucher de Perthes, le fondateur de l'archéologie préhistorique ayant légué à la France ses collections, le gouvernement décida de créer un musée d'antiquités nationales et de l'installer dans le château de Saint-Germain rétabli à sa splendeur primitive. Cette restauration a été confiée à M. Eugène Millet, qui nous a déjà rendu non-seulement une grande partie de l'œuvre de François Ier, mais encore la seule tour restée du château de Charles V, et prochainement aussi la magnifique chapelle de saint Louis.

— Ah! interrompit Georges, nous voilà arrivés. » En effet, le train venait de s'arrêter et la locomotive avait quitté sa place et manœuvrait sur la voie.

« Pas encore, reprit M. Deville, nous allons gravir la fameuse rampe qui porte le chemin de fer du niveau de la Seine à la terrasse du château. C'est une de ces locomotives puissantes dites locomotives de montagne, qui va nous entraîner jusqu'au sommet de la colline, mais il n'y a que quelques années que l'on emploie ce système, autrefois le train montait à Saint-Germain sans locomotive.

— Comment sans locomotive, s'écrièrent simultanément Georges et Marie.

— Oui, sans locomotive. En 1824, un Anglais, Wallance, suivant en cela une idée du savant danois Medhurst, conçut l'idée de communiquer le mouvement aux essieux des wagons au moyen de la pression atmosphérique. Ces essais ayant réussi, on établit un chemin de fer sur ce système pour faire gravir aux trains la rampe de Saint-Germain. Un tube placé au centre de la voie était mis en communication avec le premier wagon au moyen d'une tige passant par une fente, qui s'ouvrait et se refermait pour lui livrer passage. Le vide était fait dans le tube par des machines pneumatiques puissantes, placées à Saint-Germain, qui aspiraient en quelque sorte le train et le remorquaient jusqu'au sommet. Le train, retournant vers Paris, redescendait en glissant simplement sur la voie, et comme l'impulsion produite par la pente eût été encore trop considérable, on le retenait au moyen d'un rouleau de fortes cordes attachées à un cabestan fixe. Ce système, qui excitait l'admiration de tous les curieux, a été abandonné, non que le fonctionnement mécanique en fût mauvais, mais parce qu'il était trop coûteux.

» Du reste, nous voilà dans le tunnel qui passe sous la terrasse même du château; nous sommes donc arrivés. »

A suivre. P. VINCENT.

LE RÉGULUS BRETON

On voit à l'entrée de Saint-Malo, du côté de la ville qui aboutit au *Sillon*, une rue longue, étroite, tortueuse, qui porte le nom d'un héros que je veux vous faire connaître, Porcon de la Barbinais. Vous l'admirerez quand vous le connaîtrez, comme vous avez admirez le fier courage de Régulus et son martyre volontaire que raconte votre *De viris*. L'antiquité païenne s'est montrée justement fière de ce sublime dévouement. On le loue depuis vingt siècles sans se lasser, dans toutes les langues et dans tous les pays. Comment donc Porcon de la Barbinais est-il encore un inconnu pour la plupart de ses compatriotes?

C'était en 1685, lors de la guerre faite par le duc de Beaufort aux pirates barbaresques qui désolaient la Méditerranée. Porcon de la Barbinais, officier de marine du port de Saint-Malo, fut fait prisonnier avec un grand nombre de ses compatriotes. Le dey d'Alger, qui souhaitait traiter avec la France, envoya Porcon le Malouin porter au roi des propositions de paix. « Jure-moi, chrétien, lui dit-il, de revenir si ton sultan ne veut pas de la paix que je lui offre.

— Je le jure, répondit Porcon.

— Va donc, et souviens-toi, quand tu seras là-bas, qu'ici même six cents têtes de chiens infidèles comme toi me répondront de la tienne. »

Porcon partit; il porta sans illusions et sans espérance les propositions du dey qu'il savait inacceptables pour l'honneur du roi; puis il alla passer quelques jours dans sa chère ville natale. Le cœur du Malouin sut rester aussi ferme que le granit breton, au milieu des larmes de sa famille et des supplications de ses amis. Il mit ordre à ses affaires, dit adieu à tous, et revint, fidèle à sa promesse, s'exposer à la colère du dey. Les six cents esclaves chrétiens eurent la vie sauve, mais Porcon de la Barbinais paya de sa tête le respect à la foi jurée.

Ne trouvez-vous pas que le nom de l'héroïque Malouin est bien digne, comme je le disais, d'être placé à côté de celui de Régulus.

PRIESTLEY ET LAVOISIER

A PROPOS DU CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'OXYGÈNE

L'illustre Arago a dit avec raison que, malgré l'importance de leurs résultats, les grandes découvertes scientifiques n'ont pas toujours le privilége d'attirer l'attention de la masse du public; les événements politiques ou les hauts faits militaires sont en effet mieux gravés dans la mémoire des hommes que les œuvres pacifiques des savants illustres dont les travaux ont accru le bien-être des sociétés.

Il n'est pas inutile de réagir contre cette tendance: aussi ne saurait-on trop féliciter les habitants de Birmingham d'avoir célébré avec éclat, le 1er août dernier, la grande conquête scientifique que leur concitoyen Priestley avait faite le 1er août 1774, c'est-à-dire cent ans auparavant, jour pour jour. Un comité local, organisé par les soins d'un manufacturier anglais, M. S. Timmins, a recueilli les fonds nécessaires pour l'érection d'une statue, reproduisant l'image du grand chimiste à qui l'on doit le gaz oxygène. Une cérémonie imposante a très-heureusement rappelé une date ineffaçable dans l'histoire des sciences, et fait revivre en quelque sorte une découverte dont les conséquences considérables sont bien dignes de fixer l'attention.

L'oxygène est le gaz vivifiant de l'atmosphère, où il se trouve mélangé avec l'azote, gaz inerte, dont les propriétés sont pour ainsi dire tout à fait opposées. Tandis que l'oxygène entretient la vie des animaux, excite la combustion, l'azote donne la mort à l'être animé qui le respire, et éteint le corps enflammé que l'on y plonge. Les flots invisibles de l'océan aérien, au fond duquel nous sommes plongés, renferment, en nombre rond, 21 volumes d'oxygène et 79 volumes d'azote. Vous n'êtes pas, chers lecteurs, sans avoir entendu parler de ces deux gaz, sans avoir constaté même leurs propriétés, si vous avez suivi un cours de chimie; mais ce que vous ignorez probablement, ce sont les efforts que leur découverte a nécessités à travers les siècles; ce que vous n'entrevoyez peut-être pas très-nettement, c'est l'importance considérable des faits de cette nature, conquis par la science. Si vous avez la patience de m'écouter quelques moments, vous comprendrez mieux, je l'espère, pourquoi un Priestley, qui a précédé un Lavoisier, mérite des statues, et ce qui vaut mieux encore, la reconnaissance et l'estime de ses descendants.

Les anciens se faisaient une singulière idée de l'air qui entoure le globe terrestre d'une enveloppe invisible. Ils ne connaissaient pas les gaz, et ne se rendaient pas un compte exact de l'existence de l'atmosphère, qu'ils considéraient comme un élément. Les gaz vous sont bien connus aujourd'hui, quoique la plupart ne soient pas visibles, vous savez très-bien que le gaz de l'éclairage brûle avec une flamme éclairante, puisqu'il scintille tous les soirs dans nos rues; vous n'ignorez pas que l'acide carbonique est un autre gaz délétère, qui se dégage notamment des cuves en fermentation où se fait le vin; vous avez entendu dire que des charbons ardents, placés au milieu d'une pièce close, causent l'asphyxie; c'est que la combustion en exhale l'oxyde de carbone, autre gaz très-vénéneux. Tout cela est fort simple aujourd'hui, mais il y a quelques siècles tout cela était fort obscur. Avant la découverte de la machine pneumatique et du baromètre, l'air, ce gaz composé qui nous occupe actuellement, n'était pas bien connu: on ne savait pas qu'il était pesant, on savait encore moins quelle était la nature des substances qui le constituent.

Les alchimistes connaissaient cependant une expérience qui aurait pu les mettre sur la voie de la composition de l'atmosphère et de la découverte de l'oxygène; ils avaient remarqué que si l'on chauffe au contact de l'air certains métaux comme l'étain, ces métaux augmentent de poids, en se métamorphosant en un corps pulvérulent particulier. Cette augmentation de poids des métaux quand on les calcine paraissait extraordinaire; il fallait se douter que l'air fût un gaz doué de poids, pour supposer qu'une partie de cet air venait se fixer, s'unir avec le métal soumis à une température élevée; mais les anciens chimistes, au lieu d'expliquer ce phénomène par une addition sur le métal d'un des éléments de l'air, cherchaient à s'en rendre compte en admettant que le métal chauffé perd un fluide particulier, le *phlogistique*, principe mystérieux moins que pesant, puisqu'il rendait plus léger le corps avec lequel il était uni. Cette théorie du phlogistique eut cours pendant la durée du siècle dernier; Priestley l'admit et ne l'abandonna pas, malgré ses découvertes. On va voir tout à l'heure que Lavoisier, au contraire, sut abattre tout l'échafaudage des anciennes doctrines, pour jeter les bases de la chimie moderne. La découverte de l'oxygène devait puissamment contribuer à cette grande révolution scientifique. Arrivons donc à l'expérience mémorable du chimiste anglais, et laissons-le la décrire lui-même.

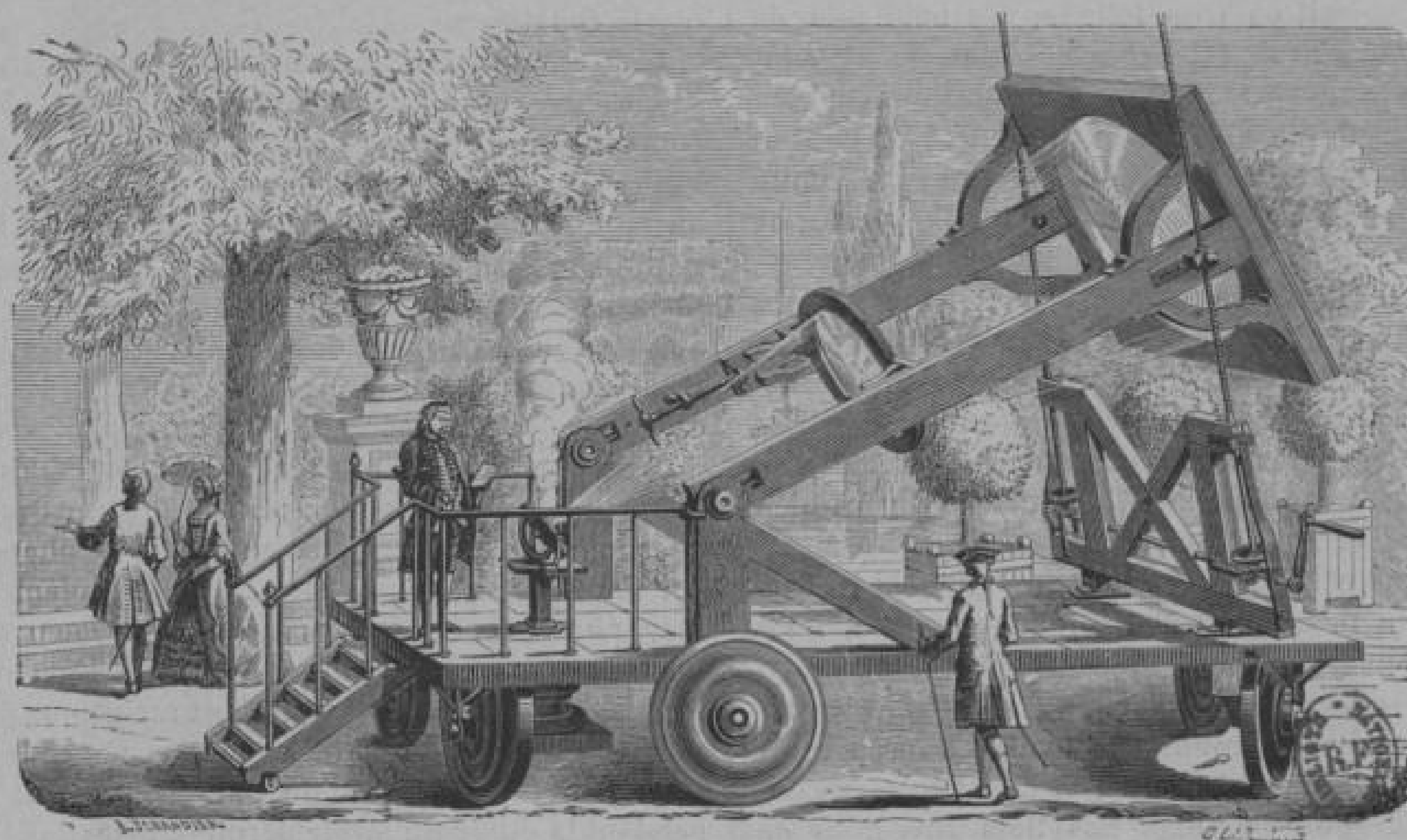
« Le 1er août 1774, dit Priestley, je tâchai de tirer de l'air du *mercure précipité per se* (notre oxyde rouge de mercure, formé de mercure et d'oxygène) et je trouvai sur-le-champ que, par le moyen de ma lentille, j'en chassai l'air très-promptement. (Air s'emploie ici comme synonyme de gaz: les gaz connus au temps de Priestley s'appelaient des différentes espèces d'air.) Ayant ramassé de cet air environ trois ou quatre fois le volume de mes matériaux, j'y admis de l'eau et trouvai qu'elle ne s'absorbait pas; mais ce qui me surprit plus que je ne puis l'exprimer, c'est qu'une chandelle brûla dans cet air avec une vigueur remarquable; un morceau de bois y étincelait, exactement comme du papier trempé dans

une dissolution de nitre, et s'y consuma très-rapidement. »

Telle est la grande découverte de Priestley ; il a isolé pour la première fois le gaz vivifiant de l'air, et il a su que, fixé par le mercure, il provenait de la masse gazeuse où nous vivons. Mais il ne sut pas tirer les conséquences de son expérience au point d'entrevoir la constitution de l'atmosphère, et de dévoiler notamment l'existence de l'azote. Le chimiste suédois Scheele allait s'engager dans une voie de recherches plus fécondes, mais il allait appartenir à notre grand Lavoisier de révéler de nouvelles et importantes vérités.

Lavoisier, à la suite de nombreux tâtonnements, arriva à nettement entrevoir le rôle de l'oxygène et lent avec éclat, où les animaux vivent et respirent avec énergie ; en unissant cet oxygène ainsi régénéré à l'azote qui est resté en résidu, il pourra reconstituer l'air primitif. La composition de l'air, la théorie de la combustion et de la respiration vont se dégager de cette grande expérience. Le règne de la chimie moderne va être inauguré, car les savants mis en présence de faits si nouveaux, et de doctrines si importantes, vont plus tard s'en servir comme de jalons qui les guideront successivement dans le chemin des découvertes.

Tout en rendant hommage au génie de Lavoisier, il serait injuste de chercher à diminuer le mérite du grand chimiste anglais, dont les travaux resteront ineffaçables dans l'histoire de la chimie. Priestley



Le verre ardent de Lavoisier. (P. 236, col. 2.)

la nature de l'air, en exécutant une expérience mémorable que nous allons décrire. Il prit un ballon de verre contenant du mercure et dont le col recourbé arrivait dans une cloche de verre, retournée sur une cuve à mercure ; il soumit le mercure du ballon à l'action de la chaleur, comme le représente une de nos gravures, où l'appareil est exactement figuré d'après des documents authentiques. Sous les yeux de Lavoisier le mercure se recouvrit bientôt d'une pellicule rouge, en même temps que l'air emprisonné dans la cloche et la cornue communiquant entre elles diminua d'un cinquième de son volume. « Cet air, dit Lavoisier, éteignait les lumières et faisait périr les animaux qu'on y plongeait. » La partie vitale de l'air a donc disparu. Où est-elle actuellement après l'expérience ? Lavoisier comprend qu'elle a dû se fixer au mercure pour former la pellicule rouge. Il recueille cette poudre rouge et la chauffe ; il en dégage l'oxygène, où les lumières brû- joignait un grand caractère à une grande intelligence. Il était d'une extraordinaire modestie, et se montrait toujours prêt à rabaisser son mérite. Il se passionna pendant le cours de son existence pour les discussions théologiques, et les luttes qu'il entreprit contre l'Église anglicane causèrent sa ruine, son exil, et sa mort loin de la patrie sur le sol de l'Amérique. Le grand Lavoisier fut plus malheureux encore, puisqu'il périt sur l'échafaud en 1793.

Mais revenons au gaz oxygène, au sujet duquel il nous reste à donner quelques détails. Ce gaz, incolore, sans odeur, que Priestley préparait à l'aide d'une lentille de verre, concentrant la chaleur solaire sur l'oxyde rouge de mercure, que Lavoisier obtint souvent de la même manière, au moyen d'un magnifique *verre ardent*, célèbre à son époque, et que l'on voit exactement représenté sur notre première gravure, s'obtient aujourd'hui très-facilement. On le prépare généralement en chauffant dans une

cornue de terre un mélange de bioxyde de manganèse et de chlorate de potasse fondu. Quand l'oxygène a été recueilli sur une cuve à eau, dans des vases de verre, on peut mettre en évidence ses propriétés comburantes, en y plongeant un charbon incandescent, ou du soufre fondu ; ces corps se mettent à brûler subitement avec un vif éclat, et donnent naissance à une lueur éclatante du plus bel effet. Ils s'unissent avec l'oxygène, pour former des acides ; l'acide carbonique dans le cas de la combustion du charbon, l'acide sulfureux dans le cas de la combustion du soufre.



Lavoisier faisant ses expériences sur l'oxygène. (P. 236, col. 1.)

Grâce aux propriétés de l'oxygène, on a pu construire aujourd'hui un appareil appelé chalumeau à

gaz oxhydrique, où un jet de gaz oxygène traverse la flamme d'un jet de gaz de l'éclairage en combustion, et produit la température la plus élevée dont la science dispose aujourd'hui. C'est au moyen de ce système qu'on liquéfie les substances les plus réfractaires qui avaient été auparavant considérées comme infusibles; c'est à l'aide de ce chalumeau, qui n'existerait pas sans l'oxygène, que l'on a mis récemment en fusion le lingot de platine destiné à la confection des mètres internationaux, et dont on vous a déjà parlé précédemment. Ce seul exemple vous fait voir que les grandes découvertes scientifiques, dont certains esprits peu clairvoyants ne comprennent pas toujours bien l'importance immédiate, fournissent tôt ou tard leur concours à quelque application pratique; elles procurent aux hommes de nouvelles ressources, et un moyen d'action plus puissant dans les travaux qu'ils entreprennent. Respectons donc la mémoire d'hommes tels que Priestley et Lavoisier; car ce sont de véritables bienfaiteurs. Notre grand chimiste français l'a si bien compris que nous lui laisserons le soin de développer cette pensée. « Il n'est pas indispensable, dit Lavoisier, pour bien mériter de l'humanité et pour payer son tribut à la patrie, d'être appelé à ces fonctions publiques et éclatantes qui concourent à l'organisation et à la régénération des empires. Le physicien peut aussi, dans le silence de son laboratoire, exercer des fonctions patriotiques; il peut espérer par ses travaux de diminuer la masse des maux qui affligent l'espèce humaine, d'augmenter ses jouissances et son bonheur, et n'eût-il contribué par les routes nouvelles qu'il s'est ouvertes qu'à prolonger de quelques années, de quelques jours même, la vie moyenne des hommes, il pourrait aspirer ainsi au titre glorieux de bienfaiteur de l'humanité! »

GASTON TISSANDIER.

LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE PREMIER

La surprise de Diane.

Au commencement du mois d'août, sur cette route blanche bordée de peupliers qui faisait rêver en Afrique le capitaine de Léry, une calèche découverte roulait rapidement, au trot soutenu d'un vigoureux attelage normand.

« Restez donc tranquille, Miss Diane, disait avec un fort accent anglais une dame bien enveloppée dans son crêpe de Chine, et qui se tenait toute droite au fond de la voiture; on n'a jamais vu tant de mouvement en pure perte!

— Tranquille, quand j'attends Hervé, répondit sa petite compagne, en levant les yeux au ciel d'un air de commisération respectueuse! On voit bien, ma bonne Miss, que vous n'avez jamais attendu un frère revenant d'Afrique.

— J'en ai eu trois aux Indes, et deux en Australie, reprit sévèrement miss Déborah, et je ne me souviens pas d'avoir jamais remué comme vous le faites depuis un quart d'heure. »

Diane resta silencieuse pendant quelques minutes, mais non pas inoccupée, car, d'une part, elle mordillait consciencieusement le bout de son ombrelle, et de l'autre elle frottait avec soin la semelle de sa bottine droite sur le coutil gris de sa bottine gauche.

« Que pourriez-vous encore imaginer de malfaisant, demanda la vigilante institutrice, à qui n'échappait pas le double manège de la petite fille? Que de mauvaises habitudes, pour une jeune personne qui devrait être bien élevée! »

Diane baissa la tête d'un air confus, et ne répondit que par un nouveau silence; mais la trêve ne dura guère, et bientôt elle recommença à jacasser de plus belle, faisant généreusement les demandes et les réponses.

« Quel dommage que ma pauvre maman n'ait pas pu nous accompagner! C'est si agréable d'aller chercher quelqu'un au chemin de fer, surtout quand ce quelqu'un est Hervé! Il va être bien fâché, ce cher frère, d'apprendre comme elle a été souffrante, car elle ne lui parlait jamais de sa santé dans ses lettres, de peur de l'inquiéter! Me trouvera-t-il grandie, au moins? Oh oui, je suppose, ajouta-t-elle en se dressant subitement sur la pointe des pieds. »

Un mouvement brusque de l'attelage fit perdre l'équilibre à la petite bavarde, qui tomba en avant sur les genoux de sa gouvernante.

« Vous voyez, Miss, où vous conduisent toutes vos extravagances! Un peu plus, et vous sautiez sur la route par la portière! »

Diane devint toute rouge, et se tut de nouveau, mais pas pour bien longtemps. Trop de choses se pressaient dans sa petite cervelle et dans son petit cœur! Il fallait les mettre au jour sous peine de suffoquer.

« Je voudrais bien savoir ce que me rapportera Hervé! Il parle d'une surprise pour moi dans sa lettre à maman. Qu'est-ce que cela peut être? Une gazelle, sans doute! Oh! si c'était une gazelle, je la logerais dans le fond du parc; elle me suivrait partout; elle mangerait dans ma main. Il dit que je puis compter sur une jolie perruche; mais une perruche, cela n'a rien de bien extraordinaire. Je lui apprendrai à parler, voilà tout.

— Il y a des petites filles de ma connaissance qui jacassent sans rime ni raison, comme de vraies perruches, » remarqua miss Déborah.

Mais Diane était lancée, et cette simple comparaison, toute blessante qu'elle fût, ne pouvait suffire pour l'arrêter. Elle reprit donc avec une volubilité croissante :

1. Suite. — Voy. page 206.

« J'aimerais beaucoup un petit hippopotame, un petit chameau, ou bien encore un tout petit crocodile, que je mettrais dans le bassin de la cour. »

Miss Déborah sauta sur les coussins de la voiture en entendant ces derniers mots.

« Cette enfant est folle! s'écria-t-elle; elle a des goûts épouvantables! »

Et, dans son agitation, elle perdit la longue écharpe verte qui enveloppait sa tête et ses épaules.

Il fallut faire arrêter, ramasser la gaze souillée de poussière, la secouer, puis l'enrouler de nouveau en façon de turban, pendant que Diane, qui croyait n'avoir émis que des idées fort ordinaires, ouvrait des yeux étonnés, et semblait dire : Pourquoi pas?

« Un cocodrile! un cocodrile! répéta la gouvernante, pendant que la voiture se remettait en mouvement! Quelle imagination extravagante! En vérité, cette petite fille est toujours à côté du sens commun! »

Jamais miss Déborah n'avait pu prononcer autrement « qu'à l'italienne » le nom du redoutable saurien.

« Mais, ma bonne Miss, reprit Diane enchantée de son idée, un crocodile n'est qu'un grand lézard; je l'ai bien vu sur les livres d'images, et vous savez comme j'aime les lézards! »

On arrivait au bas de la montée qui conduisait à la gare.

En cinq minutes, les deux normands eurent franchi la courte montée. Il était temps! Déjà l'on entendait le sifflet aigu de la machine; déjà un panache de fumée noire apparaissait dans le lointain. Voilà la locomotive! Puis les wagons! Une tête brune à la portière!

« C'est Hervé! crie Diane, qui trépigne d'impatience et qui voudrait escalader la barrière. »

Miss Déborah la retient par sa robe, et lui murmure à l'oreille toutes sortes d'injonctions. Heureusement pour la vertu de Diane, qui est à bout, la porte s'ouvre.

Hervé tient déjà dans ses bras sa mignonne petite sœur. « Chère enfant, comme tu es grandie! Et sage, j'en suis sûre! »

Diane baisse les yeux sous le regard de sa gouvernante, et le jeune officier comprend vite que ce n'est pas le moment d'insister sur cette sagesse.

« Allons, reprend-il d'un ton de joyeuse humeur, nous reparlerons de cela plus tard. J'ai faim et soif d'embrasser notre bonne mère. »

Puis, se frappant le front et feignant de se souvenir tout à coup de quelque chose qu'il aurait oublié :

« Eh mon Dieu! Ta surprise que j'ai laissée dans le wagon! étourdi que je suis. »

Diane est un peu déconcertée. Une surprise qui tient dans le wagon ne sera certainement ni l'hippopotame, ni le chameau, ni le crocodile, ni même la gazelle rêvée! Sa petite figure exprime le désappointement. Si elle osait, elle ferait tout à fait la moue, mais ce serait bien ingrat envers Hervé, qui a eu certainement l'intention de lui être agréable.

« Eh bien, tu ne devines pas, mignonne?

— Oh si, mon frère, se hâte de répondre Diane, qui a peur qu'on ne lise au fond de son âme. C'est une poupée habillée en femme arabe, j'en suis sûre maintenant.

— Tu brûles, mignonne, tu brûles terriblement! »

Et le capitaine retourne au wagon, suivi de Diane, qui pousse un cri d'étonnement joyeux.

La surprise est devant elle, debout sur la voie.

C'est un petit Arabe, d'une dizaine d'années, qui la regarde fixement d'un air sauvage et timide tout à la fois. Hervé l'a fait habiller tout à neuf pour le présenter à sa famille. Il porte la large culotte flottante de drap rouge s'arrêtant au genou; sa sodria (gilet) de drap bleu est boutonnée du haut en bas par de petits boutons de métal, que retiennent des soutaches noires; sa veste, couleur pistache, est brodée d'or. Rien n'y manque! Ni la calotte rouge posée sur sa tête rasée, ni le haïck de légère soie blanche, ni la brima, roulée en turban autour de la tête, ni les sobbate (souliers) de cuir jaune, ni les jambières de maroquin rouge.

Diane est dans une profonde admiration. Elle tend la main d'un air engageant à sa superbe poupée, mais la poupée roule des yeux farouches, et recule à mesure que la petite fille avance.

« Hervé, murmure-t-elle les yeux pleins de larmes, il ne veut pas! »

Hervé s'interpose, il parle dans une langue étrange, et le petit garçon, qui a prononcé quelques mots d'une voix gutturale, consent enfin à recevoir la poignée de main de bienvenue qui lui est offerte.

CHAPITRE II

Où Diane commence à entrevoir les difficultés de l'éducation de sa poupée.

La joie fut grande au château, au moment de l'arrivée des voyageurs. Mme de Léry, qui n'avait pas vu son fils depuis deux ans, ne pouvait se lasser de le regarder, de l'interroger, de l'admirer. Elle s'éloignait comme pour le mieux voir, puis revenait s'asseoir auprès de lui, et trouvait moyen, au milieu de ses effusions maternelles, de faire le plus tendre accueil à l'enfant adoptif de son cher Hervé.

Le petit Arabe se prêtait à tout d'un air plus surpris qu'embarrassé, et regardait, sans avoir l'air d'y rien comprendre, les jouets de Diane, qu'elle étalait devant lui, sur la grande table, comme pour s'en faire des interprètes, et établir, grâce à leur aide, quelques communications avec son silencieux compagnon.

« Eh bien, mon oncle, demande Hervé à un homme d'une soixantaine d'années, assis dans un grand fauteuil auprès de la fenêtre ouverte, et la jambe étendue sur un vaste coussin, cette vilaine goutte a donc élu domicile cette fois au pied gauche?

— Oui, mon garçon, elle voyage, comme tu vois, mais elle n'en est pas plus traitable, et je suis privé pour quelque temps, je le crains bien, du plaisir que je me promettais à faire sauter ce jeune Sarrasin, comme je te faisais sauter jadis.

— Il y a seize ans de cela, dit Hervé gaiement, et cependant je m'en souviens comme si c'était hier.

— Seize ans, s'écria l'oncle tout surpris! C'est ma foi vrai! Comme la mauvaise herbe pousse vite, ajouta-t-il d'un air de complaisance qui démentait ses paroles, en attachant un regard affectueux sur la physionomie ouverte et la mâle tournure du jeune officier. Ainsi donc, depuis seize ans, je m'oublie auprès de vous tous, ensorceleurs que vous êtes?

— Non, cher oncle, dit Mme de Léry, en posant doucement la main sur l'épaule de son vieux parent, il y a neuf ans seulement que nous avons le bonheur de vous posséder tout à nous. Hervé avait alors la tête de plus que « ce jeune Sarrasin » et Diane était à peu près de la taille de ce gros baby blond qu'elle présente à son nouvel ami. »



Le petit Arabe regardait les jouets de Diane. (P 239, col. 2.)

Les deux enfants avaient déjà lié connaissance, grâce au baby à la figure d'émail. Le petit Arabe savait maintenant tirer les ressorts, et il poussait des éclats de rire gutturaux, chaque fois que le baby, docile au commandement, ouvrait les yeux, les fermait, joignait les mains, et disait : papa, maman, d'une façon très-distincte. « Papa, mama, » répétait le garçon, et il riait de plus belle en montrant ses dents blanches.

M. Ducreux regardait le groupe enfantin d'un air distrait, tandis que sa pensée remontait le cours des années écoulées.

« C'est juste, dit-il enfin, où donc avais-je la tête? Neuf ans? c'est bien neuf ans! »

Oui, il y avait eu neuf ans à la Pentecôte que l'ex-capitaine de vaisseau était venu « jeter l'ancre » auprès de sa nièce, pour passer auprès d'elle les premiers temps de son veuvage.

« Je resterai quelques jours à tenir compagnie à cette pauvre enfant désolée; je l'aiderai dans son chagrin, et dans ses embarras d'affaires, et puis je retournerai à mon perchoir. »

Voilà ce que s'était dit l'excellent homme en arrivant, et puis les jours, les semaines, les mois, les années, avaient fui rapidement, et jamais il n'avait songé à repartir. Mme de Léry avait un charme particulier qui retenait auprès d'elle à tout jamais, quand on la connaissait un peu intimement : charme de bonté, de douceur, d'empressement égal envers tous. Les domestiques vieillissaient chez elle, parce qu'elle savait supporter leurs défauts, sans jamais faire peser les siens sur leur service. Ses enfants ne connaissaient au monde rien de comparable au toit maternel; enfin, miss Déborah, qui l'avait élevée, rappelée dans sa famille par un modeste héritage, après le mariage de son élève, n'avait pas pu vivre loin de « sa chère Isabelle ».

Elle était tombée malade d'ennui et de chagrin, et Mme de Léry avait obtenu de son mari l'autorisation de redemander les bons services de miss Déborah, en faveur d'Hervé, qui venait de naître.

C'était commencer bien jeune une éducation! Mais il ne s'agissait que de persuader à la digne fille qu'elle allait être de nouveau fort utile. Elle se le persuada si bien, qu'elle ne quitta jamais Léry, et qu'après « master Hervé » elle eut pour élève « miss Diane », enfant gâtée du vieil oncle, de sa mère, de son père, de tous enfin, sauf de la digne gouvernante qui prenait son rôle fort au sérieux, et s'en acquittait avec un zèle et un dévouement sans égal.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.



Christine noua des relations diplomatiques avec la cuisinière. (P. 241, col. 2.)

NOUS AUTRES[1]

LVII

Christine à l'œuvre.

Il y a, dit-on, par le monde, des jeunes personnes qui se plaignent amèrement que la journée est d'une longueur insupportable, et qui, chose étrange, dans cette journée si longue ne trouvent le temps de rien faire.

Christine trouvait les journées trop courtes; c'est qu'elle avait acquis le talent de les remplir utilement. « Vraiment, disait un jour Mme Cartel à son mari, Christine m'étonne. Je ne comprends pas où elle trouve le temps de faire tout ce qu'elle fait. Elle ne semble pas se presser, on ne lui voit jamais un air brouillon, tout se trouve fait à point, et bien fait ! »

Sa patience et sa gaieté naturelle avaient fini par discipliner tout doucement l'humeur vagabonde et capricieuse de Mme Verd; de sorte qu'elle pouvait s'en occuper à toute heure du jour, sans perdre pour cela une minute. Son énergique activité ayant trouvé sa véritable voie, se traduisait en travaux utiles qui développaient sa remarquable intelligence, et en œuvres de charité qui élevaient et ennoblissaient son âme. Le travail accompli dans de telles conditions n'est plus une œuvre morte et fastidieuse : c'est quelque chose de vivant, de fortifiant, de béni, qui anime le cœur, donne au caractère une gaieté communicative, et à la vie de tous les jours un intérêt puissant.

Lorsque Christine put prévoir le moment où Camille quitterait la maison, elle regarda autour d'elle, se mit au courant du ménage, noua des relations diplomatiques avec Thérèse, apparut à la cuisine dans les moments favorables, étudia les habitudes et les goûts de son père et de sa mère, et se mit même en tête de faire sa partie dans les quatuors.

Le lendemain du départ de Camille, le docteur, en rentrant d'une expédition matinale, trouva, comme à l'ordinaire, ses pantoufles qui chauffaient sur le garde-cendres, et sa robe de chambre étalée devant le feu, sur le dos d'un fauteuil. Il n'y fit pas d'abord attention, tant Camille l'avait habitué à ces petites prévenances. Mais quand il trouva son cabinet tout en ordre, juste dans l'ordre où Camille le rangeait tous les matins, il se mit à réfléchir, et regretta que sa femme, contre sa recommandation expresse, se fût levée de si grand matin, surtout dans une saison où les nuits et les matinées commençaient à être fraîches.

Comme il ouvrait la porte de son cabinet pour chercher sa femme et la gronder au nom de la Faculté, il se trouva face à face avec Christine qui lui apportait son chocolat.

« Où est ta maman? lui dit-il en l'embrassant.

— Maman est dans sa chambre ; tu sais que « le médecin » lui a défendu de se lever de trop bonne heure.

— Mais alors qui est-ce qui a fait chauffer ma robe de chambre et mes pantoufles? qui est-ce qui a mis tout en ordre ici? demanda-t-il avec une certaine inquiétude.

— C'est moi, répondit Christine en rougissant.

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

— Ah! la petite fée! » dit le docteur en lui prenant la tête entre ses deux mains. Et il la retint un peu pour la regarder de près, longuement.

Le bol de chocolat fumait sur le petit guéridon recouvert d'une serviette blanche, à la place ordinaire. Le docteur prit une à une les tartines de pain grillé, et se mit à les examiner, comme un critique qui examine un tableau : « C'est parfait! dit-il enfin, croustillant et fondant à la fois. Voyons ce chocolat? — délicieux. Est-ce que c'est toi, par hasard, qui as fait mousser ce chocolat et griller ces rôties? Oui? Eh bien, tu n'as pas pu réussir si bien du premier coup; avoue que tu as pris des leçons.

— Camille m'a donné des leçons, et maman m'a permis d'essayer.

— Eh bien, ma chère petite, tu as eu une bonne maîtresse, et Camille a eu une bonne écolière, voilà tout. Assieds-toi un instant auprès du feu; cela me fait grand plaisir de te voir à cette place. »

Christine rougit de plaisir : c'était la place de Camille. Pendant que son père dégustait son chocolat avec force exclamations admiratives, elle regardait le feu d'un air moitié sérieux, moitié souriant.

« Papa, dit-elle enfin, j'ai quelque chose à te demander.

— Demande, ma fille, demande tout ce que tu voudras, et je serais bien surpris si c'est quelque chose de déraisonnable. Sais-tu que te voilà devenue presque une petite femme? » Et il la regardait avec complaisance.

« Une petite femme bien inexpérimentée et bien maladroite, j'en ai peur, dit Christine en rougissant;. mais je montrerai tant de bonne volonté! Maman m'a permis d'essayer de faire ce que faisait Camille; si je commets quelques bévues en commandant le déjeuner ou le dîner, je te demande d'être indulgent et de ne pas te moquer de moi devant maman. Si elle croyait que mon service te déplaît, elle voudrait tout faire par elle-même. Si elle voit que tu me supportes, elle me permettra de continuer. Quand nous serons tout seuls, ici, le matin, dis-moi tout ce qui t'aura déplu, je serai docile, je m'efforcerai de mieux faire une autre fois, et j'espère qu'avec tes bons conseils j'arriverai à te satisfaire. Veux-tu essayer?

— Si je le veux! peux-tu le demander? dit le docteur ému. Seulement tu as déjà beaucoup à faire, comment t'y prendras-tu pour faire marcher tout de front?

— C'est mon affaire! répondit Christine en souriant. Si Mme Lepigeur se plaint de mon travail, si le professeur de musique trouve que je néglige mon piano, si le maître de dessin me reproche de ne plus faire de progrès, si la tante Julia déclare que nous ne faisons plus bon ménage, je te promets de te le dire franchement : mais je ne t'ai pas encore tout dit. Je me suis aperçue que je n'aime plus autant la musique de Chopin. J'ai essayé quelques-uns des morceaux de Haydn et de Beethoven que Camille jouait le mercredi. J'en ai joué plusieurs à maman. Elle m'a dit que je pourrais faire ma partie dans les quatuors. Promets-moi encore de n'être pas trop difficile pour commencer.

— Je te le promets de tout mon cœur, répondit-il en l'attirant à lui; je soupçonne fort, chère petite, que tu n'auras pas besoin de beaucoup d'indulgence! »

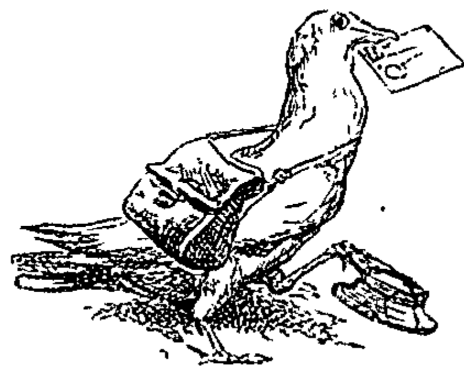
Mme Cartel était un peu abattue, et garda le lit une partie de la journée. Le docteur apprit, non sans mécontentement, que Jacques, sous prétexte qu'il avait mal dormi la nuit, avait fait la grasse matinée et s'était dispensé d'aller au collége, ce qui ne l'empêcha pas de manger comme un loup à déjeuner. « Je n'aime pas ces plaisanteries-là, lui dit-il d'un ton assez sec, tu devrais cependant le savoir! »

Le courrier du soir apporta de bonnes nouvelles des voyageurs.

Tous les jours, pendant les trois mois qui suivirent, le facteur Mageron faisait à Antoine la même plaisanterie.

« Encore une d'Italie! en voilà qui ne sont pas paresseux pour écrire. Aussi on ne voit plus que moi par ici.

— On ne s'en plaint pas, mon vieux. Il paraît qu'ils ont un temps superbe là-bas. Madame dit qu'ils se promènent sous des orangers en pleine fleur. Brrr! quand le soleil se cache, on sent bien qu'il gèle par ici. Vous pourrez apporter votre petit calendrier un de ces jours; vous êtes sûr d'avoir de bonnes étrennes! »



LVIII

M. Bigues, le banquier, part pour une excursion lointaine, sans dire à personne où il va.

C'était le 28 décembre au matin. Il avait neigé toute la nuit. Baptiste, le domestique de M. Bigues le banquier, se réveilla en sursaut, frotta une allumette, constata qu'il était six heures et demie, et sauta à bas de son lit pour s'habiller.

Il fut fort surpris de trouver tirés les verrous de la porte d'entrée qu'il avait poussés la veille avec le plus grand soin. « Monsieur ne sort jamais de si grand matin, pensa-t-il, qu'est-ce que cela veut dire? » Il se hâta de monter à la chambre de monsieur, et sa surprise augmenta quand il vit que le lit n'était pas défait.

Comme il se disposait néanmoins à allumer le feu,

ses regards tombèrent sur deux objets dont la vue changea sa surprise en une véritable terreur.

Dans une des coupes qui servaient de vide-poches, M. Bigues avait déposé sa montre avec la chaîne et les breloques, sa bague, et ses boutons de chemise en diamants. De l'autre côté de la cheminée, contre la glace, il y avait une lettre, avec cette adresse étrange, écrite d'une écriture tremblée : *Aussitôt que Baptiste trouvera cette lettre, il la portera à M. le Juge d'instruction.*

Cette formule et cette écriture firent passer dans la tête de Baptiste l'idée d'un malheur épouvantable; il frissonna de la tête aux pieds et regarda la lettre avec une sorte d'horreur. Il n'osait pas y toucher. Cependant, comme les ordres de son maître étaient formels, il la prit et la porta à son adresse, quoiqu'il fît à peine jour.

Le magistrat était déjà levé. La lumière de sa lampe tombait sur de volumineux dossiers, étalés sur sa table de travail; un jour gris commençait à pénétrer par la fenêtre et à lutter contre la lumière de la lampe.



Ah! la petite fée! dit le docteur. (P. 242, col. 1.)

Le juge d'instruction ouvrit la lettre et en prit rapidement connaissance.

« A quelle heure, dit-il à Baptiste, avez-vous vu votre maître pour la dernière fois?

— Hier, à dix heures du soir, dans sa chambre à coucher.

— A quelle heure vous êtes-vous aperçu qu'il avait disparu?

— Il y a vingt minutes à peine, monsieur, ajouta l'honnête Baptiste qui n'était plus maître de son anxiété et de son émotion ; la lettre dit-elle s'il... est vivant?

— Il est vivant.

— Dieu soit loué!

— Il est vivant, reprit le magistrat d'une voix grave; mais Dieu aurait été miséricordieux en le rappelant à lui, avant qu'il eût fait ce qu'il vient de faire.

— Oh! murmura avec horreur le vieillard, qui pour la première fois venait d'entrevoir la vérité. Monsieur, j'ai servi le père, et j'ai vu le fils enfant, reprit-il avec beaucoup de dignité; je suis de la maison, de la famille. Vous ne croirez pas que je vous questionne par simple curiosité. Vous est-il possible de me dire jusqu'où va notre malheur?

— Mon pauvre Baptiste, reprit le juge avec compassion, votre maître a détourné les fonds de ses clients et les a perdus à la Bourse, avec sa propre fortune. »

Baptiste poussa un gémissement étouffé et demanda d'une voix basse et tremblante : « Quelle peine a-t-il encourue?

— Il y a détournement de fonds, abus de confiance ; il est justiciable de la Cour d'assises, et la peine qu'il a encourue est celle des travaux forcés. »

Baptiste baissa la tête, comme si la honte de son maître devait nécessairement retomber sur lui. « Heureusement, dit-il après un long silence, feu mon ancien maître est mort à temps pour ne pas voir cela de ses yeux; car moi qui le vois, je ne puis pas le croire. C'est un accès de folie, n'est-ce pas, monsieur? »

Le magistrat expérimenté, qui connaissait bien les hommes et les motifs de leurs actions, qui de plus venait de lire en son entier la confession du coupable, secoua tristement la tête : « Voilà quatre ans, dit-il, que dure cet accès de folie!

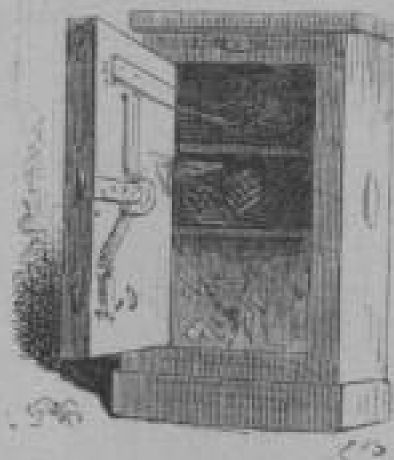
— Vous ne m'en voudrez pas, monsieur, reprit Baptiste en levant les yeux, si je souhaite qu'il vous échappe. Vous, c'est votre devoir de le rechercher, mais moi!.... Même après ce que vous venez de me dire, je ne me déciderai jamais à croire que c'est un criminel; il a toujours été si bon pour moi. Il s'est trompé, monsieur, voilà la vérité. J'ai le cœur si serré en pensant à la vie de misère qui l'attend. Croiriez-vous, monsieur, qu'il n'a pas même emporté sa montre et ses bijoux...

— Je le sais, » dit le juge d'instruction en posant sa main sur la lettre ouverte.

Et sans que son visage laissât deviner ses pensées, il se sentait ému de l'attachement du vieux domestique pour le maître qui l'avait trompé. Lui-même il ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié du fugitif. Il ferait son devoir, et il le ferait jusqu'au bout, mais, au fond, il souhaitait presque de ne pas réussir dans ses démarches.

« Vous allez retourner à la banque, reprit le juge, et vous garderez le secret jusqu'à ce que je me sois entendu avec le procureur impérial, et que j'aie vu M. le président. »

Baptiste regagna la banque, et le juge d'instruction s'apprêta à sortir.



LIX

Une rude épreuve.

Deux heures plus tard, le docteur Cartel apprit de la bouche du président Renaud que le banquier Bigues, le fils d'un de ses meilleurs amis, avait trahi sa confiance et l'avait complétement ruiné.

« Le fils d'un si honnête homme! » ce fut là sa première exclamation. Il ajouta : « Mes pauvres enfants! nos pauvres enfants! c'est moi qui ai conseillé à Albert de laisser entre les mains de Bigues la dot de Camille! que va-t-il penser de moi?

— Mon fils, répondit le président avec un noble orgueil, pensera de vous ce que j'en pense moi-même, mon bon, mon cher ami. Je le connais assez pour parler en son nom. Si quelque chose pouvait augmenter l'affection qu'il vous porte, à vous et aux vôtres, ce serait le coup qui vous frappe si injustement. Doutez-vous du cœur de vos enfants? Non, n'est-ce pas? Eh bien! vous lui feriez une mortelle injure, à lui, de douter un moment du sien, car il est votre enfant, lui aussi. Croyez-vous qu'il songeait à votre fortune, croyez-vous que j'y songeais moi-même, quand je vous ai demandé pour lui la main de Camille? Apprenez donc une chose qu'il faut que vous sachiez aujourd'hui : c'est précisément votre fortune qui l'a tenu si longtemps éloigné de nous tous. Il craignait, le pauvre enfant, de passer pour un coureur d'héritages. Nous repentir de nous être alliés à une famille comme la vôtre! La chose serait à refaire, que je la referais à l'heure même. Permettez-moi de vous rappeler les paroles que vous m'avez dites, ici, le jour où je croyais n'avoir plus de fils : soyez un homme! vous êtes après ce que vous étiez avant; vous pouvez passer partout la tête haute. Votre digne homme de père qui vous regarde, ajouta-t-il en désignant le vieux pastel, n'a pas à rougir de vous.

— J'ai peut-être été imprudent! murmura le docteur, qui faisait tous ses efforts pour rester calme.

— Imprudent! reprit le président avec vivacité; moi à qui mon métier a laissé peu d'illusions, j'aurais été aussi imprudent que vous. J'aurais placé toute



ma fortune, avec la plus entière confiance, entre les mains du fils de notre vieil ami Bigues, si j'avais eu une fortune à placer.

— Conseillez-moi, mon cher Renaud; que dois-je faire?

— Rien pour le moment. Il faut attendre que l'affaire soit tirée au clair, pour connaître l'étendue du désastre. Alors, il sera temps d'aviser; nous aviserons ensemble.

— Qu'est devenu ce pauvre malheureux? reprit le docteur, dont l'âme était assez profondément chrétienne, et assez généreuse, pour songer avec compassion à l'homme qui venait de se montrer son

plus cruel ennemi. N'y a-t-il pas lieu de craindre quelque résolution désespérée ?

— Non, rien de pareil. Il a écrit une lettre folle au juge d'instruction ; mais on voit bien qu'il tient à la vie. Il n'emporte rien avec lui, pour qu'on ne l'accuse pas d'aller jouir en pays étranger du fruit de son crime. Il parle, en termes assez vagues il est vrai, de réparer dans l'avenir le mal qu'il vient de faire. C'est un homme énergique, et qui trouvera toujours le moyen de vivre. Quant à payer ses dettes, il n'y peut pas songer. »

Voyant que le docteur l'écoutait avec intérêt, le président, qui ne voulait qu'une chose pour le moment, distraire son ami, et amortir le coup qu'il venait de lui porter, continua aussi : « Croiriez-vous que ce qui l'a perdu, c'est l'exemple de ce petit casse-cou de Vitreux, qui a fait en quatre ans une fortune monstrueuse, et qui a acheté le château de Verteuil. La tête lui a tourné; il a voulu lui aussi s'enrichir rapidement, et il avait déjà jeté ses vues sur un château des environs. Il avoue tout cela dans sa lettre. »


Il est vivant! — Dieu soit loué. (P. 243, col 2.)

Ils causèrent encore quelque temps, et le président, ayant constaté que son ami était moins abattu, prit son chapeau et se retira.

LX

Sur le mépris des richesses.

On a dit et écrit de fort belles choses sur le mépris des richesses. Le docteur, sans nul doute, les connaissait, car c'était un homme instruit; d'un autre côté, son âme était assez généreuse pour les comprendre et les approuver.

Quand le mot « richesses » représente une vie de luxe, d'oisiveté, de folie, les philosophes et les moralistes ont bien raison de le honnir. Mais ils n'ont aucun droit de le faire, quand ce mot représente le repos et la sécurité d'une vieillesse honorable, après une vie utile et laborieuse ; quand il représente la part des pauvres, l'éducation des enfants, leur établissement dans le monde, le droit de conserver la maison dans laquelle on est né, où les vieux parents sont morts, où l'on a été élevé, où l'on espérait mourir à son tour, où l'on élevait ses propres enfants, au milieu des souvenirs, et sous l'influence du passé; le foyer domestique enfin, centre de la famille, point de ralliement pour ceux que la volonté de la Providence dispersera aux quatre vents du ciel !

Le docteur éprouvait donc des regrets, et même des regrets poignants, auxquels se joignait comme un vague sentiment de honte et de responsabilité après le malheur qui frappait sa famille ; puis le chagrin, toujours si amer pour un cœur généreux, d'avoir été trompé par un ami; et par-dessus tout, l'angoisse affreuse d'annoncer l'épouvantable nouvelle à sa femme et à ses enfants.

S'il eût été moins modeste, s'il eût jeté sur toute sa vie passée un regard plus confiant, il eût compris que, par l'immuable volonté de Dieu, nos œuvres nous suivent comme notre ombre, que dans toutes les grandes circonstances de notre vie, aussi bien qu'à l'heure de notre mort, nos actions et nos pensées d'autrefois se lèvent afin de porter témoignage pour ou contre nous, que ce que nous avons semé dans la prospérité, nous le récoltons dans l'adversité en divines consolations ou en aggravation de nos maux. Toute sa vie, le docteur avait semé autour de lui l'amour, le respect, la confiance. Sa moisson avait germé en silence, elle avait poussé; elle était mûre. Le moment de sa plus grande angoisse était tout voisin de celui qui devait lui apporter les plus sûres et les plus douces consolations.

Dieu, dont les voies ne sont pas les nôtres, semble



parfois frapper le plus rudement ceux qui l'ont le plus fidèlement servi, mais il leur ménage en même temps des compensations infinies.

Mme Cartel, qui avait une âme vaillante et forte dans un corps fragile, supporta l'annonce du malheur avec la fermeté et la résignation d'une

chrétienne. La main dans la main de son mari, les yeux fixés sur son visage, elle devina avec la vive pénétration d'une femme aimante et dévouée ce qui, dans le malheur commun, le faisait le plus souffrir, et elle trouva juste les paroles qui pouvaient le mieux dissiper cette angoisse, dont son âme était oppressée.

LXI

Le professeur de philosophie se déclare à lui-même que Pierre est un homme !

Ce qui frappa surtout Pierre et Christine, quand on leur eut révélé le secret de la famille, c'est la confiance que leurs parents leur avaient témoignée. Ils en étaient vraiment dignes, les chers enfants; ils n'en furent pas moins pénétrés d'une profonde reconnaissance.

« Pour leur être utile, dit Pierre avec énergie, je me ferais porte-faix, gâcheur de mortier, commissionnaire.

— Nous n'en sommes pas encore là, lui répondit sa sœur en souriant. Ce que tu as de mieux à faire, c'est d'enlever du premier coup ton diplôme de bachelier.

— Oh! maintenant, je suis sûr de l'enlever! » reprit Pierre avec une généreuse ardeur.

C'était la première fois de sa vie qu'il montrait une pareille confiance en lui-même. Christine n'en fut nullement surprise et répondit simplement : « J'en suis sûre aussi! »

Chacun d'eux retourna à ses occupations, tout étonné de les trouver encore semblables à celles de la veille, et de n'avoir pas, tout de suite, à se mesurer contre des difficultés sérieuses.

Bien des écoliers, à la place de Pierre, auraient perdu beaucoup de temps, et employé beaucoup d'imagination à former des projets d'avenir, sauf à négliger cette routine minutieuse qu'on appelle la préparation au baccalauréat. Jacques n'y aurait pas manqué.

Heureusement, Pierre manquait d'imagination, du moins il n'avait pas cette imagination qui n'est bonne qu'à nous tromper nous-mêmes sur notre propre valeur et les motifs de nos actions, et à nous dégoûter de notre devoir d'aujourd'hui, sous prétexte qu'un de ces jours, sans faute, nous ferons quelque chose d'héroïque, et que le monde entendra parler de nous.

Sa parole n'allait jamais plus loin que sa pensée, chose bien rare en ce bas monde. En causant avec sa sœur du désir qu'il avait de montrer à ses parents et son affection et sa reconnaissance, il n'avait point parlé de fendre des chênes d'un seul coup ou de détourner le cours des fleuves, parce qu'il savait bien que ces opérations héroïques sont du domaine de la pure fantaisie. Il avait dit modestement : « Je me ferais porte-faix, commissionnaire, s'il le fallait. » Et si on l'avait pris au mot, il aurait commencé par quitter son paletot (étant naturellement propre et soigneux) et se serait mis à la besogne, sans sourciller.

Sur la simple observation de Christine, il avait pris les choses dans l'état où elles se trouvaient, et il avait attaqué les difficultés dans l'ordre prosaïque où elles se présentaient naturellement. « Christine a raison, se dit-il, le baccalauréat d'abord; nous verrons ensuite. »

Et il monta l'escalier pour aller repasser sa leçon de philosophie. C'est, en soi-même, une action bien simple que de monter un escalier, pour aller repasser une leçon de philosophie, et le bon Terre-neuve aurait été bien surpris, si quelqu'un se fût avisé de le comparer à un brave soldat qui monte à l'assaut. Il y avait pourtant dans son âme, en ce moment, quelque chose de la détermination et de l'énergie héroïque qui fait que l'on monte à l'assaut d'une redoute, quelque chose qui donnait un feu inaccoutumé à ses regards, et à sa belle physionomie une expression plus mâle et plus résolue. Sa main pressait la rampe d'une étreinte plus forte, son pas était plus assuré, sa démarche plus légère.

La leçon de ce jour-là était particulièrement difficile, mais elle avait affaire à un homme décidé, qui montait à l'assaut sans regarder derrière lui. Au bout d'une heure de lutte, Pierre était maître des ouvrages avancés de la forteresse; au bout de deux heures, il avait pris possession du corps de la place.

Il se leva alors, et fit plusieurs tours dans sa chambre, en ruminant la leçon qu'il venait de repasser. Ayant constaté qu'il était maître de ses idées et en état de les exposer nettement, il prit sur un des rayons de sa petite bibliothèque un livre compacte et trapu, qui portait dans le dos l'inscription suivante : *Manuel à l'usage des aspirants au baccalauréat.*

Pierre avait assez de goût pour ne trouver aucun charme à la lecture du *Manuel*, mais il avait assez de raison pour le lire assidûment. Tous les jours donc, sa besogne quotidienne terminée, il parcourait les régions peu fleuries du manuel, à petites étapes, mais sans jamais le perdre de vue. Et comme tout travail, même le plus aride, devient plus léger par l'habitude, il avait fini par avaler sans faire la grimace cette amère décoction. Ce jour-là, il fit l'étape plus longue, sans s'en apercevoir; et la médecine lui parut moins amère que jamais. En somme, il ne bâilla qu'une seule fois; et cependant, il avait relu la Querelle des Investitures racontée en style de manuel; il s'était mis dans la tête, une bonne fois pour toutes, la théorie du plus grand commun diviseur, et, par-dessus le marché, la classification des vertébrés.

Quand l'heure de la classe fut venue, il fit un paquet de ses livres et se disposa à partir en se disant avec un étonnement naïf : « C'est drôle comme le temps passe vite! »

Non, ce n'était pas drôle, au contraire, c'était fort naturel. Il lui arrivait ce qui arrive toujours à tous ceux qui agissent au lieu de rêvasser, qui s'oublient pour songer aux autres, et qui pratiquent le divin précepte : « Tes père et mère honoreras. »

Sans avoir jamais lu une seule ligne de Longfellow (cet auteur n'ayant rien à démêler avec le Manuel), Pierre semblait avoir pris pour devise cette belle pensée du grand poëte américain : « Agis dans le présent, avec un cœur dans ta poitrine, et Dieu au-dessus de ta tête. »

La fuite de M. Bigues avait fait un si épouvantable scandale, qu'avant midi toute la ville était en rumeur ; tout le monde savait déjà quels étaient ceux que le banquier avait ruinés. Aux malédictions qui poursuivaient le fugitif, se joignaient les paroles de la plus vive sympathie pour ses victimes, surtout pour le docteur Cartel et pour sa famille. Le professeur de philosophie avait appris la nouvelle par sa vieille bonne, et il avait déjeûné tout de travers.

Il fut presque surpris de voir l'élève Cartel à sa place ordinaire, un peu plus pâle peut-être que la veille, mais aussi studieux et aussi attentif. « Pauvre garçon, se dit-il, il sait tout; il est évident qu'il n'a pas pu préparer sa leçon, je ne l'interrogerai pas aujourd'hui. » Le digne homme aurait cru commettre une cruauté en forçant Cartel à prendre la parole et à se mettre en évidence. Il regarda donc sur sa liste, et appela Foucarel. Foucarel balbutia, et baissa la tête en rougissant, sans essayer de se justifier. Il avait les yeux rouges et les traits gonflés; s'il avait les yeux rouges, c'est qu'il avait pleuré, amèrement pleuré, en entendant son père raconter la ruine du docteur. Son premier mouvement avait été de courir chez son ami Pierre, pour lui dire n'importe quoi, pour le voir, pour lui serrer la main. Il avait craint de paraître indiscret, et il avait passé tout le temps de l'entre-classe à se désoler. On a beau être en philosophie, on n'en est pas plus philosophe pour cela quand on est frappé dans un endroit si sensible.

Le professeur, qui connaissait l'amitié de ses deux élèves l'un pour l'autre, n'insista pas et ne gronda pas Foucarel, et aucun des philosophes présents ne songea à le taxer d'injustice.

Lerebours fut appelé; il ne savait pas sa leçon « parce qu'une de ses cousines se mariait » ; un autre donna pour prétexte « qu'il était venu à la maison des amis de papa » ; un troisième « qu'il était allé chez le dentiste ». Le professeur découragé fit appel aux hommes de bonne volonté. Une demi-douzaine de mains se levèrent, et parmi ces mains celle de Pierre.

« Eh bien ! vous, Cartel ! » dit le professeur en adoucissant sa voix, sans s'en rendre compte.

Cartel parla comme on parle quand on sait bien ce qu'on veut dire, et qu'on s'est préparé à bien le dire. Les camarades étaient surpris, sans bien savoir pourquoi. Foucarel et le professeur étaient dans l'admiration. Ils connaissaient trop bien Cartel pour croire qu'il y eût la moindre ostentation et la moindre vanité de sa part à montrer tant de courage, de présence d'esprit et d'amour de l'ordre et du travail, dans un pareil jour. L'admiration de Foucarel se tourna en attendrissement avant la fin de la leçon, et le pauvre garçon, la tête appuyée sur sa main, se tourna du côté du mur.

Le professeur était bon connaisseur en fait de courage moral et de force de caractère ; il avait passé la moitié de sa vie à lutter noblement contre des chagrins et des souffrances de toute sorte. Il reconnut en Pierre le germe des vertus qu'il avait en lui-même, et il fut pris pour ce brave garçon d'une grande sympathie mélangée d'une sorte de respect. Dès le commencement de l'année, il s'était dit : « C'est un excellent élève. » Ce jour-là il se dit : « C'est un homme ! »

A suivre. J. Girardin.



L'ISLANDE

Dans les brumes des mers du Nord, sur la limite même des régions arctiques, à plus de 1500 kilomètres au nord-ouest de l'Écosse s'étend une vaste île, que sa population rattache à l'Europe. C'est l'Islande, dont le nom signifie pays de glace, nom justement mérité, car les glaciers recouvrent d'une façon permanente le septième de son sol, et les neiges étendent leur blanc linceul sur toute sa surface pendant six mois de l'année. C'est là la mystérieuse Thulé de l'antiquité, cette terre qui, selon Pythéas, était enveloppée dans un élément particulier, qui n'était plus ni de l'eau ni de l'air, et au-dessus de laquelle, après une nuit de six mois, le soleil venait planer en cercle sans disparaître sous l'horizon pendant six autres mois.

Dans le commencement du IX[e] siècle, des pirates norvégiens furent jetés par la tempête jusque sur les côtes de cette île, qu'ils trouvèrent couverte de magnifiques forêts et de fertiles pâturages. Rentrés dans leur patrie, ils apprirent à leurs compatriotes l'existence de cette terre inhabitée, et dès cette époque l'île fut visitée à plusieurs reprises par divers navigateurs. L'un d'eux, le Norvégien Floke,

qui y accosta en 868, l'ayant trouvée entourée de glaces, lui donna son nom d'Islande ou pays de glace.

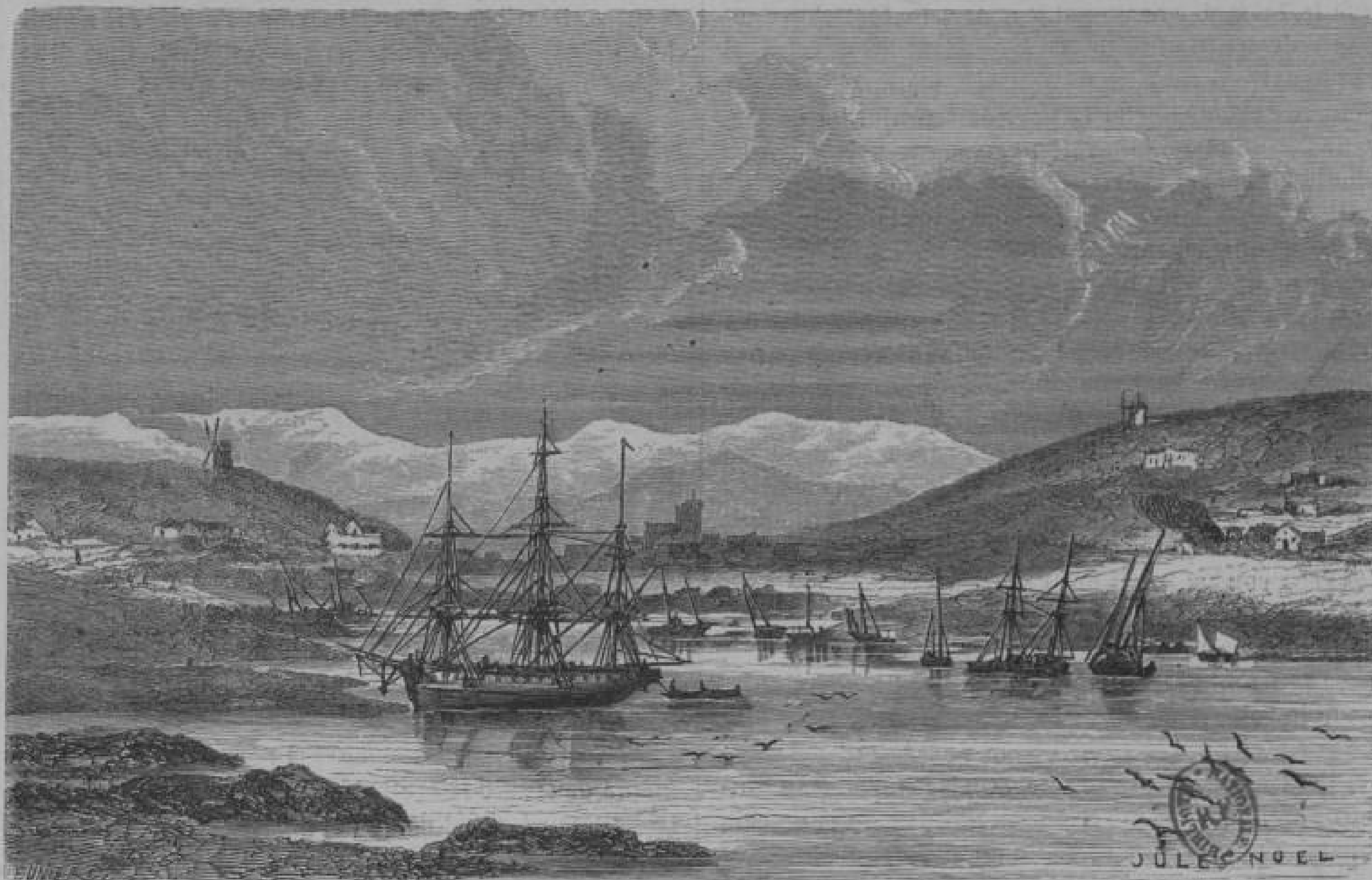
Six ans plus tard, deux nobles norvégiens, Ingolf et Leifr, exaspérés par les cruautés du roi Harold Harfagar, qui régnait alors sur la Norvége, résolurent d'aller chercher un refuge et une nouvelle patrie dans cette terre mystérieuse du Nord. Partis avec une nombreuse flotte portant tous leurs adhérents, avec les éléments nécessaires pour fonder une colonie durable, ils relâchèrent aux Fœroë pour visiter quelques amis, puis ils mirent le cap vers le nord-ouest.

Arrivé près des côtes, Leifr, séduit par le riant aspect des iles Westmann, résolut de s'y fixer ; quant au pieux Ingolf, qui n'agissait que d'après la volonté des dieux, il jeta à la mer les bois sacrés du fauteuil patriarcal, les pénates selon la mythologie scandinave, en faisant vœu de débarquer là où les flots les conduiraient. — L'histoire le fait débarquer à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Reikiavik.

Ceci se passait en 874, c'est-à-dire il y a eu cette année exactement mille ans, et c'est pour célébrer ce millième anniversaire de la colonisation de l'Islande que le roi de Danemark, invité par ses sujets, s'est rendu le 29 juillet dernier à Reikiavik, où il a présidé aux fêtes nationales destinées à célébrer cette date mémorable.

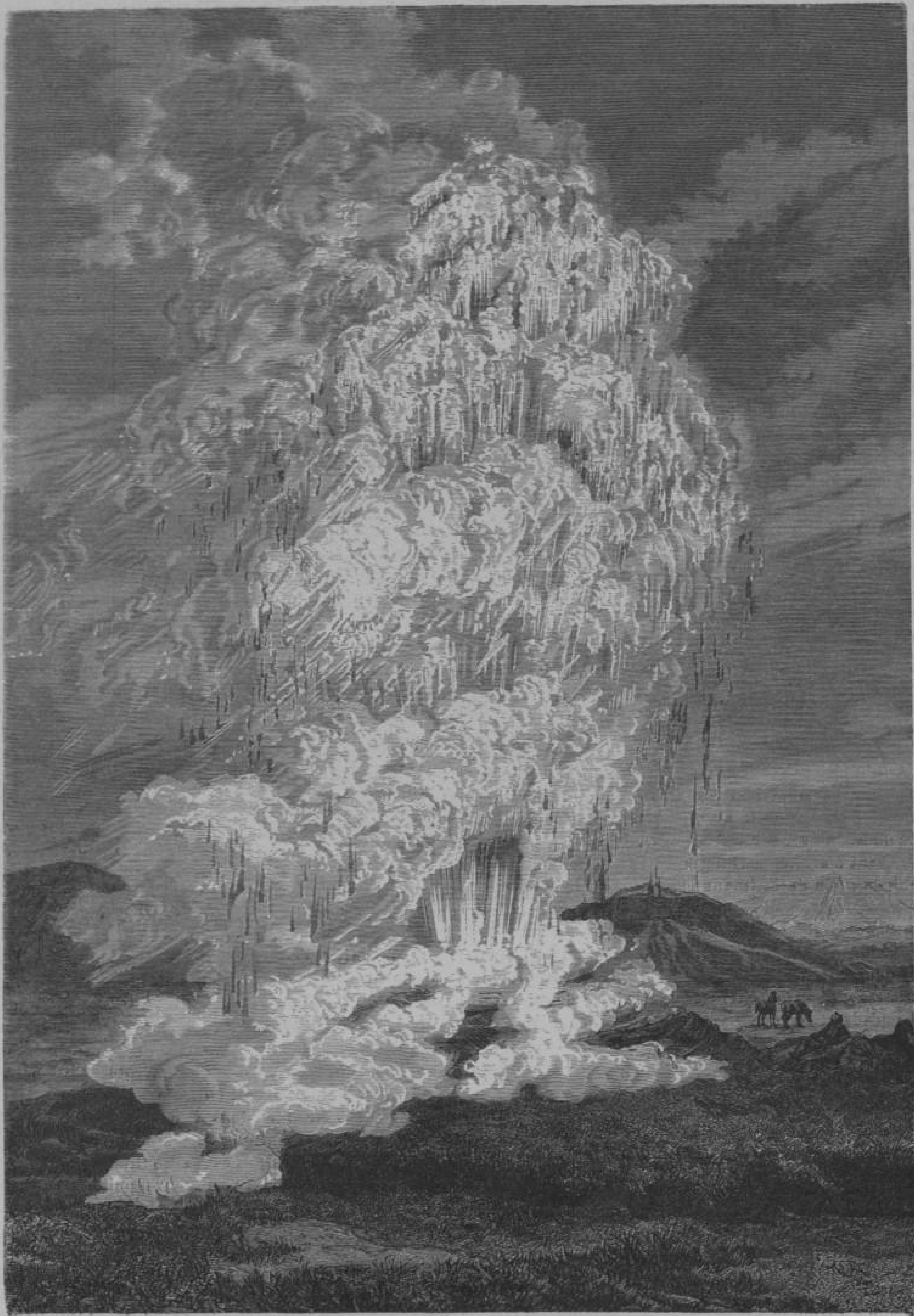
L'Islande, avec ses 70 000 habitants, est en effet aujourd'hui une province du Danemark, quoique sa colonisation et son annexion aient été faites, non par des Danois, mais par des Norvégiens. Mais au xve siècle, la Norvége, la Suède et le Danemark furent réunis sous un seul souverain, et pendant les trois siècles que dura cet état de choses, le gouvernement danois s'établit si fermement en Islande, qu'elle lui resta attachée lors de la rupture de l'union scandinave.

Peu de voyageurs dirigent leur course vers l'Islande et cependant cette terre du Nord abonde en merveilleux paysages, d'une inconcevable austérité et aussi d'une majesté grandiose, car si elle est le pays des glaces, elle est aussi par excellence le pays des laves, et son sol abonde en merveilles volcaniques, sur lesquelles, si vous le voulez bien, nous allons jeter un rapide coup d'œil.



Reikiavik. (P 248, col. 2.)

Reikiavik, la capitale de l'ile, est située dans l'angle sud ouest, sur le beau fiord ou golfe de Faza. C'est une cité étrange, où navires et maisons semblent mêlés et confondus. Sur les eaux calmes de ce port on voit flotter de préférence les pavillons danois et espagnol. D'un côté s'élève le mont Œsja, surnommé par les Français montagne des *Agates*, à cause de la grande quantité de pierres à base quartzeuse ou felspathique qu'on y trouve. Quelques filets de neige glacée descendent de ses flancs jusqu'à la



Le grand Geiser. (P. 250, col. 2.)

mer, où des roches à fleur d'eau montrent leur dos brun et poli : on dirait des baleines qui sommeillent. La ville est posée entre deux éminences dont chacune est couronnée d'un moulin à vent. L'église placée au milieu et la maison du gouverneur qui s'allonge sur le versant d'un coteau sont les seules constructions en pierre. Tout le reste se compose de cases, dont les plus élevées n'ont qu'un étage, peintes en noir ou en gris; leur toiture en planches est recouverte d'une toile épaisse, qu'on a soin d'enduire de goudron à l'approche de l'hiver. — Les Islandais prétendent qu'il y a dans cette capitale près de onze cents habitants, mais, entre nous, je crois qu'ils se vantent.

C'est à Reikiavik que débarquent les touristes qui viennent visiter l'Islande. Ils se rendent généralement de là au champ de Thingwalla, aux Geisers et à l'Hékla.

En Islande il n'y a pas de routes. Aux environs de Reikiavik et jusqu'aux Geisers, quelques tas de lave affectant des formes pyramidales et placés à environ 100 mètres l'un de l'autre peuvent donner la direction, mais bientôt ce faible indice fait défaut, et le voyageur n'a plus qu'à demander sa route au compas et au sextant. D'après cela on doit comprendre que le voyage ne peut se faire qu'à cheval et uniquement encore avec des chevaux islandais, petites bêtes si intelligentes, si sûres d'elles-mêmes, qu'elles monteraient l'escalier de la colonne Vendôme et le descendraient sans faire un faux pas.

Le premier but d'excursion est Thingwalla, petite ville située à deux journées de marche à l'est de Reikiavik, près de laquelle s'étend la vaste plaine de l'Althing, où se sont tenues de tous temps les grandes assemblées populaires de l'Islande, et où cette année le roi de Danemark a présidé la première réunion du nouveau parlement islandais.

Avant d'arriver à Thingvalla, le touriste doit franchir le ravin de l'Almannagjà, un des phénomènes les plus saisissants du sol de cette île étrange. C'est une immense crevasse produite par une commotion volcanique. « Quand on atteint le fond, dit M. Noel Nougaret qui nous sert de guide dans cette excursion, on se trouve au milieu d'une galerie large de soixante-dix pieds et formée par deux murailles parallèles dont la plus élevée a cent quarante pieds de hauteur. Par une bizarrerie étrange et dont la nature seule est capable, cette plaine de lave, en se séparant, a pris les formes les plus fantastiques. Sur les parois intérieures on voit des fenêtres ogivales, des balcons opulents, tandis que la crête est ornée de tourelles, de clochetons, de poivrières et de toutes les complications dont s'entourait la fortification du moyen âge. En parcourant cette grande galerie, longue d'une lieue, avec mes chevaux dont le gazon étouffait le bruit des pas, je croyais faire mon entrée dans une de ces rues monumentales de la vieille époque. Involontairement je levais la tête pour chercher la sentinelle bardée de fer qui devait faire faction sur les tourelles; je m'attendais à voir apparaître aux balcons les nobles châtelains qui devaient habiter ces demeures féodales; j'écoutais si je ne distinguerais pas le bruit de la trompe qui devait annoncer mon arrivée. Cependant sur les tourelles je ne voyais que les pélicans agitant leurs grandes ailes; aux balcons étaient accrochés de noirs corbeaux, et au milieu de cet éternel silence, mon oreille n'entendait que le chant plaintif du pluvier, qui, perché sur une scorie, semblait dire adieu au soleil. — Cet habitant de la solitude est le seul animal qui chante en Islande; sa voix mélancolique porte l'âme du voyageur à la rêverie et résonne à son oreille comme la cloche du village tintant l'*Angelus*. »

De Thingvalla, on se rend en une journée aux Geisers, à travers un chaos de crevasses, de couloirs au milieu desquels passent en mugissant de rapides cours d'eau, qui par leurs chutes et leurs cascades ajoutent à la beauté saisissante de ce spectacle.

On arrive enfin à la plaine des Geisers, où ces sources d'eau chaude à jets intermittents sont disséminées en grand nombre.

Les deux principales et les deux plus célèbres de ces sources sont le grand Geiser et le Strockur.

Le grand Geiser s'est formé, avec la silice que l'eau contient en dissolution, un mamelon qui mesure à peu près 80 mètres de pourtour à sa base méridionale. Après avoir gravi sa pente, qui offre une faible inclinaison, on rencontre au sommet une cuvette dont le plus grand diamètre mesure un peu plus de 15 mètres.

C'est au milieu de ce bassin que se trouve la bouche du Geiser, cheminée ronde, perpendiculaire, d'un diamètre de douze pieds.

A 40 mètres du grand Geiser se trouve le Strockur. Celui-ci n'a pas eu le temps de se former un cône; sa bouche, de 2 mètres de diamètre, s'ouvre à fleur de terre et c'est ce qui le rend plus effrayant. A une profondeur de huit pieds les eaux bouillonnent sans cesse entre des parois unies : malheur à qui tomberait dans cette chaudière !

Le grand Geiser n'a que des éruptions irrégulières et intermittentes. C'est en vain qu'on essayerait de les provoquer. Pour jouir d'un de ces beaux effets il faut attendre son bon plaisir. Le Strockur est plus docile. Il suffit de lancer dans sa bouche quelques mottes de gazon, et, au bout de dix minutes, un quart d'heure au plus, il se met en frais. Dès qu'on a envoyé le corps étranger dans le cratère, le bouillonnement cesse pendant quelques minutes ; le cratère semble recueillir ses forces ; à ce calme succèdent quelques mouvements tumultueux; puis l'éruption commence : une gerbe d'eau s'élève à un mètre au-dessus de l'orifice ; elle retombe ensuite pour repartir de nouveau et s'élever à deux mètres; ce mouvement oscillatoire continue en augmentant toujours jusqu'à ce que la colonne d'eau atteigne une hauteur de soixante-dix à quatre-vingts pieds. L'éruption dure de vingt à trente minutes. Quand elle a cessé,

si l'on se porte au bord du cratère, on voit que les eaux ont complétement disparu dans le fond; il faut une demi-heure pour qu'elles remontent à leur niveau primitif.

Quant au grand Geiser, ses éruptions sont semblables à celles que l'on provoque dans le Strockur; elles n'en diffèrent que par le volume des eaux et surtout leur parfaite pureté. Figurez-vous une colonne d'eau de 4 mètres de diamètre s'élevant majestueusement à une hauteur de 40 mètres; chaque fois qu'elle retombe en se brisant, on dirait un immense saule pleureur en cristal. Le soleil couchant fait briller ses myriades de particules d'eau comme des diamants : les rayons décomposés forment autour de cette gerbe éblouissante des auréoles irisées qui semblent s'évanouir dans l'éther chaque fois que la colonne d'eau disparaît, et comme les eaux retombent toujours sur place dans le bassin, l'observateur peut se tenir à 4 mètres du cratère sans risquer d'être atteint.

« J'étais resté, dit M. Nougaret, cinq jours campé sur cette plaine des Geisers, à faire des expériences de toute sorte afin de pénétrer le secret de cet étrange phénomène. Dans ces parages siliceux et arides, au milieu de cette atmosphère nauséabonde, il est impossible de rencontrer du gibier; il me fallait donc user de mes provisions; heureusement avec un peu d'imagination les Geisers me servirent pour utiliser certaines denrées qui autrement seraient restées sans emploi. C'étaient les pommes de terre et surtout les haricots. Quand je voulais faire cuire ces derniers dans un Geiser, je les plaçais dans une serviette bien nouée, puis, après avoir attaché une pierre à cette marmite improvisée, je la plongeai au moyen d'une ficelle dans l'eau du Geiser. Tous les quarts d'heure j'allais retirer mon paquet de haricots, afin de tâter à travers la serviette s'ils étaient suffisamment cuits. En une heure un quart, ils étaient d'une cuisson parfaitement égale, et en y ajoutant de l'huile, du vinaigre, du sel et du poivre j'avais un excellent plat de haricots à la maître d'hôtel. »



Femmes islandaises.

La seconde merveille de l'Islande que visitent les touristes est l'Hékla, le volcan le plus septentrional de l'Europe et aussi peut-être le plus terrible. Il se dresse dans la partie méridionale de l'île, immédiament au sud de la plaine des Geisers.

L'Hékla est un cône de 1557 mètres de hauteur, mais il doit sa renommée bien moins à ses dimensions qu'au nombre et à la violence de ses éruptions. L'histoire écrite de l'Islande en a enregistré vingt-trois, entre 1004 et 1766, séparées les unes des autres par des intervalles variant de six à soixante-six ans. Celle de 1766 fut une des plus violentes. Elle s'annonça par l'apparition d'une immense colonne de poussière noire montant lentement vers le ciel, avec accompagnement de tonnerres souterrains et de tous les autres symptômes qui précèdent les convulsions volcaniques. Bientôt un cercle de flammes entoura le cratère, et des masses rougies de rochers, de pierres ponces et magnétiques furent lancées, avec une effroyable violence, à d'incroyables distances, et cela en un jet si continu et si serré, que des témoins l'ont comparé à un immense essaim d'abeilles s'échappant du sein de la montagne. Un bloc de pierre ponce de six pieds de circonférence fut projeté à plus de huit lieues, et un autre, de fer natif, à plus de six. La surface de la terre fut couverte, dans un rayon de 240 kilomètres, d'une couche de cendres de quatre pouces d'épaisseur. L'air en était si obscurci, qu'en un lieu éloigné de 22 myriamètres du foyer de l'éruption on ne pouvait distinguer, à quelques pas, une feuille de papier blanc d'une feuille noire. Les pêcheurs ne purent aller en mer à cause des ténèbres, et les habitants des Orcades furent saisis d'effroi et mis hors d'eux-mêmes par la chute de ce qu'ils crurent être *une neige noire*.

Le 9 avril, la lave commença à déborder du cratère, coula pendant deux lieues dans une direction sud-ouest, et, bientôt après, comme si tous

les éléments étaient tenus de jouer un rôle dans cet infernal charivari; une large colonne d'eau fendit la colonne de cendres et jaillit à plusieurs centaines de pieds de hauteur. L'horreur de ce spectacle était encore augmentée par des ébranlements souterrains et d'épouvantables détonations, qui s'entendaient, dit-on, à vingt-cinq lieues de distance.

En 1845 éclata la vingt-quatrième éruption de l'Hékla, après un intervalle de soixante-dix-neuf ans, le plus long que constate l'histoire de ce volcan.

Au milieu de détonations qui retentirent dans un rayon de plus de cinquante lieues, une colonne de gaz enflammés, chargés de cendres, s'élança du sommet de la montagne et étendit, sur les districts méridionaux de l'île, un nuage qui était assez épais pour intercepter la lumière du soleil, et d'où s'échappa bientôt une pluie de cendres et de scories. Les courants aériens transportèrent au loin ces déjections volcaniques avec une telle rapidité, que le soir même elles tombèrent sur les Fœroë, les Shetland et les Orcades.

La nuit qui succéda à ce sombre jour fut éclairée par les reflets d'un épouvantable incendie. Les glaciers, les montagnes, les plateaux et jusqu'au fiord de Reikiavik furent illuminés par les lueurs rougeâtres des éclairs jaillissant de la colonne de fumée. Chaque bouffée de gaz, de flamme et de cendre était accompagnée d'effroyables mugissements, entrecoupés par les éclats des blocs en fusion lancés par le cratère, et crevant et détonant comme des bombes.

Enfin une brèche se fit dans un rebord du cône, et un torrent de lave ardente s'écoula lentement, enveloppant tout un côté de la montagne dans les replis d'un manteau de feu.

Comment s'étonner que le récit des commotions de la région de l'Hékla tienne une grande place dans les sagas islandaises, et que, dans cette histoire nationale des malheurs et de l'abaissement d'une race héroïque, on sente planer une terreur superstitieuse inspirée par ce redoutable volcan, et comme un esprit de soumission résigné à son influence fatale?

Et cependant cette race islandaise ne s'est pas laissée abattre par ces calamités. Appauvrie, dépouillée de ses meilleurs troupeaux et pâturages par la lave et les cendres, elle n'en est pas moins restée douce, laborieuse, acceptant avec résignation cette vie pénible et chérissant par-dessus tout cette terre ingrate, qui est sa patrie.

Les Islandais modernes peuvent se glorifier de n'avoir conservé que les plus nobles qualités de leurs ancêtres. M. Nougaret les a bien dépeints, lorsque, comblé par eux durant son voyage de mille soins, de mille prévenances, il s'est écrié : « Oh! les braves gens! ils ont peu de sang et il est bien pauvre; mais vous proposeriez à un Islandais de se laisser saigner pour vous faire plaisir, qu'il s'ouvrirait les artères et mourrait heureux de vous faire ce sacrifice. »

Louis Rousselet.

LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE II (*suite*).

Où Diane commence à entrevoir les difficultés de l'éducation de sa poupée.

On vient d'annoncer que le dîner est servi.

La maîtresse de la maison s'empare du bras de son vieil oncle, et le dirige à petits pas vers la salle à manger. Sans « cette chère béquille » le bon capitaine, qui est parfois un peu distrait, irait heurter son pied malade contre « les écueils » du salon. C'est ainsi qu'il appelle les siéges légers, les petits tabourets et les tables de fantaisie qui se posent çà et là, suivant le caprice du moment.

Hervé vient ensuite, donnant le bras à miss Déborah, et les deux enfants ferment la marche.

Ben-Aïssa a effectué une razzia complète. Il n'a jamais voulu abandonner dans le salon les jouets qu'il considère comme à lui, et il traîne à sa remorque des poupées, des ménages et des livres illustrés.

« Nous lui donnerons des fusils et des trompettes, dit le bon capitaine à Hervé. Je crois que ce jeune sauvage prendra vite goût à notre civilisation.

— En tout cas, il sait déjà se mettre à l'aise, répond Hervé. Voyez donc son manége! »

L'enfant qui a laissé ses *sobbate* à la porte, gêné sans doute par ses jambières rouges, car il avait toujours eu l'habitude d'aller pieds et jambes nus, les ôte sans la moindre cérémonie, et les pose symétriquement sur la table, de chaque côté de son assiette.

« Hervé, dit Mme de Léry en riant, ton protégé a l'instinct de l'ordre. Regarde comme il a ramassé soigneusement en un seul tas tous les joujoux, sous sa chaise, et avec quelle symétrie il étale à nos yeux ses superbes chaussures. »

Miss Déborah, qui n'avait encore rien vu, lève alors les yeux. Mais comment se faire comprendre pour donner cette première leçon de civilité.

« Shocking! shocking! » répète-t-elle en dirigeant vers le coupable des regards qui ont coutume de ramener Diane dans la voie droite.

Mais elle a beau faire et beau dire, du geste et de la voix. Ben-Aïssa ne comprend rien sans doute. En tout cas, il ne paraît pas déconcerté le moins du monde, et avale son potage au sagou d'un air de satisfaction visible.

« Il avait l'habitude de courir pieds nus, le pauvre enfant, dit Hervé, et la prison de Saint-Crépin,

1. Suite — Voy. pages 206 et 238.

comme disent nos paysans, ne parait pas de son goût. Ses magnifiques guêtres, couleur de pourpre, semblables aux brodequins éclatants des Césars de Byzance, lui paraissent des entraves qui gênent sa marche. Or, cet enfant de la nature n'aime rien de ce qui le gêne. Soyons donc miséricordieux, ma bonne miss, et passons-lui beaucoup pour le premier jour. »

On mangea le potage sans autre accident.

Après le potage vint un roast-beef à l'anglaise. Évidemment le jeune Arabe ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Il lançait des regards de convoitise sur cette pièce succulente, et s'agitait sur sa chaise comme s'il redoutait de ne pas voir arriver son tour.

Enfin, le voilà servi! Il prend à pleines mains la viande juteuse, déposée sur son assiette, et sans se soucier d'autre chose que de satisfaire son appétit, il y mord à belles dents.

« Improper! improper! » répète Diane qui se décide à parler anglais à son petit compagnon, puisqu'il ne comprend pas le français, et qu'elle est à bout de ressources mimiques.

Elle a un air de détresse si plaisant dans les efforts qu'elle fait pour l'arrêter, que les grands parents rient de bon cœur, tandis que le valet de chambre se retourne pour cacher son envie de rire.

Quant à Hervé, renversé sur sa chaise, il se tient les côtes.

« Pardonnez-lui, pardonnez-lui, dit-il d'une voix entrecoupée. C'est un jeune sauvageon qu'il vous faudra greffer à force de patience. Chère miss, ne vous découragez pas dès le début, je vous en conjure.

— Non certes, répond miss Déborah, dont chacun connaît la patience à toute épreuve; soyez tranquille, Hervé, je ferai de mon mieux, mais je crois qu'il se passera du temps avant que je puisse vous présenter un petit gentleman.

— Vous êtes capable d'accomplir tous les prodiges, en matière d'éducation, ma chère Miss, dit alors Mme de Léry qui a repris enfin son sérieux. Mais pour moi, je vous l'avoue, je ne puis aujourd'hui penser qu'à une chose : c'est que ce pauvre enfant qui mord si vaillamment, à l'heure qu'il est, dans sa tranche de bœuf, a failli mourir de faim, et que mon Hervé l'a arraché à la mort, avec l'aide de Dieu.

— Bien dit, Isabelle, s'écria l'excellent M. Ducreux; j'applaudis des deux mains, et pour preuve, je vais demander à miss Déborah de me rendre raison avec un petit verre de vin des coteaux de Saumur, et de boire aux succès futurs de son terrible élève. »

Quant à Diane, elle était fort sérieuse, pour la première fois de sa vie peut-être.

Avant de s'endormir, elle songea longtemps à son nouveau camarade. Elle ne regrettait plus le chameau, la gazelle, l'hippopotame, ni même le crocodile. Elle ne pensa presque pas à sa jolie perruche, si mignonne pourtant avec son fin plumage vert.

Tous ses projets étaient pour Ben-Aïssa, car elle sentait l'importance de la tâche qui allait lui échoir. Le petit Arabe était à elle, bien à elle : Hervé l'avait dit. Quelle responsabilité que cette éducation!

« Non, ce ne sera pas miss Déborah, ce sera moi, pensait-elle! Je lui apprendrai à lire, à faire ses prières, à tenir son couteau et sa fourchette, car il mange comme un petit sauvage! Je lui donnerai la moitié de mon jardin, et je le ferai monter sur Reculette (c'était une vieille ânesse qui n'avançait plus guère). »

Dans son impatience d'exécuter ses plans généreux, la petite fille aurait déjà voulu se trouver au lendemain, et comme ce roi d'Espagne, à la veille d'une bataille, qui devait être une victoire, elle répéta



Pacifique déclara que les Arabes étaient anthropophages (P. 254, col. 1.)

plusieurs fois, sans se douter du plagiat historique dont elle se rendait coupable :

« Je vais me dépêcher de dormir. »

CHAPITRE III

Impression produite à la cuisine par Ben-Aïssa.

A la cuisine aussi, on ne manqua pas de s'occuper beaucoup du nouvel arrivant. Pacifique, le cordon bleu, n'aimait pas les nouveaux venus, et à plus forte raison les étrangers.

A l'exemple de ces fiers Romains qui flétrissaient du nom de barbares tout ce qui n'était pas né en Italie, elle ne voyait pas de salut hors de l'Anjou, son pays natal et celui de ses maîtres. Elle déclara que les Arabes étaient anthropophages (sans être bien sûre de l'orthographe ou de la prononciation) et qu'ils mangeaient les chrétiens, sans même se donner la peine de les faire cuire.

Bonne-à-tout frissonna. Bonne-à-tout était une jeune paysanne qui aidait Pacifique dans les opérations les moins relevées de son métier. On l'avait appelée *Bonne-à-tout*, parce que le cordon bleu, d'un caractère peu endurant, la mettait à toutes sauces, sans que jamais l'humble cuisinière en second eût seulement l'idée de se plaindre.

Le cocher et le valet de chambre, plus éclairés que les femmes, se permirent de révoquer en doute les assertions de Pacifique. Celle-ci les menaça alors d'aller chercher le dernier volume des *Annales de la propagation de la foi*. Ils y verraient tous les supplices épouvantables auxquels les missionnaires étaient condamnés par ces païens.

« Vous vous trompez, Pacifique, affirma Théodore avec d'autant plus de sang-froid que son adversaire s'enflammait davantage. Les missionnaires dont vous parlez ont été massacrés en Chine, et M. Hervé a fait sa trouvaille en Algérie.

— Jolie trouvaille, grommela la cuisinière ! »

Puis sans se laisser déconcerter, et se retournant vers Bonne-à-tout :

« Je vous demande un peu si la Chine et l'Algérie, c'est pas tout comme !

— Oui, je vous le demande un peu, répéta Bonne-à-tout en écho respectueux ! »

La marraine de Pacifique avait eu la main bien malheureuse, il faut l'avouer, le jour où elle avait choisi pour sa filleule ce nom, emblème de mansuétude. Rien n'était moins pacifique au monde que Pacifique. Il fallait la voir avec son bonnet de travers quand quelque chose n'allait pas à sa fantaisie. Ce bonnet au large fond pendait alors sur son dos, les brides dénouées, flottant au vent d'un air de menace, comme les serpents des Euménides vengeresses.

Si le pot au feu se risquait à bouillir trop vite, si quelque poulet vieilli dans les douceurs de la basse-cour résistait aux savants procédés sur lesquels elle comptait pour amollir ses membres récalcitrants, Pacifique en avait pour le reste du jour à grogner sur son fourneau, qu'elle maltraitait alors à grands coups de tisonnier.

Pour toutes choses son oreille était un peu dure, surtout pour les remontrances de « mademoiselle Miss ». (C'est ainsi qu'elle appelait miss Déborah.) Mais si quelque domestique entrait dans la cuisine sur la pointe des pieds, l'oreille dure devenait fine tout à coup, et la cuisinière accourait au triple galop, fût-elle au fond du jardin.

En un clin d'œil l'intrus était expulsé par un flux de paroles incompréhensibles, sorte de patois composite, qui soulageait sans grand risque la bile de l'intraitable cordon bleu.

Mme de Léry la supportait depuis de longues années à cause de sa fidélité et de son dévouement à toute épreuve, et la douceur inaltérable de la maîtresse parvenait seule à avoir raison de l'indomptable Pacifique.

« Ma nièce ne gouverne pas, elle dompte, disait le vieux marin, lorsqu'il voyait les prodiges de patience opérés par Mme de Léry. »

A suivre. MARIE MARÉCHAL.

LA PÊCHE AUX ÉCREVISSES

C'est chose fort agréable, n'est-il point vrai? mes chers amis, que de croquer de belles écrevisses, rouges, luisantes, cuites à point; mais il est bien plus plaisant encore de les pêcher, et nombre d'entre vous ne seront point fâchés de connaître la manière de s'y prendre : aussi bien, voici la bonne saison qui approche, et vous pourrez dès le premier jour expérimenter par vous-mêmes.

L'écrevisse aime les cours d'eau vive, alternés d'espaces calmes et de courants, particulièrement les jolis ruisseaux qui circulent dans les prés et les champs, enfouis sous une luxuriante végétation d'oseraies, de joncs, de sauges et de menthes aromatiques. Elle habite les trous des berges, les racines des saules, sous les pierres, dans les herbes, partout où elle trouve un abri d'où elle pourra saisir au passage, avec ses grosses pattes en forme de tenailles, toutes les proies qui passeront à sa portée. Elle en sort à ses heures pour vaquer à ses affaires et chercher une plus ample pâture : c'est l'instant propice pour lui donner la chasse; généralement à la fin de la journée, alors que la chaleur est moins intense, et ce but de promenade est des plus charmants. Les papas, les mamans, les amis, les grandes sœurs, les grands frères, ne dédaignent point d'y prendre part et de se joindre à la jeunesse. Pour peu qu'on ait

apporté un joyeux festin à manger sur l'herbe, la fête est complète.

On se sert, pour cette pêche, de tout petits filets, grands comme des assiettes, appelés *cerceaux*, *balances*, *freloches;* le nom ne fait rien à l'affaire ; mais il est bon que vous sachiez les fabriquer vous-mêmes, en cas de besoin, et ce n'est point difficile.

La première condition est que vous sachiez faire le filet. Si vous ne savez pas, apprenez, je vous y engage ; car c'est un agréable passe-temps pour les mauvais jours, et cela sert à confectionner une foule d'engins utiles ou agréables. En fin de compte, soit par vous-mêmes, soit avec l'aide de vos mères toujours là pour faire vos volontés, vous préparerez un certain nombre de ronds en filet ; six, huit, douze, à votre



gré ; en bon gros fil et mesurant 25 à 30 centimètres de diamètre. Point essentiel à noter, les mailles devront avoir 27 millimètres de côté : c'est-à-dire que le moule qui sert à les faire aura, de tour, le double de cette dimension. Ainsi le veulent la loi et le garde-champêtre.

D'autre part, fabriquez autant de cercles, en gros fil de fer de 3 millimètres d'épaisseur. C'est bien simple ! — Vous coupez le fil de fer en morceaux de 80 centimètres de longueur, vous recourbez en anneau les deux extrémités, avec une pince ronde, vous introduisez les anneaux l'un dans l'autre, vous les fermez ; et le cercle est fait.

Vous fixez alors les petits filets aux cercles par un bon fil passant par toutes les mailles et autour du fil de fer ; vous régularisez le travail, et il ne reste plus à ajouter que quelques accessoires.

D'abord, trois ficelles à attacher aux cercles et à réunir en haut par un nœud, comme le plateau d'une balance, en laissant émerger une boucle dont vous verrez l'emploi dans un instant.

Ensuite, un petit poids à fixer au centre de la balance pour maintenir l'amorce bien à fond. C'est, d'ordinaire, une rondelle de plomb, large comme une pièce de cent sous : une balle de fusil, aplatie à coups de marteau, fera très-bien l'affaire. Vous la percez de deux trous vers le milieu et vous la fixez au filet avec une ficelle passant en dessous, à travers les mailles, et venant se nouer par les trous sur la plaque de plomb. Vous laissez les deux bouts un peu longs ; ils vous serviront à attacher l'amorce.

Ah ! l'amorce est un point important ; c'est le nerf de la guerre ! Bien que l'écrevisse soit plus vorace que friande, encore a-t-elle ses préférences. Lorsqu'elle a faim, elle ne fait point fi d'un morceau de pain ; mais elle aime mieux la viande ou la chair, de haut goût surtout : il faut la prendre par son faible. Le poisson, la grenouille, un vieil hareng saur, excellentissimes ! Le foie de bœuf, les tripes, les débris, très-bons ! Mais le suprême du genre, c'est la viande de chat : c'est du baba, du nanan, de la gelée de framboise ; tout ce qu'il y a de surfin ! — Bonne occasion, direz-vous, d'utiliser les matous grognons, gourmands, voleurs, rageurs et autres ? Oui, mais n'en prenez point prétexte d'occire les chats des voisins ; la mère Michel pourrait vous chercher noise.

Quelles que soient les amorces que vous aurez choisies ou qui vous tomberont sous la main, — car à la campagne on n'a pas toujours le choix, — coupez des morceaux gros comme deux noix et fixez-les solidement sur le plomb. Dans le cas où ils n'auraient point toute la qualité désirable, retenez bien cette recette : ayez dans votre poche ou dans votre sacoche une fiole de térébenthine ; versez-en quelques gouttes sur chaque amorce, au moment de pêcher ; cela fera merveille !

Il ne vous reste plus qu'à vous procurer des perches ou des branches légères, de 2 mètres de longueur environ, pour emmancher les cerceaux.

Faites-en un faisceau facile à porter, rangez les cerceaux dans le sac ou le panier de pêche, n'oubliez pas le goûter ; car le voisinage de l'eau est un puissant apéritif et un *lunch* fera bon effet dans le paysage.

Maintenant, vous voilà *parés*, comme disent les marins, et prêts à entrer en pêche. Si le cœur vous en dit, nous nous mettrons en campagne et nous aurons ainsi les préceptes en action. Qu'un de vous se charge des perches, un autre du sac, le troisième des comestibles, et *levons l'ancre !*

L'écrevisse, fort timide de sa nature, ne sort de sa cachette, au grand jour, que dans les eaux profondes et les mieux abritées : c'est donc par celle-ci que nous devons commencer. Choisissons toujours les meilleures tenues, le voisinage des souches, des pierres, des herbes. Plus tard, lorsque le jour baissera, nous pêcherons partout et tout particulièrement aux abords des courants ; ils déterminent des *remous* où l'écrevisse sait, par expérience, qu'elle trouvera

une foule de débris à sa convenance ; et elle donnera d'autant mieux dans le panneau.

Lorsqu'on a bien choisi sa place, le premier soin est d'apprêter les piéges. Déliez les perches ainsi que les cerceaux, et fixez ceux-ci à l'extrémité des premières, à l'aide de la boucle et par un nœud coulant : c'est simple comme bonjour.

A tous les bons endroits, prenez une perche par le gros bout et laissez descendre le cerceau ; mais toujours sous le fil de l'eau pour que les écrevisses sentent mieux la pâture. Veillez à ce que le cerceau repose bien à plat, détournez les herbes ou les broussailles qui pourraient vous gêner lorsque vous aurez à relever, et appuyez la perche contre la berge ou contre les plantes de manière à la retrouver facilement : et ainsi de suite pour toutes les freloches.

Nous voilà en pêche. Naturellement, il faut laisser aux bêtes le temps d'approcher et de goûter au festin. Vingt minutes, une demi-heure ne sont point de trop, au début. Vous aurez toute la campagne pour jouer et vous ébattre, et l'attente vous sera légère : encore, les plus avisés mettent-ils ce temps à profit pour examiner le cours d'eau et rechercher les meilleures places.

Néanmoins, un trop long temps serait nuisible et nous commençons la levée par le premier cerceau qui a été tendu. C'est le moment de l'émotion, et gardez-vous de compromettre le succès par trop de pétulance. Saisissez la perche à deux mains et sans l'agiter ; levez doucement d'abord bien perpendiculairement, lestement ensuite. — Une, deux, trois écrevisses !... Un plein cerceau ! Oh !!!... Tendez vivement à celui qui porte le sac ! — Quelquefois, à l'inverse, c'est zéro ; patientez, ou voyez s'il ne vaudrait pas mieux porter le cerceau ailleurs. C'est affaire de jugement. En tous cas, replacez immédiatement et passez au suivant.

A la seconde tournée, ça ira mieux, et si l'endroit est bon, si saint Pierre, grand patron des pêcheurs, vous est propice, en deux ou trois heures de plaisir vous aurez fait ample capture.

Comme je vous ai dit, on est dans la belle saison et l'on peut compter sur le beau temps ; mais si un orage survenait, ne vous rebutez pas pour autant ; un pêcheur n'a pas peur de l'eau, et c'est le temps le plus à souhait : car les écrevisses, comme toute la gent aquatique, savent qu'une pluie subite abat des myriades d'insectes et entraîne dans le courant des vers, des bestioles de toute espèce, qui leur promettent une bonne aubaine ; et toutes se mettent en rade. — Ah ! le bon temps ! et comme nous nous empressions d'en profiter ! — Affublés de tous les plus vieux oripeaux que nous pouvions trouver et que nous ne craignions pas de gâter sous la pluie ou dans les terres détrempées, nous prenions gaillardement la volée vers notre ruisseau favori. Un jour nous étions partis, toute une bande, six cousins et cousines, dans ce bel accoutrement ; jamais plus joyeuse pêche ! Nous prîmes tant et tant d'écrevisses, qu'après avoir rempli jusqu'au bord nos sacs et nos paniers, tout ce que nous avions de disponible, nous ne vîmes rien de mieux que de retirer nos bas et de les remplir à leur tour : si la nuit ne nous avait obligés de rentrer au logis, nous aurions rempli nos culottes.

Je vous laisse à penser l'ébahissement de nos mères, et je vous souhaite, à votre tour, chance pareille.

Aujourd'hui, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, le sac commence à grossir et avec un peu de savoir et d'expérience tout ira pour le mieux à l'avenir. Mais si vous voulez que nous goûtions, dès ce soir, de votre pêche, il serait temps de nous rapatrier. Voyons la dernière tournée, après quoi nous plierons bagage.

Encore une assez belle prise et le sac est au complet.

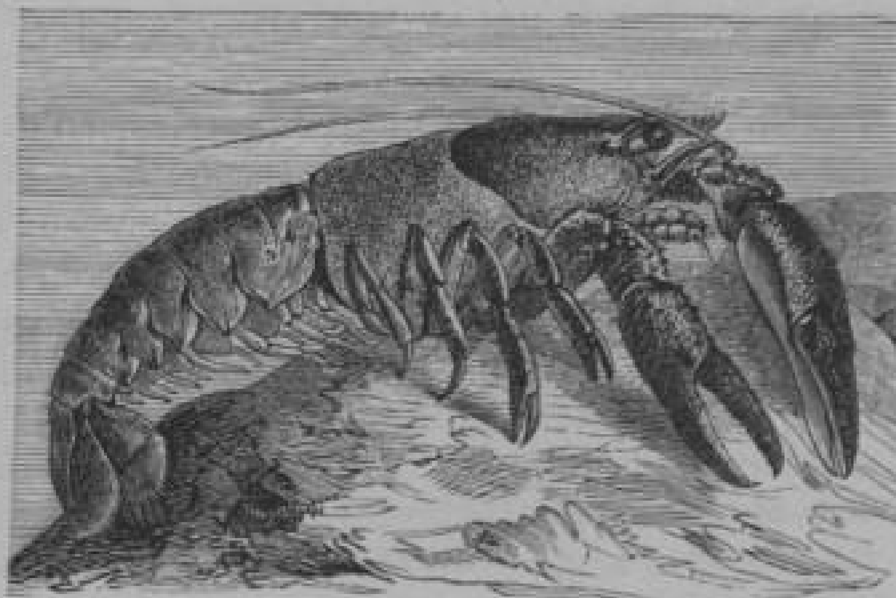
Çà ! *Tout le monde sur le pont.* — Rassemblez les cerceaux, détachez les perches ainsi que les amorces, et jetez ces dernières aux écrevisses qui restent dans le ruisseau, vous leur devez bien cette consolation. Remettons tout en ordre, comme au départ, et... *Pas accéléré, en avant, marche !*

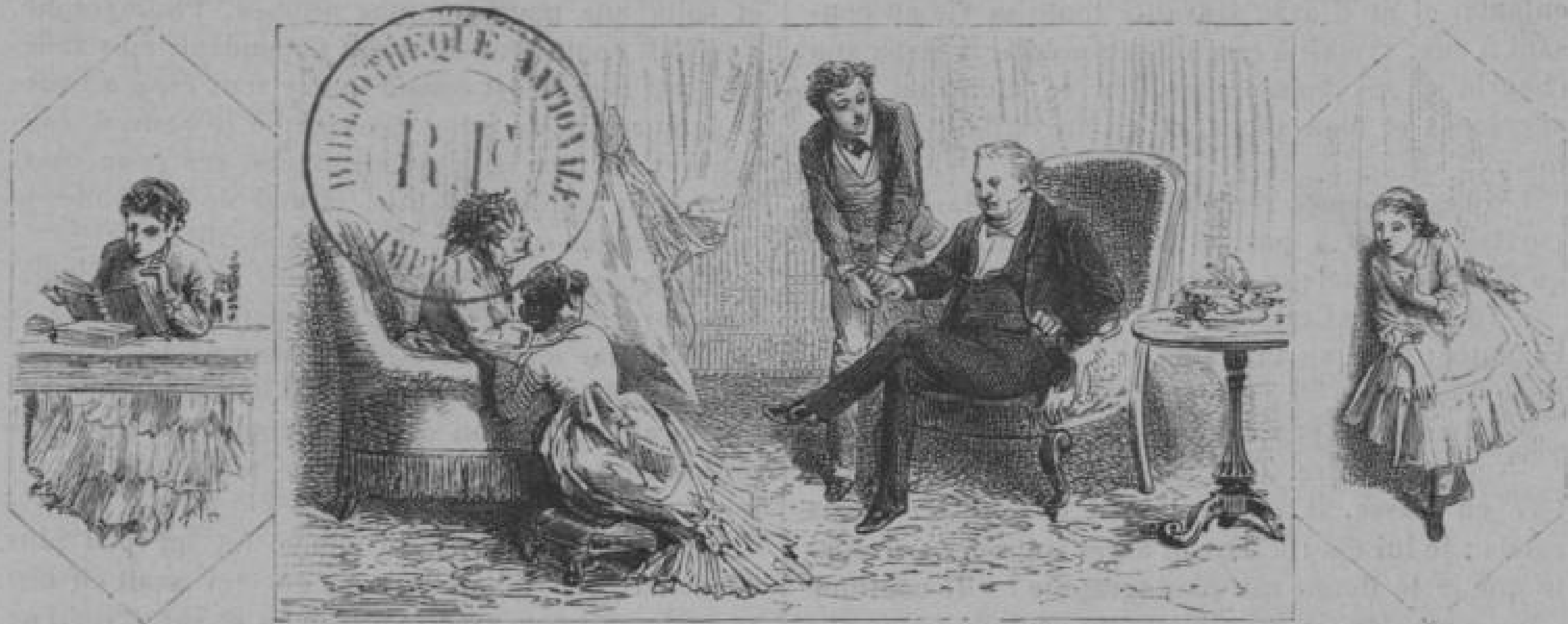
Vous tenez, sans doute, à conserver vos outils en bon état et à les avoir sous la main pour une autre occasion. Alors, un peu d'ordre ; ça ne nuit pas ! — Aussitôt à la maison, pendez vos cerceaux en lieu sec et aéré pour les faire sécher, et serrez les perches dans un coin.

Maintenant, le souper ne sera point mal venu ; rien ne creuse l'estomac comme la pêche ; et séance tenante, nous allons faire cuire nos écrevisses à la méthode du pêcheur, prompte et facile.

Lavez-les à grande eau et mettez-les dans la marmite ; sel à la poignée, poivre largement, un beau bouquet garni dans lequel vous glisserez cette branche de menthe que j'ai rapportée du ruisseau ; c'est excellent. Versez sur le tout du bon vinaigre, à peu près le quart de la hauteur, ajoutez une noisette de beurre pour lustrer, fermez et faites cuire à grand feu. Deux ou trois tours de bouillon ; sautez. Deuxième coup de feu... C'est fait ! — Servez chaud, dans le court-bouillon, et vous m'en direz des nouvelles !

A. DE BRÉVANS.





Pierre et Christine avaient été appelés. (P. 257, col. 2.)

NOUS AUTRES[1]

LXII

Christine prend bravement son parti ; Marie et Jacques font des projets.

Christine, qui avait plus d'imagination que Pierre, se figura plus nettement les conséquences du malheur qui avait frappé la famille.

Son père était fatigué par une vie tout entière de travail et de dévouement ; il avait besoin de repos ; il avait parlé plusieurs fois de se retirer et de consacrer ses dernières années à la publication de son livre et à la culture de son jardin. Il allait être forcé de continuer à pratiquer la médecine pour faire vivre sa famille. Combien d'années pourrait-il suffire à cette tâche ? Et quand il ne le pourrait plus, qu'arriverait-il ? « Ah ! si j'étais un homme, se dit la vaillante jeune fille, je serais moins embarrassée de moi-même, et plus utile aux autres. Mais je ne suis pas un homme ! »

Sans perdre son temps à gémir, elle se tourna vers la seule issue qui lui fût ouverte. Quand les affaires de son père seraient arrangées, l'état de maison serait tellement réduit, que ce serait un jeu pour elle de tenir le ménage ; elle aurait des loisirs, et elle en profiterait pour pousser ses études jusqu'au brevet d'institutrice, et ensuite pour donner des leçons. La tante l'accompagnerait partout et lui servirait de chaperon. Le jour même, elle fit part de son dessein à Mme Lepigeur, et la consulta sur la marche à suivre.

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225 et 241.

« Croirais-tu, dit en rentrant Mme Lepigeur à sa mère, que Christine parle de courir le cachet, comme d'une chose toute naturelle.

— Bon signe ! répondit Mme Rondeau ; voilà au moins des gens qui ne s'abandonnent pas. »

En vertu du principe : Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui, Christine se mit au travail le soir même. Et, à partir de ce jour, sans négliger aucune de ses occupations, elle portait partout avec elle un des livres que Mme Lepigeur lui avait désignés. Ligne par ligne, phrase par phrase, avec une constance digne de celle que montrait Pierre, elle mettait dans sa mémoire les matières de l'examen.

Le docteur et sa femme avaient jugé inutile de mettre les jumeaux dans le secret. A quoi bon les affliger inutilement ? Ils apprendraient peu à peu ce qu'ils devaient savoir.

La curiosité de Marie déjoua leurs calculs. La venue du président lui avait donné l'éveil, les manières mystérieuses et les chuchotements des domestiques, qui se taisaient à son approche, l'excitèrent au plus haut point. Comme pour la pousser à bout, Pierre et Christine avaient été appelés dans la chambre de maman et en étaient sortis tout sérieux. Ils avaient causé ensemble et s'étaient séparés en la voyant venir : « Qu'ils gardent leurs secrets, » dit-elle avec beaucoup de dignité. Et au bout de cinq minutes elle alla questionner Christine.

Le cas était prévu et la réponse toute prête : « Papa avait placé de l'argent chez M. Bigues, et cet argent était perdu. Papa était triste parce que cet argent représentait en partie l'avenir et le bien-être de ses

enfants, et qu'il avait travaillé toute sa vie en pensant à eux. C'était à eux à faire oublier à papa son chagrin et ses inquiétudes, en se montrant bien affectueux et bien sages, et en travaillant de leur mieux! »

Lorsque Jacques rentra du collége, Marie qui le guettait le prit à part et lui dit mystérieusement qu'elle avait quelque chose à lui dire.

« Tu connais Crampier? dit Jacques, sans vouloir l'écouter; et il se tamponnait l'œil droit avec son mouchoir.

— Il ne s'agit pas de Crampier...

— Au contraire, c'est de lui qu'il s'agit. A l'entrée en classe, il me regardait de ses gros yeux ronds; je lui dis : « M'as-tu assez regardé? ou veux-tu que je te donne ma photographie? » Il continue à me regarder, je lui allonge un coup de poing sur le nez. Il prend son nez à poignée, tout le monde se met à rire.

— Mais, Jacques...

— Laisse-moi donc parler. Je riais encore en entrant en classe; le professeur me regarde d'un air singulier, et me dit : « Cartel, vous êtes bien gai aujourd'hui!... » Je lui réponds : « Je suis gai aujourd'hui comme toujours, ni plus ni moins. » Il trempe sa plume dans son encrier, réfléchit, et me donne un pensum. Un de plus, un de moins, ce n'est pas une affaire.

— Je t'en supplie, écoute-moi...

— Crampier m'attendait à la sortie de la classe. Les autres l'excitaient. Il m'a donné un coup de poing sur l'œil, mais moi je l'ai roulé dans la neige, c'était fameux à voir. Vous autres filles, vous ne vous doutez pas du plaisir qu'il y a à rouler quelqu'un dans la neige.

— Veux-tu enfin m'écouter?

— Je t'écoute.

— Papa et maman sont très-tristes et très-inquiets.

— Allons bon! encore quelque rapport sur mon compte; les professeurs...

— Ce n'est pas cela. »

Jacques poussa un soupir de soulagement. Marie continua :

« Papa avait placé beaucoup d'argent, presque tout son argent chez M. Bigues, et cet argent se trouve perdu. Tu comprends que...

— Je comprends que c'est fort désagréable; mais il n'y a pas de quoi se casser la tête contre les murs. Mon œil me fait mal. Papa est très-riche, à ce qu'il paraît. D'ailleurs c'est le meilleur médecin de Sainte-Maure, et il gagnera autant d'argent qu'il voudra.

— Mais Christine dit que papa a besoin de repos.

— Dans quelques années Pierre et moi nous serons là pour le remplacer; lui, médecin ou avocat, moi, consul ou photographe.

— Mais hier encore tu étais général.

— Général, il faut trop de temps pour le devenir, et voilà que nous sommes pressés. Photographe, c'est fait en un tour de main. Cependant, en y réfléchissant bien, c'est consul que je veux être, à cause de la quantité de jolies choses que je pourrai vous expédier de tous les pays étrangers. Pierre se chargera de la dot de Christine, et moi de la tienne, tu peux compter sur moi. Mon œil me cuit! »

Marie connaissait son consul sur le bout du doigt; elle n'accorda donc qu'une médiocre confiance à la stabilité de ses résolutions. Néanmoins, consul, photographe ou général, elle l'aimait tendrement et l'admirait de tout son cœur, surtout depuis que les professeurs « s'étaient entendus pour lui en vouloir! »

Le commencement du dîner fut un peu plus silencieux que d'habitude. Le docteur avait eu une seconde entrevue avec le président et savait qu'il ne fallait plus conserver d'espoir. Mme Cartel avait passé sa journée à mettre en ordre des notes, des factures et des papiers de toute espèce. Pierre n'était pas bavard; Christine s'occupait de la tante, Jacques de son œil, et Marie de Jacques. Heureusement que la tante était ce soir-là d'humeur tout à fait communicative. Les questions qu'elle multiplia sur une foule de sujets forcèrent les gens à lui répondre, et à rompre un silence embarrassant.

Ainsi s'écoula la journée qui avait consommé la ruine du docteur.



LXIII

Retour des voyageurs.

Le docteur, malgré les bonnes paroles du président Renaud, redoutait un peu l'arrivée de son gendre. Son anxiété fut de courte durée, car ses enfants arrivèrent le lendemain du désastre. Comme le digne homme commençait à s'accuser d'imprudence, et entrait dans de longues explications pour prouver que tout le mal venait de lui, le commandant lui déclara qu'il était majeur, qu'il avait disposé de son bien en connaissance de cause, que toutes les explications du monde ne remédieraient à rien : « Ne gâtons pas, dit-il, par des discussions d'intérêt le plaisir d'être ensemble. » Il ne voulut jamais sortir de là, et le docteur fut obligé de céder.

Mme Cartel avait emmené sa fille dans sa cham-

bre ; Camille se reprochait d'être heureuse au moment où la famille était si rudement éprouvée. « Ma place, dit-elle, à la suite d'une longue conversation, serait ici, comme autrefois.

— Ta place est prise, dit Mme Cartel en souriant ; nous n'avons pas besoin de toi ; nous sommes très-heureux d'être débarrassés de toi. Christine nous a fait complétement oublier Camille.

— Chère Christine ! dit la jeune femme.

— Tu vois bien, ma pauvre Camille, que tu as bien fait de quitter la maison ; personne ne te regrette.

— On conspire ici, dit une voix joyeuse, et l'on n'entend pas la cloche du déjeuner.

— Oui, oui, on conspire, dit Camille en se précipitant à la rencontre de Christine, et même on conspire contre toi, on dit du mal de toi ; c'est maman, bien entendu, car moi, j'en suis incapable. Maman, pour sa pénitence, va t'embrasser devant moi. Mieux que cela, maman, mieux que cela ; c'est un pauvre petit baiser de rien du tout ; encore un en remplacement du dernier, qui ne compte pas, et encore un pour finir. Et à moi maintenant ! je suis si heureuse de vous revoir ! »

La mère descendit entre ses deux filles ; toutes les trois, rouges et animées, rencontrèrent au pied de l'escalier Pierre et le commandant, aussi rouges et aussi animés qu'elles.



LXIV

Nouveaux projets de Pierre.

Voici ce qui s'était passé entre eux. Au moment où le docteur, appelé près d'un malade, quittait le commandant, Pierre lui dit : « Albert, pouvez-vous venir un instant dans ma chambre ? je voudrais vous dire deux mots. »

Et quand ils furent dans la chambre : « Je n'ose faire des questions à papa, et cependant je voudrais savoir au juste ce qui nous attend et à quoi nous devons nous préparer ?

— D'après l'opinion de mon père, la ruine est complète. Pour vivre, il faudra que votre père continue à travailler.

— Alors, reprit Pierre, plus tôt je les débarrasserai de moi, mieux cela vaudra.

— Comment l'entendez-vous ?

— Pour le moment, je suis une bouche inutile, n'est-ce pas ? puisque je suis hors d'état de gagner le pain que je mange. J'avais d'abord l'intention de me faire recevoir bachelier, et de suivre, comme j'aurais pu, les cours de l'École de médecine. Regardez pendant combien d'années encore je serais à charge à mon père. Or, il a encore Jacques et Marie à élever. Je suis prêt à tout : je me ferai soldat, s'il le faut. Seulement, en me faisant soldat, je ne tire que moi d'affaire ; je les débarrasse de moi, mais je ne les aide pas. Trouvez-moi, au ministère de la marine ou ailleurs, une place d'expéditionnaire. Ce sera assez pour vivre. Je gagnerai bien quelque argent aussi en copiant de la musique ou des rôles pour un avoué.

Il vint alors des revendeurs. (P. 262, col 1.)

— Vous bornez là votre ambition ?

— Mon ambition ! Quelle ambition puis-je avoir, sinon celle de gagner ma vie ? Pour avoir de l'ambition, il faut pouvoir attendre et faire un long apprentissage. Le temps me manque absolument. Quand on veut une place du jour au lendemain, on n'a pas le droit d'être difficile. Plus tard, je serai peut-être ambitieux ; cela peut venir ; pour le moment, je sais exactement ce que je veux, et je vous demande de m'aider à l'obtenir.

— Mon cher ami, répondit le commandant, j'approuve votre résolution ; mais comme j'ai plus d'expérience que vous, je vous proposerai quelques changements dans le détail. Vous êtes un garçon raisonnable, je sais que vous ne vous entêterez pas. D'abord, il faut que vous soyez bachelier ; ne dites pas que non, il faut que vous soyez bachelier. Aussitôt que votre père aura réglé ses affaires, vous viendrez habiter avec nous. Notre appartement est trop grand pour nous ; et Camille va se trouver si dépaysée à Paris que ce sera un grand bonheur pour

elle d'avoir quelqu'un de la famille auprès d'elle. Écoutez-moi jusqu'au bout, vous ferez vos objections après. Je vous aiderai à préparer votre examen. Une fois bachelier, vous suivrez les cours de l'École de médecine, et si vous tenez absolument à gagner de l'argent, je vous procurerai des travaux. L'idée est de Camille; elle a été si heureuse de l'avoir trouvée que vous lui feriez un véritable chagrin de refuser.

— Il faut cependant que je refuse. Camille ne peut pas m'en vouloir, ni vous non plus. Vous avez été aussi éprouvés que nous, et je ne puis pas, je ne veux pas être à votre charge. Je sais que vous n'avez pas de fortune et que vous vivrez sur les appointements de votre grade. Il faudra que Camille aille dans le monde, si peu que ce soit, et je me demande sérieusement comment vous ferez. N'insistez pas, je vous en supplie. »

Le commandant vit tout de suite qu'il n'y avait pas à insister. « Hé bien, lui dit-il, je vais vous proposer autre chose. Je suis ancien élève de Sainte-Barbe, et j'ai conservé des relations avec la maison. Je parlerai au directeur, et j'espère que sur ma recommandation il voudra bien vous prendre tout de suite comme maître d'études. C'est un métier un peu rude, surtout pour commencer....

— Ne craignez rien, je casserais des cailloux sur les routes, si c'était nécessaire.

— Tout en surveillant votre petit monde, vous préparerez vos examens; une fois bachelier, vous suivrez les cours de l'École de médecine; et si vous avez du temps de reste, on vous procurera des leçons dans la maison. Cela vous convient-il?

— Si cela me convient! Je ne crains qu'une chose, c'est qu'on ne veuille pas m'accepter.

— Je me charge de tout. »



LXV

Nous autres et Cie.

Le déjeuner fut beaucoup plus gai que le dîner de la veille. Chacun avait eu le temps de mesurer ses forces, et les ayant trouvées en état de résister à l'épreuve, envisageait déjà l'avenir d'un regard plus ferme et plus assuré. Chacun surtout avait pu voir que les autres étaient en mesure aussi bien que lui-même. Dans une famille dont chaque membre se préoccupait surtout des autres, l'assurance que personne ne succomberait sous le fardeau avait rasséréné tous les cœurs. Lorsque le malheur était tombé sur eux comme la foudre, ils avaient jeté les uns sur les autres des regards de tendresse et d'inquiétude; et le malheur, au lieu de les isoler dans un chagrin égoïste, avait resserré les liens qui les unissaient. D'ailleurs, le retour d'Albert et de Camille avait produit dans la maison une excitation salutaire.

Les deux jumeaux et la tante Julia contemplaient avec une admiration profonde « cette Camille » qui avait vu de ses yeux de vrais Italiens, qui avait compris leur langage et avait pu leur répondre; qui connaissait sur le bout du doigt ce pays étrange qui a la forme d'une botte, où les citronniers fleurissent, où des fillettes en costume pittoresque jettent des bouquets dans les calèches des voyageurs; où les lazzaroni vivent de « l'air du temps » et dorment toute la journée, la tête à l'ombre et les pieds au soleil; où les fruits sont aussi succulents et aussi gros que ceux de la Terre-Promise; où toutes les semaines, régulièrement, des brigands en chapeau pointu et en culotte courte prennent un Anglais vivant et le rendent à sa famille en échange d'une rançon fabuleuse; où le soleil est si ardent que Camille en revenait bronzée comme un petit matelot, tandis que les bourgeois de Sainte-Maure avaient le nez gelé, et se promenaient en chaussons de lisière, à cause du verglas. Jacques se disait à part lui: « C'est en Italie que je serai consul. » Marie songeait involontairement à la chair fondante des pastèques; et la tante joignait les mains en se demandant « si c'était, Dieu! possible que cette étrange montagne dont elle écorchait le nom, vomit des torrents de flammes, de fumée et de verre fondu! »

L'autre partie de la famille avait entamé une conversation plus sérieuse avec le commandant; mais comme la conversation des enfants était la plus bruyante et la plus animée, elle finit par absorber l'autre, et l'on commença à dire des folies et à rire pour tout de bon.



Dans la journée, il vint quelques amis. Ils arrivaient presque tous avec des figures de circonstance, s'attendant à trouver la famille consternée; ils quittaient avec empressement leurs figures de circonstance et s'en retournaient le cœur tout réconforté.

M. Lepigeur vint avec un air embarrassé, eut un air embarrassé tout le temps de sa visite, et s'en retourna avec un air embarrassé.

Il avait roulé dans sa tête une idée qui lui était venue en dormant. Il avait consulté sa femme et sa belle-mère, qui avaient trouvé l'idée heureuse. Il irait trouver le docteur et lui dirait : « En raison de l'embarras momentané que me cause un déplacement de fonds dont je ne sais que faire, vous me rendriez grand service de vous charger, en me payant l'intérêt légal, d'une somme de 20 000 fr. qui me tombe sur les bras. » Il avait très-bien préparé ses petits arguments : c'étaient des fonds qui dormiraient chez lui, il en perdrait l'intérêt ; donc si le docteur voulait bien... « Je me suis trompé, se dit-il en voyant la figure du docteur ; cet homme-là a des ressources que nous ne lui connaissons pas ; il n'a pas la physionomie d'un homme ruiné. Il va me prendre pour un malotru. » Et en retournant chez lui, il lui venait des doutes, et il se disait : « Mme Rondeau va me prendre pour un imbécile. »

Les récits du matin sur le voyage d'Italie n'avaient fait qu'exciter la curiosité sans la satisfaire. Au dîner, les enfants redoublèrent de questions, et Camille redoubla de complaisance. A propos de je ne sais quel trait qui faisait honneur au sang-froid du commandant, et que Camille racontait avec une complaisance particulière, quelqu'un déclara que le commandant était digne de faire partie de *Nous autres*. Quelqu'un, pour taquiner le préopinant, fit ses réserves, et dit que la question méritait d'être mûrement débattue. Le candidat, piqué au jeu, s'amusa à faire valoir ses titres ; on proposa des amendements, et finalement on vota. Le vote ayant été favorable, le commandant fut déclaré membre titulaire de la Société *Nous autres*, qui s'appellerait désormais : *Nous autres et Cie*.

Ainsi s'écoula la seconde journée qui s'était levée sur la ruine du docteur.



Pierre s'escrimait à grands coups de brosse. (P. 262, col. 2.)

LXVI

Changements à vue. — Thérèse dans un nouveau rôle.

Mme l'amirale Cormeilles avait mis à profit l'absence du jeune ménage pour donner tous ses soins à l'appartement de la rue Tronchet. C'était, selon l'expression du tapissier lui-même, « une vraie bonbonnière ! »

Le premier soin de Camille, après avoir tenu conseil avec son seigneur et maître, fut de chercher à sous-louer l'appartement ; elle y réussit ; elle réussit aussi à faire entendre raison au tapissier qui reprit ses meubles sans se montrer trop exigeant sur le taux du dédommagement. Cette petite Camille était si éloquente quand elle le voulait !

La préoccupation unique du jeune ménage était

de faire des économies, afin d'avoir un fonds de réserve, au cas où ceux qui restaient à Sainte-Maure auraient besoin d'être aidés.

Vacheron avait quitté les délices de Concarneau pour venir reprendre son service de planton auprès du commandant. Camille avait une petite bonne qui avait une figure honnête et avenante, mais qui ne savait pas le premier mot de son métier. « Je mettrai la main à l'ouvrage, dit gaiement Camille, et je la formerai ». Et elle la forma, comme elle l'avait dit.

Ces quatre personnes s'installèrent dans l'entresol du Pingouin, qui était vacant depuis son départ.

Le docteur, l'homme le moins fait pour s'occuper d'affaires, était plongé dans les affaires depuis le matin jusqu'au soir, et quelles affaires! A chaque pas qu'il faisait dans ce dédale, il se heurtait contre une épreuve nouvelle. Après avoir subi avec vaillance le coup le plus violent, qui était l'annonce de son malheur, il usait sa patience et son courage contre toutes sortes de petites difficultés qu'il n'avait pu prévoir, et qui lui faisaient sentir son malheur par une série de coups d'épingles.

Quand la ruine s'abat sur la tête d'un homme, ce serait au moins pour lui une consolation de se dire : « Tout est fini; je trace une ligne pour séparer le passé du présent; et à partir de cette ligne, je commence une vie nouvelle. » Dans le cas du docteur, le présent plongeait dans le passé par mille petites racines qu'il fallait rompre une à une, au jour le jour, avec un sentiment d'angoisse, toujours renaissant. Il avait compté louer sa maison, il fallut la vendre pour avoir de l'argent comptant. Comme il arrive toujours en pareil cas, elle fut vendue bien au-dessous de sa valeur; ce fut un « marchand de biens » de Sainte-Gemme qui l'acheta. C'était un gros homme rougeaud, avec des oreilles velues, ornées de boucles d'oreilles, qui parlait haut, buvait sec, et soufflait bruyamment. Il allait partout répétant : « J'ai fait une bonne affaire. » Hélas! pourquoi faut-il que si souvent ce qui est « une bonne affaire » pour les uns soit une ruine pour les autres!

Le mobilier de cette vaste demeure aurait rempli trois maisonnettes comme celle que l'on avait en vue; d'ailleurs, il fallait faire argent de tout. Il vint alors des revendeurs de meubles avec des bottes grossières dont les clous s'imprimaient dans le parquet et dont les gros doigts tâtaient l'étoffe des fauteuils et des canapés. Un à un les meubles se dispersèrent.

Les domestiques se dispersèrent aussi. Thérèse seule partagea le sort de la famille. Sa nouvelle cuisine était bien humide, bien sombre et bien étroite; elle déclara néanmoins que c'était ce qu'elle avait rêvé toute sa vie. Il faut croire que c'était vrai; car, dans ce nouveau séjour, son caractère subit une transformation complète. L'humidité du lieu tempéra-t-elle l'ardeur de son fourneau qui autrefois « lui brûlait le sang? » Y eut-il en elle quelque énergique déploiement de volonté? Soutint-elle contre elle-même quelque lutte? Remporta-t-elle sur son propre caractère et sur ses habitudes quelqu'une de ces victoires dont Dieu seul est témoin? Quoi qu'il en soit, quiconque venait dans sa cuisine y trouvait désormais bon accueil.

Deux fois dans un même jour, cependant, au début, elle montra l'énergie qui faisait autrefois son caractère. Le lendemain de l'installation, de très-grand matin, elle donnait le dernier poli à ses cuivres, lorsque son oreille distingua un bruit suspect dans une petite pièce attenante à la cuisine. Elle ouvrit brusquement la porte et se trouva en face de Pierre qui, la main gauche enfoncée dans une de ses bottines, s'escrimait à grands coups de brosse pour la faire reluire.

« Monsieur Pierre, lui dit-elle d'un ton sévère, vous n'êtes pas ici à votre place. Laissez-moi faire mon ouvrage et retournez à vos plumes et à vos encriers. »

Pierre demeura tout interdit. S'il s'était avisé de cirer lui-même ses bottes, c'est qu'il avait présentes à l'esprit les anciennes querelles de Thérèse et du valet de chambre, à propos des chaussures de la famille. Elle lui avait déclaré net qu'une cuisinière n'est pas un décrotteur; que l'odeur du cirage était contraire à sa constitution et suffisait pour la faire tomber en faiblesse. Il paraît que l'humidité de sa nouvelle cuisine avait changé sa constitution comme elle avait changé son caractère.

Tout en continuant avec énergie l'ouvrage qu'elle avait arraché des mains de Pierre, Thérèse réfléchissait profondément sur cette question : « Quel tour vont-ils encore imaginer de me jouer? Mademoiselle Christine est bien capable de... il ne manquerait plus que cela. » Elle sortit vivement du petit réduit et prêta l'oreille au pied de l'escalier. Tout le monde dormait encore.

Toutes les dix minutes, elle recommençait le même manége. « Ah! s'écria-t-elle brusquement, je m'en doutais. » Elle grimpa l'escalier avec une prestesse que l'on n'aurait attendue ni de son âge ni de son embonpoint, et se donna le plaisir de surprendre Christine en flagrant délit. Christine avait tiré son lit au milieu de la chambre, et commençait à le faire.

« Mon Dieu, mademoiselle, dit Thérèse d'un air ironique, si je savais jouer du piano, j'irais jouer des airs pour occuper mon temps; mais comme je ne sais pas jouer du piano, vous me permettrez bien de faire ma besogne, au lieu de rester les bras croisés. » Sans attendre la permission de Christine, elle se mit à l'ouvrage en grommelant : « Chacun son métier, les vaches seront bien gardées! »

Elle se repentit sans doute d'avoir parlé si vivement, car aussitôt elle dit, sans doute pour donner à sa conversation un ton plus aisé et moins sen-

tencieux : « On a tout de même une bien jolie vue d'ici, c'est presque la campagne. »



LXVII

La petite maison du faubourg.

La vue qu'on avait « d'ici » n'était pas précisément jolie, on peut même dire qu'elle était triste et maussade. Sous la fenêtre de Christine s'étendait un jardinet planté de deux massifs de lilas qui avaient l'air de bouder chacun dans son coin. L'isolement prolongé dans lequel ils avaient vécu avait influé sur leur caractère qui semblait revêche, et sur leurs formes qui étaient bourrues et disgracieuses. Jamais on n'a vu lilas si rustiques et de si mauvaise société : ces lilas composaient à eux seuls la partie ornementale du jardin. Autrefois il avait produit à foison les orties et les ciguës, mais, pour l'entrée des nouveaux locataires, on avait défoncé le terrain, en attendant qu'il leur plût de l'ensemencer. Derrière le mur du jardinet, on apercevait un champ clos de murs, qui servait de chantier à un entrepreneur de maçonnerie ; aussi, le second plan du paysage se composait de trois tas de sable rouge, de cinq ou six tonneaux éclaboussés de mortier et d'une grande quantité de pierres de taille qui donnaient à ce champ l'apparence d'un cimetière mal entretenu ; il y avait de plus une mauvaise cahute où logeait le gardien du chantier avec sa femme. Au troisième plan s'étendaient les dépendances d'une tannerie, des quantités de mottes brunes séchaient sur des châssis, qui formaient comme des avenues ; le sol était d'une belle couleur brune, comme les mottes. Pour un amateur de tons bruns, cette tannerie était un trésor; pour les autres mortels, c'était un voisinage parfaitement incommode et désagréable.

Il est vrai que par-dessus les toits bruns de la tannerie on voyait les têtes de trois peupliers qui trempaient leurs racines dans l'Auron; c'était presque comme si l'on avait vu la rivière elle-même.

« Le quartier, continua Thérèse tout en époussetant, est un quartier agréable ; et la maison, qui d'abord a l'air toute petite, est pleine de coins et de recoins très-commodes. Moi, j'y suis déjà faite.

— Moi aussi, » répondit Christine en souriant.

Si réellement Christine y était déjà faite, cette rapide acclimatation prouvait en faveur de son heureux caractère. En réalité, la maison était aussi petite et aussi incommode qu'on pouvait le désirer. Aussi n'était-ce pas par goût, mais par nécessité qu'on l'avait choisie. A la rigueur, la famille y pouvait tenir, mais en se tassant bien. Le docteur avait fait du salon son cabinet ; Jacques couchait dans la chambre de Pierre, et Marie dans celle de Christine ; quant à Thérèse, elle disparaissait le soir dans une soupente mystérieuse. La maison était placée dans un quartier qui n'était ni la ville ni la campagne, mais qui participait amplement aux désavantages et désagréments de la campagne et de la ville.

Cette maison infortunée, que personne ne voulait ni louer ni acheter, avait été hermétiquement close pendant de longues années, ce qui explique pourquoi, dès l'entrée, on était saisi d'une odeur terreuse, qui ne disparut qu'à la longue.

Cet « immeuble » avait été gratté, repeint, lavé, assaini; il était devenu aussi propre, aussi net, aussi plaisant pour l'œil qu'un pareil immeuble peut l'être, grâce aux soins de Mme Cartel et de sa fille. Mais Thérèse avait beau dire, c'était une bien petite maison pour tant de monde. La chambre de Mme Cartel et celle de la tante donnaient sur la rue, ou plutôt sur la route, et jouissaient de la vue d'un petit bâtiment rechigné qui s'intitulait *École de garçons*. Comment cette école avait-elle pu pousser dans un terrain si peu classique? C'est un véritable mystère. A côté de l'école, il y avait une briqueterie, qui semblait là bien mieux à sa place que l'école ; autour de la briqueterie et de l'école s'étendaient des terrains vagues, féconds en chardons et en bardanes. Un âne pelé paissait d'habitude, ou du moins essayait de paître au milieu des plâtras, en agitant continuellement la queue par une espèce de tic nerveux.

A suivre. J. GIRARDIN.



UN TRAIT D'UNION

« La veuve Reffel est-elle à la maison, s'il vous plaît? dit en se présentant sur le seuil de la porte un homme d'une soixantaine d'années, vêtu comme un paysan aisé.

— Non, monsieur, répondit une avenante jeune

femme qui savonnait du linge dans un baquet; mais elle rentrera bientôt : donnez-vous la peine d'entrer. Je vais vous servir un pot de bière, et vous vous reposerez en l'attendant. »

Le vieillard entra sans se faire prier, et alla s'asseoir sur un banc, près de l'âtre. La jeune femme, avec un air respectueux et un peu timide, le débarrassa de son bâton de voyage, et lui présenta une chope de bière mousseuse et du feu pour allumer sa pipe; puis, comme la matinée était fraîche, elle ajouta quelques brins de bois clair au feu qui faisait bouillir la marmite. Le voyageur, satisfait, étendit ses mains devant la joyeuse flambée; puis, prenant son verre : « A votre santé et contentement, dit-il : vous méritez d'avoir bonne chance en ce monde, car vous savez ce que la jeunesse doit aux hommes d'âge. »

La jeune ménagère rougit.

« Merci, monsieur, répondit-elle : je suis sûre que vous me porterez bonheur. Avez-vous tout ce qu'il vous faut? je vous demanderai la permission de continuer mon ouvrage.

— Et moi celle de vous regarder! je n'aime rien tant que de voir travailler les personnes qui ont du cœur à la besogne. »

Elle se remit à frapper son linge avec le battoir, qui faisait jaillir sur ses bras nus de petites bulles de savon, pareilles à autant de petits arcs-en-ciel. Elle fredonnait une vieille chanson, et le visiteur la regardait à travers la fumée de sa pipe.

« Comme elle a bonne grâce à l'ouvrage! se disait-il. Elle tape, elle frotte, elle tord, elle ne se repose pas une minute : voilà bientôt son linge lavé. C'est une bru comme celle qu'il m'aurait fallu, puisque Jean ne voulait pas absolument de la grande Lisbeth. Mais il s'était entiché d'une fille de la ville : une princesse, bien sûr, qui ne sait pas distinguer un veau d'un âne! jolie bru pour un campagnard!... On est bien ici : je voudrais savoir où la cousine Reffel a trouvé une pareille servante, si alerte et de si bonne humeur. Elle a l'œil à tout : elle a mis du bois au feu pour me réchauffer, et elle a eu soin d'écarter la marmite du foyer pour l'empêcher de bouillir trop fort; elle me remplit mon verre dès que je l'ai vidé.

— Mme Reffel ne revient point, dit la jeune femme en s'arrêtant devant le vieillard. Cela vous ennuie peut-être d'attendre; j'irais bien la chercher, si j'osais... mais j'ai peur que mon petit Franz ne se réveille.

— Ah! c'est à vous le petit qui est là? dit-il en regardant un berceau qu'elle lui indiquait du doigt. Eh bien! s'il se réveille, je le bercerai pour le rendormir : ça n'est pas un métier difficile. Vous pouvez être tranquille, j'aurai soin de lui; j'aime beaucoup les petits enfants.

— Vrai? dit la jeune femme, qui parut toute joyeuse. Eh bien, j'y vais.

— Dites-lui que c'est son cousin Bormann. »

Elle partit, laissant le vieillard chargé de la garde de l'enfant. Le petit coquin semblait n'attendre que le départ de sa mère pour se réveiller. On l'entendit pousser un léger grognement, se retourner dans son berceau; puis il y eut un silence; et tout à coup une petite main écarta le rideau, et une petite voix appela : Maman! avec un frais éclat de rire.

« Eh bien, mon gaillard, il paraît que tu as le réveil gai, dit le vieillard en riant lui-même. J'ai promis de te bercer pour te rendormir, mais je crois que ce sera difficile. Essayons pourtant. »

Il alla près du berceau, et se mit à le balancer doucement. Mais le marmot, tout étonné de voir cette figure inconnue, changea subitement de physionomie, abaissa les coins de sa bouche et se fourra les poings dans les yeux en gémissant.

« Eh! la! la! mon bel enfant! il ne faut pas pleurer... non, non, le mignon, le petit, le joli poupon... Allons, voilà que nous nous calmons : c'est gentil, à la bonne heure! »

Le petit, comprenant très-bien que cette bonne vieille figure n'était pas la figure d'un ennemi, avait repris sa sérénité, et tendait ses mains vers la pipe du vieillard.

« Tu veux ma pipe? ne la casse pas, au moins : c'est une fameuse pipe... Ah! le scélérat, il me tire les cheveux... Il m'empoigne le nez... C'est gentil, tout de même, de sentir ces petites mains-là sur votre figure... Allons, encore du chagrin! »

— Maman! répéta le petit, qui avait regardé tout autour de la chambre.

— Elle va venir, ne pleure pas... Tiens, vois les petits chats... Veux-tu venir avec moi? je te ferai danser... c'est cela! »

Le petit avait sans façon tendu les bras au bonhomme : il ne voulait plus dormir, il voulait jouer.

Le vieillard, un peu embarrassé de son rôle, alla s'asseoir près du feu, assit l'enfant sur ses genoux, et commença à le faire danser, en lui chantant de sa voix chevrotante toutes sortes de chansons de l'ancien temps. Le marmot ne comprenait pas les chansons, mais il trouvait très-amusant d'être secoué ainsi; il riait aux éclats et agitait ses petits pieds dodus, comme s'il eût dansé pour de bon. Enfin le vieillard s'arrêta essoufflé.

« D'autre! » dit l'enfant. Il ne savait guère que trois ou quatre mots, ce personnage de douze mois tout au plus, mais il faut convenir qu'il avait su choisir précisément ceux qui pouvaient lui être utiles.

« D'autre! comme tu y vas! Laisse-moi me reposer un peu en fumant une pipe. La voilà, la belle pipe! »

La belle pipe fut allumée, et changea complétement le cours des idées du petit despote. Il ne songea plus qu'à saisir la jolie fumée blanche qui sortait du fourneau de porcelaine. Le vieillard souriait d'un air attendri.

« Comme cela me rajeunit! pensait-il. Il me semble être au temps où mon Jean était tout petit... Celui-ci deviendra peut-être aussi un ingrat en gran-



Il assit l'enfant sur ses genoux. (P. 264, col. 2.)

dissant, et son père se trouvera tout seul dans sa vieillesse... Mon Jean a un petit enfant comme celui-là; il m'a fait savoir sa naissance, à la Noël de l'année dernière... J'aimerais bien à le voir; mais je ne veux pas recevoir sa mère... non, jamais je n'ouvrirai ma porte à une fille qui a épousé mon fils malgré moi! »

En ce moment la veuve Reffel entra, et leva les mains au ciel d'un air joyeux en voyant ce qui se passait dans sa maison.

« Eh! bonjour, cousin Bormann! dit-elle; soyez le bienvenu chez moi.

— Je suis venu à votre commandement, cousine, répondit Bormann : sur quoi donc vouliez-vous me consulter?

— Sur la valeur de mon bien; parce que, voyez-vous, je voudrais le vendre...

— Le vendre!

— Oui; je suis vieille, je voudrais me retirer quelque part pour me reposer.

— Et où irez-vous? chez votre neveu?

— Non pas! J'y ai passé huit jours à la Saint-Jean d'été, et j'en ai assez : il n'y a plus de paix chez lui depuis qu'il est marié avec la grande Lisbeth; vous savez bien, celle que vous vouliez donner à votre fils. Un vrai diable, capricieuse, exigeante, et fière, à cause de l'argent qu'elle a apporté dans la maison. Mais, pour en revenir à mon bien, je veux vous montrer comme il est en bel état, les champs, les vignes, les bêtes, la maison, tout! C'est bien changé depuis deux ans, allez! Après la maladie que j'avais faite, j'étais restée faible et chétive, et je ne pouvais rien surveiller; aussi tout dépérissait, que c'était pitié, et je me serais bientôt trouvée ruinée, si je n'avais pas pris à mon service un jeune ménage qui a rétabli mes affaires. Vous n'avez jamais rencontré des travailleurs pareils : et honnêtes, et aimables!

— J'ai vu la femme tout à l'heure, interrompit Bormann en soupirant; et je me disais que mon fils aurait bien dû en prendre une pareille, au lieu d'une fille de la ville, qui ne peut rien entendre aux choses de la campagne.

— Oui, oui, reprit la veuve sans relever la remarque de son cousin, Catherine est tout à fait bonne ménagère; et puis, les choses qu'elle ne sait pas, on n'a qu'à les lui montrer, elle comprend tout de suite, et elle s'en tire mieux que les gens qui les ont faites toute leur vie. Elle est adroite, elle est gaie, et instruite! Elle sait une quantité de recettes pour la cuisine, pour le ménage, pour les maladies des personnes et des bêtes. Ce sont ses tisanes qui m'ont remise en bonne santé.

— Son petit garçon sera aussi aimable qu'elle, dit Bormann en embrassant le marmot. Il n'est pas sauvage du tout : nous sommes déjà une paire d'amis.

— C'est que sa mère l'élève bien; elle ne le gâte pas, et elle sait l'aimer comme il faut. Mais parlez-moi donc de vous : je vous trouve changé, depuis deux ans que je ne vous ai vu; êtes-vous malade?

— Malade? non; mais ce n'est pas gai de vivre seul; et puis c'est trop de fatigue, à mon âge, qu'une propriété comme la mienne.

— Si vous n'aviez pas chassé ce pauvre Jean...

— Je ne l'ai pas chassé; je lui ai dit seulement : Si tu te maries contre mon gré, je ne recevrai jamais ta femme chez moi.

— Et il s'en est allé; c'est tout simple. Vous avez été un peu entêté là-dedans, mon cousin, soit dit sans vous fâcher.

— Une fille bonne à rien! et qui n'avait pas le sou!

— Pas le sou, c'est vrai; mais il y a des qualités qui valent de l'argent; et pour ce qui est de n'être bonne à rien, qu'en savez-vous, puisque vous n'avez même jamais voulu la voir? »

Bormann secoua la tête sans rien dire, selon la coutume des gens qui manquent de bonnes raisons.

« Papa! » cria joyeusement l'enfant, en essayant de se tourner vers un nouvel arrivant, dont il avait reconnu le pas. Bormann leva les yeux.

« Jean! s'écria-t-il d'une voix courroucée... Voilà votre fils, ajouta-t-il avec effort en lui tendant l'enfant comme pour le lui rendre.

— Gardez-le, mon père, dit le jeune homme, qui vint s'agenouiller devant lui; gardez-nous tous deux... tous trois! » et il montrait Catherine, qui s'était arrêtée à la porte, n'osant avancer.

Le vieillard se taisait; un reste de rancune luttait encore contre son émotion. Enfin deux larmes coulèrent sur ses joues ridées, deux larmes que l'innocent, déjà instruit par sa mère à consoler les affligés, essuya d'une caresse de ses petites mains.

« Ma fille! » murmura Bormann en regardant Catherine.

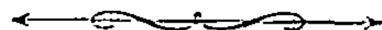
« Eh bien! vous ne serez plus seul, cousin? et vous pourrez vous reposer, à présent, dit la veuve Reffel, quand toute la famille fut réunie autour du dîner servi par Catherine.

— Mais si j'emmène vos ouvriers, il faudra que je vous emmène aussi, cousine. Je connais un acheteur pour votre bien; je vais vous l'envoyer demain, et ensuite vous viendrez vous reposer avec moi, puisque Catherine vous plaît mieux que votre nièce Lisbeth. Cela vous va-t-il?

— C'était justement pour traiter de toutes ces affaires-là que je vous avais fait prier de venir me voir. Vous ne m'en voulez pas? »

Pour toute réponse, l'aïeul embrassa son petit-fils, qu'il avait voulu garder sur ses genoux.

Mme Colomb.



LES SYNGNATHES

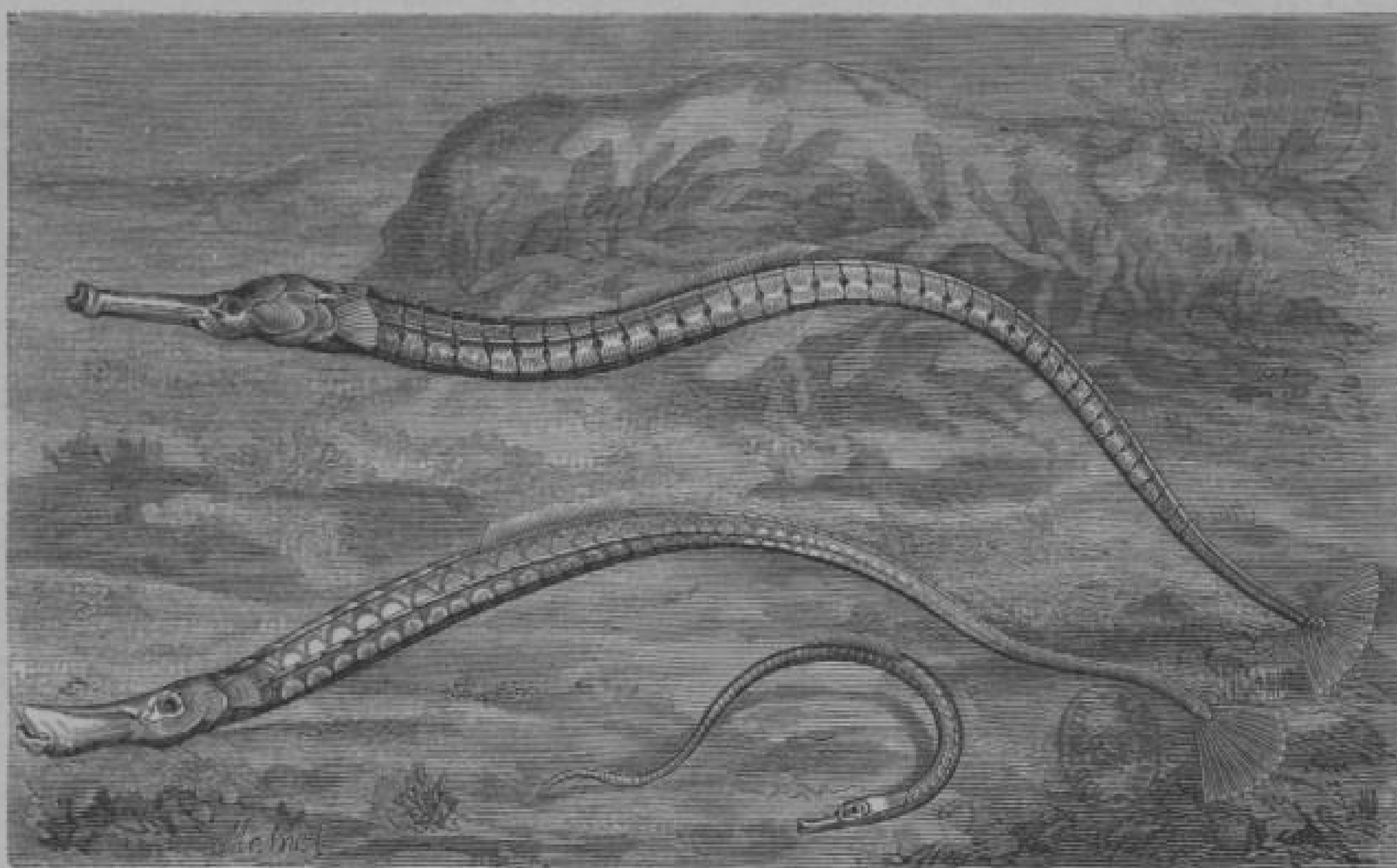
Tout est intéressant au bord de la mer, tout est objet d'admiration, d'étude, de surprise quand on sait voir et regarder. Nous aurions mille choses à montrer à nos petits lecteurs rien que dans les flaques d'eau que laisse, auprès des rochers ou dans les dépressions de la falaise, la mer en se retirant chaque jour; mais il faut nous contenter de leur dire aujourd'hui quelques mots d'un poisson qu'ils rencontreront très-souvent, sinon toujours, dans ces endroits.

Ce poisson, que la figure ci-jointe fera mieux reconnaître que toute description minutieuse, est appelé par les Anglais *Poisson-pipe*, dans le sens de poisson-chalumeau ou poisson-tube : nos pêcheurs le nomment l'*Aiguillette*, — le nom est assez bon, — mais le naturaliste Artedi lui a imposé l'affreux nom de *Syngnathe*, et encore... ce nom est faux, car il signifie : *Mâchoires réunies*, ce qui est une erreur. Artedi avait cru que le tube qui forme comme le devant de la tête de ce poisson était composé de la réunion de ses mâchoires : il en est tout autrement. Il est composé de tous les os de la tête allongés dans le même sens, mais la mâchoire inférieure est très-visible : c'est elle qui, placée obliquement et s'ouvrant en haut, forme une sorte d'opercule en avant du tube.

Tout est mystérieux, extraordinaire, chez ce petit poisson, d'ailleurs absolument inoffensif.

Quelle est son utilité?... Nous ne le savons pas, nous ne nous en doutons même en aucune façon... mais cela est! Il faut que cela soit! En effet, rien que dans les mers qui baignent nos côtes, on en trouve *sept espèces* au moins, toutes formant une série de grandeurs décroissantes, depuis le *Syngnathe typhle* qui a environ un demi-mètre de long, jusqu'au *Syngnathe vermiforme* qui n'a pas plus de 15 centimètres! Un animal à types si redoublés ne peut être qu'un animal d'une haute utilité.

Vous trouverez les aiguillettes nageant tout doucement dans l'eau qui emplit la cavité de nos rochers; elles s'avancent à demi inclinées, en faisant marcher comme une hélice rapide la petite nageoire qui se voit au milieu de leur dos. Leur marche est lente et indolente : que font-elles là? Aucune arme ne les défend... et cependant, pas un poisson, — bien mieux! — pas un animal marin ne les attaque!... Elles doivent avoir — mais nous n'en possédons aucune preuve certaine — une odeur particulière et repoussante qui tient à distance tous les êtres voraces dont elles sont entourées. Pour nous, hommes, les aiguillettes ne sentent rien.



Les syngnathes.

Maintes fois j'en ai jeté des fragments à des poissoins apprivoisés dans les viviers : turbots, barbues, grondains, vives, etc. Trompés par l'habitude, les poissons s'élançaient sur les tronçons d'aiguillettes qui descendaient, en tournoyant, dans l'eau... S'ils les avalaient, ils les rejetaient immédiatement avec dégoût; s'ils avaient le temps de le sentir, toujours ils s'en détournaient dédaigneusement.

Nous avons dit, un peu plus haut, que ces petits animaux étaient mystérieux de tout point : nous vous le ferons voir bien facilement. Ces poissons appartiennent à un petit groupe tout spécial de poissons qui ne sont guère des poissons. En effet, au

lieu d'avoir des branchies, c'est-à-dire des organes de respiration en forme de peignes comme vous les avez vus sous les ouïes de la carpe auprès de sa tête, ils ont de petites houppes rondes placées deux à deux le long des os courbés qui supportent leurs branchies.

Voilà déjà une bizarrerie : mais elle n'est pas la seule. Au lieu d'avoir une sorte de couvercle comme celui que vous voyez battre sous l'eau, aux poissons rouges des deux côtés de la tête, l'aiguillette a ses couvercles élevés, fixés à sa tête et n'ayant guère qu'un tout petit trou en arrière pour la sortie de l'eau.

Ce n'est pas assez encore : les poissons sont ordinairement ronds ou plats. L'aiguillette, elle, est à pans ! Elle en offre six, cinq, quatre, trois... cela dépend des espèces et de l'endroit du corps que l'on considère... Et ce n'est pas tout ! au lieu d'écailles séparées, c'est une cuirasse qu'elle porte. et dans cette cuirasse on ne trouve presque pas de chair. On dirait une peau qui vit remplie d'eau ! Cependant on y trouve une assez grande vessie natatoire.

Comme si tout devait être anormal, — c'est-à-dire en dehors des règles, — chez ces singuliers petits animaux, ils ne pondent pas leurs œufs ! Ceux-ci descendent dans une poche qui se forme par une boursouflure de leur peau, les uns sous le ventre, les autres à la base de la queue. Une fois dans cette poche, les œufs y sont couvés, y éclosent, et la poche se fend pour laisser sortir les petits. Or, ces petits connaissent leurs parents, et les suivent comme les petits poulets suivent la poule : il est même probable qu'ils savent aller chercher dans la poche un refuge contre le danger et que la mère les emporte comme la sarigue fait des siens. Le bon Florian n'a-t-il pas dit :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère !

Avouez que vous ne vous attendiez guère à voir un poisson — et un poisson bien lent et semblant peu déluré — vous rappeler la charmante fable de l'*Enfant et la Sarigue!* Or les pêcheurs m'ont assuré que, quand on vient de prendre un syngnathe, qu'on ouvre sa poche et qu'on secoue ses petits *dans la mer*, ils restent auprès du bateau au lieu de se sauver au loin, et si, en ce moment, on remet la mère à l'eau, tous viennent à l'instant rentrer dans leur retraite.

Je m'arrête, et cependant je n'ai pas tout dit : tant s'en faut. Remarquez avec moi, en terminant, combien tout cela est admirable. Ah! mes amis, quand on étudie la nature, Dieu est présent partout !

H. DE LA BLANCHÈRE.



LES ENVIRONS DE PARIS[1]

SAINT-GERMAIN

Au sortir de la gare, nous nous trouvons en face du château, dont nous faisons le tour pour admirer les nouveaux travaux qui ont rendu à cet antique palais de nos rois sa splendeur primitive. L'un des côtés seulement, celui qui fait face au jardin est terminé, et son élégance contraste avec la sombre lourdeur des autres façades où se voient encore les vilaines restaurations exécutées sous Louis XIV.

Nous nous retrouvons sur la place de la gare ; un petit pont de pierre franchit le profond fossé qui entoure de tous côtés le château, et aboutit à une porte, au-dessus de laquelle se lit cette inscription :

MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES.

« C'est par ici » nous dit M. Deville, et entrant à sa suite sous la voûte, nous nous trouvons dans une vaste salle où sont rangés des engins de formes bizarres, des statues, des moulages. Mais avant que nous puissions satisfaire notre curiosité, notre guide nous arrête.

« Nous reviendrons ici pour finir, dit-il, si nous voulons tirer quelque profit de notre visite, il nous faut suivre l'ordre chronologique. Les choses que nous voyons là se rattachent à des faits connus de notre histoire ; elles doivent donc venir après celles qui se rapportent aux temps préhistoriques, c'est-à-dire qui ont précédé les époques dont la tradition nous a été transmise.

— Mais, interrompt Georges, comment sait-on à quelle époque remontent ces antiquités que tu appelles préhistoriques, puisque tu dis toi-même qu'elles ne se rapportent à aucune tradition, à aucune histoire.

— Te fixer en effet une date précise pour l'origine de ces objets serait chose difficile ; cependant, les résultats obtenus par les études géologiques et anthropologiques permettent de placer cette origine à une époque fort reculée, de plusieurs dizaines de milliers d'années antérieure au moment où nous sommes. Et la preuve, c'est qu'une catégorie de ces objets remonte à des temps où la terre était encore habitée par les grands animaux antédiluviens, le mammouth, le rhinocéros tichorhinus, l'ours des cavernes, etc.

— Dans ce cas, reprend Georges fort surpris, et si ces objets ont été fabriqués par des hommes, il existait donc sur la terre des hommes avant Adam, puisque Adam vivait il y a seulement six mille ans.

— Non, mon ami, seulement on s'était trompé sur l'époque où Adam a été créé. Les chronologistes

1. Voy. vol. IV, page 232.

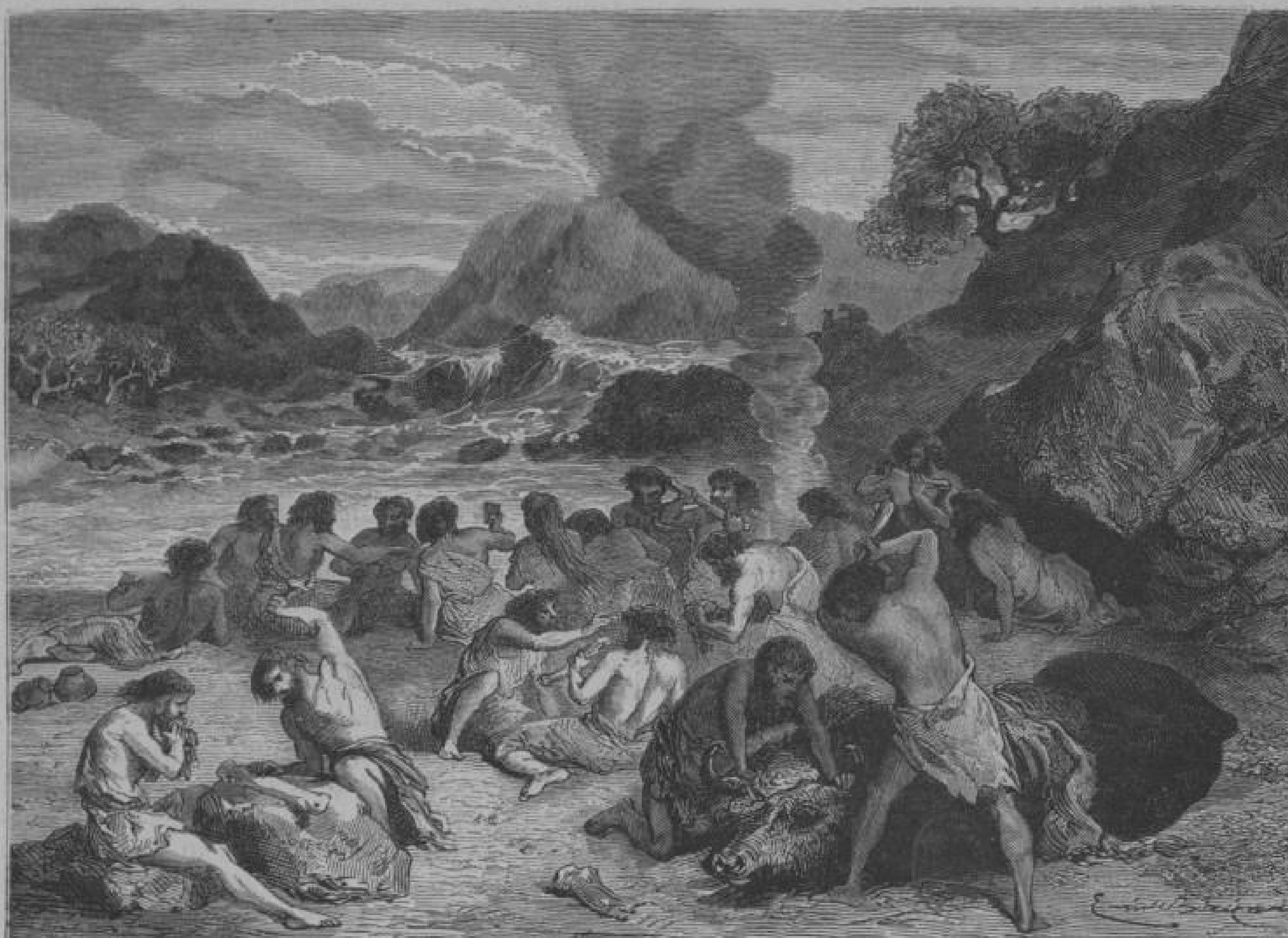
avaient cru trouver dans l'Ancien Testament cette date de six mille ans, mais rien ne prouvait l'exactitude de leurs calculs; aussi l'Église n'a-t-elle jamais fait un dogme de cette date, et les travaux qui ont pour but de chercher l'époque réelle de l'apparition du premier homme sur la terre ne mettent nullement en question l'autorité des Livres saints. Bien plus, je te dirai que cette science toute nouvelle compte parmi ses plus illustres fondateurs nombre de prélats et d'ecclésiastiques catholiques, tels que Mgr Meignan, évêque de Châlons-sur-Marne, les abbés Lambert, Bourgeois et bien d'autres que je pourrais citer.

de la salle du premier étage et lit l'inscription en lettres d'or sur marbre noir qui la surmonte.

ÉPOQUES ANTÉHISTORIQUES.

AGE DE LA PIERRE.

« Age de la pierre, âge de la pierre! répète-t-il fort perplexe, qu'est-ce que ça veut dire. » Puis courant dans la salle sans doute pour éclaircir cette énigme, il revient précipitamment vers nous, en s'écriant d'un air désappointé : « Mais, il n'y a que des cailloux dans les vitrines! »



Un festin, pendant l'âge de la pierre. (P 270, col. 2.)

« Du reste, je n'ai pas l'intention de vous faire suivre pas à pas les progrès de cette science de l'archéologie préhistorique, depuis le jour où en 1823, un géologue français, M. Édouard Lartet, ayant retiré d'un terrain quaternaire des ossements humains, proclama le premier l'antiquité de l'espèce humaine. Nous n'avons pas à chercher les moyens, nous voulons connaître les résultats, en temps qu'ils intéressent notre antiquité nationale, et c'est le musée où nous sommes qui va nous les faire connaître... Montons au premier. »

Et nous donnant l'exemple, M. Deville gravit lestement le bel escalier qui conduit aux étages supérieurs. Georges qui l'a rejoint s'arrête devant la porte

En effet, nous entrons à notre tour et le premier coup d'œil nous montre une belle salle garnie de nombreuses vitrines, dans lesquelles sont rangés d'innombrables cailloux de toute forme et de toute dimension.

« Des cailloux! s'écrie à son tour Marie, qui s'attendait sans doute à trouver un arsenal de framées, de francisques et d'engins guerriers.

— Oui, des cailloux! répond M. Deville, d'un ton sérieux, mais des cailloux qui méritent notre respect, car ils sont les plus anciens témoignages que nous possédions de l'industrie humaine. Ceux qui ont les premiers façonnés ces pierres nous ont ouvert cette voie de progrès, de grandeur, qui a abouti à

notre brillante civilisation moderne ; sans eux, quels qu'ils soient, nous errerions encore aujourd'hui nus et farouches dans les forêts, plus faibles, plus craintifs que les animaux dont la parole, ce don divin, nous distinguerait seule.

« Lorsque Dieu mit l'homme sur la terre, il le mit nu, il le laissa faible, mais il lui donna la parole et l'intelligence ; jugeant dans sa sublime volonté que ces deux dons suffisaient à l'homme pour gagner le rang de maître de la terre. L'homme dut d'abord se nourrir d'herbes et de racines ; car, sans armes naturelles, dépourvu d'agilité, il ne pouvait combattre



Hache en silex taillé.

les animaux ; réussissait-il à s'emparer d'un oiseau ou de quelque être faible, par surprise, il était réduit à le dévorer cru, car il ne connaissait pas l'usage du feu.

— Comment, les premiers hommes ne connaissaient pas le feu ! s'écrièrent ensemble Georges et Marie.

— Non, mes enfants, et il est probable que la race humaine a végété pendant de longs siècles sans avoir à sa disposition cet élément si utile. C'est ainsi que dans les traditions des divers peuples du globe on trouve encore le souvenir de l'époque et même de l'individu auquel remontait parmi eux la découverte du feu. Le feu, me direz-vous, existe cependant dans maint endroit de la terre : les volcans lancent des flammes ; la foudre embrase les forêts ; oui, mais, comment conserver ce feu ; s'il vient à s'éteindre, comment le reproduire ; là a été la découverte. Du reste, je vous étonnerai bien en vous disant que jusqu'à une époque voisine de nous, il existait des hommes qui ignoraient l'usage du feu : lorsqu'au siècle dernier, des missionnaires espagnols débarquèrent dans les Mariannes, îles de la Mélanésie, ils virent les indigènes fuir en tremblant, comme les bêtes fauves, devant le feu dont ils ignoraient l'emploi.

» Mais votre exclamation m'a fait m'écarter de mon explication. Avant d'apprendre à se servir du feu, l'homme arriva à employer comme arme les branches qu'il brisait dans la forêt, puis il apprit à lancer des pierres après les animaux qui fuyaient devant lui et dès lors il eut des armes. Dès qu'il eut joint à ces armes la connaissance du feu, il s'était élevé du rang d'animal intelligent à celui d'homme.

» Le poëte latin Lucrèce a exprimé en vers admirables, dans son poëme sur la nature des choses, ces premiers efforts de l'espèce humaine :

Arma antiqua manus, ungues dentesque fuerunt,
Et lapides, et item silvarum fragmina rami ;
Et flammæ atque ignes postquam sunt cognita primum.
Posterius ferri vis ærisque reperta ;
Et prior æris erat quam ferri cognitus usus.

c'est-à-dire :

Les premières armes des hommes furent les mains, les ongles et les dents, ainsi que les pierres et les branches enlevées aux forêts. Ensuite furent connus la flamme et le feu. Plus tard on découvrit l'usage et la puissance de l'airain et du fer, mais l'airain avait été connu et employé avant le fer.

» Bientôt l'homme ne se contenta plus des pierres qu'il rencontrait sur le sol ; ayant trouvé certains éclats plus convenables que d'autres, se prêtant par leur tranchant à des usages plus variés, il essaya de reproduire ou de multiplier l'instrument que le hasard lui avait fourni ; il prit un bloc de silex et le frappant avec un autre, il en détacha un fragment, qu'il s'ingénia à façonner à sa fantaisie ; de ce jour-là l'industrie humaine était créée ; l'homme avait trouvé dans la pierre une matière qui allait lui fournir des armes, des outils, des instruments de toute sorte.

» Il vous suffira de jeter un coup d'œil dans les vitrines de cette salle, où sont rangés les instruments de pierre les plus primitifs, pour voir combien ils étaient déjà variés. Ces gros cailloux qui ont la forme de grosses amandes (voy. la grav.) servaient à la fois de hache et de couteau. Avec leur aide nos ancêtres pouvaient maintenant dépecer les animaux abattus et fendre les os pour en extraire la moelle dont ils étaient friands. Avec ces éclats longs comme une lame de couteau de poche, ils raclaient les peaux fraîches pour se faire des vêtements, qu'ils assemblaient avec des tendons desséchés. »

A suivre. P. Vincent.

LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE IV

Premiers projets pour l'éducation du héros.

Le lendemain de l'arrivée des voyageurs, comme l'Anglaise, très-matinale, selon sa coutume, ouvrait avant six heures la fenêtre de son cabinet de toilette donnant sur la cour, elle aperçut un spectacle qui la fit reculer d'horreur. Au bord du bassin, parmi les plantes aquatiques qui venaient déborder jusque sur le sable, une paire de jambes grêles et nerveuses, d'une couleur bronzée, s'ébattait vigoureusement. Il n'y avait pas à en douter ! C'était « le petit sauvage » faisant ses ablutions à l'orientale, et avec autant d'aisance que s'il eût été sur les bords de l'Oued-Medjerda.

« Oh ! horrible ! s'écria miss Déborah, en laissant retomber sa jalousie. J'en parlerai à master Hervé. »

En sortant de table, Mme de Léry, qui avait écouté avec sa patience ordinaire les récriminations de sa vieille institutrice, prit à part le commandant Ducreux. « Mon oncle, lui demanda-t-elle, n'êtes-vous pas un peu effrayé? Que pensez-vous de la trouvaille d'Hervé ?

— Je pense, répondit le digne marin, en regardant Ben-Aïssa monter avec l'agilité d'un singe tout au haut d'un grand peuplier, que ce jeune Henencha doit être de la tribu des Beni-Grimpeurs, et qu'il fera pour Diane un excellent professeur de gymnastique.

— Sérieusement, mon oncle, je vous en conjure.

— Sérieusement, ma nièce, je vous assure que vous êtes terrible avec vos « sérieusement ».

« Néanmoins, reprit-il au bout d'un instant, ce jeune rejeton des Numides a une belle et bonne figure : l'œil ouvert, sérieux, intelligent, le sourire bon enfant, bien qu'un tant soit peu farouche à ses heures.

— Alors vous pensez que nous pourrons en faire quelque chose ?

— J'en suis sûr, Isabelle ; mais je compte principalement sur vous et sur Diane pour cette tâche difficile. L'excellente Déborah, avec le zèle qu'elle apporte à toutes choses, avec son amour excessif de la règle et de la discipline, effaroucherait ce jeune lionceau. Il y faudra votre douceur. Quant à Diane, elle vous sera d'un grand secours, pour lui apprendre le français d'abord. Entre eux, les rapports d'âge amèneront bien vite le désir de s'entendre, et soyez sûre que notre espiègle et bavarde Diane fera une maîtresse de langue de premier ordre. Tenez, que vous disais-je ? »

Mme de Léry s'approcha de la fenêtre.

Ben-Aïssa, descendu de son peuplier, marchait maintenant derrière Diane, en portant deux arrosoirs pleins d'eau, trop lourds pour les mains de sa petite compagne. La meilleure intelligence paraissait régner entre eux.

« Rosier, disait Diane en se retournant pour montrer à Ben-Aïssa l'objet en question.

— *Rossier*, répétait-il en riant de sa voix gutturale.

— Maison. Dis bien maison, et elle désignait avec son petit doigt les objets à mesure qu'elle les nommait.

— *Maison*. Dar ! dar ! » s'écriait-il. Et il riait de tout son cœur, en montrant ses dents blanches.

« Vous le voyez, ma nièce, la connaissance est bientôt faite. Il la suit pas à pas comme un chien soumis, lui si farouche avec tous les gens de la maison ! » C'est l'enseignement mutuel ! Elle lui apprend le français, il lui apprend l'arabe, connaissance que vous n'avez jamais fait entrer en ligne de compte dans votre plan d'éducation pour Diane. Hé ! hé ! tout est bon à savoir ! C'est ainsi qu'avec les quelques mots que j'ai appris dans mon court séjour à Alger, j'ai pu comprendre ce matin que maître Ben-Aïssa avait traité notre pauvre Miss de « vieux diable ou méchant diable » (ce qui se traduit par *chaïtane*) lorsqu'elle a voulu lui attacher sa serviette sous le menton. Oui, je vous le répète, je compte beaucoup sur Diane pour nous aider, mais je me méfie un peu de Miss Déborah. »

CHAPITRE V

Premiers déboires de miss Déborah et de Pacifique.

M. Ducreux avait raison. L'excès même du zèle de l'Anglaise devait lui nuire dans l'accomplissement de la tâche à laquelle, dès le principe, elle s'était pourtant dévouée, corps et âme. N'est-ce pas ainsi qu'il arrive à ceux qui, sans tenir compte des résultats que doivent amener le temps et la patience, par la seule force des choses, veulent aller trop vite en besogne ?

« Faisons-le baptiser tout de suite, avait dit miss Déborah ! »

Cet enfant de Mahomet, comme elle l'appelait parfois, lui faisait horreur en sa qualité d'esclave du Coran. Elle redoutait pour Diane cette fréquentation de chaque jour avec un infidèle.

« Rassurez-vous pour ce qui est de notre petite Diane, répondait M. Ducreux lorsque miss Déborah lui faisait part de ses craintes. Je puis vous affirmer que notre jeune moricaud ne se soucie pas plus, à l'heure qu'il est, des « vrais croyants » que des « roumis » et qu'il n'est aucunement tenté de faire de la propagande mahométane. Pour l'instant, il court, il saute, il mange, il boit, il dort, il jouit, en

[1] Suite. — Voy. pages 206, 238 et 252.

un mot, de tous les plaisirs qui sont à sa portée, et il ne pense pas à autre chose. »

En dépit de ces sages raisonnements, suivis de beaucoup d'autres, il ne fallut rien moins que l'autorité incontestée du curé du village pour mettre des bornes salutaires à la soif de prosélytisme qui dévorait miss Déborah.

« Laissez donc ce pauvre petit ouvrir tout doucement les yeux à la lumière de la foi, et ne les lui ouvrez pas de vive force, disait le vénérable prêtre. Voudriez-vous, miss Déborah, conquérir les âmes à coups de cimeterre, comme le faisait Mahomet? Contentons-nous de l'aimer, de le soigner, de l'instruire, pour qu'en nous trouvant bons et parfaits, si nous pouvons jamais atteindre à la perfection, il reçoive *volontiers* le beau nom de chrétien, et se charge aussi *volontiers* des obligations auxquelles s'engagent ceux qui le reçoivent. Et puis, pour quoi donc comptez-vous ces lueurs célestes que Dieu envoie à qui il lui plaît, et qui illuminent soudain les âmes? Le jour viendra! Tenons-nous en repos, et ne faisons chacun que ce qui nous est demandé. »



Miss Déborah. (P. 271, col. 1.)

Pacifique aurait eu besoin, elle aussi, des exhortations à la tolérance du sage pasteur.

« Un païen, répétait-elle sans cesse, un païen! Qui m'aurait jamais dit qu'à la fin de mes jours je serais condamnée à faire la cuisine à un païen et à un anthropophage? Car Théodore a beau dire, je le soutiendrais envers et contre tous : les Arabes et les Chinois, c'est la même chose : des mangeurs de chair, et des buveurs de sang chrétien. »

Cette conviction avait pris en elle une nouvelle force depuis qu'elle avait vu à la foire, dans une baraque de saltimbanque, deux sujets du Céleste Empire. Tous deux, avec la tête rasée comme celle de Ben-Aïssa, portaient aussi cette fameuse mèche à laquelle le petit garçon tenait fort; on se souvenait, à la cuisine, qu'il avait poussé des cris sauvages, lorsque miss Déborah, à l'instar de Dalila, la lui avait coupée par surprise.

« Tenez, Bonne-à-Tout, avait crié Pacifique, en interrompant le spectacle! quand je vous le disais! Ils ont la mèche!

— Et dire, grommelait-elle, qu'il me faut faire leurs inventions diaboliques! Une vraie cuisine de Satan que ce *couscous!* Et pour régaler un pareil sauvage encore! Et puis le café que je dois faire bouillir à même, d'après leur mode, depuis que M. Hervé a été dans cet infâme pays! Ils appellent cela du « kaoua! » comme si dans tous les pays du monde, je parle des pays chrétiens, on ne disait pas du café!

— Pour sûr, répétait Bonne-à-Tout. »

Il faut avouer que Ben-Aïssa ne se mettait aucunement en mesure de gagner les bonnes grâces de l'intolérante cuisinière. S'il n'osait entrer ouvertement, et par force, dans les régions souterraines où Pacifique passait sa vie, il savait s'y introduire par ruse, et pour cela se résignait à passer des heures entières, accroupi comme un chat guettant sa proie, dans un vieux sureau dont les branches touffues masquaient l'entrée de l'escalier de la cuisine. Dès que Pacifique avait tourné le dos pour aller chercher au jardin quelque brin de persil ou d'herbe aromatique, il s'élançait à la hâte de son repaire, ne faisait qu'un bond jusqu'au fourneau, soulevait tous les couvercles, renversait quelque casserole, goûtait à tout au risque de se brûler, puis se remettait dans sa cachette, pour être témoin des fureurs de Pacifique. Alors il poussait son *you you* triomphal, et s'enfuyait au plus profond du parc.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.



Le professeur prit Jacques à part. (P. 273, col. 2.)

NOUS AUTRES[1]

LXVIII

Les habitants de la petite maison. Jacques reçoit une leçon méritée.

Le docteur s'affaiblissait visiblement, sans rien perdre d'ailleurs de son courage et de sa résignation; sa femme était trop préoccupée de son mari pour remarquer si la maison était incommode.

Christine était allée à Poitiers avec Mme Lepigeur, et en avait rapporté le brevet élémentaire; elle se préparait à tout hasard pour le brevet supérieur. Pierre ne s'était pas relâché un instant de son ardeur à attaquer de tous les côtés à la fois la forteresse du baccalauréat. Il n'avait guère le temps de regarder autour de lui pour critiquer les dimensions et les dispositions intérieures de la maison. La tante Julia avait la plus belle chambre, la plus gaie, la plus claire, celle qui recevait les premiers rayons du soleil, celle qui avait un si joli papier, à dessins bleus sur fond blanc; de plus, la maison n'avait pas le moindre pigeonnier: la tante continuait à être la plus heureuse des femmes.

Ali-Grognon et Jacques seuls prenaient des airs de princes déchus. L'analogie de sentiments et de conduite entre le roquet et le collégien était si frappante que tout le monde la remarquait, et si bouffonne que tout le monde en riait. Les reproches que l'on ne voulait pas faire directement à Jacques pour ne pas le blesser, on les adressait à Ali-Grognon; par ricochet, ils arrivaient à leur adresse. Comme Jacques avait de l'esprit, il sentit combien il était ridicule; et comme, après tout, il ne manquait pas de cœur, il comprit que sa conduite avait quelque chose d'odieux et de révoltant. Laissant donc Ali-Grognon exhaler sa fureur grotesque en aboiements aigus contre le genre humain en général, et le facteur en particulier, il fit de nécessité vertu, prit son mal en patience, et redevint au logis le bon garçon passablement insupportable qu'il avait toujours été; mais comme il se dédommagea au collége! Là, ses méfaits allèrent si loin, il mit une telle ardeur et un tel esprit de suite à se rendre intolérable, que M. Silvestre, son professeur, le prit un jour à part et lui dit: « Cartel, jusqu'ici je vous ai cru étourdi; il est de mon devoir, quoiqu'il m'en coûte beaucoup, de vous avertir que je vous tiens désormais pour un misérable petit drôle, sans cœur et sans âme. Votre famille a subi des épreuves qui touchent même les étrangers; loin d'en être touché, vous semblez prendre à tâche de les rendre plus douloureuses. C'est par respect pour monsieur votre père que je vous tolère dans ma classe, et que je ne vous fais pas chasser du collége. S'il ne s'agissait que de vous, je serais sans pitié. Il faut néanmoins que vous connaissiez l'opinion d'un honnête homme sur votre compte: je vous le répète donc sans colère, mais avec une amère tristesse, je vous tiens pour un misérable sans cœur! »

Jacques fut atterré, tant le coup était mérité, tant il frappait juste et fort sur l'endroit sensible. Il y eut sur le moment un désarroi complet dans ses facultés mentales; l'amour-propre l'empêcha seul de pleurer. Son âme remuée violemment conçut presque

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241 et 272.

en même temps les désirs les plus contradictoires; il aurait voulu battre M. Silvestre, il aurait voulu se battre lui-même. Il aurait voulu être transporté dans un petit coin obscur, dans son lit par exemple, avec la couverture par-dessus la tête pour pleurer sans être vu et réfléchir sans être interrompu.

Mais pleurer devant son professeur! fi donc! Avouer que l'on a tort! quel est le collégien qui serait assez sensé pour cela, sur le moment? Et Gingembre que dirait-il de cela? et l'opinion publique!

Il résulta de tout ce désordre intérieur que Jacques ne dit pas un mot, que son embarras se traduisit par une attitude presque insolente et par une expression de physionomie piteuse et lamentable.

«Il t'a savonné, hein? dit Crampier, qui, de loin, avait suivi toute la scène avec l'intérêt d'un amateur plein d'expérience. Filons-nous par les prés?

— Non, répondit Jacques, j'ai mal à la tête et je rentre à la maison.»

Crampier fit entendre une espèce de sifflement en manière d'adieu, et s'en alla de son pas nonchalant, du côté des prés. Tout en mâchant un brin d'herbe, il se disait: «Oh! oh! Cartel a l'air d'un chien battu, il faut qu'il ait reçu un suif n° 1». Cette pensée ne le troubla pas longtemps; il était beaucoup trop occupé à lancer des pierres aux chiens, en leur demandant avec un intérêt dérisoire «s'ils avaient mal à la tête et s'ils rentraient à la maison?» Il ne négligeait pas non plus d'introduire la tête par les fenêtres pour demander l'heure ou pour consterner les gens par d'horribles beuglements, d'effaroucher les volailles, et de mettre du sable dans le cou des petits garçons qui revenaient de l'école.

Quant à Jacques, il allait droit devant lui, sans rien entendre et sans rien voir. A mesure que le calme se faisait en lui, il sentait plus vivement sa blessure. Notre âme est faite ainsi: elle met un si haut prix à l'estime des autres âmes, que c'est pour elle une douleur insupportable que d'en être méprisée.

Il se trouva, presque sans s'en apercevoir, devant la petite maison, et sonna d'une main mal assurée.

«Eh mon Dieu! mon pauvre Jacques, lui dit Thérèse en lui ouvrant la porte, vous n'êtes pas malade, par hasard?

— Non, merci, Thérèse; j'ai mal à la tête; ce ne sera rien. Ne vous inquiétez pas.

— Tout le monde est au jardin,» ajouta Thérèse; et elle rentra dans sa cuisine.

Jacques grimpa vivement l'escalier et entra dans la chambre de Pierre, qui était aussi la sienne: il éprouvait une sorte de terreur rien qu'à l'idée de se retrouver au milieu des siens; il avait absolument besoin d'être seul.

On causait gaiement dans le jardin, et ce grand fou de Fergus poussait de joyeux aboiements.

Le premier objet que vit Jacques en entrant dans la chambre, ce fut Ali-Grognon qui philosophait d'un air maussade, couché sur une descente de lit. Aussitôt que Jacques entra, il se leva d'un air mécontent, comme un misanthrope qui reçoit une visite, et se disposa à sortir. Tout, dans sa petite personne rechignée, disait si clairement: «On n'est pas chez soi, ici!» que Jacques ne put s'empêcher de sourire.

«Oh! tu peux rester avec moi, lui dit-il; nous faisons bien la paire!»

Ali-Grognon trouva que ce n'était pas déjà un si grand honneur que de faire la paire avec Jacques; c'est pourquoi il sortit, descendit deux ou trois marches, et arrivé à l'endroit où l'escalier coupait obliquement une des fenêtres, regarda en grondant les ébats de son camarade Fergus.

«Méprise-moi aussi, pendant que tu y es, dit Jacques;» et il s'assit devant la table, se prit la tête à deux mains, et éprouva un amer plaisir à revenir sur les paroles de M. Silvestre. Pour se distraire de son idée fixe, il tira un à un ses livres de sa besace de cuir et essaya de travailler.

Au dîner, il fut plus silencieux que d'habitude, sans trahir d'ailleurs le secret de ses méditations. Il regardait furtivement Christine et Pierre, et, pour la première fois de sa vie, il souhaita ardemment de leur ressembler. Il regardait aussi son père à la dérobée, et comme s'il découvrait tout à coup en lui quelque chose qu'il n'y avait jamais vu, il se demanda: «Les autres s'aperçoivent-ils comme moi combien papa est maigre et pâle, et combien il a l'air fatigué!»



LXIX

« Nous venons pendre la crémaillère. »

Oui, les autres l'avaient vu, de longue date, car leurs yeux n'étaient pas aveuglés par l'égoïsme, comme ceux de Jacques l'avaient été si longtemps. Les amis aussi l'avaient vu, et c'était pour eux un sujet de graves préoccupations.

Ce soir-là, le docteur mangea fort peu à dîner, et s'endormit presque aussitôt après, en lisant son journal. La tante Julia sommeillait doucement de son côté, installée dans le meilleur fauteuil.

Un coup de sonnette les réveilla tous les deux. La tante Julia bondit en disant: «C'est Lepigeur!» et aussitôt elle ajouta, en menaçant du doigt M. Cartel: «Ah! docteur, je vous y prends encore, à dormir après dîner. Je vous ai déjà dit qu'il n'y a rien de plus mauvais pour la santé.»

Le docteur sourit, et avec un embarras mal déguisé, balbutia quelques mots sur une course qu'il avait faite dans l'après-midi.

« Cette idée aussi de n'avoir pas voulu garder Coco et le cabriolet, » répondit tante Julia avec toute l'étourderie d'un enfant gâté.

L'entrée de M. Lepigeur changea brusquement le cours de ses idées. Mme Lepigeur, après s'être débarrassée de sa capeline et de son châle, fit bientôt son apparition.

Lepigeur parut surpris de ne trouver là que la famille. S'attendait-il donc, par hasard, à tomber au milieu d'un grand bal ! Tout en ripostant avec sa bonne humeur habituelle aux attaques de Mme Verd, il regardait sans cesse du côté de la porte.

« Soyez tranquille, lui dit la tante Julia, les portes ferment bien, il n'y a pas de courants d'air.

— Ah ! vraiment, madame, eh bien tant mieux !

— Je vous défie de trouver dans toute la ville une maison plus commode que celle-ci.

— En effet, madame, c'est une maison diablement...

— Gustave ! dit Mme Lepigeur d'un ton de reproche.

— Oui, ma chère, je veux dire que c'est une maison terriblement commode, voilà tout. »

Nouveau coup de sonnette. Lepigeur se frotte les mains. Thérèse annonce M. Boulanger, qui apparait avec une boîte noire sous le bras, la boîte où repose son alto sur un lit bien capitonné. Derrière M. Boulanger, on voit poindre le nez de M. Chauvin ; et



derrière M. Chauvin, les lunettes du pharmacien. M. Boulanger dépose sa boîte dans un coin, M. Chauvin la sienne dans un autre coin, et le pharmacien dresse contre le mur le catafalque où repose son violoncelle.

Tout autour de la maison se tenait un auditoire invisible. (P. 276, col. 1.)

« Le quatuor ! s'écrie le docteur complétement éveillé. Quelle aubaine ! voilà, par exemple, d'aimables gens d'être venus de si loin !

— Nous venons pendre la crémaillère », lui répondit M. Chauvin, en se frottant joyeusement les mains.

LXX

Influence de la musique.

Le piano était dans le cabinet du docteur. Quoique la société fût peu nombreuse, comme la pièce était petite et que la soirée était une belle soirée d'avril, douce et tiède, on ouvrit les deux petites fenêtres qui donnaient sur le jardin.

Quelle chose merveilleuse que la musique, j'entends la grande, la vraie musique, celle qui n'est ni vulgaire, ni savante, celle qui part de l'âme et va droit à l'âme. Êtes-vous triste? Elle s'insinue dans votre cœur en s'associant à votre tristesse, et finit par la résoudre en quelque chose de doux et de fort, qui vous tire de votre mélancolie et vous dispose à l'action. Êtes-vous gai ? elle se mêle à votre gaieté, et lui donne quelque chose de plus noble et de plus digne. Avez-vous pris une bonne résolution ? elle la confirme et lui donne de l'élan et de l'allégresse. Il y a des gens qui ne peuvent entendre la musique des grands maîtres sans se sentir impatients de faire quelque chose de bon, d'utile, quelque chose enfin qui ne soit pas vulgaire.

Le docteur semblait renaître. Grâce à la musique, le passé lui apparaissait derrière un voile qui en adoucissait les aspérités, le moment présent était délicieux comme un beau rêve, et il ne s'étonnait pas du tout d'espérer en l'avenir.

Pierre et Christine s'affermissaient dans leurs nobles résolutions, et le sacrifice leur paraissait une chose naturelle, facile, désirable. Beethoven avait bien pensé à eux, quand il avait composé cet admirable adagio de la symphonie en *la*. Autrement, aurait-il pu leur parler un langage si clair, et leur dire si nettement que l'âme n'est pas faite pour séjourner dans la région des ténèbres et du désespoir, qu'elle n'y pose qu'un instant pour s'élancer vers des régions lumineuses et sereines sur les ailes di-

vines de l'espérance. L'Église, qui connaît à fond le cœur humain, a fait de l'espérance une vertu. Or, toute vertu est faite pour lutter d'abord et pour triompher ensuite.

La musique du quatuor, en s'envolant par les fenêtres ouvertes, avait frappé d'autres oreilles et avait évoqué tout autour de la petite maison un auditoire invisible.

Le pauvre maître d'école, qui avait ouvert sa fenêtre pour respirer un peu après l'ingrate besogne du jour, oubliait pour un instant la rusticité et les taquineries de ses élèves. L'homme de la briqueterie, un rustre grossier cependant, assis sur un monceau de débris, écoutait tout en mangeant sa soupe, et plus d'une fois la cuiller s'arrêta à moitié chemin, entre son écuelle et ses lèvres. C'était un ennemi du maître d'école, et il se faisait d'ordinaire un plaisir de lui rendre la vie amère. Ce soir-là, pour la première fois peut-être, il eut un mouvement de sympathie pour lui.

« C'est joli tout de même, lui dit-il de sa voix rude.

— C'est très-joli ! » répondit le maître d'école, tout surpris de cet accès de politesse.

Le gardien du chantier avait mis deux tonneaux debout, le long du mur mitoyen. Lui et sa femme, debout sur leurs tonneaux, les coudes familièrement appuyés sur le chaperon du mur, écoutaient de toutes leurs oreilles cette musique qui ne leur coûtait rien.

Le petit orchestre était revenu sur les morceaux de l'ancien temps et venait d'achever le menuet de Boccherini. Il y eut des applaudissements du côté de la tannerie, et un mugissement qui passa par-dessus le gardien du chantier et sa femme vint retentir jusque dans le cabinet du docteur.

« *Bis!* » disait la voix mugissante.

Tout le monde se mit à rire. « Pourquoi pas? » dit le docteur en regardant les musiciens. « Pourquoi pas? » répétèrent les musiciens en se regardant entre eux ; et le tanneur audacieux, à qui sa fille reprochait déjà son enthousiasme indiscret, lui ferma la bouche en entendant les premières mesures du menuet. Et, le menuet terminé, il lui dit : « Tu le vois, ma petite ; qui ne risque rien n'a rien. »

Jacques était fort mal à l'aise, assis en face du portrait de son grand-père, dont les yeux bleus étaient obstinément fixés sur lui, et qui semblait lui dire : « Moi, personne n'a jamais eu le droit de me mépriser. » Il s'esquiva de bonne heure et Marie le suivit. Tous les deux se mirent à leur travail du lendemain. Marie était surprise de voir Jacques si tranquille et si appliqué à sa tâche. Mais le pauvre malheureux avait beau s'appliquer : le thème latin est la plus ingrate des besognes, quand on a oublié toutes ses règles de grammaire et quand on a perdu l'habitude de se garer prudemment des barbarismes et des solécismes. La prédiction de M. Quod s'était malheureusement réalisée ; l'élève Cartel, après avoir vécu sans rien faire, sur ce qu'il avait acquis les années précédentes, se trouvait à bout de ressources au moment le plus critique de sa vie de collégien.

Il aurait voulu présenter à M. Silvestre un thème irréprochable ; mais il sentait que son thème fourmillait de fautes, sans savoir au juste où les prendre et comment les corriger. Toutes les fois que Marie avait la tête penchée, il la regardait à la dérobée, et la trouvait bien heureuse d'avoir affaire à Christine, qui ne la méprisait pas.

Quand la Société des Quatuors eut repris le chemin de la ville, Pierre dit à Christine : « Viens au jardin, il faut que je te parle. »

En se promenant avec elle dans l'étroit enclos, il lui dit : « Il faut absolument que notre père se repose ; sans cela, il tombera tout à fait malade. Mon parti est pris ; malheureusement, je puis bien peu de chose : mais ce que je puis faire, je le ferai tout de suite. Je veux partir d'ici. Aide-moi à décider maman, elle saura bien convaincre papa. J'ai écrit à Albert de parler tout de suite au directeur de Sainte-Barbe. J'attends sa réponse.

— Il faudra donc nous quitter ! dit Christine d'un ton pensif ; j'ai déjà dit deux mots de tes projets à maman ; elle n'a pas fait d'objections ; j'en conclus que les affaires de la famille sont en plus mauvais état qu'on ne nous le dit. Je commencerai moi-même, la semaine prochaine, à faire travailler deux petites élèves que M[me] Lepigeur m'a procurées. J'espère que ces deux-là en amèneront d'autres. »

Ils se promenèrent encore quelque temps en silence, chacun des deux cherchant ce qu'il pourrait dire à l'autre pour adoucir l'amertume de la séparation.

Pour oublier le présent, ils se lancèrent dans l'avenir. Pierre serait un jour médecin, médecin célèbre, c'était convenu d'avance. Il rachèterait la maison de « feu mon père », qui serait toujours le centre de la famille. En attendant, aussitôt qu'ils pourraient seulement gagner leur vie, ils mettraient chaque jour quelques sous de côté pour publier un jour le livre de leur père.

« Quelle joie pour lui ! dit Pierre en se frottant les mains.

— Et quel honneur pour *nous autres!* » répliqua Christine.



LXXI

Opinion de M. Cantin, surveillant général, sur un jeune maître d'études nommé Pierre Cartel.

« Que faites-vous de mon beau-frère? » demanda un jour le commandant Renaud au directeur de Sainte-Barbe.

Le directeur sonna, un domestique parut. « Priez M. Cantin de vouloir bien venir me parler. »

M. Cantin était le surveillant général. Il apparut bientôt sous la forme d'un homme replet, avec de petits yeux enfoncés qui respiraient la finesse, et de bonnes grosses lèvres épanouies qui respiraient la bonté. Il était enveloppé dans un paletot couleur de papier brouillard et portait des chaussons de Strasbourg. Tout replet qu'il était, il avait la démarche leste et silencieuse.

« Monsieur Cantin, lui dit le directeur, ayez la bonté de nous donner votre opinion sur le jeune Cartel.

— Est-ce mon opinion que vous voulez? dit une voix sourde qui semblait partir de la pièce voisine; le commandant se demandait d'où venait cette voix; mais la voix ne lui laissa pas le temps de réfléchir et continua : ou bien voulez-vous l'opinion des autres maîtres? ou celle des élèves? ou celle des parents? »

Le commandant comprit enfin que la voix partait réellement du gosier de M. Cantin. Tout en parlant, M. Cantin jetait des regards perçants sur la cour de récréation où l'élève Mesureux, profitant de ce que le maître avait le dos tourné, venait de traîner son camarade Pinson sous la pompe, et lui administrait une douche copieuse. L'œil de M. Cantin voyait tout cela ; la mémoire de M. Cantin l'enregistrait ; et la voix de M. Cantin continuait sur le même ton : « Moi, personnellement, je n'aime pas les fils de famille...

— Est-ce qu'il aurait ?... demanda le commandant.

— Mais à toute règle il y a des exceptions, ajouta M. Cantin avec un sourire malicieux, et Cartel est une exception. Je n'ai jamais vu un garçon de son âge plus pénétré du sentiment de ses devoirs et de sa responsabilité. Je devine, rien qu'à le voir à l'œuvre, par qui il a été élevé.

— Et l'opinion des maîtres? suggéra le directeur.

— Les uns disent qu'il gâte le métier, les autres le trouvent si bon camarade qu'ils lui pardonnent de faire si bien son devoir. Quant aux élèves, vous les connaissez mieux que moi, monsieur le directeur. Aussitôt qu'ils ont su que leur nouveau maître était tout jeune, ils ont sauté de joie à l'idée de tous les bons tours qu'ils allaient lui jouer. J'étais un peu inquiet; mais rien qu'à le voir poser son chapeau sur la chaire, le jour où je l'ai installé, j'ai été complétement rassuré. Les élèves de son étude, le voyant



Les deux souris blanches de Christine. (P. 278, col. 2.)

beau garçon, bien élevé et reconnaissant qu'il est juste, ferme, patient et surtout laborieux, l'ont pris en adoration et font les fiers avec leurs camarades des autres études qui n'ont pas un maître si bien... faut-il dire le mot?

— Dites le mot, répondit le directeur en souriant.

— Les élèves disent « si bien ficelé ». Les parents, continua M. Cantin en fouillant dans la poche de son paletot de papier brouillard, pensent de lui... où ai-je mis cette lettre?... naturellement il y a un peu d'engouement, parce que les parents voient par les yeux de leurs enfants... Ah! la voilà! c'est une lettre de M. Lemaistre-Mire, l'éditeur de livres de médecine. Son fils ne jure que par M. Cartel, il veut prendre des répétitions de M. Cartel...

— Mais, dit le commandant un peu effrayé, je ne sais pas si ce surcroît de travail...

— Lui! reprit M. Cantin, je le connais à fond, depuis tantôt six semaines que je l'étudie; ce ne sera rien pour lui. Il est sûr de son examen; la philosophie seule pourrait l'embarrasser; mais nous nous amusons à voir le cours ensemble. »

Sous cette enveloppe de papier brouillard se cachait un très-brave homme, toujours prêt à venir en aide aux débutants, et l'étoffe d'un excellent professeur de philosophie, à qui le son de sa voix interdisait l'enseignement. « Le père Cantin est fort en philosophie, » se disaient entre eux les élèves, d'un air profond. Cette réputation très-méritée n'avait pas peu contribué à asseoir son autorité.

« Il n'y a qu'une chose que je n'aime pas en lui, reprit la voix étrange de M. Cantin, il a l'air trop pressé de gagner de l'argent!

— Je suis son beau-frère, reprit le commandant, je connais ses motifs, et je puis vous assurer qu'ils sont tellement honorables...

— Alors, reprit M. Cantin, je n'ai plus qu'à demander à monsieur le directeur l'autorisation nécessaire pour commencer les répétitions.

— Le plus tôt sera le mieux! répondit le directeur, c'est une affaire entendue. »



LXXII

Pierre et Christine ont des secrets l'un pour l'autre

Pierre était tout habitué à sa nouvelle vie, mais il en avait trouvé les commencements bien durs et bien pénibles. Si les élèves le laissaient tranquille et lui faisaient la vie douce; les souvenirs de la maison paternelle le hantaient nuit et jour. Il y avait des moments où il sentait que son courage lui faisait défaut : il avait « le mal du pays ». Sa volonté cependant finit par l'emporter. Il s'attacha à ses nouveaux devoirs comme à une ancre de salut, et se livra à l'étude avec tant d'ardeur que ses regrets perdirent de leur amertume. Il allait voir sa sœur et son beau-frère deux fois par semaine. Quand il commença à donner des leçons au fils de l'éditeur, il fut obligé de supprimer une de ces visites.

Dans les lettres qu'il écrivait régulièrement toutes les semaines, il racontait ses succès, mais il ne disait mot de ses épreuves, ni de son chagrin. Il se garda bien, par exemple, d'avouer que le surlendemain de son arrivée, pendant l'étude du soir, il s'était senti tout à coup si triste, si isolé, si étranger au milieu de tout ce qui l'entourait, qu'il avait été sur le point de quitter Paris et de retourner à Sainte-Maure.

Christine de son côté lui racontait bien qu'elle donnait des leçons, et que cette occupation était beaucoup moins pénible qu'elle ne se l'était figuré. Mais elle n'ajoutait pas que ses deux petites élèves étaient si paresseuses et si mal élevées qu'elle avait toutes les peines du monde à en obtenir un peu de travail; et encore, si peu, si peu!

Elles étaient pâles et chétives toutes les deux, et d'un blond si fade que Christine, sans le vouloir, les comparait à deux souris blanches. Quand une des souris blanches se trompait sur un mot, l'autre ne manquait pas de s'y tromper aussi; quand la première se mettait à pleurer, la seconde poussait de véritables hurlements.

Leur mère, veuve d'un quincaillier enrichi, était une digne matrone, qui avait un cœur excellent et un jugement absolument faux. Avec les meilleures intentions du monde, elle avait rendu son mari le plus malheureux des hommes; et elle était en train de rendre Christine la plus malheureuse des institutrices.

Tantôt il fallait « pousser vigoureusement ces demoiselles, parce qu'une femme sans instruction n'est qu'une ignorante! » Tantôt il fallait garder avec elles les plus grands ménagements, parce que « la santé avant tout! »

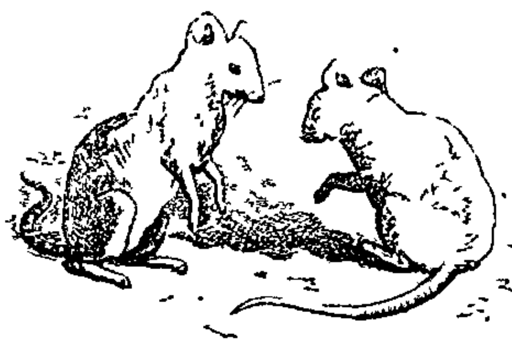
Avec certaines personnes, la mère des souris blanches vantait les leçons de Christine outre mesure, et donnait à entendre qu'une mère qui se respecte doit à ses filles de les faire élever par une « demoiselle du monde », et non par une de ces petites institutrices de hasard, qui sortent on ne sait d'où. Elle parlait de « mademoiselle Cartel » comme les triomphateurs romains devaient parler des rois vaincus dont la présence servait à rehausser leur triomphe.

Avec d'autres personnes, elle se plaignait amèrement de la contrainte que lui imposait l'ancienne

condition des Cartel. Si elle était la maîtresse, on ferait ceci, on ferait cela, et les souris blanches deviendraient de véritables souris savantes. « Mais, que voulez-vous, on est retenu par tant de considérations, on est astreint à tant d'égards avec une demoiselle du monde ! Ah ! ma chère dame, si vous m'en croyez, ne vous laissez pas éblouir par la vanité, et prenez-moi une de ces bonnes petites institutrices à qui l'on peut dire, sans prendre de gants : C'est cela que je veux, et pas autre chose ! »

Comme la nature, en créant les souris blanches, avait été aussi avare de cervelle que prodigue de taches de rousseur, Christine avait de véritables accès de désespoir. Mais comme elles n'avaient pas mauvais cœur, et que tous leurs défauts venaient de ce qu'elles avaient été fort mal élevées, elles gagnèrent beaucoup au contact d'un caractère élevé et d'une volonté ferme et constante. Elles apprirent à obéir sans murmurer et à montrer comme une espèce de bonne volonté. Elles finirent par s'attacher beaucoup à Christine et, pour l'amour d'elle, témoignèrent de grands égards à la tante Julia.

La veuve du quincaillier s'habitua volontiers à dire : « Mademoiselle Cartel est l'amie de mes filles, plutôt que leur institutrice, » laissant dans le doute si l'honneur de cette intimité était pour Christine ou pour les souris blanches.



LXXIII

Un petit bout de correspondance.

Pourquoi Christine aurait-elle entretenu son frère de toutes ces misères, quand elle avait cent choses intéressantes à lui raconter ?

Elle avait décidé papa à tirer le manuscrit du coin où il l'avait d'abord relégué, et à y faire ses dernières corrections. Ce travail l'avait un peu ragaillardi : il en avait grand besoin, pauvre papa ! elle en recopiait tous les jours une ou deux pages : c'était toujours cela, en attendant le moment où l'on pourrait le faire imprimer. Fergus était devenu mélancolique depuis le départ de son ancien ami Pierre ; Ali-Grognon engraissait, sans devenir plus aimable ; il lui avait pris une singulière maladie, qui consistait à parcourir la maison du haut en bas, en quête d'un chat imaginaire, et de fourrer le bout de son museau sous toutes les portes, en reniflant bruyamment, pour faire peur au chat imaginaire. La tante Julia demandait toujours s'il y avait quelque chose pour elle dans les lettres venant de Paris ; la dernière fois, elle avait été déçue : Christine profitait de l'occasion pour avertir son correspondant de ne plus oublier tante Julia à l'avenir, quand bien même il en aurait encore plus long à raconter sur la bonté de M. Cantin. Le principal était venu voir papa, et l'on avait beaucoup parlé de Jacques, qui était d'une tristesse navrante, sans qu'on sût pourquoi. Le principal envoyait ses meilleurs souvenirs au correspondant de Christine. Mme Rondeau avait eu une nouvelle attaque de rhumatisme, ce qui ne lui ôtait rien de sa gaieté ni de sa bonté.

L'ami Foucarel était venu plusieurs fois demander des nouvelles de son camarade. Il avait raconté les commencements de leur liaison, comme quoi il avait voulu autrefois faire de Pierre un mauvais écolier, et comme quoi c'était Pierre qui l'avait converti. Maman avait été très-contente d'entendre cela et elle avait invité Foucarel à revenir.

C'était un charmant garçon que ce Foucarel, il semblait se plaire beaucoup dans la petite maison du faubourg. Il causait volontiers avec papa. Il paraît qu'il avait eu autrefois l'intention d'étudier la médecine ; mais il y avait renoncé, ne voulant pas faire concurrence à son meilleur ami ; d'ailleurs il s'inclinait respectueusement devant le droit supérieur des Cartel, qui sont médecins de père en fils. Cette conversation avait beaucoup amusé papa qui, à deux ou trois reprises, avait ri aux éclats. Décidément Foucarel ferait son droit ; il serait avocat ou avoué à Sainte-Maure, car il tenait absolument à ne pas quitter Sainte-Maure. Pourquoi ? Christine n'en savait rien ; du reste, elle ne s'étonnait pas trop que l'on s'attachât à son pays natal.

Papa avait été si content de l'amitié de Foucarel pour Pierre, qu'il lui avait accordé une faveur inouïe : il l'avait autorisé à venir, le mercredi soir, entendre de la musique.

« Entre nous, disait Christine à son frère, je ne pourrais affirmer que ton ami soit un admirateur bien fanatique de la musique classique ; dans tous les cas, c'est un auditeur assidu. »

Parfois Christine plaisantait Pierre sur la vie « dissipée » qu'il menait à Paris. Pierre souriait en lisant les accusations et répondait que Paris, en effet, était pour lui un séjour de dissipation ; qu'à la vérité, il ne connaissait guère de Paris que Sainte-Barbe, mais la société n'y manquait pas ; il jouissait sans se déranger de la vue du Panthéon et de l'École de droit ; il conduisait deux fois par jour les élèves de son étude à une grande maison d'assez triste apparence, mais de grande réputation, que l'on appelait le lycée Louis-le-Grand. Parfois, pendant ses heures de liberté, il poussait une pointe audacieuse jusqu'au Luxembourg et même jusqu'au Jardin des Plantes, en compagnie de son ami inséparable, le *Manuel*. Il

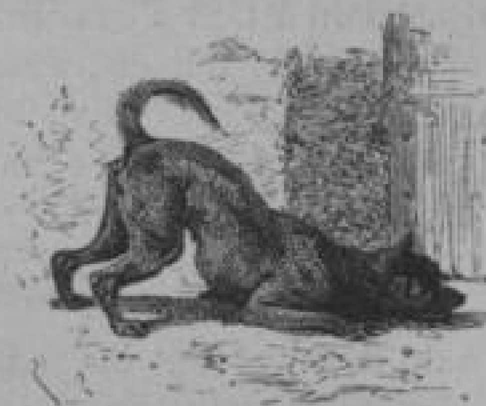
flânait quelquefois le long des quais et poussait sa flânerie au delà des fortifications, pour faire prendre l'air le jeudi et le dimanche à ses amis les écoliers. Il dînait toutes les semaines rue Tronchet, en compagnie du plus charmant des beaux-frères, et d'une aimable commandante qui serait la plus aimée des sœurs, s'il n'y avait par le monde, là-bas en province, une certaine Christine à laquelle il ne pouvait s'empêcher de penser à toute heure du jour, et dont le souvenir, sous les marronniers du Luxembourg, faisait beaucoup de tort au *Manuel;* bien que le *Manuel* fût le livre des livres!

Quant à Foucarel, c'était un ami fidèle et sûr, et de plus un homme de goût, puisqu'il se plaisait tant dans la société de *nous autres*. Qu'il fût ou non un admirateur bien sincère de la musique classique, cela importait peu, après tout. S'il n'aimait pas les quatuors, il aimait les exécutants, c'était tout ce qu'on lui demandait. En échange de ses nouvelles sur Foucarel, Pierre envoyait à sa sœur un petit mot sur Vacheron. L'homme de bois continuait à prendre les mots à contre-sens, et à coiffer de noms injurieux d'*adultes* tous ceux dont l'intelligence lui semblait être au-dessous de la moyenne. Il était fanatique du commandant, archifanatique de la commandante, et disait sur Sainte-Maure et sur les gens de Sainte-Maure des choses qui vous tireraient les larmes des yeux, si l'on n'était pas un homme et de plus un futur médecin endurci d'avance contre toutes les faiblesses humaines. N'importe! c'est un passe-temps qu'on aimerait à se donner, de mettre aux prises Vacheron et Foucarel sur l'article des mérites, qualités et vertus de la société *Nous autres et Cie*. Qu'en pensait la chère Christine?

La chère Christine trouvait son correspondant bien curieux, et pour toute réponse se borna à lui demander ce qu'il en pensait lui-même. Et à ce propos, pourquoi faisait-il le cachotier et le mystérieux? pourquoi dans ses lettres n'avait-il pas parlé des deux visites qu'il avait faites à l'amiral Cormeilles et à sa femme, et de l'opinion, beaucoup trop favorable d'ailleurs, que l'on avait émise sur son compte? L'amiral Cormeilles pourtant n'était pas le premier venu, et l'opinion de Mme Cormeilles avait bien sa petite valeur.

Que dirait-il, lui, si l'on usait de représailles, et si on lui faisait des mystères et des cachoteries, si on lui laissait ignorer qu'on a deux nouvelles élèves, charmantes celles-là, et si affectueuses pour leur « vieille institutrice, » qu'on a été admise par maman à prendre connaissance des secrets du ménage et autorisée par elle à faire savoir à Pierre que son dernier envoi d'argent était arrivé fort à propos! Quelle figure ferait-il s'il apprenait par d'autres que Marie, après être demeurée longtemps, à son grand désespoir, une petite personne rondelette, s'était mise à grandir subitement, que son esprit s'était dégourdi, et avait enfin déployé ses ailes ; qu'elle commençait à savoir ce qu'elle voulait et à prendre des résolutions par elle-même, sans se les laisser imposer comme autrefois par Jacques?

A suivre. J. GIRARDIN.



LA BELETTE

Je vous vois déjà vous écriant à la vue de notre gravure : Oh, la pauvre petite bête! Qu'a-t-elle donc fait pour être ainsi si cruellement punie? Est-ce par accident qu'elle s'est prise dans ce piége, et quelque main secourable va-t-elle venir la délivrer?

Hélas! non, aucune main ne viendra au secours de la jolie belette, et s'il en vient une, ce sera pour achever la besogne déjà commencée par le piége et pour faire expier au petit animal par la mort les méfaits qu'on lui reproche; et Dieu sait s'ils sont nombreux!

La belette en effet, quoique le plus petit représentant de l'ordre des carnassiers, en est, relativement à ses dimensions, un des plus féroces spécimens. Si elle possédait la taille du tigre, elle serait la terreur du monde, nul animal ne possédant peut-être au même degré un courage aussi indomptable, une soif de sang aussi invétérée.

Elle n'est pas seulement le plus petit carnassier, elle est encore un des plus petits mammifères. Sa longueur totale ne dépasse guère 25 centimètres, et encore faut-il en déduire un cinquième pour la queue. Son corps allongé est couvert d'une belle et soyeuse fourrure, rougeâtre sur le dos, blanche sous la gorge et le ventre.

L'audace de ce petit être est vraiment remarquable. Elle semble tenir dans le plus grand mépris toutes les autres créatures et est prête à se mesurer aussi indifféremment avec un homme qu'avec une souris. On a vu des belettes se précipiter sans hésiter sur des gens qui passaient près du nid où elles avaient leurs petits.

A cette indomptable audace, la belette joint une grande sagacité et une véritable présence d'esprit. Le docteur Wood raconte à ce sujet une curieuse anecdote :

« Un monsieur se promenant dans la campagne aperçut un épervier, qui, après s'être précipité sur un petit animal qui courait dans un champ, avait



La belette prise au piége. (P. 280, col. 2.)

repris son vol en enlevant sa proie. Tout à coup l'oiseau parut se débattre quelques instants, puis vint retomber lourdement à terre. Le spectateur étonné accourut pour voir quelle pouvait être la cause de cette chute subite, lorsqu'il vit se détacher du corps de l'oiseau une petite belette qui s'enfuit prestement. L'épervier avait la gorge ouverte; se sentant prise, la belette s'était retournée contre son ravisseur et l'avait tué. Non contente de cela, le monsieur s'étant un peu éloigné, la vindicative petite bête revint sucer le sang de l'oiseau de proie, se nourrissant ainsi de celui qui avait voulu la dévorer. »

Le plus grand tort que l'homme reproche à la belette, c'est qu'elle lui mange ses volailles et son gibier. Grâce à son corps mince et fluet, elle se glisse par le moindre trou dans les pigeonniers et les poulaillers, et là commet mille dégâts; elle tue les petits poulets, les jeunes pigeons, et quelquefois même les parents, et mange les œufs. Quant au gibier, elle lui fait une chasse incessante et le poursuit à la piste avec une merveilleuse adresse; perdreaux et lapins sont ses plus fréquentes victimes, mais on l'a vu attaquer et tuer jusqu'à des lièvres.

Voilà certes des méfaits qui justifient bien les piéges et la mort dont l'homme menace la belette.

Eh bien, cependant, non, ces raisons ne suffisent pas pour prouver que ce petit animal mérite d'être classé parmi les êtres nuisibles et dignes d'être exterminés. On va même jusqu'à prétendre qu'il devrait être considéré comme un auxiliaire utile et digne de notre protection.

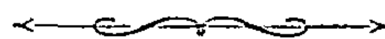
En effet, il n'est pas d'ennemi plus acharné de la gente rongeuse. Partout où il y a une belette, rats et souris sont fatalement condamnés à disparaître, car elle les pourchasse incessamment et les traque jusque dans leurs derniers retranchements.

Aussi, dans certains pays, en Angleterre particulièrement, les fermiers, loin de détruire les belettes, voient avec plaisir ces gentils animaux s'établir dans leurs greniers, et ils prétendent que les sacs de blé et de grain que leur épargne chaque belette valent bien les quelques œufs et le poussin qu'elle prélève de loin en loin sur leur basse-cour. Et nous croyons que ces fermiers ont raison et que véritablement la belette, lorsqu'elle ne se multiplie pas outre mesure, peut être un auxiliaire utile, puisqu'elle nous débarrasse de vermines contre lesquelles la plupart des moyens de défense de l'homme sont impuissants.

On se laisse aller trop souvent dans notre pays à oublier les services que nous rendent certains animaux, pour ne voir que les désagréments qu'ils nous occasionnent. C'est ainsi qu'on tue la taupe parce qu'elle bouleverse quelque peu nos gazons tout en les sauvant de graves dangers, qu'on tue le crapaud, la couleuvre, parce qu'ils sont laids, sans réfléchir qu'ils nous sont fort utiles, etc.

Donc je plaide des circonstances atténuantes pour notre pauvre belette prisonnière. Si le propriétaire du piége arrive à temps, qu'il lui rende la liberté, et si par hasard il craint pour ses pigeons et que la jolie bête soit jeune, qu'il la garde, qu'il la soigne et, quoi qu'en dise Buffon, il la verra se transformer bientôt en un petit animal parfaitement apprivoisé, doux et rempli de malice et d'affection.

TH. LALLY.



LES ENVIRONS DE PARIS[1]

—

SAINT-GERMAIN

« Vous voyez que ces cailloux que vous méprisiez tout à l'heure ont joué un rôle considérable dans les premiers pas de l'industrie. L'homme désormais peut ajouter à ses aliments végétaux la viande, que le feu lui permet de cuire, il se vêt, il va bientôt asservir les animaux les plus faibles, le chien, le bœuf, le renne, qui font à ce moment leur apparition. Il a pour demeure les cavernes et c'est là, sous les couches déposées par le temps, que la science a retrouvé les traces de son existence et les premiers instruments de sa civilisation.

» Dans cette première époque de progrès, l'homme n'a d'autre matière résistante à sa disposition que la pierre; les métaux lui sont inconnus; c'est pourquoi on appelle cette époque l'âge de la pierre.

» Cet âge a duré des siècles innombrables, et il se divise lui-même en deux périodes; la première, la période appelée par les savants paléolithique ou de la pierre taillée, parce que l'homme n'emploie encore que la pierre brisée par éclats; la seconde période, néolithique ou de la pierre polie, parce que, avançant en civilisation, l'homme ne se contente plus de la pierre grossière et arrive à donner à ses instruments par le poli une perfection relative.

» La période primitive, ou de la pierre simplement éclatée, s'est prolongée depuis les premiers âges de l'homme jusqu'au déluge; c'est-à-dire qu'elle a été contemporaine de tous ces grands animaux, les éléphants, les mammouths, les hippopotames, qui habitaient nos contrées avant ce grand cataclysme.

» Avec ces animaux, les hommes qui habitaient notre sol semblent avoir eux-mêmes disparu, car à partir de ce moment les types que l'on observe changent considérablement; tandis que l'on a tout lieu de croire que les habitants antédiluviens de notre sol étaient de petite taille et ressemblaient, sous beaucoup de rapport, aux Esquimaux et aux Lapons, les restes des hommes venus après le déluge nous montrent que cette nouvelle race avait tous les caractères qui nous sont propres.

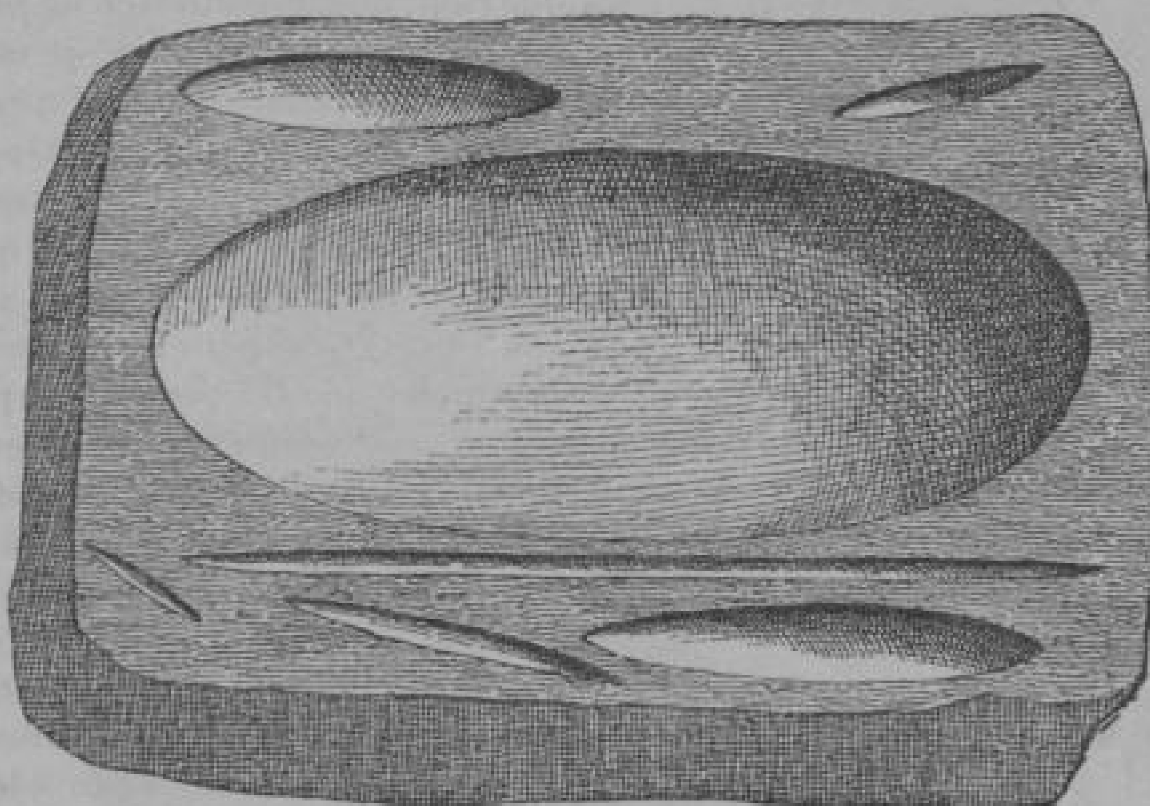
1. Suite — Voy. pages 232 et 268.

» D'où venaient ces nouveaux arrivants? Ceci est une grosse question, qui nous entraînerait trop loin. Qu'il vous suffise de savoir que la plupart des savants croient que ces hommes nouveaux arrivaient des régions élevées de l'Asie centrale, et en cela la science se trouve encore d'accord avec les livres sacrés, qui placent dans ces mêmes pays la dispersion des fils de Noé.

» Mais passons dans la salle voisine, et nous allons constater tout de suite les progrès sensibles qu'a faits l'industrie humaine. »

Nous entrons à la suite de M. Deville. Ici encore, sont rangées des vitrines remplies d'objets de pierre, mais dès le premier coup d'œil on est frappé par la diversité des formes, par l'élégance même de tous ces outils primitifs, où l'on voit représenté depuis la lourde hache jusqu'à l'aiguille.

Les premières vitrines que nous passons en revue montrent bien la transition entre l'industrie de la pierre taillée et celle de la pierre polie; les formes sont à peine mieux ébauchées, mais à mesure que nous avançons, notre étonnement, notre admiration, vont en croissant. Voilà des pointes de lance en silex, des poignards en jadéite, des couteaux, des haches, qui peuvent rivaliser avec nos plus belles armes de métal; leur poli est si fin, si brillant, qu'on a peine à croire que ce que l'on a sous les yeux est véritablement de la pierre.



Pierre ayant servi à la fabrication des haches en silex. (P. 283, col. 2.)

« Tout ça est fort beau, dis-je à M. Deville, mais comment et avec quoi ces hommes primitifs travaillaient-ils le silex pour donner à leurs instruments un tel fini, une telle élégance. C'est, ce me semble, une matière fort dure et que nos instruments d'acier ne taillent eux-mêmes qu'avec quelque difficulté.

— Oui, en effet, le silex est une pierre fort dure; mais nos ancêtres connaissaient le proverbe anglais: *Diamond cut diamond*, le diamant coupe le diamant, et ils coupaient le silex avec le silex. C'est ainsi aussi qu'ils parvenaient même à percer cette matière, alors qu'à notre époque les lapidaires ne réussissent à perforer le silex qu'à l'aide de l'égrisée ou poudre de diamant.

» Les armes en silex une fois ébauchées, on les achevait en les usant patiemment sur le grès.

» Tenez, regardez cette pierre dans laquelle se montrent des cavités de diverses formes (voyez la gravure); elle vous représente l'atelier complet d'un fabricant d'armes et d'outils à l'époque néolithique. Vous remarquez au centre une sorte de cuvette ovale, profonde: la longueur de cette cuvette permettait à l'ouvrier d'imprimer à la pierre un mouvement assez long et lui facilitait l'emploi de toute sa force. De plus la forme de cette concavité donnait tout de suite au silex la forme en amande que présentent toutes les haches que vous voyez autour de vous. Les autres rainures qui entourent la cuvette centrale servaient à amincir les côtés, à former la pointe, à finir en un mot l'arme dégrossie.

» Ces armes de pierre si bien façonnées étaient montées sur des manches en os, en bois ou en corne de cerf. Vous pouvez voir dans cette vitrine une hache en silex emmanchée dans une gaine en corne de cerf et munie d'un manche en bois de chêne (voyez la gravure), qui montre la perfection à laquelle les hommes avaient su porter ces instruments avant de découvrir l'usage des métaux.

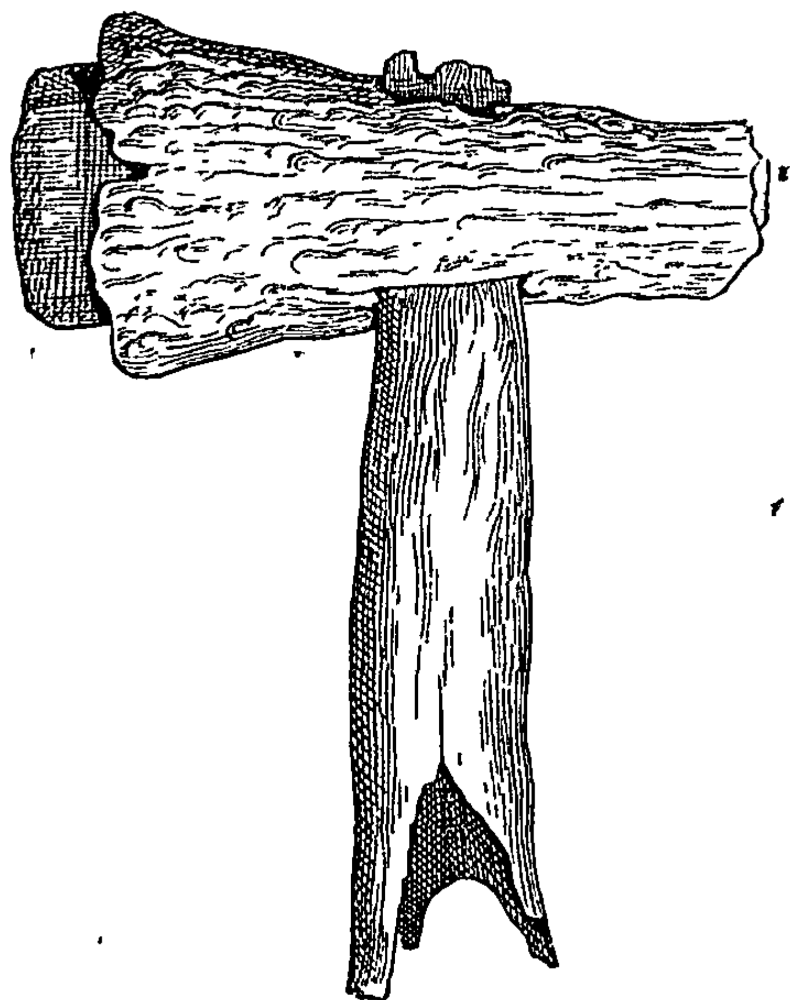
» Cependant, il paraît difficile au premier abord d'assujettir assez solidement un fragment de pierre dans un morceau de bois pour lui donner une grande fixité. Nos ancêtres surmontaient cette difficulté sans peine; pour cela, ils se contentaient, n'ayant pas de cordes, d'attacher la pierre et le bois avec des tendons frais du bœuf ou du cheval; ces tendons en se desséchant assujettissaient l'arme plus sûrement que ne l'eût fait une corde.

» L'homme marchait du reste à grands pas dans la civilisation depuis qu'il avait appris à tailler et à polir la pierre, et si nous passons en revue les diverses branches de l'industrie humaine, nous y verrons des progrès considérables.

» Tout d'abord, il a vécu, comme un animal, des racines arrachées à la terre, puis il s'est repu de la chair des bêtes que ces nouvelles armes lui permettaient d'abattre; maintenant il commence à avoir des troupeaux de rennes, de bœufs, il cultive le sol, il se fabrique des vêtements, des ornements, il modèle des vases. Et de tout cela, vous en voyez les preuves réunies autour de vous. Voilà des colliers faits de dents d'animaux, de défenses de sanglier, qui ont orné le cou des belles et la poitrine des pasteurs de

l'âge de pierre; voici des fragments de poterie qu'ont modelée les mains de l'homme néolithique. Ce moulin primitif, grosse dalle plate sur laquelle repose un rouleau de pierre, vous prouve à la fois qu'il était agriculteur puisque qu'il avait à moudre du grain et qu'il savait déjà fabriquer avec de la farine une sorte de pain.

» Un autre grand événement marque l'époque de la pierre polie, c'est l'origine de la navigation. L'homme, qui a peut-être commencé à se hasarder sur les eaux, accroché à un tronc flottant, se construit maintenant des barques; avec sa hache en silex, et en s'aidant du feu, il creuse un canot, grossier il est



Hache en silex emmanchée dans une gaîne en corne de cerf.
(P. 283, col. 2.)

vrai, mais qui lui donne néanmoins l'empire des fleuves et des lacs.

» On a retrouvé sur plusieurs points de la France des spécimens de ces barques primitives. Ainsi, le 6 janvier 1860, des ouvriers travaillant aux fortifications d'Abbeville découvrirent dans la tourbe une pirogue enfouie à près de 4 mètres de profondeur. Faite d'un seul tronc de chêne, elle avait plus de 6 mètres de longueur et se terminait à chaque extrémité en pointe; on y voyait la place où avait dû s'adapter un mât. Dans une des prochaines salles, nous verrons une autre pirogue du même genre trouvée à Paris, mais qui date d'une époque postérieure.

» Grâce à leurs canots, les hommes de l'âge de la pierre polie pouvaient ajouter la pêche à leurs moyens d'alimentation, et si l'on n'a pas retrouvé leurs filets, on a du moins découvert en grand nombre les pierres arrondies, percées de trous, dont ils garnissaient ces engins pour les faire enfoncer, exactement comme nos pêcheurs garnissent les mailles de leurs filets de balles de plomb.

» Si la condition sociale des hommes s'était, ainsi que vous le voyez, considérablement améliorée dès l'époque de la pierre polie, leur condition morale avait fait aussi de grands progrès. On ignore quelle était leur religion; ils ne paraissent pas avoir eu d'idoles; sans doute, simples et bons, ils se bornaient à admirer le Maître inconnu qui les avait créés, le remerçiant des dons merveilleux qu'il leur accordait, des animaux qu'il avait faits propres à leur usage, des fruits savoureux dont il avait chargé les arbres, des graines nutritives dont il avait semé le sol.

» Je dis qu'ils étaient bons, et cependant certains savants ont prétendu que ces hommes, nos premiers ancêtres, étaient anthropophages, qu'ils se nourrissaient de chair humaine. Mais c'est là une calomnie que rien, absolument rien ne prouve. Et pour prouver qu'ils devaient être bons, je me contente de ce fait c'est qu'ils aimaient et respectaient leurs parents; l'amour de la famille, le respect de la vieillesse, le souvenir pieux des ancêtres, marquent chez l'homme une élévation de sentiments qui exclut, à mon avis, l'idée de barbarie sauvage.

» Je vois Georges et M. Vincent qui ont l'air de se demander quelles preuves je puis avoir que nos ancêtres possédaient toutes ces qualités. La seule preuve que j'ai, et elle me suffit, c'est le soin et le dévouement que ces hommes primitifs mettaient à l'érection des sépultures. Tandis qu'ils se contentaient eux-mêmes de huttes de branchages et de cavernes naturelles, ils élevaient aux mânes de leurs parents des édifices qui excitent encore aujourd'hui notre étonnement et notre admiration. Avec une industrie et une persévérance incroyables, ils roulaient d'énormes blocs de rochers, les entassaient et les disposaient en chambres dans lesquelles ils déposaient les précieux restes; puis ces chambres sépulcrales étaient recouvertes de pyramides de terre, si hautes, si solides, qu'après des centaines de siècles nous pouvons encore les contempler. Qui pourrait nier aujourd'hui à la vue de ces tumulus, de ces dolmens, qu'un sentiment profond animait les hommes qui les ont érigés?

— Mais, interrompit Georges, tu parles des dolmens. Ne sont-ce pas les Druides qui les ont élevés pour y célébrer des sacrifices humains.

— C'est là une opinion, en effet, qui a été trop longtemps accréditée; que les Druides, ministres mystérieux d'un culte d'origine asiatique, aient utilisé ces dolmens et ces tables de pierre pour leurs sombres rites, est une chose fort possible, quoique douteuse. Mais ce ne sont pas eux qui ont construit les dolmens. »

A suivre. P. VINCENT.



LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE VI

Histoire véridique d'un plat de couscous.

Quelques jours après l'arrivée des voyageurs, Hervé avait voulu faire connaître à Diane, qui l'interrogeait sans cesse sur l'Afrique, le fameux *couscous*, ce mets favori des Arabes. Il avait pris grand'peine à expliquer lui-même toute la préparation, au succès de laquelle il tenait comme un artiste à son œuvre.

Tant que Hervé avait été là, Pacifique s'était contenue; mais dès qu'il eut refermé sur lui la porte de la cuisine, elle exhala sa mauvaise humeur en termes fort peu ménagés.

« Il ne manque plus que cela, dit-elle à Bonne-à-Tout, qui examinait curieusement les petits grains blancs et ronds ! Il faut vraiment que M. Hervé ait perdu la tête là-bas ! Je sais bien quelle est la chrétienne qui n'y touchera pas seulement du petit doigt.

— Mais, Mlle Pacifique, objectait Bonne à tout qui était un peu gourmande, puisqu'il y aura des poulets dessus. C'est bien bon le poulet !



La leçon d'anglais. (P. 286, col. 2.)

— Pauvre innocente ! Quand ces graines arrangées par leurs sorciers y auront passé, croyez-vous que les poulets de notre basse-cour se ressembleront encore ? »

Bonne-à-Tout, se sentant vaincue, continua à plumer les volailles en silence, se répétant intérieurement la leçon d'Hervé, qu'il avait copiée en grosses lettres, et affichée au-dessus du fourneau :

« Placer le couscous sur l'eau bouillante, ou plu- » tôt sur le bouillon bouillant (il avait écrit ainsi) et » laisser mijoter doucement à la vapeur. Au dernier » moment, poser dessus les poulets bouillis, et verser » sur le tout de la crème de lait. »

Pacifique enrageait en accomplissant ces diverses prescriptions. Néanmoins, à six heures, le plat était prêt, et déposé tout fumant sur la table de la salle à manger.

« C'est superbe ! s'écria Hervé pendant que les yeux de son fils adoptif étincelaient de joie, et que toute sa contenance exprimait la plus profonde jubilation. Il n'y manque que quelques tranches de pastèques. »

Aussitôt le petit garçon, sans attendre l'invitation de personne, plongea sa main droite dans le plat, y saisit une grosse poignée de couscous, tandis que de l'autre main il prenait dans le ravier deux ou trois coquilles de beurre qu'il mêlait au fond de la paume, selon la coutume arabe, avec le couscous encore fumant. Le beurre fondit au plus vite et coula en ruisseaux épais à travers les doigts fermés, sur l'assiette, sur la nappe, et jusque sur la belle veste couleur pistache, d'où miss Déborah reçut quelques éclaboussures.

Pour le coup, la digne Anglaise n'y tint plus. Le vase débordait ! Elle se leva de table en secouant sa serviette tout autour d'elle avec frénésie, comme si elle avait été poursuivie par un essaim de guêpes, et toute sa personne était si étrangement comique, que Hervé se tordait sur sa chaise dans un rire convulsif :

« Pardonnez, chère bonne miss, dit-il enfin quand il eut repris possession de lui-même, mais ce petit coquin s'y prend à ravir. C'est ainsi que cela se fait. Il me semble être encore sous la tente de Sidi-Ben-Taghi, quand il m'offrit la diffa quelques ours avant mon départ. »

Miss Déborah s'était rassise en silence, mais elle souffrait intérieurement de cette violation fla-

1. Suite. — Voy. pages 206, 238 et 252.

grante de toutes les lois du décorum et de la propreté.

« Imaginons-nous, dit gravement le vieil oncle, pour faire une diversion utile, que nous sommes revenus aux premiers jours du monde, et que nous n'avons pas d'autres fourchettes que les dix doigts octroyés aux fils d'Adam par la bonté de la Providence! Comment ferions-nous alors, miss Déborah, je vous le demande?

— J'aimerais mieux mourir que d'en venir à de pareilles extrémités, répondit l'Anglaise du ton convaincu d'un martyr qui fait profession de sa foi.

— Oh! oh! permettez-moi d'espérer le contraire!

— En tout cas, reprit-elle avec un accent de componction risible, je remercie le Seigneur de ne m'avoir pas fait naître dans ces temps barbares.

— Où les cabinets de toilette étaient encore une invention fort peu connue, ajouta Hervé en riant. On se jetait le plus simplement du monde dans le Tigre ou dans l'Euphrate, et tout était dit.

— Hervé, interrompit doucement Mme de Léry, ne voyez-vous pas que vous tourmentez miss Déborah? Laissons cela, je vous prie, et puisque vous seul pouvez vous faire comprendre de votre protégé, enseignez-lui à manger à la française. Vous ne prétendez pas, j'imagine, qu'il conserve éternellement ses habitudes anticivilisées.

— Non, ma bonne mère; mais j'espérais que le petit drôle, qui me paraît fort intelligent, apprendrait tout seul, en voyant faire les autres, ni plus ni moins qu'un singe.

— Je lui apprendrais bien, moi, dit Diane toute rouge de sa hardiesse, si l'on voulait me placer près de lui à table. »

CHAPITRE VII

Diane commence à appliquer courageusement ses théories d'éducation.

Dès le lendemain, Ben-Aissa était installé à côté de la petite fille. Elle apporta à ses nouvelles fonctions un zèle si outré, surveillant avec sollicitude les moindres mouvements de son étrange voisin, qu'elle en oubliait de manger et de boire.

Le petit garçon, pour sa part, mit beaucoup de bonne volonté et même une certaine adresse à faire ce qu'on lui demandait; mais miss Déborah eut bien des fois à souffrir, en voyant rebondir jusqu'à elle un morceau de viande, mal dirigé par une fourchette novice.

C'étaient là des accidents que le petit Arabe déplorait certainement. Il ne portait pas un morceau à sa bouche sans regarder Diane au préalable, et il s'efforçait de la copier avec une exactitude toute chinoise, à tel point qu'un jour, Diane ayant renversé sur la table son verre plein d'eau rougie, ce qui lui avait valu une remontrance de miss Déborah, il avait immédiatement renversé le sien.

Mme de Léry se préoccupait peu de ces petits incidents qui choquaient l'Anglaise dans ce qu'elle avait de plus sensible : l'amour de la propreté et du décorum. Elle savait bien que ces inévitables travers disparaîtraient à la longue. Sa seule préoccupation était d'étudier le caractère de l'enfant confié à ses soins par Hervé, qui était reparti pour l'Afrique après un court séjour. N'y aurait-il pas pour Diane quelque inconvénient dans cette camaraderie de toutes les heures avec un compagnon si différent d'elle? Elle observait donc de son mieux, à l'aide de cet œil clairvoyant que Dieu donne aux mères, décidée à ne s'associer complétement à l'œuvre généreuse d'Hervé que si la petite fille n'avait rien à y perdre.

Mais bien au contraire, Diane y gagnait chaque jour; elle veillait sur elle-même avec un soin scrupuleux, de peur de donner le mauvais exemple à son élève, de peur aussi peut-être, car les bons sentiments ne vont pas sans quelque mélange, de donner prise sur elle à miss Déborah.

Rien ne l'humiliait comme de recevoir quelque remontrance méritée devant son pupille. Il commençait à comprendre assez d'anglais pour deviner quand on grondait sa petite maîtresse. D'ailleurs le mécontentement se lisait vite dans la physionomie de la digne gouvernante; il lui montait alors aux joues des nuages d'un pourpre violacé, à la signification desquels personne ne pouvait se méprendre, quand on les avait remarqués une fois. Pour elle, très-sensible aux formes extérieures, elle ne partageait pas l'opinion de Mme de Léry sur l'heureux changement et les efforts réels de Diane. Si la petite fille étudiait mieux et obéissait plus vite, en revanche elle devenait plus animée et plus bruyante.

Jusqu'ici, séquestrée dans la société de sa mère, presque toujours souffrante, et de la ponctuelle Anglaise, elle s'était contentée de jeux tranquilles, n'ayant personne pour se livrer à ces divertissements bruyants qui demandent le stimulant de petits camarades du même âge. Désormais, c'était avec Ben-Aïssa des courses sans fin sous les grandes charmilles du parc. Puis elle lui avait appris à attacher la corde à un tronc d'arbre, et à tourner l'autre bout pendant qu'elle sautait, ce dont il s'acquittait avec une patience bien digne d'éloges, eu égard à l'impétuosité habituelle de son caractère.

« Plus vite, plus vite! » disait-elle.

Et les couleurs de la santé qui avaient manqué jusque-là à son petit minois délicat s'accentuaient chaque jour davantage.

Qu'importait donc à Mme de Léry quelques robes déchirées, des cheveux dénoués par la course, et l'empreinte de petits pieds crottés sur le parquet luisant du salon et de la salle à manger?

Diane avait bonne mine, Diane s'amusait; on entendait retentir ses éclats de rire joyeux d'un bout de la maison à l'autre. Sa mère n'en demandait pas davantage.

Il n'en était pas de même de la gouvernante. Elle

suivait pas à pas les enfants dans leurs jeux, avec un dévouement d'autant plus méritoire qu'elle était ennemie jurée du mouvement et du bruit, et sans cesse elle entrait en lutte avec eux pour les calmer.

Sans se préoccuper pour elle-même de la chaleur qui lui était pourtant très-nuisible, elle traversait vingt fois le jour la pelouse ensoleillée, pour voir si Diane n'était pas en sueur, ou si la rougeur de ses joues n'indiquait pas un développement anormal dans sa température intérieure.

« Nôtre pauvre Miss se tue, disait parfois Mme de Léry à son oncle. La tâche devient trop rude pour elle. Ni mes affectueuses remontrances, ni ses fréquentes migraines ne peuvent l'engager à rester à la fraîcheur du salon quand les enfants sont dehors. Je ne suis pourtant pas fâchée que Diane s'aguerrisse un peu. Quant à son camarade...

— Oh! pour lui, on peut être bien tranquille, répondait M. Ducreux. Ce gaillard-là nage dans la chaleur comme dans son élément! mettez-le sur la fenêtre, en plein soleil, à une température capable de faire cuire un œuf à la coque, et vous verrez qu'il ne bronchera pas! Tenez, regardez-le! Il rentre parce que Diane rentre, et qu'il est devenu son ombre; mais voyez un peu si ce teint bronzé a quelque chose à perdre, et ne défie pas les pâles rayons de notre soleil de France. »

Ben-Aïssa rentrait en effet, mais d'un pas traînant qui ne ressemblait guère à son allure accoutumée. Les jeux étaient finis, et l'heure de la leçon venait de sonner. Il fallait prendre l'alphabet, s'asseoir aux pieds de miss Déborah, sur un certain tabouret de velours d'Utrecht jaune, et y rester, bon gré, mal gré, attentif et immobile pendant une longue demi-heure.

Oh! ce tabouret, comme il le détestait, et quels injustes coups de pied il lui lançait au passage, lorsqu'il se rencontrait avec lui dans la journée! Fort injustes en vérité. Est-ce la faute de la sellette, si le coupable vient s'y asseoir devant le juge, pour répondre à son redoutable interrogatoire? Non certes, direz-vous. Pas plus que la sellette, le pauvre tabouret n'était responsable des douleurs de l'écolier, et si le temps pendant lequel il y était assis paraissait si long au paresseux, devait-il en accuser un autre que lui-même?

Pendant cette « cruelle demi-heure » Ben-Aïssa cherchait de fréquents encouragements dans les regards pleins de compassion de sa petite amie. Elle était là, attentive et sympathique, exécutant dans un coin de la salle d'études sa tâche de couture ou de tapisserie. Que ne pouvait-elle lui « souffler »? Mais c'était impossible! Miss Déborah avait l'ouïe aussi fine que la vue perçante, et rien ne lui échappait. D'ailleurs « souffler » n'est-ce pas une tromperie en action, et Diane était la sincérité même.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.

OCTOBRE

Octobre a sonné l'heure du retour!

Déjà la neige se montre sur les cimes où se dirigeait hier notre joyeuse cavalcade; la vallée est sombre et froide, les torrents se gonflent sous la pluie; adieu, mulets infatigables, guides complaisants, petits sentiers perdus; adieu, montagnes et glaciers; le postillon est en selle, les chevaux piaffent, le cor retentit; la diligence n'attend plus que nous.

Faites vos malles, buveurs d'eau! Bouclez votre valise, baigneurs intrépides! La source est déjà presque déserte, les sapins ne savent plus à qui offrir leur rustique encens, et demain la naïade, abandonnée pour de longs mois, par ceux à qui elle s'est efforcé de rendre la santé, frissonnera seule au fond de la montagne. Personne sur les plages au sable d'or! Personne au sommet des falaises pour contempler l'horizon brumeux! Un coup de sifflet a retenti, la locomotive s'ébranle, et la vapeur emporte ces hôtes d'un jour qui veulent jeter un dernier regard sur le vaste océan laissé derrière eux.

Est-bien la même route? Oui, voilà les pommiers chargés de fruits qu'on commence à débarrasser de leurs fardeaux. Mais que sont devenus les champs couverts d'épis d'or, et les pampres qui pliaient sous le poids des grappes? — Tout est fini, vendanges et moissons! Le raisin est au pressoir, comme le blé est au moulin, et la terre, cette bonne nourricière des hommes, montre maintenant son sein fécond que déchire la herse.

Va-t-elle se reposer enfin? Ne le croyez-pas!

« Voyez-vous cette main qui par les airs chemine! »

C'est la moisson future que le semeur jette aux sillons encore vides. C'est le pain pour l'an prochain.

Elle ne se donne guère de vacances cette bonne terre! Lorsqu'il lui arrive de ne pas produire selon nos vœux, prenons-nous-en à la pluie ou au soleil, au vent ou à la grêle, mais ne l'accusons pas; elle est toujours là, prête à faire son œuvre et à rendre au centuple ce qu'on lui a confié.

Suivez son exemple, mes amis, reprenez le travail avec courage. Préparez dès maintenant la moisson prochaine. Que de coins ingrats à défricher, que de terrains pierreux à débarrasser, que de mauvaises herbes à extirper peut-être!

Travaillez! Ce que vous gagnerez chaque jour au collége sera un bien définitivement acquis pour lequel vous n'aurez à craindre ni les intempéries de l'hiver, ni les ardeurs de l'été. Travaillez, c'est le lot de l'homme ici-bas.

« Le monde, a dit justement je ne sais quel penseur anglais, est une salle d'école, et non point une cour de récréation. »

MARIE MARÉCHAL.

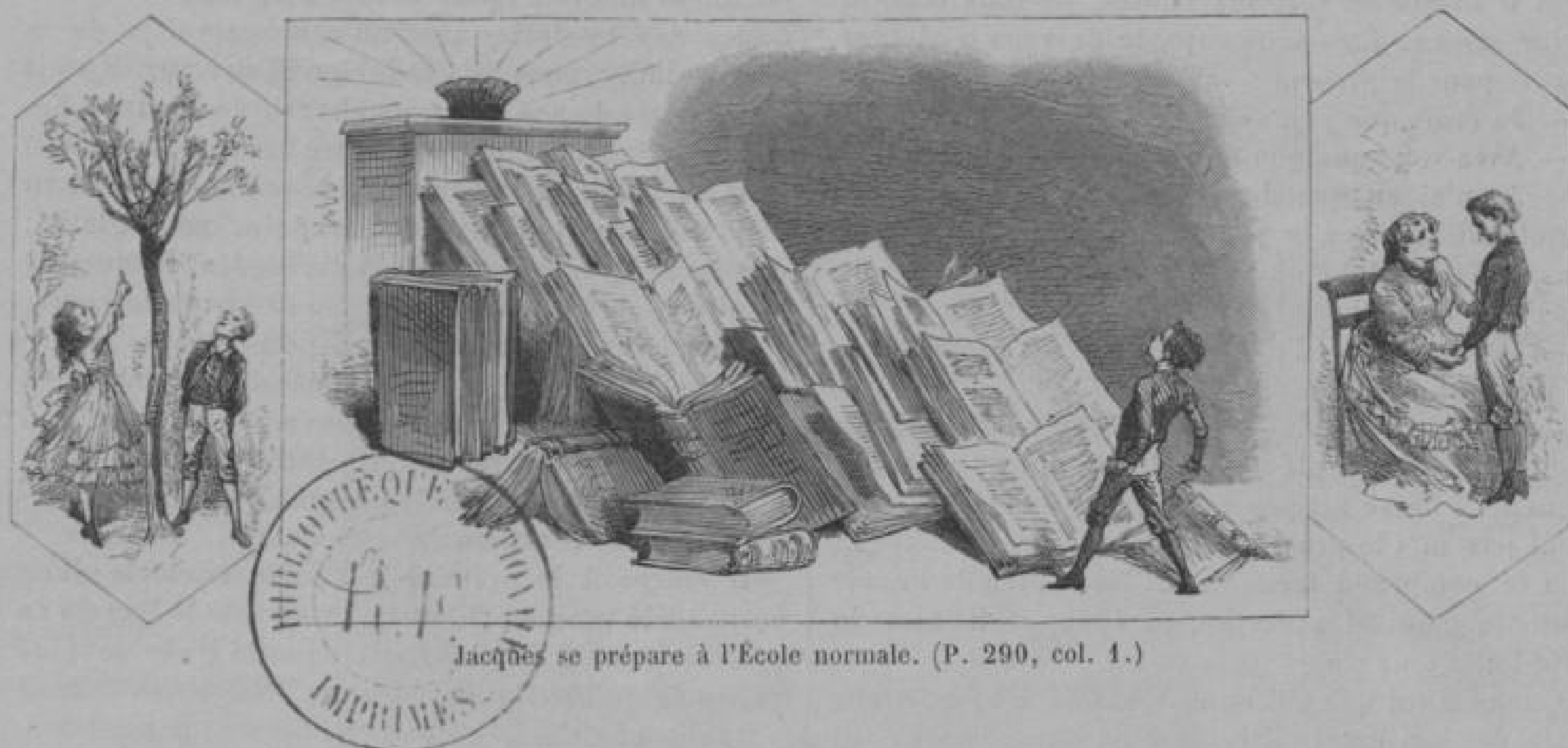


Les jours dimin. de 1 h. 44 m.

1	jeudi	st Rémi.
2	ven.	sts Anges gard.
3	sam.	st Gérard.
4	40 D	19 st Fr. d'A.
5	lundi	st Froilan.
6	mar.	st Bruno.
7	mer.	st Serge.
8	jeudi	ste Brigitte.
9	ven.	st Denis, *év.*
10	sam.	st Franç. de B.
11	41 D	20 st Gommer.
12	lundi	st Vilfrid.
13	mar.	st Edouard, *r.*
14	mer.	st Calixte, P.
15	jeudi	ste Thérèse.
16	ven.	st Gal, *év.*
17	sam.	st Florentin.
18	42 D	21 st Luc, *év.*
19	lundi	st Savinien.
20	mar.	st Caprais.
21	mer.	ste Ursule.
22	jeudi	st Mellon, *év.*
23	ven.	st Hilarion.
24	sam.	st Magloire.
25	43 D	22 st Crépin.
26	lundi	st Rustique.
27	mar.	st Frumence.
28	mer.	st Simon.
29	jeudi	st Valentin.
30	ven.	st Lucain.
31	sam.	st Quentin, *v. j.*

D. Q. le 2, à 1 h. 29 m. soir.
N. L. le 10, à 10 h. 52 m. mat.
P. Q. le 18, à 1 h. 20 m. soir.
P. L. le 25, à 7 h. 11 m. matin.

Octobre, par Crafty.



Jacques se prépare à l'École normale. (P. 290, col. 1.)

NOUS AUTRES[1]

LXXIV

Jacques, accompagné de sa mère, fait une petite visite à M. Silvestre. — Il étonne sa sœur Marie.

Pendant les quinze premiers jours qui avaient suivi le départ de Pierre, Jacques avait l'air si triste et si malheureux, que sa mère en fut sérieusement inquiète, et l'emmena dans sa chambre pour le consoler. Il avoua en rougissant que sa tristesse ne venait pas du départ de Pierre. D'où venait-elle alors? — De quelque chose qu'il n'oserait jamais, jamais dire. — A force de tendresse et de bonnes paroles, sa mère finit par triompher du sentiment de honte qui l'empêchait de parler. Il avoua tout en se cachant la figure. « Crois-tu, lui dit sa mère, que monsieur Silvestre ait été trop sévère?

— Non, maman, je sais que j'ai mérité son reproche ; mais c'est si dur de s'entendre dire...

— Te repens-tu sérieusement?

— Si je me repens! Je n'ai pas grand mérite à me repentir, je suis si malheureux!

— Il faut parler à Monsieur Silvestre.

— Monsieur Silvestre ne me croira plus, je lui ai fait trop de promesses que je n'ai pas tenues.

— Cette fois-ci, mon enfant, j'espère qu'il te croira. Moi, je te crois ; je lui redirai ce que tu m'as dit, et ce que j'ai vu. »

Le jour même, Mme Cartel accompagnée de Jacques fit une petite visite à M. Silvestre.

M. Silvestre n'avait point un cœur de roche. Il s'était bien aperçu que Jacques, pour cette fois, était touché à fond. Mais comme il se défiait à bon droit de son ancienne légèreté, il l'étudiait en silence et attendait le moment d'intervenir.

A partir de ce jour, Jacques reprit toute sa gaieté, et Marie retrouva son vieux camarade.

Un jour, voulant lui montrer trois cerises qui apparaissaient sur un petit cerisier récemment planté, elle lui cria pour le faire descendre : « Monsieur le consul! monsieur le consul! »

M. le consul apparut à la fenêtre de sa chambre et lui fit signe de se taire. Il descendit rapidement, et après avoir admiré sans conviction les trois cerises merveilleuses, il dit à sa sœur : « A propos, tu feras bien de ne plus m'appeler consul.

— Photographe, alors! Je savais bien que tu y reviendrais.

— Ni photographe non plus. Écoute, c'était des enfantillages ; maintenant, j'ai autre chose en vue, quelque chose de sérieux. Tiens, je te donne en mille à deviner ce que c'est! » Il aurait bien pu le lui donner en cent mille pendant qu'il y était. Marie prit un air profond et se mit à se creuser la tête.

M. Silvestre, une fois assuré que Jacques tiendrait sa parole et travaillerait sérieusement, s'était hâté de le prémunir contre le découragement. « Vous travaillerez longtemps, lui dit-il, sans vous apercevoir que vous ayez fait de grands progrès, de même qu'en sens contraire, l'an dernier, vous avez encore profité de votre travail passé, longtemps après avoir cessé de travailler. Vos places ne s'amélioreront que peu à peu, et il ne serait pas prudent de compter sur des succès à la fin de l'année. Moi qui

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

serai à même de voir vos efforts, je vous rendrai pleine justice. Êtes-vous capable de vous contenter de cela pour le présent ?

— Je crois que j'en suis capable.

— Avez-vous quelque idée pour l'avenir ?

— Je n'ai eu que des idées folles. Je voudrais maintenant arriver le plus tôt possible à me suffire à moi-même, afin d'ôter à mes parents le souci de s'occuper de moi.

— Il y aurait bien l'École normale, dit M. Silvestre en hésitant.

— L'École normale ? » reprit Jacques d'un air réfléchi. C'était la seule des écoles du gouvernement à laquelle il ne se fût pas préparé en idée, et dont il n'eût pas mis le programme dans sa collection. Et cela se comprend facilement : les élèves de l'École normale n'ont ni uniforme, ni épée, et ils font du latin toute leur vie.

Quand il sut que s'il entrait jamais à l'École normale, dès son entrée il cesserait d'être à charge aux siens, et qu'au bout de trois ans d'école, il aurait une situation modeste mais assurée, il revint sur ses préventions, questionna M. Silvestre, se mit au travail pour tout de bon, et chaque matin se dit, en se réveillant : « Je me prépare pour l'École normale. »

Il aurait voulu garder son secret pour éviter les questions et les commentaires de Marie ; mais il ne put se tenir de le lui communiquer, le jour où elle l'appela pour jouir de la vue d'un cerisier qui produisait des cerises.

« Eh bien, as-tu trouvé? dit-il à Marie après l'avoir presque réduite au désespoir.

— Non, je donne ma langue au chat. »

Je demande d'avance pardon à l'École normale du coup terrible que je vais lui porter ; mais pour être fidèle à la vérité, je dois dire que, lorsque Jacques déclara que l'École normale était le but de ses efforts, Marie fit une moue passablement dédaigneuse.



LXXV

Le secret de Jacques et de Marie.

Décidément, la petite maison du faubourg était la maison aux secrets : petit ou gros, chacun y avait le sien.

Jacques avait fini par réconcilier Marie avec l'idée qu'il enseignerait le latin toute sa vie et ne porterait jamais le moindre habit brodé. Elle avait fait le sacrifice des broderies avec un courage voisin de la magnanimité, mais le latin lui tenait au cœur. Il avait été la cause de ses premiers chagrins sérieux, à l'époque où Jacques, tout fier d'être latiniste, la traitait avec un dédain si écrasant. Toute petite elle avait vu pleurer Pierre, toujours à cause de ce maudit latin ; et sans le latin (elle en était persuadée) Jacques ne serait jamais devenu la bête noire de ses professeurs.

Quand elle eut bien fait ses conditions, c'est-à-dire quand elle eut fait jurer à Jacques de ne jamais priser, de ne jamais devenir chauve, de ne porter ni lunettes ni habits râpés, elle entra dans ses plans d'avenir, et ils commencèrent à tenir des conciliabules dans tous les coins de la maison.

Il entrerait le premier à l'École normale ; il en sortirait le premier ; il aurait à choisir le lieu de sa résidence, et il le choisirait dans le lycée le plus voisin de Sainte-Maure, puisque Pierre reviendrait s'établir à Sainte-Maure, et vivrait avec papa et maman. Christine resterait avec eux pour prendre soin du ménage et s'occuper de la tante Julia, ou bien encore elle épouserait Foucarel, ou tout autre à son choix. Alors Marie, qui serait inutile à la maison, irait tenir le ménage de Jacques, et ils viendraient passer tous leurs congés et toutes leurs vacances à



Sainte-Maure. Ce serait tout simplement délicieux. Jacques, naturellement, serait décoré très-jeune, il devait bien cela à sa famille, en échange des broderies que...

« Mais, ma chère, dit Jacques un beau jour, l'un n'empêche pas l'autre. Tu ne sais pas ce que j'ai lu dans un livre que m'a prêté M. Silvestre. Les proviseurs ont des habits brodés, les recteurs aussi. Quant au ministre de l'instruction publique, en sa qualité de ministre il a...

— Il y a un ministre des professeurs, et tu ne me l'avais pas dit plus tôt, s'écria Marie, comme si elle venait d'être subitement frappée d'une vive lumière. Tu seras ministre, cela arrange tout. Songe donc : tu seras tellement supérieur à tous les autres, que tout le monde dira : Voilà un professeur dont il faut faire un proviseur : voilà un proviseur dont il faut faire un... comment dis-tu cela !

— Un recteur.

— Oui, un recteur. Bon, une fois recteur, il n'y a plus qu'un pas à faire pour devenir ministre.

— Comme tu y vas?

— Comment! comme j'y vais! Le ministre d'aujourd'hui n'a-t-il pas été un écolier dans son temps?

— Je le suppose.

— Bon. Tu es écolier comme il l'a été; tu seras ministre comme il l'est; c'est tout simple. Qu'as-tu à répliquer? Les ministres ont beaucoup d'argent, n'est-ce pas?

— Sûrement.

— Nous rachèterons la maison de papa, et nous lui en ferons cadeau pour sa fête. Nous donnerons beaucoup d'argent à M. Chauvin et à tous ceux de nos amis qui n'en ont pas assez. Vois-tu d'ici la fierté de papa et de maman, quand nous serons tous réunis et qu'ils iront à la grand'-messe, suivis de leur gendre l'amiral (car Albert sera amiral avant peu), de leur fils le docteur, et de leur fils le ministre?

— Folle, dit Jacques en souriant malgré lui; laisse-moi au moins finir ma version grecque; car il ne faut pas que le ministre de l'instruction publique attrape un pensum.

— Je me sauve!» Là-dessus elle fit une grande révérence; arrivée au seuil de la porte, elle se retourna et dit à demi-voix du ton emphatique d'un huissier qui annonce un grand personnage: «La sœur du ministre!» Elle revint sur ses pas, pour dire du plus grand sérieux: «Ce qui me chiffonne, c'est ce Foucarel, qui ne sera que simple avoué dans ce temps-là. Avoué, c'est un peu maigre, qu'en penses-tu?

— Je pense que tu m'avais promis de me laisser travailler,» répondit Jacques en haussant les épaules. Là-dessus «la sœur du ministre» s'éclipsa prudemment.



Me reconnaissez-vous? dit l'étranger. (P. 293, col. 1.)

Tout cela était bien fou, et Jacques avait raison de protester. Il n'avait aucune idée qu'il pût devenir ministre un jour; et cependant, voyez la contradiction, il n'aurait pas voulu s'engager par serment à ne jamais le devenir.

Quoi qu'il en soit, il s'était remis au travail, et il s'y était remis avec tant d'ardeur que les prédictions de M. Silvestre ne se réalisèrent qu'à moitié. Si Jacques n'obtint aucun succès au concours académique, il eut un prix et plusieurs nominations au collége.

Tel était le secret de Jacques et de Marie. Jacques le gardait comme un secret d'État. S'il consentait à rire avec Marie, de ses futures grandeurs, il n'aurait pas aimé à voir les autres s'en moquer. Marie, au contraire, était d'une imprudence et d'une indiscrétion qui mettaient son frère à la torture. Ne s'avisa-t-elle pas plusieurs fois, soit au déjeuner, soit au dîner, de faire des signes pour attirer l'attention de Jacques, et de lui dire, d'un bout de la table à l'autre, par le seul mouvement des lèvres: «Monsieur le ministre!»

Il tremblait de la tête aux pieds, à l'idée qu'on pouvait surprendre son *a parte* et la questionner.

LXXVI

Les secrets du docteur.

Le docteur, à qui l'on faisait mystère du complot formé pour faire imprimer son livre, avait lui aussi des secrets qu'il gardait soigneusement.

Tout le monde pouvait voir qu'il n'avait plus son agilité d'autrefois, cela n'était un secret pour personne. Mais lui seul savait au juste à quel point la marche l'essoufflait ; combien la moindre émotion le troublait ; avec quelle appréhension il quittait son fauteuil, où il demeurait volontiers pendant des journées entières, occupé à lire, à écrire, à méditer. Thérèse avait reçu de Mme Cartel la consigne d'éconduire les gens qui viendraient demander le médecin. Elle leur parlait aussi bas que possible en tenant la porte entr'ouverte, de peur que le docteur ne fût tenté de prendre sa canne et son chapeau. Le docteur avait l'oreille fine, il entendait ce que l'on demandait à Thérèse, mais il n'était point tenté de prendre sa canne et son chapeau. Il y avait des moments où l'idée seule de traverser la rue lui faisait perler la sueur sur le front. Tout en s'amusant des finesses de Thérèse, il faisait semblant d'être sa dupe plutôt que d'avouer que toute ruse était inutile et qu'un mal, dont il pouvait constater les symptômes et suivre pas à pas les progrès, le clouait dans son fauteuil.

Mais si le docteur était un médecin clairvoyant, c'était aussi un homme ferme, un chrétien résigné. Il souriait donc d'un sourire qui n'avait rien de contraint quand sa femme venait lui faire une petite visite, et il lui disait doucement : « Je me sens un peu faible, mais, avec le temps, le repos me remettra complétement. »

Le dévouement, le courage et la généreuse ardeur de Pierre et de Christine lui avaient ôté ses plus cruels soucis sur l'avenir qui attendait la famille, dans le cas où la volonté de Dieu l'enlèverait aux siens. Ce n'était pas en égoïste, mais en père prévoyant qu'il acceptait leurs sacrifices, et qu'il observait leurs efforts. Son âme, qui avait traversé sans faiblir les épreuves les plus rudes, était prête désormais à tout événement. Il pouvait donc jeter des regards assurés autour de lui ; la solitude à laquelle son mal le condamnait n'était hantée ni par la terreur de la mort, ni par les visions funèbres du condamné qui attend sa dernière heure.

Il avait pourvu à tout. Au fort même de la tempête qui l'avait renversé, il avait eu assez de calme et de sang-froid pour songer que Pierre serait bientôt en âge de tirer au sort, et que la conscription pourrait l'enlever à ses études. Sur les débris de sa fortune, il avait prélevé une somme de deux mille francs, qu'il avait déposés dans son secrétaire, avec la ferme résolution de tout endurer plutôt que de l'entamer.

« Si je meurs d'ici là, se dit le brave homme, Pierre sera exempt de droit comme fils aîné de femme veuve ; alors, cette somme servira à parer aux besoins les plus pressants. Si je vis, nous pourrons lui acheter un remplaçant. »

A côté de cette somme, dans le même tiroir du secrétaire, le docteur avait serré une lettre étrange qu'il avait relue bien des fois, et qui, chaque fois, l'avait plongé dans de profondes réflexions.

Un matin, le facteur Mageron était venu sonner à la porte de la petite maison.

« Il y a loin de la ville ici, dit-il à Thérèse pour entamer la conversation.

— Pas plus loin que d'ici à la ville, lui répondit Thérèse. Si vous avez quelque chose pour nous, donnez-le-moi, car je n'ai pas de temps à perdre, moi. »

Mageron déconfit tira une lettre de sa boîte, fit remarquer que le timbre « était tout drôle », la donna à Thérèse, et s'en alla en sifflant avec rage.

La lettre était timbrée d'Amsterdam, et contenait les lignes suivantes :

« Le malheureux qui vous a fait tant de mal, à vous, l'ami de son père et le sien, ne vit que pour réparer sa faute, si elle est réparable. Au moment de s'embarquer pour tenter la fortune, il vous supplie d'oublier votre juste ressentiment, et de le prendre en pitié. Comme vous pourriez, par un scrupule de conscience, vous croire tenu à mettre ce billet entre les mains d'un magistrat, il le laisse à un ami qui vous le fera parvenir plusieurs mois après mon départ ! »

« Dieu soit loué ! pensa le docteur, au moins il est vivant ! » La fuite mystérieuse de M. Bigues avait donné lieu aux plus sinistres rumeurs. « Quant aux espérances que cette lettre pourrait faire concevoir, se dit le docteur, elles sont trop incertaines pour que j'en dise un mot à qui que ce soit. »

Tels étaient les secrets du docteur.



LXXVII

M. Bigues et M. van Oot.

La lettre avait été mise à la poste par le digne M. van Oot, un des plus riches armateurs d'Amsterdam.

Par une belle matinée d'hiver (c'était le lendemain de la fuite de M. Bigues) M. van Oot, assis près d'un bon poêle qui ronflait joyeusement, fumait sa longue pipe, et regardait le grand canal tout sillonné de patineurs. A la lumière du soleil, les rayures laissées par les patins étincelaient comme des éclairs. M. van Oot pensait à toutes sortes de choses, au temps où il était jeune et où on le citait parmi les plus hardis patineurs, à sa pipe qui tirait bien, à sa dernière opération qui avait réussi au delà de ses espérances, aux sommes énormes qui étaient entrées dans sa caisse, à l'hôpital qu'il faisait bâtir et dont l'hiver avait arrêté les travaux, lorsqu'un violent coup de marteau à la porte d'entrée le tira de ses méditations. Il se pencha en avant et leva les yeux sur un petit miroir disposé obliquement, à l'extérieur de la fenêtre. Le petit miroir lui renvoya l'image d'un homme enveloppé dans un manteau, et qui piétinait en attendant qu'on vînt lui ouvrir.

« Connais pas, murmura M. van Oot.

— Me reconnaissez-vous, dit en entrant l'étranger, qui semblait harassé.

— Non, » répondit M. van Oot.

Alors M. Bigues, car c'était lui, dit qui il était, et ce qu'il avait fait.



Le grand canal était sillonné de patineurs. (P. 293, col. 1.)

« Est-ce possible? moi qui, autrefois, vous ai connu si...

— Autrefois j'étais un honnête homme; aujourd'hui, je suis un misérable. Quand j'ai eu fait ce que vous savez, j'ai fui devant moi, sans savoir où j'allais. J'ai gagné la Belgique; une fois là, je me suis souvenu de vous.

— Et vous avez bien fait, répondit chaleureusement M. van Oot. Oui, vous avez bien fait. Autrefois, vous m'avez rendu grand service; quoique nous nous soyons perdus de vue depuis, je ne l'ai jamais oublié! Vous êtes tout pâle, vous devez mourir de faim!

— Depuis vingt-quatre heures je n'ai rien pris; j'avais juste de quoi faire le voyage.

— Rien pris depuis vingt-quatre heures! » Là-dessus, M. van Oot, sa pipe à la main, courut tirer un cordon de sonnette. « Non! non! reprit-il, pas un mot, mon cher monsieur, pas un mot avant que..... Vingt-quatre heures sans manger! »

Quand il jugea que son hôte inattendu avait repris ses forces, il lui demanda quels étaient ses projets.

« Mes projets? J'ai la tête perdue.

— Il ne faut pas avoir la tête perdue.

— Conseillez-moi.

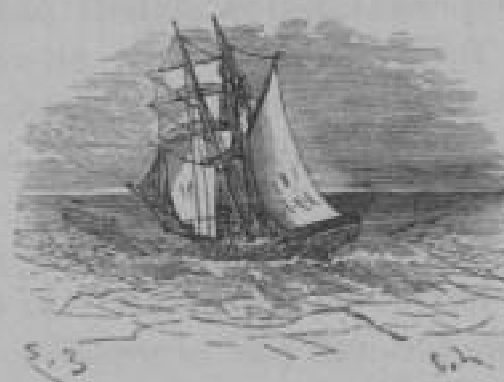
— Il faut refaire votre fortune, et réparer le mal que vous avez causé.

— Qui aura assez de confiance en moi pour m'aider?

— Moi. Je suis trop riche, et je n'ai pas l'ombre de famille. Oui, j'ai trop d'argent, et si je continue à travailler, c'est pour ne pas mourir d'ennui. J'ai l'intention de fonder une banque en Australie, à Melbourne. Il y a de l'avenir pour une banque, là-bas. Je cherchais depuis quelque temps l'homme qu'il me fallait : le voilà, dit-il en touchant la manche de M. Bigues avec le bout du tuyau de sa pipe. Melbourne vous convient-il? Oui! C'est très-bien. Je fournis les fonds, vous fournissez votre activité et votre entente des affaires. Je vous en prie, mon cher monsieur, pas de remercîments; soyons sérieux, puisque nous parlons d'affaires. Quand le dégel viendra, vous pourrez partir; en attendant, vous étudierez la question et vous mûrirez l'affaire. »

M. van Oot, qui se connaissait en hommes, n'eut pas la moindre inquiétude sur l'emploi des fonds qu'il se proposait de consacrer à son entreprise. Le repentir si profond, si sincère de M. Bigues était à ses yeux la plus sûre des garanties, et, comme il avait très-bon cœur, il songeait aux familles que son hôte avait ruinées.

M. Bigues, ayant pris, par prudence, le nom de



Dubourg, devint le gérant de la banque van Oot et Cie, à Melbourne.

Six mois, jour pour jour, après son départ, M. van Oot avait mis ponctuellement à la poste la lettre que le docteur gardait dans son tiroir.

LXXVIII

Une nouvelle, venue de Sainte-Maure, change les projets de Pierre. Il reçoit une invitation à dîner.

Le mois de juillet tirait à sa fin. Pierre venait de passer avec succès son examen de baccalauréat ès sciences. Ce fut le commandant qui porta cette bonne nouvelle à Sainte-Maure, le jour où, sur une lettre de sa belle-mère, il partit pour Sainte-Maure en compagnie du docteur Bryan, l'un des médecins les plus illustres de la Faculté de Paris.

« Eh bien? lui dit Camille, qui guettait son retour avec anxiété.

— Il n'y a rien de grave : seulement, il eût été imprudent d'attendre plus longtemps. Ton père avait deviné son mal, et c'est avec son consentement que ta mère nous a écrit. Le docteur Bryan et lui sont tombés d'accord sur tous les points. Quand les grandes chaleurs seront passées, il ira passer quelques mois à Cannes. Il hésitait, à cause de la dépense, et c'est pour cela qu'il a voulu avoir l'avis du docteur Bryan. Mais qu'est-ce que la dépense quand la santé est en jeu? Tout le monde s'y mettra et il faudra bien qu'on y arrive. Christine et Pierre font des merveilles; nous tâcherons de ne pas rester en arrière. Ta mère accompagnera ton père.

— Mais les autres, que deviendront-ils pendant ce temps-là? Il faut absolument les décider à venir ici.

— C'est bien mon avis, et j'ai fait la proposition séance tenante. On a demandé à réfléchir. Je ne vois pas quelles objections ils pourraient imaginer. »

Le soir même, dès qu'il fut libre, Pierre vint aux nouvelles. Tout en regagnant le quartier latin, il réfléchissait profondément. Dans la joie de son premier succès, en sortant de la vieille Sorbonne, où il était entré simple candidat et d'où il sortait bachelier, il s'était dit que ce serait une bien douce chose d'aller passer une quinzaine de jours à Sainte-Maure. Après ce qu'il venait d'apprendre, il repoussa les douces visions qu'il s'était faites, comme autant de désirs égoïstes. Il fallait absolument que son père allât retrouver la santé dans le Midi; donc Pierre devait gagner le plus d'argent possible et supprimer toutes les dépenses qui n'étaient pas strictement nécessaires. Donc il supprimait son voyage, c'était une économie toute trouvée, sans compter qu'il donnerait des leçons pendant les quinze jours qu'il avait destinés à l'oisiveté.

Il ferait peut-être bien aussi de supprimer le baccalauréat ès lettres qu'il devait passer le mardi suivant, et qui ne lui était pas nécessaire. Personne ne serait désappointé, car il n'avait parlé de ce second examen à personne, pas même à Christine. D'un autre côté, son père tenait beaucoup à ce qu'il fût bachelier ès lettres. Il n'en avait plus reparlé dans les derniers temps; mais il le désirait toujours, et les désirs de son père étaient des ordres pour lui. De plus, Pierre avait puisé dans les conversations et dans les exemples de la famille ce principe qui vaut de l'or : « Ne jamais entreprendre un travail à la légère; mener à bonne fin tout travail commencé! »

« Allons! se dit-il en quittant le quai pour s'engager dans une des rues étroites du quartier latin, il faut que le baccalauréat ès lettres y passe aussi. Il n'y aura de supprimé pour cette fois que le voyage de Sainte-Maure. »

L'illustre écrivain anglais Dickens, dans un de ses livres, dépeint un personnage qui parle toujours de se mettre à l'œuvre, et qui ne s'y met jamais. Ce personnage, pour exprimer son ardeur au travail, dit sans cesse qu'il « va aller abattre un arbre dans la forêt des difficultés ». Pierre connaissait l'ouvrage de Dickens, qui avait été lu en famille; en ce moment même, il se comparait en souriant à ce grand abatteur d'arbres. Il y avait seulement entre eux cette différence, que si la forêt des difficultés avait été là, devant lui, visible, réelle comme par exemple ce poteau de réverbère à gauche, il eût saisi sa cognée, et eût abattu sur l'heure le premier arbre qui lui fût tombé sous la main, gros ou petit, peu importe, tant il se sentait rempli d'ardeur.

En rentrant dans sa petite chambre, il trouva sur la table une lettre de M. Lemaistre-Mire, qui l'invitait à dîner pour le mardi suivant, sous prétexte de causer d'affaires sérieuses.

« Quelles peuvent être ces affaires sérieuses? » Il ouvrit sa fenêtre et se mit à regarder le Panthéon, comme si le Panthéon eût été dans la confidence de l'éditeur.

« Bah! se dit-il en se retirant de la fenêtre, je saurai cela mardi. Comme dit mon père : Chaque chose en son temps. » Il serra dans un tiroir la lettre de l'éditeur et prit sur une tablette le *Manuel des aspirants au baccalauréat ès lettres*. Quand il éteignit sa lampe, il avait abattu une demi-douzaine de baliveaux dans la forêt des difficultés.



LXXIX

Pierre en Sorbonne.

Le matin même du mardi où Pierre devait passer son examen, le portier de Sainte-Barbe lui remit une lettre de Christine. Comme ce n'était pas le jour où elle écrivait d'habitude, il ouvrit la lettre avec une certaine inquiétude. « Pourvu que papa n'aille pas

plus mal! telle fut sa première pensée. » Quand il eût parcouru les premières lignes, il s'écria : «Ah! la petite masque! moi qui croyais l'attraper, et c'est elle qui m'attrape. » Christine annonçait à son frère qu'elle venait d'obtenir son brevet supérieur. « Tu me pardonneras sans doute, lui disait-elle, d'avoir eu un secret pour toi. Si je t'avais parlé de ma résolution, tu aurais pu en laisser échapper quelque chose dans une de tes lettres. Comme on me demande quelquefois à les voir, papa aurait su que je me préparais; or, sans me l'avoir positivement défendu, il avait témoigné quelques inquiétudes sur ma santé. » La lettre caquetait ainsi joyeusement pendant huit pages. Pierre la relut deux fois avant de gagner la Sorbonne.

Le doyen de la Faculté était non-seulement un savant, mais encore un homme d'un goût pur et sévère. Les compositions écrites et les réponses des candidats le réduisaient souvent au désespoir, et il ne pouvait s'empêcher, à chaque session, de déplorer amèrement la décadence des études classiques. Tout le temps que Pierre fut sur la sellette, et répondit aux autres examinateurs, il se tint renversé dans son fauteuil, et dardant sur le candidat des regards perçants. Quand son tour fut venu de prendre la parole et de retourner le patient sur le gril, il mit ses deux coudes sur la table, croisa ses deux mains et dit de sa voix sévère : « A nous deux, monsieur! » L'auditoire frémit, et chacun pensa en lui-même que le candidat allait passer un bien mauvais quart d'heure.

« Mes collègues et moi, dit-il d'un ton net et bref, nous vous sommes reconnaissants (signes de tête des collègues), profondément reconnaissants (ceci dit avec ironie à l'adresse de l'auditoire), d'avoir bien voulu prendre le baccalauréat au sérieux, et donner un exemple malheureusement trop rare. Vos compositions sont excellentes; les réponses que vous venez de faire à ces messieurs dénotent une grande justesse d'esprit et une préparation très-consciencieuse. Je vais vous interroger pour la forme. »

Pierre croyait rêver, l'émotion le gagnait, il répondit de façon à satisfaire M. le doyen, mais d'une voix basse et tremblante.

« Vous destinez-vous à l'enseignement? demanda le doyen, en promenant un regard de triomphe sur la foule obscure des candidats mal préparés.

— Non, monsieur! répondit Pierre, presque honteux de tromper les espérances de M. le doyen.

— Je le regrette pour les élèves que vous auriez formés! Je vous remercie encore, monsieur, et je ne crois pas m'avancer trop en vous disant dès maintenant que vous êtes reçu, honorablement reçu! »

Il y eut un murmure d'approbation dans la salle. Elle était bien petite, la salle, bien mal époussetée, bien mal décorée et encore plus mal éclairée, mais il sembla à Pierre qu'il était dans un palais tout brillant de lumière.

Dans l'excès de sa joie, il cherchait vainement son chapeau que lui tendit presque avec respect un monsieur entre deux âges, étonnamment râpé, et qui prenait des notes sur un calepin sans couverture. « Par ici, lui dit un autre monsieur obligeant, la porte est par ici! » Il ne retrouvait plus la porte.

Il ne fit qu'un bond jusqu'à Sainte-Barbe, et tomba entre les mains de M. Cantin, qui le serra affectueusement sur son paletot de papier brouillard, tout en surveillant du coin de l'œil une division qui ne marchait pas en bon ordre.

Lorsque Pierre fut seul dans sa petite chambre, il se mit à califourchon sur son unique chaise : et les deux bras posés sur le dossier, le menton sur les poings, il éprouva une sensation que l'on pourrait appeler une fatigue délicieuse, à laquelle il s'abandonna en songeant qu'il y a de bien heureux moments dans la vie, et que la journée présente lui offrait une longue perspective de plaisirs.

Premier plaisir : écrire à Christine ; second plaisir : aller faire la surprise de son succès rue Tronchet; troisième plaisir, mélangé d'une pointe de mystère qui ne lui déplaisait pas : aller dîner chez M. Lemaistre-Mire, et apprendre enfin quelle était cette fameuse affaire dont il voulait l'entretenir.

Quand il eut bien fait le paresseux pendant une grosse demi-heure, il mit la lettre de Christine devant lui et s'amusa à commencer la sienne par les mêmes phrases : « Tu ne m'en voudras pas, lui écrivit-il, d'avoir eu un secret pour toi. Si je t'avais parlé de ma résolution, tu aurais pu en laisser échapper quelque chose dans une de tes conversations; d'ailleurs, on te demande quelquefois à voir mes lettres, papa aurait su que je me préparais! » Il continua sur ce ton pendant huit pages. Après quoi, il se rendit rue Tronchet.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'ETNA

Le mois dernier, des nouvelles de la Sicile nous annonçaient que l'Etna était en pleine éruption et menaçait de ses courants de lave les villes de Catane et d'Aci Reale, assises à sa base. Fort heureusement, le fléau s'est porté d'un autre côté, vers l'intérieur de l'île et, sauf la destruction de quelques milliers

d'arbres et la formation de plusieurs nouveaux cratères, on n'a eu aucun désastre à regretter.

L'Etna est le premier volcan de l'Europe; il élève son cône superbe à 3320 mètres au-dessus des eaux limpides du détroit de Messine, dont le sépare seulement une ligne de riants coteaux. Ses premiers versants jusqu'à une hauteur d'un millier de mètres sont couverts de vignes qui croissent admirablement sur ce sol calciné; puis viennent de magnifiques forêts de châtaigniers et de chênes gigantesques qui étendent leur verdoyante couronne jusqu'à une petite distance de la ligne des neiges éternelles, audessus desquelles se dresse le cône central noir et toujours fumant.

En voyant ce sombre géant vomissant des flammes et dominant cette superbe campagne, qui ne se rappellerait là légende du sage Ulysse et du géant Polyphème? Pour les Grecs qui venaient aborder aux côtes de la Sicile, quel était donc ce grand cyclope qu'Homère nous a dépeint? N'était-ce pas le gigantesque Etna lui-même, dont le cratère brille pendant les éruptions comme un œil immense ouvert au sommet de la montagne? Quand le monstre « aux voix nombreuses » rejette les laves de ses flancs, il engloutit les ruisseaux sous des amas de pierres, comme il le fit autrefois pour Acis; quand il agite sa masse énorme, il fait tomber du haut des falaises des pans de roches qui deviennent des îlots et des écueils, comme les Faraglioni; dans ses accès de colère, il écrase et dévore par milliers les hôtes étrangers qui sont venus lui demander l'hospitalité et qui se nourrissent de la chair de ses troupeaux. Il est formidable à voir, et néanmoins le sage Ulysse va le braver jusque dans son antre; pendant le sommeil du Cyclope, le héros, type de l'impassible laboureur, ne craint pas de lui ravir ses richesses, puis, quand le monstre s'éveille, la proie qu'il cherche sait échapper à sa fureur aveugle.

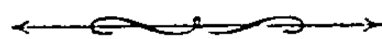
Le grand cratère de l'Etna n'a guère plus d'un kilomètre de tour, ce qui est peu comparé aux dimensions des grands volcans des îles Havaï ou de l'Amérique du Sud.

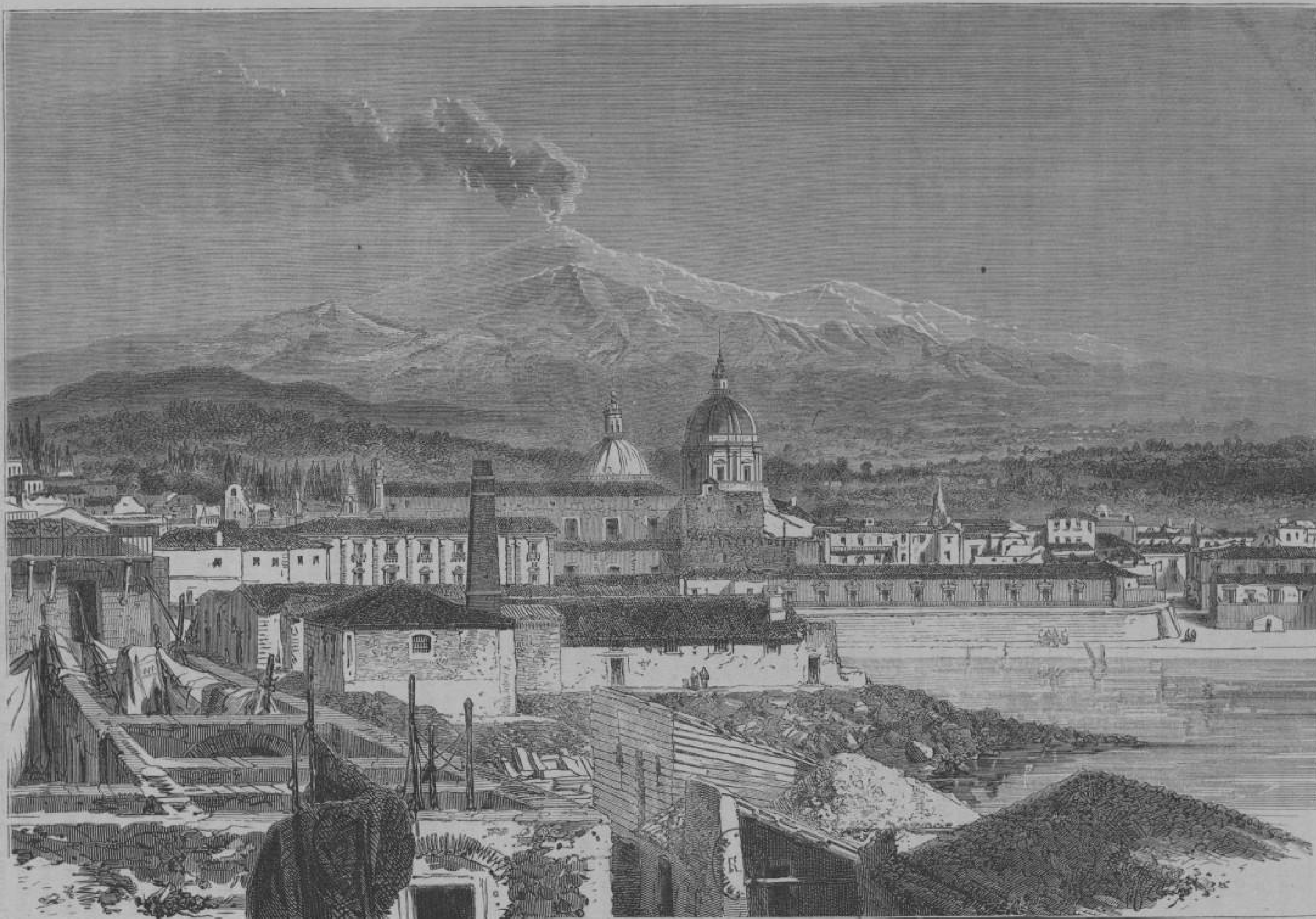
Au fond de ce cratère s'ouvre l'orifice même du volcan. « Ce puits, dit un de nos plus éminents géographes, a tout au plus une dizaine de mètres en largeur, mais il me suffisait de savoir que ses parois perpendiculaires descendent jusqu'à des profondeurs inconnues, jusqu'à l'abîme souterrain des laves, pour que je le contemplasse avec une admiration mêlée de frayeur. Presque transparents à leur issue du gouffre, à cause de la température élevée qui les pénétrait, les jets de vapeur se condensaient très-rapidement dans l'air froid et, se déroulant dans le cratère en épais tourbillons, prenaient aussitôt les proportions d'un nuage considérable. Celui-ci montait en colonne dans l'atmosphère tranquille jusqu'à une hauteur que d'en bas j'avais évaluée à 2000 mètres, puis, arrivant dans une zone de l'atmosphère où passait un courant dirigé vers le sud, se recourbait gracieusement et se déployait en écharpe sur toute la rondeur du ciel pour aller se confondre avec les brumes qui pesaient au loin sur la mer d'Afrique. Et cette immense nuée qui se développait dans l'espace comme une arcade entre deux continents, je la voyais presque sous mes pieds s'élancer de la terre, j'en entendais le souffle caverneux, comparable à la respiration d'un monstre; j'y distinguais parfois une lueur rougeâtre provenant de la réverbération des laves bouillonnant dans les profondeurs! »

Les éruptions de l'Etna sont assez fréquentes et atteignent parfois une terrible intensité. Une des plus désastreuses est celle qui marqua l'année 1669. Un véritable fleuve de lave s'échappa des flancs de la montagne et vint détruire en quelques jours quatorze villes et villages habités par plus de vingt-cinq mille personnes. A l'issue de l'énorme source, le courant de feu s'étala largement sur un espace de plusieurs kilomètres, et descendit avec une majestueuse lenteur en noyant les campagnes et les maisons sous ses vagues embrasées. Le cône boisé du Monpilieri, qui s'élève au sud des Monti-Rossi, fut lui-même entouré comme une île par cette mer incandescente; et ses roches, en partie fondues, en partie écrasées sous le poids des laves accumulées, durent livrer un passage à la masse liquide. Après avoir transpercé cette colline, le courant se divisa en trois branches principales, dont l'une, se recourbant au sud-est, marcha sur Catane, rasa une partie de la ville, et jeta dans la mer un promontoire de près d'un kilomètre, à la place de l'ancien port. En moins de deux mois, une masse d'un milliard de mètres cubes de laves était sortie du sein de la montagne pour s'étendre en horrible désert sur des champs d'une admirable fertilité. De nos jours encore, on peut, en gravissant l'un des deux Monti-Rossi, suivre du regard, sur presque tout son parcours, le fleuve de pierre fondue qui s'épancha dans la plaine : seulement, le vert des cultures empiète çà et là sur les bords de la grande coulée. Quant au cratère qui s'ouvre entre les deux monticules, et qui vomit pendant l'éruption un prodigieux amas de cendres sur toute la contrée, il est transformé aujourd'hui en un vallon, dont les pentes, gracieusement recourbées, enferment un petit bosquet de genêts.

La ville de Catane, assise au bord de la mer, sur le versant même de l'Etna, a eu de tout temps à souffrir des fureurs du volcan, et cependant elle est loin de se plaindre de son terrible voisin, car c'est à lui qu'elle doit toute sa prospérité, la merveilleuse fertilité des vignes et des vergers qui l'entourent, ses riches mines de soufre, et l'affluence de touristes qui viennent tous les ans contempler ce roi des volcans d'Europe.

Louis Rousselet.





L'Etna, vu de Catane. (P. 295, col. 2.)

L'AMOUR MATERNEL

CHEZ LES CARNIVORES

Les carnivores, leur nom l'indique, se nourrissent essentiellement de chair ; on serait tenté de croire qu'ils sont plus féroces que les ruminants et moins susceptibles d'amour maternel. Nous avons nous-même cherché souvent à établir un rapport entre le régime alimentaire des animaux et leur caractère; mais il n'y a pas de règle sans exception, et nous savons que les ruminants adultes, surtout les mâles, sont quelquefois grossiers, farouches, insensibles aux bienfaits, reconnaissant à peine celui qui les nourrit, n'ayant pour lui aucun attachement, étant toujours prêts à le frapper dès qu'il cesse de les intimider.

Le tigre, le lion, l'hyène, animaux carnivores, sont cependant sensibles aux bienfaits ; ils reconnaissent celui qui les soigne, ils s'attachent à lui d'une façon sûre. Cent fois l'apparente douceur d'un herbivore a été suivie d'un acte de brutalité ; presque jamais les signes extérieurs d'un animal carnassier n'ont été trompeurs. S'il est disposé à nuire, tout dans son regard et dans son geste l'annonce, et il en est de même si un bon sentiment l'anime. Du reste, le genre de vie des carnivores impose au père et à la mère une plus grande énergie, une action commune plus soutenue, car leurs petits ne peuvent pas subsister par eux-mêmes de la chasse, quand les autres animaux vivent de fruits ou d'herbe. Il est donc nécessaire qu'une tigresse, qu'une ourse ou une louve soit aidée du père pour trouver une proie suffisante à la nourriture de leur jeune famille. Mais, de plus, les petits des carnivores, excepté ceux du lion, sont aveugles en venant au monde, ils restent assez longtemps faibles. La mère fait leur éducation, les accompagne et les défend tant qu'ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes. En cas de danger, quelques espèces emportent dans leurs pattes ou sur leur dos leurs petits, mais la plupart les saisissent avec les dents et tous montrent pour eux l'amour maternel le plus vif. Nous en avons mille exemples. Citons d'abord les chiens.

A ne considérer que l'organisation, le chien serait un loup et cependant la destination de ces deux animaux est loin d'être la même. Le loup vit dans les forêts ; le chien demeure près de l'homme. Celui-là est à peu près solitaire, celui-ci est essentiellement sociable. L'un est devenu domestique, l'autre est resté sauvage. Rien ne ressemble plus au loup que le chien par les formes et par les organes, rien n'en diffère plus par les penchants, par les mœurs, par l'intelligence. C'est bien ce qui prouve l'influence du milieu sur les animaux. Au contact de l'homme, le chien perd de sa rudesse de caractère : il se polit et se civilise, il gagne en souplesse, en docilité, en humilité ; il devient le chien couchant, le plat ventre et le plat valet : il est domestique. Voilà ce que devient le chien au contact de la civilisation quand il n'a pas un grand caractère ni un grand cœur. Si, au contraire, son naturel est bon, il ajoute à la vivacité, à l'ardeur de son instinct, un sentiment raisonné qui le pousse à l'héroisme, surtout quand il s'agit de la conservation de l'espèce.

Parmi tous les exemples que nous pourrions citer à cet égard, nous ferons connaître celui que Bechstein a rapporté. « Un berger de Walterhausen achetait des moutons tous les printemps, et sa chienne devait naturellement l'accompagner jusqu'au marché, distant d'une vingtaine de lieues. A peine arrivée, elle mit bas ses petits, et le berger fut obligé de l'abandonner; mais trente-six heures après son retour, il retrouva devant sa porte sa chienne avec ses sept petits. Elle les avait apportés l'un après l'autre. Quatorze fois elle avait fait le voyage, et malgré sa fatigue et son épuisement avait conduit son entreprise à bonne fin. »

Le docteur Blatin, dans son livre intitulé : *Nos cruautés envers les animaux*, cite un fait semblable :

« Un roulier avait une belle chienne qui chaque semaine l'accompagnait du hameau de Beaunes (Cher) à Orléans, gardant jour et nuit sa voiture. Un matin, pendant le voyage, elle fut obligée de préparer son nid dans le coin d'une cour et de mettre bas à Aubigny. Le roulier était absent. Au moment du départ, surpris de ne pas voir la chienne à son poste, il l'appela à plusieurs reprises, et la pauvre bête, encore souffrante, se traîna aux pieds de son maître. Il la caresse et la suit vers la jeune famille ; puis il la recommande à l'aubergiste, et part, se proposant d'emmener la mère et les petits, quand la saison sera moins froide. Il arrive aux Beaunes vers la tombée de la nuit, panse ses chevaux, soupe et se couche. Au point du jour, il se lève. O surprise! à la porte de l'écurie, sur un tas de paille, il voit sa chienne et les quatre nouveau-nés ; ceux-ci sains, alertes ; elle, la mère, épuisée, efflanquée, les pattes ensanglantées, le regard mourant alternativement fixé sur ses petits et sur son bon maître. Elle avait fait quatre fois le voyage aller et retour d'Aubigny aux Beaunes, c'est-à-dire en quinze heures près de cinquante lieues. Le même soir elle était morte. »

Adrien Léonard, auteur d'un traité sur l'éducation du chien, prétend que le chien n'aime pas son maître, qu'il ne voit en lui qu'un instrument de conservation. « Sans doute, dit-il, l'animal lèche la main de son maître, mais c'est la crainte et non l'affection qui le guide dans cette action que l'on considère comme le symbole de la reconnaissance. L'instinct de conservation, dit-il, voilà le grand mobile qui le dirige, et j'en suis bien fâché pour les gens dont je détruis sans doute de bien chères illusions, si je leur apprends que c'est toute la sensibilité dont ils font honneur à l'animal. » L'instinct de conservation est le premier de nos mobiles, et il fallait

qu'il en fût ainsi aussi bien chez les animaux que chez l'homme. Mais il n'y a pas que de l'instinct dans l'amour des animaux pour leurs petits, il y a aussi de l'intelligence, voire même une sensibilité qui n'est pas seulement instinctive. Cela est tellement vrai, que dans les différentes classes des animaux, où nous rencontrons partout l'instinct de conservation, nous le voyons avec des manifestations bien différentes et des sentiments affectifs d'autant plus prononcés que l'intelligence est plus grande.

Dans les mammifères, les sentiments affectifs sont beaucoup plus prononcés que chez les poissons et les reptiles. Ils n'existent pas chez les mollusques et les rayonnés.

Chez les mammifères encore, les sentiments affectifs attachent bien plus fermement la mère à ses petits et ceux-ci à leur mère que le père à ses petits et les petits au père. La sollicitude et la tendresse des mères ne sont pas seulement œuvre d'instinct. L'intelligence y prend part, et quand cette tendresse s'abolit ou s'efface, on voit tout à la fois l'instinct et l'intelligence s'affaiblir et disparaître en même temps qu'elle. Dans les exemples de tendresse maternelle que nous venons de citer, il est impossible de ne pas voir des traits d'intelligence et de dévouement. Ce sont des manifestations admirables d'instinct, d'intelligence et de cœur.


L'ourse et ses petits. (P. 299, col. 2.)

Aussi pouvons-nous répéter avec Buffon :

« Pour l'intelligence et la sagacité, l'attachement et la reconnaissance, en un mot, pour tout ce qui dans les effets de l'instinct imite l'esprit et dans ce sentiment ressemble à des vertus, le chien entre tous les animaux est un chef-d'œuvre de la nature. »

La *Revue britannique* a publié, sur l'amour maternel de l'ourse, un récit des plus touchants qui, je l'espère, détruira le préjugé qu'ont beaucoup de personnes contre le naturel de cette excellente mère.

« L'équipage du vaisseau *la Carcasse*, chargé, au siècle dernier, d'un voyage d'exploration au pôle Nord, fut témoin du fait suivant :

» Le navire était pris dans les glaces, lorsqu'un matin, de très-bonne heure, la vigie du grand mât signala l'approche de trois ours, attirés probablement par l'odeur de la graisse en fusion d'un morse tué quelques jours auparavant, et qui brûlait sur la glace. Les visiteurs étaient une ourse et deux oursons presque aussi gros que la mère. Ils coururent au feu et s'emparèrent de la chair non encore consumée, et la dévorèrent. Alors, du pont du vaisseau, les matelots jetèrent sur la glace de gros morceaux de chair de morse qui leur restaient encore ; l'ourse les ramassait à mesure et les déposait devant ses petits, ayant soin de les leur partager.

« Au moment où, pleine de confiance, la mère ramassait le dernier morceau, les hommes visèrent les oursons et les étendirent morts; ils tirèrent aussi la mère, mais sans la blesser mortellement.

« C'était un spectacle à faire verser des larmes, de voir le tendre empressement de cette pauvre bête autour de ses petits, au moment où ils rendaient le dernier soupir. Quoique grièvement blessée et pouvant à peine se traîner à l'endroit où ils étaient étendus, elle emporta le morceau de chair qu'elle était venue chercher, tout comme elle avait fait des autres, puis elle le déchira par lambeaux et le mit devant eux. Quand elle s'aperçut qu'ils ne mangeaient plus, elle posa une patte d'abord sur l'un, ensuite sur l'autre, essayant de les relever, et poussant pendant tout ce temps des gémissements lamentables. Comprenant qu'elle ne pouvait pas les remuer, elle partit; mais, au bout de quelques pas, elle se retourna avec des hurlements plaintifs; puis, voyant que cette manœuvre ne réussissait point à les décider, elle revint sur ses pas, tourna autour d'eux, les flaira, et se mit à lécher leurs blessures. Elle s'éloigna une seconde fois, se traîna à quelque distance, regarda encore derrière elle, et s'arrêta en continuant de se plaindre, mais, pas plus qu'avant, les oursons ne se relevèrent pour la suivre. Alors elle revint avec toutes les démonstrations d'une inexprimable tendresse : elle alla de l'un à l'autre, les caressant avec ses pattes, et poussant de douloureux gémissements. Enfin, les trouvant froids et sans vie, elle leva la tête vers le vaisseau, en adressant des hurlements de malédiction aux meurtriers, qui y répondirent par une décharge générale.

» La pauvre mère tomba entre ses deux nourrissons, et mourut en léchant leurs blessures. »

Ernest Menault.



LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE VIII

Ben-Aïssa mérite de moins en moins les sympathies de miss Déborah et de Pacifique.

Un des grands plaisirs de miss Déborah, dont l'ordre était la vertu favorite, consistait à se promener de bonne heure dans le parc pour jouir de « sa toilette neuve » lorsqu'il sortait des mains du jardinier. Chaque matin, avant le déjeuner, elle se donnait ainsi l'étrenne de l'allée de tilleuls, l'arpentant une heure durant, avec ces grandes enjambées anglaises qui effleurent à peine le sol, et qui sont habituées à faire le tour du monde.

Après cette longue promenade matinale, on n'aurait pas trouvé un grain de sable dérangé, et la digne miss se retournait de temps à autre tout en circulant, pour voir si elle n'aurait pas laissé quelque trace, que le bout de son ombrelle aurait dans ce cas effacée au plus vite.

Mais hélas ! que devenait le chef-d'œuvre de conservation lorsque Ben-Aïssa s'était livré sous le couvert des tilleuls à ses courses effrénées? Partant d'un bond sauvage, s'élançant en avant, puis revenant au point de départ pour repartir plus rapide encore, tourbillonnant autour de chaque arbre au risque de se casser vingt fois la tête, il était encouragé dans cette sorte de fantasia pédestre par les éclats de rire et les bravos frénétiques de Diane. Mme de Léry, non-seulement ne trouvait pas à redire à ces jeux bruyants, mais encore elle avait exprimé à Déborah son intention formelle de laisser le « jeune sauvage » s'escrimer à sa guise, tant qu'il n'y aurait d'inconvénient que pour la symétrie du jardin.

La symétrie ! c'était aux yeux de la pauvre Déborah la première de toutes les conditions artistiques, et quand elle avait dit, adoptant la formule française : « C'est tiré à quatre épingles, » elle croyait avoir tout dit.

Quant à Pacifique, outre l'envahissement presque quotidien de sa cuisine, les sujets d'irritation ne lui manquaient pas non plus.



Ben-Aïssa et les lapins de Pacifique. (P. 300, col. 2.)

La brave fille avait de nombreux élèves, j'allais presque dire des enfants, qu'elle choyait avec un amour infini. Singulière tendresse toutefois ! Car la même main qui portait à ses favoris le thym, le serpolet et l'herbe choisie, les immolait sans pitié lorsqu'ils étaient à point, et les transformait en rôtis, gibelottes ou crépinettes suivant les besoins du jour.

Ben-Aïssa, et c'était là son seul point de ressemblance avec l'irascible cuisinière, aimait passionnément cette tribu nombreuse sur laquelle régnait Pacifique, mais il l'aimait d'une autre façon. Sa joie à lui était de les voir galoper sur l'herbe, leur petite queue en l'air, les oreilles dressées, aspirant l'air libre de toute la force de leurs poumons. Il se donnait souvent ce plaisir, et l'on entendait tout à coup des cris perçants sortir des profondeurs de la terre. C'était Pacifique, qui, par sa fenêtre ouverte, apercevait la bande joyeuse faisant ripaille sur les pelouses.

Pacifique avait de certains cris à elle qui auraient fait dresser les cheveux sur la tête à ceux qui n'y étaient pas habitués. Tout lui était prétexte à cris, mais nous devons dire que, depuis l'arrivée de Ben-Aïssa, les prétextes et même les raisons ne lui manquaient pas. « Gris-Gris, Blanc-Blanc, Noiraud, Brunet, mes chers mignons! » criait-elle de toute la force de sa robuste poitrine.

1. Suite. — Voy pages 206, 238, 252 et 285.

Mais Blanc-Blanc, Gris-Gris et consorts n'avaient cure de ces appels désespérés. Ils s'en allaient gaiement, humant la fraîche brise, reniflant le parfum des herbes odorantes, s'arrêtant un instant devant une touffe de choix pour repartir de plus belle lorsque Pacifique croyait enfin les saisir.

« Allons, ma bonne fille, calmez-vous, disait l'oncle Ducreux.

— Mais monsieur ne pense donc pas qu'ils vont aller se perdre dans les bois ?

— Eh bien, tant mieux, ce seront quelques heureux de plus et quelques gibelottes de moins. Ces lapins doivent être laissés à leur libre arbitre, et s'ils préfèrent l'état sauvage à notre monde civilisé, raffiné, faussé, qu'avez-vous à dire, mademoiselle Pacifique ?

— Rien, monsieur, répondait la cuisinière en ouvrant de grands yeux.

— A la bonne heure! Il est évident pour moi que ces ingrats préfèrent le thym et le serpolet qu'ils vont chercher eux-mêmes sous la rosée du matin, aux épluchures de carottes habilement découpées par leur geôlière. Demandez plutôt à miss Déborah.

— Moi, monsieur! s'écriait l'Anglaise.

— Ah! pardon, ma chère miss, j'oubliais que vous êtes un fervent apôtre de la civilisation. En tout cas, je vous demande pour aujourd'hui encore la grâce du pauvre Massinissa que je vois là-bas tout déconfit. »



Ben-Aïssa passa comme une flèche. (P. 302, col. 1.)

Miss Déborah avait un talent particulier pour transformer les noms, et quand une fois elle avait adopté une de ces transformations bizarres, il était impossible de la faire revenir là-dessus.

C'est ainsi qu'elle n'appelait jamais autrement le jeune Arabe que Massinissa, par une association d'idées qu'elle ne communiquait à personne, et dans la maison on s'amusait parfois à dire comme elle.

CHAPITRE IX

Premiers triomphes de Ben-Aïssa.

« Bonjour, Diane, crièrent un beau matin une demi-douzaine de voix enfantines qui retentirent subitement dans le salon où la petite fille travaillait toute seule. Nous venons voir ton sauvage, ma chère. Il paraît qu'il en fait de belles sur les arbres et sur les toits! Un vrai écureuil, dit-on, et avec cela le teint d'un ramoneur, à ce qu'assure Lucie Delannoy, qui est venue nous voir le lendemain même de notre arrivée. »

C'était « le clan des Montginaud », comme les appelait l'oncle Ducreux dans ses accès de plaisante humeur. On revenait de Paris, et « les bonnes amies » de Diane avaient prié leur mère de les conduire au plus vite satisfaire leur curiosité à l'égard du petit Arabe.

On chercha le héros partout.

Le moment était assez mal choisi pour le présenter à cette brillante jeunesse. Ben-Aïssa était étendu dans le grenier à foin, et ses cheveux crépus étaient pleins de brindilles de toutes sortes. Diane le prit par la main, et comme il était habitué à lui obéir, il la suivit sans résistance. Mais une fois dans le salon, la scène changea.

En présence de ce petit escadron de chapeaux pointus empanachés, à la vue de tous ces regards curieux dirigés sur lui, et de ces sourires mal réprimés, Ben-Aïssa devint sombre et farouche. En vain plusieurs petites mains s'avancèrent au-devant de la sienne; il refusa obstinément d'accueillir ces démonstrations amicales, et finit par s'acculer dans une fenêtre sans qu'on pût parvenir à l'en faire sortir. Au bout d'un instant, il était oublié de tous, sauf de Diane qui souffrait du peu d'effet qu'avait produit

son petit ami. Elle seule, au bout d'un instant, le vit disparaître et s'élancer par la fenêtre. Dès lors elle se sentit délivrée d'un grand poids. Tout à coup, on entendit dans la cour le bruit retentissant des sabots d'un cheval.

« Ah mon Dieu ! s'écria le frère de Mme de Montginaud, commandant de hussards en congé, qu'est-ce qui aura détaché Lucifer? C'est une bête qui s'effarouche si facilement. Il va faire des siennes ! »

Tout le monde courut aux fenêtres.

Ben-Aïssa, solidement campé sur le dos de l'animal, enfilait l'avenue à toute vitesse.

« Cet enfant va se tuer, s'écria Mme de Montginaud. Lucifer ne connaît que son maître, et ne se laisse approcher par personne ! »

Mais Lucifer et Ben-Aïssa avaient déjà l'air d'être les meilleurs amis du monde. Le cheval, il est vrai, avait commencé par ruer, par se cabrer, par faire tous les tours possibles pour désarçonner l'audacieux; mais le petit garçon avait tenu bon, et après une courte lutte il était resté vainqueur.

« Ben-Aïssa, criaient Mme de Léry et Diane de toutes leurs forces, revenez vite, descendez! »

Il était bien temps ! L'heureux cavalier n'entendait rien, ne voyait rien, que l'ivresse de la course. Après avoir fait vivement sentir le mors au cheval, il venait de lui rendre la main, et tous deux passèrent comme une flèche sous les fenêtres du salon. Trois fois l'enfant fit le tour de la pelouse, rapide comme l'éclair. A la dernière fois, se dressant presque droit sur ses étriers, il brandit la baguette qui lui servait de cravache, et poussa d'une voix retentissante son fameux *you you*, en jetant sur Diane un regard de triomphe.

La petite fille était radieuse ; elle courut au-devant de son ami, qui, très à l'aise cette fois, rasséréné par le plaisir dont il venait de jouir, se laissa approcher par tout le monde.

« Bravo! mon petit centaure, dit le commandant de chasseurs, en lui tendant la main. Bravo ! Il n'y a pas beaucoup d'hommes dans mon escadron qui s'en seraient tirés mieux que vous. »

Diane était toute rouge d'orgueil. Ben-Aïssa prenait subitement à ses yeux les proportions d'un héros. Sa mère lui reprocha cet amour-propre assez mal placé, après le départ des visites.

« Mais, maman, jugez si j'ai dû être contente. Elles se moquaient toutes de lui, et cela m'avait fait de la peine.

— Je comprends ce sentiment, ma chère petite, mais il faut mettre chaque chose à sa place, et ne pas considérer comme une action grande et glorieuse un tour d'adresse et d'audace que j'aurais réprimandé même dans tout autre que dans notre petit Aissa. Un enfant bien élevé ne se permet jamais de toucher à ce qui ne lui appartient pas. »

A suivre. MARIE MARÉCHAL.

LES ENVIRONS DE PARIS[1]

SAINT-GERMAIN

« Toutes les fouilles qu'on a opérées dans les dolmens, (et on les compte par milliers en France), ont mis à jour des squelettes soigneusement placés et autour desquels des mains pieuses avaient déposé en offrande des armes de silex. Il est donc aujourd'hui bien établi que ces monuments n'ont rien de commun avec les druides, et que ce sont les sépultures des habitants préhistoriques de notre pays. Cela ne veut pas dire toutefois que tous des dolmens remontent à des milliers d'années, car il est probable que ce mode de sépulture est resté en usage dans certains cantons de la France, dans la Lozère entre autres, jusqu'à l'introduction du christianisme.

» Du reste, si l'on doit reporter les premiers temps de l'âge de la pierre polie à l'époque du déluge, on ne peut placer son extinction complète en Europe qu'à une époque relativement rapprochée de nous. En effet, dans les régions du nord, dans le Danemark et la Norvége, les armes de pierre ont été en usage jusque vers le IXe siècle après Jésus-Christ, et ce sont les missionnaires chrétiens qui ont introduit l'usage constant des métaux dans ces contrées.

» Si l'on embrasse le monde entier, on trouve que l'âge de la pierre polie n'est pas encore terminé de nos jours. Les naturels de la Nouvelle-Guinée et de certaines îles océaniennes se servent aujourd'hui des mêmes haches de pierre que nos ancêtres, et les Patagons arment encore leurs flèches de pointes en silex tout comme le faisaient les peuples primitifs du nord de l'Europe et de l'Asie centrale. »

Tout en écoutant notre savant guide, nous arrivons près de l'entrée de la salle suivante.

Ici encore Georges s'arrête devant la porte surmontée de l'inscription suivante en lettres d'or :

ÉPOQUES PRÉHISTORIQUES : AGE DU BRONZE.

« Age du bronze ! s'écrie notre jeune ami, mais nous sommes sur le chemin de l'âge d'or. De la pierre, nous passons au bronze, du bronze nous irons à l'argent, puis de là, à l'or. C'est parfait !

— Certes, la chronologie métallique que tu établis si hardiment, dit M. Deville, peut paraître tentante. Et tu pourrais ajouter en style poétique que les hommes arrivés à l'âge d'or ont cessé de progresser et sont tombés dans l'âge de fer, qui est le nôtre. Mais détrompe-toi, la découverte des métaux n'a pas suivi la marche que tu lui supposes.

» L'or, sans nul doute, a été le premier métal connu, car il est le seul qui se rencontre à l'état pur sur la surface du globe. Aux époques primitives, il devait se montrer dans le sable de nos rivières en

1. Voy. vol. IV, pages 232, 268 et 282.

aussi grande abondance que nous l'avons vu il y a quelques années dans les ravins de la Californie et de l'Australie. Il est probable que son aspect brillant dût attirer sur lui de bonne heure l'attention de l'homme, et que la coquetterie ayant été de tout temps une des faiblesses de notre espèce, nos ancêtres primitifs employèrent l'or pour s'en confectionner de grossiers ornements, tels que ceux qu'ils composaient avec des fragments de coquillages. Mais là se borna sans doute l'usage qu'ils en tirèrent. L'or est un métal mou, sans consistance, et qui n'acquiert quelque solidité que lorsqu'il est allié, mélangé à un autre métal. La hache de silex valait mieux que la hache d'or pur; la découverte de l'or ne marque donc pas dans les annales de l'humanité ; elle fut un raffinement, un luxe, pas un progrès.

» Chose étrange, le premier métal vraiment utile que l'homme réussit à tirer du sein de la terre ne fut ni le fer, ni le cuivre, ce fut un alliage de deux métaux, le cuivre et l'étain, alliage que les anciens appelaient airain et que nous appelons bronze.

» Comment, me direz-vous, l'homme a-t-il pu arriver à fabriquer un alliage de métaux, avant de connaître les métaux eux-mêmes? Quelques savants ont bien prétendu que les hommes primitifs s'étaient longtemps contentés du cuivre pur. Mais il y a à cette théorie une objection capitale, c'est que tandis que l'on a trouvé et que l'on trouve tous les jours des milliers d'instruments de bronze d'une époque préhistorique, on n'a encore trouvé aucun objet de cuivre d'une antiquité tout à fait incontestable.

» Ce qui est plus probable, c'est que le hasard lui-même a fait découvrir le bronze à l'homme. En effet, en fondant ensemble, avec une petite addition de charbon, des minerais bruts de cuivre et d'étain, on obtient directement du bronze, sans être obligé d'extraire préalablement les deux métaux.

» Ce métal mixte possède, en outre, des qualités remarquables qui devait le faire bien vite apprécier. Plus facilement fusible que le cuivre, d'un martelage aisé, il a, lorsqu'on la laissé refroidir lentement, toutes les propriétés de l'acier.

» Seulement, la découverte du bronze n'a pu se faire que par un concours fortuit et tout particulier de circonstances. Aussi ce métal est-il resté sans doute fort longtemps la propriété, le secret d'une seule race, qui en a fait un instrument de prédominance et un agent précieux de commerce. Tandis que la découverte et l'usage des armes de pierre taillée se sont développés de la même façon chez tous les peuples primitifs et à des époques bien différentes, le bronze, lui, ne s'est propagé d'abord que par la voie d'échange.

» Le peuple, qui, le premier, découvrit ce magnifique métal, dût devenir rapidement le maître du monde. Que pouvaient en effet les pauvres sauvages avec leurs silex emmanchés au bout d'un bâton, contre des guerriers qui avaient maintenant à leur service des épées et des armures d'airain. Aussi n'est-il peut-être pas trop hardi de supposer que c'est à une des branches de notre famille arienne qu'est due la découverte du bronze. Nous voyons en effet les Grecs, les Scandinaves et autres peuples de même origine tenir le bronze en haute vénération dès la plus haute antiquité. C'est avec des épées de bronze que combattent les héros d'Homère tandis que le fer est réservé aux soldats. »

La salle dans laquelle nous entrons renferme des armes et des ornements faits de ce bronze dont M. Deville vient de nous expliquer l'origine. On peut admirer dans les vitrines des poignards, des épées, des pointes de lance, des haches creuses et aussi des colliers, des bracelets, des broches, des ceinturons d'un travail véritablement exquis.



Bracelet de l'âge du bronze.

Cette précieuse collection ne tient pas dans une seule salle, elle en remplit plusieurs, qui, disposées selon l'ordre chronologique, nous conduisent jusqu'à l'emploi du bronze dans les temps semi-historiques par nos ancêtres les Gaulois.

Dans chaque salle, de jolis modèles représentent les particularités de l'industrie humaine aux diverses époques de l'âge du bronze. On y voit figurés les divers instruments agricoles, les chars, les poteries, les habitations.

« Une des plus curieuses découvertes de notre siècle relatives à l'histoire primitive de l'humanité, nous dit M. Deville qui nous fait passer en revue tous ces curieux détails, est sans contredit la découverte des cités lacustres de l'époque du bronze.

» Pendant l'hiver de 1853 à 1854, les eaux des lacs de la Suisse s'abaissèrent considérablement et laissèrent à découvert de vastes espaces de leur lit. Les populations riveraines, voulant profiter de ce retrait anormal des eaux, se mirent à l'œuvre pour conquérir définitivement les terrains mis à découvert. Quel fut leur étonnement en trouvant le sol rempli par place de pieux régulièrement plantés, au milieu desquels se rencontraient de nombreux débris d'une industrie primitive. On ne savait comment s'expliquer cette accumulation d'objets de toutes sortes dans le fond d'un lac, lorsque le docteur Keller de Zurich, étant venu examiner ces restes, en conclut qu'ils devaient remonter à l'époque préhistorique, et il émit l'hypothèse que les habitants primitifs de la Suisse construisaient leurs habitations au-dessus de l'eau.

» Des découvertes identiques faites peu après dans divers lacs ou marais de la Suisse et d'autres pays vinrent montrer combien le raisonnement de M. Keller avait été juste. On sut bientôt que les hommes primitifs des âges de la pierre polie et du bronze avaient, pendant de longs siècles, leurs habitations à la surface des eaux.

— Mais, interrompt Georges, ces hommes primitifs étaient vraiment plus intelligents que nous. Tout à l'heure tu nous les montres taillant sans peine le silex que nous ne travaillons qu'avec difficulté, faisant tout naturellement un bronze précieux, et maintenant voilà qu'ils construisent leurs villes sur l'eau, ce que nous ne savons plus faire maintenant.

— Ça devait être très-joli, dit Marie, une ville sur l'eau. Quand les habitants s'ennuyaient dans un endroit, ils n'avaient qu'à laisser s'en aller leur ville à la dérive.

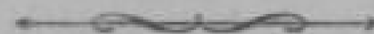
— D'abord reprit M. Deville, je dois faire remarquer à Marie que je vous ai parlé d'habitations lacustres, construites sur des pieux enfoncés dans l'eau, ce qu'on appelle techniquement sur pilotis, et non pas de maisons pouvant flotter au gré de leurs habitants. D'autre part, je dois apprendre à Georges que nous avons aujourd'hui encore en Europe plus d'une ville lacustre, entièrement bâtie sur pilotis, ne citerais-je que Venise et Amsterdam, où chaque maison n'a d'autres fondations que des centaines de pieux enfoncés dans la boue.

» Maintenant pour quelle raison l'homme a-t-il établi ses premières habitations sur l'eau? Tout simplement d'abord par esprit d'imitation. C'est au castor, qui était alors très-abondant dans nos pays, qu'il a dû l'idée des habitations lacustres. Vous savez peut-être que cet intelligent animal se construit au milieu des lacs des cabanes sur pilotis. L'homme n'a fait d'abord que copier le castor, puis grâce à son intelligence, il l'a dépassé dans l'art des constructions lacustres. Un regard sur le tableau qui décore le fond de le salle (voy. la gravure) vous montre ce qu'étaient ces villages lacustres. Une véritable forêt de pieux enfoncés dans le lac supportait une plate-forme composée de troncs d'arbres, sur laquelle étaient groupées les maisons ; un ou plusieurs ponts reliaient la plate-forme au rivage. Ces villages offraient à l'homme primitif de grands avantages, puisqu'ils le mettaient à l'abri des attaques des animaux féroces et lui permettaient de se défendre facilement contre les entreprises non moins redoutables de ses semblables. »



Un village lacustre. (P. 304, col. 2.)

A suivre. P. VINCENT.





Camille entraîna son frère. (P. 305, col. 1.)

NOUS AUTRES[1]

LXXX

Pierre dans l'entre-sol de la rue Tronchet.

« As-tu reçu une lettre de Christine ? lui demanda Camille aussitôt qu'elle le vit paraître.

— Oui, ce matin.

— C'est très-mal à elle de faire des cachotteries ; » et comme il ne répondait rien et se contentait de sourire, elle reprit : « Conviens au moins que c'est très-mal.

— C'est très-mal ! J'en conviens, dit-il d'un air confus. Quelle punition a-t-elle méritée ?

— Elle a mérité d'être mise au pain sec.

— Heureusement que je ne dîne pas chez toi ce soir.

— Pourquoi, heureusement ?

— Parce que tu m'aurais mis au pain sec.

— Je ne comprends plus...

— C'est pourtant bien simple. Je ne t'ai pas prévenue que je passais aujourd'hui mon baccalauréat ès lettres. Je l'ai passé, je t'en demande bien pardon ; je ne le ferai plus jamais, jamais.

— Oh ! c'est trop fort, » s'écria Camille avec indignation. Et prenant son frère par le poignet, elle l'entraîna dans le cabinet de son mari.

« Albert ! dit-elle en ouvrant la porte avec impétuosité, regarde un peu ce grand garçon que je tiens par la main.

— Je le regarde.

— Quel air lui trouves-tu ?

— Je lui trouve fort bon air ; néanmoins, si tu le désires, je lui trouverai l'air d'un profond scélérat.

— Tu crois plaisanter, mais tu dis plus vrai que tu ne penses. D'où crois-tu qu'il sort en ce moment ?

— Il sort de prison, c'est sûr.

— Il vient de la Sorbonne !

— Hum ! c'est grave, et qu'allait-il faire à la Sorbonne ? admirer l'architecture de cette antique bâtisse ?

— Il y allait, sans avoir prévenu personne, passer un nouvel examen. Monsieur est bachelier ès lettres.

— Malheureux ! s'écria le commandant : vous avez donc la monomanie des examens ; il faudra soigner cela, entendez-vous !

— Ne pas me prévenir ! répéta la petite ménagère exaspérée ; Christine d'un côté, monsieur de l'autre, me tiennent à l'écart. Ils complotent toujours ensemble.

— Je ne savais rien du projet de Christine, et elle ne savait rien du mien.

— Bien sûr ?

— Bien sûr !

— Alors, je te pardonne pour cette fois.

— Je t'ai déjà promis de ne pas recommencer, dit Pierre en riant. Je ne veux plus avoir de secrets pour toi ; et pour te prouver que ma promesse est sérieuse, je te dirai en confidence que je vais dîner ce soir chez M. Lemaistre-Mire qui a, dit-il, une affaire des plus importantes à me proposer.

1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

Je te promets de te tenir au courant de tout ce qui se passera. »



LXXXI

Pierre à la table de M. Lemaistre-Mire.

Lorsque Pierre arriva chez l'éditeur, la maîtresse de la maison lui dit avec bonté : « Nous avons déjà de vos nouvelles ; mon mari a rencontré M. Cantin qui lui a raconté votre succès. Cela ne fait que nous confirmer dans l'idée de donner suite au projet que nous avons formé. Edmond est d'une santé délicate, comme vous le savez. Le docteur Bryan nous a dit que l'internat ne lui convenait pas ; et il nous a conseillé nettement de le reprendre à la maison. Nous désirons néanmoins qu'il ne perde pas son temps, et qu'il continue ses études. Nous avons donc songé à le mettre sous la direction d'un précepteur instruit et bien élevé. Aussitôt nous avons pensé à vous ; et nous vous demandons si vous consentiriez à quitter Sainte-Barbe pour venir vivre en famille avec nous. Ne vous pressez pas de répondre : prenez le temps de réfléchir, de consulter vos parents. Edmond vous aime beaucoup ; vous avez gagné sa confiance, et vous pourriez faire de lui tout ce que vous voudriez. C'est un très-grand service que nous vous demandons.

— Envisagez bien tous les côtés de la question, dit M. Lemaistre à son tour ; la maison est à deux pas de l'École de médecine ; vous aurez toute liberté de suivre vos cours et vous serez considéré ici, non comme un précepteur, mais comme le fils de la maison.

— Absolument comme le fils de la maison ! » répéta Mme Lemaistre.

Lorsque Pierre prit congé de ses hôtes, il se confondit en remerciments pour l'accueil qu'il avait reçu, et pour la confiance qu'on lui avait témoignée.

M. Lemaistre-Mire prit son chapeau et sortit avec lui. « Il y a, lui dit-il, un côté de notre affaire que je n'ai pas voulu traiter devant ma femme, parce que cela aurait pu vous mettre mal à l'aise. Causons entre hommes. Je sais que vous tenez à gagner de l'argent : je connais vos motifs, je les respecte. Abordons donc la question d'argent. Combien gagnez-vous par mois à Sainte-Barbe, en tenant compte de vos répétitions ?

— Un peu plus de deux cents francs, répondit Pierre en rougissant.

— Je vous en offre quatre cents, dit l'éditeur ; si vous trouvez que c'est trop peu, dites-le-moi franchement.

— C'est beaucoup trop, reprit Pierre tout confus.

— Vous êtes bien jeune, dit M. Lemaistre en souriant ; et l'on voit que vous n'entendez rien aux affaires. Je proportionne mon offre au besoin que j'ai de vos bons offices. Si votre modestie trouve que j'exagère, ma loyauté me défend de vous offrir moins. Plus tard, quand vous serez familier avec les termes de médecine, vous pourrez augmenter votre revenu en corrigeant des épreuves pour la maison. Réfléchissez bien ; que la nuit vous porte conseil. En cas que vous décidiez en notre faveur, souvenez-vous bien que nous serons grandement vos obligés. »



LXXXII

Pierre entre dans un café pour la première fois de sa vie ; il ne témoigne pas le moindre repentir de cette équipée.

Pierre était tout décidé, mais, par respect pour son père, il ne voulait rien conclure sans son assentiment. Sa tête était pleine de projets, l'avenir lui ouvrait les plus riantes perspectives. Son allégresse fut au comble quand il songea, tout à coup, au détour d'une rue, qu'il trouverait peut-être moyen de faire imprimer le livre de son père plus tôt qu'il ne l'avait espéré. « Voilà, se dit-il en jetant autour de lui un regard plein de complaisance, voilà des épreuves que j'aimerais à corriger ! »

Il s'arrêta un instant sous un bec de gaz, consulta sa montre, et, ma foi ! il faut bien le dire, puisque c'est la vérité, il entra d'un pas fort délibéré dans un petit café lugubre et solitaire, où un garçon chauve, porteur d'une énorme paire de favoris, dormait sur un journal.

« Que faut-il servir à monsieur ? dit le garçon en se dressant sur ses pieds d'un air effaré.

— Ce qu'il faut me servir ? répéta Pierre avec surprise. Au fait, se dit-il en lui-même, je suppose qu'on n'entre guère dans un café sans prendre quelque chose. Donnez-moi, répondit-il au garçon, un verre d'eau sucrée et ce qu'il faut pour écrire. »

Le garçon, d'un air méprisant, servit sur un petit

plateau une petite carafe remplie d'eau, quatre misérables petits morceaux de sucre, et un verre où il fit résonner bruyamment une cuiller.

Mais il aurait pu tout aussi bien garder ses airs méprisants pour une autre occasion ; Pierre, la tête penchée sur la table écrivait rapidement, sans plus se soucier du garçon que du verre d'eau. Quand il eut fini d'écrire, et qu'il eut mis l'adresse sur sa lettre, il avala une gorgée d'eau pour la forme et paya le garçon. Après quoi, il tira un timbre de son porte-monnaie, affranchit sa lettre et la jeta dans une boîte qui était juste en face du petit café sépulcral.

« Il était temps! lui dit un facteur qui venait prendre les lettres contenues dans la boîte ; c'est la dernière levée ! »

Pierre ne semblait pas éprouver le moindre remords d'avoir fait sa première apparition dans un café; au contraire, il s'en applaudissait fort. « Si j'avais voulu remonter chez moi pour écrire, pensait-il en se dirigeant d'un pas rapide vers Sainte-Barbe, ma lettre ne serait pas partie ce soir. Mon père l'aura demain; je puis, à la rigueur, recevoir une réponse après-demain ; dans deux jours au plus tard, en mettant les choses au pire. »

Que faut-il servir à monsieur? dit le garçon. (P. 306, col. 2.)



LXXXIII

Décidément Pierre ira en vacances.

La réponse du docteur arriva le surlendemain; c'était Christine qui lui avait servi de secrétaire.

« Deux lettres en un jour, disait Christine, et quelles lettres! Je te renvoie les reproches sur mon manque de sincérité, et je reprends mes excuses pour m'en servir dans une meilleure occasion. Mon escapade (c'est l'expression de papa) avait déjà mis toute la famille en rumeur, la tienne a achevé de tourner toutes les têtes. Sais-tu que le doyen de la Faculté est un homme rare et précieux, et je donnerais beaucoup pour le connaître et le remercier de l'honneur qu'il a fait à *nous autres* en ta personne. J'aime beaucoup M. Cantin, parce qu'il a été bon pour toi? Il y a donc réellement de si braves cœurs à Paris; les gens d'ici prétendent que l'on n'en rencontre plus guère en dehors de l'arrondissement de Sainte-Maure; un de ces jours, je leur démontrerai leur erreur. La fin de ta première lettre nous avait mis l'eau à la bouche. Nous nous demandions tous ce que pouvait te vouloir M. Lemaistre-Mire? Nous calculions l'heure du courrier et nous faisions des figures longues comme cela, en songeant qu'il nous faudrait passer encore une journée dans l'attente. Je suis partie en mauvaises dispositions pour faire travailler mes souris blanches. La tante Julia, tout le long du chemin, faisait d'incroyables efforts d'imagination pour tâcher de deviner quelles choses étranges on devait servir à la table d'un éditeur millionnaire. Au retour j'aperçus Mageron qui sonnait à la porte; je m'accuse d'avoir fait indignement courir la pauvre tante Julia.

« Papa a ouvert sa lettre devant tout le monde. « Il faut qu'il accepte ! » tel a été son premier mot!

« Tout le monde s'est accordé à dire comme lui ; donc, il faut que tu acceptes. Mais ne regretteras-tu pas un peu cette petite chambre de Sainte-Barbe où tu as travaillé de si bon cœur et où tu as si souvent pensé à nous? Moi, je la regretterai un peu. Je la connaissais par cœur, par toutes tes descriptions : je n'avais qu'à fermer les yeux pour te voir assis à ta petite table ou accoudé à ta fenêtre. Aussitôt que tu seras installé dans ton nouveau logis, ne manque pas de m'envoyer la description la plus minutieuse de ta chambre; je saurai mieux où te prendre quand je penserai à toi.

» J'ai découvert, par une indiscrétion de Marie, que Jacques se prépare pour l'École normale. Est-ce bien difficile, et crois-tu qu'il y arrivera ? Fais ma paix avec

Camille. Il faut pourtant que je mette ici un point final, car ce bavardage n'a pas de limites. »

Le bavardage reprenait pendant deux grandes pages, au bout desquelles il y avait encore un point final. Puis venait un premier post-scriptum, puis un second, puis un troisième, en tout cinq post-scriptum suivis d'une note explicative sur un passage obscur de la lettre.

Telle était la lettre de Christine, ou plutôt, telles étaient toutes les lettres de Christine.

Le quatrième post-scriptum soulevait une question qui rendit Pierre tout rêveur. « Il me revient de tous les côtés, disait Christine, que ta barbe est devenue plus fournie et plus imposante; j'ai toutes les envies du monde de constater par moi-même si la renommée dit vrai. Ne trouveras-tu pas le temps de prendre quinze jours de repos. Je tremble un peu en parlant de repos à un aussi féroce travailleur. Cependant songe à ma requête. »

Il y songea bien des heures, et son cœur bondissait de joie, rien qu'à l'idée de fouler le pavé de Sainte-Maure; mais la dépense!

Dans la lettre suivante, Christine renouvela sa requête; mais cette fois-là avec plus d'autorité. « Papa le désire; maman me dit d'insister, et tu dois savoir déjà que Camille et Albert viennent s'installer trois semaines chez le président Renaud. »

« Sans doute, sans doute! se dit Pierre; mais la dépense! »

Il ouvrit alors un petit billet non affranchi, qui était arrivé en même temps que la lettre de Christine, et qui venait tout droit de la Sorbonne.

Le secrétaire lui faisait savoir qu'il pourrait se présenter au secrétariat, à l'effet de se voir rembourser ses frais d'examen. M. Cantin, sans s'en vanter, avait demandé une audience au doyen, et lui avait raconté l'histoire de son jeune ami. Sur la proposition du doyen, la Faculté avait décidé que ses frais d'examen lui seraient remboursés.

« C'est de l'argent trouvé! dit-il à M. Cantin,



j'hésitais à prendre quinze jours de vacances, je n'hésite plus.

— Et vous faites bien, » dit M. Cantin en riant sous cape du bon tour qu'il lui avait joué.

« A propos, dit à Pierre M. Lemaistre le jour où il lui parla de ses projets de vacances, Bryan m'a dit que monsieur votre père a composé un livre remarquable. Bryan est difficile, et je me fie toujours à son jugement. Voulez-vous me servir d'intermédiaire entre monsieur votre père et moi? Rapportez-moi le manuscrit, Bryan le parcourra pour voir s'il n'y a pas quelques retouches à faire, et nous nous occuperons d'imprimer le livre à la rentrée. »

LXXXIV

Pierre trouve que la vie de ce monde n'est pas déjà si triste.

Dieu merci! dans la vie de ce monde que quelques philosophes renfrognés se plaisent à représenter si triste, si monotone et si ennuyeuse, les plaisirs grands et petits ne manquent pas cependant pour les gens qui sont en paix avec leur conscience, et qui ont le caractère bien fait. Un des plus délicieux est celui dont jouissait Pierre, dans le train n° 74, qui, comme chacun le sait (du moins l'indicateur des chemins de fer le dit), arrive à Sainte-Maure à 11 heures 25 minutes du matin.

Embusqué à la portière d'un wagon de 3ᵉ classe, il regardait fuir rapidement les prés, les bois, les chemins, les vallées et les grandes plaines inondées de soleil. C'était déjà un plaisir de voir toutes ces belles choses; ce plaisir était décuplé par la joie



intérieure qui remplissait l'âme du voyageur. Tous les incidents du voyage n'étaient que de riantes broderies sur cette pensée si douce: « Dans quelques heures, je les embrasserai; chaque tour de roue me rapproche d'eux. » Un peu avant la station de Pellan, il commença à reconnaître le pays; les souvenirs d'autrefois l'envahissaient, embellis par la joie du moment présent. Tout à coup, l'impatience le prit: il n'aurait jamais cru que la distance fût si grande entre Pellan et Sainte-Maure. Enfin, enfin! la locomotive se met à pousser des cris aigus, la vitesse se ralentit, le train, grondant et sifflant, entre en gare.

« Le voilà! » crie une voix perçante que Pierre reconnaît tout de suite pour la voix de Marie.

Le temps seulement d'ouvrir la portière et de sauter sur le quai, il se trouve entouré, cerné, assiégé, escaladé, embrassé et ahuri, mais si heureux!

« Il a grandi. — Non. — Il a pâli. — Il a l'air d'un homme. — Cher enfant! Enfin, le voilà! — Comment va Camille? — Comment se porte Albert? — Papa voulait venir. — Maman l'en a empêché. — La gare

est trop loin. — Il nous attend. — C'est moi qui porte sa valise. — Non, c'est moi. — Eh bien à nous deux. — Foucarel est reçu. — Monsieur Lepigeur est resté près de papa avec la tante Julia ! »

Hélas ! auquel entendre ! Les employés du chemin de fer et les autres voyageurs qui attendent leurs bagages sourient avec complaisance en regardant le groupe animé dont Pierre est le centre.

Ne sachant à qui répondre, il embrassa tout son monde, à commencer par sa mère, qui l'admirait en silence, et dont les yeux lui disaient si éloquemment combien il était aimé. Tout en échangeant des regards d'intelligence avec Christine, il répondait tout de travers aux questions de Jacques et de Marie sur M. Cantin, sur M. Lemaistre-Mire, sur la Sorbonne, sur le doyen, sur Sainte-Barbe et sur l'École de médecine. Foucarel, par délicatesse, avait pris sur lui de ne pas aller à la gare, pour ne pas gêner les premiers épanchements. Tout à coup, il apparut au coin de la Halle, et fit des grands bras, comme s'il était étonné de rencontrer des gens qu'il guettait depuis plus d'une heure, le scélérat !

Thérèse se tenait sur le seuil de la petite maison ; à l'une des fenêtres du premier, on apercevait le profil de la tante Julia, et à l'autre celui de M. Lepigeur. Les deux profils disparurent subitement à l'arrivée de la petite caravane, qui les retrouva dans le corridor d'entrée.



Pierre se trouve entouré, cerné, assiégé. (P. 308, col. 2.)

Pierre embrassa Thérèse, il embrassa tante Julia, il embrassa M. Lepigeur, et ayant ainsi acquitté le droit de passage, il entra seul avec sa mère dans le cabinet de son père. Christine alla donner un dernier coup d'œil à l'arrangement de la table.

La figure du docteur était pâlie et amaigrie ; mais sa physionomie n'exprimait ni la souffrance ni le découragement. Ses beaux yeux bleus, si semblables à ceux de son père, avait une expression de joie sereine. A l'entrée de Pierre, un sourire parut sur ses lèvres. Heureux le fils dont la venue fait naitre un pareil sourire sur les lèvres de son père !

« Voilà notre enfant ! » dit Mme Cartel, en levant avec orgueil les yeux sur la figure mâle et résolue de l'enfant qu'elle avait porté dans ses bras, et qui maintenant la dépassait de la tête et des épaules.

« Notre enfant est devenu un homme, » reprit gravement le docteur. Le mot était bien simple, néanmoins il fit tressaillir d'orgueil la mère et le fils. Les gens simples comme le docteur parlent toujours simplement : aussi leurs moindres paroles ont un sens et leurs moindres éloges portent. Cette parole-là était dite avec une telle expression de confiance, d'admiration et de reconnaissance ! « Mon vaillant

lutteur ! » reprit le docteur en posant la main sur l'épaule de Pierre. Presque aussitôt il ajouta : « Christine va nous gronder si nous laissons refroidir le déjeuner. Non ! non ! mon ami, c'est à ta mère qu'il faut offrir le bras. Ne vois-tu pas que je suis tout ragaillardi et que je marche comme un homme ! »

LXXXV

La société des copistes.

Aussitôt après le déjeuner, Pierre suivit son père dans son cabinet, pour traiter sans délai la question du manuscrit.

« Cela presse-t-il donc tant? dit le docteur avec un sourire de satisfaction.

— J'ai solennellement promis de l'apporter à mon retour.

— Mais en quinze jours comment recopier un travail si considérable.

— J'y ai songé, dit Pierre, et j'ai trouvé un moyen bien simple. Il s'agit de diviser le travail et de le confier à une escouade de copistes. Combien le manuscrit a-t-il de pages?

— Cinq cent soixante.

— Christine en a déjà copié soixante, elle me l'a dit. Restent donc cinq cents pages. En comptant sur mes doigts, voici ce que je trouve de copistes : Christine et moi, deux ; Jacques et Marie, quatre ; Camille et Albert qui arrivent demain, six ; monsieur Lepigeur, sept; et Foucarel, huit. Cinq cents divisé par huit, donne soixante-deux pages et une fraction pour chacun. Chacun des copistes a quinze jours devant lui; c'est donc quatre pages à copier par jour : une vraie plaisanterie ! Ce qu'il fallait démontrer. »

Le manuscrit fut extrait de sa cachette et Pierre fit les parts. Les copistes trouvèrent que quatre pages par jour c'était bien peu de chose. Ils auraient aimé à montrer leur zèle et leur dévouement sur des quantités plus considérables. Mais en ce monde la sagesse consiste, le plus souvent, à aimer ce que l'on a, quand on n'a pas ce que l'on aime, et les copistes durent se contenter de quatre pages par jour.

Le sixième jour, Foucarel apporta son travail terminé. La société des copistes lui trouva-t-elle un air trop triomphant? Y en avait-il dans le nombre qui avaient nourri secrètement l'espoir de remporter le prix de la course, et que son triomphe exaspérait? La majorité déclara sans hésitation que Foucarel était un intrigant, un vaniteux, qui cherchait à se faire valoir aux dépens des autres.

« Je n'ai pas fait ma philosophie pour rien, répondit tranquillement Foucarel à ses détracteurs, et je ne suis pas arrivé à mon âge sans savoir que l'envie s'attache toujours au vrai mérite.

— Alors, nous sommes des envieux?

— Pas autre chose ! »

Il y eut un oh ! d'indignation. Jacques déclara qu'il fallait vérifier le travail, et ajouta : « Je parie que c'est gribouillé. »

Le travail était calligraphié comme un compliment de fête ou de jour de l'an. Il y avait des points sur les *i*, et les *t* étaient soigneusement barrés. — « Alors il manque des pages. » On eut beau feuilleter et refeuilleter, tout y était — « Alors, il s'est fait aider ! » L'écriture était la même tout le long de la copie.

Il fallait bien se rendre à l'évidence, et avouer que Foucarel était le roi des copistes.

Le roi des copistes, qui n'était pas rancunier, déclara qu'il se mettait à la disposition de ceux qui auraient besoin d'être aidés. Personne ne souffla mot; seulement, le commandant se mit à rire, Marie rougit jusqu'au blanc des yeux, et M. Lepigeur se rengorgea. Le roi des copistes ne se tint pas pour battu et s'adressa à chacun des autres copistes en particulier.

M. Lepigeur déclara que ni pour or ni pour argent il ne céderait une ligne, un mot du travail qu'on lui avait fait l'insigne honneur de lui confier. Il n'allait pas vite, c'est vrai, mais il était au courant, et l'on verrait bien que ce serait lisible. Le commandant avoua ingénument qu'il était le dernier des paresseux, mais qu'il n'avait plus besoin de secours, vu que son père lui avait pris de force les deux tiers et demi de sa tâche, afin d'être pour quelque chose dans le travail de son vieil ami, et parce que cela lui rappelait le temps où il était jeune et grossoyait dans une étude d'avoué. La commandante dit qu'on la tenait déjà bien assez à l'écart des affaires de la maison; elle voulait prouver qu'on avait tort, et qu'elle était encore bonne à quelque chose. « Et toi, Pierre? demanda le roi des copistes.

— Pas de mauvaise plaisanterie, répondit Pierre, adresse-toi ailleurs et ne cherche pas à me faire croire que je suis devenu un cancre. » Jacques fit enfin connaître son secret, il était sur le point de finir; voilà pourquoi il avait été si fort irrité de voir Foucarel prendre les devants.

« Ah ! ah ! dit Foucarel, *habemus reum confitentem !* Nous avons l'aveu du coupable. C'est toi qui as mené la coalition : car il y a eu coalition; c'est toi qui a déchaîné les passions contre moi; il y a eu calomnie, démenti, injure grave : crimes prévus par un article du code que je te citerai plus tard, quand je l'aurai appris. Ton affaire est sûre devant n'importe quel tribunal ! »

Marie confessa qu'elle était en retard, mais ce n'était point par paresse ou par négligence : c'est qu'elle se donnait beaucoup de mal pour écrire gros et lisiblement. Jacques lui avait dit qu'une écriture trop fine mettrait les typographes en fureur. C'était donc par égard pour les yeux des typographes qu'elle allait si lentement.

« Eh bien ! dit Foucarel, permettez-moi de vous aider.

— Et moi ! reprit Jacques ; est-ce que je ne suis

pas là pour l'aider. Marie sait bien qu'elle peut et qu'elle doit compter sur moi, toujours et partout, » et il lui lança un regard d'intelligence.

Marie fit un signe d'affirmation, et comme elle était tout près de son frère, elle lui dit tout bas à l'oreille : « Oui, monsieur le ministre ! »

Christine entra en ce moment. Elle sortait d'une longue conférence avec Thérèse.

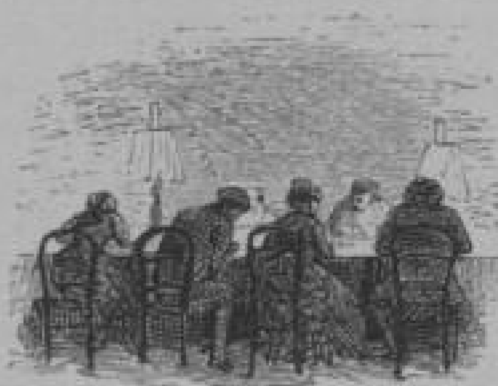
« Voilà, dit Pierre à Foucarel, la seule personne à qui tu puisses faire tes offres de service. Nous sommes tous intéressés à appuyer ta requête. Car si notre ménagère est surchargée de travail, il est à craindre qu'elle ne néglige ses importantes fonctions, ou bien qu'elle ne nous fausse compagnie, comme elle l'a fait jeudi dernier, quand nous sommes allés à la pêche ; je l'ai surprise à son pupitre en revenant, c'est pourquoi je la dénonce à toute la société.

— Au moins, dit Jacques, si elle est restée, c'était pour se mettre au courant. Mais cet intrigant de Foucarel, pourquoi n'est-il pas venu? C'était pour se mettre en avance. Ce n'est pas de jeu, et je soutiens qu'il a triché. »

Christine voulut prouver qu'elle avait du temps de reste, mais elle eut tout le monde contre elle. D'ailleurs on lui démontra péremptoirement qu'elle avait honorablement payé son tribut au « livre », puisqu'elle en avait déjà copié soixante pages. Foucarel eut gain de cause, et emporta sous son bras une vingtaine de pages du manuscrit.

Ce fut M. Lepigeur qui remit son travail le dernier; mais quelle œuvre magistrale c'était! Autrefois, dans son bureau de l'administration des Douanes, il était célèbre pour la beauté de son écriture ; il était très-fier de ce mérite, d'autant plus que, selon lui, il n'en avait pas d'autre. Même, ce mérite avait nui à son avancement, « parce que, disait-il avec un grand sérieux, pour être employé supérieur, la première condition est d'avoir une écriture illisible ; voyez plutôt les signatures de ces messieurs ! »

Le jour même du retour de Pierre à Paris, le docteur Bryan eut le manuscrit entre les mains, et le



soir, sans plus attendre, il en commença la lecture. « C'est bien ce que je croyais, se dit-il, d'après les quelques mots que le docteur Cartel m'avait dit de son livre : ou je me trompe fort, ou ce livre aura le grand prix, et comme ce prix n'a pas été décerné l'an dernier, cela fera une petite somme assez rondelette. Je le présenterai donc à l'Académie de médecine. »

Si la sympathie qui entoure un auteur pouvait avoir quelque influence sur le sort de son livre, jamais, dans aucun concours, aucun livre n'aurait eu plus de chances de réussir que celui du docteur Cartel. Si les membres de la commission chargée de l'examiner jouissaient du privilége de reconnaître le caractère des gens d'après leur écriture, ils durent se dire : « Voilà bien des braves gens au service d'un homme distingué. »

A suivre. J. GIRARDIN.

UNE REVANCHE D'ARTISTE

I

Je visitais en flâneur la petite principauté de Munchhausen. Pour me guider dans mes excursions, j'avais un petit livret qui s'intitulait pompeusement : *Le Xénophile*, autrement dit l'ami de l'étranger. Ce mot est formé de deux mots grecs; je remarquai du reste que le grec, à cette époque, faisait fureur dans la principauté : les gens du pays donnaient des noms grecs à tous leurs établissements publics. Mon livret, qui prodiguait les renseignements sur les moindres choses, jusqu'à vous en faire tourner la tête, avait à mes yeux plusieurs torts graves : d'abord, il était relié en percaline vert-grenouille, et le vert-grenouille est une couleur abominable ; il portait un titre prétentieux; il traitait de « grandes et belles villes » les moindres bourgades de la « principauté », et il décernait tous les honneurs de l'apothéose à une foule de personnages obscurs qui n'avaient d'autre mérite, à en juger par leurs œuvres, que d'être nés dans « la principauté ».

Comme le *Xénophile* signalait à l'attention des étrangers l'atelier du « très glorieux Knakwurst », j'inscrivis sur mon agenda : visite à l'atelier du « très-glorieux Knakwurst ».

II

Le « très-glorieux Knakwurst » était un grand gaillard de près de six pieds. Il avait les cheveux coupés en brosse, contrairement à la tradition munchhausénienne, qui veut qu'un artiste soit aussi chevelu qu'Absalon. Aussi Knakwurst passait-il pour un original. En revanche, il avait la plus formidable paire de moustaches que j'aie vue de ma vie : rousses, bien fournies, roides, et projetées en avant comme les deux défenses d'un morse. Il me vint tout à coup à l'idée qu'avec ces deux crochets il aurait pu, s'il l'avait voulu, se suspendre à la traverse d'un trapèze ou au chaperon d'un mur. Je gardai ma réflexion pour moi, bien entendu.

Comme étranger, il me reçut avec une courtoisie un peu cérémonieuse; et, devinant aussitôt que j'étais Français, il prit un air réservé, presque défiant.

« Très-glorieux maître! lui dis-je en m'inclinant profondément.

— Oh non! me dit-il d'un ton suppliant; oh non! laissez-là les phrases du *Xénophile*, et... soyez le bienvenu! »

Je suivis son conseil. Je renfonçai d'un coup de poing le *Xénophile* dans les profondeurs de ma poche, et je marchai droit au tableau qu'il était en train de peindre.

Je ne pris point de poses extatiques; je ne reculai pas avec affectation, comme font les prétendus amateurs; je ne renversai point ma tête en arrière; je ne la penchai point à droite et à gauche; je ne me fis pas une lorgnette de mon poing fermé. Je me contentai de regarder attentivement sa peinture, qui en valait bien la peine. Je lui dis simplement que je la trouvais bonne, et pourquoi je la trouvais bonne.

Ses traits se détendirent; il me prit la main, me remercia avec effusion, et me dit : « A la bonne heure, vous n'êtes pas un profane, vous! Vous êtes chez vous, ici; voilà où je mets mes pipes, et voilà où je mets mon tabac. Voilà mes cartons! voilà mes esquisses! »

III

« Votre atelier est très-fréquenté? lui dis-je en fouillant dans un des cartons.

— Trop!

— Voilà, repris-je, une chose bien surprenante! Un artiste qui se plaint d'être recherché du public!

— Il y a eu un temps, me répondit-il, où j'étais si obscur, que les marchands juifs seuls connaissaient le chemin de mon atelier. Quand mon nom commença à se répandre, je reçus comme des dieux les premiers étrangers qui me rendirent visite; je buvais à longs traits leurs éloges comme un divin nectar. Je ne tardai pas à trouver qu'on me dérangeait trop souvent. Je remarquai que les éloges des visiteurs n'étaient qu'une sorte de monnaie banale dont ils payaient leur entrée. Que de choses saugrenues il m'a fallu écouter avec le sourire sur les lèvres, et quels éloges décourageants! Depuis surtout que cet odieux *Xénophile* m'a catalogué entre l'*Abattoir neuf* et le *Jardin d'enfants*, c'est ici une procession incessante d'amateurs indigènes et étrangers; je travaille littéralement dans la rue; je ne suis plus chez moi. De quoi riez-vous? Ah! vous avez mis la main sur cette étude d'ânes regardant un tableau... Figurez-vous... mais j'entends des pas dans l'escalier. Cachez cette esquisse et regardez autre chose; je ne la montre pas aux profanes. Quand les fâcheux seront partis, je vous expliquerai ce que c'est. »

IV

L'atelier fut littéralement envahi par une douzaine d'Américains des deux sexes.

Le chef de la tribu avait des traits anguleux, des cheveux gris de fer, et au menton un bouquet de poils blancs.

« Très-joli! » dit-il froidement, après une halte de quatre ou cinq secondes devant le tableau commencé. Ayant ainsi payé son tribut de politesse au maître de la maison, il se mit à promener des regards inquisiteurs jusque dans les moindres recoins de l'atelier. Ses compagnons l'imitèrent. Ils avaient tous des calepins, prenaient des notes, discutaient le prix des cadres, maniaient les pinceaux et les tubes de couleur, flairaient les vernis. Quelques-uns regardaient droit devant eux sans rien voir et attendaient avec une stoïque indifférence que le chef mît fin à la visite.

Ces gens se retirèrent sans s'être déridés un instant; l'homme aux cheveux gris de fer remercia le peintre avec une politesse glaciale, et ferma la marche.

« Qu'est-ce que vous dites de cela? » me demanda le « très-glorieux Knakwurst», avec un sourire qui ne manquait pas d'une certaine amertume.

Comme j'allais répondre, une famille française, qui remplaça la tribu américaine, admira tout, loua tout, se fourvoya un peu en tombant en extase juste sur une méchante esquisse, œuvre d'un des élèves les plus médiocres de Knakwurst, rit de sa propre méprise, se tira d'affaire par des plaisanteries et des bons mots, et sortit en riant. On les entendait rire encore dans l'escalier.

« Au moins, me dit Knakwurst, ceux-là y mettent de la bonhomie et de la bonne grâce.

— Vous les ménagez, m'écriai-je, parce que ce sont mes compatriotes.

— Du tout, répondit-il. Ignorant pour ignorant, je préfère celui qui montre de la politesse et de la bienveillance. »

V

Il vint des Allemands du Nord, tout pleins de morgue et de suffisance. Ils faisaient une moue dédaigneuse, et récitaient des phrases entières de Winckelmann et de Lessing. Mais il me parut qu'ils étaient plus pédants que connaisseurs.

Knakwurst dissimulait à peine le mépris que lui inspiraient leurs jugements, et il se mit à hausser les épaules quand il eut refermé la porte sur eux.

Là-dessus, une famille anglaise fit son entrée. Le père de famille vint droit à moi, et me dit avec une politesse un peu hautaine : « Mister Knakwurst? je suppose.

— Je ne suis pas Monsieur Knakwurst, » répondis-je modestement.



Les amateurs de peinture. (P 314, col. 1.)

Il tourna sur ses talons sans se déconcerter, marcha droit au peintre, et répéta sa phrase. Knakwurst ayant déclaré en s'inclinant poliment qu'il était M. Knakwurst, l'autre lui expliqua qui il était et pourquoi il voyageait. Je crus comprendre que des voisins à lui, les Smith, ayant fait l'année précédente une visite à « l'illustre Knakwurst », il se devait à lui-même de faire aussi une visite à l'illustre maître.

Après avoir jeté sur l'ensemble de la pièce un coup d'œil des plus sommaires, la famille battit en retraite. Derrière la porte fermée, on les entendit discuter un instant. Le père de famille rouvrit la porte, et déclara à Knakwurst qu'il voulait acheter un tableau, comme souvenir de son excursion.

« Choisissez, » lui dit le peintre.

L'Anglais rougit, et dit sèchement qu'il n'entendait rien à la peinture. Tout ce qu'il désirait, c'est que le tableau eût au moins les dimensions de celui des Smith. Knakwurst lui décrocha un tableau de la dimension voulue. L'Anglais paya et disparut.

VI

« Je vois bien, dis-je à Knakwurst, pourquoi vous ne fermez pas votre porte. Il faut bien vivre, et dans la foule des importuns, il se trouve parfois un acheteur.

— Et parfois un vrai connaisseur, » ajouta-t-il en me serrant la main.

Il tira alors sa montre, regarda l'heure, et donna à son rapin l'ordre de ne plus recevoir personne.

« Or çà, me dit-il en s'asseyant auprès de moi, revenons, s'il vous plaît, à nos ânes ! » Il tira le dessin du carton, le mit sur un chevalet à ma portée, et me dit : « Voilà la seule vengeance (vengeance bien innocente, que j'aie jamais tirée de tous ces importuns qui me prennent mon temps, et me mettent souvent hors de moi, par l'étrangeté de leurs questions et l'ineptie de leurs jugements.

» Regardez-moi cet âne qui contemple le tableau de si près, et qui rit d'un si gros rire. Il ne sait pas si la peinture est bonne ou mauvaise ; il rit tout simplement parce qu'un morceau de peinture est pour lui quelque chose de nouveau et d'inattendu. Chez les gens d'un naturel rustique, l'étonnement, aussi bien que l'admiration, se marque au dehors par un rire niais et stupide. Mais au moins cet âne-là n'y met aucune prétention ; et de tous ceux qui visitent mon atelier, c'est celui qui me déplait le moins.

» Celui qui regarde, le menton appuyé sur l'échine de son camarade, n'en sait pas plus long que lui ; il est plus prétentieux, voilà tout. Il prend des airs de juge ; il fait une moue de critique important ; au fond, ce n'en est pas moins un âne. (Je pensai involontairement aux Allemands du Nord.)

» Le bélier, comme un vrai mouton de Panurge, est venu uniquement parce qu'il a vu venir les autres ; le voilà en arrêt sur la palette, occupé à flairer les vernis. Le veau qui est au premier plan touche sur un des pieds du chevalet, et se demande niaisement pourquoi ce morceau de bois est percé de trous réguliers. L'autre veau, tout ébahi, ses larges oreilles au vent, ne regarde rien du tout, et ne sait pas même pourquoi il est venu. Ces cinq animaux représentent pour moi les différentes espèces de faux amateurs qui encombrent les expositions de tableaux et les ateliers des peintres, du moins dans ce pays-ci. Les choses se passent-elles ainsi en France ? »

— J'en ai bien peur, » lui répondis-je en riant.

ALDÉBARAN.

LES ENVIRONS DE PARIS[1]

SAINT-GERMAIN

Avant de quitter les salles du musée de Saint-Germain consacrées aux produits de l'âge du bronze, M. Deville nous montre dans une vitrine des objets que l'on ne s'attendrait guère à y trouver. Ce sont des étoffes provenant de ces époques antérieures à l'histoire. On y voit des toiles grossières et des pelotes de fil trouvées dans plusieurs stations lacustres de la Suisse.

« Des étoffes antéhistoriques ! pour le coup c'est trop fort, s'écrie le bouillant Georges. Un de ces jours, à ce compte-là, on est bien capable de retrouver jusqu'aux habits de ces hommes presque fabuleux.

— Mais on les a déjà retrouvés, répond M. Deville ; si tu pouvais aller visiter le magnifique musée antéhistorique de Copenhague, tu y verrais l'habillement complet d'un guerrier de l'âge du bronze. En 1861, deux savants danois explorant l'intérieur d'un des tumulus ou vastes tombeaux en forme de tertre si nombreux dans la presqu'île du Jutland, furent assez heureux pour y découvrir un cercueil renfermant un squelette encore enveloppé dans ses vêtements. Ce costume fort complet consistait en une longue chemise, un châle, un manteau, une calotte, un haut chapeau semblable à celui des Persans, des guêtres, le tout en laine tissée, et enfin des restes de chaussures de cuir. L'amour de la vérité m'oblige à ajouter que ce vêtement avait dû appartenir à un guerrier de la fin de la période du bronze, vivant vers le ve ou vi^e siècle de notre ère.

» Pour terminer notre visite du musée et notre revue des époques antéhistoriques, ajouta notre aimable guide, il ne nous reste plus qu'à parcourir les salles consacrées aux produits de l'âge du fer. Laissez-moi vous décrire d'abord brièvement les débuts de cet âge, le plus grand et le plus important de tous, puisque c'est celui dans lequel nous vivons nous-mêmes.

» La découverte du bronze par les hommes pri-

1. Suite et fin. — Voy. pages 232, 368, 282 et 302.

mitifs, en leur faisant connaitre les métaux, devait les amener bientôt à chercher dans les autres minerais soit une source plus abondante du métal connu, soit un équivalent utilisable.

» Après s'être contentés de recueillir les minerais épars à la surface du sol, les hommes se virent forcés d'aller les chercher dans le sein même de la terre, travail qui leur devenait possible avec leurs instruments de bronze. Ils se trouvèrent dès lors bien vite en présence des lourds et compactes minerais ferreux, qui sous leurs diverses formes se trouvent répartis en si grande abondance dans notre écorce terrestre, et après des essais que leur facilitaient leurs premières notions métallurgiques, ils finirent par obtenir le fer, ce noir métal, qui, tout humble et tout noir qu'il soit, est cependant le roi des métaux, le plus puissant et le plus indispensable agent de la civilisation humaine.

» Je ne veux pas vous faire ici un cours sur les divers procédés d'extraction du fer depuis les premiers âges jusqu'à nos jours, nous risquerions de passer la nuit dans cette salle. Qu'il me suffise de vous dire que la préparation de ce métal à l'état pur, quoiqu'une des plus compliquées de notre industrie moderne, était pratiquée très-facilement par les premiers métallurgistes, qui eux opéraient sur de petites quantités. Nous en trouvons la preuve en Afrique parmi les nègres qui extraient un fer excellent par des procédés d'une extrême simplicité analogues à ceux des premiers âges. On a du reste retrouvé dans le Jura bernois de nombreux fourneaux primitifs pour l'extraction de ce métal (voy. la gravure). »

Après cet intéressant préambule, nous passons à l'inspection des belles collections de l'âge du fer. Les premières armes exposées dans les vitrines montrent bien la transition entre les deux âges : les poignées sont en bronze et les lames en fer. Puis bientôt ce premier métal domine et finit par supplanter son prédécesseur. Nous entrons alors dans les premières époques de notre histoire, nous passons en revue les lourds javelots des milices romaines, les épées gauloises, les framées, les francisques; puis, redescendant au rez-de-chaussée du palais, nous examinons les balistes, les catapultes et tous les formidables engins de siége qui ont précédé la découverte de la poudre. Là s'arrête la collection du Musée de Saint-Germain, qui nous a fait suivre ainsi pas à pas l'homme dans sa marche progressive, depuis le jour où, son intelligence lui suggérant l'idée de ramasser et de lancer un caillou, il s'est élevé par ce seul geste au-dessus de toutes les autres créatures.

On peut dire sans exagération que cette collec-



Fourneau primitif pour l'extraction du fer. (P. 315, col. 2.)

tion unique, rassemblée en si peu d'années par le zèle de nos savants, est une des gloires incontestables de la France. Malheureusement ce beau musée est encore peu fréquenté, et cependant il est certainement peu de spectacles à la fois plus intéressants, plus instructifs et plus moraux.

Avant de quitter le château, M. Deville nous fait visiter la chapelle de saint Louis. Ce magnifique morceau d'architecture est en fort triste état, mais on s'occupe activement à le réparer pour le rendre à sa splendeur primitive. On doit y placer les collections archéologiques relatives aux premiers âges du christianisme dans les Gaules.

De nombreux et intéressants souvenirs se rattachent à cette chapelle; c'est ici qu'en 1238 Baudouin II, empereur de Constantinople, céda solennellement au roi saint Louis les reliques pour lesquelles on ne tarda pas à élever la Sainte-Chapelle du Palais, à Paris; c'est aussi là que fut baptisé Louis XIV.

Après une courte promenade sur la belle terrasse d'où l'on domine un magnifique panorama de la vallée de la Seine, nous reprenons la route de Paris, fort enchantés de notre excursion à travers les premiers âges de l'humanité.

P. Vincent.



VERGUIN

ET LES COULEURS AU CHARBON

Il y a une vingtaine d'années j'étais à Lyon, où, dans un but que je n'ai pas besoin de spécifier, car ce n'est pas de ma biographie qu'il s'agit ici, je travaillais à posséder la connaissance théorique et pratique des applications de l'électricité dynamique, ou voltaïque. J'avais passé de longues heures sur les traités spéciaux, et je venais d'acheter, pour expérimenter, les principaux appareils destinés à mettre en évidence les divers phénomènes : éléments, télégraphes, bobines d'induction, moteurs... Et Dieu sait qu'en dépit des notions théoriques acquises, la manipulation de ces instruments tout nouveaux pour moi ne laissait pas de m'embarrasser singulièrement. Le marchand qui me les avait procurés, en s'adressant aux constructeurs parisiens, n'était guère à même de me guider, mais il me dit : « Je connais quelqu'un qui se fera un plaisir de vous donner toutes les indications désirables.

— Qui donc?

— M. Verguin, le préparateur de physique et de chimie du lycée. Un homme qui, sans en avoir l'air, est pourtant fort capable, fort instruit.

— Bon !

— Eh! tenez, reprit mon interlocuteur, avec qui je me trouvais sur le seuil de sa boutique, d'ailleurs voisine de l'institution au personnel de laquelle M. Verguin appartenait, tenez, le voici justement. Là-bas, voyez, ce petit homme maigre, voûté, assez peu coquet de sa personne, comme vous pouvez en juger par ce nœud de cravate qui regarde l'épaule, ce chapeau ébouriffé tombant sur ses yeux, ce pantalon assez inégalement tiré... »

Je regardai et vis en effet, venant du bout de la rue, le nez dans une brochure, et les coudes donnant dans les passants, un homme d'une quarantaine d'années, de fort chétive apparence.

Arrivé près de nous, et instruit de mon embarras, il se mit tout aussitôt à ma disposition de la façon la plus largement obligeante. Son bon regard rencontrant le mien, et sa loyale main ayant pressé la mienne, rendez-vous fut pris pour le lendemain. Et le lendemain, bien qu'il eût formulé de lui-même la condition que je ne lui devrais rien pour son concours, j'eus de lui une longue séance où de lucides et minutieuses démonstrations, en levant les difficultés qui m'arrêtaient, purent me faire apprécier le sérieux mérite, la haute valeur scientifique de celui qui m'avait si cordialement accueilli.

Et s'il ne passa pas la moindre pièce de métal de mon escarcelle dans la sienne, au moins entra-t-il dans mon cœur un sentiment de vive gratitude pour la sympathique personnalité qui venait de se révéler à moi.

Un peu après, je sus que, lié avec le chef d'une des plus importantes maisons de teinture lyonnaises, pour qui il était, si je puis ainsi dire, comme un aide-pensant au point de vue scientifique de cette industrie, M. Verguin dirigeait surtout ses expériences, ses explorations dans le domaine chimique vers les perfectionnements des procédés tinctoriaux...

Puis je quittai Lyon ; et, quelques années passées encore, je fus — comme bien d'autres d'ailleurs — à certain moment, surpris de voir apparaître aux étalages, et dans le luxueux appareil des toilettes féminines, toute une variété de nuances, à côté desquelles semblaient s'éteindre, comme ferait une lampe fumeuse dans la zone solaire, tout ce que les bois, les carthames, les kermès, les cochenilles avaient jusque-là fourni de plus éclatant.

Peut-être mon étonnement fut-il d'autant plus vif qu'autrefois je m'étais occupé de teinture, et que ces nuances merveilleuses déroutaient complétement mes théories familières. J'allai donc aux informations. Les premiers à qui je m'adressai me répondirent : « Couleurs au charbon.

— Au charbon?

— Oui, autrement dit, rouge d'*aniline*, violet *fuchsine*, nuances *Solférino*... »

Ils n'en savaient dire plus long. Je ne me tins pas pour suffisamment éclairé par ces confuses lumières. Je me rendis en meilleur lieu, et voici ce qui me fut conté : « Il y a déjà quelques années qu'un chimiste anglais, Perkins, en essayant d'opérer des réactions

par l'effet de diverses solutions sur la *benzine* extraite des goudrons de houille, obtint une substance colorante d'un beau violet-bleu, que, par analogie avec l'indigo, dont elle rappelait la teinte, il baptisa assez improprement du nom d'*aniline* (d'*anil*, un des noms indiens de l'indigo). Cette découverte ne fut pas sans avoir quelque retentissement dans le monde industriel ; la nouvelle couleur fut employée, mais seulement en concurrence avec telle ou telle autre qu'elle suppléait sans la faire oublier.

« Or, voici que, dernièrement, un Lyonnais, chimiste distingué, mais alors simple employé dans une fabrique de produits tinctoriaux, en faisant, à son tour et en particulier, des essais sur la substance obtenue par Perkins, a trouvé, comme résultat d'une réaction, certain résidu rouge, d'une puissance colorante si grande qu'un seul gramme dissous dans un litre d'eau suffit à imprégner un kilogramme de soie de la plus splendide des teintes : ces teintes que vous avez pu voir.

— Quelle admirable découverte ! m'écriai-je, et quelle fortune pour l'homme qui l'a faite, si toutefois il a su se mettre en mesure d'en garder le profit.

— Oui, mais il paraît qu'il n'a pas su. Le chimiste, je vous l'ai laissé entendre, n'était pas dans une brillante position. Quand il eut effectué sa précieuse trouvaille, il en parla à un de ses amis, riche teinturier, qui aussitôt sut éblouir le pauvre diable à l'aide de quelques mille francs comptants, moyennant lesquels il obtint la cession de l'entière propriété. Aujourd'hui, celui-là a en main une véritable mine d'or, puisqu'il vend jusqu'à mille et douze cents francs le kilogramme un produit qui ne lui revient peut-être qu'au dixième de ce prix ; et il ne peut suffire aux demandes.

— Hélas ! soupirai-je, il en est souvent ainsi. Colomb trouve un monde, et c'est Améric Vespuce qui le nomme. Mais le nom de cet inventeur, le savez-vous ?

— Oui, on l'appelle Verguin.

— Lui ! Ah ! j'aurais dû le reconnaître à ces signes particuliers qui peignent parfaitement l'homme, dont maintenant plus que jamais j'aime à me dire l'obligé : instinct de pressentir une belle découverte, faculté de l'accomplir, et excès de modestie pour s'en laisser ravir les bénéfices... »



M. Verguin.

Ainsi s'acheva l'entretien.

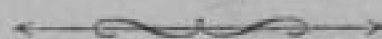
Mais le narrateur dont je viens de vous rapporter les paroles ne connaissait, et même incomplétement, que le prologue de l'histoire, voilée déjà d'un crêpe légendaire. Depuis j'en ai puisé la suite à de bonnes sources.

Si le riche teinturier avait d'abord acheté la cession du procédé à un taux très-bas, c'est qu'il ne croyait peut-être pas lui-même à l'immense succès de la découverte. Mais l'ami du chimiste était un honnête homme. Quand l'exploitation du brevet — d'ailleurs pris au nom de Verguin, ce qui laisse à celui-ci la gloire de son invention — amena chez lui de magnifiques profits, il sut de lui-même — car, je crois que rien ne pouvait l'y contraindre — assurer à Verguin une très-convenable position matérielle.

L'inventeur est mort il y a trois ou quatre années, au sein d'une belle aisance, et non pas obscur, car tous les journaux signalèrent sa fin.

Quoi qu'il en soit n'oubliez pas, quand il vous arrivera de contempler des tissus colorés par ce procédé, — ils valent bien qu'on les contemple, car l'éclat d'aucune corolle ne saurait éclipser le leur, — n'oubliez pas que ces superbes nuances ont pour générateur le corps le plus sombre, le plus bas caché dans le sein de la terre : cette houille à qui nous devons déjà lumière et chaleur ; et demandez-vous s'il ne faut pas croire possibles tous les miracles de l'industrie humaine, quand on voit que, pour les fixer en permanence sur un tissu, elle va chercher dans le charbon ces feux diaprés que nous n'avions encore aperçus, mais fugitifs et changeants, que dans le diamant — qui d'ailleurs, vous le savez sans doute, est le propre frère du charbon.

Eugène Muller.



LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE X

Où Ben-Aïssa se conduit décidément en héros.

C'était au soir d'une journée étouffante. Les deux enfants, après avoir arrosé leur petit jardin, demandèrent à Miss Déborah de les conduire hors du parc, « pour mieux respirer, » prétendait Diane.

Miss Déborah se faisait toujours un peu prier pour quitter l'enceinte protectrice des vieux murs du château. Elle avait peur de tout, la digne fille, et ce sentiment d'effroi, poussé à l'excès, donnait, surtout vers le soir, aux objets de sa terreur des proportions tout à fait extraordinaires. C'est ainsi que les chauves-souris lui semblaient des vampires, les araignées des tarentules, les lézards et les inoffensifs orvets de venimeux scorpions. Chaque mouche apportait le charbon; les vaches elles-mêmes, ces belles nourricières qui paissaient tranquillement dans le pré vert, lui apparaissaient comme des bêtes féroces dont on avait tout à redouter, et elle n'aurait pas laissé une fleur rouge dans la main de Diane, ou un nœud ponceau dans ses cheveux, lorsqu'il s'agissait de traverser la dangereuse prairie. Diane, qui avait lu presque toute la collection de Mayne Reid, faisait alors la brave :

« Que diriez-vous donc, ma bonne Miss, si vous aviez affaire à ces grands troupeaux de bisons qui font la terre toute noire à force d'être nombreux? »

Malgré tout, Déborah se sentait un peu rassurée depuis que Ben-Aïssa les accompagnait dans leur promenade; il leur faisait une petite escorte. L'œil déterminé de l'enfant, sa force, son audace, plaisaient, sur les grands chemins, à la craintive gouvernante. C'était le seul côté de l'Arabe qui provoquât en elle quelque sentiment d'affectueuse admiration.

« Ce garçon-là est vraiment surprenant, disait-elle. Il n'a peur de rien! »

Et elle lui donnait sur la joue d'encourageantes petites tapes qui réjouissaient le cœur de Diane.

Donc, ce soir-là, on était sorti par la petite porte du parc. L'Anglaise, enveloppée de ses voiles verts, chargée de son grand sac, de son pliant, et de tous ses *accessoires*, marchait lentement au beau milieu de la route, pour éviter les crapauds, les grenouilles, et toutes ces bêtes malfaisantes que le crépuscule enhardit, disait-elle.

Les deux enfants s'occupaient à enlever des plants de muguet, pour les transplanter dans leur petit jardin. A cet effet, le garçon s'était muni d'une bêche, et la fillette d'une grande corbeille où l'on déposait à mesure les plantes, sur un petit lit d'herbes fraîches.

Tout à coup, derrière eux, ils entendent un cri perçant. Miss Déborah, plus pâle que la mort, la main tendue en avant, l'œil fixe, leur désignait un chien au poil hérissé, à la langue rouge et pendante, aux yeux enflammés, qui s'avançait vers eux. Il faisait retentir l'air de hurlements lugubres plutôt que d'aboiements.

« Enragé, enragé! criait Déborah. Au secours! Au secours! »

Le chien passant devant la gouvernante, qui restait comme pétrifiée, sans pouvoir avancer ni reculer, s'en vint droit sur les deux enfants, la gueule ouverte et baveuse. Ben-Aïssa se mit résolûment au devant de Diane, la bêche à la main, et attendit de pied ferme. Lorsque le hideux animal ne fut plus qu'à deux pas, et prêt à s'élancer, se servant habilement de sa bêche comme d'une hache, il en porta deux ou trois coups vigoureux au chien, qui tomba pour ne plus se relever.

Leurs cris avaient attiré des paysans travaillant non loin de là.

« C'est le chien du père Roziers! dirent-il. On le cherche depuis ce matin. Il avait la rage, pour sûr! Ah, mon petit monsieur, vous avez rendu un grand service dans le pays, mais vous n'êtes pas mordu au moins? »

Ben-Aïssa secoua la tête d'un air calme, puis montrant l'ennemi vaincu :

« *Maboul*[1], dit-il! Chien Maboul! »

A peine s'il avait pâli sous le bronze de sa peau. Le retour au château fut un triomphe. Le jeune sauveur passa de bras en bras. La gouvernante elle-même le serra tendrement sur son cœur :

« Massinissa est un héros! s'écria-t-elle. Comme David, il a vaincu Goliath, et quand il saura par cœur la *civilité puérile et honnete* et qu'il ne parlera plus de Mahomet, *ce sera un gentleman accompli!* »

CHAPITRE XI

Fin tragique de la perruche. — Combat singulier où notre héros se montre un vainqueur peu généreux.

Diane avait décidément un goût prononcé pour l'enseignement.

« C'est bien plus agréable que d'apprendre! » disait-elle parfois.

Aussi menait-elle de front, avec un zèle infatigable, les leçons qu'elle donnait à sa perruche et les répétitions journalières à Ben-Aïssa. L'éducation de la perruche marchait à souhait. C'était un grand plaisir pour la petite fille chaque fois que le joli oiseau vert prononçait un mot nouveau. Sans aller aussi vite que Ben-Aïssa, Fatma montrait de véritables dispositions pour les langues. Elle savait déjà dire une

1. Suite. — Voy. pages 206, 238, 252, 285 et 300.

1. Maboul, en arabe, fou.

foule de choses en anglais, en français et en arabe, imitant, sans intention et sans malice aucune probablement, la prononciation légèrement sifflante de miss Déborah, l'accent guttural du petit garçon, et la voix flûtée de Diane.

« *Not good, not good* [1] », criait-elle, quand on lui présentait quelque chose qui n'était pas à son goût.

« *Hold your tongue* [2], *miss* », prononçait-elle d'un petit ton sévèrement impératif qui faisait le bonheur des enfants, et un peu aussi la confusion de Diane; car, il faut bien le dire, c'était le mot que répétait le plus souvent miss Déborah à la petite bavarde, et la perruche, à force de l'entendre, l'avait retenu avec une exactitude d'inflexion qui annonçait la justesse de son oreille.

« *Salam-aleïk oum* [3] », disait-elle en d'autres moments, et c'était si bien la voix d'Aïssa que tout le monde s'y trompait.

Diane était donc fort occupée avec ses deux élèves; plus d'une fois, elle se mit en retard dans sa tâche quotidienne pour continuer à l'oiseau la leçon commencée. Si elle avait apporté autant de zèle et de patience dans l'accomplissement de tous ses devoirs, elle serait bien vite devenue une écolière parfaite.

Quand nous employons ici le mot de *devoir*, il n'est pas dans notre intention de faire croire que Diane accomplissait une action utile et méritoire en apprenant à parler à sa perruche. Nous voulons faire remarquer seulement qu'il est toujours bon de continuer toute tâche commencée, quand bien même elle ne devrait porter d'autres fruits que de fortifier la volonté et de donner de la suite dans des idées naturellement portées à l'inconstance.

Mais hélas! qui peut se flatter d'aller jusqu'au bout de la voie qu'il s'est tracée, et combien de fois les circonstances les plus imprévues ne viennent-elles pas entraver notre marche!

Un matin, Diane en entrant de bonne heure dans la salle à manger, tout heureuse de retrouver son cher oiseau, qu'elle quittait chaque soir avec regret, fut surprise de ne pas entendre les cris joyeux et les frémissements d'ailes qui saluaient d'ordinaire son arrivée.

« Elle dort encore, pensa-t-elle; c'est la première fois que je m'éveille avant elle. »

Et elle s'avança sur la pointe des pieds pour voir comment Fatma s'y prenait pour dormir.

O douleur! Fatma était étendue au fond de la cage, les yeux fermés, les pattes crispées, le plumage hérissé. Sur le sable fin, renouvelé chaque jour, était déjà formée une petite mare d'un sang vermeil, qui découlait goutte à goutte à travers les jolies plumes vertes et le collier noir de la pauvre petite bête. C'était là qu'était la blessure, sous le cou! C'était là que Fatma avait été mortellement atteinte!

1. Pas bon, pas bon.
2. Taisez-vous; littéralement : tenez votre langue.
3. Le bonjour des Arabes.

Diane l'appela des noms les plus doux, la prit entre ses mains, la réchauffa de son mieux, la baisa mille fois. Rien n'y fit. Fatma était bien morte, puisque les caresses les plus tendres de sa petite maîtresse ne parvenaient pas à la ranimer.

L'enfant, tout éplorée, sortit pour aller chercher du secours, et la première personne qu'elle rencontra fut son petit ami, qui, lui aussi, venait dire le bonjour matinal à leur commune élève.

« Oh que je suis malheureuse! Aïssa, s'écria-t-elle en l'apercevant; regarde donc notre perruche. Qu'a-t-elle? Pourquoi ce sang? »

Aïssa prit l'oiseau un peu brusquement, et le petit animal tressaillit entre ses mains.

« Elle n'est pas morte, dit-elle avec transport. Regarde; elle ouvre les yeux. »

La pauvre perruche n'en valait guère mieux. Elle avait l'air de souffrir beaucoup en tout cas. Sa petite poitrine se soulevait par bonds inégaux, et son bec entr'ouvert montrait la peine qu'elle avait à respirer.

Les deux enfants coururent auprès de Mme de Léry. On employa tout ce qui est d'usage en pareille circonstance : on pansa la blessure avec de l'amadou, pour arrêter le sang; on baigna les petites pattes crispées dans de l'eau-de-vie; on introduisit à grande peine dans le petit bec, qui se serrait maintenant, du vin sucré bien chaud. Tout fut inutile. — Fatma, un instant ranimée par ces soins, rouvrait de temps en temps les yeux, comme pour témoigner de sa reconnaissance, puis ses mouvements convulsifs diminuèrent peu à peu, jusqu'à ce qu'elle restât enfin tranquille, de cette tranquillité qui précède le dernier repos.

« C'est fini, ma pauvre enfant, » dit Mme de Léry à Diane, qui s'obstinait à continuer ses inutiles frictions.

Diane éclata en sanglots. Elle ne voulait pas y croire. Quoi! Fini! Cela voulait-il dire que jamais plus Fatma n'accourrait à elle, comme elle le faisait, chaque fois que la porte de sa cage restait ouverte; que cette cage serait vide maintenant, et qu'il n'en sortirait plus cette petite voix qui savait si bien dire : bonjour, maîtresse?

C'était la première fois que l'image de la mort lui apparaissait, et même, sous cette forme si réduite, son imagination d'enfant en fut frappée. Elle repoussa bien loin l'idée que miss Déborah mettait en avant, comme une consolation de la première heure : faire empailler cette pauvre cocotte. Oh non! Ce ne serait plus elle, et il semblerait odieux à Diane de la voir immobile et muette, les pattes éternellement rivées à un perchoir. Elle préférait, puisqu'il fallait s'en séparer, la garder dans son petit jardin, à l'ombre du rosier qu'Aïssa lui avait donné pour sa fête, et qui était encore tout en fleurs.

Sans en rien dire à personne, et après avoir donné au pauvre oiseau une dernière caresse, elle l'enveloppa de fine mousseline, l'étendit sur une couche

de feuilles de roses, et se dirigea au bout du parterre.

Ben-Aïssa marchait derrière, le poing fermé, l'œil menaçant; c'était la première fois qu'il voyait Diane plongée dans un si profond chagrin, et outre la douleur qu'il ressentait de la tristesse de sa petite amie, il se demandait, par un retour qui n'était pas exempt d'égoïsme, ce qu'allait devenir leur vie à tous deux, si Diane devait toujours pleurer comme elle pleurait maintenant; or Diane lui avait dit en sanglotant :

« Jamais, non jamais je ne me consolerai! »

Et le petit garçon la croyait.

« C'est ce vilain chat sauvage de Bellot qui a fait le coup, pensait-il; je lui tordrai le cou avant qu'il soit une heure, et cela consolera Diane. »

Mais Bellot, comme s'il se doutait des projets de son ennemi, avait quitté sa résidence habituelle, le moelleux coussin posé sur une chaise dépaillée, auprès du fourneau où il ronronnait d'habitude, et il s'était réfugié dans la soute au charbon, où il noircissait à plaisir sa fourrure ventre de biche.

Ce ne fut que le lendemain au matin que les deux ennemis se rencontrèrent. La lutte ne fut pas longue. — Après le premier choc où il reçut vaillamment quelques égratignures, le petit garçon fut vainqueur, et il s'enfuit du champ de bataille, emportant l'ennemi dans un torchon lié aux quatre coins.



Bellot et Fatma. (P. 319, col. 1.)

Pendant le déjeuner, Diane, qui avait les yeux très-rouges, put à peine manger, réprimant de minute en minute un gros soupir. — N'était-ce pas trop triste de voir cette place vide, dans l'embrasure de la fenêtre, de ne plus entendre cette voix musicale, de ne plus voir cette petite tête qui se présentait au grillage dès que Diane apparaissait! — A quoi bon maintenant le sucre, les macarons, les biscuits trempés, toutes les douceurs du dessert? Fatma n'était plus là pour en avoir sa part. N'était-ce pas plus triste encore peut-être d'être seule à regretter le fidèle animal?

Personne n'y pensait plus déjà; on avait enlevé la cage, et la table qui la portait, et tout était dit. — Oui, c'était cet oubli qui désolait Diane plus que toute chose. Aïssa n'avait donc pas de cœur? — Il paraissait pourtant bien l'aimer autrefois! Il était triste hier! Et ce matin, il paraissait presque joyeux; ses yeux étaient brillants, et il regardait Diane avec un certain sourire qui la blessait au cœur. Aussi, quand après le déjeuner il voulut l'entraîner vers leur salle d'étude, car la pluie, qui tombait depuis le matin, empêchait de sortir, la petite fille le repoussa en lui disant :

« Laisse-moi; je ne t'aime plus.

— Mais viens donc que je te montre quelque chose, lui murmura-t-il à l'oreille. Quand tu l'auras vu, tu ne pleureras plus.

— Je veux pleurer, répondit Diane avec une sorte de satisfaction orgueilleuse; je veux pleurer. Cela me console, moi.

— Si tu savais ce que j'ai à te faire voir, tu accourrais bien vite, ajouta-t-il en clignant l'œil d'un air mystérieux.

— Ah mon Dieu! pensa la petite fille dans un accès de fol espoir, si elle n'était pas tout à fait morte, s'il l'avait retrouvée vivante... »

Et, docile cette fois, mais le cœur agité, et n'osant traduire tout haut ses espérances, elle suivit Aïssa qui marchait d'un pas assuré, se retournant de temps à autre comme pour l'engager à hâter sa marche.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.





Ils se promenèrent dans le petit jardin. (P. 321, col. 2.)

NOUS AUTRES[1]

LXXXVI

Sursum corda !

La veille du jour fixé pour le départ de Pierre, le docteur le fit venir dans son cabinet et lui dit : « Te voilà devenu comme le second chef de la famille. C'est grâce à toi et à ta sœur Christine que je puis partir pour le Midi, et prendre des arrangements auxquels jusqu'ici je m'étais refusé par prudence. Albert et Camille voulaient se charger pendant notre absence de ta sœur, de Jacques et de la tante Julia. Mais c'eût été une trop grande gêne pour eux, et j'aurais craint sérieusement pour la santé de tant de personnes entassées à Paris dans un si petit espace. J'ai accepté les offres de Lepigeur et de sa belle-mère. Leur maison est trop grande pour eux, je leur laisse tout notre monde. Mme Rondeau et sa fille sont des femmes pleines de dignité et de délicatesse, je ne puis confier Christine à de meilleures mains. Elle pourra continuer ses leçons : Marie poussera ses études sous la direction de sa sœur et de Mme Lepigeur qui demande à s'occuper d'elle. Jacques continuera à suivre les cours du collége. Nous sommes convenus d'un prix de pension que je vais te faire connaître ; c'est Christine et toi qui serez chargés de le payer. Je sais que vous accepterez avec empressement ce devoir et que vous n'en serez pas écrasés.

» Il y a une chose qu'il faut que je te dise, et que tu pourras redire à ta sœur : pendant deux mois, nous avons vécu uniquement du fruit de votre travail ; cette crise est passée, et je suis assuré maintenant que nous ne nous retrouverons plus dans un si pressant besoin. Mes chers enfants, vous nous avez rendu au centuple ce que nous avons jamais pu faire pour vous ; vous ne serez jamais si heureux que je le désire et que je le demande tous les jours à Dieu. Vous êtes comme le père et la mère de ceux qui viennent après vous : je suis si sûr qu'ils sont en bonnes mains, et pour le présent, et au besoin pour l'avenir, que j'entreprends avec tranquillité ce voyage qui me semblait autrefois la fin de tout.

» Dans un an et demi, tu seras en âge de tirer à la conscription. J'ai mis en réserve l'argent nécessaire pour t'acheter un remplaçant ; c'est un dépôt sacré auquel j'ai eu le courage de ne pas toucher, au moment même de notre plus grande détresse. Tu peux donc travailler tranquillement, sans craindre de voir tes études brusquement interrompues. Des remerciments ! Y songes-tu, mon cher enfant ; en prenant cette précaution, j'ai pensé au reste de la famille, tout autant qu'à toi.

» Embrassons-nous, mon brave enfant ; va maintenant retrouver ta sœur Christine, et dis-lui tout ce qu'elle doit savoir. »

Le frère et la sœur se promenèrent dans le petit jardin, fiers l'un de l'autre, heureux d'être utiles et d'inspirer tant de confiance.

Comme ils étaient jeunes de cœur, malgré le rude apprentissage de la vie qu'ils venaient de faire ! comme ils étaient confiants dans l'avenir ! comme ils étaient décidés à faire encore leur devoir, partout, toujours !

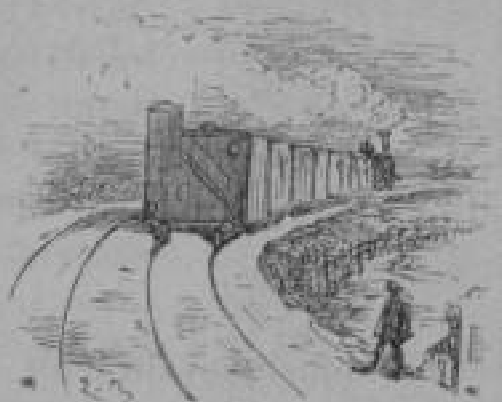
1. Suite. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

« Quelle admirable soirée! murmura Christine, en levant les yeux vers la voûte du ciel qui était d'un bleu sombre, et toute parsemée d'étoiles scintillantes. Je tâcherai de me souvenir de tout ce que tu viens de me dire, quand tu seras parti et que papa et maman nous auront quittés. Pauvres *nous autres*, comme nous allons être dispersés !

— Nous nous retrouverons, lui dit Pierre ; c'est toujours au moment de notre réunion qu'il faut songer, pour tenir nos cœurs au-dessus de la tristesse. Allons, chérie, ne pleure pas, et prenons pour devise : *Sursum corda!* »

Christine, le lendemain, était un peu abattue ; au dernier moment, lorsque Pierre l'embrassa avant d'entrer dans la salle d'attente, il lui dit tout bas à l'oreille : « *Sursum corda!* »

Elle sourit en secouant légèrement la tête ; et elle ne pleura que quand il fut parti.



LXXXVII

Un nouveau venu.

Le docteur et sa femme étaient depuis la fin de septembre à Cannes, Pierre chez M. Lemaistre-Mire, et le reste de la famille sous le toit hospitalier de Mme Rondeau.

Par une froide matinée d'octobre, Pierre était au coin de son feu, occupé à préparer un devoir pour son petit élève, lorsqu'on frappa à la porte. Le coup était dur et sec, comme s'il eût été assené par un doigt de bois ; il avait en même temps quelque chose d'impatient, comme si le propriétaire du doigt de bois eût été pressé.

« Entrez, » dit Pierre.

Vacheron entra. Sa figure, contractée par le froid et dilatée par la joie avait une expression étrange. Il débita tout d'une haleine la phrase suivante qu'il avait évidemment composée avec soin, et apprise par cœur :

« Vous pouvez acheter des gants, un bouquet, et des dragées, pour être parrain : le filleul vient de débarquer.

— C'est un garçon ?

— Vous avez trouvé le mot.

— Bien portant ?

— Crie comme un diable, une voix de commandant. »

Pierre se précipita vers la rue Tronchet, et fut fort content de sa visite.

Au retour, il se hâta de prévenir ses parents que la société *Nous autres et Cie* comptait un nouveau membre.

Il écrivit ensuite plusieurs lettres qui se ressentirent de la joyeuse disposition d'esprit où l'avait mis la vue de son filleul, encore qu'il ne fût parrain que par procuration.

Le vrai parrain c'était le docteur Cartel, et la vraie marraine, c'était la mère du commandant. Mais comme le docteur était à Cannes, et que la présidente ne pouvait quitter sa chambre, Pierre représentait son père, et Mme Cormeilles avait insisté pour représenter Mme Renaud.

« Pour un rien j'irais là-bas, dit le docteur en recevant la dépêche de Pierre.

— Ce serait une bien jolie escapade, reprit sa femme en riant. Heureusement que je suis là et que la gendarmerie n'est pas loin.

— Mais je me sens si vigoureux, dit le malade en faisant tournoyer sa canne.

— Raison de plus pour ne pas compromettre une cure si bien commencée. »

Le docteur se soumit à la nécessité ; mais comme pour protester contre elle, d'un grand coup de canne il fit rouler un caillou jusque dans la mer.

Lorsque Christine apprit la grande nouvelle par un griffonage de Pierre, elle commença par frapper dans ses mains, en signe de joie ; elle songea ensuite avec confusion qu'elle n'avait pas tout à fait fini de broder la robe de baptême.

« Je suis bien contente, dit Marie, mais j'aurais été bien plus contente d'avoir une petite nièce. Je comptais sur une petite nièce moi, et il faudra que je change les rubans de mes petits bonnets et de mes petits chaussons. »

Marie secoua deux ou trois fois sa jolie petite tête d'un air entendu, et se mit à remplacer les rubans roses des petits bonnets et des petits chaussons par des rubans bleus.

« Bah ! c'est presque aussi joli que le rose, dit-elle en élevant en l'air son poing fermé, qu'elle avait coiffé d'un des petits bonnets.

— Sois sûre que c'est aussi joli.

— Vrai. Eh bien alors je suis très-contente d'avoir un petit neveu. »

LXXXVIII

L'Académie de médecine a parlé.

Depuis que le docteur Cartel, sur le conseil de son illustre confrère, a présenté son ouvrage à l'Académie, janvier, février, mars et avril se sont écoulés, et l'Académie de médecine n'a pas fait connaître sa décision.

Le docteur Bryan est muet comme la tombe, il ne dit pas un mot du livre, ou du résultat du concours,

mais chaque fois qu'il rencontre Pierre, il lui fait des questions que l'autre trouve bien saugrenues, quoiqu'il y réponde poliment. « Combien de temps monsieur votre père a-t-il été médecin à Sainte-Maure ? est-ce lui qui faisait les vaccinations gratuites à la mairie? y a-t-il eu des épidémies? et le docteur s'est-il distingué dans ces épidémies? soignait-il beaucoup de petits enfants ? »

« C'est un franc original ! » dit un jour Pierre à Foucarel, en plein Luxembourg, devant un massif de lilas qui commençait à fleurir.

La première personne que Pierre aperçut en entrant dans la salle à manger, ce fut le « franc original », qui le regarda d'abord d'un air étrange, et se mordit les lèvres, comme pour s'empêcher de sourire.

L'éditeur et sa femme avaient l'air embarrassé, comme si on leur avait confié un secret avec défense de le révéler, quoiqu'ils en eussent bonne envie.

Le docteur Bryan commença par taquiner Pierre, et le força à avouer qu'il le tenait, lui le docteur Bryan, pour un franc original, à cause d'une certaine affaire dont il avait beaucoup parlé autrefois et dont il ne parlait plus.

Pierre, au comble de la confusion, fut forcé d'avouer qu'il avait eu cette opinion. Le docteur entama une dissertation qu'il semblait prolonger à dessein sur la promptitude avec laquelle la jeunesse juge les anciens, au risque de se tromper sur leur compte et de...

« Monsieur Bryan, dit doucement M[me] Lemaistre d'un ton de reproche.

— Oui, madame, vous avez raison ; au diable la dissertation ; je m'étais pourtant bien promis de le faire languir, pour le punir d'avoir pensé mal de moi. Mon cher Cartel, votre père a un des grands prix ! ne laissez pas tomber votre couteau pour cela. Comme ce prix n'a pas été décerné l'an dernier, l'Académie a réuni les deux prix, ce qui donne une somme de huit mille francs. Comme cette combinaison soulevait quelques objections, il a fallu le temps de les résoudre. »

« C'est lui qui les a résolues, » pensa Pierre, et cette idée le remplit de confusion.

« Maintenant, dit le docteur, mon cher Lemaistre, c'est à vous que je m'adresse. Vous devez avoir quelque part, sur le crâne, la bosse de la discrétion ; car je vois à sa figure que vous ne lui avez rien dit. Comme récompense d'avoir si bien gardé mon secret, c'est à vous que reviendra l'honneur de publier le livre du docteur Cartel. Vous nous ferez quelque chose d'élégant et de soigné, n'est-ce pas? vous n'oublierez pas de mettre après le titre : *ouvrage couronné par l'Académie de médecine* ; cela fera très-bon effet. Ensuite... ah ! je vous y prends, mon gaillard, à ne pas m'écouter ! »

Pierre bondit sur sa chaise et perdit tout à fait contenance.

Pendant que le docteur Bryan s'étendait avec complaisance sur des minuties typographiques, il roulait dans sa tête cette pensée : « Huit mille francs ! combien de tranquillité d'esprit et de bien-être pour son père représentait cette somme qu'il trouvait énorme. Oserait-il demander la permission de sortir de table pour écrire tout de suite ? Non, il n'oserait pas ! si, il oserait ! non, il n'oserait pas. »

« Il pensait aux huit mille francs ! dit le docteur en affectant une grande indignation. Avouez donc ! mais avouez donc que c'est vrai !

— C'est vrai, je pensais aux huit mille francs, dit Pierre avec autant d'onction que tout le monde se mit à rire.

— Harpagon n'eût pas mieux dit. Allons bon, il va se défendre; M[me] Lemaistre, à mon secours et dites-lui que je plaisante, que je ne le prends pas pour Harpagon. Tenez, je parie qu'il voudrait sortir de table pour écrire à son père; calmez-vous, jeune homme plein de fougue, c'est fait. Je m'en suis chargé. Votre père est mon malade, et il fallait lui annoncer cela d'une certaine façon. Revenons à nos moutons. Ensuite, nous mettons le nom du *docteur Cartel*. Attention, Lemaistre, à la réponse que vous allez faire ! qu'est-ce que nous mettons au-dessous du nom ? »

M. et M[me] Lemaistre parurent aussi surpris que Pierre; évidemment, cette fois, ils n'étaient pas dans la confidence du docteur.



LXXXIX

Ce que contenait le petit écrin noir.

Quand il eut bien joui de leur ébahissement et de leur attente, le docteur tira de sa poche un petit écrin noir, qu'il posa à côté de son assiette.

« Après le nom, reprit-il, nous mettrons : « *chevalier de la Légion d'honneur !* »

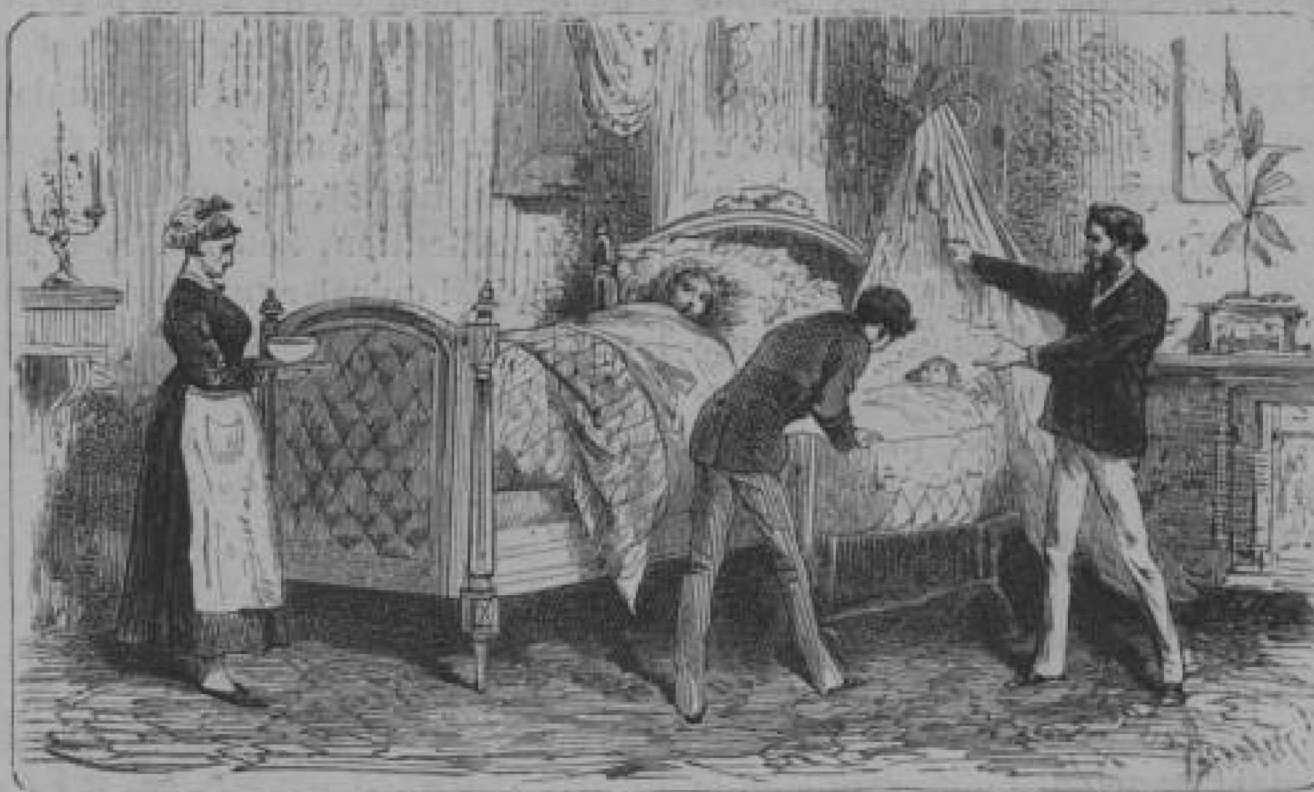
Pierre eut peur d'avoir mal entendu : « Voulez-vous dire que mon père...

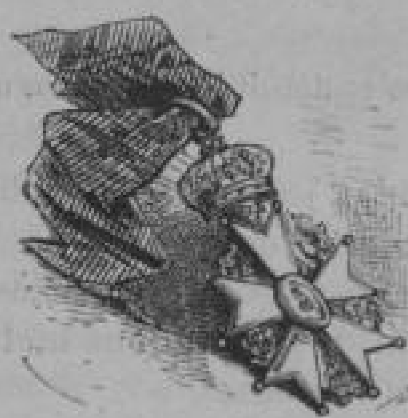
— Je veux dire que votre père est chevalier de la Légion d'honneur ; et comme je ne suppose pas qu'il y ait à Cannes beaucoup de marchands d'ordres français et étrangers, j'ai pris cet écrin au Palais-Royal, et je vous prie de le lui envoyer, comme souvenir de l'intérêt profond que j'ai éprouvé à la lecture de son livre. »

Pierre prit machinalement l'écrin et l'ouvrit ; il y avait dans l'un des compartiments une croix de grandeur ordinaire, puis une autre plus petite, et une demi-douzaine de rubans de rechange. C'est à peine si Pierre voyait tout cela, il avait une espèce de brouillard devant les yeux.

« Comment la chose s'est-elle faite? demanda l'éditeur.

— De la façon la plus simple. Je suis allé trouver le ministre au nom de l'Académie. Je lui ai mis sous les yeux, d'une part, le rapport de la commission, de l'autre un état des services rendus par le docteur; il a pris un brevet, et il a signé, voilà tout. Vous savez, dit le docteur, en s'adressant à Pierre, que ces petites choses peuvent s'envoyer par la poste. Vous écrirez et vous ferez votre envoi demain; je vous ai dit pourquoi vous devez attendre jusque-là. Je conçois votre impatience, elle est toute naturelle. Vous êtes un bon fils, vous aimez tendrement votre père, pardonnez-moi de vous avoir un peu taquiné. Quand vous serez assez avancé dans vos études médicales pour bien comprendre la valeur du livre de votre père, ce n'est pas seulement de l'affection que vous aurez pour lui, ce sera de l'admiration. C'est un esprit très-élevé, et c'est un inventeur. La récompense qu'il reçoit aujourd'hui est grande, mais elle aurait dû lui venir dix ans plus tôt. »


Pierre fut fort content de sa visite. (P. 322, col. 2.)



XC

Le docteur jette autour de lui un regard satisfait.

Le docteur Cartel, contre son attente, fut forcé de passer l'année à Cannes, et puis encore une autre année après celle-là. Il y eut un grand désappointement parmi *nous autres*. Mais chacun continua à bien faire, ne fût-ce que pour pouvoir l'écrire, et contribuer au rétablissement du malade.

Pierre, qui avait compté passer ses vacances à Sainte-Maure, fut fort désappointé, jusqu'au jour où M. Foucarel père l'invita à venir s'établir chez lui pour les vacances, alléguant que si Foucarel fils était privé de la société de son ami pendant deux longs mois, il en ferait pour sûr une maladie. Pierre, qui ne voulait pas que son camarade dépérît par sa faute, accepta de grand cœur. Foucarel fils gagna du coup l'admiration de Marie et la reconnaissance de Christine.

« Il faut sous-louer cette maison inoccupée, et faire l'économie du logis ! » tel fut le problème que se posa Mme Rondeau. Quand elle l'eut bien ruminé, immobile dans son fauteuil, elle fit tant courir l'infatigable Lepigeur, que la maison du faubourg trouva amateur. M. et Mme Vincent, retirés des affaires, s'y installèrent avec deux nièces rondelettes et gaies, qui chantaient toute la journée. Les meubles furent « mis en pension chez des amis, » et Mme Rondeau, pour le retour du docteur, se mit à guetter la maison du percepteur, qui devait prendre sa retraite et retourner dans son pays. « La maison est plus chère de deux cents francs, dit-elle à Christine; mais vous ne regarderez pas à cela après avoir fait l'économie de deux ans de loyer. D'ailleurs, d'ici là, au train dont vous y allez tous, vous serez devenus assez riches pour que votre cher papa habite une maison plus commode. Le bureau du percepteur vous servira pour y établir un cours, au lieu de vous fatiguer à courir le cachet, comme vous faites. »

Quand le docteur et sa femme revinrent enfin, ils trouvèrent toute prête la maison que le percepteur avait laissée vacante. Le percepteur, amateur de jardinage, laissait avec la maison un jardin fort bien entretenu. M. Cartel, sur le conseil du docteur Bryan, s'adonna à l'horticulture. « C'est la chose du monde que j'ai toujours le plus désirée, disait-il un jour à sa femme, qui était venue travailler sur un banc rustique, pendant qu'il remuait la terre. Voilà une azalée dont tu me diras des nouvelles quand tu la trouveras, un beau matin, toute fleurie dans ton salon. »

En ce moment, M. Chauvin apparut au tournant

d'une allée. C'était, lui aussi, un horticulteur, et même un horticulteur très-distingué. Il s'arrêta une minute à contempler un groupe de rosiers. « Le percepteur s'y entendait, dit-il en saluant ses amis, voilà qui est greffé selon les règles! Du reste, je vois qu'il a trouvé un digne successeur.

— Cela viendra, dit modestement le docteur. Excusez-moi si je ne vous donne pas la main, mais vous voyez dans quel état elle est. » Et avec une humilité un peu vaniteuse le docteur montra ses deux mains qui étaient pleines de terre.

— Entre jardiniers! dit M. Chauvin, on n'y regarde pas de si près, et il lui serra la main.

« Eh bien! reprit le docteur, c'est donc vrai? vous avez le cœur de nous quitter.

— Il le faut, répondit le professeur de rhétorique. J'ai demandé une inspection, on me l'accorde; j'étais fatigué de l'enseignement. On me nomme juste dans le pays de ma femme. Elle a là un petit bien que je pourrai surveiller du coin de l'œil. Voilà Félicie mariée, Georges est à l'École polytechnique. Ce sera un jeu d'élever et de caser les autres.

— Vous êtes un heureux père, dit le docteur en s'appuyant sur sa bêche.

— Nous pouvons nous donner la main, répondit M. Chauvin en souriant. Je serais tout à fait heureux si je ne quittais pas tant de bons amis. Que deviendra ce pauvre Boulanger quand il n'aura plus son sanglier pour dévaster ses parterres. Et nos quatuors? qui commençaient à peine à renaître. Il y a encore une chose qui me fait de la peine, c'est de quitter ma classe l'année même où Jacques va y entrer. Il a tous les prix cette année au collége et trois prix au concours académique. Gardez cela pour vous; vous êtes censé ne pas le savoir. Le principal veut faire un petit coup de théâtre à la distribution des prix. »



M. Cartel s'adonnait à l'horticulture. (P. 324, col. 2.)

Le docteur avait laissé là sa bêche, et était venu s'asseoir sur un pliant. Il considéra quelques instants la terre qui couvrait ses mains et dit à sa femme : « Que penses-tu de cela?

— Qu'en penses-tu toi-même? lui demanda-t-elle en souriant.

— Vraiment, dit-il avec vivacité, voilà encore une fois que nous nous mettons à être trop heureux. Le docteur Bryan m'écrit des merveilles de Pierre. Le cours de Christine a réussi au delà de ce que nous attendions; mon petit filleul, mon petit Gabriel est un enfant...

— Digne de *nous autres*, dit Mme Cartel.

— Eh bien, ma foi oui! digne de *nous autres*. Dans un an ou deux Marie pourra seconder sa sœur, et voilà Jacques qui prend tout à fait le chemin de l'École normale.

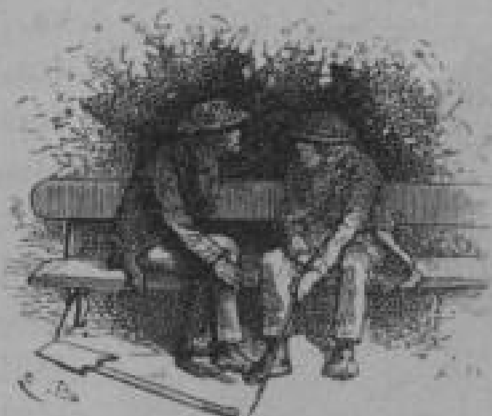
— Tout à fait, dit M. Chauvin.

— Tu vois, ma bonne amie, M. Chauvin qui est du métier répond du succès de Jacques. Eh bien, je le répète, nous sommes trop heureux!

— Mon cher docteur, dit M. Chauvin d'un ton sérieux, vous n'avez pas à vous effrayer de cet excès de bonheur. Vous l'avez assez payé d'avance par d'assez rudes épreuves. D'où vous vient votre bonheur? De vos enfants, et vos enfants sont ce que vous les avez faits. Non, non, vous n'avez pris la part de personne, vous, et vous n'avez que ce qui vous est dû : *otium cum dignitate!* Pardonnez-moi, madame, de parler latin devant vous. L'ancien qui a dit cela songeait pour sûr à votre mari, et il lui prédisait d'avance « une vieillesse tranquille et honorée! »

A l'ombre d'un figuier qui les protégeait contre l'ardeur du soleil, ils devisèrent longtemps du passé avec reconnaissance, du présent avec joie, de l'avenir avec confiance.

A suivre. J. GIRARDIN.



DES INSECTES UTILES ET NUISIBLES

A PROPOS DE L'EXPOSITION EN 1874

L'homme sur la terre vit au milieu des insectes. Sur plus d'une centaine de mille d'espèces différentes, qui s'ébattent, travaillent, se transforment et meurent autour de lui, n'est-il pas un peu humiliant de n'en avoir asservi que deux ou trois genres et de n'en pas employer une vingtaine? Cette vérité paraît si extraordinaire, qu'il faut l'appuyer immédiatement par des exemples. Les voici :

— Combien avons-nous d'insectes domestiques?

— Deux. L'abeille et le ver à soie. Je laisse de côté les espèces et les variétés : ceci est affaire de culture. Nous n'avons longtemps possédé que le ver à soie du mûrier; mais nous avons fait un grand pas, grâce à la Société d'acclimatation, en demandant aux Chinois et aux Japonais les espèces du chêne, du ricin et de l'ailante, dont ils employaient la soie de toute éternité!

Aujourd'hui quelques essais se font par-ci, par-là; peu à peu se produira aussi dans notre vieille Europe cette belle soie solide, inusable, non brillante, avec laquelle les peuples de l'extrême Orient confectionnent les vêtements du travailleur.

Maintenant, comme notre esprit va toujours vite, après avoir acquis les soies domestiques orientales, il nous a fallu chercher partout quels étaient les papillons dont les chenilles fabriquaient une soie capable d'usage. Nous en avons trouvé beaucoup, non-seulement en Asie, mais encore en Afrique et même en Amérique, où des essais très-sérieux, des éducations même importantes, sont faites en ce moment au Canada avec les espèces de bombyx du pays.

Quant à l'abeille, depuis l'antiquité nous avions la même. Ce n'est que tout récemment que l'on a cherché quelques espèces européennes ou africaines qui eussent quelques qualités qui manquaient à la nôtre. Mais que de progrès à accomplir dans l'avenir! Ce ne sont pas les producteurs du miel qui manquent dans la nature; c'est l'homme qui ne les a point cherchés, pas étudiés, souvent même qui les a à peine reconnus et qui ne sait pas en faire usage. Nous avons les mélipones, qu'on nomme quelquefois les abeilles d'Amérique; plusieurs essaims existent dans le midi de la France, importés depuis peu de temps; mais enfin on les étudie! C'est beaucoup.

Il y a aussi à conquérir des guêpes mellifères, des fourmis fabricantes de miel; au Mexique on les connaît bien et l'on sait parfaitement récolter leurs produits : quant à la cire, nous sommes réduits à nous contenter de celle dans laquelle les abeilles enveloppent leur miel, ou d'en acheter aux Chinois et aux Japonais, faite et sécrétée par un ou plusieurs insectes qu'ils savent élever. Nous savons que ces insectes, de la famille des cochenilles, fournissent une cire magnifique, sécrétée par eux, mais nous ne possédons ni l'insecte, ni les végétaux sur lesquels il vit. Bien mieux, il existe des arbres à cire, nous ne les cultivons pas!

Ainsi donc, nous avons compté nos insectes domestiques, nous en avons trouvé jusqu'à *deux!*

— Combien possédons-nous d'insectes utilisables?

— Ici, nous irons beaucoup plus loin. Nous en compterons bien, au moins... une douzaine! Sur plusieurs centaines de mille existants! Ce n'est pas trop assurément! Comptons.

Nous avons la cochenille, cet insecte qui produit une si belle couleur rouge que, malgré les découvertes brillantes de l'aniline et de tous ses dérivés, on revient toujours à la vieille cochenille, parce qu'elle seule est *solide!* Nous avons la noix de galle, une excroissance produite sur quelques végétaux du Levant par un cynips : elle sert à faire la teinture noire et l'encre avec le fer.

Et puis? Nous ne savons même pas utiliser les galles nombreuses de nos chênes et de nos autres végétaux indigènes; il existe des milliers d'autres galles exotiques que nous ne savons pas encore employer. Eh bien, pourquoi nous arrêter? C'est que nous tombons immédiatement dans la cuisine des sauvages et, vraiment, nous hésitons un peu à

compter les aliments dont il s'agit au nombre des emplois des insectes! Enfin, nous admettons que c'est un emploi limité!

Il y a : le ver palmiste et autres grosses chenilles comestibles, comme cette espèce que mangeaient les anciens Romains et qu'ils déclaraient une royale friandise. Ne riez pas! tout est possible dans la nature. Il y a les sauterelles que mangent les Arabes et les nègres; on dit que ce n'est pas précisément mauvais et que, grillé, cela offre un goût d'amande assez prononcé. Nous verrons quelque jour! Il y aura les termites, ou fourmis blanches : ça se mange aussi. Il y a enfin le pain de Mexico ou le *haut lé*, qui se fait avec une farine qu'on va recueillir dans un lac voisin, celui de Tezcusco. Cette farine, qui ressemble plutôt à de la semoule, n'est composée que des œufs de *punaises d'eau* corizes et notonectes) et insectes aquatiques analogues.

Enfin, passons sur tout cela; si je compte bien, ça nous mène à six, sept tout au plus! Maintenant il nous faut, pour compléter notre douzaine, arriver dans la pharmacie et compter les cantharides et méloés qui servent à faire les vésicatoires... Et puis?... et puis, plus rien!

Il faut alors nous retourner du côté de la parure. Nous y trouvons un insecte porte-lumière que les Américaines du Sud aiment à attacher dans leurs cheveux, le *cocuyo;* nous y trouverons quelques coléoptères, aux belles couleurs vertes, bleues, changeantes, que l'on monte, comme fantaisie, en parures... Mais combien en voit-on? Peu, bien peu : un par hasard. C'est charmant : pourquoi la mode n'en vient-elle pas?

— Et notre douzaine?

— Nous n'y arrivons pas; et nous avons fait le tour de l'Exposition des insectes, rassemblée cette année dans l'orangerie des Tuileries. Maintenant que nous n'avons pas pu rassembler *douze insectes* qui nous fussent utiles, si nous cherchons combien nous sont nuisibles, à nous, ou à nos produits et à nos travaux! oh! alors, nous en trouvons une quantité qui s'appelle Légion! Tant et tant, que si nous n'avions pas sur la terre un auxiliaire béni, qui s'appelle l'oiseau, et parmi les insectes eux-mêmes, certaines espèces qui nous aident en se servant elles-mêmes, nous serions disparus, détruits, anéantis, dévorés depuis longtemps.

Il n'y a point, ici, à se faire illusion. Nous ne savons pas — bien mieux! nous ne pouvons pas, — nous défendre contre l'insecte. Il nous échappe, et par le nombre et par la ténuité! Voyez combien d'études, combien de temps, combien d'efforts employés pour combattre l'envahissement terrible du phylloxera, insecte presque invisible, gros comme une fine poussière, et qui cependant anéantit la vigne dans notre pays. Réussirons-nous? Je le souhaite, mais je n'en voudrais pas jurer.., et le prix de trois cent mille francs ne me semble pas encore près d'être enlevé! Et maintenant, jugeons de la puissance de ce chétif insecte par la grandeur des efforts faits contre lui. Tout un peuple se lève, toute une nation se coalise, et lui, le grain de poussière, poursuit imperturbablement sa besogne sous le sol... et les vignes meurent toujours!

J'en parle, parce que c'est le dernier venu, c'est le plus dangereux en ce moment : mais, avant lui, ç'a été, au commencement du siècle, le puceron lanigère, qui a détruit tous les arbres fruitiers en Angleterre et dans une partie de la France; ç'a été la mouche de l'olivier, qui a failli faire disparaître cet arbre de notre patrie! — Après lui... Ce sera donc un autre! A coup sûr; n'en doutez pas!

L'homme aura toujours à combattre; et celui qui a dit que la vie était une bataille a énoncé une vérité incontestable lorsqu'il s'agit de l'insecte. Voyez la superbe collection de M. Dillon à l'exposition! Il a fait ce que nous lui demandions il y a plusieurs années : il a réuni à chaque insecte la feuille, la fleur, le fruit de l'arbre qu'il attaque... Hélas! Ces cadres admirables, c'est le martyrologe de toutes nos cultures, de tout ce qui nous nourrit, nous vêt, nous enrichit, qui passe devant nos yeux!

Et vous me demandez le nombre des insectes nuisibles? Mais il est immense comme la mer et profond comme elle! C'est l'infini..

Si encore nos malheureux insectes domestiques se portaient bien! Mais tout le monde sait que, depuis un certain nombre d'années la vie du ver à soie était gravement menacée! Les producteurs de soie ont eu d'assez belles transes, et je ne voudrais pas trop m'avancer en disant qu'ils ne craignent plus rien. Cette fois, ce n'a pas été l'insecte qui a attaqué l'insecte, ç'a été le végétal parasitaire qui a envahi la vie. Exemple terrible de cette terrible bataille pour l'existence qui, du haut en bas de l'échelle vivante, existe sur la terre!... Tous les règnes sont également dangereux : quand ce n'est pas le règne animal qui dévaste, c'est le règne végétal : témoin la pomme de terre; témoin les moissons charbonneuses et tant d'autres!

Quel moyen a donc été donné à l'homme pour combattre tous ces ennemis?

Un seul, le travail.

Un mot encore cependant sur un phénomène dont nous ne nous rendons pas compte. Jusqu'à présent, on savait bien, dans les collections, qu'il existait un certain insecte qu'on avait baptisé le *Corebus fasciatus*, le corèbe fascié. C'est un fort joli animal, une sorte de petit scarabée long, brillant, métallique. Mais voilà que, tout à coup, depuis quatre ou cinq ans, il se multiplie comme le génie du mal, attaque les bois, les forêts du midi et du centre, et y cause des ravages contre lesquels on ne voit guère de remède!

Voici comment il s'y prend. A l'état de larve naissant d'un œuf pondu sur l'écorce il s'enfonce dans les branches et les rejets des chênes, — racine, pédon-

cule, yeux, etc., y creuse sous l'écorce, dans le bois, une galerie sinueuse, presque en spirale, descendante, puis, arrivé à un certain moment, qui dépend probablement de sa croissance, il fait un brusque mouvement et trace autour de l'arbre un bracelet horizontal. Cela fait absolument l'effet d'une profonde incision annulaire et toute la partie de l'arbre, au-dessus du bracelet, meurt!

Quant au corèbe, il se métamorphose dans une chambre élargie au bout de sa galerie, perce l'écorce qu'il a laissée mince exprès en cet endroit, sort et recommence la ponte un peu plus loin.

Comment poursuivre un insecte qui vit des années caché *dans l'écorce*. Pendant tout ce temps rien ne décèle sa présence : pas de traces! l'arbre ne souffre pas avant l'anneau, ou, du moins, rien ne l'indique.

Mais nous nous arrêtons. Nous n'avons voulu donner qu'un exemple de l'utilité que peut offrir l'étude des insectes et, par suite, l'exposition des travaux que cette étude a pu susciter. On voit aisément, maintenant, qu'elle est grande.

H. DE LA BLANCHÈRE.

LE VIEUX CHÊNE DE MARIENBOURG

I

Je l'ai revu, le vieux verger de Marienbourg, je l'ai revu la mort dans l'âme; mais si je n'ai pas pleuré en faisant ce triste pèlerinage, c'est que mes larmes auraient réjoui le cœur de ceux qui nous ont chassés de ce paradis.

Le soleil éclaire aussi joyeusement qu'autrefois les murs crevassés des terrasses, et les marches disjointes des escaliers. Les pigeons roucoulent comme autrefois sur les balustrades couvertes de mousse et de lichen; l'herbe est toujours haute et drue, le vieux chêne est toujours vert et vigoureux.

II

Il y a vingt ans, nous avions fait du vieux chêne une citadelle; grimpés dans les branches, nous le défendions à trois ou quatre contre tous les autres garçons du village. Fritz, serré de trop près, fit un faux mouvement et dégringola sur l'herbe; il avait la figure meurtrie et le poignet foulé. Peut-être avait-il grande envie de pleurer; mais il renfonça bravement ses larmes, « parce qu'un soldat blessé ne pleure pas ». Fritz, devenu depuis capitaine d'artillerie, eut le deux jambes emportées par un boulet à Reischoffen. « Laissez-moi, dit-il à ceux qui voulaient le relever, je suis un homme mort; courez à vos pièces! Je meurs content si ma batterie est sauvée, vive la France! » et il mourut en brave.

Hermann le Rouge, poursuivi de branche en branches, monta si haut que les branches ne pouvaient plus le porter. Il trouvait que c'était chose si honteuse que de se rendre qu'il aimait mieux risquer sa vie. Il a combattu depuis sous les remparts de Belfort, et il a été « tué à l'ennemi ».

Je pensais à ces choses, en regardant de loin le vieux chêne.

III

Comme je m'approchais avec respect, j'entendis des voix qui chantaient, et, en faisant quelques pas de plus, j'aperçus un groupe d'enfants... Assis sur la fourche du vieil arbre, un petit drôle à figure anguleuse et déplaisante battait la mesure d'un air pédant, et entonnait les chants. Quatre fillettes, assises sur l'herbe, chantaient d'un air sérieux et recueilli. Un jeune garçon, paresseusement étendu au milieu des grandes herbes, regardait son camarade. Une vieille femme écoutait avec ravissement, tout en prenant soin de deux petits enfants qui s'ébattaient sur ses genoux. Pour mes yeux, c'était une idylle, mais non pas pour mes oreilles.

IV

Car je venais de reconnaître les paroles que chantaient ces enfants. Je les avais entendues autrefois dans toute l'Allemagne, par la porte entr'ouverte des écoles. Je souriais alors de l'orgueil qu'elles exprimaient et de la haine qu'elles semaient dans l'âme des petits enfants. Combien ce jour-là elles me parurent railleuses et cruelles sur une terre sacrée pour moi, française encore il y a quatre ans à peine, à l'endroit même où revivait le souvenir de ceux que j'avais le plus aimés, et qui avaient donné tout leur sang pour la patrie!

V

Je joignis les mains et j'en appelai à Dieu. Ma pensée, en s'élançant vers lui, se détacha pour un instant des passions et de la violence des hommes; ma rancune fut moins âpre; mon ressentiment moins amer, et quelque chose qui ressemblait à une lueur d'espérance se glissa dans mon âme. En voyant le grand chêne si vieux et si vert à la fois, je songeai combien il avait vu de changements, et combien sans doute il en verrait encore. Il y a vingt ans, il a vu nos jeux; il y a quatre ans, il voyait encore ceux des enfants qui sont venus après nous. En pensant à la toute-puissance de Dieu, qui se plaît à confondre la sagesse des hommes, je me pris à espérer qu'un jour des enfants français reviendraient jouer à l'endroit même où j'avais entendu chanter ces petits Allemands.

L'espérance est permise aux malheureux : l'Église elle-même a fait de l'espérance une vertu.

J. LEVOISIN.



Le vieux chêne de Marienbourg. (P. 328, col. 2.)

LE CAFÉ

Nulle part en Europe on ne fait une aussi grande consommation de café qu'en France : son usage y est devenu si commun, si fréquent, que la précieuse graine est arrivée à être un objet de première nécessité, et bien certainement sa disparition subite serait considérée comme une calamité publique. En fait, durant le blocus continental décrété par Napoléon Ier dans le but de tuer le commerce anglais, le café étant devenu fort rare, en conséquence de cette mesure, les savants durent s'ingénier à trouver un remplaçant à cette denrée que la population réclamait à grands cris; ajoutons que la science ne sut trouver pour remplacer le café que la chicorée torréfiée, un maigre remplaçant! Et cependant l'usage du café ne remonte pas en France au delà de deux cents ans. C'est à peine si avant le XVIIe siècle quelques savants connaissaient la graine arabe, et encore

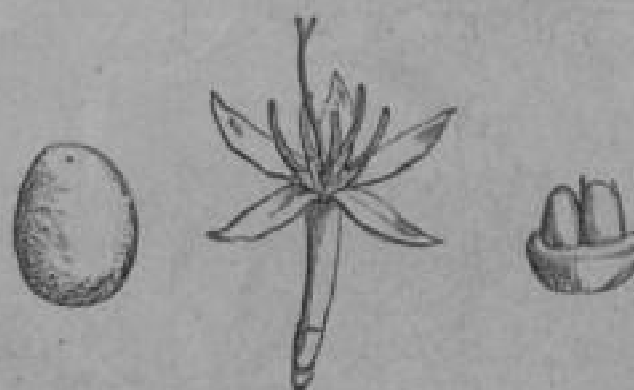


Le caféier.

s'étaient-ils contentés de la classer parmi les drogues pharmaceutiques, au rang des excitants.

Le caféier, ou arbre à café, est indigène des hauts plateaux de l'Abyssinie, où il forme à l'état inculte de vastes fourrés; mais c'est en Arabie qu'il a été pour la première fois cultivé et employé. C'est un élégant arbuste, dont le port et l'aspect rappellent quelque peu notre cerisier commun; ses fruits, analogues comme forme et comme couleur à certaines cerises, renferment sous une pulpe sans saveur deux noyaux accolés et enveloppés d'une pellicule commune; ce sont ces noyaux qui constituent les grains de café, bien connus de tous nos lecteurs. Ces grains sont recueillis, séchés, et prennent alors une consistance cornée.

Dès la plus haute antiquité, quelques tribus arabes avaient appris à griller ces grains et en les mélangeant, après les avoir broyés, avec de l'eau chaude, à fabriquer la liqueur noire que nous appelons café. Seulement ce mélange d'eau chaude et de grains



Fleur et graines du caféier.

torréfiés, auquel les Arabes se tiennent encore aujourd'hui, était loin de constituer une boisson très-agréable, car le buveur ingurgitait à la fois et les grains en poudre et l'infusion.

Aussi l'usage du café fut-il fort long à se propager chez les peuples voisins de l'Arabie. Au XVe siècle seulement il passa en Perse, où les Persans, plus raffinés que les sauvages Arabes, en tirèrent cette infusion claire, brillante, qui caractérise le café bien fait.

De la Perse, le café passa en Turquie. En 1615, le voyageur Pietro della Valle écrivait de Constantinople à un Romain, son ami, qu'avant peu il enseignerait à l'Europe comment on prenait le *cahué*; les Turcs nommaient ainsi ce breuvage. En 1644, des négociants de Marseille introduisirent l'usage du café dans cette ville. Thévenot, de retour de ses voyages, en 1658, en usait à Paris et ne manquait pas d'en régaler ses hôtes. Mais le café ne fut mis à la mode qu'en 1669, par l'ambassadeur de Turquie, Soliman-Aga. Visité par plusieurs personnes distinguées, il leur fit servir du café suivant l'usage de son pays. « Si pour plaire aux dames, dit Le Grand d'Aussy dans sa *Vie privée des Français*, un Français leur eût présenté cette liqueur noire et amère, il se fût rendu à jamais ridicule; mais ce breuvage était servi par un Turc, par un Turc galant : c'en était assez pour lui donner un prix infini. D'ailleurs les yeux étaient séduits par l'appareil d'élégance et de propreté qui l'accompagnait, par ces tasses brillantes de porcelaine dans lesquelles il était versé, par ces serviettes ornées de franges d'or, que des esclaves présentaient aux dames. Joignez à cela des meubles, des habillements et des usages étrangers, la singularité de parler au maître du logis par interprète, celle d'être assise par terre sur des carreaux, etc., et vous conviendrez qu'il y avait bien là plus qu'il ne fallait pour tourner la tête à des Françaises. Sorties de chez

l'ambassadeur avec un enthousiasme qu'il est aisé d'imaginer, elles s'empressaient de courir chez toutes leurs connaisssances pour parler de ce café qu'elles avaient pris chez lui, et Dieu sait comme l'un et l'autre étaient exaltés. »

Cet engouement propagea bientôt l'usage du café, quoiqu'il fût alors bien cher. On n'en trouvait qu'à Marseille, et en très-petite quantité. La livre se vendait jusqu'à quarante écus qui feraient plus de 300 francs de monnaie actuelle.

Bientôt il s'établit à Paris des maisons spéciales pour la vente de la liqueur du café.

encore pénétré dans les classes inférieures. Les cafetiers qui tenaient boutique ne réussirent pas mieux, parce qu'on ne trouvait dans leurs cafés ni propreté ni commodité.

Le premier qui comprit la nécessité d'orner son café avec goût, fut l'Italien Procope, qui s'établit d'abord rue de Tournon, et ensuite rue des *Fossés-Saint-Germain-des-Prés* (aujourd'hui, rue de l'*Ancienne-Comédie*), en face de la Comédie-Française.

Il vendit du café, du thé, du chocolat, des glaces, et des liqueurs de toute espèce. Son succès fut rapide, et il eut un si grand nombre d'imitateurs que,



La récolte du café aux Antilles.

« En 1672, dit Le Grand d'Aussy, un Arménien, nommé Pascal, ouvrit à la foire Saint-Germain, et ensuite sur le quai de l'École, un café semblable à ceux qu'il avait vus à Constantinople et dans le Levant. D'autres Levantins, à l'exemple de Pascal, établirent des cafés. Quelques-uns se firent cafetiers ambulants. Ceints d'une serviette blanche, ils portaient devant eux un éventaire de fer-blanc qui contenait les ustensiles nécessaires pour faire le café. Dans la main droite ils portaient un petit réchaud avec une cafetière ; dans la gauche, une fontaine pleine d'eau pour remplir la cafetière quand il serait nécessaire. Ils allaient avec cet appareil, de rue en rue, annonçant à grands cris leur café. Quoiqu'ils ne le vendissent que deux sous la tasse, ils n'eurent aucun succès, parce que le goût du café n'avait pas dès 1676, il fallut réunir en corporation les cafetiers ou limonadiers. Ils étaient généralement désignés sous ce dernier nom. »

Les cafés se multiplièrent tellement pendant le XVIIIe siècle, qu'on en comptait six cents à Paris sous Louis XV; aujourd'hui on les compte par milliers.

Ces établissements devinrent bientôt le lieu de réunion des gens de distinction, et firent abandonner complétement les cabarets, où se rendaient encore sans honte les grands seigneurs. L'influence des premiers cafés publics fut donc profitable aux mœurs du XVIIe siècle, aussi profitable qu'elle devait devenir plus tard pernicieuse.

L'usage du *café au lait*, devenu si populaire, est presque aussi ancien que celui du café. En 1690, Mme de Sévigné écrivait de sa terre des Rochers :

« Nous avons ici de bon lait. Nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer de ce bon lait et de le mêler avec du sucre et de bon café. »

Ajoutons tout de suite que les effets du café mélangé au lait sont bien différents de ceux du café pur. Tandis que ce dernier est un stimulant et à un certain degré un fortifiant, le café au lait est débilitant, et son usage constant peut devenir nuisible.

Dans l'origine on tirait le café directement de l'Arabie. Il arrivait à Marseille par la Turquie ou l'Égypte. Des armateurs de Saint-Malo furent les premiers qui allèrent directement le chercher à Moka. En 1709, ils équipèrent deux vaisseaux qu'ils envoyèrent dans ce port, et qui en revinrent avec une cargaison considérable de café.

Ce n'est qu'au XVIII[e] siècle que l'on essaya d'introduire la culture du café dans nos colonies. Déjà, antérieurement, les Hollandais avaient transporté dans leurs colonies des caféiers qui réussirent si bien, qu'en 1690, l'île de Batavia en était presque entièrement couverte. De Batavia, ils en transportèrent à Surinam, sur la côte de la Guyane, où les caféiers eurent le même succès. Les colonies françaises restèrent bien en arrière, et Paris en eut avant elles. En 1713 ou 1714, le bourgmestre d'Amsterdam en envoya au roi de France deux boutures, qui furent cultivées dans le Jardin des Plantes. En 1720, Jussieu, directeur de cet établissement, remit deux plants de café à Des Clieux, qui partait pour la Martinique en qualité de lieutenant du roi. On rapporte que, pendant la traversée, l'eau ayant manqué sur le vaisseau, Des Clieux se priva chaque jour d'une partie de la petite portion qu'il recevait pour arroser les arbustes qui lui étaient confiés. Son dévouement fut récompensé; ces deux arbustes ont produit les caféiers des Antilles qui sont encore aujourd'hui la principale richesse de ces îles.

Avant cette époque, l'île Bourbon possédait des caféiers, mais sans que les habitants en connussent les propriétés. En 1716, un navire qui revenait de Moka, et qui mouillait à l'île Bourbon, y avait apporté comme curiosité une branche de caféier chargée de fleurs et de fruits; les habitants, à qui on la montra, furent fort étonnés d'y reconnaître un arbre de leurs montagnes. Ils allèrent chercher des branches de ceux-ci, qu'ils comparèrent ensuite à l'arbre de Moka et qui se trouvèrent être parfaitement semblables.

Aujourd'hui, le caféier est cultivé dans la plupart des pays tropicaux, en Arabie, dans l'Inde, aux îles Bourbon et Maurice, aux Antilles et dans toute l'Amérique du Sud. Il forme l'objet d'une des branches les plus importantes du commerce du monde.

H. NORVAL.

LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE XI (*suite*).

La vengeance de Ben-Aïssa.

Les voilà dans la salle d'études ; le pupitre d'Aïssa n'est plus à sa place ordinaire, dans l'embrasure de la première fenêtre. Il est maintenant dans le coin le plus obscur, et tellement encombré de livres, d'atlas, de dictionnaires, que, sans l'appui de la muraille, cette pyramide improvisée ne se soutiendrait pas. Elle se soutiendrait d'autant moins que le couvercle du pupitre a l'air de se soulever parfois, sous l'effort de quelque être invisible. Est-ce cet être supposé qui pousse ces gémissements sourds ou aigus?

Diane n'est pas très-rassurée. Elle se rapproche instinctivement de son compagnon. « Dis-moi donc, Aïssa, qu'est-ce que ce vilain bruit? »

Mais lui n'a pas l'air de l'entendre. Il semble pris d'un accès de joie folle. Il saute tout autour de la salle, en exécutant en rond une sorte de danse sauvage, dont les cercles se rétrécissent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils viennent à entourer immédiatement le pupitre.

« Tais-toi, crie-t-elle, arrête-toi, tu me fais peur. Qu'y a-t-il là-dedans?

— Tu ne devines pas, répondit-il, en arrêtant subitement sa danse par un bruyant éclat de rire. Je l'ai enterré là-dedans, et il y restera jusqu'à ce qu'il soit mort tout à fait. C'est le fameux Bellot! Il l'a bien gagné pour avoir fait mourir notre pauvre perruche! C'est Pacifique qui enragera! elle l'appelle depuis ce matin! Il n'y a pas de danger qu'il lui réponde! Voilà Fatma vengée! »

Il n'avait pas fini que Diane s'élançait vers le pupitre, toute rouge d'indignation. Ses terreurs avaient fait place aux sentiments les plus généreux et les plus compatissants.

« Oh! le méchant! s'écria-t-elle, en essayant de démolir au plus vite la pyramide, avec ses frêles petites mains. Mais ouvre-lui donc, aide-moi, ou je ne t'aimerai plus. »

Ce fut au tour d'Aïssa de s'étonner.

« Ouvrir! Mais il sortira si j'ouvre!

— C'est ce que je veux, continua-t-elle en frappant du pied. Dépêche-toi ; s'il est mort, je ne te parlerai plus jamais. »

Aïssa obéit. En une minute les livres furent jetés à bas, les matériaux de la pyramide sautèrent en l'air, sans le moindre respect pour la science, et le couvercle du pupitre se souleva comme ces boîtes à diable qui servent de jouets aux enfants.

Bellot était effrayant à voir ; son poil jaune hérissé était marbré de plaques noires, ses yeux flamboyaient; il s'élança sur Diane, dont la robe blanche

1. Suite. — Voy pages 206, 238, 252, 285, 300 et 318.

fut marquée en un instant des mêmes taches sombres; c'était l'encrier du pupitre qui s'en allait ainsi en détail. Diane poussa des cris perçants. Les grands parents accoururent. Bellot, en animal prudent, profita de l'ouverture de la porte pour battre en retraite ; il s'enfuit, laissant derrière lui une longue traînée d'encre, que Miss Déborah, arrivant la dernière, essuya avec le bas de sa jupe.

« Quelle est cette mauvaise plaisanterie? demanda-t-elle d'un ton sévère au vainqueur de Bellot.

— Ne le grondez pas, s'empressa de répondre Diane, tandis qu'Aïssa se tenait obstinément tourné vers la muraille, derrière le pupitre ; ce pauvre Aïssa n'avait que de bonnes intentions. C'était à cause de Fatma, mon oncle.

—Ah! je comprends! dit M. Ducreux en souriant. Bellot a tué Fatma, et notre petit bonhomme a voulu d'instinct appliquer au meurtrier la loi de lynch, dans toute sa rigueur.

— Cet enfant est vraiment dangereux ; c'est une âme féroce, murmura la gouvernante.

— Non, non, ne craignez rien, ma bonne Miss. Il est vrai que le *wild blood*[1] parle quelquefois en lui, comme disent les Anglais, mais laissez faire Diane. Voyez comment elle s'y prend pour morigéner le coupable. Si je ne me trompe, elle est en train de lui expliquer le grand principe du bien pour le mal. Écoutons!



Le médecin. (P. 334, col. 2.)

— Mais, disait Diane, quelle était donc ton idée, *au fond*, car je ne t'ai jamais vu méchant pour les bêtes.

— Je croyais te faire plaisir, répondit le petit garçon, tout confus de son peu de succès.

— Quelle horreur! Est-ce un plaisir de voir souffrir un pauvre animal? Tu sais bien le chagrin que j'ai de la mort de Fatma.

— C'est juste cela. Mon grand'père disait : « Une blessure rendue à celui qui l'a faite est une blessure guérie. »

— Oh ! par exemple !

— Et je croyais que la mort de ce vilain chat te consolerait tout à fait. « Quand tu seras grand, me répétait souvent mon grand'père, il faudra te venger de nos ennemis, sans cela tu ne serais pas un homme. Les Henencha payent toujours leurs dettes. »

— Œil pour œil, dent pour dent, murmura M. Ducreux à l'oreille de sa nièce. Voyons comment Diane va se tirer de là.

— Moi, reprit la petite fille, maman m'a appris tout le contraire. Il est vrai, mon pauvre Aïssa, que tu es né en Afrique et que ce n'est pas la même chose.

— Quoi, quelle même chose? Maintenant je sais bien parler français, et si je n'avais pas la peau plus noire que toi, personne ne se douterait que je suis Arabe.

— Oh! oui, mais tu ne peux pas comprendre les mêmes choses que nous, voilà ce que je veux dire. Ainsi, dans notre religion, il est bien défendu de faire du mal à ses ennemis. On doit même leur faire du bien, si l'on peut.

— Oh! grommela Aïssa d'un air de doute. Mais Bellot?

— Oui, oui, reprit Diane, en affermissant de plus en plus sa voix, sans se préoccuper de l'interrogation relative à Bellot, j'en suis bien sûre, tu pourras le demander à maman, à mon oncle, à tout le monde. »

Comme son compagnon ne paraissait pas se rendre encore à cet argument, elle ajouta d'un petit ton d'autorité qui lui réussissait toujours en semblable occasion :

« Enfin, si tu veux que je te pardonne tout à fait, nous irons à la ferme pendant la récréation chercher du lait tout chaud pour ce pauvre malheureux. Jamais je ne lui en donne d'ordinaire, parce que je ne l'aime

1. Mot à mot : *sang sauvage*.

pas, et que Pacifique le soigne bien assez; mais aujourd'hui qu'il est *notre* ennemi, tu comprends? ».

Ce mot de notre ennemi réconcilia tout à fait le petit garçon avec le chat de Pacifique. Tout ce qu'il partageait avec sa sœur Diane lui semblait doux, et cette fraternité dans l'inimitié commença à l'apprivoiser avec le plus touchant précepte du christianisme.

CHAPITRE XII

A quelque chose malheur est bon.

Un soir, en se couchant, Diane se plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain, elle ne descendit pas à la salle d'études, et vers le soir, un médecin de la ville, arrivé en voiture, dit qu'il croyait reconnaître chez la petite malade tous les symptômes d'une fièvre éruptive, à l'état d'épidémie dans le voisinage. Quelques heures après en effet, il n'y avait plus de doute possible; le médecin ne s'était pas trompé. La fièvre scarlatine se déclarait dans toute sa violence.

Aussitôt toute communication fut interrompue entre les deux enfants. On ne permit même pas à Aïssa de se tenir sur la limite du cordon sanitaire, représenté par une ligne à la craie, que Miss Déborah avait tracée de sa propre main au milieu du corridor. Il restait sur l'escalier, guettant les allants et venants, pour tâcher d'avoir quelque nouvelle. Mais à peine si on lui répondait. Tout le monde avait trop à faire pour s'occuper de lui. Les domestiques marchaient sur la pointe des pieds. Pacifique elle-même, si bruyante d'habitude, passait comme une ombre avec ses pots de tisane à la main, sans lever les yeux vers le pauvre garçon. Comme la maison semblait triste avec ce silence inaccoutumé, avec ses volets fermés, avec le rez-de-chaussée désert! M. Ducreux était à Paris. Mme de Léry et Miss Déborah ne quittaient pas un instant la chambre de la petite malade. Aïssa se promenait comme une âme en peine dans la salle à manger et dans le jardin, ne jouant plus, n'étudiant plus, comptant les heures, et les yeux fixés sur les jalousies baissées de la chambre de Diane.

« Que se passe-t-il là? » disait-il.

Il ne savait guère ce que c'était que la maladie. Il savait seulement qu'il ne voyait plus Diane, et que peut-être elle mourrait comme la petite fille du jardinier, qu'on avait enterrée le matin même. On avait dit tout bas à l'office ce même mot de fièvre scarlatine, et il l'avait bien entendu. Pourquoi donc alors prendre tant de précautions avec lui? Pourquoi le premier jour, comme il se glissait à pas de loup dans le corridor, à la suite du médecin, Pacifique l'avait-elle brusquement tiré par le bras, en lui demandant de son air bourru si lui aussi voulait gagner cette méchante fièvre. Ne valait-il pas mieux qu'il mourût si Diane devait mourir? Elle mourrait certainement! Toutes ces figures bouleversées qu'il voyait autour de lui le lui disaient chaque jour. Et la visite matinale du médecin? Quel air lugubre il avait ce vieux monsieur habillé tout de noir, cravaté de blanc, et marchant en hochant la tête. Jamais Aïssa n'avait osé l'aborder encore.

Il l'attendait au bas de l'escalier, le suivait dans le vestibule, le regardait monter dans sa voiture, où le vieux monsieur, à peine installé, dépliait son journal, et il rentrait dans la maison en poussant un gros soupir.

« Il a annoncé qu'il reviendrait ce soir! Tant mieux! pensait-il. Tant qu'il reviendra, c'est que Diane sera encore en vie! »

Trois semaines se passèrent dans ces angoisses, trois semaines mortellement longues pour le pauvre enfant.

Enfin un jour, le médecin, qu'il attendait comme d'habitude au bas de l'escalier, redescendit la mine souriante, lui donna une petite tape sur la joue en lui criant :

« Tout va bien mon pauvre moricaud, » et remonta en voiture, sans paraître même remarquer la joie désordonnée d'Aïssa, qui exécutait sur les marches et sur la rampe des sauts fantastiques, en guise d'actions de grâces.

Dès le lendemain, Mme de Léry, pâle et fatiguée, mais la figure radieuse, revenait prendre un instant sa place dans la salle à manger. Elle embrassa le petit garçon avec un redoublement de tendresse, l'appela « son cher enfant », et lui dit que Diane parlait sans cesse de lui, depuis que la connaissance lui était revenue.

« Elle voulait même t'écrire, mais nous sommes encore loin d'un effort pareil.

— La verrai-je bientôt? demanda-t-il, en essayant vainement de raffermir sa voix qui tremblait.

— Pas avant la semaine prochaine, mon enfant; il faut beaucoup de prudence pour elle, comme pour toi. »

Quand Mme de Léry eut quitté la salle à manger, Aïssa resta tout pensif sur sa chaise, l'air soucieux et attristé. Comment donc? que lui manquait-il, puisque Diane était sauvée?

Tout à coup, il eut l'air de prendre une grande détermination, et s'en alla tout droit à la salle d'étude, où il resta enfermé jusqu'à l'heure du dîner. Quand il en sortit, il avait les yeux rouges, la chevelure en désordre, le visage enflammé, et sur ses joues se voyaient distinctement les traces de doigts tachés d'encre. Il tenait à la main une grande feuille de papier écolier, couverte de signes étranges, qu'accompagnaient de nombreux pâtés.

« Pourvu qu'elle puisse la lire! » se demanda-t-il tout bas avec une certaine inquiétude.

Et il essaya l'épreuve sur lui-même. Nous devons dire qu'il eut grand'peine à retrouver ses idées sous cette écriture et cette orthographe, également fantastiques, et que Mme de Léry passa plus d'un quart

d'heure au chevet de Diane, pour l'aider à déchiffrer cette épître, qui avait coûté une demi-journée de travail à notre héros :

« Macher Dianne,

» Ge vousdrez avouar haicrir. Ge manhui deun pas
» tvoir. Ge suie eureu queue tus oie gairit. Nautre
» gardain ait toussaic, lai liautrop ait mor. A dieus,
» mache er dianne, j'aicris com eun cha.

» Ton frair Aïssa. »

Diane ne s'arrêta ni à l'écriture, ni à l'orthographe : elle fut tout simplement enchantée, car c'était un bon petit cœur, et elle fit dire à son ami qu'elle n'avait jamais reçu une lettre si agréable.

« La semaine prochaine tu pourras la voir, mon enfant, s'empressa de répondre la bonne Mme de Léry aux questions pressantes du petit garçon ; il ne te faut donc plus qu'un peu de patience. Tes visites seront une grande distraction pour notre pauvre petite, qui te demande sans cesse. Mais il ne faudra pas faire de bruit auprès d'elle. Des amusements tranquilles, voilà ce qu'il lui faut pendant la convalescence ; quel dommage que tu ne saches pas lire ! Tu lui ferais la lecture à haute voix ! Elle a les yeux malades, et de longtemps il ne leur faudra aucune fatigue. »

« Quel dommage que tu ne saches pas lire ! »

Ces mots résonnèrent tristement à l'oreille d'Aïssa !

Le soir, sans en rien dire à personne, il emporta dans sa chambre une longue bougie, et un gros livre sur lequel il avait déjà passé tout le jour ; c'étaient les *Aventures extraordinaires et vraiment merveilleuses* du Robinson de douze ans, un des livres favoris de Diane, qui avait beaucoup de livres favoris.

« *Jamais* je n'ai rien lu d'aussi joli, » disait-elle chaque fois qu'elle terminait une nouvelle lecture.

Voilà pourquoi Aïssa l'avait choisi parmi tous les autres Robinsons qui faisaient le fonds principal de leur bibliothèque enfantine.

Le lendemain, Aïssa avait les yeux rouges et battus, comme quelqu'un qui n'a pas dormi ; mais sa physionomie exprimait une telle allégresse, que Mme de Léry ne pût s'empêcher de lui dire :

« Qu'as-tu donc, mon petit homme ? jamais encore je ne t'ai vu pareil visage. »

Expression de triomphe et de joie intérieure, qui resplendissait dans ses yeux noirs et faisait oublier sa mine fatiguée.

Tous les jours suivants, il resta assis sous une petite tonnelle, au fond du jardin, le livre sur ses genoux, et la tête baissée sur son livre ; qui l'aurait reconnu dans cette attitude studieuse ? Ce n'était plus l'écolier rebelle et inattentif, qui lassait jusqu'à la patience à toute épreuve de miss Déborah.

« Ils avaient tous péri, épelait-il lentement, en
» suivant chaque lettre du bout du doigt ; seul,
» l'enfant de douze ans avait miraculeusement
» échappé au naufrage. »

« Ouf ! fit-il en s'essuyant le front. Comme c'est difficile de se mettre toutes ces lettres de suite dans la tête ! »

Et il recommença jusqu'à ce qu'il sût par cœur cette première phrase. Après celle-là en vint une seconde, puis une troisième, et ainsi de suite ; toute la page y passa. Ce n'était pas une excellente méthode, je l'avoue, mais il avait bonne volonté, le pauvre petit. Et d'ailleurs, que souhaitait-il ? Non pas apprendre à lire en général, mais savoir chaque jour débiter assez couramment à Diane quelques pages de ce fameux Robinson.

Il atteignait donc son but lentement, à la sueur de son front, lorsqu'un jour miss Déborah, qui passait auprès de la tonnelle, fut attirée par le murmure d'une voix enfantine, qui avait l'air de psalmodier avec une étrange ardeur. Elle s'approcha sans être entendue, tant l'écolier était absorbé dans sa tâche. Elle lui tapa sur l'épaule ; il tressaillit, et pressé de questions, il finit par avouer son secret. L'Anglaise fut surprise et touchée. Elle promit son concours, et Aïssa fut autorisé à s'adresser à elle dans toutes les difficultés qui surgissaient pour lui à chaque ligne, presque à chaque mot. C'était bien mieux qu'une leçon dans sa monotomie sans attraits ; c'étaient des exercices multipliés et intéressants, par la difficulté à vaincre. Aussi les progrès furent-ils rapides, et pendant cette seule semaine l'élève en apprit plus que dans les six mois précédents.

Miss Déborah avait promis le secret ; elle le garda religieusement. Aussi, je vous laisse à penser quelle fut la surprise de Diane, quand elle entendit son ami lui lire presque couramment, d'une voix posée, en respectant les points et les virgules, ce cher Robinson de douze ans.

« Ah que je m'amuse, maman, disait Diane en frappant dans ses petites mains fluettes. Sais-tu que ce n'est plus ennuyeux du tout d'être malade, depuis qu'Aïssa me fait la lecture. Il dit quelquefois des choses si drôles ! Il invente des mots que je ne peux pas comprendre ! Alors je les lui fais épeler, et puis nous rions ensemble. C'est égal ! Il a appris joliment vite, et quand je songe que c'est pour moi !

— A quelque chose malheur est bon, ajouta Miss Déborah, enchantée de découvrir en son élève Aïssa des facultés qu'elle ne lui avait jamais soupçonnées. Si vous n'aviez pas été malade, Diane, ce jeune garçon ne serait encore qu'un paresseux et un ignorant, un âne pour mieux dire. Certes, il lui reste beaucoup à faire, mais j'ai bon espoir ; il a appris par sa propre expérience que si les racines de l'étude sont amères, les fruits en sont doux.

— Alors, vive la fièvre scarlatine et vive Sidi-Ben-Aïssa, » s'écria Diane en jetant son oreiller en l'air.

A suivre. MARIE MARECHAL.

A TRAVERS LA FRANCE

NIORT

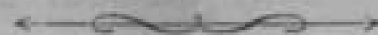
Niort, le chef-lieu actuel du département des Deux-Sèvres, n'a pas toujours été une ville. Comme beaucoup de cités françaises aujourd'hui importantes, elle naquit sous la forme d'un modeste hameau, que les paysans des bords de la Sèvre méridionale vinrent bâtir à la hâte, pendant les invasions des Normands, autour d'un château de bois construit pour servir de refuge aux populations d'alentour. La situation du petit hameau et de sa forteresse en palissades fut plus tard jugée avantageuse, car le nombre des habitants augmenta ; les maisons de pierre remplacèrent les cabanes de chaume, et le plus habile ingénieur du XIIe siècle, le roi Richard Cœur-de-Lion, éleva sur les débris du vieux fort carlovingien un donjon formidable. Déjà la mère de Richard, la trop fameuse Éléonore de Guyenne, avait accordé aux Niortais une charte communale. Aussitôt après son affranchissement, le bourg devint une grosse ville : un grand nombre de serfs y accoururent pour conquérir la liberté, et, grâce à l'activité industrieuse des nouveaux bourgeois, la ville prospéra et s'enrichit.

Malgré la guerre de Cent ans, qui ruina tant de cités, malgré les guerres de religion, qui en dépeuplèrent un si grand nombre, Niort n'a pas cessé de s'accroître et de s'embellir. Au XVIe siècle, elle se construisit un clocher qui ferait envie à plus d'une cathédrale ; aujourd'hui encore, et plus que jamais, elle se dote de beaux monuments, de larges boulevards, de fraîches promenades. Elle a même quelque ambition de se rajeunir : çà et là elle efface quelques rides de son front sept fois séculaire, renversant les vieilles maisons, redressant les rues tortueuses, reblanchissant les murs trop noircis par l'âge. Mais qui l'en blâmerait? N'a-t-elle point commencé une nouvelle existence en devenant le siége d'une préfecture, et n'est-elle point, par son titre de première ville d'un département, obligée de se conformer avant toute autre au programme imposé par la civilisation moderne? Elle a d'ailleurs la sagesse de conserver son beau clocher gothique, dont la croix s'élève à 75 mètres au-dessus du sol, et que, malgré leur élégance, les nouvelles flèches de l'église Saint-André ne réussiront pas à atteindre ; elle a réparé le double donjon du roi Richard, ces tours qui, outre la noblesse de leur origine, ont eu encore la gloire de voir naître une des femmes les plus extraordinaires dont fasse mention l'histoire de France. C'est, en effet, sous les voûtes du donjon de Niort, devenu prison, que vint au monde, en 1635, Françoise d'Aubigné, qui, après avoir été pauvre et délaissée, après avoir donné sa main à un poëte paralytique, finit par s'appeler Madame de Maintenon et par devenir l'épouse de Louis XIV.



Niort.

A. SAINT-PAUL.





Le notaire convoqua les créanciers de M. Bigues. (P. 337, col. 1.)

NOUS AUTRES[1]

XCI

Un notaire de Paris apporte des nouvelles de M. van Oot. — Le « malicieux vieillard » recommence à faire des siennes.

Les années s'écoulaient, la lettre de M. Bigues jaunissait tranquillement dans le coin où le docteur l'avait déposée ; mais on n'entendait plus parler de M. Bigues, lorsqu'un notaire venu de Paris, avec un grand portefeuille sous le bras, convoqua les créanciers du banquier, ou leurs héritiers, ou leurs représentants légaux.

Il avait mission de distribuer à chacun d'eux, en proportion de sa créance, une somme assez considérable. Il promettait de revenir à une époque qu'il fixerait ultérieurement, pour apporter un second à-compte ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que chacun des créanciers fût désintéressé. Entendant cela, les créanciers firent au notaire des mines très-aimables.

Le docteur, pour sa part, avait reçu quarante mille francs ; il lui sembla que de sa vie il n'avait été si riche.

Le notaire, pressé de questions, déclara que l'argent lui avait été envoyé par un certain M. van Oot, armateur à Amsterdam. Comme on ne lui avait pas recommandé le secret, il pouvait dire cela. Mais c'était tout ce qu'il savait.

« Van Oot? qu'est-ce que c'est que van Oot ? » se demanda une bonne moitié de la petite ville. Les uns s'amusèrent purement et simplement de ce nom exotique ; les autres déclarèrent que c'était un joli nom, puisque celui qui le portait envoyait de l'argent. Quelques-uns s'imaginèrent que le prétendu van Oot pourrait bien être M. Bigues en personne.

On cessa bientôt de s'occuper de M. van Oot, et l'on attendit le plus patiemment possible le second dividende promis par le notaire de Paris.

Entre la première et la seconde apparition du notaire, le « malicieux vieillard » si ingénieusement défini par M. Boulanger fit de Foucarel un docteur en droit. Dès le lendemain de son dernier examen, il revint à Sainte-Maure avec l'intention formelle de n'en plus bouger. Il entra en pourparlers avec un avoué et lui acheta son étude, à condition que le titulaire demeurerait en fonctions jusqu'à ce que ledit Foucarel eût appris le maniement des affaires, et fût en âge de s'établir.

Le « malicieux vieillard » avait fait de son ancien ami Pierre un interne dans les hôpitaux de Paris. Le docteur Bryan avait essayé de décider Pierre à fixer sa résidence à Paris, l'assurant d'avance qu'il deviendrait un médecin illustre. Pierre avait tenu bon contre tous les arrangements du docteur, qui sourit de sa vivacité et de son enthousiasme pour Sainte-Maure : « Voilà, lui dit-il, l'inconvénient d'appartenir à une famille comme la vôtre ! Bah ! après tout, vous avez peut-être raison de vouloir retourner au pays. Vous êtes sûr de faire des heureux et d'être heureux vous-même. C'est bien quelque chose ! » Là-dessus le docteur Bryan s'en alla tout pensif ; car, s'il était célèbre, il n'était pas heureux. Absorbé par ses études et par le soin d'établir et d'étendre sa ré-

[1] Suite et fin. — Voy. pages 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

putation, il avait négligé de suivre son fils pas à pas, et ce fils ne lui faisait point honneur.

Le docteur avait l'âme trop élevée pour être capable d'un sentiment de jalousie; cependant, lorsqu'il entendait Pierre parler de son père, au fond de son cœur il portait envie au docteur Cartel, tout obscur, tout ruiné qu'il était. C'est un trait commun aux caractères nobles et élevés d'essayer de répandre le bonheur autour d'eux, même quand ils ont perdu tout espoir d'en jouir eux-mêmes. Voilà pourquoi il lui avait témoigné à première vue un si grand intérêt et s'était mêlé de ses affaires avec tant de persévérance.

Le filleul de Pierre (par procuration), le jeune Gabriel, ou plus familièrement Biel, comme il s'appelait lui-même, venait d'atteindre sa cinquième année, quand le « malicieux vieillard » lui apporta une petite sœur, qu'il aima tout de suite, parce qu'elle était toute petite et qu'elle avait besoin de Biel pour la défendre.

Biel aimait déjà beaucoup à protéger, ce qui était d'un bon cœur ; mais il n'aimait pas à obéir, ce qui est d'un mauvais caractère. De qui tenait-il ce défaut? Les Cartel et les Renaud se rejetaient la balle, en riant.

Quoi qu'il en soit, Biel avait des mouvements d'indignation qui désarmaient la sévérité de ses deux grands-pères, tant ils étaient bouffons et voisins du haut comique.

Il ne criait pas; il ne tempêtait pas : il disait simplement : « Biel pas content ! » pivotait sur son talon, et s'en allait d'un pas majestueux, les mains derrière le dos, comme un petit officier de marine en miniature qui arpente le tillac après une scène orageuse avec un de ses supérieurs.

Marie, munie du brevet élémentaire, ouvrit un second cours à côté de celui de sa sœur ; et les mamans, qui avaient des petites filles trop jeunes pour suivre le cours de Christine, furent enfin tirées de leur désespoir.

Quant à la tante Julia, elle était désolée de ne pouvoir suivre les deux cours à la fois. Cette désolation d'ailleurs était peu justifiée, puisque, quelque cours qu'elle suivît, elle s'endormait au bout de cinq minutes. « Mauvais signe, » disait le docteur d'un air attristé.



XCII

Le notaire continue de faire le voyage de Sainte-Maure ; et le « malicieux vieillard » continue à s'occuper de *nous autres*.

Le notaire fit tant de fois le voyage de Sainte-Maure, qu'il arriva un jour où tous les créanciers donnèrent quittance.

Cependant Camille était revenue s'installer chez ses parents, pendant l'absence de son mari, qui avait repris la mer, en qualité de capitaine de vaisseau. L'amiral Cormeilles avait acheté un beau domaine aux environs de Sainte-Maure, et y avait pris sa retraite. Son petit castel était pour *nous autres* un but de promenade très-agréable. C'est que l'amiral Cormeilles était un châtelain aussi aimable pour les petits-enfants que pour les grands-pères. Il savait si bien rassurer Camille, quand elle s'inquiétait du silence de son mari! Il avait des tiroirs si féconds en joujoux et en bonbons de toute espèce! Il racontait de si belles histoires à Biel et à M. Lepigeur, qui étaient devenus deux camarades, deux vrais copains!

La petite Christine avait cinq ans. Sur ses vives instances on lui fit un tablier noir à manches, afin qu'elle pût écrire « comme Biel ». Quand elle s'y mettait, elle ne ménageait pas l'encre, et elle en avait quelquefois jusqu'au bout du nez, ce qui faisait l'admiration de ses deux grands-pères.

Biel avait neuf ans, il suivait les cours du collége, comme autrefois ses oncles. Il voulut faire le latiniste avec Christine, mais il avait affaire à forte partie, et fut forcé de quitter bien vite ses grands airs.

Jacques faisait sa troisième année d'École normale. Il ne parlait plus d'être ministre ou recteur, mais il se préparait à être un bon professeur, bien consciencieux. Toute son ambition c'était d'être nommé dans un lycée voisin de Sainte-Maure, fût-il d'une importance secondaire.

Foucarel est avoué! Foucarel a des favoris blonds, et une figure allongée qui le fait ressembler à un jeune Anglais de bonne famille. Foucarel va au tribunal avec des liasses de papiers sous le bras et



une cravate blanche bien empesée autour du cou, et prend des airs graves dont il rit comme un fou dans l'intimité. Foucarel est encore si jeune, malgré

ses favoris blonds et sa cravate blanche, qu'il rougit de donner des ordres à des clercs bien plus âgés que lui ; et comme il sent qu'il rougit, il est contrarié d'être si jeune et il met dans son langage une sécheresse toute professionnelle. Foucarel est marié. Le jour de son mariage, Morillon père et Morillon fils ont fait un aussi joyeux carillon que le jour de la noce de Camille, et Morillon père a dit à Morillon fils : « C'est la sœur de l'autre, il ne faut pas qu'elle soit jalouse. » Et Morillon fils, homme laconique mais énergique, a fait cette nouvelle réponse : « Papa, allons-y ! » Le son des cloches plane de nouveau sur la ville et sur les campagnes, et dans plus d'un cœur réveille de bons vieux souvenirs.

Les antiques corneilles disent à celles qui sont nées depuis le mariage de Camille :

« Ne vous troublez pas ; c'est comme cela tous les dix ans à peu près ! » Les dames qui avaient des filles dans le cours de Christine ont été furieuses contre Foucarel qui leur enlevait une si bonne institutrice. Mais ces dames se vengent en disant qu'il n'y a pas assez de différence d'âge entre Foucarel et sa femme ; et se consolent en pensant que le docteur ayant recouvré sa fortune, Christine n'aurait pas continué à faire son cours. La preuve, c'est que Marie a renoncé au sien.



Biel n'est pas content. (P. 338, col. 1.)

XCIII

La pauvre tante Julia.

La tante Julia n'a pas vu le mariage de sa préférée. Par une belle matinée de printemps, claire et gaie, ses forces qui diminuaient depuis longtemps l'ont abandonnée tout à fait. Avant de s'élancer vers les régions de la lumière et de la vérité, sa pauvre âme mutilée, qui avait été en cette vie le jouet de tant d'erreurs et de tant d'illusions, sembla s'éclairer et s'élever aux approches de la mort. Elle comprit qui elle était, où elle était, pourquoi on pleurait autour d'elle, et pourquoi le curé de la paroisse lui parlait de la bonté infinie et de la miséricorde de Dieu.

« Où est Christine, ma chère Christine », dit-elle d'une voix faible.

Christine lui prit la main et lui dit : « Je suis là.

— Mettez ma main sur votre tête, que je vous bénisse, ma chère fille. Je vous bénis tous, vous qui m'avez recueillie et qui m'avez aimée. Je n'ai été pour vous qu'un triste fardeau, mais Dieu a vu ce que vous faisiez, et il lit dans mon cœur. Qu'il vous rende le bonheur que vous m'avez donné... »

Et maintenant, la pauvre tante Julia repose en paix dans le petit cimetière que l'on voit sur l'un des

coteaux de Sainte-Maure, tout plein d'arbres, de gazons, de fleurs ; et sa tombe n'est pas négligée.



XCIV

Le grand souci du docteur.

Le docteur redevenu riche a un grand souci, un très-grand souci : son plus vif désir serait de rentrer en possession de la maison paternelle ; malheureusement elle est aux mains d'un original, qui ne veut la revendre à aucun prix. Cet original, qui est un Anglais du nom de Waver, n'a aucune raison valable de refuser de vendre, que le désir d'être désagréable. Car il ne vient pas à Sainte-Maure trois fois par an : il est toujours en voyage. Le docteur, comme une âme en peine, ne peut s'empêcher de rôder aux environs de la grille ; et à travers les barreaux, il voit l'herbe envahir les allées, la rouille ronger les ferrures, et son cœur s'en attriste profondément.

Tout le monde à Sainte-Maure maudit ce M. Waver, et toutes les cervelles se tourmentent à chercher les moyens de parvenir jusqu'à lui et de l'attendrir. Toutes les correspondances sont remplies de cet unique sujet. Le capitaine de vaisseau s'en préoccupe au beau milieu de l'Océan ; Pierre multiplie les démarches et fait une foule de connaissances nouvelles pour arriver à quelqu'un qui connaisse quelqu'un qui soit familier avec M. Waver ; mais il trouve toujours les avenues fermées, et il en sèche de dépit. Maître Foucarel se prend les favoris à poignée, et rumine profondément dans son cabinet. Par suite des voyages du notaire de Paris à Sainte-Maure, il se trouve que maître Foucarel, qui a épousé une institutrice sans fortune, est maintenant le mari d'une riche héritière. Il craint qu'on ne l'accuse d'avoir fait un calcul intéressé, d'avoir spéculé sur l'avenir, il éprouve le besoin de se faire pardonner une faute qu'il n'a pas commise, et pour cela de se distinguer dans l'affaire de la maison. Toute son habileté professionnelle échoue devant un mur, qui est la volonté têtue de M. Waver, exprimée à chaque tentative nouvelle par le monosyllabe « No ! »

Mme Rondeau, à l'ombre de son foulard, imagine toutes sortes de ruses ; M. Lepigeur est sans cesse par voies et par chemins, mais rien ne réussit.

Si l'administration des postes voulait être franche, elle avouerait que c'est elle qui a imaginé « l'affaire de la maison » et qui paye l'obstiné Waver, pour forcer les gens à se ruiner en ports de lettres. Cette année-là, ladite administration dut percevoir de ce chef un bénéfice qui représentait largement les intérêts du prix de la maison.

Dans sa fureur impuissante contre l'homme qui troublait le bonheur de son vieil ami, le bon M. Boulanger, dans une pièce qui frisait la satire, comparait M. Waver à un gros oiseau malfaisant, que tout le monde vise, et que personne ne peut abattre.

Les choses en étaient toujours au même point. Le marin avait annoncé son prochain retour, et Pierre allait revenir à Sainte-Maure, après avoir poussé ses études médicales aussi loin que possible, d'après le désir de son père. Le docteur Cartel, en effet, n'était pas de ceux qui disent : « On en sait toujours assez long pour exercer dans une petite ville ». Il disait au contraire : « Plus on en sait long, plus on peut rendre de services. »

« Toute la famille va être réunie ! dit Mme Cartel avec l'expression d'une joie profonde.

— Oui, mais pas dans la maison ! » reprit le docteur avec un soupir profondément mélancolique.

Sur ces entrefaites, le lieutenant Gingembre arriva d'Afrique, pour passer un congé de six mois avec son père. La première chose dont il entendit parler ce fut « l'affaire de la maison. » Foucarel entremêlait d'une façon bizarre ses compliments de bienvenue d'imprécations contre l'opiniâtre Waver.

« Waver ! dit le lieutenant Gingembre. Un grand,



n'est-ce pas ? avec des cheveux roux, des favoris roux et un tic dans la mâchoire inférieure.

— C'est bien lui.

— Demeurant rue de l'Arcade 16, quand il demeure quelque part, car il court toujours.

— Rue de l'Arcade, 16, c'est bien cela.

— Donne-moi une feuille de papier à lettres, une plume et de l'encre.

— Mais...

— Donne. Tu vas voir. » Le lieutenant Gingembre écrivit sans hésiter les lignes suivantes. « Monsieur, je viens vous rappeler votre promesse. Quand je vous ai trouvé aux environs d'Alger, étendu dans un

ravin, et que j'ai avec mes hommes empêché trois coquins de vous couper la tête, vous m'avez offert la moitié de votre fortune, que je me suis empressé de refuser. Vous vous êtes engagé alors, de vous-même, à me rendre tel service que je pourrais avoir à réclamer de vous. Le service que je vous demande, c'est de revendre à M. Cartel, un de mes amis, la maison qu'il tenait de son père, et qu'il a été forcé de vendre il y a quelques années. »

Ce fut le lieutenant Gingembre qui abattit d'un seul coup le gros oiseau malfaisant. Courrier pour courrier, l'obstiné Waver exprima son consentement par le monosyllabe « Yes! »

Le docteur était dans toute la joie que lui causait un dénoûment aussi rapide et aussi peu prévu, quand on vint lui dire qu'un étranger le demandait à l'hôtel du Lion d'Or.

XCV

Monsieur Dubourg.

L'étranger était arrivé par l'un des trains du soir. Il se fit inscrire sur le registre de l'hôtel sous le nom de Dubourg, et se retira aussitôt dans sa chambre, où il se fit servir à dîner. Il mangea peu et envoya le garçon demander le docteur.



La maison a été remise en bon état. (P 342, col. 1.)

M. Dubourg, quoiqu'il portât un nom français, était évidemment un étranger, car il avait un fort accent, allemand ou anglais, l'hôtelier n'aurait pas trop su dire lequel. Il avait les cheveux complétement blancs et portait toute sa barbe, qui était blanche aussi.

Quand le docteur entra dans sa chambre, croyant avoir affaire à un malade, M. Dubourg se leva et se tint debout pour lui parler.

« Vous ne me reconnaissez pas? dit-il d'une voix basse et tremblante.

— Non! » répondit le docteur.

Le voyageur se pencha à son oreille et lui dit un mot tout bas. Le docteur tressaillit : « Pauvre malheureux, lui dit-il d'une voix douce et compatissante. Combien vous avez dû souffrir pour être aussi changé!

— Tout ce que j'ai souffert n'est rien, reprit humblement le voyageur. Du jour où j'ai commis le crime qui vous a ruiné, je n'ai plus eu d'autre idée que de le réparer. Grâce à Dieu qui m'a pris en pitié, grâce à un homme que je n'avais pas vu depuis trente ans, et qui s'est souvenu d'un léger service que je lui avais rendu, j'ai pu rendre l'argent que j'avais volé. Mais je n'ai pu effacer les angoisses et les chagrins que j'avais causés. Tout cela s'élèvera contre moi au jour du jugement. J'avais espéré faire réhabiliter le nom de mon père : je suis venu pour cela d'Australie; mais la loi est formelle et mon crime est de ceux auxquels est refusée la réhabilitation légale. Je n'ai pas pu m'empêcher de venir ici, pour voir la maison où j'ai été si longtemps honnête homme. C'est vous qui avez le plus souffert par ma faute, j'ai voulu vous demander pardon. J'ai pensé que vous vous souviendriez de votre amitié pour mon père.

— Je ne puis oublier que j'ai été votre ami, dit le docteur, qui, par un mouvement généreux, lui tendit la main.

— Vous daignez encore me donner la main, reprit M. Bigues, je l'accepte en signe de pardon. Maintenant adieu pour toujours, je retourne en Australie. Soyez heureux comme vous le méritez; quant à moi, je suis encore plus heureux que je ne le mérite, car je n'ai pas d'enfants! »

M. Dubourg ne passa qu'une nuit à Sainte-Maure. Le soir même, les gens qui se rendaient à leurs plaisirs ou à leurs affaires virent avec surprise un étranger à cheveux



blancs qui rôdait d'un air craintif à travers la ville et qui s'arrêta longtemps devant l'ancienne banque. Mais personne ne sut jamais quel était cet étranger.

XCVI

Conclusion.

Les ouvriers ont bien vite remis en bon état la maison de « feu mon père ». Il n'y a plus d'herbe dans les allées, plus de feuilles mortes ni de bois desséché dans les massifs, la grille est ouverte, comme dans le bon vieux temps, les fenêtres ouvertes aussi laissent entrer partout l'air et la lumière. Les hôtes attendus arrivent un à un. C'est Jacques d'abord, qui vient de passer son examen d'agrégation et songe déjà à ses thèses de doctorat. Puis, c'est le capitaine de vaisseau, suivi du fidèle Vacheron. Depuis qu'il a goûté les délices de Sainte-Maure, l'homme de bois est devenu dédaigneux pour les populations noires, jaunes, cuivrées, ou blanches qui végètent sur tous les points du globe. A l'entendre, l'univers entier ne serait peuplé que d'*adultes*. Le capitaine de vaisseau met toute la famille en joie par le récit de sa rencontre inattendue avec le vicomte de Pavezac.

Le vicomte est un des plus riches propriétaires de la Nouvelle-Grenade. Il a jeté le consulat aux orties pour épouser une dame espagnole d'un âge mûr, horriblement jaune, horriblement riche, et horriblement ignorante. Le malheureux vicomte grille de venir briller à Paris, et sa femme ne l'a épousé que pour faire le voyage avec lui. Par malheur, toute la fortune de la dame consiste en domaines considérables, en immenses troupeaux, que personne n'est tenté d'acheter, l'argent étant rare dans le pays.

« Comprend-on une malchance pareille! dit un jour le vicomte en promenant son ami dans une de ses nombreuses *haciendas*. Vois-tu ces taureaux qui reniflent en nous regardant, et ces bœufs et ces vaches avec leurs gros yeux stupides, ces chèvres qui cabriolent comme pour me narguer, et ces cochons qui se vautrent jusqu'au cou dans le fumier ? Penser que je suis prisonnier de toutes ces bêtes-là. Hou! N'est-ce pas humiliant! »

« Si donc, dit le marin à ceux qui l'écoutaient en riant, vous trouvez quelque capitaliste embarrassé de son argent, envoyez-le bien vite au señor de Pavezac; il fera une bonne affaire, et il empêchera le ménage de mon pauvre camarade de devenir un enfer! »

Enfin, le grand jour est arrivé, on n'attend plus que Pierre : le docteur Pierre Cartel sera à Sainte-Maure à l'heure du déjeuner.

Le docteur Cartel (l'ancien) est seul dans son cabinet, avec le portrait de « feu mon père » en face de lui. Tous les meubles sont à la même place qu'autrefois. On ne se douterait pas que l'opiniâtre Waver a possédé la maison et l'a bouleversée de fond en comble. Toute la maison est pleine d'un joyeux brouhaha. On entend de tous côtés des cris d'enfants, des froufrous de robes, des pas légers, des chuchotements suivis de joyeuses exclamations. Le vieux Fergus ne sait auquel entendre, il se démène comme un possédé; il exprime son contentement par des aboiements fêlés. Quant à Ali-Grognon, il est mort il y a quelques années d'une fièvre bilieuse. Le docteur, dont le cœur nage dans la joie la plus pure, a éprouvé le besoin de se recueillir dans la solitude, pour mieux jouir de son bonheur. Pour la dernière fois, il occupe en maître ce cabinet qu'il va bientôt céder à Pierre, comme son père le lui a cédé à lui-même; c'est là qu'il a médité et écrit son livre, c'est là que tous les siens se réunissaient à « l'heure des enfants » ; c'est là qu'il a appris sa propre ruine. Mais les heures les plus mélancoliques du passé lui semblent maintenant des heures bénies, tant son âme déborde d'allégresse et de reconnaissance envers Dieu. Tout à coup, il se souvient avec une pitié tendre et douloureuse de ce malheureux en cheveux blancs qui traverse l'immense océan pour aller mourir sur la terre d'exil, et il médite ses dernières paroles. « Je suis encore plus heureux que je ne le mérite, parce que je n'ai pas d'enfants! » Hélas, pensa le docteur, il se félicite de ce qui peut-être l'a conduit à sa perte.

Malheur à l'homme seul! S'il avait eu une femme dévouée, il lui aurait ouvert son cœur à l'heure de la tentation; il lui aurait fait part de ses désirs insensés, et elle lui aurait montré du doigt l'abîme entr'ouvert sous ses pas. S'il avait eu des enfants, leur sourire seul aurait suffi pour écarter de lui les mauvaises pensées. S'il est bien vrai que le père garde les enfants, il est peut-être encore plus vrai que les enfants gardent le père.

« Ah! enfin, le voilà! » crièrent des voix joyeuses sur le perron.

Une petite main impatiente frappa à la porte du cabinet, et la voix de Gabriel prononça les paroles suivantes.

« Grand-père, voilà l'oncle Pierre; à table! »

Aussitôt la voix de la petite Christine répéta. « A table, mon grand-papa! viens manger de la bonne tarte! »

J. Girardin.



NOS CONTEMPORAINS

—

ÉLIE DE BEAUMONT

Le 22 septembre dernier s'éteignait paisiblement au milieu des siens, dans l'antique domaine de ses ancêtres, un des plus illustres savants dont notre siècle et notre patrie doivent s'enorgueillir, Élie de Beaumont, né au château de Canon, le 25 septembre 1798.

« Le nom glorieux d'Élie de Beaumont, a dit son collègue M. Dumas, personnifiait dans tous les pays civilisés et parmi toutes les nations la géologie elle-même dans son acception la plus sûre et la plus haute. »

Admis en 1817 à l'École polytechnique, il en sortit au premier rang pour entrer à l'École des mines où il se distingua par des travaux remarquables. Aussi, devenu ingénieur, il fut chargé, en compagnie de Dufrénoy, par le gouvernement français d'aller en Angleterre, où l'on venait de publier une belle carte géologique, pour réunir les informations nécessaires à l'établissement d'une carte analogue de la France. Cette œuvre considérable lui fut confiée à son retour, et restera l'honneur de la vie de l'illustre savant.

Au milieu de ses travaux, Élie de Beaumont avait entrepris de rechercher l'âge relatif des montagnes, et en 1829 il présentait à l'Académie un mémoire sur cette question jusque-là si obscure.

« Ce fut, dit M. de Parville, un véritable événement quand le jeune ingénieur révéla ses vues hardies devant l'Académie; il eut un retentissement universel bien au delà même du monde savant. Quoi! les montagnes n'étaient pas toutes contemporaines! Quoi! elles n'avaient pas toutes surgi du même coup sous la même impulsion intérieure! Le doute n'était plus possible. L'argumentation était serrée. Les preuves abondaient. Chaque système de montagnes avait eu son heure! Après celle-ci, cette autre; elles étaient sorties de la plaine, soulevées successivement après des intervalles de repos considérables. Qui l'aurait dit? Les plus vieilles chaînes de montagnes de la France étaient celles de la Côte-d'Or, les montagnes de la Bourgogne! Les Pyrénées et les Apennins étaient venus plus tard. Le mont Blanc, ce géant des Alpes, bien plus tard encore. Bien plus jeune aussi le Saint-Gothard! Réalité ou roman que cette opinion hardie! Sur quelle base solide fonder une semblable généalogie?

» Vers la fin du siècle dernier, Werner avait établi, par des observations très-nettes, l'ordre même dans lequel les terrains de l'écorce terrestre s'étaient déposés; Cuvier et Brongniart avaient fait voir de leur côté que chaque terrain avait sa faune et sa flore caractéristiques. En trouvant des débris de ces mondes passés, on pouvait, par leur aspect même, indiquer leur gisement primitif. La terre a ses couches comme les feuillets d'un livre. Et les fossiles racontent en faits matériels l'histoire du globe à ces époques lointaines. Le fossile est resté là emprisonné dans son linceul de pierre pour révéler aux générations de l'avenir ce qu'étaient aux premiers âges de la terre les animaux et les plantes.... Élie de Beaumont fit pour les montagnes ce que Werner avait déjà fait pour les couches successives de notre planète. Il découvrit leur ordre de formation et nous renseigna plus complétement sur le mécanisme même de leur création. En effet, tout autour des montagnes, les couches sédimentaires ne sont pas horizontales; elles ont été relevées. Il faut bien admettre que les montagnes ont été soulevées après leur dépôt. Mais au-dessus des couches relevées, il s'en trouve qui ont conservé leur horizontalité. Il faut encore bien admettre que la montagne a été poussée du dedans au dehors entre le dépôt des assises inclinées et le dépôt des assises horizontales. On connaît l'âge relatif de ces assises; donc on connaît l'âge relatif de la montagne. Les montagnes sont donc bien le produit d'un gonflement de l'écorce du globe, refoulant les mers au loin et entraînant au-dessus de leur ancien niveau les couches solides déposées au fond. »

Ces conceptions hardies, mais arrêtées dans leurs contours par des lignes d'une surprenante exactitude, fixèrent l'attention des géologues les plus illustres de l'époque. Sur le rapport d'Alexandre Brongniart, la section de géologie de l'Académie des sciences approuva le mémoire d'Élie de Beaumont. Arago se fit, avec sa chaleur communicative, l'interprète des idées nouvelles. Et le jeune ingénieur vit ses découvertes consacrées par un succès inespéré.

En 1827, Élie de Beaumont entrait comme professeur à l'École des mines; en 1835, il était nommé titulaire de la chaire de géologie. A la même époque, l'Académie des sciences le faisait entrer dans sa section de minéralogie et de géologie et, à la mort d'Arago, elle lui donnait la glorieuse succession de notre célèbre astronome. Nommé à la chaire d'histoire naturelle au Collége de France à la mort de Cuvier, il vit pendant vingt ans ses cours suivis par les étudiants et les savants de tous les pays. Ses méthodes, propagées dans le monde entier par ses disciples, portèrent au loin le bruit de sa renommée.

Quant à l'homme lui-même, il était à la hauteur du savant. Il joignait à l'esprit le plus droit, au cœur le plus ferme, à l'âme la plus haute, une bonté et une aménité qui le faisaient chérir de tous ses disciples. D'une excessive modestie, il n'avait jamais rien demandé; il n'avait pas eu à s'offrir: on était toujours venu le chercher. « Grand exemple, utile leçon, dit M. Dumas. Le travail, les dons du génie, la sérénité de l'âme et la dignité de la vie suffisent dans notre pays, dont il ne faut pas trop médire, pour élever les hommes à leur niveau. »

Ét. Leroux.



LES CHIENS

LE LÉVRIER

La nombreuse et puissante race canine ne compte pas de représentant plus gracieux, plus élégant que le lévrier.

Ce bel animal est le type le plus accompli du chien courant. Ces jambes longues et maigres, enveloppées de muscles minces et saillants et supportant un corps allongé lui donnent une extrême rapidité de mouvement et une grande puissance; sa poitrine large, profonde, laissant une large place au mouvement des poumons, lui permet de courir pendant un temps considérable sans ralentir son allure; enfin, son museau long et affilé, son cou d'oiseau et sa queue si fine, semblent avoir été faits pour fendre l'air.



Lévrier de Perse. (P. 346, col. 1.)

Sa vitesse surpasse celle des plus rapides animaux de nos climats. Quelques bonds lui permettent de rattraper le lièvre le plus leste; c'est ce qui lui a valu son nom de lévrier.

Cependant le lévrier ne vient pas toujours aussi facilement à bout du lièvre, car ce dernier sait se dérober à sa poursuite par des crochets que le chien ne peut faire aussi rapidement. En fin de compte, le lièvre tombe toujours sous la dent de l'infatigable ennemi, aussi, pour empêcher la destruction complète de ce gibier, a-t-on dû interdire la chasse à courre avec le lévrier.

Malgré sa force et son agilité, le lévrier est peu courageux. Son cerveau étroit ne lui donne que des instincts médiocres, aussi son affection pour son maître est-elle assez minime. On a cependant eu à noter sur ce point de remarquables exceptions. Nous citerons l'une des plus populaires.

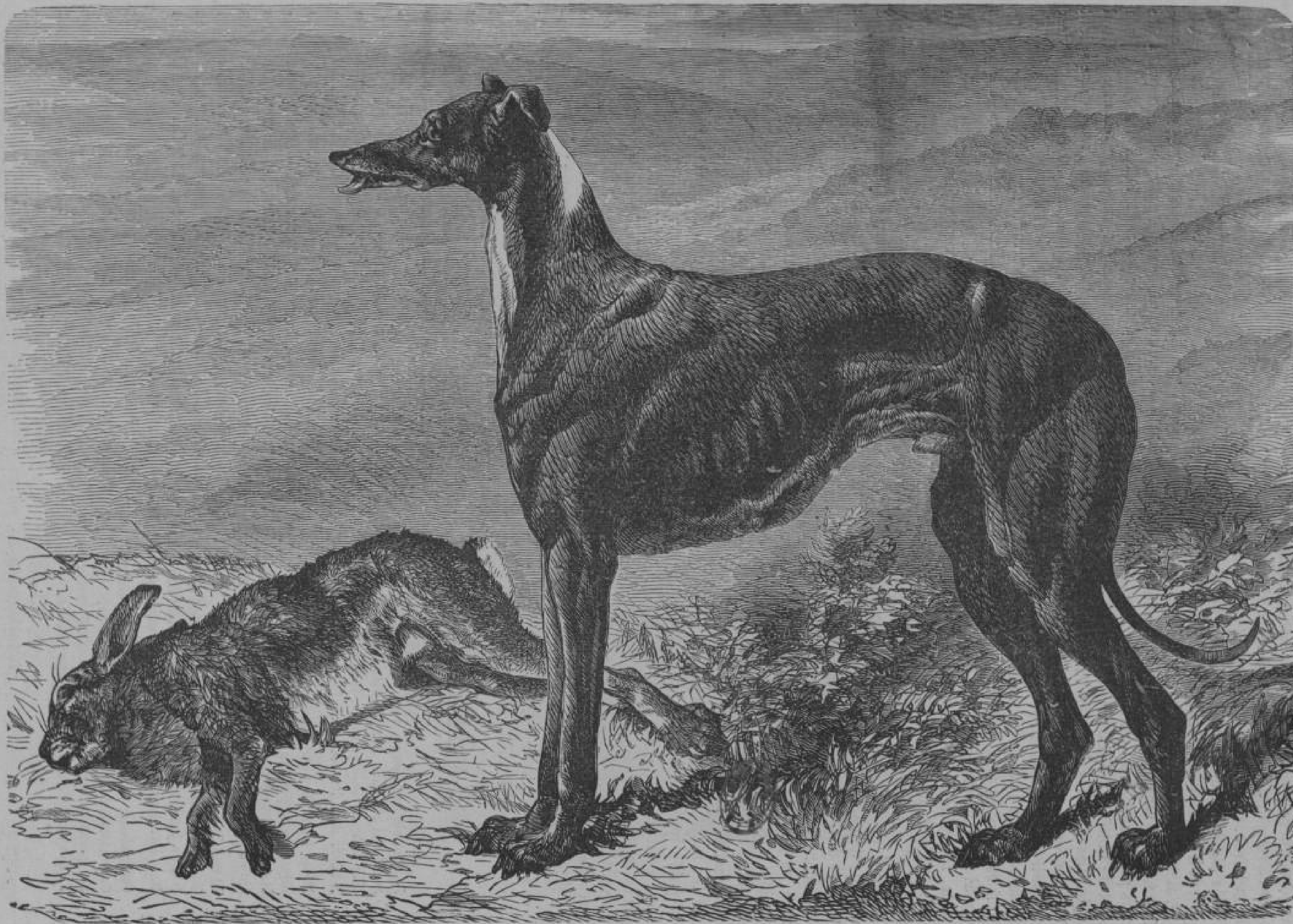
Montdidier, un officier de la garde du roi Charles VI fut tué dans la forêt de Bondy par un de ses ennemis du nom de Macaire, qui l'ensevelit dans un trou recouvert de pierres et de branchages. Un lévrier qui accompagnait le pauvre officier, ayant vu tuer son maître devant lui, resta auprès de sa tombe pendant plusieurs jours, puis se réfugia chez un ami de Montdidier, qui fort étonné de le voir arriver seul, le fit soigner. Une fois reposé et repu, le chien quitta la maison en toute hâte et alla de nouveau s'installer auprès de la tombe de son maître. Ce manége s'étant renouvelé plusieurs fois, l'ami de Montdidier suivit l'animal et découvrit le corps du malheureux officier, dont on ignorait jusqu'alors le sort.

Le gentilhomme qui avait recueilli le chien, appartenant à la maison du roi, se rendit à Paris. Dès que le lévrier se trouva en présence de Macaire que son service retenait à la cour, il lui sauta à la gorge, et l'eût étranglé si l'on ne fût survenu. Bientôt l'on remarqua que les accès de fureur du lévrier se renouvelaient chaque fois que Macaire l'approchait, et comme la cause de la mort de Montdidier était resté inconnue, on commença à soupçonner l'assassin.

Charles VI, informé de ces circonstances, fit comparaître devant lui Macaire et le chien; ce dernier parut soutenir son accusation par des aboiements furieux, mais l'accusé protesta de son innocence. Le roi décida alors que, selon la coutume du temps, la question serait tranchée par un combat en champ clos entre Macaire et le chien. Le combat eut lieu en présence de la cour à l'extrémité méridionale de l'île Saint-Louis, sur l'emplacement que doit occuper le nouveau pont Saint-Germain. Macaire était armé d'un gros bâton, mais avant qu'il pût penser à en faire usage, le lévrier l'avait saisi à la gorge et il dut crier merci et confesser son crime.

Il existe un grand nombre d'espèces de lévrier que l'on peut classer en deux genres: les lévriers à longs poils et les lévriers à poils ras.

Ces derniers fournissent de nombreuses variétés entre autres le beau et grand lévrier anglais, et le lévrier italien ou levrette, un gracieux petit animal, qui



Lévrier anglais. (P. 344, col. 1.)

ne pèse guère plus de huit à dix livres. Parmi les lévriers à longs poils, les plus remarquables sont ceux de la Perse. Ce sont des animaux de grande taille et doués d'une force considérable. Les Persans les emploient à chasser la gazelle avec l'aide de faucons.

Voici comment se pratique cette chasse curieuse. Le faucon ainsi que les chiens sont amenés le plus près possible du gibier, et les cavaliers se groupent de manière à couvrir le moins d'étendue possible. Les gazelles cependant ne sont pas longtemps à s'apercevoir qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire non loin d'elles; et, comme leur seule défense est dans la célérité, elles prennent une avance qu'il est souvent très-difficile de diminuer. C'est le signal : le faucon fend l'air, les lévriers rasent le sable, les gazelles bondissent et touchent à peine la terre, les chasseurs s'élancent, se séparent et, selon la force des jarrets de leurs chevaux, galopent avec fureur dans diverses directions. Le dénoûment favorable dépend de la bonne entente des forces de la terre et de l'air. Au milieu du troupeau des gazelles, le faucon choisit sa victime; les chiens, qu'il précède, se guident sur lui : il gagne, il atteint, sa serre terrible s'appesantit sur la tête de l'animal, dont la vue est obscurcie par le battement réitéré de ses ailes, La gazelle chancelante, attardée, cherche en vain par des mouvements désordonnés à se débarrasser du poids qui l'obsède, et à rejeter l'oiseau implacable dont la férocité augmente à mesure que les forces de l'animal diminuent. Cependant, les lévriers arrivent et attaquent les jambes de derrière, en présence des cavaliers les plus lestes, qui assistent à l'agonie du pauvre animal.

LUCIEN D'ELNE.

MÉLANCOLIE

Je connais une vierge, une vierge du Nord :
Son front est pâle, hélas! mais douce est son image;
Elle aime à visiter, le soir, les champs de mort,
A rêver dans les bois et le long de la plage.

Même quand le printemps sourit à notre espoir,
Elle marche pensive et la tête baissée ;
Mais elle a tant de grâce, elle est si belle à voir,
Qu'on la suit pas à pas comme une fiancée.

Et moi je l'ai suivie avec entraînement,
Tantôt dans les forêts, tantôt au bord de l'onde.
Dès ce jour, elle vient me prendre à tout moment,
Dans le calme des champs, dans les rumeurs du monde.

Oh! fuis-la, si tu veux garder la paix du cœur :
Cette vierge du Nord, c'est la Mélancolie.
Et, quand on a connu son doux regard rêveur
Et son muet baiser, jamais on ne l'oublie.

X. MARMIER,
De l'Académie française.

LES BALLONS PERDUS EN MER

Il est peu d'ascensions aérostatiques qui aient captivé l'attention publique autant que celle qui a été exécutée à Calais le 31 août 1874, par l'aréonaute J. Duruof accompagné de sa jeune femme. Mais il n'est pas beaucoup de voyages aériens qui se soient accomplis dans des circonstances aussi dramatiques; la presse tout entière s'est occupée des péripéties de cette aventure émouvante : aussi nous n'en rappellerons que très-succinctement les différentes phases...

Le lundi 31 août, le vent soufflait, à Calais, plein sud-ouest, et les courants aériens se dirigeaient en droite ligne vers le centre de la mer du Nord. — Le ballon *le Tricolore* était gonflé au milieu de la place de Calais ; une foule considérable assistait avec anxiété aux préparatifs de l'ascension. A cinq heures, le vent n'a pas varié; il va conduire fatalement les aéronautes vers l'immense étendue de l'Océan; le maire et les autorités de ville s'opposent à un voyage dont l'issue semble devoir être manifestement funeste. Duruof cède à ces instances, il laissera son ballon gonflé jusqu'au lendemain. Les assistants se retirent sans murmurer, et la plupart sont heureux de penser que les aéronautes n'auront pas à risquer leur vie pour le futile plaisir de la foule.

Duruof quitte la place de Calais, accompagné de sa femme; mais, à l'heure du dîner, il est entouré de jeunes gens, qui le plaisantent sur sa poltronnerie, qui le raillent avec amertume, et qui l'accusent même de vouloir emporter la caisse des entrées payantes. Un homme de cœur et de courage n'avait pas à tenir compte de ces insultes aussi cruelles qu'injustes. Mais M. et Mme Duruof croient que leur honneur est en jeu. Ils retournent sur la place de Calais, à l'insu de tout le monde, ils s'élèvent dans l'espace à sept heures du soir!

A peine l'aérostat est-il parti, que la nouvelle de l'ascension est répandue dans toute la ville. La jetée de Calais se couvre immédiatement de plusieurs milliers de spectateurs, qui considèrent avec stupéfaction le ballon, qu'emportent les courants aériens vers la haute mer. Je me trouvais au nombre des assistants, et jamais je n'oublierai l'émotion qui gagna la foule à la vue de ces malheureux jeunes gens, qui couraient peut-être à la plus cruelle des morts !...

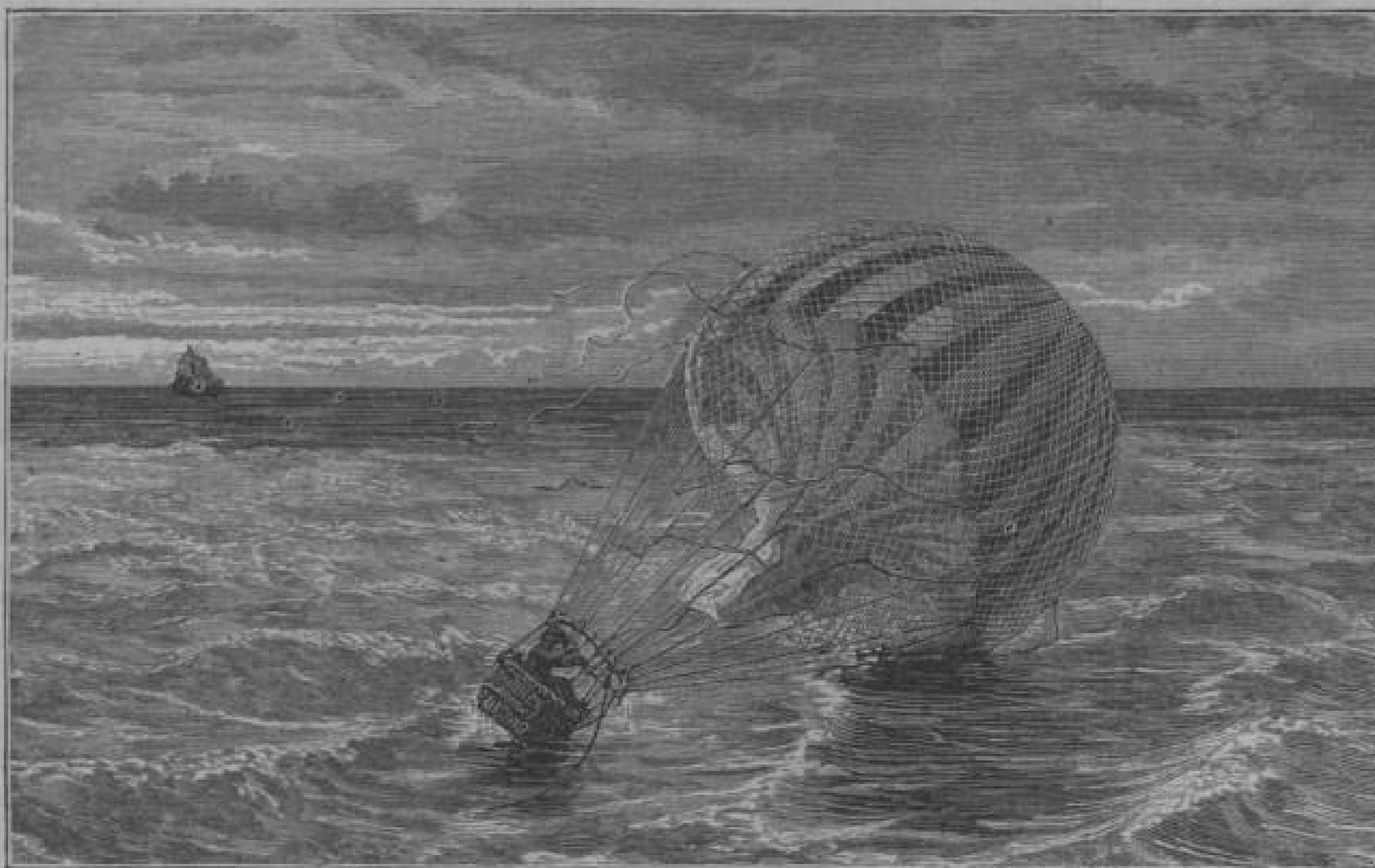
Pendant trois jours consécutifs on ne reçoit aucune nouvelle des téméraires voyageurs; on les croit engloutis dans les abîmes océaniques, quand le télégramme suivant est envoyé d'Angleterre au maire de Calais : « L'aéronaute Duruof et sa femme sont arrivés aujourd'hui à Grimsby (Angleterre). Ils ont été sauvés par un bateau pêcheur, après être restés deux heures dans l'eau. » Depuis cette époque

nous avons revu Duruof, et il nous a raconté lui-même les dramatiques circonstances de son voyage aérien.

A sept heures et demie du soir, c'est-à-dire à la nuit tombante, l'aéronaute se voit au-dessus de la mer, dans la nacelle de son aérostat qui ne cube que 800 mètres; il s'aperçoit que la direction de sa marche le conduit vers la haute mer. Il prend aussitôt la résolution de laisser planer son ballon à une faible hauteur au-dessus des flots de l'Océan, afin de rester le plus longtemps possible au sein de l'atmosphère. Sa jeune femme, comme lui, est calme et résolue; mais la nuit ne tarde pas à cacher l'horizon sous d'épaisses ténèbres, et avant que le soleil les dissipe, il va falloir traverser de longues heures jusqu'au lever du jour. Cependant les voyageurs ne désespèrent pas du salut; ils aperçoivent au loin les phares de l'Angleterre, et ces lumières allumées par les hommes leur apparaissent comme des signes de bon augure. La mer est quelque peu phosphorescente, et du haut des airs ils ne cessent de contempler le mouvement des vagues; parfois, ils assistent à la danse nocturne d'une infinité de dauphins qui se jouent au milieu des lames écumantes; parfois la lanterne rouge d'un bateau pêcheur se montre à l'horizon. Duruof est tellement accablé par la fatigue que le sommeil le gagne, et si sa femme ne l'exhortait pas à surveiller la marche du *Tricolore*, il s'endormirait au fond de sa nacelle.

Enfin les heures s'écoulent, les masses sombres se dissipent, les premiers rayons du soleil dardent leurs feux..., le jour va luire. Il est cinq heures du matin. Il y a dix heures que les aréonautes voguent au-dessus de l'océan, toujours dans la direction du nord-est. Duruof reconnait sa route; il n'ignore pas qu'il se dirige sur les côtes de la Norvége; mais à quelle distance s'en trouve-t-il? Le ballon pourra-t-il rester assez longtemps en l'air pour les atteindre?

Au moment où ces réflexions s'agitent dans son esprit, il aperçoit un bateau pêcheur qui tire des bordées à la surface de la mer et qui semble vouloir se rapprocher de l'aérostat. Ce navire, c'est le salut. Duruof n'hésite plus, il tire la soupape de son ballon, qui descend rapidement, et la nacelle aérienne heurte bientôt la cime des vagues. — Pendant deux heures consécutives, M. et Mme Duruof vont être ainsi ballottés à la surface de l'océan. La nacelle est engloutie dans l'eau, et Mme Duruof est littéralement submergée; sa tête seule dépasse le niveau de la mer; mais des vagues immenses l'engloutissent parfois, pendant des secondes qui lui paraissent avoir la durée de longues heures. Duruof montre à sa compagne le navire qui s'approche, la chaloupe qui est mise à la mer et où deux vigoureux rameurs prennent place pour porter secours aux naufragés.— Le frêle esquif, après bien des efforts, bien des dangers, saisit enfin la corde trainante de l'aérostat; les marins s'en emparent; mais le ballon, entrainé par un vent rapide, va faire chavirer l'embarcation. Le moment est grave et solennel, il y va de la vie de quatre braves. Duruof saisit son couteau, et coupe les cordes qui rattachent l'aérostat à la nacelle. A peine a-t-il terminé cette besogne, que sa femme, épuisée, est arrachée de la mer par les marins;



L'aéronaute Green traîné par son ballon sur les eaux de la Manche. (P. 348, col. 1.)

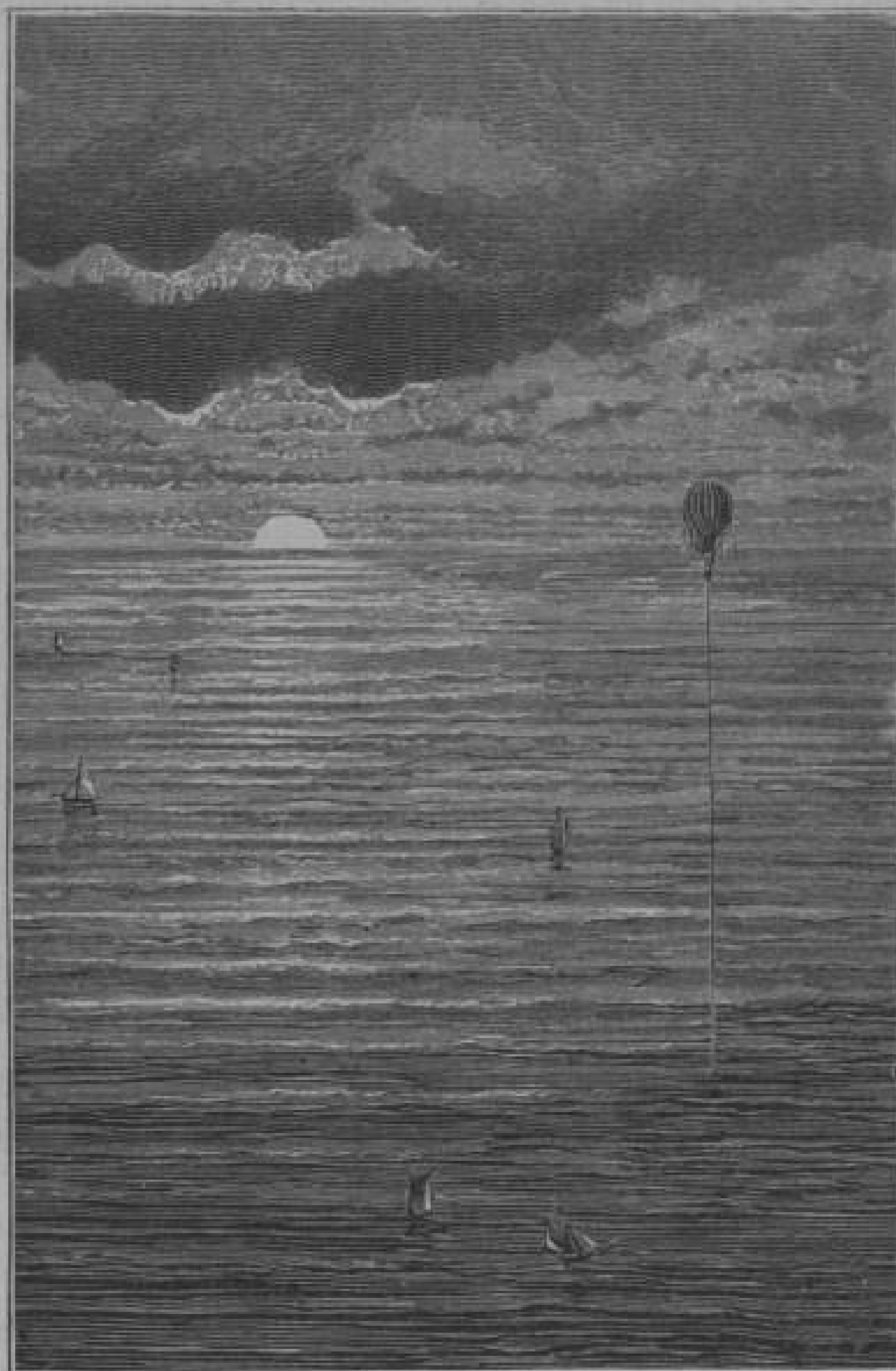
lui-même se jette dans la chaloupe, où il tombe affaissé.

Le bateau-pêcheur le *Grand-Charge*, qui opéra ce magnifique sauvetage, était commandé par un marin anglais, le capitaine Oxley. C'est à lui que nos trop hardis compatriotes doivent la vie, et l'admiration que fait naitre en notre esprit le trait d'audace de Duruof et de sa courageuse compagne ne doit pas être séparée de nos sentiments de reconnaissance à l'égard des matelots britanniques.

Duruof n'est pas le seul aréonaute qui ait été entraîné à la surface de l'Océan par les courants aériens. Le 7 janvier 1785, Blanchard traversa en ballon le Pas de Calais, de Douvres à Calais; Zambeccari, en 1812, tomba dans l'Adriatique avec l'aérostat qu'il montait; Arban, en 1846, faillit être englouti de la même façon dans la Méditerranée. Tous deux furent sauvés comme Duruof, par des navires, qui les arrachèrent à la plus terrible des morts. Tous deux furent dans la suite victimes de leur témérité, et l'océan, d'où ils s'étaient échappés une première fois, devait être leur tombeau.

L'aréonaute Green, qui a exécuté 1400 ascensions, et qui a traversé deux fois la Manche, d'Angleterre en Europe, tomba plusieurs fois dans la mer pendant le cours de ses voyages aériens. Notre première gravure représente l'épisode le plus curieux de ces aventures. Le ballon de Green, poussé par le vent, vogue à la surface des flots; il fait voile et la brise l'entraîne. Après plusieurs heures d'un semblable traînage, Green aperçoit de loin la terre. Par un hasard vraiment providentiel, son ballon est jeté sur le rivage, non loin de l'embouchure de la Tamise.

Celui qui écrit ces lignes s'est trouvé aussi emporté par les vents supérieurs, précisément avec l'aéronaute Duruof, devenu le héros des ascensions maritimes. C'était en 1868. — Comme nous l'avons déjà rappelé ici même en quelques lignes, nous étions partis de Calais, par un vent de terre soufflant dans la direction de Paris. A 2000 mètres d'altitude, après avoir traversé une mince couche de neiges, nous nous apercevons que le courant supérieur nous a lancés au-dessus de la mer du Nord. Le vent est rapide, et nous ne tardons pas à nous trouver vers la haute mer, à 28 kilomètres environ du rivage. — Mais bientôt le ballon est ramené vers des niveaux inférieurs; il plonge dans le courant atmosphérique superficiel, qui marche en sens inverse du courant supérieur, et nous ramène au-dessus de Calais, où tant de spectateurs nous suivaient des yeux avec angoisse. A l'heure du coucher du soleil, après être remontés à 1200 mètres d'altitude, notre ballon est encore ramené au-dessus de l'Océan, où nous assistons du haut des airs au spectacle grandiose du coucher du soleil. Le vent inférieur devait une seconde fois nous sauver, et nous permettre d'atterrir à l'extrémité du cap Gris-Nez.



Le ballon de MM. Duruof et Tissandier planant au-dessus de la Manche. (P. 348, col. 2.)

Ce premier voyage maritime de Duruof lui avait donné la passion des ascensions océaniques; peu de temps après, il partit de Monaco, où sa nacelle faillit être engloutie dans les flots de la Méditerranée. L'heureux aéronaute a encore échappé cette fois aux menaces de la mer, mais on concevra que de tels voyages offrent des périls extrêmes. L'aérostat n'est pas un engin dangereux, quand il est conduit sur terre par une main expérimentée et prudente; mais si son pilote lui fait quitter le sol, au bord de l'Océan, sans le munir d'appareils spéciaux de sauvetage, ou d'engins propres à le retenir captif à la surface de l'eau, il risque fort de disparaître à jamais dans les immenses abîmes de la mer.

Pendant le siége de Paris, deux ballons ont été ainsi perdus dans les profondeurs de l'Atlantique. Prince et Lacage qui les montaient n'ont jamais été retrouvés! C'est en adressant un hommage à ces deux martyrs de la foi patriotique que nous termi-

nerons notre court exposé sur les ballons perdus en mer.

GASTON TISSANDIER.

CONSERVATION DES FLEURS COUPÉES

Nous ne ferons pas à nos lectrices l'injure de penser qu'elles n'aiment pas les fleurs! au contraire, nous sommes assuré qu'elles trouvent toujours trop court le temps qu'elles peuvent conserver le bouquet dont elles ornent leur appartement préféré. Il faut ici considérer deux choses : le bouquet simple et le bouquet *monte*. Pour celui-ci, la conservation est presque impossible tout au plus peut-on retarder de quelques heures la décomposition en saupoudrant les pétales d'une pluie d'eau, car les tiges ont été coupées de façon à ménager les fleurs voisines.

Quant au bouquet simple, c'est autre chose. Une lettre de M. Frémont vient de parvenir à la *Société d'horticulture de France*, à Paris, dans laquelle il affirme, — c'est un chimiste! — avoir reconnu par de nombreuses expériences que, pour conserver en bon état, pendant au moins une quinzaine de jours, des bouquets de fleurs coupées, il suffit de faire dissoudre dans l'eau où elles trempent du *sel ammoniac* — chlorhydrate d'ammoniaque, — dans la proportion de 5 grammes par litre d'eau.

A autre chose, maintenant! Il s'agit de faire fleurir les fleurs au moment où on le désire. Or, nous venons de recevoir dans « *The Manufacturer and Builder* », de New-York, la recette suivante pour avoir en plein hiver des fleurs fraîches écloses; nous nous empressons de la transcrire : — Choisissez, parmi les plus beaux boutons des fleurs que vous voulez conserver, ceux qui, étant en retard, sont prêts enfin à s'ouvrir. Coupez-les avec une paire de ciseaux, leur laissant à chacun, si faire se peut, un bout de tige de trois pouces de long. Couvrez immédiatement la coupure avec de la cire à cacheter; et, quand les boutons seront un peu rassis et ridés, enfermez-les séparément dans des feuilles de papier bien sèches et bien propres; mettez le tout dans un tiroir sec, et rien ne se pourrira. Quand vous voudrez avoir vos fleurs, l'hiver par exemple, prenez les boutons le soir et coupez le bout de la tige garni de cire; puis mettez dans de l'eau où vous aurez fait dissoudre un peu de nitre, ou simplement du sel. Le lendemain les fleurs seront épanouies, aussi fraîches de couleur et de parfum que si l'on venait de les cueillir.

H. DE LA BLANCHÈRE.

LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE XIII

Diane trouve l'occasion de rectifier ses idées sur la mer et les monstres marins.

Diane était guérie, mais les forces ne revenaient pas vite.

Mme de Léry, sur le conseil du médecin, se décida à conduire la convalescente au bord de la mer. La petite fille ne se sentait pas de joie, et avec la passion un peu exclusive de son caractère, elle ne s'entretenait plus que de son prochain voyage.

« Nous emmènerons Moustique, maman le permet, » dit-elle un jour à son confident Aïssa.

Moustique était un assez vilain roquet, auquel Diane avait sauvé la vie en l'achetant à une bande de méchants gamins, qui voulaient le noyer.

« Il sera bien content. Crois-tu?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais jamais rien. Moi je suis sûre qu'il sera très-content de venir avec nous, et de voir la mer. Et puis les bains lui feront du bien. Quand tu es revenu d'Afrique, pendant la traversée baignait-on les chiens?

— Il n'y avait pas de chiens.

— Ah que c'est malheureux! tu ne peux me donner aucun renseignement! Si mon oncle était ici, c'est lui qui me dirait de belles choses sur les tempêtes et sur les vaisseaux! On ne peut rien obtenir de maman ni de Miss Déborah. Elles me disent toujours de me calmer. Et puis toi, tu ne te souviens de rien. »

Un matin cependant, à force d'avoir été mis à la question, Aïssa avait fini, paraît-il, par retrouver quelques souvenirs, car Diane avait l'air très-satisfait, et elle répétait, en accentuant chaque mot, comme pour mieux se pénétrer de leur signification :

« Et tu dis que c'est bien grand, bien bleu et tout brillant? Plus grand que l'étang? »

Il haussa les épaules d'un air de pitié dédaigneuse.

« Plus grand que la Loire tout entière?

— Oui, répondit-il brièvement, mais d'un ton convaincu.

— Voyons, mon petit Aïssa, sois bien gentil, et raconte-moi tout ce que tu sais.

— Eh bien, dit-il, en s'arrêtant après chaque mot, comme s'il avait peine à trouver le suivant, c'est bien plus grand que tu ne peux te l'imaginer; cela remue toujours, et puis c'est bleu, avec le soleil dedans qui fait comme du feu.

— Oh! tu me redis toujours la même chose; mais après?

1. Suite. - Voy. pages 206, 238, 252, 258, 300, 318 et 332.

— Après, continua-t-il, avec un air de réflexion profonde, on couche dans des petites chambres toutes petites ; les chaises et les tables sont accrochées au plancher ; on est secoué de tous les côtés, on tombe par terre ; on a mal au cœur, oh bien mal, par exemple, je m'en souviens ! »

Diane devint pensive ; ce mal de cœur venait à la traverse de ses riantes perspectives ; il lui gâtait le voyage ; elle avait pris de l'émétique pendant sa fièvre scarlatine, et elle ne comprenait rien au sans-souci philosophique de son compagnon.

« Et après le mal de cœur, demanda-t-elle de nouveau, pour ne pas rester sur cette fâcheuse impression ?

— Après ? On dîne et puis on va se coucher dans des petites chambres pas plus grandes que cela. »

Et il montrait du doigt son pupitre.

« Oh ! tu me fais des contes ! Comment y tiendrait-on ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a un monsieur qu'on appelle le commandant, qui a une petite casquette avec de l'or, et qui se promène les mains derrière le dos. Chaque fois que je passais auprès de lui, il me pinçait l'oreille en m'appelant son petit Kabyle. »

Diane fit un geste découragé.

« Mais les monstres, demanda-t-elle après un instant de silence, les as-tu vus ?

— Quels monstres, dit Aïssa en ouvrant les yeux tout grands ?

— Les monstres marins, tu sais bien.

— Je ne sais pas.

— Il n'y avait donc rien dans ta mer ?

— Il y avait beaucoup d'eau et des poissons.

— Oh ! des poissons comme ceux qu'on mange à table, ce n'est pas la peine d'en parler ! Moi je voudrais voir des phoques qui parlent. Ils ont de grandes moustaches, de grandes dents, de petites oreilles, et puis un si drôle d'air ! A la foire, je leur ai vu manger de petits poissons crus. Mais ils étaient dans une grande baignoire, et j'aimerais à les rencontrer en liberté. Connais-tu les baleines, comme la baleine de Jonas ?

— Je ne la connais pas, répondit Aïssa de son air le plus tranquille.

— Ah c'est vrai ! j'oublie toujours que tu n'as pas encore appris l'histoire sainte. »

Le jour vint enfin de se mettre en route pour le rivage tant désiré. C'était un petit port isolé sur la côte bretonne, et inconnu des baigneurs à la mode.

Diane et son ami purent donc jouer à l'aise, pieds nus et en vêtements de toile, sans souci de la mode et de ses entraves. C'était un vrai plaisir de marcher sans souliers sur cette jolie plage au sable d'or, arrondie en demi-cercle, et où chaque flot montant apportait une rangée de coquillages. On n'avait qu'à se baisser pour enrichir sa collection de nouveaux produits, mais la grande joie était d'aller les chercher jusque dans l'écume argentée des vagues. C'était à qui déploierait le plus d'audace, à qui se mouillerait davantage, en dépit des exhortations de Miss Déborah.

« Mais regardez donc, ma bonne Miss, disait Diane à sa gouvernante, commodément installée sur un pliant, à l'abri d'un rocher, ce ne serait pas la peine de venir au bord de la mer, pour tricoter comme vous le faites, sans lever les yeux.

— Vous pouvez regarder à votre aise, et ne pas vous mouiller cependant.

— Mais voyez donc ces petits enfants, plus jeunes que nous ; ils vont plus loin encore, et personne ne leur dit rien ; je les vois s'amuser dans l'eau toute la journée.

— Personne ne leur dit rien parce qu'ils n'ont ni mère, ni gouvernante pour les gronder ; mais aussi qui les soignera s'ils sont malades ? qui leur donnera des vêtements de rechange bien chauds, et de la tisane adoucissante s'ils gagnent un gros rhume ? »

Diane baissa les yeux sous le regard de la digne fille.

« Ces enfants dont vous enviez la liberté au fond du cœur, ma pauvre petite, ils ne connaissent aucune des joies qui vous entourent. Pendant que vous cherchez d'inutiles coquillages dont vous encombrez la maison, ils viennent disputer à la vague de misérables morceaux de bois, maigres épaves, débris de barques naufragées, rendus par la mer. Ils marchent péniblement sur la roche glissante pour ramasser le varech, qu'ils vendront quelques sous aux voisinage pour servir d'engrais. Ils écorchent leurs pieds nus sur le galet qui meurtrit, afin d'attraper quelques crabes ou quelques crevettes, dont ils feront leur maigre souper. Regardez-les un peu. Voyez quelle mine souffreteuse, quel air pitoyable ! »

Ils étaient trois, tous trois à peine couverts de misérables haillons à l'aspect étrange, défroques abandonnées sans doute l'année précédente par quelques baigneurs.

Les petites filles étaient coiffées de vieux bonnets de toile cirée, éclatés en maints endroits ; le petit garçon portait un costume de bain, trop grand pour lui, dont la couleur, jadis bleue, mangée maintenant par l'eau de la mer et par le soleil, n'avait pas de nom dans l'échelle des teintes.

« Ils sont bien maigres, » murmura Diane, et sans plus attendre, elle courut à eux avec le panier de son goûter.

« Mangez tout, dit-elle, moi je n'ai plus faim. »

Le panier était bien garni. Mme de Léry y avait mis elle-même deux belles brioches, du chocolat et des raisins bien mûrs, avec une petite bouteille de vin de Bordeaux.

A la vue de ces bonnes choses, les enfants se regardèrent interdits, sans oser y toucher.

« N'est-ce pas, Aïssa, que tu n'as pas faim, s'écria Diane, qui croyait nécessaire d'avoir un appui pour

faire accepter son présent? Vous voyez bien qu'il fait signe que non et que vous pouvez tout manger.

— Merci, ma bonne demoiselle, dit l'aînée des petites filles, en rougissant sous le hâle qui nuançait sa peau; mais, avec votre permission, nous porterons tout cela à notre sœur qui est malade. Cela lui fera peut-être du bien.

— Où demeurez-vous? demanda Diane. Nous irons vous voir, et nous vous porterons bien d'autres choses encore.

— Là-haut, tout là-haut dans le pays. Vous n'avez qu'à demander les petites Guyot, tout le monde nous connaît bien.

— Vous n'avez plus de père, ni de mère, continua-t-elle en baissant la voix?

— Non, ma bonne petite demoiselle, le bon Dieu nous les a repris.

— Et qui prend soin de vous, alors?

— Notre sœur aînée qui va sur quatorze ans. Mais elle est bien malade depuis la Saint-Jean, et sans nos voisins qui nous aident tant qu'ils peuvent, je ne sais pas ce que nous deviendrions.

— Est-il vrai que, si petits que vous êtes, vous gagniez déjà de l'argent?

— Pas d'argent, non, mais quelques sous quand la crevette donne, et qu'il vient beaucoup de varech. »

Quelques sous! C'était bien tout ce qu'il leur fallait pour vivre, mais les pauvres orphelins ne trouvaient pas toujours à débiter leur maigre marchandise.

Ces jours-là, ils rentraient bien tristes, avec leur récolte de bois humide, qu'on mettait à sécher au vent devant la porte. Ils rentraient dans leur misérable taudis. Ce n'était pas une maison. Pouvait-on appeler maison cet informe assemblage de pierres grossières, dont les nombreuses saillies étaient recouvertes d'une végétation humide, ce toit à moitié effondré, au chaume noirci, et cette charpente détraquée, qui gémissait au moindre vent. Oui, là était vraiment la misère.

Au bord de l'Océan, sur cette plage au sable d'or, ils avaient le soleil du bon Dieu, ce beau soleil qui luit pour tous; ils avaient les nuages changeants et la mer aux magiques aspects. Ils avaient l'harmonie des flots venant battre incessamment le rivage. Mais là, dans la hutte misérable, au haut de la falaise, on ne connaissait pas la lumière. Le soleil se refusait à entrer par cette étroite fenêtre, dont les carreaux de papier mal collés servaient de passage à la bise. C'était la bise aussi qui soufflait l'hiver d'une façon lugubre dans l'âtre vide, et qui venait glacer sur leur grabat de paille les pauvres orphelins.

Quelle pitié! Ni père, ni mère dans ce triste nid. Rien qu'une sœur aînée, une enfant encore, mais forte, courageuse, active, travaillant pour tous, et suffisant à tout. Et maintenant elle était là, seule, clouée par le mal, mais résignée toujours, et ne se plaignant qu'à Dieu, bien bas dans le secret de son cœur.

Quand Diane sortit de ce malheureux réduit et qu'elle se retrouva au grand air, elle se serra contre sa mère, et l'embrassa avec des larmes dans les yeux :

« Maman, lui demanda-t-elle, est-ce qu'il y a beaucoup d'enfants aussi pauvres que ceux-là?

— Oui, ma chère petite, il y a dans le monde beaucoup de ces abandonnés, qui n'ont d'autre père que le Père Céleste. Moins heureux que le lis des champs ou le passereau de la forêt, il leur faut trouver le vêtement et la pâture de chaque jour. C'est donc un devoir pour les riches de seconder les desseins de Dieu, et de se faire la providence de ces déshérités. »

Diane écouta attentivement cette douce leçon, mais elle était encore à l'âge où l'on oublie vite, et le sillon à peine ouvert se referma presque aussitôt.

CHAPITRE XIV

Diane enrhumée se montre fort déraisonnable.

Le vent avait soufflé toute la nuit, ce vent terrible de la côte qui fait rage, qui siffle, qui hurle en furie. Diane avait eu grand peur; il lui semblait que la maison allait être renversée; les fenêtres fermaient mal dans ce riant chalet, bâti en vue du beau temps et des baigneurs; le vent s'introduisait traîtreusement par les jointures des portes, et faisait vaciller la veilleuse, qui jetait de grandes ombres fort effrayantes sur les rideaux blancs. La pluie et la grêle fouettaient les vitres, la grêle qui hache les récoltes, brise les œufs des mères-perdrix, et massacre les petits autour d'elles.

Mais était-ce à ces innocentes victimes, ou aux moissons compromises que Diane songeait en s'agitant dans son lit avant de s'endormir. Non, en égoïste, en enfant gâtée qu'elle était, elle pensait au rhume qui la retenait à la chambre depuis huit jours, et qui ne lui permettait de voir le soleil que par la fenêtre!

Mais le lendemain il n'y eut pas de soleil; un épais brouillard se plaçait comme un rideau désobligeant entre les regards de Diane et la petite vallée si riante d'ordinaire, si joyeuse sous les rayons du matin.

« Tu vois, Aïssa, si j'ai du malheur, dit-elle d'un ton dolent à son frère adoptif. Quel vilain brouillard!

— Ne te désole pas; il s'en ira tout à l'heure.

— Oui, mais il fera humide et l'on ne me laissera pas encore sortir. Ah! comme nous nous amusions avant ce maudit rhume. Songe donc à toutes les coquilles que nous aurions ramassées depuis huit jours.

— J'en recueillerai autant que tu voudras, va; ne regrette rien.

— Ah! tu vas aller à la plage?

— Tu sais bien que je ne veux y retourner qu'avec toi.

— Pourquoi, mon petit Issa?

— Parce que... »

Il aurait peut-être été bien en peine d'expliquer toute sa pensée, le pauvre Issa; les paroles ne lui venaient pas avec la même facilité que déployait Diane dans la conversation, mais il sentait profondément. Il *savait* qu'il n'irait pas volontiers à la plage, quand sa petite amie était prisonnière dans sa chambre. Que lui importaient sans Diane les coquilles laissées par chaque flot nouveau, les puits creusés dans le sable, les *dunes* artificielles, élevées à grand renfort de pelles et de pioches, et même les petits courants, les petites flaques brillant au soleil, océans en miniature où s'ébattaient des poissons microscopiques? Tout cela, c'étaient des joies pour Diane qui avait renoncé de bon cœur aux monstres marins, quand elle avait vu qu'ils étaient impossibles, et qui s'extasiait avec la même bonne foi devant les reflets argentés d'une sardine, ou la petite queue d'une raie en miniature.

« Oh! venez donc voir, criait-elle à tout instant, vous n'avez jamais rien vu de semblable. »

Et cet objet sans pareil était une moule bayant au soleil, un crabe fuyant de côté, ou bien encore quelque polype gélatineux étendant sur le sable sa masse gluante et visqueuse.



Diane courut leur porter son goûter. (P. 350, col. 2.)

Aïssa se mettait l'esprit à la torture pour imaginer des distractions à l'usage de Diane. Aussi adroit dans les exercices du corps qu'il s'était montré rétif aux premiers éléments de la science, il faisait mille tours et mille singeries pour l'égayer. Mais comment exécuter la fameuse danse du crabe dans une chambre encombrée de petites tables et de tabourets, et dont on avait fait le tour en deux secondes? N'était-ce pas ridicule, je vous le demande?

« Tiens, vois-tu, s'écria tout à coup Diane dans un accès de profond découragement, j'aimerais mieux être au pain sec comme les petits enfants de là-haut. »

Aïssa secoua la tête d'un air de doute.

« Oui, oui, reprit-elle en s'obstinant, elles ne sont déjà pas si malheureuses; elles n'apprennent pas de leçons, elles courent tout le jour en liberté, même quand elles sont enrhumées, et elles n'ont pas Miss Déborah derrière elles pour les faire rentrer, sous prétexte qu'il fait trop froid ou trop chaud. »

Ingrate Diane! A l'heure où l'on cherche pour vous des œufs frais, pendant que votre bonne mère taille des mouillettes dans le petit pain doré, pendant que le lait crémeux monte dans la casserole d'argent, il y a là-haut une enfant à peine plus âgée que vous, qui souffre sans se plaindre sur un mauvais grabat, qui joint ses pauvres mains fiévreuses, et lève les yeux vers le plafond enfumé comme si elle pouvait y entrevoir le ciel. Elle sourit au milieu de ses souffrances, la pauvre abandonnée, parce qu'elle craindrait, si elle ne souriait pas, de laisser deviner ses larmes à ceux qu'elle va quitter. Elle ne parle qu'un mauvais patois que vous ne comprendriez guère, elle ne sait pas comme vous, Diane, réciter d'une petite voix douce une jolie fable; à peine même si elle sait par cœur le catéchisme que vous débitez sans faute, grâce à votre mémoire exercée de bonne heure; cependant, je vous l'assure, ses prières valent mieux que les vôtres, et ce soir, quand sa tête épuisée retombera sur la paille qui lui sert d'oreiller, quand ses lèvres murmureront les paroles du Pater, il y aura là un ange tout prêt à les recueillir pour les porter à Dieu.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.



UN PETIT VIEUX

I

Je suis venu au monde laid chétif et morose : aussi le monde ne m'a jamais fait beaucoup d'avances ; et moi, dès le début, j'ai tourné le dos au monde, avec une sauvagerie dans laquelle il entrait de la terreur, de la rancune, et peut-être du regret.

Je ne sais pas du tout comment les choses auraient tourné si mes parents avaient vécu ; mais je les ai perdus étant si jeune encore, que je n'ai conservé d'eux aucun souvenir distinct. Je suppose que ma mère, comme toutes les mères, aurait trouvé à son enfant des grâces particulières, et que mon père, comme bien des pères, aurait pensé qu'après tout son fils n'était pas si laid qu'on voulait bien le dire.

A mesure que j'aurais grandi et que mon intelligence se serait éveillée, le sourire et les bonnes paroles de ma mère m'auraient sans doute donné confiance en moi-même ; j'aurais osé lui confier mes chagrins réels ou imaginaires, au lieu de tout garder pour moi-même, et d'entasser dans mon cœur des trésors de défiance et de rancune. La raison de mon père m'aurait donné sur le monde et la vie des idées plus justes et plus saines que celles que je me formais moi-même. Peut-être aurais-je été heureux et souriant comme tant d'autres enfants chétifs et laids. Car, après tout, on peut être heureux sans être beau et sans être fort. Mais, quand je me perdrais en suppositions sur ce qui aurait pu être, cela ne peut rien changer à ce qui a été.

II

J'ai été élevé chez un de mes oncles, qui était notaire, et qui habitait une grande maison, à plafonds très-élevés, place Royale. Maître Corette était à la fois mon oncle, mon tuteur et mon parrain.

A l'époque où il me prit avec lui, il n'était pas marié, quoiqu'il eût dépassé la quarantaine. J'étais sous la direction de Catherine, qui cumulait dans la maison les fonctions de cuisinière et de gouvernante. Catherine était très-bonne pour moi, mais elle m'inspirait une secrète terreur. Je trouvais à toute

sa personne quelque chose de sévère et de mystérieux qui me faisait songer aux vieilles fées acariâtres et malfaisantes. Ce jugement sur Catherine prouve bien que, dès le début de ma vie, mon imagination était tournée du mauvais côté, et prenait toutes choses en mal. En effet, au lieu de comparer Catherine aux mauvaises fées, uniquement parce qu'elle était grande, forte, anguleuse, et toujours vêtue de noir, j'aurais dû me souvenir avec quelle patience elle restait près de mon petit lit quand j'avais de la peine à m'endormir, avec quel soin méticuleux elle me bordait, avec quelle sollicitude elle surveillait mes petites maladies d'enfant.

Je vais dire franchement ce que je croyais avoir à lui reprocher.

Si elle m'était toute dévouée, et si elle prenait de moi le plus grand soin, elle ne m'embrassait jamais. Sans avoir conservé de ma mère aucun souvenir distinct, je me rappelais cependant qu'elle ne manquait jamais de m'embrasser après m'avoir bordé dans mon petit lit. Comme j'étais déjà, quoique enfant, très-taciturne et très-concentré, tout en souffrant beaucoup de cette circonstance, je ne m'en plaignais jamais et je n'y faisais jamais allusion.

Quand j'étais assis dans l'immense cuisine, occupé à regarder le feu, et songeant à toutes sortes de choses, j'étais un peu effrayé des mines et des gestes de Catherine. Elle avait l'habitude de se parler à elle-même, d'interpeller le feu, le chat, les plats, les casseroles, avec force froncements de sourcils, et mouvements de tête, qui donnaient d'étranges secousses aux grandes ailes de son bonnet.

Elle produisait sur mon imagination une impression si étrange, que je ne pouvais m'empêcher de la regarder continuellement. Alors elle me demandait ce que j'avais à la regarder, et à quoi je pensais. Invariablement je lui répondais que je n'avais rien et que je ne pensais à rien. Elle faisait hum! et marmottait entre ses dents quelque chose à propos de quelqu'un « qui était tout de même un drôle de petit vieux. »

III

Un de mes plaisirs les plus vifs, c'était de rapprocher mon petit fauteuil de noyer aussi près que possible de la grande cheminée. Il y avait surtout un certain coin que je préférais, parce que c'était le plus éloigné de la fenêtre et de la porte, et que l'on y était à l'abri des courants d'air. Dès cette époque je fuyais avec horreur les courants d'air, ce qui faisait bien rire mon oncle. Le gros chat Manchon aussi aimait beaucoup mon coin préféré. Comme il se levait plus tôt que moi, tous les matins je l'y trouvais installé. Je lui disais de s'en aller; il faisait semblant de dormir; je le poussais un peu, il se contentait de remuer le bout d'une oreille; alors, avec mon fauteuil, je le poussais lentement jusqu'à ce qu'il perdît l'équilibre. Il ouvrait subitement deux yeux si verts, si énormes, si féroces, que j'en frissonnais de la tête aux pieds; néanmoins, le désir d'avoir mon bon petit coin me donnait du courage et des forces : je continuais à pousser Manchon, et il finissait par céder. Catherine appela un jour mon oncle pour lui montrer ce manége; mon oncle s'en amusa beaucoup, et Catherine lui dit : « Faut-il qu'il aime ses aises pour attaquer Manchon, car il est d'ordinaire peureux comme une petite chouette. »

Quand la neige tombait au dehors ou que le vent du nord poussait des hurlements tout autour de la maison, je me rapprochais du feu jusqu'à le toucher. J'étendais, avec un sentiment de bien-être infini, mes deux mains, dont je chauffais méthodiquement la paume. Puis je les frottais avec délices l'une contre l'autre, et je recommençais ainsi, tout le long du jour, sans jamais me fatiguer.

IV

Quelquefois la porte de la cuisine s'entr'ouvrait d'une certaine façon. Une figure apparaissait dans l'entre-bâillement, une figure que je trouvais horriblement laide. Cette figure avait deux petits yeux de rat, très-brillants et très-vifs, un nez mince à la base, et étalé à l'extrémité en forme de spatule, une bouche énorme, constamment bordée de deux rides profondes comme celle des singes. Quand le propriétaire du nez en spatule avait constaté que nous étions seuls, Catherine et moi, il s'insinuait dans la cuisine, et venait vers la cheminée en faisant bruyamment : broum ! broum ! et en exécutant des pas de sa composition.

C'était Latribu, le petit clerc de l'étude, le *saute-*



ruisseau, comme on l'appelait. J'admirais, malgré moi, la longueur de ses jambes (qui, par parenthèse, auraient pu être moins cagneuses), et je m'émerveillais rien qu'à l'idée des ruisseaux énormes qu'il devait franchir dans ses courses.

Latribu était à la fois mon ami et mon ennemi. Il n'était pas méchant, loin de là; seulement, il était taquin. La vue du « petit vieux », comme il m'appelait sans se gêner, avait le don de le mettre en gaieté et de lui suggérer une variété infinie de mauvais tours et de détestables plaisanteries. Il aimait à me mettre hors de moi, ce qui n'était que trop facile; alors ses yeux de rat brillaient, son nez en spatule se colorait en carmin, sa grande bouche se dilatait : il était complétement heureux.

Puis, quand il m'avait bien exaspéré, et que « j'avais fait toutes mes grimaces », selon son expression, il me calmait en me racontant des histoires amusantes, en me fabriquant des sifflets avec des noyaux d'abricots, et toutes sortes de joujoux avec les éléments les plus inattendus.

Latribu était le propre neveu de Catherine, et par suite d'un arrangement intervenu entre elle et mon oncle, Latribu prenait ses repas à la cuisine.

« Ce petit vieux a toujours le bon coin, » disait-il chaque matin, en faisant mine de vouloir me déposséder, comme j'avais dépossédé Manchon. Moi, je me cramponnais à mon fauteuil en poussant des cris aigus. Il m'enlevait alors avec mon fauteuil et faisait semblant de vouloir me déposer sur l'évier, ou dans le cuveau aux savonnages, ou dans le trou au charbon. Parfois, il semblait avoir pris la ferme résolution de me mettre au milieu du feu, à la place de la marmite. Je cessais de crier, et fermant les yeux sans lâcher les bras de mon fauteuil, j'attendais ce qui devait m'arriver.



Il m'enlevait avec mon fauteuil. (P. 355, col. 1.)

D'autres fois, il venait se mettre auprès de moi et me disait : « Veux-tu voir ton portrait! » Alors il me regardait en louchant et en faisant d'abominables grimaces. « Je ne suis pas si laid que cela! » lui disais-je avec indignation. « Bien plus laid! oh bien plus laid! mon pauvre petit vieux! » me disait-il avec une feinte pitié qui m'exaspérait.

Mais ce qui m'exaspérait le plus, ce que je regardais comme le dernier des affronts, c'est quand il m'appuyait la main sur le front, pour me faire tenir tranquille, et qu'il me passait lestement la jambe par-dessus la tête. Alors je poussais des hurlements de désespoir et j'appelais Catherine à mon secours.

Car il ne se livrait à tous ces jeux que quand Catherine avait le dos tourné. Elle arrivait en toute hâte, attirée par mes cris.

Latribu était gravement assis à sa place, aussi calme et aussi innocent que l'enfant qui vient de naitre.

De rage, je lui montrais le poing; lui, il m'adressait son plus doux sourire, qui se changeait en grimace dès que sa tante ne le regardait plus.

V

Toutes les fois que les petits clercs d'une autre étude avaient affaire chez mon oncle, ou que ses amis particuliers venaient lui faire une petite visite, Latribu ne manquait pas de les amener à la cuisine pour leur montrer « son petit vieux ! »

Ces jeunes notaires en herbe étaient unanimes à se récrier sur ma laideur; si bien qu'il me vint un beau jour en idée que je n'étais peut-être pas comme tous les autres enfants. Je ruminai longtemps cette pensée en moi-même, et un soir, faisant un grand effort de courage, je demandai brusquement à Catherine : « Est-ce vrai, Catherine, que je suis plus vieux et plus laid que les autres petits garçons? »

Catherine demeura tout interdite; tenant en l'air sa grande cuiller à pot, elle me regarda avec des yeux surpris et me dit : « Où prends-tu ces idées-là, mon pauvre petit! »

J'insistai pour avoir une réponse plus nette; mais elle se contenta de hausser les épaules, et pour la première fois, depuis que nous nous connaissions, m'embrassa avec une sorte de pitié.

Je ne dis rien; mais comme j'étais fort intelligent, je compris dès ce jour-là que je n'étais pas comme les autres enfants. Je me pris en grande pitié, et je redoublai de soin pour ma petite personne, à la grande joie de Latribu et de ses amis. Je ne sais pas vraiment où il allait prendre toutes les sottises qu'il leur débitait sur mon compte. Selon lui, j'étais né à l'âge de soixante-quinze ans, et comme il y avait de cela six ans bientôt, je touchais à ma quatre-vingt-unième année. On me nourrissait uniquement de panade, parce que je n'avais plus de dents; à ma dernière fête, on m'avait fait cadeau d'une tabatière que je cachais avec soin de peur d'offrir une prise, parce que j'étais très-avare. A ma prochaine fête, on me donnerait un bonnet de soie noire, et une grande douillette ouatée.

C'était Latribu qui me conduisait de temps en temps prendre l'air sous les marronniers de la Place Royale. Rien ne l'amusait comme mes airs effarés, quand un roquet venait rôder autour de nous, ou qu'un petit garçon me demandait de jouer avec lui.

Cependant il ne permettait jamais à personne de me maltraiter, même en paroles; il voulait sans doute conserver ce droit pour lui tout seul.

Il avait inventé, soi-disant pour m'amuser, mais en réalité pour s'amuser lui-même, ce qu'il appelait le « jeu des métiers ». Voici en quoi consistait ce jeu. « Je suis scieur de pierres, disait Latribu, et toi, tu es la pierre que je scie. » Aussitôt, disposant ses deux mains l'une au bout de l'autre en forme de scie, il me sciait littéralement le cou, ou les omoplates, ou le dos. J'avais beau réclamer contre mon rôle de pierre : « ça fera circuler le sang! » répondait mon partenaire; « il n'y a pas de mal à cela! » Une autre fois il était charretier et fouettait son cheval; une autre fois menuisier, et il rabotait sa planche.

Un beau jour, il déclara qu'il était maître d'école, et qu'il tirerait les oreilles de son écolier toutes les fois qu'il se tromperait de lettre. Il fut bien attrapé! J'appris mes lettres avec une facilité surprenante. D'une leçon à l'autre, je ruminais sur ce qu'il m'avait enseigné, les pieds sur le garde-cendres, en écoutant bouillir le pot-au-feu.

Il me regardait avec une surprise désappointée, car je ne lui donnais jamais occasion de me tirer les oreilles. Il fit part de sa découverte à Catherine, qui me regarda dès lors comme un prodige de science (elle-même ne savait pas lire). Quant à mon oncle, instruit de ce qui se passait, il me prit sur ses genoux, me tapota la tête de ses bonnes grosses mains potelées, et déclara que je serais plus tard un savant, comme mon père. J'étais très-fier de ses éloges; mais une circonstance me gâta mon triomphe. Mon oncle se contenta de me tapoter la tête, l'idée ne lui vint pas de m'embrasser. En somme, personne ne m'embrassait dans la maison.

VI

Depuis plusieurs jours, je remarquais que Catherine était fort agitée. Plus que jamais elle remuait la tête, plus que jamais elle se parlait à elle-même; plus que jamais elle interpellait les plats et les casseroles. Non contente de les interpeller, elle les récurait à outrance, et tout en les récurant, ses



mains tremblaient si fort, qu'elle cassa plusieurs assiettes, un grand plat de faïence, et fit en huit jours plus de bosses à ses casseroles et à ses bouilloires qu'elle n'en avait fait en quinze ans. Je vivais dans des alertes continuelles. Je déchiffrais dans mon petit fauteuil, au coin du feu, un livre de contes dont mon oncle m'avait fait cadeau;

c'était un travail très-agréable et très-absorbant à la fois. Mais à chaque instant je bondissais presque hors de mon fauteuil, au vacarme des plats brisés et des bouilloires violemment précipitées sur le sol.

Je me demandais ce qui pouvait ainsi troubler la vieille Catherine, mais je n'osais pas lui faire de questions. A la fin, elle n'y tint plus, et plutôt que de se résigner à n'avoir point de confident, elle s'adressa à moi.

« Allons, me dit-elle un jour, ne sois pas là, comme une bûche au coin du feu, toujours à te frotter les mains comme un vieux donneur d'eau bénite et à lire dans des imprimés comme un petit Mathieu Laensberg! »

Je me mis à la regarder d'un air effaré.

« Aimes-tu ton oncle? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Je ne sais pas! » lui répondis-je franchement. Elle me regarda avec surprise. Il est évident qu'elle s'attendait à une autre réponse, et que cette autre réponse devait servir de point de départ à ses confidences. Ma franchise l'avait absolument interloquée. Après m'avoir regardé comme une bête curieuse pendant une bonne minute, elle reprit : « A moins d'être un petit Hérode ou un invalide à tête de bois, tu dois aimer ton oncle, qui a toujours été si bon pour toi. Dis-moi vite que tu l'aimes.

— Je crois que je l'aime, répondis je docilement.

— Je savais bien que tu l'aimais, reprit Catherine avec véhémence. Eh bien! qu'est-ce que tu dirais si on t'apprenait qu'il va se marier? »

J'allais répondre que « cela me serait bien égal » ; mais une sorte d'instinct m'avertit que cette réponse déplairait à Catherine. Je la gardai donc pour moi. D'un autre côté, ne sachant absolument que dire, je roulai des yeux égarés de la marmite au chat, du chat au livre que je tenais à la main, et du livre au tablier de Catherine. Je n'osai me risquer à regarder plus haut.

« Tu auras une tante, reprit la digne femme, une toute jeune tante, qui remuera toute la maison de la cave au grenier, qui viendra à la cuisine voir ce qui se passe. »

Une crainte horrible me saisit, et je l'exprimai naïvement. « Est-ce qu'elle me prendra mon fauteuil et ma place au coin du feu? demandai-je d'une voix tremblante.

— Elle se soucie bien de ton fauteuil et du coin du feu de la cuisine! Ah oui vraiment! de belles dames en toilette se soucient bien de s'asseoir auprès de la marmite. C'était bon pour Cendrillon! Si c'est tout ce que tu crains, tu peux être bien tranquille!

— Eh bien alors, cela ne me fait rien du tout que mon oncle se marie. »

Ayant prononcé tranquillement ces paroles que je trouvais les plus simples du monde, je rouvris mon livre et je me remis à lire.

Tout en lisant, je voyais les deux pieds de Catherine, toujours plantés à la même place. Il était si peu dans ses habitudes de demeurer immobile et oisive, que je me demandai ce qu'elle pouvait faire là. Tout doucement, je m'enhardis jusqu'à lever les yeux sur elle. Elle était comme pétrifiée, les deux mains sur les hanches, et elle me regardait à travers ses grosses besicles rondes.

Quand mon regard rencontra le sien, elle détourna les yeux, et s'adressant à la lèchefrite pendue contre le mur, comme pour la prendre à témoin :

« En voilà un, s'écria-t-elle enfin, qui ne se fera pas de bile pour les autres ! Ah ! ah ! ah ! En voilà un qui saura soigner Bibi ! »

Autant de mots, autant d'énigmes pour moi. De quel *un* parlait-elle? Qu'est-ce que c'est que *se faire de la bile pour les autres?* Et à quoi peut servir aux autres cette bile que l'on se fait pour eux? Quel était le personnage mystérieux qu'elle désignait sous le nom de Bibi?

Plus tard, j'ai compris qu'elle voyait en moi le plus parfait des égoïstes ; et quand je fus plus initié aux délicatesses de la langue française, je sus que « soigner Bibi » voulait dire : « se soigner soi-même. »

Je regardai la lèchefrite d'un air de détresse, puis Catherine ; ni l'une ni l'autre ne daignèrent m'expliquer que je venais de dire une énormité. Ne sachant plus que devenir, je pris le parti de me remettre à lire.

Catherine tourna brusquement sur ses talons et alla s'asseoir près de la fenêtre. Elle prit sur ses genoux un canard et se mit à le plumer avec tant de véhémence que j'en tremblais de la plante des pieds à la pointe des cheveux.

VII

Mon oncle se maria donc. Voici à peu près ce que je me rappelle du jour de la noce : Beaucoup d'étrangers encombrent notre demeure ; or rien ne me rend maussade comme la présence des étrangers ; plus il y en a, plus je suis maussade. Je suis introduit dans des habits neufs qui me rendent gauche et interdit, et me font amèrement regretter ma jaquette de tous les jours. Mon chapeau me donne la migraine quand je le mets sur la tête ; aussitôt que je l'ôte, il me glisse des mains et roule dans les endroits où il m'est le plus désagréable de l'aller chercher. Je ne sais comment cela se fait ; mais je me trouve toujours dans les jambes de quelqu'un, et tout le monde me marche sur les pieds.

Les gens patients, pour faire plaisir à mon oncle, me supportent de leur mieux, me tapent sur l'os coronal et m'appellent « bon petit homme » ; aucun n'est assez audacieux et assez ennemi de la vérité pour m'appeler « gentil petit homme » : oh non!

Les gens impatients (je suppose que ce sont tous des parents de la mariée) me mettent de côté sans cé-

rémonie, quand je les gêne, et me coiffent même, à demi-voix, de l'ignominieux surnom d' « emplâtre ».

Ma nouvelle tante a un petit rire assez frais et assez joli. Mais, comme je me figure qu'elle passe son temps à rire de moi, je n'aime pas du tout son rire. Est-ce que cette journée ne finira pas? Je m'ennuie, je bâille, je m'étire. Une dame charitable croyant bien faire me met en présence d'une jolie petite fille frisée comme un mouton et fraîche comme un bouton de rose et me dit de jouer avec elle. Cette fois c'en est trop : je m'esquive et je cherche un refuge à la cuisine, où personne ne vient me réclamer.

On a parlé devant moi, depuis plusieurs jours, d'un dîner de je ne sais plus combien de couverts. L'idée de voir tant de monde à la fois, et d'en être vu, m'a empêché de dormir la nuit dernière.

« Je ne veux pas aller à la grande table! dis-je à Catherine, en m'enfonçant dans mon fauteuil, comme un limaçon dans sa coquille.

— Comme tu voudras, me répond-elle d'un ton abattu. Je ne crois pas qu'il y ait grand monde pour songer à te réclamer ! »

En effet, personne ne me réclama.

Je n'y perdis rien d'ailleurs. Catherine ne nous laissa manquer de rien, Latribu et moi. Latribu dévorait comme un ogre ; on aurait dit qu'il faisait ses provisions, comme le chameau avant de traverser un désert.

Quant à moi, je « soignai Bibi » avec tant d'assiduité, et si peu de discrétion, que Bibi (chose horrible à dire !) eut une terrible indigestion de nougat.



Le lendemain, pour faire plaisir à son mari, ma tante vint me voir dans mon lit. Quand je reconnus sa voix, je fis semblant de dormir. Je sentis qu'elle se penchait sur moi : « C'est absolument la figure de Pierrot ! dit-elle à mon oncle. — Folle ! répondit celui-ci, en riant malgré lui ; et il ajouta : Fais bien attention quand tu parleras de lui : il a l'oreille très-fine, et il est très-intelligent. »

Ils s'en allèrent tout doucement pour ne pas m'éveiller : elle, déclarant qu'elle avait une profonde horreur des gourmands, et en ajoutant que tous les égoïstes sont gourmands et tous les gourmands égoïstes ; lui, faisant toujours chut ! chut ! mais ne me défendant pas assez, selon moi, contre les attaques de sa femme.

A suivre. ACHILLE POLTROY.



LES DERNIÈRES

EXPLORATIONS ARCTIQUES

Malgré l'insuccès de toutes les tentatives faites depuis le commencement de notre siècle pour atteindre le pôle Nord, l'énergie des explorateurs arctiques ne s'est nullement ralentie, et nous avons de nouveau à enregistrer plusieurs expéditions fort remarquables.

Aucune de ces expéditions n'a, il est vrai, obtenu, ni même approché le résultat tant désiré, mais chacune a fourni de nouveaux aperçus sur cette région désolée, entourée de si formidables obstacles et que l'homme, malgré son inutilité absolue, ne peut se décider à laisser plus longtemps hors de son légitime empire.

L'Angleterre et la France, qui avaient conservé jusqu'à ce jour le monopole de ces périlleuses recherches, semblent avoir abandonné cette fois, soit par découragement, soit pour tout autre motif, le champ à d'autres nations; et c'est à l'Allemagne et à l'Autriche que nous sommes redevables des découvertes qui ont marqué ces dernières années.

I

Expédition de la *Hansa* et de la *Germania*.

Le 15 juin 1869, deux navires, la *Hansa* et la *Germania*, quittaient le port de Brême pour tenter une exploration des régions voisines du pôle Nord. Abandonnant la route de la mer de Baffin, suivie jusqu'à présent par les derniers explorateurs français et anglais, les chefs de l'expédition allaient essayer de se frayer une voie dans une direction opposée, en suivant la côte orientale du Groenland.

La *Germania* était un beau navire à vapeur, construit spécialement pour résister aux terribles assauts des mers arctiques; la *Hansa*, au contraire, n'était qu'un simple et petit navire à voiles.

Les deux bâtiments, naviguant de conserve, atteignirent le 14 juillet le cercle polaire, limite de la mer Glaciale arctique, et à peine cette limite franchie, on se trouva au milieu des glaces flottantes ; d'épais

brouillards vinrent interrompre la marche et les navires furent à plusieurs reprises séparés. Le 20, ils s'étaient de nouveau réunis, lorsque, par suite d'un signal mal compris, la *Hansa* fit une fausse manœuvre et se sépara pour toujours de la *Germania*.

Laissant cette dernière continuer sa route, nous allons suivre le courageux petit navire à voiles, désormais privé de tout secours.

Le capitaine Hegemann, commandant de la *Hansa*, essaya de remonter vers le nord jusqu'à l'île Sabine, qui avait été indiquée comme lieu de rendez-vous aux chefs de l'expédition en cas de séparation ; mais les banquises lui barraient à chaque instant le passage, et malgré tous ses efforts, le 9 septembre le petit navire fut emprisonné dans les glaces.

Dès lors l'équipage eut la perspective de passer l'hiver sur la glace, sans pouvoir même se réfugier sur la côte, qui était encore distante de quelques degrés. Le navire n'offrait pour ce long hivernage qu'un abri insuffisant, car la pression de la masse glacée qui l'enveloppait pouvait à tout moment le broyer. Le capitaine décida donc que l'on s'établirait sur la glace elle-même. On se mit rapidement à l'œuvre et l'on éleva en quelques jours une maison avec le charbon de terre qui formait la cargaison du navire. Les briques faites avec du charbon sont d'excellents matériaux, parce qu'elles absorbent l'humidité et renvoient la chaleur au dedans. L'eau et la neige servirent de mortier. La toiture fut faite avec les planches qui garantissaient le pont de la *Hansa*.

La maison était à peine terminée et les provisions venaient d'y être transférées, lorsque la catastrophe tant redoutée survint brusquement. La *Hansa*, broyée par les glaces, s'enfonça lentement et disparut, laissant les pauvres naufragés sans autre espoir de salut que la masse flottante sur laquelle ils étaient installés. Par un heureux hasard, deux des embarcations échappèrent au naufrage et furent recueillies.



Chasse aux bœufs musqués. (P. 362, col. 1.)

« Nous employâmes les jours suivants, dit le capitaine Hegemann, à nous installer le plus convenablement possible dans notre noire habitation. Le toit de toile à voiles, à cause de la chaleur relativement haute développée dans l'intérieur de la maison, laissait dégoutter l'eau à travers la neige qui le couvrait, de sorte que nous passâmes une fort mauvaise nuit. On remédia à cet inconvénient en lui substituant un toit de planches recouvert de voiles. Pour nous assurer une lumière et un renou-

vellement d'air suffisants, on inséra dans le toit une première fenêtre, puis une seconde : malgré cela nous ne pouvions nous passer de lampe pendant la plus grande partie du jour. De chaque côté du couloir du milieu, fait de planches et qui coupait la pièce dans toute sa longueur, on disposa en travers, à six pouces au-dessus du sol, des espèces de couchettes que l'on garnit de paillasses. Pour empêcher les oreillers de se geler, on installait contre le mur, aux places convenables, un doublage en bois. Le fourneau de cuisine fut placé dans le fond, avec le plus petit en avant. Le long des parois revêtues de toile à voiles, on pratiqua des rebords pour poser les livres, les instruments et les ustensiles de cuisine. Les caisses du navire, rangées le long du couloir devant les couchettes, servaient à la fois de table et de bancs. Le miroir doré de notre ancienne chambre brillait au fond de la nouvelle; au-dessous était suspendu un magnifique baromètre, et l'horloge faisait entendre son tic-tac accoutumé.

» Au moyen de ces dispositions, le séjour de la maison de charbon était à peu près supportable. Un bon sommeil nous remit de nos fatigues, et, grâce à nos excellentes conserves, nous pûmes retrouver de nouvelles forces, en nous régalant des consommés préparés par le cuisinier.

» La masse de glace qui nous portait avait environ sept milles de tour, et un diamètre d'un peu plus de deux milles dans tous les sens. Ce radeau sur lequel nous, pauvres passagers du bon Dieu, comme nous appelait le docteur Laube, nous fûmes portés pendant plusieurs mois, entre la mer et la côte, était une plaine de glace très-dense, formée de glaçons de différentes grosseurs solidement soudés ensemble. La portion qui émergeait de l'eau avait au moins cinq pieds de section, ce qui permet de supposer une masse sous-marine d'au moins quarante pieds d'épaisseur. Nous ne pouvions sonder sur les bords de la glace, la sonde ayant été perdue lors du naufrage du bâtiment. La neige qui tombait fréquemment et formait, en s'accumulant, des couches de huit pieds de hauteur, avait, au commencement de janvier, comblé toutes les fentes et tous les trous du glaçon. Le regard s'étendait à l'infini sans rencontrer quoi que ce fût qui rompît la monotonie de cette immensité blanche. Si l'on s'éloignait un peu de la maison, profondément enfoncée dans la neige, on cessait d'apercevoir tous les indices saillants, jusqu'aux points obscurs produits par la cheminée, par les embarcations que l'on déblayait de leur neige dès qu'il en était tombé, et par le mât de pavillon avec son drapeau flottant. »

Du 19 octobre au 7 mai, les naufragés restèrent livrés aux caprices de la masse flottante qui les portait; maintes fois, pendant les tempêtes, ils se virent sur le point d'être brisés, eux et leur île, sur les rocs de la côte ou écrasés par les monstrueux icebergs flottants.

Au milieu de toutes ces terreurs, de toutes ces privations, aucun d'eux ne fut sérieusement malade, et cela grâce aux précautions intelligentes du capitaine, qui sut par mille distractions tenir toujours en éveil l'activité de ses hommes. On s'occupait à fabriquer des outils, à faire des statues de neige, à lire, à patiner et de temps à autre on chassait quelque morse, quelque ours blanc, qui venaient aborder sur l'île flottante.

Enfin, le 7 mai 1870, se voyant entouré d'eau libre, le capitaine Hegemann donna l'ordre de monter dans les embarcations et d'abandonner le glaçon. Les naufragés longèrent ainsi la côte orientale du Groenland, poussant de courtes excursions dans l'intérieur de ce pays désolé, se reposant de temps à autre sur quelque glace flottante, et enfin le 13 juillet ils apercevaient avec une indicible émotion les maisons de Friedrichsthal, petite colonie danoise, où ils furent l'objet de la plus cordiale hospitalité. Ils y trouvèrent un navire qui les ramena sains et saufs à Copenhague.

La *Germania*, ayant perdu de vue la *Hansa*, continua sa route vers le nord, après avoir fait toutefois plusieurs tentatives pour rejoindre sa compagne. Le 4 août, elle atteignait l'île Sabine, lieu de rendez-vous convenu de l'expédition, située près de la côte orientale du Groenland, et ayant minutieusement exploré l'archipel voisin, le capitaine Koldewey revint prendre ses quartiers d'hiver dans un havre de la côte méridionale de cette île.

Une couche épaisse de glaces réunissait l'île au continent et en rendait l'accès facile, aussi après avoir pris ses diverses dispositions pour assurer le sort de leur navire, qui fort heureusement était entouré de banquises relativement peu considérables, les hardis voyageurs se mirent en mesure d'explorer cette partie du Groenland jusqu'ici inconnue.

Traînant eux-mêmes le traîneau sur lequel étaient chargés une tente légère et des provisions, les explorateurs s'avancèrent à plusieurs reprises assez profondément dans l'intérieur.

Ils purent constater que cette partie du Groenland avait été autrefois fréquentée par les Esquimaux, et ils rencontrèrent sur divers points de nombreuses ruines de leurs habitations, qui paraissaient remonter à une époque assez éloignée.

Mais ce qui ressort de plus intéressant de cette curieuse exploration, c'est qu'en somme cette terre abandonnée par l'homme est loin d'être aussi désolée qu'on était tenté de le croire. Non-seulement elle n'est pas dénuée de toute végétation, mais encore elle donne asile à un nombre considérable d'animaux.

Après l'ours blanc, qui semble errer dans toute la région polaire et qui se rencontre en grand nombre dans cette partie du Groenland, les voyageurs rencontrèrent de véritables troupeaux de bœufs musqués[1] et de rennes, des renards et enfin des lièvres.

1. Nous avons déjà donné, vol. II page 71, les caractères du bœuf musqué.



L'équipage de la *Germania* explorant la côte orientale du Groenland. (P. 360, col. 1.)

« Ni les rennes ni les bœufs, dit le rapport officiel de l'expédition, ne sont des animaux farouches. Les premiers trottent joyeusement à votre rencontre; les autres vous regardent d'un air interdit, et ne se décident que lentement, et comme en rechignant, à s'éloigner de vous. Ces bœufs ont, du reste, le front tellement cuirassé, qu'un jour un de ces animaux, atteint d'un coup de fusil à cet endroit, n'en parut pas dérangé le moins du monde. La balle retomba par terre, aplatie comme une rondelle.

» Une autre fois, nous fûmes témoins d'une scène bizarre. Nous vîmes, pendant une halte, une troupe de vingt ou trente rennes qui débouchaient d'un versant de montagne, à extrême portée du fusil. Ces animaux, arrivés sur la plaine de glace, — c'était au mois d'août 1870. — se couchèrent, séduits sans doute par la fraîcheur de l'endroit, et peut-être aussi pour faire comme nous. Quand nous eûmes commencé de reprendre notre voyage, l'avant-garde de la troupe se releva et se remit en chemin. Il advint seulement que l'un des rennes, qui était évidemment le conducteur, s'aperçut avec déplaisir que le gros de la troupe n'avait point vu le départ des autres et continuait de se livrer au repos. Aussitôt il fit signe à ceux-ci de s'arrêter, rebroussa chemin vers les retardataires, et, les frappant un à un avec ses cornes, il n'eut point de répit que tous ne se fussent relevés et remis en route comme une file d'oies vers les pâtis nouveaux.

» Tout à l'opposé du lièvre d'Europe, qui a toujours le pied levé et l'oreille dressée craintivement, le lièvre groenlandais (*Lepus glacialis*) demeure en quelque sorte cloué dans son trou de rochers, si près de lui que passe le chasseur. Souvent on aperçoit au revers des montagnes un certain nombre de points blancs que leur immobilité fait prendre pour des petits tas de neige : ce sont des lièvres polaires. Ils sont de la taille des nôtres, mais leur chair est moins savoureuse et rappelle celle des lièvres alpins. Le sens de l'ouïe, et plus encore celui de la vue, paraissent très-faibles chez eux : il arrive parfois qu'on marche, pour ainsi dire, sur ces animaux, ou que, inquiétés par des coups de fusil et des bruits de pas, ils se dressent, se mettent à tourner, ou bien, une demi-heure durant, demeurent debout sur leurs pattes. Un jour, le lieutenant Payer surprit de tout près un lièvre blanc, qui, effrayé par des coups de fusil répétés, s'était borné chaque fois à se sauver quelques pas plus loin. Il mangeait tranquillement de la mousse. Payer tira son album à croquis et se mit à dessiner la bête, et, qui plus est, à la dessiner dans toutes les diverses postures que firent prendre à la pauvre créature inquiète le bruit des rires et de la conversation qu'elle entendait. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE XV

Où Diane et Aïssa reçoivent chacun un enseignement utile.

Le brouillard se leva enfin, mais quel triste spectacle! Le parterre avait un air de désolation, et sur la route, d'ordinaire assez animée, rien que les arbres baignés de pluie, et le sable inondé de petites flaques d'eau.

Diane feuilletait du bout des doigts un livre d'images et dissimulait de son mieux de petits bâillements d'ennui, lorsque Aïssa, qui battait une marche guerrière sur les vitres, s'arrêta tout à coup.

« Oh! viens vite voir; une procession comme à Léry. Dépêche-toi donc, Diane. Tu vas tout manquer. »

C'était un long cortége en effet qui descendait lentement la route tortueuse. Par-dessus la haie d'aubépine toute verdoyante, les enfants voyaient briller la croix d'argent; ils distinguaient les petites calottes rouges des enfants de chœur, les surplis blancs des deux chantres, et la tête nue du vieux pasteur.

« Oh non, ce n'est pas comme à la Fête-Dieu, murmura Diane, qui venait de s'approcher de la fenêtre; je crois plutôt que c'est un enterrement. Écoute! »

Tout le village suivait en deux longues files, les hommes tête nue, le chapeau à la main, les femmes enveloppées dans leur cape noire, et roulant entre leurs doigts les grains de leur chapelet.

« Allons, en voilà encore une dans le paradis pour sûr, dit Pacifique en entrant, une théière à la main?

— Qui donc, ma bonne, vous savez son nom?

— Eh sans doute, la pauvre! L'aînée des Guyot! Elle a assez souffert pour mériter de s'en aller celle-là! Mais, par exemple, on lui a fait une belle sépulture, comme à une enfant de riche. M. le curé n'a rien épargné. Il a dit à Nanon qu'on ne pouvait jamais faire trop pour récompenser la vertu. Et il a raison le digne homme. Allons, ne pleurez pas, mademoiselle Diane, ce qui est fait est fait, et le bon Dieu sait à quoi s'en tenir, allez.

— Ah! ma bonne, je pense à ces pauvres petits, qui sont tout seuls dans leur vilaine maison noire. Que vont-ils devenir maintenant? »

Cette question, Diane la posa le jour même à sa mère. « Qui prendra soin d'eux, chère maman? Ne pourrions-nous les emmener avec nous à Léry?

— C'est impossible, mon enfant, car c'est une grande charge que trois enfants, et que je ne suis pas assez riche pour la prendre. »

Diane ouvrit de grands yeux.

« Si vous n'avez plus d'argent, maman, prenez

1. Suite. — Voy. pages 206, 238, 252, 285, 300, 318, 332 et 349.

toute ma bourse, et demandez à mon oncle de vous en donner, au lieu de m'acheter le petit poney qu'il m'a promis pour ma fête.

— Tout cela ne suffirait pas, mon enfant; mais je tiendrai compte de ton offre généreuse : nous irons ensemble trouver M. le curé, et nous lui remettrons pour ces pauvres orphelins tout ce que nous pourrons, toi et moi, en faisant chacune notre petit sacrifice. Il saura aviser, et employer pour le mieux les ressources que nous mettrons à sa disposition. »

« Eh bien, ma chère petite, n'es-tu pas contente à présent?

— Non, maman, répondit Diane franchement. Ce n'est pas cela que je voulais. J'espérais toujours les emmener à Léry, comme Hervé a fait pour Aïssa.

— Mais, mon enfant, comprends donc que tout a des bornes, même la charité. Une adoption, c'est bien! Trois autres encore, c'est impossible! »

Mme de Léry se croyait seule avec Diane en causant ainsi; elle ne vit pas, derrière la charmille, Aïssa s'éloigner lentement, tout pensif et tête baissée.

Au dîner, il se montra d'une sagesse exemplaire, parla peu, et accepta les observations de Miss Déborah, sans lui lancer les regards farouches qu'il se permettait d'ordinaire en semblable circonstance; au moment d'aller se coucher, il prit la main que lui tendait Mme de Léry, hésita un instant, puis la baisa avec un respect affectueux, qui n'était guère dans ses habitudes. N'était-ce pas cette main bienfaisante qui l'avait arraché à l'abandon? Sans elle, ne serait-il pas aussi à plaindre, aussi abandonné que les orphelins de la hutte? Au lieu de cela il avait trouvé une mère, une sœur, un parrain, des amis! Oh! comme il allait les aimer maintenant! Pour Diane, il ne pouvait faire davantage; il sentait bien que sa petite amie avait déjà tout son cœur, et que s'il lui avait fallu la voir emportée comme la Guyotte par les hommes noirs, il aurait souhaité s'en aller aussi. — Mais les autres! Que de reproches il avait à se faire envers tous! Ne s'était-il pas montré jusqu'à ce jour paresseux, rebelle, violent, ingrat en un mot? Toutes ces réflexions ne se présentaient peut-être pas à son esprit d'une manière bien nette, mais son cœur un peu farouche s'adoucissait sous l'empire de sentiments nouveaux, et pour la première fois la reconnaissance parlait en lui. Avant de s'endormir, il adressa une prière au Dieu que priait Diane, et lui demanda de lui apprendre à devenir sage et bon.

CHAPITRE XVI

Premiers pas d'Aïssa dans la bonne voie. — Sa vocation s'annonce sous l'inspiration de Diane.

Il ne suffit pas de dire : « Je veux devenir bon » pour le devenir en effet. Il ne suffit même pas d'adresser à Dieu de ferventes prières, pour obtenir cette sagesse que demandait Samuel enfant et plus tard le grand roi Salomon. La sagesse ne s'acquiert que par un effort continu, et bien peu sont capables de cet effort sans cesse renouvelé.

Il ne faut donc pas s'étonner si notre héros, en dépit de ses bonnes résolutions, retomba souvent encore dans ses vieux péchés de paresse, d'insouciance, de rébellion ouverte.

Combien de fois à l'automne, à l'heure du travail, fallut-il l'arracher du grenier à foin, où il se livrait à des contemplations sans fin dans une posture tout orientale! Combien de fois, durant l'hiver, préféra-t-il les glissades aventureuses sur le petit étang glacé aux leçons les plus instructives de Miss Déborah!

Nous devons même avouer, en historien fidèle, que plusieurs fois, dans le courant de l'hiver, il ne sut pas résister à la tentation qui se présentait à lui sous la forme de boules de neige bien durcie à l'aide desquelles il lapidait Bellot (voire même Pacifique à l'occasion) avec toute l'ardeur belliqueuse des anciens jours. Il lui arriva aussi, dit-on, malgré la défense formelle qu'il en avait reçue, d'introduire Moustique dans sa chambre, et de l'y garder toute la nuit, au grand détriment des tapis et de l'édredon.

Mais que voulez-vous? On ne dépouille pas le vieil homme en un jour. Diane elle-même était loin d'être parfaite, et il lui arriva parfois, dans le cours de cet hiver, d'abuser auprès de Mme de Léry des souvenirs déjà lointains de la fièvre scarlatine.

« Ne la grondez pas, Déborah, elle a été si malade, la pauvre petite, » disait la bonne mère avec cette indulgence maternelle qui ne demande qu'à pardonner.

Heureusement que le retour du printemps ramena aussi une plus exacte discipline; chaque année les riantes perspectives de la foire annuelle gardaient Diane dans un état de sagesse presque parfait, Miss Déborah ayant une certaine façon de tenir suspendue au-dessus de la tête de son élève, en guise d'épée de Damoclès, la menace ou la promesse. Cette foire avait lieu à la Saint-Marc, dans l'avenue du château, sous les grands marronniers, alors dans tout le luxe de leur floraison printanière. Miss Déborah y circulait chaque jour, accompagnée de son élève, lui permettant, à titre de récompense, d'offrir des macarons et du pain d'épice aux pauvres enfants du village, qui les suivaient avec admiration.

Cette année-là Diane se sentait doublement heureuse de faire les honneurs de la fête à son petit camarade; aussi, pendant quinze jours, avait-elle eu un redoublement de sagesse fort accentué.

Le premier soir, M. Ducreux et miss Déborah conduisirent les enfants à la plus belle des baraques; elle portait le nom ambitieux de « Théâtre universel historique, » et l'on y jouait, disait l'affiche, des tragédies de nos plus grands poëtes.

« Entrez, entrez, messieurs et mesdames, criait d'une voix enrouée le pitre de la troupe; on ne paye qu'en sortant, si l'on est content. Vous y verrez l'incomparable valeur de Jeanne d'Arc et la trahison

perfide dont MM. les Anglais ont usé à son égard. Nous pouvons vous garantir l'exactitude des costumes copiés pour notre théâtre par un témoin oculaire. »

Et là-dessus, les roulements de la grosse caisse, dominés par les sons aigus du fifre.

En prenant place au premier rang, réservé à M. Ducreux, maire de la commune, et à sa famille, Diane avait remarqué une petite fille de son âge, à peine aussi grande qu'elle, qui, d'un air doux et triste, allumait une rangée de bougies représentant la rampe. La pauvre enfant n'allait sans doute pas assez vite (on commençait à entrer en foule), car un homme de mauvaise figure qui paraissait le chef de la troupe, lui arracha brusquement des mains le rat-de-cave dont elle se servait, en lui disant d'une voix courroucée :

« Toujours en retard! Tu n'en fais jamais d'autres, stupide lambine. »

L'enfant se retira avec une précipitation qui montrait sa frayeur d'être en défaut.

Un quart d'heure après, la toile se leva.

« C'est elle, s'écria Diane, notre petite fille de tout à l'heure ! »

C'était elle, en effet, l'héroïne du drame, « l'incomparable Jeanne d'Arc », revêtue d'une cuirasse de papier argenté, que Diane proclama la plus belle chose qu'elle eût jamais vue. La pièce était assez difficile à suivre, et Ben-Aïssa y prit peu d'intérêt, malgré les commentaires explicatifs de Diane, jusqu'au moment où trois ou quatre Bédouins de la plus belle espèce entrèrent en scène.

Miss Déborah recula instinctivement. Le turban et le burnous lui portaient sur les nerfs. Ben-Aïssa, au contraire, s'élança en avant en criant quelques mots arabes que les Bédouins ne comprirent pas bien entendu, par la raison qu'ils étaient natifs de Picardie, comme l'indiquait suffisamment leur accent.

« Que voulez-vous, disait le lendemain le chef de la troupe à M. le maire? Il faut bien se servir des costumes que l'on a sous la main ! L'habit ne fait pas le moine ! »

« Promets-moi, Ben-Aïssa, demanda Diane, comme on regagnait à pied la maison, que si les Anglais revenaient en France, tu prendrais une cuirasse, et tu les battrais comme a fait Jeanne d'Arc.

— Je le promets, répondit solennellement le petit garçon, dont les récits de Diane avaient enflammé le courage tout le long de la route. Je le promets ! »

Et mettant la main sur son cœur, il leva les yeux vers le dôme de feuillage que les marronniers formaient au-dessus de leur tête.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.

COMMENT ON MESURE

LA DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE[1]

Ce n'est pas une petite affaire que de mesurer une distance tellement grande, qu'un boulet de canon, volant avec la vitesse qu'il peut prendre au sortir de l'arme, mettrait dix années à la parcourir tout entière. Quel abîme effrayant que cet espace, qui sépare de notre Terre le foyer bienfaisant qui l'éclaire et l'échauffe, le Soleil!

Comment s'y prendre pour soumettre à nos mesures, comparativement si exiguës, cette immensité? Cela semble tout d'abord, n'est-il pas vrai, un problème insoluble.

Mais nous avons vu, si mes lecteurs ont bonne mémoire, qu'il existe un moyen simple, simple à concevoir tout au moins, à l'aide duquel on peut, sans quitter le lieu où l'on est (ce lieu, ici, sera la Terre même), en mesurer et calculer la distance à un objet inaccessible. Les astres, la Lune, les étoiles, le Soleil, sont par excellence, pour nous autres, habitants du globe terrestre qui restons fixés à sa surface, des objets inaccessibles. Voyons donc comment le moyen que je vous rappelle, et dont je vous prie de relire au besoin la description, peut s'appliquer à la mesure de la distance des astres. Nous prendrons encore un exemple intermédiaire, un corps céleste beaucoup plus voisin de nous que le Soleil; j'ai nommé la Lune, qui sera ainsi notre seconde étape pour arriver jusqu'au Soleil même.

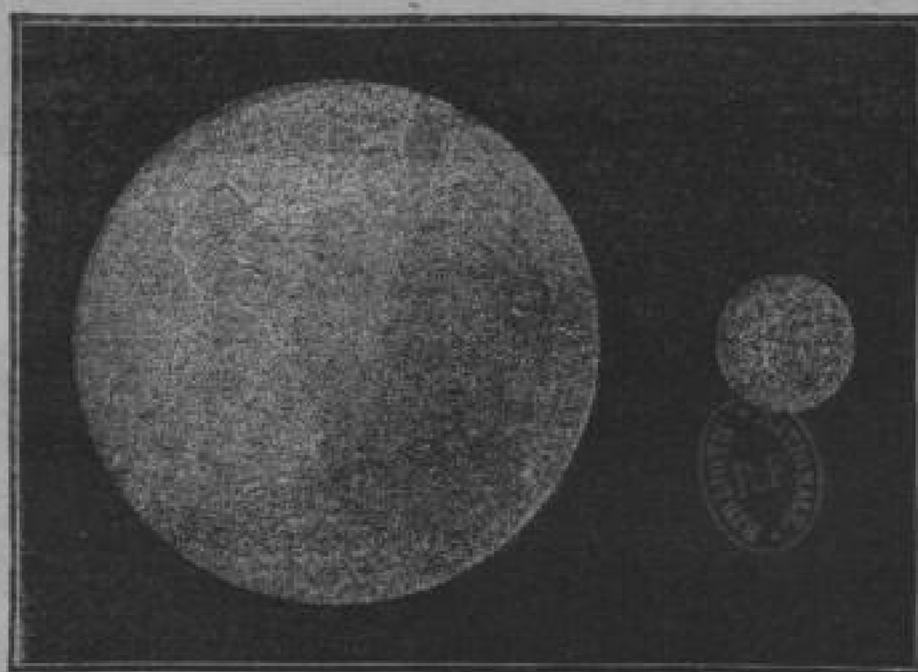
Nous avons d'ailleurs le temps de faire ce petit voyage. Les astronomes qui font partie des expéditions que je vous ai annoncées, mais que vous connaissez certainement par les récits des journaux, sont en route, les uns pour le Japon, la Chine, les autres pour l'Australie, les îles Auckland, Kerguélen, etc. On sait aujourd'hui que quelques uns sont arrivés et commencent leur installation scientifique. Mais il leur faudra bien attendre la date fixée par le calcul, celle où la planète Vénus, comme un point noir, viendra traverser le disque du Soleil; or cette date est le 8 décembre de cette année 1874. D'ici là, nous aurons tout loisir pour essayer d'expliquer la méthode particulière de mesure que les savants se proposent d'employer dans cette circonstance. D'ailleurs, quand leurs observations seront terminées, il s'en faudra qu'ils puissent du coup en déduire la valeur précise de la distance qu'ils se sont proposé de calculer avec une exactitude supérieure à la valeur aujourd'hui connue. Il leur restera à combiner bien des chiffres, à noircir bien des feuilles de papier de formules de géométrie ou d'algèbre, avant de pouvoir conclure. Ceci vous indique d'avance combien il est difficile de mettre en pratique des procédés qu'on

[1] Voy. vol. III, pages 198 et 326.

peut trouver assez simples au premier abord. Mais, rassurez-vous : je ne m'égarerai point avec vous dans ce dédale, et je ne perdrai pas de vue le but de ces articles, qui est seulement de vous faire comprendre la possibilité de mesurer la distance du Soleil à la Terre.

Revenons donc à la Lune, beaucoup plus rapprochée de nous, vous le savez.

Avant toute mesure, ce qui fait présumer que la distance de la Lune est de beaucoup inférieure à celle des autres astres, c'est la netteté avec laquelle on aperçoit les détails de sa surface. Sans lunette, ni télescope, pour peu que le ciel soit pur, vous savez avec quelle facilité vous distinguez les taches lunaires, les unes brillantes et vives comme de l'argent, les autres grisâtres, plus ou moins larges et plus ou moins sombres. Mais c'est bien autre chose dès que, pour observer le disque de la Lune, vous employez une lunette qui la rapproche et la grossit à vos yeux. Alors vous pouvez voir une multitude de taches plus petites, dont les taches visibles à l'œil nu sont elles-mêmes parsemées. Leur forme est généralement arrondie vers le centre, allongée et ovale vers les bords du disque : si l'observation a lieu quand la Lune n'est pas pleine, quand une partie de son disque est plongée dans l'ombre, vous voyez, à n'en pas douter, que ces petites taches annulaires ont des aspérités dans tous leurs contours; les ombres de ces aspérités se projettent visiblement à l'opposé du côté d'où vient la lumière du Soleil. Ainsi, la Lune est recouverte d'une multitude de hauteurs en forme de cratères de volcans, de montagnes circulaires de toutes les dimensions : quelques unes renferment à l'intérieur de leur enceinte des pics dont on voit, sur les bords de l'ombre, les sommets briller pendant que leurs pieds sont plongés dans une obscurité profonde. Les détails de la surface lunaire sont si nets, je le répète, qu'évidemment cela suffirait pour faire présumer la distance relativement peu considérable où la Lune se trouve de la Terre. Les mesures confirment entièrement le fait. Voyons donc quelle est cette distance, et d'abord comment on a réussi à l'obtenir avec exactitude.



La Terre et la Lune, dimensions comparées.

Rappelons-nous que la première chose à faire, pour mesurer la distance d'un point qu'on ne peut atteindre, est de faire choix d'une *base*, c'est-à-dire d'une ligne dont la longueur est exactement connue, et aux extrémités de laquelle les opérateurs peuvent se porter successivement ou simultanément.

Dans le cas d'une distance céleste, la base est une ligne tracée à la surface de la Terre. Le globe terrestre ayant des dimensions connues, la ligne qui joint deux stations de sa surface peut être mesurée. Pour plus de simplicité, imaginons deux lieux situés dans le même méridien, ayant dès lors même longitude géographique. S'ils sont du même côté de l'équateur, une soustraction arithmétique fera connaître en degrés la longueur de l'arc de méridien qui les joint; si l'un d'eux est dans l'hémisphère boréal, tandis que l'autre est dans l'hémisphère austral, c'est une addition qui fera connaître cette longueur, facile ensuite à transformer au besoin en kilomètres ou en lieues (111 kilomètres en moyenne par degré). Au lieu de calculer l'arc, on calculerait aisément aussi la ligne droite qui, coupant la Terre à l'intérieur, joint les deux stations. A, B, C, étant trois stations quelconques ainsi choisies, on peut calculer la longueur, soit des arcs, soit des lignes AB, CB, AC.

Mais on comprend qu'il n'est pas nécessaire que les lieux choisis se trouvent précisément sous le même méridien.

Au reste, pour achever notre explication, prenons notre exemple dans l'histoire. Deux astronomes du dernier siècle, La Caille et Lalande, convinrent de se rendre, le premier au cap de Bonne-Espérance, en B, le second à Berlin en A; puis, arrivés là, d'observer la Lune pour en déduire la distance de notre satellite. Ils l'observèrent en effet simultanément dans le courant de l'année 1752. Simplifions encore les choses, et ne considérons qu'une seule de leurs observations, faite au même instant.

La Caille est au point B. Il voit le centre de la Lune en un point du ciel L; et à l'aide de ses instruments, il mesure l'angle que fait la direction BL de sa lunette pointée sur le centre de la Lune avec la verticale BZ', du Cap. Vous savez que la verticale est la ligne qui coïnciderait avec un fil à plomb immobile, et dès lors irait rencontrer le ciel au-dessus de votre tête ou au zénith. A Berlin, ou en A, au même instant, l'astronome Lalande fait une observation toute pareille, qui lui donne la valeur de l'angle compris entre la verticale du lieu AZ et l'axe AL de sa lunette pointée pareillement vers le centre de la Lune.

De la connaissance des deux angles qu'on vient de mesurer, on déduirait aisément la valeur des deux angles que la ligne droite AB (non tracée dans la figure) fait avec chacune des lignes qui joignent le Cap de Bonne-Espérance et Berlin au centre de la Lune. Je passe sur ce point, sur cette difficulté de

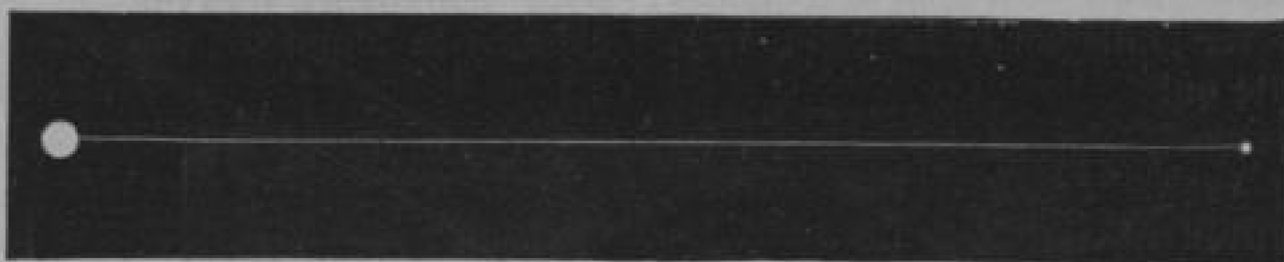
détail qui n'en sera point une pour ceux de mes lecteurs qui savent quelque peu de géométrie, et j'arrive à cette conclusion :

Le triangle ABL est connu par sa base AB (c'est la distance en ligne droite des deux stations) et par les deux angles à sa base. Nous voici donc ramenés au même cas que dans notre première opération de triangulation champêtre : seulement, au lieu d'un clocher, nous visons ici le centre de la Lune; au lieu de deux jalons piqués dans une prairie, ce sont deux points de la Terre que séparent quelques milliers de kilomètres : Berlin et le Cap de Bonne-Espérance.

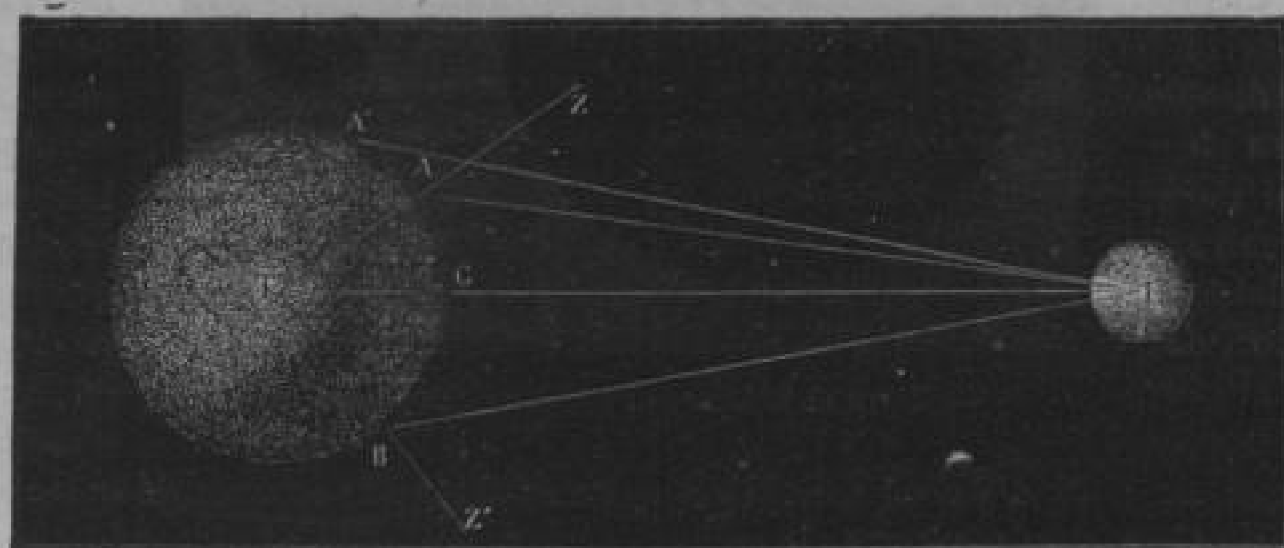
Rien donc ne serait plus aisé que d'achever l'opération et de mesurer la distance, en faisant sur le papier un triangle semblable au triangle ABL. Mais il y a une méthode graphique peut-être plus rapide.

Soit T le centre de la Terre. Traçons un cercle qui représentera celui qui passe par les deux stations. Prenons un arc AB égal au nombre de degrés compris entre Berlin et le Cap, et traçons les deux rayons terrestres qui, prolongés en TAZ et TBZ', donnent les verticales des deux stations. En A et en B, avec un rapporteur, faisons deux angles, l'un égal à celui mesuré par Lalande, l'autre égal à l'angle mesuré par La Caille. Cela nous donnera deux lignes qui doivent se rencontrer au centre de la Lune; et alors nous n'aurons plus qu'à joindre par un trait le centre T avec le centre L, pour obtenir la distance des deux astres à l'époque où l'observation a été faite.

Dans la figure qui a servi à notre démonstration — démonstration un peu aride peut-être — les proportions n'ont pas été gardées, pour plus de clarté. Mais cela ne fait rien au raisonnement, et voici dans une autre figure les proportions vraies, où la Lune et la Terre sont représentées avec leurs dimensions relatives et leur distance à la même échelle. Pour retenir sans difficulté dans votre mémoire cette première distance céleste, prenez une règle divisée en millimètres et portez-la sur la figure, de la Lune à la Terre. Vous trouverez que le diamètre terrestre a ici 3 millimètres : c'est donc un *millimètre et demi* pour le rayon de la Terre. Vous verrez aussi qu'il y a 90 millimètres de distance entre les centres de la Terre et de la Lune, c'est-à-dire soixante fois le rayon dont il s'agit.



La Terre et la Lune, dans les proportions exactes de grosseur et de distance.



Mesure de la distance de la Terre à la Lune.

C'est là, bien entendu, une mesure approchée, car il faudrait ajouter à 60 une fraction un peu plus grande que *un quart*, pour avoir la distance véritable. Mais d'ailleurs, quand je dis la distance véritable, il faut entendre la distance moyenne, intermédiaire entre la plus grande et la plus petite distance des deux astres, car la Lune et la Terre ne conservent pas toujours entre elles les mêmes intervalles. La Lune tourne autour de nous en un peu plus de vingt-sept jours; pendant ce temps, elle décrit non pas un cercle, mais une courbe ovale, de sorte que tantôt elle se rapproche, tantôt elle s'éloigne de la Terre, foyer de son mouvement. Comme les chiffres, en ces matières, sont plus clairs que toutes les paroles, je vais transcrire ici les distances extrêmes et la distance moyenne des deux astres, évaluées en rayons terrestres, puis en lieues de 4 kilomètres : je négligerai les fractions.

Plus grande distance de la Lune à la Terre :

64 rayons de l'Équateur, ou 101 364 lieues.

Moyenne distance :

60 rayons de l'Équateur, ou 96 109 lieues.

Plus courte distance :

57 rayons de l'Équateur, ou 90 812 lieues.

La différence entre la plus courte et la plus grande distance est notable : elle s'élève à 10 552 lieues, à peu près au développement de l'équateur de la Terre. Ces distances, à la vérité, s'appliquent aux centres des globes terrestre et lunaire. Pour rester dans la réalité, il faudrait retrancher des nombres de lieues que je viens de donner le rayon de la Lune et aussi celui

de la Terre, pour avoir la distance des points les plus rapprochés des deux globes. Ces deux rayons valent ensemble 2030 lieues environ ; je laisse ce petit calcul à faire à mes lecteurs.

Pour qu'un observateur puisse s'appliquer les distances ainsi diminuées, il faut qu'il ait la Lune à son zénith, car à l'horizon ou à d'autres hauteurs, la distance change : à l'horizon, la Lune est plus éloignée de nous que lorsqu'elle est montée jusqu'au méridien.

Cela semble paradoxal au premier abord, car tout le monde croit voir la Lune beaucoup plus grosse à son lever ou à son coucher qu'au milieu de sa course nocturne. Elle devrait, paraît-il, être alors plus voisine de nous et c'est le contraire qui est vrai. Il y a là une difficulté qui demanderait de longs développements pour être levée. Je n'ai ni le temps ni la place.

Tout au plus, pourrai-je brièvement, puisque vous avez bien voulu mesurer avec moi la distance de la Lune, vous dire les conséquences qu'on en a tirées. D'abord, pour sa grosseur réelle, en la supposant de forme sphérique, comme l'indique suffisamment la forme circulaire de son disque, on a trouvé que son rayon est les 273 millièmes du rayon équatorial terrestre. C'est un peu plus du quart de ce rayon, c'est-à-dire 3480 kilomètres ou 870 lieues. En superficie, la Lune est un treizième de la Terre, mais en volume, elle n'en est guère que la 49e partie, ce qui du reste forme encore le volume respectable de 22 milliards de kilomètres cubes. Enfin, comparée au Soleil, qu'elle semble égaler si l'on ne regarde que ses dimensions apparentes, la Lune n'est qu'une insignifiante portion de l'immense globe incandescent : il faudrait 62 millions de globes lunaires pour égaler la sphère du Soleil.

C'est bien des chiffres pour une fois, mes chers lecteurs. J'eusse préféré vous faire faire à la surface de la Lune un voyage d'exploration, où nous aurions visité les cratères de ses volcans, les hautes cimes de ses pics, les immenses plaines qu'on nomme ses mers, où nous aurions joui, en plein jour et par un soleil étincelant, de la vue d'un ciel rempli d'étoiles, plus brillant que les plus belles de nos nuits terrestres, où nous aurions vu la Terre immobile pour ainsi dire au même point de la voûte céleste, tourner sur elle-même en présentant aux habitants imaginaires de notre satellite, tour à tour ses mers, ses continents, ses pôles, tantôt illuminés par le Soleil, tantôt plongés dans l'ombre. Mais je dois me rappeler que le but de cette causerie était plus restreint, et que j'ai voulu seulement vous préparer, par une étape relativement courte, à faire un plus long voyage, celui qui doit nous conduire jusqu'au Soleil.

Amédée Guillemin.



NOVEMBRE

La pluie tombe sans relâche sur la campagne dépouillée; plus de soleil et plus d'azur; le ciel est brumeux, les matinées glaciales ; partout un voile de crêpe gris s'étend sur la nature en deuil ; c'est bien le *mois noir*, comme l'appellent les Bretons.

Écoutez le son lugubre des cloches. Pourquoi ces « voix de fer » semblent-elles en larmes aujourd'hui? Hier encore, leurs appels triomphants retentissaient au loin. Elles disaient à la terre la fête du ciel. Aujourd'hui c'en est fait des chants joyeux, des solennités fleuries du printemps et de l'été : voici le jour des Morts, la fête des Trépassés, le grand jour des regrets et des pieux souvenirs !

Où sont les vendanges et les moissons ! Où sont les fruits dorés de l'automne ? Pas une feuille dans la forêt attristée ! Pas une fleur dans les prés visités par la bise. A peine une herbe courte que broutent de leur mieux les innocents moutons. Il fait froid ! Déjà le berger s'enveloppe de son lourd manteau, et contemple d'un œil mélancolique le triste horizon que voilent encore des brumes épaisses.

Qu'importe au chasseur ! Le canard sauvage est arrivé; la macreuse se prépare à traverser les mers pour venir jusqu'à lui, et le pluvier, précurseur des pluies, apporte les nouvelles du nord avec l'exactitude d'un courrier diligent.

Écoutez : *kivite pivite;* c'est le vanneau aux ailes bruyantes qui vient s'abattre dans la plaine humide. Là-bas, dans les feuilles sèches, se blottit la bécasse épeurée, pendant que sa congénère, la prudente bécassine, cherche à se dérober dans les joncs et parmi les roseaux de l'étang.

Mais il est friand de chair délicate et de rare gibier, ce chasseur impitoyable. Son fusil ne fera grâce à personne : pas même à la mélancolique sarcelle, avec son plumage gris, maillé de noir ; la sarcelle, l'intéressante amie du lapin de la fable.

Tout est bon au carnier ! Et puis ne faut-il pas profiter des derniers beaux jours ? C'est une faveur du ciel que l'été de la Saint-Martin, un sourire unique dans la triste saison. Quelques rayons dorés, un pâle azur, et la campagne rajeunie comme par enchantement. Et ce sera tout jusqu'au printemps prochain !

En attendant, jeunes pensionnaires, il y a relâche aussi pour vous. Une journée joyeuse se prépare entre les murs et les grilles de vos douces prisons. Dansez, le cœur léger, vos rondes innocentes. Sainte Catherine vous y convie ! Sainte Catherine, la vaillante martyre, l'aimable vierge d'Alexandrie, la savante fille qui convertissait les philosophes et réduisaient les plus habiles au silence.

Marie Maréchal.



CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



Les jours dimin. de 1 h. 19 min.

1	44 D	23 TOUSSAINT.
2	lundi	*Trépassés.*
3	mar.	st Hubert.
4	mer.	st Charles B.
5	jeudi	st Lié.
6	ven.	st Léonard.
7	sam.	st Ernest.
8	45 D	24 stes Reliques.
9	lundi	st Mathurin.
10	mar.	st Monite.
11	mer.	st Martin, *év.*
12	jeudi	st René, *év.*
13	ven.	st Brice, *év.*
14	sam.	st Vénérand.
15	46 D	25 ste Eugénie.
16	lundi	st Edme.
17	mar.	st Agnan, *év.*
18	mer.	st Odon.
19	jeudi	ste Elisabeth.
20	ven.	st Edmond.
21	sam.	Prés. N.-D.
22	47 D	26 ste Cécile.
23	lundi	st Clément.
24	mar.	ste Flore.
25	mer.	ste Catherine.
26	jeudi	st Conrad.
27	ven.	st Maximin.
28	sam.	st Sosthènes.
29	48 D	1 AVENT.
30	lundi	st André.

D. Q. le 1, à 4 h. 50 min. matin.
N. L. le 9, à 5 h. 24 min. matin.
D. Q. le 17, à 4 h. 44 min. matin.
P. L. le 23, à 5 h. 25 min. soir.
D. Q. le 30, à 6 h. 20 min. soir.

Novembre, par CRAFTY.



Latribu fut chargé de me conduire. (P. 370, col. 1.)

UN PETIT VIEUX[1]

VIII

Lorsque Catherine m'avait demandé : « Aimes-tu ton oncle ? » et que j'avais répondu : « Je n'en sais rien ! » j'avais dit l'exacte vérité ; je n'en savais rien, parce que je n'avais jamais songé à me faire cette question. Je suppose que je l'aimais pourtant, autant que pouvait aimer ma nature peu portée à la sympathie.

C'était le meilleur des hommes et le mieux fait pour être aimé. Pour moi, en particulier, il était d'une admirable patience en souvenir de ma mère, qui était sa sœur, et qu'il avait toujours beaucoup aimée. Il passait volontiers par-dessus ma maussaderie invétérée, et faisait pour moi tout ce qu'on peut attendre raisonnablement d'un homme de quarante-cinq ans, fort occupé de ses affaires, qui s'est chargé bénévolement d'un enfant de quatre ans, rechigné et désagréable. Ses loisirs étaient rares et courts ; il devait y tenir, et cependant il m'en sacrifiait une partie. Il m'emmenait avec lui sur le boulevard, alors qu'il eût mieux aimé, j'en suis sûr, aller faire sa partie de whist chez de vieux amis qu'il avait rue du Pont-aux-Choux. Il flânait, lui, le moins flâneur de tous les hommes ; il s'arrêtait aux devantures des magasins et essayait de me faire sortir de ma taciturnité, et de m'intéresser à quelque chose. Il m'achetait des joujoux que je regardais d'un air morne ; il causait avec moi et se donnait mille peines pour se mettre à ma portée. Moi, je m'ennuyais aussitôt que j'avais quitté mon fauteuil, mon livre, et mon coin, à côté de la marmite. Les jours où j'étais en veine de politesse, je cachais mes bâillements derrière ma main ; les autres jours, je bâillais à la face d'Israël.

Maintenant que je connais le monde et la vie, j'admire avec quelle patience presque paternelle il laissait passer mes bâillements et mes rebuffades et faisait tous ses efforts pour pénétrer jusqu'à un cœur si obstinément fermé.

Presque aussitôt après le mariage de mon oncle, j'eus, ou du moins je crus avoir un grief sérieux

1. Suite. — Voy. page 353.

contre lui. Moi, petit misérable que j'étais, je lui faisais un crime d'aimer sa femme, parce que sa femme montrait peu de goût pour ma personne.

Il lui faisait cependant quelquefois des remontrances sur l'antipathie qu'elle me témoignait; j'entendis un jour ma tante qui lui répondait : « Mon cher ami, je ne trouve pas étonnant que tu t'intéresses à lui, ni même que tu l'aimes; après tout, c'est le fils de ta sœur. Quant à moi, tout ce que je puis faire, c'est d'être indulgente pour ses défauts, et de veiller à ce qu'il ne manque de rien et ne soit pas malheureux. Mais dépend-il de ma volonté de l'aimer? Voyons, en bonne justice, puis-je m'attacher bien tendrement à un petit hibou qui rebute toute affection, rejette toute avance; qui tourne le dos quand on lui parle, et vous mordrait le doigt si on le risquait trop près de son bec! »

Mon oncle se mit à rire, et moi je descendis au jardin plein de colère et de rancune. Je marchais rapidement dans les allées en répétant tout haut : « Les hibous mordent; oui, les hibous mordent! »

J'éprouve toute la confusion du monde à l'avouer, s'il n'eût tenu qu'à moi, à ce moment, ma tante n'aurait pas fait un long séjour dans la maison de la place Royale. Heureusement que je n'étais pas le maître.

IX

Comme j'étais en âge de commencer à apprendre quelque chose de sérieux, on m'envoya à une petite école de garçons, tenue par une vieille dame, rue du Pas-de-la-Mule. Je ne sais pas pourquoi je soupçonnai tout de suite ma tante d'avoir poussé mon oncle à prendre cet arrangement, qui d'ailleurs n'avait rien que de naturel. Je partis de fort mauvaise humeur, sans vouloir dire bonjour à ma tante, ni à mon oncle; j'affirmai à Catherine que je me sauverais de l'école; mais elle ne fit que rire de ma menace, sachant bien que je n'aurais jamais l'audace de l'exécuter. Latribu fut chargé de me conduire. Il fut obligé de me traîner à partir de l'entrée de la rue du Pas-de-la-Mule, et reçut je ne sais combien de coups de pied dans les tibias.

Mon arrivée mit l'école en révolution.

Un marmot dit à son voisin, assez haut pour être entendu, que de sa vie il n'avait vu une bête si laide, même au Jardin des Plantes, où il allait tous les dimanches. Tous les écoliers chuchotaient, ricanaient et même se dérangeaient de leurs places pour se communiquer leurs observations. Madame Sautdeloup, la maîtresse, s'était enrouée à force de crier, sans parvenir à rétablir l'ordre. Si je n'avais pas été patronné par un personnage aussi important que mon oncle, je crois que la bonne dame m'eût honteusement expulsé de son école. Aux regards vindicatifs qu'elle me lançait, je voyais bien qu'elle m'en voulait autant pour le moins qu'aux vauriens dont ma venue avait excité l'humeur facétieuse.

Quand elle m'eut mis à l'épreuve et qu'elle vit que j'avais beaucoup de dispositions pour apprendre, elle me pardonna d'être laid et ridicule.

Lorsque vint l'heure de la récréation, et que Mme Sautdeloup nous lâcha dans une petite cour poudreuse, où végétaient tristement trois marronniers étiques et un lilas poitrinaire, je fus plus que jamais embarrassé de ma personne. J'étais sans défense au milieu de la bande malfaisante; Mme Sautdeloup avait mystérieusement disparu.

Quand un hibou se risque à sortir en plein jour, la clarté du soleil l'offusque, les petits oiseaux qui ont si grand'peur de lui la nuit se font un jeu de le bousculer à grands coups d'ailes. Lui, il roule de gros yeux ronds tout effarés, se balance gauchement sur place, et de temps en temps ouvre le bec et essaye de mordre en faisant une grimace hideuse. La joie des oisillons redouble; les moineaux surtout sont comme fous d'allégresse.

J'étais aussi ahuri qu'un hibou, et les autres aussi affolés que des moineaux. Quelques bons gros garçons, comme il s'en trouve partout, vinrent à moi et me prirent par la main pour me faire jouer avec eux. Par une brusque secousse, je dégageai mes mains des leurs et je me renfonçai derrière la pompe, en boudant.



« Laissons-le faire le dégoûté, » dit l'un d'eux, et aussitôt ils me plantèrent là, sans plus se soucier de moi.

Après les bons garçons vinrent les loustics, qui firent rire la galerie à mes dépens; et après les loustics, ce fut le tour des taquins. Ils essayèrent d'abord de me prendre par les épaules pour me faire tourner sur moi-même; mais comme je répondais par des ruades, ils adoptèrent une autre tactique. Ils amenaient jusque dans mon voisinage quelque innocent qui ne se doutait de rien; et au moment où il s'y attendait le moins, ils lui donnaient une bonne poussée et le précipitaient sur moi.

Mon caractère était certainement mauvais; mais j'avais assez le sentiment de la justice pour ne pas m'en prendre à ces innocents que le choc rendait aussi ahuris que moi. Je me contentais de me faire encore plus petit derrière la pompe.

Mais je m'aperçus bientôt que les vrais innocents venant à manquer, il se présentait de faux innocents qui se faisaient un plaisir d'être aplatis contre moi. Alors l'indignation me prit; je me débattis comme un beau diable, je ruai, je frappai, je criai, je mordis, j'égratignai. Mes grimaces devaient être bien comiques, car tous les écoliers riaient à se tordre, et ceux qui avaient encore la force de crier hurlaient en chœur: *« Au hibou! au hibou! »*

X

Au moment où j'avais complétement perdu la tête et où je criais par intervalles: « A moi! Latribu! » la tête de Mme Sautdeloup apparut à une petite fenêtre, entre un pot d'œillets et une caisse de résédas: elle tenait une cuiller d'une main et un grand bol de l'autre.



Au hibou au hibou! (P. 371, col. 1.)

Ayant regardé de mon côté, elle se mit à crier d'une voix aiguë: « Gérard! où est Gérard? »

Alors apparut un jeune garçon de mon âge, bien fait et élancé, avec des yeux vifs et une jolie chevelure brune taillée presque ras, qui malgré cela s'obstinait à friser. Il s'avança rapidement vers mes persécuteurs, qui se dispersèrent sans résistance, tout en criant comme une bande de moineaux en révolution.

« Comme ils sont gamins! me dit Gérard en riant; mais, par exemple, pas méchants! »

Je ne répondis pas à ses avances, je me contentai de renifler d'un air sournois et de le regarder en dessous.

« Est-ce qu'il t'ont fait du mal! » demanda-t-il avec intérêt.

Pas plus de réponse que la première fois; je continuais à le regarder en dessous, avec un singulier mélange d'aversion et de sympathie. Ce garçon éveillait en moi un sentiment bizarre, que je n'avais guère le loisir de débrouiller. Il m'avait rendu un grand service en me délivrant de l'importunité des autres, je le voyais clairement, et pourtant, tout en me sentant comme attiré vers lui, j'éprouvais à sa vue une sorte de malaise qui ressemblait à de l'antipathie. Je crois que je lui en voulais, sans le savoir, de posséder toutes les qualités qui me faisaient absolument défaut; il était grand, beau, bien fait, gai, aimable et sympathique. Ceux même qu'il venait de disperser en venant à la rescousse étaient les premiers à l'appeler pour jouer avec lui. On entendait de tous côtés. « Allons Gérard, viens jouer, laisse là ce hibou! »

« J'espère que tu n'as plus peur, me dit-il en me

prenant la main avec bonté, personne ne te touchera plus, je te le promets. C'était pour jouer. Viens, va ! »

C'était dit si doucement et si gentiment que je fus sur le point de céder. Mais l'autre sentiment, le mauvais, le sentiment de jalousie fut le plus fort et l'emporta, parce que c'était le plus conforme à ma nature : je repoussai la main de Gérard avec une violence hargneuse et je me tournai tout à fait du côté du mur, en glapissant d'une voix aigre : « Laisse-moi tranquille, je vous déteste tous. Je le dirai à Latribu ! »

Les mauvais plaisants ne manquèrent pas de me demander à quelle tribu je faisais allusion, et si j'avais l'intention de les faire dévorer tout crus par une tribu de sauvages. Cette détestable plaisanterie eut un succès fou, et la menace la plus terrible que j'avais pu trouver, dans ma rage impuissante, fut reçue avec la dérision la plus ignominieuse.

Quant à Gérard, il me regardait, tout surpris, sans rien dire. Ses yeux avaient une expression de pitié si douce, si attirante, et si blessante en même temps pour mon chétif amour-propre, que je lui criai en trépignant : « Mais va-t'en donc ! » J'éprouvais tout à la fois le désir de lui prendre la main, de le suivre, de me mettre sous sa protection, et une forte envie de le pincer ou de le mordre.



XI

Comme Gérard avait beaucoup d'autorité sur ses camarades, il obtint que l'on me laissât tranquille dans mon coin et que l'on m'épargnât les avanies et les mauvais traitements.

Mme Sautdeloup était contente de moi. Je faisais de grands progrès et elle prévoyait que je ferais le plus grand honneur à son école. Elle me mit entre les mains des livres intéressants et instructifs que je dévorais, en étude, quand j'avais terminé ma petite tâche, ou en récréation pendant que mes camarades poussaient des cris à épouvanter les paisibles habitants du Marais. Je lisais encore, le soir, dans mon lit, jusqu'au moment où Catherine venait éteindre ma bougie. Comme Catherine était un peu bavarde, toutes les fois qu'elle avait des amis à la cuisine elle oubliait d'éteindre ma bougie et j'en profitais pour prolonger indéfiniment mes lectures. Ma tante s'aperçut que ma vue baissait, et prit soin de venir enlever elle-même la bougie. Je ne puis douter aujourd'hui qu'elle n'agit ainsi dans les meilleures intentions ; mais je lui en voulais alors, et je m'attendrissais sur moi-même comme sur un pauvre petit être persécuté.

Mon oncle était content de mes progrès, et me le témoignait hautement. Ma tante montrait moins d'enthousiasme et c'était tout simple, elle n'avait pas pour l'instruction le même respect que mon oncle, et elle eût désiré voir son neveu moins instruit et plus aimable.

Elle ne se défiait pas assez de mes oreilles, qui étaient très-fines, et elle exprimait librement son opinion sur mon compte. Je dois dire qu'elle n'avait nulle intention de me blesser, et qu'elle était bien loin de croire que je fusse à portée de l'entendre.

« Ce sera, disait-elle un jour à mon oncle, un de ces vieux petits savants si ennuyeux et si désagréables, un rat de bibliothèque, avec des yeux clignotants, un bonnet de soie noire sur la nuque et du coton dans les oreilles. » Une autre fois, elle ajouta : « Après tout, il est peut-être heureux que ce soit là sa vocation. Car quelle figure ferait-il dans le monde ? D'ailleurs, rien ne l'empêchera de satisfaire ses goûts, et grand bien lui fasse. Conviens, mon ami, que s'il avait été obligé de faire son chemin tout seul, il aurait couru grand risque de mourir de faim. Je te demande un peu où la fortune va se nicher ? Au fond tant mieux pour lui, le pauvre garçon ! »

Ces paroles me donnèrent à réfléchir.

A quoi ma tante faisait-elle allusion en parlant des facilités que je trouverais à suivre mes goûts. On ne m'avait jamais parlé de rien de pareil. Est-ce que mes parents m'avaient laissé de la fortune ? Je m'étais figuré jusque-là que mon oncle m'élevait par pure charité et en souvenir de sa sœur. J'aurais vivement désiré être édifié sur ce point. Mais, outre qu'il était fort délicat à traiter, je n'ai jamais su faire une question, quelque désireux que je fusse d'être renseigné.

XII

Je ne sais plus trop combien de temps s'était écoulé depuis mon entrée à l'école de Mme Sautdeloup. Je sais seulement que j'avais, sous la direction de la bonne dame, commencé la grammaire latine, ainsi que Gérard et deux ou trois autres, lorsque Latribu en venant me chercher un soir, après

la classe, m'apprit qu'il m'était né dans la journée un petit cousin.

Mon oncle me conduisit le voir avec beaucoup de mystère, pendant qu'il dormait. Je fus surpris de le trouver si laid, car mon oncle venait de me dire que c'était un bel enfant. Il se réveilla, il était chauve, bouffi, rougeaud, irascible, et faisait d'horribles grimaces pour crier. Je lui sus presque gré d'être aussi laid dans son genre que moi dans le mien; aussi je l'embrassai plus affectueusement que je ne l'aurais embrassé sans cela. Le drôle se douta sans doute du motif qui me poussait à l'embrasser: aussi il agita ses poings comme pour me repousser. Mon Dieu était-il maladroit! On aurait dit un hanneton renversé sur le dos et agitant bêtement ses pattes dans le vide. Je riais bien en moi-même quand j'entendais ma tante l'appeler « mon ange » et mon on-



cle se récrier sur sa beauté. Je fis ensuite un retour plein d'amertume sur moi-même, et je jugeai heureux entre les heureux les enfants auxquels Dieu conserve leurs parents, qui les trouvent beaux et les embrassent.

Quoi qu'il en soit, la chambre que j'occupais fut prise par la nourrice de mon cousin. Quant à moi, l'on me plaça comme interne dans l'institution Massin, une des meilleures, la meilleure peut-être du Marais, où le sol est si fertile en pensions.

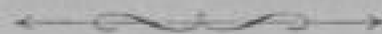
Comme j'ai résolu de dire toute la vérité sur moi-même, et de ne me point flatter, j'avoue que je regrettai peu la maison de la place Royale. Je sentis cependant, au moment de quitter mon oncle, que j'avais comme une sorte d'attachement pour lui; mais c'était un attachement si faible, que je n'ai peut-être pas lieu d'en tirer grande gloire. Ma tante m'embrassa au départ: j'en conclus que pour la première fois depuis que nous nous connaissions, je faisais quelque chose qui lui était tout à fait agréable. Mon petit cousin m'égratigna le nez, de la racine à la pointe. En aucune circonstance je ne lui aurais su gré du procédé; ce jour-là, il me sembla particulièrement déplaisant. J'allais paraître devant un public bien plus difficile et bien plus imposant que celui de l'école Sautdeloup. Sans nul doute les *Massins*, déjà égayés par mon extérieur, ne manqueraient pas de m'accuser de m'être battu avec le chat de la maison.

C'est justement ce qui arriva. Je remarquai cependant dès le début une grande différence entre mes nouveaux camarades et ceux que j'avais laissés à l'école Sautdeloup. Comme la surveillance était fort active, je ne fus ni hué, ni houspillé, ni conspué; mais, par exemple, de jeunes messieurs de mon âge, dont l'aplomb m'émerveillait, me firent subir une série d'interrogatoires. Il me fallut décliner mes noms, prénoms, qualités et antécédents. Après quoi ils me demandèrent sans rire quels étaient mes projets d'avenir? Mes projets d'avenir! Est-ce que j'avais jamais songé à faire des projets d'avenir? Est-ce que je n'avais pas tout le temps devant moi? On me dit nettement que j'avais tort de n'y avoir pas songé, et il se trouva que chacun de ces petits bonshommes était le germe d'un avocat futur, d'un médecin, d'un préfet ou d'un conseiller d'État. Je ne ris pas: parmi ces consommateurs de bâtons de réglisse ou de *suçons* de sucre d'orge, il y avait déjà des conseillers d'État. Je me trouvai bien petit, infiniment petit, en présence de ces personnages importants.

Ces messieurs cependant s'humanisèrent avec moi, quelques-uns même condescendirent à faire des allusions très-claires à l'argent que je pouvais avoir en poche, et au désir tout naturel que je devais ressentir de payer ma bienvenue. La petite boutique du portier n'était qu'à deux pas, et les chaussons de pommes faisaient fureur pour le moment. Je répondis avec un certain orgueil que j'avais de l'argent, et avec une certaine âpreté que je saurais parfaitement le dépenser pour mon usage personnel. Quelques avocats, médecins et conseillers d'État s'éloignèrent en haussant dédaigneusement les épaules. Quelques philosophes précoces exprimèrent tout haut leur jugement: « C'est un pingre! » dirent les uns; à quoi les autres répondirent d'un air capable, sans témoigner ni étonnement ni indignation: « Il est déjà très-fort! »

Quand on m'eut vu à l'œuvre et étudié à la loupe, de la tête aux pieds, l'opinion publique formula les deux jugements suivants: 1° C'est un petit vieux! (Mon Dieu! je le savais bien; on me l'avait assez corné aux oreilles!) 2° c'est un *bœuf*: autrement dit: une *bête à concours*.

A suivre. ACHILLE POLTROY.



L'INAUGURATION
DU LABORATOIRE CAVENDISH
A L'UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE

Le 16 juin 1874, vers deux heures, une foule considérable stationne devant les portes d'une sorte de temple de forme quadrangulaire, noirci par le temps et décoré par un portique de fausses colonnes. Le fronton de ce vaste édifice, de forme massive mais majestueuse, qui s'élève à l'angle des deux principales rues de cette ville singulière, ne porte aucune inscription. Les monuments de toute nature, églises, bibliothèques, musées, colléges, sont si nombreux, qu'il est impossible de deviner l'usage auquel est destiné le bâtiment que la population cambridgienne assiége avec un empressement tranquille, particulier à la Grande-Bretagne, dont aucune ville ne représente mieux les instincts d'ordre. Le Jury des assises du Comté vient d'être renvoyé par le juge du circuit, parce qu'il n'y a pas un seul criminel à faire comparaître et que par conséquent, avant que d'être ouverte, la session se trouve close.

Quoique la rentrée des classes n'ait lieu qu'à la fin d'octobre, la plupart des 2000 étudiants qui suivent les cours de l'Université ont déjà quitté Cambridge. Les personnes qui portent le bonnet carré et la toque noire ont passé depuis longtemps l'âge où l'on s'assied sur les bancs. Plusieurs semblent même avoir commencé à entrer dans cette période de la vie où l'on oublie trop souvent la majeure partie de ce que l'on a cru savoir. Çà et là, on voit quelques gradués ou quelques étudiants se promenant en robe bleue, ou portant des ornements dorés sur leurs robes noires. Les premiers appartiennent au collége Caïus, qui possède un uniforme particulier dont ses pensionnaires sont très-fiers; les seconds, de jeunes nobles qui achètent le privilége de porter ces cabans dorés par l'obligation de dîner à la table des professeurs. Jusqu'où peut aller l'orgueil du rang, puisqu'il ne fait pas renoncer tous les étudiants à une telle distinction.

La plupart de ces hommes tout de noir habillés sont d'anciens étudiants ayant passé avec succès leurs examens et portant sur le dos leur diplôme. Venus de toutes les parties de l'Angleterre pour assister à une séance du sénat dont ils sont membres de droit, ils ont repris leur costume de bachelier ou leurs aiguillettes de maître ès arts. Ils semblent généralement plus gais que le nombre de leurs printemps ne le comporte, probablement parce que la vue de ces édifices si graves leur rappelle des heures de gaieté folle, insouciante, où ils bravaient quelquefois les remontrances du maître de leur collége ou même les ordonnances du censeur, auquel on donne le nom de *proctor*.

Par une porte réservée nous entrons avec les élus qui exhibent un morceau de carton rouge; cette porte sert également à des personnages vêtus d'une robe écarlate, bordée presque toujours de rose et quelquefois de blanc. Les uns portent une sorte de bonnet, les autres une toque, quelques-uns le chapeau de ville; aucun n'a de perruque, espèce d'ornement suranné qui est parfaitement inconnu à Cambridge. Les uns sont des docteurs en théologie, les autres des docteurs en droit, et quelques-uns des docteurs en musique. Tous les membres de cette élite se placent en rangs sur une plate-forme érigée dans le fond d'une salle d'honneur. Le chancelier de l'Université ne tarde point à s'y asseoir. Autour de lui se range un groupe de personnes formant son état-major. Nous allons assister à ce que dans la langue officielle on nomme un *jour écarlate*.

Depuis la mort du prince Albert, qui fut chancelier de l'Université peu de temps après son mariage avec la reine, le sénat a confié cette haute sinécure au duc de Devonshire. Sa Grâce a l'honneur unique parmi les grands seigneurs anglais d'être l'héritier d'un des plus illustres savants du monde, et d'en porter le nom. En effet, l'immortel Cavendish était un des aînés de la maison opulente, si célèbre dans l'histoire d'Angleterre, que le duc représente à la Chambre des lords. Ses devoirs de chancelier ne sont point incompatibles avec ses fonctions législatives héréditaires. Car le vice-chancelier élu tous les ans parmi les maîtres des colléges est chargé de tout le travail. Le duc de Devonshire n'a d'autre devoir que de présider aux grandes séances, dans lesquelles les docteurs revêtent leur robe rouge.

Quoique l'Université d'Oxford ait fait dans ces derniers temps de grands sacrifices pour développer la culture des sciences, Cambridge a conservé une supériorité marquée à cet égard, et ses docteurs en droit civil connaissent mieux les *Principes* que les Instituts. Mais si l'on aime la physique et l'astronomie à Cambridge, on y chérit bien davantage la tradition. On ne se préoccupe point de réformer les dépenses inutiles qui absorbent un budget fabuleux, afin de consacrer les économies aux besoins croissants des sciences. Heureusement l'esprit libéral qui depuis sept ou huit siècles a créé tous les colléges, ne s'est point éteint de nos jours. Comme au moyen âge, l'Université peut encore compter sur la générosité de puissants bienfaiteurs.

Voyant que le sénat, pauvre au milieu d'un Pactole, hésitait à doter l'Université d'un laboratoire dont le besoin était proclamé chaque année, le duc de Devonshire se décida à faire les frais d'un établissement aussi indispensable, et il dépensa à le construire une somme de 250 000 francs.

C'est la remise solennelle de la clef entre les mains du vice-recteur qui était le motif de cette convocation extraordinaire. Mais ce n'était pas la seule attraction de la cérémonie, car pour ajouter à l'éclat de la solennité, le sénat avait joint à l'inaugu-

ration la nomination de 17 docteurs honoraires. Ces grades se décernent sans examen et sont considérés comme une grande faveur, dont généralement l'Université se montre fort avare. Il y a déjà sept ans qu'on n'a fait à Cambridge un seul docteur, en dehors des étudiants qui ont passé les examens réglementaires.

On remarquait parmi les nouveaux docteurs le général sir Garnet Wolseley, le vainqueur des Achantis; un grand tumulte d'applaudissements s'est élevé dès que le général a paru sur l'estrade. De même que sir Bartle Frere, un des récipiendaires, il portait sa robe rouge sur son uniforme de général anglais. L'épée, qu'il n'avait point abandonnée, passait en dessous. Il avait jeté sur ses épaules la robe à parements roses de son hôte, le révérend Cosson, docteur en héologie.

Les succès du général ont été si grands, que l'Université d'Oxford et l'Université de Dublin viennent de suivre l'exemple de Cambridge et de donner le grade de docteur au héros du jour! Quand ils ont été fatigués d'applaudir, les étudiants, qui étaient répandus dans la galerie, se sont mis à siffler un petit air de circonstance. Il paraît que c'est leur manière la plus éloquente d'exprimer leur satisfaction.

Après sir Garnet Wolseley, le récipiendaire qui a obtenu le plus de succès est M. Le Verrier, le directeur de l'Observatoire de Paris. Notre illustre compatriote a en effet plus d'un titre spécial à l'admiration des Cambridgiens, dont l'enthousiasme pour Newton grandit en quelque sorte chaque année. En effet, la planète Neptune que M. Le Verrier a découverte fut révélée par une mémorable application de la loi universelle dont Newton est l'inventeur. Lorsque Newton fut attaqué par les prétendues découvertes de M. Vrain Lucas, c'est M. Le Verrier qui a pris la défense du savant dont l'Université vénérera éternellement la mémoire. Enfin l'observatoire de Cambridge est dirigé par M. Adams, qui se trouve en quelque sorte associé à cet épisode ineffaçable de l'histoire scientifique. A peine M. Le Verrier avait-il déposé ses calculs à l'Académie des sciences, que M. Adams publiait les résultats identiques auxquels il était arrivé par une méthode indépendante. Deux Américains avaient été également associés à cette fête. L'un d'eux était M. Lowell, le célèbre poëte de l'Université américaine fondée à Cambridge des États-Unis, par Havard. L'autre était M. Wintrop, le président de la société des antiquaires du Massachussets, le descendant d'un des membres de l'Université qui, il y a plus de deux siècles, avait cinq fois traversé l'Atlantique pour chercher de l'autre côté de l'Océan la liberté dans un monde meilleur.



Intérieur du laboratoire Cavendish, à l'Université de Cambridge.

On a encore vigoureusement applaudi lord Alexandre Cockburn, le *chief justice* d'Angleterre, à qui l'on doit l'heureuse issue du grand procès Tichborne, et M. Georges Bentham, président de la société Linnéenne.

La scène de l'ouverture académique était digne du moyen âge, qui a laissé des traces si vivantes dans toutes les parties de l'Angleterre. Les candidats, confondus avec les docteurs, étaient rangés en deux lignes devant le chancelier. Un massier venait les chercher solennellement l'un après l'autre et les faisait approcher de l'orateur public; ce dernier les prenait par la main et prononçait une courte harangue latine dans laquelle il célébrait leurs mérites,

puis il les conduisait jusqu'au pied de la chaise sur laquelle était assis le duc de Devonshire. Toujours en latin, Sa Grâce les déclarait docteurs *honoris causa*. Ce latin, prononcé à l'anglaise, était parfaitement incompréhensible pour les auditeurs français. Nous nous consolions en pensant que Cicéron n'aurait pas eu moins de mal à reconnaître sa propre langue. Mais la connaissance du latin paraît être très-répandue à Cambridge, car les ladies qui étaient sur l'estrade paraissaient suivre à merveille toutes les parties du discours. La réception des docteurs fut suivie de la récitation, par les élèves, des pièces qui avaient obtenu le prix de poésie, en anglais, en latin et en grec. Cette partie des exercices ne parut pas avoir le privilége d'intéresser vivement l'assistance. Le soir, un grand banquet réunit les lauréats, les principaux personnages de l'Université et des invités de distinction dans la salle à manger de *King's College*, où le duc de Devonshire a fait ses études. C'est un vaste monument gothique, où trois cents convives se trouvaient à l'aise. Les invités dînaient sur une estrade au pied de laquelle se tenaient les chanteurs de l'église du collége, qui régalaient les invités avec des hymnes et des poésies de circonstance.

Le restant de la salle, qui est immense, était garni de tables auxquelles avaient pris place, *minores gentes*, les professeurs, les maîtres ès arts, et les simples bacheliers avec quelques amis.

Tout ce monde, petits et grands invités, était servi avec de l'argenterie magnifique, qui appartient au collége et que l'on changeait à chaque plat. A chaque instant on voyait apparaître des pièces nouvelles. Nous ne serions certainement pas au-dessous de la vérité, si nous évaluions à plus de 500 000 francs la valeur de ce splendide matériel, qui appartient en propre au collége, et qui provient de dons faits par les élèves.

On ne comprendrait certainement rien à cette prodigalité, si l'on oubliait que les Universités anglaises n'appartiennent pas plus à l'État que les couvents de France n'étaient la propriété du roi avant la révolution de 1789.

Ce sont des institutions féodales qui ont le droit d'envoyer des députés au Parlement pour représenter leurs intérêts, mais qui n'ont aucunement part aux libéralités du budget. Elles se soutiennent à l'aide de leurs propres ressources et à l'aide de rétributions scolaires. Les biens de mainmorte qu'elles possèdent sont immenses. Il en résulte que nous avons autant de peine à nous faire une idée de leur opulence que de leur organisation extraordinaire. De même que l'Université est indépendante vis-à-vis de l'État, les colléges eux-mêmes conservent vis-à-vis de l'Université une certaine dose d'indépendance, et se gouvernent à peu près à leur guise. On peut donc dire que la république universitaire de Cambridge est une fédération de 27 petites républiques indépendantes.

Nous y avons trouvé une hospitalité si généreuse et si sympathique à la France, que nous aurions mauvaise grâce à examiner de près les défauts d'un pareil système d'éducation, qui a l'avantage d'avoir donné une éducation solide à une multitude d'hommes célèbres dans toutes les sciences, ainsi que dans la littérature.

W. DE FONVIELLE.

FAUTE DE S'ENTENDRE

Il y avait une fois trois habitants de la ville (deux messieurs et une dame) qui avaient formé le projet de passer une journée à la campagne, de respirer le grand air, de courir par monts et par vaux, de déjeuner d'une omelette et d'un lapin sauté sous la tonnelle d'un cabaret de campagne, de boire du lait à leur goûter, de dîner où il plairait à la Providence, et de ne rentrer qu'à la nuit close, réjouis, réconfortés et rafraîchis pour longtemps.

Au jour dit, ils partirent pour les champs. Le ciel aurait pu être plus pur et les nuages moins foncés en couleur. La petite caravane ne s'inquiéta pas pour si peu.

Les premiers arbres qu'ils rencontrèrent leur arrachèrent des cris d'enthousiasme. C'étaient de vrais arbres, ceux-là, comparés à ceux du boulevard qui sont toujours couverts de poussière. Quand ils sentirent l'odeur du thym et du serpolet, et qu'ils entendirent autour d'eux le bourdonnement continu des abeilles, ils commencèrent à perdre la tête, à citer ou à composer des vers en l'honneur de la campagne. Ils prenaient en pitié cette partie de l'humanité qui s'emprisonne dans les villes, enfonce ses talons dans l'asphalte échauffé des trottoirs et respire un air brûlant tout chargé de poussière.

Ils furent croisés sur une lande par un petit garçon d'une dizaine d'années, bourru, hâlé, sauvage et déguenillé. Tous les trois convinrent que ce petit malotru faisait honte au paysage. Il leur aurait fallu des paysans à la manière de Férogio.

La dame ayant franchi sans crier un ruisseau qui avait bien cinquante centimètres de large fut proclamée une héroïne. De leur côté les deux messieurs ayant mis en fuite un chien de berger, que la curiosité seule avait attiré, et non le désir de nuire, se sentirent tout fiers de leur vaillance, et roulèrent dans le secret de leur cœur des pensées héroïques.

La dame les appela ses deux « chevaliers », et eux, moitié en riant, moitié sérieusement, ne parlèrent plus que de pourfendre des géants et de terrasser des monstres.

Il y avait, ce même jour, cinq vaches et un veau parqués dans une immense pâture, sur un plateau assez élevé. Ces bonnes bêtes, en leur for intérieur,



Les deux partis continuaient à s'observer avec défiance. (P. 378, col. 2.)

songeaient paresseusement aux choses qui peuvent intéresser cinq vaches et un veau. Le temps était menaçant; celles qui avaient des rhumatismes prédisaient la pluie. Tant mieux! se disaient les autres, car jamais les mouches bovines n'ont été aussi insupportables. A propos! si nous allions brouter un peu plus loin : ce coin commence à être tondu de trop près, sans compter qu'on y trouve des joncs en quantité, et des plantes fades et désagréables qui pullulent au bord de ces flaques d'eau. Voilà une chose convenue, changeons de quartier. Celles qui étaient debout commencèrent à se diriger vers l'endroit indiqué, à pas lents et en s'émouchant les flancs de leurs queues. Celles qui étaient couchées songèrent à se lever, ce qui demande une large délibération et coûte un grand effort, par les temps chauds.

« Alerte! » beugla tout à coup la doyenne des vaches, qui était une vieille rousse avec un air entendu et un ventre rebondi. Celles qui étaient déjà parties revinrent sur leurs pas, et une vieille paresseuse qui était encore sur le flanc profita de l'occasion pour ne point se lever.

Le long du petit sentier qui descendait de la colline et traversait la pâture, la dame et ses deux chevaliers s'avançaient rapidement.

Les vaches examinèrent de leurs gros yeux ces figures étranges. Chacune tira ses conclusions selon son caractère. La mère du veau se figura tout de suite que ces gens, avisés de ce que son enfant était beau de sa personne et très-avancé pour son âge, avaient dessein de le lui enlever. A cette idée épouvantable, le feu de la colère et de l'indignation fit étinceler ses regards. Les autres vaches se demandèrent si ces gens étaient des bouchers ou des vétérinaires. Elles étaient remplies à la fois de terreur et de courroux, à l'idée d'être emmenées à la ville, pour n'en plus revenir, ou d'être soignées, sans être malades, par un bourreau de vétérinaire. La doyenne, qui avait de l'expérience et qui voyait, comme on dit, « plus loin que le bout de son nez, » se souvint que jadis, dans l'ancien temps, le maître du château et de la ferme venait visiter ses vaches, en compagnie de ses amis, et leur apportait de grandes poignées de sel. Elle se posta donc au premier rang, toute prête à profiter de l'aubaine. Ses yeux brillaient, et elle agitait sa queue. Ce que voyant, toutes les autres se mirent à agiter leurs queues comme madame la doyenne.

Quel malheur que les hommes ne comprennent pas le langage des vaches, et que les vaches n'entendent point la langue des hommes! Au lieu de se tenir en échec, les deux troupes auraient pu s'expliquer. Les citadins auraient déclaré qu'ils n'étaient ni bouchers, ni vétérinaires; qu'ils avaient, à la vérité, oublié d'apporter du sel, mais qu'ils y songeraient sans faute à la première occasion; qu'ils n'avaient nulle envie de ravir le petit veau noir à sa mère, fût-il dix fois plus noir, et vingt fois plus avancé pour son âge, attendu qu'ils habitaient, au second étage, un appartement fort étroit, où il n'y avait pas de place pour un roquet, à plus forte raison pour un veau.

Les vaches, satisfaites de ces loyales explications, auraient déclaré que le passage était libre; elles se seraient excusées d'avoir montré une curiosité qui n'était qu'indiscrète quoiqu'on eût pu la croire menaçante; elles auraient donné pour raison qu'elles vivaient fort retirées à la campagne, et qu'elles avaient rarement, ou plutôt jamais, l'occasion de recevoir d'aussi brillants visiteurs.

Faute de s'entendre, les deux partis continuaient à s'observer avec défiance. Les deux « chevaliers » étaient tout penauds et tout déconfits. Il est toujours désagréable de laisser voir qu'on a peur; il est surtout humiliant de le montrer devant une femme que l'on a juré de protéger. Chaque fois que le mari (le moins poltron des deux) faisait mine d'entr'ouvrir la barrière, les six paires de cornes le couchaient en joue, et les six paires d'yeux dardaient sur lui des regards farouches. Son beau-frère, d'une main tremblante, avait fini par assujettir son lorgnon sur son nez; à quoi cela lui servait-il, sinon à voir plus clairement combien les yeux des vaches étaient hagards et leurs cornes pointues. La dame s'impatientait, frappait du pied; elle venait de sentir quelques gouttes de pluie; et de l'autre côté de la pâture, on entrevoyait une gare de chemin de fer. Elle endurait le supplice de Tantale à la vue de ce refuge qui était si rapproché et qu'elle ne pouvait atteindre.

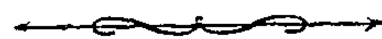
La pluie se mit à tomber sérieusement, la dame était au désespoir; les deux messieurs n'osaient se regarder en face, lorsque le petit garçon bourru et déguenillé, « qui faisait honte au paysage » ouvrit la barrière et s'engagea dans la pâture d'un pas délibéré. Sans hésiter la dame le suivit, et les deux chevaliers l'accompagnèrent en tremblant. Les vaches se rapprochèrent du groupe et flairèrent les étrangers en soufflant bruyamment. Quel moment terrible!

Satisfaites de leur examen, elles baissèrent la tête et se remirent à paître sans plus de cérémonie. Les voyageurs arrivèrent à temps pour prendre le train et pour esquiver une averse épouvantable. La dame essaya de plaisanter sur l'aventure; les messieurs riaient jaune et soutenaient mal la conversation qui finit par tomber tout à fait.

Aussi, pourquoi se lancer dans les grandes aventures de la campagne, quand on ne sait pas seulement ce que c'est qu'une vache?

J'appelle l'attention de tous les gens sérieux, sur ce que je regarde comme une regrettable lacune dans l'éducation de la jeunesse française!

J. Levoisin.



LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE XVII

Jeanne redevient une simple mortelle.

Diane dormit peu cette nuit-là, ou du moins elle dormit mal. La cuirasse argentée de Jeanne d'Arc hanta ses rêves, et le lendemain soir, elle demanda à son oncle de la conduire de nouveau au Théâtre-Historique. Elle voulait revoir cette petite fille qui savait dire de si belles choses, et qui mourait si courageusement. M. Ducreux eut la complaisance de céder tous les soirs à cette fantaisie de Diane, pendant huit jours que dura la foire, et l'on vit Jeanne d'Arc se transformer tour à tour en Marie Stuart, en Jane Gray, en fille de Jephté, en touchante Iphigénie. Était-ce dans ces rôles tragiques que la pauvre enfant avait contracté cet air de résignation douloureuse, cette attitude de victime qui avaient pris le cœur de Diane, et qui frappa M. le maire lui-même?

« C'est qu'elle est fort intelligente, cette petite, disait un matin le bon oncle en finissant de déjeuner. Je regrette, ma chère Isabelle, que votre santé ne vous permette pas de nous accompagner. Une prononciation charmante. Une mémoire imperturbable ! Et le sentiment de ce qu'elle débite ! Pauvre créature ! Elle était née pour mieux que cela ! Ce brutal la maltraite, je le crains.

— Quoi ! son père? demanda Mme de Léry.

— Il n'est que son oncle, et encore un oncle à la mode de Bretagne, atténuation que j'ai vite accueillie pour sauver l'honneur des oncles et des grands-oncles, n'est-ce pas, miss Chiffon? dit le vieux marin en frappant doucement sur la joue de sa petite favorite.

— Et bien, mon cher et vrai oncle, reprit Mme de Léry, ne trouveriez-vous pas, dans votre ingénieuse sagesse, le moyen de retirer cette intéressante enfant des mains de cet homme.

— Si vous êtes disposée à la prendre sous votre protection, Isabelle, ce sera bien facile. On désintéressera à peu de frais, je l'espère, le directeur du théâtre, et nous mettrons Jeanne d'Arc à l'ouvroir.

— Oh non, maman ! s'écria impétueusement Diane, je la veux ici, et tous les soirs elle pourra nous jouer la tragédie.

— Voyez-vous cela ! dit M. Ducreux en assujettissant ses lunettes pour mieux voir le gentil visage dont l'expression suppliante le charmait. Et où serait le mérite de la bonne action, mademoiselle, si vous ne pensiez qu'au plaisir qu'elle peut vous rapporter? D'ailleurs, puisque Jeanne d'Arc ne doit plus passer sa vie à combattre les Anglais, il faut qu'elle apprenne un état. A l'ouvroir, les sœurs lui enseigneront tout ce qui est nécessaire pour entrer en service; et quand tu te marieras, ma petite Diane, si Jeanne d'Arc te convient alors, elle pourra devenir ta femme de chambre. »

Diane éclata d'un rire fort irrespectueux. Quelles idées saugrenues avait ce cher oncle ! Est-ce qu'elle serait jamais en âge d'être mariée? Et surtout consentirait-elle en aucun temps à avoir pour femme de chambre une héroïne qui gagnait des batailles, faisait sacrer les rois, et mourait si vaillamment sur le bûcher ou sur le billot, suivant les nécessités de la situation.

Huit jours après, la petite tragédienne, à laquelle on conserva le nom de Jeanne, était installée auprès des sœurs de l'ouvroir, dont elle gagna bientôt l'intérêt par sa douceur et son intelligence. La paix et les bons traitements effacèrent peu à peu de sa physionomie cette expression douloureusement résignée qui faisait peine à voir sur son visage d'enfant; aussi, quand le dimanche Mme de Léry voyait courir la joyeuse Diane entre les deux orphelins que sa charité protégeait, elle remerciait au fond du cœur le Dieu qui lui avait donné le pouvoir et la volonté de faire le bien.

CHAPITRE XVIII

Diane se fait apôtre.

« Regardez donc Diane qui s'en va les mains croisées derrière le dos, comme un petit philosophe péripatéticien, pendant que Ben-Aïssa l'écoute d'un air plein de déférence. Que se disent-ils donc de si grave? Voilà un mois que cela dure ! Après le déjeuner, Diane fait un petit signe, et son docile compagnon la suit sous l'allée couverte. Plus de jeux, plus de courses ! On cause, ou du moins Diane parle. Cette petite fille a vraiment reçu le don de la parole. Quant à l'élève, il fait de temps à autre un signe muet d'assentiment, voilà tout.

— Miss Diane n'est jamais embarrassée pour parler, monsieur, dit froidement Déborah, à qui déplaisaient ces mystérieuses causeries. Les mots lui viennent avec une facilité désolante. C'est un vrai moulin à paroles.

« Ma bonne miss, interrompit doucement Mme de Léry, je vous demande grâce pour cette fois. La pauvre petite fait de son mieux. Vous saurez dans quelques jours qu'elle ne perd pas son temps.

— Ah! vous êtes donc dans le secret, ma nièce? je vous y prends, dit M. Ducreux de son ton de bonne humeur.

— Demain, mon cher oncle, vous en saurez autant que moi; mais jusque-là, laissons à notre fillette le plaisir de la surprise qu'elle nous ménage. »

Le lendemain était un dimanche. Pendant que Diane faisait sa plus belle toilette, le petit garçon se promenait d'un air sérieux sur la pelouse.

1. Suite. — Voy pages 206, 238, 252, 285, 300, 318, 332, 349 et 362.

« Chère miss, dit M. Ducreux qui venait d'offrir le bras à l'Anglaise pour faire un tour de parc en attendant l'heure de la messe, regardez « notre jeune païen », comme dit Pacifique, faisant monter ses prières jusqu'au trône radieux d'Allah!

— Hélas! murmura la gouvernante en joignant les mains avec ferveur, je ne puis vous dire la peine que j'éprouve chaque dimanche à laisser cet enfant derrière nous! Les jours s'écoulent, et nous ne gagnons rien!

— Qui sait? » répondit M. Ducreux d'un ton de bonne humeur.

Au moment où miss Déborah allait demander l'explication de ces mots pleins d'espoir, elle vit accourir Diane, qui, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, cherchait à se donner un air d'importance.

« N'entendez-vous pas la cloche de l'église, cher oncle, et vous aussi, ma bonne miss. Dépêchons-nous! C'est un si beau dimanche aujourd'hui! Personne ne reste en arrière. Viens donc, Aïssa, continua-t-elle en tirant son camarade, qui se cachait au second plan. Dis-leur toi-même que tu veux être chrétien, et que je serai ta marraine.

— Voilà donc le secret, mon petit apôtre, dit le bon oncle en élevant dans ses bras, jusqu'à la hauteur de son visage, la mignonne petite fille qu'il embrassa tendrement.



La conversion de Ben-Aïssa. (P. 380, col. 1.)

— Chrétien! murmura miss Déborah d'une voix attendrie. Oh! Ben-Aïssa, mon cher enfant. »

Et pour la seconde fois, elle l'étreignit dans ses longs bras osseux.

« Oui, reprit Diane, je serai marraine et Hervé parrain, si maman veut; mais c'est moi qui choisirai le nom. Je l'appellerai Georges à cause du dragon.

— Je ne vois pas trop le rapport, objecta en souriant M. Ducreux.

— Oh! mon oncle, avez-vous donc oublié le chien enragé, dit la petite fille d'un ton de reproche. Et Ben-Aïssa n'a-t-il pas tué avec la bêche cet horrible animal, comme saint Georges a transpercé de sa lance le cruel dragon?

— C'est vrai, mon enfant; comment suis-je assez peu perspicace pour n'avoir pas saisi tout de suite une similitude si frappante?

— Mon oncle, vous riez toujours, reprit Diane un peu déconcertée.

— Non, ma fille, je pleurerais plutôt aujourd'hui; tu es une brave enfant, mais souviens-toi que lorsqu'on a charge d'âmes, il faut tâcher d'abord d'être irréprochable. Ton filleul aura les yeux sur toi; tu prends devant Dieu l'engagement de répondre de lui; ne lui donne donc à l'avenir que de salutaires exemples. »

Trois mois après, le vieux curé avait achevé l'œuvre si naïvement commencée par la petite fille. Ben-Aïssa, chrétien depuis la veille, s'asseyait pour la première fois avec Diane à la table du Dieu qui appelle à lui les enfants. Ce fut un beau jour, jour de douces joies et de pieuses émotions.

Diane était rayonnante. Elle avait son bonheur et celui de son filleul, et son petit cœur débordait de sainte reconnaissance. On ne pouvait se lasser de les regarder tous deux : elle si blanche, si pure, si rose, fraîche comme un bouton d'églantine; lui, décidé, sérieux, mais ayant grand'peine à baisser ses yeux noirs, dont une pensée toute nouvelle modérait l'ardeur un peu sauvage.

Après la confirmation, on revint au château; les enfants marchaient en avant, le long des haies touffues, d'un air heureux et recueilli cependant. Il leur semblait que tout, autour d'eux, s'unissait à leurs pieuses actions de grâces. Diane, enveloppée dans son grand voile blanc, écoutait, sans se laisser distraire de sa pensée dominante, les oiseaux qui n'avaient jamais si bien chanté, croyait-elle, les peupliers frémissants qui les saluaient au passage, et

ces mille voix des insectes dans l'herbe, à l'heure de midi.

« Comme c'est beau! dit-elle, en sortant, pour la première fois depuis le départ de l'église, de son religieux silence. Que Dieu est bon d'avoir fait tout cela pour nous! Ah! mon filleul, — et ici elle ne put s'empêcher de sourire un peu orgueilleusement, tant son rôle de marraine lui semblait important, — quand tu seras soldat, je n'aurai plus rien à désirer!

— Eh bien, ma nièce, disait à quelques pas en arrière le vieux marin à Mme de Léry qui lui donnait le bras, vous ne sentez guère la fatigue, n'est-ce pas? Le bonheur est le meilleur médecin. — N'avais-je pas raison d'affirmer que vous étiez capable avec Diane de faire des prodiges, et de transformer notre petit sauvageon?

— Diane a tout fait sans moi, mon oncle. Dieu bénit les cœurs purs et les âmes de bonne volonté, et c'est elle seule qui a été le missionnaire, avec le secours de la grâce d'en haut.

— La drôle de petite fille! murmura M. Ducreux avec un ton de complaisance qui en disait bien plus que ses paroles. Comment n'avais-je rien deviné? Le petit air important et affairé qu'elle se donnait depuis quelque temps aurait dû m'avertir qu'elle avait un bout de rôle à remplir dans le monde. Mais j'étais aveugle! Et vous, miss Déborah, qu'en pensez-vous?

— Je pense que Diane est un ange, répondit l'Anglaise avec une exaltation qui n'était pas dans ses habitudes.

— Et Massinissa?

— Massinissa est un vrai gentleman. »

Et miss Déborah jeta en avant son poing fermé, comme si elle s'apprêtait à défendre par la force la thèse hardie qu'elle venait de mettre au jour.

« A la bonne heure, miss Oracle, vous y voilà enfin! Nous écrirons cela à Hervé, qui est capable de faire illuminer le mont Atlas pour vous marquer sa reconnaissance. »

CHAPITRE XIX

Où il est décidé que Diane ne continuera pas l'éducation de son filleul.

« Hélas, chère maman, disait Diane en embrassant sa mère, cela ne pouvait donc durer toujours ainsi!

— Non, ma pauvre chère enfant, rien ne dure ici-bas, ni la réunion, ni l'absence; mais ne pleure pas, je t'en prie; tu me désoles. Ben-Aïssa doit avoir encore plus de chagrin que toi. Il faut lui donner l'exemple de la raison.

— Ah! il le sait, mon pauvre filleul?

— Oui, je l'ai fait appeler tout à l'heure. Il est triste, mais résigné, car il comprend qu'il doit faire son éducation. Tu n'avais pas la prétention, chère fillette, de suffire à cette tâche.

— Oh non, bien sûr, maman! mais je pensais qu'entre vous, mon oncle, M. le curé et miss Déborah, mon filleul aurait pu devenir très-instruit.

— Ma chère enfant, plus que tout autre, ton frère d'adoption a besoin de l'éducation publique. Il lui faut une carrière. Il y aura des examens à passer. Rien de tout cela ne peut se faire sur les pelouses de Léry. Jouis donc en paix des deux mois qui te restent, et au lieu de songer uniquement au jour du départ, pense aux vacances qui chaque année nous ramèneront Ben-Aïssa. »

Deux mois après, Ben-Aïssa en costume de lycéen partait pour Paris sous la conduite de M. Ducreux, escorté de Diane. Il y eut bien des adieux échangés au parloir, bien des larmes de la part de Diane.

« Ne pleurez donc pas ainsi, ma petite marraine, disait le filleul en s'enfonçant les poings dans les yeux, car je pleurerais aussi, et ce serait bien laid pour un soldat. »



Le départ de Ben-Aïssa. (P. 381, col. 2.)

Ce mot chassa comme par magie les larmes de la petite fille.

« Ah! dit-elle, quand tu seras colonel de dragons? Mais non, j'aime mieux que tu sois lancier. Une lance comme saint Georges ton patron! »

CHAPITRE XX

Nos héros font une nouvelle connaissance.

Il y avait déjà plusieurs années qu'Aïssa était au collége, lorsqu'en venant, comme de coutume, passer les vacances à Léry, il trouva établi dans l'intimité de la famille un ancien ami de M. Ducreux. M. Maisonans (c'était son nom), veuf et sans enfants, avait acheté dans les environs une importante filature.

Il voulait seulement occuper ses loisirs, disait-il, mais non pas trop surcharger sa vie. Aussi avait-il auprès de lui, en qualité de sous-directeur, un homme jeune encore, ancien élève de l'École centrale, qui faisait une grande partie de la besogne. Ce que M. Maisonans se réservait exclusivement, c'était la partie morale de sa tâche. En peu de temps, il avait su mettre sa filature sur un pied admirable. Les ouvriers étaient soigneusement choisis; on leur passait volontiers l'inhabileté et l'inexpérience (le maître était assez riche pour supporter des pertes relativement très-légères), mais on était inflexible sur la conduite. Aussi, dans cette maison modèle, n'entendait-on jamais un jurement ou une parole malséante, ne rencontrait-on pas un ivrogne.

Dès le lendemain de l'arrivée d'Aïssa on alla passer la journée à la filature. Avant le dîner, le collégien avait déjà tout vu; il s'était promené partout, examinant avec curiosité ces merveilleuses machines, qui semblent le dernier mot de l'industrie humaine; il avait suivi le chanvre dans toutes ses transformations, depuis le moment où ses brins courts et grossiers sont écrasés sous des meules énormes, tournant sans cesse, jusqu'à celui où devenu un fil lisse et illimité dans sa longueur, il vient s'enrouler de lui-même sur des milliers de bobines verticales, bien vite remplacées par d'autres, lorsqu'elles sont complétement garnies.

M. Maisonans savait beaucoup; de plus, c'était un charmant causeur. Aïssa dont l'intelligence s'était singulièrement développée pendant ses années de collége, aimait à l'entendre, particulièrement sur les sujets spéciaux dont l'habile industriel s'était occupé toute sa vie. Il écoutait avec un plaisir évident l'histoire de cet art de la filature, depuis l'antiquité la plus reculée, où les déesses n'avaient pas dédaigné d'apprendre elles-mêmes aux mortels l'art de filer et de tisser : la grande Isis, chez les Égyptiens, Arachné chez les Lydiens, la sage Minerve chez les Grecs, jusqu'à notre époque où avaient surgi du cerveau humain tant de merveilleuses inventions.

En dépit des efforts de sa mère et de miss Déborah, Diane, qui commençait pourtant à devenir une jeune fille, était restée très-enfant par un certain côté de l'esprit; elle avait, comme jadis, un goût prononcé pour le merveilleux et l'extraordinaire, en un mot, comme disait l'oncle Ducreux, « chez elle la folle du logis était toujours prête à dérailler. » Elle ne s'intéressait donc beaucoup qu'aux choses d'imagination, et c'était avec un ennui mal dissimulé qu'elle assistait aux « interminables conférences » de M. Maisonans et de l'écolier.

« Qu'est-ce que cela peut te faire, disait-elle à Aïssa lorsqu'ils revenaient tous deux au pas de leur poney, que Berthollet ait découvert ceci, et Philippe de Richard cela? Tu ne seras pas filateur, Dieu merci!

— Non, petite sœur, sois tranquille, répondait Aïssa. Je m'ennuierais à la longue de ces éternelles bobines, et il n'y a pas de danger que je leur sacrifie mon sabre et ma carabine. Un Arabe filateur, cela ne se serait jamais vu, ajoutait-il en riant à cette seule idée!

— Et bien alors, n'est-il pas malheureux de passer les courtes heures des vacances dans cette vilaine maison? Pour moi, je te le déclare, la carde, l'étirage, le lissage, le tordage, me laissent également indifférente, et je donnerais tous les prodiges de la filature mécanique, les moteurs invisibles, les cylindres étireurs, et jusqu'à l'arbre de transmission lui-même pour un petit coin de notre belle Loire. Mais tu ne l'aimes plus, ingrat! A peine si tu lui donnes un regard, quand nous passons; tu n'entends ni le cri des hirondelles, ni le chant des mariniers, ni le bruissement des peupliers, rien de ce qui me charme enfin. Tu n'as d'yeux que pour cette fumée noire qui obscurcit notre ciel, et d'oreilles que pour le bruit assourdissant de ces odieuses machines.

— Mais, ma chère Diane, je ne sais à qui vous en avez; j'aime toujours la Loire, et je ne comprends rien à cette querelle. Puis-je passer mes six semaines de vacances à regarder couler ce beau fleuve, où à voir s'agiter les roseaux de l'étang?

— Oh, il y a tant d'autres choses que nous pourrions faire comme les années précédences : et le jardinage, et les goûters à la ferme, avec du pain bis et du lait froid, et les promenades en bateau, et la pêche à la ligne? »

Aïssa déclara qu'il était prêt à jardiner, à bêcher, à pêcher, à faire tout ce que Diane voudrait en un mot, que quant au pain bis et au lait froid, il les aimait toujours passionnément, et qu'il en mangerait autant que cela pourrait plaire à sa marraine.

Alors Diane souriait, signait la paix, et le lendemain, quand on se mettait en course après le déjeuner, c'était elle qui la première tournait la tête de son petit poney dans la direction de la filature.

Moustique suivait sans réclamer, certain qu'il aurait toujours, à la fin de la promenade, une collation de son goût.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.



LES DERNIÈRES

EXPLORATIONS ARCTIQUES[1]

I (*suite*)

Expédition de la *Hansa* et de la *Germania*.

La chaleur solaire plus considérable qui règne dans l'intérieur rocheux de cette partie du Groenland y développe une flore plus variée que celle de la côte. Les places occupées jadis par les Esquimaux, bien que ne présentant qu'une superficie de quelques toises, se reconnaissent de fort loin à une belle couleur de verdure, due aux engrais artificiels. De prairies, il ne semble pas qu'il y en ait nulle part. Des mousses, des lichens, des renoncules, des saxifrages, poussent clair-semés et misérables dans la poussière des roches. Pour toutes forêts, ce sont des bouleaux nains, de quelques pouces de hauteur, dont les troncs quelquefois n'offrent guère plus de force qu'une allumette; ou bien ce sont des broussailles, tout aussi humbles, d'airelles ou de saules, qui rampent littéralement à terre en se ramifiant comme des racines.

On rencontre jusqu'à des altitudes de 500 et 1000 mètres toutes les espèces de la plaine, notamment la fleur de pavot. A 2300 mètres se trouve aussi une longue mousse fibreuse, qui croît là en compagnie de ces lichens noirs et jaunes qu'on aperçoit également partout, dans nos Alpes d'Europe, comme les derniers représentants du monde végétal.

L'hivernage de la *Germania* se passa dans des conditions exceptionnelles; si l'on en excepte les privations et les souffrances attachées à un séjour dans ces régions glacées, quelques rencontres avec les ours qui faillirent se terminer d'une façon dramatique, furent les seuls dangers sérieux que les explorateurs eurent à courir durant le long hiver arctique. Le 22 juillet 1870, la *Germania* remise à flot reprenait sa course sans encombre, pénétrait dans quelques unes des sinuosités de la côte groenlandaise et rentrait à Brême le 10 septembre sans avoir perdu un seul homme de son équipage.

Expédition de MM. Payer et Weyprecht au pôle Nord.

En somme le voyage de la *Germania* avait fourni de nombreux et curieux renseignements sur un pays inconnu, mais il n'avait nullement fait avancer la question de la découverte du pôle Nord. Un des membres de l'expédition, le capitaine Payer, résolut de reprendre la route du cercle arctique, et, délaissant le Groenland, de se diriger résolûment vers cette mystérieuse extrémité de l'axe du globe.

Le gouvernement autrichien secondant les vues du capitaine Payer lui accorda une subvention qui, grossie par une souscription publique, permit de frèter un navire à vapeur, le *Tegetthoff*, et de réunir un équipage.

Le 13 juin 1872, l'expédition du *Tegetthoff*, sous le commandement de Payer et de M. Weyprecht, officier de la marine autrichienne, quittait le port de Brême et se dirigeait vers Tromsoë pour s'adjoindre le capitaine Carlsen, vétéran des mers arctiques, auquel on doit la curieuse découverte des reliques de Barentz[1].

Sous la conduite du capitaine Carlsen, le *Tegetthoff* atteignait au mois d'août la côte de la Nouvelle-Zemble, où il se rencontrait avec l'*Isbjorn*, navire monté par une expédition ayant pour but l'exploration scientifique de cette région. Puis le *Tegetthoff* s'était tourné vers le Nord et pendant deux ans on n'avait plus entendu parler de lui. On avait déjà les craintes les plus sérieuses sur le sort des explorateurs, lorsqu'au mois de septembre dernier on apprit qu'un navire russe venait de débarquer en Norvége, sain et sauf, tout le personnel de l'expédition autrichienne. Bientôt on apprit que si le voyage avait été marqué par de nombreux malheurs, il pouvait être désormais classé parmi les plus glorieux, car il avait amené la découverte d'une nouvelle grande terre polaire.

Nous ne décrirons pas ici l'accueil que l'Europe a fait aux hardis explorateurs; toutes les nations ont voulu prendre part à l'ovation qui a entouré MM. Payer et Weyprecht des côtes de la Norvége jusqu'à Vienne; jamais certes aucun voyageur, venant de doter son pays de vastes et riches possessions, ne s'est vu acclamer de la sorte. Et ce n'est pas nous qui blâmerons ces acclamations; elles honorent notre siècle, car elles montrent qu'il place au-dessus des faits d'armes glorieux, mais sans résultat, les nobles et immortelles conquêtes de la science.

Voyons maintenant quel fut le sort de l'équipage du *Tegetthoff*, pendant les deux ans qu'il resta séparé du monde civilisé.

Le 20 août, la vaillante expédition autrichienne perdait de vue l'*Isbjorn*, et dès le lendemain 21, elle voguait sur une mer encombrée de glaces flottantes, lorsqu'un vent soudain mettant toutes ces masses en mouvement, le *Tegetthoff* se vit complétement entouré. Les efforts du capitaine Weyprecht, répétés pendant plusieurs semaines, ne réussirent pas à briser ce cercle de glaces, et bientôt le navire se trouva solidement incrusté au milieu d'une immense banquise de glace dont aucun effort humain ne devait plus le tirer.

Le 9 septembre, les navigateurs purent constater

1. Suite. — Voy. page 358.

1. Voy. vol. I, page 372.

que leur île de glace, poussée par un fort courant, cheminait vers le nord-est avec une certaine rapidité. Ils aperçurent un instant les côtes septentrionales de la Nouvelle-Zemble, puis bientôt toute terre disparut et ils se virent entraînés par une force irrésistible vers les sombres et mystérieuses régions du pôle.

Le 13 octobre, un terrible ouragan vint agiter la mer, soulevant et brisant le champ de glace, dont les blocs immenses menacèrent cent fois de pulvériser le *Tegetthoff*. Le navire échappa miraculeusement à ce terrible danger, mais sous l'influence de cette poussée, il sortit complétement de l'eau, vint s'échouer sur la surface même du champ de glace et s'abattit sur le flanc.

en s'avançant vers le nord-ouest. Sa première course l'avait conduit jusqu'au 78° degré 42 minutes de latitude nord.

Le soleil apparut de nouveau le 16 février à l'horizon et sa lumière vint apporter quelques consolations aux intrépides voyageurs. Bientôt la température, qui avait été pourtant tout l'hiver de 46 degrés centigrades au-dessous de zéro, s'éleva sensiblement.

Les naufragés se mirent aussitôt à l'œuvre pour tenter de remettre à flot leur navire et quitter leur prison de glace, mais tous leurs efforts vinrent se briser contre la résistance des masses de 15 mètres d'épaisseur qui les environnaient de toute part. L'été se passa en vaines tentatives, et bientôt il devint



La *Germania* dans les glaces. (P. 383, col. 1.)

Lorsque la vaillante troupe fut remise des terreurs de cette épouvantable journée, on put examiner le navire et l'on reconnut avec désespoir que selon toute probabilité il serait presque impossible de le remettre à flots, à cause des dommages que lui avaient infligés ce cataclysme.

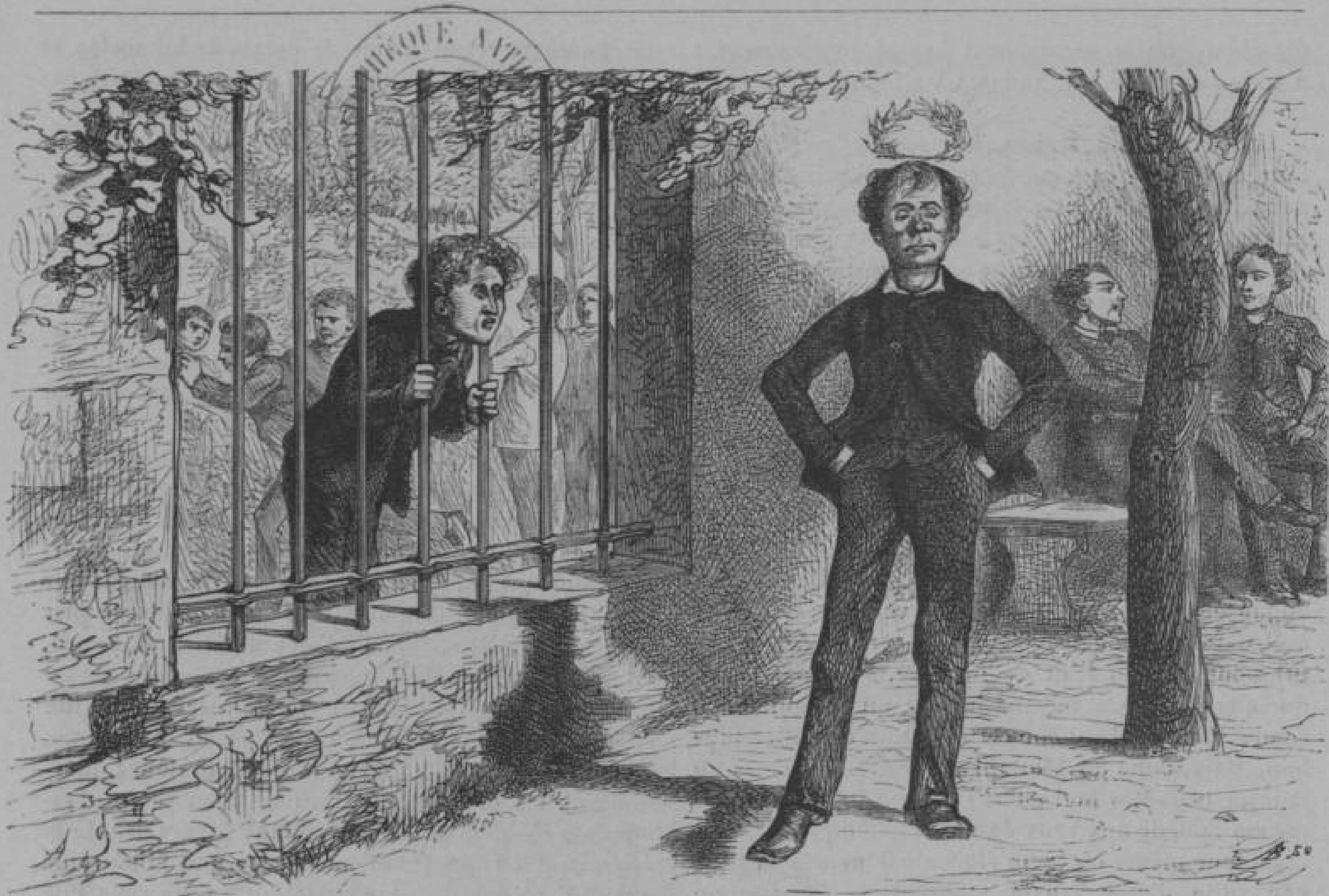
Cependant, il ne fallait pas songer à quitter le champ de glaces et à essayer de regagner la côte de la Nouvelle-Zemble sur des chaloupes, au milieu de la profonde nuit arctique qui commençait à régner. Les observations journalières prouvaient que l'on continuait à s'avancer vers le nord-est.

Le 22 janvier 1873, les voyageurs virent se former subitement à l'avant du navire une falaise de glace de 19 mètres de hauteur, et il fallut se mettre au travail et faire un épais rempart de neige autour du navire, pour le défendre contre ce redoutable voisin. Le 4 février, le champ de glaces s'arrêta, puis sollicité par un autre courant, changea de direction

évident pour tous qu'il allait falloir passer un second hiver à la merci des caprices de ce bloc errant qu'une force mystérieuse entraînait lentement vers le pôle. Déjà le découragement menaçait de s'emparer de l'équipage, lorsqu'un spectacle inattendu vint réveiller le courage et l'ardeur des hardis explorateurs.

Le 31 août 1873, on vit apparaître sur l'horizon du nord les masses imposantes d'une terre inconnue et l'équipage entier salua par des hourras l'apparition de ce nouveau continent qui fut nommé terre de François-Joseph, du nom de l'empereur d'Autriche. Continent bien triste et dont la conquête ne devait jamais profiter qu'à la science, mais dont la découverte complète d'autant la connaissance que l'homme tient à posséder de son domaine terrestre.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



Je découvris que le lauréat était aussi laid que moi. (P. 386, col. 1.)

UN PETIT VIEUX[1]

XIII

En patois de collége et de pension, un *bœuf* ou une *bête à concours* est un élève que ses facultés et son travail, mais plutôt son travail, désignent d'avance comme un lauréat presque assuré au concours général.

Le concours général excite une grande émulation entre les lycées, et une émulation non moins grande entre les pensions qui fréquentent un même lycée. Les écoliers (pas tous, mais les bons travailleurs) parlent du concours général bien longtemps avant d'avoir atteint l'âge de s'y montrer pour la première fois. J'ai vu, parmi les bambins de la petite cour, des *massins* gros comme le poing parler du *prix d'honneur* avec autant d'animation que s'ils avaient été déjà en rhétorique. Ils en rêvaient, ils n'avaient pas autre chose à la bouche; ils s'en préoccupaient pour eux-mêmes à six ou sept ans de distance, ils se préparaient déjà à se rendre dignes d'y prétendre.

A travers la grille qui sépare les grands des petits, ils me montraient avec une vénération profonde l'élève qui l'année précédente avait remporté le prix de *discours latin*, qui est le *prix d'honneur* de rhétorique.

Les petits *massins* m'apprirent que ce bienheureux prix d'honneur confère à celui qui l'obtient je ne sais combien de dignités et de priviléges : 1° il l'exempte de la conscription; 2° il le dispense de l'examen d'entrée à l'École normale; 3° des frais d'inscription à l'École de droit. Outre le prix que le lauréat reçoit au concours et qui représente à lui seul une bibliothèque, on lui en donne un autre au lycée et un autre à la pension, sans compter les médailles commémoratives; le chef d'institution lui fait cadeau d'une montre en or sur le boîtier de laquelle sont gravés son nom et ses mérites; et comme couronnement de tout, le ministre de l'instruction publique l'invite à dîner à sa table.

En un mot, à travers les récits enthousiastes de mes camarades, le lauréat m'apparaissait comblé de tant de biens, entouré de tant d'honneurs et de

1. Suite. — Voy. pages 353 et 369.

dignités, que je commençai à aspirer vaguement à cette couronne qui vous mettait d'un seul coup hors de pair.

En attendant, une chose m'étonnait: c'est que le lauréat de l'année précédente eût consenti à rentrer dans la pension pour y faire sa philosophie, et daignât se promener avec les autres sous les acacias, ou bien jouer avec eux à la balle cavalière.

A force de me cramponner à la grille et de passer ma tête entre les barreaux (jusqu'à en avoir les oreilles toutes rouges et tout écorchées), à force de contempler le héros, je finis par découvrir qu'il était presque aussi laid que moi. Cependant, parmi les avocats, les médecins et les conseillers d'État qui pullulaient autour de moi, pas un n'avait fait une seule fois allusion à sa laideur. Le rayonnement du génie et du succès empêchait de remarquer combien sa figure ressemblait à celle d'un bouledogue et combien toute sa personne aurait gagné à être moins noueuse et mieux proportionnée. Ce fut pour moi un trait de lumière. « Si moi aussi, quelque jour! »... me dis-je avec un battement de cœur. Ma pensée, pour cette fois, n'osa aller plus loin. Mais, dans un lointain vaporeux, j'entrevis un jour où peut-être moi aussi j'arriverais à transfigurer ma laideur aux yeux de mes contemporains.

Le jour même où je m'étais ainsi monté la tête, par suite d'une fausse manœuvre, l'institution Favard se trouva engagée en même temps que nous dans l'étroit couloir qui sert d'entrée au lycée Charlemagne. Un petit Favard, qui m'avait pris dès le début pour victime de ses plaisanteries, me demanda quand je cesserais de faire cette affreuse grimace pour reprendre ma physionomie naturelle. (Il appelait mon visage une grimace!) Au lieu de baisser le nez sous l'outrage comme d'habitude, je le regardai de haut en bas, et mentalement, je lui donnai rendez-vous à six ans de là au grand amphithéâtre de la Sorbonne, où se fait la distribution des prix du concours général.

Ainsi donc, à partir de ce moment, je nourris dans mon esprit l'idée d'obtenir un jour le prix d'honneur, et je pris la résolution de faire tout ce qui serait humainement possible pour arriver à mon but.

Quand je passe en revue les motifs qui me faisaient agir, je suis forcé de m'avouer à moi-même qu'ils n'étaient pas des plus nobles. Je songeais, avant toute chose, à me venger d'un seul coup des humiliations que j'avais subies et de celles qui, sans nul doute, m'attendaient encore. Lorsque en étude je me laissais aller à songer à toutes ces choses, à la lumière fumeuse des quinquets, mes narines se dilataient, ma poitrine se gonflait et je soufflais bruyamment sans m'en apercevoir. Les rires de mes voisins me tiraient de ma rêverie, et je me remettais vite à la besogne pour rattraper le temps perdu.

Gérard venait d'entrer aussi à la pension Massin. Il y fut tout de suite aussi populaire qu'il l'avait été chez madame Sautdeloup. Je cessai de lui envier sa popularité. Le prix d'honneur ne rétablirait-il pas un jour la balance entre nos deux mérites!

XIV

Pour rien au monde je n'aurais révélé à âme qui vive le secret de mon ambition. D'abord, j'aimais beaucoup à faire des cachotteries; ensuite, on se serait probablement moqué de moi; enfin, cette confidence aurait mis mes futurs concurrents sur leurs gardes. Peut-être quelque autre, Gérard par exemple, aurait-il pris subitement la même résolution, et eût-il commencé à se préparer dès les basses classes. Or, je ne pouvais me dissimuler que Gérard était déjà un concurrent assez redoutable; il avait plus de verve et plus de vivacité que moi; je devais conserver à tout prix la supériorité de la correction parfaite et de la plus élégante latinité; sinon, adieu le prix d'honneur; adieu le plaisir d'être supérieur à Gérard, au moins une fois dans ma vie.

Plus que jamais je me tins sur la réserve avec lui. Je vécus tout à fait seul, renfermé en moi-même, roulant toujours la même idée, et toujours marmottant les élégances latines de mon *cahier d'expressions choisies*, soit en arpentant le gravier de la cour, soit en me promenant dans une étude vide quand il pleuvait, soit en parcourant les rues que nous traversions quatre fois par jour pour aller à Charlemagne et pour revenir à la pension.

L'égoïsme qui faisait le fond de ma nature se développa en toute liberté dans l'isolement où j'avais résolu de vivre. J'en vins à mesurer tous mes mouvements et toutes mes résolutions sur cet axiome que je ne rougissais plus de formuler nettement: « Qui prendrait soin de moi, si je n'y veillais moi-même? » Pour employer l'élégante expression de Catherine, je devins très-ingénieux dans l'art de « soigner Bibi ».

J'avais des manies, je me composais un régime: tel plat me donnait des insomnies, tel autre des maux d'estomac; celui-ci était trop lourd, celui-là trop peu succulent, et j'arrivais toujours à me faire servir selon mes goûts, je prenais le plus grand soin du « futur prix d'honneur! » Il me fallait à l'étude telle place plutôt que telle autre, la lumière à gauche, pas de courants d'air, bien entendu. Le vent d'est me mettait hors de moi, et me « tendait horriblement les nerfs ». J'ôtais et je remettais mon pardessus vingt fois par jour. Au moindre souffle menaçant je relevais mon col et je rabattais sur mes oreilles les deux pattes de ma casquette fourrée. Je commençai même à m'introduire du coton dans les oreilles; ainsi se réalisait une des prédictions de ma tante. Si nous étions dans un siècle où les traditions fussent conservées avec respect, les *massins* d'aujourd'hui auraient entendu parler du jour où je fis l'emplette d'un coussin à air. Je doute que l'acteur comique le plus populaire ait obtenu dans

toute sa vie un triomphe de fou rire aussi complet que le mien. On eut beau rire, je ne bronchai pas. C'était chez moi un parti bien pris de ne céder jamais devant la crainte du ridicule. Mon coussin ne me quittait plus : je ne me contentai pas d'en user en étude, je me mis à l'emporter en classe. La première fois que je traversai les rues avec ce singulier trophée, des gamins qui polissonnaient dans la rue Culture-Sainte-Catherine s'attroupèrent et suivirent la pension. Le plus effronté de la bande s'approcha du maître d'études et lui dit : « M'sieu, il y a là une vieille dame avec un cabas qui s'est mise avec vos élèves ; faites-la donc sortir des rangs ! » La pension Favard laissa tomber ses bras de stupéfaction, et la pension Jauffret causa des attroupements par l'excès de son hilarité. « Rira bien qui rira le dernier, » marmottai-je entre mes dents, et bon gré mal gré, il fallut bien que l'on acceptât mon coussin. J'éprouvais, j'en dois convenir ici, une espèce de jouissance particulière à braver l'opinion publique.



Le plus effronté s'approcha du maître d'études. (P. 387, col. 1.)

XV

Les années se succédaient rapidement, et les constants succès que j'obtenais, soit au collége, soit au concours général, avaient fini par faire de moi une espèce de personnage. On me passait désormais toutes mes manies, comme on les passe volontiers à quiconque a du succès.

Dès la quatrième, j'avais commencé à porter des conserves parce que ma vue baissait rapidement. A partir de la troisième, j'arborai hardiment de grosses lunettes bleues, munies sur les côtés d'un petit treillage préservateur.

« Oh ! mon Dieu ! dit ma tante à mon oncle, c'est certainement une gageure ; il ne lui manquait plus que cela pour l'achever de peindre.

— Chut ! répondit prudemment mon oncle ; tu oublies toujours qu'il pourrait t'entendre.

— Lui ! reprit-elle en haussant les épaules, du moment que je ne parle ni grec ni latin, il n'y a pas de danger qu'il m'entende. Ne vois-tu pas qu'il vit dans un autre monde et qu'il méprise profondément celui-ci? Il ne daigne plus même ouvrir la bouche, tant il nous trouve au-dessous de lui. Si c'est là ce qu'on appelle faire ses études classiques, je suis la servante des études classiques. Mon bijou d'Adolphe (mon petit cousin) ne fera certainement pas des études classiques. J'aurais trop de chagrin s'il devenait jamais une espèce d'ours mal léché. Voyons franchement, à quoi sert de rapporter tant de prix du collége et du concours pour avoir l'air d'un sot?

» Oui, d'un sot! Tu n'as pas besoin de me faire de signes; d'abord je ne nomme personne; et ensuite *on* est trop loin pour entendre une syllabe de ce que je dis. Je croyais qu'on sortait de pension les dimanches pour se distraire un peu, et jouir de la compagnie de ses parents; mais je vois bien que je n'y entends rien. On passe le dimanche comme les autres jours, le nez fourré dans des bouquins sempiternels! Pas plus tard qu'hier, Mme Lasalle, l'indulgence en personne... Tu dis que Mme Lasalle n'est



pas indulgente : eh bien, dans tout Paris trouve-moi une personne plus indulgente qu'elle, et amène-la-moi, je serai heureuse de la voir, voilà tout. Mme Lasalle donc me disait que *quelqu'un* devient de plus en plus gauche, et que c'est une honte, à son âge, de ne pas savoir seulement mettre sa cravate et nouer les cordons de ses souliers! »

J'entendais très-bien ce que disait ma tante, mais ses paroles ne me blessaient pas du tout. Je la tenais pour une ignorante, et à mes yeux, l'opinion d'une personne ignorante ne comptait pas.

D'habitude, les dimanches, j'aimais mieux rester à l'institution que de sortir. On nous accordait une liberté plus grande; la maison était déserte et silencieuse; j'errais à droite et à gauche avec un livre soigneusement recouvert d'un journal pour que personne n'en pût voir le titre. C'était le *Conciones*, recueil de discours latins à l'usage de la rhétorique. Dès la troisième, je m'étais mis en tête de le savoir par cœur, en entier, le jour où j'entrerais en rhétorique. Donc, j'apprenais par cœur les discours du *Conciones*, avec la conviction que chaque ligne était un pas de fait vers le prix d'honneur. Or je n'étais encore qu'en seconde, et déjà j'approchais de la fin du volume; j'aurais toute mon année de rhétorique pour revoir, ruminer, digérer à loisir et mûrir à point cette quintessence du bien dire et du bien penser, que l'on appelle le *Conciones*. Seul, dans les longs jours d'été, au milieu de la cour poudreuse il m'arrivait de fermer le livre, fatigué d'apprendre. Tout en regardant les moineaux se chamailler autour des morceaux de pain abandonnés par les élèves, je me félicitais de l'avance que j'avais prise, et que je continuais de prendre, pendant que les autres perdaient leur temps au dehors.

Par respect humain cependant, je sortais quelquefois chez mon oncle; mais je m'y sentais plus mal à l'aise que jamais. C'était un crève-cœur pour moi d'entendre traiter légèrement les études où se concentrait tout l'intérêt de ma vie. On me faisait venir au salon quand il y avait des visites, pour me donner l'habitude du monde et polir mes manières. Ces exhibitions ne polissaient pas mes manières; en revanche elles donnaient aux visiteurs la plus triste idée des lauréats du concours. Je fais ici amende honorable à l'institution Massin du tort que ma triste personne a pu lui faire à cette époque dans l'opinion des personnes qui fréquentaient le salon de mon oncle Corette. Il y avait parmi nous des lauréats fort bien élevés et fort aimables, à commencer par mon concurrent Gérard. Ceci soit dit pour rendre hommage à la justice et à la vérité.

XVI

Mon année de rhétorique fut une année de fièvre continue. Il y avait une grande émulation dans notre classe. L'esprit de Gérard se développait d'une manière extraordinaire : s'il avait su autant de latin que moi, c'en était fait de mes espérances. Cependant il me serrait de très-près. Deux Favard et un Jauffret s'étaient jetés à corps perdu dans le discours latin; notre professeur se réjouissait de nous voir montrer une pareille ardeur. Nous savions par ouï-dire que la rhétorique de Louis-le-Grand avait fait une excellente recrue, fort menaçante pour nous. Un élève venu de province, par conséquent inconnu de nous tous, et contre lequel nous n'avions pu mesurer nos forces au concours, faisait, disait-on, des discours que Cicéron eût volontiers signés! Le collége Charlemagne tout entier prenait à la lutte un intérêt passionné, et l'institution Massin en particulier en perdait le boire et le manger. Mes camarades se rapprochaient de moi, sans que j'eusse fait un seul pas vers eux : j'étais à leurs yeux le porte-drapeau de l'institution. Dix élèves pour un auraient tenu à honneur de porter au collége mon coussin à air, si vilipendé jadis. Vers l'époque des vacances de Pâques, sans être forcé d'interrompre mon travail, je devins si maigre et si jaune que mon oncle crut de son devoir d'intervenir.

« Écoute, me dit-il, quand tu n'étais encore qu'un tout petit enfant, ton père, dont l'ambition était de te voir faire des études brillantes, m'a fait promettre de te laisser ignorer que tu serais riche un jour, jusqu'au moment où je jugerais convenable de t'en instruire. Je crois que le moment est venu, et qu'il est de mon devoir de t'empêcher de te tuer au travail comme tu le fais. Le docteur Desroches dit que

tu as besoin de repos. Repose-toi donc et laisse à d'autres, qui en ont peut-être besoin, les avantages attachés au prix d'honneur; achève tranquillement tes études. Non-seulement ton avenir est assuré, mais tu es riche, car j'ai fait valoir ta fortune et je l'ai presque doublée. »

Cette nouvelle ne produisit pas sur moi l'effet que mon oncle en attendait. J'étais sans doute heureux d'apprendre que j'étais riche. Je serais dispensé d'embrasser une profession : c'était un lourd fardeau dont mes épaules étaient subitement soulagées. Je m'étais mis dans la tête depuis longtemps que ma laideur et ma gaucherie me feraient échouer dans toutes les professions libérales. Je vis tout cela d'un coup d'œil et je répondis à mon oncle que moins que jamais je me sentais disposé à renoncer au prix d'honneur. Ç'avait été depuis longtemps le but de mon ambition d'écolier, et le terme de tous mes travaux classiques.

L'institution Massin et le collége Charlemagne comptaient sur moi; j'étais donc tenu d'honneur à aller jusqu'au bout. D'ailleurs, ce succès éclatant, si je l'obtenais, attirerait l'attention du public sur mon nom; ce serait déjà un grand pas de fait dans la carrière que je me proposais de parcourir.

Il me demanda quelle était cette carrière, et quand je lui dis que c'était celle des lettres (cette idée m'était venue subitement), il fit une moue significative, et commença à croire que je tournerais mal.

Il insista autant qu'il put pour me dissuader, et céda à contre-cœur quand je lui dis : « Pour toutes sortes de raisons que je ne puis développer, je suis résolu à avoir ce prix ou à mourir à la peine! »



XVII

Enfin, je l'ai eu ce prix d'honneur! J'ai été acclamé à la Sorbonne, au collége Charlemagne, à la pension. C'étaient de bien doux moments, mais comme ils ont passé vite! Et puis, entre nous, Gérard qui n'a eu que le second prix a été applaudi plus chaleureusement que moi. Je voudrais de tout mon cœur n'être pas jaloux de lui, mais je ne puis pas m'en empêcher. C'est terrible! J'ai dîné à la table du ministre, et même j'y ai fort mal dîné, ayant débuté par renverser mon verre sur la nappe. Le festin était magnifique, mais le souvenir de ce verre renversé donnait un goût de cendre à tout ce que je mangeais. J'ai dans mon gousset la montre traditionnelle, avec une inscription qui atteste que l'élève Poltroy (Achille) a obtenu le prix d'honneur en telle année. Mais l'élève Poltroy (Achille), qui est le plus grand maladroit de la terre, a laissé tomber sa montre qui n'a plus figure humaine, et refuse obstinément de marcher, malgré l'intervention de plusieurs horlogers en renom.

Mon portrait est au parloir; mais il est affreux, et tout le monde se récrie sur la parfaite ressemblance! Me voilà exempt de la conscription, avec une fortune qui me permettrait d'acheter vingt remplaçants. L'École normale m'est ouverte; mais je frémis d'horreur à la seule idée de monter en chaire devant dix élèves. Je puis suivre pour rien les cours de l'École de droit : le beau Cicéron que je ferais! L'attention du public a été attirée sur mon nom, qui a été imprimé dans tous les journaux; mais un journaliste facétieux a parié que je ne saurais pas dire en latin convenable : *Le concierge est tailleur*; ou bien : *Essuyez vos pieds sur le paillasson*; ou bien encore : *Cocher, je vous prends à l'heure!* Un autre journaliste plein de méchanceté, rapprochant mon prénom belliqueux de ma chétive apparence, demanda à l'Université si ce sont là les Achilles qu'elle prépare pour la défense de la patrie! J'ai beau, pour me consoler, me citer à moi-même l'exemple des triomphateurs romains que des esclaves insultaient au passage, tout cela est fort désagréable!

Je termine cependant mes études. Puis je me mets à suivre les cours de la Sorbonne, ceux de la Bibliothèque et ceux du Collége de France. J'apprends beaucoup de choses, sans grand profit, à ce qu'il me semble. Mon oncle me rend ses comptes; je loue un grand appartement avec l'intention d'y vivre comme un rat dans son trou, en m'entourant de livres.

Ma tante triomphe; elle avait prédit que je serais un savant et un savant misanthropique; et c'est justement ce que je suis en train de devenir. Je me sens tout vieux, tout désenchanté; j'emploie mon temps à « soigner Bibi » et je me jette dans toutes sortes d'études qui n'aboutissent à rien, faute d'être suivies.

La maison que j'habite est pleine de locataires. Je les fuis comme la peste; ils n'auraient qu'à s'aviser de me demander de l'argent ou de m'emprunter mes livres. Je ne puis pas prêter d'argent, puisque mon revenu passe tout entier en achat de livres et en reliures. Quant à prêter mes livres, ils sont trop richement reliés pour cela. Moi-même, je ne les touche qu'avec déférence, et je ne les remets jamais

sur les rayons sans les avoir essuyés soigneusement avec le pan de ma robe de chambre.

XVIII

Je commençais à m'avouer sans déguisement que j'étais entré dans la vie par la mauvaise porte; en même temps je me disais avec désespoir qu'il était trop tard pour changer et pour recommencer. Trop tard! Quel mot terrible! J'étais dans une singulière situation d'esprit.

Parfois mon isolement me pesait au point que je me mettais à lire tout haut, rien que pour entendre le son d'une voix humaine. Mais aussitôt je cessais de lire, parce que le son de ma voix me semblait étrange et m'effrayait presque, dans le silence de ma bibliothèque. Malgré cela, si quelque étranger, si quelque ancien camarade fût venu sonner à ma porte, il aurait trouvé, comme on dit, visage de bois. J'avais donné à mon valet de chambre les instructions les plus sévères à l'endroit des visites.

Un jour que je déjeunais sans le moindre appétit et que je lisais le journal sans le moindre intérêt, je fus frappé d'une idée subite à la vue des questions que l'Académie française venait de mettre au concours. Une de ces questions embrassait un vaste sujet dont je connaissais déjà une partie; je résolus aussitôt de le traiter, car je savais où puiser des renseignements pour les parties que je ne connaissais pas. Comme le sujet était très-étendu, l'Académie accordait aux concurrents trois ans pour le creuser et l'étudier.

« Me voilà sauvé de l'ennui pour trois ans, » me dis-je aussitôt, en me sentant repris tout à coup de mon ancienne fièvre de concours. Une réflexion faillit éteindre mon enthousiasme.

« Et après ces trois ans? » me dis-je. Après, viendra sans nul doute le désenchantement, comme il m'est venu après mon premier triomphe. Je ne voulus pas m'appesantir sur cette idée, sachant trop bien où elle me conduirait. Avec une activité et une ardeur inaccoutumées, je pris mes dispositions pour commencer mon travail.

J'avais déjà en ma possession une partie des livres qui m'étaient nécessaires. J'achetai sans délai ceux qui me manquaient, et je me mis à fouiller les bibliothèques publiques et les archives, en quête des monuments inédits qui pouvaient jeter du jour sur la question.

J'eus bientôt mis quatre ou cinq copistes à l'œuvre pour me faire les extraits dont j'avais besoin, et moi-même je commençai à chercher le plan de mon travail.

Bien souvent, le soir, quand la lumière du jour disparaissait peu à peu, j'ai passé des heures délicieuses, accoudé à ma fenêtre, regardant vaguement devant moi, et sentant venir une à une les idées qui devaient former comme le tissu de mon sujet. Pour n'être pas troublé dans mes méditations, je reléguais ma lampe au fond de la pièce, derrière un paravent. Des enfants jouaient dans la rue au-dessous de moi; leurs jeux ne me troublaient pas; au contraire, ils semblaient activer en moi le travail de la pensée. Les enfants rentraient un à un dans les maisons voisines. L'allumeur de réverbères arrivait avec sa perche, et de chacune des lanternes faisait jaillir une étoile. Les terrains vagues qui s'étendaient devant mes fenêtres se noyaient peu à peu dans l'ombre, et au delà des terrains, des lumières paraissaient çà et là aux fenêtres des grandes maisons à six étages. De loin, ces lueurs formaient des groupes qui ressemblaient à des constellations.

Au milieu d'une de ces constellations qui reproduisait la forme de *l'œil du Taureau*, brillait une lueur rouge, que je nommai aussitôt, à cause de sa couleur et de sa position, *Aldébaran*. A mesure que la nuit s'avançait, les lumières disparaissaient des fenêtres. Aldébaran seul continuait à briller pendant de longues heures.

A suivre. ACHILLE POLTROY.



LES FOURMIS NOURRICES

Les mères des fourmis, comme celles des abeilles, donnent naissance à une si nombreuse postérité, qu'il leur est impossible de prendre soin elles-mêmes de leurs petits; ce sont les ouvrières, nourrices dévouées, qui se chargent de les élever. Qui ne les a vues tenir avec tendresse leurs petits nourrissons entre leurs pattes? On serait tenté de dire dans leurs bras. Elles les portent avec joie aux premiers rayons du soleil, elles veulent les réchauffer, leur donner la vie plus forte et plus douce. Pas une jeune fourmi ne sera moins aimée que les autres. Toutes auront leur place

à la lumière. Chacune viendra, à son tour, respirer l'air pur, dilater son corps chétif à la chaleur printanière. Et voyez jusqu'où va la prévoyance. Les fourmis ouvrières semblent connaître les dangers de ces premiers rayons solaires. Exposer trop longtemps leurs chers bébés à leur ardeur, ce serait compromettre l'existence de ces petits êtres, elles ont soin de les reporter à leur berceau. Mais l'air a ouvert leur appétit, les petites fourmis ont faim. Leurs nourrices sont là, toujours attentives à satisfaire leur moindre besoin; elles leur ouvrent doucement la bouche, écartent avec précaution leurs mandibules et leur donnent ce qu'elles ont trouvé de meilleur en aliments pour leur faible estomac. Le repas fini, elles les embrassent, les lèchent, les brossent, les caressent et détendent peu à peu leur maillot. Ce maillot, elles voudraient déjà le déchirer, impatientes de voir leur nourrisson grand, libre, capable d'affronter l'air et la lumière. Mais cette curiosité si vive est contenue par la crainte. Si, en voulant admirer trop tôt la petite créature tant aimée, on allait l'exposer à être saisie par le froid ou frappée par un rayon trop ardent. Si elle allait mourir. Non, le cher petit restera encore dans sa prison, on n'écartera pas encore le rideau qui s'ouvre sur la grande nature. On patientera, et cependant ses langes le serrent trop, il est à l'étroit. Il va peut-être étouffer! Enfin, le moment est venu où il semble qu'il y ait moins de danger. La nourrice dégage d'abord sa petite tête. Qu'il est heureux! Comme il respire avec bonheur! puis elle tire ses petites pattes. Ah voilà ses ailes! Il se montre tout entier à la lumière. Mais quand pourra-t-il se diriger seul?

« Comme chez toute race supérieure, dit Michelet, la petite fourmi naît faible, inhabile à tout; ses pas sont si chancelants qu'à chaque instant elle tombe sur les genoux. Sa grande vitalité ne se trahit que par un besoin incessant de nourriture. Aussi quand les chaleurs sont fortes et qu'il faut ouvrir un grand nombre de maillots par jour, on parque les nouveau nés dans un même point de la cité.

» Un jour cependant, ajoute l'auteur de *l'Insecte*, j'en vis une montrer sa tête un peu pâle encore à l'une des portes de la ville, puis dépasser le seuil et marcher sur le faîte de la fourmilière; mais on ne lui permit pas longtemps cette escapade : une nourrice la rencontrant, la saisit par le sommet de la tête et l'achemina doucement vers une des portes les plus voisines.

» L'enfant fit résistance, il se laissa traîner, et dans la route ayant rencontré une poutrelle, il en profita pour se roidir et épuiser les forces de sa conductrice : celle-ci, toujours douce, lâcha prise un instant, fit un tour et revint à la charge auprès de son nourrisson qui, lassé enfin, finit par obéir.

» Quand celui-ci est fortifié, il faut le diriger, lui apprendre à connaître le labyrinthe intérieur de la cité, les faubourgs, les avenues qui mènent au dehors et les sentiers de la banlieue; puis on le dresse à la chasse, on l'habitue à se pourvoir, à vivre du hasard, de peu et de tout aliment. La sobriété est la base de toute république. »



Les fourmis nourrices. (P. 390, col 2.)

Mais voilà que les jeunes fourmis ont grandi, leurs ailes ont poussé, le besoin de liberté les presse, elles veulent s'échapper de la fourmilière. Les nourrices ont compris que le jour de l'émancipation est arrivé, elles les laissent s'échapper; néanmoins elles les suivent avec la tendre inquiétude d'une mère qui voit son enfant échapper à sa direction. Elles accompagnent leurs nourrissons jusqu'au faîte des herbes les plus hautes, comme pour les voir longtemps encore après leur départ.

On se tromperait singulièrement si l'on croyait que les fourmis mères n'ont jamais nourri leurs petits. Quand une fourmilière se fonde primitive-

ment, la mère fondatrice n'a pas à sa disposition des ouvrières nourrices pour la suppléer dans les soins que réclament les petits. C'est seulement lorsque ces ouvrières deviennent assez nombreuses pour la relever de ses fonctions que la fourmi mère abdique pour se vouer exclusivement à la ponte. Qu'on n'accuse donc pas son amour maternel. Devenue mère, les hommages lui sont prodigués. Un cortège de douze à quinze ouvrières ne la quitte jamais. Fait-il beau soleil, on la transporte dans les étages supérieurs pour la réchauffer. La température s'abaisse-t-elle, on la descend dans l'endroit de la fourmilière le mieux abrité. Elle a tout une cour qui l'entoure, l'accompagne lorsqu'elle marche et lui prodigue maintes attentions. Pour elle et ses petits, les ouvrières vont sur les arbres, sur les plantes à la recherche des pucerons; elles les flattent, les excitent doucement à leur donner le suc qu'ils ont recueilli sur les fleurs et rapportent fidèlement cette précieuse nourriture. Voilà comment de pauvres petits insectes nous apprennent nos devoirs.

ERNEST MENAULT.

LA SAINTE CATHERINE

C'était le 25 novembre, jour de la *sainte Catherine*. Mme Dubray avait invité toutes ses élèves à un grand bal. Quoique les cavaliers eussent été sévèrement exclus de cette réunion, l'absence de ces comparses sans importance n'ôtait rien à la gaieté et à l'animation du bal.

Dans l'intervalle des danses, il se formait des groupes où l'on riait beaucoup. Les « petites », sans vergogne, prenaient d'assaut les plateaux de rafraîchissements. Les mamans cependant avaient bien recommandé la discrétion ; mais quand on a huit ans à peine, quand on est animée par le plaisir, est-il possible de reconnaître bien nettement le point précis où commence l'indiscrétion?

Les « grandes », avec une dignité risible, causaient debout, dans les angles du salon, ou gravement assises sur les canapés.

Pendant un de ces intervalles de repos, une petite blondine de sept ans, dont les grandes semblaient raffoler, et qu'elles bourraient de friandises comme un bichon favori, s'échappa de l'un des groupes. Elle marcha aussitôt, d'un petit pas résolu, vers la sous-maîtresse qui remettait ses gants; car c'était elle qui avait joué le dernier quadrille.

« Où va-t-elle ? et que va-t-elle dire à Mlle Léonie ? » se demandèrent les grandes, qu'elle venait de quitter.

La petite Fanny, qui ne suivait pas encore les cours, avait été invitée parce que sa sœur était une des élèves de Mme Dubray. C'était, dans toute la force du terme, ce que l'on appelle « un enfant terrible ». Sa curiosité était toujours en éveil, et bien souvent elle confondait les gens par ses questions. Elle tutoyait tout le monde.

Mlle Léonie sourit, en la voyant venir; elle se baissa, prit Fanny dans ses bras, et lui donna deux bons baisers, un sur chaque joue. « Que désire ma petite Nini? dit-elle d'une voix douce et caressante. Quelle question va-t-elle me faire? Allons, parle, mignonne. » Tout le monde les regardait.

Fanny, d'un petit geste assez brusque, renvoya en arrière les boucles qui lui tombaient sur les yeux ; prenant ensuite à deux bras la sous maîtresse par le cou, elle lui dit d'un ton câlin:

« Je voudrais voir sainte Catherine.

— Tu voudrais voir sainte Catherine? reprit Mlle Léonie avec surprise.

— Oui, dit la fillette.

— Mais, tu l'as vue déjà bien souvent, quand tu es venue avec ta maman chercher ta sœur. C'est cette gravure qui est dans un cadre, entre les deux fenêtres du 2e cours.

— Pas celle-là ! s'écria la petite fille en faisant une moue d'impatience ; l'autre, la vraie, la vivante.

— La vraie est au ciel avec le bon Dieu.

— Oh ! reprit Fanny d'un air d'incrédulité. Alors, si elle est au ciel avec le bon Dieu, comment t'y prends-tu pour la coiffer? Je sais que tu la coiffes depuis plusieurs années; Laure le disait il y a un instant ; Laure est une grande demoiselle, elle sait bien ce qu'elle dit! »

« Oh ! Laure ! » murmurèrent plusieurs voix d'un ton de reproche; Laure baissa la tête et devint pourpre de confusion; Mme Dubray prit un air sévère; Fanny parut tout étonnée. Quant à Mlle Léonie, elle commença par rougir un peu, puis elle partit d'un éclat de rire, bien sincère et bien franc.

« La vérité sort de la bouche des enfants ! dit-elle en s'adressant au cercle qui l'entourait. Me voilà décidément vieille fille. C'est un fait reconnu, officiel ; j'en dois prendre mon parti.

» Mon bijou, dit-elle à Fanny, *coiffer sainte Catherine*, c'est une manière un peu moqueuse de dire qu'une personne a dépassé l'âge où l'on se marie d'ordinaire, sans avoir trouvé à se marier.

— Ah ! » répondit Fanny d'un air pensif. Et elle parut s'absorber dans la profondeur de ses réflexions.

Cependant, il s'était fait un grand silence, un de ces silences malencontreux qui s'emparent de toute une société quand quelqu'un a dit ou fait une sottise ; un de ces silences enfin qui embarrassent tout le monde et que personne n'a le courage de rompre.

« Blanche, dit enfin Mme Dubray, à une grande jeune fille myope, mettez vos lunettes, mon enfant, et jouez votre quadrille à quatre mains avec Félicie ! »

Le charme était rompu ; il y eut un grand brouhaha et un grand froufrou de jupes froissées, pendant que l'on se mettait en place pour la danse.

Fanny en profita pour dire à l'oreille de Mlle Léonie : « Mène-moi voir l'image de sainte Catherine.

— Quel caprice ! » s'écria la sous-maîtresse. Et tenant Fanny par la main, elle sortit.



La Sainte-Catherine. (P. 392, col. 1.)

« Je veux, dit Fanny brusquement, que tu te maries tout de suite, pour que les personnes méchantes ne se moquent pas de toi. »

Mlle Léonie évita de répondre directement. « Toutes les demoiselles ne se marient pas, dit-elle.

— Pourquoi cela ? demanda Fanny en approchant son petit minois curieux de la figure de Mlle Léonie.

— Pourquoi ? pour bien des raisons. Il y a des demoiselles qui sont trop laides ; d'autres ont un trop mauvais caractère ; d'autres sont trop pauvres ; d'autres ne veulent pas se marier.

— Je connais, dit Fanny qui avait son idée en tête, des dames très-laides (sois tranquille, je ne nomme personne), et pourtant ces dames-là sont mariées ; toi, tu es jolie. Je connais des dames très-méchantes ; toi, tu es complaisante et bonne. Peut-être que si tu ne te maries pas, c'est que tu n'as pas assez d'argent ?

— Mettons que c'est cela, répondit la sous-maîtresse pour en finir.

— Si ce n'est que cela, sois tranquille, je t'en donnerai, moi, de l'argent. Si j'avais su, je n'aurais pas acheté ma grande poupée à ressorts et tu aurais pu te marier tout de suite. Songe donc, elle m'a coûté dix francs Dès dimanche, je n'irai plus dans la voiture des chèvres aux Champs-Elysées, et en gardant l'argent, nous serons bien vite assez riches. Tu ne me réponds rien ; alors, c'est que tu ne veux pas te marier. Il fallait le dire tout de suite.

— Trésor chéri ! dit avec une certaine émotion la jeune sous-maîtresse, j'entends qu'on ouvre la porte du salon ; je suis sûre que l'on apporte les marrons glacés. Courons vite, de peur qu'on ne nous prenne notre part. »

Elles rentrèrent en courant dans la salle de bal.

L'enfant avait trouvé juste, en disant que si Mlle Léonie ne se mariait pas, c'est qu'elle ne voulait pas se marier.

Il existait par le monde un certain M. Blondel, employé au ministère des finances, qui n'aurait pas demandé mieux que de faire de Mlle Léonie Mme Blondel. Mais Mlle Léonie lui avait répondu qu'elle se devait tout entière à sa mère qui était très-âgée, et à sa sœur qui était infirme. Comme elle avait un cœur vaillant et une vue nette de son devoir, elle détourna courageusement ses regards de la perspective séduisante ouverte par l'offre de M. Blondel. Elle eut des regrets, qui lui en ferait un crime ? mais elle n'eut pas de défaillances. Elle offrit son sacrifice à Dieu et entra dans sa voie d'un pas ferme et sûr. Elle vit que son lot était d'user sa jeunesse dans des travaux austères et dans des soins pénibles, et elle accepta son lot. Dieu la récompensa en lui accordant la résignation, qui peu à peu devint de la gaieté. Voilà comment Mlle Léonie en était venue à « coiffer sainte Catherine », et à en prendre gaiement son parti.

J. Levoisin.



LES DERNIÈRES

EXPLORATIONS ARCTIQUES [1]

II (*suite.*)

Expédition de MM. Payer et Weyprecht au pôle Nord.

Pendant deux mois, le glaçon portant le *Tegetthoff* longea la terre la plus voisine, que l'on reconnut être une île et que l'on baptisa île Wilcze, mais sans s'en approcher suffisamment pour permettre d'y aborder. Enfin, dans les derniers jours d'octobre, Payer avec quelques hommes de l'équipage put, en se hasardant sur des glaçons détachés, gagner la côte et y faire une courte reconnaissance. Une longue ligne de côtes s'étendait dans le Nord-Ouest, mais avant que le glaçon en fût suffisamment rapproché, la nuit polaire revint et avec elle toutes les terreurs et toutes les incertitudes. Quel allait être le sort du navire pendant cette longue nuit ? Allait-il être jeté sur cette côte inhospitalière ? ou bien les courants allaient-ils le pousser de nouveau vers l'inconnu ? Par un heureux hasard, le champ de glace fut emprisonné à son tour dans l'immense banquise qui entourait la terre de François-Joseph et le navire resta immobile pendant tout l'hiver. Les calculs du bord fixent ce lieu du second hivernage au 79e degré 51 minutes de latitude.

Ce second hiver fut encore plus terrible que le premier. Le mercure fut gelé dans les thermomètres pendant plusieurs mois et de terribles ouragans de neige vinrent menacer d'ensevelir le navire. Cependant l'équipage du *Tegetthoff*, grâce à l'excellent aménagement du bord et aussi aux soins du vaillant docteur Kepes, ne perdit qu'un seul homme, le machiniste Kric, qui mourut d'une phthisie pulmonaire.

Le 24 février 1874, le soleil vint de nouveau réveiller l'activité des voyageurs. Sans se laisser abattre par les danger dont l'avenir se montrait encore chargé, MM. Payer et Weyprecht résolurent d'explorer la terre inconnue qui se dressait devant eux. Quittant le *Tegetthoff*, ils s'avancèrent résolûment en traîneau sur la glace.

Il est difficile de donner sans carte une idée de la configuration du pays découvert. L'itinéraire que nous avons sous les yeux nous permettra cependant d'en indiquer les principaux traits : en avant des grandes terres sont plusieurs îles, dont quelques-unes fort considérables, l'île Wilczek et l'île Salm. Elles donnent accès à un grand détroit, l'*Austria Sund,* qui incline légèrement au nord-ouest et se prolonge sur une distance considérable jusqu'au delà du 83e degré de latitude nord. Ce détroit lui-même est encombré d'îles et sépare plusieurs terres, dont

1. Suite. — Voy. pages 358 et 383.

la plus étendue et la plus compacte est située à l'ouest de l'*Austria Sund* : c'est la *terre de Zichy*, qui semble devoir s'étendre jusqu'au 35° longitude est, point où l'on croît reconnaître les côtes désignées sous le nom de *terre de Gillis* et aperçues dès 1707.

A l'est de l'Austria Sund, dans la direction du sud au nord, sont trois terres, dont la première et la plus importante, la terre de Wilczek, est séparée des deux autres (la terre du Prince Rodolphe et la terre Petermann) par un long détroit (*Canal Rowlinson*), que M. Payer a exploré à une grande profondeur. La terre du Prince Rodolphe est une grande péninsule dont on a reconnu la côte méridionale et une partie de la côte occidentale. C'est dans cette dernière phase de leur excursion que les voyageurs ont été surpris par un spectacle inattendu. A la hauteur du 82e degré, ils se sont trouvés au milieu d'une colonie considérable d'oiseaux et d'animaux polaires qui se réfugient dans ces solitudes pour y élever leurs petits. Ils y trouvèrent des trace d'ours, de renards, de bœufs musqués et de lièvres.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

XXI

Où l'on s'aperçoit que nos héros ont grandi.

C'est une longue période que trois ans dans l'éducation d'un enfant. Que de changements heureux peuvent se produire de quinze à dix-huit ans, lorsqu'on a bon vouloir, et que l'on obéit à une sage direction! Tout ce qui a passé jusqu'alors devant les yeux, comme un spectacle vague et sans signification, tout ce qui a frappé l'oreille inattentive comme un son fugitif, devient désormais matière à profit réel.

Diane a su employer ces trois années. Ses petites velléités d'impatience, de jalousie enfantine, d'affection despotique, ont disparu. Elle est encore enthousiaste, mais son imagination s'est réglée sans s'éteindre; elle est toujours aimante, mais dorénavant, en aimant, elle pense plus au bonheur des autres qu'à sa propre satisfaction. Aussi miss Déborah la proclame accomplie; Mme de Léry, au fond du cœur, est tout à fait de l'avis de la digne institutrice; quant à M. Ducreux, il regarde souvent sa petite nièce d'un air de complaisance plus éloquent que bien des discours.

Ben-Aïssa a fait du chemin, lui aussi! Il est arrivé glorieusement au terme de ses études, et aucune des couronnes qui peuvent ceindre le front d'un écolier ne lui a manqué.

« Qui nous aurait jamais fait espérer un pareil résultat? dit Mme de Léry, presque à voix basse, en se penchant vers M. Ducreux. Et nous qui croyions faire une bonne œuvre! La récompense dépasse le sacrifice, n'est-ce pas, mon oncle?

— Oui certes, » répond le vieux marin que la goutte semble avoir oublié depuis longtemps déjà.

Les bagages ont été laissés à la station, sauf le paquet de livres et de couronnes, que Diane a insisté pour faire mettre dans la calèche découverte. Miss Déborah s'est installée toute seule sur la banquette du fond, pour garder les précieux trésors.

Deux premiers prix au grand concours! Dix-huit volumes! « Sans compter je ne sais combien « de prix ordinaires » ajoute Diane d'un air fort dédaigneux pour les prix ordinaires!

Il est impossible de dire qui se montra le plus gai ce soir-là au dîner de famille. Jamais la salle à manger de Léry n'avait entendu de semblables éclats de rire, et Diane, qui avait bu pour la première fois de sa vie deux grands verres de vin de Champagne, prétendit que les vieux portraits de famille souriaient d'un air de béatitude dans leurs cadres ternis ; elle affirma même (et là commençait l'invraisemblable) que le président Hervé de Léry, un grave président à mortier, faisait la bouche en cœur à sa voisine, Françoise-Vénérande de Gricourt, respectable chanoinesse que le peintre avait représentée son tricot à la main et les lunettes sur le nez.

Environ six semaines après le joyeux repas d'arrivée, M. Ducreux recevait confidentiellement d'un de ses amis, chef de division au ministère de la guerre, l'avis que son protégé Sidi-Ben-Aïssa arrivait le troisième sur la liste d'admission. Sans la note d'allemand, disait-on, il aurait été certainement le premier. Mais Aïssa n'avait aucun goût pour les langues étrangères.

« Il n'y a que deux beaux idiomes apres le grec et le latin, affirmait-il, lorsqu'on l'exhortait à ne pas négliger les langues vivantes : l'arabe et le français. Je laisse l'anglais et l'allemand aux chevaux et aux oiseaux. »

Montesquieu n'aurait pas mieux dit!

C'était là le seul côté défectueux du jeune « maréchal de France en herbe », comme l'appelait miss Déborah. Dans la bonté de son cœur, et dans son enthousiasme pour les charmantes qualités qui distinguaient « le jeune sauvage, devenu un gentleman accompli », elle lui pardonnait non-seulement son mépris déraisonnable pour la langue de Gœthe et de Schiller, mais encore le peu de cas qu'il faisait de la langue de Shakespeare.

CHAPITRE XXII

Diane et Ben-Aïssa suivent chacun leur route.

Encore une fois l'hiver a passé; encore une fois les marronniers de l'avenue ont refleuri, et chaque jour, sous leur dôme de verdure, on voit voler

[1] Suite. — Voy. pages 206, 238, 252, 285, 300, 318, 332, 349, 362 et 379.

comme une flèche, un beau cheval alezan monté par un habile cavalier.

Aïssa serait-il revenu? Porterait-il enfin cette veste verte, garnie d'astrakan, objet de sa jeune ambition? — Non, Aïssa est toujours renfermé dans les vieux murs de Saint-Cyr, où il travaille courageusement. D'ailleurs, regardez bien! Maintenant que l'alezan traverse une zone de lumière, ne reconnaissez-vous pas, sur celui qui le monte, la petite tenue d'officier d'état-major?

Nous pouvons dire le grand secret aujourd'hui. Tout le village en parle depuis un mois. Diane se marie dans quelques semaines. Elle épouse le maître du beau cheval alezan, l'habile cavalier qui passe chaque jour, soir et matin, le long de l'avenue des marronniers.

Faisons la présentation en règle, si vous le voulez bien :

« Monsieur Robert de Tressan, capitaine d'état-major, aide de camp du général qui commande à Tours, officier d'avenir, d'une conduite irréprochable, d'un esprit sérieux, et « piocheur infatigable », disait-on à l'école. En outre, fils unique d'un ancien ami de M. Ducreux. »

On vient de conduire à l'écurie le fringant Diavolo. M. de Tressan est assis auprès de Diane, qui travaille dans la fenêtre, penchée sur son métier à tapisserie. Mais elle relève bien souvent la tête la « petite Diane », et l'aiguille ne va pas vite. Elle a tant de choses à dire ce matin! Ne faut-il pas expliquer et commenter à M. de Tressan la lettre d'Aïssa, que le facteur vient d'apporter.



Diane et Robert. (P. 396, col. 1.)

« Il m'a répondu par le retour du courrier, comme j'y comptais, dit-elle. Mais ne pensez-vous pas que maman a été bien sévère en ne m'autorisant pas à lui parler de vous plus tôt?

— Mademoiselle, répond M. de Tressan sur le même ton de gravité plaisante, les mères sont comme les maris, elles ont toujours raison. En outre, moins il arrive à Saint-Cyr de nouvelles de l'extérieur, et mieux cela vaut pour les Saint-Cyriens. Mais que dit-il ce brave garçon?

— Il paraît très-content, très-heureux, et réclame l'amitié que je lui ai promise en votre nom.

— C'est une affaire entendue, et notre première journée à Paris sera pour lui. Les grandes affaires de la corbeille ne viendront qu'après. »

CHAPITRE XXIII

Aïssa quitte Saint-Cyr avant l'heure.

Aïssa travailla si bien l'allemand, malgré ses dédains passés, qu'il finit par être le premier de sa promotion; mais il ne termina pas sa seconde année d'école; 1870 était arrivé, l'année douloureuse et fatale, où la France devait voir naufrager, dans une tempête sans égale, toutes les gloires de son passé.

Saint-Cyr ouvrit ses portes avant l'heure, pour en laisser sortir plus de deux cents jeunes gens, ivres de joie à la pensée de porter prématurément l'épaulette tant désirée. Notre héros fit comme les autres; plein d'illusion et d'espérance, il écrivait à Diane vers la fin de juillet :

« Chère marraine, c'est trop de chance pour un débutant comme moi! Me voici sous-lieutenant en attendant mieux, et si la fortune continue à me traiter en enfant gâté, je pourrai bientôt déposer à vos pieds le fameux bâton aux étoiles d'or.

» Pour comble de bonheur, M. de Tressan a obtenu du général l'autorisation de me faire incorporer au 12e chasseurs, qui appartient à sa brigade. Me voyez-vous d'ici essayant ma tenue de campagne (quel joli mot!), fourbissant mon sabre et mes pistolets! Je ne dors plus de la nuit! Je rêve batailles, coups de canon, charges de cavalerie! Cette fumée de la poudre qui rend ivre, dit-on, me monte déjà à la

tête. Il faut bien que je sois ivre, en effet, pour ne vous parler que de mes joies belliqueuses quand je vous sais inquiète et tourmentée. Cette pensée seule fait ombre à mon bonheur! Mais soyez tranquille, petite sœur ! M. de Tressan ne sera-t-il pas protégé, par vos prières et vos vœux ? N'a-t-il pas comme moi cette petite médaille bénite que vous avez fait toucher au glorieux tombeau de Saint-Martin de Tours? Un soldat, celui-là, qui coupait son manteau avec son épée.

» Ah! que c'est beau la guerre, avec le canon qui gronde comme la foudre, avec l'éclair de milliers de baïonnettes, avec le hennissement des chevaux et le bruit du tambour! Dire que je vais voir tout cela, Diane, et que c'est à vous que je le devrai! Seulement, petite sœur, je n'aurai pas de cuirasse, et ce n'est pas contre les Anglais que je me battrai, comme dans nos châteaux en Espagne de jadis; mais on fait ce qu'on peut. Je baise les mains de notre bonne mère. Tendresses au cher oncle et à Miss Déborah.

» J'écris à Hervé aujourd'hui même; pauvre parrain! Il va me jalouser, car je sais qu'il enrage là-bas dans sa paisible garnison africaine. »



Diane relève souvent la tête. (P. 396, col. 1.)

CHAPITRE XXIV

Après la bataille.

Non, ce n'est pas beau la guerre après la bataille, lorsque les blessés reposent sur la terre humide et froide, lorsque les mourants n'ont personne auprès d'eux pour leur fermer les yeux, lorsque les morts dorment pour jamais loin du pays natal, où ils ont espéré revenir un jour.

On était au 6 août, au soir de Reichshoffen, la terrible journée où tant de vaillance et d'héroïsme avaient été dépensés en pure perte. Je me trompe. Sur ce champ de bataille, les vaincus avaient été plus grands que les vainqueurs, et la part de la France restait belle pour l'histoire. Deux officiers, enveloppés de leur capote, car la nuit était froide, se tenaient à la porte d'une ambulance dressée à la hâte, après avoir laissé retomber derrière eux le pan de toile qui masquait l'ouverture.

« Ne perdez pas encore courage, commandant, et continuez vos recherches sans vous gêner. Je ferai la besogne ce soir.

— Merci, mon général, répondit le plus jeune des deux, en tenant respectueusement son képi à la main, mais je ne conserve plus aucun espoir. J'ai parcouru nos ambulances; j'ai soulevé chaque linceul, j'ai regardé chaque blessé...

— Et au régiment?

— J'ai interrogé tous les soldats depuis le premier jusqu'au dernier.

— Ceux qui restent, murmura le général. Il en manque terriblement ce soir. Le douzième chasseurs s'est glorieusement conduit : mais pour en revenir à ce qui nous occupe, le lieutenant Aïssa est peut-être prisonnier?

— Je voudrais l'espérer. Vingt fois, depuis ce matin, j'essaye de me retracer toute la scène pour y retrouver des souvenirs précis. Mais au milieu d'un tel tumulte, d'une telle émotion, je ne vois bien distinctement qu'une chose : le sabre de ce grand diable de dragon, levé sur moi comme s'il voulait abattre un taureau; puis une ombre qui passe entre moi et l'éclair du sabre; cette ombre, c'était Aïssa, dont je n'ai que le temps de voir le visage devenu mortellement pâle, pendant que mon cheval, blessé légèrement, et subitement furieux, m'entraînait au loin dans un galop forcené. L'ennemi était maître du terrain quand je voulus revenir sur mes pas. Depuis, hélas! comme j'avais l'honneur de vous le raconter tout à l'heure, mes recherches minutieuses ont été vaines.

— Il sortait de Saint-Cyr cette année même, n'est-ce pas?

— Oui, mon général, après un an seulement, un an de succès non interrompus, cité en première

ligne pour sa conduite et ses aptitudes toutes militaires.

— Un charmant garçon, en effet. J'avais été frappé de sa tenue et de sa physionomie, quand vous me l'avez présenté. De la résolution, de l'intelligence, de la franchise dans ses yeux de couleur sombre. Et puis un entrain qui me plaisait, à l'époque où tant de jeunes gens ont l'air de petits vieillards. Il y avait de l'avenir là-dedans! Voilà la guerre! Tout cela tranché brutalement par le coup de sabre du premier dragon venu!

— Le coup de sabre m'était destiné, murmura le jeune officier avec une amertume douloureuse. Par je ne sais quel pressentiment, je lui avais défendu de me suivre ce matin, quand vous m'aviez envoyé porter vos ordres au colonel Champvert :

« Mon commandant, me répondit-il en riant, je suis désolé de ne pouvoir vous obéir, mais j'ai promis à Diane de ne pas plus vous quitter que votre ombre.

— Mme de Tressan n'est rien au régiment, » lui disje sur le même ton. Il était si gai! Le matin encore, au moment où tout le camp se réveillait au son de la diane, il entra le premier dans ma tente : « Une belle journée aujourd'hui, mon commandant, s'écriat-il en manière de bonjour! Il me semble déjà sentir la poudre! » Pauvre Aïssa! Il a vu sa première et sa dernière bataille!

— Allons, du courage, mon cher Tressan. Il vous en faudra pour annoncer chez vous cette douloureuse nouvelle. Il nous en faudra aussi peut-être beaucoup à tous dans quelques jours. Cette journée a fortement entamé mes illusions. La lutte n'est pas possible, nous serons écrasés par le nombre. »

CHAPITRE XXV

Perdu et retrouvé.

L'inquiétude et le chagrin régnait maintenant au château de Léry. Diane et sa mère avaient pris les vêtements de deuil. Quant à miss Déborah, elle s'était refusée absolument à suivre leur exemple :

« Non, non, disait-elle avec énergie; je ne puis pas le croire; il est prisonnier, blessé peut-être, tout ce que vous voudrez, mais il n'est pas mort.

— Ah, ma chère miss, reprenait Diane, pouvez-vous parler avec cette assurance, quand mon mari lui-même...

— Le commandant en chef me l'écrirait que je n'y croirais pas encore, ma petite, Il y a au fond de mon cœur une voix qui me dit que nous le reverrons. »

Les jours se succédaient cependant, mornes, tristes, pesants. Diane se sentait sans courage devant les pensées désolantes avec lesquelles il lui fallait vivre désormais. Qu'était devenu ce joyeux foyer domestique dont elle était l'âme? Aïssa mort loin d'eux, son mari exposé à tout instant à subir le même sort; Hervé qui ne tarderait pas sans doute à aller lui aussi s'abîmer dans ce gouffre où commençait à disparaître la fortune de la France! Et cependant elle faisait des efforts, la pauvre petite, pour paraître calme aux yeux de sa mère. Elle demandait à Dieu, pour tromper pieusement les siens, le courage extérieur en attendant la résignation qui ne venait pas.

A suivre. MARIE MARÉCHAL.

LE SOLEIL DES HINDOUS

La même dépêche qui, partie de Calcutta le 9 octobre dernier, annonçait à l'Europe la capture du sanguinaire Nana Sahib, nous apprenait que l'un des plus puissants souverains de l'Inde, le Maharana d'Oudeypour, venait de mourir. Cette dernière nouvelle a laissé tout le monde sans doute bien indifférent, et cependant l'homme qui vient de mourir n'était pas seulement le Soleil des Hindous, celui devant qui tous les habitants de l'Inde s'inclinent comme devant le fils même du divin Sourya, mais il pouvait encore se targuer d'être l'homme le plus noble de notre globe.

Quel est le duc ou le comte, quel est le roi, serait-il un Capet, un Guelph ou un Hapsbourg, qui pourrait se mesurer avec ce prince Rajpout dont les ancêtres régnaient authentiquement il y a deux mille ans sur le même royaume qu'il gouvernait aujourd'hui, et dont la généalogie s'enfonce dans les temps fabuleux jusqu'à l'époque où le demi-dieu Rama conquérait l'Inde.

Si l'on compare l'antiquité et l'illustre origine de la dynastie qui a régné, et qui règne encore sur le royaume d'Oudeypour avec les plus célèbres de l'Europe, il est aisé de voir que la supériorité sur ce point reste incontestablement aux princes Rajpouts. Déjà maîtres d'un immense empire dans les premiers siècles de notre ère, nous les voyons régner sur de vastes et riches contrées, au milieu de villes embellies de superbes monuments, dans le temps même où quelques peuplades incultes de l'Occident élèvent leur premier souverain sur le pavois.

Parmi les prétentions généalogiques des Ranas, il en est deux qu'il est curieux de noter : ils se rattacheraient aux rois de Perse par la fille du dernier Chosroès, le grand Nouchirvan, qui épousa un des Ranas, et aussi aux empereurs romains de Constantinople par une alliance de même nature. Il n'y a pas du reste de famille au monde qui possède des annales plus correctement tracées, depuis les temps fabuleux, que la famille des Ranas rajpouts d'Oudeypour.

Le royaume d'Oudeypour s'étend dans le sud du

pays des Rajpouts. Notre collaborateur M. Louis Rousselet, qui l'a visité en 1866, le représente comme une contrée pittoresque, offrant de belles et fertiles vallées et parsemée de nombreux lacs.

Oudeypour, la capitale, est assise elle-même au bord d'un de ces lacs qu'elle encadre d'une ceinture d'incomparables monuments. Le palais du Rana, un des plus somptueux édifices de l'Inde, couvre le sommet d'une colline dominant la ville et le lac.

Le plateau sur lequel il est construit n'ayant qu'une largeur insignifiante, les architectes hindous l'ont agrandi, en jetant sur l'un des talus une terrasse immense supportée par trois étages de voûtes; ce travail, réellement gigantesque, est d'une si grande solidité, que le palais repose en partie sur ce sol factice et que le reste forme une vaste cour sur laquelle sont placés les casernes et les parcs d'éléphants. Deux enceintes entourent complétement l'ensemble des palais; la longueur totale de ces édifices est de plus de 3 kilomètres. L'entrée principale est du côté de la ville; c'est une magnifique porte de marbre, percée de trois arches dentelées, et que couronne un attique d'une grande richesse; les panneaux, les balcons, les dômes, sont couverts d'ornements de bon goût et sans aucun mélange d'idoles. De l'autre côté de cette porte est la grande cour, encadrée de deux côtés par les appartements du roi; les murs sont percés de galeries aux différents étages, et les angles sont occupés par des tours octogones, couronnées de coupoles. La hauteur de l'édifice est de 37 mètres, mais l'éclatante blancheur du marbre dont il est entièrement composé, le style simple et grandiose de son architecture, augmentent ces proportions et font supposer à première vue le double de cette hauteur.

L'intérieur du palais est parfaitement en rapport avec le style grandiose des façades et aussi avec les nécessités de ce climat tropical: des corridors sombres, à pente douce, remplacent les escaliers et conduisent d'étage en étage; les salles, vastes, bien éclairées, sont entièrement revêtues de marbres polis, qui entretiennent la fraîcheur; partout des cours, des fontaines, des fleurs. Les grands salons sont tendus de draperies; des coussins moelleux, des tapis, couvrent le sol, et les parois étincellent d'incrustations, de miroirs et de fresques brillantes. Une des salles est ornée de mosaïques d'un goût bizarre, qui fait sourire tout d'abord le visiteur européen, mais qui n'est guère plus ridicule que nos salons de porcelaine à Fontainebleau et ailleurs : les murs de cette chambre sont décorés d'assiettes d'Europe, de tasses, de bobèches, etc.; la faïence la plus commune est côte à côte avec le précieux Saxe, le cristal de Bohême ou la salière de deux sous; peu importait à l'artiste hindou la valeur de l'une ou l'autre vaisselle il n'a regardé qu'à la couleur et a réussi avec son goût naturel à composer de ce mélange hétéroclite quelque chose d'original et de gracieux.

Les fresques qui couvrent les murs et les plafonds sont d'un grand intérêt. On y trouve d'abord les portraits de tous les Ranas, depuis Oudey Sing, fondateur d'Oudeypour, jusqu'à Sambou Sing, notre contemporain; ces portraits sont suivis des scènes les plus remarquables du règne de chacun de ces princes. Peintes avec un soin et une finesse de couleur remarquables, ce sont de précieux documents pour l'étude de l'histoire et des mœurs de la tribu des Sésoudias.

Une des parties les plus curieuses du palais d'Oudeypour est, sans contredit, le vaste jardin qui s'étend au-dessus de l'étage supérieur; on est étonné de trouver à une si grande hauteur et sur plusieurs étages d'appartements des arbres centenaires et de beaux parterres. Au centre du jardin est un bassin, d'où rayonnent des avenues dallées de marbre blanc; l'eau circule dans des canaux incrustés et se perd avec un doux murmure au milieu des bosquets d'orangers et de grenadiers. Une galerie de marbre entoure ce lieu enchanté, et là, sur quelques sofas en velours, les nobles de la cour, distraits dans une douce rêverie, viennent passer les heures de la sieste.

La cour du Maharana d'Oudeypour n'est pas moins somptueuse que son palais. Il nous suffira, pour donner une idée de ce luxe, d'emprunter à M. Rousselet la description du Durbar (audience solennelle) tenu par le Rana pour recevoir notre compatriote.

« Toute la brillante féodalité du royaume, dit-il, est réunie dans l'immense cour du palais, où règne dès le matin un pittoresque tumulte de cavaliers aux somptueux costumes, et d'éléphants aux siéges d'argent et d'or. Une quarantaine de fauteuils rangés en demi-cercle sous le beau ciel bleu représentent la salle du Durbar; les nobles, entourés d'oriflammes, escortés de leurs écuyers, viennent y prendre place.

» Le Rana entre bientôt, accompagné de l'agent politique de l'Angleterre, et vient prendre place sur le trône royal. Le prince est resplendissant de diamants et de joyaux; il s'asseoit à l'indienne sur le coussin de velours et s'appuie sur un bouclier en peau de rhinocéros, transparente comme de l'ambre; son tarwar enrichi de pierreries est sur ses genoux; ses pieds, chargés aussi de bijoux, sont nus, et ses sandales reposent sur un tabouret d'argent. Le major Nixon et les officiers de l'ambassade sont assis à sa droite; le Rao de Baidlah occupe le premier fauteuil à gauche, puis viennent les seize Omras, grands vassaux de la couronne, les ministres, les vakils des puissances étrangères. De chaque extrémité de cette longue ligne part à angle droit une rangée de fauteuils où sont placés les thakours, seigneurs féodaux du Meywar. Tous ces hommes sont parés de leurs plus beaux atours, étoffes de brocart, châles du Thibet, joyaux héréditaires, armes de prix. Les turbans, qui distinguent chaque clan, offrent les formes

les plus variées, depuis la gracieuse toque de mousseline, entourée de filets de diamants, que portent les nobles de la cour, jusqu'au lourd cône des Haras, et au casque grec des chefs du désert. Derrière le prince se tiennent les gens de la maison du roi, chambellans, pages, serviteurs intimes; parmi eux et au premier rang, se distingue, par sa haute stature et sa barbe blanche, le noble Maharaj Singji, favori et grand veneur du prince. Au-dessus du trône s'élève l'étendard des Sésoudias, le soleil du Meywar, entre deux écrans de parade; derrière sont les deux éléphants favoris du Rana. »



Le Maharana d'Oudeypour, le Soleil des Hindous. (P. 398, col. 2.)

Le Maharana d'Oudeypour, enlevé subitement après une courte maladie, s'était montré un prince sage, éclairé, et dont l'administration promettait le plus grand avenir à son pays. Le dernier acte de sa vie a été d'interdire formellement que ses funérailles fussent accompagnées de ces atroces cérémonies du *sutti* qui, malgré l'opposition des Anglais, ont accompagné jusqu'à ce jour les obsèques des princes d'Oudeypour. Le Rana est mort sans enfant, et c'est à la branche cadette de la famille Solaire que va passer le trône d'Oudeypour.

LUCIEN D'ELNE.



Je pointai la branche dans la direction d'Aldébaran. (P. 402, col. 1.)

UN PETIT VIEUX[1]

XIX

L'hiver était revenu. J'étais obligé de tenir ma fenêtre hermétiquement close. Mais je ne fermais pas les volets quand venait le soir. De temps en temps, je soulevais le rideau et je regardais dehors : la vue d'Aldébaran me tenait compagnie. Minuit sonnait, puis une heure, puis deux heures : Aldébaran brillait encore. Peu à peu, sans y faire attention, j'avais pris l'habitude de veiller bien au delà de mon heure ordinaire. Je m'étais piqué au jeu, et sans connaître la nature des occupations de ce travailleur obstiné dont la lampe brillait si tard, je ne voulais plus me coucher qu'il ne se couchât lui-même. Voyait-il ma lampe comme je voyais la sienne? Et alors que pensait-il de moi ? Se demandait-il, lui aussi, qui je pouvais bien être, et pourquoi je prolongeais ma veillée si avant dans la nuit? Quand il neigeait par bourrasques, Aldébaran disparaissait et reparaissait tour à tour, comme la lumière d'un phare à feux intermittents. Quand il s'élevait quelqu'un de ces brouillards épais si fréquents dans la vallée de la Seine, il y avait éclipse totale d'Aldébaran. C'était pour moi un véritable désappointement ; il me semblait que je venais de retomber dans ma désolante solitude, et mon travail en souffrait. Comme on prend vite une habitude !

L'hiver durait encore quand je terminai la première partie de mon travail. Dans l'intervalle qui sépara cette première partie de la seconde, il y eut en moi comme une relâche de pensée et de volonté. Mon esprit, n'étant plus tendu vers le but que je lui avais proposé, se mit à vagabonder un peu sur tout ce qui m'entourait et se porta en particulier sur Aldébaran. Moi qui me souciais si peu des locataires de la maison que j'habitais, je désirai, vivement d'abord, ardemment ensuite, savoir quel était le mystérieux habitant de la chambre où brillait la lueur rouge. Je me moquai d'abord de ma propre curiosité, et je me prouvai facilement que c'était un enfantillage. J'avais beau faire, mon esprit suivait

1. Suite et fin. — Voy. pages 353, 369 et 385.

toujours la même pente et retombait toujours sur la même idée qui menaçait de devenir une idée fixe. Je me couchais exprès de bonne heure, pour n'être pas tenté de contempler Aldébaran. Je ne pouvais pas dormir, et je venais en robe de chambre ouvrir le volet pour voir si la lueur rouge était toujours à la même place.

Une nuit que je m'étais levé ainsi, l'idée me vint tout à coup qu'Aldébaran était peut-être la lampe de quelque savant; qui sait même? pensai-je en me frappant le front, c'est peut-être celle de quelque concurrent acharné qui travaille comme moi sur le sujet donné par l'Académie.

Quelle folie! dit ma raison. Ce doit être cela, répondit mon imagination.

Quoi qu'il en soit, cette idée me troubla. Pourquoi? Je me le demande. Car enfin, en traitant le sujet donné par l'Académie, je devais tout naturellement penser que j'aurais des concurrents et des rivaux. Sans doute; mais celui-là était si acharné à l'œuvre qu'il me faisait peur.

XX

Je résolus de sortir d'incertitude le lendemain même. Mais comment m'assurer de la situation exacte d'Aldébaran, pour aller aux renseignements? Cette lueur rouge ne brillait que la nuit; le jour, toutes les fenêtres de la grande maison se ressemblaient. La distance était assez considérable entre ma maison et l'autre, pour qu'il me fût impossible de déterminer non-seulement quelle était au juste la fenêtre, mais encore à quel étage elle était située. Comment résoudre cette première difficulté? Je n'avais pas la ressource de descendre dans la rue et d'aller devant en me guidant sur la lueur rouge. C'était le derrière de la maison que je voyais, et non pas la façade, et j'en étais séparé par des jardins et des terrains vagues entourés de clôtures. Après mûre réflexion, voici quel expédient j'imaginai.

J'allai chercher un marteau à la cuisine, et je pris dans un des tiroirs de ma table un vieux compas dont je ne me servais plus depuis le collége. A coups de marteau, j'enfonçai une des branches du compas dans l'appui de ma fenêtre. Puis, me penchant comme si je voulais regarder à travers une longue-vue, je pointai l'autre branche du compas aussi exactement que je pus, dans la direction d'Aldébaran. Quand j'eus trouvé le point, je laissai mon compas tel qu'il était, et j'allai me recoucher, grelottant de froid.

Le lendemain matin, je m'habillai et j'allai à la fenêtre de ma bibliothèque. En suivant l'indication de la branche du compas, voici ce que je découvris : la fenêtre que je cherchais était la deuxième du quatrième étage à main droite.

Irai-je? n'irai-je pas? Je débattis cette alternative pendant plus d'une heure au coin de mon feu. Je décidai finalement que je n'irais pas; deux minutes après, je descendais l'escalier en me disant : « Il vaut mieux en finir. »

Avant de descendre, j'avais jeté un dernier coup d'œil sur la maison, pour la bien reconnaître, car elle faisait partie d'un groupe assez confus. Elle était reconnaissable à une grande girouette dont la tige était pliée en deux. Je tournai deux ou trois rues les pieds dans la neige, j'enfilai un passage obscur et je débouchai dans la rue sur laquelle donnaient les façades du pâté de maisons dont je ne voyais que le dos de ma fenêtre. Je reconnus facilement la girouette tordue et je m'avançai vers la porte cochère. Là je m'arrêtai brusquement. Le portier ne trouverait-il pas quelque chose de louche à ma démarche? Voudrait-il répondre à mes questions? Et, au fait, comment entamerais-je la conversation avec lui? Je risquai de loin un regard furtif par la porte entr'ouverte pour voir quelle figure avait le portier, afin de me régler sur ce premier indice.

Il n'y avait personne dans la loge. Je fis deux pas en avant, dans la direction de la cour, puis je m'arrêtai, plus indécis que jamais. Comme j'allais renoncer à mon entreprise, et retourner sur mes pas, une personne qui venait de la rue me coupa la retraite, et une voix de femme me demanda poliment si j'avais affaire à quelqu'un de la maison.

Je me retournai brusquement, et je me trouvai face à face avec une dame d'un certain âge, très-simplement mise, qui avait au bras un petit panier à provisions, et tenait à la main une boîte au lait, qu'elle dissimulait sous un pan de son châle noir.

« Mon Dieu, madame, balbutiai-je tout confus, je cherchais le portier. »



XXI

« Comment! c'est vous, monsieur Poltroy, dit la dame matinale d'un ton joyeux. C'est nous que vous cherchiez. Comme c'est aimable à vous d'avoir songé

à mon pauvre André. Il sera bien heureux de vous voir. »

Seulement alors je reconnus à qui j'avais affaire. Je n'osai pas dire à la dame qu'elle se trompait, et je la suivis, parce que je ne trouvais aucune raison à lui donner pour ne pas la suivre. Elle traversa la cour et gagna le second corps de bâtiment, celui que je voyais de chez moi. Tout en la suivant, je me disais en moi-même. « Voilà une singulière coïncidence! »

Nous montâmes quatre étages. Le cœur commença à me battre. La dame, sans remarquer mon émotion, m'introduisit dans une première pièce, nue et froide, et me pria d'attendre un instant. Par la porte entr'ouverte, je l'entendis qui parlait vivement à quelqu'un. « Devine qui je t'amène. Je te le donne en cent. Tu ne trouves pas? Eh bien, c'est ton ancien camarade, Achille Poltroy! »

Une voix faible que j'eus de la peine à reconnaitre, et dont le son m'émut vivement, me cria d'entrer.



C'était André Gérard. (P. 403, col. 1.)

C'était bien lui, c'était André Gérard. Mais comme il était changé! Il avait toujours sa belle figure avenante et ouverte; mais il était pâle, il avait les joues creuses. Il était étendu sur une chaise longue; je vis du premier coup qu'il ne pouvait se lever et qu'il avait les deux jambes paralysées.

Il m'accueillit avec une joie si cordiale et si sincère, que mon cœur, tout froid qu'il était, en fut profondément remué.

Que l'homme travaille son cœur tant qu'il voudra, pour le fermer aux douces émotions de la sympathie et de la tendresse, ce cœur éprouve à un certain moment un impérieux besoin de tendresse et de sympathie: je l'avais cruellement senti dans ma solitude volontaire. La cordialité de Gérard et peut-être aussi la compassion que m'inspirait la vue de son infirmité, fondit la glace dont mon âme était comme enveloppée : je me mis à rire et à pleurer à la fois. Mme Gérard était heureuse de voir son fils si content, et moi, pour la première fois de ma vie, j'étais heureux d'avoir pu faire plaisir à quelqu'un.

XXII

Nous nous mîmes à causer à bâtons rompus, et j'appris peu à peu l'histoire de la mère et du fils. Je les avais connus riches autrefois, mais le père de Gérard avait été ruiné par ses banquiers, et il était mort peu de temps après. Gérard s'était mis à donner des leçons et à faire des travaux de librairie.

Par une froide journée d'hiver, il passait avec sa mère sur le quai d'Orsay, lorsqu'un enfant qui jouait sur la berge fit un faux pas et roula dans la Seine. Gérard n'hésita pas un instant, et sa mère ne chercha pas à le retenir; il plongea dans l'eau glacée et sauva

l'enfant. Mais, à la suite de cet acte de généreux dévouement, il fit une longue maladie qui le laissa perclus des deux jambes.

« Tu as fait cela? » lui dis-je avec un sentiment d'admiration si sincère et si passionné, que mes deux mains tremblaient en cherchant les siennes. Je ne savais plus ce que je faisais.

« Je ne pouvais pas faire autrement, » me répondit-il avec la plus touchante simplicité.

« Tu as fait cela! » Je répétais ces paroles, parce que mon émotion m'empêchait d'en trouver d'autres; et mes yeux se remplissaient de larmes brûlantes en se portant malgré moi sur ses deux pauvres jambes immobiles.

« Ce serait à refaire qu'il le ferait encore! » dit Mme Gérard avec un noble orgueil. Elle posa sa main tremblante sur l'épaule de son fils, qui tourna la tête de son côté, et lui sourit. Quel regard ils échangèrent! Comme ils s'aimaient! Comme ils devaient être heureux au milieu de leur pauvreté et de leurs épreuves.

J'éprouvai comme un tressaillement de jalousie, qui remplit aussitôt mon cœur d'une honte mortelle. J'osais à peine lever les yeux.

Gérard m'apprit qu'il avait dû renoncer aux leçons, mais qu'il continuait à travailler pour les libraires. Quelques-uns de nos camarades venaient le voir fréquemment et lui servaient d'intermédiaires.

Comme il dormait très-peu, il travaillait une partie des nuits. Je jetai involontairement un regard sur la fenêtre, qui avait des rideaux rouges. C'était là que l'étoile Aldébaran brillait tous les soirs!

« J'abats beaucoup de besogne, me dit-il, et pour me récompenser, je fais quelques travaux un peu moins arides que j'espère publier plus tard... quand j'aurai trouvé un éditeur complaisant. J'ai en ce moment sur le métier quelque chose qui m'intéresse beaucoup. C'est un travail que l'Académie française a mis au concours. » Il me dit le sujet : c'était justement celui que je traitais et dont je venais d'achever la première partie.

« Nous voilà encore rivaux! » me dis-je en moi-même. Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur sur cette pensée. Il avait fait un signe à sa mère, qui avait souri. Elle déposa sur la table, à portée de son fils, une liasse de papiers qu'elle était allée prendre dans un casier.

« Voilà le monstre, » me dit-il en me tendant son travail. Je le pris d'une main tremblante, et je me mis à lire sur-le-champ l'avant-propos. Ce morceau me parut tellement remarquable, qu'il n'était pas douteux pour moi que l'Académie ne lui décernât le prix. En feuilletant la suite de son travail, et en lisant les titres de chapitres, je vis tout de suite qu'il ne connaissait pas tous les côtés de la question. Il manquait de livres, d'informations et ignorait certaines sources très-importantes.

Je lui fis compliment sur son travail, et je partis, sans avoir trouvé le courage de lui dire que j'étais son concurrent.

XXIII

Y eut-il jamais créature humaine plus profondément humiliée et plus honteuse d'elle-même que je le fus en descendant l'escalier. J'en doute. Dans tous les cas, c'était une humiliation saine et salutaire, je le sentais aux battements de mon cœur. C'était l'humiliation qu'éprouve un chrétien digne de ce nom lorsqu'il est descendu en lui-même, et qu'il a fait, sous l'œil de Dieu, l'examen de sa conscience, ou lorsqu'une lueur soudaine venue d'en haut lui a dévoilé d'un seul coup toute la misère et tout le néant de son âme. J'étais dans un grand désordre d'esprit; mais au milieu de ce tumulte intérieur il ne s'élevait aucune pensée égoïste, aucun sentiment mauvais. Je courais dans la neige, tant j'avais hâte de rentrer chez moi, de m'enfermer à double tour, de mettre de l'ordre dans mes pensées et dans mes sentiments, et de mûrir des résolutions que je sentais poindre en moi.

Un petit garçon que je rencontrai dans l'escalier de ma maison s'arrêta en me voyant et se mit à me regarder bouche béante. Il raconta (je l'ai su depuis) que je roulais des yeux égarés, et que j'avais



à propos de rien aplati mon propre chapeau, d'un grand coup de poing. Il est sûr que j'ai dû le faire, quoique je n'en aie gardé nulle souvenance; car mon chapeau portait la trace d'un coup violent. Le bruit courut dans la maison que le locataire du second étage devenait fou, qu'il plantait des compas dans les appuis des fenêtres et réveillait ses voisins, la nuit, à grands coup de marteau; que de plus il s'amusait à aplatir ses chapeaux dans l'escalier. Ces « on dit », qui me revinrent plus tard par mon valet de chambre, me firent sourire, rien de plus.

Quand je fus seul, dans mon grand fauteuil, au

coin de mon feu, je commençai à réfléchir sur ce qui venait de m'arriver. Est-il possible qu'on puisse ressentir une joie si douce et si profonde à s'humilier à ses propres yeux. Oui, c'est possible, quand de l'humiliation même naît un sincère et ardent désir de sortir de la fange et d'inaugurer une vie nouvelle. Je me mis à comparer la vie de Gérard avec la mienne, sa générosité sans bornes avec mon étroit égoïsme. Il avait, sans hésiter, sacrifié sa vie pour accomplir son devoir, car le plus brillant de sa vie était sacrifié, et il ne se plaignait pas; et il recommencerait s'il le fallait! Et moi, à plaisir, j'avais accumulé tous les obstacles qui pouvaient me séparer des autres hommes et me mettre à l'abri de mon devoir.

La vue de mes livres me devint odieuse quand je pensai que je n'en avais jamais rien su tirer de bon ni pour moi-même, ni pour les autres. Mais au moins il me restait un moyen de les purifier à mes propres yeux en les mettant au service de la belle intelligence et de l'âme généreuse de mon ami. « Ils ne sont plus à moi, me dis-je, ils sont à lui, et moi aussi je suis à lui; dès aujourd'hui, je me mets humblement à son service. »

Dans un élan de reconnaissance, je remerciai Dieu de m'avoir ouvert les yeux à temps, de m'avoir empêché de devenir le concurrent de Gérard, de lui ravir le prix de son travail, et à sa pauvre mère la joie d'assister au triomphe de son fils.

Alors, prenant avec soin dans mon bureau tout ce que j'avais écrit de mon mémoire, je le mis, avec un tressaillement de joie, dans le foyer ardent. Je souriais en regardant les feuillets se noircir, se tordre et s'enflammer. Qu'il est doux le premier sacrifice qu'on fait à quelqu'un que l'on aime! A mesure que le feu consumait le fruit de mon travail, il me semblait qu'il mettait aussi à néant les sentiments d'égoïsme et de vanité que j'avais ressentis en l'écrivant.

Je ne conservai que les notes et l'indication des sources. Je les donnerais peu à peu à Gérard. Je serais censé avoir réfléchi sur ce qu'il m'avait montré du sujet, et avoir, par pur désœuvrement, fait des lectures dont je lui apporterais le résultat, au fur et à mesure, sans avoir l'air d'y attacher aucune importance. Jamais il ne saurait que je lui avais sacrifié mon travail. N'est-il pas dit, dans un livre que j'avais beaucoup trop négligé et auquel je redevins fidèle à partir de ce jour: « La main gauche doit ignorer ce que donne la main droite. »

XXIV

Gérard a eu son prix, et moi j'ai ressenti ce jour-là la joie la plus vive et la plus pure que j'aie jamais éprouvée. Car cette joie fut sans mélange, parce que mon ami put assister en personne à la séance solennelle où le préambule de son mémoire fut lu aux applaudissements redoublés d'une assistance émue. Sa mère tenait une de ses mains, et moi l'autre, et je ne sais lequel de nous trois était le plus heureux de se trouver là en compagnie des deux autres.

Voici pourquoi et comment mon ami avait pu enfin quitter sa chaise longue. Tous les médecins l'avaient abandonné depuis longtemps, après avoir essayé vainement de tous les remèdes connus. Il était un traitement, nouveau en ce temps-là, peu connu encore et qui inspirait de la défiance : c'était le traitement par l'électricité. Sur mes instances et sur celles de sa mère, Gérard consentit, avec résignation, à tout ce que l'on voulut. La vie et le mouvement revinrent peu à peu dans ses membres perclus. Je ne prétends pas qu'il soit redevenu aussi ingambe qu'il l'était à l'époque où il jouait aux barres, et lançait si vigoureusement la balle contre le mur. Mais il marche; il peut venir au Luxembourg respirer l'odeur des lilas au printemps, et se reposer à l'ombre des marronniers en été. Sa mère et lui ont quitté le logement où j'avais vu briller autrefois la lueur rouge d'Aldébaran. Ils occupent un joli petit appartement sur le même palier que moi, et nous passons de bien bonnes heures ensemble dans « notre » bibliothèque.

Nous faisons, chacun de notre côté, des travaux littéraires et historiques que le public accueille assez bien. Pour nous délasser, nous écrivons en collaboration des nouvelles et des contes pour les enfants (moi qui détestais autrefois les enfants !).

Chacun de nous ayant refusé obstinément de signer ces œuvres, pour laisser l'honneur de la signature à l'autre, nous avons pris un moyen terme; nous ne signons ni l'un ni l'autre, et nous nous cachons tous les deux sous le pseudonyme d'*Aldébaran*. C'est Gérard qui l'a choisi, lorsque je me suis enfin décidé à lui avouer que c'était Aldébaran et non pas lui qui m'attirait à sa porte lorsque sa mère m'avait rencontré.

XXV

Mon oncle Corette me pardonne de « faire de la littérature », parce que je suis « devenu bon garçon ». Chaque fois que je dîne chez lui, Place-Royale, il m'avoue au dessert qu'il ne croyait pas que je tournerais aussi bien. Ma tante commence à faire cas de moi, parce que mon jeune cousin Adolphe m'honore d'une amitié toute particulière. Il attend mes visites avec impatience pour dévaliser mes poches, où il trouve toujours quelque chose à sa convenance. Catherine est devenue si cassée qu'on lui a adjoint une autre cuisinière, afin qu'elle puisse se reposer un peu. Je lui fais toujours une petite visite à la cuisine. Nous devisons au coin du feu ; elle me rappelle chaque fois qu'elle m'a toujours regardé comme un grand savant. Nous causons de Latribu; de

petit clerc, il s'était élevé au rang d'expéditionnaire; comme il était devenu ambitieux et qu'il se sentait une vocation irrésistible pour la profession de commissaire-priseur, je l'ai aidé à s'établir; je lui devais bien cela, puisqu'il a été mon premier maître.

Je crois que Mme Gérard me regarde un peu comme son second fils; et moi, je suis très-fier de lui donner le bras quand elle a des courses à faire, et qu'André est obligé de se ménager.

Pendant nos promenades en tête-à-tête, Mme Gérard m'a appris bien des choses que j'ignorais, moi qui me croyais si savant, et m'en a remis en mémoire beaucoup d'autres que j'avais oubliées, par exemple qu'il y a des pauvres, que ces pauvres sont l'image vivante de Jésus-Christ; où on les trouve; comment on gagne leur confiance et leur affection; ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire pour être utile à leur âme aussi bien qu'à leur corps. Si ma mère avait vécu, j'aurais sans doute fait plus jeune l'apprentissage de la charité. Mais, comme le répète souvent Mme Gérard, « il n'est jamais trop tard pour commencer à bien faire. »

André et moi nous sommes toujours en discussion à table. Il prétend que je l'ai tiré d'affaire, et moi je soutiens, jusqu'à me fâcher tout rouge, que c'est justement le contraire. Qu'ai-je fait pour lui? Bien peu de chose; et encore en ai-je été payé de suite au centuple. L'exemple de sa vie et l'admiration qu'il m'a inspirée m'ont tiré du néant.

Je suis toujours laid: à cela je ne puis rien, et je ne m'en afflige pas outre mesure. On me soigne si bien que je suis devenu moins chétif. Mais, par exemple, je ne suis plus morose. Peut-on être morose quand on a de si bons et de si fidèles amis? Je trouve que la vie est un don précieux; et tous les jours je remercie Dieu de m'avoir éclairé sur l'usage qu'on en doit faire.

ACHILLE POLTROY.



LES DEUX ROBINSONS

DE L'ILE INACCESSIBLE

A égale distance de la côte de l'Amérique du Sud et du cap de Bonne-Espérance, tout au centre du vaste Océan Atlantique austral, on peut voir sur la carte un point à peine perceptible qui porte le nom de Tristan da Cunha. Tout auprès se distinguent deux points plus petits encore, l'un l'île Inaccessible, l'autre un rocher sans nom. Rien qu'à l'aspect que présentent ces trois points sur la carte on se fait une idée de leur affreux isolement; tout autour s'étend la mer, espace infini que n'arrête au sud aucune terre connue et dont les flots les plus rapprochés ne viennent eux-mêmes frapper qu'un écueil, perdu lui-même dans l'océan, Sainte-Hélène, une prison et un tombeau.

Comment penser que les rochers de Tristan da Cunha aient pu tenter l'homme de s'y établir. Et cependant, tel est le cas.

Au mois d'octobre de l'année dernière, le *Challenger*, navire anglais chargé d'une mission scientifique, fut fort étonné de trouver installée dans cette île isolée une communauté florissante.

Voici quelle est l'origine de cette colonie. Lorsque l'Angleterre cherchant sur le globe une prison inexpugnable pour l'aigle qui était tombé dans ses rets, jeta les yeux sur Sainte-Hélène et y emprisonna Napoléon, il lui sembla que l'île de Tristan da Cunha, quoique distante de plus de 2000 kilomètres, pourrait servir de centre d'opération pour un projet d'évasion; elle y fit donc élever un fort et y installa une garnison.

En 1821, lors de la mort de Napoléon, la garnison fut retirée, mais le canonnier Glass, qui y avait avec lui sa femme et sa fille, demanda à rester dans l'île. Il devint donc le seigneur et maître de Tristan da Cunha. Son royaume mesurant 30 à 35 kilomètres de tour offrait de belles et fertiles vallées; il y planta des pommes de terre, des choux et autres légumes, il éleva des chèvres, des poules, des cochons, des bœufs, et, à l'aide de ses produits, il entretint un commerce fructueux avec les navires qui venaient relâcher dans l'île. Quelques matelots tentés par cette vie calme s'adjoignirent à Glass, qui dès 1830 comptait 27 sujets, dont 7 hommes, 6 femmes et 14 enfants.

Ce royaume microscopique a depuis prospéré; Glass étant mort, le doyen Pierre Green a été élu roi; au moment de la visite du *Challenger* l'île possédait 700 vaches laitières et un nombre considérable de bœufs, de moutons et autres animaux domestiques et les terres en culture s'étendaient sur une superficie de 200 hectares.

Le *Challenger* allait reprendre sa route lorsqu'on lui apprit que l'une des îles voisines, l'île Inacces-

sible, était aussi habitée, il est vrai, par deux personnes seulement, deux Autrichiens, dont on ignorait le sort depuis deux ans. Le navire anglais se dirigea en toute hâte vers l'île Inaccessible, et il eut le bonheur d'y trouver encore en vie les deux imprudents colons, dont les aventures ne sont pas moins émouvantes que celles qui inspirèrent l'immortel auteur de Robinson Crusoé. Voici le récit qu'ils firent au capitaine du *Challenger*.

En 1870, Frédéric Soltenhoff, matelot à bord d'un navire autrichien, ayant été jeté par un naufrage sur la côte de Tristan da Cunha, dut attendre dans cette île le passage d'un navire qui le ramenât en Europe. Mais il paraît que le séjour qu'il avait fait au milieu de la petite république lui avait laissé d'ineffaçables souvenirs, car, à peine de retour dans sa patrie, il résolut de retourner s'établir à Tristan da Cunha.

En compagnie de son frère qu'il avait décidé à le joindre, il gagna l'île de Sainte-Hélène.

Là les deux Autrichiens achetèrent une vieille baleinière, se munirent de provisions de toute espèce et s'arrangèrent avec le capitaine d'un sloop américain qui s'engagea à les transporter dans leur future patrie. En route, le capitaine eut la malencontreuse idée de leur conseiller de s'établir dans l'île Inaccessible ; il leur assura que l'île était fertile et qu'avec un peu d'industrie ils y pourraient trouver la source d'une fortune aussi grande que celle acquise jadis par le vieux Glass.

Les aventuriers se laissèrent tenter par cette riante perspective. A la fin de novembre 1871, ils débarquaient sur les plages désertes de l'île Inaccessible et bientôt ils voyaient disparaître à l'horizon les voiles du sloop qui les avaient apportés.

Outre leur baleinière, ils possédaient à ce moment quelques sacs de riz, de farine, des biscuits de mer, du sucre, du thé, du café, du sel, du poivre, du tabac, des pommes de terre et des semences légumières, un tonneau d'eau-de-vie, quelques tonnes vides pour l'eau douce, une brouette, des ustensiles de cuisine, des outils aratoires, un fusil, une canardière, de la poudre, du plomb et des allumettes. A cela se joignaient un chien et une chienne.

Le point où ils avaient débarqué formait une plage assez large plantée d'arbres, longue de 2 kilomètres et au-dessus de laquelle se dressait abruptement la falaise à pic qui forme à l'île une ceinture continue qui lui a valu le nom d'Inaccessible. Cependant ils découvrirent dans la falaise une sorte de ravine étroite par laquelle, en s'aidant des genêts qui y poussaient en abondance, ils purent atteindre le plateau supérieur, qu'ils trouvèrent rocheux et peu fertile, mais servant d'asile à de nombreux cochons et à des chèvres, provenant sans doute d'animaux abandonnés dans l'île par quelque navire.

Quatre jours après leur arrivée, ils reçurent la visite de seize Anglais de Tristan da Cunha qui les engagèrent fortement à abandonner l'île Inaccessible et à venir vivre avec eux ; mais ils refusèrent ces offres.

Les deux frères décidèrent de s'établir sur la plage, au milieu d'un terrain fertile et auprès d'une belle cascade qui devait leur fournir une inépuisable provision d'eau douce.

Les arbres ne manquaient pas : aussi eurent-ils bientôt construit une hutte ; mais un ouragan la renversa et ils durent la réédifier. Pendant le temps que leur prirent ces travaux ainsi que le défrichement et l'ensemencement d'une pièce de terre, leurs provisions s'épuisèrent et ils virent approcher le moment où ils n'auraient plus d'autres ressources que celles que pourrait leur fournir l'île. Heureusement, ils réussirent à capturer plusieurs phoques et à tuer quelques chèvres.

Mais au mois d'avril survint un accident qui eut pour les deux Robinsons une conséquence fâcheuse. Ayant voulu débarrasser le sol au moyen du feu, l'incendie gagna les genêts de la ravine et les dévora, rendant désormais tout à fait impossible l'accès du plateau par cette voie. Il ne leur restait plus d'autre moyen de se rendre au sommet de l'île qu'en contournant par mer une partie de la falaise. Ils durent travailler pendant longtemps à la réparation de leur baleinière, pour lui permettre d'affronter les hautes vagues de la côte. Enfin s'étant hasardés sur leur frêle esquif, ils gagnèrent ainsi le plateau et y tuèrent plusieurs chèvres et porcs. La chair des chèvres était exquise, mais les porcs, se nourrissant d'œufs d'oiseaux de mer, étaient aussi huileux que des pingouins.

Le 14 mai, un navire vint en vue. Les deux Robinsons, qui commençaient à goûter fort peu leur exil, allumèrent un grand feu pour demander du secours, mais le navire ne parut pas vouloir se détourner de sa route.

Pour aggraver encore la situation de ces pauvres diables, un ouragan nocturne enleva le bateau qui avait été pour plus de précaution tiré sur le sable, et l'engloutit. Il ne restait donc plus d'autre moyen d'atteindre le plateau qu'en contournant la côte à la nage.

Au mois de juin, les deux frères récoltèrent leurs pommes de terre et leurs légumes, qui leur permirent de subsister quelque temps. Vers la fin d'août, les pingouins mâles arrivèrent dans l'île en grand nombre pour préparer leurs nids, et furent suivis un mois après par les femelles, qui se mirent à pondre des milliers d'œufs. Le jour où les pauvres Robinsons trouvèrent les premiers œufs, ils venaient de consommer leur dernière pomme de terre, et sans ce secours de la Providence, ils seraient certainement morts de faim.

Dans le courant de septembre, un navire français se mit en communication avec les deux frères, qui se contentèrent de lui demander quelques provisions en échange d'œufs de pingouins. Peu après se montra le schooner anglais *Thémis*, dont le capitaine envoya aux Robinsons quelques tonneaux de salaisons, des

biscuits et du tabac, et leur promit de venir les chercher au bout de quelques semaines.

Cette époque de prospérité fut bientôt suivie d'une époque de misère. A la fin d'octobre, la provision d'œufs de pingouins s'épuisa, et le 19 novembre le dernier morceau de lard et le dernier biscuit furent consommés.

A moins de se laisser mourir de faim, les Robinsons se virent obligés d'essayer de gagner l'autre côté de l'île à la nage. Ils enfermèrent leurs fusils et leur poudre dans une boîte en fer-blanc, et après mille dangers ils atteignirent en nageant le sentier conduisant au plateau. Ils y restèrent quelques jours, et après avoir tué plusieurs chèvres et porcs, ils gagnèrent leurs huttes avec leurs provisions en se laissant glisser le long de la ravine, autrefois garnie de genêts.

A ce moment, ils reçurent la visite d'un navire américain; le capitaine, touché de leur triste sort, voulut les emmener, mais par une inexplicable obstination ils refusèrent cette chance de salut, et se contentèrent de demander quelques provisions.

Au mois de janvier 1873, l'un des frères, Frédéric, contourna le cap à la nage et gagna le plateau, où il tua les dernières chèvres qu'il rapporta à son frère par la ravine.

Pendant tout le mois de février, les deux Robinsons firent une nouvelle récolte de pommes de terre et de légumes, qui les soutint jusqu'au mois de mars, époque où ils firent ensemble un nouveau voyage au plateau, sur lequel ils élevèrent cette fois une cabane, qui devait leur servir d'abri pendant leurs expéditions. Ils jetèrent sur la plage au moyen de la ravine tous les porcs qu'ils tuèrent, et profitant d'un temps calme, ils revinrent à la nage, ramenant avec eux trois pourceaux vivants, qu'ils apprivoisèrent et gardèrent près de leur hutte.

Les deux chiens qu'ils avaient amenés avec eux dans l'île étaient devenus sauvages, et comme ils détruisaient les œufs de pingouins et les pourceaux, ils durent les abattre.

Au mois d'août les deux frères se séparèrent; Frédéric, l'aîné, s'installa sur le plateau, où il pourvoyait à sa nourriture ainsi qu'à celle de son frère, qui, resté au bas de la falaise, cultivait leur jardin. Leur séparation n'était pas cependant complète, car ils pouvaient s'entretenir sans peine, excepté lorsque le vent soufflait avec violence. Au bout d'un mois, Frédéric redescendit sur la plage, et le retour des pingouins coïncidant avec la récolte des légumes, l'abondance régna de nouveau chez les pauvres aventuriers.

Il est probable que, malgré tout leur courage, les deux Robinsons n'auraient pu continuer longtemps cette existence étrange, pleine de privations et de dangers de toute sorte, et cependant lorsque le 13 octobre 1873 le *Challenger* vint les chercher, ce ne fut qu'avec quelque peine que le capitaine put leur persuader d'abandonner cette île inaccessible, qui « malgré tout, disaient-ils, avait été pendant deux ans leur royaume et leur patrie ».

Et. Leroux.

A TRAVERS LA FRANCE

LE PUY-EN-VELAY

Il est peu de villes d'Europe qui offrent un aspect plus pittoresque que le Puy-en-Velay, le chef-lieu de notre département de la Haute-Loire, assis au milieu d'une région où les convulsions volcaniques ont ammoncelé les plus merveilleuses curiosités naturelles.

La ville étale en amphithéâtre ses maisons blanches et ses antiques édifices sur les pentes du mont Anis, au-dessus duquel se dresse le rocher Corneille, aiguille gigantesque formée de brèches d'origine volcanique.

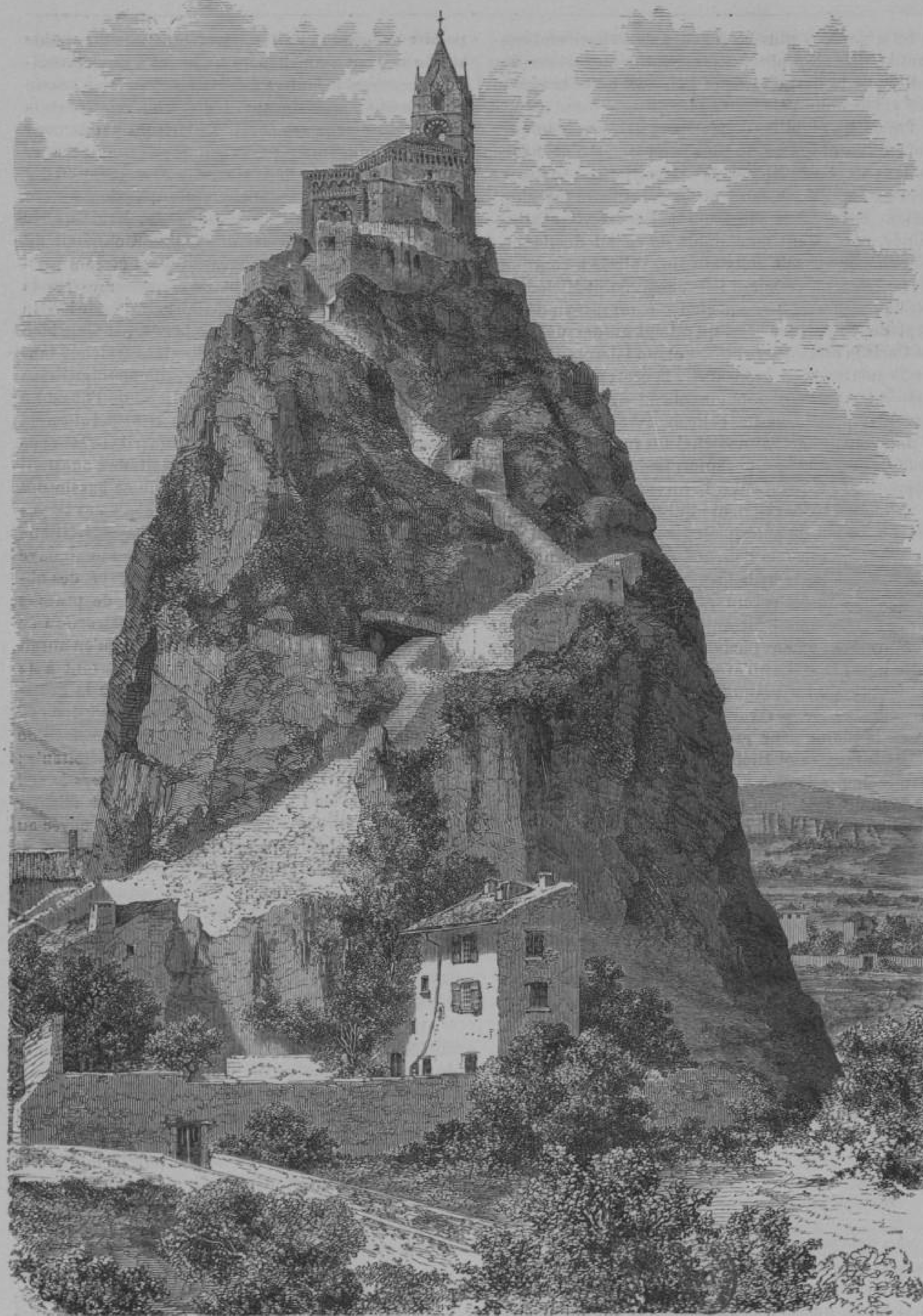
C'est vers ce rocher, devenu depuis 1860 le piédestal d'une colossale statue de la Vierge, que le visiteur doit tout d'abord porter ses pas. Gravissant les rues étroites, montueuses, pavées en galets volcaniques de l'antique cité, on arrive d'abord devant la cathédrale, une des plus remarquables basiliques de France, et peut-être la plus religieusement imposante, par sa position au sommet d'un abîme, qu'on ne franchit qu'au moyen d'une montagne de degrés, par la grandeur austère de sa façade noire et blanche, par le jour mystérieux que projettent sous ses sombres nefs les hautes coupoles qui remplacent dans ses voûtes les ogives gothiques, enfin par les bizarreries calculées et la pauvreté même de son architecture sans ornements.

Au delà de l'église, une succession de marches taillées dans le roc, de plates-formes chargées de débris de murailles, de fragments de tours éboulées, restes d'anciennes fortifications, amène enfin sur le sommet nivelé du rocher Corneille où se dresse depuis 1860, à 130 mètres au-dessus de la place du Breuil, la statue de Notre-Dame de France.

Le fer fondu de 213 canons russes, dépouilles opimes de Sébastopol, a été jeté dans le moule d'où est sortie cette image gigantesque, haute de 16 mètres et pesant plus de 100 000 kilogrammes.

Debout sur un nuage sphéroïde, le front couronné, le pied droit reposé sur la tête du serpent, le pied gauche rejeté en arrière et à demi relevé, la Vierge porte sur le bras droit l'Enfant Jésus bénissant la ville. Les cheveux de la Vierge ont 7 mètres de longueur et le serpent 17 mètres.

On parvient par une suite de tiges de fer et de degrés ménagés dans l'armature de la statue jusque dans la couronne qui ceint la tête de la Vierge. De



Le rocher de Saint-Michel, ou dyke d'Aiguilhe, près du Puy-en-Velay. (P. 410, col. 1.)

là on a une des plus belles vues de France embrassant la ville et sa pittoresque ceinture de rochers, les vallées de la Borne et de la Loire, et toute la région des volcans du Velay.

Parmi les aiguilles de pierre ou dykes volcaniques qui entourent le Puy, la plus curieuse est l'obélisque de lave de Saint-Michel ou d'Aiguilhe qui se dresse près de la ville au bord de la Borne. 223 marches, reliant entre elles plusieurs paliers fortement inclinés, conduisent au sommet de ce jet de flamme pétrifiée que le zèle religieux du xe siècle a couronné d'une chapelle dédiée à l'archange Saint-Michel. La flèche de ce sanctuaire s'élance à un niveau dépassant de 10 mètres celui qu'atteint au-dessus du sol de Paris la croix des Invalides et qui laisserait de plus de 25 mètres au-dessous d'elle la croix du Panthéon, bien que ces deux monuments aient l'un et l'autre une base plus large que celle du dyke.

La chapelle de Saint-Michel fut fondée, d'après la tradition, en 975; elle renferme des parties qui se rapportent évidemment à la fin du siècle.

Ce petit édifice religieux, qui fut pendant bien des siècles un but de pèlerinage, mais où l'on ne dit plus la messe qu'une fois l'an, à la fête de l'Archange, est bordé d'une sorte de balcon taillé dans le roc vif, et très-prudemment revêtu d'un garde-fou à hauteur d'appui. On montrait autrefois sur cette corniche l'empreinte de deux pieds. C'était, d'après la légende populaire, la trace qu'avait imprimée dans le roc une jeune fille du Puy, laquelle, se trouvant en butte aux médisances de ses voisins, s'élança de cet endroit dans la plaine pour prouver, avec la protection du bienheureux saint Michel, la fausseté des méchants bruits dont elle était victime. Elle arriva en bas sans le moindre mal. Tout chacun se tint convaincu et satisfait du miracle, hors celle qui en était favorisée. Affolée d'orgueil par le diable qui garde une vieille rancune à saint Michel, la jeune fille voulut recommencer deux fois l'épreuve. A la troisième, l'Archange, voyant son antique adversaire se mêler de l'affaire, détourna ses yeux de sa protégée et elle se tua.

H. NORVAL.

LES DERNIÈRES

EXPLORATIONS ARCTIQUES[1]

II (*suite*)

Expédition de MM. Payer et Weyprecht au pôle Nord.

Au delà du cap Fligely, pointe occidentale la plus avancée de la terre du Prince Rodolphe, les explorateurs se trouvèrent en face d'un élargissement de l'Austria Sund, que l'on peut considérer comme une mer polaire encaissée et où la navigation serait possible si l'on pouvait y amener un bâtiment à vapeur. Malheureusement il faut renoncer à arriver à ce bassin autrement qu'en traîneaux. L'élévation relative de la température dans ces parages extrêmes paraît tenir à diverses influences purement locales, au premier rang desquelles on doit placer la réverbération des rayons solaires par les rochers du littoral.

« La vue dont nous jouissions des hauteurs du cap Fligely (point extrême de l'exploration) était, dit M. Payer, de celles qui, jugées avec un certain parti pris, ont donné lieu à tant de controverses sur la véritable nature des régions polaires. Un vaste bassin d'eau libre s'étendait le long de la côte; il était bien couvert çà et là d'une couche de glace fraîche, tandis que des glaçons flottants, d'une dimension moyenne, se dessinaient à l'horizon, de l'ouest au nord-est. Toutefois, en prenant en considération la période peu avancée de la saison (avril 1874) et le fait qu'en ce moment le vent soufflait de l'ouest, il n'y avait aucune raison de penser que ce bassin dût être moins navigable au cœur de l'été que ces larges flaques considérées comme le signe caractéristique de la nature de l'océan Polaire. Mais le témoignage d'une heure seule ne suffit pas à renverser des objections nées de tant d'expériences et de preuves contraires. Alors même qu'on ferait abstraction de la résistance de la glace fraîche, tout ce qu'on aurait pu constater, c'est qu'un navire se trouvant à la pointe nord de la terre de Zichy aurait eu la possibilité d'avancer à 10, à 20 milles vers le nord, c'est-à-dire aussi loin que notre œil nous permettait de reconnaître les passages à travers les blocs flottants; mais aucun navire n'aurait pu remonter vers le sud les 100 milles de l'Austria Sund, et l'eût-il fait par impossible, la seule chose qu'il aurait trouvée au delà, c'est la glace compacte. »

De la pointe de Fligely MM. Payer et Weyprecht purent reconnaître le cap Vienne, situé par le 83e degré de latitude nord. Ayant obtenu ce résultat qui devait bien compenser à leurs yeux les fatigues et les dangers qu'ils avaient encourus, les explorateurs regagnèrent le *Tegetthoff*, qu'ils trouvèrent toujours dans la même situation.

Après s'être convaincus qu'aucun effort ne pourrait délivrer le malheureux navire, et sur l'assurance du docteur Kepes qu'un troisième hivernage serait fatal à l'équipage, MM. Payer et Weyprecht se décidèrent à prendre le chemin de l'Europe. Un seul espoir de salut leur restait : c'était d'atteindre sur la glace le voisinage de la Nouvelle-Zemble. Les embarcations furent placées sur des traîneaux et, le 20 mai, la petite troupe se mit en marche. Cette marche fut fort lente; on se fera une idée des difficultés qui l'entravèrent à tout instant lorsqu'on saura qu'après deux mois d'efforts et de fatigues les hardis voyageurs n'avaient réussi qu'à franchir 16 kilomètres. Enfin par bonheur le 13 août 1873, par 77° 41′ de latitude, ils atteignirent la mer libre et trois

1. Suite et fin. — Voy. pages 358, 383 et 394.

jours après ils touchaient à la côte de la Nouvelle-Zemble, près du cap Nassau. Ils longèrent la côte de cette île inhospitalière pendant plusieurs jours, quand le 29 août ils aperçurent, ancré dans une baie, un navire russe. C'était le schooner *Nicolaï* qui, les ayant recueillis, les débarqua à Vardö, en Norvége.

En somme, l'exploration faite par MM. Payer et Weyprecht est sinon la plus hardie, du moins une des plus hardies qu'on ait tentées vers le pôle, et elle a donné des résultats considérables.

L'étendue des terres qu'elle a découvertes équivaut, à celle des îles du Spitzberg et enfin la latitude extrême, 83° nord, qu'elle a reconnue n'est distante du pôle que de 7 degrés, environ 700 kilomètres, et est la plus haute atteinte. La latitude du cap Vienne dépasse de 15 minutes, c'est-à-dire d'un quart de degré, le point auquel est arrivé Parry en 1827, et de trois quarts de degré le point atteint dans le Smith Sund (détroit ouvert au nord de la mer de Baffin) par l'expédition américaine du *Polaris* en 1872.

Quelque grands qu'aient été ses résultats scientifiques, l'expédition du *Tegetthoff* restera surtout dans l'histoire comme un des témoignages les plus éclatants de ce que peut la volonté humaine en lutte avec les grands obstacles des régions arctiques.

LOUIS ROUSSELET.

LA DETTE DE BEN-AISSA[1]

CHAPITRE XXV (*suite*).

Perdu et retrouvé.

Chaque jour arrivaient les journaux, mal renseignés, se contredisant les uns les autres, démentant le lendemain les nouvelles de la veille.

« On a entendu le canon dans la direction du nord-est, télégraphiait un sous-préfet des départements limitrophes. »

« Il a dû y avoir un engagement important du côté sud, télégraphiait un autre. »

Diane, la carte et les journaux en main, essayait à l'aide de ces données confuses de suivre la marche de l'armée. Mais où était-elle réellement cette pauvre armée, si peu heureuse jusque-là. Reculait-elle, ou avançait-elle ? Il y avait quinze jours à peine, on rêvait victoires, marche triomphale en avant; aujourd'hui tout n'était que craintes et ténèbres.

Qui a pu les oublier ces jours d'anxieuse attente, ces heures de mortelles angoisses ? Il fallait vivre, plusieurs jours parfois, sur de laconiques dépêches qui ne disaient rien, ou qui peignaient le trouble de la situation. Ce canon que les habitants de l'est entendaient dans le voisinage, c'était la mort pour l'être aimé peut-être, pour beaucoup de braves soldats à coup sûr ? Diane ne retrouvait un peu de force qu'à l'église ; elle y faisait de longues visites, presque toujours seule, parce que là au moins elle pouvait pleurer sans témoins, devant le Dieu qui console, et elle revenait toujours plus courageuse et plus sereine.

Un matin, elle partit à pied, suivant sa coutume, comme la cloche de l'église sonnait l'Angelus. C'était une riante matinée ; les arbres se baignaient encore dans la rosée, et l'herbe des champs, rafraîchie par la nuit, semblait un tapis vert, constellé de diamants ; au milieu du pré, une jument blanche, avec son poulain, reposait la tête basse, dans la tranquille attitude des animaux bien nourris, qui n'ont rien à désirer ; une vache, couchée non loin de là, ruminait paisiblement, et à l'horizon, encore voilé des légères brunes matinales, la silhouette épaisse des grandes meules dorées. C'était un tableau reposant pour l'âme et pour les yeux.

Diane se sentit rassérénée.

« La nature ne s'émeut de rien, pensa-t-elle. Hélas ! que ne sommes-nous ainsi, créatures dociles sous la main de Dieu, nous laissant aveuglément conduire par cette sage Providence, qui dispense tout avec poids et mesure ! »

Quand elle entra dans l'église, le prêtre était déjà à l'autel, et le petit enfant de chœur agitait bruyamment la sonnette d'un air insouciant.

Pour toute assistance, agenouillée à la balustrade de bois, devant le chœur, une paysanne pauvrement vêtue. Elle priait avec ferveur, les mains jointes, la tête baissée, dans une attitude de recueillement et de pieuse résignation qui frappa Diane.

« Elle pleure bien doucement, se dit-elle en remarquant le mouvement furtif de la paysanne quand elle s'essuyait les yeux. »

Ce ne fut qu'à la sortie de l'église que la jeune femme reconnut sa voisine.

« Et quoi, c'est vous, ma bonne Françoise ? Avez-vous des malades, ou quelque peine nouvelle que je vous vois pleurer ainsi ?

— Ah, ma bonne demoiselle, une bien grande affliction que le bon Dieu m'a envoyée. Voilà huit jours déjà que j'ai appris la mort de mon aîné, mon pauvre Mathieu ! Il a été tué, là-bas à la guerre. C'est une rude peine, allez ; un garçon qu'on a élevé pendant vingt ans, et qui avait tant de cœur à l'ouvrage ! »

Diane prit les mains de la pauvre mère.

« Pourquoi n'être pas venue nous trouver, ma bonne Françoise ? Vous savez bien que nous vous aimons tous, et que nous aurions pris part à votre peine.

— Ah ! mademoiselle Diane — (pardon de vous appeler toujours comme cela, mais c'est plus fort que

1. Suite et fin. — Voy. pages 206, 238, 252, 258, 300, 318, 332, 349, 362, 379 et 395.

moi) — je savais que vous étiez aussi dans le chagrin pour votre compte.

— Hélas oui ! Françoise ; raison de plus pour venir à nous ; nous aurions pleuré ensemble. »

La paysanne secoua la tête.

« Merci, mademoiselle, vous avez bien bon cœur, personne n'en ignore dans le pays ; mais voyez-vous, c'est pas la même chose chez nous que chez les riches. Nous aimons bien nos enfants, mais nous n'avons pas le temps de pleurer sans rien faire. Il faut vivre ! Il faut nourrir les petits ! Et ils sont encore cinq là-bas, grâce à Dieu. Une veuve a bien du mal, allez, quand elle n'a que ses bras et son courage. »

Diane mit la main à sa poche et en retira tout doucement sa bourse.

« Non, non, mademoiselle, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là. Le jour où nous manquerons de quelque chose, j'irai chez vous comme à la maison du bon Dieu. Je sais bien qu'on n'y est jamais refusé, et si les petits me disaient un jour qu'ils avaient faim, et que je n'aie rien à leur donner, je mendierais sans honte auprès de vous. A l'heure qu'il est, cela peut encore aller comme cela.

— Vous m'affligez, Françoise, par votre refus. Tout à l'heure vous parliez des riches qui ont le temps de pleurer; et bien, laissez-leur donc à ces pauvres riches, qui n'ont pas la distraction salutaire du travail, la consolation de faire un peu de bien autour d'eux, avec cet inutile argent qui ne peut leur rendre ce qu'ils ont perdu. »

Et Diane porta la main à ses yeux en soupirant.

« Ah ! ma bonne demoiselle, si vous parlez comme cela, je vais prendre de la hardiesse alors. Et si c'était un effet de votre bonté de me donner quelques morceaux de noir, je pourrais le dimanche porter le deuil de mon pauvre garçon. Cela ne lui servira pas à grand'chose, je sais bien, mais c'est une idée que j'ai, et qui me tient dans la tête. Pardon pour ma hardiesse, mademoiselle Diane, et faites excuse, mais c'est vous qui l'avez voulu.

— Adieu, Françoise, priez pour moi, pour ma bonne mère, pour mon mari surtout, et puis encore... »

Et Diane montra sa robe noire sans oser prononcer un autre nom.

« Je ne sais pas beaucoup prier, mademoiselle Diane ; je dis seulement : Mon Dieu, prenez soin des morts, et faites que je prenne soin des vivants avec votre secours. C'est tout ce que je peux dire, mais je le dirai de bon cœur pour vous, et pour ceux de chez vous. »

Cette pauvre femme a plus de sagesse et de résignation que moi, se dit Diane tout en suivant le chemin de traverse qui devait la ramener plus vite au château. Elle a raison. Il faut laisser les morts entre les mains de Dieu, et ne pas faire de sa douleur une épine cruelle pour les vivants. Ai-je le droit de m'ensevelir comme je l'ai fait jusqu'à ce jour dans des regrets égoïstes qui troublent la vie des autres? Venez à mon aide, mon Dieu ; aidez-moi à porter ma peine, faites que je joigne à la résignation pour les maux du passé la résignation en présence des menaces de l'avenir. »

Lorsque Diane rentra, sa mère l'interrogea anxieusement du regard. Diane lui répondit par un paisible sourire, qui ramena la sérénité sur le front de Mme de Léry. Puis elle s'assit dans la fenêtre, et se mit à faire de la charpie.

C'était hélas ! l'ouvrage de toutes les femmes à cette cruelle époque. Toutes celles qui avaient quelques loisirs se faisaient un devoir de l'employer pour les blessés, et chacune, en travaillant pour tous, sentait son cœur se serrer.

« Ce sera peut-être pour lui, murmurait au fond de l'âme la voix des pressentiments inquiets ; pour lui, le père, l'époux, le frère bien-aimé. »

« Voilà sans doute M. Maisonans, dit tout à coup Diane en interrompant son travail pour regarder par la fenêtre. Moustique aboie de toutes ses forces.

— Moustique aboie sans cesse, sans rime ni raison, chère fille ; il est devenu bien insupportable. »

Moustique en effet était bien changé ; ce n'était plus la bête somnolente qui ne quittait pas la moelleuse corbeille, et les pelotons de laine qu'il emmêlait de son mieux.

En vieillissant, il était devenu plein de finesse, et s'était fait une vie à part, puisqu'on ne s'occupait plus de lui depuis que les enfants avaient grandi. Il était devenu curieux comme une vieille commère, s'occupait de tout, allait et venait furetant partout, et aboyait du matin au soir. Depuis que chacun était dans l'attente à Léry, il faisait comme les autres, s'élançant de la porte de la cuisine à la grille ouverte, mettant le nez sur la route d'un air inquiet, puis montant à petits pas, comme un vieillard, la côte un peu roide qui menait jusqu'au tournant bien connu; alors il redescendait d'un air penaud, l'oreille basse, la queue entre les jambes comme un honnête chien qui sait qu'il n'a pas rempli sa mission d'une façon convenable. Mais s'il ramenait dans une de ces reconnaissances le facteur ou M. Maisonans, alors il jappait d'une façon particulière que Diane avait bien remarquée.

Ce jour-là, Moustique avait le droit d'être content de lui. Il précédait triomphalement M. Maisonans, qui marchait aussi vite que le lui permettait un embonpoint bien développé depuis quelques années. Le digne homme, tout essoufflé qu'il était, agitait une grande enveloppe carrée au-dessus de sa tête, et criait à pleins poumons.

« Pour vous, Diane, et de M. de Tressan? »

Tout le monde accourut sur le perron, et Diane émue, tremblante, décacheta sa lettre d'une main mal assurée.

Aux premières lignes, elle jeta un cri perçant.

« Ah mon Dieu, il vit, il n'est que blessé, il va mieux déjà !

— Que dis-tu, chère enfant, de qui parles-tu?

— Aïssa ! Puis-je le croire ? Oui, bonne mère, regardez, lisez de vos propres yeux. »

C'était bien vrai. L'enfant perdu était retrouvé !

« Retrouvé le lendemain de la bataille, écrivait M. de Tressan, couché sur le dos, derrière un pli de terrain qui l'avait dérobé à toutes les recherches.

» Comment s'était-il transporté là ? Avait-il pu se remettre en selle ? Ou bien quelque soldat l'avait-il traîné jusqu'à cet endroit ?

» Il ne se souvient de rien. Tout ce que nous savons, c'est qu'un bon curé du voisinage, averti par des paysans qui rôdaient sur le champ de bataille, l'a recueilli et le soigne avec un dévouement tout évangélique. Il ne manque de rien, il a repris connaissance et parle déjà de retourner au régiment ; mais le médecin assure qu'il se passera bien des mois avant qu'il retrouve le libre usage de son épaule. C'est à l'épaule droite qu'il a reçu le coup de sabre, dont il m'a préservé au péril de sa vie. Maintenant, ma chère Diane, je respire sans remords, j'ai le droit d'exister. Mon sauveur est là, et je ne crains plus rien pour lui. Il me lance des regards féroces à ce mot de sauveur, et il prétend que je lui rendrai la fièvre, si je persiste à lui parler de ma reconnaissance. C'est donc vous qui le remercierez ; il accepte tout de sa marraine, dont il parle sans cesse. »



Diane entre, un bouquet à la main. (P. 414, col. 1.)

« Ah le gueux, interrompit M. Maisonans, il a encore failli m'échapper, mais il n'a qu'à se bien tenir cette fois. Filateur ou non, il faudra bien qu'il avale la pilule !

— Que voulez-vous dire ? demanda M. Ducreux qui est saisi de temps à autre de petits accès de toux. Il cherche en vain à les réprimer, en portant la main à ses yeux ; mais la main ne suffit pas, il faut recourir au mouchoir.

— Je veux dire que je ne savais que faire de mon héritage, et que je suis enchanté d'avoir retrouvé mon héritier.

— Comment ? s'écria Mme de Léry.

— Oui, chère dame, je suis un vieil entêté, et puisque M. Aïssa n'a pas voulu de ma filature, il faudra bien qu'il s'incline devant un testament en belle et bonne encre. Je lui enverrais plutôt les huissiers ! »

A ce dernier trait, on ne pleure plus, chacun rit, même Miss Déborah, qui ne paraissait pourtant pas devoir sortir de sitôt de l'attendrissement où elle était plongée.

« Quant à nous, reprend Mme de Léry dont la voix s'est complètement raffermie, nous nous replions sur Châlons, disent les uns, nous marchons sur Sedan, disent les autres. Hélas ! de quelque nom qu'on veuille décorer ce mouvement stratégique, ce n'en est pas moins une retraite, mot dur à prononcer pour un soldat. — Dans quelques heures donc, je quitte le presbytère hospitalier du bon curé ; avant de partir, je m'entendrai avec lui, pour qu'il ait à faire transporter notre cher malade auprès de vous, dès que le médecin le jugera possible. »

« Mon oncle, s'écria Diane, avec l'impétuosité des anciens jours, nous irons le chercher.

— Pas toi, ma fille, ce n'est guère le moment de voyager pour une femme. Mais nous irons avec ce brave Maisonans, et tu resteras auprès de ta mère, afin de l'aider à tuer le veau gras pour le jour du retour.

— Pauvre Aïssa, murmura Diane avec un sourire plein de larmes. Ah quels remords j'avais ! Je n'en parlais à personne, mais je me répétais chaque jour : il vivrait encore sans mes folies d'enfant, sans cette vocation militaire que je lui avais pour ainsi dire inculquée de force !

— De quoi donc le plaignez-vous, petite fille ? riposta le vieux marin, qui ne pouvait s'habituer à con-

sidérer sa nièce comme une grande personne. Un coup de sabre à l'épaule, voilà une belle affaire! Et n'est-il pas trop heureux à ce prix d'avoir pu servir sa patrie adoptive! Allons, Miss Déborah, vous qui n'avez jamais désespéré de la Providence, entonnez-nous quelque beau cantique d'actions de grâces, à la façon de votre sublime homonyme. Ce n'est plus le cas de pleurer, que diable, puisque le voilà ressuscité! »

CHAPITRE XXVI

Triste retour.

Aïssa est de retour depuis plus d'un mois; en dépit de la tendresse et des soins qui l'entourent, la convalescence n'arrive pas.

Chaque matin, le docteur sort de sa chambre d'un air mécontent, et ne répond que par des paroles brèves et sans suite aux questions dont chacun l'assaille au château.

Pacifique, aux yeux de qui le jeune sous-lieutenant est déjà « un grand général », n'est pas la dernière à accourir dans le vestibule et dans l'escalier au-devant du savant docteur. Mais, malgré la bonne envie qu'elle en a, elle n'a pu lui arracher encore un « cela va mieux! »

« Et pourtant, dit-elle, cela lui coûterait si peu, et nous rendrait si contents. »

Ce matin-là, elle le guette comme d'habitude, mais il n'est pas encore descendu de la chambre du malade, paraît-il, puisque son cocher se chauffe à la cheminée de la cuisine, par cette matinée d'automne froide et brumeuse.

« Soignez mon pot-au-feu, n'est-ce pas, mon garçon, dit-elle au cocher avec le sans-gêne qui la caractérise, qu'il n'arrête pas de bouillir un instant! M. Aïssa ne prend que des potages, et je peux dire que ce sont des consommés à la volaille comme on n'en voit pas. Je vais attendre votre maître auprès de sa voiture; de cette façon, il ne pourra m'échapper. »

Pendant ce temps, Diane entre doucement dans la chambre du blessé, un bouquet à la main.

« Est-ce qu'il dort? demande-t-elle tout bas au médecin assis auprès du lit.

— Non, petite sœur, répond le malade lui-même, et en tout cas, si je dormais, votre visite et votre bouquet me feraient un agréable réveil. Vous les faites donc pousser pour moi ces jolies fleurs! Je n'aurais pas cru que les parterres eussent encore de si beaux produits.

— Guérissez vite, cher frère, et quelle que soit la saison, je vous promets des couronnes et des guirlandes, à rendre jaloux le printemps lui-même. »

Diane qui se promène dans la chambre, sur la pointe des pieds, arrangeant le feu, la table, les rideaux, n'entend pas un léger soupir sortir des lèvres du malade.

« Allons, dit-elle de cette voix caressante qu'on prend involontairement auprès de ceux qui souffrent, je vous laisse avec notre bon docteur. Je n'ai pas encore vu notre mère, et j'ai hâte de lui dire que vous avez passé une excellente nuit, et que vous vous sentez plus fort ce matin. Vous ne me trompez pas au moins? »

Aïssa proteste qu'il n'a dit que la vérité.

Comme il est pâle cependant! Comme ses yeux semblent éteints, et ses lèvres décolorées!

Il la regarde disparaître en souriant, écoute longtemps le bruit de ses pas légers dans le corridor, avec cette finesse d'ouïe particulière aux malades, puis se soulevant avec effort sur son oreiller :

« Et maintenant qu'elle est partie, cher docteur, et que nous voilà seuls, dites-moi, continue-t-il en le regardant bien en face, ce qu'il me reste de jours à vivre.

— Quelle étrange question vous me posez là, mon enfant! Suis-je donc le bon Dieu, pour connaître les secrets de l'avenir, et mesurer la durée de cette vie incertaine?

— Vous faites semblant de ne pas me comprendre, cher docteur; je ne vous parle pas de l'avenir incertain pour tout homme, dans les conditions ordinaires, je vous parle de moi, de votre malade, de votre blessé, et je vous demande : combien de jours encore?

— Véritablement, mon ami, vous me désolez avec la persistance de cette douloureuse pensée. Elle va tourner à l'idée fixe, et rien n'est plus mauvais pour un convalescent. »

Aïssa sourit faiblement en secouant la tête d'un air de doute :

« Pauvre excellent docteur, c'est en vain que vous essayez de me tromper, vous ignorez l'art du mensonge.

— Mon enfant, je vous jure...

— Ne jurez rien, s'empressa de dire le malade avec une gravité subite dans le ton. Souvenez-vous que je ne suis plus un enfant; c'est un soldat, et un soldat chrétien qui vous somme de lui dire la vérité. »

Le regard était si ferme, la voix si assurée, que tout autre que le docteur se serait fait illusion, et aurait annoncé une guérison prochaine.

Mais le docteur se tut.

« Est-ce huit jours, quinze jours, un mois, reprit le blessé après un instant qui parut bien long à son interlocuteur? »

Le médecin serra silencieusement la main de son malade.

« Allons, c'est un mois, je vous comprends; nous aurons le temps de les préparer et de me préparer moi-même! Cher docteur, encore un service. Prévenez monsieur le curé que je veux le voir demain matin de bonne heure, sans que personne s'en doute ici. Que la même main qui m'a fait chrétien, il y a douze ans

à peine, se lève sur moi pour m'absoudre à la dernière heure.

» Et quoi, vous pleurez, ajouta le malade qui s'efforçait de sourire !

— Mon ami, Dieu a des miséricordes inattendues ; qui sait s'il n'aura pas pitié de votre jeunesse ! On le prie tant pour vous !

— Que me dites-vous là, cher docteur? Combien de fois, au début de la campagne, n'ai-je pas envisagé sans crainte la mort glorieuse du soldat sur le champ de bataille !

» Vous parlez de la miséricorde divine ! Cette miséricorde, la voilà : je meurs pour la France, au milieu de ceux que j'aime, et j'ai pu sauver une vie cent fois plus précieuse que la mienne. »

CHAPITRE XXVII

Aïssa paye sa dette.

« Ne pleurez donc pas, je vais à Dieu, à la vraie patrie. »

Telles furent les dernières paroles d'Aïssa. Sa fin fut douce ; il mourut brave comme un soldat, plein d'espoir comme un chrétien.

A la dernière heure, quand l'esprit semblait avoir déjà abandonné le corps, on l'entendit murmurer d'une façon inintelligible un chant lent et monotone.

C'était ainsi qu'avait fini le vieillard sur le plateau désolé d'El-Aradja ! Mais plus heureux que son grand'père, Aïssa s'en allait, consolé par la foi, et rassuré par l'espérance chrétienne.

Mme de Léry, tout en pleurs, se pencha ainsi que Diane défaillante sur le chevet du mourant.

Il sembla les reconnaître, un léger souffle passa sur ses lèvres décolorées, et ce fut tout.

Le dernier des Henencha avait payé sa dette.

Marie Maréchal.

DÉCEMBRE

C'est bien l'hiver ! La forêt semble ensevelie sous la neige ; les bouleaux et les chênes dépouillés frissonnent au contact de la bise. Que sont devenues les prairies de verdure et d'or et les petits sentiers où nous cherchions à l'automne la bruyère pourpre et les pâles violettes? C'est à croire qu'il n'y aura plus désormais sur la terre ni fleurs, ni feuilles, et qu'il faudra nous contenter de cette végétation de cristal qu'une nuit de gelée suspend aux arbres et aux buissons.

Rentrons ! Il est bon de s'asseoir au coin du feu, et de tendre les mains à la flamme tout en lisant le livre favori. Mais ne serait-il pas meilleur encore de courir sur la glace, de chausser le patin de fer, de se presser, de se pousser, de se culbuter les uns les autres comme des traîneaux vivants ? Hardi ! La couche est solide et l'amour-propre aura seul à souffrir de la chute. — Puis c'est l'époque favorable aux grands combats. Le cercle se forme, les adversaires sont en présence ; il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des armes. L'obus de neige va et vient semant les désastres ; ici, il déforme un chapeau, là il aplatit un nez vermillonné, plus loin il poche un œil curieux, et partout une gaieté salutaire, un rire de bon aloi !

Là-bas les artistes de la bande, ceux qui préfèrent la gloire pacifique au triomphe des armes, pétrissent la neige en cent façons diverses. Que de *bonshommes* sublimes ou grotesques ! Gloire éphémère, hélas ! Il faut se hâter ! Déjà la matière mollit entre les mains du sculpteur imberbe. Peut-être demain ne restera-t-il pas trace de ces conceptions du génie !

Mais décembre vous réserve, mes amis, des plaisirs plus durables !

Voici le grand saint Nicolas, l'ami des petits enfants, le protecteur des écoliers sages. Si sa hotte est pleine de jouets et de bonbons pour les porteurs de bonne conscience, n'avez-vous pas vu sur les images qui le représentent ces verges redoutables destinées aux malfaisants ? Mettez-vous donc en règle avec vous-même pour obtenir ses faveurs.

Voici surtout Noël avec ses joies pieuses, sa nuit rayonnante dans laquelle on entendit chanter les anges, et sa crèche divine qui contient le salut du monde. Vous aimez tous la messe de minuit et son gai réveillon, la cheminée où les petits souliers vides se remplissent en quelques heures de surprises toujours bien venues. Vous aimez, n'est-ce pas? cet arbre merveilleux qu'on appelle l'*arbre de Noël*, et qui n'a pas son pareil ici-bas. Oui, vous êtes d'heureux enfants, et c'est un moment bien beau que celui où vous approchez, pleins de confiance, de ces rameaux verts, chargés de tant de richesses.

Mais songez qu'autour de vous, d'autres enfants, pauvres comme celui qui naquit dans la crèche, n'ont jamais connu aucune des joies que vous réservent la bonté de la Providence et la tendresse de vos parents.

Pensez donc à ces déshérités. Faites-leur leur part à eux aussi, et vous verrez combien la vôtre vous semblera plus belle. Vous les enrichirez sans vous appauvrir.

« Trésor de charité, a dit le bon roi Stanislas, est le seul qui double en se partageant. »

Marie Maréchal.

CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE



Les jours diminuent de 16 min.

1	mar.	st Eloi.
2	mer.	ste Aurélie.
3	jeudi	st Fr. Xavier.
4	ven.	ste Barbe.
5	sam.	st Sabas, *ab.*
6	49 D	2 st Nicolas.
7	lundi	ste Fare, *v.*
8	mar.	Conc. N.-D.
9	mer.	ste Léocadie.
10	jeudi	ste Eulalie.
11	ven.	st Daniel.
12	sam.	st Maxence.
13	50 D	3 ste Luce, *v. m.*
14	lundi	st Nicaise.
15	mar.	st Mesmin.
16	mer.	*IV Temps.*
17	jeudi	st Lazare.
18	ven.	st Gatien.
19	sam.	st Meuris.
20	51 D	4 st Philogone.
21	lundi	st Thomas, *ap.*
22	mar.	st Honorat.
23	mer.	ste Victoire.
24	jeudi	st Delp., *v.* *.
25	ven.	NOEL.
26	sam.	st Etienne.
27	52 D	st Jean, *év.*
28	lun·li	sts Innocents.
29	mar.	st Marcel.
30	mer.	st Sabin.
31	jeudi	st Sylvestre.

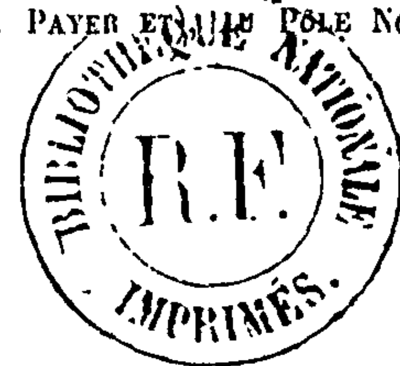
N. L. le 8, à 11 h. 57 min. soir.
P. Q. le 16, à 0 h. 15 min. soir.
P. L. le 23, à 4 h. 47 min. matin.
D. Q. le 30, à 2 h. 27 min. soir.

Décembre, par CRAFTY.

TABLE DES MATIÈRES

AGE DE LA PIERRE, p. 269, 282, 302.
AGE DU BRONZE, p. 302, 314.
AMOUR MATERNEL (L') CHEZ LES CARNIVORES, par ERNEST MENAULT, p. 298.
AMOUR MATERNEL (L') CHEZ LES RUMINANTS, par ERNEST MENAULT, p. 10.
AOUT, par MARIE MARÉCHAL, p. 143.
A PROPOS DES PRIX MONTYON, par L'ONCLE ANSELME, p. 170.
A PROPOS DU CENTENAIRE DE LA DECOUVERTE DE L'OXYGENE, par GASTON TISSANDIER, p. 235.
A PROPOS D'UNE ÉTYMOLOGIE, par L'ONCLE ANSELME, p. 87.
A QUOI SERT D'OBÉIR ?, par MARIE MARÉCHAL, p. 30.
ARBALETE (L'), par H. DE LA BLANCHÈRE, p. 42, 59, 103, 123
ARBRES GEANTS (LES), par P. VINCENT. p. 6
ARCTIQUES (LES DERNIERES EXPLORATIONS), par LOUIS ROUSSELET, p. 358, 383, 394, 410.
A TRAVERS LA FRANCE, par A. SAINT-PAUL et H. NORVAL, p. 176, 336, 408.
AVOIR MAILLE A PARTIR, p. 202.
BALLONS PERDUS EN MER (LES), par GASTON TISSANDIER, p. 346,
BEAUMONT (ÉLIE DE), par ÉT. LEROUX, p. 343.
BELETTE (LA), par TH. LALLY, p. 281.
BEN-AISSA (LA DETTE DE), par MARIE MARECHAL, p. 206, 238, 252, 285, 300, 318, 332, 349, 362, 379, 395, 411.
BIERE (LE HOUBLON ET LA), par H. NORVAL, p. 215.
BRONZE (AGE DU), p. 302, 314.
CAFE (LE), par H. NORVAL, p. 330.
CALENDRIER DU JOURNAL DE LA JEUNESSE, par CRAFTY, p. 16, 80, 144, 224, 288, 368, 416.
CAMBRIDGE (UNIVERSITE DE), p. 374.
CANAL DE SUEZ (LE), par LUCIEN D'ELNE, p. 23, 43.
CARNIVORES (L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES), par ERNEST MENAULT, p. 298.
CAUSERIES DU JEUDI (LES), par L'ONCLE ANSELME, p. 87, 139, 170.
CAVERNES A OSSEMENTS (LES), par GASTON TISSANDIER, p. 221.
CHATEAU DE COUDRAY-SALBART, par A. SAINT-PAUL, p. 176.
CHEMIN DE FER DU VESUVE (LE), par H. NORVAL, p. 94.
CHÊNE DE MARIENBOURG (LE VIEUX), par J. LEVOISIN, p. 328.
CHIENS (LES), par LUCIEN D'ELNE, p. 344.
CHINE (UN EXAMEN EN), par H. NORVAL, p. 26.
COMETE (LA), par AMEDEE GUILLEMIN, p. 127.
COMMENT ON MESURE LA DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE, par AMÉDÉE GUILLEMIN, p. 364.
CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES DE PARIS ET DE VERSAILLES, p. 190.
CONSERVATION DES FLEURS COUPEES, par H. DE LA BLANCHERE p. 349.
CONTE DE LA RUSSIE BLANCHE, par L. LEGER, p. 135.
CONTEMPORAINS (NOS), p. 24, 316, 343.
COUDRAY-SALBART (CHATEAU DE), par A. SAINT-PAUL, p. 176.
COULEURS AU CHARBON (VERGUIN ET LES), par EUGÈNE MULLER, p. 316.
CROCODILES DE SUMATRA (LES), p. 215.
DECEMBRE, par MARIE MARÉCHAL, p. 415.
DECOUVERTE DE L'OXYGÈNE, par GASTON TISSANDIER, p. 235.
DE LESSEPS (M.), p. 24.
DETTE DE BEN-AÏSSA (LA), par MARIE MARÉCHAL, p. 206, 238. 252, 285, 300, 318, 332, 349, 362, 379, 395, 411.
DEUX ROBINSONS DE L'ILE INACCESSIBLE (LES), par ÉT. LEROUX, p. 406.
DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE (COMMENT ON MESURE LA), par AMÉDEE GUILLEMIN, p. 364.
ÉCREVISSES (LA PÊCHE AUX), par A. DE BREVANS, p. 254.
ÉLÉPHANT D'ASIE (L'), par LOUIS ROUSSELET, p. 172, 184, 202.
ÉLIE DE BEAUMONT, par ÉT. LEROUX, p. 343.
ENVIRONS DE PARIS (LES), par P. VINCENT, p. 152, 190, 232, 268, 302, 314.
ÉPOQUES ANTÉHISTORIQUES, p. 269, 282, 302, 314.
ETNA (L'), par LOUIS ROUSSELET, p. 295.
ETYMOLOGIE (A PROPOS D'UNE), par L'ONCLE ANSELME, p. 87.
EXAMEN EN CHINE (UN), par H. NORVAL, p. 26.
EXPEDITION DE LA HANSA ET DE LA GERMANIA, par LOUIS ROUSSELET, p. 358, 383.
EXPEDITION DE MM. PAYER et WEYPRECHT AU PÔLE NORD, par LOUIS ROUSSELET, p. 383, 394.
EXPLORATIONS ARCTIQUES (LES DERNIÈRES), par LOUIS ROUSSELET, p. 358, 383, 394, 410.
EXPOSITION DES INSECTES UTILES ET NUISIBLES, par H. DE LA BLANCHÈRE, p. 326.
FAUNE AFRICAINE (LA), par TH. LALLY, p. 63, 74.

Faute de s'entendre, par J. Levoisin, p. 376.
Fleurs coupées (Conservation des), par H. de la Blanchère, p. 349.
Fontainebleau, par P. Vincent, p. 152, 190.
Fourmis gigantesques (Les), par Marcel Devic, p. 155.
Fourmis nourrices (Les), par Ernest Menault, p. 390.
France (A travers la), par A. Saint-Paul, p. 176, 336, 408
Gelée (La), le soleil et le vent, conte de la Russie blanche, par L. Léger, p. 135.
Germania (Expédition de la Hansa et de la), par Louis Rousselet, p. 358, 383,
Grain de plomb (Le), par Edmond About, p. 218.
Hansa (Expédition de la Germania et de la), par Louis Rousselet, p. 358, 383.
Hindous (Le Soleil des), par Lucien d'Elne, p. 398.
Homme volant (L'), par Gaston Tissandier, p. 154.
Houblon (Le) et la bière, par H. Norval, p. 215.
Ile Inaccessible (Les deux Robinsons de l'), par Ét. Leroux, p. 406.
Inauguration du laboratoire Cavendish a l'Université de Cambridge, par W. de Fonvielle, p. 374.
Insectes utiles et nuisibles (Des), a propos de l'Exposition de 1874, par H. de la Blanchère, p. 326.
Islande (L'), par Louis Rousselet, p. 247.
Juillet, par Marie Maréchal, p. 79.
Juin, par Marie Maréchal, p. 15.
Laboratoire Cavendish (Inauguration du), a l'Université de Cambridge, par W. de Fonvielle, p. 374.
Lavoisier (Priestley et), par Gaston Tissandier, p. 235.
Lesseps (de), p. 367.
Lévrier (Le), par Lucien d'Elne, p. 344.
Lion (Le), par Th. Lally, p. 63, 74.
Mal élevée, par J. Girardin, p. 71.
Mélancolie, par X. Marmier (de l'Académie française), p. 346
Montagne (La plus haute) du globe, par Lucien d'Elne, p. 167.
Montyon (A propos des prix), par l'oncle Anselme, p. 170.
Mort du merle (La), par Marie Maréchal, p. 159.
Musée des antiquités nationales de Saint-Germain, p. 268, 282, 302, 314.
Nedji, la bohémienne, par Mme Colomb, p. 136.
Niort, par A. Saint-Paul, p. 336.
Nous autres, par J. Girardin, p. 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337.
Novembre, par Marie Maréchal, p. 367.
Obéir (A quoi sert d'), par Marie Maréchal, p. 30.
Octobre, par Marie Maréchal, p. 287.
Orang-outang (L'), par Th. Lally, p. 107.
Oxygène (Découverte de l'), par Gaston Tissandier, p. 235.
Paris (Les environs de), par P. Vincent, p. 152, 190, 232, 268, 302, 314.
Part du tigre (La), p. 71.
Payer et Weyprecht au Pôle Nord (Expédition de MM), p. 383, 394, 410.
Pêche aux écrevisses (La), par A. de Brevans, p. 254.
Petit vieux (Un), par Achille Poltroy, p 353, 369, 385, 401.
Pétrarque, par l'oncle Anselme, p. 139.
Pierre (Age de la), p. 269, 282, 302.
Pigeons de Saint-Marc (Les), par Marie Maréchal, p. 38.
Pôle Nord (Expédition de MM. Payer et Weyprecht au), par Louis Rousselet, p. 383, 392, 410.
Population des diverses parties du globe en 1874, p. 23.
Priestley et Lavoisier, par Gaston Tissandier, p. 235.
Puy-en-Velay (Le), par H. Norval, p. 408.
Quinquina (Le), par Lucien d'Elne, p. 120.
Régulus breton (Le), p. 234.
Requin (Le), par Ét. Leroux, p. 200.
Revanche d'artiste (Une), par Aldébaran, p. 311.
Robinsons de l'ile Inaccessible (Les deux), par Ét. Leroux, p. 406.
Ruminants (L'amour maternel chez les), par Ernest Menault, p. 10.
Sainte-Catherine (La), par J. Levoisin, p, 392.
Saint-Germain, par P. Vincent, p. 232, 268, 282, 302, 314.
Salon (Le), extrait du journal de Jonquet, p. 56
Septembre, par Marie Maréchal, p. 223.
Soleil a la terre (Comment on mesure la distance du), par Amédée Guillemin, p 364.
Soleil des Hindous (Le), par Lucien d'Elne, p. 398.
Souvenirs d'un poltron, par Jacques Cartel, p. 1, 17, 33. 49, 65.
Suez (Le canal de), par Lucien d'Elne, p. 23. 43.
Sumatra (Les crocodiles de), p. 215.
Syngnathes (Les), par H. de la Blanchère, p. 267.
Terre de servitude (La), traduit de l'anglais de Henry Stanley, par J. Levoisin, (suite) p. 12, 27, 46, 60, 78, 92, 111, 124, 142, 158, 174, 188.
Tigre (La part du), p. 71.
Trait d'union (Un), par Mme Colomb, p. 263.
Tuileries (Les), par Louis Bepp, p. 39, 54, 75, 90, 104.
Verguin et les couleurs au charbon, par Eugène Muller, p. 316.
Vésuve (Le chemin de fer du), par H. Norval, p. 94.
Vieux (Un petit), par Achille Poltroy, p. 353, 369, 385, 401.
Vieux chêne de Marienbourg (Le), par J. Levoisin, p. 328.
Weyprecht (Expédition de MM. Payer et au Pôle Nord, p. 383, 394, 410.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX INV.

C. LAPLANTE SC.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-18 JÉSUS A 2 FR. 25 LE VOLUME

La reliure en percaline rouge se paye en sus : tranches jaspées, 1 franc ;
tranches dorées, 1 fr. 25

1re SÉRIE — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

Anonyme. *Chien et chat.* 2e édition. 1 vol. traduit de l'anglais, par Mme A. Dibarrat, et illustré de 45 vignettes.

—— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille. 3e édition. 1 vol. imprimé en gros caractères et illustré de 18 grandes vignettes.

—— *Les enfants d'aujourd'hui*, par le même auteur. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Bertall.

Carraud (Mme Z.). *Historiettes véritables pour les enfants de quatre à huit ans.* 2e édition. 1 vol. illustré de 94 vignettes par Fath.

Fath (G.). *La sagesse des enfants*, proverbes illustrés de 100 vignettes par l'auteur. 1 vol.

Marcel (Mme J.). *Histoire d'un cheval de bois.* 1 vol. imprimé en gros caractères et illustré de 20 vignettes sur bois par E. Bayard.

Pape-Carpantier (Mme). *Histoires et leçons de choses pour les enfants.* 1 vol. illustré de 80 vignettes. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Perrault, **Mmes d'Aulnoy** et **Leprince de Beaumont.** *Contes de fées.* 1 vol. illustré de 40 vignettes par Bertall, Forest, etc.

Porchat (J.). *Contes merveilleux.* 3e édit. 1 vol. illustré de 21 grandes vignettes par Bertall.

Schmid (Le chanoine Ch. von). 190 *contes pour les enfants*, traduits de l'allemand par André van Hasselt et illustrés de 29 gravures sur bois par Bertall.

Ségur (Mme la comtesse de). *Nouveaux contes de fées*, 4e édit. 1 vol. illustré de 64 vignettes par Gust. Doré et H. Didier.

2e SÉRIE — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

Anderson. *Contes choisis*, trad. du danois par Soldi. 3e édit. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Bertall.

Anonyme. *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues, avec une préface de M. l'abbé Bautain. 3e édit. 1 vol illustré de 42 vignettes par Foulquier.

Assollant (A.). *Les aventures véridiques, mais incroyables, du capitaine Corcoran.* 2 vol. illustré de 50 vignettes par A. de Neuville. Chaque volume se vend séparément.

Barrau (Th. H.). *Amour filial,* récits à la jeunesse. 2e édit. 1 vol. illustré de 41 vignettes par Ferogio.

Bawr (Mme de). *Nouveaux contes.* 3e édition. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Bertall. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Beleze. *Jeux des adolescents.* 3e édit. 1 vol. illustré de 140 vignettes.

Berquin. *Choix de petits drames et de contes.* 2e édit. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Foulquier, etc.

Berthet (Élie). *L'enfant des bois.* 3e édit. 1 vol. illustré de 61 vignettes.

Blanchère (De la). *Les aventures de La Ramée et de ses trois compagnons.* 2e édit. 1 vol. illustré de 36 vignettes par E. Forest.

—— *Oncle Tobie le pêcheur.* 2e édit. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Foulquier et Mesnel.

Boiteau (P.). *Légendes recueillies ou composées pour les enfants.* 2e édit. 1 vol. illustré de 42 vignettes par Bertall.

Carraud (Mme Z.). *La petite Jeanne*, ou le Devoir. 4e édit. 1 vol. illustré de 20 vignettes par Forest. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

—— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau*, suivies des *Aventures d'une fourmi, des guêpes*, etc. 1 vol. illustré de 50 vignettes par Émile Bayard.

—— *Les goûters de la grand'mère.* 2e édit. 1 vol. illustré de 17 vignettes par Bayard.

Castillon (A.). *Les récréations physiques.* 2e édit. 1 vol. illustré de 36 vignettes par Castelli.

—— *Les récréations chimiques*, faisant suite aux *Récréations physiques.* 2e édit. 1 vol. illustré de 34 vignettes par H. Castelli.

Chabreul (Mme de). *Jeux et exercices des jeunes filles.* 3e édit. 1 vol. illustré de 50 vignettes par Fath, et contenant la musique des rondes.

Colet (Mme L.). *Enfances célèbres.* 7e édit. 1 vol. illustré de 57 vignettes par Foulquier.

Contes anglais, traduit par Mme de Witt. 1 vol. illustré de 43 vignettes par E. Morin.

Edgeworth (Miss). *Contes de l'adolescence*, traduits par A. Le François. 2e édit. 1 vol. illustré de 22 vignettes par Morin.

Edgeworth (Miss). *Contes de l'enfance*, traduits par le même. 1 vol. illustré de 22 vignettes par Foulquier.

Fénelon. *Fables.* 1 vol. illustré de 22 vignettes par Forest et E. Bayard.

Fleuriot (Mlle Zénaïde). *Le petit chef de famille.* 1 vol. illustré de 45 vignettes par H. Castelli.

Foë (De). *La vie et les aventures de Robinson Crusoé,* traduites de l'anglais, édition abrégée. 1 vol. illustré de 40 vignettes.

Genlis (Mme de). *Contes moraux.* 1 vol. illustré de 40 vignettes par Foulquier, etc.

Gouraud (Mlle Julie). *Les enfants de la ferme.* 1 vol. illustré de 50 vignettes par E. Bayard.

— *Le livre de maman.* 2e édit. 1 vol. illustré de 68 vignettes par E. Bayard.

— *Cécile, ou la petite sœur.* 3e édit. 1 vol. illustré de 25 vignettes par Desandré.

— *Lettres de deux poupées.* 3e édit. 1 vol. illustré de 59 vignettes par Olivier.

— *Le petit colporteur.* 2e édit. 1 vol. illustré de 27 vignettes par A. de Neuville.

— *Les mémoires d'un petit garçon.* 2e édit. 1 vol. illustré de 75 vignettes par E. Bayard.

— *Les mémoires d'un caniche.* 3e édit. 1 vol. illust. de 75 vignettes par E. Bayard.

— *L'enfant du guide.* 2e édit. 1 vol. illustré de 25 vignettes par E. Bayard.

— *Petite et grande.* 1 vol. illustré de 51 vignettes par E. Bayard.

— *Les quatre pièces d'or.* 1 vol. illustré de 51 vignettes par E. Bayard.

Grimm (Les frères). *Contes choisis,* traduit de l'allemand par Frédéric Baudry. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Bertall.

Hauff. *La caravane,* traduit de l'allemand par A. Talon. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Bertall.

— *L'auberge du Spessart,* traduit de l'allemand par le même. 2e édit. 1 vol. illustré de 61 vignettes par Bertall.

Hawthorne. *Le livre des merveilles,* traduit de l'anglais par L. Rabillon. 2 vol. 1re série illustrée de 20 vignettes par Bertall. 1 vol.; 2e série illustrée de 20 vignettes par Bertall. 1 vol. — Chaque série se vend séparément.

Hébel et **Karl Simrock,** *Contes allemands,* imités de Hébel et de Karl Simrok, par N. Martin. 1 vol. illustré de 27 vignettes par Bertall.

Johnson (R. B.). *Dans l'extrême Far West.* Aventures d'un émigrant dans la Colombie anglaise, traduites de l'anglais par A. Talandier. 1 vol. illustré de 20 vignettes par A. Marie.

Marcel (Mme Jeanne). *L'école buissonnière.* 1 vol. illustré de vignettes par A. Marie.

— *Le bon frère.* 2e édit. 1 vol. illustré de 20 vignettes par E. Bayard.

— *Les petits vagabonds.* 2e édit. 1 vol. illustré de 25 vignettes par E. Bayard.

Marmier. *L'arbre de Noël.* 1 vol. illustré de 69 vignettes par Bertall.

Mayne Reid (Le capitaine). Ouvrages traduits de l'anglais :

— *Les chasseurs de girafes.* 1 vol. traduit par H. Wattemare, et illustré de 10 vignettes par A. de Neuville.

— *A fond de cale,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. illustré de 12 grandes vignettes.

— *A la mer!* traduit par Mme H. Loreau. 4e édition. 1 vol. illustré de 12 grandes vignettes.

— *Bruin, ou les chasseurs d'ours,* traduit par A. Letellier. 1 vol. illustré de 8 vignettes.

— *Le chasseur de plantes,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. illustré de 12 grandes vignettes.

— *Les exilés dans la forêt,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. illustré de 12 grandes vignettes.

Mayne Reid. *Les grimpeurs de rochers,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. illustré de 20 grandes vignettes.

— (Le capitaine). *Les peuples étranges,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. illustré de 8 grandes vignettes.

— *Les vacances des jeunes Boërs,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. illustré de 12 grandes vignettes.

— *Les veillées de chasse,* traduit par H. B. Révoil. 1 vol. illustré de 43 vignettes par Freeman.

— *L'habitation du désert,* ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. Traduit par Ferd. Le François. 1 vol. illustré de 24 grandes vignettes par G. Doré.

Peyronny (Mme de), née d'Isle. *Histoire de deux âmes.* 2e éd. 1 vol. illustré de 55 vignettes par J. Devaux.

Pitray (Mme la vicomtesse de). *Les enfants des Tuileries.* 2e édit. 1 vol. illustré de 29 vignettes par Bayard.

— *Les débuts du gros Philéas.* 2e édition. 1 vol. illustré de 57 vignettes par H. Castelli.

Rendu (V.). *Mœurs pittoresques des insectes.* 1 vol. illustré de 49 vignettes.

Sandras (Mme). *Mémoires d'un lapin blanc.* 2e édition. 1 vol. illustré de 20 vignettes par E. Bayard.

Sannois (Mme la comtesse de). *Les soirées à la maison.* 1 vol. illustré de 52 vignettes par E. Bayard.

Ségur (Mme la comtesse de). *Après la pluie le beau temps.* 2e édit. 1 vol. illustré de 92 vignettes par E. Bayard.

— *Le mauvais génie.* 1 vol. illustré de 90 vignettes par E. Bayard.

— *Comédies et proverbes.* 3e édition. 1 vol. illustré de 60 vignettes par E. Bayard.

— *Diloy le chemineau.* 3e édit. 1 vol. illustré de 60 vignettes par H. Castelli.

— *François le bossu.* 4e édition. 1 vol. illustré de 100 vign. par E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit.* 2e édit. 1 vol. illustré de 80 vignettes par H. Castelli.

— *La fortune de Gaspard.* 1 vol. illustré de 32 vignettes par Gerlier.

— *La sœur de Gribouille.* 5e édition. 1 vol. illustré de 70 vignettes par Castelli.

— *L'auberge de l'ange gardien.* 4e édit. 1 vol. illustré de 75 vignettes par Foulquier.

— *Le général Dourakine.* 5e édit. 1 vol. illustré de 108 vign. par E. Bayard.

— *Les bons enfants.* 6e édit. 1 vol. illustré de 70 vignettes par Ferogio.

— *Les deux nigauds.* 5e édit. 1 vol. illustré de 70 vignettes par Castelli.

— *Les malheurs de Sophie.* 9e édit. 1 vol. illustré de 42 vignettes par Castelli.

— *Les petites filles modèles.* 8e édition. 1 vol. illustré de 21 grandes vignettes par Bertall.

— *Les vacances.* 4e édit. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Bertall.

— *Mémoires d'un âne.* 8e édit. 1 vol. illustré de 75 vignettes par Castelli.

— *Pauvre Blaise.* 3e édit. 1 vol. illustré de 76 vignettes par H. Castelli.

— *Quel amour d'enfant!* 4e édit. 1 vol. illustré de 79 vignettes par E. Bayard.

— *Un bon petit diable.* 3e édit. 1 vol. illustré de 100 vignettes par Castelli.

Stolz (Mme de). *La maison roulante.* 1 vol. illustré de 20 vignettes sur bois par E. Bayard.

Stolz (Mme de). *Le trésor de Nanette.* 2e édit. 1 vol. illustré de 24 vignettes par E. Bayard.

— *Blanche et noire.* 1 vol. illustré de 54 vignettes par E. Bayard.

— *Par-dessus la haie.* 1 vol. illustré de 56 vignettes par A. Marie.

Swift. *Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms,* traduit de l'anglais et abrégé à l'usage des enfants. 1 vol. illustré de 57 vignettes.

Taulier (Jules). *Les deux petits Robinsons de la Grande-Chartreuse.* 3e édit. 1 vol. illustré de 69 vignettes par E. Bayard et Hubert Clerget.

Tournier. *Les premiers chants*, poésies à l'usage de la jeunesse. 1 vol. illustré de 20 vignettes par Gustave Roux.

Vimont (Ch.). *Histoire d'un navire.* 4e édit. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Alex. Vimont.

Witt, née Guizot (Mme de). *Enfants et parents.* 1 vol. illustré de 34 vignettes par A. de Neuville.

3e SÉRIE — POUR LES ADOLESCENTS

POUVANT FORMER UNE BIBLIOTHÈQUE POUR LES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS

VOYAGES

Agassiz (M. et Mme). *Voyage au Brésil,* traduit de l'anglais par Vogeli, et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec vignettes et cartes.

Aunet (Mme L. d'). *Voyage d'une femme au Spitzberg.* 1 vol. illustré de 34 vignettes.

Baines (Thomas). *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique,* traduit et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. contenant une carte et 22 grav.

Baker (Sir Samuel White). *Le lac Albert N'yanza.* 2e édition. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 vol. abrégé sur la traduction de Gustave Masson, par J. Belin de Launay, et contenant 20 vignettes et 2 cartes.

Baldwin. *Du Natal au Zambèse*, 1860-1861. Récits de chasses. Traduction de Mme Henriette Loreau, abrégée par J. Belin de Launay. 2e édition. 1 vol. illustré de 24 gravures et 1 carte.

Burton (Le capitaine). *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons,* abrégé par M. J. Belin de Launay. 1 vol. contenant 12 gravures et 3 cartes.

Catlin. *La vie chez les Indiens*, traduit de l'anglais. 1 vol. illustré de 25 vignettes.

Hayes (Dr J. J.). *La mer libre du pôle.* Traduction de N. F. de Lanoye, abrégée par M. J. Belin de Launay. 1 vol. contenant 14 gravures et 1 carte.

Hervé et **de Lanoye.** *Voyage dans les glaces du pôle arctique.* 1 vol. illustré de 40 vignettes.

Lanoye (Ferd. de). *Le Nil et ses sources.* 2e édition. 1 vol. illustré de 32 vign. et de cartes.

— *Ramsès le Grand, ou l'Égypte il y a trois mille trois cents ans.* 1 vol. illustré de 40 vign. par Lancelot, Bayard, etc.

— *La Sibérie.* 2e édit. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature.* 2e édit. 1 vol. illustré de 40 vign.

— *La mer polaire,* voyage de l'*Érèbe* et de la *Terreur*, et expédition à la recherche de Franklin. 3e édition. 1 vol. illustré de 26 vignettes et accompagné de cartes.

Livingstone (David et Charles). *Voyages dans l'Afrique australe,* abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. illustré de 20 gravures sur bois et d'une carte.

Mage (L.). *Voyage dans le Soudan occidental* (Sénégambie, Niger), abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec vign. et cartes.

Milton et **Cheadle.** *De l'Atlantique au Pacifique.* Traduction abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol. illustré de 16 gravures.

Mouhot (Ch.). *Voyage dans le royaume de Siam, le Cambodje et le Laos.* 1 vol. illustré de 28 grav. et d'une carte.

Palgrave (W. G.). *Une année dans l'Arabie centrale,* trad. abrégée par J. Belin de Launay, avec 12 gravures et une carte. 1 vol.

Perron d'Arc. *Aventures en Australie, neuf mois chez les Nagarnooks.* 2e édit. 1 vol. illustré de 22 grav. par Lix.

Pfeiffer (Mme Ida). *Voyage autour du monde.* 2e édit. 1 vol. illustré de 16 gravures et d'une carte.

Piotrowski. *Souvenirs d'un Sibérien.* 1 vol. illustré de 10 gravures.

Speke. *Les sources du Nil.* Édit. abrégée par J. Belin de Launay des Voyages de Speke et de Grant. 2e édit. 1 vol. illustré de 24 gravures et de 3 cartes.

Vambéry (Arminius). *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale,* traduit de l'anglais par E. D. Forgues, et abrégé par J. Belin de Launay. 2e édit. 1 vol. illustré de 16 vignettes et d'une carte.

HISTOIRE

Le Loyal serviteur. *Histoire du gentil seigneur de Bayard,* revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet. 2e édit. 1 vol. illustré de 36 vignettes par P. Sellier.

Monnier (Marc). *Pompéi et les Pompéiens.* Édit. à l'usage de la jeunesse. 1 vol. illustré de 20 vign. par Thérond.

Plutarque. *Les Grecs illustres.* Édit. abrégée sur la traduct. de M. E. Talbot, par Alph. Feillet. 1 vol. illustré de 53 vignettes par P. Sellier.

— *Les Romains illustres.* Édit. abrégée par A. Feillet sur la traduction de M. Talbot. 1 vol. illustré de 69 vignettes par P. Sellier.

Retz (Cardinal de). *Mémoires* abrégés par Alph. Feillet. 1 vol. illustré de 30 vignettes par Gilbert, etc.

LITTÉRATURE

Bernardin de Saint-Pierre. *Œuvres choisies.* 1 vol. illustré de 20 vignettes par E. Bayard.

Cervantès. *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche.* Édit. à l'usage de la jeunesse. 1 vol. illustré de 54 vignettes par Bertall et Forest.

Homère. *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet, abrégées par Alph. Feillet et illustrées de 33 vignettes sur bois par Olivier. 1 vol.

Le Sage. *Aventures de Gil Blas.* Édition destinée à l'adolescence. 1 vol. illustré de 42 vignettes par Leroux.

Mac-Intosch (Miss). *Contes américains*, traduits par Mme Dionis. 2 vol. illustrés de 120 vignettes par E. Bayard.

Maistre (Xavier de). *Œuvres choisies.* 1 vol. illustré de 20 vignettes par E. Bayard.

Molière. *Œuvres choisies,* abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. illustrés de 22 vignettes par Hillemacher.

Virgile. *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barreau et Alph. Feillet. 1 vol. illustré de 20 vignettes par P. Sellier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 104 28 NOVEMBRE 1874

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

H. ROSSIGNEUX. 187

C. LAPLANTE

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

PUBLIÉ PAR LA MAISON HACHETTE ET Cie

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR LES PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE paraît le samedi de chaque semaine depuis le 7 décembre 1872.
Chaque numéro, imprimé sur deux colonnes, par M. É. MARTINET, contient 16 pages de texte et de gravures et est protégé par une couverture. — Le prix du numéro est de 40 centimes.
Chaque année de la publication forme deux beaux volumes in-8° richement illustrés.
Les trois premiers volumes sont en vente. — Prix de chaque volume, broché : 10 fr.; cartonné : 13 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

UN AN (2 volumes) : 20 francs; — SIX MOIS (1 volume) : 10 francs.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois, des 1er décembre et 1er juin.

ON S'ABONNE A PARIS

A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

EXTRAIT DES COMPTES RENDUS DES JOURNAUX

Parmi les livres d'étrennes, c'est au *Journal de la Jeunesse* que nous accorderons le pas sur tous ses rivaux. La maison Hachette, qui publie ce charmant recueil, a enfin réalisé le difficile problème de donner aux lecteurs de dix ou quinze ans un journal spécialement écrit pour eux, — un journal instructif, amusant, où se mêlent tous les tons de la littérature sérieuse et légère, sans que les enfants aient à redouter l'ennui, ni les parents à craindre une seule imprudence de la pensée ou du langage.

C'était vraiment là un grand service à rendre aux familles, car je ne sais rien de plus délicat à la fois et de plus compliqué que de parler ou d'écrire pour cet âge qui a cessé d'être l'enfance et qui n'est pas encore la jeunesse proprement dite. De dix à quinze ans, les candides ignorances s'effacent de jour en jour, et les ardentes curiosités, les inquiétudes fébriles de l'âge suivant commencent à poindre : il faut combler le vide qui se fait dans les jeunes têtes toutes pleines de songes, donner un aliment à l'activité qui n'a pas conscience d'elle-même.

Depuis un an le *Journal de la Jeunesse* s'est montré à la hauteur de cette tâche : il a admis dans son cadre les œuvres d'imagination sans péril, les études littéraires et scientifiques sans pédantisme. Ouvrez les deux volumes qui viennent de paraître et qui forment la collection des livraisons publiées pendant le cours de 1873, vous y trouverez les signatures de nos auteurs les plus justement appréciés dans le public des familles.

Ne croyez pas que le *Journal de la Jeunesse* s'adresse seulement aux enfants et aux adolescents, les hommes les plus sérieux, les savants eux-mêmes y trouveront des pages bonnes à méditer.

(*Gazette de France*, 23 décembre 1873.)

Le mérite littéraire de ce recueil est tout à fait remarquable. Il est difficile de concevoir un plan plus ingénieux, une variété plus grande, un attrait plus soutenu. Quelques-unes des bonnes nouvelles publiées dans le *Journal de la Jeunesse* sont écrites avec un goût parfait. On les lit avec un véritable plaisir. Les parties du recueil consacrées à l'instruction sont également très-soignées. L'abondance des renseignements, leur précision, la manière vive et pittoresque avec laquelle ils sont fournis, le profit que peuvent en tirer de jeunes esprits, tout cela fait du *Journal de la Jeunesse* une œuvre de pédagogie élevée et de saine littérature. Le *Journal de la Jeunesse* est illustré, et sous le rapport de l'art, comme sous le rapport littéraire, tout est à louer dans ce recueil.

(*Le Français*, 9 août 1873.)

Le *Journal de la Jeunesse*, recueil destiné aux enfants de dix à quinze ans, ne paraît que depuis un an; mais il lui a suffi de ce temps pour prendre une place des plus honorables dans la littérature de famille. C'est un ami dont on attend chaque semaine la visite avec plaisir; il n'a pas l'air morose ni pédant; il apporte

toujours, avec de bons conseils, des nouvelles attrayantes, des récits de voyage, des articles de géographie, d'histoire naturelle, des biographies, etc. Le texte est accompagné des plus jolies gravures, de cartes, portraits, etc...

Le peu de place dont je dispose ne me permet pas de parler longuement de nos amis Anselme, le ménétrier de village; Emmanuel, le gamin de collége, et sa sœur Sylvanie; Mlle Léonie et tant d'autres. Mais je veux au moins louer, dans les récits du *Journal de la Jeunesse*, un mérite qui se rencontre rarement dans les recueils de ce genre : c'est la bonne humeur gauloise, la gaieté de franc aloi, le goût de vivre, un je ne sais quoi enfin qui est propre à la France et dont je ne vois aucune raison de nous dépouiller. Cette vivacité de ton et de sentiment ne nuit en rien à la leçon morale; au contraire, elle la sert, et j'estime que le nouveau journal n'en remplit que mieux son office d'éducation. En tout cas, il se fait lire; il n'y a pas, je parie, jusqu'aux jeunes collégiens blasés qui ne daignent y prendre plaisir et profit.

(*Le Temps*, 31 décembre 1873.)

Si j'en juge par mes propres impressions, je ne crois pas qu'il existe pour un enfant arrivé à un certain âge, de bonheur comparable à celui d'être abonné à un journal.

Recevoir chaque semaine, par la poste, un paquet à son adresse : voir imprimés sur la bande son nom et son adresse, c'est le comble du plaisir et de l'orgueil.

Pour ma part, lorsque pareille chance m'est échue, — il y a déjà bien longtemps, hélas ! — j'en perdis, comme on dit vulgairement, *le boire et le manger;* je restai plusieurs nuits sans dormir : on crut que j'allais devenir fou de bonheur.

Si donc j'ai un conseil à donner aux parents en quête de procurer à leurs enfants une satisfaction inédite, je ne puis trop les engager à leur faire don d'un abonnement à quelque revue pour le jeune âge.

Le choix est grand aujourd'hui et peut rester hésitant entre plusieurs publications, très-recommandables; il en est une entre autres, sur laquelle j'appelle tout spécialement l'attention : c'est le *Journal de la Jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire publié par la maison Hachette et dont les deux premiers volumes, comprenant l'année 1873, viennent d'être mis en vente.

Ces deux beaux livres constituent un des plus attrayants et des plus économiques cadeaux que l'on puisse offrir; ils forment le point de départ d'une collection curieuse et qui dans quelque temps acquerra une véritable valeur bibliographique, car la vogue qui a accueilli à ses débuts le *Journal de la Jeunesse* ne fait que croître chaque jour, et prendra dans l'avenir des proportions plus grandes encore.

Et quoi de plus juste, en effet? — Grâce à cet excellent recueil, on est certain de fournir aux jeunes gens une lecture saine, morale, instructive, qui permet à leurs intelligences, encore quelque peu frustes, de suivre sans labeur, avec attrait, le continuel progrès de toutes les sciences, et les habituer à l'étude en la leur présentant comme une distraction.

Les deux premiers volumes du *Journal de la Jeunesse* remplissent de point en point ce programme, et nul doute que les volumes suivants resteront au niveau de cet excellent début.

Nous y trouvons de charmantes nouvelles, telles que *Les Braves Gens*, par J. Girardin, *Le Violoneux de la Sapinière*, par Mme Colomb, *Une Sœur*, par Mme de Witt, qui ont remporté un succès si vif et si mérité.

A côté de la partie purement littéraire se trouve un véritable trésor d'informations de tous genres, que les jeunes gens ne seront certainement pas seuls à consulter. Ce sont de charmantes causeries industrielles par MM. E. Muller et P. Vincent; d'intéressantes lectures sur l'astronomie, par M. Guillemin, l'éminent auteur des Applications de la physique; des récits d'excursions aérostatiques, par M. Tissandier, le célèbre aéronaute, des résumés des grands voyages modernes et des découvertes géographiques, par M. L. Rousselet, un des voyageurs distingués de notre époque; d'amusants aperçus sur l'histoire naturelle, par MM. Menault et Th. Lally, etc., etc.

Ce texte est complété et rehaussé par SIX CENTS magnifiques gravures, dues aux crayons renommés de MM. Emile Bayard, de Neuville, Clerget, Thérond, etc.

En s'intitulant *Journal de la Jeunesse*, le nouveau receuil de la maison Hachette a péché par excès d'humilité; il eût pu s'intituler le *Journal des Braves Gens*, car tout cœur droit et honnête, qu'il batte dans la poitrine de l'enfant ou dans celle de l'homme fait, ne peut que trouver plaisir et profit à cette lecture instructive, amusante et moralement réconfortante.

(*Le National*, 19 décembre 1873.)

A toutes les publications illustrées qui lui ont créé une réputation européenne, la maison Hachette vient d'en ajouter une destinée spécialement à la jeunesse ou plutôt à l'adolescence, et qui réalise le programme rêvé par tous les auteurs d'instruire en amusant.

Deux parties distinctes composent le *Journal de la Jeunesse* : l'une est consacrée aux œuvres d'imagination, romans moraux, aventures, voyages plus ou moins imaginaires; l'autre a pour objet de vulgariser le développement de certaines notions scientifiques et de préparer les jeunes lecteurs aux études qu'ils sont appelés à faire chaque jour.

La partie scientifique est ce qu'elle doit être dans un recueil de cette nature. La pédagogie est soigneusement écartée, ce qui en exclut forcément l'ordre et la méthode; on y trouve à la place la variété et la diversité. Les lectures hebdomadaires deviennent ainsi, soit une répétition des leçons déjà prises, soit une préparation aux leçons de l'avenir.

Ajoutons que des illustrations du meilleur goût viennent ajouter au charme du texte, et nous aurons donné une idée complète du *Journal de la Jeunesse* que nous ne pouvons que recommander aux mères et aux enfants.

(*Le Soir*, 18 février 1873.)

La place d'honneur appartient sans contredit au *Journal de la Jeunesse*, une charmante publication périodique illustrée qui, fondée depuis plus d'une année, a déjà obtenu un éclatant succès et occupe déjà le premier rang parmi les recueils de ce genre.

Mais ce succès presque sans précédent trouve son explication naturelle dans l'heureux choix des matières qui ont toujours composé les livraisons de ce journal ; dans le talent distingué et la haute moralité des écrivains admis à y collaborer ; dans la variété des sujets toujours appropriés à la jeune intelligence de ses lecteurs et à leurs vives et naïves imaginations, à leur cœur tendre et pur ; à la multiplicité des dessins toujours merveilleusement pittoresques et curieux ; enfin à la vaste publicité dont cette puissante maison semble avoir comme le monopole et dont elle n'use du reste, en toute occasion, que pour la plus grande gloire des lettres, la plus complète diffusion des lumières.

Au surplus, pour se convaincre de l'excellence de ce recueil, il suffit de le parcourir soi-même, et à la vue de tant de jolis romans de mœurs ; de voyages ; de tant de contes naïfs où l'on voit l'innocence triompher sans périls, mais non sans gloire ; à la vue de cette sorte d'encyclopédie pittoresque remplie d'à-propos et d'actualité, aussi intéressante pour les hommes que pour les enfants et les adolescents, on comprend à merveille que la mère et le chef de famille se soient empressés d'adopter ce livre dès qu'il leur a été connu.

Le Journal de la Jeunesse est réellement venu à son heure ; on l'attendait, car il y avait une place à prendre, et il l'a victorieusement conquise.

(*Événement*, 1er janvier 1874.)

On a déjà composé bien des recueils à l'usage de l'enfance. Nous n'en connaissons pas un mieux fait, plus amusant à la fois et plus utile que le *Journal de la Jeunesse*, publié depuis un an par la maison Hachette. Bien que d'une date si récente, il a su acquérir tout d'abord la faveur unanime, et s'est vite placé au premier rang. Le mérite et l'intérêt de la rédaction justifient, et au delà, l'empressement d'un public qu'ont rendu défiant tant d'entreprises analogues. On a reconnu bien vite que le *Journal de la Jeunesse* ne ressemblait pas à tout ces recueils périodiques qui, s'ils n'apprennent à peu près rien à nos enfants, ne réussissent pas davantage à les divertir.

Nous avons parcouru l'année entière, et nous sommes sorti charmé de cette lecture, tant elle offre d'agrément et de variété ! Les récits, les romans appropriés à l'âge des jeunes lecteurs y côtoient sans cesse d'excellentes notices scientifiques, des notions usuelles de botanique, d'agriculture et d'industrie. C'est un petit cours pratique s'adressant à toutes les intelligences.

(*Journal de Paris*, 9 décembre 1873.)

Depuis l'apparition de ce recueil hebdomadaire, il n'est pas de famille, un peu soucieuse de mettre un bon journal entre les mains de ses enfants, qui n'ait songé au *Journal de la Jeunesse*. Il est vrai de dire que cette feuille illustrée est faite, depuis le commencement jusqu'à la fin, de façon à captiver l'attention du lecteur.

On n'a rien négligé pour obtenir un résultat satisfaisant. Des écrivains distingués ont concouru à la partie littéraire, toujours attrayante, instructive, morale ou religieuse. Des dessinateurs et des graveurs du plus haut mérite ont prêté le concours de leur crayon ou de leur burin à la partie artistique.

(*France nouvelle*, 26 novembre 1873.)

Nous avions bien raison, il y a tout juste un an, de prédire un succès au *Journal de la Jeunesse* que la librairie Hachette venait de créer ; ce succès est complet.

(*Les Débats*, 15 décembre 1873.)

Faire un journal pour les enfants m'a toujours semblé une entreprise ardue et difficile. J'entends par là faire non un journal qui porte ce titre, mais un journal qui remplisse ce but, non un journal qui s'adresse aux enfants, mais un journal qui aille à son adresse. Faire un journal puéril ou un journal enfantin n'est point faire un journal pour les enfants.

La maison Hachette a réussi au delà de toutes les espérances, et le rapide succès du *Journal de la Jeunesse* est là pour démontrer qu'elle a résolu cette question, moins simple qu'elle n'en a l'air.

C'est vraiment un recueil attrayant que ce *Journal de la Jeunesse*. Nulle mièvrerie, nulle prétention à l'enfantillage, nulle trace de ce faux sympathisme qui produit sur les jeunes intelligences l'effet d'une indigestion de choses sucrées. Une bonne soupe, un bon rôti, un dessert agréable, voilà plutôt quelle serait la nourriture que les directeurs du *Journal de la Jeunesse* offrent à leurs convives. Des notions curieuses sur tous les phénomènes de la nature, des descriptions de tous les monuments et de tous les sites intéressants, des récits de voyages, de chasse et de pêche, des petites nouvelles très-mouvementées, voilà ce que vous trouverez dans le journal dont nous parlons. Les grands parents, en ouvrant le volume, qui contient la première année, seront tout étonnés de ce que l'on peut apprendre dans une publication qui n'a pas le moins du monde l'air pédagogique et rébarbatif et qui est autant une réunion d'excellentes gravures qu'une réunion d'articles instructifs.

(*Le Bien public*, 17 décembre 1873.)

